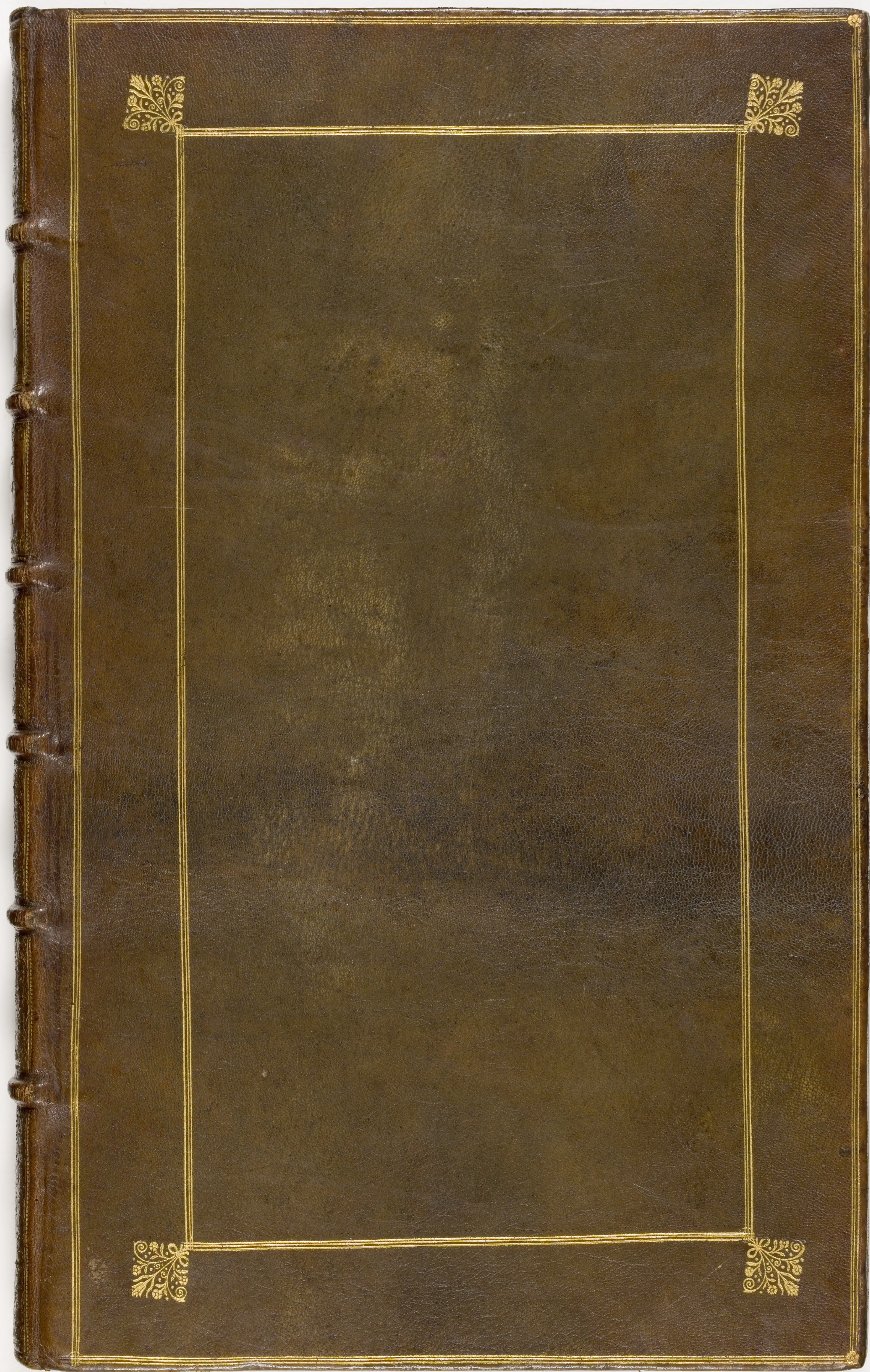






CEREMONIES
ET
COUTUMES
RELIGIEUSES
DE TOUS LES
PEUPLES DU MONDE.

*

CEREMONIES
ET
COUTUMES
RELIGIEUSES
DES
PEUPLES IDOLATRES

Representées par des Figures dessinées de la main de

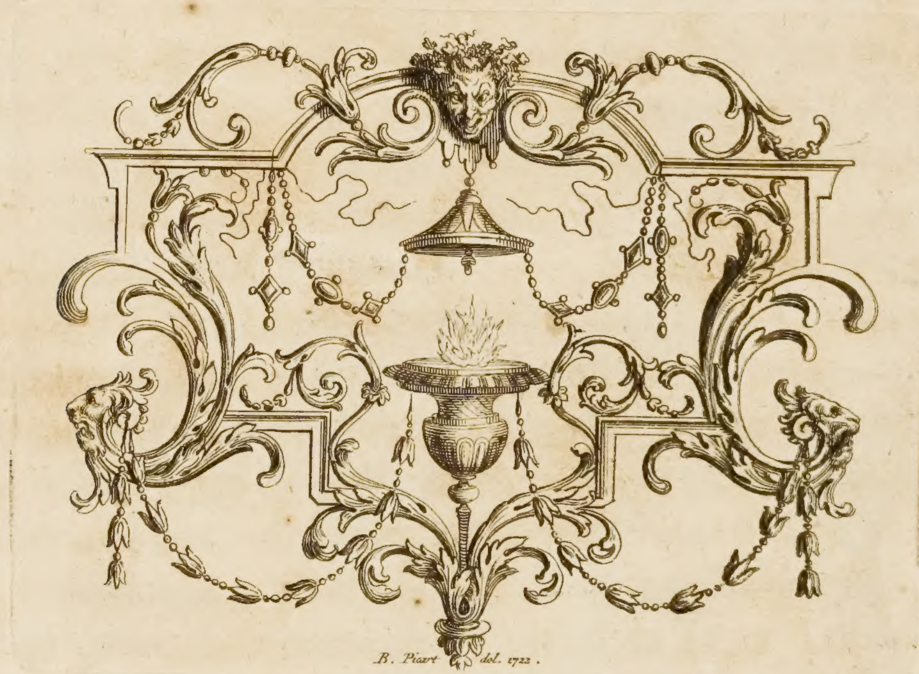
BERNARD PICARD:

Avec une Explication Historique, & quelques Dissertations curieuses.

TOME PREMIER,

PREMIERE PARTIE.

Qui contient les Ceremonies Religieuses des Peuples des Indes Occidentales.



A AMSTERDAM,
Chez *J. F. BERNARD*,

M. DCCXXIII.



F. M. la Cave sculp. 1723.

DISSERTATION
SUR LES PEUPLES DE L'AMERIQUE
Et ſur la Conformité de leurs Coutumes avec celles des autres Peuples anciens & modernes.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Origine des Americains.



SI les Anciens ont excellé en quelque choſe ſur les Modernes, on peut décider hardiment que ce n'eſt pas du côté de la Navigation : ceux qui ont quelque connoiſſance de l'Antiquité ne nous conteſteront pas cet article. Que les Anciens aient trafiqué aux Indes, qu'ils aient doublé le Cap de Bonne Eſperance, qu'ils aient connu l'Iſlande ſous le nom de *Thule*, qu'ils ſoient entrés dans l'Ocean Hyperboreen ou glacé, qu'ils aient reconnu le Cap *Tabin* bien loin au delà du Fleuve *Oby*, à la bonne heure : mais tout cela n'eſt pas à comparer aux decouvertes des Modernes : & quand même les premiers auroient eu une connoiſſance beaucoup plus étendue qu'on ne leur attribue ordinairement ſur cet article, ils n'auroient pas été en état d'en profiter, à cauſe de la lenteur & des défauts de leur Navigation, dont perſonne ne diſconvient aujourd'hui, du peu de connoiſſance qu'ils avoient des vens, & de la prévention qui regnoit chez eux au ſujet de la Zone Torride qu'ils croioient inhabitée : ſans parler des bornes étroites de leur Aſtronomie. Toutes ces raiſons prouvent aſſés qu'ils n'étoient pas en état de ſoutenir de longues entrepriſes ſur mer, & par conſequent, qu'ils ne pouvoient connoître que par haſard des terres auſſi éloignée, que

l'Amerique. Il eſt preſqu'inutile de renouveller ici ce qui a été dit ſur ce ſujet, ni de nous étendre ſur une matiere qui nous meneroit fort loin, ſi nous nous engagions à la ſuivre, mais il ſuffit de dire qu'on n'y voit aucune aparence que les Anciens aient eu des correſpondances regulieres avec les habitans du Continent que nous appellons Nouveau Monde; ni qu'ils aient jamais formé le deſſein d'y envoier des Colonies. Ainſi la prophetie de Seneque le Tragique, & ce que l'on trouve dans Elien, Platon & quelques autres, touchant des Terres inconnues, ne doit être regardé que comme des conjectures, ou comme le fruit de leur imagination: mais comment l'Amerique s'eſt elle peuplée? & quand elle l'a été, comment a t'elle perdu ſes premieres habitudes, & negligé une correſpondance qui pouvoit ſe perpetuer de pere en fils à la faveur de la tradition? C'eſt-là ce que nous ignorons, & ſur quoi nous allons donner quelques remarques, qui rouleront principalement ſur l'origine des Americains. Après cela nous en donnerons quelques autres ſur la conformité des Coutumes de ces Peuples avec celles des Peuples de nôtre Hemiſphere.

Purchas dans ſon *Recueil de Voiages* croit que l'Amerique n'eſt habitée que depuis quelques ſiécles, & ſe fonde ſur ce que ce Continent ne s'eſt pas trouvé auſſi peuplé dans le tems de ſa decouverte, qu'il auroit dû l'être, s'il avoit commencé à ſe peupler du tems d'Abraham, ou même ſeulement du tems de la naiſſance du Sauveur. S'il eſt vrai, dit-il, que ce Continent ſoit habité depuis les premiers ſiécles du Monde, d'où viennent ces grands vuides dans le millieu de l'Amerique? & pourquoi ces Païs, d'ailleurs ſi beaux, ſi fertiles & ſi agreables, n'ont ils pas reçu dans leur ſein des Colonies, qu'ils méritoient infiniment mieux que les parties Septentrionales de l'Europe & de l'Aſie? Les Mexicains, qui ſe regardent comme le plus ancien Peuple de l'Amerique, & qui prétendent avoir envoié des Colonies dans le Perou & dans le Chili, ne trouvent pas même une antiquité de dix Siécles. Ces raiſons ne ſont pas convaincantes. 1. Il ſe peut fort bien que l'Anthropophagie de la plus part de ces Peuples, les guerres cruelles qu'ils ſe font continuellement & (*a*) les ſacrifices d'hommes aient contribué depuis long-tems au défaut d'habitans dans le Nouveau Monde. 2. Il eſt vrai que l'Hiſtoire du Mexique & du Perou, qui ſont les deux principales Monarchies de ce Nouveau Monde, ne remonte pas fort haut: mais eſt-ce une preuve capable de perſuader que ces deux Etats ſont reſtés deſerts & inhabités pendant quatre ou cinq mille ans, & ne doit on pas croire plûtôt, que la barbarie des premiers habitans a fait negliger à ceux-ci le ſoin de tranſmettre à la poſterité l'hiſtoire de leur origine? Les Chroniques de la plus grande partie des Peuples de l'Europe ne vont pas au delà des tems de la Republique Romaine, & le grand *Odin*, Legiſlateur des Païs Septentrionaux, trouve difficilement deux mille ans d'Antiquité. Rome & la Grece remontent plus haut, mais elles ont bien de la peine à trouver mille ans de ſuperiorité ſur les autres Peuples de l'Europe: après cela on ne trouve chez eux que fables & illuſions. Enfin, excepté les Juifs & les Chinois, aucun peuple ne peut ſe vanter d'une certitude hiſtorique de quatre mille ans: encore faut il paſſer aux Chinois une infinité de faits qu'on n'eſt pas en état de leur conteſter, faute de connoître aſſés leur Hiſtoire & le progrés de leurs ſciences.

On aura d'ailleurs beaucoup de peine à ſe perſuader, que les établiſſemens des Peuples en Amerique ne ſoient pas l'affaire d'une longue ſuite de ſiécles, ſi l'on conſidere que dans les premieres decouvertes les Eſpagnols ont trouvé les Iles de l'A-

(*a*) L'année que les Eſpagnols entrerent dans le Mexique on y avoit ſacrifié plus de trente mille ames aux Idoles.

l'Amerique auſſi peuplées que le Continent, & ſi l'on a égard à cette grande diverſité de langues que les Voiageurs y remarquent, laquelle ne peut s'être formée au point où elle eſt en ſept ou huit cens ans de tems. Ceux qui ont étudié les progrés des langues vivantes ſavent aſſés que le François, l'Italien, l'Anglois, & quelques autres Dialectes du Latin, de l'ancien Saxon ou de l'Alleman ne s'étant formés que depuis huit ou dix ſiécles n'ont pû perdre juſqu'à preſent les marques ſenſibles de leur origine, & cela juſtifie l'antiquité des Langues Americaines, dont la diverſité pourroit bien être le fruit de la premiere confuſion des langues.

Il y a beaucoup d'apparence que les premieres Colonies de l'Amerique s'y ſont rendues par terre, & que s'il y en eſt allé par mer, c'eſt plûtôt par accident que de propos deliberé. Il eſt très poſſible (*a*) que des Matelots Pheniciens ou Carthaginois y aient été jettés par l'orage, qu'ils s'y ſoient établis par neceſſité & qu'ils y aient perdu leur langue & le peu de teinture qu'ils pouvoient avoir des arts & des ſciences de leur Païs: ce qui eſt d'autant plus facile à croire, que de tout tems les gens de mer ont été fort ignorans & preſque barbares. Les Peruviens conſervoient autrefois des traces de ces navigations forcées: Les premiers Auteurs Eſpagnols qui ont recueilli les debris de leur Hiſtoire parlent de gens venus du côté de la mer, qui dans la ſuite ſubjuguérent le Païs. La tradition leur faiſoit regarder comme des geans des hommes qui leur paroiſſoient extraordinaires dans leur origine, & peut-être étoient ils de veritables geans, puiſqu'on nous aſſure qu'on a déterré des os monſtrueux en grandeur du côté de *Puerto Vieio* & dans la Vallée de *Tumbez*. Il y a tel ſavant dans le monde qui, charmé de cette decouverte, appelleroit ces Geans un reſidu des Enfans d'*Anac* dont il eſt parlé dans le Livre du Deuteronome, & conjectureroit enſuite à perte de vue que les pauvres Cananéens dépoſſedés par Joſué allerent ſe refugier au *Perou*. Parlons ſerieuſement: les *Balſes*, les *Pirogues*, les Canots ſont à peine capables de ſoutenir une navigation de quelques lieues: ni ceux d'Aſie, ni ceux d'Afrique, ni aucun Européen n'ont pû haſarder de franchir une vaſte étendue de mer ſur des vaiſſeaux d'une pareille conſtruction: & comme d'autre côté il ne paroît pas que les Indiens Occidentaux aient jamais connu d'autres batimens; on croit facilement, que ſi tant eſt qu'un orage ait jetté quelques miſerables ſur une côte deſerte du Nouveau Monde, dans un tems où l'on n'entendoit preſque point la conſtruction des vaiſſeaux, ils ont bientôt été forcés d'oublier leurs premieres habitudes & de ſe conſoler de cette

 per-

(*a*) Pluſieurs ſavans ont crû que l'Amerique avoit été peuplée par les Pheniciens & les Carthaginois. Ils ſe ſont fondés ſur les grandes navigations de ces peuples, qui équipoient des flottes conſiderables qu'ils envoioient au delà du Détroit de *Gibraltar*, des Iles *Canaries* & de celles du *Cap Vert*, connues des Anciens, à ce que l'on croit, ſous le nom d'Iles *Gorgades*. Il eſt bien vrai que les Iles du *Cap Verd* ſont les Terres les plus voiſines de l'Amerique, mais cela ne veut pas dire que les Pheniciens aient viſité les Côtes de l'Amerique. Pour les courſes de ces Pheniciens au delà des Iles *Gorgades*, elles pouvoient s'étendre vers le Midi, plûtôt que vers l'Occident. Ce ſeroit alors dans les parties Meridionales de l'Afrique qu'il faudroit chercher les Terres inconnues que les Pheniciens ont decouvertes ſelon les Anciens. D'autre côté s'il eſt vrai que les *Antilles* leur aient été connues ſous le nom d'*Iles Heſperides*, & que la navigation, qui n'eſt aujourd'hui que de 25 a 30. jours depuis les *Gorgades* aux *Heſperides*, ait été pour eux de quarante, terme peu long eu égard à leur peu d'experience; on ne voit que les ſeuls Carthaginois qui aient été à portée d'entreprendre de pareils voiages. La ſituation de leur Païs & les talens qu'ils ſe connoiſſoient pour le commerce pouvoient leur avoir donné l'envie de courir cette étendue de mer qui eſt entre l'Afrique & le Nouveau Monde, après avoir établi une correſpondance aſſés reglée entre Cadix & les *Caſſiterides*, qui ſont nos Açores. Si tout cela étoit veritable, il pourroit bien être que les Carthaginois & les autres Pheniciens établis en Afrique & en Eſpagne euſſent tranſporté des habitans aux Açores, aux Antilles &c. & même de là au Continent de l'Amerique. Dans la ſuite, après avoir fait une courſe de pluſieurs centaines de lieuës depuis les Côtes d'Afrique juſqu'au Golphe de Mexique, il n'étoit pas impoſſible que ces Navigateurs eſſaiaſſent d'en faire une autre juſqu'à la Côte du Continent.

perte par la propagation de leur eſpece dans des terres où la fortune les avoit conduit malgré eux.

Dans le fond il eſt plus naturel de faire prendre la voie de terre aux premieres Colonies du Nouveau Monde; on élude par là les difficultés qu'on pourroit faire ſur le paſſage des bêtes ſauvages. Cependant on ne ſauroit dire quand cette tranſmigration s'eſt faite, & peut-être eſt elle à peu prés auſſi ancienne que le deluge, dont les Peruviens ont conſervé (*a*) quelque connoiſſance; c'eſt-là la ſeule trace qui ſoit reſtée chez eux de ce qui s'eſt paſſé dans la premiere antiquité, car du reſte les Annales Peruvienes renferment à peine l'Hiſtoire de quatre Siécles: mais quelles Annales? Les *Guappas* ou *Quippos*, c'eſt-à-dire de certains cordons avec des nœuds deſtinés à marquer les évenemens. Nous en parlerons dans la ſuite: mais avant que de nous déterminer ſur l'origine des Americains, il eſt bon de voir ſi le prétendu rapport que l'on trouve entre les mœurs & les coutumes des Americains & des Pheniciens peut faire ſoutenir raiſonnablement que ceux-ci ſont les peres des premiers.

Nous ne diſons rien du rapport que l'on a trouvé dans la coutume de ſe loger ſous des cabanes & de changer de demeure: les Americains ont cette conformité avec les *Nomades*, avec les Arabes Scenites, avec les Scytes &c. comme avec les Pheniciens. La comparaiſon qu'on pourroit faire de l'Idolatrie de ces Peuples ſe peut faire auſſi à celle des autres Peuples de nôtre Hemiſphere. Voici un rapport qui ſeroit beaucoup plus remarquable, ſi l'on pouvoit en juſtifier la verité. C'eſt celui des Langues. Sans étaler ici une érudition que les Etymologiſtes prodiguent aſſés volontiers, nous nous contenterons de dire, qu'une douzaine de mots, dont le ſon & la ſignification ſont les mêmes dans les langues de deux peuples éloignés, n'eſt gueres capable de prouver qu'ils ſoient d'une même tige: mais cependant s'il étoit vrai que les Carthaginois, après avoir decouvert les *Heſperides*, euſſent reconnu le Continent de l'Amerique, ils pourroient bien y avoir laiſſé leur langue avec une partie de leur monde, & cette langue pourroit bien s'y être préſqu'entierement perdue dans les langues Americaines au point de n'y plus ſubſiſter qu'en une douzaine de mots. Eſſaions de ſoutenir cette eſpece de paradoxe; quoique dans le fond nous ſoions aſſés convaincus que les établiſſemens de l'Amerique ſe ſont faits par terre, & que les Pheniciens d'Afrique n'y ont eu que très peu de part. 1. Il eſt certain qu'avec le tems la Langue Pheniciene ſe corrompit de telle ſorte en Afrique, qu'elle devint un jargon mêlé de Lybien & d'autres jargons des Peuples voiſins. 2. Cette langue, qui dégeneroit de la ſorte, étant portée en Amerique par un petit nombre de gens qui (*b*) s'y établirent, ſe perdit bientôt ſans doute, & ne laiſſa que de foibles reſtes d'elle même. On prendra ceci pour un badinage: mais enfin ce que nous avançons n'eſt pas impoſſible. Après tout quel ſavant oſera dire que les Langues des Païs les plus voiſins de l'Afrique ne ſoient pas mêlées de mots Puniques, & Lybiens, ou même Cantabres corrompus; & qui eſt celui qui peut ſe vanter d'avoir examiné aſſés à fond le génie & les étymologies de ces Langues Americaines, pour pouvoir decider enſuite que l'on n'y trouve point de trace des Idiomes d'Afrique & des lieux que les Carthaginois ont occupé

(*a*) Ils diſent que ſix perſonnes ſe ſauverent d'un deluge univerſel, & que ces ſix perſonnes retablirent le Genre humain; que *Mangocapac* premier Incas étoit deſcendu d'une de ces ſix perſonnes &c.

(*b*) *Emanuel de Moraes* croit que la beauté du climat aiant attiré beaucoup de Carthaginois en Amerique, la Republique, qui craignoit de perdre ſes habitans fut obligée de defendre ces voiages ſous peine de mort. Après cela les Colonies abandonnées devinrent ſauvages, les familles ſe ſeparerent & ſe diſperſerent. On corrompit ſon language, on inventa des mots nouveaux, & l'on ſe fit avec le tems un jargon qui n'étoit ni Punique, ni Americain.

cupé en Eſpagne ? On pourroit pouſſer beaucoup plus loin ces conjectures, ſi la langue des Antilles ne s'étoit perdue après la deſtruction que les Eſpagnols ont faite des habitans de ces Iles.

Quelques Auteurs croient que les Americains doivent leur origine à la diſperſion des dix Tribus des Iſraëlites. On en a dit quelque choſe dans la *troiſiéme Diſſertation touchant les Ceremonies des Juifs*. Il eſt vrai qu'on a trouvé des traces de Judaïſme dans le *Jucatan* & ſur les Côtes de la Mer du Sud; par exemple une eſpece de Circonciſion qui pouvoit bien être l'effet de la neceſſité, ſans qu'il fut neceſſaire de l'aller puiſer dans le Judaïſme. (*a*) *Emanuël* de *Moraes*, Portugais qui avoit long-tems voiagé en Amerique, a taché de prouver que les Juifs & les Carthaginois ſont les Peres communs des Americains. Nous venons de rapporter dans une remarque ſon ſentiment touchant la tranſmigration des Carthaginois. Voici ce qu'il allegue pour défendre celle des Juifs au Breſil. Les Breſiliens, dit-il, ne ſe marient que dans leurs familles, comme les Juifs ne ſe marioient que dans leurs Tribus. Les uns & les autres appellent leurs oncles peres & leurs tantes meres, les couſins freres &c. les uns & les autres donnent un mois au grand deuil & portent des robes qui leur deſcendent juſqu'aux talons. C'eſt peu de choſe que ces rapports, dont les uns ſont forcés & les autres entierement faux. Nous en laiſſons le jugement au lecteur.

Le grand Grotius veut (*b*) que les Americains de Panama ſoient originaires de Norwege. Les Norwegiens allerent d'abord en Iſlande: d'Iſlande ils paſſerent en Groenland par la Frieſlande: de Groenlande ils ſe repandirent dans l'Eſtotiſlande, qui fait partie du Continent de l'Amerique Septentrionale, & de là ils envoierent des Colonies dans l'Iſthme de Panama. Il faut avouer qu'une choſe ſemble prouver que les Peuples de Panama & de Mexique ſont originaires du Nord: c'eſt la tradition des Mexicains, qui declarerent autrefois aux Eſpagnols que leurs Anceſtres étoient venus du Nord. A l'égard de l'Eſtotiſlande, on nous dit qu'il y a en ce Païs-là une Ville appellée *Norumbegue*, laquelle conſerve encore dans ſon nom des marques du paſſage des Norwegiens. Malheureuſement pour cette opinion il n'y a pas la moindre trace de ville dans les parties Septentrionales de l'Amerique, & ſi l'on en excepte ceux qui habitent dans les Villes bâties par les Européens, les autres Naturels du Païs forment tout au plus des Villages d'un certain nombre de feux. D'ailleurs ce que *Zeni*, qui le premier découvrit la Frieſlande & l'Eſtotiſlande, rapporte de ces découvertes paroît un roman auſſi fabuleux du moins que la *découverte de la Terre Auſtrale* par *Sadeur*. De *Laat* dans ſa Diſſertation ſur l'Origine des Americains nous paroît avoir bien refuté les raiſons que *Grotius* allegue pour prouver que les peuples de *Mexique* & du *Panama* ſont originaires de Norwegue.

Pour ce qui eſt des Peruviens & des autres peuples de l'Amerique Meridionale, Grotius a prétendu prouver qu'ils ſont originaires de la Chine. Le génie vif & pénetrant des uns & des autres, leur commune Idolatrie à l'égard du Soleil, les caracteres hieroglyphiques de ces deux peuples, & plus que tout cela le voiage de *Mancocapac*, qui vint d'*outre-mer* peupler le *Perou*, & ſe rendit le Legiſlateur de ſes habitans, ont paru à ce grand homme des raiſons propres à défendre ſon opinion.

De *Laat* repond que les Peruviens n'ont jamais aproché de l'habileté des Chi-

(*a*) Cité par *Purchas*.
(*b*) Cité par *Montanus* Auteur d'une Deſcription de l'Amerique en Hollandois.

Chinois, & qu'il s'en faut de beaucoup que l'on n'ait trouvé au *Perou* d'aussi beaux Ouvrages qu'à la Chine: mais on pourroit fort bien lui repliquer, qu'il ne s'ensuit point de cette raison, que les Peruviens ne sont pas issus des Chinois. Les Peruviens ne seroient pas le premier peuple qui auroit dégeneré de son origine. Il ajoute, qu'avant l'arrivée des Espagnols ils ignoroient entierement l'usage des batimens à voile, & qu'il n'y a point d'apparence que les Peruviens eussent entierement oublié leur Patrie & l'art de naviger; surtout si l'on considere qu'à cause des vens qui souflent ordinairement de l'Est sous la Ligne, il est plus facile d'aller du Pérou à la Chine que de la Chine au Pérou. Les Jonques Chinoises sont peu propres à traverser cette vaste étendue de mer qui regne entre la Chine & le Pérou, & d'ailleurs il étoit bien plus naturel aux Chinois d'aller débarquer du monde au Mexique à cause que ce Païs est beaucoup plus voisin de la Chine. L'Adoration du Soleil n'a rien de commun chez les Peruviens avec l'Idolatrie des Chinois qui ne rendent aucun culte à cet Astre: au lieu qu'il est adoré par plusieurs peuples de l'Amerique Septentrionale, d'où il y a beaucoup d'apparence que les Peruviens sont venus par l'Isthme de *Panama*. Il est étonnant que *Grotius* ait attribué l'usage de l'écriture à ce Peuple; puisque l'Ynca *Garcilasso* dit positivement dans son histoire qu'ils ignoroient l'art d'écrire. *Mancocapac* n'étoit point Chinois. Les Peruviens le disoient (a) né d'un rocher, qu'ils montrent encore aujourd'hui prés de *Cusco*.

Il faut convenir que l'origine des Americains est fort obscure: elle le seroit moins si l'enfance de ces peuples avoit été moins sauvage, & si dans la suite ils avoient connu les secours dont les Peuples de nôtre Hemisphere se sont servis pour conserver leur histoire. L'Amerique ne nous fournit aucun Monument. Ses peuples vivoient au jour la journée, sans se soucier ni du passé ni de l'avenir, & c'est ainsi que vivent encore les Sauvages qui habitent dans les Païs où les Européens n'ont pas pénetré. Rendons nous justice: nos origines sont elles fort claires? Connoit on celles des François, des Espagnols & des Allemans? Les tenebres des premiers habitans de l'Europe ne sont elles pas impenetrables? Toute la difference que nous voions entre les Americains & nous, c'est que le Christianisme a fixé l'Epoque de nos Histoires & nous a forcé, pour ainsi dire, d'abandonner à l'érudition des Critiques les fables & les prodiges du Paganisme qui l'ont précedé. Les tems de l'Idolatrie Européene sont une source inépuisable de conjectures & de fables dont les Greqs & les Romains ne sont pas exemts ainsi qu'on l'a dit, puis qu'on ne peut commencer la veritable histoire de Greqs qu'à la premiere Olympiade, & celle des Romains qu'à la fondation de Rome. Voici les conjectures que nous allons produire sur l'origine des Americains. Il y a beaucoup d'apparence que l'Amerique s'est trouvée aussi peuplée qu'aujourd'hui quelques siécles aprés le déluge. La formation des Etats le suivit de prés, mais elle se fit successivement, à mesure que les familles se divisoient & que les enfans devenant eux-mêmes peres d'une nombreuse lignée se virent obligés de s'éloigner du Païs de leur naissance. Les Etats se formerent par ces separations auxquelles l'ambition & le desir d'être maître pouvoient dés lors contribuer. Cependant il est vraisemblable que l'Asie n'envoia des Colonies qu'aprés s'être vue dans la necessité de chasser des enfans qui devenoient en état de s'établir par eux-mêmes. Ces établissemens étoient d'abord très faciles. On s'adonnoit uniquement à l'Agriculture; on passoit sa vie à mener paitre des troupeaux, & c'est par les moiens que ces occupations rustiques pouvoient fournir à des gens dont les passions étoient encore

(a) *Coreal* Voiages aux Indes Occidentales. To. 2. Ch. 8.

core assés neuves, que s'est faite la premiere conquête des Terres de l'Asie & l'envoi des premieres Colonies. Un Berger, Chef d'une nombreuse famille, Maître de plusieurs troupeaux, & qui se trouvoit bien établi en Chaldée envoioit un de ses enfans, ou quelqu'autre personne de sa dépendance à plusieurs lieuës de chez lui avec un détachement de bœufs, d'anes & de chameaux. Le troupeau marchoit, paissant à petites journées & s'éloignoit insensiblement du véritable proprietaire. Cependant le détachement augmentoit : de ce troupeau naissoit un autre troupeau. Le Berger, qui n'étoit d'abord que commis, devenoit lui même maître & pere de famille : il se retranchoit à son tour une partie de son bien, le donnoit en heritage à l'enfant qu'il vouloit dépaïser, ou le cedoit à quelque Commis qui alloit s'établir plus loin. Nous présumons que de cette maniere cent ans suffirent pour peupler beaucoup plus que médiocrement l'Europe, l'Asie & l'Afrique, & cent autres pour peupler le Continent de l'Amerique. Supposons pour cet effet qu'au tems du Deluge (*a*) Sem, Cham & Japhet aient eu chacun douze enfans, & que ces enfans aient tous été en état de se marier dans l'espace de quinse à dix huit ans après le Deluge. Il est très possible que douze ans après leurs mariages ils se soient vûs une posterité de quatre cent trente deux personnes. De cette maniere Noë peut s'être trouvé Chef de plus de cinq cent personnes dans l'espace de trente années, & si l'on suppose alors dix enfans à chacun des arrierepetits fils de Noë, ces quatre cent trente deux personnes peuvent avoir donné la vie à quatre mille trois cent vint enfans en dix ans de tems. Tout cela peut s'être fait dans l'espace d'un demi siécle : ainsi en les multipliant toûjours par dix, & laissant vint à vint cinq ans d'intervalle d'une generation à l'autre, l'Asie, l'Europe & l'Afrique peuvent avoir contenu quatre cent trente deux millions de personnes cent cinquante ans après le Deluge. Il nous semble que cela ne sauroit être contesté, quand même on n'auroit égard qu'au cours ordinaire de la generation : il est vrai qu'on donne dix enfans à chaque Chef de famille, & qu'il se peut que plusieurs de ces Chefs en aient eu beaucoup moins ; mais en recompense combien n'en voit on pas aujourd'hui qui en ont au delà de dix, & si l'on fait attention à ce que raconte M. *Burnet* (*b*) touchant M[rs]. *Tronchin* & *Calandrin* de Geneve, dont le premier „ à l'age de 75. ans s'est vû 115. enfans ou personnes mariées à ses en„ fans, qui le pouvoient appeller pere, & l'autre à 47. ans ne laissoit pas d'a„ voir 105. personnes pour ses neveux ou pour ses niéces par ses freres & par „ ses sœurs „ si dis-je l'on fait attention à ces deux exemples, on trouvera que nôtre calcul est au dessous du mediocre pour un tems où la misere & les soucis de la vie n'avoient pas encore détruit la vigueur des hommes, ni introduit la necessité de se priver du mariage, qui est la voie legitime de la generation, dans la crainte de ne pouvoir nourrir sa famille : mais quand même la generation des hommes se seroit faite pendant cent cinquante années d'une maniere beaucoup plus imparfaite que nous ne l'avons supposée & qu'elle n'auroit produit que quatre cent millions d'hommes ; quand même de quatre cent millions on en rabatroit encore trente pour les morts prématurées ou violentes, les maladies, & les guerres, qui vraisemblablement n'étoient pas aussi sanglantes alors qu'elles l'ont été dans la suite ; il est très possible que de trois cent soissante dix millions d'hommes il s'en soit détaché quelques millions pour aller chercher fortune en Amerique. Sup-

posant

(*a*) L'Ecriture ne parle pas des enfans des trois fils de Noë : mais en cette occasion son silence & les femmes qu'elle donne aux trois fils de Noë permettent la conjecture qu'on avance ici.

(*b*) *Voiage d'Italie & de Suisse*. P. 397. Edit. de 1718.

posant ensuite que la generation ait beaucoup soufert des fatigues de ces voiages & du changement de Climat &c. il se trouvera pourtant que dans l'espace de cinquante ans dix ou douze millions d'hommes auront tout au moins pû fournir à l'Amerique quarante millions d'enfans. On ne doit pas regarder tout ce que nous avançons ici comme un Paradoxe, ni former contre nôtre supputations de difficultés qui ne sont appuiées que sur le cours de la vie humaine d'aujourd'hui. Les hommes d'alors n'avoient pas encore inventé toutes les irregularites qui, en abregeant la vie, ont abregé la generation. La vie champêtre des premiers siécles, l'indolence des Americains, qui a passé de pere en fils, jusqu'à leur derniere posterité, & la tranquilité de ces peuples dégagés des soucis qui nous consument, n'étoient pas capables de ruiner la santé des hommes & de les vieillir avant le tems. Nous n'en dirons pas davantage sur une matiere qui nous meneroit trop loin. Il nous suffit d'avoir prouvé qu'il est possible & même vraisemblable que cette partie du Monde ait commencé de se peupler environ cent quarante ans après le Deluge, & quelques années après la confusion des langues.

Ces Colonies passerent du Nord de l'Asie en Amerique par la Tartarie. Diverses raisons apuient cette opinion. 1. Le P. *Hennepin* rapporte (*a*) „ qu'étant „ parmi les *Issatis* & les *Nadouessans*, il y vint quatre Sauvages en Ambassade „ chez ces peuples. Ils venoient de plus de cinq cent lieuës du côté de l'Ouest. „ Ils avoient marché quatre Lunes. Ils ajoutoient, continue t'il, que leur Païs „ étoit à l'Ouest, & que nous étions au Levant à l'égard de leurs contrées, „ qu'ils avoient toûjours marché pendant ce tems-là sans s'arrêter que pour dor- „ mir & pour tuer à la chasse de quoi subsister. " Le P. *Hennepin* conclud de là qu'il n'y a point de *Détroit d'Anian*, car ces Sauvages declarerent „ n'a- „ voir traversé aucun grand Lac, c'est ainsi qu'ils appellent la Mer. Ils as- „ surerent encore, que toutes les Nations de leur connoissance qui habitent à „ l'Ouest & au Nord Ouest des *Issatis*, n'ont aucun grand Lac aux environs de „ leurs vastes Païs, mais seulement des Rivieres qui descendent du Nord au „ travers des Nations voisines de leurs confins du côté du grand Lac, c'est-à- „ dire de la Mer dans la Langue des Sauvages " &c. Ces peuples occupent sans doute le Nord de la *Californie* & s'étendent peut-être jusqu'aux frontieres de la *Tartarie* Orientale, du *Japon* & de la terre de *Jesso*. La conjecture paroît assés vraisemblable. (*b*) On ne connoît point le Nord du *Japon* & l'on ignore s'il est Ile ou Terre ferme, s'il est attaché à la Terre de *Jesso* ou s'il en est separé par un Détroit. Les Japonois l'ignorent aussi ou font semblant de l'ignorer: ils disent que les peuples qui habitent au-dessus d'eux, c'est-à-dire à leur Nord & à leur Nord-Est, sont sauvages & intraitables: mais cependant ils avouent „ que ces Païs sont de grande étendue, qu'ils y ont pénetré bien avant, sans „ en avoir jamais trouvé le bout, & sans avoir pû apprendre ni par leurs Voia- „ ges, ni par la Relation de ceux du Païs, jusqu'où il s'étend; qu'ils „ avoient entrepris divers voiages pour ce dessein; que le manquement de vi- „ vres les avoit fait retourner sur leurs pas, sans achever cette découverte &c. " Tout cela suppose qu'ils y ont fait de longues courses & qu'ils ont une connoissance un peu plus exacte que nous ne l'avons de toute cette étendue de Païs, dont nous ne connoissons que très peu de chose sous le nom de *Jesso*. Cependant cette Terre doit être extrémement considerable, s'il est vrai qu'elle touche d'un côté à l'Asie & de l'autre à l'Amerique; ce qui, selon M. de Lisle, fait un

(*a*) *Nouv. Decouverte dans l'Amerique Sept.* Edit. d'Utrecht 1697.

(*b*) *Lettre de M. de Lisle* dans le to. 3. *du Recueil de Voiages au Nord. Ambassades des Hollandois au Japon, Relation du Japon* dans le to. 3. du *Recueil de Voiages au Nord.*

un eſpace de mille ou douze cent lieuës (*a*) entre l'extrémité de la *Californie* & l'extrémité de la *Tartarie*. Voici une particularité qui prouve que ces peuples connoiſſent des terres qui s'étendent fort loin au Nord, au Nord-Eſt & à l'Eſt de l'Aſie. On lit dans la *Relation des Ambaſſades des Hollandois au Japon*, qu'on leur fit voir une Carte où la Terre de *Jeſſo* étoit contigue au *Japon* du côté de la Province d'*Occhio*. La côte de cette Terre s'avançoit par le Nord-Eſt vers l'Amerique. On n'y voioit aucune trace du prétendu Detroit d'*Anian*, & par conſequent nulle communication de la Mer du *Nord* à la Mer du *Sud*. Les Japonois montrerent cette Carte aux Hollandois, pour leur prouver qu'il étoit impoſſible de faire par mer le tour de la *Tartarie*, comme ils ſuppoſoient en avoir eu le deſſein.

2. Ceux qui ont reconnu exactement les parties Occidentales de l'Amerique ont remarqué qu'elles ſont beaucoup mieux peuplées que les parties Orientales qui regardent l'Europe. Cette preuve ſeule nous paroitroit peu convaincante. En voici une meilleure. On peut appeller la Tartarie (*b*) la *Pepiniere de toutes les Nations*. (*c*) Preſque tout l'ancien Monde eſt aujourd'hui gouverné par les Peuples du Nord, & tous ces Peuples ſont originaires de la grande Tartarie, dont les habitans accoutumés de tout tems, comme les peuples de l'Amerique, à une vie active & laborieuſe n'ont la plûpart aucune demeure fixe & ne peuvent ſe reſoudre à reſter enfermés dans des Villes. Les incurſions perpetuelles des Tartares ſur les Terres de leurs voiſins, & leurs guerres obſtinées ne different pas de celles des Americains Septentrionaux. En un mot ſi la Tartarie s'eſt de tems en tems dégorgée, pour ainſi dire, avec impetuoſité ſur l'Europe & ſur l'Aſie, pourquoi n'en auroit elle pas fait autant ſur l'Amerique?

3. Outre cette reſſemblance dans la maniere de vivre, on en trouve une autre dans le viſage & dans la taille. On objectera qu'ils doivent l'avoir perdue depuis tant de ſiécles. Nous repondons que les Americains peuvent avoir conſervé l'air & les manieres des Tartares leurs Ancêtres, & nous le prouvons par les peuples de la Lombardie, qui n'ont pas trop dégeneré des anciens Lombards, non plus que les Normans en France, les Grenadins deſcendus des *Mores* dans le Roïaume de *Grenade* en Eſpagne, & les Turcs dans la Grece Européene & Aſiatique. Les *Lombards* modernes ſont en general aujourd'hui les hommes les plus barbus de l'Italie, en cela ſemblables aux anciens Lombards que l'on prétend avoir pris (*d*) leur nom de leurs longues barbes. Les Gaſcons & les Languedociens ont retenu la voix haute & menaçante, & l'air bruſque des anciens Goths leurs prédeceſſeurs. Les Eſpagnols en ont retenu la froideur & la fierté, qui peu à-peu s'alliant enſemble ont formé ce que nous appellons depuis long-tems la gravité Eſpagnole, qu'ils ont portée avec eux à Naples, & dont ils ont laiſſé une partie aux Peuples des Païs-bas. Les *Normans* ont conſervé le teint, le flegme & les détours des peuples du Nord dont ils ſont ſortis. Les Grenadins, & ſurtout ceux qu'on nomme (*e*) *Alpuxares*, ont hérité de l'adreſſe des Mores, & quoique Chrétiens, ils s'abſtiennent encore de boire du vin comme les Mahometans. Les Turcs ont introduit une partie de leurs manieres Scythiques & de l'exterieur Tartare dans les Païs où ils ſe ſont habitués dans

(*a*) *Lettre ſur la* Californie dans le tome 3. du *Recueil de Voiages au Nord*.
(*b*) *Officina Gentium*.
(*c*) *Huetiana*. P. 130. Edit. d'Amſterd. 1723.
(*d*) *Paul Diacre*. Livre 1. de ſon Hiſtoire.
(*e*) Voi. *Vairac* dans ſon *Etat preſent de l'Eſpagne*. L. 1.

dans la ſuite. D'autre côté les nouveaux venus acquierent inſenſiblement l'air & les manieres des lieux où ils s'établiſſent, & font avec le tems un mélange qu'il n'eſt pas impoſſible de diſcerner, pourvû qu'on veuille l'examiner avec attention. Les Phiſionomies des anciens peuples ſe remarquent aujourd'hui ſur les viſages de leurs deſcendans, & toutes les Revolutions de l'Italie, pendant leſquelles le ſang s'eſt détourné ſi ſouvent de ſa veritable ſource, n'ont pû faire perdre aux Italiens modernes des traits par leſquels ils peuvent juſtifier qu'ils ſont directement ou indirectement les ſucceſſeurs & les enfans des anciens peuples d'Italie. Enfin, pour confirmer l'opinion de ceux qui croient que les Americains ſont originaires de la Tartarie, nous appellerons en témoignage *Frobisher*, qui dit (*a*) que les Sauvages, qu'il trouva au Nord-Oueſt de l'Europe ſur la Côte de l'Amerique, „ avoient le même air que les Tartares, de grands cheveux noirs, „ le viſage large, le né plat, un teint baſané ; que ces peuples ſont errans com„ me les Tartares, & diviſés en bandes ſans demeure fixe &c. "

On pourroit encore alleguer divers uſages propres à prouver que les Americains ſont d'origine Tartare : nous en rapporterons quelques-uns. Lorſque chez les Tartares & chez la plus grande partie des Peuples de l'Amerique un Prince ou un Cacique vient à mourir, on obſerve d'enterrer avec lui quelques Domeſtiques. Les-uns & les autres mépriſent les richeſſes, le commerce & les ſciences, & préferent à ces occupations domeſtiques la chaſſe & les courſes qu'ils font très-ſouvent à quatre ou cinq cent lieuës de leurs campemens ordinaires. Les anciens Peuples du Nord de l'Europe & de l'Aſie ſe peignoient le corps ; témoin ce que l'Hiſtoire nous aprend des (*b*) *Pictes* Peuple de *Scythie*, chez qui l'uſage de ſe peindre étoit fort ſemblable à celui que nos Voiageurs ont remarqué dans l'*Amerique*, & principalement au *Mexique* & à la *Floride*. Les *Goths* ſe peignoient auſſi le viſage & le corps avec du cinabre. Enfin la maniere de faire la guerre par ſurpriſe, & en ſe tenant en embuſcade, ſi fort eſtimée des Tartares & des Americains, les haines irreconciliables des uns & des autres, le mépris qu'ils ont pour la mort, la coutume de déferer les honneurs du Conſeil aux anciens, tandis que les plus jeunes & les plus vigoureux marchent à la guerre, ce qui ſe pratique chez pluſieurs Tartares, & s'eſt pratiqué long-tems parmi les Goths & les autres Nations venues du Nord de l'Europe & de l'Aſie, comme cela ſe pratique toûjours chez les Peuples Americains ; cette ferocité qui porte les-uns & les autres à boire le ſang de leurs ennemis, la ſubordination des jeunes aux vieux, qui regne entr'eux dans les exploits militaires & dans les conſeils, le caractere peu patient de tous ces peuples, ſemblent autoriſer l'origine que nous avons donnée aux Americains : mais après tout nous ne regardons pas comme des preuves évidentes les raiſons que nous venons d'établir, & nous en laiſſons très volontiers l'examen & la refutation aux Critiques.

Avant que de finir ce Chapitre nous rapporterons deux ou trois étymologies que (*c*) *Vander Myl* a tirées de ſon imagination, pour prouver que l'ancienne langue Tartare eſt peu differente de l'Allemande, & qu'elle y ſubſiſte encore dans quelques mots ſur les frontieres de la *Tartarie* & de l'*Amerique*. *Tenduc*, qui eſt la derniere Province Tartare du côté de l'*Amerique*, ſignifie, dit-il, (*d*) l'*extremité* ; *Anian*, nom d'un autre Roïaume Tartare voiſin de la *Californie* ſignifie, (*e*) *entrée*.

(*a*) *Recueil de Voiages au Nord.* To. 6. Edit. de 1720. p. 48. & 65.

(*b*) ——— ——— *Ferroque notatas*,
Perlegit examines Picto moriente figuras, dit *Claudien*.

(*c*) *Deſcription de l'Amerique par Montanus.*

(*d*) *T'ende den Hoek.*

(*e*) *Aangangh.*

trée. On trouve prés d'*Anian* une grande étendue de Païs, auquel on a donné le nom de (*a*) *Bergo: Vander Myl* y trouve heureusement un trait d'Histoire très remarquable; c'est que les *Scythes*, après avoir abandonné leur patrie, allerent se refugier ou se cacher dans cette Terre de *Bergo*. Ces étymologies vont de pair avec celles de (*b*) *Laquais* & de *tire-larigot* de la façon de M. *Mesnage*. *Goropius Becanus*, que la fureur étymologique possedoit aussi, avoit dérivé long-tems auparavant la langue Hebraique & les noms des anciens Patriarches de son Flamand. Selon lui (*c*) *Adam*, *Methusela* & quelques autres Patriarches portoient dans leurs noms des marques évidentes de leur origine. Comparons le peuple étymologiste à ceux qui s'exercent aux Anagrames. On peut également appliquer aux uns & aux autres la pensée de Colletet & dire hardiment,

Que tous ces renverseurs de noms
Ont la cervelle renversée.

A toutes nos remarques touchant les premieres Colonies envoiées en *Amerique*, & l'origine de ses peuples, nous ajouterons les voiages que fit l'an 1170. un certain *Madoc*, Gallois d'origine, vers les parties Septentrionales de l'*Amerique*. Les gens de ce *Madoc* abandonnés dans la suite par leurs compatriotes d'Angleterre se rendirent bientôt sauvages: ils conserverent seulement de leur origine quelques mots Gallois que *David Ingram* Navigateur Anglois remarqua dans leur language, (*d*) & l'adoration de la Croix, dont le culte fut porté par eux ou par leurs descendans à *Cumana* & à *Cozumela*. D'autres croient que les Gallois débarquerent aux Iles *Açores*. A l'égard de la prétendue Croix de S. André, que les premiers Navigateurs Espagnols trouverent à *Cumana*, & qui, dit-on, y étoit adorée long-tems avant l'arrivée des Chrétiens en ce Païs-là, il faut la mettre au rang des circonstances fort douteuses, ou tout au moins fort trompeuses. On doit faire le même jugement de la Croix que les Insulaires de *Cozumela* ou *Acuzamil* adoroient aussi avant l'arrivée des *Espagnols*, Nous parlerons de cette adorationdans la suite.

Les mêmes Espagnols trouverent des Negres à *Caracas* entre Sainte Marthe & *Carthagene*. Il se peut que des tempêtes en aient porté des Côtes d'Afrique sur celles de l'Amerique. Il n'est pas impossible non plus (*e*) que des Indiens des parties Meridionales de l'Asie & des Iles qui en sont voisines soient entrés dans l'Amerique par les Terres Australes qui sont proches de l'Asie; & que de là ils soient allés porter des recrues au *Chili*, au *Paraguai* & au *Pérou*. Il se peut enfin que l'Amerique ait reçu des habitans des parties Septentrionales de l'Europe; que par exemple des *Lapons* & des *Samoiedes* aient été portés sur les glaces ou dans leurs canots en *Groenland*; que de là leur posterité se soit étendue jusques dans l'*Estotislande* & successivement plus loin: mais quoiqu'il en soit cela ne détruit pas nôtre sentiment; *que les premiers Americains sont venus en Amerique par la Tartarie*. Un Auteur qui seroit dans les idées des *Præadamites* trouveroit la solution de toutes ces difficultés en faisant naître les Americains d'un autre *Adam*. Pour eux, en general ils se croient issus (*f*) d'un lac ou d'une fontaine, ou même sortis de dessous terre: aussi grossiers en cela que les anciens barbares de nôtre Monde, qui comptoient les chesnes parmi leurs Ancêtres.

(*a*) De *Berghe*, qui en Hollandois veut dire *cacher*.
(*b*) Il dérivoit *Laquais* de *Verna* & *tire-larigot* de *fistula*.
(*c*) *Adam* champ de haine, *haatdam*, *Methusela maakt u zalig*, qui est heureux.
(*d*) *Purchas*. p. 800. du premier Volume.
(*e*) *Purchas*. Ibid.
(*f*) *Purchas*. Ibid.

CHAPITRE SECOND.

De leur Idolâtrie, de leurs Sentimens touchant la Divinité, le Paradis, &c. & de leurs sacrifices.

NOus ne prétendons pas traiter cette matiere en Philosophes: cela nous méneroit trop loin, & d'ailleurs ne conviendroit pas à nôtre dessein, qui ne demande qu'un simple rapport historique. Il y a deux sortes d'Idolatries, l'une & l'autre presqu'aussi anciennes que le Genre humain. La premiere a fait rendre aux Astres & aux Elemens ce qui n'étoit du qu'à Dieu: la seconde beaucoup plus variée que l'autre a eu les hommes pour objet. Elles ont pour fondement l'orgueil & la crainte de l'homme. Sur l'un il a élevé, qu'on nous permette ce terme, toutes les figures, tous les caracteres, toutes les choses qu'il a cru capables de lui rendre la Divinité sensible, & plûtôt que d'en concevoir trop peu, il a multiplié son idée en mille manieres differentes. Il n'a pas oublié la nature humaine, qu'il a tâché d'annoblir aussi, en lui attribuant tout ce qu'Adam & ses premiers descendans connoissoient de la Divinité. Sur l'autre il a bâti une (*a*) édifice superbe, dans lequel il a renfermé une infinité de choses qu'il a crû devoir être agreables aux Dieux, sans oublier même les moindres colifichets. C'est de ce Magasin ouvert à tous les Peuples de l'Univers que sont sorties toutes les observances qui courent le monde depuis tant de siécles, & toutes les opinions bizarres qui n'ont cessé de paroître depuis que le Magasin est ouvert. Quelle que soit la bonne grace que quelques-unes ont eu l'adresse d'acquerir plûtôt que les autres, dans le fond elles sont toutes tissues de même, parce qu'elles sortent toutes de la même Manufacture. Il n'est pas toûjours necessaire que les Peuples aient des liaisons ensemble & se prêtent mutuellement des lumieres pour en venir à se ressembler dans les idées & dans les opinions: mais il seroit plus difficile de rendre raison du rapport que l'on trouve entr'eux de ce côté là, si chaque Païs produisoit une espece differente d'hommes. Tous ces differens Cultes, tous ces sentimens extraordinaires sont ils moins desagreables à Dieu que l'incredulité d'un Athée ? La chose est douteuse. Le fameux (*b*) Baile s'est déterminé pour l'incredulité; mais avant lui *Lescarbot*, Auteur d'une *Histoire* la Nouvelle de France, avoit declaré „ qu'il prisoit davantage celui qui n'adore rien, que celui qui adore „ des Creatures sans vie, ni sentiment; car, ajoute t'il, tel qu'il est il ne blaspheme point & ne donne point la gloire de Dieu à un autre; vivant (de ve„ rité,) une vie qui ne s'éloigne gueres de la brutalité : mais celui là est encore „ plus brutal, qui adore une chose morte & y met sa fiance. Celui qui n'est im„ bu d'aucune mauvaise opinion est beaucoup plus susceptible de la vraie ado„ ration que l'autre, étant semblable à un tableau nud, lequel est prêt à rece„ voir telle couleur qu'on lui voudra bailler. " Ceux qui ont converti des Athées & des Idolatres peuvent décider sur la justesse de cette comparaison.

Les anciens Idolatres ont tous eu des Dieux subalternes, qu'ils reconnoissoient pour Vicaires ou Lieutenans d'un Dieu supréme. Ce sentiment moins extraordinaire que l'Atheïsme a passé jusqu'aux Idolatres les plus sauvages. Les Voia-

(*a*) Le faux culte du Paganisme &c.
(*b*) Dans ses *Pensées sur les Cometes.*

Voiageurs nous assurent que les peuples du *Canada* & les autres Sauvages de l'Amerique Septentrionale craignent (*a*) le Diable & qu'ils reconnoissent des (*b*) Genies jusques dans les choses inanimées : mais cependant ils (*c*) croient un Dieu „ qui a créé „ toutes choses, quoi qu'ils disent qu'outre ce Dieu il y a un Fils, une Mere & le „ Soleil, ce qui fait quatre : Dieu, disent ils encore, est par dessus tous. Le fils & „ le Soleil sont bons, mais la Mere ne vaut rien & les mange : le Pere n'est pas „ trop bon ". Les Virginiens, qui croient aussi plusieurs Dieux de diverses conditions, les soumettent à un Dieu superieur. Il semble que les Floridiens reconnoissent le Soleil pour le Dieu Supréme, en quoi leur culte se rapporteroit à celui de plusieurs anciens Gentils, qui l'ont regardé comme le plus grand & le plus puissant de tous les Etres. Les *Zémes* des Indiens de l'Ile *Espagnole* étoient soumis à un Etre éternel, immuable & infini. Enfin il n'est pas difficile de remarquer, qu'il y a dans tous les hommes un fond de raisonnement naturel, qui leur aprend qu'ils doivent dépendre d'une Puissance qui surpasse de beaucoup les forces de l'humanité, & quelque éloignée que la pratique des plus sauvages d'entre les Idolatres Americains paroisse de cette idée, on observe pourtant qu'il ne faut pas emploier beaucoup d'argumens pour les ramener à ce grand principe.

Le peu de connoissance que les Idolatres Americains ont conservé de l'Etre Supréme est noié, pour ainsi dire, dans une infinité de contes ridicules & grossiers : suites naturelles des fausses idées qu'ils ont de sa nature & de sa substance. Il est difficile d'alleguer rien de raisonnable pour justifier l'origine de ces contes, & de prouver que l'étrange dérangement que l'on trouve dans leurs idées soit autre chose que l'effet d'une imagination déreglée & d'une ignorance établie chez eux depuis plusieurs siécles. Nous n'avons qu'une remarque à faire sur ce sujet : C'est, que si l'on examine de près l'idée & le caractere que les Sauvages attachent à la Divinité, on trouvera 1. qu'ils se font comme les enfans un Dieu proportionné à la force de leur génie. 2. Qu'ils le font agir conformement à leurs exercices & à leurs inclinations, 3. qu'ils font consister sa toute-puissance à leur donner tout ce qui peut satisfaire ces inclinations 4. que le supréme bonheur de cette Divinité se trouve dans une parfaite jouissance de ce qui fait l'objet de la félicité de ceux qui lui rendent des hommages. 5. Que ces idées descendent de pere en fils, & qu'il y a apparence qu'elles ont toûjours été cultivées sur la grossiéreté des premiers habitans de l'Amerique. Nous en avons l'exemple chez nous. Un pere ignorant veut donner l'idée de Dieu à son enfant qui à peine commence à parler. Il le lui represente à la verité comme le plus puissant de tous les Etres, mais en y mélant toûjours des qualités & des foiblesses qui tiennent de l'humanité. Si l'enfant aime le jeu, lorsque le Pere voudra l'obliger

(*a*) „ Ils croient en un qu'ils appellent *Cudouagni*, & disent qu'il parle souvent à eux. . . . Ils disent que „ quand il se courouce à eux, il leur jette de la terre aux yeux " *Lescarbot*. Les Bresiliens craignent aussi le Diable qu'ils appellent *Anian*. Nous laissons les differens noms que les Peuples modernes lui donnent. Ils l'associent prêsque tous avec Dieu & adorent également l'un & l'autre; mais ils craignent beaucoup plus le Diable. Ces Idées que les Sauvages de l'Amerique se font de Dieu & du Diable reviennent assés aux deux principes des Orientaux, que les anciens Perses ont reconnu sous le nom d'*Arimanes* & d'*Oromases*. Le culte des Dieux nuisibles & des mauvais Genies étoit établi chez les Greqs & chez les Romains sur le même fondement.

(*b*) Les Sauvages de la *Nouvelle York* croient que les (mauvais) Génies causent les douleurs du corps. Ceux de l'Amerique Meridionale attribuent des Génies aux fléches. Dans le fond cette opinion pourroit recevoir un sens aussi raisonnable que celle que les Anciens ont eue d'une Ame du Monde & d'un Esprit universel, qui penetre tous les Etres.

Spiritus intus alit, totamque infusa per artus.
Mens agitat molem ———

(*c*) *Lescarbot* Livre 2. Ch. 11. rapporte cela des *Canadois*.

bliger à faire son devoir, il ne manquera pas de lui dire, que, s'il est sage, Dieu lui donnera des jouets. Toutes les promesses, toutes les menaces du Pere seront du même caractere. Il ne parlera à son enfant que de plaisirs sensuels, de friandise, de petits badinages & d'autres puerilités de cette nature, auxquelles il fera intervenir assés gravement cet Etre éternel, dont il a lui-même une connoissance fort imparfaite. En donnant à cet Etre une forme corporelle, mais plus belle & plus parfaite que la sienne, il lui attribuera toutes les passions qui le gouvernent, & ne pourra s'empécher d'y mêler certains défauts que son ignorance lui a toûjours fait regarder comme de bonnes qualités. L'enfant élevé dans ces idées & destitué des moiens qui pourroient lui faire acquerir une connoissance plus juste que celle qu'il a reçû dans son enfance, ajoute avec le tems ses propres extravagances à celles dont on l'a imbu. Nous allons plus loin. Supposons qu'un Prince Chrétien defende à ses sujets d'entretenir aucune correspondance avec leurs voisins, qu'il leur ôte l'usage des livres, qu'il bannisse les Ars & les Sciences de ses Etats, qu'il leur ordonne de passer leur vie à la chasse, à courir les bois &c. que ses successeurs imitent exactement son exemple; nous ne craignons pas de dire qu'au bout de deux ou trois siécles, ce peuple, aussi sauvage que ceux du Bresil, aura confondu les foibles traces de sa Religion dans les extravagances les plus grossieres, & que son ignorance se trouvera établie sur le pied de celle du Nouveau Monde. De là il est aisé de conclurre que les Americains n'ont eu besoin que d'eux-mêmes pour établir leurs faux principes, & que s'il y a quelque conformité entr'eux & les Idolatres de notre Hemisphére en ce qui regarde l'idée qu'ils se sont faite de l'Etre Supréme, elle ne peut-être que fortuite.

Il en est de même des idées que les peuples de l'Amerique se sont faites du Paradis & de l'Enfer. Ceux du *Canada* croient qu'après leur mort ils iront dans de beaux chams verts, garnis de toute sorte d'arbres, de fleurs & de fruits. Ils n'oublient pas de mettre dans leur Paradis la chasse & le commerce des pelleteries. Les Virginiens (*a*) n'accordent le Paradis qu'à leurs concitoiens: cependant suivant le témoignage de l'Auteur que nous citons au bas de la page, ils ont retenu avec l'immortalité de l'Ame quelqu'idée de la resurrection des corps. „ Ils font, dit-il, des contes de certains hommes ressuscités . . . . comme „ d'un . . . lequel après sa mort avoit été près l'entrée de *Popogusso*, qui est „ leur Enfer, mais un Dieu le sauva, & lui donna congé de retourner au mon„ de, pour dire à ses amis ce qu'ils devoient faire pour ne point venir en ce „ miserable tourment. " Ce *Popogusso*, l'Enfer des Virginiens, ainsi qu'on vient de le dire est une grande fosse qu'ils placent fort loin à l'Occident de leur Païs, où ils disent que leurs ennemis brulent toûjours. Les Bresiliens, qui naissent dans un Climat fort chaud & assés capable d'inspirer la gaieté que les Voiageurs reconnoissent generalement dans le temperament de ces Sauvages, assurent „ (*b*) que les Ames de ceux qui ont vécu en gens de bien s'en iront der„ riere les hautes Montagnes trouver les Ames de leurs Ancêtres, & habiter „ avec elles dans des Jardins agreables, où elles riront, chanteront & sauteront „ éternellement. Vivre en gens de bien c'est chez eux massacrer ses ennemis & „ les manger. " Le courage naturel à ces peuples leur fait regarder comme damnables ceux qui ont vécu sans honneur, & sans avoir eu soin de se défendre contre

(*a*) „ Ils croient qu'après la mort les gens de bien sont en repos & les méchans en peine. Or les méchans „ sont leurs ennemis & eux les gens de bien : de sorte qu'à leur opinion ils sont tous après la mort bien à „ leur aise, & principalement quand ils ont bien défendu leur Païs & bien tué de leurs ennemis " *Lescarbot* hist. de la Nouvelle France.

(*b*) *Coreal* Voiage aux Indes Occidentales. To. 1. p. 224.

tre l'ennemi. Ils les abandonnent au Diable, & croient qu'ils leur féra ſouffrir des maux éternels. Enfin tous ces Sauvages proportionnent les peines & les recompenſes de l'autre Monde aux idées qu'ils ont acquiſes, ou qu'ils ſe ſont faites eux-mêmes de la vertu & du vice, du bonheur & du malheur de cette vie, & c'eſt en cela que conſiſte uniquement leur conformité avec les Paiens anciens & modernes de nôtre Hemiſphére. Nous croions qu'il ſeroit fort inutile de pouſſer plus loin le rapport, & que les hommes n'ont gueres beſoin de leurs voiſins pour entaſſer des abſurdités. On penſe ſur une autre vie ſelon les uſages de que l'on a ſuivi en celle-ci: pour en convenir il ne faut faire qu'une mediocre attention à la nature des Chams Elyzées & du Tartare des Anciens, au *Surgam* & au *Patalam* des Indiens Orientaux &c. Ces idées ont paſſé dans les autres Religions & parmi des peuples que l'on ne traite pas de ſauvages. Le Paradis des Mahometans en eſt un exemple: les Chrétiens mêmes ne peuvent s'empécher d'appeller à leurs ſecours les idées les plus charnelles, lorſqu'il s'agit de repreſenter l'Enfer & le Paradis.

De tout ce que nous venons de dire ici il reſulte, que tous les Peuples du Monde ſentent la neceſſité d'adorer un Etre ſouverain. Cette neceſſité ſuppoſe une dépendance de l'homme, & par conſequent de quelque maniere qu'on ſe repreſente cet Etre, on ne peut que ſe le repreſenter plus grand que ſoi. Cette dépendance donne aux plus ſauvages quelque connoiſſance du péché, leur montre la neceſſité des prieres & celle de la repentance. Il faut ſe rendre la Divinité propice, & ſe reconcilier avec elle. Le péché attire les peines: mais la reconciliation, qui ſuppoſe la pratique de la Vertu, fait eſperer les recompenſes. Les Americains ont conſervé ces idées, qui conduiſent inſenſiblement à l'immortalité de l'Ame, & même à la reſurrection des corps qu'une partie de ces peuples n'a point ignorée. Les Peruviens, plus éclairés que les autres peuples du Nouveau Monde, voiant que les Eſpagnols déterroient les corps des *Yncas* pour s'emparer des richeſſes dont on les avoit orné, les prierent inſtamment de ne pas diſperſer ces os, de peur que cela ne les empéchât de reſſuſciter. Il eſt vrai que les Americains ont gâté des principes ſi purs & ſi ſimples par le mélange des extravagances les plus affreuſes: ce qui eſt d'autant moins étrange chez eux, qu'ils auroient droit de nous reprocher qu'avec toutes nos lumieres nous ſommes tombés ſouvent dans la même faute.

Les Sacrifices & les Encenſemens n'étoient en uſage que chez les peuples du *Mexique* & du *Pérou*. Cette maniere de ſervir Dieu, établie chez toutes les Nations du Monde avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, pouvoit s'être conſervée par tradition en *Amerique* depuis l'arrivée des premieres Colonies. Pour les Victimes humaines, qui ont enſanglanté les Autels des Peuples de l'un & de l'autre Hemiſphere, il eſt difficile d'en dire rien de raiſonnable. Pourroit on trouver quelque idée d'humanité dans la barbarie de ces Sacrifices ? Cependant il eſt vraiſemblable que les premieres victimes de cet ordre furent offertes pour fléchir la miſericorde divine en des occaſions, où pour derniere reſſource, on ne voioit plus que le ſang humain qui fut capable d'appaiſer les Dieux irrités. C'eſt peut-être ce que l'on peut dire de plus raiſonnable ſur cet article, & même il ſemble que l'on pourroit juſtifier par la mort des deſcendans du Roi Saül l'origine que nous donnons à cette coutume. Il eſt encore vraiſemblable que dans la ſuite ces Sacrifices barbares furent continués en memoire de l'évenement qui leur avoit donné naiſſance; & comme en ce qui regarde le faux culte l'eſprit humain s'accommode beaucoup mieux de l'excés que des juſtes bornes, on ne put ſe reſoudre à revenir de cette devotion barbare. On devoüa l'étranger & l'ennemi à ſes

Dieux.

Dieux. Tels pouvoient être les motifs d'un Culte où la haine, l'orgueil & la superstition trouvoient également leur compte, & qui par conséquent peut s'être établi en Amerique sans que ses peuples en aient emprunté l'idée des autres peuples. Nous croions aussi qu'il faut mettre au rang de ces sacrifices la mort que les Bresiliens & les autres Sauvages de l'Amerique font souffrir à leurs captifs.

CHAPITRE TROISIEME.

De leurs Devins, de leurs Prêtres, & de quelques-unes de leurs Propheties.

NOus ignorons pourquoi *Lescarbot* ne peut se resoudre à (*a*) donner le nom de Prêtres *à ceux qui font les ceremonies & les invocations des Demons entre les Indiens Occidentaux, sinon entant qu'ils ont l'usage des sacrifices & dons qu'ils offrent à leurs Dieux.* L'idée n'est pas trop juste. On peut donner le nom de *Prêtres* à tous ceux qui sont destinés à guider & à instruire les peuples dans leur Culte Religieux, de quelque nature qu'il soit. Il y a chez les hommes certaines idées, que l'on peut appeller originales, à cause de leur simplicité. Le nom de Prêtre en presente une de cette nature. Ce mot, qui est Grec d'origine, signifie ancien. Il suppose donc que les Prêtres doivent être anciens, & cela est fondé sur un raisonnement très simple, que les Sauvages font comme nous. Les personnes agées sont plus sages, plus pieuses, & naturellement plus à l'épreuve des passions que les jeunes gens, par consequent elles sont plus en état de se presenter devant Dieu & de le prier pour les hommes. Elles ont acquis plus de lumieres, par consequent elles sont plus capables d'instruire. Il est donc bien plus conforme à la nature que les Anciens aient la direction du Culte Religieux qu'il ne l'est de l'abandonner à de jeunes gens peu sages, encore moins pieux, pleins de passions, sans experience, sans lumieres, & dont le caractere ne peut qu'être desagreable à l'Etre Supréme. Les Americains ont conservé l'idée originale que presentoit autrefois le nom de Prêtre; mais nous l'avons perdue peu de tems après la naissance du Christianisme. Tous ceux qui chez eux président au Culte religieux sont pris des Anciens du peuple, & cela se pratiquoit generalement dans la premiere antiquité.

Le Clergé Mexicain avoit autrefois un Chef que l'on pouvoit comparer au grand Pontife des anciens Romains; il pouvoit avoir aussi quelque raport à celui que les Lutheriens d'Allemagne appellent *Autistes* ou *Surintendant*, espéce de Prélat sans crosse, & sans mitre, qui donne le branle aux affaires Ecclesiastiques des Eglises Lutherienes. Nous connoissons trop peu l'Etat Ecclesiastique du Mexique pour comparer au Pape, ni même au *Mufti* le Doien ou le Chef du Clergé de cet Empire. A l'égard des autres peuples de l'Amerique, il ne faut pas douter que leurs Prêtres n'aient des Superieurs qui dirigent comme ailleurs tout ce qui concerne la Religion & son Culte. Les hommes s'accommodent assés d'une dépendance qui laisse esperer à ceux qui dépendent qu'ils pourront gouverner à leur tour.

La

(*a*) *Histoire de la Nouvelle* France.

La plûpart des Prêtres Americains ſont en même tems Medecins. Ceux de la Floride portent toûjours avec eux des ſacs remplis d'herbes & de drogues pour les malades qu'ils ont à traiter, & (a) qu'ils traitent d'une maniere qui tient du Prêtre, du Medecin & du Charlatan. Ce n'eſt pas ſeulement aux *Indes Occidentales* que la Medecine eſt entre les mains des Prêtres: la même choſe ſe voit en *Aſie* & en *Afrique*: tant il eſt naturel de croire que (b) Dieu communique particulierement les moiens de guerir les hommes à ceux qui ſont les dépoſitaires du Culte Religieux. Cette idée eſt peut-être auſſi ancienne que le Monde. Toute l'Antiquité Paienne a crû que les Dieux étoient les Auteurs de la Medecine, & c'eſt par une ſuite de cette croiance que les Paiens ont mis les premiers Medecins au rang des Dieux. Ces anciens Medecins emploioient auſſi dans leur art les charmes & les enchantemens, comme les Americains le pratiquent encore aujourd'hui: ſoit qu'ils prétendiſſent ſe donner plus de poids par des impoſtures que les peuples groſſiers & ſuperſtitieux prenoient pour des graces du Ciel, ou que les peuples d'alors priſſent pour magie & enchantement ce qui paſſoit les bornes de leur capacité. Quoiqu'il en ſoit, l'Europe, toute polie & toute ſavante qu'elle eſt, n'a pû encore ſe purifier entierement de cette idée groſſiere à laquelle nous devons une infinité de mauvais livres de ſecrets qui tachent d'allier la Medecine avec de prétendues opérations magiques. Du reſte nous ne la regardons plus comme un Art qui ne puiſſe marcher qu'avec la Prêtriſe; quoi qu'il ſoit aſſés ordinaire de trouver en Allemagne des (c) Miniſtres qui ſont Medecins & Chirurgiens en même tems. A prendre les choſes en un certain ſens, les ſciences ſe donnent la main; & nous convenons même que des lumieres mediocres ſuffiſent pour les voir toutes enſemble. L'aſſemblage que les Allemans font de la Medecine & de la Theologie ne ſeroit il pas venu des anciens Prêtres Germains, qui, comme les *Druides* des anciens Gaulois leurs voiſins, uniſſoient auſſi la Religion & la Medecine?

La Religion & les Conſeils des Prêtres influent comme chez nous dans les déliberations des peuples du Nouveau Monde. La même prévention qui fait qu'on ſe confie aux Prêtres pour la gueriſon des corps leur donne une autorité plus que médiocre dans les affaires d'Etat. Ils jouent leur role avec aſſés d'adreſſe pour n'être pas inferieurs aux autres Clergés du Monde. Nous trouvons un exemple de cette adreſſe chez un peuple des plus ſauvages de l'Amerique. „ Les „ Breſiliens, dit *Leſcarbot*, ont leurs *Caraïbes*, leſquels vont & viennent par les „ villages, faiſant accroire au peuple qu'ils ont communication avec les eſprits, „ moienant quoi ils peuvent non ſeulement leur donner victoire contre leurs „ ennemis, mais auſſi que d'eux dépend l'abondance ou ſterilité de la „ terre. " Ils font accroire aux Peuples, dit (d) *Coreal*, en parlant des Prêtres Breſiliens „ qu'ils ont une ſecrette intelligence avec *Agnian*, & „ qu'ils

(a) Voiés *Coreal Voiag.* aux *Indes Occidentales.* Tome premier.

(b) „ En toute Nation du Monde la Prêtriſe a toûjours été reverée, & ce d'autant plus que ceux de cet- „ te qualité ſont comme les médiateurs d'entre Dieu .... & les hommes. Au moien de quoi ils ont ſou- „ vent poſſedé le peuple & aſſujetti les Ames à leur devotion, & ſous cette couleur ſe ſont autoriſés en „ beaucoup de lieux par deſſus la raiſon. ..... Celui auſſi qui peut reveler les choſes abſentes pour leſ- „ quelles nous ſommes en peine non ſans cauſe eſt honoré de nous, & principalement quand avec ceci il a la „ connoiſſance des choſes propres à la gueriſon de nos corps, choſe merveilleuſement puiſſante pour acquerir „ du credit & autorité entre les hommes. *Leſcarbot* Hiſtoire de la Nouvelle France. " Il y a un enchainement ſi naturel entre ces idées, qu'il n'eſt pas étonnant que les Sauvages de l'Amerique & les autres peuples du Monde que nous regardons comme barbares l'aient conſervé dans toute ſa ſimplicité.

(c) Et qui pis eſt Charlatans.

(d) Tome premier de ſes Voiages.

„ qu'ils peuvent donner de la force & du courage à qui il leur plait, pour pou„ voir surmonter leurs ennemis. Ces Prêtres sont des Anciens des *Aldeas*, qui „ se vantent que c'est par eux que les plantes & les fruits croissent. Ils ont as„ sés d'imposture pour pouvoir jouer le role d'*Agnian* & persuader ensuite aux „ Sauvages que c'est lui qui les maltraite & les tourmente. Ils s'en plaignent „ sur tout la nuit. C'est qu'elle est plus favorable à l'imposture. " Les Prêtres des autres Religions exigent la même confiance de leurs peuples, en leur assurant positivement que la victoire, l'abondance & les autres benedictions du Ciel sont duës uniquement à leur zêle & à leurs prieres. On peut même ajouter qu'il n'y a point d'Ecclesiastique des autres parties du Monde qui ne veuille être regardé comme l'Agent ou comme l'Ambassadeur de son Dieu : & ce caractere qu'il s'attribue étant le plus glorieux que l'on puisse imaginer, il est difficile qu'il augmente l'humilité.

Dans toutes les Religions le Clergé se propose premiérement d'établir sa domination sur les consciences, & pour arriver à son but, il croit devoir persuader qu'il a des secrets particuliers pour disposer des graces du Ciel. Qu'on n'objecte pas que ceux du Bresilien sont méprisables. Il font un effet merveilleux sur les Sauvages, & cela suffit pour justifier ce que nous avançons ici. Si sa methode est differente de celles que le Bramine, le Derviche, le Bonze, & le Talapoin mettent en usage, le plan n'en est pas moins le même, & l'on doit être assuré qu'un *Boié* qui soufle le courage sur une assemblée de Sauvages tire aussi bon parti de ce mystere prétendu, qu'un Bramine de son eau du Gange, ou d'une ablution qu'il fait avec de la bouze de vache.

Les Indiens Occidentaux ont, à l'exemple des autres peuples, des Oracles & des Propheties. Telles étoient celles qui avertirent les *Mexicains* de la prochaine descente d'un peuple étranger, quelque tems avant la venue des Espagnols en *Amerique*. Il en est de ces propheties comme de celles que les Histoires des Grecs & des Romains nous ont conservées. Les unes & les autres sont équivoques, applicables à tout autre évenement qu'à celui auquel on a jugé à propos de les appliquer, souvent faites après coup. On doit porter un pareil jugement de tous les prodiges qui accompagnerent la chute de *Montezuma*, lesquels étoient d'une nature propre à les faire mépriser, si le hasard eut voulu qu'ils se fussent rencontrés avec des évenemens indifferens, mais qui furent infiniment respectés, parce qu'ils précederent ou accompagnerent la revolution du Mexique : à quoi il faut ajouter le caractere superstitieux des Mexicains.

Leurs Oracles sont du même ordre que ceux des anciens Paiens, c'est-à-dire (*a*) toûjours douteux, ordinairement faux & quelquefois veritables par hasard. (*b*) Ils savent aussi-bien que nous, prévenir ceux qui viennent les écouter par certaines (*c*) affectations préliminaires, & les assortir de gestes & de postures, qui nous paroissent ridicules, mais qui aident à préparer l'attention, & font ainsi l'effet qu'ils souhaitent sur l'esprit de ceux qui attendent les décisions des Jongleurs.

(*a*) L'avarice & la fourberie des Prêtres y ont bonne part. En voici un exemple qui vaut bien ceux qui nous restent de l'Antiquité Paienne. Un Indien traversant un bois aperçut dans les arbres un mouvement qui lui parut surnaturel. Effraié de ce prodige il adresse la parolle à celui de tous ces arbres, qui lui sembla le plus agité : mais l'arbre ne daignant pas se communiquer à l'Indien lui ordonna d'aller chercher un *Boié*, & ce fut à lui que l'arbre s'ouvrit en lui declarant qu'il falloit consacrer une Image, un Temple & des Sacrifices au Dieu qui dans la suite a été l'objet de l'adoration de ces Indiens sous le nom de *Tocahwagamaracotti*. On décerna donc à ce nouveau Dieu, sur la parolle du *Boié*, tous les honneurs du Culte Religieux. Voilà ce que nous tirons d'une citation de *Jeronimo Roman*, laquelle se trouve dans *Purchas*.

(*b*) Un maçon, que la longueur des préliminaires d'un certain Prédicateur ennuioit, disoit qu'il étoit longtems à *échafauder*. Voiés les *Menagiana*.

gleurs. Nous convenons assés que ces manieres ne sont bonnes que chez des Americains, mais il faut pourtant convenir aussi qu'elles sont fondées sur des préjugés dont on voit peu de personnes exemtes. C'est 1. que Dieu est toûjours merveilleux; 2. qu'il est ennemi de la simplicité & 3. qu'il ne se communique jamais aux hommes sans détraquer les ressorts de la nature. C'est sur ces trois préjugés que le Paganisme ancien & moderne a fondé toutes les extravagances de ses Oracles, & comme ces préjugés sont universels, il ne faut pas être surpris que même le Christianisme n'en soit pas tout-à-fait exemt.

La danse & le chant sont fort en usage chez les Peuples du Nouveau Monde: mais quoi qu'il paroisse dans ces deux pratiques quelques traces d'un Culte Religieux, il n'est pas trop sûr de décider sur cet Article. Peut-être ne cherchent ils dans les danses que le plaisir de s'égaier, & de s'exercer: pour leurs chansons elles roulent sur les beaux faits de leurs Peres, & sur la ruine de leurs ennemis.

Il ne faut pas oublier, que les Prêtres des Americains les plus sauvages observent comme ailleurs de (*a*) porter des marques de leur profession. Nous avons déja parlé des sachets que les *Jouanas* des Floridiens ont à la ceinture en qualité de Medecins. Les *Boiés* des Bresiliens tiennent à la main des Maraques. C'est ainsi qu'ils appellent certaines calebasses creuses, ornées de plumes, & pleines de petites pierres. Ils marchent la *Maraque* à la main avec autant de confiance & de gravité qu'un Religieux qui embrasse son Crucifix. On nous assure encore que la Dignité de Prêtre est (*b*) héréditaire chez les Sauvages de l'Amerique, & que les secrets de l'art passent de Pere en fils jusqu'à la derniere posterité. Il en est de même aux Indes Orientales, où le *Bramine* voit ses enfans croitre & devenir *Bramines*. Chez les Juifs le sacerdoce & la Prêtrise ne sortoient pas de la Tribu de *Levi*: la dignité de Prêtre étoit aussi heréditaire chez les anciens Egyptiens, mais les Chrétiens ont abandonné cet usage.

(*a*) Si nous connoissions mieux les Prêtres des autres Peuples, nous leur trouverions, comme aux nôtres, des marques qui tiennent à l'esprit & ne se perdent jamais. Chez nous ces marques consistent en certaines habitudes que l'on contracte insensiblement, un air qui se repand sur le visage, des manieres particuliéres de saluer, des expressions d'un certain ordre, qui se glissent dans la conversation la plus polie & la plus naturelle, l'œil & la voix, le geste, la démarche, même l'attitude du corps font reconnoître l'homme d'Eglise; mais qu'on ne croie pas que l'Ecclesiastique soit marqué tout seul au coin de sa profession. Il n'est point de métier qui ne porte son caractere, & ce caractere est presque toûjours indelebile.

(*b*) *Jeronimo Roman* cité par *Purchas* a écrit dans sa *Republique des Indiens*, que le Chef du Clergé Mexicain étoit de la Maison Roiale, ou tout au moins de la premiere Noblesse de l'Etat. Dans les familles de qualité l'ainé des garçons succedoit aux biens de son Pere, le second étoit consacré à la Religion.

CHAPITRE QUATRIEME.

De la Naiſſance des Enfans ; de quelques uſages des accouchées ; de la polygamie ; de la maniere d'élever les Enfans ; de l'amour des Peres & des Meres pour leurs Enfans, & de l'Impoſition des Noms.

IL n'y a qu'une maniére de naître, mais la naiſſance de l'homme a introduit une infinité de coutumes dont la plûpart ont dégeneré en ceremonies. Entre ces coutumes, il y en a que la neceſſité a introduit, qui ſont apparemment de tous les Païs: telles ſont celles de laver les enfans après leur naiſſance, & de leur impoſer des noms. Pour ce qui eſt de l'uſage de les couvrir & de les emmaillotter dés qu'ils ſont nés, il s'en faut bien qu'il ne ſoit univerſel chez les peuples d'aujourd'hui & qu'il ne l'ait été chez les anciens. Par exemple autrefois les Cimbres plongeoient les enfans nouveaux nés dans la nége, afin de les endurcir au froid & à la fatigue. Les Eſpagnoles les portoient à la Riviere: (*a*) au Breſil, les hommes, qui ſont les ſages femmes de leurs Epouſes, recoivent les enfans & leur coupent le cordon à belles dens, le Pere, après avoir lavé ſon enfant, le peint de rouge & de noir. On ignore l'uſage de l'enmaillotter; on le porte ſans autre façon au hamac, où le Pere met prés de ſon enfant, ſi c'eſt un garçon, un petit arc de bois, de petites fléches & un petit couteau. L'accouchée n'eſt pas mieux traitée que ſon petit nouveau né. Elle va ſe laver elle même après avoir mis bas ſon paquet, marche à l'ouvrage & ne s'en porte pas plus mal. Dirons nous que c'eſt l'effet du Climat? On auroit tort de le croire, puiſque les femmes des païſans n'en uſent pas autrement en Livonie, ſoit par rapport à elles ou par rapport à leurs enfans, ni celles des Sauvages dans l'Amerique Septentrionale, s'il faut ajouter foi à la Relation du (*b*) P. *Hennepin.* Il ſeroit inutile de faire paſſer en revue toutes les Nations barbares, pour montrer la conformité de leurs uſages en cette occaſion, & prouver aux Européens que la delicateſſe de leur conſtitution eſt beaucoup moins l'effet du Climat que de la molleſſe qu'ils héritent de leurs Peres, & qu'ils tranſmettent à leur poſterité. Malgré les épreuves auxquelles on eſt expoſé dans la miſere, les enfans des pauvres deviennent forts & robuſtes, propres au travail & à la fatigue, tandis que les perſonnes riches mettent au monde des enfans infirmes ou contrefaits : ſemblables à ces plantes foibles, dont la culture coute aux curieux des peines inexprimables, & qui cependant deshonorent toûjours la nature.

Nous venons de parler de la vigueur des femmes Americaines. En quelques endroits de l'Amerique Meridionale non ſeulement elles agiſſent après leurs couches, mais même elles vont ſervir leurs maris, qui ſe mettent au lit pour elles. (*c*) Cette coutume étoit auſſi en uſage chez les anciens Eſpagnols & chez les Tibareniens peuple voiſin de la Cappadoce. On au-

(*a*) *Coreal* dans ſes *Voiages aux Indes Occidentales.* Tome premier.

(*b*) Recueil de *Voiages au Nord.* Tome V. Les femmes, à ce que dit ce Pere, vont accoucher ſeules en quelqu'endroit à l'écart, & reviennent enſuite à l'ouvrage. *Cœlius Rhodig.* L. 18. Ch. 22. *Lection. Antiq.* rapporte quelque choſe de ſemblable d'une Liguriene ou Genoiſe, & cite *Varron*, qui aſſure que de ſon tems les Illyrienes pratiquoient la même choſe.

(*c*) *Cœlius Rhodiginus* ubi ſup.

auroit de là peine à comprendre que des Nations s'éloignées les unes des autres eussent pû se communiquer une coutume injuste & bizarre, qui par consequent ne paroît pas fondée sur la nature; puisqu'elle veut au contraire que le mari donne du secours à sa femme dans une circonstance, qui chez nous expose souvent à des suites fort dangereuses. On ne peut justifier cet usage qu'en supposant à ces femmes une vigueur extraordinaire, qui ne les abandonne pas dans le travail de l'enfantement. Il faut supposer encore, que cette vigueur seconde leur activité naturelle, & qu'un exercice beaucoup plus salutaire qu'une tranquillité de plusieurs semaines, telle qu'est celle de nos accouchées, aide aux Americaines à se purger des impuretés qui suivent les couches. Pour ce qui est de l'autre partie de l'usage, il ne paroît pas qu'on puisse la sauver de l'extravagance.

Ces remarques nous obligent d'en faire d'autres au sujet des femmes Americaines. Les Voiageurs nous assurent (*a*) qu'étant enceintes elles n'ont plus de commerce avec leurs maris : ce qui est très conforme au dessein de la nature. Ils disent encore, qu'étant attaquées de la maladie de leur sexe, elles demeurent separées de la Societé civile: ce qui s'accorde avec la bienseance naturelle, que l'homme ne perd jamais de sens froid. La nature se propose de créer des hommes sains & parfaits: elle ne sauroit les produire au millieu des impuretés periodiques du sexe. Le Judaïsme, qui s'accorde fort bien avec les loix naturelles, n'observe pas moins exactement cet usage. Nous n'en dirons pas davantage sur une matiere qu'il faut laisser aux Medecins.

Il est plus difficile de justifier la conduite des Americains & leurs sentimens par rapport à la pluralité des femmes. D'abord il se presente pour eux un préjugé des plus violens: c'est la polygamie des anciens Juifs. Nous lui opposons une raison qui ne peut-être regardée comme indifferente: c'est qu'on ne sauroit trouver dans la polygamie ni cette amitié constante & égale, qui doit être mutuelle entre le mari & la femme, ni l'affection qui doit regner dans une famille, ni le bonheur qu'un bon Pere doit procurer à ses enfans. La polygamie des Juifs ne peut se défendre par les Loix divines, quoique les exemples lui paroissent favorables.. A l'égard du Christianisme il se tait sur la pluralité des femmes : cependant il seroit facile de produire de la part de cette Religion des défenses indirectes fondées sur le caractere de sa Morale & sur cet esprit de justice & d'humanité que l'on reconnoît en elle. Ces raisons sont fortes, mais il n'en est pas ainsi de l'objection qu'on pourroit faire; que les Princes doivent défendre la Polygamie pour le bonheur de l'Etat & pour empécher les desordres des familles. Il ne nous paroît pas que cette raison soit suffisante. L'Histoire Sainte nous fournit peu d'exemples de ces prétendus desordres: celle des Mahometans n'en fournit gueres davantage. Ceux-ci prennent des mesures pour assurer les biens & les successions, & pour arrêter la jalousie & l'ambition des femmes : à quoi l'on peut ajouter l'excessive autorité des Peres & des Maris, qui tient les familles en regle, & ne permet pas à ceux qui en sont les membres de s'opposer aux volontés de leurs Chefs. Un *Polygamiste* dira encore, que quand même on supprimeroit tout ce que la nature corrigée par la vertu dicte au Genre humain & ce que la Morale du Christianisme enseigne en particulier aux Chrétiens contre la polygamie, on trouveroit pourtant, que le grand nombre de femmes ne seroit pas capable de renverser les Etats ni de ruiner les familles: que pour empécher les desordres il suffiroit de tenir les femmes dans la servitude, de les regarder

(*a*) De la *Potterie* Histoire de l'Amerique Septentr. Tome 2. *Coreal* to. 2. de ses Voiages. Le scrupule des Floridiens va jusqu'à ne pas manger de ce que leurs femmes ont touché pendant leur grossesse.

garder comme des objets donnés à l'homme pour le plaiſir & pour la propagation de ſon eſpece, de les traiter comme des Etres animés, à la verité, mais qui ont une ame fort inferieure à celle de l'homme. Enfin il ne faudroit, ajoutera t'il, leur accorder que cette amitié imperieuſe qu'un Maître ne refuſe pas à un valet dont il eſt content. Telle eſt en effet l'idée que les Nations *Polygamiſtes* ſe font des femmes. On ne peut donc juſtifier la Polygamie par la Religion, mais eſſaions d'excuſer d'une autre façon ceux qui la ſoutiennent. Il ſemble qu'elle ſoit fondée ſur la nature, & qu'elle permette de comparer les femmes à des champs que l'on cultive. Un ſeul homme, dira t'on, (*a*) peut en cultiver pluſieurs, les entretenir, leur accorder à tous les ſoins qu'il eſt juſte de leur accorder, & tout cela ſans s'incommoder, ſans porter aucun préjudice à la Societé Civile. (*b*) Telle eſt l'idée des Americains & de quelques autres peuples. Nous ne la pouſſerons pas plus loin.

Les Femmes Americaines nourriſſent les enfans qu'elles mettent au monde: ce qui eſt conforme aux devoirs que la nature exige des meres. Les Juïves & les Allemandes étoient auſſi autrefois les Nourices de leurs propres enfans, & l'ancienne Grece n'en uſoit pas autrement, comme cela ſe prouve par le témoignage d'Homere &c. mais cependant l'uſage d'avoir des nourices étrangeres fut dans la ſuite aſſés commun en Grece & à Rome. Nôtre deſſein n'eſt pas de promener le Lecteur par toute l'Antiquité, pour lui faire voir de quelle façon les meres agiſſoient autrefois envers leurs enfans. Ce que nous venons de dire ſuffit. (*c*) Un autre uſage remarquable des Americaines du Nord, c'eſt d'attacher leurs enfans ſur une planche bien unie envelopés d'une fourure de caſtor, ſans bandes, ni couches, comme on le pratique en Europe: ſi elles les enmaillottent, c'eſt avec des bandes de peaux larges qui ne génent point ces petites creatures. Ces Meres ſauvages obſervent de tenir les enfans, qui ſont attachés de la maniere que nous venons de le dire, en une telle ſituation qu'ils aient la tête en haut & les pieds en bas, & pour éviter que les ordures ne portent du préjudice à leur ſanté, elles mettent en façon de goutiere & à quelques petite diſtance du corps une écorce de bouleau par où ces ordures s'écoulent. Dans l'Amerique Meridionale

(*a*) Non ſeulement il le peut, mais même il le doit ſelon la Loi des Mahometans. Il ſemble que dans leurs principes la continence ſoit un pêché contre la nature. Un de leurs Livres ſacrés porte „ qu'au jour „ du Jugement la terre ſur laquelle un homme vivant en celibat avoit accoutumé de coucher, ſe levera con„ tre lui & dira: quel crime avois-je commis, qu'un homme ennemi de la nature m'ait foulée, moi qui „ travaillois inceſſamment à la generation & à la production des Etres? " Ce texte eſt trop beau pour ne pas mériter une interpretation auſſi agreable aux paſſions humaines que conforme aux intentions de la nature. Les Docteurs Perſans enſeignent, qu'il faut donner une femme à un jeune garçon dés qu'il reſſent l'aiguillon de la convoitiſe, & que c'eſt une œuvre méritoire que de ſoulager la paſſion d'amour. Sur ce principe on ne refuſe pas aux jeunes garçons des filles eſclaves ou des concubines, dés qu'ils ſollicitent pour en avoir, & l'on doit en inferer que celui qui s'émancipe à faire une telle demande ne péche pas davantage contre la bienſeance, que s'il demandoit à manger. Voiés *Chardin* au Tome ſecond de ſes *Voiages* page 257. Edit. d'Amſterdam 1711. Ce qu'il y a de ſingulier dans cette conduite ſi digne de la nature dépouillée de la raiſon, c'eſt que ſelon ce Voiageur elle n'eſt que pour les Mahometans, & qu'il n'eſt permis qu'à eux de prendre des concubines ou d'épouſer pluſieurs femmes. Cette maxime eſt propre à convertir beaucoup de gens à la Loi Mahometane. Ils couvrent cette défenſe d'une raiſon plus badine que ſerieuſe. Toutes les Religions, diſent-ils ont leurs auſterités & leurs voluptés, qu'il ne faut pas ſeparer. La Religion Chrétienne permèt de boire du vin à plaiſir, & ne permet qu'une femme: celle des Mahometans permet la pluralité des femmes & défent l'uſage du vin.

(*b*) „ Pluſieurs terres labourées par un ſeul homme lui rendent bien plus de fruits que s'il n'en labouroit „ qu'une. " Les vieilles femmes ſont regardées comme une marchandiſe de rebut, & ſervent à ce qu'il y a de plus vil, tant qu'il leur reſte aſſés de force pour agir. Ce n'eſt pas l'amitié qui établit chez eux le mariage, & rarement arrive t'il que le mariage la faſſe naître. *Coreal* Tome 2. de ſes Voiages. Tous les Indiens de l'Amerique ſont grands partiſans de la Nature, & croient qu'il ne faut pas la laiſſer oiſive. Cela répond fort bien à l'idée qu'ils ont des femmes.

(*c*) *Hennepin* Voiage en un Païs plus grand que l'Europe dans le To. V. du Recueil de *Voiages au Nord*. *Leſcarbot* Hiſtoire de la Nouvelle France.

dionale on prend encore moins de précaution pour les enfans, puisque non seulement on y ignore l'usage du maillot, mais qu'on laisse au contraire leurs membres en pleine liberté, en les posant tout nuds sur la terre ou dans un hamac, jusqu'à ce que ces petites creatures soient en état d'agir elles mêmes. Avec si peu de précaution on ne voit parmi ces Sauvages ni boiteux, ni tortus, ni bossus: tant il est vrai que souvent la simplicité de la nature est préferable aux soins excessifs d'une Mere Européene. On repondra que le Climat où nous naissons ne permettroit pas de nous élever à la maniere simple des Sauvages: mais convenons cependant de bonne foi que nous nous défions un peu trop de la nature.

Ce que nous venons de dire nous conduit à l'amour des Peres & des Meres pour leurs enfans. (*a*) On prétend que de ce côté là les Americains l'emportent sur les Européans: du moins l'emportent ils sur les Grecs, qui exposoient leurs enfans, & sur les Romains qui les vendoient, lorsqu'ils n'avoient pas le moien de les nourrir. Les Païsans Livoniens font la même chose, à ce qu'on assure, mais ils justifient assés bien ce procedé, qui paroît dur & barbare. Ils disent que *leurs enfans sont beaucoup mieux entre les mains des étrangers, parce qu'ils cessent alors d'être exposés à la tyrannie* de la Noblesse Livoniene, qui n'a rien par où elle se distingue mieux que par son orgueil, & qui traite ses Vassaux avec plus de barbarie qu'elle n'en auroit pour ses chiens. Les Americains aiment aussi d'avoir grand nombre d'enfans: peut-être ne regardent ils pas une nombreuse posterité comme une benediction de Dieu, ce qui étoit l'opinion des Juifs: mais du moins la croient ils conforme aux intentions de la nature. En general les hommes ne revoquent gueres en doute ce dernier principe: même ceux là qui ont des enfans malgré eux & qui bornent au plaisir le commerce criminel qu'ils entretiennent avec les femmes, sont obligés de souffrir qu'elle aille à son but. Ceux des deux sexes qui donnent dans ces excés haïssent plûtôt qu'ils n'aiment les enfans qu'ils mettent au monde; & voilà ce qui est l'origine d'une guerre continuelle entre la nature & l'honneur, guerre qui cause des déreglemens extraordinaires lesquels ne finiront qu'avec les Siécles. La nature veut que ceux qui ne cherchent qu'à satisfaire leurs passions soient punis de l'abus criminel qu'ils font d'elle, en leur donnant des enfans qu'ils n'attendoient pas. L'honneur, qui n'est autre chose que l'effet de cette probité gravée dans le cœur de tous les hommes, selon laquelle on est obligé de convenir interieurement que les desordres de la vie violent les loix de la nature, fait perir des creatures qu'il ne peut regarder que comme des affronts qu'il reçoit de la part des hommes. Il nous semble que c'est-là la vraie source de la barbarie de ceux qui détruisent les enfans nés hors d'un mariage legitime, ou qui sont les fruits des débauches des deux sexes. Comme chez les Americains les bornes du mariage sont incomparablement moins resserrées que chez nous, il en resulte que quelques sauvages qu'ils nous paroissent, ils ne portent pas l'humanité & la barbarie jusqu'à detruire les fruits que produit le commerce des deux sexes. Disons plus: l'interêt & les soucis de la vie sont moins étendus chez eux que chez nous; ils ne craignent pas les mesalliances. Dégagés de toutes ces idées incommodes ils se marient quand il leur plait & de la maniere qu'ils le jugent à propos. Les enfans qui leur naissent sont attendus comme des secours, au lieu que nous les craignons souvent comme une charge: tant il est vrai que malgré l'adoucissement de nos mœurs, nous nous écartons bien plus en ceci des idées naturelles que les

(*a*) *Lescarbot* Histoire de la Nouvelle France.

les Sauvages Americains : ce qui n'eſt pas extraordinaire, leurs occupations étant infiniment plus bornées que les nôtres, leur vie plus conforme à la ſimplicité de la nature, & leur eſprit à l'abri de la plûpart des circonſtances deſquelles nous faiſons dépendre nôtre bonheur. L'expérience verifie ce que nous établiſſons. Nous voions tous les jours que les perſonnes moins diſſipées ont beaucoup plus d'attention pour leur famille; & que ceux qui reſſerrent leur bonheur dans un petit nombre de circonſtances trouvent beaucoup de charmes dans la mediocrité dont la nature ſe contente.

Nous nous étendrons fort peu ici ſur les exercices auxquels les Peuples de l'Amerique forment leurs enfans. On ſait aſſés que depuis le moment qu'ils commencent d'être capables d'agir, on ne leur aprend qu'à manier l'arc & la fléche, ou une eſpece de maſſue dont ils ſe ſervent pour aſſommer leurs ennemis. On les éleve auſſi à la chaſſe & à la courſe. Tous ces exercices les rendent agiles & vigoureux: ils ſont peu ſujets aux maladies qui en Europe attaquent les nerfs, & la nature, qui chez eux n'eſt pas génée par une vie molle ou ſedentaire, à laquelle nous n'élevons que trop nos enfans, prend plaiſir à donner aux Sauvages l'étendue & la proportion que le corps de l'homme doit avoir naturellement. De plus il eſt certain que ces peuples qui ne doivent preſque rien qu'à la nature, ont apris par l'experience, que l'exercice dégage d'une infinité de mauvaiſes humeurs leſquelles en croupiſſant dans le corps humain, empéchent la circulation de celles qui ſont deſtinées à l'entretenir & à l'augmenter. On ne ſauroit revoquer en doute ce que nous avançons ici, & qui ſe prouve par la methode dont ils uſent pour guerir la plûpart de leurs maladies. D'ailleurs on obſerve que le nombre de gens malfaits & incommodés eſt très conſiderable en certains Païs de l'Europe, où l'activité du corps eſt mepriſée, & qu'il ne ſeroit pas difficile d'y faire de grandes recrues de boiteux & de boſſus. Les anciens Grecs étoient auſſi fort appliquéés aux exercices du corps, ſurtout à Lacedemone où l'on notoit d'une eſpece d'infamie ceux qui ne s'exerçoient point en leur jeuneſſe, & il n'y avoit pas juſqu'aux femmes qui n'apriſſent à lutter comme les hommes. On y enſeignoit aux enfans qui n'avoient encore que cinq ans une (*a*) danſe fatiguante que l'on regardoit comme une eſpece d'introduction aux exercices militaires. A l'égard des Romains, ils ne pouſſoient pas à beaucoup prés ſi loin cette *diſcipline de corps* ſi cultivée chez les Grecs: dans les premiers tems de la Republique ils étoient ſoldats & laboureurs. Dans la ſuite occupés uniquement de la conquête du Monde, à peine ſe donnoient ils quelques heures de loiſir pour étudier les arts & les ſciences qu'ils reçurent aſſés tard des Grecs: mais quoi qu'il en ſoit il y a beaucoup d'apparence que leur vie étoit plus active que la nôtre. A l'égard des anciens Germains & des autres Peuples dont il nous reſte quelques monumens, il eſt certain qu'ils élevoient leur jeuneſſe d'une maniere aſſés ſemblable à celle des Americains.

Les Peuples du Nouveau Monde bornent l'éducation de leurs enfans aux exercices dont nous venons de parler: ils s'embaraſſent très peu de cette culture de l'eſprit ſi neceſſaire pour former l'homme à la reflexion & pour l'élever au deſſus des bêtes. Ils ignorent les ſciences, & ne connoiſſent des arts que ce que la neceſſité les a forcé d'en inventer de plus groſſier pour l'uſage de la vie. Ces legers principes qu'ils ont conſervé touchant la Divinité, leur origine & leur ſort après cette vie; ces devoirs de l'humanité qu'ils n'accordent qu'à leurs amis & qu'ils refuſent preſque toûjours à leurs ennemis; ces foibles leurs de vertu qu'on remarque en

(*a*) La *Pyrrique.*

en eux & ces ſentimens d'équité à la faveur deſquels ils mettent d'aſſés juſtes bornes entre l'uſurpation & une poſſeſſion legitime : tout cela n'eſt qu'une ſuite de l'imitation de ceux à qui ils doivent la vie, un effet des lumieres naturelles qui ne s'éteignent jamais entierement dans les hommes, quoiqu'il y en ait d'aſſés brutaux vers le Détroit de Magellan, pour faire juger qu'ils en ſont abſolument deſtitués. Mais s'il étoit poſſible de paſſer quelques mois avec ces Sauvages, on reconnoitroit bientôt qu'ils ſont obligés d'obſerver un ordre & certains préceptes dictés par la Nature & qu'une bonne éducation ne fait qu'étendre & embellir. Quoique nous vênions de dire ici que les Americains negligent d'orner l'eſprit de leurs enfans & de leur apprendre à ſe gouverner par principes ; nous trouverons pourtant des exceptions à cette conduite dans la ſuite de cet Ouvrage, lorſque nous dirons comment les Mexicains remettoient aux Prêtres leurs enfans agés de quatorze à quinze ans, pour les faire élever dans la connoiſſance de la Religion & de leurs devoirs ; & que nous dirons quels étoient les principes d'éducation en uſage chez les Peruviens, & ceux de quelques autres Peuples du Nouveau Monde.

Nous tirons de Leſcarbot, que nous avons déja cité pluſieurs fois, ce qui regarde l'impoſition des noms. Cet Auteur nous dit, (a) que chez les Peuples de la Nouvelle France, le fils ainé porte le nom de ſon Pere en ajoutant une particule à la fin du nom, pour ſervir de diminutif. Par exemple, ajoute t'il, l'ainé de *Membertou* s'appellera *Membertouchi*, c'eſt-à-dire le petit ou le jeune *Membertou.* Celui qui ſuit l'ainé reçoit le nom qu'il plait au Pere de lui donner, & s'il y en a un troiſiéme, on lui donne le nom du ſecond avec un diminutif comme au premier : de ſorte que ſi le ſecond s'appelle *Actaudin*, le troiſiéme s'appellera *Actaudinech.* Ce diminutif varie ſelon que le nom auquel il eſt joint le demande. C'eſt ainſi qu'en Italien de *fanciullo* enfant, on fait *fanciullino* petit enfant, & de *ragazzo*, garçon *ragazzetto.* Lorſque le Pere, ou le frere ainé viennent à mourir, ceux qui reſtent après eux changent de nom, pour éloigner les triſtes idées que le nom du défunt doit exciter naturellement. Nous dirons en paſſant que le bon homme *Leſcarbot* blame ceux qui donnent des noms Chrétiens aux Sauvages, prétendant que c'eſt une prophanation. Pour prouver ce qu'il avance, il allegue l'exemple d'Alexandre le Grand, qui ne vouloit pas qu'on s'appellât Alexandre, à moins qu'on ne ſe rendit digne de porter ce nom par la pratique de la vertu.

Les Breſiliens donnent à leurs enfans le nom de la premiere choſe qui s'offre à leur imagination, ou de l'objet qui leur eſt le plus agreable. Les noms des Mexicains & des Peruviens ſont du même caractere. Ils en ont auſſi par leſquels ils expriment quelques qualités brillantes ou des défauts conſiderables. Nous ne diſons rien de ceux qui ont de la conformité avec les noms des anciens Hebreux, qui ſouvent ſervoient à rappeller à la memoire des gens certains évenemens remarquables. Cela ſe remarque encore aujourd'hui dans les noms des Orientaux modernes. Pour les autres remarques on pourroit les faire generalement ſur toute ſorte de noms.

(a) *Hiſtoire de la Nouvelle France.* L. 3. Ch. 2.

CHAPITRE CINQUIEME.

Des Langues Americaines &c.

Les langues des Americains ont leur juriſdiction, leurs bornes & leurs revolutions, comme les nôtres, & même (*a*) le language change (*b*) d'une Province à l'autre comme chez nous. Ces langues doivent ſouffrir des changemens très ſurprenans & très promts, s'il eſt vrai que le Dictionnaire ou Vocabulaire Canadois de Jaques Quartier, qui alla faire des expeditions en ce Païs là environ l'an 1533. n'ait point été (*c*) entendu des François, qui voiagerent en Canada du tems de Leſcarbot, lequel a fait cette remarque quatre vint-ans après les navigations de Jaques Quartier. Il faut attribuer des changemens ſi ſubits à la corruption que les Europeans ont introduite dans les langues Americaines & aux éloignemens volontaires & ſouvent forcés de ces Peuples, dont les Cantons & les Villages reſtent toûjours aux plus forts, juſqu'à ce que ceux-ci ſoient à leur tour délogés par d'autres.

Les Peruviens ſe ſervoient autrefois pour les myſteres de leur Religion d'une langue particuliere qui n'étoit entendue que de leurs Prêtres. Pluſieurs Nations de nôtre Hemiſphere (*d*) pratiquent encore la même choſe, & portent cette affectation juſqu'aux choſes qui concernent les ſciences, dont ils enveloppent les ſecrets dans une langue inconnue au peuple.

Voici quelques remarques que nous tirons de *Leſcarbot* ſur les langues du *Canada*. Soit faute d'attention, ſoit habitude vicieuſe, qu'il n'eſt pas impoſſible de détruire par la reflexion, il arrive aux Peuples du *Canada* de ne pouvoir prononcer certaines ſyllabes, ou certaines lettres. C'eſt ainſi qu'ils changent l'V. en B. & l'F. en P. & que de la Voielle V. précedant une autre Voielle ils en font *ou*. Ajoutons à cela que chaque langue a dans ſa prononciation des difficultés qu'un étranger ne ſurmonte qu'après une longue attention. Les François & les Hollandois ne ſauroient bien prononcer le *th* des Anglois : le *ch* des Allemans n'eſt pas moins difficile pour les François, ſurtout lorſqu'il eſt ſuivi d'une conſonne, & les Allemans ne prononcent pas mieux les deux *ll* mouillées des François. Un homme à qui une langue étrangere eſt devenue aſſés familiere, a ſouvent bien de la peine à s'empêcher de tranſporter en cette langue les idées particulieres & les tours de ſa langue maternelle. Ce n'eſt pas tout: on imprime pour ainſi dire le caractere de ſa Nation dans l'accent & dans l'expreſſion de la langue en laquelle on s'exprime. Le Hollandois traduit la peſanteur & la groſſiéreté de ſon Païs, l'Alleman la rudeſſe & la bruſquerie

(*a*) *Leſcarbot*. Livre 3. Ch. VII. de l'*Hiſtoire de la Nouvelle France.*

(*b*) *Leſcarbot* dit en une même Province. Il paroît que par Province il entend un Païs entier, comme la *Virginie* ou la *Floride*. Cette diverſité de langues va beaucoup plus loin, s'il eſt vrai, qu'il faille un interprete pour s'entendre les uns les autres à dix lieuës de diſtance. Voiés *Hennepin* pag. 305. de ſa *Nouvelle Decouverte dans l'Amerique Septent.* Edit. d'Utrecht 1697.

(*c*) *Leſcarbot* dit dans ſon *Hiſtoire de la Nouvelle France.* L. 3. Ch. VII. que les Sauvages du Canada ont une langue particuliere qui eſt connue à eux ſeuls, „ ce qui me fait douter, ajoute t'il, de ce que j'ai „ dit, que la langue qui étoit en *Canada* au tems de Jaques Quartier n'eſt plus en uſage ; . car pour s'ac„ commoder à nous, ils nous parlent du language qui nous eſt plus familier, auquel il y a beaucoup de Baſ„ que entre mêlé ".

(*d*) Les Siamois & les Chinois. Cela ſe pratique generalement par toutes les Indes Orientales.

querie assés naturelles à l'Allemagne, l'Anglois la legereté de sa Nation, l'Espagnol ses rodomontades, l'Italien sa mollesse, & le François sa fierté. Soions persuadés que le même génie se trouve dans les Peuples des Indes Occidentales.

Les Langues Americaines nous fournissent encore deux ou trois remarques. Il paroît par les échantillons que les Voiageurs nous ont donné de ces langues, que les moins polies sont les plus simples. La raison est naturelle : on peut presque comparer les Peuples de l'Amerique aux enfans : les uns & les autres n'ont pas la force de s'écarter de la simplicité de la Nature, & ce défaut de capacité ou d'experience les oblige à reduire leur language à un petit nombre de termes & d'expressions, qui peuvent présenter diverses idées differentes selon l'objet dont on parle. C'est ainsi que la Lune est appellée par certains Sauvages de l'Amerique *Soleil de la nuit*, & que les Hebreux ont nommé le Sepulchre *Maison des vivans*. Ces mêmes Hebreux ont un terme qui signifie (*a*) *ouvrir* & *défaire*, parce que ces deux idées sont assés semblables : par cette raison un enfant qui voudra que sa nourrice lui ote ses gands ou ses souliers demandera fort bien qu'elle les lui ouvre. C'est encore dans cette simplicité naturelle qu'il faut chercher la raison des infinitifs, dont les Americains & les enfans se servent souvent au lieu de l'imperatif & du present. Enfin c'est dans cette simplicité que l'on trouve l'origine du défaut d'articles & de liaisons assés ordinaire dans les langues des Sauvages & dans les expressions des enfans qui commencent à parler.

Une autre remarque à faire c'est sur les Racines & sur les Monosyllables. Les Racines sont à proprement parler l'enfance des langues. Nôtre comparaison se justifie par les premiers sons articulés des enfans qui apprennent à parler. Ils sont tous monosyllabes ; dés que la parolle devient plus familiere aux enfans, ils s'attachent particulierement aux mots dissyllabes ; mais ce n'est qu'à la longue & peu à peu qu'ils apprennent à prononcer les mots composés de plusieurs syllabes.

Avancerions nous un paradoxe, si nous soutenions que des enfans qu'on abandonneroit, même après les avoir privé de la frequentation des grandes personnes sans autre moien pour s'entretenir que le peu de parolles qu'ils auroient aprises jusqu'à l'age de cinq à six ans, formeroient entr'eux une langue très simple & très abregée, qui ne seroit guere composée que de Monosyllabes & de Dissillabes ? Nous croions remarquer cela dans les langues de plusieurs Peuples de l'Amerique. Ces langues sont restées dans une espece d'enfance, à cause du peu de communication qu'ils ont eu avec le reste des hommes. En un mot la simplicité de leurs langues & celle de leurs idées ont une même origine.

On n'a pas remarqué que les Peuples des Indes Occidentales eussent l'usage des lettres. Nous parlerons en tems & lieu des Hieroglyphes des Mexicains, & des *Guappas* du Pérou qui étoient aussi en usage parmi plusieurs autres Peuples de l'Amerique Méridionale. Le P. Hennepin & quelques autres Voiageurs témoignent que les Sauvages Americains ne peuvent se lasser d'admirer comment avec le secours de l'écriture & du papier il est possible de communiquer ses pensées à ceux qui sont éloignés de nous. Ils croient qu'il y a en cela de la magie ou du sortilege.

(*a*) פתח.

CHA-

CHAPITRE SIXIEME.

De l'habillement des Americains.

TOus les Sauvages de l'Amerique ne ſont pas nuds, & parmi ceux qui le ſont il en eſt peu qui ne couvrent les parties qui doivent être couvertes: cependant nous n'avons garde de mettre la pudeur au rang de ces idées qu'on a appellé *innées*. Elle eſt un effet de l'éducation & de la coutume. La Nature n'a rien de honteux. Les enfans, qui ne s'en écartent jamais, n'ont pas honte de ſe découvrir : ils ne rougiſſent pas de leur nudité ; mais auſſitôt qu'on a commencé à leur aprendre les conſequences de la nudité & l'idée que tous les hommes doivent attacher à cet état, ils ſe forment à la pudeur & rougiſſent comme leurs parens & leurs maîtres. D'où vient donc que certains Sauvages, ſans aucune éducation & ſans la moindre idée de bienſeance & d'honnêteté, couvrent cette partie de leur nudité qu'il n'eſt pas permis de voir ? Nous repondons qu'une longue tradition peut avoir entretenu cette coutume chez eux, bien que de tems immemorial ils en aient oublié la cauſe. Leurs premiers Anceſtres pouvoient avoir conſervé le ſouvenir de la deſobeïſſance du premier homme, laquelle a rendu la nudité ſi honteuſe, que les perſonnes le moins chaſtes ne voient gueres certains objets nuds ſans rougir auſſi facilement que s'ils ſoufroient une veritable peine à les voir. Quelques Peuples ſauvages ignorent ſi parfaitement l'uſage de ſe couvrir, qu'ils ſe preſentent aux yeux de ceux qui ſont habillés avec autant de ſimplicité & d'ignorance qu'un enfant de trois ou quatre ans. Ce n'eſt pas que dans le fond ils ſoient plus groſſiers que les autres: mais ils ont eu le malheur de perdre plûtôt les idées que d'autres Sauvages auſſi brutaux pour le moins ont ſu conſerver par un pur éfet du haſard.

Les anciens *Pictes* n'étoient pas encore vêtus au tems de l'Empereur *Severe:* mais ils s'adoucirent dans la ſuite par le commerce qu'ils eurent avec les Romains, & la coutume de s'habiller qui s'introduiſit chez ce peuple fut un effet de cette politeſſe & de cette bienſeance que les Romains leur inſpirerent. La neceſſité n'y eut point de part. Les *Hotantots* du Cap de bonne Eſperance & pluſieurs autres Peuples d'Afrique vont encore nuds, de même que quelques Inſulaires voiſins de l'Aſie. La noirceur & la ſaleté ſervent aux uns de voile & les couleurs ſont d'un pareil uſage aux autres. Il pourra arriver un jour que ces Peuples ſuivent les modes & qu'ils diverſifient autant que nous leurs habillemens. Ceux d'entr'eux qui ont ſoin de leur pudeur ſe couvrent par devant d'un morceau de toile ou de peau qu'ils attachent du mieux qu'ils peuvent autour des reins, & marchent en cet état avec autant de bonne opinion d'eux mêmes que l'European le mieux vêtu. Qu'on ne croie donc pas que la coutume de s'habiller ſoit un effet de la Religion & de la raiſon: ne pourroit on pas les avoir toutes deux en partage dans la nudité? & s'accoutumer à voir le corps humain en état de pure nature, comme on s'accoutume à voir des ſtatues ſans draperie ? Nous ne prétendons point juſtifier la nudité des Sauvages: outre qu'une partie du beau ſexe perdroit beaucoup à ſe dépouiller, on ne doit jamais être ſchiſmatique en fait

de

de coutumes, qui loin de nuire à la politeſſe & à la Religion, peuvent au contraire être utiles à l'une & à l'autre.

Coreal dans ſes *Voiages aux Indes Occidental.* To. premier page 143. nous dit que les hommes portent dans un étui ce que la bienſeance veut que l'on cache, „ & même, ajoute t'il, on aſſure que dans les lieux non fréquentés des „ Eſpagnols ils ornent ces étuis d'or & de perles. “ Comparés cet endroit à un autre de *Brantome*, qui ſe trouve dans les *Vies des Dames Galantes de ſon tems.* Il y parle de l'uſage auquel certaines Dames emploioient quelques colifichets de galanterie.

Les Sauvages vêtus de l'Amerique Septentrionale portent ſur le dos un manteau de peaux de Caſtor couſues enſemble, d'autres portent ſimplement ſur les épaules la peau d'un ours ou de quelqu'autre bête feroce. C'eſt-là l'habillement le plus ſimple & le plus naturel: auſſi eſt il le premier en date. Ceux qui ſe couvrent de plumes trempées dans quelque liqueur viſqueuſe, pour les faire tenir à leur corps, s'éloignent déja de cette ſimplicité, & donnent dans la vanité des parures. Les Canadois attachent au col leur manteau de peau, en telle façon qu'ils ont ordinairement un bras hors de l'habillement : mais quand ils ſont au logis, ils quittent le manteau, à moins qu'il ne faſſe froid. Les femmes ajoutent la ceinture au manteau: en hyver les uns & les autres accompagnent cet habillement de bonnes manches de caſtor. Il n'y a pas beaucoup de difference entre cette maniere de s'habiller & (*a*) celle des anciens Allemans. Quelques autres Peuples ſauvages (*b*) ſe couvrent d'une eſpece de natte. A l'égard des jambes, *Leſcarbot* nous dit, que les *Canadois* allant à la chaſſe ſe ſervent *de bas de chauſſes grands & hauts comme nos bas à botter, leſquels ils attachent à leur ceinture, & à côté par dehors il y a un grand nombre d'aiguillettes ſans aiguillon.* Cette chauſſure a quelque conformité avec nos pantalons. Quelquesfois au lieu de bas ils s'enveloppent la jambe d'un morceau d'étoffe qu'ils lient ſous le genou & qu'ils appellent mitaſſes, à ce qu'on nous dit dans une Relation inſerée au Tome V. du Recueil de Voiages au Nord.

(*c*) Ces mêmes Sauvages vont ordinairement la tête nüe & les cheveux abatus ſur les épaules, ſans les noüer ni les attacher. Quelquefois les hommes en lient une partie ſur le ſommet de la tête & laiſſent pendre le reſte. Il y en a qui les nourriſſent, d'autres les coupent entierement, ou les brulent avec des pierres rougies au feu. Pluſieurs Peuples du Nord laiſſent tomber d'un côté leurs cheveux en cadenette, & de l'autre les brulent avec ces pierres. Les Nations qui ſont au Sud du Canada les brulent juſqu'aux oreilles. Les Floridiens & quelques autres Sauvages les trouſſent comme la queüe d'un cheval: les hommes y mettent enſuite des plumes en guiſe d'aigrette, & les femmes, à ce que dit *Leſcarbot*, une aiguille à trois pointes. Pluſieurs de ces Peuples frottent leurs cheveux avec de l'huile, comme nous avec de l'eſſence, & mettent enſuite ſur leurs têtes du duvet ou de petites plumes d'oiſeau. Cet ornement eſt biſarre, mais dans le fond l'eſt il beaucoup plus que la poudre d'or des Anciens, ou que la poudre avec laquelle nos petits maîtres modernes affectent de blanchir leurs cheveux ou leurs perruques?

Nous

(*a*) Ils ne ſe couvroient que de peaux, qui leur laiſſoient une bonne partie du corps découverte. *Ceſar* dans ſes *Commentaires.*

(*b*) *Leſcarbot* Hiſtoire de la Nouvelle France. L. 3. Ch. 9.

(*c*) Ceci eſt tiré de *Leſcarbot.*

Nous mettons au rang des coutumes conformes à la nature celle de porter les cheveux longs, qui eſt generale chez les Indiens Occidentaux. Elle l'étoit auſſi autrefois dans les Gaules & même par toute l'Europe. Pour les Gaules, on ſait qu'une partie de cet Etat étoit appellé autrefois (*a*) *Gaule chevelue.* Il eſt vrai que dans la ſuite la coutume devint particuliere: les Peuples François porterent les cheveux fort courts, & il n'y eut que les Rois de France qui pendant la durée de la premiere race porterent les cheveux fort longs. Couper les cheveux à un fils de France, c'étoit alors le déclarer déchu du droit de la ſucceſſion à la Couronne. Avant que la Chine fut conquiſe par les Tartares, les Chinois n'étoient guéres moins amoureux de leur longue chevélure que nos vieux François. Ils ſe flattoient, nous dit *Maffée*, qu'à l'article de la mort un bon génie les prendroit par les cheveux & les enleveroit au Ciel. Pour leurs Bonzes, ils les ont courts, parce qu'en qualité de Miniſtres privés & de Conſeillers de la Divinité ils peuvent ſe paſſer d'un tel ſecours.

Il étoit aſſés ordinaire aux Anciens d'aller tête nüe, & l'on obſerve que chez (*b*) les Egyptiens on ne ſe la couvroit que dans la triſteſſe. D'abord les Romains adopterent le même uſage, mais avec le tems ils le perdirent. Peut-être cette coutume étoit elle fondée ſur une opinion aſſés raiſonnable, qui eſt que l'air durcit la tête & lui donne une ſolidité qu'elle n'acquiert pas ſi facilement étant couverte. Si cette opinion a lieu, il n'eſt pas étonnant que les Anglois ſe battent ſi bien à coups de tête, puis qu'ils ſont accoutumés dés l'enfance à l'avoir nue.

Avant que de finir cet article, nous tirerons de *Leſcarbot* deux ou trois remarques où il fait voir le rapport des Americains avec quelques autres Peuples en ce qui regarde la parure de la tête. „ Les Gots, dit-il, laiſſoient pendre leurs „ cheveux à gros floccons friſés ſur les épaules, „ comme nous venons de le dire des Americains du Nord. „ Les Swabes peuples d'Allemagne les entortil- „ loient, nouoient & attachoient au haut de la tête, ainſi que nous l'avons dit „ des Souriquois & Armouchiquois. En une choſe les Armouchiquois ſont dif- „ ferens des Souriquois & autres Peuples Sauvages. . . . C'eſt qu'ils s'arrachent „ le poil de devant & ſont à demi chauves, ce que ne ſont les autres; à re- „ bours deſquels Pline recite qu'à la chute des Monts Riphées étoit ancienne- „ ment la region des Arymphéens, que nous appellons maintenant Moſcovi- „ tes. . . , leſquels étoient tous tondus tant hommes que femmes, & tenoient „ pour choſe honteuſe de porter des cheveux. Voilà comme une même façon „ de vivre eſt reçûe en un lieu & reprouvée en l'autre. “

(*a*) *Gallia comata.*
(*b*) Les Juifs & les Carthaginois &c. en uſoient de même. Voi. *Solerius de pileo.*

C H A-

CHAPITRE SEPTIEME.

Des ornemens du corps.

LEs couleurs dont les Indiens Occidentaux ſe peignent le viſage ſont une eſpece de fard, plus groſſier à la verité & couché moins delicatement que celui de nos Dames & de nos petits Maîtres : mais il y a quelque apparence que les Indiens de l'Amerique vont en partie au même but, & que les beautés ſimples de la nature ne leur ſemblent pas toûjours aſſés touchantes pour s'en contenter. Nos Dames & même nos petits Maîtres ſur le retour ſe fardent auſſi pour reparer les outrages que les débauches & les années font à la nature : mais les Indiens ne pouſſent pas le raffinement ſi loin. Les couleurs ne leur ſervent encore que d'ornement.

L'uſage du fard eſt très ancien : les Prophetes l'ont cenſuré chez les Juifs. Les Romains ſe peignoient quelquefois en rouge, & peignoient de même leurs Dieux. Les Ethiopiens & pluſieurs autres Peuples d'Afrique ſe peignoient de la même couleur. Les Pictes ne ſe contentoient pas des couleurs ſimples; ils ſe *matachoient* (*a*) le corps avec toutes ſortes de figures d'animaux, & même dés la plus tendre enfance. Ces ornemens, qui nous paroitroient fort irreguliers, étoient ſi fort de leur gout, que pendant long-tems ils ne pûrent ſe reſoudre à s'habiller, tant ils craignoient de gâter ces belles peintures avec leſquelles ils enjolivoient leurs corps. Les Americains emploient differentes couleurs pour ſe *matacher*: à l'égard du viſage, le bleu, le rouge, le noir & le blanc entrent ſouvent dans la compoſition de leur teint. Cependant il eſt permis à chacun de ſuivre ſon gout particulier. Ils ſe peignent de même la tête, les bras, les jambes, les cuiſſes: & afin que les marques de cette peinture durent autant que leur vie, (*b*) après en avoir tracé le deſſein ſur la peau, on la pique juſqu'au ſang avec une aiguille ou avec un petit os bien éguiſé : enſuite on frote l'endroit piqué d'une poudre de la couleur que demande celui qui ſe fait *matacher*. Les *Pictes* (*c*) pratiquoient la même choſe avec un inſtrument de fer : mais les Goths ſe rougiſſoient la face & le corps avec du cinabre. On voit par ce petit détail, que l'uſage de ſe colorer a regné autrefois chez divers Peuples de nôtre Hemiſphere, & que nôtre fard, qui n'eſt qu'un coloris plus fin & plus délicat que celui des Americains, tient en quelque façon la place de celui-ci ſur le viſage des perſonnes les plus polies des Cours de l'Europe.

Paſſons à d'autres ornemens plus bizarres & plus extraordinaires que les couleurs. Les Virginiens (*d*) s'impriment ſur le dos certaines marques par leſquelles on peut reconnoître ſous quel Chef ils vivent: de quoi l'on trouve un exemple chez les Romains : leurs Soldats portoient la marque imperiale, & cette marque ſous l'Empereur Conſtantin le Grand étoit une Croix qu'il leur

H 2

(*a*) C'eſt le terme dont on ſe ſert en Amerique pour exprimer cette maniere de ſe peindre.
(*b*) *Voiages au Nord.* Tome V.

(*c*) ——— *Ferroque notatas,*
Perlegit exangues Picto moriente figuras.
Claudian. de Bello Getico. V. 417.

(*d*) *Leſcarbot Hiſtoire de la Nouvelle France.* L. 3. Ch. 11.

leur faiſoit imprimer ſur l'épaule. Par un principe de zéle & de devotion pour la Croix de N. S. J. C. les premiers Chrétiens ſe la faiſoient imprimer ſur la main ou ſur le bras, & même aujourd'hui l'on ne revient gueres du pelerinage de Jeruſalem & du S. Sepulchre ſans un ſemblable témoignage de ſon enrollement ſpirituel ſous les enſeignes du Sauveur. Les Breſiliens ont l'uſage des balafres & des taillades, dont il n'y a point d'exemple en Europe. „ Ceux d'en-„ tr'eux, dit *Coreal*, (*a*) qui veulent paſſer pour gens de reputation, & qui „ ont mangé beaucoup d'ennemis, ſe font des taillades & des balafres à la poi-„ trine & en d'autres endroits du corps. Après cela ils y font penetrer une „ poudre noire, qui rend ces balafres hideuſes. A voir ces taillades de loin, „ on les prendroit pour des pourpoints déchiquetés à la mode de nos Pe-„ res. "

Si les taillades & les balafres n'ont point d'exemple chez nous, il n'en eſt pas ainſi de quelques autres ornemens des Indiens Occidentaux. La difference qui ſe trouve entr'eux & nous c'eſt qu'en Europe ces ornemens dépendent uniquement de la mode, au lieu que les Americains plus conſtans trouvent toûjours le même agrément dans leur parure; parce qu'ils n'y conſiderent que ce qui fait plaiſir aux ſens, ou qui fixe leur eſprit à l'idée d'une certaine gloire. C'eſt pour cela qu'ils recherchent les couleurs, dont la nature eſt de rejouïr la vue; que dans leurs jours de rejouïſſance ils s'attachent ſur tout aux plus vives, & qu'il aiment les taillades, parce qu'elles font juger d'eux qu'ils ſont gens de cœur & bons Soldats. Quoique la mode dégrade chez nous les couleurs quand il lui plait, il eſt néanmoins très ſûr que les ſens l'emportent, & que nous ſommes contraints d'en juger comme les Sauvages. Un principe d'honneur pourroit nous déterminer aux balafres & aux taillades, ſi nos Princes faiſoient publier par un Edit, que tous ceux qui n'auroient pas la précaution de ſe faire déchiqueter à la Breſiliene ſeroient declarés laches & déchus de l'eſtime du Public. On verroit bientôt des milliers de gens qui ſe diſtingueroient par les balafres; & peut-être qu'en cette occaſion quelques-uns des moins courageux piqués d'honneur prendroient leur parti auſſi promtement que les plus braves. Ceux à qui le mal féroit peur pratiqueroient des moiens pour ſe taillader ſans douleur: quand on ſeroit venu à bout de corriger l'amertume de la douleur, on embelliroit les taillades à la façon des Sauvages, & pour lors la mode s'en établiroit par toute l'Europe. Ceci n'eſt point un paradoxe: Tous les hommes craignent le mépris. Il ſuffit qu'autrefois quelques Breſiliens diſtingués parmi leurs compatriotes ſe ſoient aviſés d'attacher une certaine gloire aux balafres, pour que dans la ſuite leurs deſcendans aient reçu aveuglement cette coutume bizarre, dont la negligence pouvoit les faire mépriſer.

Les Americains ont, comme nous, l'uſage des pendans d'oreille, des braſſelets, & des colliers: mais chez eux il eſt également ſuivi de l'un & de l'autre ſexe & il en étoit de même chez les Anciens à l'égard des joiaux deſtinés à l'ornement du viſage. Les Americains ont auſſi des pendans de né, & de levres. Les anciens Hebreux portoient (*b*) des bagues au front, & même au né, ce qui ſe pratique encore aujourd'hui dans les Indes Orientales. Les Breſiliens ont la levre inferieure percée dés leur enfance, & l'on y paſſe pour l'ornement un os blanc comme de l'ivoire quelquefois au lieu d'un os ils paſſent dans l'ouverture de la levre du jaſpe ou une émeraude batarde: ſouvent même ils en enchaſſent dans leurs joues. A l'égard des pendans d'oreilles, il ſeroit fort inutile

(*a*) *Voiages aux Indes Occident.* Tome premier p. 188.
(*b*) Gen. Ch. 24. v. 47.

le de faire le dénombrement des Peuples qui en ont adopté l'usage : il ne le seroit pas moins de compter ceux qui ont reçu l'usage des brasselets & des colliers. Les Americains le poussent bien plus loin que nous. Ils portent aux jambes & autour du corps ces ornemens que nous ne portons qu'aux bras & au col : mais les perles & les émeraudes ne sont pas toûjours la matiere de ces ornemens. Les Bresiliens & quelques autres Peuples estiment infiniment les coquilles & la verroterie que les Européens leur portent. Au défaut de ces choses quelques Sauvages s'accommodent de petits morceaux de cuivre, de quelques pierres de couleur, & même d'arêtes de poissons; plus supportables cependant en cette dépravation de gout que les Hottantots du Cap de Bonne Esperance qui se parent avec des tripes. Certains Peuples du Canada, que (a) *Lescarbot* nomme *Armouchiquois* „ ont, dit-il, une façon de mettre aux poignets & au-dessus de la cheville du pied és jambes, des lames de cuivre faites en forme de menottes, & au défaut du corps, c'est-à-dire aux hanches, des ceintures façonnées de tuiaux de cuivre longs comme le doit du millieu, enfilés ensemble de la longueur d'une ceinture, proprement de la façon qu'*Herodian* recite avoir été en usage entre les Pictes, quand il dit qu'ils se ceindent (b) le corps & le col avec du fer, estimant cela leur être un grand ornement, & un témoignage qu'ils sont bien riches, ainsi qu'aux autres barbares d'avoir de l'or. " N'oublions pas entre les ornemens de tête les frontaux de plumes de plusieurs couleurs fort estimés des Bresiliens, ni les aigrettes des Mexicains, ni les couronnes de poils d'Elan peints en rouge & attachés à une lisiere dont les Canadois ceignent leur tête. Le mérite de ces ornemens n'est pas tout à fait inconnu en Europe : il faudroit y être bien étranger pour ignorer le long regne des plumets, que l'inconstance des François a presque bannie, mais que les autres Européens n'ont pas encore disgracié. Les Dames ont porté long-tems des bonnets de plumes, & des aigrettes, dont l'usage n'est pas entierement aboli, & pourra même renaître un jour. Les modes meurent & ressuscitent plusieurs fois: nous en appellons à l'experience.

Le *Tochan* a autour du col de petites plumes extrémement fines, jaunes & rouges. Elles servent en quelque façon de mouches aux Bresiliens. Ils se les appliquent sur les joues avec de la cire : mais cet ornement est reservé pour les jours de ceremonie. Si au lieu de mouches, nos Dames appliquoient de ces plumes rouges sur leur visage, les yeux en seroient ils choqués ? C'est un probleme dont nous demandons la solution au beau sexe & aux petits Abbés de ruelle.

(a) *Ubi supra.* Ch. 12.
(b) *Herod.* L. 3. Cap. 47.

CHAPITRE HUITIEME.

De la Beauté des Americains.

IL y a des beautés generales qui frappent également tous les hommes : de même il eſt une laideur ſi complette, qu'il n'y a qu'une voix à ſon égard. Nous ne croions pas qu'on puiſſe trouver aucun Peuple au monde qui ſoit capable d'admirer la taille d'un cu de jatte ou d'un boſſu, ni que perſonne pût être charmé de la beauté d'un homme qui auroit la bouche où les autres ont les oreilles. Il pourra fort bien arriver que l'on n'ait pas de juſtes idées ſur les proportions des Creatures, mais que l'on s'oublie juſqu'à admirer un homme dont la tête ſéroit la moitié du corps, ou un cheval dont les quatre jambes ſeroient inégales en figure & en proportion, c'eſt ce qui eſt impoſſible & qui revolte même les bêtes, puiſqu'on obſerve qu'elles étoufent ou abandonnent les monſtres qu'elles mettent au monde. Qu'on ne diſe pas que l'Auteur de la nature pouvoit créer les Etres tout autrement qu'ils ne ſont. Il le pouvoit ſans doute, mais ſuppoſons qu'il eut jugé à propos de créer les hommes boſſus, il auroit accompagné nos boſſes de certaines proportions qui nous ſont maintenant inconnues, & dont les beautés auroient été auſſi touchantes, auſſi naturelles que celles d'une taille fine & dégagée.

Nous regardons comme des gens qui n'ont pas une juſte idée des proportions les Peuples qui écraſent le né à leurs enfans & ceux qui leur aplatiſſent la tête : mais nous ne mettons pas au même rang les Peuples qui aiment les petits fronts, ni ceux qui eſtiment les cheveux roux &c. parce que les petits fronts & les cheveux roux ne péchent pas contre les regles de la proportion. Pour ce qui eſt des premiers on ſait que les Noirs d'Afrique préferent les nés camus & les narines bien larges aux nés grands & aquilins. Ils trouvent en Amerique des gens de leur gout & même d'un gout encore plus dépravé. Les Breſiliens écraſent le bout du né à leurs enfans, & ce bizarre dérangement de la plus belle partie du viſage, joint aux ouvertures qu'ils ont aux joues feroit ſur nos yeux un effet des plus extraordinaires. Les Peuples du Miſſiſſipy n'ont pas des idées plus raiſonnables ſur la beauté. Ils eſtiment, nous dit un Voiageur anonyme, (*a*) les têtes en pointe & preſque de la forme d'une mitre. Les circonſtances de ſon recit ſont trop remarquables pour ne les pas inſerer ici. „ La „ Mere couche ſon enfant ſur une planche, ſur lequel eſt étendu un morceau „ de peau de bête. L'extrémité de cette planche a un trou où la tête ſe place „ & eſt plus bas que le reſte. L'enfant étant couché tout nud, elle lui renverſe la tête dans ce trou, & lui applique ſur le front & ſous la tête une „ maſſe de terre graſſe qu'elle lie de toute ſa force entre deux petites planches. „ L'enfant crie, devient tout noir, & les efforts qu'on lui fait ſouffrir vont ſi „ loin, qu'on lui voit ſortir du né & des oreilles une liqueur blanche & gluante, dans le tems que la mere lui péſe ſur le front. C'eſt ainſi qu'il dort toutes les nuits, juſqu'à ce que le crane ait reçu la forme que l'uſage veut qu'il „ prenne. "

On

(*a*) *Voiages au Nord.* Tome V.

On remarque que les Sauvages de l'Amerique Septentrionale ſont fort bruns, ou tout au moins d'une couleur olivâtre, comme les Eſpagnols & les Portugais. On nous dit qu'ils doivent cette couleur (*a*) à l'huile & à la graiſſe dont ils ſe frottent pour ſe garantir des mouches & des maringoins: mais cette raiſon nous paroît foible. Les Samoiedes & les Groenlandois, qui vivent dans un Climat incomparablement plus froid que celui des Canadois & des Peuples du *Miſſiſſipy*, & par conſequent moins expoſé à la piquure des moucherons, ſont cependant beaucoup plus baſanés que ceux-ci. Il eſt aſſés étonnant que les Americains, qui naiſſent entre les deux Tropiques, ne ſoient pas noirs comme les Africains qui naiſſent ſous la même Latitude. Ceux qui alleguent pour cauſe de la noirceur des Africains la malediction de Noë ſur la poſterité de Cham débitent une raiſon qui n'eſt bonne que dans un Sermon. Pour la détruire il ſuffit d'appeller en témoignage les Egyptiens, qui ont retenu long-tems le nom de Cham leur Pere, & qui cependant ne ſont guéres plus baſanés que les Eſpagnols. Nous aimons mieux nous en tenir aux raiſons alleguées par *Leſcarbot*. (*b*) „ Les ardeurs de la Lybie qui cauſent cette noirceur d'hommes, ſont engen- „ drées des grandes terres, ſur leſquelles paſſe le Soleil, devant que de venir „ là, d'où la chaleur eſt portée toûjours plus abondamment par le rapide mou- „ vement (du Soleil) à quoi aident auſſi les grands ſables . . . . leſquels ſont „ fort ſuſceptibles de ces ardeurs, mêmement n'étant point arroſés de quanti- „ té de rivieres, comme eſt l'Amerique, laquelle abonde en fleuves & ruïſſaux „ autant que Province du Monde: ce qui lui donne de perpetuels raffraichiſ- „ ſemens, & rend la region beaucoup plus temperée: la terre auſſi y étant plus „ graſſe & retenant mieux les rouſées du Ciel, leſquelles y ſont abondantes, „ & les pluies auſſi à cauſe de ce que deſſus. . . . . Outre cela le Soleil quit- „ tant les Terres de l'Afrique donne ſes raions ſur un élement humide par une „ ſi longue route, qu'il a bien de quoi ſuccer des vapeurs & en trainer quand „ & lui grande quantité en ces parties là: ce qui fait que la cauſe eſt fort dif- „ ferente de la couleur de ces deux Peuples & du temperament de leur terre. " Nous ne ſaurions nous empécher d'être convaincus que la noirceur des Ethiopiens & des Peuples de Guinée &c. vient du Climat qu'ils habitent & des qualités que le ſperme dont ils ſont produits y acquiert, & que dans la ſuite il conſerve de pere en fils.

Du teint paſſons aux cheveux. Les Americains tant Septentrionaux que Meridionaux les ont generalement (*c*) noirs & longs: mais on aſſure qu'ils ne blanchiſſent pas auſſi facilement que ceux des Européens: auſſi ſont ils moins livrés que nous aux débauches & aux ſoucis, ſources ordinaires (*d*) d'une vieilleſſe prématurée. A l'égard de la beauté des cheveux, nôtre gout n'eſt pas exemt de biſarrerie. Autrefois on aimoit aſſés (*e*) les cheveux tirant ſur le roux, & maintenant on a de la peine à les ſouffrir: les Egyptiens (*f*) haïſſoient auſſi les blondins & les rouſſeaux, à cauſe que Typhon l'ennemi juré d'Oſiris étoit roux:

I 2 &

(*a*) *Leſcarbot* ubi ſuprà.

(*b*) Ubi ſuprà.

(*c*) Les *Canadois* les aiment noirs, roides & luiſans de graiſſes ils ſe moquent des têtes friſées & ne peuvent ſouffrir qu'on porte barbe. Ce paſſage eſt tiré de la *Mothe le Vaier* Lettre 145.

(*d*) On prétend auſſi que les Sauvages blanchiſſent plus tard que nous, à cauſe qu'ils n'ont pas la tête couverte.

(*e*) La regle n'étoit pas ſans exception: les Romains les haïſſoient autant que nous, puiſque *Martial* dans une de ſes Epigrammes les compte parmi les défauts qu'il reproche à un certain *Zoïle*. Les Juïfs panchoient pour les cheveux roux, à ce qu'on aſſure, & l'on prétend que le Prophete Roi David étoit un de ces blondins qui approchent beaucoup des rouſſeaux.

(*f*) *Cælius Rhodigin.* L. 30. Cap. 21.

& qui ſait ſi par maniere d'injure l'on ne diſoit pas chez eux *poil de Typhon*, comme nous diſons aujourd'hui (*a*) *poil de Judas*? Du reſte il ſeroit aſſés difficile de décider pour la brune ou pour la blonde, parce que chacune a ſon merite. Les charmes languiſſans de la blonde plaiſent aux uns & les vivacités de la brune aux autres:

> (*b*) *Qui dit brunette il dit ſpirituelle,*
> *Il dit auſſi vive comme un Demon:*

Mais ſi l'on s'arrête aux déciſions des anciens Poëtes, on prononcera pour les (*c*) blondes. A l'égard de la barbe, on nous dit que les Sauvages en font peu de cas: les François & preſque tous les Européens ſont a peu prés d'accord avec eux ſur cet article, & l'on ne voit gueres en Europe que les Suiſſes, les Friſons & les Docteurs du Lutheraniſme en Allemagne, qui s'oppoſent à la dégradation de ces longues barbes qui en Orient ſont l'objet du reſpect & de la veneration (*d*) des Arabes.

Les Anciens eſtimoient les grands yeux bleus: nous ne les haïſſons pas: mais nous leur préferons de grands yeux noirs. Croiroit on qu'autrefois les yeux verdâtres aient été eſtimés de nos François, & qu'un Peuple dont le goût regle celui de toute l'Europe l'ait eu ſi bizarre & ſi particulier? Cependant il n'eſt rien de plus vrai: le Sire de *Coucy* fait l'éloge des yeux verds dans une (*e*) Chanſon. Nous ſommes revenus de ce goût: les grands yeux noirs l'emportent ſur les bleus, les verds & les gris. Néanmoins nous ne mépriſons pas les petits yeux noirs & brillans, qu'il nous plait d'appeller *Chinois*, parce qu'en general les Chinois les ont fort petits, & que par la même raiſon nous pourions appeller *Tartares*, ou *Scythes*. Les Sauvages de l'Amerique Septentrionale les ont ordinairement noirs & aſſes grands: mais ceux du Miſſiſſipy les ont petits & agreables.

Les Americains ſont grands & bienfaits, fort legers & fort agiles. Nous en avons donné une raiſon, qu'il ſeroit inutile de repeter. Ceux des Sauvages qui vivent dans les montagnes ont plus d'agilité que les habitans des plaines & des vallées: les alimens contribuent encore à cette legereté: mais l'air du climat y contribue t'il moins? Nous tenons du terroir comme les arbres: ſi le germe qui nous fait naître eſt porté dans un autre climat, il perd inſenſiblement ſes premieres qualités pour en acquerir de nouvelles. Ces changemens ſont ils moins dûs aux influences de l'air qu'une infinité d'effets qui en dépendent? Que l'on tire les Miquelets de leurs montagnes & qu'on les envoie peupler les marais des *Païs-bas*, leurs enfans ſeront avec le tems auſſi materiels que les Naturels des *Païs-bas*: ſi au contraire on envoie ceux-ci dans les Pyrenées, ils acquereront bien-tôt la legereté des Miquelets, & les Flamands leurs ancêtres ne trouveront plus en leurs deſcendans cette graiſſe fatiguante ſi eſtimée chez eux, & cette corpulence étendue, où l'eſprit, pour être fort au large, n'en eſt cependant pas mieux

(*a*) C'eſt l'opinion du vulgaire. Il s'imagine que Judas, qui trahit J. C. étoit un rouſſeau.

(*b*) C'eſt la déciſion de Monſr. de Fontenelle dans les jolis vers qu'il a faits ſur les blondes & ſur les brunes.

(*c*) Les anciens Poëtes donnent ordinairement ce trait de beauté aux Déeſſes.

(*d*) *Voiage de la Paleſtine.*

(*e*) *Leſcarbot* nous fournit le paſſage de cet ancien maître en amour.

> *Au commencier la trouvai ſi doucette,*
> *Qu'onc ne cuidai pour li maux endurer;*
> *Mes ſes clers vis & ſa fréche bouchette*
> *Et ſi bel œil vert, & riant & cler,*
> *M'ont ſi ſorpris*, &c.

mieux logé. Nous allons plus loin : on peut faire dégenerer les Naturels d'un Païs en changeant chez eux le gouvernement, la police, les modes & la Religion. C'est ainsi que les Tartares ont dépravé les coutumes de la Chine, & les Japonois celles des Chinois leurs Ancêtres. Le Christianisme a fait des changemens infiniment plus considerables que ceux là en Europe, & le Mahometisme n'en a pas fait de moindres en Asie & en Afrique. Un homme qui prie Dieu à la Huguenote observe des ménagemens & des bienseances qui ne conviennent pas à un Catholique. L'un & l'autre s'habituent enfin de telle sorte à leurs bienseances, qu'elles deviennent presque naturelles ; & quand même dans la suite l'un épouseroit la Religion de l'autre, il se trouveroit qu'à les bien examiner, l'un & l'autre auroient toûjours quelque teinture de leurs premiers sentimens. Donnons encore un exemple très sensible de la maniere dont une Nation peut non seulement changer de mœurs, mais même de qualités corporelles. (*a*) *Ammien Marcellin* & *Cæsar* nous le fourniront. Le premier nous dit que les Gaulois sont fort grands, qu'ils ont les cheveux blonds, & le teint blanc, le regard feroce, & la voix toûjours menaçante ; qu'ils sont courageux, qu'ils aiment beaucoup le vin & qu'ils ont grand soin d'être propres & bien habillés. *Cesar* (*b*) nous les dépeint comme amateurs de la nouveauté & d'un caractere assés leger : il ajoute qu'ils sont fort superstitieux. Pourroit on bien reconnoître nos François au témoignage de ces deux Historiens ? En general les François n'ont plus les qualités corporelles qu'*Ammian Marcellin* leur attribue. Ils sont aujourd'hui d'une taille mediocre : ils ont les cheveux noirs, tout au moins châtains ou bruns, le teint de même, le regard mâle sans être farouche, la voix forte & la parolle ferme sans être brusque & ménaçante. Ils sont assés sobres & boivent plûtôt pour s'exciter à la joie, qu'ils aiment naturellement, que pour le plaisir qu'ils trouvent au vin. Du reste il est très vrai qu'ils ont conservé l'amour de la propreté, le panchant à la nouveauté qui ne paroît que trop dans les modes, & l'humeur inconstante que *Cæsar* reproche à leurs ancêtres : mais si cet Empereur vivoit encore, il nous rendroit justice au sujet de la superstition, & conviendroit sans peine qu'on n'en doit point taxer les François de nôtre siécle. Pour la politesse, que toute l'Europe reconnoît dans nos François, ce Prince l'accorde à ceux de son tems & convient qu'ils sont (*c*) plus polis que les Allemans.

Ce que nous venons de dire suffit pour faire comprendre qu'il n'est nullement impossible qu'un peuple change de mœurs & d'habitudes, & qu'il ne l'est pas même, que la posterité d'un homme agile & vigoureux dégenere entierement de cette vigueur, en consequence des habitudes que son esprit aura contractées, soit par des principes de Religion, ou pour se conformer au gouvernement, ou pour se soumettre à la tyrannie de la mode. Presque tous les Peuples de l'Univers, même ceux des parties les plus Septentrionales du Monde ont été exposés à ces changemens : & si les Sauvages Americains n'en ont reçu aucune alteration, ils doivent ce bonheur à l'attachement qu'ils ont conservé pour la Nature. Dévoués entierement à elle ils ne font gueres que ce qu'elle veut, & s'écartent peu de ses regles : mais d'autre côté ils sont grossiers jusqu'à la brutalité : ils n'ont ni nos sentimens, ni nos distinctions, ni nos ceremonies, ni nos ma-

(*a*) L. 15. Cap. 12. *Cæsar.* L. 6.
(*b*) Liv. 4. & Liv. 6.
(*c*) *Cæsar.* Livre 4.

manieres, qui en Europe ſont les vrais caracteres de l'humanité. Qu'un Sauvage vive & s'habille comme nous; qu'il ſoit un débauché poli, mais qu'il ceſſe de manger les gens; nous pourrons l'adopter ſans peine. Nos bizarreries & nos excés ſont raiſonnables. Un Cacique qui boit dans une marmitte à deux anſes & la vuide à peu près d'un trait, ou qui choiſit pour ſa femme la premiere qui lui plait, ne ſera jamais qu'un Cacique; mais un Duc & Pair qui couche dix bouteilles de vin par terre dans une ſoirée & viſite vint lieux de débauche dans une nuit ne déroge en rien à l'humanité.

CHAPITRE NEUVIEME.

Des Exercices des Americains, &c.

NOus commencerons par la danſe: elle eſt peut-être auſſi ancienne que le Pere du Genre humain. S'il n'en eſt pas l'inventeur lui même, il eſt très poſſible qu'il en ait vû les commencemens, & l'on ne doit pas douter que la juſteſſe de l'oreille, qui dans la ſuite des tems a reglé & meſuré les pas de cet exercice, n'ait été poſſedée par la premiere poſterité d'Adam. Il eſt même aſſés vrai-ſemblable que la danſe a pris naiſſance en ce premier age, où l'homme n'étoit pas encore en proie aux ſoucis, & dans un climat qui par ſon abondance & ſes excellentes productions n'inſpiroit que la joie & la vivacité. Les anciens Juifs danſoient à la gloire de Dieu, & les (*a*) Paiens à l'honneur de leurs Idoles; ainſi que nous l'avons dit dans le Diſcours préliminaire qui eſt à la tête de cet Ouvrage. Les Indiens Orientaux anciens & modernes, & les Peuples de l'Amerique ont également conſacré la danſe dans leurs devotions. Les Floridiens danſent pour remercier le Soleil de quelque faveur ſignalée; les Canadois prient auſſi leurs Dieux en danſant. En un mot les Virginiens, les Mexicains, les Peruviens &c. ont non ſeulement admis les danſes dans le Culte Religieux, mais même des poſtures & des mouvemens fanatiques; que le Mahometiſme n'a pas exclu de ſes devotions.

Du ſacré venons au prophane. Les Indiens Occidentaux croient la danſe fort ſalutaire à la ſanté & c'eſt à cauſe de cela qu'ils font faire ſouvent des exercices très violens à leurs malades. Socrate & quelques autres Anciens avoient la même opinion de la danſe. Nous n'avons pas diminué l'eſtime qu'elle mérite: au contraire nous l'avons plûtôt portée à l'excés qu'entretenue dans ſes juſtes bornes. Il eſt vrai que le deſir d'avoir bonne grace & de briller dans les parties de plaiſir y a plus de part que l'envie de ſe bien porter: mais quoiqu'il en ſoit, elle eſt maintenant d'un ſi grand uſage, qu'il eſt difficile de l'ignorer avec bienſeance. Les Dames ont de la peine à ſoufrir qu'on la mépriſe: elles préferent la legereté d'une capriole & la juſteſſe d'un pas de menuet au plus ſolide raiſonnement d'un homme d'eſprit qui de ſa vie n'a ſu que marcher. Les Sauvages Americains s'acquittent de cet agreable exercice à leur maniere, & s'y propoſent comme nous de rejouïr leurs hôtes, de regaler ceux qu'ils honorent, & de ſe divertir eux-mêmes. Nôtre legereté étant fort inferieure à la leur, il ne faut pas douter qu'ils

(*a*) Les Romains inſtituerent un ordre entier de Prêtres Danſeurs ſous le nom de *Saliens*.

qu'ils ne portassent la danse plus loin que nous, si l'on donnoît à leurs mouvemens une forme plus exacte & plus reguliere ; puis qu'ils joignent à la legereté une justesse d'oreille admirable. Les danses des Sauvages de la Nouvelle France (*a*) se font presque toûjours en rond & même sans changer de place : ils dansent avec beaucoup de vivacité, en frappant de leurs pieds la terre, & s'élevant ensuite en demi saut. Ils tiennent les mains fermées & les bras en l'air, comme un homme qui menace. Nous avons quelques contre-danses qui ont du raport à cette danse Canadienne. Un des danseurs, apparemment celui qui mêne le branle, chante seul, sans que les autres fassent *Chorus*, comme cela se pratique à nos rondes : mais de tems en tems les danseurs font une espece d'exclamation. Il ne faut pas oublier que les danses accompagnent les déliberations d'Etat & les affaires les plus serieuses de leur Conseil. Quelques peuples de l'Amerique Meridionale ont une coutume bien plus extraordinaire : ils vont en dansant (*b*) declarer la guerre à l'ennemi. Le détail que nous pourrions donner ici sur le rapport de la danse des Virginiens, & des Americains Meridionaux avec la nôtre nous entraineroit au delà des bornes que cette Dissertation doit avoir, & seroit même ennuieux.

Disons quelque chose du chant des Americains. Quoiqu'il n'observe ni regle ni art, ils en tirent des usages qui leur sont communs avec tous les autres Peuples : il leur sert à louer les Dieux & les hommes, à se divertir & à regler les pas de leurs danses. On croit assés qu'il n'y a ni élegance, ni delicatesse dans les chansons des Sauvages : mais cependant ou y trouve des figures, quelqu'élevation, des expressions distinguées du language populaire, un sens mysterieux & enveloppé, des inversions de phrases, des saillies qui sont l'effet de ce qu'on appelle verve, en un mot tous les dereglemens causés par cette fureur Poëtique, qui de tout tems a trompé les Peuples, & leur a persuadé qu'elle parloit comme les Dieux : mais pourquoi les Sauvages participeroient ils moins que nous à cette fureur ? Sont ils faits autrement que les Peuples de nôtre Hemisphere ? ont ils des organes differens, un autre cerveau ? Et par consequent seroient ils moins sujets que nous à l'entousiasme qui produit les vers, à cette imagination dereglée que les Poëtes eux mêmes ont nommée yvresse, sans penser peut-être à la justesse de la comparaison, & sans avoir le jugement assés libre pour considerer de sens froid que ceux qui se plaisent à ses égaremens ressemblent en quelque façon aux yvrognes ? Un esprit de ce caractere n'a besoin ni de litterature ni d'un long étalage de faits pour se faire aggréger au rang des Poëtes, mais il lui faudra de la culture pour embellir la nature & polir des talens que l'on ne sauroit refuser aux Americains, sans ruiner les témoignages de tous les Conquerans du Nouveau Monde & de nos meilleures Relations, qui nous assurent que tous ces Peuples ont l'usage de la Poësie ; qu'ils font des Chansons à la gloire de leurs Dieux & de leurs heros, comme nous le pratiquons aujourd'hui & comme le pratiquoient autrefois les Peuples de l'Antiquité, même les Scythes, les Cimbres, les Goths & les Allemans &c. ; qu'enfin c'est par ce moien qu'ils ont conservé la tradition de plusieurs évenemens remarquables & quelques traces de leur Histoire. C'est ce qui a été pratiqué de même dans les premiers Siécles du Monde ; c'est-à-dire dans les tems d'Orphée, de Linus, & de Musée, qui étoient peut-être tout ensemble Poëtes, Prophétes & Historiens. Faut il s'étonner après cela, que les premiers tems soient obscurcis par une nuée de fables qui à la faveur

(*a*) *Lescarbot.* L. 3. Ch. 15.

(*b*) Voi. dans la préface du To. IV. du *Recueil de Voiages au Nord* ce que l'on a remarqué là-dessus & sur la danse du Calumet.

veur de l'entoufiafme Poëtique ont inondé l'Hiftoire des anciens tems & nous ont dérobé la connoiffance de celle de nos Ancêtres ? car les anciens Peuples de l'Europe étoient des *Chanfonneurs* éternels, qui reduifoient groffiérement en vers tout ce qui leur paroiffoit remarquable, pour conferver plus facilement par ce moien le fouvenir des évenemens. On fait que la Poëfie a cet avantage, & que la cadence, la rime, ou la mefure des mots foulagent extrémement la memoire. Nous croions que les Indiens Occidentaux peuvent avoir fait cette experience auffi-bien que nous, qui confervons encore aujourd'hui l'ufage des prieres en vers pour l'inftruction du petit peuple & de nos enfans. A l'égard de ce que nous venons de dire, que les chanfons étoient les Monumens hiftoriques des anciens Peuples de l'Europe & qu'ils le font des Americains, on n'ignore pas les avantages des Vaudevilles, dont l'ufage eft furtout repandu en France: mais tout le monde ne fait pas que (*a*) Charlemagne connoiffant l'utilité de cette Poëfie vulgaire, „ fit faire des Lais & des Vau„ devilles . . . . contenant les geftes des anciens, & voulut qu'on les fit apren„ dre par cœur aux enfans & qu'ils les chantaffent, afin que la memoire en de„ meurât de pere en fils & de race en race. "

La Chaffe & la Guerre font les autres occupations des Sauvages : elles l'étoient des anciens Peuples de l'Europe. Ceux qui habitent aux bords de la Mer & des Rivieres s'adonnent auffi à la pêche. Les Canots dont ceux-ci fe fervent ne font pas fans exemple dans l'Antiquité. Ils font faits de peaux coufues enfemble, ou d'ofier travaillé fort proprement, ou d'écorces d'arbres, comme les petites barques Egyptiennes, qui au rapport de (*b*) *Lucain* étoient de la même écorce dont les Anciens faifoient leur papier. Le cofret dans lequel Moïfe fut mis lorfqu'on le jetta dans le Nil étoit apparemment une efpece de Canot. Les Anglois, (*c*) les Saxons & les Ecoffois en avoient d'ofier doublé de cuir. *Lefcarbot* croit que les Poëtes ont imaginé la fable des (*d*) Sirenes fur les Canots. Ceux qui voioient de loin ces petites barques faites pour une feule perfonne pouvoient être affés fimples pour s'imaginer que la perfonne & la barque étoient un Monftre demi-homme & demi-poiffon.

Les Sauvages Americains n'habitent pas dans des lieux fermés de murailles & de portes; en quoi ils ont confervé une image des établiffemens des premiers habitans du Monde. Vers la *Nouvelle Andaloufie* dans l'Amerique Meridionale chacun (*e*) renferme & borne fes terres avec une efpece de retz tiffu de *Bexuco*, qui eft une forte de coton, & on éleve cette muraille à peu prés à demi-hauteur d'homme. On nous affure que l'Indien qui romproit ou défairoit ce retz fe rendroit coupable d'un grand crime : ce qui fait voir qu'ils confervent toûjours au millieu de leurs tenebres les principes de l'équité naturelle. Par un autre motif les Lacedemoniens ne voulurent pas que leur Capitale fut revêtue de murailles. Ils prétendoient qu'elle ne devoit avoir d'autre défenfe que le courage & la valeur de fes Citoiens. Autrefois les Allemans & les Anglois ignoroient entierement l'ufage des briques & de la chaux.

Le

(*a*) *Lefcarbot* Hift. &c. L. 3. Ch. 15.
(*b*) *Conferitur bibulâ Memphitis Cymba papyro. Lucanus.* L. 4. *Pharfal.*

(*c*) *Quin & Aremoricus Piratam Saxona tractus*
Sperabat, cui pelle falum fulcare Britannum,
Ludus & affiduo glaucum mare findere lembo. Sidon. Apollina. Carm. VII.

(*d*) Il devoit ajouter des Tritons & des Nereïdes.
(*e*) *Voiages* de *Coreal.* Tome premier pag. 136.

La confiance ou la bonne foi de ces Peuples nous oblige de dire quelque chose du larcin, sur lequel on n'a pas toûjours eu la même idée. Il paroît, par les Relations de nos Voiageurs, que les Americains ne se volent guéres entr'eux. Le peu de valeur de leurs biens & la facilité qu'ils ont de les acquerir empéche un crime que les anciens Lacedemoniens regardoient comme un jeu d'adresse, ou plûtôt comme un avis contre la negligence; & (a) les anciens Allemans comme un exercice propre à détourner la jeunesse de l'oisiveté: mais ceux-ci vouloient que l'on dérobât hors des limites de l'Etat. Il est vraisemblable que les Sauvages Americains sont dans le même sentiment. Ils ne font aucune difficulté de piller les Européans & leurs autres ennemis. Quoiqu'il en soit le larcin est absolument contraire aux loix de la justice naturelle, & il est étonnant que les Romains aient eu assés d'indulgence envers ce crime, pour le permettre en certaines fêtes que l'on appelloit (b) *Quadrigariorum lusus.* Il est vrai que l'Historien nous dit que cela se faisoit par maniere de divertissement: mais combien de friponneries ne cachoit on pas sous ce voile? (c) Les Egyptiens avoient autrefois un Prince, Chef, ou Capitaine des voleurs, comme on en a aujourd'hui à Paris, à Londres & en quelques autres grandes Villes. L'Auteur que nous citons en cite un autre qui assure que le même usage est établi dans les Etats du Prête-Jan. Cependant ces exemples ne justifient pas le larcin, & l'on seroit bien injuste, si l'on s'avisoit de prouver par là que les Egyptiens, les François &c. honorent le vol. D'autre côté les Japonois ne soufrent aucune sorte de vol, & le punissent avec tant de severité, que les maisons peuvent rester toûjours ouvertes au Japon.

Passons aux occupations des femmes: le bon homme *Lescarbot* commence par celle de *faire de beaux enfans*, à quoi il exhorte sur tout les femmes qui iront habiter la Nouvelle France, *afin d'y produire force Creatures qui chantent les louanges de Dieu.* Il prouve cette occupation par l'étymologie (d) du nom Hebreu, & montre que Dieu a disposé la femme, cette terre vivante, comme celle que nous habitons. Les femmes des Sauvages se destinent uniquement aux occupations domestiques, telles que sont les soins du ménage, l'agriculture &c. mais elles n'assistent point aux Conseils des hommes & ne mangent point avec eux. Comme on ne sauroit accuser les Americains de jalousie, aussi ne peut on les comparer de ce côté là aux Italiens & aux Espagnols, qui excluent leurs femmes autant qu'ils le peuvent de la société des hommes; ni aux Mahometans & autres Peuples Orientaux, qui les enferment dans un Serrail. Il y a donc apparence que le mépris seul a part à cette conduite, & que la ferocité des Sauvages ne leur permet pas d'en user autrement avec leurs femmes. Les Gaulois, & même les Allemans, tout grossiers que l'Antiquité Romaine nous les represente, traitoient le sexe avec plus de courtoisie. Ils admettoient les femmes à leurs festins & à leurs Conseils, & les plus belles parties de plaisir ne se faisoient guéres sans elles. Les siécles du Christianisme enchérirent en politesse & galanterie. De combien de beaux faits d'armes à l'honneur des Dames l'histoire galante de nos Ancêtres ne nous parle t'elle pas? que de lances rompues pour l'amour d'elles! que de combats à outrance pour defendre leur beauté! que de Duels entrepris pour faire re-con-

(a) *Julius Cæsar.* Livre 6.
(b) *Suet.* in *Ner.* C. 16.
(c) La *Mothe le Vaier* Oeuvr. Lettre XXXV.
(d) *Nekebah*, c'est-à-dire, *perforata.*

connoître les charmes de sa Maîtresse à quatre ou cinq cent lieuës à la ronde, mais dans le fond cette politesse pour les Dames ne laissoit pas d'être mêlée de beaucoup de ferocité. Les devoirs que nôtre siécle fait rendre au beau sexe ne vont guéres jusqu'à se faire tuer pour une Maîtresse, & s'il en étoit d'assés aveugles pour exiger une pareille galanterie, elles courroient risque de vieillir en paix dans ces idées à la vieille mode: La politesse est plus naturelle aujourd'hui. Disons mieux: c'est maintenant un beau vernis qui cache les plus grands desordres. Nos galanteries, moins précieuses & plus inconstantes que celles de nos Ancêtres, laissent le chemin ouvert au mépris & à la débauche. Qu'il nous soit permis d'hasarder un paradoxe: les Sauvages Americains, tout destitués qu'ils sont de nos lumieres, se gouvernent avec plus d'égalité.

Nous finirons ces remarques par la déference des femmes Americaines pour leurs maris. Elle est moins rare chez les Americains que chez nous. Toûjours renfermées dans la sphere de leur ménage elles ne pensent pas à se dissiper comme les notres: & de cette façon les mariages n'en valent que mieux. On observe que les ménages bornés, où chacun garde exactement son poste sont generalement assés heureux: mais une maison reglée sur ce pied là ne donne à la femme ni égalité ni superiorité, parce qu'il resulte necessairement des occupations de la femme, qu'elle doit être inferieure & soumise. Celles de nos femmes qui ne voient pas le grand monde s'accommodent encore un peu de ce principe de soumission: mais les autres ne le croient bon que pour la femme d'un *Toupinamboux.*

CHAPITRE DIXIEME.

Du Commerce des deux Sexes, & des Mariages des Americains.

IL n'est point de Peuple au Monde dont l'amour ne desarme la ferocité. Quelque brutaux que puissent être les Sauvages, ils ont leurs formulaires de galanterie, & des sentimens de tendresse que les feux de l'amour épurent. Pour lors ils se forme en eux un contraste de douceur & de rudesse, qui nous paroitroit sans doute aussi ridicule que celui de nos païsans amoureux; quoi que dans le fond & l'un & l'autre ne soient ni plus bisarres, ni plus étranges que celui des gens de Cour. Le principe qui fait l'amour nait avec les Sauvages comme avec nous: que ce principe se développe dans le cœur d'un Sauvage, d'un Européen & d'un vieux bourru, il ne differera jamais que dans la maniere de se développer. Le Sauvage qui va se coucher auprés de sa belle, en attendant que la cruelle daigne éteindre l'allumette qu'il lui présente, ne se trouve pas davantage en contradiction avec la raison, qu'un Européen élevé aux belles manieres, qui distribue galamment à sa Maîtresse toutes les perfections de la Nature, & l'en dépouille avec la même facilité quand le feu de l'Amour est éteint; ou que le (a) vieux bourru de Moliere, qui, aprés une declaration conforme à son caractere, perd sa ferocité naturelle pour assurer sa Maîtresse,

——— *Que son Amour la touche au dernier point,*
——— *Qu'il veut qu'il ait sa recompense;*

mais

(a) Ecole des Maris.

mais qui se voiant ensuite trompé, (a) donne au Diable tout le sexe avec la belle. En un mot le ridicule est égal en Europe & en Amerique : l'Ancien d'un Canton Iroquois danse l'allumette d'aussi bonne grace auprès d'une jeune Iroquoise, qu'un vieux Marechal de France cajeole un tendron de quinse ans, & l'Amour ne badine pas moins élegamment dans le cœur d'un *Boié* que dans le cœur d'un Prélat. Le vieux Maréchal n'est donc pas en droit de se moquer de l'Iroquois, ni le Prélat du *Boié* : ils doivent se rendre justice, & convenir qu'ils ne different que dans la maniere ; mais que la nature est toûjours le peintre : ils doivent se dire à eux mêmes que les idées que nôtre galanterie emploie nous charment par habitude & non par raison.

A l'égard de l'art d'aimer des Americains, on comprend assés par tout ce que nous avons dit, qu'il ne séroit guéres de nôtre gout. Cependant il a moins de regles, parce qu'il va droit au but ; mais si la simplicité de cet art permet de cueillir facilement les Roses, il ne les donne pas toûjours sans épines. Le galand fait les avances en Amerique, & la fille y marchande souvent comme ici. Toute la douceur qu'on trouve, c'est que la regle de cruauté n'est pas à beaucoup près si generale que chez nous, & nous sommes très persuadés que les bienséances sont mal gardées. L'Amour, qui connoît le terrain, n'attaque les Americains qu'avec les seules armes de la Nature. Pour eux ils ignorent l'art de rougir de leurs blessures, parce qu'ils n'y reconnoissent aucune honte : ils ignorent encore les langueurs & les délais que l'usage a introduit chez nous dans les diverses methodes établies pour guérir ces sortes de blessures. L'usage veut que le Sauvage & le Sauvagesse aient promtement recours au remede. L'idée que ces Peuples ont des filles, qu'ils regardent comme des terres vacantes & libres, qui doivent appartenir au premier occupant, facilite, comme on peut croire, la guérison des blessures de l'amour, & par consequent est un grand obstacle à cette galanterie délicate, qui chez nous occupe les plus beaux jours de la vie. Malheureusement c'est à cette idée qu'il faut attribuer aussi les afreux desordres des Americains & les infames prostitutions des filles nubiles : prostitutions poussées si loin (b) en certaines Provinces du *Pérou*, qu'il n'y avoit point de filles qui trouvassent mieux ni plûtôt à se marier, que celles qui étoient le plus dissolues & le plus abandonnées à tout venant. Autrefois le Paganisme admettoit ces impuretés en plusieurs lieux de sa domination : il ne les a pas abolies aux Indes Orientales, & même le Christianisme conserve encore des traces honteuses (c) de ces débauches, si opposées à la dignité de la Religion de JESUS-CHRIST.

C'est un usage établi géneralement chez les Peuples des Indes Occidentales comme chez ceux de nôtre Hemisphere, que celui qui recherche une fille en mariage la demande au Pere ; sans quoi il n'est pas juste qu'il l'obtienne. Il faut aussi que le prétendant ait de l'industrie pour gagner sa vie. Le premier usage est conforme aux Loix naturelles, & l'autre a sa source dans l'amour d'un pere pour ses enfans. Le nom de Sauvages que nous donnons à ces Peuples persuade trop legerement qu'ils ont étoufé ces idées : on se trompe. Il en est peut-être d'assés brutaux pour n'en avoir conservé qu'une legere aparence ; mais il n'en est aucun qui soit assés dénaturé pour les avoir entierement perdues. Il sem-

(a) *C'est un sexe engendré pour damner tout le monde,*
Je renonce à jamais à ce sexe trompeur,
Et je le donne tout au Diable de bon cœur.

(b) *Hist. des Yncas du Pérou.*

(c) On sait la licence de certains lieux destinés à R. à A. & ailleurs à la galanterie grossiere & à tous les déreglemens de l'Amour.

ſemble même qu'en general les Americains s'écartent moins que nous de ces deux uſages. Nous avons une infinité d'exemples d'enfans ſouſtraits par libertinage ou par d'autres motifs criminels aux volontés de leurs Parens, de filles enlevées, de filles qui ſe font enlever, de mariages clandeſtins, & de mariages honteux, d'enfans qui s'uniſſent par les liens de l'hymen ſans aucune reſſource pour gagner leur vie & ſans avoir la volonté de s'en procurer: mais les Sauvages ne tombent ils jamais dans ces fautes? Nous n'en ſavons rien. Il ſeroit difficile de mettre en cette occaſion des bornes tout-à-fait juſtes entre la conduite du Sauvage & celle de l'Européen: cependant s'il eſt permis d'ajouter foi aux Relations de nos Voiageurs, le Sauvage ſuit mieux que nous les Regles que la Nature preſcrit à cet égard. Diſons même qu'il eſt moins en état de les violer que nous, n'étant pas environnés d'une infinité d'objets agreables & amuſans, qui offuſquent nos lumieres & nous font oublier quelquefois les plus communs préceptes de la vertu; qui ſe préſentent ſans ceſſe à nôtre imagination, & nous deſolent par leur préſence importune quand la Nature & la raiſon défendent de leur obeïr, qui enfin nous encouragent à l'imitation de ceux avec qui nous vivons: imitation vicieuſe, mais dont on n'oſe ſecouer le joug; parce qu'il eſt dangereux de ſe rendre ridicule en ne vivant pas comme les autres. Le grand art de la politeſſe c'eſt, dit-on, de ſe former aux uſages établis de longue main & pratiqués par les perſonnes que le rang diſtingue: mais parmi ces uſages combien n'en voit on pas de pernicieux, qui échauffent les paſſions, & qui les mettent ſans ceſſe aux priſes avec les devoirs de la Religion? Malheur au Miſanthrope qui s'aviſera de les attaquer.

(a) *Il faut parmi le monde une vertu traitable;*
A force de Sageſſe on peut-être blamable.
La parfaite raiſon fuit toute extremité,
Et veut que l'on ſoit ſage avec ſobrieté.
Cette grande roideur des vertus des vieux ages,
Heurte trop nôtre ſiécle & les communs uſages.

Le libertinage de nôtre ſiécle nous fourniroit d'excellens Commentaires ſur ces maximes.

Voions quelles idées les Americains ſe font de la neceſſité du Mariage. Si le *ſavoir vivre* nous oblige tous les jours d'adoucir la ſeverité de la vertu, & nous permet de préferer l'uſage du monde aux auſterités de la ſageſſe, il n'en eſt pas ainſi des femmes. Il a plû aux hommes de les rendres eſclaves d'un devoir qu'ils ont appellé honneur. Cet honneur ne ſe contente pas de leur défendre d'éteindre les feux de l'amour ſans le ſecours de l'hymen; il leur défend encore de témoigner la moindre envie de ſe marier, ni de faire une déclaration d'amour dans les formes; il veut qu'un ſexe beaucoup plus foible que l'homme diſſimule la plus violente de toutes les paſſions. Que s'il ſe trouve des filles, qui, plus hardies que le commun de leur ſexe, ſe delivrent quelquefois & avec un courage ſans exemple de la captivité de cet honneur tyrannique, decouvrent génereuſement les ſentimens de leurs cœurs, envoient des cartels d'amour à leurs amans, pouſſent leurs conquêtes avec rapidité, & non contentes de prendre les cœurs d'emblée enlevent juſqu'aux perſonnes: de tels exemples ne ſeront jamais que des exceptions hardies à la regle que les hommes ont preſcrit au beau ſexe ſur la pudeur. La

rareté

(a) *Moliere* dans le *Miſanthrope.*

rareté fait le merite de ces exemples : mais toutes les filles peuvent elles les suivre, & ne fait on pas que le sublime est même au dessus des regles? les personnes d'un caractere médiocre n'osent point s'en écarter, elles n'ont d'autre ressource que celle de dérobber au Public la connoissance des remedes qu'elles emploient contre l'amour, de se plaindre de l'injustice des hommes, & de s'écrier comme (*a*) *Amaryllis* dans le *Pastor fido*

Que vôtre bonheur est extréme,
Cruels Lions, sauvages Ours,
Vous qui n'avés dans vos amours,
D'autre regle que l'amour même!
Que j'envie un semblable sort!
Et que nous sommes malheureuses!
Nous en qui les Loix rigoureuses,
Punissent l'amour par la mort.

La conduite des Sauvages est plus grossiere sans doute, mais cependant plus humaine que la nôtre. Comme ils ignorent entierement les regles de la bienseance, ils permettent au sexe d'aimer & de le déclarer: mais d'ordinaire une fille ne séche pas de langueur: on écoute ses soupirs, & le pere obeïssant à l'institution de la Nature fait passer bien vite la fille entre les bras de l'époux. Une chose aide à marier promtement les jeunes Americaines, c'est la mediocrité du ménage. Nous avons dit qu'un pere veut que le mari de sa fille ait de l'industrie: cette industrie se reduit à très peu de chose. Un Sauvage n'a besoin d'autre gagne-pain que d'un arc & d'un carquois: son domicile est une cabane, les principales piéces de son ménage un branle, un boucan & quelques peaux de castor. Croit on qu'il faille beaucoup de soucis & de peines pour commencer un tel établissement? Les enfans naissent, la famille augmente: on la dresse à la fatigue. En attendant que les enfans soient en age de gagner eux-mêmes leur vie, ou court les bois pour leur trouver dequoi diner, & comme il n'en coute que des courses, on est toûjours assuré de trouver la provision à la pointe de la fléche.

Les préliminaires du Mariage durent au *Canada* pour le moins six mois, quelquefois un an, & pendant ce tems-là le galand, à ce que dit *Lescarbot*, „ se „ peinturera le visage pour être plus beau, & aura une robbe neuve de Castors, „ Loutres, ou autre chose &c. " mais les *Bresiliens* plus impatiens ne mettent aucune distance entre l'amour & le mariage. Dés qu'un garçon est en age d'aprocher des femmes, il lui est permis de songer à s'en donner une: il parle aux parens de la fille, ou, si elle n'en a point, à ses amis, à ses voisins. S'ils l'accordent il la prend, & d'abord elle est sa femme; s'ils la refusent, il se retire & jette les yeux sur une autre: cependant on ne se tient pas à une seule.

(*b*) La prostitution des filles nubiles, en usage chez la plûpart des Indiens Occidentaux, met une difference infinie entre le gout des Maris Americains & la deli-

(*a*) Traduction de l'Abbé *Reguier Des Marais.*

(*b*) On assure que ceux de Ceilan offrent civilement leurs filles & leurs femmes à leurs hôtes: mais, ajoute t'on, il faut que l'hôte soit d'une qualité qui merite cette courtoisie. *La Peirere* dans sa Relation d'Islande inserée au Tome I. du *Recueil de Voiages au Nord*, „ nous dit que les filles Islandoises offrent aux „ étrangers qui n'ont pas de femmes, de coucher avec eux. . . . . & que les Peres même presentent leurs „ filles aux étrangers; que si leurs filles deviennent grosses ce leur est un grand honneur. " Mais un Islandois prétend que l'on calomnie ses Compatriotes.

delicateſſe des nôtres. Les premiers ne font aucun cas de cette virginité ſi eſtimée chez les Juifs, ſi recherchée par nos *gourmets* en amour, ſi peu connue encore des Medecins, & ſi difficile à garder. (*a*) Les Indiens Orientaux ſont aſſés du gout des Americains ſur cet article, & nous en parlerons dans la ſuite. Un droit ſeigneurial connu autrefois en pluſieurs endroits de l'Europe prouve que la virginité de l'Epouſe n'appartenoit pas toûjours au mari vaſſal. (*b*) On nous aſſure „ que ce droit a ſubſiſté en Ecoſſe long-tems après l'établiſſement du „ Chriſtianiſme, & que le Roi Malcolme II. eut beaucoup de peine à abolir „ cette coutume: Il fallut que les Epouſes paiaſſent au Seigneur . . . . une certaine ſomme d'argent. On aſſure encore que les Gentilshommes Savoiars „ & Bourguignons ont joui long-tems du même droit, & que les Chanoines de „ l'Egliſe Cathedrale de Lion " n'en ont pas été privés. Etoit-ce un motif de pieté qui obligeoit de ceder à ces Chanoines un droit que les Indiens Orientaux accordent à leurs Prêtres & à leurs Idoles? Si tout le monde êtoit du gout de celui qui a dit que le métier d'ôter la virginité à une fille eſt le mêtier d'un porte-faix, il y auroit dequoi juſtifier la coutume établie dans les deux Indes, & l'on pourroit dire qu'en laiſſant cueillir cette fleur à ſon Seigneur, le Vaſſal faiſoit un vrai coup de Maître. Les Turcs jugent beaucoup mieux du mérite & la (*c*) rareté du droit Seigneurial: loin de le ceder à perſonne, ils eſperent que leurs femmes reſſuſciteront Vierges & redonneront en Paradis à la premiere entrevüe qu'elles auront avec leurs époux ce que ceux-ci leur ont ôté ſur la terre. Ajoutons à cette coutume ſinguliere celle d'engager une femme pour un certain terme, autrefois en uſage chez les Romains, & pratiquée aujourd'hui par les Chinois, laquelle n'eſt à tout prendre que le Concubinat connu de tous les Peuples du Monde, ſans même en excepter les Chrétiens: la communauté des femmes établie (*d*) dans le Roiaume de Calecut & chez quelques Nations du Breſil; l'eſſai & l'achat des femmes, l'un & l'autre permis (*e*) en quelques païs à ceux qui veulent paſſer ſous le joug de l'hymenée d'une maniere qui ne les oblige pas pour toute leur vie; la pluralité des maris, (*f*) privilege, dit-on, accordé aux femmes en quelques lieux

(*a*) Les Anciens Thraces ne croioient pas que les galanteries de leurs filles fuſſent criminelles: mais étoient elles mariées, on les obſervoit de prés, & c'étoit un crime capital que de violer la foi conjugale.

(*b*) *Biblioth. Germa.* To. 1.

(*c*) D'autant plus rare que ſans avoir l'habileté prématurée de la *Quartille* de *Petrone*, une fille peut perdre en pluſieurs façons ce qui donne le droit Seigneurial au Mari. Il en eſt bien peu qui ne ſoient dupes ſur l'article; „ dont, comme le dit *Brantome*, aucuns ſont enſuite très contens, & croient fermement qu'ils en ont en „ tout honneur fait la premiere pointe, comme braves & déterminés Soldats, & en font leur conte le len„ demain matin . . . . à leurs compagnons & amis, & même poſſible à ceux qui ont les premiers „ entré dans la fortereſſe ſans leur ſçû, qui en rient à part leur ſaoul, & avec les femmes leurs maîtreſſes, qui „ ſe vantent d'avoir bien joué leur jeu & leur avoir donné belle. "

(*d*) Les Parthes & les Lacedemoniens pratiquoient le même uſage, & le ſage Caton ne dédaigna pas d'en donner un exemple à la Republique Romaine, en prêtant ſa femme à l'Orateur *Hortenſius* ſon ami. L'Auteur des *Lettres Hiſtoriques & galantes* cite une avanture fort ſemblable à celle là, & *Brantome* rapporte dans ſes *Memoires des Dames Galantes*, l'exemple d'un vieux Mari qui permit à ſa femme de faire l'amour & de lui donner un *grand Vicaire*, lui recommandant ſeulement de le choiſir diſcret & modeſte, & promettant de tenir comme ſiens les enfans qui naitroient de ce commerce, d'où s'enſuivit „ qu'elle peupla la maiſon de deux „ ou trois petits enfans, où le mari, parce qu'il y touchoit quelquefois . . . . . penſoit avoir part & le „ croioit & le monde & tout; & par ainſi le mari & la femme furent très contens & eurent belle famil„ le. " Croiroit on qu'autrefois le ſage Solon avoit ordonné par une Loi, que ſi la femme n'étoit pas contente de ſon mari, il lui ſeroit permis d'avoir recours à ſes parens, & de ſe dédommager avec eux de la foibleſſe de l'époux?

(*e*) Dans le Pegu. Ces Peuples acheptent les filles, à condition d'eſſaier leur humeur, leurs manieres &c. Si l'on ne s'accorde pas, il eſt libre au Mari de renvoier la marchandiſe eſſaiée: les parens, qui ſont les vendeurs, la reprennent & rendent l'argent, mais l'eſſaieur garde pour ſoi les enfans provenus de ſon eſſai. Les Eſſeniens, qui faiſoient une Secte aſſés conſiderable parmi les Juifs, examinoient pendant trois ans ſi la perſonne qu'ils vouloient épouſer étoit aſſés ſaine pour bien porter des enfans. Joſeph. L. 2. Ch. XII. de la guerre contre les Romains.

(*f*) Pluſieurs *Naïres* du *Viſiapour* appartiennent, dit-on, à une ſeule femme. Mais ne ſe trompe t'on

lieux des Indes Orientales ; les Mariages des (a) Veuves condamnés dans l'Eglise Chrétienne primitive, malgré le précepte de S. Paul, qui déclare *qu'il vaut beaucoup mieux se marier que bruler* (du feu de l'incontinence) également pratiqués en Europe & en Asie. „ Depuis que le mari est mort, jamais les femmes ne se „ remarient, ains font le dueil de ladite mort toute leur vie, & se teindent le „ visage de charbon pilé & de gresse, & à cela connoît on qu'elles sont „ Veuves. " C'est ainsi que s'exprime le Capitaine Jaques *Quartier* (b) en parlant des femmes du *Canada*, mais pour les hommes ils prennent deux ou trois femmes. La polygamie est en usage dans toute l'étendue du Nouveau Monde, en Afrique & en Asie : après tout vaut elle moins que le libertinage des maris qui ont des maîtresses & des concubines ? S'il est vrai qu'il naisse plus de filles que de garçons, les Peuples polygamistes suivent l'ordre de la Nature, qui ne fait rien sans dessein. Ils mettent à profit une infinité de filles, qui ne seroient d'aucune utilité dans le Monde. Mais qu'en cette occasion la Nature dise ce qu'elle voudra : la pureté du Christianisme nous sera toûjours un motif d'éloignement pour la pluralité des femmes.

Lescarbot croit que les Sauvages Americains sont plus chastes que les Peuples de nôtre Hemisphere, & donne trois raisons de cette prétendue chasteté : la nudité, principalement celle de la tête, où la matiere qui sert à la generation prend sa source ; le défaut d'épiceries, de sel & de vin ; & l'usage du tabac. Si les Peuples de l'Amerique sont plus chastes que les autres, c'est qu'ils sont moins génés dans leurs amours, par les raisons que nous avons déja alleguées, qu'ils se marient dés que la Nature commence à parler, & que la polygamie diversifie les objets de leur amour. D'ailleurs il y auroit de la contradiction à citer la continence des Americains après ce que nous avons dit des prostitutions de leurs filles & ce que l'on nous assure de plusieurs d'entr'eux, qu'ils sont fort sujets à la vilaine maladie qui suit les dereglemens de l'Amour. (c) Les Floridiens passent pour aimer pis que le sexe. A dix ou douze ans leurs filles ne sont

M 2 déja

t'on pas ? Il en est peut-être des *Naires* comme des Nobles Venitiens, qui, au rapport de S. Didier, s'associent plusieurs ensemble pour entretenir une fille.

(a) Cette defense paroît naturelle. Suivant le cours de la vie humaine, on ne doit attendre la dissolution du Mariage qu'à 60. ou 80. ans par la mort de l'un ou de l'autre des conjoints. Qu'est ce que l'Amour à cet age ? sinon un feu inutile : Une vieille Veuve remariée est hors d'état de mettre des enfans au monde. Qu'elle aille donc se nourrir de penitence dans un Convent, qu'elle renonce de bonne grace aux fruits de l'amour pour ne penser desormais qu'à la regeneration de son Ame. Rien de mieux établi que la regle des Americains du *Canada*. Leurs Sauvagesses ne trouvent plus de maris quand elles ont atteint leur septieme climacterique. Tout le passé n'est pour elles qu'un songe agreable : *encore me fait il grand bien de m'en ressouvenir pour la derniere fois*, disoit dans *Brantome*, une vieille qui prenoit congé de son Ami, avant que d'aller en Religion.

Félicité passée,
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je en te perdant perdu le souvenir !

Il n'en est pas en Europe comme en Canada, où les idées naturelles sont moins effacées, ou mieux suivies que chez nous. Nos vieilles veuves, *qui*, selon l'expression de Brantome, *n'ont pas six dens en gueule*, se remarient comme les jeunes ; & font sur le bord de la fosse un dernier effort pour arracher à l'himen ce qu'il n'est plus obligé de leur fournir. Le pis est que l'agonie de ces vieilles est si vigoureuse, que le jeune époux en est souvent dépeché en l'autre monde : mais cela n'empéche pas que dans les Païs de commerce l'arriere-saison des riches Veuves ne soit recherchée des jeunes gens d'une fortune médiocre. Finissons cette remarque, peut-être un peu trop badine, par une coutume singuliere, qui, selon *Brantome* se pratiquoit de son tems en l'Ile de *Chio*. Toute femme qui prétendoit y rester veuve étoit obligée de paier un tribut d'argent pour la vacance, & ce tribut s'appelloit *argomoniatique*.

(b) *Lescarbot* Hist. de la Nouvelle France.

(c) *Coreal* Tome premier de ses Voiages.

déja plus pucelles. (*a*) Ils se servent de parfums, de distillations, de fomentations & d'autres moiens, pour forcer la nature à faire plus qu'elle ne peut. De leur côté les (*b*) Floridienes emploient le suc de certaines herbes pour des usages dont il est parlé dans les *Dames galantes de Brantome* & dans le *Tableau* du Sieur *Venette*.

Les Americains, (peut-être faudroit il en excepter quelques Sauvages des Terres Australes, lesquels au rapport des Voiageurs, ne gardent aucunes regles) évitent trois degrés de parenté dans leurs mariages; assavoir celui du fils avec sa mere, du pere avec sa fille & du frere avec sa sœur. Leurs contracts & leurs promesses de mariage ne tiennent qu'à leur parolle, de même que leurs divorces; & pour le douaire c'est une chose à peu prés inconnue en Amerique. Solon & quelques autres Sages de la Grece ne vouloient pas qu'on dotât les filles: mais le motif de ces Sages n'a pas lieu chez les Indiens Occidentaux. L'indifference que ceux-ci témoignent pour les richesses est l'unique cause qui fait qu'ils se soucient peu d'un appas auquel la plûpart des maris se prennent chez nous : mais Solon, avoit pour objet de conserver la paix & l'égalité dans les ménages des Atheniens ses Compatriotes. Il craignoit que cet usage de doter les mariées, pratiqué sans doute dés lors chez la plus grande partie de leurs voisins, ne détruisit l'une & l'autre.

Passons aux devoirs des femmes. Nous ne disons rien de la culture des terres qui chez les Americains est ordinairement du ressort des femmes; ni des soins du ménage, ni de celui qu'elles sont obligées de prendre de leurs enfans. Il n'est point de Païs au monde où l'on n'exige plus ou moins ces deux derniers devoirs des femmes, quelque bisarres que les usages y soient d'ailleurs. Nous ne prétendons parler que de la foi conjugale à laquelle les hommes assujettissent les femmes sans prétendre s'y assujettir eux mêmes. On nous assure que les Americaines sont assés fidelles à leurs maris, & qu'en general ces Peuples ont en horreur & punissent même de mort la débauche des femmes mariées, tandis qu'ils s'embarrassent fort peu des galanteries de leurs filles, ainsi que nous l'avons déja dit. On sent assés combien cette idée est naturelle. Elle ne le seroit pas moins chez nous si la Religion & la raison n'y corrigeoient la nature, ou du moins si l'honneur du monde ne la contraignoit de cacher ses dereglemens. Disons même sans détours, que si l'on pouvoit supprimer l'honneur, on verroit une infinité de filles qui voudroient devenir Sauvages, & qui chercheroient dans un Celibat à la Bresilienne ce qu'elles souhaitent de trouver dans un honnête mariage. Quoi qu'il en soit, un Americain, nous dit on, date du premier jour du mariage la vertu de son épouse, & se repose dés lors sur sa foi, au lieu que chez nous le plus débauché de tous les hommes ne s'exposeroit pas volontiers à prendre pour femme une fille qui auroit fait le moindre faux pas; quelqu'assurance qu'elle lui donnât de sa foi. Un Sauvage raisonne tout autrement. Il suppose qu'une fille peut faire de son corps ce qu'elle veut, parce qu'elle est libre. A t'elle donné sa parolle? est elle engagée à celui qui en veut faire sa femme: la voilà déchue du pouvoir que la liberté lui donnoit. Tel est le principe des Americains, & c'est là-dessus que peut-être fondée leur jalousie qui, s'il est vrai qu'ils en aient, n'aproche pas de celle que nous connoissons aux Italiens & aux Espagnols; puique les Americains ne pratiquent ni verroux ni grilles pour met-

(*a*) *Lescarbot* ubi suprà.
(*b*) Idem. Lisés dans les Memoires du Comte de Rochefort l'effet que la pommade des filles de la Reine fit sur les levres d'un Gentilhomme.

mettre à couvert un honneur que toutes les forteresses de l'Univers ne sauroient défendre, quand une femme s'est resolue à le perdre; qu'ils ne confient point à des Eunuques la garde des femmes; & qu'enfin ils ignorent des moiens sans nombre, „ dont s'aident (ainsi s'exprime (*a*) *Brantome*) les pauvres jaloux Cocus, pour bri- „ der, serrer, géner & tenir de court leurs femmes, qu'elles ne fassent le saut, „ bien qu'avec tous ces moiens ils y perdent leur escrime: car quand une fois „ les femmes ont mis ce vert coquin dans leurs têtes, ... le plus beau „ remede, seure & douce garde que le mari jaloux peut donner à sa femme, „ c'est de la laisser aller en son plein pouvoir. “ Le Sauvage a recours au divorce, lorsqu'il a des preuves de son cocuage: après quoi la femme devenue libre & rendue à elle même par la rupture des liens du Mariage, peut, dit-on, s'engager avec un autre Mari. La jalousie doit être forte quand le Cocu punit de mort l'infidelle. Le François a rarement recours au divorce & moins encore à la peine de mort, que ni les Loix du Christianisme ni celles des homme n'autorisent; mais ce n'est pas l'amour de la Religion, ou la crainte des Loix qui arrêtent sa violence. Il prend le parti que lui dicte son humeur libre & volage: Il paie sa femme infidelle en même monoie, & court les ruelles: plus raisonnable mille fois que les Cocus d'Italie, ces Argus mélancoliques qui ont sans cesse les yeux ouverts sur la cause prétendue de leur deshonneur.

A Paris ce n'est pas comme à Rome;
Le Cocu qui s'afflige y passe pour un sot;
Et le Cocu qui rit pour un fort honnête homme.
Quand on prend comme il faut cet accident fatal,
Cocuage n'est point un mal.

A l'égard des devoirs des maris envers leurs femmes, les Americains ne les portent pas fort loin. Tout ce que nous avons dit ne prouve pas que leurs femmes soient d'une condition plus relevée que nos servantes: mais la jalousie dont nous venons de parler les rend incomparablement plus esclaves en Orient qu'en Amerique. Pourroit on imaginer rien de plus triste qu'une prison éternelle, où l'on est environné, servi, toûjours épié par des Eunuques très souvent noirs & afreux? où l'on est livré à des pensées criminelles (*b*) que l'oisiveté fait naître & que le commerce du Monde dissiperoit bien souvent. En verité il faut convenir que la jalousie aime à s'aveugler! La Religion Chrétienne nous oblige à traiter les femmes avec de certains mênagemens que l'on n'a pas en Asie. L'Euangile nous ote le droit (*c*) de vie & de mort sur leurs personnes: il nous prescrit l'humanité à leur égard; il veut que nous traitions comme nous mêmes un sexe avec lequel l'Alcoran permet d'agir comme de maître à valet. Nous n'ignorons pas qu'on trouve chez nous de grandes exceptions à la regle de l'Evangile, & que beaucoup de maris témoignent plus de mépris & de dureté à leurs femmes, qu'on n'en pourroit concevoir dans la conduite du mari le plus bizare qui soit en Turquie; que plusieurs autres ne sauroient compren-

(*a*) *Memoires des Dames galantes.*

(*b*) C'est ce qui a fait dire à *Laberius*, qu'une femme qui est seule n'a que de mauvaises pensées, *Mulier, quæ sola cogitat, malé cogitat.*

(*c*) Les anciens Romains traitoient fort durement leurs femmes; ce qui étoit un effet de la grossiereté des premiers tems de la Republique.

prendre qu'une femme épousée *en face d'Eglise* soit autre chose qu'une bonne servante engagée solemnellement pour toute sa vie ; qu'enfin il en est plusieurs, qui, non contens de tenir leurs femmes dans l'esclavage & de leur refuser tout ce qui peut rendre la vie agreable, se plaisent à les exposer aux mépris des étrangers, leur ôtent le privilege que la nature leur donne de se faire respecter de leurs enfans, & se font une espece de mérite de les tourner en ridicule : mais la conduite de ces maris n'est pas moins méprisée des gens d'honneur que celle des femmes coquettes & libertines. Les principes du Christianisme nous donnent également de l'aversion pour la dureté des maris & pour le libertinage des femmes. La conduite des Americains est mieux suivie & bien plus conforme à leurs idées. Suivant les Voiageurs, l'amitié que ces Peuples ont pour leurs femmes n'est pas une amitié d'égal à égal, mais elle ressemble celle d'un Maître envers son valet ; c'est une amitié de suport. Ils supposent qu'elles sont nées pour servir, & que tout ce qu'on doit faire c'est de leur pardonner leurs fautes. Cette amitié n'est donc établie que sur la necessité de satisfaire aux besoins de la nature & à l'obligation indispensable de conserver le genre humain. Dés que ces motifs cessent, on nous assure que leur amitié cesse aussi ; & c'est pour cela, continue t'on, que les vieilles femmes sont regardées comme une marchandise de rebut. Il faut pourtant convenir qu'il est étonnant qu'avec de tels principes les Coquettes soient aussi rares dans le Nouveau Monde, qu'elles sont communes dans le nôtre.

Nous finirons ces remarques par les sentimens de divers Peuples sur les bâtards. Nous les rendons en quelque façon responsables du crime de ceux qui leur ont donné la vie, & les méprisons comme s'ils étoient criminels eux-mêmes : mais si tout ce qu'on a écrit des prostitutions des filles Americaines est veritable, les bâtards du Nouveau Monde ne doivent point être exposés à des distinctions desagreables : cependant quelques (*a*) Peuples de l'Amerique sont, à ce qu'on assure, si jaloux de la pureté du sang, qu'ils excluent de la succession Roiale celui qui chez nous seroit le veritable heritier, & appellent au contraire le fils de la sœur à la succession. Ils en usent de même pour les autres heritages. Comment conciliera t'on ces idées ? Quoiqu'il en soit, la Religion Juïve excluoit autrefois les batards du sacerdoce & (*b*) l'Eglise Chrétienne a cru devoir suivre son exemple : mais quelques autres Religions ne les traitent pas si rigoureusement, & l'on assure que chez les Mahometans les enfans qu'une Mahometane (*c*) conçoit pendant le voiage de la Mecque sont reconnus pour legitimes, & adoptés dans la race de Mahomet avec le privilege de porter le turban verd, comme veritables enfans de ce Prophete. Tel est l'effet de la devotion sur le cœur d'un Musulman : elle le porte à (*d*) donner un caractere de sainteté à ce qui pouroit en d'autres tems reveiller toute la fureur de sa jalousie. Qu'on mette quelques Chrétiens dans un pareil cas, peut-être iront ils aussi loin que les Musulmans. A l'égard de l'antiquité elle n'a pas toûjours eu de l'aversion pour les bâtards. On a fort bien remarqué le Cocuage perpetuel de ses Dieux, & que sous le regne du Paganisme le Ciel étoit peuplé de bâtards. Il étoit juste que le défaut de naissance dans les Dieux & les demi-Dieux excusât celui des hommes, mais loin de s'en estimer moins pour être d'une naissance suspecte, quelques fa-

(*a*) A la *Virginie* & au *Canada*. Cela se pratique aussi à *Cochin* & dans le Roiaume de *Lowando* en Afrique. Vo. la Préface du Tome IV. du *Recueil de Voiages au Nord*.

(*b*) L'Eglise Catholique. Les Protestans ne feroient aucune difficulté de recevoir un Ministre bâtard.

(*c*) Un Musulman ne doit point avoir de commerce avec sa femme pendant le pelerinage de la Mecque. La Mothe le Vaier. Lettre 43. au Tome premier de ses Oeuvres in folio.

(*d*) Les Descendans de Mahomet sont reverés comme des Saints.

ſameux Conquerans ont voulu, à quelque prix que ce fut, paſſer pour bâtards des Dieux: pluſieurs grands hommes de l'Antiquité ſe ſont contentés de l'être des demi-Dieux ou des Nymphes: & c'étoit alors comme qui diroit aujourd'hui dans la Religion Chrétienne être le bâtard d'un Saint ou d'une Sainte. N'oublions pas l'expedient que prirent les Lacedemoniens épuiſés d'hommes par les guerres violentes qu'ils eurent à ſoutenir contre les Meſſeniens. Ils envoierent de jeunes gens à leurs femmes, permirent à leurs filles de coucher avec leurs eſclaves, authoriſerent les premiers venus à vivre à diſcretion avec elles. S'il eſt vrai que les premiers plaiſirs de l'amour ſoient très ſouvent plus propres à donner des Citoiens à l'Etat, que ceux du Mariage, on ne doit point être ſurpris que les bâtards iſſus du commerce illegitime des Lacedemoniens aient été aſſés puiſſans pour aller fonder Tarante dans un des plus beaux Païs de l'Italie. Il eſt vrai que les Lacedemoniens mirent dehors ces bâtards: mais ils n'étoient point en droit de leur reprocher la naiſſance, ni de les chaſſer de leur patrie. Nos idées ne ſont plus les mêmes: Nous penſons mieux que les Anciens, ſans vivre pourtant avec plus de retenue, mais nous ne ſouffririons pas que l'on fit chez nous des recrues de bâtards. De telles levées tireroient à conſequence & dépeupleroient les Provinces. Il vaut mieux paſſer le mal ſous ſilence & ſe ſupporter mutuellement dans le mariage.

Le nœud d'hymen doit être reſpecté,
Veut de la foi, veut de l'honnêteté.
Si par malheur quelque atteinte un peu forte
Le fait clocher d'un ou d'autre côté,
Comportés vous de maniere & de ſorte,
Que le ſecret ne ſoit point éventé.

CHAPITRE ONZIEME.

De la maniere de vivre des Americains.

IL ne faut chercher ni luxe ni délicateſſe dans la maniere de vivre de ces Peuples. Leur vie eſt l'image de celle des premiers ſiécles du Monde, de ces tems où l'on ne vivoit que de legumes, de glans & de fruits. Il n'eſt pas plus ſurprenant qu'ils ſe paſſent d'une infinité de choſes connues chez nous, qu'il l'eſt que nous ne puiſſions nous en paſſer: mais entrons un peu dans le détail. Avant la venue des Européens les Americains ne connoiſſoient pas l'uſage du pain dont nous nous ſervons. Ils ſéchoient & broioient enſuite des racines qu'ils reduiſoient en une pâte dont ils faiſoient ſouvent des gataux. Ils cuiſoient cette pâte de pluſieurs manieres differentes. C'étoit ſelon l'occurrence ou de la bouillie, ou de la farine: mais s'il falloit ſe preparer à la courſe, à la chaſſe ou la guerre, ils faiſoient durcir cette pâte pour s'en ſervir en voiage, comme nous nous ſervons de biſcuit. Tous ces uſages durent encore chez les Sauvages. Quelques-uns de ces Peuples ont celui du Maïz, qui eſt une eſpece de grain qu'ils mangent ordinairement roti, & c'eſt ainſi (a) que les Juifs & pluſieurs autres

(a) *Ruth.* Ch. 2. v. 14.

Peuples de l'Antiquité mangeoient autrefois le blé. La nourriture des premiers Romains aprochoit beaucoup de la ſimplicité de celle des Indiens Occidentaux. D'abord ils vecurent comme eux de bouillie & de racines, que la main même d'un Général d'Armée ratiſſoit & cuiſoit ſous la cendre du foier. Dans la ſuite, & long-tems après la fondation de la Republique, ils aprirent l'uſage du pain.

A l'égard des autres alimens des Americains, ils conſiſtent en fruits de la terre, en gibier & en poiſſon, ſans autre ſauce que l'appétit ; car ils ne connoiſſent ni ragouts ni autres aprêts, & même on nous aſſure que les Peuples de l'Amerique Septentrionale (*a*) ignorent entierement l'uſage du ſel, dont les Anciens faiſoient un cas ſi extraordinaire, qu'ils l'ont appellé divin. Ceux-ci ne l'oublioient ni à la table ni à l'Autel, & faiſoient ſouvent leur repas d'un morceau de pain & d'un peu de ſel. Pour remedier à la corruption des viandes les Sauvages de l'Amerique les boucanent ou les ſéchent au Soleil; ce qui revient à l'uſage de les fumer, qui eſt fort commun en Allemagne.

Pour ce qui eſt de la boiſſon des Americains, il faut d'abord la conſiderer dans toute ſa ſimplicité. La neceſſité fait avoir recours à l'eau, & le plaiſir au vin ou à quelque liqueur équivalente. Le bruvage le plus naturel & le ſeul que nos premiers peres aient connu c'eſt l'eau. Le vin & les autres boiſſons fortes ne furent inventées qu'après le déluge : cependant l'établiſſement de ces boiſſons artificielles ne fit pas oublier ſi-tôt l'uſage de l'eau, & les Heros eux-mêmes en buvoient ſouvent à leur ordinaire, comme on peut le voir dans *Homere*. Les Sauvages de l'Amerique en uſent auſſi; mais comme cette boiſſon froide n'eſt pas capable d'exciter la vivacité, & ne reveille ni la joie ni l'appetit, il n'eſt pas étonnant qu'ils aient inventé des liqueurs fortes, parmi leſquelles il n'en eſt pourtant aucune qui ait du rapport à celles qui ſont en uſage en Europe. Le *Caouin* des Breſiliens étant un extrait de Maïz pourroit peut-être ſe comparer en quelque façon à l'*eau de vie de grain*, & au ſuc de genevre dont la populace s'enivre en Hollande, ſi la maniere dont le bruvage Breſilien ſe fait n'étoit entierement differente. Quoiqu'il en ſoit, les Indiens Occidentaux font avec leurs boiſſons fortes les mêmes excés que les Peuples de nôtre hemiſphere font avec le vin &c. Le Breſilien noie ſes chagrins & trouve une ſource intariſſable de conſolations dans le *Caouin* comme nos buveurs dans le vin. Un Floridien qui s'enivre de ſon *Caſiné* y cherche tout le plaiſir qu'un matelot Hollandois cherche dans le jus de genevre, & s'étourdit à la guerre avec le ſecours de cette liqueur, comme nos Soldats avec de la poudre à canon détrempée dans de l'eau de vie, quand il faut monter à l'aſſaut. Les Orientaux font un pareil uſage du ſuc d'opium. On obſerve que les Americains n'ont pas moins de penchant à l'ivrognerie que pluſieurs Nations Européenes, & ſi l'on en croit (*b*) les Relations, un beuveur de la Floride mettroit hors de combat le plus aſſuré buveur d'Allemagne & le plus déterminé Suiſſe. Ils tiendroient tête aux Heros des premiers tems, qui buvoient dans des gobelets d'une grandeur ſi démeſurée, qu'un jeune homme n'en pouvoit ſoutenir le poids : ils ne craindroient pas ces vaſtes coupes de Ruſſie, qu'un étranger eſt obligé de vuider juſqu'à la derniere goute, dût il après cela coucher ſous la table; & ſi les *Boiés* de la Virginie & de la Floride ſoutiennent avec intrépidité la force de leur *Caſiné*, nos gens d'Egliſe ne témoignent pas moins de bravoure aux vandanges de Bacchus. A l'égard des Americaines, leur ivroguerie ne cede guéres à celle des hommes. Nos Européenes ne ſont pas tout-a-fait exemtes de ce défaut. On accuſe les

(*a*) *Leſcarbot.*
(*b*) *Leſcarbot*, *Coreal*, &c.

les femmes du Nord d'aimer les bruvages forts : les Angloises boivent à l'excés du *Punch* & des bieres fortes : les Hollandoises ne boivent pas moins volontiers le vin doux & l'eau de vie, & ni les unes, ni les autres ne regardent pas le cabaret comme un rendévous qui soit indigne de leur sexe. Les Dames Françoises ont perdu maintenant la coutume de tremper leur vin, & commencent à s'accommoder de la violence d'une liqueur que les Romains défendirent long-tems à leur femmes à cause des suites facheuses auxquelles l'yvresse peut exposer leur honneur. En effet il est difficile que la vertu ne s'égare dans les fumées de Bacchus : le vin dissipe la honte, assure la main de l'amour, & couvre d'un voile agreable ces scrupules que la temperance montre trop à découvert. Toute l'éloquence, toute la finesse d'une declaration d'amour faite de sens froid ne vaut pas la hardiesse qu'inspire le vin.

Esperés peu de vos discours,
L'Amour ne cede pas toûjours
A l'ardeur la plus raisonnable.
Souvent en buvant de bon vin,
On trouve le plus court chemin,
Pour rendre la belle traitable.

Il faut avouer que les manieres simples & grossieres des Sauvages, si éloignées par consequent de cette politesse qui nous est devenue presque naturelle, ne font pas concevoir une belle idée de leurs festins. Ils mangent très mal proprement à terre & avec les doits, n'aiant d'autre couvert que le pavé, sans s'essuier ni la bouche, ni les mains. Ils donnent souvent à chaque convié la portion qui lui revient du repas, (*a*) & c'est ainsi qu'en usoient autrefois les anciens Grecs. Ils ignorent l'usage des fourchettes & des serviettes, mais comme la bouillie est un de leurs principaux alimens, la necessité leur a apris à faire (*b*) des cuilliers qui imitent fort imparfaitement les nôtres. Des Relations nous parlent aussi (*c*) de certaines buchettes dont quelques-uns de ces Peuples se servent au lieu de fourchettes, pour porter la viande à la bouche; ce qui a du rapport aux petits bâtons (*d*) dont les Chinois se servent au même usage. A peine les Americains avoient ils celui de couper les viandes : avant la venue des Européans chez eux, ils les déchiroient sans autre façon. (*e*) En quelques endroits de l'Amerique Septentrionale celui qui donne le repas ne mange point & ne s'occupe qu'à servir ses hôtes : en d'autres il chante jusqu'à ce que le repas soit fini, & s'il ne fait pas l'office de chantre il en donne la commission à quelque personne de sa dépendance. On convient sans peine que toutes ces manieres sont si bisarres & si grossieres, qu'il est difficile de ne pas les traiter de sauvages : cependant notre ancien Monde peut en opposer de fort semblables au Nouveau. On nous assure (*f*) que les Chinois n'assistent point aux repas qu'ils donnent : les Perses, nous dit on encore, ne se servent pas de couteaux à table, & présentent les morceaux tout taillés à ceux qu'ils ont invité : mais laissons les manieres des Peuples qui sont éloignés de nous,

(*a*) *Feithii Antiq. Homeric.* L. 2.
(*b*) *Lescarbot.*
(*c*) *Relation de la Louisiane.* Tome V. du *Recueil de Voiages au Nord.*
(*d*) *Memoires de la Chine par le P. le Comte.*
(*e*) *Lescarbot* ubi sup.
(*f*) *La Mothe le Vaier.* Lett. 94. To. II. de ses *Oeuvres* in fol.

nous, & cherchons en Europe des exemples de cette groſſiereté que nous avons trouvée dans les Sauvages. Il n'y a pas encore long-tems que les Hollandois ignoroient l'uſage des napes & des ſerviettes : un linge bleu faiſoit le tour de la table, & paſſant de main en main étoit ſeul deſtiné à eſſuier la bouche & les doits des Convives. Ce Peuple ne connoiſſoit d'autre fourchette que les doits, qui ſouvent même ſervoient encore & de cuilliers & de coutaux. Il eſt vrai que l'exceſſive propreté, dont les Dames Hollandoiſes ſe piquent chez elles, étoit en partie la cauſe de la dégoutante ſimplicité de leurs repas : mais ce motif ne rend la ſimplicité Hollandoiſe ni plus aimable ni plus digne d'être imitée que celle que nous connoiſſons aux Americains. Nous obſerverons en paſſant, que les Cuiſiniers François ont donné aux Hollandois & à toutes les Nations de l'Europe d'excellentes leçons ſur le bon gout & ſur les aprêts. Les principes auxquels on les a formé ne ſe perdront pas ſi-tôt.

Les Anciens avoient des feſtins de Religion : les Sauvages en ont de pareils : il s'y agit ſouvent de préparatifs de guerre, qu'ils accompagnent toûjours de quelques Ceremonies Religieuſes. Ces feſtins ſont auſſi mêlés de chanſons à l'honneur de leurs Dieux & de leur Heros, & de maledictions contre l'ennemi. Nous ne pratiquons plus aujourd'hui de ſemblables ceremonies : mais nous remarquerons que les Allemans (*a*) traitoient autrefois de la guerre & de la paix dans leurs feſtins. Nous ne trouvons rien dans les nôtres, qui ſe reſſente de la pieté que l'on attribue à ceux des Anciens, ſi ce n'eſt la ſolemnité de certains jours, qui ſouvent nous excite à boire & manger avec nos amis pour des deſſeins fort differens de ceux que la pieté doit inſpirer : mais après tout qui nous aſſurera, qu'il y ait eu beaucoup de religion dans les feſtins religieux des Anciens ? Défaiſons nous de cette prévention qui nous aveugle ſur l'Antiquité & nous fait parler avec entouſiaſme de la vertu de nos Ancêtres. Les préliminaires du repas étoient autrefois pour les Dieux : on leur ſacrifioit, on leur faiſoit des libations, on leur adreſſoit des prieres. Un ſigne de croix, un *benedicite* ſont les préliminaires des notres. Chez les Allemans les prieres de table ſont aſſés bien proportionnées à la longueur de leurs repas.

Au *Canada* les femmes (*b*) ne mangent point avec les hommes : elles ont un lieu ſeparé pour elles. Cet uſage s'obſerve en Eſpagne & en Italie, mais par des motifs qui peut-être ſont inconnus au *Canada*. Le François plus raiſonnable, & preſque le ſeul au monde qui naiſſe avec des manieres libres & aiſées, fait peu de cas de la bonne chére, ſi les Dames ne ſont de la partie. Les Gaulois leurs prédeceſſeurs avoient le même gout pour le ſexe, & les Allemans, que l'on accuſe à tort de n'en avoir que pour le bon vin, étoient du caractere des anciens Gaulois. Les uns & les autres admettoient les femmes aux feſtins & même aux Conſeils. Les premiers Romains, uniquement occupés à la conquête de l'Univers, mépriſoient tout ce qui ne portoit pas le nom de Soldat, & traitoient avec beaucoup de dureté leurs femmes & leurs enfans. La galanterie ne s'introduiſit dans la Republique qu'avec le luxe, & le beau Sexe ne fit l'honneur des feſtins de Rome qu'aprés que les Romains, infiniment plus polis que leurs Ancêtres, mais en même tems beaucoup moins guerriers, eurent quitté Mars pour ſervir l'Amour. Les Hollandois font des parties de plaiſir avec les Dames comme ſi elles n'y étoient pas : rien de plus commun chez eux que de voir les hommes ſeparés des femmes dans un même appartement. Un Sexe s'y divertit ſans

(*a*) Les anciens Perſes avoient la même coutume.
(*b*) *Leſcarbot* ubi ſup.

ſans prendre part aux plaiſirs, de l'autre, & le galand y quitte ſa maîtreſſe avec autant de reſpect & de gravité que s'il ne la connoiſſoit pas. Le principe qui ſepare les Sauvages d'avec les femmes n'eſt pas à beaucoup près le reſpect. C'eſt au contraire le mépris ; c'eſt un air de ſuperiorité qu'ils ſe donnent ſur un ſexe qu'ils ne croient fait que pour leur uſage. Peut-être que dans ſon origine, le principe des Hollandois n'étoit pas trop éloigné de celui des Sauvages du *Canada*. La fierté bruſque de cette Nation nous perſuade que les hommes s'y croient fort ſuperieurs aux femmes, & l'idée groſſiére qu'ils ont de la liberté ne leur permet guéres de ſe géner aux égards que la politeſſe demande ailleurs pour les Dames. Pour prouver en quelque façon ce que nous venons d'avancer ici, voions la ſignification du mot, qui, en langue Hollandoiſe déſigne une femme mariée. On ne peut le traduire en François que par ces deux-ci (*a*) *femme Domeſtique*. Quoiqu'il en ſoit on auroit tort maintenant d'attribuer aux Hollandois du mépris pour le beau Sexe : on voit qu'ils font de leur mieux pour ſurmonter le caractere dominant de leur Païs : mais après tout il eſt certain que la maniere dont leur jeuneſſe eſt élevée éloigne les garçons des honnêtes filles, parce qu'on ne leur enſeigne pas le moien de les fréquenter avec politeſſe : d'où il reſulte que ſur la matiere d'amour ils ne ſavent que ce que (*b*) le fils de frere Philippe ne pouvoit ignorer à vint ans. Du reſte ou peut dire d'eux, ſans vouloir choquer les particuliers, qui peuvent faire exception à ce défaut general de la Nation,

(*c*) *Qu'ils ſont très neuf hors la boutique,*
Et quelque peu d'Arithmetique.

D'autre côté les jeunes filles peu accoutumées à voir des hommes ignorent parfaitement l'art de ſe défendre contre leurs ruſes, & tombent dans leurs filets avec une facilité qui prouve le peu d'experience qu'elles ont de la legereté des hommes. Il ſeroit difficile de trouver un Païs où le Sexe fut plus naïf & plus ingenu en amour, ni qui ſe perſuadât mieux qu'un conteur de fleurettes viſe directement au mariage.

On nous aſſure que les Sauvages Americains obſervent exactement entr'eux les devoirs de l'humanité. Peu jaloux de l'abondance des biens ils ſe partagent mutuellement leur chaſſe & leurs proviſions, ſans ſe charger des ſoucis qui rongent ailleurs les hommes, & qui les allarment ſi fort quand ils jettent les yeux ſur l'avenir, qu'on peut dire d'eux avec raiſon ce que le Chevalier de Cailli a dit d'un Avare,

Qu'ils veulent avoir dequoi vivre après leur mort.

„ Les Sauvages, dit (*d*) *Leſcarbot*, que nous avons déja cité ſouvent, ont cette „ charité mutuelle, laquelle a été ravie d'entre nous depuis que le mien & le „ tien ont pris naiſſance. Ils ont l'hoſpitalité, propre vertu des anciens Gau- „ lois, leſquels contraignoient les paſſans & les étrangers d'entrer chez eux & y prendre la refection. " On peut dire à la louange des François, qu'ils ſont vrais imitateurs de l'hoſpitalité des anciens Gaulois ; car il n'y a point de Nation qui ait plus d'égards pour les étrangers. Les Allemans ont hérité de leurs Ancêtres ce caractere ſi digne de l'humanité, & ſi eſtimé chez les premiers hommes, que chacun ſe faiſoit alors un devoir de loger les étrangers & les voiageurs. On nous

O 2 dit

(*a*) *Huisvrou.*
(*b*) Voiés les *Contes* de la *Fontaine*.
(*c*) Ibid.
(*d*) *Hiſtoire de la Nouvelle France.* Tout ce que dit cet Auteur des Americains Septentrionaux ſe peut dire auſſi des Meridionaux.

dit encore que les anciens Grecs, & les Romains après eux, avoient la coutume de ſerrer avec ſoin pour les étrangers une portion de ce qui ſe deſſervoit de leur table. Les Loix Judaïques recommandoient auſſi fort expreſſement d'avoir de la charité pour les étrangers.

Lorſque les Sauvages de l'Amerique Septentrionale s'aſſemblent pour des affaires publiques ou particulieres, l'ouverture des déliberations ſe fait par la pipe. On doit convenir que l'uſage du tabac n'eſt pas moins commun en Aſie qu'aux Indes Occidentales. Les Turcs en font leurs delices, & même la paſſion de ces Muſulmans pour le tabac eſt ſi grande, (a) qu'on voit quelquefois des Turcs empalés pour leurs crimes demander aux paſſans une pipe de tabac. Il y a plus de cent cinquante ans que cette plante s'eſt fait connoître en Europe: depuis ce tems-là le tabac a fait une fortune des plus rapides & s'eſt acquis chez nous une reputation qui durera juſqu'à la conſommation des ſiécles. Les Anglois, & les Hollandois ſurtout, ont la coutume d'offrir la pipe à ceux qui les viennent viſiter. Nous ne nous étendrons pas davantage ſur le mérite d'une plante qui n'eſt pas ennemie du vin, & qui entretient fort agreablement la méditation des gens de lettres. *Leſcarbot* écrit que les Sauvages du *Canada* ſoutiennent quelquefois la faim pendant huit jours par le moien de la fumée du tabac.

CHAPITRE DOUZIEME.

De leurs Maladies, & de la Methode qu'ils emploient à les guérir.

LEs Americains ſe gueriſſent très ſouvent de leurs maladies par un exercice violent. Cette methode eſt fort agreable à la Nature, qui, par le mouvement du corps, ſe débaraſſe de pluſieurs ſuperfluités dangereuſes, briſe les particules groſſiéres qui embarraſſent le ſang, & lui rendant la fluidité neceſſaire, lui aide à diſſoudre par ſa circulation les humeurs épaiſſes qui le corrompoient. Ces principes ſont naturels; le deſir de vivre & de conſerver la ſanté enſeigne ces raiſonnemens, mais cependant ils ſont dûs à une experience reiterée, que es Americains ont acquiſe inſenſiblement comme nous. Il eſt certain que le ſeul exercice du corps féroit chez nous plus de cures que les plus habiles Medecins n'en peuvent faire avec leurs drogues, ſi l'on ne ſe livroit à la molleſſe, & ſi la crainte de la mort n'ôtoit la force & le courage aux malades. L'exercice continuel de nos artiſans les garantit de beaucoup d'infirmités auxquelles ils ſe verroient expoſés s'ils avoient le loiſir d'être malades. Il ne faut donc pas être ſurpris que les Americains toûjours actifs ſoient plus ſains & plus vigoureux que nous.

Les Floridiens ont l'uſage des vomitifs comme nous, mais ils ne les emploient guéres que dans les grandes maladies. Ils ſcarifient les parties attaquées de rumatiſme. Les Breſiliens & ceux de la Nouvelle Andalouſie ont auſſi l'uſage des vomitifs: mais ils gueriſſent les rumatiſmes par la friction. L'exceſſive chaleur du jour & la grande fraicheur des nuits aſſés ordinaire en ces Climats Meridionaux peuvent avoir apris à ces peuples l'utilité de la friction. „ Quelques ridicules que nous paroiſſent les „ uſages des Americains dans la cure des maladies, il faut ſuppoſer qu'il y a „ quel-

(a) *Thevenot* dans ſes Voiages.

„ quelque raiſon legitime qui les autoriſe. " C'eſt ainſi que s'exprime *Coreal.* Les Breſiliens font faire de longues diettes à leurs malades & défendent leur methode par cet Aphoriſme veritable; *qu'il faut tuer le mal par la faim.* Les Americains obſervent encore de faire ſuer leurs malades. Nos Medecins anciens & modernes ont converti en ſyſtemes toutes ces pratiques differentes que la ſeule expérience autoriſe chez divers Peuples du vieux & du nouveau Monde. Les Peruviens ne ſe ſervoient que des ſimples pour la gueriſon de leurs malades: mais pour les fluxions & autres maladies exterieures ils emploioient ou le feu naturel, ou le feu artificiel, remede connu autrefois des Egyptiens, qui s'en ſervoient non ſeulement contre les fluxions, mais même contre des maladies plus facheuſes. Les Maures emploient auſſi le feu dans leurs maladies, & ſur tout pour la gueriſon des maux de tête.

On ſait aſſés que les hommes le mieux conſtitués ſont expoſés à des maladies dangereuſes; qu'un ſimple atome peut cauſer des maux incurables, & qu'enfin nous naiſſons tous (*a*) avec de malheureuſes diſpoſitions à des infirmités ſans nombre. Il ne faut que jetter les yeux ſur la Deſcription Anatomique du corps humain, pour voir que la vigueur de l'homme, ſa capacité, ſes lumieres, ſon intelligence ne tiennent à rien, & que la délicateſſe des reſſorts qui le font agir eſt beaucoup plus merveilleuſe que celle de la plus parfaite de toutes les montres. C'eſt cette delicateſſe qui a fait dire que le paſſage de la ſanté à la maladie eſt imperceptible, que la vie & la mort ſe touchent, que la mort nait avec l'homme;

(*b*) *Qu'il commence à mourir long-tems avant qu'il meure,*
Qu'il perit en détail imperceptiblement.

A conſiderer l'homme dans cet état de miſere, il y aura lieu de s'étonner qu'il puiſſe reſiſter ſeulement la moitié d'un ſiécle à des fatigues infinies: cependant il les mépriſe, il s'y expoſe, il ſe défend courageuſement contre les maux qui l'environnent, & prolonge même ſa vie au delà des bornes étroites qui lui ſont preſcrites. Ce n'eſt point à la Medecine qu'il doit ſa force, c'eſt à des travaux ſans ſoucis, à une vie uniforme, à cette tranquilité dont nous nous ſommes privés malgré nos lumieres, & que la ſimple nature accorde aux Americains; enfin à cette indifference pour les biens qui ne ſe trouve guéres que chez les Sauvages. Les Voiageurs nous apprennent qu'avec ces ſecours ils vivent ſains & robuſtes juſqu'à cent ans & même bien au delà. (*c*) *Leſcarbot*, après avoir dit que les Americains Septentrionaux vivent ordinairement cent quarante ou cent ſoiſſante ans, ajoute, *qu'en tout age les Sauvages de la Nouvelle France ont toutes leurs dens*, ce qui eſt peu commun chez nous paſſé cinquante ans. Il ne l'eſt guére plus de vivre au delà des ſoiſſante. Ni les Cours des Princes, ni les bourgeois même ne peuvent produire que peu d'exemples de perſonnes qui parviennent à quatre vint ans; mais on en trouve pluſieurs de cet age à la campagne, dans les bois & dans les montagnes, où les ſoucis, les paſſions & les plaiſirs ne pénetrent pas ſi facilement. Le Nord de l'Europe, les montagnes de la Suiſſe & quelques Provinces de France nous fourniſſent auſſi des exemples d'une longue vie; ce qui ce-

(*a*) *Totus homo à natura morbus.*
(*b*) *Mad. Des-Houlieres.*
(*c*) *Hiſtoire de la Nouvelle France.*

cependant eſt fort au-deſſous de ce que les Relations du Nouveau Monde nous apprennent de la vieilleſſe vigoureuſe & de la longue vie des Americains.

Les Prêtres-Medecins des Sauvages emploient ſouvent les charmes & les enchantemens pour la gueriſon de leurs malades. Nous avons parmi nous un ordre de gens qui abuſe de la crédulité du vulgaire par une methode aſſés ſemblable à celle de ces Impoſteurs Americains. (*a*) Les Enſalmiſtes, ou plûtôt les Anſelmiſtes ſe vantent de guerir les plaies par les parolles : les *Salueurs* font accroire aux Eſpagnols qu'ils ont la même vertu par le nom de Sainte Catherine; d'autres en Italie gueriſſent la morſure des Serpens au nom de Saint Paul, d'autres au nom de Saint Huber. Il ſeroit inutile de donner ici le détail d'une infinité de moiens ſuperſtitieux que l'on a mis en œuvre pour guérir les maladies. Les uns ſont abolis, les autres ſubſiſtent encore, & trouvent du crédit chez le Peuple. Quand ces pratiques ridicules ſeront détruites il s'en élevera de nouvelles ſur leurs ruines. Les Anciens ſont tombés avant nous dans les mêmes extravagances, & nous nous en moquons aujourd'hui. L'Amerique pourroit nous en reprocher de pareilles.

Les Sauvages font quelquefois parade de leur conſtance. (*b*) Ils prennent des charbons allumés & les mettent ſur leurs bras: (*c*) ils ſe font des inciſions &c. Sans alleguer des exemples de cette nature, l'Hiſtoire de la découverte des Indes Occidentales ſera un monument éternel du courage de ces Peuples idolatres au millieu des tourmens que le zéle Eſpagnol leur faiſoit ſouffrir pour les attirer à la foi de Jesus-Christ. Les pénitences, les auſterités & la diſcipline des Mexique, du Perou, de la Virginie &c. ſe trouvent dans les Cultes anciens & modernes. Surtout la diſcipline des jeunes gens des Païs que nous venons de nommer eſt très remarquable; mais le noviciat des Capucins ne l'eſt pas moins, & ſi nous paſſons aux Mahometans, nous trouverons chez eux des recrues de Fidelles qui ſoufrent à la gloire de Dieu & de Mahomet. Les anciens Lacedemoniens éprouvoient à l'Autel de Diane la patience de leurs enfans. De jeunes garçons de 15. ou 16. ans ſe fouettoient tout nuds, juſqu'à ce que le ſang coulât aux yeux de la plus chaſte des Déeſſes. Les anciens Perſes éprouvoient par une diſcipline très longue & très rude ceux qui vouloient entrer dans le Collége des Mages. Une des moindres épreuves étoit celle du feu & de l'eau.

CHAPITRE TREIZIÉME.

De la Civilité des Americains, de leurs Vertus & de leurs Vices.

Les Sauvages de l'Amerique n'ont point ce détail de civilité dans lequel nos uſages nous font entrer : ils ignorent cet échange de complimens, & cette agreable, mais paſſagere affabilité, qui ſont les deux ſources des faux jugemens que l'on fait ſur le caractere de ceux avec qui l'on ſe rencontre dans le commerce de la vie civile. Ils ignorent tout ce que nous appellons bienſeances, & ne gé-

(*a*) *Naudé* Apologie pour les grans hommes accuſés de Magie. Edit. de 1712.
(*b*) *Leſcarbot* ubi ſuprà.
(*c*) *Coreal* & autres.

génent que le moins qu'ils peuvent les volontés de la Nature: ils n'ont ni la retenue, ni la propreté, ni la discretion que le *savoir vivre* nous aprend, & ne connoissent que fort imparfaitement le respect que l'on se doit d'égal à égal & de maître à serviteur. Toutes ces qualités ne s'accordent guéres avec un genre de vie où l'on connoît moins la societé par ses agremens que par la necessité de s'unir. Ajoutons qu'elles ne s'acquierent que par l'usage du monde, en fréquentant des personnes pour lesquelles on est forcé d'avoir des égards, soit à cause de leur age, soit à cause de leur rang; ou parce qu'elles sont étrangeres, ou parce qu'on ne les connoît pas. Les Sauvages Americains, uniquement occupés à pourvoir aux necessités de la vie, que la Nature n'étend pas au delà de la mediocrité, s'embarassent peu de tous les égards qui nous font dépendre les uns des autres. En un mot si l'on excepte l'obeissance que ces Peuples rendent à leurs Chefs, la déference qu'ils témoignent à leurs Anciens, & celle des enfans pour leurs Parens, on peut dire qu'ils méprisent tous les principes qui ménent à la politesse des mœurs. On peut fort bien comparer les Sauvages aux enfans: les idées naturelles des uns & des autres ne s'accordent que des maniéres qui autorisent leur indépendance: ils renoncent volontiers à tout ce qui peut les géner. De là nous tirerons ces maximes; que plus on aime l'indépendance & moins on est susceptible de politesse; que l'arrogance, & la grossiéreté sont ordinaires aux Republicains; & qu'au contraire la subordination qui est établie dans les Monarchies entretient la politesse. Ceux qui connoissent les mœurs des Republicains modernes & qui ont bien lû l'histoire des anciennes Republiques ne prendront pas pour des paradoxes les maximes que nous venons d'avancer.

Nous ne prétendons pas comprendre les Mexicains & les Peruviens dans le caractere que nous avons attribué aux autres Americains. L'Histoire de ces Peuples nous fournit de grandes preuves de leur politesse, à la verité differente de la notre, mais cependant aussi estimable, puisqu'elle étoit fondée sur les mêmes regles qui établissent le *Savoir vivre* dont nous nous vantons. Les Mexicains adoucissoient par l'éducation la grossiereté qui est naturelle aux enfans, formoient leurs inclinations, (*a*) leur enseignoient la modestie & la civilité, même la maniere de marcher & d'agir, corrigeoient les défauts de la jeunesse, empéchoient le progrés des passions naissantes. Les Peruviens ne se donnoient pas moins de peine pour former la jeunesse de leur Etat. Les uns & les autres entretenoient chez eux une subordination, qui n'a rien d'insupportable, quand elle est établie sur la naissance que la Providence nous a marquée, ou sur le rang qu'elle nous assigne, & que la tyrannie n'y a point de part. Sans cette subordination les hommes n'ont plus de vrais égards les uns pour les autres, parce qu'ils tâchent tous de s'attribuer une égalité pleine d'insolence & d'orgueil. Cela est évident en certains Païs, où le moindre faquin décide sur la conduite de ses Souverains, & se compare hardiment aux premieres personnes de sa Patrie, parce qu'il se trouve revêtu d'un bien qui suspend le jugement de ses concitoiens, & sans lequel il paroitroit aussi grossier que les Sauvages des Indes Occidentales.

(*b*) Les Sauvages de la Nouvelle France n'observent en s'abordant aucuns préliminaires d'amitié: ils vont droit où ils doivent aller, s'asseoient étant arrivés, se mettent à fumer, & font ensuite passer la pipe de main en main. Ce que les Canadiens pratiquent avec la pipe se pratique avec le verre par les Allemans & par

(*a*) *Histoire de la Conq. du Mexique.*
(*b*) *Lescarbot* ubi suprà.

par les Peuples des Païs-bas. Ils boivent à la ronde dans le même verre & celui qui regale boit le premier : cependant cet usage s'abolit parmi les gens de façon. Quand les Floridiens arrivent à leurs Assemblées, ils se saluent mutuellement, après avoir salué leur Chef & les plus anciens de l'Assemblée. Nous gardons le même ordre dans notre maniere de saluer.

Nous observons de saluer ceux qui éternuent, & souvent même de leur faire quelque souhait. Les Anciens Paiens ont eu cette coutume avant nous, & l'Yncas *Garcilasso de la Vega* (*a*) témoigne qu'elle étoit en usage à la *Floride*.

Les Sauvages ont les mêmes principes de vices & de vertus que nous avons; on sait assés que cette proposition est incontestable. On sait qu'un enfant Americain & un enfant Européen, qui viennent de naître, ne different en rien encore, & que Dieu a créé l'un & l'autre pour être des creatures raisonnables : cependant nous ne saurions nous empêcher de mettre une extréme difference entre eux & nous. Peu s'en est fallu qu'on ne les ait regardé comme des gens d'une autre espece. Essaions de détruire un préjugé qui, au tems de la découverte du Nouveau Monde, a fait périr des millions d'Americains, & ne nous autorise que trop encore à violer à l'égard de ceux qui restent les droits de l'humanité. Nous voions dans l'Histoire de la découverte de ce Continent de beaux exemples de courage & de valeur: on trouve dans l'Amerique Septentrionale la force & l'intrepidité, qui ne sont pas les moindres parties de la Vertu heroïque: Enfin tous ces peuples craignent beaucoup les reproches, & la honte que traine après soi la lacheté. „ Ils „ sont, dit *Lescarbot*, excités à bien faire par l'honneur, d'autant que celui en- „ tr'eux est toûjours honoré & s'acquiert du renom, qui a fait quelque bel ex- „ ploit. " En recompense il faut avouer qu'ils tombent dans un vice bien opposé à la magnanimité; c'est la vengeance à laquelle les Peuples de l'une & de l'autre Amerique ont une inclination surprenante & qui dégenere en brutalité; mais il y a même en cette vengeance une espece de generosité. Ils l'exercent contre les hommes, parce qu'ils ont la force de leur resister, (*b*) & sauvent la vie aux femmes & aux petits enfans. Ils retiennent ceux-ci dans un esclavage perpetuel. Les Peuples l'Antiquité en usoient de même.

Les Péruviens faisoient observer dans leur Empire le premier principe de la Morale dicté aux hommes par la Loi naturelle; assavoir de ne rien faire aux autres que ce que nous voudrions qu'on nous fit. Nous avons déja donné des exemples de cette équité naturelle, qui est comme gravée dans le cœur de l'homme. Les Americains observent les uns envers les autres une fidelité inviolable, & resserrent les liens de leurs societés avec un desinteressement qui n'est pas commun ailleurs. Ils reservent pour leurs ennemis les ruses, & les subtilités, même le parjure; ce qui est l'effet de l'orgueil des hommes : car nous avons tous quelque penchant à exclurre du droit naturel ceux qui ne sont pas de nôtre societé : mais ce penchant, qui surtout se fait sentir en tems de guerre, n'est pas également violent dans les cœurs de tous les hommes. Quoiqu'il en soit c'est peut-être à cette disposition qu'est dû le mépris que l'on a pour les étrangers & pour leurs manieres, & ces façons de parler injurieuses dont les François eux mêmes n'ont pû se défaire encore. *C'est un Alleman, il me prend pour un Alleman, il entend aussi peu raison qu'un Suisse.* Il faut avouer que ces expressions caracterisent fort bien ces peuples : mais un Alleman seroit il moins en droit de

(*a*) *Histoire de la Conquête de la Floride.*
(*b*) *Lescarbot* ubi suprà.

de dire, *c'est un François*, s'il vouloit donner l'idée d'un homme leger & changeant ?

Les Americains sont ennemis de l'avarice. Insensibles aux peines & aux plaisirs que donnent des biens préparés de longue main, ils n'amassent que les provisions necessaires à la vie, & tiennent le reste pour superflu. On observe que dans les échanges qu'ils font avec les Européans ils s'attachent particulierement à l'utile, & s'il en faut croire les Voiageurs, l'estiment beaucoup plus que nous. Un d'entr'eux dit à ce sujet qu'ils mesurent la valeur des choses à l'usage qu'ils prétendent en tirer, au lieu que chez nous la valeur des choses dépend très souvent de nôtre imagination & d'un faux éclat qui flate la vanité. Il est pourtant certain qu'ils ne sont ni moins vains ni moins glorieux que nous : mais la maniere est differente & leurs idées sont moins corrompues.

Ils aiment assés à donner : ils ne se visitent guéres sans se faire mutuellement des présens. Il seroit plus difficile de donner une idée avantageuse de leur temperance & de leur sobrieté, que de leur liberalité. Nous avons déja parlé de l'inclination qu'ils ont à boire avec excés. Ils mangent de même, souvent & avec dissolution. Voilà à peuprés à quoi se reduit ce qu'on pourroit dire touchant les vertus & les vices des Sauvages. Un plus long détail seroit inutile, & rendroit suspect tout ce qu'on avanceroit sur cette matiere. Nous disons qu'ils suivent mieux que nous les regles de la nature : mais ils naissent comme nous avec le germe des passions, & ce germe pourra se développer un jour. Qu'on les expose à tous les objets dangereux qui corrompent nôtre jugement : s'ils resistent toûjours à la tentation, il faudra convenir de bonne foi qu'ils ont un naturel plus heureux que nous.

CHAPITRE QUATORZIEME.

De l'Agriculture des Americains.

NOus n'avons que peu de remarques à faire sur ce sujet. Ces Peuples ne cultivent point la terre à nôtre maniere. (*a*) „ Ils la remuent avec des „ crocs de bois, (ou plûtôt avec des pieces de bois pointues,) netoient les mau- „ vaises herbes & les brulent (sur la terre. Les cendres de ces herbes servent à „ l'engraisser, ce qui se pratique de même en plusieurs endroits de l'Italie.) Ils „ engraissent aussi leurs chams de coquillages de poisson . . . . . puis assem- „ blent leur terre en petites mottes éloignées l'une de l'autre de deux pieds, & „ le mois de Mai venu ils plantent leur bled dans ces mottes de terre, à la „ façon que nous faisons les féves, fichant un bâton, & mettant quatre grains „ de bled separés l'un de l'autre . . . . dans le trou ; & entre les plantes du- „ dit bled . . . . ils plantent des féves. . . . . La moisson faite ils serrent „ leur bled dans la terre en des fosses qu'ils font en quelque panchant de col- „ line, pour l'égout des eaux, garnissant de nattes ces fosses : & cela font ils „ parce qu'ils n'ont point de maison à étages, ni de coffres pour le serrer autre- „ ment :

(*a*) *Lescarbot* ubi suprà.

„ ment: puis le bled conſervé de cette façon eſt hors la voie des rats & ſou-
„ ris. “

„ Pluſieurs Nations de deça, continue l'Auteur qui nous fournit ce paſſa-
„ ge, ont eu cette invention de garder le bled dans des foſſes : car *Suidas* en
„ fait mention . . . . & *Procope* au ſecond Livre de la Guerre Gothique dit,
„ que les Goths aſſiégeant Rome tomboient ſouvent dans des foſſes où les ha-
„ bitans avoient accoutumé de retirer leurs bleds. *Tacite* rapporte auſſi, que les
„ Allemans en avoient, & ſans particulariſer davantage, en pluſieurs lieux de
„ France ils gardent aujourd'hui le bled de cette façon. “ Au tems des ſemail-
les les Anciens aſſemblent le Peuple pour labourer ou fouir, & l'on prépare en même tems dequoi boire & ſe rejouïr, comme ce la ſe pratiquoit autrefois, & comme on l'obſerve encore aujourd'hui chez tous les Peuples de l'Univers.

CHAPITRE QUINZIE'ME.

Des guerres des Americains.

LEs guerres des Americains ne ſont cauſées ni par l'avarice ni par l'ambition, mais par une eſpece de point d'honneur qui fait que l'un ne veut pas ceder à l'autre, & preſque toûjours pour des injures, dont la memoire paſſe chez eux de pere en fils comme un heritage. Cette humeur guerriere eſt peut-être auſſi ancienne que les premiers établiſſemens des Aſiatiques en Amerique. Voici du moins ce qu'on croit pouvoir avancer ſur cet article. Les hommes naiſſent libres & ennemis de la contrainte; mais avec ce caractere ils aiment à ſe faire des ſujets: ils ne peuvent ſouffrir de concurrent, & cependant ils veulent trouver de l'émulation: quand ils l'ont trouvée ils ne ſe contentent pas de diſputer, ils veulent vaincre: ont ils vaincu, ils veulent abaiſſer l'émule. Où les trouver ces émules? Les Puiſſances du Ciel ſont trop élevées, les bêtes ne ſont pas en état de diſputer avec nous ſur le point d'honneur: il faut donc chercher dans ſa propre eſpece des ſujets capables d'entretenir cette émulation, & voilà l'origine des guerres éternelles des Americains. Qu'on examine attentivement les diſputes, le point d'honneur, les petites guerres & les haines des enfans, on y trouvera le même principe. Ils ſe querellent par émulation, mépriſent, ſoumettent, mortifient le vaincu. Celui-ci ſe releve, ſecoue le joug, ſe vange. La querelle devient ſerieuſe & la haine ſuccede à l'émulation. C'eſt auſſi à cette jalouſe émulation, effet naturel de l'orgueil humain, qu'il faut attribuer l'amour des anciens Grecs pour la guerre. Ils étoient ſi prévenus en ſa faveur, qu'ils reconnoiſſoient cette inclination pour la premiere des vertus, & que pour mieux marquer le reſpect qu'ils avoient pour elle, ils tiroient du nom du Dieu de la Guerre (*a*) le mot qui exprime l'excellence de la bonté. Ils avoient la coutume de ſe tenir toûjours armés, ils alloient armés aux feſtins, aux plaiſirs, aux réjouiſſances dont ils honoroient les Dieux, & ne perdoient jamais de vue cette émulation chatouilleuſe, ſi bien marquée dans le caractere des Heros de l'ancienne Grece. Les Americains, en qui nous connoiſſons moins cette vertu Heroïque dont nous fai-

(*a*) Ἄριϛος excellent d'ἄρης nom Grec de Dieu Mars. V. *Feithii* Antiq. Homer. Lib. IV.

faiſons aſſés volontiers hommage aux Grecs & même aux Romains, obſervent auſſi de ſe tenir continuellement armés. On remarque le même génie dans les Peuples guerriers de l'Aſie & dans les anciens Peuples du Nord. Enfin ne diroit on pas que les Eſpagnols ont voulu du moins conſerver l'image d'une coutume que leurs Ancêtres les Cantabres, & les Iberiens n'avoient pas moins adoptée que les autres Peuples guerriers de l'Antiquité? On ſait avec quel attachement les Eſpagnols modernes gardent l'épée à leur côté, & que les plus vils Artiſans de cet Etat y attachent leurs Lettres de Nobleſſe.

Tous les Peuples de l'Amerique commencent leurs guerres par des motifs établis ſur la Loi naturelle, qui permet d'uſer de repréſailles. On leur a tué leurs compatriotes, leurs amis, leurs proches. Il s'agit de les vanger. Les Anciens ſont les Orateurs, ils animent à la guerre, donnent le ſignal de la marche & ne ceſſent en marchant d'exhorter les guerriers à la vengeance. On ſait que les Grecs avoient la même coutume, & que le chant de quelques Poëſies, qui contenoient des exhortations à la vertu militaire & au mépris de la mort, ſervoit chez eux de préliminaires au combat. La melodie du chant étoit d'une nature à faire le même effet que les vers.

Les harangues des Breſiliens durent, (*a*) nous dit-on, quelquefois ſix heures. Quelques Peuples de la Nouvelle France éprouvent le ſort de la guerre d'une façon aſſés remarquable. (*b*) Ils ſe font attaquer par leurs femmes, & ſe battent contr'elles dans toutes les formes. S'ils en ſont vaincus, c'eſt pour eux un bon augure; mais s'ils les battent, c'eſt un préſage de leur malheur. Les Americains Septentrionaux déclarent la guerre par le refus du Calumet, & les Meridionaux par le refus de recevoir les danſeurs qu'on leur envoie. Nous parlerons de toutes les ceremonies du Calumet en un autre endroit. Ceux qui reprennent le Calumet qu'on refuſe de recevoir, ſe retirent après avoir fait la danſe de guerre, ſans que le Peuple ennemi viole en aucune façon envers eux le droit des gens. Ne pourroit en pas comparer ces Ceremonies à nos Déclarations de Guerre par des Herauts, à ſon de trompe &c.?

La mêlée commence par de grands cris qui ſont en uſage chez les Peuples le plus civiliſés. On dit que les anciens Lacedemoniens faiſoient le contraire, & qu'ils commençoient la bataille avec beaucoup de ſilence & de phlegme. Les Breſiliens jouent d'une eſpéce de flutte qu'ils font avec les os des jambes de leurs priſonniers. Et la vue de ces os, & le ſon de ce funeſte inſtrument animent également ces Peuples, dont l'acharnement inconcevable trouve des exemples même chez les Nations qui portent le nom de Chrétiens. Il eſt du devoir des Guerriers Sauvages de ſe refuſer quartier; il l'eſt encore plus de perir en ſe défendant & après avoir exterminé beaucoup d'ennemis. Leur courage n'eſt pas une fougue paſſagere que la moindre reſiſtance arrête; ce n'eſt point un feu, qui s'allume & s'éteint tout d'un coup, effet d'une violente agitation des eſprits, qui ſe calmant enſuite trop ſoudainement abandonnent l'ame à des reflexions qui lui repreſentent toutes les horreurs de la mort. Ils ne cedent qu'à la ſurpriſe, & à des coups qui ôtent le pouvoir & la volonté de perir en ſe défendant. Ils ſe battent avec la même vigueur pour empécher que leurs morts ne tombent entre les mains des ennemis. Les anciens Grecs, preſque auſſi feroces que les Sauvages Americains, les abandonnoient aux bêtes des chams après les avoit mutilés; mais pour prévenir ces indignités on ſe battoit pour ces morts, ou ſi l'on ne pouvoit mieux faire, & s'il arrivoit que ces morts fuſſent des Princes ou des Generaux, on les racheptoit

Q 2 cheptoit

(*a*) *Coreal.*
(*b*) *Leſcarbot.*

cheptoit à prix d'argent. Souvent on regloit un cartel pour les enterrer, ce qui de tout tems s'eſt obſervé chez des Peuples civiliſés. On dit que les Sauvages de l'Amerique Septentrionale (*a*) tuent tous ceux qui ſont en état de reſiſter, au lieu que les Meridionaux enménent leurs priſonniers pour les engraiſſer & pour les manger enſuite, ce qui eſt peut-être une eſpece de ſacrifice, ou tout au moins de ceremonie religieuſe. Pluſieurs anciens Peuples ont immolé les ennemis à leurs Dieux, & c'eſt ainſi que les Peuples du Mexique, du Pérou & de la Floride l'ont pratiqué, ſuivant le témoignage de nos Voiageurs. Nous trouvons dans l'Hiſtoire ſainte quelques exemples de cette deſtruction religieuſe : qu'il nous ſoit permis de donner ce nom à la maniere dont les Juifs exterminérent les Cananéens & les autres Peuples infidelles. Dieu le vouloit pour ſa gloire : & parce que les Cananéens le pratiquoient ainſi à l'honneur de leurs Idoles, il ordonna aux Juifs d'uſer de ces repréſailles. Nous ne dirons rien des autres raiſons alleguées par les Theologiens pour juſtifier cette conduite.

Les Breſiliens choiſiſſent pour leur Capitaine ou Cacique celui qui a tué le plus d'ennemis. Si l'on en croit *Leſcarbot*, (*b*) qui devoit connoître un Païs où il avoit ſéjourné aſſés long-tems, les Chefs, ou Capitaines des Sauvages du *Canada* parviennent à cet honneur par ſucceſſion de valeur. C'eſt-à-dire que le fils eſt élu s'il a la vertu du pere ; mais s'il dégenere on choiſit un autre Chef. Il reſte une foible image de cette ancienne coutume en quelques Etats de l'ancien Monde. A l'égard des Sauvages, il eſt vraiſemblable que leurs Gouvernemens ſont formés ſur ces idées naturelles, „ que le Chef doit être uniquement redevable de ſon élevation au choix de ceux qui conſentent d'être ſes ſujets ; qu'il „ n'eſt *éligible* qu'à cauſe de ſon habileté & de ſa vertu ; que ſa capacité venant „ à manquer il faut ſe ſoumettre à un autre Chef. " Ces maximes ſont admirables dans un Gouvernement dont toutes les fins aboutiſſent à des guerres perpetuelles : alors la neceſſité de ſe défendre détermine entierement au choix d'un homme de tête & de cœur : mais cette methode pourroit être dangereuſe dans nos Etats où les vuës immenſes de la politique, & les reſſorts innombrables des cabales jetteroient bientôt les Peuples dans la diviſion & dans la miſere ; peut-être même dans l'Anarchie, infiniment plus funeſte que le regne d'un Prince privé des qualités néceſſaires à la Roiauté. La guerre fait chez nous un corps ſeparé de la politique, & par cette raiſon ſes Charges ſont électives : mais les premiers Peuples du Monde ne mettoient aucune difference entre le Capitaine & le Roi : de ſorte qu'il falloit neceſſairement déferer le pouvoir au plus courageux. Ce pouvoir n'étoit point borné quand il s'agiſſoit de guerre, mais il l'étoit dans les Conſeils & dans les Affaires domeſtiques. Un Auteur judicieux a très bien remarqué (*c*) qu'Agamemnon étoit contredit dans les Conſeils, mais qu'il menoit en maître abſolu les Grecs au combat. Avant que les Romains euſſent fait deſcente en l'Ile de la grande Bretagne les anciens Anglois choiſiſſoient des Chefs pour les commander dans leurs guerres, reſervoient le Gouvernement politique aux Aſſemblées des Peuples & ſe rendoient armés à ces Aſſemblées, qui pouvoient avoir beaucoup de rapport à celles des Canadiens, & des Iroquois, ſoit pour la maniere de s'y rendre ou pour celle de les tenir. Quelques Peuples d'Allemagne pratiquoient anciennement la même choſe, ce qui ne les empéchoit pas d'élire un Prince ou un Roi, qui n'étoit qu'un General d'Armée, (*Dux*) & afin que dans le domeſtique il ne

fit

(*a*) *Leſcarbot*, *Coreal*, *Hennepin*, &c.
(*b*) *Hiſtoire de la Nouvelle France.*
(*c*) *Feith.* Antiq. Homer. L. 2.

fit rien de contraire au bien de l'Etat & à la fureté de fes compatriotes, les principaux du Peuple veilloient attentivement fur fes actions, & préfidoient, comme les Anciens parmi les Sauvages Americains aux Affemblées publiques. Les Floridiens, quoique gouvernés par des Chefs plus abfolus, ne s'éloignent pas de cet ufage, puifqu'au rapport des Relations ces Chefs ne font que les premiers Guerriers de la Nation.

Les Armes des Americains font l'arc, la fléche & la maffue; c'eft ainfi que l'on peut appeller la *Tacape* des Brefiliens & le Caffe-tête des Iroquois & des Canadiens. Ces Armes font de l'invention du premier Age du Monde: on n'en connoiffoit point d'autres dans la premiere Antiquité. Tous ces Peuples vont (*a*) nuds à la guerre, mais ils portent une efpece de *pavois* (*b*) qui leur couvre tout le corps à la façon des anciens „ Gaulois . . . . defquels ceux qui ne pou„ voient guaier les rivieres fe mettoient fur leurs boucliers qui leur fervoient de „ bateaux . . . . Avec ces pavois ils ont chacun fa maffe de bois, le carquois „ fur le dos & l'arc en main; marchant comme en danfant, " & portant en guife d'enfeignes & d'étendars les chevelures des ennemis qu'ils ont affommé à la guerre. (*c*) On nous dit „ qu'ils enménent ordinairement avec eux des Concu„ bines, pour amufer la jeuneffe, afin de bannir de leur efprit le fouvenir „ qu'ils ont d'avoir quitté leur patrie. Quelque élevé que foit à nos yeux le mérite des Heros de l'ancienne Grece, il nous fera permis de les comparer aux Guerriers du Miffiffipy & du Canada. Ils ménoient, comme les Iroquois & les Hurons, leurs Concubines & leurs maîtreffes à la guerre, & ces Concubines étoient ordinairement des prifonnieres de guerre.

Les embufcades & les efcarmouches de ces Sauvages ont beaucoup de rapport à la maniere de combattre en ufage chez les Tartares. Nous en avons dit quelque chofe dés le commencement de cette Differtation. C'eft ainfi que fe battoient autrefois les Parthes & les Maffagetes &c. Après le combat les guerriers s'en retournent avec précipitation, & enlevent la chevelure de ceux qu'ils ont tué; mais s'ils enménent des prifonniers, ils ne leur enlevent la chevelure, qu'après leur avoir fait foufrir des fupplices inexprimables, qui ne finiffent que par un dernier acte de barbarie, qu'ils appellent (*d*) *boire le bouillon de fon ennemi.* En effet ils boivent fon fang & le font boire à leurs enfans. *Enlever la chevelure* c'eft prendre toute la peau de la tête avec les cheveux: ils la gardent comme un monument de leur valeur, & celui qui enleve un grand nombre de chevelures paffe pour un guerrier accompli. A prendre l'Hiftoire fainte au pied de la lettre, il femble que les Juifs aient autant eftimé l'honneur d'enlever le prépuce d'un Philiftin, que les Iroquois celui d'enlever la chevelure d'un Canadien: mais quoiqu'il en foit les Anciens ne fe contentoient pas de tuer leurs ennemis, ils lui enlevoient la tête, revenoient au camp avec ce trophée de leur victoire, portoient quelquefois ces têtes penduës au poitrail de leurs chevaux, & les attachoient enfuite folemnellement aux portes ou à la muraille d'un Temple. Souvent ils les embaumoient & les confervoient avec foin, pour montrer dans l'occafion à leurs amis ce monument de leur valeur. Les Boiens prenoient les cranes de leurs ennemis, & les garniffoient d'or ou d'argent, après les avoir vuidé pour les faire

(*a*) *Lefcarbot* ubi fup.
(*b*) Ceux des Brefiliens font larges, plats & ronds comme le fond d'un tambour. *Coreal.*
(*c*) La *Poterie* hiftoire de l'Ameriq. Sept.
(*d*) La *Poterie* ubi fuprà.

re ſervir de gobelets. Tous ces uſages vont au même but : c'eſt d'éterniſer cette valeur, ou plûtôt cette ferocité, qui chez les Grecs & chez les Romains ſe paroît du nom de vertu.

CHAPITRE SEIZIE'ME.

De l'Amour de la Patrie.

L'Amour de la Patrie n'eſt pas toûjours l'effet du raiſonnement ou du devoir d'un honnête homme : il ne faut pas s'imaginer que toutes les fois qu'on penſe au Païs natal on n'ait en vue que le bonheur de l'Etat, le bien du Prince, le ſalut de ſes Concitoiens. Cette affection, ſi eſtimée des Anciens qu'elle en a merité des ſtatues, n'eſt bien ſouvent (*a*) *qu'un charme phyſique qui nous lie, qui nous attache à la piéce de terre que nous avons la premiere foulée aux pieds.* C'eſt effet de l'éducation, de l'habitude, du temperament; une ſuite du préjudice que la *tranſplantation* cauſe à nos corps, qui, ſemblables aux plantes, ne peuvent s'accommoder à toute ſorte de climats, & ſouvent même s'affoibliſſent, perdent leurs bonnes qualités dans un terroir étranger. Il eſt certain que beaucoup de perſonnes ſe trouvent dans ce facheux état que l'on appelle ordinairement *Maladie du Païs*; mais le pis eſt que cette maladie eſt preſque toûjours accompagnée d'une indiſpoſition d'eſprit que les plus beaux raiſonnemens ne ſauroient guerir, & qui eſt au deſſus des forces de la Medecine.

Nous trouvons dans les plus Sauvages de tous les hommes les caracteres qui forment un amour raiſonnable de la Patrie, & ceux auxquels on peut reconnoître la maladie du Païs. L'Antiquité nous fournit d'excellens exemples du premier; mais l'Hiſtoire moderne n'en fournit pas de moins remarquables, & ſi l'on jette les yeux ſur les Conquêtes des Eſpagnols au Mexique & au Pérou, l'on y verra des Peuples ſacrifier leurs biens & leurs vies à l'amour de la patrie & combatre avec toute l'intrepidité dont eſt capable un Soldat, qui a le cœur ſans la diſcipline, la tyrannie déteſtable de ces cruels Conquerans. Pourquoi donc ne rendrions nous pas aux Americains la même juſtice qui eſt due aux Grecs, & aux Romains; aux François, aux Suiſſes, aux Hollandois; en un mot à tous ceux que nos Hiſtoriens ont immortaliſé, pour avoir défendu courageuſement leur Patrie & leur Liberté? Les Americains n'ont pas été animés d'un autre eſprit que les Peuples de notre Hemiſphere : nés auſſi libres que nous ils n'étoient nullement obligés de nous ceder leurs biens & leur liberté. Serions nous aſſés injuſtes pour n'attribuer qu'à la brutalité des Bêtes Sauvages ce que l'Amour de la Patrie a fait faire aux Indiens Occidentaux? Dom *Antoine de Solis*, Auteur de l'*Hiſtoire de la Conquête du Mexique*, ne peut s'empécher d'accorder aux Mexicains la gloire d'avoir pouſſé la défenſe de leur Etat juſqu'aux derniers efforts de valeur & de patience. Ajoutons à cet aveu le genereux diſcours de l'Empereur *Guatimozin* à Cortez après la perte de ſon Empire, puiſqu'on y trouve toute la grandeur d'ame que nous admirons dans les Heros de nos Hiſtoires. Les Peuples du Pérou n'ont reçu le joug des Eſpagnols qu'après avoir combatu vaillamment

(*a*) La *Mothe le Vaier* Oeuvr. divers. Lettre 77.

ment pour la défenſe de leur Païs, & fait contr'eux tous les efforts dont ils étoient capables au millieu des Guerres Civiles qui déchiroient alors leur Patrie. Depuis deux cens ans les Peuples du Chili diſputent ſans relache leur liberté; ceux de la Floride n'ont pû être encore ſubjugés. Qu'on aille chez les plus Sauvages des Indes Occidentales, & l'on y remarquera certainement quelques traits du caractere auquel nous reconnoiſſons le veritable Amour de la Patrie. La brutalité des Nations du Breſil, du Paraguay, du nouveau Mexique, de l'Amazone &c. cache des principes auſſi ſolides que ceux qui nous font agir.

A l'égard de cet autre amour de la Patrie, qui mérite bien plûtôt le nom de maladie ou d'infirmité, les perſonnes raiſonnables ne le prendront jamais pour une vertu. C'eſt au contraire une indiſpoſition très dangereuſe, qui fait blamer ſans ſujet les meilleures choſes, qui porte à mépriſer toutes les bonnes qualités des étrangers, & prévient injuſtement contre leurs lumieres. Ceux que cette maladie attaque ne raiſonnent plus. Tout leur déplait, tout les choque: les arbres, les plantes, les fruits n'ont pas à beaucoup prés les proprietés qu'ils découvrent en ce que la terre produit chez eux. Un *Sol* étranger corromt la nature, ils s'y corrompent eux-mêmes: les Elemens y contractent des qualités infiniment differentes & toûjours nuiſibles, l'air y reçoit des influences pernitieuſes, les uſages y ſont bizarres, les coutumes extravagantes, les pratiques ridicules. A peine accordent ils aux étrangers le privilege de raiſonner. Tout ce qui n'eſt pas de leur Païs natal eſt groſſier, barbare, afreux. Des Nations entieres, & même très éclairées, ne peuvent s'empécher, malgré leurs lumieres, de tomber dans pluſieurs de ces excés. Les Grecs & les Romains appelloient barbares tous les autres Peuples. Les Chinois prétendent être les ſeuls éclairés dans l'Univers. Lorſque les Eſpagnols commencerent leurs conquêtes dans le Nouveau Monde, les Mexicains virent avec une ſurpriſe extraordinaire l'induſtrie & la valeur de ces nouveaux venus: ils ne pouvoient concevoir qu'il y eut ailleurs qu'au Mexique de la politeſſe & des lumieres. Les Anglois décident aſſés hardiment ſur leur mérite au préjudice des étrangers; ils mépriſent les manieres & les uſages des autres Païs; ils ſe plaiſent même à paroître étrangers chez leurs voiſins. Les François ne leur doivent guéres de ce côté là: on ſait qu'ils ont pour les coutumes de leur Païs une complaiſance auſſi aveugle que celle des Peuples dont nous venons de parler. Toutes les Nations du Monde donnent la préference à la Terre qu'elles occupent: quelqu'ingrate, quelque ſterile qu'elle puiſſe être, elle a pour eux des charmes inexprimables. Tel écoute avec plaiſir les grenouilles de ſes marais, qui ſe trouvant à quelques lieuës de ſa Patrie ne pourroit ſouffrir la melodie d'un roſſignol. Tel autre vit tranquillement parmi les loups & les ours de ſes Montagnes, & trouve plus de grace dans la brutalité de ſon Canton, que dans l'ingenieuſe politeſſe des François. Il ſemble que des gens de ce caractere ſoient du naturel des Plantes ſauvages qu'il faut laiſſer croitre dans la bourbe des marais, ou dans les montagnes. Après tout, ſi la douceur que (*a*) les Sauvages du Groenland éprouverent à la Cour de Dannemarc ne les empécha pas de regretter la pauvreté de leur Patrie, ni de chercher de revoir, au peril même de leur vie, les glaces du Septentrion; ſerions nous ſurpris que des Peuples accoutumés aux voiages & civili-

R 2 ſés

(*a*) *Recueil de Voiages au Nord.* Tome I. „ Nous voions les Suiſſes, que nous prénons pour les hommes „ d'Europe de la plus groſſe pâte, quoiqu'il s'en trouve de très excellens en toute ſorte de profeſſions, être „ ſujets à une foibleſſe pour ce regard. . . . . La plûpart de ceux qui quittent leurs Cantons incultes & „ ſauvages pour venir en France ou ailleurs, tombent dans une maladie qu'ils nomment *Heimvei* . . . le „ ſeul deſir de revoir leur Païs les rend ſi hectiques & ſi imbecilles, qu'ils courent fortune de la vie, s'ils „ ne retournent viſiter leurs foiers & leurs montagnes auſſi afreuſes qu'infertiles. " La *Mothe le Vaier.* Tome II. de ſes Oeuvres in folio. Lettre 77.

ſés par le commerce des étrangers, préferent leurs ſteriles campagnes aux plaines riantes & fertiles de leurs voiſins? qu'ils habitent plus volontiers entre les rochers & ſous des néges éternelles, que dans le voiſinage des vignes & des orangers; qu'enfin ils ſe félicitent chez eux de la peſanteur de leur temperament, & la mettent paiſiblement au-deſſus de cette legereté de génie ſi eſtimée des autres Peuples. On aime à ſe faire des idées avantageuſes de ſa naiſſance, de ſon caractere, de ſon état; on met tout en œuvre pour faire ſentir ces prétendus avantages aux étrangers, & l'on eſſaie de prendre le pas ſur eux autant que la bienſeance le peut permettre. Ceux qui n'ont frequenté que les gens de leur Province ont ordinairement ce défaut. Ecoutons un de nos François encore tout neuf & qui n'a rien vû. Il ne doute pas que la France ne ſoit le premier Empire de l'Univers; il s'imagine que toute la Terre doit fléchir le genou devant ſon Roi, il ne parle qu'avec emphaſe des avantages de ſa Patrie: C'eſt beaucoup s'il ne cite même les *Toupinamboux* & les *Margajats* comme garands de ce qu'il avance.

CHAPITRE DIXSEPTIÉME.

Du Commerce des Americains, de leurs procés, de leurs eſclaves, &c.

LEs Americains, & principalement les Sauvages, ne vendent ni n'acheptent à prix d'argent. Tout leur Commerce conſiſte à troquer, comme cela ſe pratiquoit dans les premiers tems, & lorſque l'on ignoroit encore tous les artifices que l'avarice a inventé pour enrichir les negocians. Autrefois les Indiens Orientaux, & pluſieurs anciens Peuples ne connoiſſoient pas d'autre maniere de negocier que le troq: (*a*) Lycurgue même donna une Loi pour établir chez les Spartiates un uſage qui rendoit l'or & l'argent bien moins neceſſaires qu'ils ne le ſont aujourd'hui.

Il ne paroît pas que les Peuples de l'Amerique aient aucune connoiſſance de ce que nous appellons *pratique* & chicane, ni par conſequent qu'ils aient beſoin de Notaires, d'Avocats & de Procureurs, miſerables ſupots de l'injuſtice des hommes. Les Affaires civiles ſe terminoient chez les Mexicains par l'autorité d'un Tribunal qui jugeoit en derniere inſtance. Tous les jugemens étoient ſommaires & ſans écritures: le demandeur & le défendeur paroiſſoient chacun avec ſes raiſons & ſes témoins, & la conteſtation étoit décidée ſur le champ. Le ſeul delai qu'on pût apporter à la déciſion d'une affaire conteſtée c'étoit l'appel au Tribunal ſuperieur où le Prince préſidoit lui même. Heureux Païs! où celui qui diſputoit ſon bien contre un raviſſeur n'étoit pas expoſé à le perdre par la chicane étudiée de ſes propres défenſeurs. La juſtice du Pérou s'adminiſtroit avec la même brieveté qu'au Mexique: les Floridiens ont recours à l'arbitrage & au jugement de leurs Caciques, dont la déciſion, à ce qu'on nous dit, ſert de Loi ſans appel & ſans mécontentement des parties. (*b*) On nous dit encore que les Turcs ne ſe ſont pas chargés de toutes les formalités captieuſes de nôtre Juriſprudence, & que le nombre de ceux qui ſont profeſſion de cette ſcience parmi ces infidelles eſt ſi pe-

(*a*) *Feithii* Antiq. Homer. L. 2.
(*b*) *Voiage de Loir* cité par la *Mothe le Vaier.* Tome II. de ſes Oeuvr. divers. Lettre 109.

petit, que dans toute l'étendue de l'Empire Ottoman il n'y a pas tant de gens de justice que dans la seule ville de Paris. (*a*) Chacun plaide sa cause en Perse, même les femmes, & l'on n'y voit ni Procureurs, ni Notaires, ni Advocats. Il est vrai qu'avec cela les procedures y sont assés difficiles; mais on a du moins l'avantage d'éviter les longs détours d'un chicaneur, à qui la plus juste cause ne sert jamais qu'à faire sa main. D'où vient donc que les Chrétiens, qui font profession d'une Religion pleine de moderation & d'équité, paroissent beaucoup plus (*b*) enclins aux procés, que tous les Peuples dont nous venons de parler? Est-ce une suite de leurs grandes lumieres, qui les rendent plus ingenieux & plus pénetrans? ou plûtôt ne devroient ils pas ce caractere au mêlange de Loix & de Coutumes qui s'est formé en Europe par celui d'une infinité de Peuples barbares sortis du Nord?

Les Americains n'ont point d'autres esclaves que ceux qu'ils font à la guerre, ainsi que cela se pratiquoit autrefois chez les Peuples de l'Antiquité. Ceux-ci les revendoient souvent, & même c'étoit chez eux un commerce très considerable: mais les Americains ne les vendent pas: ils les retiennent à leur service, les afranchissent quelquefois, & les adoptent dans leurs familles. Cependant les esclaves servent ordinairement de victimes à leur vengeance, & peut-être doit on regarder comme une espece de sacrifice le massacre qu'ils font de ces miserables prisonniers. C'est dequoi nous avons déja parlé. (*c*) On dit que parmi les Anciens ceux de l'Ile de Chio furent les premiers qui allerent achepter dans les Païs étrangers, non des prisonniers, mais des gens libres, & l'Historien Grec ajoute, que ces avares marchands attirerent sur eux la colere des Dieux. Ils furent, dit-il, opprimés par ces esclaves dont ils opprimoient la liberté. Nos Peuples Chrétiens, qui font aujourd'hui le même trafiq, & vont sur les Côtes d'Afrique charger leurs Vaisseaux de Negres, qu'ils vendent ensuite aux Indes Occidentales, ont à craindre un pareil sort.

CHAPITRE DIX-HUITIE'ME.

De leurs Ceremonies funébres, &c.

QUelque bizarres & ridicules que nous paroissent les differentes manieres de pleurer les morts établies dans le Monde, il est certain que le principe en est juste, raisonnable & naturel. Tous les hommes ne peuvent s'empécher d'accorder à ceux qui leur appartiennent ou qu'ils estiment, ces derniers témoignages de leur affection; mais les transports de leur douleur sont l'effet de leur temperament ou de leur inclination. L'idée que l'on s'est faite ensuite de l'état des hommes après la mort, soit par la Tradition ou par la Religion, a été capable d'ajouter beaucoup de choses au temperament & à l'inclination, ou tout au moins de mettre

tre

(*a*) *Voiages de Chardin.* Tom. VI. Edit. in 12°.
(*b*) Un Proverbe Espagnol dit, que les Juifs se ruinent à leurs Pâques, les Mores à leurs Noces & le Chrétiens à leurs Procés. *La Mothe le Vaier.* Tome II. de ses Oeuvr. in folio. Lettre XXXVIII.
(*c*) *Feithii Antiq. Homer.* L. 3.

tre en regle & de reduire en Coutume Nationale cette douleur ſi juſte, ſi raiſonnable, ſi naturelle. Nous croions que telle eſt à peuprés l'origine de toutes les Ceremonies funébres que nous connoiſſons, & même de celles que nous trouvons les plus ridicules. Eſſaions de juſtifier ce que nous venons d'avancer, en donnant, pour ainſi dire, les Preuves Genealogiques de deux uſages pratiqués en quelques Ceremonies funébres. On nous aſſure que certains Peuples ont la coutume de ſe couper les cheveux en ſigne de deuil, d'interroger leurs morts ſur la cauſe de leur départ de ce Monde, & de leur demander fort ſerieuſement s'ils ont manqué de quelque choſe en cette vie, ſi l'on a negligé d'avoir ſoin d'eux, quel a été le ſujet de leur chagrin &c. Voici comment cette coutume peut s'être établie: quelque perſonne de marque en aiant perdu une autre qui lui étoit chere, s'abandonne aux larmes & aux regrets, ſe dépouille de ſes ornemens, & dans l'excés de ſa douleur ſe deſeſpere, s'arrache les cheveux, adreſſe des plaintes au défunt, paſſe même des plaintes aux invectives, revient enſuite à cette tendreſſe affectueuſe qui parle toûjours dans la premiere douleur, apoſtrophe le défunt en pluſieurs manieres, & veut preſque l'obliger à rendre raiſon de ſa mort. On convient ſans peine que la douleur eſt violente & qu'elle eſt l'effet d'une amitié qui ne l'eſt pas moins; mais elle l'eſt auſſi d'un temperament fort vif, qui ne s'accommode pas des paſſions muettes. Nous avons dit que cette perſonne eſt de marque: cela ſuffit pour lui trouver des imitateurs, des ſujets, des ſerviteurs, qui pleureront comme elle pleure, qui ſe couperont les cheveux pour l'amour du mort, qui lui adreſſeront des plaintes &c. N'oublions pas que celui qui pleure & celui qui eſt pleuré étant des gens de conſideration, l'on pourra celebrer pour l'amour d'eux un anniverſaire tout pareil à cette douleur ſi vive & ſi naturelle, dont nous avons donné la deſcription. D'autres perſonnes imiteront la Ceremonie, & la choſe tournera inſenſiblement en formulaire. Si l'on ajoute à cela des idées que la ſuperſtition prête aſſés communément aux ceremonies des morts, & celles que les Peuples le moins éclairés ont conſervées de l'immortalité de l'ame, on pourra peut-être remonter à l'origine de pluſieurs coutumes auſſi bizares que l'eſt celle d'interroger les défunts ſur le ſujet de leur mort.

(*a*) Les Sauvages de l'Amerique Septentrionale pleurent les morts & les gardent après leur décés. L'Auteur que nous citons dit qu'ils ſe ſervent d'une eſpece de baume pour preſerver les corps de la pourriture : mais un Ecrivain plus moderne (*b*) parle auſſi d'un vermillon qu'on applique ſur le viſage du mort, & donne à ce baume le nom *d'huile d'animaux*. Il ſeroit fort inutile de rappeller ici ce que tout le Monde ſait de l'ancienneté des embaumemens, & de leur uſage chez les Egyptiens, les Juifs, les Peruviens &c. Ces Peuples Americains obſervent auſſi la coutume de pleurer les morts pluſieurs jours de ſuite & de chanter des chanſons funebres à leur louange. Les parens du défunt & quelques vieilles s'acquittent de ce devoir; ce qui étoit de même en uſage chez les Romains; car ils avoient de (*c*) vieilles pleureuſes à gage & certains (*d*) chants funébres que des flutes deſtinées aux funerailles accompagnoient. Les Grecs n'emploioient que des hommes aux chants mortuaires, mais les Hebreux ajoutoient aux chants, aux pleurs & aux lamentations les jeunes, le ſac & la cendre. Aujourd'hui les Catholiques & les Lutheriens chantent auſſi pour les morts. Nous laiſſons

(*a*) *Leſcarbot* dans l'*Hiſtoire de la Nouvelle France.*
(*b*) *La Potterie* Hiſtoire de l'Amerique Septentrionale.
(*c*) *Præficæ.*
(*d*) *Næniæ.*

ſons aux parens & aux amis les pleurs que la nature ou la tendreſſe exigent d'eux: nous voions même avec quelque ſatisfaction les larmes qui n'ont d'autre ſource que la bienſeance, quoiqu'elles paroiſſent auſſi naturelles que les premieres, dans les mouvemens d'affection qu'excite d'abord la vue d'une perſonne qui pendant ſa vie étoit liée en pluſieurs manieres à ceux qui la pleurent. Il ne nous appartient pas de caracteriſer ces larmes ſi ſouvent trompeuſes, ſi communes en tous les ſiécles, & ſurtout ſi familieres aux femmes. Il en eſt qui ſe deſeſperent avec autant de facilité que ſi elles avoient aimé veritablement. (*a*) On nous dépeint la douleur des Gaſcones & des Languedociennes comme une ſource abondante de ſaillies originales, qui tarit deux ou trois jours après la perte de l'objet qu'elles paroiſſent regretter. Ces ſaillies ſont accompagnées de pleurs, de gemiſſemens, d'exclamations, de ſanglots. Des amies mêlent leurs larmes à celles de l'affligée. Elles pleurent parce qu'elles voient pleurer, & ſoupirent avec autant d'amertume que ſi elles étoient affligées. Le concert de larmes & de ſanglots ſe fait entendre à pluſieurs maiſons à la ronde, & pendant qu'il dure, on donne un détail exact des belles qualités du défunt ou de la défunte. La vivacité du Climat fournit à l'imagination une infinité de particularités touchantes, mais cette vivacité les fait oublier avec la même promtitude: l'affligée ſe met bientôt en état de conſoler celles qui pleuroient à ſon intention.

Quelques Sauvages de l'Amerique ſe barbouillent le viſage avec du noir pour marquer leur deuil: les Juifs mettoient de la cendre ſur leur tête: les Heros d'Homere & de Virgile ſe rouloient dans la pouſſiere & s'en couvroient auſſi la tête. En tems de deuil les Americains Septentrionaux ne ſe coupent point les cheveux, & affectent, pour témoignage de leur affliction, de n'avoir que de mauvais habits ſur le corps. Les anciens Grecs portoient auſſi des habits craſſeux & uſés, mais ils ſe coupoient les cheveux & les jettoient ſur le mort qu'ils avoient cheri, ainſi que les Floridiennes le pratiquent encore à l'égard de leurs maris. Nous en parlerons dans la ſuite de cet Ouvrage. Les Egyptiens, les Juifs & pluſieurs autres Peuples Orientaux déchiroient leurs habits pour témoigner leur triſteſſe: les premiers ne ſe coupoient point les cheveux, mais ils ſe barbouilloient le viſage, s'abſtenoient pendant ſoiſſante & douze jours de pluſieurs ſortes d'alimens, ne ſe lavoient point, ne prenoient aucun plaiſir, & paſſoient ce terme de ſoiſſante & douze jours dans les pleurs. Les Mexicains en emploioient dix aux obſeques de leurs morts, mais les Anciens Thraces faiſoient les obſeques trois jours après le décés. Nous citons ces exemples pour montrer la conformité des Americains avec les autres Peuples du Monde en ce qui regarde les Ceremonies funébres: cependant il ſeroit inutile de faire ici un plus long détail de ces Coutumes, puiſque nous y reviendrons dans la ſuite.

Les Americains brulent ou enterrent avec le mort tout ce qui lui a ſervi pendant ſa vie, & même une partie de ſes richeſſes: les Mexicains & les Péruviens lui donnoient auſſi des domeſtiques pour lui tenir compagnie ou pour le ſervir après cette vie. Dans (*b*) Homere Achille fait porter des armes ſur le bucher de ſon cher Patrocle, égorge une douzaine de jeunes hommes pour l'amour de ce favori, lui donne des chevaux & des chiens, lui expedie enfin tout ce qu'il croit devoir lui être agreable en l'autre Monde. Les anciens Gaulois, les Peuples de la Grande Bretagne & les Germains pratiquoient les mêmes uſages. (*c*)

 Les

(*a*) *Leſcarbot* ubi ſup. donne une fort jolie deſcription du deuil de ces femmes.
(*b*) *Feith.* L. 1. *Antiq. Homer.*
(*c*) Ces Peuples, nous dit-on, enterroient avec leurs morts tout ce qui leur appartenoit, non pas à deſſein de s'en ſervir en l'autre Monde, mais afin qu'il ne reſtât rien d'eux qui pût donner la moindre penſée aux vi-

Les Juifs & les Chrétiens enterrent leurs morts: l'uſage eſt très ancien. Il a précedé celui de bruler les corps, & l'on obſerve que les Romains l'ont eu dans les premiers tems de leur Republique. En general les Americains enterrent auſſi leurs morts, mais les Breſiliens (*a*) les mettent debout dans des foſſes creuſées en forme de tonneau, & font ordinairement ces foſſes dans leurs *Aldeas*. Les anciens Romains, & quelques autres Peuples enſeveliſſoient très ſouvent les morts dans leurs propres maiſons & dans leurs jardins; d'où, ſelon *Servius*, eſt venue la coutume d'adorer les Dieux Domeſtiques que les Anciens appelloient Lares: cependant les Loix des 12. Tables ordonnoient que l'inhumation des corps ſe fit hors de la Ville. (*b*) Les Breſiliens ont un autre uſage aſſés remarquable: c'eſt de chanter à l'honneur des morts toutes les fois qu'ils paſſent prés de leurs foſſes; ce qui eſt une eſpece de commemoration que ces Sauvages font pour eux.

Les Sauvages du Canada, les Miſſiſſipiens, & pluſieurs Nations de l'Amerique Meridionale font des preſens à leurs morts. Cet uſage revient à celui de quelques Peuples de l'Antiquité, qui portoient liberalement aux défunts ce qu'ils croioient devoir leur être agreable en l'autre Monde.

CHAPITRE DIXNEUVIÉME.

De la maniere dont les Americains conſervoient l'Hiſtoire.

(*c*) NOus avons dit que les Americains ignoroient l'uſage de l'Ecriture: cependant on nous aſſure que les Peuples de la Nouvelle Eſpagne, & principalement ceux du Jucatan, faiſoient avec des feuilles d'arbres certains livres dans leſquels ils écrivoient ou repreſentoient les évenemens memorables. On y voioit la maniere dont ils diviſoient les tems, l'idée qu'ils avoient du cours des Aſtres, ce qu'ils ſavoient de la Phyſique & de l'Hiſtoire naturelle. Si cela eſt bien veritable, le papier du Jucatan devoit avoir quelque rapport avec celui des anciens Egyptiens. Le zéle deſtructeur des Moines & des Prêtres Eſpagnols, qui prénoient pour operations magiques & pratiques ſuperſtitieuſes tout ce qu'ils n'entendoient pas, fit condamner ces précieux monumens au feu: ainſi il eſt impoſſible de déterminer au juſte le rapport de ces Livres avec les notres. Ce qu'on en peut dire de plus certain, c'eſt qu'ils étoient pleins d'hieroglyphes & de peintures, qui ſervoient à repreſenter des évenemens hiſtoriques, & les phénomenes de la Nature. Nous parlerons de l'Année Mexicaine dans la ſuite de cet Ouvrage: maintenant il ſuffira de donner une idée generale de ces caracteres ou figures hieroglyphiques. Pour deſigner l'année que les Eſpagnols entrerent dans le Mexique, ils peignoient ſur une roue, qui chez eux ſignifie le cours de l'année, un homme avec un chapeau, & vêtu à l'Eſpagnole: mais comme cette maniere d'exprimer ſes penſées ne donnoit pas une idée aſſés complete des objets, ils ſuppleoient

vivans de la perte qu'ils avoient faite. Il n'eſt pas même permis de nommer un mort parmi les Sauvages de la Nouvelle France: parce qu'ils regardent comme un outrage qu'on leur renouvelle la douleur de la perte qu'ils ont faite. La *Mothe le Vaier* Oeuvr. div. Lettres 97.

(*a*) *Leſcarbot* ubi ſuprà. *Coreal* dans ſes Voiages.

(*b*) *Coreal* ubi ſuprà.

(*c*) *Acoſta* Hiſtoire des Indes.

pleoient à ce défaut en aprenant par cœur des discours en prose & des Piéces de Poësie de la façon de leurs Savans. Ces Piéces servoient de Commentaires aux Hieroglyphes, & conservoient, en passant de bouche en bouche, la tradition des évenemens.

A l'égard des Peuples du Pérou, ils n'avoient ni lettres, ni caracteres à la façon des Chinois, ni chifres comme les Arabes, ni hieroglyphes à la maniere des Egyptiens. Cependant ils avoient quelque connoissance de la peinture, mais elle étoit fort grossiere. En general ils ne tenoient pas d'autres Regîtres ou Memoriaux que la Tradition orale & les *Quappas* ou *Quippos*. Ces *Quippos* étoient des cordons de coton ou de boiaux, auxquels d'autres cordons étoient attachés, avec des nœuds de distance en distance & de differentes couleurs suivant les choses dont ils vouloient se ressouvenir. Les nœuds étoient plus ou moins gros, selon l'idée qu'il s'agissoit d'exprimer. Il est difficile de concevoir tout ce que ces cordons leur representoient, ni tous les secours que leur memoire en recevoit. Il suffit de dire qu'ils leur servoient d'Annales, de Codes, de Loix, de Rituels, de Ceremoniaux &c. & qu'ils faisoient avec les cordons, leurs cordelettes, leurs nœuds, leurs couleurs, autant de combinaisons differentes que nous en faisons avec les vint & trois lettres de l'Alfabet. Ces *Quippos* étoient sous la garde de certains Officiers publics, que l'on appelloit *Quippocamaios*, dont la Charge repondoit en quelque façon aux Notaires & aux Secretaires d'Etat.

Les Peruviens se servoient aussi de petites pierres qu'ils disposoient en forme de roue, quand ils vouloient aprendre quelque chose par cœur & conserver la memoire d'un fait remarquable. C'étoit un foible équivalent de l'écriture, mais qui cependant témoignoit à son défaut l'effort d'imagination dont l'esprit humain est capable. Au tems de la découverte de l'Amerique les Peruviens, que les Missionnaires Espagnols convertissoient à la foi Chrétienne, aprenoient les principes de la Religion avec ces petites pierres disposées en roues. L'une de ces roues exprimoit le *Credo*, l'autre le *Pater*, l'autre l'*Ave* &c.

Passons à la disposition des caracteres, ou plûtôt des Hieroglyphes des Mexicains. Souvent ils les arrangeoient en cercle ou de bas en haut, ou du centre à la circonference. Toutes ces manieres n'ont aucun rapport avec la maniere d'écrire des Latins, des Grecs, des Hebreux & des Chinois.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES,

De la Dissertation sur les Peuples de l'Amerique.

SUPPLEMENT

A LA

DISSERTATION PRÉCEDENTE:

Où l'on explique les Ceremonies Religieuſes des Peuples de l'Amerique.



SUPPLEMENT
A LA
DISSERTATION
PRECEDENTE:

Où l'on explique les Ceremonies Religieuſes des Peuples de l'Amerique.

RELIGION DES PEUPLES DE LA BAIE DE HUDSON, &c.



LE Nord de l'Amerique eſt ſi peu connu, & ce que les Relations nous en diſent eſt ſi incertain, qu'il ſeroit impoſſible de donner une deſcription raiſonnable de la Religion de ſes Peuples. Voici tout ce que nous avons pû en recueillir: c'eſt que les Sauvages qui habitent aux environs de la *Baie de Hudſon* n'ont aucun principe diſtinct de Religion, & que (*a*) chacun, à ce que dit un Voiageur qui a décrit aſſés exactement cette Baie, s'y fait dit un Dieu à ſa mode, auquel il a recours dans ſes beſoins, par exemple, quand il eſt malade. C'eſt ne dire que très peu de choſe en s'exprimant de la ſorte. Nous ne ſavons pas mieux quelle idée les Sauvages du *Détroit de Frobisher* & des Côtes ſituées au Nord-Oueſt de l'Europe ſe font de la Divinité : peut-être eſt elle la même que celle des autres Sauvages de l'Amerique Septentrionale: mais puiſqu'on ne ſauroit dire préciſement en quoi conſiſte leur Idolâtrie, il vaut autant ſe taire ſur ce ſujet que paier de fables la curioſité du Lecteur.

(*b*) Un Voiageur dit avec beaucoup de raiſon, que la vie errante & libertine éloigne l'eſprit du Sauvage de la connoiſſance de Dieu : cette reflection eſt ſenſée. Nous avons une preuve de cette verité dans la conduite des gens du Monde. Cependant, continue t'il, (*c*) les Sauvages, „ ne „ ſont

(*a*) *Relation de la Baie de Hudſon* daus le Tome VI. *du Recueil de Voiages au Nord* de la premiere Edit.
(*b*) La *Poterie* Hiſtoire de l'Ameriq. Sept. Tome I. 1722.
(*c*) On ne parle ici que des Peuples les plus Septentrionaux de l'Amerique, qui font la traite avec les Anglois & les François pour le Caſtor & les autres pelleteries.

„ ſont point inſenſibles au bonheur & aux diſgraces qui leur arrivent. Ils ſem-
„ blent avoir quelque principe du Manicheiſme. Ils reconnoiſſent. . . . . un
„ bon & un mauvais eſprit : Ils appellent (*a*) *Quichemanitou* le Dieu de proſperi-
„ té; celui dont ils s'imaginent recevoir tous les ſecours de la vie, qui préſide
„ dans tous les effets heureux de la nature. " Ils appellent *Matchimanitou* le mauvais eſprit, l'ennemi de la proſperité de l'homme, celui qui les afflige, auquel ils attribuent les maux qu'ils ſoufrent. Ils croient que le Soleil eſt le bon principe & la Lune le mauvais : ce qui a quelque rapport à la croiance des Anciens, qui (*b*) attribuoient à la Lune des influences mauvaiſes & pernitieuſes. Les Sauvages dont nous parlons ſemblent reconnoître le Soleil pour le Souverain Maître de l'Univers. Ils l'encenſent avec du tabac, & cela s'appelle chez eux (*c*) *fumer le Soleil*, Voici comment ils pratiquent une Ceremonie Religieuſe, que nous croions pouvoir déſigner ſous le nom d'*encenſement*. Les Chefs des familles s'aſſemblent dés la pointe du jour chez quelqu'un des principaux Chefs. Il allume le Calumet, le préſente trois fois au Soleil Levant, & pendant qu'il le conduit avec ſes deux mains ſelon le cours du Soleil, juſqu'à ce qu'il arrive au point où il a commencé, il lui adreſſe ſes vœux, lui demande ſa protection, le ſupplie de le diriger en ſes entrepriſes, & lui recommande toutes les familles du Canton. Enſuite le Chef fume dans le Calumet & le préſente à l'Aſſemblée, afin que ceux qui la compoſent *fument le Soleil* chacun à leur tour.

Avant que d'aller plus loin il faut donner ici le deſcription du *Calumet*. (*d*)
„ C'eſt une maniere de (*e*) Pipe fort longue faite de pierres rouges, enjoli-
„ vée de têtes de (*f*) Pics-bois, & de Canars branchus, qui ſe perchent ſur
„ les arbres. La tête de ces Oiſeaux eſt de la plus belle écarlate qui ſe puiſſe voir,
„ & parée de beaux plumages. Ils ſuſpendent ou attachent au millieu du bâton qui fait le corps du *Calumet*, des plumes d'ailes d'un oiſeau qu'ils appellent
„ *Kibou*, qui eſt une ſorte d'Aigle. On ne fait aucune entrepriſe conſidera-
„ ble qu'auparavant on n'ait danſé le *Calumet*. Le P. *Hennepin* parle de ce Calumet avec beaucoup plus de préciſion. (*g*) „ Le *Calumet*, dit-il, eſt une gran-
„ de Pipe à fumer, de marbre rouge, noir ou blanc. Elle reſſemble aſſés à un
„ marteau d'armes: la tête en eſt bien polie, & le tuiau, long de deux pieds &
„ demi, eſt une canne aſſés forte, ornée de plumes de toutes ſortes de couleurs,
„ avec

(*a*) *Manitou* eſt le nom que tous ces Peuples donnent à un Génie qu'ils croient reſider en ce qui a vie, & même dans les choſes inanimées. Ils adorent ce Génie dans tout ce qui frape leurs ſens. Un Oiſeau, un Beuf, un Ours, une fléche ont un *Manitou*. Chaque Sauvage a ſon *Manitou* particulier, qu'il regarde comme ſon Dieu tutelaire : cela revient à l'opinion de pluſieurs Peuples anciens & modernes; que chaque homme a ſon Génie familier qui le gouverne juſqu'à la mort. „ Ils l'expoſent dans leurs Cabanes, & ils lui font des ſacrifices de „ Chiens ou d'autres Animaux. Les Guerriers (Ilinois) portent leurs *Manitous* dans une natte, & ils les „ invoquent ſans ceſſe pour remporter la victoire ſur leurs ennemis. Les Charlatans (c'eſt-à-dire les Jongleurs) „ ont pareillement recours à leurs *Manitous* " &c. *Lettre du Pere Mareſt Miſſionnaire* aux *Ilinois* dans le XI. Recueil des *Lettres Edifiantes & Curieuſes*.

(*b*) Ils donnoient à Pluton le Dieu des Tenebres, & à Proſerpine ſa femme, qui dans le Syſteme des Anciens eſt la même que la Lune, la direction de tout ce qui ſe fait entre la Terre & la Lune. Ces deux Divinités nocturnes étoient les fidelles dépoſitaires de nos maux.

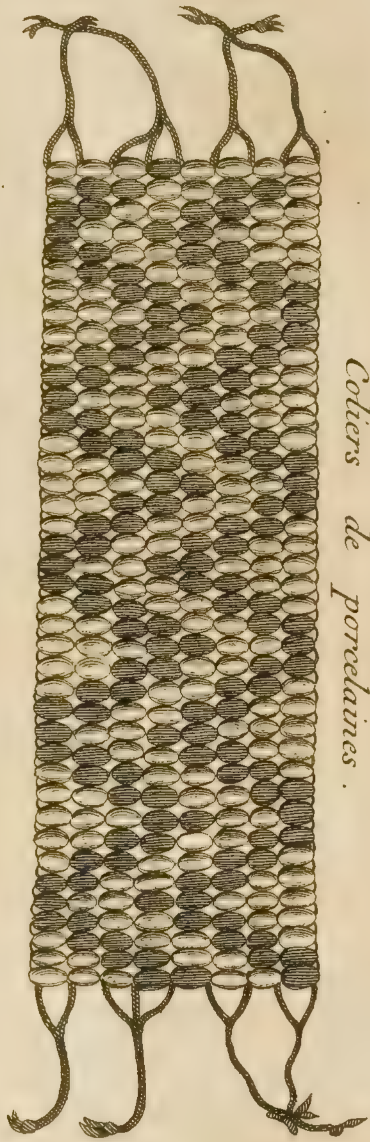
(*c*) La *Poterie* ubi ſuprà.

(*d*) La *Poterie* ubi ſup.

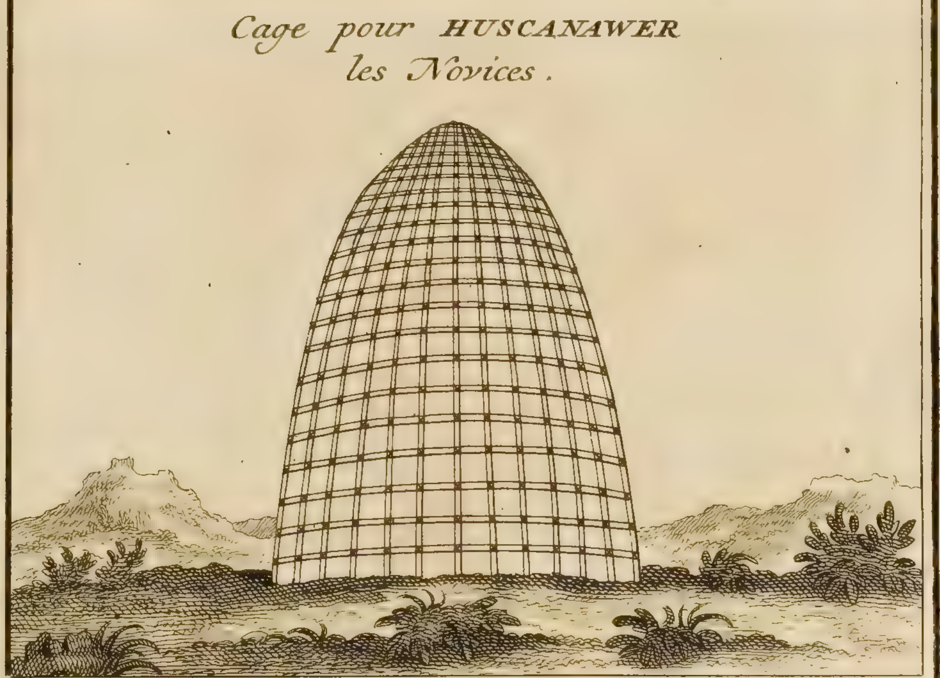
(*e*) Calumet, dit *La Hontan* dans ſes Voiages, eſt un mot Normand, dérivé de Chalumeau. Les Normans l'établirent dans les premiers Voiages qu'ils firent au Canada. Les Iroquois appellent le *Calumet Ganandoé*, & les autres Sauvages *Paogan*. Toutes les Relations s'accordent à dire que les Sauvages de l'Amerique Septentrionale ont une veneration extraordinaire pour le *Calumet*; qu'ils le regardent comme un myſtere, & comme un préſent que le Soleil a donné aux hommes. Nous en dirons davantage lorſque nous parlerons des Ceremonies de guerre des Americains.

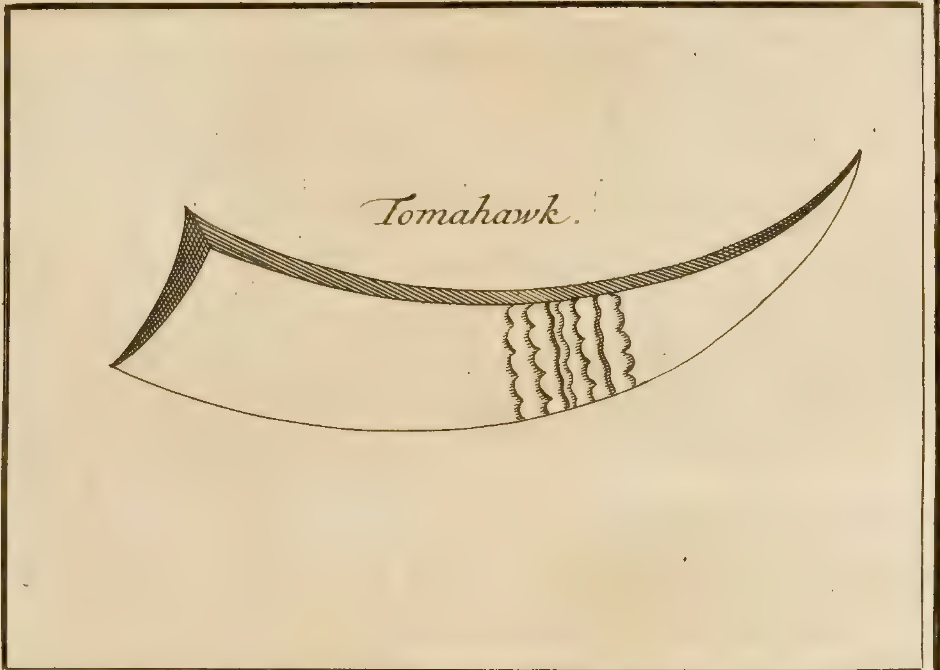
(*f*) *Peaks* en Anglois. Voiés l'*Hiſtoire de la Virg*. 12. 1706. Edit. d'Amſterdam.

(*g*) *Nouvelle Decouv.* dans l'*Amerique Sept.* Utrecht. 1697.

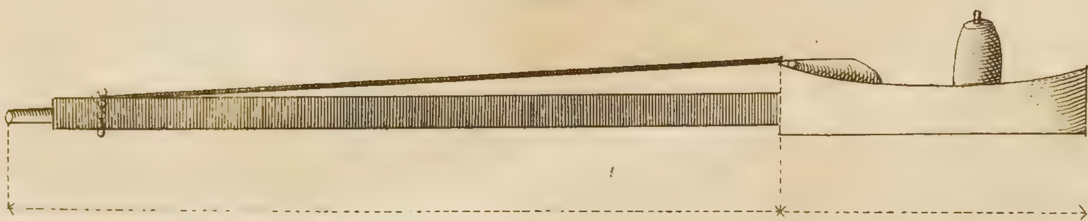


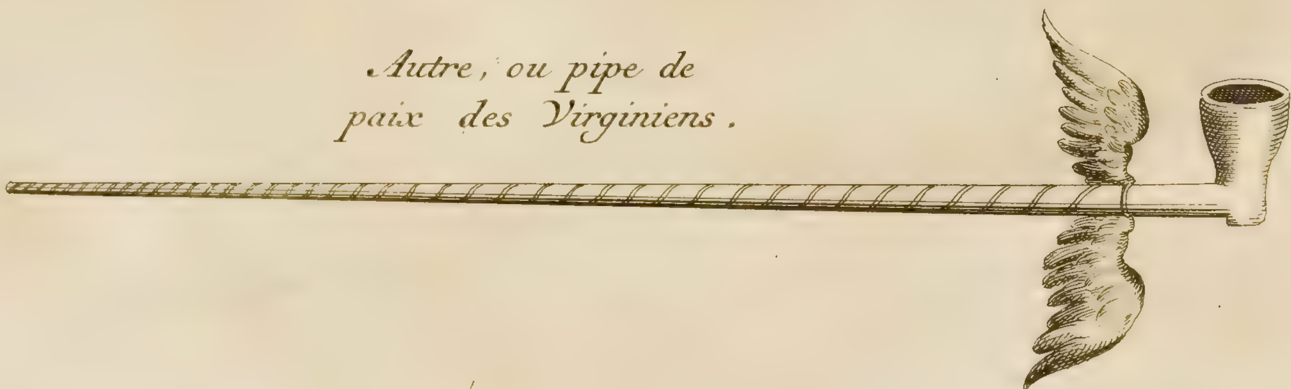







Casse-tête.


Calumet de paix.



„ avec plusieurs nattes de cheveux de femmes, entrelassés de plusieurs manieres. „ On y attache deux ailes, & cela le rend assés semblable au Caducée de Mercure, ou à la baguette que les Ambassadeurs de Paix portoient autrefois à la „ main. Cette canne est fourée dans des cols de Huars, qui sont des Oiseaux „ tachetés de blanc & de noir, gros comme nos oyes, ou dans des cols de Canars branchus. . . . Ces Canars sont bigarrés de trois ou quatre couleurs differentes. Chaque Nation embellit le *Calumet* selon son usage, ou selon son „ inclination particuliere. Le *Calumet* sert d'assurance à tous ceux qui vont chez „ les Alliés des Nations qui le donnent. . . C'est un symbole de paix, & l'on „ est generalement persuadé qu'il arriveroit de grands malheurs à celui qui violeroit la foi du *Calumet*. C'est le seau de toutes les entreprises, des affaires „ de consequence & des Ceremonies publiques. " La *Hontan* dans ses Voiages dit, (*a*) que le tuiau du *Calumet* „ a quatre ou cinq pieds de long. Le corps „ de cette pipe a huit pouces, (apparemment de diametre) & la bouche où l'on „ met le tabac trois. "

Revenons à la Religion de ces Peuples : ils ne pratiquent la Ceremonie de *faire fumer le Soleil* qu'en des occasions de consequence; car dans le culte ordinaire ils s'adressent à leur *Manitou* qu'ils portent toûjours avec eux & qu'ils recoivent ordinairement de leurs *Jongleurs*. L'Auteur de l'*Histoire de l'Amerique Septentrionale* (*b*) dit que certains Sauvages, qui habitent vers les Côtes Septentrionales, croient que dans les tempêtes l'esprit de la Lune se met au fond de la mer & y excite l'orage. Pour l'apaiser ils lui sacrifient ce qu'ils ont de meilleur dans le Canot, jettant tout à la mer, même le tabac. Le sacrifice est accompagné du chant & de quelques autres ceremonies qui tendent à chasser ce mauvais esprit.

Pour savoir l'évenement de leurs affaires, ces Sauvages s'adressent à leurs *Jongleurs*, & ceux-ci rendent leurs Oracles avec beaucoup de ceremonies & d'une maniere qui ne manque pas d'artifice. Le *Jongleur* fait avec des perches enfoncées dans la terre une Cabanne ronde qu'il entoure de peaux de *Caribous* ou d'autres Animaux, avec une ouverture enhaut assés large pour passer un homme. Ce *Jongleur* s'y enferme seul, chante, pleure, s'agite, se tourmente, fait des invocations, des imprécations, des conjurations, demande au *Matchimanitou* ce qu'il souhaite. Celui-ci repond avec fracas : en quoi il n'y a rien qui choque la haute l'idée que tous les hommes se font de la Majesté Divine. Cette idée ne permet pas de croire que les Dieux parlent sans beaucoup de bruit, ni même sans commettre quelque desordre dans la Nature. Si le Jupiter d'Homere hausse le sourcil, l'Olympe tremble : s'il parle, les élemens sont émus. D'abord l'entousiasme du Jongleur se fait apercevoir par un bruit sourd, comme d'une roche qui tombe, & toutes les perches sont agitées avec une violence si surprenante, que l'on croiroit que tout se renverse. C'est au milieu de cette agitation sacrée que le Jongleur rend l'Oracle. Nous donnons cette description sur la foi du Sieur *de la Potterie*.

(*a*) On voit ici la figure du *Calumet*.
(*b*) La *Potterie*. Tome I.

RELIGION *des* PEUPLES *qui habitent ſur les bords du* MISSISSIPY, *des Canadiens*, *des* SAUVAGES *de* TERRE-NEUVE, *des* IROQUOIS, *&c.*

Si l'on en croit le P. *Hennepin* (*a*) ou ne voit aucun veritable ſentiment de Religion, ni aucun culte reglé parmi ces Peuples. *Quelques idées confuſes & quelque eſpece de veneration pour le Soleil, qu'ils reconnoiſſent, mais ſeulement en apparence pour celui qui a tout fait, & conſerve tout*, font à peu prés la Religion de ces Peuples. Quand les *Nadoueſſans* & les *Iſſatis* prennent du tabac, ils jettent leurs regards ſur le Soleil, & comme cet Aſtre eſt pourtant le ſeul objet de leur culte ſuperſtitieux, lorſqu'ils ont allumé le *Calumet*, ils le lui preſentent & le prient d'y fumer. Ces Peuples, & tous ceux qui habitent ſur les bords du Miſſiſſipy, ne donnent qu'au Soleil les foibles marques de cette reconnoiſſance que nous devons à l'Etre Supréme. Ils lui offrent les prémices de leur Chaſſe dans la Cabanne de leur Chef, qui met ſans doute à profit les offrandes que ſon Peuple fait à cet Aſtre. Quand ils aperçoivent l'Aurore, ils envoient au Soleil levant la premiere fumée de leurs *Calumets*, en marmottant quelques parolles, qui ſont peut-être leurs prieres du matin. Enſuite ils fument vers les quatre parties du Monde. On aſſure que (*b*) les habits de ceremonie de quelques-uns de ces Peuples ont ordinairement deux Soleils figurés, & qu'ils portent ſur le corps des repréſentations de Taureaux Sauvages, de Cerfs, de Serpens &c.

Le Religieux que nous citons ici, nous donne un détail plus circonſtancié de la Religion de ces Nations & des ſentimens ſur leſquels elle eſt bâtie, dans ſa troiſiéme *Relation de la Louiſiane*, qui porte pour titre, *Voiage en un Païs plus grand que l'Europe.* Voici la ſubſtance de ſes parolles. „ La plus „ grande partie de ces Barbares croit la Création du Monde. Le Ciel, di- „ ſent ils, la Terre, & les hommes ont été faits par une femme qui gou- „ verne le Monde avec ſon fils. .. C'eſt, continue le P. *Hennepin*, peut-être „ à cauſe de cela que ces Sauvages content leur genealogies par les femmes. „ Le fils eſt le principe du bien, & la femme la cauſe du mal: cependant ils „ croient que l'un & l'autre jouïſſent également d'une parfaite felicité. La fem- „ me, diſent ils encore, tomba du Ciel enceinte, & fut reçue ſur le dos d'une „ tortue qui la ſauva du naufrage. " Il ſemble qu'on puiſſe remarquer dans ce ſyſteme bizarre quelque legere idée des verités contenues dans l'Hiſtoire de la chute du premier homme, telles que Moïſe les rapporte. " D'autres Sauvages „ de ce même Continent croient, qu'un certain Eſprit, que les Iroquois ap- „ pellent *Otkon*, ceux de la Virginie *Okée*, & d'autres Sauvages qui demeurent „ au bas du Fleuve S. Laurent, *Atahauta*, eſt le Createur du Monde, & qu'un „ nommé *Meſſou* en a été le reparateur après le Deluge. . . . Ils diſent que *Meſ-* „ *ſou* allant un jour à la chaſſe, ſes chiens ſe perdirent dans un grand lac, „ qui venant à ſe déborder couvrit la terre en peu de tems. . . Ils ajoutent „ que par le moien de quelques animaux il repara le Monde avec cette Terre. „ Les Sauvages qui habitent au haut du Fleuve Saint Laurent & du *Miſſiſſipy* „ diſent qu'une femme deſcendit du Ciel & voltigea quelque tems en l'air cher- „ chant où poſer ſon pied. La Tortue lui offrit ſon dos. Elle l'accepta,

„ y

(*a*) *Nouvelle Decouverte dans l'Amerique Septentrionale.*

(*b*) *Voiage en un Païs plus grand que l'Europe* par le P. *Hennepin.* To. V. du *Recueil de Voiages au Nord.*

„ y fit sa demeure. Dans la suite les immondices de la Mer se ramasserent au-„ tour de la Tortue & il s'y forma insensiblement tout autour une grande éten-„ due de terre. . . . Cependant la solitude ne plaisant point à cette femme.... „ il descendit d'enhaut un esprit qui la trouvant endormie s'aprocha d'elle. Elle „ devint enceinte après cette aproche, & accoucha de deux garçons qui sorti-„ rent de son côté: ces enfans devenus grands s'occuperent à la chasse, & com-„ me l'un étoit beaucoup plus habile chasseur que l'autre, la jalousie fit naître „ bientôt la discorde. Ils vécurent dans une haine irreconciliable. Le mal-adroit, „ dont l'humeur étoit farouche, traita son frere si mal, que celui-ci fut obligé de „ quitter la Terre & de se retirer dans le Ciel. Après cette retraite l'Esprit „ retourna vers la femme, & de cette seconde entrevue nâquit une fille, qui est „ la Mere des Peuples de l'Amerique Septentrionale. “ Le Lecteur pourra trouver quelque rapport entre cette fable & l'histoire de *Caïn* & d'*Abel*, telle que Moïse nous l'a conservée.

Le Sieur de la *Poterie* nous donne dans son *Histoire de l'Amerique Septentrionale* un Systeme de la Creation suivant les Sauvages assés different de celui-là. „ Les Sauvages croient & tiennent pour assuré qu'ils ont tiré leur „ origine des Animaux, & que le Dieu qui a fait le Ciel s'appelle *Micha-„ pous*. Ils ont quelque idée du déluge, & croient que le commencement „ du Monde n'est que depuis ce tems là, que le Ciel a été créé par ce *Micha-„ pous*, lequel ensuite crea tous les Animaux qui se trouverent sur des bois „ flotans, dont il fit un caieu, qui est une maniere de pont, sur lequel il „ demeura plusieurs jours sans prendre aucune nouriture. *Michapous*, disent „ ils, prevoiant que toutes ses Créatures ne pourroient subsister long-tems sur „ ce pont, & que son ouvrage seroit imparfait, s'il n'obvioit aux malheurs „ & à la faim . . . . & ne se voiant alors que Maître du Ciel se trouva obli-„ gé de recourir à *Michinisi* le Dieu des eaux, & voulut lui emprunter de la ter-„ re pour y loger ses Créatures. Celui-ci ne se trouva pas disposé à écouter „ la demande de *Michapous*, qui envoia tour à tour le castor, le loutre & le „ rat musqué chercher de la terre au fond de la mer, sans pouvoir recouvrer „ que fort peu de grains de sable & cela seulement par le moien du dernier. “ *Michapous* mit habilement le peu de sable à profit, puisqu'il servit de levain à une haute montagne. Le Renard fut invité de tourner autour de cette montagne: *Michapous* l'assura que ces tours agrandiroient la terre. Le Renard tourna donc quelque tems, pour augmenter le Globe terrestre: mais il se lassa bientôt & *Michapous* acheva le reste. Les idées de ces Sauvages sur plusieurs Phenomenes de la Nature, comme les tremblemens de terre, le tonnerre, les feux celestes &c. ne sont pas moins extraordinaires. Ils en ont de très bisarres sur l'origine des bêtes & sur la creation de l'homme qu'ils font naître de la corruption des premiers animaux que *Michapous* détruisit à cause de la discorde qui regnoit entr'eux. Ces hommes nouvellement créés inventerent contre les bêtes l'arc & les fléches. Un jour il arriva qu'un d'entr'eux s'étant écarté des autres découvrit une cabanne dans laquelle il trouva *Michapous* qui lui donna une femme, & limita les devoirs de l'un & de l'autre. La chasse & la péche furent le partage de l'homme; la cuisine, la quenouille, & tous les soins du ménage furent destinés à la femme. *Michapous* fit pour les compagnons de cet homme des contracts de mariage de même teneur. Il les maria tous de sa main, leur donna puissance sur les animaux, & les avertit qu'il les avoit créés pour mourir, mais qu'aprés leur mort ils iroient dans un lieu de plaisir. Les hommes vêcurent heureux & contens pendant quelques siécles: mais le genre humain s'étant extrémement multiplié, il fallut chercher de nou-

nouveaux Païs de chaſſe. La diſcorde & la jalouſie ſe mélerent enfin parmi ces Chaſſeurs, & voilà l'origine de la guerre.

Ce même Auteur nous aprend que les Sauvages font des feſtins à l'honneur de *Michapous*, & qu'on eſt obligé d'y manger toutes les viandes juſqu'aux os, qu'ils conſacrent à *Michapous* & aux Génies. C'eſt un mauvais préſage pour le Maître du feſtin, que les conviés ne mangent pas tout ce qui leur a été préſenté. Il doit s'attendre à quantité de traverſes dans ſes entrepriſes. Ils immolent, à ce qu'il dit, des chiens au Soleil.

(*a*) Champlain nous rapporte une autre opinion de quelques Sauvages du *Canada* ſur la Création &c. Il y a, diſent ils, un ſeul Dieu Createur de toutes choſes. Après avoir créé la Nature, il prit un certain nombre de fléches, les planta dans la terre, & tira l'homme & la femme de ce germe digne du caractere de ces Peuples, qui ne vivent que pour ſe détruire par la guerre. Ils croient une *quaternité*, c'eſt-à-dire une Eſſence Divine en quatre perſonne, aſſavoir Dieu qui eſt le pere, le fils, la mere & le Soleil. Cette Mere eſt le principe du mal.

Otkon, *Okée* chez les Virginiens, *Atahauta*, *Manitou* chez les Canadiens &c. ſont des noms qui dans les differens languages de ces Peuples expriment peut-être la même idée. C'eſt l'Eſprit univerſel qui donne l'être & le mouvement à la matiere : C'eſt la cauſe premiere, dont les Sauvages conçoivent la puiſſance & les facultés à leur maniere, & toûjours fort confuſément. Mais pourroit on même attendre un pareil raiſonnement de ces Peuples ? puiſque, ſi l'on en croit le P. *Hennepin*, ils n'ont jamais fait en matiere de Religion le moindre uſage de leur raiſon, & qu'ils ſont même ſelon lui *incapables des raiſonnemens communs & ordinaires ſur ce ſujet. Cependant*, ajoute t'il, *on trouve pourtant chez eux des ſentimens confus de Divinité.* (*b*) *Les-uns reconnoiſſent le Soleil pour Dieu, d'autres un Génie qui domine dans l'air. Quelques-uns regardent le Ciel comme une Divinité &c. Les Nations du Sud ſemblent croire un Eſprit univerſel. Ils s'imaginent qu'il y a un eſprit en chaque choſe, & même dans celles qui ſont inanimées.* Ils leur adreſſent des prieres & des vœux ; ils conjurent les Rivieres, les torrens & ces caſcades effroiables que les Relations du Miſſiſſipy & du Canada appellent des *Sauts*: ils accompagnent ces conjurations de l'offrande de quelques peaux de Caſtor qu'ils attachent aux branches d'un arbre voiſin du *Saut*. S'il y a ſur leur route quelque torrent ou des chutes d'eau, ils y jettent une robbe de Caſtor, du tabac, de la porcelaine &c. C'eſt un ſacrifice par lequel ils eſperent d'attirer ſur leurs perſonnes la benediction de l'eſprit qui reſide dans le torrent. Le détail des prieres conſiſte à demander bonne chaſſe à l'Eſprit du *Saut*, à le ſupplier de ſe laiſſer traverſer ſans riſque, à implorer ſa protection contre l'ennemi & à le mettre de la partie dans la vengeance qu'ils méditent. Revenus de leur expedition, ils lui immolent des priſonniers.

„ Cependant, continue ce Religieux, ils n'ont point de Ceremonie exterieu-
„ re de Religion, qui montre qu'ils rendent quelque Culte à la Divinité. On
„ ne leur voit ni Sacrifice, ni Temple, ni Prêtre, ni aucune marque de Reli-
„ gion. . . . . Ils croient ſeulement qu'un Eſprit univerſel leur inſpire ce
„ qu'ils doivent faire " qu'il dirige leurs ſonges & leurs penſées ; juſques là que s'ils ſe croient inſpirés à tuer un homme, ou à faire quelqu'autre mauvaiſe action, ils ne croiront par commettre un crime en executant leur projet. On ſent aſſés les contradictions de ce bon Pere dans tous les raiſonnemens qu'il fait ſur la Religion des *Miſſiſſipiens*. Qu'appelle t'il rendre un Culte à quelque Di-

(*a*) Dans ſes Voiages.
(*b*) Les Peuples qui habitent aux environs du *Miſſiſſipy*.

Divinité? S'ils croient qu'un Eſprit Univerſel gouverne le Monde, & penetre non ſeulement tout ce qui eſt animé, mais même tout ce qui ne l'eſt pas; s'ils croient devoir ſuivre les mouvemens qu'il leur inſpire, ſe confier en lui, & lui adreſſer des Prieres & des Sacrifices, n'eſt ce pas avoir un Culte & quelques Ceremonies Religieuſes?

Ces Peuples ont des Jongleurs, qui rendent les Oracles, interpretent les ſonges, qu'ils regardent comme des ordres & des avertiſſemens de Dieu, prédiſent l'avenir, (*a*) ſe vantent même de faire venir la pluie, le beau tems, le calme, l'orage, la fertilité, & de rendre la chaſſe heureuſe. On peut croire qu'ils ne manquent ni de détour ni d'adreſſe pour défendre leur impoſture, quand l'évenement ne répond pas à la prédiction. Nous ne nous étendrons pas davantage ſur leur Jonglerie, qui ne differe en rien de celle dont nous avons déja parlé.

On nous aſſure que ces Sauvages attribuent une ame raiſonnable à pluſieurs ſortes d'animaux, & qu'ils ont ſurtout de la veneration pour les os d'Elan & de Caſtor. Ils s'imaginent que les ames de ces animaux viennent voir de quelle maniere on traite leurs corps; qu'elles en avertiſſent enſuite & les vivans & les morts; que s'il arrive qu'on les traite mal, les animaux de cette eſpece ne veulent plus ſe laiſſer prendre ni dans ce Monde ni dans l'autre. Il faut croire que l'adreſſe & la ſubtilité de ces animaux ſont l'origine de cette opinion des Sauvages. Nous finirons le caractere de l'Idolatrie de ces Peuples par un trait digne de leur ignorance & de cette foibleſſe d'eſprit qui eſt inévitable dans les tenebres dont ils ſont envelopés: c'eſt qu'ils croient aux prodiges, & qu'ils craignent le tonnerre. On en voit, dit le P. *Hennepin*, (*b*) qui portent toûjours avec eux un corbeau décharné, qu'ils diſent être le maître de leur vie: d'autres choiſiſſent un hibou, une coquille de mer, un os: cependant le cri d'un hibou les effraie; ils en tirent un mauvais augure. Il y a apparence que celui là n'eſt pas leur eſprit familier.

Les *Natches*, autre Peuple du Miſſiſſipy, ont chez eux de tems immemorial une eſpece de Temple où ils conſervent du feu qu'un Prêtre deſtiné à la garde du Temple a ſoin d'entretenir allumé. (*c*) Cet édifice eſt dédié au Soleil, dont ils prétendent que la famille de leur Chef eſt deſcendue. Les *Tenſas* ou *Taençaſ* adorent la même Divinité. Ces Peuples lui conſacrent auſſi des Temples, des Autels, des Prêtres, avec un feu qu'ils entretiennent, comme les *Natches*, à ſon honneur. Ce feu perpetuel étoit, comme l'on ſait, le ſymbole du Soleil chez pluſieurs Nations de l'Antiquité. A tous les déclins de la Lune, ils portent par forme de Sacrifice à la porte du Temple un grand plat rempli de ce qu'ils ont de plus délicat, dont leurs Prêtres ſont une offrande à cet Aſtre deifié.

Nous donnerons ſur la foi de (*d*) l'Auteur de la *Relation de la Louiſiane*, qui a été publiée ſous le nom du *Chevalier de Tonti*, la deſcription d'un de ces Temples du Soleil. „ Il eſt enfermé, nous dit-on, dans le circuit d'une grande mu-
„ raille. L'eſpace qui eſt entre deux forme une eſpece de parvis où le Peuple ſe
„ promene. On voit au deſſus de cette muraille un grand nombre de piques,
„ ſur la pointe deſquelles on met les têtes des ennemis ou des plus grands cri-
„ minels. Au-deſſus du frontiſpice on voit un gros billot fort élevé, entouré
„ d'une grande quantité de cheveux, & chargé d'un tas de chevelures en forme
„ de trophées. Le dedans du Temple n'eſt qu'une nef peinte ou bigarrée en haut
„ par

(*a*) *Hennepin* ubi ſuprà.
(*b*) Idem ubi ſuprà.
(*c*) Voiés Tome V. du *Recueil de Voiages au Nord.*
(*d*) Inſerée dans le Tome V. du *Recueil de Voiages au Nord.*

„ par tous les côtés, de plusieurs figures differentes. On voit au millieu de „ ce Temple un grand foier qui tient lieu d'Autel, où brulent toûjours trois „ grosses buches mises de bout en bout, que deux Prêtres revêtus de cappes „ blanches ont soin d'attiser. C'est autour de cet Autel enflammé que tout le „ monde fait ses prieres avec des hurlemens extraordinaires. Les prieres se font „ trois fois le jour, au lever du Soleil, à midi & à son coucher. On y voit „ un cabinet ménagé dans la muraille. C'est le Tabernacle du Dieu. Deux „ Aigles deploiées & tournées vers le Soleil y sont suspendues. " Cette description nous donne une assés belle idée du Culte Religieux des Peuples du Missisipy. S'imagineroit on de trouver un appareil si éclatant de devotion sur les bords d'un Fleuve où l'on ne croioit rencontrer que des Sauvages grossiers & brutaux ? mais le Voiageur n'auroit il pas fait jouer ici son imagination?

Les Peuples du *Canada* donnent le nom de (*a*) *Grand Esprit* à cet Etre Supréme que les autres Sauvages reconnoissent pour l'*Esprit Universel*. Ces Peuples raisonnent très consequemment, s'il en faut croire le Voiageur auquel un (*b*) Moine défroqué a prété sa plume & son caractere. „ Ils prouvent, dit-il, „ l'existence de l'Etre supréme par la composition de l'Univers, qui fait remonter à un Etre Superieur & tout puissant : d'où il s'ensuit que l'homme n'a „ pas été fait par hasard . . . . . Ils adorent cet Etre Superieur de la maniere „ du monde la plus abstraite, & voici comment ils s'expliquent. . . . L'Existence de Dieu étant inseparablement unie avec son Essence, il contient tout, „ il paroît en tout, & il donne le mouvement à toutes choses. Enfin tout ce „ qu'on voit & tout ce qu'on conçoit est ce Dieu, qui subsistant sans bornes, „ sans limites & sans corps ne doit point être representé sous la figure d'un „ vieillar, ni de quelque autre chose que ce puisse être, quelque belle, vaste „ ou étendue qu'elle soit: ce qui fait qu'ils l'adorent en tout ce qui paroît au „ Monde. Cela est si vrai, que dés qu'ils voient quelque chose de beau, de „ curieux, ou de surprenant, sur tout le Soleil & les autres Astres, ils s'écrient „ ainsi, *ô Grand Esprit*, nous te voions partout. C'est de cette maniere qu'en „ refléchissant sur les moindres bagatelles, ils reconnoissent un Etre Createur „ sous ce nom de *Grand Esprit*, ou de Maître de la vie. " Pourroît on mieux paraphraser, & justifier plus ingenieusement la maniere obsure & incertaine dont il paroît que ces Peuples Sauvages expriment leur croiance touchant le premier Principe de la Nature. La methode avec laquelle il les fait raisonner sur les mysteres de la Religion Chrétienne n'est pas moins subtile. On y voit étalées toutes les difficultés qu'un libertin est capable de former ou de récueillir pour la détruire.

(*a*) Le Baron *de la Hontan* dans ses Voiages.

(*b*) Le Sieur *Gueudeville Ex-Catholique*, Auteur des Dissertations qui composent l'*Atlas Historique*, & de plusieurs autres Ouvrages. Ce Moine défroqué qui a semé la bonfonnerie dans la plus grande partie de ses Ecrits, ne l'a pas épargnee dans les Voiages du Baron de la *Hontan* qu'il a cru rendre plus agreables par là, quoique souvent aux dépens de la verité. A l'égard des Sauvages du Canada, s'ils raisonnoient avec toute la précision qu'il leur attribue, il y auroit lieu de presumer beaucoup en faveur de leur philosophie.



B. Picart del. 1723

LE GRAND SACRIFICE des CANADIENS à QUITCHI-MANITOU ou le GRAND ESPRIT.

SACRIFICES & ADORATIONS *des* SAUVAGES *du* CANADA.

Nous avons dit que les Peuples du Canada & ceux de la Baie de *Hudſon* &c. donnent le nom de *Kitchi-Manitou* au Grand-Eſprit. Ils lui attribuent le bien, comme au contraire ils attribuent le mal à ce mauvais Génie dont nous avons déja parlé ſous le nom de *Matchi-Manitou:* mais outre cela ils établiſſent des Intelligences bien ou mal faiſantes dans tout ce qu'ils trouvent merveilleux; & ſelon que les choſes leur paroiſſent utiles ou pernitieuſes, ils font préſider ſur elles de bons ou de mauvais Genies. La *Hontan* dit qu'ils mettent l'or & l'argent au nombre des ces dernieres choſes: l'idée eſt aſſés juſte. Ils voient une partie des ſoins & des fatigues que les François ſe donnent pour amaſſer des richeſſes: que diroient ils, s'ils voioient ici l'avarice des Européans dans toute ſon étendue?

Les Sauvages, dit la *Hontan*, (*a*) ne font jamais de Sacrifices de Creatures vivantes au *Kitchi-Manitou:* mais ils brulent à ſon honneur des Marchandiſes qu'ils trafiquent avec les François, & le Sacrifice va quelquefois à plus de cinquante mille écus. Voici le détail que ce Voiageur nous donne de toute la Ceremonie. On choiſit pour la ſolemniſer un jour ſerain & un tems calme: alors chaque Sauvage porte ſon offrande ſur le bucher. Enſuite quand le Soleil eſt le plus élevé ſur l'Horiſon, les jeunes Canadiens ſe rangent autour du bucher avec des écorces allumées, pour mettre le feu au bucher. Les guerriers chantent & danſent juſqu'à ce que le Sacrifice ſoit conſumé, pendant que les vieillars haranguent le *Kitchi-Manitou* & preſentent de tems en tems au Soleil leurs *Calumets* allumés. Les danſes & les chanſons durent toute la journée, & les hommages du *Calumet* ſe rendent depuis le lever du Soleil juſqu'à ſon coucher, en obſervant de l'adorer à ſon levant, à ſon midi, & à ſon couchant. La planche repreſente le Sacrifice des Canadiens à *Kitchi-Manitou.*

Nous donnerons ici le formulaire de leurs prieres. Ils demandent au *Grand-Eſprit*, à ce *Kitchi-Manitou*, qu'ils reconnoiſſent pour le maître de leur vie, qu'il les protege contre les méchans & qu'il leur accorde ſa faveur, qu'il conſerve le courage & la force des guerriers; qu'il fortifie l'eſprit des vieillars & qu'il leur inſpire de bons conſeils, qu'il augmente & conſerve leurs familles, qu'il garantiſſe leurs enfans des mauvais eſprits & de la main des méchans, afin que ces enfans conſolent & rejouiſſent la vieilleſſe de leurs parens. Ils le prient de repandre ſa benediction ſur les moiſſons, ſur les villages & ſur les chaſſeurs, de les inſtruire de ſa volonté par des ſonges; & de les conduire après leur mort au Païs des Ames.

Leurs chanſons roulent ſur la beauté des Ouvrages de la Nature, ſur la bonté de Dieu, ſur leurs victoires & la défaite de leurs ennemis. Les femmes font des harangues au Soleil quand il ſe leve, & lui preſentent en même tems leurs enfans. Les Guerriers ſortent du village pour danſer la danſe du *Grand Eſprit*, lorſque cet Aſtre va ſe coucher: cependant il n'y a point de jour fixé pour les ſacrifices & pour les danſes particulieres. C'eſt le Baron de la *Hontan* qui nous fournit ce détail.

Nous

(*a*) Cependant les Sauvages du Miſſiſſipy immolent des priſonniers aux Génies qu'ils croient préſider ſur les eaux, ainſi qu'on l'a dit ci-devant.

Nous sommes persuadés qu'un long sejour & des courses de quelques années dans ces Païs Septentrionaux de l'Amerique nous procureroient un détail plus exact, plus clair & beaucoup plus suivi de la Religion de ces Peuples : mais il faudroit que le voiageur écartât ses préjugés, qu'il eut plus d'étude & plus de lumieres que n'en ont ordinairement ceux qui courent les Païs, qu'il eut la capacité necessaire pour développer l'origine des principes des Sauvages, & surtout qu'il eut assés de patience & de douceur pour raisonner avec eux. Quelque brutaux & grossiers que soient les Peuples dont nous venons de parler, on a pu voir qu'ils ne sont nullement athées, & que leur grande ignorance ne les empéche pas de remonter à une premiere Cause, superieure à ces Génies qu'ils croient resider dans tous les Etres. Pour ce qui est de leur conversion au Christianisme, on nous assure qu'elle est très difficile & qu'ils restent fermes dans leur idées sans pouvoir se resoudre à gouter les mysteres du Christianisme, qu'ils écoutent avec une indifference capable de démonter le zéle d'un bilieux devot. Les raisons qu'ils alleguent pour refuser d'embrasser le Christianisme se reduisent souvent à la réponse que fit un Prince Idolâtre des Indes Orientales à l'Archevêque de Goa (*a*), *Si Dieu avoit voulu que je fusse Chrétien, je le serois dés ma naissance.*

On nous assure qu'on ne remarque presqu'aucun signe la Religion dans les Sauvages de *Terre-neuve.*

CEREMONIES NUPTIALES *des* PEUPLES *de la* BAIE *de* HUDSON, *du* MISSISSIPY *&* *du* CANADA.

Une (*b*) *Relation de la Baie de Hudson*, nous dit, que les Sauvages de cette Baie prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir : ils ont même la coutume d'épouser les sœurs de leurs femmes, parce qu'ils croient qu'elles s'accommoderont mieux ensemble que si elles étoient étrangeres. (*c*) Un autre Auteur nous assure, que le même usage se pratique par les Peuples de la Louisiane, & que rien n'y est plus commun que de voir quatre ou cinq sœurs femmes d'un même mari. Celle qui devient mere la premiere a des prérogatives, qui consistent à être exemte de plusieurs travaux du ménage. A l'égard des préliminaires du mariage, un Sauvage qui en veut à quelque fille abrége ordinairement la galanterie. Il s'explique dés qu'il a conçu de l'amour, & pour obtenir l'objet qui le charme regale la famille de sa maîtresse & fait quelques presens au pere de cette belle. On la lui accorde ? il l'emmenne sans marchander pour la dot.

Ce que le P. *Hennepin* rapporte sur le mariage de ces Peuples est exact & détaillé. Il nous dit „ que leur mariage n'est point un contract civil. Le mari & „ la femme n'ont pas intention de s'obliger pour toûjours. Ils se mettent, con- „ tinue t'il, ensemble pour tout le tems qu'ils s'accordent entr'eux & que la sym- „ patie subsiste entre les parties. " La discorde commence t'elle à se glisser dans le ménage, ils se separent sans autre formalité. Ils marient leurs filles très jeunes, & quoique l'age ne permette pas encore le commerce du mari avec sa femme, celle-ci ne laisse pas d'avoir soin de son petit ménage : cependant le mari va à la

(*a*) *Histoire du Christ. des Indes* par M. *de la Croze*. L. IV.
(*b*) Dans le To. VI. du *Recueil de Voiages au Nord.*
(*c*) Ibid. Tome V.

la chasse & porte à son beau pere les profits de sa journée. Souvent même on se marie sans entrer dans tout le détail de l'amour : point de caresses, point de conversation, point de badinage pour se connoître avant que de s'unir d'un nœud qui n'est que trop funeste ailleurs. Supposons par exemple, qu'un Sauvage & une Sauvagesse se voient pour la premiere fois de leur vie, & que tout à coup l'envie d'en venir à l'hymen prenne l'un d'eux, celui qui ressent cette envie brusquera fort bien les regles qui doivent s'observer en cette occasion. L'amoureux Sauvage demandera sans façon à celle dont il voudroit faire sa femme, si elle veut de lui, & celle-ci repondra ouï ou non, sans aller consulter sa famille. Le consentement donné tête à tête est suivi d'abord d'une espece de ceremonie que l'on peut regarder comme l'effet d'une modestie de Sauvagesse & de la future occonomie de cette femme. C'est que le soir de ses noces, la fiancée prend une hache, s'en va couper du bois dans les champs, en prend ensuite sa charge, met son bois à terre devant la porte de la cabanne du futur époux, & s'assied auprés de son bien aimé, qui pour toute caresse lui dit, *il est heure de se reposer*. Quelque tems après celui-ci se rend auprés d'elle, & se couche. Le Pere *Hennepin* ajoute que l'amitié de ces Sauvages est fort incertaine, & qu'aprés avoir rompu ensemble ils ne se voient plus qu'avec la derniere indifference. Quand la separation se fait, la femme emporte quelquefois ses hardes & les pelleteries, quelquefois aussi elle n'emporte qu'une bande d'étoffe qui lui sert de juppe avec une couverture. Les enfans suivent leur mere, qui continue de les nourrir, parce que les biens de chaque famille, ou de chaque *Tribu*, (ainsi s'exprime le P. *Hennepin*,) sont communs. Il y en a qui suivent leur pere: mais en general les Sauvages qui font divorce laissent les enfans à leurs femmes, & disent qu'ils ne croient pas qu'ils soient d'eux. Cela est fondé, s'il est vrai qu'elles soient aussi commodes que le prétend le P. *Hennepin*: du moins paroît il par tout ce qu'il en dit, qu'elles n'aiment pas le joug de la foi conjugale & qu'elles se separent très volontiers de leurs maris. Les hommes ne sont pas de meilleure foi sur l'article : un Sauvage qui se trouve en course loue une femme pour quelques jours, ou même pour quelques semaines, sans que les parens de cette femme prise à terme y trouvent à dire, parce qu'ils gagnent des pelleteries à ce commerce. La femme legitime, ou pour mieux dire la premiere femme, garde le logis, & fait les semailles, pendant que l'autre court le Païs avec le mari: mais celui-ci étant de retour chez lui renvoie cette compagne de voiage avec des presens, & revient à sa femme domestique ; à moins que les charmes de la voiageuse n'aient ruiné sa rivale dans l'esprit du mari commun. N'oublions pas que la femme a le même droit, & qu'il lui est permis de se dédommager de l'absence de son époux.

Ce que nous venons de rapporter de la maniere dont ces Sauvages jugent du Mariage & de la foi conjugale n'empéche pas les exceptions. De même que nous avons parmi nous des gensSauvages sur ces articles, ils en ont aussi parmi eux qui observent tous les devoirs qui sont attachés au Mariage, & qui ne le regardent pas comme un joug, mais comme un état de félicité. En un mot on trouve au Canada des maris qui aiment leurs femmes fort tendrement.

(*a*) Dés qu'un homme a fait les présens aux parens de sa *future*, elle lui appartient; c'est un achat dans les formes. Quelquefois les parens prennent les enfans de leurs gendres, & leur rendent les presens qu'ils en ont reçu, ce qui arrive fort rarement. Nous avons dit dans la Dissertation précedente, que ces

Y 2 Peu-

(*a*) Le P. *Hennepin* dans le To. V. du *Recueil de Voiages au Nord.*

Peuples ont peu de penchant à la jalousie: Cependant il y a des Sauvages qui, aussi jaloux que des Italiens, punissent avec severité les infidelités de leurs femmes. Un mari de ce caractere coupe le né ou les oreilles à sa femme, la tue même, sans qu'il lui en coute autre chose qu'un present aux parens de la défunte, pour essuier, disent ils, leurs larmes.

(*a*) Les Guerriers Sauvages ne se marient point avant vint-cinq ou trente ans, de peur d'épuiser leur jeunesse dans le commerce des femmes. Ceux qui aprochent d'elles avant cet age passent en quelque façon pour des laches, ou du moins pour des gens qui ne sont bons ni à la guerre, ni à la chasse. Qu'on ne s'imagine pas qu'ils en soient plus chastes pour vivre dans le celibat. Les *Canadiens* croient qu'une chasteté constante cause des vapeurs & des maux de reins: ainsi le jeune Guerrier qui veut entretenir sa santé doit (*b*) *courir l'allumette* une fois toutes les semaines.

(*c*) Nous allons décrire ces amourettes du *Canada* sur le rapport du B. *de la Hontan*. On ne parle jamais de galanterie aux *Sauvagesses* durant le jour. Elles prétendent que la nuit est plus propre pour les fleurettes. „ (*d*) Dés qu'un jeu„ ne homme, après avoir rendu deux ou trois visites à sa Maîtresse, soupçon„ ne qu'elle l'a regardé de bon œil, voici comment il s'y prend pour en être „ tout-à-fait persuadé. Il faut remarquer que les Sauvages vivent dans une es„ pece d'égalité conforme aux sentimens de la Nature & (qui les met à l'épreu„ ve des voleurs & des ennemis domestiques), ce qui fait que leurs logemens „ sont ouverts de nuit & de jour. . . . Deux heures après le coucher du So„ leil les . . . esclaves ont soin de couvrir les feux avant que de se retirer. „ Alors le jeune Sauvage entre bien couvert & bien enveloppé dans la Caban„ ne de sa belle, allume au feu une espece d'allumette, puis. . . . . s'apro„ che du lit de la Dame. Si elle éteint l'allumette, il se couche auprés d'elle; mais si au lieu de cela elle s'enfonce dans la couverture, il se retire; car „ c'est une marque qu'elle ne veut pas le recevoir. " Voila ce que c'est que cette allumette, dont toute la ceremonie est representée ici sur quatre figures.

Le même Auteur nous assure, que ces amoureuses Sauvagesses boivent le jus de quelques racines pour s'empécher de concevoir, ou pour faire perir leur fruit, car s'il arrivoit qu'une fille eut fait un enfant, elle ne trouveroit jamais à se marier: Il faut donc qu'elles soient bien sures de ne manquer jamais l'avortement, „ ce qu'est le plus singulier, ajoute t'il, c'est qu'elles permettent au Ga„ lant de s'asseoir sur le pied de leur lit simplement pour causer, & que s'il en sur„ vient un moment après un autre qui soient plus de leur gout, elle n'hésiteront „ point à lui accorder les dernieres faveurs. La raison de ceci est. . . . qu'elles ne „ veulent point dépendre de leurs Amans, ... " & cette maniere d'agir justifie ce que nous avons avancé touchant l'idée que ces Peuples ont de la liberté du Sexe dans cet état d'independance qui précede le Mariage.

Un Sauvage du *Canada*, après s'être acquis la reputation de brave guerrier en se signalant contre les ennemis de sa Nation, prend il la resolution de se marier? Il fait un bail d'un certain nombre d'années. Les engagemens à vie seroient pour

(*a*) *Hennepin* ubi suprà & le B. *de la Hontan.*

(*b*) C'est le terme dont on se sert pour désigner les courses nocturnes des Amans du *Canada*. V. La *Hontan.*

(*c*) On supprime tous les ornemens & toutes les fleurs dont le Baron a chargé son recit; parce qu'il paroît que son imagination a presqu'été le seul guide qu'il a suivi. On ne peut donc se hasarder à croire sur sa parolle un Voiageur si opposé au Pere *Hennepin*, dont le recit simple & naturel persuade mieux que les embellissemens d'un Moine qui se plait à déguiser la verité.

(*d*) C'est le B. *de la Hontan* qui parle.



SAUVAGE qui alume une ALUMETTE, pour aller trouver sa MAITRESSE.



SAUVAGE en conversation avec sa MAITRESSE etant assis sur le pied de son Lit.



SAUVAGE dont la MAITRESSE se cache dans sa couverture ne voulant pas le recevoir.



SAUVAGE dont la MAITRESSE éteint L'ALUMETTE pour le recevoir.

pour eux un vrai ſuplice, ou tout au moins un eſclavage inſupportable. Le Sauvage cherche donc une fille qui lui convienne : enſuite les parties s'accordent & communiquent le mariage prémédité aux parens, qui s'aſſemblent dans la cabanne du plus ancien d'entr'eux. C'eſt là qu'on trouve au jour aſſigné un feſtin à la Canadoiſe. Chacun s'y rend bien pourvû de joie: on y chante, on y danſe la danſe du mariage. Après ces divertiſſemens les parens du futur époux ſe retirent, à la reſerve de quatre des plus vieux, & pour lors la nouvelle épouſe ſe preſente à l'une des portes de la cabanne accompagnée de quatre vieilles parentes. Le plus decrépit des quatre parens de l'époux la vient recevoir, & la conduit auprés de ſon futur dans un lieu où les deux épouſés ſont débout ſur une natte. On leur preſente une baguette qu'ils prennent chacun par un bout, pendant que les vieillars font de très courtes harangues. Les mariés ſe haranguent auſſi tour à tour en tenant toûjours la baguette, qu'ils rompent enfin en pluſieurs morceaux, dont ils font la diſtribution aux témoins. Après cette ceremonie, on enméne la mariée hors de la cabane, & les jeunes filles qui l'attendent à la porte la reconduiſent chez ſon pere, où l'époux eſt obligé de l'aller voir juſqu'à ce qu'elle ſoit mere. Dés lors elle fait ſon paquet, renonce à la maiſon paternelle, ſe retire chez ſon mari, & vit en communauté avec lui tant que le mariage ſubſiſte.

(*a*) L'Auteur de l'*Hiſtoire de l'Amerique Septentrionale* nous aprend d'autres circonſtances aſſés curieuſes touchant les Ceremonies nuptiales des Peuples du *Canada*. C'eſt, dit-il, la coutume qu'après que le galand s'eſt aſſûré du cœur de ſa belle, il parle à ſon pere, ou du moins à ſon plus proche parent, qui prend la commiſſion d'aller trouver de nuit celui de la fille. Il l'éveille, allume ſa pipe & la lui preſente en lui demandant ſa fille. Quand les ſentimens ſont d'accord, le pere du jeune homme fait aſſembler tous les parens de ſon côté : c'eſt pour leur declarer qu'il va marier ſon fils. Ces parens apportent dans ſa Cabanne le plus de marchandiſes qu'ils peuvent pour dotter le jeune Sauvage. La mere du garçon porte une partie de ces marchandiſes à la cabane de la fille, & dans ce moment la mere de la fille dit à celle-ci qu'elle l'a mariée à un tel. La belle ne peut s'en dédire, il eſt même de ſon honneur d'y conſentir ſans replique : & par un abus étrange, ajoute l'Auteur que nous citons, les peres, les meres & les freres ainés peuvent proſtituer cette fille, parce que ſon corps n'eſt pas à elle, mais à ſes parens. Cependant elle pleure ſa virginité, à ce qu'il dit en (*b*) un autre endroit. Celle qui a reçu les preſens les diſtribue à toute la famille, en lui donnant avis de la nouvelle alliance. Chacun contribue à la dot de la mariée. La mere & la ſœur du jeune homme apportent auſſi des preſens à la future, que l'on équippe ſuperbement le jour de ſes noces. Cela veut dire qu'on lui met ſur le corps une bonne peau de caſtor, & qu'on lui parfume les cheveux avec de la graiſſe d'ours. Ainſi ajuſtée elle ſe rend chez ſa belle mere, qui la dépouille de ſes ornemens, lui en donne d'autres en échange & une chaudiere. Elle retourne chez ſon pere: on l'y deshabille encore. La Mere lui donne une charge de maïz qu'elle apporte à ſon mari, qui la deshabille une troiſiéme fois. Les deux familles ſe partagent tous les preſens de la dot.

La continence du nouveau marié eſt exemplaire : il la porte juſqu'à ſe défendre pendant ſix mois les aproches de la Place qu'il a eu la gloire de conquerir. Cependant il

(*a*) La *Potterie Hiſtoire de l'Amerique Septent.* Tome II.
(*b*) Ibid. Tome premier.

il lui eſt permis, ſuivant les Loix Canadienes, de conſommer le mariage quatre jours après la ceremonie : mais il ſe perſuade que la modération eſt un témoignage autentique de l'eſtime qu'il a conçue pour ſon épouſe, & veut qu'on croie qu'il n'enviſage que l'honneur de s'allier dans la famille. C'eſt ainſi que s'exprime à peu prés l'Auteur que nous tranſcrivons. C'eſt à lui à repondre de la verité exacte de ce qu'il avance, ou de la broderie dont il l'accompagne peut-être. „ Au bout de l'an, ajoute t'il, la mariée s'en retourne . . . chez ſa me- „ re, qui devient maîtreſſe de la chaſſe, de la péche & de tout ce que ſon „ gendre peut avoir. Celui-ci, qui ne trouve plus ſa femme au logis ſe dou- „ te bien qu'elle eſt chez ſa mere : il va l'y trouver lorſqu'il croit que tout le „ monde eſt endormi. Le pere & la mere de la jeune femme ſont aux aguets „ pendant qu'elle repoſe (ou fait ſemblant de repoſer) après tous ces préliminai- „ res, au coin de ſon feu. Le marié n'eſt pas ſi-tôt entré qu'il connoît que ce „ feu lui eſt deſtiné: il s'aſſied auprés de ſa femme. Le beau pere ſe leve „ avec indifference, remplit ſa pipe & la lui donne à fumer. La belle me- „ re . . . lui apporte un plat de viande, le met à ſes pieds: il mange ſans „ dire mot. " Pour concluſion, il reſte deux ans avec ſon beau pere, & pendant ce tems-là chaſſe, pêche, commerce, tout apartient à ſa belle mere, ainſi que nous venons de le dire. Voici (*a*) le formulaire de vie que doivent ſuivre d'abord ces deux nouveaux mariés. La bienſeance leur défend de ſe parler pendant le jour, excepté pour ſe dire quelques duretés. La pudeur ſauvage exige expreſſement cette démarche. Lorſque les deux ans ſont accomplis, le gendre ſe ſepare du beau-pere & fait ſon ménage particulier, à moins qu'il ne penſe à ſe donner une belle ſœur pour ſeconde femme. „ Le mari ne doit... en prendre d'autre „ que de la part des parens de ſon beau pere qui peut lui donner ſes autres fil- „ les. S'il n'en a pas, la belle mere adopte pour ſon gendre une fille eſclave, ou „ lui donne quelque niece. " C'eſt l'interêt, nous dit on, qui fait la regle de cette coutume. „ Tout ce qui revient au gendre appartient à la belle mere ; & com- „ me il arriveroit que s'il prenoit une ſeconde femme dans quelqu'autre famille, „ la mere de cette ſeconde femme auroit le même droit que celle de la premiere, on a jugé à propos de fixer en quelque façon l'inconſtance des maris ſauvages en les obligeant de n'épouſer que les filles d'une même famille lorſqu'il leur prend envie d'avoir pluſieurs femmes à la fois. Nous trouvons quelque choſe de pareil dans l'Hiſtoire de Jacob. Il épouſa Rachel & Lea : il épouſa juſqu'à leurs ſervantes. La premiere femme a des prérogatives ſur les autres ; ce qui eſt une ſource de jalouſie dans la famille des femmes, & cauſe des querelles domeſtiques, que le mari commun ſoufre & regarde avec un ſens froid dont il prétend même ſe faire honneur. Il croit que la jalouſie de ſes femmes eſt un témoignage de leur amour.

Nous paſſons aux ſuites du mariage. Les (*b*) Sauvages de la Nouvelle France préferent les filles aux garçons, & prétendent qu'elles ſont le ſoutien de la famille.

Une femme attaquée du mal periodique du Sexe eſt éloignée de la Societé civile. On éteint tous les feux de ſa cabane : on nétoie le foier, on en jette toutes les cendres, on allume de nouveaux feux avec une pierre à fuſil. La malade eſt condamnée à demeurer dans une cabanne éloignée & tout-à-fait ſeparée des autres. La ſeparation dure huit jours. On ne boit pas dans le ruiſſeau où elle a bu, on évite d'y puiſer de l'eau, & la malade a ſoin d'y mettre des marques qui ſont connoître

(*a*) La *Potterie Hiſtoire de l'Amerique Septent.*
(*b*) La *Potterie.* Ibid.

noître l'état où elle est. Lors qu'une fille se trouve atteinte pour la premiere fois de la maladie du Sexe, elle est trente jours sans voir personne que des femmes qui ont soin d'elle, & pendant ce tems-là elle se *matache* avec du charbon. Quand une femme est enceinte, elle n'a plus de commerce avec son mari jusqu'à ce que l'enfant ait deux ans, & si elle est prête d'accoucher, on lui prépare une cabanne où elle reste trente jours, & quarante, (*a*) si elle accouche de son premier enfant. Toutes ces coutumes ont du rapport aux Loix Judaïques. A l'égard de celle qui veut que le mari & la femme n'aient aucun commerce ensemble jusqu'à ce que leur enfant ait deux ans, elle est trop raisonnable pour que le lecteur n'en reconnoisse pas tout le mérite. Si elle est vraie, les Sauvages ne sont pas trop sauvages sur cet article. Le même Auteur ajoute, que quand l'accouchée est en danger de mort, on la rapporte dans son logement ordinaire, mais après qu'elle est retablie, ou si elle vient à mourir, on abat la cabane que l'on transporte en un autre endroit.

La sterilité est une des principales causes du divorce des Americains, quoiqu'il soit permis chez ces Peuples de se separer quand on le juge à propos. Le Baron *de la Hontan* nous dit, que les Canadiens s'avertissent ordinairement huit jours d'avance & alleguent alors les meilleures raisons qu'ils peuvent trouver pour se quitter avec quelqu'apparence d'honnêteté. En general, ajoute t'il, ces Sauvages n'y regardent pas de si prés, & donnent pour toute raison quelque maladie supposée, le desir de se reposer, ou la tranquillité dont ils ont besoin pour retablir leur santé. Heureux remede! dont la recette est trop chere en Europe pour l'emploier aussi facilement qu'en Amerique. Cependant il est certain que cette recette nous seroit d'un grand usage, & qu'elle porte avec soi un caractere de felicité qui n'est pas commune. Quand au *Canada* un mari & une femme ont resolu de se separer, voici la Ceremonie qu'ils pratiquent. On porte dans la Cabanne, où le mariage s'est fait auparavant, les petits morceaux de la baguette qui avoit servi à cette occasion. On les brule solemnellement, après quoi voilà un divorce formel, qui se fait sans dispute ni querelle. Les femmes ont également comme les hommes la liberté de se remarier; cependant une espece de bienseance ne veut pas qu'elles *convolent en secondes noces* du vivant du premier mari. Lorsque le mari & la femme se separent, les enfans se partagent également: car les enfans, nous dit le Baron, sont le thrésor des Sauvages. Si le nombre est impair, la femme en a plus que le mari.

Les deux figures representent le Mariage & le Divorce des Peuples du Canada.

Les femmes ne trouvent plus à se marier après cinquante ans: parce que les Canadiens regardent comme une folie de se marier à des femmes trop agées pour pouvoir en avoir des enfans. Ils ne trouvent rien de touchant dans les charmes usés d'une femme sur le retour. Quel parti prendre dans un abandon presque universel des siens? elles pourroient cacher prudemment quelques années, selon l'usage constant de nos vieilles. Si la sincerité ne leur permet pas de tromper les hommes, il faut avouer qu'elles la poussent plus loin que nos Dames. Une Canadienne vieille & amoureuse adopte un prisonnier de guerre & lui sauve la vie pour ses besoins particuliers. On doit être persuadé que l'esclave n'est pas un des moindres guerriers; mais quoiqu'il en soit on peut croire aussi qu'il n'est pas ingrat, & qu'il témoigne vivement la reconnoissance qui est due

Z 2

(*a*) Le B. *de la Hontan* dit qu'elles observent une espece de purification de trente jours pour un garçon, & de quarante pour une fille.

due à cette paſſion qui donne la vie à tous les hommes, & lui prolonge la ſienne.

Des JONGLEURS : *de la maniere dont ces Peuples en uſent avec les malades, &c.*

Tous les Sauvages dont nous parlons ſont fort ſains & exemts de quantité de maladies auxquelles nous ſommes expoſés. Les Canadiens (*a*) ſont ſujets à la petite verole & aux pleureſies: mais comme avec cela ils ſont très robuſtes, quand un homme meurt à l'âge de ſoixante ans, ils diſent qu'il eſt mort jeune, parce qu'ils vivent ſouvent cent ans & même au delà. Une (*b*) *Relation de la Baie de Hudſon*, que nous avons déja citée quelquefois, nous aprend que les Sauvages de cette Baie ont une vieilleſſe très vigoureuſe. Mais lorſque dans un age décrepit leur vigueur eſt abſolument épuiſée, ils ſe déterminent à une mort volontaire, dont voici la Ceremonie. Le vieillard décrepit fait un feſtin à ſa maniere, y convie la famille & lui adreſſe la parolle dans un dernier diſcours qui roule ſur l'union & les interêts de la maiſon. Enſuite il choiſit celui de ſes enfans qu'il aime le mieux, lui preſente une corde qu'il ſe paſſe courageuſement autour du col, & le prie de l'étrangler, parce qu'il ſe regarde comme un fardeau inutile au Monde. Les Maſſagetes rendoient autrefois un pareil ſervice à leurs vieux parens. Les Sauvages de la Baie, ajoute t'on, s'eſtiment heureux de mourir dans un age décrepit : ils ſe flattent de renaître en l'autre Monde à l'âge des enfans à la mamelle & de vivre alors dans une jeuneſſe éternelle: mais s'ils ont le malheur de mourir jeunes, il leur arrive tout le contraire en l'autre vie. Ils renaiſſent vieux, & infirmes. Cette idée ridicule pourroit bien s'être formée ſur une opinion reçue autrefois des anciens Juifs & de pluſieurs autres Peuples; qui eſt, que la longue vie eſt un preſent du Ciel, qu'elle eſt la recompenſe de la vertu, & que les Dieux puniſſent par les infirmités en cette vie & enſuite par la mort ceux qui ne ſont pas gens de bien.

Un des remedes le plus en uſage parmi tous ces Peuples c'eſt la ſueur. (*b*) Ils ont diverſes manieres de faire ſuer; mais celle que les Nations du haut du Miſſiſſipy pratiquent eſt trop remarquable pour ne pas en donner ici la methode. On fait faire une étuve dans laquelle le malade entre tout nud avec des perſonnes auſſi nues que lui & qui doivent avoir ſoin de le froter. Cette étuve eſt couverte de peaux de Taureaux ſauvages, de cailloux & de morceaux de rochers tout rouges. Le malade enfermé dans cette étuve doit retenir de tems en tems ſon haleine, & pendant qu'un Jongleur chante de toute ſa force, ceux qui ſont dans l'étuve avec le malade chantent auſſi en frotant le corps du pauvre patient.

Ils ont l'uſage de guerir les maux de cuiſſe & de jambe par le moien des ſcarifications qu'ils font à ces parties avec un couteau de fer ou de pierre. Enſuite ils frotent ces plaies avec de l'huile d'Ours ou avec de la graiſſe de bêtes fau-

(*a*) La *Hontan* ubi ſuprà.

(*b*) Dans le Tome V. du *Recueil de Voiages au Nord*.

(*c*) La *Hontan* donne une autre deſcription du lieu où les Sauvages du *Canada* ſe font ſuer. „ L'endroit „ eſt, dit-il, une eſpece de four couvert de nattes & de peaux &c. On y met au centre une écuelle pleine „ d'eau de vie brulante, ou de groſſes pierres enflammées, ce qui cauſe une ſi grande chaleur qu'en moins „ de rien on y ſue prodigieuſement. “ Ils ne paſſent jamais huit jours ſans ſuer, & ne craignent pas de ſe jetter tout humides de ſueur dans l'eau ou dans la neige, même en hyver.



CEREMONIE NUPTIALE du CANADA.



B. Picart delin. 1723

MANIERE dont les PEUPLES du CANADA font le DIVORCE.

fauves. Ils ont des remedes contre le venin des ſerpens, & ſavent compoſer des bruvages contre les fievres.

Tous ceux que l'on appelle *Jongleurs* ſont parmi ces Peuples Medecins & Prêtres. Ils ne parviennent à la dignité de *Jongleur* qu'après un noviciat, (a) lequel conſiſte „ à s'enfermer neuf jours dans une Cabanne, (b) ſans manger & „ avec de l'eau ſeulement : Là aiant à ſa main une eſpece de gourde remplie „ de cailloux, dont il fait un bruit continuel, il invoque l'Eſprit, le prie de „ lui parler, de le recevoir Medecin, & cela avec des cris, des hurlemens, „ des contorſions, & des ſecouſſes de corps épouvantables, juſqu'à ſe mettre „ hors d'haléne & écumer d'une maniere afreuſe. Ce manége, qui n'eſt in„ terrompu que par quelques momens de ſommeil auquel il ſuccombe, étant „ fini au bout de neuf jours, il ſort de ſa Cabanne . . . en ſe vantant d'avoir „ été en converſation avec l'Eſprit, & d'avoir reçu de lui le don de guerir les „ maladies, de chaſſer les orages & de changer les tems. " Le P. *Hennepin* ajoute à ces particularités, qu'on ne peut s'imaginer rien de plus horrible que les cris & les contorſions de ces *Jongleurs*, lorſqu'ils mettent en pratique leurs prétendus enchantemens. Il eſt certain qu'ils s'acquittent de tout cela avec beaucoup d'adreſſe : mais en general les cures qu'ils peuvent faire avec le ſecours de ces tours de paſſepaſſe, paroiſſent plûtôt l'effet du haſard que de la connoiſſance des maladies. Il faut pourtant leur accorder l'uſage de pluſieurs ſimples ; & l'utilité que leur experience reïterée découvre dans les ſueurs, les ſcarifications & les frictions dont nous venons de parler, ne doit pas être mépriſée. Il y auroit également de l'injuſtice, à ſoutenir qu'ils ne gueriſſent perſonne, & à nier que le peu de gens qu'ils gueriſſent ne ſoit plus que ſuffiſant pour entretenir leur crédit.

Un *Jongleur*, dit la *Hontan*, eſt une eſpece de Medecin, ou pour mieux dire, de Charlatan, qui s'étant gueri d'une maladie dangereuſe, eſt aſſés fou pour s'imaginer qu'il eſt immortel & qu'il a la vertu de guerir toutes ſortes de maux en parlant aux bons & aux mauvais eſprits. . . . Tout le monde ſe raille de ces *Jongleurs* en leur abſence . . . on les regarde comme des fous qui ont perdu le bon ſens par quelque violente maladie ; cependant on les laiſſe aprocher des malades, ſoit pour les rejouïr, ou pour voir ces Operateurs geſticuler, ſauter, crier, hurler &c. . . . Tout ce tintamarre ſe termine par demander un feſtin de cerf ou de groſſes truites pour la compagnie, qui a le plaiſir de ſe divertir.

Ce *Jongleur* vient voir le malade & l'examine fort ſoigneuſement, promettant en même tems de faire déloger le mauvais eſprit. D'abord il ſe retire ſeul dans une petite tente faite exprés, où il chante, danſe & hurle comme un *loup-garou* : enſuite il vient ſucer le malade en quelque partie du corps, & lui dit, en tirant des oſſelets de ſa bouche, que ces oſſelets ſont ſortis de ſon corps, qu'il prenne courage, puiſque ſa maladie eſt peu de choſe, & qu'afin d'être plûtôt gueri, il doit envoier ſes eſclaves . . . à la chaſſe aux Elans & aux Cerfs . . . dont ſa gueriſon dépend. C'eſt par des artifices preſqu'auſſi groſſiers que nos Charlatans tachent de ſe maintenir en Europe. N'oublions pas une particularité remarquable, (c) c'eſt que ſi le *Jongleur* manque d'adreſſe à trouver des raiſons pour juſtifier la mort de la perſonne qu'il traite, on le tue ſouvent ſans autre forme de proces.

(a) L'ou-

(a) *Relation* de la *Louiſiane* dans le Tome V. du *Recueil de Voiages au Nord*.
(b) Un jeune de neuf jours ne paroit guéres vrai-ſemblable.
(c) *Relation* &c. ubi ſuprà.

(*a*) L'ouverture de la *Jonglerie* ſe fait par un feſtin: les anciens aſſiſtent à la ceremonie: le medecin s'y rend chargé d'un ſac qui contient ſes medicamens, & tenant à la main une *gourde* emmanchée d'un bâton qui paſſe au travers. D'abord il entonne des chanſons ſur ſes remedes, & marque la cadence avec ſa gourde, qui eſt remplie de petites pierres. L'entouſiaſme ſaiſit bientôt ceux qui compoſent l'aſſemblée: l'on n'entend plus que le mélange des voix & des gourdes. Après cela le Medecin étale des drogues, fait quelques invocations, & recommence à chanter, toûjours dans une agitation extraordinaire. Enſuite le *Jongleur* s'aproche de ſon malade avec toute la confiance d'un habile Medecin, & tourne pluſieurs fois en cadence autour de lui pendant que l'aſſemblée chante. Enfin il touche le patient par tout le corps, l'examine avec l'attention d'un homme qui eſt connoiſſeur, ou qui veut perſuader qu'il l'eſt, & après l'avoir examiné lui declare gravement qu'il a un ſort en tel endroit de ſon corps, qu'il faut l'oter, qu'il y va donner ſes ſoins, que la maladie eſt difficile, & qu'il faudra faire bien des choſes pour reuſſir. Les parens du malade écoutent l'arrêt de cet Eſculape, s'abandonnent à ſa bonne foi, & lui demandent ſes bons offices pour le patient. On chante des chanſons ſur la plaie, ou ſur la partie malade, & l'on apporte une chaudiere pour y mettre les preſens deſtinés au Prêtre-Medecin, qui, tout occupé en apparence des moiens qu'il doit emploier pour guerir ſon patient, ſonge, ou fait ſemblant de ſonger aux remedes neceſſaires. Revenant enſuite comme d'un profond aſſoupiſſement il declare qu'il connoît le mal. On le croit, on lui livre le malade. Après qu'il l'a bien tourmenté par les remedes qu'il lui applique, ou qu'il lui fait avaler, & par les mouvemens violens qu'il lui fait faire, il annonce aux aſſiſtans que le malade eſt gueri, ou qu'il ne l'eſt pas. Un *Jongleur* adroit n'en vaut pas moins & ne perd rien de l'eſtime que ſon art lui a acquiſe : il ſe tire d'affaire en attribuant le défaut de reuſſite au mauvais état du malade, à la puiſſance du ſort, à la volonté des eſprits qui s'oppoſent à ſa *Jonglerie*.

La profeſſion de *Jongleur* eſt lucrative ; celle de Charlatan ne l'eſt pas moins en Europe. (*b*) Les Ilinois & les Nations du Sud excellent en Maîtres *Jongleurs*. Ces Sauvages ſe vantent de pouvoir tuer un ennemi qui eſt à deux cent lieuës d'eux: pour cet effet ils font la figure de cet homme & tirent dans la figure une fléche vis-à-vis du cœur. D'autres prennent un caillou de la groſſeur d'un œuf de pigeon, & font quelques conjurations ſur ce caillou. Il s'en forme, diſent ils, un pareil dans le corps de leur ennemi.

On rapporte une autre maniere de *jongler* aſſés remarquable. Lorſqu'un malade ſe croit enſorcelé, ou du moins quand le *Jongleur* lui perſuade qu'il l'eſt, celui-ci ſuivi d'une bande d'aprentiſs *Jongleurs* ſe rend dans la cabanne du malade que l'on étend devant lui par terre ſur une peau de Caſtor ou de quelqu'autre animal. Le Medecin touche du doit toutes les parties du corps du patient, juſqu'à ce qu'il vienne à la partie affligée, où le prétendu ſort a été jetté. Un des Diſciples du Maître *Jongleur* applique ſur la partie malade une peau de chevreuil pliée en pluſieurs plis, après quoi le medecin ſe jette à corps perdu ſur le poſſedé, ſuce la peau, écume, ſe frappe le dos, & n'épargne pas même celui du malade qu'il preſſe ſur toutes les parties de ſon corps, afin que le charme en ſorte. Il ſort en effet. Le *Jongleur* montre à l'aſſemblée le charme qu'il avoit caché ſubtilement dans ſa bouche ou dans les replis de la peau. Cependant il n'eſt pas toûjours à propos que le charme ſorte au premier ſignal, la

(*a*) La *Potterie Hiſtoire de l'Amerique Septent.*
(*b*) La *Potterie* ubi ſuprà.



REJOUÏSSANCES des PEUPLES du CANADA, pendant que l'on porte le DÉFUNT, a la Cabane des MORTS.



B. Picart del. 1723.

CONVOI FUNÊBRE des PEUPLES du CANADA.

la prudence veut que l'operation ſoit variée : auſſi arrive t'il ſouvent qu'elle eſt reïterée pluſieurs fois de ſuite ſans aucun ſuccés. Il eſt vrai que c'eſt aux dépens du malade, mais chez eux tout comme ici il vaut mieux nuire au malade qu'à l'art.

Quelques-uns de ces *Jongleurs* donnent des ſecrets ou des charmes pour la guerre & pour la chaſſe. (*a*) Un Auteur qu'il ne faut ſuivre qu'avec précaution, à cauſe des fautes d'exactitude qui ſe remarquent dans ſa Relation, dit que les plus fameux *Jongleurs* ſont ou boſſus ou boiteux; qu'ils font paſſer quelquefois leur malade au travers des flames & des feux du Village ; que pour obtenir ſa guériſon ils ordonnent des danſes dans leſquelles les femmes & les filles ſe proſtituent; qu'ils plongent le malade tout nud dans l'eau, ou dans la nege au fort de l'hyver.

Ils conſacrent en quelque façon les remedes dont ils ſe ſervent, & la ceremonie s'en fait avec beaucoup de myſtere. On les met ſur une peau, on ordonne un feſtin ſolemnel, on danſe toute la nuit autour des remedes. On peut bien croire après cela qu'ils ſont plus ſalutaires & plus efficaces. Le *Jongleur* met enſuite dans ſon ſac les medicamens conſacrés.

Les geſticulations bizarres des *Jongleurs* ſont bien exprimées dans la premiere figure de la Planche qui repreſente les ceremonies funebres de ces Peuples.

CEREMONIES FUNEBRES *des* PEUPLES *du* CANADA, *du* MISSISSIPY, &c.

Le P. *Hennepin* (*b*) rapporte, que les *Nadoueſſans* pleurent ceux qu'ils ont perdu à la guerre pour exciter leurs compatriotes à la vengeance, & juſqu'à ce qu'elle ait été ſatisfaite. La *Relation* qui porte le nom du Chevalier de *Tonti* dans le Tome V. du *Recueil de Voiages au Nord*, nous parle d'une Nation du *Miſſiſſipy* qui pleure à la premiere vuë des étrangers. La raiſon en eſt qu'ils s'imaginent que leurs parens ou amis décedés ne ſont qu'en voiage, & qu'ils attendent toûjours leur retour. Elle nous dit encore qu'ils pleurent beaucoup plus à la naiſſance de leurs enfans qu'à leur décés, parce qu'ils regardent leur naiſſance comme une entrée dans un champ de miſere & d'infortune.

Ils croient la tranſmigration & l'immortalité de l'Ame. Quelques Sauvages s'imaginent qu'elle doit paſſer dans le corps de quelque animal; d'autres, qu'ils vont revivre, s'ils ont été braves & gens de bien, chez une Nation parfaitement heureuſe, à qui la chaſſe ne manque jamais: & au contraire s'ils ont mal vêcu, chez une Nation malheureuſe & dénuée de chaſſe. (*c*) Les Caciques ou Chefs des *Natches* prétendant être deſcendus du Soleil croient y retourner après leur mort. Les Peuples qui habitent aux environs du Miſſiſſipy & du Canada s'imaginent, à ce que dit le P. *Hennepin*, „ que l'Ame n'abandonne point le corps „ incontinent après la mort: ils enterrent avec le mort ſon arc, ſes fléches, du „ blé, de la viande, afin qu'il ait dequoi ſe nourrir en attendant qu'il ſoit ar- „ rivé au Païs des Ames: & comme ils en donnent à toutes les choſes ſenſibles, „ ils diſent, que les hommes chaſſent encore après leur mort les ames des Ca- „ ſtors, des Elans, des Renards &c. “ Les raquettes ont auſſi des ames pour les animer, ſans quoi les chaſſeurs de l'autre Monde ne pourroient pas s'en ſervir à paſ-

(*a*) La *Potterie* ubi ſuprà.
(*b*) En ſa *Nouvelle Decouverte d'un très grand Païs* &c. Edit. d'Utrecht 1697.
(*c*) *Relation de la Louiſiane* Tome V. du *Recueil de Voiages au Nord*.

à paſſer les neges: celles des arcs & des fléches leur aident à tuer les bêtes; celles de l'hameçon & des filets, à pécher &c. Il eſt bon de donner un échantillon de ces folies, qui ne ſont peut-être que des ſuites de l'idée qu'ils ſe font d'un Génie univerſel, ainſi que nous l'avons dit. Ils croient encore, que les ames des défunts ſe promenent pendant quelque tems parmi les vivans, & prennent part à toutes leurs rejouïſſances: auſſi leur laiſſent ils une portion de leurs feſtins.

A l'égard de la ſepulture de leurs morts, ils la font avec autant de magnificence qu'ils le peuvent: ils parent les morts, leur peignent le viſage & le corps de pluſieurs ſortes de couleurs. Après cela (*a*) ils les mettent dans un cercueil d'écorce d'arbre dont ils poliſſent fort proprement la ſuperficie avec des pierres ponces fort legeres. Ils font une paliſſade autour du tombeau qui eſt toûjours élevé à ſept ou huit pieds de terre.

Nous avons parlé des feſtins que ces Sauvages font pour les médecins & les malades. Ils en font auſſi pour les morts. Ces repas repondent à la circonſtance qui en eſt la cauſe. Tout s'y paſſe avec triſteſſe: les parens du mort gardent le ſilence: la danſe & le chant en ſont exclus. Tous les conviés y font des preſens aux parens & les jettent à leurs pieds avec un petit compliment de leur façon. *Voilà*, diſent-ils, *pour le couvrir*, *ou pour lui faire une cabanne*, *ou pour environner ſon tombeau d'une paliſſade*, &c.

Les femmes portent le deuil un an entier, & pendant ce tems là il ne leur eſt point permis de ſe divertir. Le pere & le frere du mari défunt ont ſoin de la veuve. Le Baron *de la Hontan*, dit au contraire, que le veuvage des Peuples du Canada ne dure que ſix mois. „ Et ſi pendant ce tems là celui des deux con„ joints qui reſte ſonge à l'autre deux nuits de ſuite pendant le ſommeil, il „ s'empoiſonne d'un grand ſens froid . . . . . mais ſi le veuf ou la veuve ne „ réve qu'une ſeule fois au défunt ou à la défunte, ils diſent que l'Eſprit des „ ſonges n'étoit pas bien aſſuré que le mort s'ennuiât *au Païs de Ames*, puiſqu'il „ n'a fait que paſſer, ſans avoir oſé revenir: " alors ils ne ſe croient plus obligés d'aller tenir compagnie au mort. Il eſt bien juſte qu'en de pareils cas ils attendent une ſeconde ſommation: & quand ils n'iroient voir le défunt qu'à la diſiéme, ce ſeroit toûjours un grand effort de bonne foi & d'amitié.

Pluſieurs de ces Nations ſolemniſent des fêtes à l'honneur des morts. On tire leurs os des tombeaux, on les tranſporte même en d'autres ſepulchres après les avoir orné de peaux & de coliers de porcelaine. Tout cela ſert, diſent-ils, à ſoulager les pauvres défunts. La celebration de ces fêtes revient tous les ans, mais ils n'ont point de (*b*) jour limité pour cette ſorte de ſolemnité. Ils s'envoient reciproquement des députés pour ſolenniſer ces anniverſaires. En un mot les Peuples de l'Amerique Septentrionale pratiquent très ſcrupuleuſement tout ce qui peut honorer la memoire des défunts. Ils vont pleurer ſur leurs tombeaux, ils y gemiſſent, ils y recitent des prieres, ils font des préſens aux parens qui vivent encore, afin, diſent ils, d'*eſſuier leurs larmes*. Ils ont des ceremonies particulieres pour les enfans des perſonnes qui leur ſont cheres. Ils mettent leurs corps dans une peau qui eſt peinte de pluſieurs couleurs & les portent enſuite au ſepulchre ſur une eſpece de traineau:

(*a*) Le Sieur de la *Potterie* dit qu'ils couvrent le cadavre d'écorces d'arbre, ſur leſquelles on jette de la terre & des pierres, & qu'on entoure de pieux, afin que les animaux ſauvages ne le déterrent pas. Ces funerailles, ajoute t'il, ne ſe font de cette maniere que dans les villages. Lorſqu'ils meurent en campagne, on les met dans un cercueil d'écorce entre les branches des arbres, ou on les éleve ſur quatre pilliers.

(*b*) La *Potterie Hiſtoire de l'Amerique Sept.*

neau: mais ils ne font aucun preſent aux parens de ces enfans : au contraire ils en reçoivent eux-mêmes pour *eſſuier leurs propres larmes.* N'oublions pas de remarquer, que le mort s'en va bien équippé & bien muni. (*a*) On lui donne des ſouliers neufs, un batte-feu, une hache, des colliers de porcelaine, un calumet, une chaudiere, de la viande, du tabac & un pot de terre plein de *Sagamite*, c'eſt de la bouillie faite de blé. Si le mort étoit un guerrier, on l'équippe à la guerriere, ou lui donne ſon arc & ſes fléches, dont les Ames ne manquent jamais de ſuivre leur maître. Il n'y a pas juſqu'à celles des chaudieres qui ont ſervi au guerrier défunt, qui ne ſoient de la partie, & qui ne ſe faſſent un plaiſir de l'aller ſervir dans un Païs delicieux qu'ils placent à leur Occident & qu'ils croient habité par des chaſſeurs éternels: car la ſeule idée qu'ils ont de ce Paradis c'eſt qu'ils y chaſſeront aux ſiécles des ſiécles. Cette idée charnelle leur ôte le moien de comprendre celle que nous nous faiſons des felicités du Ciel. Si, après avoir écouté long-tems de ſens froid ce qu'on leur dit ſur l'inaction, ou même l'inutilité des ſens après cette vie, on s'aviſe de leur demander s'ils ne trouvent pas nos ſentimens ſur le Paradis plus raiſonnables que les leurs, ils repondent qu'*ils ont leur Paradis & nous le nôtre.* Dira t'on après cela que les Sauvages Americains fructifient beaucoup dans la Religion Chrétienne? Un bon Miſſionnaire ne doit il pas perdre une partie de cette patience qui eſt le plus grand ornement de nôtre Religion, (*b*) lorſqu'un Sauvage lui dit, *tu n'as point d'eſprit de nous demander ce que nous penſons d'un lieu* (*c*) *ſi élevé au-deſſus de nos têtes, où il eſt impoſſible que les hommes montent. Peux tu nous montrer par l'Ecriture, dont tu nous parles, un homme qui ſoit revenu de là haut, & la maniere dont il y eſt monté....* Si les *Ames de ceux de ton païs vont au Ciel, voila qui eſt bien pour eux, mais nous n'allons point au Ciel après nôtre mort, nous allons au païs des Ames*, &c. Ce n'eſt pas la force du raiſonnement qui démonte la raiſon du Miſſionnaire, c'eſt plûtôt le défaut de priſe, s'il eſt permis de parler ainſi. On ne peut attaquer un Sauvage par la revelation: il ne la croit pas. L'attaquera t'on par la nature, ou l'amenera t'on à la foi avec le ſecours des lumieres de la raiſon humaine? C'eſt une entrepriſe dont l'homme ſeul n'eſt pas capable: elle n'apartient donc qu'au S. Eſprit. C'eſt lui qui fait le miracle de nos converſions, s'écriera le Miſſionnaire.

Le Baron de la *Hontan* nous donne quelques autres particularités touchant les Ceremonies funebres que nous venons de décrire ſur la foi du P. *Hennepin*. „ Dés qu'un Sauvage eſt mort, on (*d*) l'habille le plus proprement qu'il eſt „ poſſible, & les eſclaves de ſes parens le viennent pleurer. Ni meres, ni „ ſœurs, ni freres n'en paroiſſent nullement affligés. Ils diſent qu'il eſt bien- „ heureux de ne plus ſoufrir, car . . . . ils croient que la mort eſt un paſſa- „ ge à une meilleure vie. Dés que le mort eſt habillé, on l'aſſied ſur une „ natte comme s'il étoit vivant. Ses parens ſe rangent autour de lui, chacun „ lui fait une harangue; on lui racconte ſes exploits, on lui recite les beaux „ faits de ſes Ancêtres. Le dernier Orateur s'explique en ces termes. " A moins que le Baron n'ait embelli ſon recit de circonſtances tirées de ſon imagination, il faut avouer qu'un Panegyriſte du Canada tourne les choſes d'une maniere très ſenſée & qu'il penſe aſſés finement. „ Te voilà, dit l'Orateur Sau- „ vage, aſſis avec nous; tu as la même figure que nous, il ne te manque ni „ bras,

(*a*) Le P. *Hennepin* ubi ſuprà.
(*b*) Le P. *Hennepin* ubi ſuprà.
(*c*) Le Ciel.
(*d*) On oint tout ſon corps & ſes cheveux d'huile d'animaux. La *Poterie Hiſtoire de l'Amer. Septent.*

„ bras, ni tête, ni jambes. Cependant tu ceſſes d'être, & tu commences à
„ t'évaporer comme la fumée de cette pipe. Qui eſt-ce qui nous parloit, il
„ y a deux jours? Ce n'eſt pas toi, car tu nous parlerois encore; il faut donc
„ que ce ſoit ton ame, qui eſt à preſent dans le grand Païs des Ames avec
„ celles de nôtre Nation. Ton corps, que nous voions ici, ſera dans ſix mois
„ ce qu'il étoit il y a deux cens ans. Tu ne ſens rien, & tu ne vois rien,
„ parce que tu n'es rien. Cependant à cauſe de l'amitié que nous portions à
„ ton corps lorſque l'eſprit t'animoit, nous te donnons des marques de vene-
„ ration &c. "

„ Après que ces harangues ſont finies, les parens ſortent pour faire place
„ aux parentes, qui font le même compliment au défunt. Enſuite on l'enfer-
„ me vint heures dans la cabane des morts, & pendant ce tems là on fait des
„ danſes & des feſtins (*a*) qui, ne paroiſſent rien moins que lugubres. Les
„ vint heures étant expirées, ſes eſclaves le portent ſur leur dos juſqu'au lieu
„ où on le met ſur des piquêts de dix pieds de hauteur, enſeveli dans un double
„ cercueil d'écorce, dans lequel on met ſes armes, du tabac, des pipes & du
„ bléd d'Inde. Pendant que ces eſclaves portent le cadavre, les parens & les
„ parentes danſent en l'accompagnant, & d'autres eſclaves ſe chargent du ba-
„ gage, dont les parens font preſent au mort, & le tranſportent ſur ſon cer-
„ cueil. Les Sauvages de la *Riviere Longue* brulent les corps: ils les conſervent
„ dans des cavaux, juſqu'à ce qu'il y en ait un aſſés grand nombre pour les
„ bruler tous enſemble; ce qui ſe fait hors du Village dans un lieu deſtiné pour
„ cette ceremonie. Les Sauvages ne connoiſſent point de deuil, & ne parlent
„ jamais des morts en particulier, c'eſt-à-dire, en les nommant par leur nom. Ils
„ ſe moquent de nous, lorſqu'ils nous entendent racconter le ſort de nos Pa-
„ rens, de nos Rois, de nos Generaux &c.

„ Dés qu'un Sauvage eſt mort, ſes eſclaves ſe marient à d'autres femmes eſ-
„ claves & deviennent libres. Les enfans qui proviennent de ces mariages ſont
„ adoptés & reputés enfans de la Nation, parce qu'ils ſont nés dans leurs villages,
„ dans leur Païs, & qu'ils ne doivent pas, diſent ils, porter le malheur de leurs
„ Peres, ni venir au monde dans l'eſclavage, puiſqu'ils n'ont certainement con-
„ tribué en rien à leur création. Ces mêmes eſclaves ont ſoin d'aller tous les
„ jours, en reconnoiſſance de leur liberté, offrir au pied du cercueil de leur maî-
„ tre quelques pipes de tabac. "

(*b*) Lorſqu'il meurt un enfant aux Sauvages de la Baie de *Hudſon*, le Pere, ou la Mere, coupe une partie des cheveux du petit mort, en fait un paquet en maniere de poupée, & le met au plus bel endroit de ſa cabane. Il y ajoute ce qu'il a de plus précieux. La mere porte vint jours le deuil de l'Enfant & racconte ſa douleur aux bons amis de la famille, qui viennent lui rendre viſite. Le mari leur fait un feſtin, leur donne à fumer, & ceux-ci lui font des preſens. Les Amis doivent par devoir manger tout ce qui leur eſt preſenté, mais le Pere affligé ne mange rien & ſe contente de la fumée de ſon tabac.

(*c*) Ceux qui ont aſſiſté aux obſéques profitent de la dépouille du mort & s'il n'avoit rien, c'eſt à ſes parens à y ſuppléer. Le deuil conſiſte à ne ſe couper ni engraiſſer les cheveux, à ſe negliger entierement, & à ne porter que des hail-

(*a*) Le P. *Hennepin* dit le contraire, ainſi qu'on vient de le dire. Mr. de la *Potterie* s'accorde mieux avec le P. *Hennepin* en cette circonſtance qu'avec le Baron de la *Hontan*.

(*b*) La *Potterie* Hiſtoire de l'Amerique Septentr.

(*c*) La *Potterie* ubi ſuprà.



JONGLEUR qui vient guerir un MALADE.



ESCLAVES qui pleurent le MORT.



B. Picart delineavit 1723.

Les PARENS demandent au DÉFUNT la cause de sa MORT.

haillons. Le pere & la mere portent le deuil de leur fils. Les garçons le portent du pere & les filles de la mere.

Maniere de tenir les CONSEILS *chez les* PEUPLES *du* CANADA *&* *du* MISSISSIPY.

(*a*) Le Conseil de ces Peuples est composé des Anciens de la Nation, c'est-à-dire des Vieillars au dessus de soissante ans. Avant que le Conseil s'assemble, le Crieur l'indique par les cris qu'il fait dans toutes les rues du Village. Alors les Anciens se rendent à une cabane, qui est le lieu du Conseil. Ils s'y asséient en forme de lozange, & après qu'on a deliberé sur ce qu'il est à propos de faire pour le bien de la Nation, l'Orateur sort de l'Assemblée: les jeunes gens le renferment au centre d'un cercle qu'ils forment. Ensuite ils écoutent avec beaucoup d'attention les deliberations des vieillars, en criant à la fin de toutes les periodes, *voilà qui est bien.*

La mysterieuse ceremonie du *Calumet*, qui est comme le seau des déliberations de ces Peuples, nous permet de mettre leurs Conseils parmi les Ceremonies Religieuses.

Leurs DANSES.

(*b*) Cette même raison nous oblige à parler ici de leurs Danses. Ils en ont de plusieurs sortes: celle du *Calumet*, la danse du Chef, la danse de Guerre, la danse du Mariage, & la danse du Sacrifice. Elles different dans la cadence & dans les sauts. Toutes ces danses ont leur agrément: celle du *Calumet* est la plus belle. On la danse pour faire accueil à des étrangers, ou pour recevoir des Ambassadeurs. Si ces étrangers, ou ces Ambassadeurs arrivent par terre, ils doivent envoier un Messager au village, pour avertir qu'il porte le *Calumet* de paix: quelques jeunes gens s'avancent alors, & se rangent en ovale. Les étrangers s'aprochent d'eux: ils dansent ensemble & forment un autre ovale autour de celui qui porte le *Calumet*. La danse dure une demi-heure; après quoi l'on conduit ces étrangers au festin. Si ceux-ci arrivent par eau, ils doivent envoier un Canot au Village avec le *Calumet* de paix à la proüe en forme de mât. Un autre Canot part du Village pour se rendre au devant de l'étranger.

CEREMONIES *de* GUERE *des* PEUPLES *du* CANADA, *du* MISSIPY, &c.

Nous commencerons la description de ces ceremonies par celles du *Calumet*. Les Sauvages de l'Amerique ont (*c*) le *Calumet* de guerre & le *Calumet* de paix. Lors qu'une Nation, après avoir laissé ou porté le *Calumet* chez une autre, est attaquée de l'ennemi, celle qui a reçu le *Calumet* est obligée de défendre les interêts de

(*a*) Le Baron *de la Hontan* dans ses Voiages.
(*b*) Le même. Ibid.
(*c*) Ils se distinguent par la diversité des plumes. *Hennepin Nouv. decouverte* &c.

de la Nation attaquée. Si dans le fort du combat, un Médiateur preſente le *Calumet*, on fait auſſi-tôt ſuſpenſion d'armes: ſi les deux partis l'acceptent & fument dans le *Calumet*, la paix eſt faite & chacun ſe retire chez ſoi: mais il eſt permis de le refuſer, ſans violer pour cela le droit que les Sauvages lui attribuent, & qui eſt le même que chez nous le Droit des Gens. (*a*) Son plumage rouge ſignifie que l'on offre du ſecours, le blanc & le gris mêlés enſemble ſignifient une paix profonde, & un ſecours offert non ſeulement à ceux à qui l'on préſente le *Calumet*, mais encore à leurs alliés. Un *Calumet* rouge d'un côté & de l'autre blanc & gris marque en même tems la paix & la guerre: la paix pour le Peuple que le côté mêlé de blanc & de gris regarde: la guerre pour ceux vers qui le rouge eſt tourné.

Les grandes entrepriſes des Sauvages ſont toûjours précedées d'une danſe du *Calumet*. Cette danſe cimente les Alliances; elle prépare à la guerre, elle marque auſſi la joie publique, comme chez nous les feux que l'on allume après une victoire ſignalée & à la naiſſance des Princes, &c. Enfin elle eſt l'équivalent de nos Bals, car les Sauvages du *Canada* donnent ſouvent aux étrangers qu'ils diſtinguent le divertiſſement du *Calumet*, comme nous celui du Bal.

Nous allons décrire cette danſe du *Calumet*, que le *Baron de la Hontan* & les autres Voiageurs appellent la *danſe de guerre*. Cette Ceremonie ſe fait l'hyver dans une Cabane, & l'été en pleine campagne. Alors on environne de branches d'arbres la place du Bal; on y étend une grande natte de jonc peinte de diverſes couleurs, & ſur cette natte, qui ſert de tapis de pied, on poſe (*b*) le Dieu tutelaire de celui qui fait la danſe. On place le *Calumet* à la droite de ce Dieu, car la fête ſe célebre à ſon honneur, ou du moins c'eſt lui qui préſide, & l'on éleve autour du *Calumet* un trophée d'arcs, de fléches, de caſſe-têtes & de haches. Après cet arrangement, & peu de tems avant que la danſe commence, c'eſt-à-dire à meſure que l'Aſſemblée ſe forme, on va ſaluer la Divinité. L'hommage conſiſte à le fumer de tabac. Ceux qui ont les plus belles voix occupent les meilleures places: les autres ſe placent en rond ſous les branches. Les uns & les autres y ſont aſſis ſur leur derriere. Un des principaux de l'Aſſemblée prend reſpectueuſement le Calumet, & le ſoutenant avec les deux mains le fait danſer en cadence en danſant lui-même, obſervant toûjours de s'accorder aux voix des chanteurs. Tous les mouvemens du *Calumet* ſont biſarres, & peut-être ſignificatifs. Tantôt on le montre à l'Aſſemblée, quelquefois on le préſente au Soleil, ſouvent on le panche vers la terre, on lui étend les ailes, comme pour le faire voler, enfin on l'aproche de la bouche des Aſſiſtans, comme ſi l'on vouloit leur donner le *Calumet* à baiſer. C'eſt-là le premier Acte de cette rejouïſſance que l'on peut appeller religieuſe. On fait enſuite un combat au bruit d'un tambour ou d'une eſpece de timbale: le ſon de cet inſtrument guerrier eſt quelquefois mêlé à celui des voix. Alors le Sauvage qui tient le *Calumet* invite quelque jeune Champion à venir prendre des armes qui ſont cachées ſous la natte, & l'engage par un défi à ſe battre contre lui. Le jeune guerrier prenant ſon arc, ſes fléches & ſa hache attaque celui qui tient le *Calumet*. Le combat ſe fait en cadence, & la victoire ſe declare enfin pour le *Calumet*, qui d'abord avoit paru tourner le dos. Il étoit indubitable que le ſort décideroit en ſa faveur. Le troiſiéme Acte de la Ceremonie eſt tout entier pour le vainqueur du jeune guerrier. Il recite les faits les

(*a*) La *Potterie*.
(*b*) Le *Manitou*.

ſes faits militaires à l'Aſſemblée : à chaque exploit (*a*) il donne un coup de maſſue ſur un poteau planté au centre du cercle, & quand il a fini ſon recit, le Préſident ou le Doien lui fait preſent d'une belle robbe de Caſtor, après quoi le *Calumet* paſſe dans les mains d'un autre Sauvage, de là à un troiſiéme & ainſi de ſuite, juſqu'à ce que toute l'Aſſemblée ſe ſoit acquitée du même devoir. S'il s'agit d'une alliance en cette danſe du *Calumet*, le Préſident fait la concluſion de la ceremonie en donnant le *Calumet* aux Deputés de la Nation alliée.

Ces Sauvages declarent la guerre en renvoiant un priſonnier à la Nation avec laquelle ils veulent ſe brouiller. On lui donne une hache dont le manche eſt peint de rouge & de noir, avec ordre de la remettre à ſes compatriotes. On renvoie même quelquefois juſqu'à trois ou quatre priſonniers, après avoir exigé d'eux avant de partir qu'ils ne ſerviront point en cette guerre. Les déclarations de guerre commencent par un feſtin, auquel le (*b*) Chef de l'entrepriſe invite tous ſes amis. C'eſt un conſeil de table qui pourroit bien avoir du rapport à ceux des anciens Germains. Le P. *Hennepin* dit qu'ils font quelquefois dix ou douze feſtins avant leur départ. Quoiqu'il en ſoit le Chef y fait part de ſon deſſein, & des meſures qu'il va ſuivre pour l'executer. Les Chanſons & les Danſes du *Calumet* accompagnent l'ouverture qu'il a faite de ſon entrepriſe. Il y fixe le jour du départ & le lieu du rendévous. On choiſit ordinairement la nuit afin de mieux dérober ſa marche, mais lorſqu'elle doit être generale, les préparatifs s'en font avec beaucoup d'éclat. On fait des feſtins & des ſacrifices; les femmes & les filles ont ordre de ſe proſtituer pour mieux mettre les guerriers dans les interêts de la patrie. Enfin on accorde des honneurs extraordinaires à ces heros & on leur paie d'avance par des preſens les chevelures qu'ils ſe promettent d'enlever aux ennemis.

Suivant le B. *de la Hontan*, les Sauvages du Canada, commencent à faire la guerre à vint ans & ceſſent de porter les armes à cinquante. Depuis vint ans juſqu'à cinquante on les appelle *guerriers*. Ces *guerriers* n'entreprennent rien ſans l'avis des Anciens, auxquels ils doivent propoſer tous leurs deſſeins. Les Anciens déliberent ſur ces deſſeins, après quoi l'Orateur ſort de la Cabane du Conſeil & fait ſavoir la reſolution qui a été priſe dans le Conſeil, de la maniere que nous l'avons dit à la page 99.

Les préparatifs de guerre durent l'eſpace de deux à trois mois. Le Chef de guerre (*c*) chante toutes les nuits des Chanſons de guerre, jeune de deux en deux jours, fait ſa chaudiere à part, prépare avant ſon départ un feſtin ſolemnel auquel tous les guerriers du canton ſont invités; attache des chaudieres & des colliers de porcelaine aux perches de ſa cabane, donne des preſens & en reçoit. Avant que d'aller en campagne, il harangue les Anciens, en leur déclarant à peu près le tems qu'il deſtine à ſa courſe. Enſuite il ſe met en marche & chante ſa *chanſon de mort*. Cette chanſon eſt remplie de termes qui expri-

(*a*) La *Hontan* dans ſes Voiages.

(*b*) Si le grand Chef de guerre marche, il fait ſavoir dans tout le Village par ſon Crieur le jour qu'il donnera le feſtin de guerre. Alors ceux qui ont envie d'être du parti font porter leurs Plats à la Cabane du grand Chef. Aprés que l'Aſſemblée eſt formée, le grand Chef ſort dans la Place publique la Maſſue à la main & ſuivi de ſes Guerriers qui s'aſſeient autour de lui. Auſſitôt ſix Sauvages portant chacun l'inſtrument de guerre qui a du rapport à la tymbale, viennent s'accroupir au pied du poteau planté au centre du Cercle. En même tems le grand Chef regarde fixement le Soleil, & toute la troupe des Guerriers l'imite : en cet état il harangue le Grand Eſprit, ou plûtôt il lui fait une priere. Enſuite on offre le Sacrifice. La *Hontan* dans ſes *Voiages*.

(*c*) Chaque Guerrier a ſa *Chanſon de guerre*, qu'il peut chanter, pourvû qu'il ait une campagne. La *Hontan*.

priment tout ce que la fureur peut dicter. Ce qu'il y dit de moins fort, c'eſt qu'il abandonne ſon corps au ſort de la guerre. Il chante, dit-on, juſqu'à l'execution de l'entrepriſe & jeune tous les jours juſqu'au ſoir. Son viſage eſt alors *mataché* de noir, ſes ſoldats ſe *matachent* à peu prés de même, (*a*) afin, diſent-ils, que leurs ennemis ne les voient point palir de fraieur. Il mange ſeul. Quelques Peuples du *Canada* font le lendemain de leur départ une fête ſolemnelle pour obtenir du Grand Eſprit un heureux retour. Voici le précis de la Deſcription qu'en donne un Voiageur témoin oculaire de la Fête, & qui d'ailleurs a pû connoître à fond les Ceremonies & les Coutumes de ces Peuples. „ (*b*) Il ſe fit, dit-„ il, un feſtin ſolemnel le lendemain du départ (des Miamis) pour obtenir de „ l'Eſprit un heureux retour. Ils dreſſerent un Autel, ſur lequel ils expoſerent „ leurs *Dieux*. C'étoient des peaux d'Ours agencées en maniere d'Idoles, dont ils „ avoient barbouillé les têtes d'une terre verte. A meſure que *les devots* paſ-„ ſoient *en revue devant ces Divinités*, ils faiſoient les genuflexions requiſes.... „ Les Jongleurs, *& tous ceux de cet ordre*, tenoient à la main leurs ſacs de Me-„ decine & de Jonglerie: ils jettoient, diſoient ils, le ſort ſur ceux qu'ils vou-„ loient faire mourir, *& l'on en voioit alors qui feignoient de tomber morts.* Les „ Jongleurs leur mettoient quelque drogue ſur les levres: ils paroiſſoient reſſuſciter „ ces morts en les ſecouant rudement. On faiſoit pluſieurs figures groteſques, & „ ridicules, on danſoit au ſon des Gourdes & des Tambours, *on ſe diviſoit en deux* „ *troupes, dont l'une attaquoit, l'autre defendoit*, & ces combatans avoient pour armes „ des peaux de loutres & de couleuvres. Ces peaux, diſoient ils, donnoient la mort „ à ceux ſur qui on jettoit le ſort: *mais par un éfet tout contraire elles rendoient la* „ *vie aux amis. Le Maître de Ceremonie, marchant gravement entre deux Vieillars* „ *& deux femmes, alla lui même ſignifier l'heure de la Ceremonie à tout le Village; im-* „ *poſant en même tems les mains ſur tous ceux qu'il rencontroit, comme pour leur don-* „ *ner ſa benediction, & ceux qui la recevoient ſe jettoient par terre, embraſſoient les* „ *jambes de ce Maître de Ceremonie, croiant ſans doute qu'après cela ils en* „ *auroient bien meilleure part à la faveur du Grand Eſprit. On ne vit enſuite* „ *que danſes pieuſes & ſaintes, on n'entendit que chiens déplorant à leur maniere la* „ *rigueur du ſort, qui les faiſoit ſervir de victimes, pour apaiſer la colere du Grand* „ *Eſprit & pour attirer ſa benediction ſur le Peuple. Enfin l'on ſacrifia les pauvres bê-* „ *tes.* Après *cela les Jongleurs travaillerent à reſſuſciter, c'eſt-à-dire à tirer d'exſtaſe*, „ des perſonnes mortes *en apparence*, & ces perſonnes *rendues à elles mêmes* dan-„ ſoient à part, tandis que d'autres faiſoient à leur tour les mortes. Hommes, fem-„ mes, filles, garçons mouroient pêle-mêle, & reſſuſcitoient de même. " *Les Jongleurs mouroient & reſſuſcitoient comme les autres. Les exſtaſes furent ſuivies des miracles. Quelques-uns avalerent des bâtons d'un pied & demi de longueur, & quelques autres des plumes de Cigne & d'Aigle. Ils moururent. Un Jongleur les reſſuſcita. Ils allerent danſer pour remercier les Dieux.* Ces Ceremonies durerent cinq jours ſans relache. La nuit on ſe mettoit à couvert, le jour on retournoit en Proceſſion à la Place publique du Village. La Devotion finit par des largeſſes que le Peuple fit aux Jongleurs.

Les guerriers enmenent avec eux des femmes & des concubines. Quand ils ſont prés des terres de l'ennemi, ils envoient à la découverte & détachent quelques-uns d'entr'eux afin que le corps de bataille ne ſoit point ſurpris. Lorſqu'ils

(*a*) *Hennepin* Voiage en un Païs &c.
(*b*) La *Potterie Hiſtoire de l'Amerique Sept.* La deſcription que l'on donne n'eſt que dreſſée ſur ſon recit, & c'eſt à cauſe de cela, qu'elle eſt en partie en lettre Italique.

qu'ils ont fini leurs entrepriſes, qui ſont pour l'ordinaire des coups fourrés & des embuſcades, ils enlevent la chevelure des morts & font ce qu'ils appellent le *cri lugubre.* Même ils avertiſſent l'ennemi, mais en ſe ſauvant à toute jambe, qu'il vienne donner la ſepulture à ſes morts; car ces Peuples, tout dépouillés qu'ils nous paroiſſent de l'humanité, croient qu'il eſt du devoir des hommes d'accorder ſans délai aux morts les honneurs de la ſepulture. Voilà ce que les Ilinois & les autres Sauvages du Canada pratiquent à l'égard des Iroquois, ſuivant la *Hontan.* Tous ces Sauvages ſe partagent dans leurs familles les priſonniers qu'ils ont fait; mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ces priſonniers, qu'ils expoſent en public avec une baguette à la main de ſept à huit pieds de long, ornée de bouquets de plumes blanches, chantent ſans diſcontinuer pendant qu'on décide de leur ſort, & malgré les inſultes qu'ils doivent attendre de leurs ennemis: ſurquoi l'on peut voir la deſcription qu'en donne le P. *Hennepin*, & ce que nous allons dire à leur ſujet dans l'article qui ſuit celui-ci.

(*a*) En revenant de l'expedition on fait aſſidument ſa Cour aux principaux Chefs. Les jeunes guerriers danſent le *Calumet* dés que la nuit vient & qu'il faut camper. Le Capitaine, à qui ils rendent cet hommage, leur envoie un guerrier de ſa famille pour les faire fumer l'un après l'autre dans ſon *Calumet* de guerre. Nous diſons que c'eſt un hommage: il ſe peut auſſi que ce ſoit un Acte de ſuppliant. La fin de cette Ceremonie „ ſe faiſoit tous les jours, à ce que dit le P. *Hennepin*, ... par ceux qui avoient eu des parens tués à la guerre. Ils prenoient „ pluſieurs fléches, leſquelles ils préſentoient croiſées par la pointe à leurs Chefs „ en pleurant amerement. "

Le Chef tient pendant la guerre une eſpece de table ouverte, où les principaux Sauvages ſe rendent. On danſe chez lui après le repas, & tandis qu'une partie de l'aſſemblée danſe, on entend les pleurs & les gemiſſemens de ceux qui ont perdu leurs parens, ou leurs amis à la guerre. Cette ceremonie, qui paroît d'abord une rejouïſſance, ne devient plus qu'un mélange biſarre d'affliction, de joie & de cruauté. Ces Peuples allient aſſés bien des paſſions que l'on ne croit guéres capables de s'accorder.

MANIERE *dont ces* PEUPLES *traitent leurs* PRISONNIERS *de* GUERRE.

Dés qu'un Priſonnier eſt lié, (*b*) il chante ſa *Chanſon de mort*, parce qu'il ſait bien que ſa vie ne tient preſqu'à rien. La campagne étant finie, ou pour mieux dire la courſe, les Sauvages retournent à leur village. En aprochant ils font autant de cris de mort qu'ils ont perdu d'hommes & lorſqu'ils ſont prêts d'arriver chez eux, ils recommencent le *chant lugubre* autant de fois qu'ils ont tué d'ennemis. Cependant les jeunes gens de douſe à quinſe ans ſe rangent en haie armés de bâtons pour fraper les priſonniers, & les coups redoublent, dés que les Guerriers ont fait leur entrée & que l'on voit paroître les chevelures des ennemis portées comme des drapeaux, ou plûtôt comme des trophées des exploits de ces Guerriers. Le lende-

(*a*) *Hennepin Nouvelle Decouv.*

(*b*) Voici le ſtyle de cette Chanſon: „ je ſuis brave & intrepide; je ne crains aucune ſorte de mort, car „ je ſuis un Guerrier qui mépriſe les ſupplices les plus affreux. Ceux qui les craignent ſont des laches & des „ poltrons. Ils ſont pires que les femmes. La vie n'eſt rien pour ceux qui ſont courageux. Que le deſeſpoir & „ la rage abiment mes ennemis! que je les devore! que je boive leur ſang! &c. " Nous tenons cette chanſon d'une perſonne née à la Nouvelle *York.*

demain le Conſeil s'aſſemble pour diſtribuer ces malheureux. On les diſtribue preſque toûjours aux femmes qui ont perdu leurs maris & aux filles qui ont perdu leurs Peres.

(*a*) Après que la diſtribution eſt faite, ceux qui ſont devenus les Maîtres de ces priſonniers ont droit de vie & de mort ſur leurs perſonnes. On a ſoin de les bien nourrir, & même on leur donne les (*b*) meilleurs morceaux de ce qu'on mange, afin qu'ils aient la force de ſoufrir la mort avec conſtance.

Nous avons dit que la mort des ces priſonniers eſt une eſpece de Sacrifice. Cela ſe juſtifie par l'arrêt de condamnation. Si (*c*) celle à qui un priſonnier vient d'écheoir veut qu'il meure, elle lui dit que ſon pere, ſon frere ou ſon mari n'a point d'eſclave pour le ſervir dans le *Païs des morts*, qu'il faut donc qu'il parte inceſſamment pour l'aller ſervir. Un témoin oculaire qui nous a fourni la *Chanſon de mort*, ajoute que ſouvent elles diſent à l'eſclave condamné à mort. Il *faut que ta mort apaiſe l'ame de celui que tu as tué.* Les Iroquois ornent de ce qu'ils ont de plus précieux le priſonnier deſtiné au feu. Après l'avoir engraiſſé longtems, ainſi que nous l'avons déja dit, ils le conduiſent au poteau du ſupplice, garni de Colliers de porcelaine depuis les pieds juſqu'à la tête.

Après la condamnation l'on attache l'eſclave au poteau, & on lui brule tout le corps avec des inſtrumens de fer, pendant qu'il chante la chanſon de mort. La conſtance du miſérable que l'on brule de la ſorte eſt admirable. On ne lui voit point verſer de larmes; s'il en verſoit, on lui reprocheroit ſa foibleſſe: il conſerve au millieu des tourmens une tranquilité étonnante, ſe moque même de ſes bourreaux, & leur reproche qu'ils ne s'entendent pas à bruler les gens. (*d*) Après bien des tourmens reïterés on lui enleve la chevelure avec la peau, qu'on laiſſe pendre ſur les épaules du patient: on lui applique ſur la tête une écuelle pleine de ſable brulant pour lui étancher le ſang. Enſuite on le délie du poteau; ce qu'ils appellent donner la vie au priſonnier, & on le conduit à coups de pierres du côté du Soleil couchant, car les Sauvages placent le ſéjour des ames à l'Occident, ainſi que nous l'avons déja dit. Alors on le déchiquette tout en vie encore, & quand enfin il eſt expiré, tout le monde court la nuit & frape à droite & à gauche à coups de bâtons: c'eſt ainſi, diſent ils, qu'ils chaſſent l'ame de ce priſonnier, qui pourroit bien s'être cachée pour tirer vengeance des maux & des indignités qu'on a fait ſoufrir à ſon corps. Quelques jours après l'execution des priſonniers, on fait une fête ſolemnelle pendant laquelle on ſe regale. Les danſes & les chanſons n'y ſont pas oubliées, mais le grand objet de la fête, c'eſt la diſtribution des chevelures enlevées aux captifs & à ceux qu'ils ont tué dans le combat. Les guerriers attachent à cette chevelure un collier de porcelaine qui repreſente le corps de celui qui a été tué.

Il arrive aſſés ſouvent que celle à qui l'on donne un priſonnier pour eſclave ſe laiſſe toucher à la pitié, lui accorde la vie, lui ote les liens de captivité, ſe l'attache par ceux de l'amour. Quel que puiſſe être le motif qui fait accorder la vie à l'eſclave, il faut le rehabiliter ſolemnellement dans l'état de liberté dont il étoit déchu par les malheurs de la guerre. On l'*adopte* & pour cet effet on le conduit au bord de l'eau pour l'y laver. Les femmes & les filles pleurent en-

(*a*) La *Potterie* ubi ſuprà.
(*b*) La *Potterie*, *Hennepin* dans ſa *Nouvelle Decouverte.*
(*c*) La *Hontan.*
(*d*) Le Baron de la *Hontan* dit que les priſonniers ſont traités beaucoup plus cruellement, lorſqu'il y a des preuves qu'ils ont tué des femmes & des enfans. S'ils peuvent verifier qu'ils n'ont tué que des hommes, on ſe contente de les tuer à coup de fléches ou de fuſil.

encore la mort de celui dont il prend la place ; mais les hommes chantent des chanſons de guerre & couvrent le corps de l'adopté d'une robbe neuve de Caſtor: après quoi il devient parent de la famille à laquelle il étoit échu en partage dans le combat. Cette Ceremonie s'appelle auſſi *enfantement*. (*a*) On en celebre la ſolemnité par un feſtin où le priſonnier eſt adopté pour fils, frere, oncle, couſin, ou neveu, ſelon ſon age, ou ſa qualité.

Au reſte il eſt à remarquer que les anciens Scythes enlevoient auſſi la peau de la tête & la chevelure à leurs ennemis. C'eſt ainſi que le dit *Cœlius Rhodiginus*, ſans neanmoins citer ſon garant.

Nous finirons cet article par une coutume, qui doit contribuer infiniment à animer le courage de ces Peuples. C'eſt qu'ils ne ſont point d'échange de leurs priſonniers. „ Dés qu'ils ſont liés, dit la *Hontan*, ils ſont conſiderés com-„ me morts de leurs parens, auſſi-bien que de toute leur propre Nation, à „ moins qu'ils n'aient été ſi fort bleſſés, ... qu'il leur ait été impoſ-„ ſible de ſe tuer eux mêmes: en ce cas là on les reçoit, *pourvû qu'ils aient pû* „ *ſe ſauver des mains de leurs ennemis :* au lieu que quand les premiers revien-„ droient, ils ſeroient méconnus, même de leurs proches, & perſonne ne vou-„ droit abſolument les recevoir. "

CEREMONIES SUPERSTITIEUSES *de ces* PEUPLES, *avant que d'aller à la* CHASSE.

C'eſt le P. *Hennepin* (*b*) qui parle de cette Ceremonie pratiquée par les Iroquois & par les Peuples du Miſſiſſipy. Quelques jours avant que d'aller à la chaſſe des Taureaux Sauvages, les Anciens de ces Peuples envoient cinq ou ſix de leurs Chaſſeurs dans les endroits où ſe fait la Chaſſe aux Taureaux. Ces Chaſſeurs y danſent le *Calumet* avec autant de ceremonie que s'ils ſe trouvoient parmi des Nations alliées, & quand ils ſont de retour, on expoſe trois jours à la vue de tout le monde des chaudieres ornées de plumes. Pendant ces trois jours une femme diſtinguée marche en Proceſſion avec la Chaudiere ſur ſon dos à la tête d'un grand nombre de Chaſſeurs. Cette troupe ſuit un vieillard, qui porte avec beaucoup de gravité en guiſe d'enſeigne ou d'étendard un morceau de toile, ou quelque choſe de pareil. „ Ce Vieillard, à ce que dit le P. *Henne-*„ *pin*, en donnant la deſcription d'une Proceſſion dont il fut témoin oculaire, „ fit faire trois ou quatre fois halte aux Chaſſeurs ou Guerriers pour pleurer „ amérement la mort des Taureaux qu'ils eſperoient de tuer. A la derniere „ pauſe les Anciens de la troupe envoierent deux des plus habiles Chaſſeurs à „ la découverte des Taureaux Sauvages. Ils leur parlerent bas à l'oreille à leur „ retour, avant que de commencer la Chaſſe de ces Animaux. Enſuite ils al-„ lumerent de la fiente de Taureau ſéchée au Soleil, & amorcerent leurs *Ca-*„ *lumets* de ce feu nouveau, pour faire fumer les Chaſſeurs qu'ils avoient envoié „ à la découverte. Après la Ceremonie cent hommes allerent par derriere les „ montagnes, & cent autres marcherent d'un autre côté pour enfermer les Tau-„ reaux &c. "

La

(*a*) *Hennepin* Voiage en un Païs plus grand que l'Europe.
(*b*) *Voiage en un Païs plus grand que l'Europe* dans le Tome V. du *Recueil de Voiages au Nord.*

La premiere Chaſſe d'un jeune Sauvage eſt précedée d'un jeûne religieux auquel il ſe prépare avec cette attention qui manque rarement à ceux *qui, au ſortir de l'enfance, font leur Noviciat* en quelque devotion que ce ſoit. Le jeûne dure trois jours. Le Novice doit ſe *matacher* le viſage avec du noir. C'eſt un hommage qu'il croit être dû au Grand Eſprit. Il choiſit dans chaque eſpece de bêtes fauves un morceau qu'il lui conſacre, & qui eſt ſi ſaint, qu'aucun autre Sauvage que le Chaſſeur n'oſe y toucher, pas même pour apaiſer ſa faim.

Leurs VOEUX.

Les Relations ne nous parlent pas de cette Devotion. Voici le ſeul exemple que nous puiſſions en donner. (*a*) Lorſqu'ils ſe trouvent dans la diſette, ils promettent au Grand Eſprit, qu'une portion de la premiere bête qu'ils tueront ſera donnée pour l'amour de lui à quelqu'un des plus conſiderables de la Nation, & qu'on ne mangera pas de l'animal avant que cette diſtribution ſoit faite. „ Il arrive, dit l'Auteur cité, qu'ils gardent quelquefois la bête pendant „ deux mois, " attendant toûjours qu'il ſe trouve une perſonne de marque pour lui donner le *morceau voué* : ſi en attendant la bête ſe gâte, ils la brulent pour en faire un ſacrifice. Ceux qui ne font aucun vœu pour fléchir la clemence du Grand Eſprit, ſe recommandent au moins à leur *Manitou*. Ils lui preſentent trois fois la pipe allumée, font des lamentations, lui demandent grace, le prient de les exaucer, & lui recommandent leurs perſonnes & leurs familles. Cette devotion eſt mêlée de chants lugubres.

ARMOIRIES & HIEROGLYPHES *des* SAUVAGES.

Nous ne croions pas que le lecteur ſoit fort prévenu en faveur de l'habileté des Sauvages ſur le fait du blaſon: mais comme il plait au Baron de la *Hontan* d'appeller Armoiries certaines figures groſſiéres, que ces Peuples peignent ſur les arbres comme des monumens de leurs victoires, & qu'ils reverent peut-être comme des Divinités; nous leur donnerons auſſi le nom d'Armoiries. Voici ce que c'eſt. Lorſqu'un parti de Sauvages a fait quelque coup ſur les ennemis, les vainqueurs, en s'en retournant en leurs Païs, ont accoutumé de peler des arbres juſqu'à cinq ou ſix pieds de hauteur à tous les endroits où ils s'arrêtent & de peindre ſur ces arbres dépouillés de leur écorce quelques images groſſiéres, qui ſont ou des Figures hieroglyphiques & ſymboliques du caractere qu'ils s'attribuent, ou des Images de leur Génie tutelaire. Ces Images ſont faites avec du charbon pilé & broié dans de la graiſſe ou dans de l'huile.

Ces Peuples ſe ſervent auſſi d'Hieroglyphes pour exprimer leurs penſées. Le B. de la *Hontan* nous en fournit quelques exemples: tel que celui-ci. Les Armes de France avec une hache au-deſſus & pluſieurs diſaines ſignifient, que les François ont *levé la hache*, c'eſt-à-dire declaré la guerre, & combatu contr'eux avec autant de guerriers qu'il y a de diſaines dans la figure.

(*a*) La *Potterie* ubi ſuprà.

A N-

ANNÉE *de ces* PEUPLES.

(*a*) L'Année des Hurons & de plusieurs autres Peuples du Canada & du Mississipy est composée de douse Mois Lunaires synodiques, avec cette difference qu'au bout de trente Lunes ils en laissent passer une de surnumeraire, qu'ils appellent la *Lune perdue*. Tous ces Mois Lunaires ont des noms qui leur conviennent. Ils appellent le Mois de Mars la *Lune aux vers*, à cause que ces Insectes commencent alors d'éclorre, le Mois d'Avril la *Lune aux Plantes*, le Mois de May la *Lune aux hirondeles*, & ainsi des autres. Les Peuples Flamans ont le même usage dans leur Langue. Ils appellent le Mois de *Fevrier* le (*b*) *Mois dans lequel on émonde les arbres*, (*c*) le Mois d'Avril, le Mois *où les prés sont en état d'être fauchés* &c. Il faut expliquer ce que nous avons dit de la *Lune perdue* des Sauvages. (*d*) Supposé que Mars soit le trentiéme Mois Lunaire de ces Peuples, & qu'ainsi il acheve la revolution de trente mois, il y aura entre Mars & Avril une *Lune perdue*, après quoi on comptera la Lune d'Avril pour la premiere de la Revolution synodique de trente Mois. C'est-là la seule explication dont il semble que le recit du Baron soit susceptible. Au lieu de semaines, dont ces Peuples n'ont pas l'usage, ils comptent depuis le premier jusqu'au vint sixiéme de leurs Mois Lunaires; ce qui contient justement l'espace de tems qui court depuis l'instant auquel la Lune commence à faire voir le fil du Croissant sur le soir, (c'est ainsi que s'exprime le Baron) jusqu'à ce qu'elle devienne presque imperceptible au matin. C'est-ce qu'ils appellent le *Mois d'illumination* „ par exemple, dit le Baron, un Sauvage dira, je partis le premier du *Mois des éturgeons* (qui est le „ Mois d'Août) & je revins le 29. du *Mois au bled d'Inde*, qui est celui de Sep- „ tembre. Ensuite le jour suivant, qui étoit le dernier, je me reposai. Cepen- „ dant comme il reste encore trois jours & demi de *Lune morte*, (comme ils „ parlent) pendant lesquels il est impossible de la voir, ils leur ont donné le nom „ de jours nuds. " On conçoit assés les embaras & les obscurités de cette supputation. Ils reglent leur jour artificiel & la nuit par quart, demi-quart, moitié, trois quarts, Soleil Levant & Couchant, Aurore & Vêpre : mais dira t'on, cette supputation ne peut-être exacte, lorsque le Soleil ou la Lune ne paroissent pas sur leur Horison. Le Baron repond, qu'une longue experience & une attention extréme, qui n'est guéres le partage des gens distraits comme nous, leur aprend à connoître exactement l'heure du jour & de la nuit, bien que le tems soit couvert.

(*a*) *La Hontan.*
(*b*) *Snoeimaand.*
(*c*) *Grasmaand.*
(*d*) *La Hontan* ubi suprà.

Leurs MEMORIAUX *lorſqu'ils traitent de quelque* AFFAIRE.

Les Hieroglyphes ſervent à ces Peuples pour exprimer leurs penſées, ainſi que nous l'avons déja dit. Mais quand ils traitent de quelque affaire capitale, ils ſe ſervent de Colliers, (*a*) qui ſont des grains de porcelaine, ou des morceaux de coquille coupés en long, noirs & blancs, enfilés & arrangés d'une telle maniere, qu'ils font diverſes figures aſſés agreables. Ces Colliers ont deux pieds de long ſur trois à quatre pouces de large. Ils leur ſervent en quelque façon d'écriture, lors qu'il s'agit de quelque negociation ou de terminer un procés &c. Les Guerriers en font des bracelets & des ceintures qu'ils mettent ſur des chemiſes blanches. Le Lecteur comprendra mieux l'uſage de ces Colliers, en liſant dans les Relations des Voiageurs les negociations des François ou des Anglois avec les Sauvages. Il ſuffit de lui dire, que chaque Collier renferme un point à traiter, ou quelque circonſtance notable : par exemple s'il s'agit de negocier avec une Nation auparavant ennemie, ou ſi l'on veut communiquer des affaires à un allié, on lui envoiera autant de Colliers que l'on a de choſes à ménager. L'un ſignifiera un avis, l'autre ſera un compliment de condoléance, une reconciliation, témoignera que l'on entre dans un deſſein, que l'on prend part à quelque entrepriſe &c.

RELIGION *des* PEUPLES *de* CIBOLA, *de la* NOUVELLE ALBION, *du* NOUVEAU MEXIQUE, *de* CALIFORNIE, &c.

Si l'on doit ajouter foi à la Relation du Moine *Marc de Niſa*, qu'*Antoine de Mendoſa*, Viceroi de Mexique envoia avec quelques autres Eſpagnols à la découverte des Côtes Septentrionales de l'Amerique ſituées ſur la Mer du Sud, *Zuny* ou *Cibola* eſt un Etat aſſés bien reglé pour ne devoir pas être regardé comme la demeure d'un Peuple Sauvage. Les gens y habitent en des Villes où l'on voit des maiſons de pierre : ils ſont ſous une forme de Gouvernement qui laiſſe entrevoir qu'ils n'ignorent pas abſolument ce qui ſert à entretenir la police ; mais cela n'empéche pas que ce peu de Religion qu'on a reconnu en eux ne ſoit extrémement biſarre, s'il eſt vrai, comme le rapporte *François Vaſqués*, que ce Peuple de *Cibola* n'adore que l'eau, „ à cauſe, lui diſoient ils, qu'elle fait croître „ les grains & les autres alimens ; ce qui montre qu'elle eſt l'unique ſoutien „ de nôtre vie. "

François Drake, fameux Navigateur Anglois du ſeiſiéme Siécle, découvrit la *Nouvelle Albion* ſur la Mer du Sud à 38. ou 40. Degrés de Latitude Septentrionale. Il crut reconnoître des marques de Religion chez les habitans de cette Côte. Il vit des femmes qui ſe déchiroient les joues, qui pleuroient, qui ſe maltraitoient en pluſieurs façons ; & tout cela lui parut quelque choſe de religieux. Il eut l'honneur de ſaluer le Roi ou le Cacique du Païs, & toute ſa Cour. Leur parure & leurs ornemens, qui conſiſtoient en plumes, peaux de lapins & couches de couleurs placées biſarrement ſur le corps du Roi & de ſes Courtiſans, ne fu-

(*a*) *La Poterie* ubi ſuprà. Voiés la figure de ces Colliers à la page 79.

furent pas capables de tenter *Drake*, en faveur de qui le Roi de la *Nouvelle Albion* voulut abdiquer la Couronne. Sa Majesté la posa lui même sur la tête de l'Anglois, lui mit autour du col la Chaine Roiale & accompagna d'une chanson toute cette Ceremonie: mais il eut beau faire. L'Anglois refusa la Dignité Roiale avec autant de generosité que le Souverain de la *Nouvelle Albion* la lui offroit. On pourroit nous demander quelles marques de Religion on a pû trouver en tout cela: mais il faut le demander à *Drake* lui même. Il nous dit, que ces Sauvages se mêlant parmi ses gens pleurerent, gemirent, se déchirerent le visage, en leur faisant des offrandes, & que ses Anglois tacherent de leur faire comprendre qu'il falloit adresser sa devotion au vrai Dieu. Du reste il ne nous aprend pas en quoi pouvoit consister le Culte de ces Sauvages. Il est difficile de dire quelque chose de solide sur des consequences tirées de quelques signes ordinairement trompeurs.

Tout ce qu'on peut dire de la Religion des Peuples du *Nouveau Mexique*, c'est qu'ils adorent des Idoles. Veut on quelque chose de plus? Les devots Idolatres ont chez eux des Oratoires pour servir le Diable: dans ces Oratoires ils lui offrent de la viande pour son entretien. Ils lui dédient des Chapelles en des lieux élevés: (*a*) le Diable va s'y divertir & s'y délasse ordinairement, lorsqu'il se trouve obligé de voiager d'une Ville à l'autre. On remarquera que les Voiageurs s'épargnent un grand détail, en faisant intervenir le Diable en toutes les idées que les Peuples Idolatres se font de l'Etre supréme. C'est en matiére de Religion le systeme des *Qualités Occultes*. Les Sauvages de la Province de *Los Quires* paroissent adorer le Soleil, la Lune & les Etoiles. La conjecture est fondée sur ce qu'on a vû chez eux des tentes & des pavillons où ces corps celestes étoient peints. En general on nous dit que tous ces Peuples entretiennent une correspondance fort étroite avec le Demon.

Fernand Alarchon croiant avoir remarqué que les Californiens adoroient le Soleil, usa, pour les gagner, d'un moien qui n'a rien d'Apostolique: mais après tout il s'agissoit de procurer de nouveaux sujets à son Roi & des fidelles à la Religion. Il leur declara que le Soleil l'avoit envoié pour les exhorter à la paix & à l'union. Quelques Indiens douterent de la verité de la Mission: „ pourquoi, „ lui repondirent ils, a-t'il tardé si long-tems à vous envoier? *J'étois trop jeune auparavant*, leur dit il. La réponse étoit bonne à donner à un Sauvage. La conclusion de la conference fut que les Naturels le reconnurent pour fils du Soleil. Le prétendu fils du Soleil voulant faire des Elus éleva une Croix de bois,& commanda à ses Espagnols de l'adorer pour servir d'exemple aux Infidelles. Il préscrivit à ceux-ci le tems & la forme de l'Adoration. Aiant remarqué sans doute qu'ils adoroient au matin le Soleil levant, il leur dit qu'il falloit adorer la Croix à la même heure. Le Pere *Picolo*, dans son (*b*) *Memoire touchant la Californie*, rapporte qu'il ne put remarquer parmi les Californiens *aucune forme de Gouvernement, ni presque de Religion & de Culte reglé*. „ Ils adorent la Lune, ils se cou-
„ pent les cheveux. Je ne sai ajoute-t'il, si c'est dans le décours, à l'honneur de
„ leurs Divinités. Ils les donnent à leurs Prêtres qui s'en servent à diverses sor-
„ tes de superstitions.

(*a*) Voiés *Purchas*.
(*b*) Tome 3. du *Recueil de Voiages au Nord*.

CEREMONIES NUPTIALES *&* *autres* COUTUMES *des* INDIENS *du* NOUVEAU MEXIQUE.

(*a*) La polygamie eſt en uſage chez ces Peuples. Ou dit que les Indiens de *Cibola* n'épouſent qu'une ſeule femme. Ceux de *Californie* ne permettent pas que leurs filles fréquentent les hommes. Ils puniſſent de mort l'adultere. Le veuvage des femmes dure ſix mois, après quoi il leur eſt permis de ſe remarier.

Les Californiens & leurs voiſins ont chez eux des garçons qui ſont obligés de porter l'habit de femme. Ils leur ſervent à des uſages infames. Le Mariage leur eſt defendu, & l'infamie du crime eſt pouſſée ſi loin, que celui qu'on proſtitue venant à mourir, ſon frere eſt obligé de ſucceder à ſes débauches. L'impudicité que nous indiquons ici avec autant de ménagement que le ſujet peut le permettre, tourne en devoir chez ces miſerables Peuples, & pour recompenſe ces débauchés vivent des charités du Public. Ils vont de porte en porte demander leur pain. Les autres Indiens de l'Amerique Septentrionale tombent dans les mêmes excés, & cachent ſous le nom d'*Hermaphrodites* la honte de ceux dont ils abuſent.

Les Indiens de *Cinaloa* adoptent dans leur famille, ſelon l'uſage reçu parmi les *Nadoueſſans* & autres Peuples de l'Amerique Septentrionale. On fourre dans le goſier de celui qui doit être adopté une baguette, qui lui fait rejetter avec violence tout ce qu'il a dans le corps. C'eſt là ſa regeneration.

(*b*) Lorſqu'un d'entr'eux tombe malade & paroît en danger de mort, on creuſe au plûtôt une foſſe. Dés qu'il eſt expiré, on le brule avec ſa maiſon & ſes éfets: on enterre ces cendres & l'on repand ſur la foſſe une poudre, dont ceux qui honorent la memoire du défunt compoſent un breuvage fort. Ils en boivent juſqu'à l'yvreſſe. Les Californiens ont auſſi la coutume de bruler leurs morts, & avec eux tout ce qui leur a appartenu. Quand pour toute preuve on n'auroit devant les yeux que cet uſage biſarre il n'en faudroit pas davantage pour ſe convaincre, que ces Peuples ſont perſuadés de l'immortalité de leur ame.

RELIGION *des* PEUPLES *de la* VIRGINIE.

Nous commençons cette deſcription par un trait d'Hiſtoire, qui ſert à défendre la grandeur d'ame des Peuples que nous appellons *Sauvages* (*c*) *Oppechancanough*, Empereur des Virginiens, aiant eu le malheur de tomber entre les mains des Anglois, le Chevalier *Berckley*, Gouverneur de la Colonie Angloiſe, voulut un jour le faire voir en Public. Le Prince Virginien, à qui la vieilleſſe avoit tellement appeſanti les yeux qu'il ne pouvoit les ouvrir ſans le ſecours d'un de ſes ſujets, entendant beaucoup de gens autour de lui, ſe fit ouvrir les yeux à l'inſtant. La vue de cette multitude le mit en colere. Il demanda fierement qu'on fit venir le Gouverneur, lui fit des reproches de la maniere dont on le traitoit, & lui

(*a*) Tiré de *Purchas*.
(*q*) Tiré de *Purchas*.
(*c*) *Hiſtoire de la Virginie*. Edit. de 1706.

lui dit avec dédain, „ ſi le ſort vous avoit fait tomber entre mes mains, je „ n'aurois jamais eu la lacheté de vous expoſer à la riſée de mon Peuple. " Nous rapportons cette circonſtance, parce qu'elle ſert à juſtifier les Indiens de l'Amerique ſur pluſieurs idées groſſiéres & puériles, que certains Voiageurs leur attribuent, non ſeulement par rapport à la Religion, mais même par rapport aux notions les plus communes de la bienſeance.

(*a*) Voici ce qu'un Auteur né Virginien a écrit touchant la Religion des Peuples de la Virginie. „ Ces Indiens, dit-il, regardent comme un ſacrilege „ de reveler les principes de leur Religion " d'où il faut conclurre, que ſi leurs voiſins ſont dans le même ſentiment, l'impoſſibilité que nous trouvons à concilier les Relations qui nous viennent de ces Païs-là n'a rien d'étonnant. Il ne l'eſt pas non plus qu'un voiageur détruiſe le recit de celui qui l'a précedé. Il ne faut qu'une attention médiocre pour remarquer qu'ils attribuent ſouvent à un même Peuple des idées directement oppoſées & toûjours confuſes, parce qu'ils n'ont pu aprendre que ſuperficiellement les choſes, & qu'ils les ont ſaiſies avec précipitation & ſans examen: cependant ſi l'on veut les écouter, ils ſoutiendront hardiment qu'ils parlent toûjours comme inſtruits. „ Un jour, continue l'Auteur que nous citons, nous tombames ſur le *Quioccoſan*, ou Temple „ des Indiens à une heure que tout le monde étoit à un rendévons, pour conſulter „ ſur les bornes des terres que les Anglois leur avoient données. Ravis de trouver „ une ſi bonne occaſion, nous reſolumes d'en profiter.... Après avoir ôté de la „ porte de ce Temple douze ou quinze troncs de bois, dont elle étoit barricadée, „ nous y entrames, & nous n'aperçumes d'abord que les murailles toutes nues & un „ foier au millieu. Cette Maiſon.... avoit autour de dix-huit pieds de large & „ trente de long, avec un trou au toit pour donner paſſage à la fumée. La porte „ du Temple étoit à l'une des extrémités. En dehors & à quelque diſtance du „ Bâtiment, il y avoit des pieux tout au tour, dont les ſommets étoient „ peints, & repreſentoient des viſages d'homme en relief. Nous ne découvrimes aucune fenêtre en tout ce Temple, ni d'autre endroit par où la lumiere „ pût entrer, que la porte & le trou de la cheminée. D'ailleurs, nous remarquames, qu'à l'extrémité oppoſée à la porte, il y avoit une ſeparation de nattes fort ſerrées, qui renfermoit un eſpace d'environ dix pieds de long, & où „ l'on ne voioit pas la moindre clarté. Nous eumes d'abord quelque repugnance à nous engager dans ces tenebres: mais enfin nous y entrames.... & „ trouvames vers le millieu de l'enclos des pieux, ſur le ſommet deſquels il y „ avoit de grandes planches. Nous tirames de là trois nattes roulées & couſues .... dont l'une contenoit quelques oſſemens, l'autre un coutelas à „ l'Indienne, que les Virginiens nomment (*b*) *Tomahawk*. On avoit attaché à „ l'un de ces *Tomahawk* la barbe d'un Coq d'Inde peinte en rouge, & les deux „ plus longues plumes de ſes ailes pendoient au bout, attachées avec un cordon de cinq ou ſix pouces. La troiſiéme de ces nattes renfermoit quelques „ piéces de rapport que nous primes pour l'Idole des Indiens. Le détail de ces „ piéces de rapport conſiſtoit en une planche de trois pieds & demi de long „ où l'on voioit une entaillure au haut, pour y enchaſſer la tête, & des demi-cercles vers le millieu qui étoient cloués à quatre pouces du bord, & ſervoient à repreſenter la poitrine & le ventre de cette ſtatue. Au deſſous il y „ avoit une autre planche plus courte de la moitié que la précedente, & que

 „ l'on

(*a*) *Hiſtoire de Virginie* &c.
(*b*) Voiés la Planche à la page 79.

„ l'on y joignoit avec des morceaux de bois, qui enchaſſés de part & d'autre „ s'étendoient à 14. ou 15. pouces du corps, & ſervoient, à ce que nous „ crumes, à former la conrbure des genoux, lorſqu'on ajoûtoit cette Image. „ Nous trouvames encore dans la natte des piéces de toile de coton rouge & „ blanc, & des rouleaux faits pour les bras, pour les cuiſſes & les jambes, „ qui plioient au genou.

„ Il ſeroit difficile de voir aujourd'hui quelqu'une de ces Images, parce que „ les Indiens ont grand ſoin de les cacher à la vue du public. . . . Nous mi- „ mes les habits de celle dont nous parlons ſur les cercles pour en faire le corps; „ nous y fixames les bras & les jambes, pour nous en former l'idée; mais la „ tête, & les braſſelets magnifiques, dont on la pare ordinairement n'y étoient „ pas, ou du moins nous ne pumes les trouver. . . . . Lorſque cette Image „ eſt revêtue de ſes ornemens, elle doit paroître fort venerable dans ce lieu „ obſcur, où le jour n'eſt introduit qu'à la faveur d'une des nattes de la cloi- „ ſon, qu'on releve, & de cette lumiere ſombre qui vient de la porte & du „ trou de la cheminée du Temple. Ces tenebres ſervent à exciter la devotion „ du Peuple ignorant; mais ce qui contribue à maintenir l'impoſture, c'eſt, „ que d'un côté, le principal des Magiciens y entre tout ſeul & qu'il peut re- „ muer l'Image ſans que perſonne s'en aperçoive, & que de l'autre, un Prêtre „ ſe tient avec le Peuple pour l'empécher de pouſſer la curioſité trop loin; ſous „ peine d'encourir ſes cenſures & l'indignation de la Divinité. "

Les Virginiens donnent divers noms à cette Idole. Les uns l'appellent *Okée*, d'autre *Quioccos* ou *Kiwaſa*. Peut-être faut il regarder ces noms comme des Epithetes qui changent ſelon les fonctions qu'ils attribuent à cette Divinité, ou ſelon les differentes idées qu'ils s'en forment dans leurs exercices de devotion & dans leurs diſcours ordinaires. „ D'ailleurs, dit l'Auteur que nous citons, ils „ croient que cette Idole n'eſt pas un ſeul Etre, & qu'il y en a pluſieurs de „ même nature outre les Dieux tutelaires. " Ils donnent à tous ces Etres ou *Génies* le nom general de *Quioccos*. Ainſi nous déſignerons particulierement ſous le nom de *Kiwaſa* l'Idole dont nous parlons.

Le Graveur n'a pas repreſenté ici l'Idole *Kiwaſa* dans ſon Temple; il la place en pleine campagne dans une Cabanne faite de nattes, ſur une eſpece de Siége ou d'Autel que les Virginiens nomment *Paworance*. (*a*) Ces Peuples conſacrent à cette Divinité des Chapelles & des Oratoires, où l'on voit ſouvent pluſieurs differentes repreſentations de l'Idole. Ils en tiennent même chez eux dans l'interieur du logis: ils les conſultent dans l'occaſion & leur communiquent leurs affaires. Elles leur ſervent alors de Dieux tutelaires, & c'eſt d'elles que la benediction découle ſur la famille.

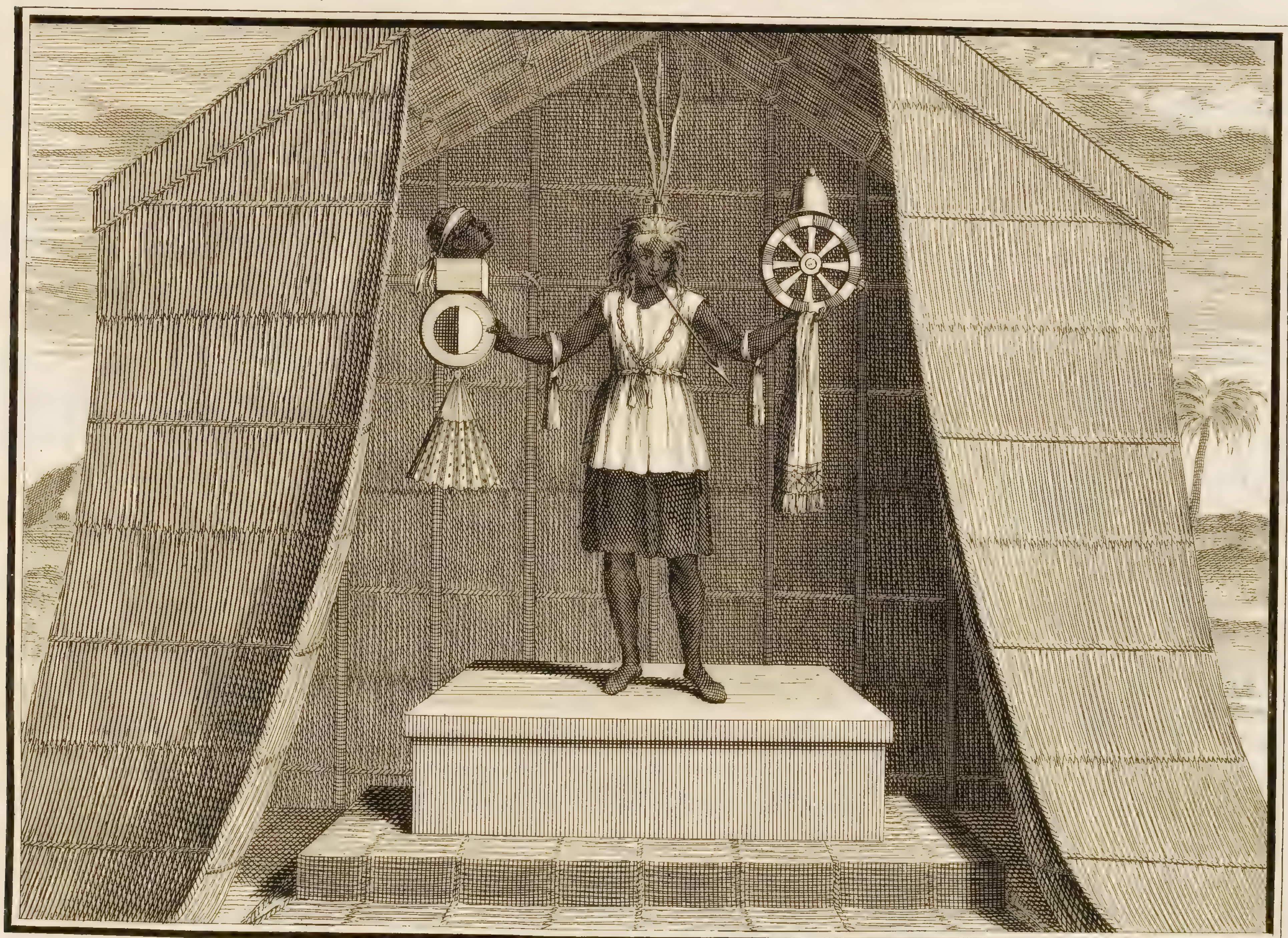
Ces Idolatres repreſentent ſouvent *Kiwaſa* avec une pipe à la bouche, & même il fume réellement, car la pipe eſt allumée. La verité eſt qu'un Prêtre ſe cache derriere l'Idole & fume adroitement pour elle. L'obſcurité où le Dieu habite ne permet pas qu'on diſtingue le fumeur, ni que le Peuple ſe voiant trompé perde le reſpect qu'il doit aux directeurs de ſa Religion. C'eſt de la même façon que les Dieux des Peuples de nôtre Hemiſphere ont ſué, gemi & pleuré.

Kiwaſa ſe manifeſte ſouvent par des Oracles ou par des Viſions. On le conſulte pour la chaſſe & pour des objets de moindre importance. Comme chez eux un caprice eſt l'effet de l'inſpiration du Dieu, ſi dans le tems qu'ils vont à la chaſſe, il leur vient dans l'eſprit de jouer, ils ſe déterminent au jeu,

(*a*) Tiré de *Purchas*.



KIWASA IDOLE des VIRGINIENS .



Le DIEU des VENTS , autre Jdole des VIRGINIENS .

B. Picart sculp. dir. 1721 .

jeu, parce qu'ils croient que leur Dieu l'ordonne ainsi, & que même dans les plus vils sujets leur volonté doit dépendre immédiatement de la sienne. Lorsqu'il est necessaire de l'évoquer, quatre Prêtres se rendent au Temple du Dieu, & le conjurent par le moien de certaines parolles qui sont inconnues au Peuple. Alors *Kiwasa* se déguise sous la forme d'un bel homme, orne le côté gauche de sa tête d'une toufe de cheveux qui lui descend jusqu'aux talons, & paroissant en cet état au millieu de l'air, prend aussi-tôt le chemin du Temple. D'abord il s'y proméne avec agitation, mais il se calme un moment après, & fait appeller huit autres Prêtres. L'Assemblée étant formée il lui déclare sa volonté; après quoi il reprend le chemin du Ciel.

Les Virginiens honorent aussi le Soleil. Dés la petite pointe du jour les devots de l'un & de l'autre Sexe vont à jeun se laver dans une eau courante. L'ablution dure jusqu'à ce que le Soleil paroisse, & même les enfans agés de dix ans sont obligés à cet Acte religieux. Quand le Soleil est sur l'Horison, on lui offre du tabac. La Divinité que l'on voit ici representée après l'Idole *Kiwasa*, est un autre objet de l'adoration des Peuples de la Virginie. C'est elle qui dirige les Vens & les Saisons. Toutes les choses dont son Image est chargée sont symboliques.

Ces Idolatres n'épargnent ni les offrandes ni les sacrifices à leurs Dieux, & le plus leger sujet de crainte leur fournit l'occasion de faire fumer (*a*) la graisse ou le tabac en l'honneur de ces Divinités qu'ils croient toûjours prêtes à les accabler. (*b*) „ S'ils entreprennent un voiage, ils brulent du tabac *pour obtenir l'assi-* „ *stance du Soleil*, ... s'ils traversent un lac ou une riviere, ils y jettent du „ tabac, ou même ce qu'ils ont de plus précieux, pour obtenir un heureux „ passage de l'Esprit qu'ils croient présider en ces lieux. Lorsqu'ils reviennent „ de la chasse, de la guerre, ou de quelqu'autre entreprise considerable, ils of- „ frent une partie de leurs dépouilles, du meilleur tabac, des fourures, des „ couleurs dont ils se peignent, la graisse & les meilleurs morceaux du gibier „ qu'ils ont pris. " Les anciens pratiquoient une partie de ces usages.

„ Ils ont aussi *quelques traditions ridicules*. . . . Vers les cascades de la Ri- „ viere *James* il y a un rocher, où paroissent distinctement plusieurs marques „ qui ressemblent aux traces d'un Geant & qui sont éloignées autour de cinq „ pieds l'une de l'autre. Les Indiens croient . . . . qu'un de leurs Dieux „ aiant marché sur ce roc y laissa les empreintes de ses pieds. "

Nous avons observé que les Virginiens ont des figures symboliques. „ Ils éle- „ vent souvent des Pyramides & des Colonnes de pierre, qu'ils peignent & „ qu'ils ornent selon leur gout. Ils leur rendent même toutes les marques ex- „ terieures d'un Culte religieux, non pas comme au Souverain Dieu; " mais en qualité de representans de Dieu, parce que ces choses sont pour eux des symboles & des Hieroglyphes de l'Etre supréme. Ils honorent sa Majesté devant le signe, ils l'honorent dans le signe, sans pourtant honorer le signe. C'est dans la même intention „ qu'ils gardent chez eux certains paniers faits de pierre, " qui sans doute leur representent aussi quelque caractere de la Divinité. „ Ils offrent „ des sacrifices aux Rivieres & aux Fontaines, " parce que leur cours éternel est l'image de l'éternité de Dieu.

„ Ils élevent des Autels par tout où il leur arrive quelque chose de remar- „ quable . . . . . mais il y a un Autel particulier qu'ils honorent préférable- „ ment

(*a*) Les Virginiens s'en servent au lieu d'encens.
(*b*) *Histoire de la Virginie.*

„ ment à tous les autres. Avant l'entrée des Anglois en Virginie le grand Au-
„ tel étoit en un lieu que les Virginiens appelloient *Uttamussak*. On voioit là le
„ principal Temple du Païs, & ce lieu étoit le Siége Metropolitain des Prêtres.
„ On y voioit aussi trois grandes Maisons, chacune de soissante pieds de lon-
„ gueur, & toutes remplies d'Images. Ils conservoient les corps de leurs Rois
„ dans ces Maisons religieuses, pour lesquelles les Naturels du Païs avoient un
„ si grand respect, qu'il n'étoit permis qu'aux Rois & aux Prêtres d'y entrer.
„ Le Peuple n'y entroit jamais, & n'osoit même aprocher de ces Sanctuaires
„ qu'avec la permission des premiers. Le grand Autel étoit d'un crystal soli-
„ de de trois ou quatre pouces en quarré. . . . On sacrifioit sur cet Autel aux
„ jours solemnels : " & comme generalement, & par un principe établi dans l'esprit des hommes, tout ce qui sert aux mysteres ne peut manquer d'avoir un caractere d'excellence ; n'oublions pas, que „ le crystal étoit si transparent, qu'on pou-
„ voit voir au travers le grain de la peau d'un homme. Avec cela il
„ étoit d'un poids si prodigieux, qu'incapables de le trainer plus loin, on fut
„ obligé de l'enfouir dans le voisinage „ pour le cacher aux yeux des Anglois. Cette pesanteur miraculeuse n'est pas sans exemple dans les Religions de notre Monde. Combien de peines & de fatigues n'a t'il pas fallu essuier pour vaincre la resistance des Dieux, des demi-Dieux, & des autres Vicaires de la Divinité, dont les Statues ou les Images s'opiniatroient à ne pas bouger d'une place? Entre les prérogatives extraordinaires qu'Homere donne si liberalement à ses Dieux, il n'a eu garde d'oublier la pesanteur. . . . . . .

Nous avons dit que les Virginiens appellent leurs Autels *Paworances*. „ C'est
„ pour cela qu'ils respectent beaucoup un petit Oiseau qui repete continuelle-
„ ment ce mot. . . . . Ils disent que cet Oiseau est l'Ame d'un de leurs Prin-
„ ces. . . . Ils ajoutent qu'un Indien . . . . aiant tué un de ces Oiseaux, sa
„ temerité lui couta cher. Il disparut peu de jours après, & l'on n'entendit plus
„ parler de lui. . . Lorsqu'en voiage ils se trouvent prés d'un *Pawarance*, ils ne
„ manquent pas d'instruire les jeunes gens qui se rencontrent avec eux de l'occa-
„ sion qui l'a fait bâtir & du tems auquel la chose s'est faite. Ils les exhortent
„ à rendre à l'Autel le respect qui lui est dû. " C'est par ces Instructions orales que se perpetue chez eux la tradition des miracles de leurs Dieux, des merveilles de leur Religion & de la Doctrine qu'elle enseigne.

SENTIMENS *des* VIRGINIENS *sur la* DIVINITE', *la* CREATION, *&c.*

„ Les Virginiens, nous dit l'Auteur qui nous fournit ces extraits, reconnois-
„ sent un Dieu bien faisant, qui demeure dans les Cieux, & dont les influen-
„ ces benignes se repandent sur la terre. Il est éternel, souverainement heu-
„ reux, souverainement parfait, souverainement tranquille, *& qui pis est*
„ *souverainement indifferent*. Il répand ses biens sur les hommes, sans
„ choix, sans distinction, sans s'embarasser de leurs affaires . . . . " Il les abandonne entierement à leur franc arbitre, tandis qu'il reste dans une indolence d'où le Culte qu'on lui rend n'est pas capable de le tirer. Il est donc inutile de le prier, puisque rien n'est capable de le toucher. Voilà un systeme très mal lié, peut-être aussi très-mal rapporté par ceux qui ont écrit



PRÊTRE de la VIRGINIE vû du côté droit.



PRÊTRE de la VIRGINIE vû du côté gauche.



B. Picart, sculp. dir. 1721.

MAGICIEN de la VIRGINIE.

écrit de la Religion de ces Peuples. Nous avons dit, en parlant (a) de *Kiwasa*, que les Virginiens se croient immédiatement inspirés de lui en tout ce qu'ils pensent, d'où il resulte qu'il agit sur leur volonté, & par consequent, il s'embarasse des occupations des hommes. Quoiqu'il en soit voiant qu'ils n'ont rien à craindre de la fade & indolente bonté de leur Dieu, ils tachent de mettre dans leurs interêts un Etre incomparablement plus actif que lui. On ne sauroit dire s'ils le croient son sujet, son égal, ou son Lieutenant, & si c'est lui qu'ils nomment *Okée* ou *Kiwasa:* toûjours est il sûr „ qu'ils servent avec beaucoup „ de zéle ce mauvais Esprit, ce qui revient à peu prés au Culte que les Peu„ples du Mississipy & du Canada rendent au mauvais Génie. C'est lui, disent „ les Virginiens, qui se mêle des affaires de ce Monde, il nous visite, il „ trouble l'air, il excite les tempêtes &c. Nous l'apaisons par des sacrifices. "

(b) Quelques autres Peuples de la Virginie croient, que Dieu, qu'ils supposent éternel, aiant resolu de créer le Monde crea d'abord une classe de Dieux subalternes, qu'il établit ensuite pour gouverner l'Univers, après avoir emprunté leur secours à le créer. Après cela il crea le Soleil, la Lune & les Etoiles. Ceux-ci sont d'un rang inferieur aux autres Dieux. La premiere chose que les Dieux créerent ce fut l'eau. Ils en tirerent toutes les Creatures, tant visibles qu'invisibles. La femme fut formée avant l'homme. Elle devint enceinte d'un de ces Dieux Createurs. Voilà l'origine du Genre humain.

Leurs PRÊTRES *&* *leurs* DEVINS; *leur* DISCIPLINE, *&c.*

La Planche represente un Prêtre & un Devin. „ (c) L'habit des Prêtres est „ une espece de jupe de femme plissée, qu'ils mettent autour du col, & qu'ils „ attachent sur l'épaule droite: mais ils tiennent toûjours un bras dehors, pour „ s'en servir en cas de besoin. Ce manteau est arrondi par le bas, & ne va que „ jusqu'au millieu de la cuisse. On le fait de peaux bien preparées & molettes, „ avec la fourure en dehors.

„ Ces Prêtres ont la tête rasée de prés, excepté sur le sommet, où ils laissent „ une crête deliée, qui va depuis le haut du front jusqu'à la nuque du cou, & „ sur le haut même du front. Ils laissent sur le haut du front une bor„dure de cheveux, qui, soit par leur force naturelle, soit par la roideur que „ leur donnent la graisse & les couleurs dont ils les platrent, deviennent herissés „ & s'avancent en dehors, comme la corne d'un bonnet.

„ Les Magiciens ou Devins coupent aussi leurs cheveux ras, & ne laissent „ qu'une crête. Ils portent sur l'oreille la peau d'un Oiseau, dont le plumage „ est obscur, & ils se barbouillent avec de la suie, ou quelqu'autre chose de „ cette nature, de même que les Prêtres. Par modestie ils pendent à leur cein„ture la peau d'un loutre, dont ils font passer la queüe entre leur jambes. Ils y „ attachent aussi une poche, qui s'apuie sur la cuisse, & dont le dessous est „ orné de quelques longues franges ou d'éguillettes. "

On nous assure que les Virginiens ont beaucoup de respect pour leurs Prêtres, „ &

(a) On lit dans *Purchas* qu'ils adorent le Demon sous le nom d'*Okée* ou *Kiwasa*.
(b) Tiré de *Purchas*.
(c) *Histoire de la Virginie.* ubi suprà.

„ & que ceux-ci travaillent à ſe l'attirer par la maniere effroiable dont ils ſe bar-
„ bouillent tout le corps, par la ſingularité de leurs habits, & par l'arrangement
„ de leurs cheveux. “ Tout ce qu'ils diſent paſſe pour des oracles & fait une forte impreſſion ſur l'eſprit du Peuple : Ils vivent ſouvent ſeparés de la ſocieté des hommes dans les bois ou dans des huttes écartées. Ils ſont d'un accés aſſés difficile : ils ne ſe donnent aucune peine pour leur vie, parce qu'on a ſoin de leur apporter dequoi vivre prés de leur demeure. On s'adreſſe à eux en des neceſſités preſſantes : par exemple on va leur demander de la pluie, ou les prie de faire retrouver des choſes perdues : ils ſervent auſſi de Medecins, à cauſe de la connoiſſance qu'on leur attribue de la nature. Enfin leur avis décide pour la guerre ou pour la paix, & rien d'important ne ſe fait ſans les conſulter.

„ Le devin eſt l'aſſocié du Prêtre, non ſeulement à l'égard des fraudes, mais
„ auſſi pour les profits qui en reviennent, & quelquefois ils officient l'un pour
„ l'autre.

„ Le Service religieux ſe fait en une langue generale, qui n'eſt entendue que
„ des principaux de la Nation & repond en quelque maniere au Latin. “ Comme les enchantemens ſont une partie conſiderable de la Religion du Païs, nous en allons donner la deſcription, telle qu'on la trouve dans l'*Hiſtoire de la Virginie* qui nous a déja fourni pluſieurs extraits. „ Il y a, nous dit l'Auteur
„ de l'Hiſtoire, bien des occaſions où les Virginiens emploient les enchante-
„ mens ; ils n'épargnent pas nous plus les ſacrifices à l'Eſprit malin. Ils lui of-
„ frent à chaque ſaiſon de l'année les prémices de leurs fruits, des Oiſeaux, du
„ poiſſon, du bêtail, des plantes, des racines &c. Ils renouvellent leurs of-
„ frandes toutes les fois qu'ils ont quelque grand ſuccés à la guerre, à la chaſſe ou
„ à la pêche.

„ (*a*) Le Capitaine *Smith* étant tombé entre leurs mains, ils pratiquerent à
„ ſon occaſion un ſortilege ou enchantement dont nous allons donner la deſcrip-
„ tion. Il s'agiſſoit de ſavoir s'il étoit bien ou mal intentionné pour eux, & ſi
„ d'autres Anglois devoient arriver. On alluma dés le matin une grand feu
„ autour duquel on traça un cercle de farine, après quoi un homme, qui
„ étoit apparemment le Chef des Prêtres ou Magiciens, s'aprocha du feu, en
„ faiſant pluſieurs geſtes extraordinaires. Il étoit couvert d'une peau : il avoit
„ ſur la tête une couronne de plumes avec des peaux de Belettes & de
„ Serpens. En cet équipage il commença l'invocation d'une voix ton-
„ nante, & chanta des chants magiques, en quoi il fut ſecondé des autres
„ Prêtres, qui étoient au nombre de ſix. Le chant fut reïteré pluſieurs fois :
„ dés qu'il ceſſoit les Prêtres poſoient quelques grains de blé à terre & le Grand
„ Prêtre jettoit de la graiſſe & du tabac dans le feu. Après cela on traça deux
„ autres cercles. Les Prêtres prirent des buchettes & les mirent dans les in-
„ tervalles des grains de blé qui étoient à peu prés rangés cinq à cinq. La ce-
„ remonie dura trois jours.

(*b*) Ces Devins ſe mêlent auſſi de conjurer les orages, & pour cet effet ils ſe rendent au bord de l'eau, s'adreſſent à elle par des cris affreux accompagnés d'invocations & de chants ; après quoi ils jettent au millieu de l'eau du tabac, des morceaux de cuivre & autres ſemblables bagatelles, pour apaiſer la Divinité qui y préſide.

On a accuſé les Virginiens de ſacrifier de jeunes enfans. Le Capitaine *Smith* mal

(*a*) Ceci eſt en partie tiré de *Purchas*.
(*b*) *Purchas*.

mal informé des circonstances de ce prétendu sacrifice, qui n'est autre chose qu'un noviciat qu'ils font faire à ceux qu'ils destinent aux mysteres de leur Religion, nous en a donné la description de la maniere suivante.

(*a*) Ils peignirent de blanc quinse jeunes garçons des mieux faits, agés de douse à quinse ans: ils les conduisirent devant une assemblée nombreuse de Prêtres & de Peuple, tous peints avec tant d'artifice, qu'un Peintre n'auroit pû mieux faire. „ Le *Werowance*, (c'est le nom que les Virginiens donnent à leurs Princes) „ présidoit à cette assemblée. Tous ceux qui la composoient tenoient en leurs „ mains des gourdes & des rameaux d'arbre. Le Peuple passa toute la matinée „ à danser & à chanter autour des jeunes garçons: l'après midi on les plaça tous „ quinse sous un arbre & l'on fit entr'eux une double haie de gens armés de „ faisseaux de petites canes. On choisit alors cinq jeunes hommes, qui allerent „ prendre tour à tour un de ces garçons, le conduisirent à travers la haie, & „ le garantirent à leur propre dam & avec une patience merveilleuse des coups „ de baguettes qu'on fit pleuvoir sur eux. Pendant ce cruel exercice, les me„ res aprétoient en pleurant & se desolant des nates, des peaux, de la mous„ se & du bois sec pour servir aux funerailles de leurs enfans. Après ette „ ceremonie, on abatit l'arbre, on mit en piéces le tronc, on coupa les bran„ ches & les rameaux, on en fit des guirlandes pour les couronner, & l'on „ orna leurs cheveux des feuilles de l'arbre abatu.

„ On ne pût savoir ce que ces enfans devinrent; mais on les jetta les uns „ sur les autres dans une vallée où l'assemblée fit de grandes rejouïssances. Le „ *Werowance* interrogé sur ce prétendu sacrifice repondit que tous ces enfans „ n'étoient pas morts, mais que l'*Okée* suçoit le sang de la mamelle gauche à ceux „ qui lui tomboient en partage, jusqu'à ce qu'ils fussent morts; que les cinq „ jeunes hommes gardoient les autres dans le desert pendant neuf mois, sans „ qu'il leur fut permis en tout ce tems-là de converser avec personne. C'est, „ ajouta t'il, du nombre de ces jeunes gens que nous tirons nos Prêtres & nos „ Devins. "

L'Auteur de l'*Histoire de la Virginie* croit que ces Prêtres-medecins ont voulu persuader au Peuple, que l'*Okée* suce le sang de la mamelle gauche aux enfans qui lui tombent en partage; afin de sauver la reputation de la Prêtrise & de la Medecine au cas qu'il meure quelques-uns de ses jeunes Novices sous la rigueur du Noviciat. Il ajoute que le recit du Capitaine *Smith* n'est autre chose qu'une description imparfaite de cette Discipline que sont obligés de subir ceux qui aspirent à la Prêtrise, ou qui ont assés d'émulation pour travailler à être reçus un jour parmi les grans hommes de la Nation. C'est ce que les Virginiens appellent *Huscanawer*: nous allons en donner la description telle qu'on la trouve dans l'*Histoire de la Virginie*. „ On la celebre ordinairement une fois en quinse ou seise ans, „ à moins que les jeunes gens ne se trouvent plus souvent en état d'y être admis. „ C'est une Discipline par laquelle tous leurs jeunes hommes doivent passer, avant „ que d'être reçus au nombre des grans hommes, ou des *Cockarouses* de la Na„ tion. . . . . Les Chefs du lieu où se doit faire la Ceremonie choisissent les jeunes „ hommes les mieux faits & les plus éveillés qu'il y ait, ... pour être *Huscanawés*. Ceux qui refuseroient de subir l'épreuve de cette discipline n'oseroient „ demeurer avec leurs compatriotes. On fait d'abord quelques unes des Ce„ remonies

(*a*) Tiré de *Purchas* & de l'*Histoire de la Virginie*.

„ remonies rapportées par *Smith*, dont la principale eſt la retraite . . . ., on „ les enferme pluſieurs mois de ſuite, ſans qu'ils aient dans leur ſolitude aucune „ autre nourriture que l'infuſion ou la decoction de quelques racines qui boule- „ verſent le cerveau. En effet ce bruvage, qu'ils appellent *Wiſoccan*, joint à la ſe- „ verité de la Diſcipline rend *ces Novices* fous à lier: *ils continuent quelque tems* „ *en cet état. Cependant* on les garde enfermés dans un enclos bien fort & fait ex- „ prés pour cet uſage. . . . . . . (*a*) Cet enclos a la figure d'un pain de ſucre; „ il eſt ouvert en maniere de treillis pour donner paſſage à l'air. . . . Il n'y avoit „ pas encore un mois que treiſe jeunes hommes y avoient été *Huſcanawés* & „ qu'on les avoit mis en liberté. " C'eſt-là dedans que ces nouveaux initiés per-dent le ſouvenir de toutes choſes, oublient biens, parens, amis & même leur lan-gue. „ Lorſque les Prêtres-Medecins trouvent que les *Novices* ont aſſés bû de ce „ *Wiſoccan*, ils en diminuent peu à peu la doſe, juſqu'à ce qu'ils les aient rame- „ nés à leur premier bon ſens: mais avant qu'ils ſoient retablis, ils les condui- „ ſent à leurs differentes Villes, *ou Villages, apparemment pour les faire re-* „ *connoître au Peuple.* Après cette cruelle fatigue, les jeunes hommes n'oſeroient „ dire qu'ils ſe ſouviennent de la moindre choſe, dans la crainte d'être *Huſcana-* „ *wés* une autrefois. Alors le traitement eſt ſi rude, qu'il n'en échape guéres „ la vie ſauve. Il faut *qu'un Novice* devienne ſourd & muet, & qu'il apren- „ ne tout à nouveaux fraix. . . Que l'oubli de ces jeunes gens ſoit feint ou „ réel, il eſt ſûr qu'ils ne veulent rien connoître de ce qu'ils ont ſu autrefois & „ que leurs gardiens les accompagnent juſqu'à ce qu'ils aient tout apris de nou- „ veau. . . . En un mot ils recommencent à vivre, après être morts en quel- „ que maniere, & deviennent hommes en oubliant qu'ils ont été autrefois „ enfans. . . . . La peine que les Gardiens de ces jeunes gens ſe donnent „ eſt ſi extraordinaire, & ils doivent obſerver, durant tout le cours de cette „ rude diſcipline, un ſecret ſi religieux, que c'eſt la choſe du monde la plus „ méritoire que de ſe bien acquitter de cette charge. C'eſt auſſi un moien ſûr „ pour parvenir aux grands emplois. . . . mais d'autre côté on peut compter „ d'être bientôt expedié pour l'autre Monde, ſi par legereté ou par negligen- „ ce on manque tant ſoit peu à ſon devoir. " L'Auteur de ce recit ajoute, „ que ceux qu'on avoit *Huſcanawé* de ſon tems étoient de beaux garçons bien „ tournés & pleins de feu, de l'age de quinſe à vint ou vint-cinq ans, & qui „ paſſoient pour riches. Cela, continue-t'il, me faiſoit croire d'abord, que les „ vieillars avoient trouvé cette invention pour s'emparer des biens de la jeuneſ- „ ſe; puis qu'en effet ils les diſtribuent entr'eux, ou les deſtinent, *diſent-ils*, à „ quelqu'uſage public. . . . . Les Indiens prétendent qu'on n'emploie ces vio- „ lens moiens que pour delivrer la jeuneſſe des mauvaiſes impreſſions de l'enfan- „ ce & de tous les préjugés qu'elle contracte avant que la raiſon puiſſe agir. Ils „ ſoutiennent, que remis alors en pleine liberté de ſuivre les Loix de la Nature, „ ils ne riſquent plus d'être les dupes de la coutume ou de l'éducation, & qu'ils „ ſont plus en état d'adminiſtrer équitablement la juſtice, ſans avoir aucun égard „ à l'amitié ni au parentage. " Les Anciens avoient la même opinion de leurs ini-tiations. On croioit alors qu'elles purifioient l'entendement & rectifioient les idées. Nos Modernes n'ont guéres changé de gout. Il ſeroit inutile & dangereux d'en faire ici l'application.

(*a*) Voiés en la figure à la page 79.

Leurs



Les **VIRGINIENS**, *adorent le* **FEU**, *et se rejoüissent, apres avoir été délivrez de quelque danger Considerable.*

Leurs FÊTES & *leurs* DEVOTIONS.

Voici ce que dit le même Auteur ſur ce ſujet. „ Il ne paroît pas qu'ils „ aient un tems fixe, ni certains jours deſtinés à celebrer leurs Fêtes: mais „ ils ſe reglent pour cela ſur les differentes ſaiſons de l'année. Par exemple ils „ celebrent un jour à l'arrivée de leurs oiſeaux ſauvages, un autre au retour „ de la ſaiſon de la chaſſe, & pour la maturité des fruits: mais la plus grande „ de toutes leurs Fêtes eſt au tems de la moiſſon. Ils emploient alors plu- „ ſieurs jours à ſe divertir, & mettent en uſage la pluſpart de leurs divertiſ- „ ſemens, comme les Danſes guerrieres, & les Chanſons heroïques......

Au retour de la Guerre, ou après avoir échapé de quelque danger, ils allument des feux, & ſe réjouïſſent auprés, tenant chacun ſa gourde ou ſa ſonnette à la main. Hommes, femmes & enfans danſent ſouvent péle-mêle autour de ces feux. Il ſemble même que ce ſoit en cela que conſiſte leur principale devotion. Quelques Voiageurs ont prétendu qu'en cette occaſion ils rendoient un Culte religieux au feu. Quoiqu'il en ſoit c'eſt cette ceremonie que la Planche repreſente ici.

En general leurs devotions ne ſont que des cris de joie mêlés de danſes & de chanſons, excepté qu'en tems de triſteſſe & d'affliction ces cris de joie ſont convertis en hurlemens. Les Prêtres préſident à la devotion, ornés de leurs Ornemens Sacerdotaux, qui ſont entt'autres la gourde, cette jupe que nous avons decrite, & des peaux de ſerpens ou de belettes, dont les queües s'attachent proprement ſur le ſommet de la tête en guiſe de tiare. Ces Prêtres commencent le chant, & font toûjours l'ouverture de l'exercice religieux. Souvent ils y ajoutent les Conjurations magiques, dont une partie des myſteres eſt renfermée dans ces chants dont nous venons de parler. Le bruit, les geſtes, les grimaces, tout contribue à rendre ces conjurations afreuſes.

Nous remarquerons ici qu'un de leurs actes de pieté c'eſt de jetter au feu le premier morceau de ce qu'ils mangent à leurs repas: mais diſons encore un mot de leurs Danſes. Il faut les conſiderer comme étant du reſſort de cet Article, puiſqu'elles ſont une dépendance ſi conſiderable du Culte des Virginiens, qu'il eſt difficile d'y diſtinguer le profane d'avec le religieux. „ Ils danſent de deux manieres, à ce que „ dit l'Auteur de l'*Hiſtoire de la Virginie*, ſeuls ou tout au plus en petit nombre, „ ou pluſieurs enſemble; mais ils n'ont aucun égard au tems ni à la figure. A la „ premiere ſorte de danſe il n'y a qu'une ſeule perſonne, ou deux ou trois tout au „ plus. Cependant, les autres, qui ſont aſſis en cercle ſur le pavé, chantent „ à toute outrance & ſecouent les ſonnettes. Les Danſeurs chantent quelque- „ fois eux-mêmes, lancent des regars terribles & ménaçans, frapent des pieds „ contre terre, & font mille poſtures & mille grimaces. L'autre Danſe, où il „ y a grand nombre d'Acteurs, ſe fait en rond autour d'un cercle planté de „ pieux, où l'on voit quelque ſculpture, ou tout autour d'un feu qu'ils allu- „ ment dans une place commode: (c'eſt la devotion qui eſt repreſentée par la „ figure.) Chacun y paroît avec la ſonnette, ou l'arc & la fléche à la main... „ Ils ſe couvrent auſſi de *feuillages*, s'ajuſtent de la maniere la plus biſarre qu'ils „ ſe puiſſent imaginer & danſent dans cet équipage. Quelquefois ils mettent „ trois jeunes femmes au millieu du cercle.

„ Tous les ſoirs ils font des feux: l'on y chante & l'on y danſe. "C'eſt un rendévous pour ceux qui veulent ſe divertir. La deſcription d'un bal, que l'Hiſto-

rien qui nous fournit cet extrait a copiée d'un Voiageur plus ancien, montre que les Virginiens ont quelque gout pour cette ſorte de plaiſir.

Leurs CEREMONIES *de* PAIX *&* *de* GUERRE *&* *leurs* HIEROGLYPHES.

Les Virginiens ont l'uſage du *Calumet* comme les Peuples dont nous avons déja parlé. Lorſqu'ils doivent recevoir des étrangers, voici les Ceremonies qu'ils obſervent à leur égard. „ Le *Werowance* accompagné de ſes gens va au devant „ des étrangers à quelque diſtance du lieu de ſa reſidence, les prie de s'aſſeoir ſur „ des nates que ſes gens portent exprés & les invite en même tems à la Ce- „ remonie du *Calumet*, laquelle eſt ſuivie d'une petite converſation. Après cela „ on ſe rend à la demeure du *Werowance*, qui ordonne de leur laver les pieds, „ les regale, & leur donne enſuite un divertiſſement compoſé de chanſons & de „ danſes grotesques . . . . . Quand il eſt heure de ſe coucher, on choiſit deux „ jeunes filles des plus belles qui ſe trouvent pour avoir ſoin. . . . de l'Am- „ baſſadeur ou des principaux étrangers. Ces filles le deshabillent & d'a- „ bord qu'il eſt au lit elles s'y gliſſent doucement une de chaque côté. Elles „ croiroient même violer les droits de l'hoſpitalité, ſi elles ne ſatisfaiſoient à „ tous ſes deſirs, & leur reputation ſoufre ſi peu de cette complaiſance, que „ les autres filles leur portent envie, comme du plus grand honneur qu'on „ leur puiſſe faire. Cela ne s'obſerve qu'à l'égard des étrangers de la premiere „ diſtinction. "

Lorſque la paix eſt conclue, ils enterrent un *Tomahawk*, pour témoigner que toute inimitié eſt éteinte. C'eſt ce que les Canadiens appellent *enterrer la hache*. Ils plantent ſouvent un arbre ſur le *Tomahawk*, pour montrer que l'amitié va fleurir entr'eux comme un arbre. Lorſqu'on eſt ſur le point de faire la guerre, le *Werowance* conſulte les Prêtres & les Devins, aſſemble les principaux de la Nation & tient un Conſeil general. „ (*a*) Les jeunes hommes, qui ſe trou- „ vent à ces aſſemblées, ont accoutumé, ſur tout ſi l'on s'attend à une guerre, „ de ſe peindre tout le corps de blanc, de rouge, de noir & de diverſes autres „ couleurs entremêlées. Par exemple ils ſe barbouillent de rouge la moitié du „ viſage, & l'autre moitié de noir ou de blanc. Ils font de grans cercles de dif- „ ferentes couleurs autour de leurs yeux, avec des mouſtaches monſtrueuſes, & „ mille autres figures groteſques ſur tout le reſte du corps. Pour ſe rendre „ plus . . . . terribles, ils ſement des plumes, du duvet ou du poil de quel- „ que bête ſur la peinture toute fraiche. En cet équipage ils ſe rendent au Con- „ ſeil, & d'abord qu'ils y ſont arrivés, ils commencent à danſer avec les flé- „ ches ou le *Tomahawk* à la main. Ils chantent en même tems la gloire de la „ Nation & les proueſſes de leurs Ancêtres, & font avec leur *Tomahawks* des „ ſignes qui marquent qu'ils vont faire un terrible carnage de leurs en- „ nemis. "

Ils ne ſe battent guéres en pleine campagne ; ils tachent de ſurprendre leurs ennemis & de les détruire à la faveur de quelque embuſcade, comme les Canadiens & les Iroquois. L'Auteur que nous citons dit „ qu'ils n'épargnent ni „ hommes, ni femmes, ni enfans, pour prévenir toute vengeance : " en quoi ils

(*a*) *Hiſtoire de la Virginie.*

ils ſeroient plus cruels que les autres Peuples de l'Amerique Septentrionale.

Ils expriment leurs penſées d'une maniere qui a du rapport aux Hieroglyphes : par exemple ils ſe ſervent de certaines repreſentations d'Oiſeaux, de Bêtes à quatre pieds, ou d'autres choſes, pour déſigner certaines idées. C'eſt à ces repreſentations que le Baron de la *Hontan* a donné le nom d'*Armoiries*. Lorſqu'ils ſont en voiage ou qu'ils vont en guerre „ ils peignent certaines marques ſur „ leurs épaules pour ſe diſtinguer & faire voir de quelle Nation ils ſont. La mar- „ que ordinaire eſt une, deux, ou trois fléches, qu'une Nation peint la poin- „ te en haut, une autre la pointe en bas, une troiſiéme en travers &c. " (*a*) Une de leurs Idoles marche avec eux à la guerre. Ils chantent en marchant au combat.

Leurs MARIAGES *&* *l'*EDUCATION *de leurs* ENFANS.

On nous aſſure „ (*b*) que les Indiens *de la Virginie* regardent le mariage com- „ me une Action fort ſolemnelle, & que les vœux qu'ils font alors paſſent „ pour ſacrés & inviolables. . . Il eſt permis au Mari & à la femme de ſe quit- „ ter, s'ils ne vivent pas de bonne intelligence ; mais cependant le divorce y „ eſt en mauvaiſe odeur, & les perſonnes mariées pouſſent rarement leurs dé- „ mêlés juſqu'à la ſeparation. . . . Quand on en vient là, tous les liens „ du Mariage ſe rompent, les parties ont la liberté de ſe remarier . . . . cha- „ cun prend les enfans qu'il aime le plus. . . . & ſi les parties intereſſées ne ſont „ pas d'accord ſur cet article, on ſepare les enfans en nombre égal, & l'hom- „ me choiſit le premier. "

Les Virginiens obſervent auſſi de ſeparer les femmes de la ſocieté civile, lorſqu'elles ſont attaquées de certaines infirmités. Nous avons parlé du libertinage des filles du Canada & du Miſſiſſipy. Les Virginienes ſont infiniment plus modeſtes. „ Quoique l'on diſe que les jeunes Indiennes ſe proſtituent pour peu de choſe, „ je n'ai jamais pû découvrir qu'il y eut aucun fondement à cette accuſation. „ C'eſt ainſi que s'exprime l'Auteur de l'*Hiſtoire de la Virginie*. Je crois que „ c'eſt une calomnie dont on les noircit. Les Indiens deſavouent cette cou- „ tume, quoiqu'ils reconnoiſſent que leurs filles ſont maîtreſſes d'elles mêmes & „ peuvent diſpoſer de leurs perſonnes comme il leur plait. Je ſai d'ailleurs que „ s'il arrive à quelqu'une d'avoir un enfant, elle eſt perdue de reputation pour „ toute ſa vie, & qu'elle ne ſauroit plus trouver un mari. "

On dit que les hommes ont du penchant à la jalouſie. Si cela eſt, leur honneur n'en eſt pas mieux à couvert. Qu'un Mari s'épargne tous les ſoins de la vie, & ne retienne que celui là, il doit être aſſuré d'avoir de l'occupation pour le reſte de ſes jours. „ C'eſt apparemment par un effet de cette ja- „ louſie qu'ils excluent de la couronne les enfans de leur ſouverain, & la „ tranſportent à ſon frere maternel, s'il en a quelqu'un, ou à ſon défaut aux „ enfans de ſa ſœur ainée : parce que le côté de la femme leur paroît toûjours „ le

(*a*) *Purchas.*
(*b*) *Hiſtoire de la Virginie.*

„ le plus ſûr : mais le mâle au même dégré ſuccede préferablement aux femmes, „ quoique celles-ci ſoient préferées aux mâles qui ſe trouvent dans un dégre plus „ éloigné. "

„ A l'égard de leurs Enfans, „ dés qu'ils ſont nés, ils les plongent dans „ l'eau froide. " Lorſqu'ils deviennent un peu grans, & juſqu'à ce qu'ils aprochent de l'age oiril, ils les gouvernent à peu prés comme les Canadiens & les autres Indiens de l'Amerique Septentrionale.

Leurs REMEDES, &c.

Il n'eſt pas neceſſaire de repeter que leurs Prêtres ſont Medecins. C'eſt un bonheur pour l'Europe, que nos Eccleſiaſtiques ne ſe ſoient pas encore aviſés de reunir la guériſon du corps à celle de l'ame. Les Virginiens gueriſſent par les ſueurs les maladies cauſées par un froid ſubit, ou par des chaleurs exceſſives. Ils ſucent les apoſtumes, ils ſcarifient les plaies, ils appliquent le feu aux tumeurs „ par le moien d'une buchette de bois leger, qui reduite en charbon brule „ comme un fer chaud. Avec l'autre extremité de la buchette ils percent la „ chair, où il ſe fait une plaie qu'ils tiennent ouverte juſqu'à ce que toute la „ mauvaiſe humeur en ſoit ſortie. Ils font auſſi un petit Cone . . . . . avec „ une eſpece de bois pourri, en appliquent la baſe ſur la partie afectée & y „ mettent le feu, juſqu'à ce que tout ſoit brulé & qu'il ait formé un veritable „ cautere. "

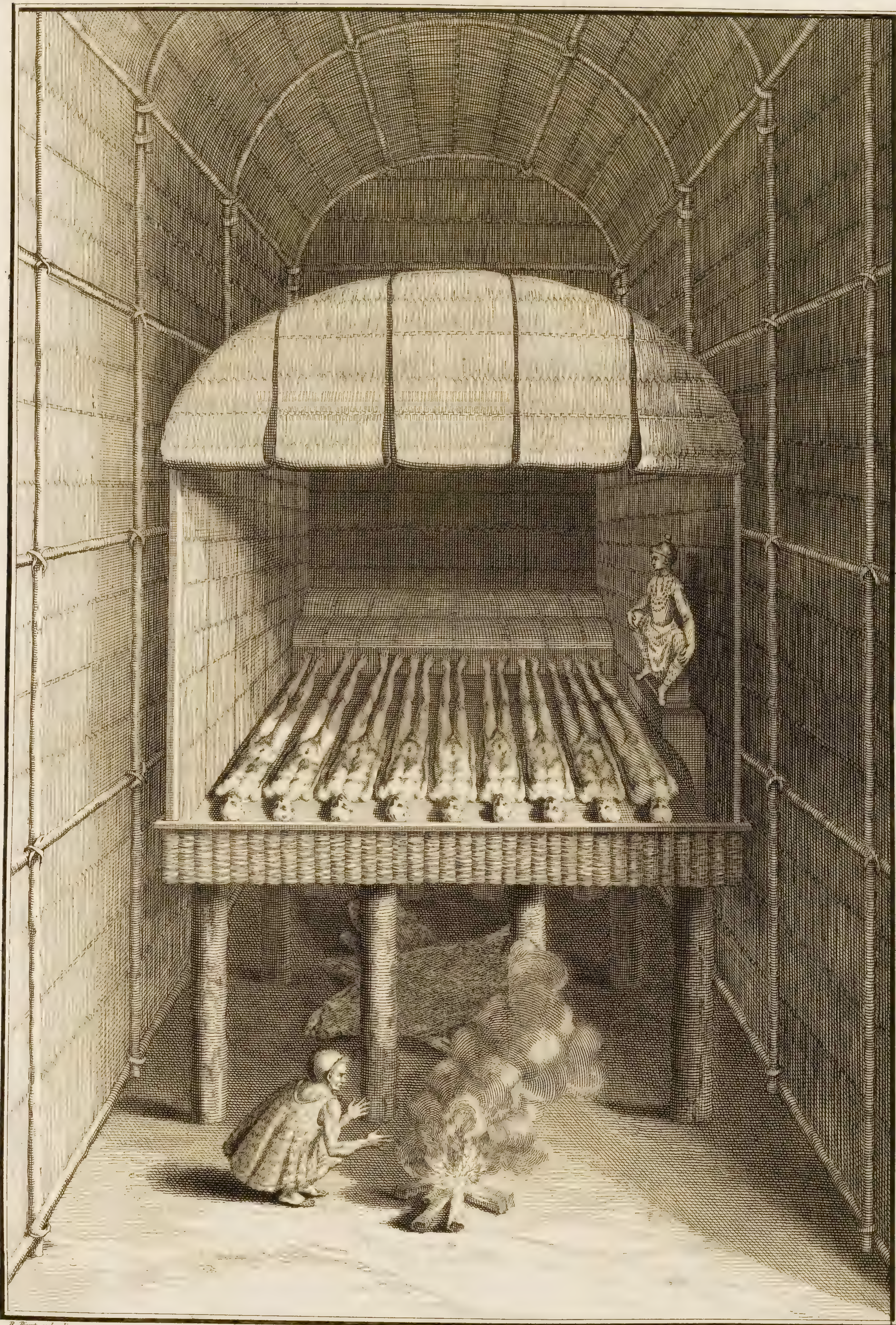
Les Prêtres étudient les qualités des plantes, mais ils cachent au Peuple cette ſcience & l'art de guérir les maladies. Ils mettent cette connoiſſance au rang des myſteres & croient qu'elle ne doit être communiquée qu'à ceux qui ſe deſtinent à la Prêtriſe. Ils diſent que Dieu les puniroit, s'ils découvroient leurs remedes. Nous laiſſons le détail des remedes qu'ils emploient, parce qu'il n'eſt pas du reſſort de cette deſcription : mais nous n'oublierons pas de dire que l'application s'en fait avec beaucoup de grimaces, & de contorſions, de chants, d'hurlemens, qui préviennent le malade & les ſpectateurs en faveur du medecin. Ce bruit, ce deſordre ſeroient ils l'ouvrage d'un mortel ? c'eſt Dieu qui agit ſans doute. Tel eſt peut être le raiſonnement qu'ils font en cette occaſion.

La maniere de faire ſuer les malades eſt la même que celle dont nous avons donné la deſcription en parlant des Peuples du Miſſiſſipy. Nous y renvoions le Lecteur.

Leurs CEREMONIES FUNEBRES *& leur croiance ſur l'Etat de l'Ame après la* MORT.

Nous commencerons par les Ceremonies qu'ils obſervent à l'égard de leurs Souverains : „ Les Virginiens conſervent religieuſement les corps de leurs Rois & „ de leurs Chefs, & voici comment ils s'y prennent. Ils fendent d'abord la „ peau tout le long du dos, & l'arrachent toute entiere, s'il eſt poſſible. Ils „ décharnent enſuite les os ſans offenſer les nerfs, afin que les jointures puiſſent „ reſter enſemble. Après avoir fait ſécher les os au Soleil, ils les remettent dans „ la peau, qu'ils ont eu ſoin de tenir humide avec un peu d'huile ou de graiſſe, „ ce qui la garantit de la corruption. Lorſque les os ſont bien placés dans la

„ peau,



TOMBEAUX des Rois de la VIRGINIE.

„ peau, ils en rempliſſent adroitement les vuides avec du ſable très fin, & ils la „ recouſent en ſorte que le corps paroît auſſi entier, que s'ils n'en avoient „ pas ôté la chair. Ils portent le cadavre ainſi préparé dans un lieu deſtiné à „ cet uſage, ils l'y étendent ſur une grande planche natée, qui eſt (*a*) à quel- „ que élevation du ſol, & ils le couvrent d'une nate, pour le garantir de la „ pouſſiere. La chair, qu'ils ont tirée du corps, eſt expoſée au Soleil ſur une „ claie, & quand elle eſt tout-à-fait ſéche, ils l'enferment dans un panier bien „ couſu, & la mettent aux pieds du cadavre. " Ils placent dans ces tom- „ beaux une Idole de *Kiwaſa*, qui, à ce qu'ils prétendent, a ſoin de garder „ ces corps. Un Prêtre ſe tient nuit & jour dans ce Mauſolée auprès d'un feu allumé: c'eſt-là qu'il s'acquitte de quelques pieux devoirs auxquels il s'imagine que les défunts s'intereſſent. S'il ne le croit pas, il le fait pourtant aceroire au Peuple. La Planche repreſente la diſpoſition des corps & la ceremonie du Prêtre.

On ne pratique pas le même uſage à l'égard des particuliers. Ceux-ci ſont enſevelis dans des foſſes aſſés profondes, après les avoir enveloppes de peaux ou de nates. On poſe ſur des bâtons les corps envelopés de la ſorte, l'on y ajoute leurs principaux effets, & l'on couvre tout cela de terre. Après la ſepulture du corps, les femmes mettent leur viſage en deuil, car c'eſt ce qu'on peut dire de la couleur dont elles ſe peignent par le moien du charbon noir détrempé dans l'huile. En cet état elles hurlent, & lamentent vint & quatre heures de ſuite.

Ils croient l'immortalité de l'Ame, & qu'après cette vie elle eſt ſuivant ſes mérites ou heureuſe ou malheureuſe. Leur Enfer (*b*) c'eſt une grande foſſe qu'ils placent à l'extrémité de l'Univers au Soleil couchant. C'eſt là que les méchantes Ames doivent bruler ſans miſericorde. (*c*) D'autres diſent qu'elles ſont ſuſpendues entre le Ciel & la terre. Ils ajoutent que la verité de ces ſoufrances leur eſt confirmée par des morts, qui de tems en tems leur apportent, comme ils le pratiquoient autrefois chez nous & le pratiquent encore en quelques Païs, des nouvelles de l'autre Monde. Cet Enfer s'appelle *Popoguſſo*. Les *Werowances* & les Prêtres vont à coup ſûr dans un Paradis qu'ils placent auſſi au Soleil couchant & derriere les Montagnes. C'eſt-là que ces bien heureux ſe rejouiſſent éternellement: mais quelle rejouïſſance? Couronnés de plumes, le viſage barbouillé de quelques couleurs biſares, avec cela poſſeſſeurs paiſibles de certaines bagatelles dont les plus conſiderables ſont le tabac & la pipe, ils danſent & chantent avec leurs ancêtres. Tel eſt l'objet de leur immortalité. C'eſt bien peu de choſe ſans doute, & cependant ils en excluent la populace. Il n'y a chez eux de reſurrection que pour les Prêtres & pour les Grans.

(*a*) C'eſt un échafaut de 9. à 10. pieds de haut: *Purchas.*
(*b*) *Purchas.*
(*c*) *Purchas.*

Leurs ANNÉE, *leurs* MEMORIAUX.

„ (*a*) Ils comptent le nombre des années par celui des hivers, qu'ils appel- „ lent *Cohonk*, du cri des Oies ſauvages qui ne viennent chez eux qu'en hi- „ ver. Ils diſtinguent l'année en cinq differentes ſaiſons. La premiere eſt quand „ les arbres bourgeonnent ou fleuriſſent au printems. La ſeconde lorſque les „ épis ſont formés & bons à rotir; la troiſiéme eſt l'été, la quatriéme la moiſ- „ ſon . . . . la cinquiéme l'hiver. . . Ils comptent les mois par les Lunaiſons, „ ſans avoir aucun égard au nombre qu'il y en a dans l'année " & leur don- nent, ſuivant la coutume du Canada, le nom des choſes qui ſont remarquables en ces lunaiſons. „ Par exemple ils ont la lune des cerfs, la lune du grain, la pre- „ miere & la ſeconde lune de *Cohonk* &c. Ils ne partagent point les jours en „ heures, mais ils en font trois portions, qu'ils nomment le montant & la „ deſcente du Soleil.

„ Ils comptent par unités, par dixaines, par centaines &c. & pour ce qui „ concerne la maniere de conſerver la memoire des évenemens ou des affaires de „ la vie civile ils ont l'uſage de certains cordons qui ont du rapport aux *Quippos* „ des Peruviens. Ils ſe ſervent auſſi de certains morceaux de bois ſur leſquels „ ils font des coches &c.

RELIGION *des* PEUPLES *de la* FLORIDE.

„ (*b*) Les Peuples de la Floride ſont idolatres & tiennent le Soleil & la Lune „ pour des Divinités qu'ils adorent ſans leur offrir des prieres ni des ſacrifices. „ Toutefois ils ont des Temples, mais ils ne s'en ſervent que pour y enterrer „ ceux qui meurent, & pour y enfermer ce qu'ils ont de plus précieux. Ils „ élevent auſſi aux portes de ces Temples en forme de trophée les dépouilles „ de leurs ennemis. " Voilà tout ce que l'Yncas *Garcilaſſo de la Vega* nous dit de la Religion des Floridiens. On peut avec raiſon les comparer à ces Peuples Idolatres de l'Antiquité, qui adoroient tout ce qui leur paroiſſoit extraordinaire ou ſingulier, s'il eſt vrai que la ſuperſtition fit adorer aux Floridiens un pillier que le Capitaine *Ribaut* avoit élevé ſur une hauteur, avec les Armes de France, lorſqu'il découvrit cette partie de l'Amerique Septentrionale. Ils offrirent des ſacrifices à ce Monument, ils le couronnerent de fleurs & l'ornerent de guirlandes & de feſtons. En un mot ils lui rendirent toute ſorte d'hommage.

Les Floridiens adorent ſous le nom de *Toia* (*c*) le Diable, ou plûtôt ce mauvais principe qu'ils mettent en oppoſition à leur ſupréme Divinité. Perſuadés que cette-derniere Puiſſance ne ſauroit leur nuire, à cauſe de la bonté dont elle eſt douée, ils tachent d'appaiſer l'autre, dont, à ce qu'ils diſent, ils ſont cruellement tourmentés. (*d*) Le Demon leur fait des inciſions dans la chair, les effraie par des viſions, & leur apparoit de tems en tems pour les obliger à lui ſacrifier des victimes d'hommes. Suppoſons que le Demon ne ſe donne pas la peine d'agir en ces occaſions, ſes Prêtres ont trop à cœur les interêts des Peu-ples

(*a*) *Hiſtoire de la Virginie.*
(*b*) *Hiſtoire de la Conq. de la Floride par Garcilaiſſo de la Vega.*
(*c*) *Leſcarbot, Purchas.*
(*d*) *Purchas.*

ples pour manquer à ce qu'ils lui doivent. Il y a donc beaucoup d'aparence qu'ils ſont eux mêmes le mauvais génie, & qu'ils ſuppléent à la malice que la crainte des Floridiens lui prête.

(*a*) Un autre Auteur nous dit ce qui ſuit de la Religion des Peuples de la Caroline. „ Ils adorent un ſeul Dieu, Createur de toutes choſes, à qui leur grand „ Pontife offre des ſacrifices, mais ils ne croient pas que les affaires des hom- „ mes méritent ſes ſoins. Ils diſent qu'il commet des Divinités ſubalternes & „ inferieures au gouvernement de ce bas Monde: c'eſt-à-dire qu'il le laiſſe à la „ diſpoſition des bons & des mauvais eſprits, à qui les Prêtres d'un rang infe- „ rieur font des ſacrifices & autres devotions. "

A l'égard des Peuples qui habitent autour des Montagnes d'*Apalache*, ils adorent le Soleil, comme auteur de la vie & createur de la Nature. Il ſemble qu'ils aient conſervé quelques traces du Deluge univerſel: car ils diſent que le Soleil aiant retardé de vint & quatre heures ſa courſe ordinaire, les eaux du grand Lac *Theomi* ſe débordérent de telle ſorte, que les ſommets des plus hautes montagnes en furent couverts, à la reſerve de celle d'Olaimy, que le Soleil garantit de l'inondation generale, à cauſe du Temple qu'il s'y étoit bâti de ſes propres mains & que les Apalachites conſacrerent dans la ſuite comme un lieu de pelerinage où ils alloient porter à cet Aſtre leurs hommages religieux. Tous ceux qui purent gagner cet aſile furent preſervés du Deluge. Au bout de vint & quatre heures le Soleil reprit ſes premieres forces, & renvoiant les eaux dans leurs bornes, diſſipa les vapeurs que ces eaux avoient repandues ſur la terre. C'eſt en reconnoiſſance de cette delivrance memorable, que les Floridiens, qu'on appelle *Apalachites*, ont crû devoir adorer le Soleil. Nous allons voir comment ils l'ont adoré & tout le détail de ce Culte.

CULTE *rendu au* SOLEIL *par les Floridiens*; *leurs* FÊTES, *leurs* TEMPLES, &c.

Nous commencerons par le Culte des *Apalachites*. Leur Service religieux conſiſte à ſaluer le Soleil levant, & à chanter des hymnes à ſa louange. Ils lui rendent tous les ſoirs le même hommage. Outre cela ils lui font quatre fois l'année des ſacrifices & des parfums ſolemnels ſur la Montagne d'*Olaimy*: mais comme il n'offrent rien de ſanglant à cet Aſtre, parce qu'ils le regardent comme le Pere de la vie, & qu'ils croient que celui qui la donne aux Creatures ne ſauroit agrécer un Culte qui la leur ôte; l'on ne peut guéres donner le nom de ſacrifices aux offrandes qu'on lui fait, puis qu'elles ne conſiſtent qu'en parfums qu'on brule, en preſens qu'on fait aux Prêtres & en chanſons qu'on chante à l'honneur de l'Aſtre du jour. La veille de la Fête deſtinée à l'offrande des parfums, les Prêtres vont en retraite à la montagne pour mieux ſe préparer à l'action ſolemnelle du lendemain: le Peuple ſe contente de s'y rendre avant le jour. Tout eſt éclairé pendant la nuit de feux qu'on allume ſur la montagne, mais les devots n'oſeroient aprocher du Temple ou plûtôt de la Grotte, qui eſt dediée au Soleil. L'accés de ce lieu de devotion n'eſt permis qu'aux (*b*) *Jaouas*, & c'eſt à eux que les devots remettent leur offrandes & leurs dons, que ces *Jaouas*

(*a*) *Deſcription des Colonies Angloiſes* dans le *Recueil de divers Voiages*. impr. in 4. à Paris.
(*b*) Nom des Prêtres des Floridiens.

Jaouas ſuſpendent enſuite à des perches placées à chaque côté du portail. Les offrandes reſtent ſuſpendues juſqu'à la fin de la Ceremonie : alors ils en font la diſtribution conformement à la volonté du Donateur.

Dés que le Soleil commence à luire, les *Jaouas* commencent à chanter ſes louanges en ſe jettant à genoux à pluſieurs repriſes ; après quoi ils jettent des parfums dans le feu ſacré qui eſt allumé devant la porte du Temple. Ces deux actes d'adoration ſont ſuivis d'un troiſiéme qui n'eſt pas moins eſſentiel. Le Prêtre verſe du miel dans une pierre creuſée exprés pour cet uſage, & qui eſt devant une table de pierre. Il repand auprés de la pierre beaucoup de Maïs à demi briſé & dépouillé de ſa peau. C'eſt la pâture de quelques (*a*) Oiſeaux qui, ſelon l'opinion des Floridiens, chantent les louanges du Soleil. Pendant que les Prêtres brulent les parfums, & chantent à l'honneur de cet Aſtre, le Peuple ſe proſterne & fait ſes devotions. La Ceremonie finit par les jeux, les danſes & les plaiſirs. L'eſſentiel de la fête s'acheve à midi. Alors les *Jaouas* entourent la table, en redoublant les chanſons & les cris de joie, & quand le Soleil commence à dorer les bords de la table, ils jettent dans le feu tout ce qui leur reſte de parfums. Ce n'eſt pas là tout-à-fait la fin de cette Ceremonie. Après la derniere offrande des parfums, ſix *Jaouas* choiſis au ſort reſtent auprès de la Table & donnent la liberté à ſix Oiſeaux du Soleil. On les avoit apporté dans des cages pour les faire ſervir à cette ceremonie. La delivrance de ces Oiſeaux myſterieux eſt ſuivie d'une proceſſion de devots, qui deſcendent de la montagne avec des rameaux à la main & ſe rendent à l'entrée du Temple. Les *Jaouas* les introduiſent. Enſuite les pelerins ſe lavent le viſage & les mains dans une eau ſacrée. Telle eſt la deſcription de cette Ceremonie : Nous la tirons d'un (*b*) Auteur qui nous la donne ſur les Memoires de deux Anglois.

Le Temple conſacré au Soleil & à ſon culte par les Floridiens d'*Apalache* eſt une grotte ſpacieuſe taillée naturellement dans le roc à l'Orient de la Montagne. On dit qu'elle a deux cent pieds de long, qu'elle eſt ovale, que ſa voute s'éleve à ſix vint pieds de hauteur, & que de la voute percée au millieu juſqu'au deſſus du terrain de la montagne, il en vient aſſés de jour pour éclairer cette grotte.

On trouve dans l'*Hiſtoire de la Conquête de la Floride* par *Garcilaſſo* la deſcription d'un autre Temple des Floridiens de *Coſaciqui* : mais il ſemble qu'il étoit uniquement deſtiné à la ſepulture des principaux du païs. Les Eſpagnols trouverent dans ce Temple de grans coffres de bois placés autour des murailles ſur des bancs à deux pieds de terre. „ Ces coffres enfermoient les morts embaumés de telle ſorte „ qu'ils ne ſentoient point mauvais. Outre ces grans coffres, il y en avoit de „ plus petits, & des corbeilles de roſeau très-bien faites. Les petits coffres „ étoient pleins d'habits d'hommes & de femmes, & les corbeilles remplies de „ perles de toutes ſortes. " Le Temple de *Talomeco* étoit la ſepulture des *Caciques* du païs. La deſcription que nous en donne *Garcilaſſo* mérite bien que nous l'inſerions.

„ Le Temple de *Talomeco*, où eſt la ſepulture des *Caciques*, a, dit-il, plus de cent „ pas de long ſur quarante de large ; les murailles hautes à proportion, & le „ toict fort élevé, pour ſuppléer au défaut de la tuile, & pour donner plus de „ pente aux eaux. La couverture eſt de roſeaux fort déliez, fendus en deux, dont „ les Indiens font des nattes qui reſſemblent aux tapis de jonc des Maures ; ce „ qui

(*a*) On les appelle *Tonatzulis*.
(*b*) *Rochefort* dans ſon *Hiſtoire des Antilles*.

„ qui eſt très-beau à voir. Cinq ou ſix de ces tapis mis l'un ſur l'autre ſer-
„ vent pour empécher la pluie de percer, & le Soleil d'entrer dans le Temple;
„ ce que les particuliers de la contrée & leurs voiſins imitent dans leurs
„ maiſons.

„ Sur le toict de ce Temple il y a pluſieurs coquilles de differente gran-
„ deur, & de divers poiſſons rangées dans un très-bel ordre. Mais on ne com-
„ prend pas d'où on les peut avoir aportées, ces Peuples étant ſi éloignez de la
„ mer, ſi ce n'eſt qu'on les ait priſes dans les fleuves & les rivieres qui arroſent
„ la Province. Toutes ces coquilles ſont poſées le dedans en dehors pour don-
„ ner plus d'éclat, mettant toûjours un grand coquillage de limaçon
„ de mer entre deux petites écailles, avec des intervales d'une piéce à l'au-
„ tre, remplis par pluſieurs filets de perles de diverſe groſſeur en forme de fe-
„ ſtons, attachez d'une coquille à l'autre. Ces feſtons de perles, qui vont de-
„ puis le haut du toict juſqu'en bas, joints au vif éclat de la nacre & des co-
„ quilles, font un trés-bel effet, lors que le Soleil donne deſſus.

„ Le Temple a des portes proportionnées à ſa grandeur. On voit à l'entrée
„ douze ſtatuës de geant faites de bois. Ils ſont repreſentés d'un air ſi farouche
„ & ſi menaçant, que les Eſpagnols s'arreſterent long-tems à conſiderer ces fi-
„ gures dignes de l'admiration de l'ancienne Rome. On diroit que ces geans
„ ſoient mis là pour défendre l'entrée de la porte. Car ils ſont en haïe des deux
„ côtez, & vont en diminuant de grandeur. Les premiers ont huit pieds, &
„ les autres un peu moins à proportion, en forme de tuiaux d'orgues.

„ Ils ont des armes conformes à leur taille, les premiers de chaque côté, des
„ maſſuës garnies de cuivre qu'ils tiennent élevées, & ſemblent tout prêts à les
„ rabattre avec fureur, ſur ceux qui ſe hazardent d'entrer. Les ſeconds ont des
„ marteaux d'armes, & les troiſiémes, une eſpéce de rame; les quatriémes, des
„ haches de cuivre, dont les tranchans ſont de pierre à fuſil. Les cinquiémes
„ tiennent l'arc bandé, & la fléche prête à partir. Rien n'eſt plus curieux à
„ voir que ces fléches, dont le bout d'enbas eſt d'un morceau de corne de cerf
„ fort bien mis en œuvre, ou de pierre à fuſil afilée comme un poignard. Les
„ derniers geans ont de fort longues piques garnies de cuivre par les deux bouts
„ en poſture menaçante, ainſi que les autres; mais tous d'une maniere differen-
„ te & fort naturelle.

„ Le haut des murailles du Temple en dedans eſt orné conformément au
„ dehors du toict; car il y a une eſpece de corniche faite de grandes coquilles
„ de limaçons de mer mis en fort bon ordre, & entre elles on voit des fe-
„ ſtons de perles qui pendent du toict. Dans l'intervalle des coquilles & des
„ perles, on apperçoit dans l'enfoncement attaché à la couverture quantité de
„ plumes de diverſes couleurs très-bien diposées. Outre cet ordre, qui regne au
„ deſſus de la corniche, pendent de tous les autres endroits du toict pluſieurs
„ plumes & pluſieurs filets de perles, retenus par des filets imperceptibles atta-
„ chez par haut & par bas, enſorte qu'il ſemble que ces ouvrages ſoient prêts à
„ tomber.

„ Au deſſous de ce plafons & de cette corniche, il y a autour du Temple
„ des quatre côtez, deux rangs de ſtatuës, l'un au deſſus de l'autre, l'un d'hom-
„ mes & l'autre de femmes, de la hauteur des gens du païs. Chacun a ſa ni-
„ che joignant l'une de l'autre, & ſeulement pour orner la muraille, qui eût
„ été trop nuë ſans cela. Les hommes ont tous des armes en main, où ſont
„ des rouleaux de perles de quatre ou cinq rangs avec des houpes au bout fai-

„ tes d'un fil très-délié, & de diverſes couleurs. Pour les ſtatuës des femmes,
„ elles ne portent rien en leur main.

„ Au pied de ces murailles il y a des bancs de bois fort bien travaillez, où
„ ſont poſés les cercueils des Seigneurs de la Province & de leur famille. Deux
„ pieds au deſſus de ces cercueils en des niches dans le mur, ſe voient les ſta-
„ tuës des perſonnes qui ſont là enſevelies. Elles les repreſentent ſi naturelle-
„ ment, que l'on juge comme elles étoient au tems de leur mort. Les femmes
„ n'ont rien à la main, mais les hommes y ont des armes.

„ L'eſpace qui eſt entre les images des morts, & les deux rangs de ſtatuës,
„ qui commencent ſous la corniche, eſt ſemé de boucliers de diverſes grandeurs,
„ faits de roſeaux ſi fortement tiſſus, qu'il n'y a point de trait d'arbalête, ni
„ même de coup de fuſil qui les puiſſe percer. Ces boucliers ſont tous ornez
„ de perles & de houpes de couleur, ce qui contribuë beaucoup à leur
„ beauté.

„ Dans le milieu du Temple il y a trois rangs de quaiſſes ſur des bancs ſe-
„ parés. Les plus grandes de ces quaiſſes ſervent de baſe aux médiocres, &
„ celles-ci aux plus petites, & d'ordinaire ces piramides ſont compoſées de cinq
„ ou ſix quaiſſes. Comme il y a des eſpaces entre un banc & un autre, cela
„ n'empéche point d'aller de côté & d'autre, & de voir dans le Temple tout ce
„ qu'on veut.

„ Toutes ces quaiſſes ſont remplies de perles, de ſorte que les plus grandes
„ renferment les plus groſſes perles, & ainſi en continuant juſqu'aux plus peti-
„ tes, qui ne ſont pleines que de ſemence de perles. Au reſte la quantité des
„ perles étoit telle, que les Eſpagnols avoüerent qu'encore qu'ils fuſſent plus de
„ neuf cens hommes, & euſſent trois cens chevaux, ils ne pouvoient tous en-
„ ſemble emporter en une fois toutes les perles de ce Temple. „ On ne doit pourtant pas s'en trop étonner, ſi l'on conſidere que les Indiens de la Province apportoient dans ces Caiſſes depuis pluſieurs ſiécles toutes les perles qu'ils trouvoient, ſans en retenir une ſeule: & de là on peut juger par comparaiſon, que ſi tout l'or & tout l'argent qu'on a aporté du Pérou en Eſpagne, ne s'étoit pas tranſporté ailleurs, les Eſpagnols pourroient aujourd'hui couvrir d'or & d'argent pluſieurs Egliſes.

„ Outre cette innombrable quantité de perles, on trouva force paquets de
„ peaux de chamois, les uns d'une couleur, & les autres d'une autre, ſans compter
„ pluſieurs habits de peaux avec le poil teintes differemment, pluſieurs veſte-
„ mens de chats, de martres, & d'autres peaux auſſi-bien paſſées qu'au meil-
„ leur endroit d'Allemagne & de Moſcovie.

„ Autour de ce Temple, qui par tout étoit fort propre, il y a un grand
„ magaſin diviſé en huit ſalles de même grandeur, ce qui lui apporte beau-
„ coup d'ornement. Les Eſpagnols entrerent dans ces ſalles, & les trouverent
„ pleines d'armes. Il y avoit dans la premiere de longues piques ferrées d'un
„ très-beau cuivre, & garnies d'anneaux de perles, qui font trois ou quatre
„ tours. L'endroit de ces piques qui touche à l'épaule eſt enrichi de chamois
„ de couleur, & aux extrémitez il y a des houpes, avec des perles qui contri-
„ buent beaucoup à leur beauté.

„ Il y avoit dans la ſeconde ſalle des maſſuës ſemblables à celles des geans,
„ garnies d'anneaux de perles, & par endroits de houpes de diverſes couleurs,
„ avec des perles alentour. Dans la troiſiéme on trouvoit des marteaux d'armes
„ enrichis comme les autres; dans la quatriéme, des épieux parez de houpes,

„ prés



SACRIFICE que les FLORIDIENS font au SOLEIL, de leurs PREMIERS nez.



OFRANDE que les FLORIDIENS font d'un CERF au SOLEIL.

B. Picart. del. 1721.

„ prés du fer & à la poignée; dans la cinquiéme des especes de rames ornées de „ perles & de franges; dans la sixiéme des arcs & des fléches très-belles. Quelques-unes sont armées de pierre à fusil, éguisées par le bout en forme de poinçon, d'épées, de fer de picques, ou de pointes de poignard, avec deux tranchans. Les arcs sont émaillez de diverses couleurs; luisans & embellis de „ perles en divers endroits. Dans la septiéme salle il y avoit des rondaches de „ bois & de cuir de vache aporté de loin, garnis de perles & de houpes de „ couleur. Dans la huitiéme, des boucliers de roseaux tissus fort adroitement, „ & parés de houpes & de semences de perles. "

Quelques Peuples de la Floride sacrifient leurs premiers nés au Soleil, ou plûtôt à leurs Souverains. Du moins est il certain que cette cruelle ceremonie se fait en présence d'un de ces Princes ou Caciques qu'ils appellent *Paraoustis*. Pendant que la mere du petit enfant se couvre la face, pleure & gemit devant le bloc sur lequel la victime doit être écrasée, & que les femmes, qui l'ont accompagnée, chantent & dansent en faisant un cercle, une autre femme paroît au millieu du cercle, tenant l'enfant entre ses bras & le montrant de loin au *Paraousti*. Cette femme danse comme ses compagnes & chante en dansant les louanges du *Paraousti*. Après cela le Prêtre qui paroît dans le lointain de la planche au millieu de six autres Floridiens, vient écraser cet enfant. La victime doit toûjours être un garçon.

(*a*) Ces mêmes Peuples offrent avec beaucoup de ceremonie la representation d'un Cerf au Soleil. Ils choisissent pour cet effet la peau du plus grand cerf qu'ils puissent trouver. Après l'avoir remplie de toutes sortes d'herbes, ils l'ornent de fleurs & de fruits, & l'élevent au sommet d'un grand arbre, la tête tourné au Soleil levant. Cette ceremonie se fait tous les ans vers la fin du mois de Février: elle est toûjours accompagnée de prieres & de chansons que le *Paraousti* & un des premiers *Jouanas* entonnent eux-mêmes à la tête des devots. Les Floridiens demandent au Soleil qu'il lui plaise de benir les fruits de la terre, & de lui conserver sa fécondité. Pour la peau du cerf, elle reste exposée sur l'arbre jusqu'à l'année suivante.

Ils ont une autre fête remarquable. (*b*) Le Peuple s'assemble sous la conduite d'un *Paraousti* pour aller rendre ses devoirs à *Toïa*. Les Voiageurs ignorant ce que c'étoit que ce *Toïa*, ont dit tout court que c'étoit le Diable. Il se peut que ce *Toïa* soit une Divinité particuliere. Quoiqu'il en soit, cette ceremonie paroît être un acte de contrition, par lequel ils croient obtenir la faveur de cette Idole. Les Floridiens s'assemblent dans une grande place que les femmes ont ornée & préparée le jour qui précede celui de la ceremonie. Après que l'assemblée s'est formée en cercle, trois *Jouanas*, peints de plusieurs sorte de couleurs depuis les pieds jusqu'à la tête, paroissent au milieu du cercle avec des tambours, au son desquels ils dansent & chantent en faisant des gestes & des grimaces extraordinaires. L'Assemblée repond en Chœur au chant de ces Prêtres, qui, après avoir fait trois ou quatre tours de danse, quittent brusquement la partie & s'enfuient dans les bois. C'est-là qu'ils vont consulter *Toïa*. Cette fuite mysterieuse interrompt la devotion: mais les femmes la continuent tout le jour par des pleurs & des hurlemens. Elles font aux bras de leurs filles des taillades & des incisions avec des écailles de moules, & jettent en l'air, comme un hommage dû à *Toïa*, le sang qui découle de ces plaies en invoquant trois fois cette Idole. Deux jours

(*a*) *Purchas*.
(*b*) *Purchas*, *Lescarbot*.

jours après les *Jouanas* reviennent des bois où ils s'étoient retirés pour la consulter, & dansent en la même place qu'ils avoient quittée si brusquement. La danse finit par un repas dont une abstinence de trois jours ne les met guére en état de se passer: mais elle étoit inévitable, parce que les Dieux se manifestent plus librement à ceux qui jeunent. En cet état le cerveau n'est pas exposé aux vapeurs qu'excitent les alimens, & reçoit plus facilement les impressions de l'entousiasme.

Nous finirons ces descriptions par une remarque; c'est que les Floridiens se vantoient, comme les Mexicains, d'avoir une prophetie qui les avertissoit de la venue des Espagnols.

Leurs PRÊTRES, *leur* DISCIPLINE, *&c.*

Leurs Prêtres sont Medecins, comme ceux des autres Peuples de l'Amerique: ils sont aussi les Conseillers & les Ministres d'Etat du *Paraousti.* Ce triple caractere est accompagné de gravité, de modestie & d'une abstinence extraordinaire. Avant que d'être promûs à la Prêtrise, ils doivent passer par les épreuves d'une longue Discipline sous la conduite des autres Prêtres qui leur enseignent les mysteres de la Religion, & pour ainsi dire, préparent leur esprit à ces idées qu'ils doivent un jour imprimer au Peuple. On les exerce par le jeune, l'abstinence, la retraite, la privation des plaisirs des sens; mais la rigueur du noviciat est adoucie par des visions & par une communication intime avec la Divinité. C'est ainsi que le rapportent les Voiageurs. Que leur recit soit exactement veritable ou non, toûjours ne faut il pas douter que les vieux Prêtres n'enseignent aux jeunes, qu'au moins ils doivent paroître convaincus de la sainteté d'une vocation, qui tout à la fois les rend maîtres de l'ame & du corps. Cette Discipline dure trois ans.

Ils portent à la ceinture un sac plein d'herbes medecinales & d'autres médicamens; ce qui est aussi de l'usage des Prêtres Virginiens: ils connoissent assés bien la valeur de ces remedes & les proprietés des simples. Du reste ils ont l'usage des vomitifs, des sueurs, & des scarifications. Ils n'essuient point le sang qui coule des plaies qu'ils ont faites: ils le sucent avec la bouche & souvent avec un chalumeau. Les Floridiens croient que le soufle & l'attouchement de leurs Prêtres-medecins ne peut qu'être salutaire aux malades. Le Prêtre, (*a*) à ce que nous dit une relation moderne, accompagne ses operations de quelques parolles. Quand tous ces remedes n'operent pas la guérison, il prescrit le bain, & si le bain ne fait rien, il expose le patient à la porte de sa cabane, le visage tourné au Soleil levant. Le Prêtre-medecin conjure cet Astre de rendre la santé au malade par la douce influence de sa lumiere. C'est-là la derniere ressource de l'un & de l'autre.

Ces Prêtres sont revêtus d'un manteau de peaux coupées en bandes inégales. Quelquefois cet habillement est fait à la façon d'une longue robe: alors ils l'attachent avec une ceinture de peau d'où pend le sac qui renferme leurs remedes. Ils ont les pieds & les bras nuds, sur la tête ils portent un bonnet de peau qui finit en pointe: souvent au lieu de bonnet, ils ont la tête ornée de plumes.

(*a*) *Coreal.* Tome 1. de ses Voiages.

Leurs



CEREMONIE, *observée par un des* ROIS *de la* FLORIDE, *avant que de faire une Expedition.*



Un des ROIS *de la* FLORIDE, *consultant son* MAGICIEN, *avant que de marcher a l'Ennemi.*

Leurs CEREMONIES *de* GUERRE.

Les Floridiens ſont extrémement vindicatifs. On reconnoît ce caractere à tous les autres Americains. (*a*) Pour mieux s'exciter à la vengeance, les premiers tiennent certaines aſſemblées où l'un d'eux eſt placé dans un lieu aſſés écarté. Un autre ſe leve & prénant un javelot à la main va fraper le premier de toute ſa force, ſans que celui qui eſt frapé ſe remue en aucune façon : le javelot paſſe en d'autres mains juſqu'à ce que le bleſſé tombe par terre. Alors les femmes & les jeunes gens le relevent en pleurant, lui donnent à boire du *Caſiné*, qui eſt le bruvage ordinaire de guerriers, & le portent en une cabane où l'on recommence à pleurer autour de lui. Les femmes & les filles aprétent quelques remedes pour la guériſon du bleſſé, pendant que l'aſſemblée boit, ſe rejouït, chante les proüeſſes de ſes Ancêtres & s'anime à la vengeance. Toute la ceremonie eſt une commemoration de la mort de leurs compatriotes. Celui qu'ils bleſſent leur remet devant les yeux les mauvais traitemens qu'ils ont reçu de leurs ennemis, & cette vue inſpire à toute la Nation une haine irreconciliable.

Avant que de marcher à la guerre, ils aſſemblent un Conſeil où les *Jouanas* donnent leur avis. Rien ne s'y reſout ſans leurs participation & ſans qu'ils aient conſulté auparavant l'Oracle de leur Idole. Les fumées du *Caſiné* contribuent, autant que l'Oracle, à faire prendre des reſolutions deſeſperées, qui ſont les ſeules que tous ces Peuples connoiſſent: mais il n'appartient qu'aux guerriers de boire du Caſiné, & l'on n'en boit qu'après avoir donné des preuves de ſa valeur.

(*b*) Avant que de faire une expédition le *Paraouſti* ſe tourne du côté de Soleil, le conjure de lui être favorable, & prenant de l'eau dans une écuelle de bois, après avoir fait pluſieurs imprecations contre l'ennemi, jette cette eau en l'air, de telle maniere qu'elle retombe en partie ſur ſes guerriers. *Puiſſiés vous*, leur dir-il en même tems, *repandre de cette façon le ſang de vos ennemis!* Il prend une ſeconde fois de l'eau la repand ſur le feu qui eſt à côté de lui & s'adreſſant aux mêmes guerriers, *puiſſiés vous*, ajoute t'il, *détruire nos ennemis avec autant de promtitude que j'éteins ce feu!* Des cris effroiables & des grimaces expreſſives accompagnent ces deux actions.

(*c*) Celles du *Jouanas*, qui eſt conſulté ſur le ſort de l'expédition, ne le ſont pas moins. Le prétendu Magicien ſe met ſur un bouclier dans une attitude qu'il ſeroit inutile d'exprimer, puiſque les paroles ſeroient au deſſous de l'art du graveur. Nous renvoions le Lecteur à la figure, en lui faiſant remarquer que le Prêtre conſulté trace un cercle de figures inconnuës, au millieu duquel il s'enferme. Ces figures ſervent au moins à donner au Peuple une plus grande opinion de ſa ſcience. Après un quart heure d'agitation, de grimaces, de contorſions auſſi violentes que les mouvemens convulſifs les plus violens, il perd cette attitude forcée: le Dieu abandonne ſon Miniſtre, qui ſe relevant tout étourdi va rendre compte au *Paraouſti* du ſuccés de la conference ſpirituelle, lui declare le nombre de ſes ennemis, la maniere dont ils ſont campés, & le ſuccés de l'expédition. On aſſure qu'ils rencontrent.

Ils enlevent le crane & la chevelure à leurs ennemis, comme les autres Peuples

(*a*) *Leſcarbot*, *Purchas.*
(*b*) *Purchas.*
(*c*) Les mêmes.

ples de l'Amerique Septentrionale, & pendent à des perches dreſſées exprés les bras & les jambes de ceux qu'ils ont tué à la guerre. (*a*) Ils font une aſſemblée autour de ces perches pour écouter les maladictions qu'un *Jouana* prononce contre l'ennemi. Trois hommes ſont à genoux devant le Prêtre, qui tient une petite Idole à la main. Un de ces trois hommes bat la meſure ſur une pierre avec ſa maſſue, & répond aux imprécations du Prêtre, pendant que les deux autres chantent au bruit de leurs calebaſſes.

Les femmes de ceux qui ſont morts à la guerre vont implorer l'aſſiſtance du *Paraouſti.* Elles ſe preſentent à lui baignées de larmes : effet ſurprenant de l'amour qu'elles portent à leurs maris ! Que ce ſoit adreſſe ou ſincerité, l'on ne doit pas douter que ces larmes n'excitent puiſſamment la vengeance de guerriers.

Les Hermaphrodites, qui, comme nous l'avons déja dit, ſont des perſonnes d'un genre de vie fort ſuſpect, ſervent à porter les fardeaux & les proviſions de guerre. Ils ſervent auſſi à tranſporter les malades & les bleſſés. Ces Hermaphrodites portent les cheveux longs comme les femmes & ſont l'objet du mépris des Guerriers.

Leurs CEREMONIES FUNEBRES, *leurs* OPINIONS *touchant l'Immortalité de l'Ame.*

Les Floridienes, dont nous venons de parler ne ſe contentent pas d'aller verſer des larmes aux pieds du Roi, pour l'exciter à vanger la mort funeſte de leurs époux. Elles vont pleurer & gemir ſur les tombeaux des défunts, & pour dernier temoignage de la tendreſſe conjugale ces veuves deſolées ſe coupent entierement les cheveux & les ſement ſur ces tombeaux. En voila donc pour toute la vie ! diroient certaines gens qui croient de la meilleure foi du monde que la perte d'un époux merite une douleur éternelle. Point du tout : leur deuil eſt à terme comme celui de nos veuves. Les Floridienes ne peuvent ſe remarier qu'après que leurs cheveux ſont revenus à leur premiere longueur, c'eſt-à dire lorſqu'ils paſſent les épaules.

Ils enſeveliſſent leurs *Paraouſtis* avec toute la magnificence qu'ils ſont capables d'imaginer. Le tombeau eſt entouré de fléches plantées en terre par la pointe. On met au deſſus de ce monument la coupe qui ſervoit à ce Souverain. Trois jours ſe paſſent en pleurs & en jeunes à ſon honneur & ſur ſon tombeau. Les *Paraouſtis* ſes alliés viennent le pleurer avec les mêmes ceremonies. On ſe raſe la tête pour l'amour de lui. Enfin des pleureuſes de profeſſion le pleurent trois fois le jour pendant ſix mois, le matin à midi & le ſoir. On brule tout ce que qu'il a poſſedé en ſa vie, & le même uſage s'obſerve à la mort des Prêtres. On les enſevelit dans leurs maiſons ; après quoi l'on brule & la maiſon & les effets du défunt. On dit (*b*) que les Peuples de la Floride, après avoir brulé ces corps ſacrés, en reduiſent les os en poudre, & les donnent à boire un an après aux proches parens des défunts. (*c*) Les Floridiens des Provinces que *Fernand de Soto* viſita enterrent avec leurs Souverains des eſclaves tout en vie, pour les aller ſervir en l'autre Monde.

(*a*) Ceux

(*a*) *Purchas.*
(*b*) *Purchas.*
(*c*) *Hiſtoire de la Conquête de la Floride.*



FLORIDIENNES, qui ayant perdu leurs maris, a la guerre, viennent implorer l'asistance du ROY.
HERMAFRODITES, déstinez a servir les malades, et a enterrer les morts.



Veuves de la FLORIDE, qui sement leurs cheveux sur les Tombeaux de leurs Maris.



Maniere d'ensevelir les ROIS, et PRETRES de la FLORIDE.

(*a*) Ceux d'*Apalache* embaument les corps de leurs parens & amis défunts. Ils les laissent à peu prés trois mois dans le baume; aprés quoi ces corps desséchés par la force des drogues aromatiques sont revêtus de belles peaux & mis en des cercueils de cedres. Les parens gardent le cercueil chez eux l'espace de douse lunes entieres. Ensuite on le porte à la forêt voisine, & l'on enterre le défunt au pied d'un arbre. Ils en usent plus noblement à l'égard de leurs *Paraoustis*. Aprés les avoir embaumé, revêtu de leurs ornemens, paré de plumes & de colliers, on les garde trois années dans l'appartement où ils sont morts, & pendant ce tems-là ils sont enfermés dans ces cercueils de bois dont nous venons de parler. Ce terme étant expiré on les porte au tombeau de leurs prédecesseurs, à la pente de la Montagne d'*Olaimy*. On les descend dans une grotte, dont on ferme l'ouverture avec de gros cailloux, & l'on pend aux branches des arbres voisins du tombeau les armes dont ils se servoient à la guerre, comme autant de témoignages de leur valeur. On ajoute que les plus proches parens plantent un cedre auprés de la grotte, & qu'ils l'entretiennent avec soin à la gloire du défunt. Si l'arbre meurt on lui en substitue aussi-tôt un autre.

Les Apalachites croient l'immortalité de l'ame, & que ceux qui ont bien vecû sont portés au Ciel & placés entre les étoiles. Ils assignent la demeure des méchans dans les précipices des hautes Montagnes du Nord parmi les ours, au millieu des neiges, des glaces & des frimats. (*b*) Les autres Peuples de ces vastes contrées croient aussi la recompense des bons & la punition des méchans après cette vie. Ils appellent le Ciel le *haut Monde*, & au contraire *bas Monde*, l'endroit qui sera le sejour éternel de ceux qui aurent mal vecu sur la terre. C'est en ce dernier endroit que regne *Cupai*, ce mauvais génie que nous appellons le Diable.

(*c*) Les Indiens de la Caroline croient la transmigration des ames; & quand il meurt quelqu'un parmi eux on enterre avec lui des provisions & quelques utensiles pour ses besoins.

Nous observerons une coutume des Floridiens d'*Hirriga*, qui a du rapport à celle des Apalachites. (*d*) Ces Sauvages enterrent leurs morts dans les forets. On y met les corps dans des cercueils de bois couverts d'aix, qui ne sont point attachés; mais arrêtés seulement par le poids de quelques pierres ou de quelques piéces de bois qu'on met dessus: & comme les bêtes sauvages sont en grand nombre dans cette Province de la Floride, ils font garder les cercueils par leurs esclaves.

Leurs CEREMONIES NUPTIALES, *l'*EDUCATION *de leurs* ENFANS.

(*e*) Les Indiens de la Floride n'épousent d'ordinaire qu'une femme, qui est obligée de garder la fidelité à son mari, sur peine d'être punie d'un chatiment honteux, ou même d'une mort cruelle. Pour les Grands du Païs ils se dispensent de l'usage qui ne permet qu'une femme au Peuple. Ils en prennent autant qu'ils veu-

(*a*) *Histoire des Iles Antilles*, dans un extrait tiré de quelques Memoires Anglois.
(*b*) *Histoire de la Conquête de la Floride.*
(*c*) *Description des Colonies Angloises* dans *le Recueil de divers Voiages*, impr. in 4. à Paris.
(*d*) *Histoire de la Conquête de la Floride.*
(*e*) *Histoire de la Conquête de la Floride.*

veulent: mais il n'y en a qu'une de legitime, & les autres ne ſont que des Concubines. Les enfans qui naiſſent de ces dernieres ne partagent pas également les biens du pere avec les enfans de la femme legitime.

Les Apalachites ne ſe marient pas hors de leurs familles. Les Mariages ſont ſouvent conclus par les parens dés la tendre jeuneſſe de leurs enfans, & les enfans devenus grands ratifient, dit-on, ce que leurs parens ont conclu. Il leur eſt permis de contracter mariage dans tous les degrés qui ſont au-deſſous de frere & de ſœur.

Ces derniers Peuples donnent à leurs enfans mâles les noms des ennemis qu'ils ont tué, ou des villages qu'ils ont brulé, ou des priſonniers qui ſont morts à leur ſervice. Pour les filles, elles portent ceux de leurs meres ou grands-meres décedées: car ils obſervent que deux perſonnes de la famille ne portent pas le même nom. Les Meres élevent leurs enfans, tant garçons que filles, juſqu'à l'age de douze ans; après quoi les garçons paſſent ſous la diſcipline du pere.

On aſſure que les maris n'ont point de commerce avec leurs femmes, depuis qu'elles ſe trouvent enceintes, juſqu'à ce qu'elles ſoient accouchées. Le ſcrupule va même à ne point manger de ce qu'elles ont touché pendant le tems de leur groſſeſſe.

(*a*) „ Les Floridiens des environs de *Panuco* ſe marient tard, & cependant on „ aſſure qu'à dix ou douze ans " les filles ne le ſont plus que de nom. Les femmes (*b*) des Iles Lucaies portent pour la bienſeance un (*c*) tablier de coton: les filles le prennent quand elles ſont en age de devenir femmes.

Leurs MEMORIAUX.

(*d*) Les Floridiens de la *Caroline* ſe ſervent d'Hieroglyphes & d'Emblemes pour tenir compte des évenemens. Ils ont ſoin d'inſtruire leurs enfans aux choſes qui concernent leurs familles & la patrie, afin que la memoire s'en conſerve de generation en generation. Aux lieux où il s'eſt fait quelque combat, & en ceux où quelque Colonie s'eſt établie, on éleve une petite Pyramide de pierre. Le nombre des pierres marque celui des morts ou celui des fondateurs & de ceux qui habiterent les premiers les lieux où ſe trouve la pyramide.

RELIGION *des* ILES CARIBES.

Les Eſpagnols ont détruit la plus grande partie des habitans de ces Iles, & à leur exemple les autres Europeans ne les ont pas mieux traité: mais ni les uns ni les autres n'ont pû oter à ces malheureux Sauvages la liberté de ſe plaindre de leur injuſtice & des cruautés qu'ils ont ſoufertes ſous la domination de leurs nouveaux hôtes. (*e*) „ Vous m'avés chaſſé de mes terres, leur diſent les Caribes, elles ne vous apartenoient pas: vous n'aviés rien à y prétendre. Tous „ les jours vous me ménacés d'enlever le peu qui me reſte. Faudra t'il donc „ que le miſerable Caraïbe aille habiter la mer avec les poiſſons? Vos terres ſont „ bien

(*a*) *Coreal* dans ſes *Voiages.*
(*b*) Les Sauvages de ces Iles ont été détruits par les Eſpagnols.
(*c*) C'eſt ce que le P. *Labat* nomme *Camiſa* dans ſes voiages. Il en donne une deſcription exacte.
(*d*) *Deſcription des Colonies Angloiſes* dans le *Recueil de divers Voiages* imprimé in 4. à Paris.
(*e*) *Hiſtoire des Iles Antilles* par *Rochefort.*

„ bien mauvaiſes, puiſque vous les quittés pour venir m'enlever les miênes. Pourquoi venés vous de gaieté de cœur me perſecuter ? " L'avarice & l'ambition nous ont fait oublier les maximes de l'Evangile. Il eſt vrai que nos Conquêtes ont un beau prétexte, qui eſt de gagner les ames des Americains à Jesus-Christ; mais, nous dira l'Indien converti, „ pourquoi donc ne me regardés vous pas comme frere? puiſque le Chriſtianiſme afranchit les hommes, „ & qu'en les exhortant à l'humilité, il leur inſpire la douceur & des ſentimens „ d'humanité que vous avés perdue pour nous. " A cela nous leur repondrons, que nôtre interêt demande leur abaiſſement; qu'il nous faut des eſclaves pour travailler à l'entretien de leurs terres; que nous les avons enlevées pour les mieux faire valoir & pour en tirer des richeſſes qui leur étoient inconnues. On s'aveugle juſqu'au point de croire que ces motifs peuvent s'accorder au Chriſtianiſme; mais doit on en être étonné ? puiſque l'on a eſſaié de juſtifier par des principes de Religion la deſtruction des Peuples de l'Amerique, & que l'on s'y eſt crû autoriſé par la conduite des Juifs envers les Cananéens.

La deſtruction preſque totale des *Caribes* nous a engagé à cette digreſſion; il ſemble qu'ils aient été détruits avec plus de fureur que les autres Peuples des Indes Occidentales, & que pour excuſer les horribles inhumanités qu'on a exercées contr'eux, leurs Conquerans aient affecté de les faire paſſer pour des Monſtres d'impureté, ſans Loi, ſans Religion, ſans naturel; en un mot qui n'avoient rien de ſuportable que la forme d'homme.

Si l'on en croit (*a*) *Rochefort*, bien loin de ſervir un Dieu, les *Caribes* n'ont pas même de nom pour exprimer la Divinité. Quand on veut leur parler de Dieu, il faut uſer de periphraſe pour leur faire connoître cet Etre ſupréme. Ils regardent la Terre comme une bonne mere, qui nourrit ſes Creatures; mais ils ne comprennent pas ce qu'on leur dit de l'Eſſence Divine & des myſteres de la Religion. On nous dit la même choſe de la plus grande partie des Peuples de l'Amerique. Il y a quelque apparence qu'on exige tout à la fois trop de choſes de ces barbares. On veut qu'ils conçoivent du premier coup la Divinité telle que nous la concevons, & qu'ils croient au premier mot & ſur leur parolle (*b*) des gens qui leur viennent annoncer des myſteres, dont ils n'ont été convaincus eux-mêmes qu'après beaucoup d'experience, d'étude & de reflexions précedées d'un Catechiſme qu'on leur a enſeigné dans leur enfance, pour mieux préparer les voies à la foi Chrétienne. S'il eſt vrai que ces Peuples ſoient peu capables des choſes qui ſont au deſſus des ſens, il faut premierement les polir, former leur eſprit à la reflexion, & faire un homme avant que de vouloir faire un Chrétien.

(*c*) Les *Caribes* ou *Caraïbes* reconnoiſſent deux principes, l'un bon & l'autre mauvais, qu'ils appellent *Maboia*. *Rochefort* dit qu'ils croient pluſieurs bons eſprits, & que chacun s'imagine en avoir un pour ſoi en particulier, auquel ils donnent le nom de *Chemen*. Selon quelques autres voiageurs (*d*) *Louquo*, étoit à ce qu'ils diſent, le premier homme: il donna l'origine au genre humain, crea les poiſſons & reſſuſcita trois jours après ſa mort. Enſuite il s'en retourna au Ciel. Après le départ de *Louquo* les animaux terreſtres furent créés. Ils croient la création de la terre & de la mer, mais non pas celle du Ciel. Ils ont auſſi quelque idée du Deluge, & en attribuent la cauſe à la méchanceté des hommes de

 ce

(*a*) *Hiſtoire* des *Iles Antilles*. Il auroit parlé plus exactement, s'il avoit dit, qu'ils n'ont point d'idée de la Divinité, que nous la concevons. Quoique nous citions cet Auteur, nous croions qu'il ne faut ſe rapporter à lui que de la bonne ſorte, parce qu'il eſt quelquefois Copiſte inexact.

(*b*) On parle ici des Eccleſiaſtiques en general.

(*c*) *Hiſtoire des Iles Antilles.*

(*d*) *Relation des Caraïbes* par *La Borde.*

ce tems-là. *Maboia*, disent-ils, fait les Eclipses. Quoique prévenus du pouvoir & de la malice de ce mauvais esprit, ils (*a*) le prient cependant „ sans regle, „ sans détermination de tems ni de lieu, sans chercher à le connoître, sans „ en avoir aucune idée un peu distincte, sans l'aimer en aucune maniere, „ seulement pour l'empêcher de faire du mal, pendant qu'ils disent que le „ premier Principe étant bien faisant, il est inutile de le prier. " Les Peuples dont nous avons parlé dans les Articles précedens sont dans le même sentiment. Ils croient que le Soleil préside aux étoiles, & que celles-ci sont des *Chemens*. C'est à ces *Chemens* qu'ils laissent aussi la direction des meteores, des orages &c. Ils ne faut pas oublier que ces Sauvages ont leurs héros ou plûtôt leurs demi-Dieux, qui maintenant sont des étoiles & des *Chemens*.

Ils offrent aux *Chemens* de la Cassave & les prémices de leurs fruits. Quelquefois par un principe de reconnoissance ils font un festin à leur honneur. Ces offrandes, dit *Rochefort*, ne sont accompagnées ni d'adoration, ni de prieres. On les pose simplement à l'un des bouts de la case sur (*b*) des tables tissues de jonc & de latanier. Les esprits s'y rendent pour manger & boire ces presens : preuve de cela, c'est que les Caribes assurent que l'on entend remuer les vases où l'on a mis ces presens, & le bruit des machoires de ces Dieux.

Pour se garantir des mauvais traitements du *Maböia*, ils font, dit le même Auteur, de petites images semblables à la forme sous laquelle il leur apparoit. Ils portent ces images au col, & prétendent qu'elles leur procurent du soulagement. On nous dit encore qu'ils se font des incisions & qu'ils jeunent pour l'amour de lui. Nous sommes obligés de faire remarquer ici au lecteur, que *Rochefort*, le Pere *Labat*, la *Borde* & quelques autres, tant Catholiques que Protestans, assurent positivement que ces Peuples sont tourmentés de l'Esprit malin qui les bat, les égratigne, les blesse même cruellement pour les obliger à faire ponctuellement ce qu'il leur demande. Il se peut que tout cela soit veritable. Nous avons vû que les Americains Septentrionaux craignent aussi les persecutions du Demon, & nous verrons dans la suite que les Meridionaux sont exposés aux mêmes tourmens. Le Pere *Labat* nous assure que cet Ange des tenebres perd son pouvoir dans les lieux où la Croix est plantée, & *Rochefort* nous aprend „ que le Malin n'a pas le pouvoir de „ maltraiter les Sauvages en la compagnie d'aucun des Chrétiens. . . . Les „ Sauvages persecutés par ce maudit adversaire se sauvent à toute bride dans les „ plus prochaines maisons des Chrétiens, où ils trouvent une retraite assurée „ contre les attaques de ce furieux aggresseur. C'est, ajoute t'il, une verité „ constante . . . . que le Baptême étant conferé à ces Sauvages, le Diable ne „ les bat plus. " De ces deux autorités, qui nous viennent de deux partis si opposés, il en resulte pourtant, que le Diable craint également les Catholiques & les Protestans.

Ils ont une infinité de présages & de superstitions. Nous n'en rapporterons que deux. Ils prétendent que les chauvesouris sont des *Chemens* dont l'office est de faire la garde pendant la nuit. Ils gardent souvent dans une calebasse les cheveux ou les os de quelqu'un de leurs parens défunts. Ils les consultent dans l'occasion, & leurs *Boiés*, dont nous allons parler, leur font accroire que l'esprit du mort les avertit des desseins de leurs ennemis.

(*a*) Le Pere *Labat* dans ses Voiages.
(*b*) Ils appellent ces tables *Matoutous*.

Leurs

Leurs PRETRES, *leur* DISCIPLINE, &c.

Ces *Boiés*, Prêtres-Medecins des *Caribes*, ont chacun leur Génie particulier, qu'ils ſe vantent de pouvoir évoquer par le chant de certaines parolles & la fumée du tabac. On n'évoque ce Génie ou ce Demon que pendant la nuit, dans un lieu où il n'y a ni feu ni lumiere. Ces mêmes *Boiés* ſont, dit-on, ſorciers, & ſavent le ſecret de tuer leurs ennemis par des charmes qu'ils font contre eux.

Les anciens *Boiés* préparent par une diſcipline aſſés rigoureuſe celui que l'on deſtine à la Prêtriſe. Dés ſon enfance il doit s'abſtenir de pluſieurs ſortes de viandes, & même jeuner au pain & à l'eau dans une petite caſe où il ne voit perſonne que ſes Maîtres qui lui font des inciſions dans la peau. Ce n'eſt pas tout. Ils lui donnent à boire du jus de tabac qui le purgeant avec violence le dégage, diſent ils, des impuretés de la terre, & facilite à ſon eſprit l'accés du *Chemen*. Ils lui frotent le corps de gomme & le couvrent enſuite de plumes, afin qu'il ſoit diligent à conſulter les Génies & promt à executer leurs ordres. Ils lui enſeignent à guérir les malades & la maniere d'évoquer l'eſprit.

Les *Caribes* attribuent leurs maladies à *Maboia*. Comme on obſerve que ce Peuple eſt fort melancolique, il y a beaucoup d'aparence que les aparitions nocturnes du Demon, & les tourmens qu'il leur fait ſoufrir, ſont l'effet d'une imagination vivement frapée. C'eſt à cette imagination attaquée qu'il faut rapporter une grande partie des Operations Magiques des Prêtres Americains. Les y rapporter toutes ſans reſerve ſeroit peut être pouſſer l'incredulité trop loin. Pour ſavoir l'évenement de leurs maladies, ils commencent par preparer ſur un *Matoutou* l'offrande deſtinée à *Maboia* & font venir de nuit un *Boié*. Celui-ci éteint d'abord les feux de la Caſe & fait ſortir les perſonnes qui lui ſont ſuſpectes. Après cela il ſe retire en un coin où il ordonne qu'on ameine le malade, fume un bout de petun dont il broie dans ſes mains une partie, & faiſant en même tems claquer ſes doits ſoufle en l'air ce qu'il a broié. Le *Chemen* arrive à l'odeur de ce parfum, & repond aux queſtions du *Boié*. Celui-ci s'aproche de ſon malade, tâte, preſſe, manie pluſieurs fois de ſuite la partie affligée, ſi le mal eſt exterieur, & feint d'en tirer la cauſe du mal: ſouvent il ſuce l'endroit malade. Ces Peuples ont auſſi l'uſage des bains & des ſcarifications. Si la conſultation de l'eſprit ne produit aucun ſoulagement au malade, le Boié medecin, reprend la fonction de Prêtre, & après avoir conſolé ſon malade pour le préparer au paſſage de l'autre Monde, il lui declare que ſon Dieu, ou ſi on l'aime mieux, ſon Diable, veut l'avoir en ſa compagnie, & le delivrer des peines de cette vie.

Si le malade revient revient en ſanté, on fait un feſtin au *Maboia*. On lui preſente à boire & à manger ſur un *Matoutou*. La *Caſſave* & l'*Ouicou* qu'on lui ſert reſtent toute la nuit ſur la table & comme, à ce qu'ils diſent, l'eſprit ne mange & ne boit que ſpirituellement, tout ce qu'on lui a ſervi ſe trouve le lendemain dans l'état où il étoit le ſoir. Le *Boié* ſe met en poſſeſſion de ces offrandes ſi venerables aux *Caribes*, qu'il n'eſt permis qu'aux vieillars & aux premiers de la Nation d'y toucher. A la fin du feſtin on noircit le convaleſcent avec des pommes de *Junipa*, ce qui le rend auſſi laid qu'un Diable.

Leurs FÊTES, *leurs* ASSEMBLÉES; *leurs* GUERRES.

Leurs fêtes, ou plûtôt leurs débauches, ſont fréquentes. Ils ſolemniſent de cette façon le retour d'une expédition, la naiſſance de leurs enfans, le tems qu'on leur coupe les cheveux, & celui auquel ils commencent d'aller à la guerre. La tenue d'un conſeil de guerre, la coupe du bois, le défrichement d'une terre, la conſtruction d'un canot, ſont auſſi des ſolemnités. Ces fêtes, aſſemblées, ou débauches s'appellent *vin*.

Ils jeunent quand ils ſortent de l'enfance, quand on les fait Capitaines, à la mort de Pere ou de Mere, de femme, ou de mari: ce dernier point eſt fort extraordinaire, après le peu d'affection qu'on nous aſſure qu'un mari a pour ſa femme, & ſelon toutes les apparences une femme pour ſon mari. S'il eſt vrai que l'amitié ſe paie par l'amitié, & que ſelon la maxime de *Buſſi Rabutin*, il ne faille qu'aimer pour être aimé, il peut être fort vrai que pour être haï il ne faille qu'avoir de la haine. Les *Caribes* jeunent auſſi après avoir tué un *Arouague*. Les *Arouagues* ſont leurs ennemis.

Leurs aſſemblées de guerre n'ont aucun tems fixe. A l'égard des autres, (*a*) nous avons dit qu'on y mange, qu'on y boit, qu'on s'y enivre: ajoutons que dans celles-ci l'on s'y maſſacre avec beaucoup de ſens froid.

Lorſqu'il s'agit de faire la guerre, quelque vieille femme en fait le projet, harangue la compagnie pour l'exciter à la vengeance, & lors qu'elle voit que par l'éffet de ſes diſcours & de l'*Ouicou*, qui eſt leur boiſſon, l'aſſemblée commence à donner des ſignes évidens de fureur, elle jette au beau millieu de la place quelques membres boucanés de ceux qu'ils ont tué à la guerre. Après cela un Capitaine ſeconde la vieille & harangue ſur le même ſujet.

Leur maniere de faire la guerre conſiſte en ſurpriſes & en embuſcades. „ (*b*) „ Ils ſe couvrent de branches & de feuilles depuis les pieds juſqu'à la tête, & ſe „ font un maſque avec une feuille de baliſier qu'ils percent à l'endroit des yeux. „ En cet état ils ſe mettent à côté d'un arbre, & attendent leurs ennemis au „ paſſage pour leur fendre la tête d'un coup de (*c*) *Bouton*, ou leur tirer une „ fléche quand ils ſont paſſés. . . . Lorſqu'ils attaquent une maiſon couverte „ de feuilles de cannes ou de palmiſtes, ils mettent le feu à la couverture en „ tirant deſſus des fléches où ils ont attaché une poignée de coton, qu'ils allu- „ ment dans le moment qu'ils la décochent. "

Leurs fléches ſont empoiſonnées. „ Elles ſont toutes coupées par de petites „ hoches, qui font des ardillons fort proprement travaillés, & taillés de ma- „ niere qu'ils n'empéchent pas la fléche d'entrer . . . . mais de ſortir, ſans „ élargir conſiderablement la plaie, ou ſans la pouſſer vers la partie oppoſée „ pour la retirer par une nouvelle bleſſure. Ils ont ſoin de faire deux taillades „ . . . à l'endroit où le roſeau de la fléche eſt enté à la pointe, afin que quand „ la pointe eſt entrée dans le corps, le reſte de la fléche tombe en laiſſant dans „ le corps la partie de la fléche qui eſt empoiſonnée. " Ils traitent leurs priſonniers de guerre à peu prés comme les Canadiens traitent les leurs.

(*a*) Le P. *Labat Voiage aux Iles de l'Amerique.*
(*b*) Idem. Ibid.
(*c*) C'eſt la maſſue dont ils ſe ſervent.

Leurs CEREMONIES NUPTIALES: EDUCATION *de leurs* ENFANS, &c.

Les Epoux Caraïbes ſont jaloux. Un ſoupçon d'infidelité bien ou mal fondé ſuffit, ſans autre formalité, pour les mettre en droit de caſſer la tête à leurs femmes. Il n'en eſt aucune recherche, parce qu'en ces Iles la femme eſt l'eſclave de ſon mari, & malgré la dureté de l'eſclavage (*a*) on leur rend ce témoi-„ gnage, „ qu'elles obeïſſent avec tant d'exactitude, de ſilence, de douceur „ & de reſpect, qu'il eſt rare de voir que leurs maris ſoient obligés de les en fai-„ re ſouvenir. Grand exemple pour les femmes Chrétiennes, à qui l'on prê-„ che inutilement ſur l'article de l'obeïſſance & de la fidelité. Selon toutes les „ apparences on leur prêchera cette doctrine juſqu'à la fin des ſiécles; mais avec „ auſſi peu de fruit qu'on prêche l'Evangile aux Caribes. " Enfin la ſervitude des femmes eſt ſi grande, qu'il eſt inouï qu'une femme mange avec ſon mari, ni en ſa préſence.

A douze ans ou environ on donne le tablier aux filles. C'eſt le ſignal de modeſtie & de chaſteté. Aux Iles Lucaies (*b*) dés qu'une mere reconnoît à certains accidens naturels, que ſa fille peut-être reçue au nombre des femmes, les parens s'aſſemblent & font une fête, après laquelle on lui donne un rézeau de coton rempli d'herbes, qu'elle porte deſormais autour des cuiſſes. Avant cela elle étoit nue comme la main. Il eſt vrai que la nudité ne fait aucune impreſſion ſur leurs ſens, & qu'on nous aſſure qu'ils ont aſſés de vertu pour dire qu'en cet état il ne faut ſe (*c*) regarder qu'entre les deux yeux. On dit auſſi, (*d*) que quand une fille devient nubile, elle eſt obligée de jeuner dix jours à la *Caſſave* ſéche: ſi elle reſiſte à la faim, c'eſt une preuve qu'elle ſera bonne mênagere.

Les familiarités avec les garçons ſont defendues aux filles Caribes reconnues pour nubiles. Les meres les gardent à vue. „ Cependant, nous dit le Pere „ *Labat*, il eſt rare qu'une fille demeure juſqu'à cet age ſans être retenue par „ quelque garçon, qui la regarde, dés qu'il a declaré ſa volonté, comme ſa „ femme future, en attendant qu'elle ſoit en age de la devenir réellement. Par-„ mi eux les parens ont droit de prendre leurs parentes, ſans qu'elles puiſſent „ les refuſer: très ſouvent ils les retiennent dés l'age de quatre à cinq ans. Leur „ coutume n'eſt pas qu'un frere épouſe ſa ſœur; ni une mere ſon enfant. " *Rochefort* aſſure que ces crimes leur font horreur: „ mais pour tous les autres de-„ grés, & pour la pluralité des femmes, ils ont une liberté ſi generale & ſi „ étendue, que très ſouvent le même homme prendra pour femmes trois ou „ quatre ſœurs, qui ſeront ſes couſines germaines ou ſes niéces. Ils prétendent „ qu'aiant été élevées enſemble, elles s'aimeront davantage & vivront avec plus „ d'intelligence. " Nos idées ſont bien differentes.

Il ne faut pas oublier une plaiſante coutume. Il arrive quelquefois qu'un Caraïbe demande d'avance le fruit d'une femme enceinte, en cas que ce ſoit une fille. Si on le lui accorde, il marque la femme au ventre avec du *Rocou*. Dés que la fille a ſept ou huit ans, il la fait coucher avec lui pour l'aguerrir.

(*a*) Le Pere *Labat Voiage aux Iles de l'Amerique.*
(*b*) *Purchas* dans ſon Recueil en Anglois.
(*c*) Le Pere *Labat* dans ſes *Voiages.*
(*d*) *La Borde Relation des Caraïbes.*

Un Pere obſerve à la naiſſance de ſon premier né mâle une retraite & un jeune très auſteres de trente ou quarante jours. Un autre voiageur *(a)* ajoute que le Pere ſe met au lit & fait l'accouchée. On ne nous dit ni l'origine, ni la raiſon de cette coutume: mais en voici une qui n'eſt pas moins ſinguliere. (*b*) Le tems du jeune expiré, on choiſit deux jeunes *Caribes* pour lui taillader la peau, & lui faire des eſtafilades par tout le corps; ils frottent ſes plaies avec du jus de tabac, après quoi on le met ſur un ſiege peint en rouge. Les femmes apportent à manger, les vieillards le preſentent au patient & même le lui mettent à la bouche comme à un petit enfant, ils le font boire de même, lui tenant le col, & quand il a fini de manger, les viellards font des largeſſes de deux piéces de *Caſſave* que ce pauvre pere martyriſé tient en ſes mains. La Ceremonie ſe fait en place publique, & pendant qu'elle dure il eſt monte ſur deux *Caſſaves* qu'il eſt oblige de manger enſuite. On juge bien qu'elles ſont enſanglantées. On frote de ſang le viſage de l'enfant. Cela ſert à le rendre vaillant, & plus le Pere témoigne de patience, plus l'enfant aura de courage. Ce n'eſt pas tout: Il doit s'abſtenir pendant ſix mois de pluſieurs ſortes de choſes toutes les fois que quelqu'une de ſes femmes accouche. Dés que l'enfant eſt né on le baigne, & s'il nait de nuit le Pere ſe baigne auſſi: d'abord la mere commence à aplatir le front de cette petite creature & à lui écraſer le viſage: c'eſt là un trait de beauté. Du reſte l'éducation eſt telle qu'on peut bien s'imaginer.

Quinſe jours plus ou moins après la naiſſance des enfans ils leur donnent le nom. Ce nom eſt pris de quelqu'un des ancêtres de la famille ou d'un arbre, ou de quelqu'objet qui leur a été agreable: enfin de telle choſe qui leur plait, ou qui les frape. Le nom ſe donne en ceremonie. L'enfant a parain & maraine, du moins ſi l'on peut appeller ainſi ceux qui percent à l'enfant les oreilles, la levre inferieure, & l'entre-deux des narines. On paſſe des fils dans ces trous, & l'on y attache des pendans: mais la Ceremonie eſt differée, ſi l'enfant n'eſt pas aſſés fort. A deux ans on fait la ceremonie de lui couper les cheveux.

Leurs CEREMONIES *Funebres.*

Après qu'un Caribe eſt mort, on aſſemble tous ſes parens, afin qu'ils ſoient convaincus qu'il eſt mort de mort naturelle: & s'il s'en trouvoit un ſeul qui n'eut pas vû le défunt, tous les autres enſemble ne pourroient pas lui perſuader la maniere dont il ſeroit mort. Il croiroit qu'ils auroient tous contribué à ſa mort, en conſequence de quoi il ſeroit obligé d'en tuer quelqu'un pour la vanger. On met le mort dans un puits creuſé au coin d'un (*c*) *Carbet*, d'environ quatre pieds de diametre & de ſix à ſept pieds de profondeur. Il y eſt accroupi, les coudes ſur les genoux; les paumes de ſes mains ſoutiennent ſes joues. Il eſt peint de rouge avec des mouſtaches & des raies noires d'une autre teinture que les ordinaires, qui ne ſont que de *Junipa*. Ses cheveux ſont liés derriere la tête; ſon arc, ſes fléches, ſon bouton & ſon couteau à côté de lui. On l'enſable juſqu'aux genoux, ſeulement pour le ſoutenir dans ſa poſture; car le ſable n'atteint pas aux bords de la foſſe. Après que tous les parens ont fait l'examen du corps,

(*a*) *La Borde* dans ſa *Relation des Caraibes.*
(*b*) La *Borde.* Ibid.
(*c*) C'eſt le nom qu'on donne aux cabanes des Caraïbes.

corps, on comble la fosse. Un autre Voiageur ajoute (*a*) qu'ils enterrent avec lui un valet pour le servir, & son chien pour le garder.

Pour leur deuil, on en conçoit assés la bisarrerie. Après avoir descendu le mort dans sa fosse, on fait un feu tout auprès, & chacun s'accroupit autour de ce feu. Les hommes s'y placent derriere les femmes, & les invitent à pleurer en les touchant sur les bras. Alors ils pleurent tous à la fois en faisant de longues & fréquentes exclamations sur la mort du pauvre défunt & lui demandant la cause de sa mort.

Ils croient qu'un même homme a plusieurs ames, & que celle du cœur est immortelle. Ils en logent une à la tête, celle-ci est la seconde en dignité. Les autres occupent les jointures & les endroits du corps où il y a battement d'artere. La premiere est immortelle. Après être sortie de ce Monde elle va occuper en l'autre un beau jeune corps tout neuf Les autres ames restent ici pour animer des bêtes, ou devenir tout au plus de mauvais génies. Une chose est sure; c'est qu'ils n'ont rien de suivi sur cette matiere. Ils disent que l'ame, quoi qu'immortelle, est un corps extrémement subtil & délié. L'idée ne leur est pas particuliere, puisque des Peres de l'Eglise l'ont eue. Cette ame est sensuelle, elle a besoin de boire, manger & se divertir en l'autre Monde: mais où prendra-t'elle ces plaisirs ? Les uns disent qu'elle ira dans certaines Iles fortunées, où leurs ennemis seront leurs esclaves: les autres qu'elle sera plongée jusqu'au col dans un fleuve de plaisirs.

Leurs MEMORIAUX, &c.

Lorsqu'ils ont fixé un jour pour quelque affaire, ils prennent un certain nombre de pois & en jettent tous les jours un dans une petite calebasse, jusqu'à ce qu'il ne leur en reste plus: ce qui est une preuve que le jour fixé est venu. Un autre moien de soulager leur memoire, c'est une corde à laquelle ils font divers nœuds; qui par leur diversité marquent le nombre des choses qu'ils ont dessein de retenir: ce qui revient aux *Quippos* des Peruviens. Ils font aussi sur certains morceaux de bois autant de marques qu'ils veulent emploier de jours à se préparer à une affaire.

Ils comptent les mois par Lunes, & reglent les années sur les recoltes: mais en general ils les comptent par le cours de la Poussiniere.

(*a*) *La Borde Relation des Caraibes. Rochefort Hist. des Antilles.*

RELIGION *des Habitans de l'Ile* ESPAGNOLE.

Il eſt inutile de s'étendre beaucoup ſur ce ſujet, puiſque (*a*) leur Religion eſt la même que celle des autres Antilles : il faut ſeulement remarquer ici, que ce Peuple ſe vantoit qu'autrefois leurs Demons leur avoient prédit la conquête & la deſtruction de leur Païs par une Nation habillée & portant barbe, qui renverſeroit leur culte, aboliroit leurs uſages & maſſacreroit leurs enfans. En memoire de cet Oracle ils établirent un formulaire de prieres accompagnées d'offrandes à leurs Demons : mais le terme qui marquoit la décadence du pouvoir de ces eſprits infernaux étoit arrivé. Il fallut ſe rendre.

Leurs Prêtres étoient du même caractere que les autres : leurs danſes n'avoient rien de plus particulier que celles dont nous avons parlé. Elles étoient mêlées de chanſons, & ce mêlange pieux ſuivant eux, mais prophane ſelon nôtre gout, s'appelloit *Areita* en leur language. Ces Chanſons roulant ſur les faits de leurs Ancêtres & les exploits de leur Patrie, pouvoient être regardées comme des Chroniques de la Nation : On y danſoit au ſon d'une eſpece de tambour de bois creux. Le tabac étoit le parfum qui fumoit à l'honneur de leurs Idoles. Les Prêtres étourdis ou enivrés par la fumée du tabac profitoient aſſés adroitement du deſordre qu'elle cauſoit à leur imagination, pour delivrer au Peuple leurs égaremens comme autant d'Oracles de leurs Demons.

Le Culte Religieux qu'ils rendoient à ces Demons eſt remarquable. (*b*) Les Caciques en indiquoient la ſolemnité par des herauts, & lorſque le jour de la Ceremonie étoit venu, marchoient en Proceſſion avec un tambour à la tête de leurs ſujets de l'un & de l'autre ſexe. Les hommes & les femmes étoient dans leurs plus beaux atours, les filles y paroiſſoient nues. Ils ſe rendoient tous enſemble au Temple de ces fauſſes Divinités, que l'on y voioit repreſentées ſous des figures extraordinaires, toutes également hideuſes, & telles que nos peintres nous produiſent pour repreſenter le Diable. On y voioit auſſi les Prêtres ſervant ces Idoles & les priant avec zéle, ou plûtôt avec des cris & des hurlemens propres à intimider des hommes incapables de connoître les fourberies que les Miniſtres de leurs Dieux cachoient ſous une devotion fanatique. C'eſt en cet état qu'ils préſentoient aux Dieux les offrandes des devots : une partie de ces offrandes conſiſtoit en gataux que certaines femmes portoient en des corbeilles ornées de fleurs : après quoi, au ſignal des Prêtres, elles danſoient & chantoient les louanges des *Zemes*, que nous avons ci devant nommé *Chemens*, offroient leurs gataux, & finiſſoient cet acte de devotion par les louanges de leurs anciens Rois ou Caciques, & par des prieres pour la proſperité de la Nation. Les Prêtres rompoient ces gataux en pluſieurs piéces, dont ils faiſoient enſuite la diſtribution aux hommes.

(*a*) Quelques Eſpagnols, témoins oculaires des premieres Conquêtes du Nouveau Monde, ont écrit, que les Indiens de l'Ile Eſpagnole regardoient les *Chemens* ou *Zemes*, (car c'eſt ainſi qu'ils écrivent,) comme les Meſſagers, les Agens, ou les Médiateurs d'un Etre Souverain, unique, éternel, infini, tout-puiſſant, inviſible. Ils croioient que ces *Zemes* préſidoient à tous les beſoins des hommes. Ils appelloient *Jocanna* & *Guamanocon* ce Dieu Souverain & pourtant créé, puiſqu'ils lui donnoient une Mere qui avoit cinq noms differens. Quand ils alloient à la guerre, ils s'attachoient ſur le front deux petits *Zemes*.

Nous avons dit que ces *Zemes* étoient de bois, de pierre, de coton &c. Ceux de l'*Eſpagnole* en adoroient un ſous la forme d'une femme, à côté de laquelle on voioit ſes deux principaux Miniſtres prets à executer ſes ordres. L'un faiſant l'office de heraut convoquoit les autres *Zemes*, afin que ſelon l'occurrence ils allaſſent exciter le vent, amener le pluie &c. L'autre avoit ordre de châtier par des inondations ceux qui ne rendoient pas à leur Maîtreſſe les hommages qui lui étoient dûs. Nous tirons ces remarques de l'Ouvrage de *Pierre Martyr*, intitulé *de Rebus Occeanicis & novo Orbe* &c.

(*b*) *De Bry* & *Purchas*.



CEREMONIE Religieuse des Habitans de l'Isle ESPAGNOLLE.

mes. Il falloit garder chez ſoi durant le cours de l'année ces morceaux de gataux conſacrés par l'offrande qui en avoit été faite aux *Zemes*. On eſtimoit que c'étoient des preſervatifs contre pluſieurs ſortes d'accidens. Lorſque la Proceſſion, dont on voit ici la repreſentation, étoit prête d'entrer dans le Temple, le *Cacique*, qui la conduiſoit, s'aſſeioit à l'entrée. La Proceſſion entroit en chantant, & paſſoit en revue devant lui. En ſe preſentant devant l'Idole, on ſe fourroit un petit bâton dans le goſier, pour s'exciter au vomiſſement: car il falloit ſe preſenter net devant ſon Dieu, &, pour ainſi dire, le cœur ſur les levres.

Leurs *Zemes* ſe communiquoient aux Prêtres, & quelquefois ſe faiſoient entendre au Peuple; ſoit que ce fut un artifice du Demon, ou une ruſe du *Boié*. On jugeoit de la reponſe de l'Oracle par la contenance du Prêtre. S'il danſoit & chantoit, c'étoit bon ſigne; s'il avoit l'air triſte, le Peuple s'affligeoit, s'abandonnoit aux larmes, à la douleur, & jeunoit juſqu'à ce qu'il y eut eſperance de reconciliation avec ſes Dieux.

L'origine qu'ils donnoient au genre humain eſt ſi extravagante qu'on a de la peine de ſe reſoudre à la rapporter. Les hommes, diſoient ils, ſont ſortis de deux cavernes d'une montagne. De l'une ſortirent ceux qu'on peut appeller de la bonne ſorte, c'eſt-à-dire la fleur & l'élite du genre humain: de l'autre, ce qu'il y a de plus chetif & de plus vil parmi eux. Le Soleil irrité de cette ſortie changea en pierre celui qui gardoit l'ouverture de la montagne, (apparemment pour empêcher la naiſſance du guerre humain.) L'Aſtre du jour metamorphoſa ces nouveaux venus en arbres, en grenouilles &c. & quoiqu'il en ſoit l'Univers ne laiſſa pas de ſe peupler. Après tout, ces anciens qui ont fait ſortir les hommes des chênes n'ont rien dit de plus abſurde. Le Soleil & la Lune ſortirent eux mêmes d'une grotte de l'Ile, pour éclairer l'Univers: auſſi la grotte étoit elle ſi fameuſe, que les habitans de l'Eſpagnole y alloient faire des pelerinages, qui ne devoient rien à ceux que l'on fait ailleurs. La Caverne étoit ornée de peintures d'un gout Indien: mais avant que d'y entrer, on rendoit ſes devoirs à deux Demons qui gardoient l'entrée.

La polygamie étoit établie en cette Ile. On y prenoit autant de femmes qu'on en pouvoit entretenir. Les Caciques en avoient pour le moins une trentaine. Il paroit, par le raport des Hiſtoriens du Nouveau Monde, qu'après ſa mort on lui en envoioit deux ou trois pour le ſervir en l'autre vie. Malgré cette pluralité de femmes ils donnoient dans un gout également abominable & bizarre: digne ſujet des éloges (*a*) qu'un Archevêque & un Abbé ont bien oſé lui conſacrer. Ils croioient aux *Revenans*: ils s'imaginoient que les morts couroient la nuit; belle matiere pour exercer leur pieté, s'ils avoient eu l'eſprit de s'en aviſer! Ces morts, tout morts qu'ils étoient, en vouloient quelquefois aux femmes: mais en étoit on au fait & au prendre? il ſe trouvoit que ces morts ne valoient pas les vivans. Les ombres n'avoient la permiſſion d'emprunter la forme humaine qu'avec (*b*) certaines reſtrictions, qui ne les rendoient ni aimables aux femmes, ni redoutables aux maris.

(*a*) *Jean* de la *Caſa*, Archevêque de Benevent, qui a fait le *Capitolo del forno*, & l'Abbé de C.... dans une Ode Françoiſe, qui n'a jamais été imprimée.
(*b*) Ils diſoient que, *carebant umbilico* &c.

RELIGION *des* MEXICAINS *& des* PEUPLES *leurs voisins.*

Il seroit difficile de concilier la politesse de ces Peuples, avec la barbarie de leur Religion, dont le culte consistoit principalement à sacrifier des hommes & à verser leur sang devant les Idoles: mais on auroit la même peine à concilier avec la douceur & l'humanité du Christianisme la barbarie des Espagnols envers les Peuples qu'ils ont subjugué dans ce puissant Empire du Nouveau Monde. La même fureur animoit le zéle des uns & des autres. Ceux-là guidés par une superstition aveugle sacrifioient des hommes à leurs faux Dieux. Ceux-ci conduits par un zéle amer, qui se prétoit à une avarice insatiable, exterminoient à la gloire du vrai Dieu ceux qui détruisoient les hommes pour mieux honorer les fausses Divinités. Ce prétexte étoit plausible; rien ne flatoit davantage les passions de ces Chrétiens qui entreprirent les premiers la Conquête de l'Amerique. Il est vrai que voulant faire un usage plus legitime de ses richesses, consacrer à Dieu leurs Conquêtes, & lui amener par l'exemple des milliers d'Elus du Nouveau Monde, ils se croioient en droit d'emploier la force quand ils le jugeroient necessaire & de ravir ce qui ne leur appartenoit pas; parce qu'ils desarmoient l'impieté, & qu'ils otoient au Demon le moien de nuire. Ces raisons sont absurdes, nous dira-t'on. Point du tout: la pratique & l'experience nous aprennent qu'elles sont d'un bon usage, quoiqu'elles n'aient pû être goutées des Americains, & que faute de les bien connoître ils se soient laissés aller à murmurer contre la tyrannie des Espagnols, (*a*) & à condamner leurs mœurs.

Les premiers Mexicains étoient des Sauvages assés semblables à ceux des parties les plus Septentrionales de l'Amerique, (*b*) d'où l'on croit qu'ils tiroient leur origine. Ils vivoient de chasse dans les forets & dans les montagnes, sans police, sans aucune forme de gouvernement. Ils adoroient le Soleil & lui sacrifioient des oiseaux. Ces Sauvages, que l'on appelloit *Chicamicas*, vivant de la sorte laissoient les meilleures terres incultes. Les *Navatelcas*, qui comprenoient six ou sept Peuples venus du Nord, s'emparerent peu à peu de ces terres, les peuplerent, les cultiverent. Leurs Colonies se formerent, autant qu'on peut en faire la supputation par les Hieroglyphes des Mexicains, dans le neuviéme siécle. Trois cent & deux ans après cette premiere expedition, il s'en fit une autre, ce fut celle des Mexicains d'aujourd'hui, plus fameuse sans comparaison que la premiere. Ceux-ci subjuguerent les *Navatelcas* sous la conduite de leur Capitaine & Legislateur *Mexi*. Le succés de l'expedition étoit infaillible. *Vitzliputzli*, le Dieu de la Nation, lui avoit promis la Conquête des terres qu'il alloit chercher. Il marcha à la tête de ce Peuple avanturier. Quatre Prêtres, qui recevoient ses Oracles, le portoient dans un coffret de roseaux. *Villiputzli* leur dicta son culte & les ceremonies suivant lesquelles il vouloit être servi: il leur donna des Loix. Lorsqu'il falloit camper, on lui dressoit un tabernacle au milieu du Camp & l'on plaçoit le coffret ou l'Arche sur l'Autel. Ils ne marchoient

(*a*) Un vieux *Cacique* de la Province de *Nicaragua* s'entretenant avec un Espagnol de la suite de ces premiers Conquerans lui disoit, „ Chrétien, qu'est-ce que le Christianisme? Les Chrétiens nous enlevent nos provisions: „ ils couchent avec nos femmes: ils sont faineans, joueurs & blasphamateurs: ils sont mauvais: il leur faut sans cesse „ de l'or & de l'argent. A la Messe ils sont indevots & médisans. Ils se querellent, ils se battent. Je conclus, „ dit-il, que ce sont de méchantes gens. " C'est de *Bry* qui rapporte cette Histoire.

(*b*) On croit qu'ils étoient originaires du Nouveau Mexique.

choient & ne campoient qu'après avoir consulté l'Idole & reçu ses ordres. La marche fut très longue & très lente. En quittant les lieux où ils avoient eu ordre de camper, ils y laissoient les vieillars & les infirmes pour y former des Colonies. Un jour que plusieurs d'entre ces derniers se baignoient, *Vitzliputzli* ordonna aux Mexicains de leur voler leurs hardes & de se remettre aussi-tôt en marche. Les délaissés piqués de cet outrage changerent de mœurs & de language, conservant en même tems une haine implacable contre leurs anciens compatriotes. *Vitzliputzli* signala son pouvoir par des miracles qu'il est inutile de rapporter. Lorsqu'ils furent enfin arrivés à la terre qui leur étoit promise, le Dieu apparut en songe à un Prêtre, & lui ordonna de s'établir dans cet endroit du lac où l'on trouveroit un Aigle perché sur un figuier qui auroit sa racine dans un rocher. Le Prêtre fit rapport de la vision : on chercha le signe indiqué. Après avoir cherché quelque tems, on trouva le figuier qui poussoit dans un rocher, & sur le figuier l'Aigle tenant entre ses griffes un petit oiseau. C'est-là que fut bâtie la celebre Ville de Mexique. Le jour suivant les Mexicains firent un tabernacle pour l'Idole, en attendant qu'on pût lui bâtir un Temple. La Ville fut par son ordre divisée en quatre quartiers & le tabernacle de *Vitzliputzli* resta au millieu. Ce Dieu voulut que chaque quartier se fit un Dieu tutelaire.

Le lecteur pourra remarquer beaucoup de rapport entre cette Histoire de l'arrivée des Mexicains au Mexique & celle de l'entrée des Israëlites dans le Païs de Canaän. Sans avoir égard au défaut de Chronologie, ne se pourroit il pas que les Mexicains eussent conservé dans l'Histoire de la fondation de leur Etat une partie des verités qui se trouvent dans celle des Juifs ? Etant originaires du Nord de l'Amerique ou pour mieux dire du Nord de l'Asie, ils pouvoient avoir parmi eux quelque descendans des anciens Juifs dispersés après la destruction de leur Etat par les Assyriens.

Il est aisé de remarquer par ce que nous venons de dire touchant la puissance de *Vitzliputzli*, que les Mexicains reconnoissoient sous ce nom l'Etre suprême; bien qu'au rapport des Espagnols, ils n'eussent point de terme pour exprimer la Divinité : de sorte que, pour designer cet Etre que nous appellons Dieu, ils furent obligés de se servir de celui de *Dios*. Quoiqu'il en soit les Mexicains adoroient *Vitzliputzli*, comme Seigneur Souverain de toutes choses & Createur du Ciel de la Terre. Ils donnoient à cette Divinité suprême le nom d'ineffable : mais malgré la notion qu'ils avoient de cette premiere Cause, ils ne pouvoient se reduire à croire quelle pût gouverner le Monde sans le secours present d'une infinité de génies. „ Ils étoient prévenus, dit l'Auteur de la *Conquête du Mexique*, de cette folle opinion, qu'il n'y avoit point alors de Dieux „ dans les autres endroits du Ciel, jusqu'à ce que les hommes eussent commencé à devenir miserables, à mesure qu'ils se multiplioient. Ils regardoient „ leurs Dieux comme des génies favorables, qui se produisoient lorsque les „ mortels avoient besoin de leur assistance. "

Après *Vitzliputzli* le plus plus grand de tous les Dieux, c'étoit le Soleil. *Vitzliputzli* étoit une figure humaine, faite d'un bois précieux, que l'on representoit assise sur un siége de couleur d'azur, suporté par un brancard d'où l'on voioit sortir aux quatre côtés quatre têtes de Serpens : le front de l'Idole étoit peint de bleu; elle avoit sur le né une raie bleue qui traversoit d'une oreille à l'autre. Un (*a*) Auteur Hollandois, dit que cette Idole avoit des ailes semblables à celles de la

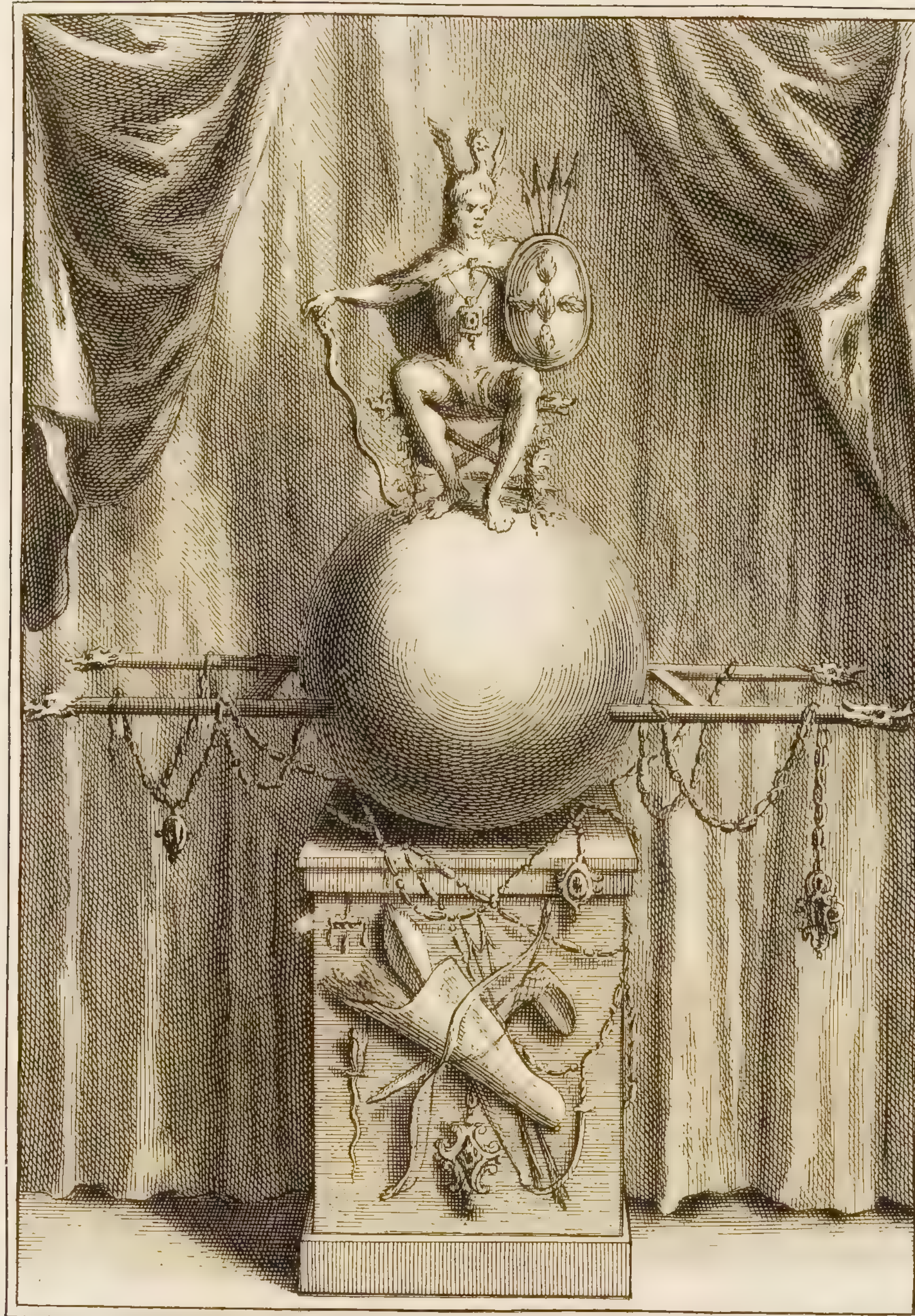
(*a*) *Montanus* Description de l'Amerique.

la chauvesouris, de grands yeux ronds, une bouche, ou plûtôt une gueule, qui des deux côtés touchoit aux limites des oreilles : mais il ne nous aprend pas d'où il a tiré ces particularités. Il vaut mieux suivre l'Auteur de la *Conquête du Mexique* & son Traducteur, qui disent que cette Idole étoit placée sur un Autel fort élevé, entouré de rideaux. „ On l'avoit faite de figure humaine, assise sur un throne „ soutenu par un globe d'asur, qu'ils appelloient le Ciel. Il sortoit des deux „ côtés de ce globe quatre bâtons, dont le bout étoit taillé en tête de Serpent. „ Cela formoit un brancard que les Sacrificateurs portoient sur leurs épaules, „ quand ils produisoient l'Idole en public. Elle avoit sur la tête un casque de „ plumes de diverses couleurs en figure d'oiseau, avec le bec & la crête d'or „ bruni. Son visage étoit affreux & severe, & encore plus enlaidi par deux „ raies bleues qu'elle avoit, l'une sur le front & l'autre sur le né. Sa main droi- „ te s'appuioit sur une couleuvre ondoiante, qui lui servoit de bâton : la gau- „ che portoit quatre fléches, qu'ils reveroient comme un present du Ciel, & „ un bouclier couvert de cinq plumes blanches mises en croix. Tous ces or- „ nemens, ces marques & ces couleuvres avoient leur signification mysterieuse. " Le globe marquoit l'étendue de la puissance de *Vitzliputzli.* Ce Dieu étoit couvert de perles & de joiaux.

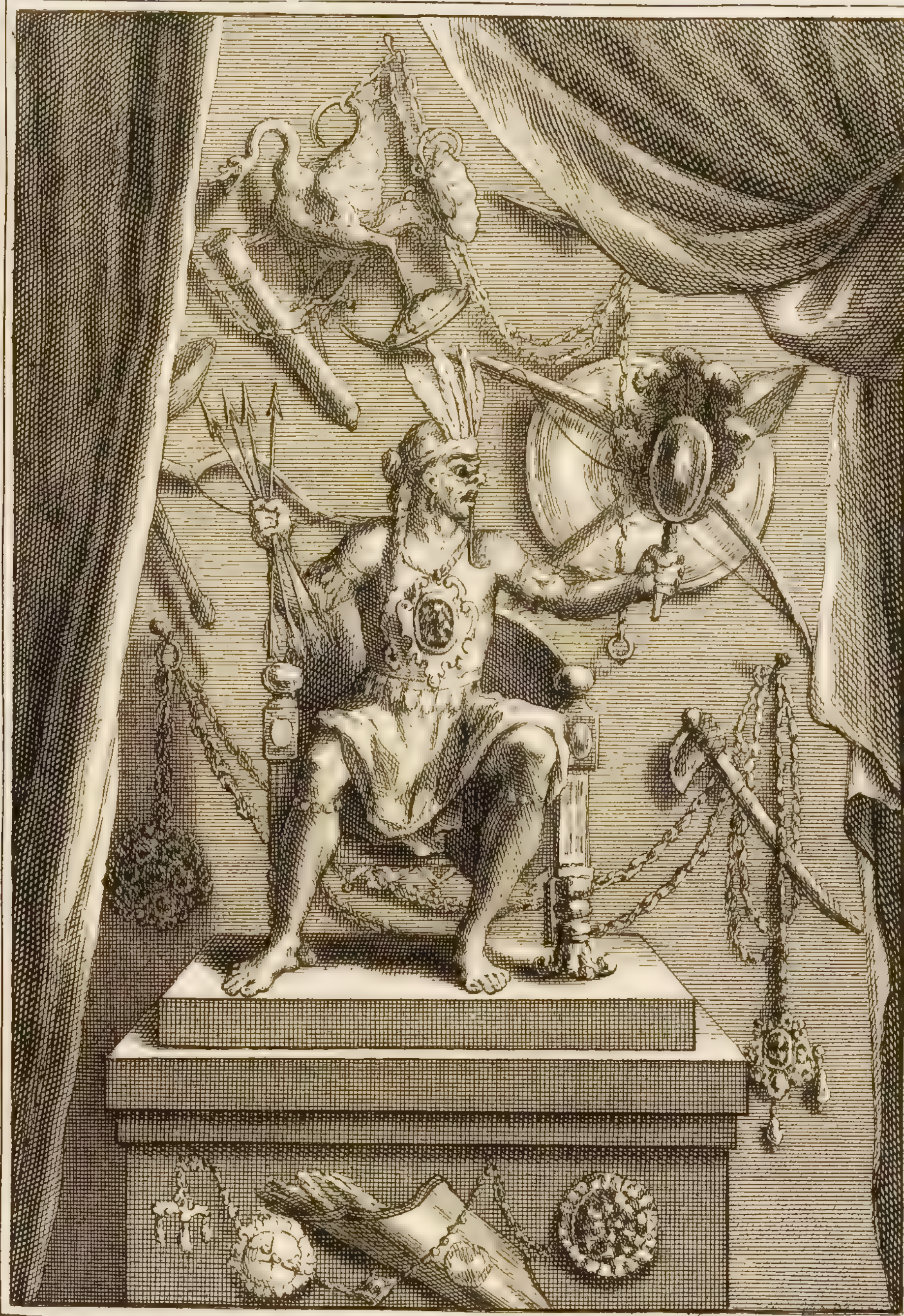
Tlaloch confondu par quelques-uns avec *Tescalipuca*, dont nous parlerons tout à l'heure, ressembloit assés à l'Idole que l'on vient de décrire: aussi les Mexicains (*a*) tenoient ils ces Dieux pour freres, & si bons amis, qu'ils partageoient entr'eux, le pouvoir souverain sur la guerre; égaux en forces & uniformes en volonté. Par cette raison ils ne leur offroient à tous deux qu'une même victime, les prieres étoient en commun. Ils les remercioient également des bons succés, &, pour nous servir des termes du Traducteur de la *Conquête du Mexique*, tenoient, pour ainsi dire, leur devotion en équilibre.

Tescalipuca étoit la Divinité de la pénitence: les Mexicains l'invoquoient dans l'adversité, parce qu'ils croioient qu'elle châtioit les péchés du genre humain par la peste & la famine &c. On la voit ici representée en deux manieres. De la premiere, elle étoit assise sur un siége placé au millieu d'un Autel. Sa figure faite d'une pierre noire & reluisante comme du jeais & couverte de joiaux avoit la forme humaine comme *Tlaloch* & *Vitzliputzli.* Elle portoit des pendans d'oreilles d'or; un bijou attaché à une chaine de même metal, qu'elle avoit au col, lui couvroit toute la poitrine : un petit tuiau de cristal de la longueur de demi-pied lui perçoit la levre inferieure. Quelquefois on attachoit au bout du tuiau une plume verte ou bleue : ce qui n'étoit pas l'effet du caprice, mais un symbole appartenant à cette fausse Divinité. De ses cheveux tressés avec un cordon d'or pendoit une oreille, autre symbole, pour aprendre aux affligés & aux pécheurs repentans qu'ils pouvoient se confier en la misericorde divine & qu'elle exauceroit leurs prieres. Sa droite étoit armée de quatre fléches, ce qui signifioit le chatiment des péchés & la vengeance du Ciel, qui se fait sentir aux hommes par la peste, la guerre, la famine & la pauvreté. Sa gauche tenoit un miroir d'or bien poli & si reluisant, qu'il rendoit très distinctement les objets. De la même main il tenoit derriere ce miroir un éventail de plumes de toutes sortes de couleurs: ce qui apprenoit aux hommes que rien n'étoit caché à ce Dieu vengeur. L'Idole étoit environnée d'emblemes dont on ne nous a pas dit le mystere. L'autre forme, sous laquelle on representoit cette Idole, étoit, comme la precedente, celle d'une homme assis majestueusement sur un throne soutenu par une espece d'Au-

(*a*) *Histoire de la Conquête du Mexique.*



VITZLIPUTSLI.



TLALOCH, ou TESCALIPUCA.



TESCALIPUCA *representé d'une autre façon.*



PRÊTRES MEXICAINS.

d'Autel & caché derriere un rideau rouge, sur lequel on avoit ou peint ou brodé des têtes & des ossemens de morts. Cette *Idole* avoit l'air aussi éfroiable, l'attitude aussi ménaçante que l'autre. Elle avoit le bras droit levé pour lancer un javelot qu'elle tenoit à la main. De la gauche elle soutenoit un bouclier d'où l'on voioit sortir quatre fléches autour de cinq pommes de pin disposées en croix. Le corps de l'Idole étoit peint en noir & sa tête couverte de plumes de cailles. Elle avoit autour d'elle plusieurs figures symboliques & des richesses d'un prix inestimable.

(*a*) Le ***Mercure*** & le ***Plutus*** des Mexicains étoit aussi representé en forme humaine, excepté qu'il avoit la tête d'un oiseau. Il portoit sur la tête une mitre de papier peint & tenoit à la main une faux. Son corps étoit couvert de joiaux sans prix: parure convenable à celui qu'ils adoroient comme le dispensateur des thresors.

Tozi, c'est-à-dire nôtre ***Grand' Mere***, étoit née mortelle. *Vitzliputzli* lui procura les honneurs de la Divinité, en ordonnant aux Mexicains de la demander pour Reine à son Pere, qui étoit Roi de ***Culhucacan*** : après quoi il leur ordonna aussi de la tuer, de l'écorcher ensuite & de couvrir un jeune homme de sa peau. C'est ainsi qu'elle fut dépouillée de l'humanité pour être élevée au rang des Dieux: & c'est du tems de cette Apotheose que ce Peuple, dont la superstition étoit excessivement barbare & cruelle, dattoit la coutume de sacrifier les hommes à ses Idoles.

On adoroit au Mexique une autre Idole qui étoit faite de toutes les semences de la terre paitries dans le sang de quelques jeunes enfans destinés à lui être sacrifiés après qu'on avoit arraché le cœur à ces innocentes victimes. Le cœur étoit offert à cette Idole que les Prêtres consacroient avec toute la solemnité possible en presence de tout le Peuple. Les devots ornoient de joiaux le Dieu que le Prêtre venoit de créer : mais aucun laïque n'osoit toucher le nouveau Dieu après sa consecration. On renouvelloit de tems en tems l'Idole, & pour lors l'on distribuoit la vieille en plusieurs morceaux aux devots comme des Reliques: heureux qui pouvoit avoir part à cette sainte distribution! car on prétendoit que ces Reliques étoient d'excellens preservatifs dans les dangers. Les soldats s'en munissoient pour la guerre. En faisant cette consecration, les Prêtres faisoient aussi une eau sacrée dont on se servoit au couronnement des Rois, & lorsqu'on donnoit la benediction aux Generaux que l'on envoioit à la guerre.

Nous parlerons du Dieu de la chasse, & des ceremonies de la pénitence, lorsque nous donnerons la description des Fêtes des Mexicains. Il suffit d'avoir décrit ici leurs principales Divinités: ce n'est pas qu'ils n'en eussent d'autres dont le culte ne cedoit en rien à celles dont nous avons parlé: mais le nombre en étoit si excessif qu'on le fait monter à plus de deux mille, qui toutes avoient leurs Temples, leurs Ceremonies & leurs Sacrifices. (*b*) „ A peine y avoit il „ une rue qui n'eut son Dieu tutelaire: & il n'est point de mal dont la nature „ se fait paier un tribut par notre infirmité, qui n'eut son Autel où ils cou„ roient pour y trouver le remede. Leur imagination blessée se forgeoit des „ Dieux de sa propre crainte, sans considerer qu'ils affoiblissoient le pouvoir „ des uns par celui qu'ils attribuoient aux autres " & comme s'il ne leur suffisoit pas d'avoir peuplé le Ciel de Dieux de tout rang & de toute espece, ils pre-

(*a*) Cette Idole étoit representée & adorée d'une maniere fort differente à *Cholula*, Republique tributaire du Mexique. Nous en donnerons la description lorsque nous parlerons des Fêtes des Mexicains.

(*b*) *Histoire de la Conquête du Mexique.*

prenoient un prisonnier qu'ils traitoient comme une Divinité pendant le cours d'une année entiere, & quelquefois seulement pendant six mois, selon le Dieu à qui il étoit destiné & dont on lui donnoit le nom: aprés cela ils le sacrifioient à l'Idole. Les Marseillois pratiquoient autrefois cette cruelle coutume. Pendant une année entiere ils nourrissoient un homme des mets les plus delicats: Ils le promenoient en ceremonie par toute la ville & le sacrifioient ensuite.

Leurs TEMPLES.

(*a*) Il y avoit dans la Ville de Mexique huit Temples également superbes & bâtis à peuprés de la même maniere: mais celui de *Vitzliputzli* l'emportoit sur tous les autres par sa grandeur extraordinaire, puis que dans la Cour de ce Temple on auroit pû bâtir une ville d'environ cinq cent Maisons. Nous tirerons de l'*Histoire de la Conquête du Mexique* la description de cet Edifice, qui étoit entrefois le centre de l'Idolatrie Mexicaine.

„ (*b*) On entroit d'abord dans une grande place quarrée, & fermée d'une „ muraille de pierre, où plusieurs couleuvres de relief, entrelassées de diverses „ manieres au dehors de la muraille, imprimoient de l'horreur, principale- „ ment à la vûë du frontispice de la premiere porte, qui en étoit chargé, non „ sans quelque signification misterieuse. Avant que d'arriver à cette porte, on „ rencontroit une espece de Chapelle, qui n'étoit pas moins affreuse: elle „ étoit de pierre, élevée de trente degrez, avec une terrasse en haut, où on „ avoit planté sur un même rang, & d'espace en espace, plusieurs troncs de „ grands arbres taillez également, qui soutenoient des perches qui passoient „ d'un arbre à l'autre. Il avoient enfilé par les temples à chacune de ces per- „ ches, quelques cranes des malheureux qui avoient été immolez, dont le nom- „ bre, qu'on ne peut rapporter sans horreur, étoit toûjours égal; parce que „ les Ministres du Temple avoient soin de remplacer celles qui tomboient par „ l'injure du tems.

„ Les quatre côtez de la place avoient chacun une porte qui se répondoient, „ & étoient ouvertes sur les quatre principaux Vents. Chaque porte avoit sur „ son portail quatre statuës de pierre, qui sembloient par leurs gestes montrer „ le chemin, comme si elles eussent voulu renvoyer ceux qui n'étoient pas bien „ disposez: elles tenoient le rang de Dieux Liminaires, ou Portiers, parce qu'on „ leur donnoit quelques reverences en entrant. Les logemens des Sacrifica- „ teurs & des Ministres étoient appliquez à la partie interieure de la muraille „ de la place avec quelques boutiques qui en occupoient tout le circuit, sans re- „ trancher que fort peu de chose de sa capacité, si vaste, que huit à dix mil- „ le personnes y dansoient commodément, aux jours de leurs Fêtes les plus so- „ lemnelles.

„ Au centre de cette place s'élevoit une grande machine de pierre, qui, par „ un tems serein, se découvroit au-dessus des plus hautes tours de la Ville. Elle „ alloit toûjours en diminuant, jusqu'à former une demi-piramide, dont trois „ des côtez étoient en glacis: & le quatriéme soûtenoit un escalier: édifice „ somtueux, & qui avoit toutes les proportions de la bonne architecture. Sa „ hauteur étoit de six-vingt degrez, & sa construction si solide, qu'elle se ter- „ minoit

(*a*) *Histoire de la Conquête du Mexique.*
(*b*) Voiés ci-aprés la 3. figure de la planche qui se place à la page 150.

„ minoit en une place de quarante pieds en quarré, dont le plancher étoit „ couvert fort proprement de divers carreaux de jaſpe de toute ſorte de cou- „ leurs. Les pilliers ou appuis d'une maniere de baluſtrade, qui regnoit autour „ de cette place, étoient tournez en coquille de limaçon, & revêtus par les „ deux faces, de pierres noires ſemblables au jeais, appliquées avec ſoin, & „ jointes par le moyen d'un bitume rouge & blanc; ce qui donnoit beaucoup „ d'agrément à tout cet édifice.

„ Aux deux côtez de la baluſtrade, à l'endroit où l'eſcalier finiſſoit, deux „ ſtatuës de marbre ſoûtenoient, d'une maniere qui exprimoit fort bien leur „ travail, deux grands chandeliers d'une façon extraordinaire. Plus avant, une „ pierre verte s'élevoit de cinq pieds de haut, taillée en dos d'âne, où l'on „ étendoit ſur le dos le miſerable qui devoit ſervir de victime, afin de lui fen- „ dre l'eſtomac, & d'en tirer le cœur. Au deſſus de cette pierre, en face de „ l'eſcalier, on trouvoit une Chapelle, dont la ſtructure étoit ſolide & bien „ entenduë, couverte d'un toit de bois rare & précieux, ſous lequel ils avoient „ placé leur (*a*) Idole, ſur un Autel fort élevé, entouré de rideaux.

„ Une autre Chapelle à gauche de la premiere, & de la même fabrique & „ grandeur, enfermoit l'Idole appellée *Tlaloch*. Le treſor de ces deux Chapelles „ étoit d'un prix ineſtimable: les murailles & les Autels étoient couverts de „ joyaux & de pierres précieuſes, ſur des plumes de couleurs. "

Le Temple du Dieu de l'air étoit rond, ce qui ſignifioit le mouvement circulaire de l'air autour de la terre. L'entrée de cet édifice reſſembloit à la gueule beante d'un Serpent: pour la rendre plus effroiable, on y voioit des repreſentations de toutes ſortes de monſtres.

Le Temple de *Teſcalipuca* étoit fort élevé & d'une auſſi bonne architecture que celui de *Vitzliputzli*. L'entrée de ce Sanctuaire étoit défendue aux Seculiers. On regardoit ces deux Temples comme des Egliſes Cathedrales. Nous ne diſons rien de la prodigieuſe quantité de Temples diſperſés, pour ainſi dire, par toute la ville, & qui peut être n'avoient rien de grand & de remarquable que le nom: mais une choſe qui n'a point d'exemple dans l'Antiquité Paienne, c'eſt que ce Peuple, ſuperſtitieux au delà de tout ce qu'on peut imaginer, avoit deſtiné certaines maiſons fort obſcures au logement d'une infinité d'Idoles d'or, d'argent &c. couvertes, ou pour mieux dire incruſtées, du ſang dont on les frotoit tous les jours. La puanteur de ces charniers, où l'on ne marchoit que dans le ſang dont le pavé étoit couvert, ne diminuoit en rien la devotion: mais l'entrée n'en étoit permiſe qu'aux Nobles, & pour mieux relever l'éclat de ce privilege, les Prêtres ne leur permettoient pas d'entrer ſans avoir auparavant immolé un homme.

(*a*) C'étoit *Vitzliputzli*

Leurs SACRIFICES *& leurs* PENITENCES.

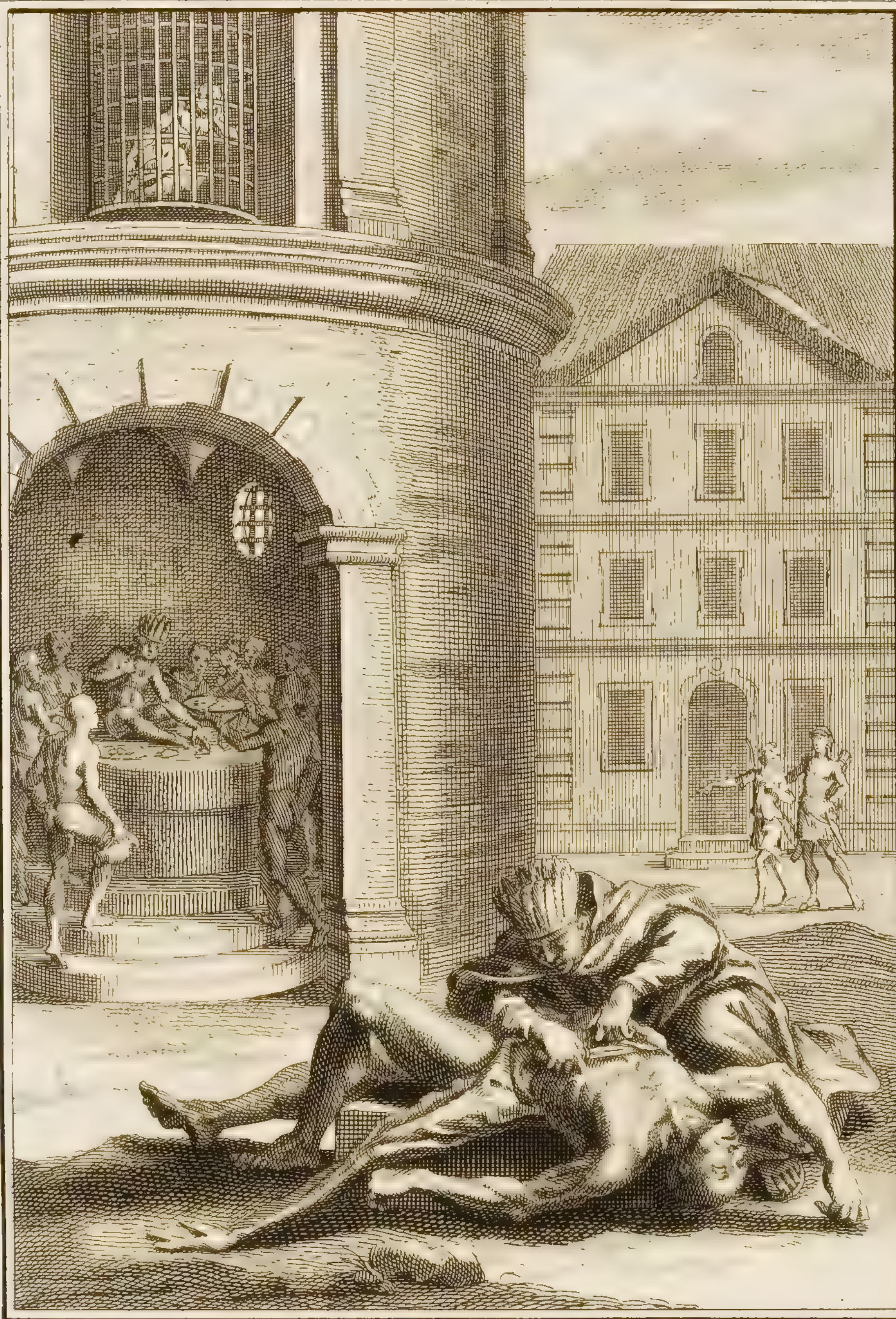
S'il eſt difficile de trouver dans l'Antiquité une Idolâtrie auſſi étendue que celle des Mexicains, il ne l'eſt guéres moins d'y trouver l'énorme barbarie de leurs Sacrifices : non que nous ignorions qu'ils aient été pratiqués par les Anciens, puiſque nous en avons donné des exemples: mais il eſt certain que rien ne peut être comparé à ce culte abominable, que celui des Carthaginois & des Cananéens dont ils tiroient leur origine. Voici de quelle maniere les Mexicains s'acquittoient de ce point de leur Religion. On conduiſoit ceux qui devoient être ſacrifiés, au charnier que l'on voit s'élever dans cette figure en maniere de platteforme ou de terraſſe ſoutenue par pluſieurs troncs d'arbre. Les Victimes gardées à vüe par quelques Soldats Mexicains attendoient au pied de la terraſſe le moment auquel on devoit les ſacrifier ; ſans autre conſolation que l'aſpect d'une grand nombre de cranes enfilés aux perches qui paſſoient d'un tronc à l'autre. C'étoient les cranes de ceux qui avoient été immolés avant eux. Un Prêtre, qui tenoit à la main une Idole faite de froment, de maïz & de miel, s'aprochoit de ces malheureux & leur preſentoit à chacun en particulier cette Idole, en leur diſant, *voilà votre Dieu.* Enſuite il ſe retiroit par l'autre côté de la terraſſe, & l'on conduiſoit immédiatement après les victimes ſur la terraſſe, qui étoit comme on l'a déja dit, le lieu deſtiné au ſacrifice. C'eſt-là que ſix Miniſtres de l'Idole expedioient ces (*a*) Victimes. Après qu'on leur avoit arraché le cœur on précipitoit les corps du haut de la terraſſe en bas par l'eſcalier qui y conduiſoit. On aſſure que ceux qui avoient pris ces malheureux à la guerre ſe les partageoient entr'eux & les mangeoient. Le moins qu'on ſacrifioit de ces victimes en une ſeule fois c'étoit quarante ou cinquante, & les Nations voiſines ou ſujettes des Mexicains les imitoient en ce culte ſanguinaire. Ceux de la Province de *Mechoacan* furent les premiers, qui, au rapport du celebre (*b*) *Ferdinand Cortez*, témoignerent vouloir abandonner un culte auſſi injurieux à la Divinité qu'il étoit indigne de l'humanité. Nous n'oublierons pas de remarquer que les Prêtres, qui ſacrifioient les hommes, étoient appellés par diſtinction, *Miniſtres des choſes ſacrées* & que cet emploi étoit le plus haut grade du Sacerdoce. Le grand Prêtre avoit ſeul le droit & l'honneur de fendre l'eſtomac de la victime, & s'en acquittoit avec une adreſſe capable ſans doute d'attirer l'admiration des ſpectateurs en toute autre occaſion que celle-là. Il eſt vrai que la pierre, ſur laquelle on poſoit celui qui devoit être ouvert, étant extremement pointue, ſon corps, qui ne portoit que ſur les reins, rendoit l'art du Prêtre moins difficile.

En certaines fêtes on revêtoit un homme de la peau encore toute ſanglante d'un de ceux qui avoient été ſacrifiés. (*c*) Un Auteur Eſpagnol aſſure que même les Rois & les Gentilshommes ne dédaignoient pas de ſe traveſtir de la ſorte, lorſque le captif ſacrifié avoit été une perſonne diſtinguée. Quoiqu'il en ſoit, celui qui étoit ainſi déguiſé couroit les rues & les places de la ville en demandant l'aumone à tous ceux qu'il rencontroit en ſon chemin & frapant ceux qui la

(*a*) Deux de ces Prêtres prenoient par les pieds celui que l'on immoloit ; deux autres le prenoient par les bras, un cinquiéme tenoit la tête, le ſixiéme lui ouvroit l'eſtomac, en tiroit le cœur & le montroit tout fumant encore au Soleil, après quoi ſe tournant vers l'Idole il lui jettoit ce cœur au viſage.

(*b*) Dans une Lettre que ce Conquerant de l'Empire du Mexique écrivoit à Charles Quint.

(*c*) Dans *Purchas.*


Captif ecorché apres avoir été vaincu.


Captif combattant contre un Prêtre MEXICAIN.


B. Picart. sculp. dir. 1722.

Le Grand Temple de VITSLIPUTSLI dans la Ville de MEXIQUE



Penitences MEXICAINES.



B. Picart. del. 1721.

Sacrifice des CAPTIFS.

la refusoient. Cette espece de mascarade ne finissoit que quand la peau dont on étoit revêtu commençoit à sentir mauvais. Les aumones que cette course devote avoit produites s'emploioient à des œuvres pies.

Une autre ceremonie de Religion, à la verité moins cruelle en aparence que les précedentes, c'étoit le duel du captif destiné au sacrifice, si l'on peut appeller ainsi la permission qu'on lui donnoit de se défendre contre le Prêtre qui le devoit immoler. Le captif attâché par les pieds à une pierre paroît les coups que le Prêtre lui portoit, & l'attaquoit même, comme on le voit dans la figure de la planche qui est à la page 150. S'il avoit le bonheur de vaincre le Prêtre, il étoit relaché & consideré comme un homme de valeur. Si au contraire il étoit vaincu, le Prêtre, après l'avoir tué, l'écorchoit, & faisoit, dit-on, servir les membres de ce malheureux à un de ces repas qu'ils appelloienr religieux.

Avant que de se mettre à table, on offroit au Soleil & à la Terre les prémices des viandes & de la boisson. Ils en faisoient autant des grains, des fruits & des fleurs. Ils avoient d'autres usages religieux, beaucoup moins raisonnables que ceux là, bien que le principe ne fut pas absolument mauvais. C'étoit de s'imposer la necessité de faire certaines choses, & mêmes les moins decentes, pour l'amour des Dieux. Non seulement ils mangeoient, buvoient, portoient de pesans fardeaux, s'oignoient, se frotoient & se barbouilloient pour l'amour d'eux, mais même ils s'acquittoient à leur honneur des plus viles fonctions de la Nature.

A l'égard de leurs Pénitences, elles étoient du moins aussi rudes que celles des autres Religions. Les Prêtres, en qualité de Médiateurs entre les Dieux & les hommes, offroient des victimes pour les pécheurs, & se chargeoient encore des iniquités des Peuples. Lorsqu'ils devoient faire cette Pénitence solemnelle, dont on voit ici la representation, ils s'assembloient à minuit dans le Temple de l'Idole, & pendant que quelques-uns d'entr'eux appelloient le Peuple à la devotion en sonnant d'une espece de cors, un autre encensoit l'Idole. Un des Ministres des faux Dieux commençoit alors la pénitence, qui consistoit en une petite effusion de sang qu'ils tiroient de la cheville du pied en la percant avec une épine de *Manguey* ou avec une lancette de pierre. Ils se frottoient avec ce sang les temples & les oreilles: après quoi ils alloient se laver en une eau que l'on appelloit à cause de cela l'*eau du sang*. Pour mieux certifier le mérite & la verité de cette pénitence extraordinaire, on avoit accoutumé de montrer au Peuple l'instrument qui l'avoit produite. Les autres peines que les Prêtres s'infligeoient en présence (a) du Dieu qui présidoit à la pénitence & aux afflictions consistoient à se flageller avec de gros nœuds de cordes de *Manguey*, à se fraper l'un l'autre à grands coups de pierres &c. Nous verrons dans l'article suivant quelle étoit la discipline & l'austerité de ces Ministres des Idoles Mexicaines. Nous observerons avant que de finir, qu'ils encensoient trois fois le jour ces faux Dieux, assavoir le matin, à midi & à minuit, & qu'ils devoient assister tour à tour au Temple pour entretenir le feu sacré qui devoit bruler perpetuellement à l'honneur des Dieux.

(a) *Tescalipucca.*

Leurs PRETRES, *leur* DISCIPLINE, *&c.*

Le quatriéme cartouche de la Planche qui ſe place à la page 146. repreſente deux Prêtres Mexicains, dont l'un tient en ſa main le ſacré couteau. Le Chef de ces Prêtres, ou pour mieux dire le Grand Prêtre, s'appelloit *Topilzin* en Mexicain. L'on prétend que ſa dignité revenoit à celle de Souverain Pontife chez les Catholiques. Il portoit ſur la tête une couronne de belles plumes de pluſieurs couleurs, aux oreilles des pendans d'or enrichis d'émeraudes, & dans le milieu de la levre un petit tuiau bleu, ſemblable à celui que portoit le Dieu de la Pénitence. Il étoit revêtu d'une robe, ou plûtôt d'une mante d'écarlate. L'habillement des Prêtres changeoit ſouvent ſelon la circonſtance des tems & des fêtes.

La Prêtiſe de *Vitzliputzli* étoit héreditaire, celle des autres Dieux étoit élective. Souvent, comme nous le dirons ci-après, on deſtinoit les enfans dés leur plus tendre jeuneſſe au ſervice des Idoles, & pour lors ils tenoient dans la premiere fleur de l'adoleſcence le rang de Clercs & d'enfans de Chœur. Les Prêtres encenſoient, quatre fois par jour le Dieu dont ils étoient les Miniſtres: mais à minuit les principaux Miniſtres du Temple ſe levoient pour celebrer l'office nocturne, qui conſiſtoit à ſonner pendant long tems de la trompette & du cor, & à jouer de quelques autres inſtrumens auxquels ſe mêloient les voix qui celebroient les louanges de l'Idole. Après cela le Prêtre, qui étoit de ſémaine prenoit l'encenſoir, ſaluoit l'Idole & l'encenſoit. Il étoit revêtu pour lors d'une mante blanche. Enfin lorſque l'encenſement étoit fini, ils paſſoient tous enſemble dans une Chapelle: c'eſt-là qu'ils pratiquoient ces rigoureuſes pénitences, dont nous avons donné quelque idée dans l'article précedent.

Les jeunes de ces Prêtres étoient d'une auſterité ſurprenante; quelquefois ils jeunoient cinq, ſix, & même dix jours de ſuite; ce qui leur étoit ordinaire lorſque le tems des grandes Fêtes aprochoit. Pendant ces jeunes ceux d'entr'eux qui étoient mariés s'éloignoient entierement des femmes. Leur chaſteté ſeroit certainement admirable, ſi ſeulement elle avoit été fondée ſur la raiſon, mais la défiance d'eux mêmes & ce principe de préſomption qui domine en ceux qui veulent s'attirer des louanges qu'ils ne ſauroient mériter par une veritable vertu, effaçoit la gloire de cette continence forcée. Pour plaire à leurs Dieux, ils pratiquoient tout ce qui pouvoit détruire la generation, ſans même épargner les parties que la Nature lui a deſtinées. Ils ſe défendoient l'uſage des boiſſons fortes & donnoient à l'auſterité de leur diſcipline une partie du tems que les hommes donnent au ſommeil.

Tous ces Prêtres poſſedoient de grands revenus & recevoient les offrandes que le Peuple faiſoit aux Idoles, ce qui leur produiſoit des profits immenſes, principalement aux grandes fêtes. C'étoit en ces fêtes ſolemnelles qu'ils prenoient ſoin de l'inſtruire de ſes devoirs par le moien de certaines exhortations qu'ils prononçoient en ſa preſence.

La Conſécration de ces Prêtres n'étoit pas moins extraordinaire que leur Miniſtere. On les oignoit depuis les pieds juſqu'à la tête: leur cheveux, qu'ils portoient extrémement longs, & qu'ils n'oſoient couper durant le tems de leur Sacerdoce, étoient ſans ceſſe humectés d'une eſpece de parfum noir où il entroit de la reſine: ce qui ſans doute auroit été trouvé extrémement dégoutant, ſi le reſpect qu'inſpire la vue des choſes eſtimées ſaintes n'en eut fait un objet agrea-

ble

ble & même divin. Qu'on se represente un rouleau de tabac de Bresil, qui a six doits de largeur & d'une longueur proportionnée: c'est à cela qu'il faut comparer les cheveux tressés des Sacrificateurs du Mexique. Lors que ces Prêtres alloient sacrifier sur les montagnes & dans ces lieux presque souterrains où residoient une partie de leurs Idoles, ils emploioient, avec quelques ceremonies mysterieuses, une onction beaucoup plus solemnelle que celle dont nous venons de parler. Elle servoit, disoient ils, à bannir la crainte & à fortifier le courage: ils la faisoient des sucs de ce qu'il y a de plus venimeux entre les Reptiles. Les jeunes gens qui étoient sous la discipline des Prêtres alloient à la chasse de ces animaux & en faisoient provision, pour les fournir au besoin. Les Prêtres bruloient ces bêtes venimeuses devant l'Autel de l'Idole, & quand elles étoient consumées, ils en prenoient les cendres, les broioient dans un mortier avec du tabac, y mêlant même des scorpions en vie & quelques autres Insectes venimeux. Ils ajoutoient à cette composition une herbe qui a la vertu de troubler les sens, du noir de fumée & de la resine. Voilà ce qu'ils appelloient *mets* ou *nourriture des Dieux*; ce qui faisoit reüssir les sorcelleries des ces Sacrificateurs Magiciens; ce qui leur procuroit le moien de s'entretenir avec les Demons; ce qui les garantissoit de la fureur des Tigres & des Serpens; ce qui enfin leur inspiroit cet esprit de cruauté qui les rendoit capables de sacrifier sans émotion des hommes à leurs Idoles. Ils prétendoient aussi que cette composition avoit la vertu de guerir les maux: mais ce n'étoit pas la seule superstition qu'ils mettoient en vogue, puisqu'ils avoient plusieurs sortes d'enchantemens, & des manieres de deviner qu'il seroit assés inutile de détailler.

Ils avoient un Ordre de Vestales vêtues de blanc, qui portoient le nom de *filles de la pénitence.* Elles entroient en religion à l'age de douse ou treise ans. Ces filles devoient avoir la tête rasée, excepté qu'en certains tems il leur étoit permis de laisser croitre leurs cheveux. Une Abesse dirigeoit ces Religieuses, dont les fonctions consistoient à tenir les Temples nets, & à aprêter les (*a*) viandes sacrées que l'on presentoit aux Idoles & qui servoient ensuite à la nourriture de leurs Ministres. Elles s'occupoient aussi à faire des couvertures & d'autres semblables ornemens pour les Temples & les Idoles. A minuit elles se levoient pour servir les Dieux (*b*) & pratiquer certaines austerités à quoi leur regle les obligeoit. Surtout elles étoient obligées à une inviolable virginité, la perte de laquelle étoit punie de mort. Il est vrai que cette virginité n'étoit pas éternelle, puisque la cloture des filles n'étant que l'accomplissement d'un vœu que leurs parens avoient fait aux Dieux; après un certain tems elles pouvoient se marier. Il y a même apparence que cette Abesse, ou cette Matrone dirigeoit une espece de seminaire où l'on (*c*) élevoit les jeunes filles de familles, puisqu'elles ne sortoient de ses mains que pour être établies avec la permission de leurs parens.

Ils avoient pour les jeunes hommes un seminaire ou Couvent semblable à celui des jeunes filles. Ils y entroient souvent dés l'age de sept à huit ans. Comme durant leur sejour en cette retraite ils étoient obligés de mener une vie qui aproche fort de la Monastique, on peut bien les regarder comme un Ordre de Religieux. Ces jeunes gens avoient le sommet de la tête rasé, les autres cheveux cou-

(*a*) Ou plûtôt les pains que l'on presentoit aux Idoles. Ces pains avoient ordinairement la figure de pieds, & de mains.

(*b*) Elles se donnoient des coups de lancette aux oreilles & en d'autres parties du corps. Du sang qui couloit de ces plaies elles s'en frotoient les joues.

(*c*) *Histoire de la Conquête du Mexique.*

couvroient à peine les oreilles, mais derriere la tête ils les portoient jusqu'aux épaules, excepté lorsqu'ils les attachoient en forme de houpe. Ils avoient sur le corps un habillement de toile. Ces jeunes Religieux servoient à l'entretien des Temples & vivoient dans une pauvreté & dans une continence tout-à-fait exemplaires jusqu'à l'age de vint ans, ou même jusqu'à ce qu'ils fussent en état de s'établir par le mariage & par d'autres voies honorables. Outre cela les Prêtres avoient à leur service de jeunes garçons pour des usages de moindre importance. En certaines occasions solemnelles ceux-ci ornoient de festons les Temples des Dieux. Ils presentoient aux Prêtres l'eau dont ils se lavoient avant & après le service religieux: ils leur donnoient les lancêttes & le couteau pour le sacrifice: ils suivoient ces Religieux mendians qui alloient de porte en porte recueillir les aumones des devots: s'il arrivoit que les aumones ne fussent pas abondantes, il leur étoit permis d'entrer dans un champ & d'y prendre autant de grain qu'ils le jugeoient necessaire, sans que personne osât les en empêcher. (*a*) Outre les jeunes gens qu'on élevoit parmi les Religieux dont nous venons de parler, on voioit aussi beaucoup de devots, qui alloient faire des retraites dans ces Couvens pour s'acquitter de certains vœux. Les uns demandoient des enfans aux Dieux, les autres des richesses, les autres une longue vie. Tous ces devots donnoient quelque tems à cette retraite, & s'imposoient sans doute une partie des austerités dont nous venons de parler, pour se rendre plus dignes des benedictions du Ciel. Ils avoient la permission d'assister aux processions: mais il leur étoit defendu d'y chanter, & de monter les dégrés du Temple.

Leurs FÊTES.

(*b*) A la fin de chaque mois, qui chez les Mexicains étoient de vint jours, comme nous le dirons dans la suite, ils celebroient un jour solemnel de devotion mêlée de rejouïssance. Alors on sacrifioit quelques captifs, & l'on couroit les rues vêtu des peaux de ces miserables victimes tout fraichement écorchées: on dansoit, on chantoit, on recueilloit des aumones pour les Prêtres; ce qui chez eux comme ailleurs passoit pour être l'effet d'une veritable pieté. Lorsque les grains commençoient à monter, ils se rendoient à une certaine colline pour sacrifier à *Tlaloc*, le Dieu des eaux, un garçon & une fille d'environ trois ans: & parce que ces enfans étoient de naissance libre, on ne leur arrachoit point le cœur, mais on se contentoit de leur couper la gorge, après quoi l'on mettoit leurs corps dans une mante neuve & on alloit les ensevelir dans un sepulchre de pierre. On reiteroit ces sacrifices sanglans lorsque les grains avoient environ deux pieds de haut. Alors on sacrifioit à ce même Dieu quatre enfans de l'age de six à sept ans. Ceux-ci étoient nés esclaves. Ensuite on portoit leurs corps dans une cave qui leur étoit destinée. L'origine de cette ceremonie cruelle étoit due, selon les Mexicains, à une grande secheresse, qui dégenerant en famine les força autrefois d'abandonner le païs. Enfin quand les grains pouvoient être moissonnés, chaque proprietaire prenoit dans son champ une poignée de maïs & l'offroit au Dieu *Tlaloc* avec de l'*Atolle*, qui étoit un bruvage de grain & de copal, gomme precieuse laquelle servoit aux encensemens des

(*a*) *Lopez de Gomara* cité par *Purchas*.
(*b*) On ne met pas les noms de ces Fêtes; parce que la chose paroit assés inutile.

des Idoles. A l'entrée de l'été on couronnoit de fleurs les Dieux, & l'on passoit toute une journée à se rejouïr. Une autre fête obligeoit les principaux de l'Empire à se rendre dans la Capitale de l'Etat. Le soir de la fête on travestissoit une femme qui devoit representer le Dieu du sel, & prendre part à la joie publique: mais on la sacrifioit le lendemain, & cette journée se donnoit toute entiere à la devotion & aut culte des Idoles. Les Marchans celebroient aussi des Fêtes sanglantes à l'honneur de leur Mercure dans le Temple qui lui étoit consacré. Nous ne dirons rien d'une autre fête en laquelle on écorchoit une femme & l'on revêtoit de sa peau un Indien qui dansoit deux jours de suite en cet équipage avec ses concitoiens; ni de celle qu'ils solemnisoient en entrant dans le lac avec un grand nombre de canots, pour y noier en ceremonie un garçon & une fille. Ils les envoioient, disoient-ils, tenir compagnie aux Dieux du lac: cependant la journée se passoit en jeunes & en devotions.

Ils celebroient au mois de May la grande fête de *Vitzliputzli*. Deux jours auparavant les Religieuses faisoient avec du maïz & du miel une figure qui representoit ce Dieu. Après l'avoir ornée aussi superbement qu'il étoit possible, on la mettoit sur un trone de couleur d'azur, lequel étoit supporté par un brancard. Les Religieuses, qui le jour de la fête prenoient le nom de *Sœurs* de *Vitzliputzli*, le portoient en procession sur leurs épaules jusqu'à la place du Temple, où les jeunes Religieux, dont nous avons parlé, recevoient l'Idole, & après lui avoir rendu leurs hommages, la portoient à leur tour sur les épaules & la conduisoient jusqu'aux dégrés du Sanctuaire. C'est-là que le Peuple venoit adorer cette Image de *Vitzliputzli* & s'humilier devant elle en se mettant de la poussiere sur la tête, ce qui se pratiquoit de même dans le culte qu'ils rendoient aux autres Idole. Les Religieuses étoient vêtues de blanc & couronnées de maïz rôti. Elles portoient au col des chaines de ce même maïz qu'elles faisoient passer autour du bras gauche. Leurs joues étoient colorées d'un vermillon assés épais, & leurs bras couverts de plumes rouges de perroquet depuis le coude jusqu'au poignet. Les jeunes hommes étoient vêtus de rouge, & portoient comme les jeunes Vestales des couronnes de maïz.

Après cette humiliation la procession des devots alloit faire des stations en trois villages differens: soit que ce fut un effet de la coutume, & peut être de la sainteté de ces lieux où les stations étoient établies. D'abord elle alloit sacrifier sur une montagne à une lieuë de *Mexique*. La Procession faisoit à peu prés une course de quatre lieues. Au retour on conduisoit l'Idole dans son Sanctuaire au son des tambours, des trompettes & des cors. On la couvroit de roses, & l'on semoit toutes sortes de fleurs sur le pavé & même aux environs du Temple. Enfin les Vestales sortoient du Couvent portant des morceaux figurés en os de cette pâte, laquelle étoit la matiere de l'Idole: elles les remettoient aux Religieux, qui les posoient aux pieds de l'Idole. Ces morceaux de pâte, que l'on appelloit communément les *os & la chair de Vitzliputzli*, étoient consacrés solemnellement par les Prêtres avec certaines ceremonies particulieres, accompagnées de danses & de cantiques à la gloire de l'Idole. On rendoit à cette pâte consacrée le même culte qu'aux Dieux, dont elle n'étoit d'abord que le signe & la figure. L'Immolation des hommes suivoit la consecration, & la ceremonie finissoit par des danses & des chansons. A cela succedoit une devotion, (*a*) qui se trouve avoir du rapport à la Communion des Chrétiens. Les Prêtres dépouilloient de tous ses ornements l'Ido-

(*a*) *Purchas* & les Auteurs Espagnols qu'il cite. *Histoire de la Conquête du Mexique*.

l'Idole de pâte & la reduisoient en plusieurs morceaux, de même que les petits pains consacrés. Ils les distribuoient au Peuple en maniere de Sacrement & communioient l'assemblée d'une façon si semblable à celle qui se pratique dans le Christianisme, que l'on ne peut presque s'empécher de traiter cette Idolatrie d'usurpation que le Demon a voulu faire des mysteres de la Religion Chrétienne. Cette Communion étoit accompagnée d'une exhortation qui aprenoit au Peuple qu'il *mangeoit la chair de son Dieu*, & même on administroit cette espece de Sacrement aux malades. Nous finissons par deux remarques la description de cet Acte religieux; c'est que les Communiés donnoient pour offrande un disiéme de maïz, & que la clôture de la fête se faisoit par un sermon qu'un des plus anciens Prêtres prononçoit au Peuple.

On celebroit la fête de *Tescalipuca* le 19. du même mois: les Prêtres accordoient alors au Peuple la remission de ses péchés. On y sacrifioit un captif, que l'on pourroit presque regarder comme une image imparfaite de la mort que le Sauveur a souferte pour le Genre humain. Il se pouvoit que les Mexicains eussent conservé quelques traces de ce memorable évenement. La Veille de la Fête le Prêtre de *Tescalipuca* se depouilloit de ses habits pour en recevoir d'autres de la part des Nobles Mexcains qui venoient, comme le reste du Peuple, se reconcilier avec cette Idole de la Pénitence. On ouvroit les portes du Temple à tous les pécheurs repentans: un des principaux Ministres du Dieu paroissoit alors en public, & (*a*) sonnoit du cor en se tournant vers les quatre vents, comme s'il eut voulu appeller toute la terre à la pénitence: après quoi il prenoit de la poussiere & la portoit à la bouche en montrant le Ciel. Tout le Peuple imitoit le Prêtre & l'on n'entendoit plus que des voix entrecoupées de sanglots, de pleurs & de gemissemens. On se rouloit dans la poussiere en implorant la misericorde Divine, & les fraieurs, qui troublent la conscience des plus aveugles pécheurs, agissoient d'une telle force sur l'esprit des Mexicains, qu'ils appelloient à leur secours les tenebres de la nuit, les vens, les orages pour mieux échaper à la fureur de ce Dieu toûjours prêt, disoient ils, à chatier les méchans: & comme les lumieres que les fausses Religions offrent à ceux qu'elles veulent conduire à la vertu ont assés de force pour exciter des remors dans le cœur des vicieux, & même pour leur faire sentir que le vice est contraire à l'humanité; il arrivoit que ceux qui se sentoient coupables de crimes les confessoient hautement, ne pouvant resister à la fraieur que le son du cor portoit dans leur conscience. Toute cette agitation, si salutaire en apparence, puisqu'elle excitoit pour quelque tems la repentance dans le cœur des Mexicains, aboutissoit enfin à bruler beaucoup d'encens à l'honneur de l'Idole dont on solemnisoit la fête. Le son du cor duroit dix jours, assavoir depuis le 9. de May jusqu'au 19. & tout ce tems-là étoit un tems d'affliction & de larmes. Le dernier jour on portoit en procession *Tescalipuca*. L'Image du Dieu environnée de branches de *Manghey*, qui sont garnies de piquans, étoit assise dans une machine fermée de ridaux, semblable peut être à une littiere. Cette machine étoit portée en procession autour du Temple par les Prêtres barbouillés de noir, qui portoient la livrée de leur Dieu, & dont les cheveux étoient en partie tressés avec un cordon blanc. Deux Ministres de l'Idole marchoient à la tête de la Procession avec l'encensoir à la main: toutes les fois qu'ils encensoient, la Procession élevoit devotement les bras en regardant le Soleil & le Dieu de la Pénitence. Pendant la ceremonie les autres devots se donnoient la discipline sur les épaules avec des cordes

(*a*) C'étoit une espece de flute, à ce que disent les Relations Espagnoles. D'abord il se tournoit vers l'Orient, ensuite à l'Occident, au Nord & au Sud.



Le **MERCURE** *des* **MEXICAINS** *adoré à* **CHOLULA** *sous le nom de* **QUETZALCOUATL.**



B. Picart, delineavit 1722.

DIVINITÉ *qui préside à la* **CHASSE.**

des de Manguey. Quelques-uns ornoient de ramaux la Cour & le Temple, & parsemoient les chemins de fleurs.

Après la Procession & la Discipline des Pénitens chacun faisoit ses offrandes. Les uns apportoient des joiaux & des Ouvrages d'or ou d'argent, les autres de l'encens, du bois precieux, du maïz &c. les pauvres offroient des cailles, que les Sacrificateurs jettoient au pied de l'Autel après leur avoir coupé la tête. Le Peuple faisoit ensuite un festin assés semblable à ces repas religieux que l'ancien Paganisme avoit institué à la gloire de ses Dieux. Tout ce que l'on servoit à l'Idole portoit le nom de *viandes sacrées*: elle étoit servie par des Vestales qu'un vieux Sacrificateur vêtu d'une maniere de surplis blanc conduisoit devant elle, & le même Prêtre ramenoit ces Vestales au Couvent, après qu'elles avoient servi la Table du Dieu: mais lorsque l'heure de desservir étoit venue, les jeunes gens & les Ministres du Temple prenoient les viandes & les portoient aux Prêtres qui seuls avoient le privilege de manger de ces mets divins. On faisoit après le sacré repas le sacrifice de celui, qui pendant l'année avoit été l'Image vivante du Dieu de la Pénitence; & toute la ceremonie finissoit, comme celle des autres Fêtes, par des Danses & des Cantiques.

Les Mexicains celébroient tous les quatre ans un Jubilé, qui n'étoit autre chose que la fête de la Pénitence, telle que nous l'avons décrite, excepté qu'elle étoit plus solemnelle, à cause que la remission des péchés étoit plus ample & plus generale. On assure que les Mexicains immoloient alors plusieurs Victimes humaines, & qu'il se faisoit entre les jeunes gens une espece de défi à qui monteroit le plus vite & d'une seule course au sommet du Temple. L'entreprise étoit des plus difficiles, puisqu'elle méritoit de grans applaudissemens à ceux qui avoient la gloire d'arriver les premiers au but, & que même on les distinguoit entre leurs compatriotes. D'ailleurs ils avoient le privilege d'enlever les viandes sacrées; dont, à ce qu'on assure, ils faisoient un usage presque pareil à celui que l'on fait des Reliques chez les Chrétiens.

Quitzalcoalt, le Mercure des Mexicains, recevoit particulierement les adorations de tous ceux qui se méloient de trafiq. Quarante jours avant la fête de ce Dieu les Marchands achetoient un esclave des mieux tournés, qui pendant ce tems-là representoit la Divinité à laquelle il étoit destiné pour victime le jour de la fête: mais on le lavoit auparavant dans le *Lac des Dieux*: C'est ainsi qu'on appelloit l'eau dans laquelle il devenoit propre à cette fatale Apotheose qui finissoit par sa mort. On l'ornoit ensuite comme le Dieu qu'il étoit obligé de representer: Il passoit le tems de sa Divinité à danser & se rejouïr: on secondoit ses plaisirs, on l'adoroit: mais de peur qu'il n'oubliât sa fatale destinée, deux anciens Ministres de l'Idole lui en rafraichissoient le souvenir neuf jours avant que d'être immolé. (*a*) Il devoit attendre patiemment son sort & se resigner à sa destinée. S'il paroissoit en être affligé, les deux Prêtres lui donnoient à boire d'une liqueur qui, en lui rendant la gaieté qu'il avoit perdue, le rendoit sans doute insensible à sa destinée. Le jour de la fête on adoroit encore cette miserable victime; on l'encensoit plusieurs fois de suite. Enfin on l'immoloit à minuit: on offroit son cœur à la Lune, ensuite on le jettoit devant l'Idole. Le corps étoit precipité du haut du Temple, ainsi que cela se pratiquoit au Culte de *Vitzliputzli*. La Fête finissoit par une danse.

Une

(*a*) Ces deux Prêtres se prosternoient devant le Dieu prétendu, en lui disant, *Seigneur vos plaisirs finissent dans neuf jours d'ici.* Il devoit leur repondre de fort bonne grace; *à la bonne heure*, & continuer à se rejouïr.

Une fonction assés singuliere des Prêtres de cette Divinité, c'étoit de marquer la retraite au son d'un tambour qui se faisoit entendre par toute la villes. A la pointe du jour ils appelloient les gens au travail. Cette fonction appartenoit au Prêtre qui étoit de semaine.

Le Dieu dont nous avons décrit le culte étoit adoré d'une autre maniere à Cholula. (*a*) On l'y reconnoissoit pour *Dieu de l'air.* On croioit aussi qu'il étoit le fondateur de la Ville, l'instituteur des pénitences & l'Auteur des sacrifices. Son Idole avoit à peu prés l'attitude que le Graveur lui donne dans cette figure. Le manteau étoit parsemé de plusieurs croix rouges. Comme cette Divinité avoit aimé pendant sa vie mortelle les jeunes & les pratiques de pénitence, les devots jeunoient & se tiroient du sang de la langue & des oreilles pour lui plaire. Ce Dieu se mêloit aussi de la guerre. On lui sacrifioit cinq garçons & cinq filles de l'age de trois ans, avant que de se mettre en campagne.

C'est à l'Idole de *Cholula* que l'on attribuoit lës fameuses prédictions touchant la ruine de l'Empire du Mexique: prédictions qui furent suivies de prodiges, dont il n'est pas necessaire d'entreprendre le détail: d'autant plus qu'il y a grande apparence qu'ils furent exagerés par la credulité des Peuples.

Enfin les Mexicains, & surtout ceux de *Tlascalla*, adoroient un Dieu, qui pendant son sejour en ce Monde avoit été grand Chasseur. On l'honoroit par une chasse solemnelle dont on voit ici la figure. Pendant que le Dieu étoit sur un autel placé au sommet d'une montagne autour de laquelle on avoit allumé plusieurs feux, les devots chasseurs poursuivoient les bêtes sauvages qui pour échapper à la violence des flames se sauvoient vers le haut de la montagne. On les assommoit là devant l'Idole, & on lui sacrifioit le cœur de ces animaux. La Chasse finissoit par des chants d'allegresse & des cris de joie, après quoi les Chasseurs ramenoient l'Idole en triomphe, & l'on achevoit de signaler par un festin solemnel la devotion de cette journée.

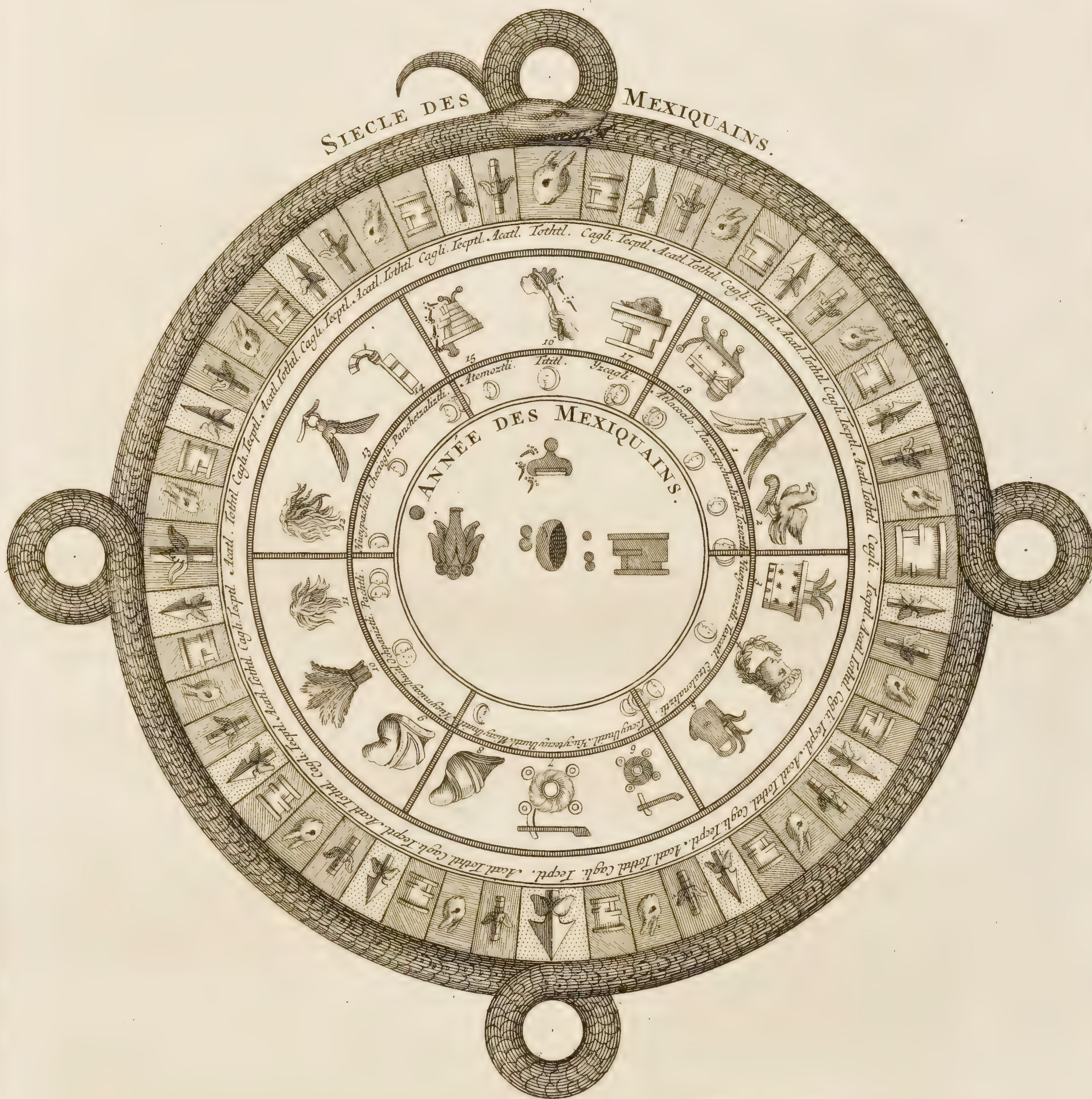
Leurs CEREMONIES *de* PAIX *&* *de* GUERRE *&* *leurs* HIEROGLYPHES.

(*b*) Les marques de la dignité de l'Ambassadeur étoient une mante, ou cape de coton brodée d'une frange tressée avec des nœuds. Il portoit à la main droite une fléche fort large, les plumes en haut, & au bras gauche une coquille en maniere de bouclier. On jugeoit du sujet de l'Ambassade par les plumes de la fléche. Les rouges annoncoient la guerre, les blanches marquoient la paix. L'Ambassadeur devoit être respecté à la vue de ces marques: mais ils ne pouvoient s'écarter des chemins roiaux de la Province par où ils passoient, à peine de perdre leur droit de jurisdiction & de franchise.

Les Sacrificateurs annonçoient la guerre par le son d'un instrument qu'ils appelloient la trompette sacrée, parce qu'il n'étoit permis qu'aux Sacrificateurs de la sonner pour animer le cœur des Soldats de la part des Dieux. Le son de l'instrument étoit brusque & composé de tons lamentables, propres à inspirer au Soldat une nouvelle ferocité, en consacrant, dit le Traducteur de la *Conquête du Mexi-*

(*a*) C'étoit un lieu de pelerinage pour les Mexicains. On la regardoit comme une terre sacrée, parcequ'elle enfermoit dans l'enceinte de ses murailles plus de quatre cens Temples des Dieux.

(*b*) *Histoire de la Conquête du Mexique.*



Les MEXIQUAINS *expliquoient leurs pensées, et donnoient une idée des choses sensibles par des Hieroglyphes, à la facon des Anciens Egyptiens. C'ést de cette maniere que leur Siecle et leur anneé etoient representez. Une Roue peinte contenoit l'espace d'un Siecle distingué par années et chargé des evenemens memorables. Le Siecle etoit de 52. Années Solaires, chacune de 365. jours, 4. jndictions de 13. Ans chacune formoient la division de la roue & repondoient aux 4. parties du Monde de la maniere suivante.*

Un Serpent environnoit cette Roue, et marquoit par ses 4. noeuds les 4. divisions, l'Hieroglyphe de la premiere, qui marquoit le Midi, etoit un Lapin, sur un fond bleu, que l'on appelloit TOCHTLILA. *de la seconde pour l'Orient, une canne sur un fond rouge. on l'apelloit* ACATL. *de la troisieme pour le Nord, une épée avec une pointe de pierre sur un fond jaune. on l'appelloit* TECPATL. *de la quatrieme pour l'Occident, une maison sur du verd. on l'apelloit* CAGLI. *Entre ces quatre divisions, il y en avoit douze petites dans lesquelles les quatre Hieroglyphes etoient distribués successivement en donnant à chacun sa valeur numerale jusqu'à 13. qui etoient le nombre d'anneé qui composoient l'jndiction. on faisoit la même chose dans la deuxieme jndiction. avec les mêmes noms depuis un jusqu'à 13. dans la troisieme & dans la quatrieme jusqu'à ce que le Cercle de 52. Ans fut fini, de la maniere qui suit.*

o
o o
o o o
o o o o
o o o o o
o o o o o o
o o o o o o o
o o o o o o o o
o o o o o o o o o
o o o o o o o o o o
o o o o o o o o o o o
o o o o o o o o o o o o
o o o o o o o o o o o o o

on observoit cette maniere de compter par treize non seulement dans les années; mais aussi dans les mois, Ils recommencoient lors quils arrivoient à 13.

L'Anneé solaire etoit de 365. jours, et les Mois de 20. leurs noms & leurs Hieroglyphes sont marquez dans la figure par 1.2.3. & ainsi de suite jusqu'à 18.

Pour faire l'Année complette de 365. jours, les Mexiquains en ajoutoient 5. aux 18. mois de 20. jours chacun, qui faisoient l'Année.

Cette Explication est tirée de GEMELLI CARERI. *Tome* VI. *de ses* VOYAGES. *chap.* V.

Mexique, le mépris de la vie par un motif de Religion. Le ſervice des Troupes Mexicaines étoit exact, les Soldats obeïſſans. Nous ne donnons point ici le détail de leur maniere de combattre, puiſqu'il ne s'y agit pas de Religion. Nous diſons ſeulement que c'étoit pour eux une plus grande action de valeur de faire des priſonniers, que de tuer leurs ennemis ; (*a*) le plus brave étant celui qui amenoit le plus de victimes pour les Sacrifices.

Leur maniere d'écrire conſiſtoit en de certaines peintures hieroglyphiques, avec le ſecours deſquelles ils rappelloient dans leur eſprit le ſouvenir des évenemens memorables : car ils n'avoient pas comme nous l'uſage des lettres. Ils peignoient les objets ſur des toiles de coton préparées exprés pour le pinceau. A ces Images ils y ajoutoient des nombres ou quelques autres ſignes, „ avec (*b*) une „ diſpoſition ſi juſte, que le nombre, le caractere & la figure s'entr'aidoient re- „ ciproquement à exprimer la penſée, & formoient un raiſonnement entier. „ Cette invention ſubtile étoit ſemblable aux hieroglyphes des Egyptiens. . . . „ & les Mexicains pratiquoient cette maniere d'écrire avec tant d'habileté, qu'ils „ avoient des livres entiers de ce ſtyle, où ils conſervoient la memoire de leurs „ antiquités, & donnoient à la poſterité les Annales de leurs Rois. " Ils conſervoient auſſi par ce moien les ceremonies de leur Religion. Ces derniers livres étoient gardés dans les Temples.

Les Princes Mexicains faiſoient chanter dans ces Temples les exploits des grans hommes de la Nation, & ſurtout les belles actions des Rois leurs Prédeceſſeurs. On enſeignoit aux enfans ces compoſitions Poëtiques, qui tenoient lieu d'hiſtoire à ceux qui n'avoient pas l'intelligence des Peintures & des Hieroglyphes de leurs annales. De cette maniere ils aprenoient à connoître les avantages de la vertu militaire dans un age où ils n'étoient pas capable de la ſoutenir : mais c'étoit du moins un excellent préparatif à cette eſpece de chef d'œuvre militaire qu'un guerrier novice étoit obligé de produire à ſa premiere campagne.

Leur CALENDRIER, &c.

„ (*c*) Les Mexicains regloient leur Calendrier ſur le mouvement du Soleil „ dont ils ſavoient prendre la hauteur & la déclinaiſon, qui leur donnoient les „ differences du tems & des ſaiſons. Leur année étoit de trois cent ſoixante- „ cinq jours : mais ils la diviſoient en dix huit mois de vint jours chacun, ce „ qui faiſoit le nombre de trois cent ſoiſſante jours : les cinq qui reſtoient étoient „ comme (*d*) intercalaires. On les ajoutoit à la fin de l'année, afin qu'elle „ égalât le cours du Soleil. Durant ces cinq jours, qu'ils croioient que leurs „ Ancêtres avoient laiſſé exprés comme vuides & hors de compte, ils s'aban- „ donnoienr aux plaiſirs de l'oiſiveté, & ne ſongeoient qu'à perdre le plus „ agreablement qu'ils pouvoient ces reſtes du tems. Les Ouvriers ceſſoient leur „ travail, on fermoit les boutiques : on ne plaidoit point aux Tribunaux, & „ même on ne ſacrifioit point dans les Temples. Ils ſe viſitoient les uns les „ autres, & ſe donnoient toute ſorte de divertiſſemens, afin, diſoient ils, de „ ſe dédommager par avance des chagrins & des miſeres de l'année où ils al- „ loient

(*a*) *Hiſtoire de la Conquête du Mexique.*
(*b*) *Hiſtoire de la Conquête du Mexique.*
(*c*) *Hiſtoire de la Conquête du Mexique.*
(*d*) Cette maniere de compter étoit la même que celle des Egyptiens. Les 12. mois de ceux-ci faiſoient 360. jours, auxquels ils en ajoutoient cinq intercalaires.

„ loient entrer. Elle commençoit au premier jour du Printems & ne differoit „ de nôtre année solaire que de trois jours, qu'ils otoient de nôtre mois de „ fevrier.

„ Leurs semaines étoient de treise jours avec des noms differens, qu'ils mar- „ quoient sur leur Calendrier par diverses figures. Leur siécle étoit de quatre „ semaines d'années. "

La revolution du siécle des Mexicains est expliquée au bas de la figure qui la represente à la page 159. L'Auteur de cette explication nous dit la raison pourquoi ils commençoient à compter leurs années du Midi. „ Lors qu'ils s'affli- „ geoient & s'humilioient le dernier jour de leur siécle, ils se mettoient à ge- „ noux sur le toit de leurs maisons, le visage tourné du côté de l'Orient pour „ voir si le Soleil recommenceroit son cours, ou si la fin du Monde étoit ve- „ nue: & comme dans cette posture, ils avoient le Midi à leur main droite, „ ils en tiroient une consequence que la lumiere avoit commencé de ce côté-là. „ Ils croioient aussi que l'Enfer étoit du côté du Nord, & qu'ainsi il eut été „ ridicule que le Soleil eut commencé son cours du côté du Nord. "

(*a*) Comme ils avoient apris par tradition ou autrement, que l'Univers doit perir, & qu'ils s'imaginoient que sa destruction arriveroit à la fin de la revolution des quatre semaines d'années; quand on étoit arrivé au dernier jour des cinquante-deux années tout le monde se préparoit au bouleversement de la Nature. On voioit alors les Mexicains se disposer à la mort sans être malades. Ils cassoient toute leur vaisselle comme leur devenant inutile. Ils éteignoient le feu: ils couroient durant toute la nuit comme des gens qui ont perdu l'esprit & personne n'osoit se reposer jusqu'à ce qu'il eut sû si l'on alloit tout de bon entrer dans la region des tenebres. Ils commençoient à respirer, lorsque le crepuscule reparoissoit à leurs yeux tournés sans relache du côté de l'Orient, & quand le Soleil se montroit, il étoit salué au son de tous leurs instrumens par des hymnes & des chansons qui exprimoient les transports de leur joie. Les Mexicains se felicitoient alors les uns les autres de ce que la durée du Monde étoit aumoins assurée pour un autre siécle. Ils alloient aux Temples en rendre graces aux Dieux, & recevoir du feu nouveau de la main des Sacrificateurs. On allumoit ce feu nouveau devant les Autels par une violente agitation de deux morceaux de bois sec qu'ils frotoient l'un contre l'autre: après quoi chacun faisoit de nouvelles provisions de tout ce qui étoit necessaire à sa subsistance, & l'on celebroit ce jour là par des rejouïssances publiques. On ne voioit par la Ville que des danses & autres exercices d'agilité consacrés au renouvellement du Siécle, de la même maniere, dit l'Auteur *de la Conquête du Mexique*, qu'en usoit Rome autrefois dans les Jeux seculaires. Il y a beaucoup d'apparence que les Mexicains avoient retenu de leurs Ancêtres l'idée de la fin du Monde, & que ceux-ci l'avoient apportée avec eux d'Asie où elle a été reçue de tout tems. Il paroît aussi que ce Peuple avoit quelque connoissance de l'Astronomie, puisque les premiers Espagnols trouverent dans la Province de *Jucatan* des Livres Mexicains qui traitoient cette matiere. Les Moines, qui se connoissoient un peu mieux en Breviaires qu'en Astronomie, brulerent ces livres, dont les figures leur paroissoient autant d'évocations du Demon.

(*a*) *Histoire de la Conquête du Mexique. Purchas*, dans des extraits de quelques Auteurs Espagnols.

Le



Desolation des **MEXICAINS** *à la fin du* **SIECLE**.



Rejouïssances des **MEXICAINS**, *au commencement du* **SIECLE**.

Le COURONNEMENT *de leurs* ROIS, &c.

Nous parlons ici de cette Ceremonie à cauſe qu'elle eſt mêlée au Religieux. Les Empereurs, ou Rois du Mexique, furent d'abord élus par la voix du Peuple ménagée cependant par les Nobles. Dans la ſuite ils furent élus par quatre Electeurs. On choiſiſſoit les Rois jeunes & propres à la guerre: il falloit qu'ils donnaſſent des preuves de leur valeur militaire. On ne les couronnoit pas immédiatement après l'Election. Le Prince nouvellement élu (*a*) „ ſe trouvoit obligé „ de ſortir en campagne à la tête des troupes, & d'emporter quelque victoire „ ou de conquerir quelque Province ſur les ennemis de l'Empire ou ſur les re- „ belles, avant que d'être couronné & de monter ſur le Throne. Auſſi-tôt que „ le mérite de ſes exploits l'avoit fait paroître digne de regner, il revenoit „ triomphant en la Ville Capitale . . . . . . les Nobles, les Miniſtres & les „ Sacrificateurs l'accompagnoient juſqu'au Temple du Dieu de la Guerre, où il „ deſcendoit de ſa littiere & après les ſacrifices . . . les Princes Electeurs met- „ toient ſur lui l'habit & le manteau Imperial. Ils lui armoient la main droite „ d'une épée d'or garnie de pierres à fuſil qui étoit la marque de la juſtice. Il „ recevoit de la main gauche un arc & des fléches qui deſignoient le ſouverain „ commandement ſur leurs Armées: & alors le Roi de *Tezucco* lui mettoit la „ Couronne ſur la tête, ce qui étoit la fonction privilegiée du premier Electeur. „ Un des principaux Magiſtrats faiſoit enſuite un long diſcours, par lequel il „ congratuloit le Prince au nom de l'Empire . . . . il y méloit quelques in- „ ſtructions dans leſquelles il repreſentoit les ſoins & les obligations que la Cou- „ ronne impoſe; l'attention qu'il devoit avoir au bien & à l'avantage de ſes „ Peuples &c. " Le grand Prêtre revêtu de ſes Ornemens pontificaux ſacroit en quelque façon les Rois. Il leur donnoit l'Onction Roiale & ſe ſervoit à cet uſage d'une liqueur ou compoſition épaiſſe & noire comme de l'encre: on ne ſait pas de quoi elle étoit compoſée. Ce même Grand Prêtre beniſſoit le Roi & l'aſperſoit quatre fois de ſuite avec une eau conſacrée: il lui mettoit ſur la tête un capuchon ſur lequel on voioit peints des os & des têtes de morts, & ſur le corps un vêtement noir; par deſſus celui-ci un autre bleu, peint comme le capuchon: tout cela ſe faiſoit ſans doute, pour lui aprendre que la Roiauté n'eſt pas moins ſujette aux loix de la Mort, que le plus miſerable de tous les hommes & qu'il ne reſte que des ſquelettes de ces grandeurs ſi expoſées à l'envie des petits. On environnoit le nouveau Roi de certaines drogues propres, diſoit-on, à le garantir des maladies & des ſortileges: après cela il offroit de l'encens à *Vitzliputzli*, & le Grand Prêtre lui faiſoit jurer qu'il maintiendroit la Religion de ſes Ancêtres, qu'il obſerveroit les Loix & les Coutumes de l'Empire, & traiteroit ſes ſujets avec douceur & bonté. Il juroit encore, que tant qu'il regneroit, le Soleil donneroit ſa lumiere, les pluies tomberoient à propos; que les Rivieres ne feroient point de ravages par leurs débordemens, que les campagnes ne ſeroient point affligées par la ſterilité, ni les hommes par les malignes influences du Soleil. „ Ce pacte, dit l'Auteur de la *Conquête du Mexique*, a veritablement quel- „ que choſe de bizarre . . . neanmoins on peut dire, que les ſujets préten- „ doient par ce ſerment, engager leur Prince à regner avec tant de moderation, „ qu'il

(*a*) *Hiſtoire de la Conquête du Mexique.*

„ qu'il n'attirât point de ſon chef la colere du Ciel ; n'ignorant pas que les châtimens & les calamités publiques, tombent ſouvent ſur les Peuples qui ſouffrent pour les crimes & pour les excés de leurs Rois. "

Leurs CEREMONIES NUPTIALES & *leur* DIVORCE, &c.

Les Mariages ſe contractoient par l'autorité des Prêtres: on exprimoit dans un acte public les biens que la femme apportoit en dot & le mari étoit obligé à les reſtituer en cas qu'ils vinſſent à ſe ſeparer. (*a*) „ Après qu'on s'étoit accordé ſur les articles, les deux parties ſe rendoient au Temple, où un des Sacrificateurs examinoit leur volonté par des queſtions préciſes & deſtinées à cet uſage. Il prenoit enſuite d'une main le voile de la femme & la mante du mari; & il les nouoit enſemble par un coin, afin de ſignifier le lien interieur des volontés. (*b*) Ils retournoient à leur maiſon avec cette eſpece d'engagement, accompagnés du Sacrificateur. (*c*) Là par une imitation de ce que les Romains pratiquoient à l'égard des Dieux Lares, ils alloient viſiter le foier, qui, ſelon leur imagination, étoit le Médiateur des differens entre les mariés. (*d*) Ils en faiſoient le tour ſept fois de ſuite, précedés par le Sacrificateur, & cette ceremonie étoit ſuivie de celle de s'aſſeoir, afin de recevoir également la chaleur du feu; ce qui donnoit la derniere perfection au Mariage. " Le marié avoit de ſon côté deux vieillards pour aſſiſtans ou témoins, & la mariée deux vieilles femmes. L'Hiſtoire Mexicaine repreſentée en figures & Hieroglyphes ajoute, qu'à l'entrée de la nuit une eſpece d'entremetteuſe accompagnée de quatre Matrones, armées chacune d'un flambeau, chargeoit la mariée ſur ſon dos & la portoit au logis du marié. Les parens de celui-ci, qui étoient allés au devant de ſa future conjointe, la conduiſoient en un lieu où le marié l'attendoit ; c'eſt là que s'achevoit le reſte de la Ceremonie de la façon que nous venons de le dire. Le repas nuptial la ſuivoit de prés, & quand on s'étoit ſuffiſamment diverti à manger & boire, les vieillards prenoient le marié à part & les vieilles la mariée, pour leur donner à chacun en particulier les conſeils utiles & neceſſaires en ce changement d'état, & les moiens de s'acquitter exactement des devoirs que preſcrit la vocation à laquelle on eſt appellé par le Mariage. Les vieux & les vieilles s'étant retirés, les jeunes gens mettoient la derniere main à l'ouvrage.

Voilà ce qui ſe pratiquoit generalement chez les Mexicains: cependant quelques Provinces de l'Empire y ajoutoient ou en diminuoient ſelon les caprices de l'uſage. A Tlaſcalla on raſoit la tête aux conjoints, comme pour leur aprendre, à ce qu'on nous dit, qu'il étoit tems de quitter les amuſemens de l'enfance. Dans le Mechoacan la fiancée étoit obligée de tenir les yeux attachés ſur le fiancé pendant le tems de la Ceremonie, ſans quoi il manquoit un degré de perfection à l'hymen. Etoit-ce pour aprendre à la femme qu'elle doit lire dans les yeux de ſon mari ſes volontés, ſes deſirs & ſes caprices? Dans une autre Province de cet Empire on enlevoit le marié, pour faire accroire qu'on le forçoit au Mariage au

(*a*) *Hiſtoire de la Conquête du Mexique.*
(*b*) Le Prêtre les ramenoit chez eux liés de cette façon l'un à l'autre.
(*c*) Chez les Romains les conjoints s'aprochoient du feu & de l'eau qu'ils trouvoient à l'entrée du logis.
(*d*) D'autres diſent que la femme ſeule faiſoit ſept fois le tour du foier.



MARIAGE des MEXICAINS.



B. Picart del. 1723.

CEREMONIES que les MEXICAINS pratiquent à l'egard de leurs ENFANS.

au mariage, ou peut-être pour donner à entendre, que ſans les loix de la nature & de la raiſon, qui forcent les hommes à perpetuer leur eſpece d'une maniere legitime, il ne ſe trouveroit point de mari; les hommes ne voudroient pas s'embaraſſer des ſoins d'une famille, & préfereroient une longue ſuite de bâtards, qui vivroient à l'avanture, aux belles recoltes que donne l'hymen après un travail de pluſieurs années. Dans la Province de *Panuco* les maris acheptent les femmes (c'eſt en quelque façon donner leur dot) pour un arc, deux fléches & un filet. Après le mariage des parties, le beau-pere paſſe la premiere année ſans dire un ſeul mot à ſon gendre, & celui-ci, dés qu'il eſt devenu pere, en paſſe deux ſans toucher ſa femme. Dans les vint premiers jours de leurs mariages, les *Macatecas*, autres ſujets des Mexicains, jeunoient, prioient leurs Dieux, leur ſacrifioient, & par un motif de pénitence ſe tiroient du ſang, en frotoient la bouche & le viſage de leurs Idoles. Pourquoi cette devotion biſarre, en un tems qui ne demande que la joie & le badinage? Etoit-ce la crainte qui l'excitoit? Etoit-ce le devoir? Il eſt à croire que la crainte y avoit beaucoup de part: mais quelque beau que pût être le motif de cette devotion, nous prendrions pour lunatique l'époux qui s'aviſeroit de jeuner & de prier Dieu en ces premiers jours conſacrés ſi naturellement à la joie: & comme après tout, c'eſt le devoir de la raiſon d'aſſortir les circonſtances de la vie humaine & de proportionner les unes aux autres, il eſt évident que celui qui prie Dieu, lorſque la conjoncture l'appelle à toute autre choſe, péche contre cette juſte proportion.

Le divorce étoit fréquent au Mexique: „ il ſuffiſoit, pour le faire, „ que le conſentement fut reciproque, & ce procés n'alloit point juſques aux „ juges. Ceux qui en connoiſſoient le décidoient ſur le champ. La femme rete„ noit les filles & le mari les garçons: mais du moment que le mariage étoit „ ainſi rompu, il étoit defendu, ſur peine de la vie, de ſe reünir, & le peril de „ la rechute étoit l'unique remede que les Loix euſſent imaginé contre le di„ vorce où l'inconſtance naturelle de ces Peuples les portoit aiſement. Ils ſe fai„ ſoient un point d'honneur de la chaſteté de leurs femmes, & malgré le dé„ bordement qui les entrainoit dans le vice de la ſenſualité, on châtioit un (a) „ adultere du dernier ſupplice: " mais on permettoit les femmes publiques & les Maiſons de débauche.

(a) On lapidoit les deux Adulteres. Voi. l'*Hiſtoire du Mexique* repreſentée par figures.

Les CEREMONIES *pratiquées à la* NAISSANCE *de leurs* ENFANS *&* *l'*EDUCATION *qu'ils leur donnoient.*

On portoit avec ſolemnité au Temple les enfans nouveaux nés, & les Prêtres, en les recevant, leur faiſoient de certaines exhortations ſur les miſeres & ſur les peines où l'on eſt engagé en naiſſant. Si les enfans étoient Nobles, on leur mettoit une épée à la main droite, & en la gauche un bouclier que les Prêtres conſervoient particulierement pour cet uſage. S'ils venoient d'artiſans, on faiſoit la même ceremonie avec quelques outils ou inſtrumens méchaniques: Après cela le Prêtre portoit l'enfant auprès de (*a*) l'Autel, où il lui tiroit quelques goutes de ſang des oreilles & des parties naturelles avec une épine de Maguey, ou avec une lancette de pierre. Enſuite il jettoit de l'eau ſur l'enfant, ou même il le baignoit en faiſant quelques imprécations. Cette eſpece de circonciſion, & l'ablution qui la ſuivoit, imitoient en quelque façon la circonciſion des Juifs & le baptême des Chrétiens. L'*Hiſtoire du Mexique repreſentée* par figures dit que la ſage femme prenoit l'enfant quatre jours après ſa naiſſance, le portoit tout nud dans la cour où l'on avoit préparé du jonc ſur lequel on mettoit un vaſe l'eau. La ſage-femme plongeoit le petit enfant dans ce vaſe, & lorſque l'ablution étoit finie, trois petits garçons de trois ans prononçoient tout haut le nom de l'enfant. Vint jours après la naiſſance, le pere & la mere portoient leur enfant au Temple & le preſentoient au Prêtre avec une offrande. Dés lors on l'engageoit à la profeſſion qui plaiſoit le mieux aux parens. S'il étoit deſtiné à la Prêtriſe on le remettoit à quinze ans aux Prêtres, ſi à la guerre, on le delivroit au même age à celui qui avoit le ſoin d'inſtruire la jeuneſſe dans l'art militaire. En ce dernier cas l'offrande lui étoit donnée.

Les parens de l'Enfant ſe méloient de ſon éducation juſqu'à ce qu'il eut atteint l'age de quinze ans. Il paroît qu'elle étoit aſſés ſevere & que l'on ne negligeoit rien pour empécher le libertinage de la jeuneſſe. Dés la plus tendre enfance on l'élevoit à la ſobrieté & l'on augmentoit d'année en année la doſe de ſa nourriture, avec des précautions ſi judicieuſes, qu'on ne ſauroit aſſés les louer. A quatre ans on exerçoit les enfans aux choſes proportionnées à leur age, & dés lors on empéchoit cette oiſiveté ſi connue chez nous, & néanmoins ſi funeſte, qu'elle rend les hommes vicieux & miſerables juſqu'à la fin de leurs jours. On ne commençoit à les chatier avec quelque ſeverité qu'alors que la raiſon commençoit à ſe développer: mais avant que d'en venir à la voie du chatiment les menaces & les repreſentations étoient long-tems reïterées, afin de donner lieu à la reflexion de l'enfant & la liberté d'agir à la prudence de ceux qui ont le droit de le corriger. A neuf ans on chatioit rigoureuſement l'enfant revêche ou rebelle. On le dépouilloit tout nud, & après lui avoir lié pieds & mains, on le piquoit par tout le corps avec des pointes de *Maguey*. Les filles étoient un peu moins rigoureuſement chatiées. On frapoit du bâton l'enfant agé de dix ans: on fumoit au né de celui d'onze de l'*Axi* ſec; ce qui lui cauſoit une douleur inſupportable, & ſi la violence de ces chatimens n'étoit pas capable de le corriger, on le portoit pieds & poins liés en un lieu ſale & humide, où l'on le laiſſoit toute la journée expoſé aux injures de l'air & à l'ardeur du Soleil. Enfin

(*a*) Quelques-uns diſent qu'il le mettoit ſur l'Autel.

ſin à l'age de quinze ans le jeune homme étoit remis aux ſoins du Prêtre ou de celui qui avoit la commiſſion d'inſtruire la jeuneſſe en la Diſcipline militaire. Ceux-ci châtioient la jeuneſſe à proportion des fautes que l'on peut commettre à un age le plus fragile de la vie, où les paſſions abandonnées à elles mêmes prennent ordinairement un cours qui peut bien ceſſer avec les facultés des ſens, mais qui laiſſe toûjours la même activité à l'eſprit. On puniſſoit de mort les jeunes gens qui s'enivroient, mais l'ivreſſe étoit permiſe aux vieillars.

Pour donner une idée des choſes auxquelles on occupoit la jeuneſſe aux Ecoles & aux Seminaires, nous copierons ce que l'Auteur de l'*Hiſtoire de la Conquête du Mexique* en a écrit. „ Ils avoient, dit-il, des Ecoles publiques, où l'on „ enſeignoit aux enfans du Peuple ce qu'ils devoient ſavoir, & d'autres Col- „ leges ou Seminaires bien plus conſiderés, où on élevoit les enfans des No- „ bles depuis leur plus tendre jeuneſſe juſqu'à ce qu'ils fuſſent capables de fai- „ re leur fortune ou de ſuivre leur inclination. On trouvoit dans ces Colleges „ des Maîtres pour les exercices de l'enfance, d'autres pour ceux de l'adoleſcen- „ ce, & d'autres enfin pour la jeuneſſe. Les Maîtres avoient l'autorité & la „ conſideration des Miniſtres du Prince, & c'étoit avec juſtice, puiſqu'ils en- „ ſeignoient les fondemens de ces exercices qui devoient un jour tourner à l'a- „ vantage de la Republique. On commençoit par aprendre aux enfans à dé- „ chifrer les caracteres & les figures dont ils compoſoient leurs écrits, & on „ exerçoit leur memoire en leur faiſant retenir toutes les chanſons hiſtoriques qui „ contenoient les grandes actions de leurs Ancêtres & les louanges de leurs „ Dieux. Ils paſſoient de là à une autre claſſe, où on leur enſeignoit la mo- „ deſtie, la civilité, & ſelon quelques Auteurs, juſqu'à une maniere reglée de „ marcher & d'agir. Les Maîtres de cette claſſe étoient plus qualifiés que les „ premiers, parce que leur emploi s'appliquoit aux inclinations d'un age qui „ ſouffre qu'on corrige ſes défauts & qu'on émouſſe ſes paſſions. En même „ tems que leur eſprit s'éclairoit dans cette épreuve d'obeïſſance, leur corps ſe „ fortifioit & ils paſſoient à la troiſiéme claſſe, où ils ſe rendoient adroits aux „ exercices les plus violens. C'eſt où ils éprouvoient leurs forces à lever des „ fardeaux & à luiter: où ils ſe faiſoient des défis au ſaut ou à la courſe, & „ où ils aprenoient à manier les armes, à eſcrimer de l'épée ou de la maſſue, „ à lancer le dart & à tirer de l'arc avec force & juſteſſe. On leur faiſoit ſou- „ frir la faim & la ſoif. Ils avoient des tems deſtinés à reſiſter aux injures de „ l'air & des ſaiſons, juſqu'à ce qu'ils retournaſſent habiles & entendus dans la „ maiſon de leurs peres, afin d'être appliqués, ſuivant la connoiſſance que leurs „ Maîtres donnoient de leurs inclinations, aux emplois de la Paix, ou de la „ Guerre, ou de la Religion. La Nobleſſe avoit le choix de l'une de ces trois „ Profeſſions également conſiderées, quoique la Guerre l'emportât, parce qu'on „ y élevoit davantage ſa fortune.

„ Il y avoit auſſi d'autres Colleges de Matrones dévouées au ſervice des „ Temples où on élevoit les filles de qualité. On les mettoit dés leur tendre „ jeuneſſe entre les mains de ces Matrones, qui les tenoient ſous une étroite „ clôture, juſqu'à ce qu'elles en ſortiſſent pour être établies avec l'approbation „ de leurs parens & la permiſſion de l'Empereur, étant très adroites à tous „ les Ouvrages qui donnent de la reputation aux femmes.

„ Ceux que l'inclination portoit à la guerre, paſſoient, au ſortir des ſemi- „ naires, par la rigueur d'un autre examen fort remarquable. Leurs peres les „ envoioient à l'armée afin qu'ils apriſſent ce qu'ils avoient à ſoufrir en cam-

„ pagne, & qu'ils connussent à l'épreuve, à quoi ils s'engageoient avant que
„ de prendre le rang de soldats. Ils n'avoient point alors d'autre emploi que
„ celui de *Tamene* ou de porte-faix; portant leur bagage sur l'épaule entre
„ les autres, afin de mortifier leur orgueil & de les accoutumer à la
„ fatigue.

„ Celui d'entre ces aprentis qui changeoit de couleur à la vüe de l'enne-
„ mi, ou qui ne se signaloit pas par quelque action de valeur, n'étoit point
„ reçu dans les troupes : c'est pourquoi ils tiroient des services considerables de
„ ces novices durant le tems de leur épreuve, parce que chacun cherchoit à se
„ distinguer par quelque exploit en se jettant tête baissée dans les plus grands
„ périls. "

On peut remarquer dans cette maniere d'élever les jeunes gens beaucoup de rapport à celle des anciens Greqs. Elle n'est pas dans nos principes : mais si l'on excepte ce que la Religion Chrétienne rectifie par sa Morale, notre methode d'élever les enfans est elle beaucoup meilleure, & les Peres Européens peuvent ils se flatter de former des esprits plus justes & plus utiles à la Republique, des cœurs moins corompus & des génies plus élevés? Donnent ils à l'Etat un grand nombre de Citoiens semblables à ces Greqs & à ces Romains si vaillans & si magnanimes, que l'on avoit élevé à mépriser les perils & leurs interêts particuliers, lorsqu'il s'agissoit des interêts de leur patrie? Il s'en faut beaucoup que nous n'élevions les enfans à la fatigue & aux travaux qui, en même tems qu'ils endurcissent le corps, fortifient les organes & les ressorts par le moien desquels nôtre esprit agit. Nous faisons en general fort peu de cas de ce qui accoutume le corps à la fatigue, & pour ce qui regarde l'esprit, on donne ordinairement à la jeunesse des idées vagues de ses devoirs, ce qui ne la rend guéres capable de resister aux faux principes dont on est, pour ainsi dire environné, quand on entre dans le Monde.

Les jeux de cette jeunesse Mexicaine étoient en quelque façon mêlés à la Religion. Il semble que ces Peuples crussent que les plaisirs ne pouvoient honnêtement subsister sans elle. On se divertissoit prés des Temples, & les Prêtres étoient les juges des exercices des jeunes gens. Ils décidoient des differens qui y survenoient, ils donnoient les prix à ceux qui les méritoient. La Balle ou la pelotte étoit un de leurs principaux divertissemens, où la victoire se disputoit avec plus de solemnité qu'en tous les autres exercices; „ car (*a*) les Prêtres y
„ assistoient avec le Dieu de la balle, & après l'avoir placé à son aise, ils con-
„ juroient le tripot par de certaines ceremonies, afin de corriger les hasards du
„ jeu . . . & de rendre la fortune égale entre les joueurs. "

(*a*) *Histoire de la Conquête du Mexique.*

Leurs



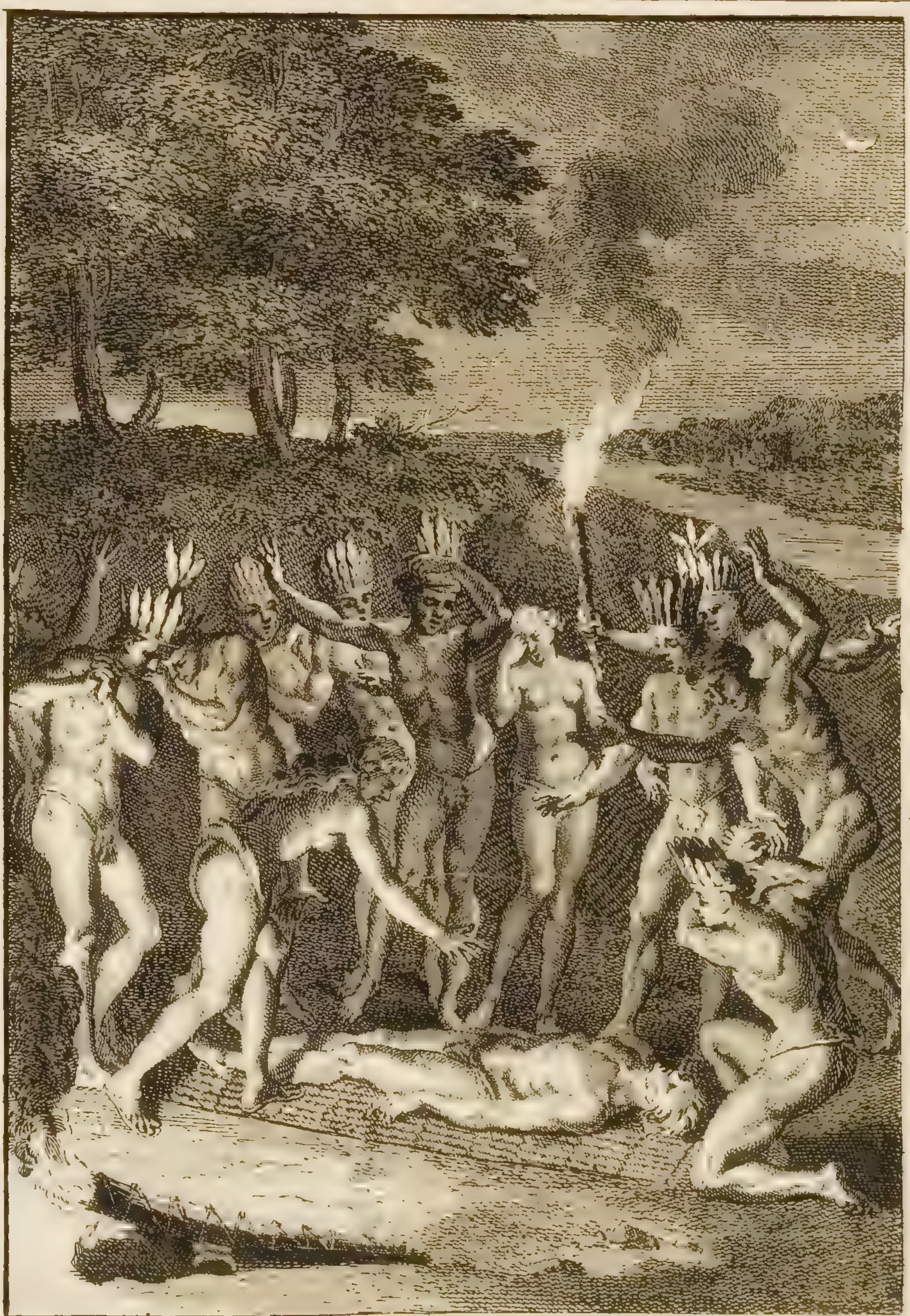
CONVOI funebre des MEXIQUAINS.



PRESENS que les MEXIQUAINS font a leurs morts.



Les Habitans de VENEZUELA boivent les cendres de leurs CACIQUES apres avoir brulé leurs corps.



Les Habitans de VENEZUELA pleurent sur le corps de leurs CACIQUES.

B. Picart del. sculp. dir. 1721.

Leurs CEREMONIES FUNEBRES, &c.

Les Mexicains croioient l'immortalité de l'ame, & reconnoissoient des recompenses & des peines dans l'éternité. (*a*) Ils plaçoient le sejour des bienheureux prés du Soleil: entre ces bienheureux, ceux qui étoient morts à la guerre & ceux que l'on avoit sacrifié aux Dieux occupoient les premieres places. Prévenus, comme autrefois les anciens, & principalement les Grecs, que la vertu militaire étoit la premiere des vertus; & s'étant persuadés que l'immolation des hommes étoit l'action la plus éclatante de la Religion, il n'est pas étonnant qu'ils attribuassent à leurs Heros & aux hommes qui se laissoient égorger pour plaire aux Dieux, une felicité souveraine. Ils assignoient en l'autre Monde differens lieux aux Ames des trépassés, selon leurs divers genres de mort: par exemple les enfans morts-nés ne séjournoient pas avec ceux qui étoient morts de vieillesse, ni ceux qui mouroient de maladie avec ceux que l'on faisoit mourir pour leurs crimes, & même parmi ces derniers les parricides ne logeoient pas avec les autres meurtriers. Ils établissoient, comme on voit, plusieurs classes de chatimens & sans doute plusieurs classes de recompenses.

Les obseques & toutes les Ceremonies funebres étoient du département de la Prêtrise. On enterroit ordinairement les morts dans leurs jardins, ou dans leurs maisons: la Cour étoit l'endroit du logis que l'on choisissoit pour cela: quelquefois on alloit les enterrer aux endroits où l'on sacrifioit aux Idoles. Enfin on les bruloit souvent, après quoi l'on ensevelissoit leurs cendres dans les Temples, & avec elles les cendres des meubles, des utensiles & de tout ce que l'on jugeoit devoir leur être necessaire en l'autre vie. On chantoit aux funerailles, & même on faisoit des festins en cette occasion; usage, qui, tout ridicule qu'il est, n'a pû être encore aboli parmi quelques Nations Chrétiennes. Sur tout la maniere d'enterrer les grands Seigneurs étoit extrémement superbe: on portoit aux Temples leurs corps avec pompe & un grand cortége. (*b*) „ Les Prêtres venoient au devant avec leurs brasiers de copal chantant d'un ton melancolique des hymnes funebres, accompagnées du son lugubre & enroué de quelques flutes. Ils élevoient à diverses fois le corps enhaut durant qu'on sacrifioit ceux qui étoient destinés à servir ces morts distingués. On faisoit mourir (*c*) les Domestiques, afin qu'ils tinssent compagnie à leurs Maîtres. C'étoit une marque d'amour exquis, mais ordinaire aux femmes legitimes, de celebrer par leur mort les funerailles de leurs maris. On enterroit avec ces morts beaucoup d'or & d'argent pour faire les fraix du voiage, qu'ils croioient long & facheux. " Le Peuple imitoit les Grands à proportion de ses facultés. Les amis venoient faire des presens aux défunts, & leur parloient, comme s'ils eussent été vivans: soit qu'on brulât les Morts, ou qu'on les ensevelit, on pratiquoit toûjours les mêmes ceremonies. N'oublions pas que l'on portoit les Armoiries & les marques d'honneur du défunt, s'il étoit de qualité, & que le Prêtre qui faisoit l'Office mortuaire étoit revêtu de celles de l'Idole que (*d*) le Noble representoit. Les obseques duroient dix jours.

(*a*) Ecrivains Espagnols cités par *Purchas*.
(*b*) *Histoire de la Conquête du Mexique*.
(*c*) On sacrifioit même le Prêtre, ou le Chapelain de ce grand Seigneur: ses boufons faisoient aussi le voiage avec lui pour le divertir en chemin.
(*d*) C'étoit un usage établi chez les Mexicains.

Les CEREMONIES *qu'ils pratiquoient à la mort de leurs* EMPEREURS.

(*a*) L'orgueil & la vanité faisoient chez les Mexicains, comme chez le reste des hommes, un dernier effort à la mort du Prince. Si un mourant reconnoit de bonne foi à sa derniere heure le neant des grandeurs humaines, il n'en est pas tout-à-fait ainsi de ceux qui restent après lui. Divers interêts faux ou veritables les obligent à étoufer des idées dont ils sentiront tôt on tard la force. Lorsque l'Empereur étoit malade, on mettoit un masque sur la face des Idoles, & l'on ne l'otoit plus que le Prince ne fut ou mort ou guéri. S'il mouroit, on publioit sa mort & un ordre pour le pleurer dans toute l'étendue de ses Etats. Toute la Noblesse étoit invitée à ses funerailles. Les quatre premieres nuits d'après la mort on faisoit garde autour du corps de l'Empereur, après cela on le lavoit, on prenoit un toupet de ses cheveux, que l'on conservoit comme une Relique, parce que, selon les Mexicains, ce toupet representoit l'ame. On lui mettoit une émeraude dans la bouche, on l'enveloppoit dans dix-sept mantes d'un travail exquis, sur la derniere de ces mantes on voioit l'Image de la Divinité qui avoit été particulierement l'objet de la devotion du souverain: on lui mettoit un masque sur la visage & on le portoit ainsi dans le Temple de cette Idole. Le Clergé du Temple le recevoit à la porte en chantant à la Mexicaine l'Office des Morts. Ensuite le Grand Prêtre prononçoit quelques parolles, & l'on jettoit le corps dans le feu avec tout ce qui lui étoit destiné: on étrangloit un chien, qui devoit être son guide en l'autre Monde, on lui sacrifioit plusieurs jours de suite un grand nombre d'esclaves & d'autres gens pour l'aller servir. Enfin on enfermoit les cendres & le toupet de cheveux en un cercueil orné par dedans de toute sorte de peintures d'Idoles, & sur le cercueil l'on mettoit l'image du Prince défunt. Tel étoit le dernier Acte d'une ceremonie où tout ce que l'homme voit de plus éclatant alloit se perdre parmi les vers & la pourriture.

Les Rois de Mechoacan étoient à peu prés ensevelis avec le même appareil. La Planche represente ici, outre les Ceremonies funebres des Mexicains, celles de *Venezuela*, sur lesquelles il n'y a rien à dire de particulier.

(*a*) *Purchas.*

RE-

IDOLES de CAMPÊCHE et de IUCATAN.

B. Picart sculp. dir. 1723

IDOLES de TABASCO.

RELIGION *des Peuples de Campeche, Jucatan, Tabasco, Cozumel,* &c.

Les Divinités que la figure presente ici étoient adorées à *Campeche*, & peut être ailleurs. Les devots de la Côte Orientale du Mexique alloient sacrifier aux Idoles dans l'Ile *des Sacrifices.* L'Auteur de *l'Histoire de la Conquête du Mexique* n'en donne pas la description, il se contente de dire, „ que les Espa-„ gnols y rencontrerent des Idoles de differentes figures, & toutes horribles. „ Elles étoient, ajoute t'il, posées sur des autels où l'on montoit par des „ degrés, proche desquels il y avoit six ou sept corps humains immolés de-„ puis peu, & mis en quartiers, après leur avoir arraché les entrailles. "

On voioit autrefois à Campeche un theatre quarré bâti de terre & de pierre, haut d'environ quatre coudées. Il y avoit sur ce theatre la figure en marbre d'un homme que deux animaux de forme extraordinaire sembloient vouloir déchirer. Il y a avoit aussi, & tout prés de cette figure, la representation d'un serpent de quarante sept pieds de longueur & gros à proportion, qui engloutissoit un lion. Ces deux dernieres figures étoient de marbre comme les autres, & renfermées en quelque façon par des palissades. On voioit sur le pavé des arcs & des fleches, des os & des têtes de morts. C'est (*a*) tout ce qu'on nous aprend de ces figures qui pouvoient bien être mysterieuses.

Les Peuples de Jucatan avoient aussi une espêce de Circoncision : mais on ne nous aprend pas si elle étoit autre chose que ce qui a été rapporté en parlant des Ceremonies pratiquées par les Mexicains à la naissance de leurs enfans. On trouva des Croix chez ces mêmes Peuples: il seroit difficile de dire l'usage que ces Idolatres en pouvoient faire, & quelle en étoit l'origine ; car on ne sauroit faire aucun fond sur ce qu'ils dirent aux Espagnols, *qu'autrefois un personnage plus beau que le soleil passa dans cette Province & laissa aux habitans ce monument de son passage.*

L'Ile de *Cozumel* portoit (*b*) dit on, le nom de l'Idole que les habitans „ adoroient. Le Temple de cette Idole étoit de figure quarrée, bâti de pier-„ re & d'une architecture passable. L'Idole avoit la figure d'homme, mais „ d'un air terrible & afreux. " On avoit ménagé derriére l'Idole une fausse porte, par laquelle le Prêtre rendoit les Oracles sans être aperçu ; mais les devots, qui venoient adresser leurs vœux à l'Idole, s'imaginoient bonnement qu'elle repondoit. (*c*) On y voioit quelques autres figures de marbre & de terre qui ressembloient à des ours. Ces Dieux étoient, nous dit on, les Divinités domestiques, ou les *Lares* des habitans.

Dans cette même Ile le Dieu de la pluie étoit adoré sous la forme de la Croix. En tems de sécheresse on alloit en procession la prier de faire pleuvoir. On lui sacrifioit des cailles, on lui offroit des parfums exquis, on l'arrosoit d'eau, & l'on réiteroit sans doute si long-tems & si souvent les offrandes, les prieres & les aspersions, qu'enfin les nuages avoient le loisir de se former. Il pleuvoit : voilà le miracle.

Les

(*a*) *Dans Purchas.*
(*b*) *Hist. de la Conquête du Mexique.*
(*c*) *Dans Purchas.*

Les Idoles de *Tabaſco*, & les ſacrifices qu'on leur faiſoit, ſont repreſentés dans cette figure. On arrachoit le cœur aux victimes, après leur avoir ouvert l'eſtomac : enſuite on poſoit, ou, pour mieux dire, on enchaſſoit le corps tout ſanglant de la victime dans un creux pratiqué à l'endroit du col du lion que la figure repreſente. Le ſang de celui qu'on avoit ſacrifié de la ſorte tomboit dans un reſervoir de pierre, au bord duquel on voioit une figure humaine de pierre, qui paroiſſoit regarder avec attention le ſang de la victime immolée. Pour ce qui eſt du cœur que le Sacrificateur lui arrachoit, il en frottoit la face de ſon Idole & le jettoit enſuite dans un feu allumé exprès.

RELIGION *des Peuples de* NICARAGUA.

Ces Peuples ſacrifioient des hommes à la maniére de leurs voiſins. Ils adoroient le Soleil & pluſieurs autres Divinités. Entre leurs Prêtres il y en avoit que l'on pouvoit regarder comme des Confeſſeurs, puis qu'ils étoient deſtinés à recevoir les confeſſions & ordonner les pénitences. Ils indiquoient auſſi les fêtes & les autres ſolennités. Ils preſcrivoient la forme des ſacrifices, donnoient le formulaire des prieres &c. Ces Prêtres obſervoient le Celibat.

A l'égard des Sacrifices, voici ce qu'ils pratiquoient de plus remarquable. Le Sacrificateur tournoit trois fois autour de la victime (c'étoit un priſonnier de guerre) en chantant d'un ton lamentable. Enſuite il lui ouvroit l'eſtomac; de ſon ſang il s'en frotoit le viſage, partageoit le corps après en avoir tiré le cœur. Le Sacrificateur donnoit ce cœur au grand Prêtre, les pieds & les mains de la victime au Roi, le reſte au Peuple. La tête étoit miſe ſur un poteau, qui portoit le nom de la Province avec laquelle on étoit en guerre: il eſt aiſé de comprendre que le priſonnier ſacrifié en étoit originaire. Souvent on ſacrifioit ſous ces poteaux des enfans & même des hommes du païs : mais avant de les immoler il falloit les achetter, & il étoit permis à un pere de vendre ſon enfant pour cette cruelle ceremonie. Ceux qui avoient le bonheur d'être ſacrifiés de la ſorte jouiſſoient des priviléges de l'Apotheoſe: Ils paſſoient de cette vie mortelle à l'immortelle. Toutes les Ceremonies ſont accompagnées de prieres, de vœux, de retours ſinceres aux Dieux, & de Proceſſions à leur honneur. Les Prêtres y aſſiſtent en mantes de coton qui deſcendent juſques ſur les jambes; les ſeculiers portent des bannieres où ils repreſentent à leur mode les Images des Dieux pour leſquels ils ont de la devotion; les jeunes gens s'y trouvent avec l'arc & la fléche à la main. A la tête des devots marche le grand Prêtre portant l'Image d'une Divinité du païs au bout d'une lance. Les Prêtres vont chantant juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé à l'endroit où l'Idole doit faire halte. Alors on jonche de toutes ſortes de fleurs la place où elle eſt poſée. On ceſſe le chant, le grand Prêtre ſe tire du ſang de quelque partie de ſon corps à l'honneur du Dieu. Les devots de la Proceſſion l'imitent : les uns ſe ſaignent à la langue, les autres aux oreilles & les autres beaucoup plus bas : à la diſcretion du devot: mais quelle que ſoit la partie qui ſoufre l'operation, le ſang qui en coule ſert à colorer le viſage de l'Idole. Pendant ces actes de devotion, les jeunes gens danſent & ſe rejouïſſent. Quelquefois on conſacre le maïz en ces Proceſſions. La conſecration qui ſert à le ſanctifier eſt aſſés extraordinaire. Ils l'arroſent d'un ſang dont la proprieté n'eſt pas d'inſpirer aux hommes des œuvres de ſainteté. La Conſecration eſt ſuivie de la manducation.

Leurs

Leurs Temples ſont bas : les appartemens en ſont obſcurs. (a) Devant un de ces Temples on voioit le grand Autel. C'eſtoit là que le Sacrificateur faiſoit au peuple une exhortation qui ſervoit de préliminaire au ſacrifice.

Leurs CEREMONIES *Nuptiales*.

Quoi que la Polygamie leur ſoit permiſe, ils n'ont pourtant qu'une épouſe legitime. Le Prêtre prend le fiancé & la fiancée par le petit doit, les conduit dans une chambre près d'un feu allumé pour cette Ceremonie. Il les inſtruit particuliérement de leur devoir & de tout ce qu'il croit neceſſaire en ce paſſage d'une condition à l'autre, beaucoup plus perilleux à la verité pour nous que pour les maris du Nouveau Monde. Dès que le feu eſt éteint, l'époux & l'épouſe ſont cenſés mari & femme : mais ſi celle-ci priſe de bonne foi pour vierge ſe trouve toute autre à l'examen, le mari la repudie ſans autre façon, à moins qu'il ne veuille bien s'en rapporter à ſon Cacique, & lui remettre la verification de la virginité de cette Novice. Le divorce eſt la ſeule peine qui ſoit impoſée à celle qui viole la fidelité conjugale ; il eſt vrai qu'on lui défend le mariage ; mais en eſt elle plus malade ? Cependant en certaines fêtes de l'année le mari accorde à ſa femme la permiſſion de lui donner un Vicaire. C'eſt entrer de meilleure grace dans la legende des cocus. Il eſt même à préſumer, que le vrai moien de trouver quelque conſolation dans le cocuage, & peut-être d'éviter de tomber ſous ſa juriſdiction, c'eſt de permettre & non de défendre. Après cela quelque atteinte que ſoufre l'himen,

Maris c'eſt la plus ſure route
De ne voir goute,
Ou bien d'en faire le ſemblant.

On rapporte qu'en ce païs là les parens de la femme adultere ſont deshonorés ; que celui qui viole une fille eſt fait eſclave ou condamné à paier ſa dot, que l'eſclave qui a commerce avec la fille de ſon Maître eſt enterré vif avec elle ; & que pour prévenir tous ces accidens, il y a des maiſons de joie. Ajoutons qu'il y a beaucoup de contradictions en tous ces uſages.

Le lecteur remarquera que nous avons parlé des coutumes de ces peuples comme ſi elles ſubſiſtoient actuellement. Cependant il y a grande apparence que ſi elles ſubſiſtent, ce n'eſt plus que chez un petit nombre d'Indiens renfermés dans les bois ou dans les montagnes. Le Chriſtianiſme les a generalement abolies.

(a) *P. Martyr. Deccad. de Reb. &c.*

RELIGION *des Peuples de* DARIEN, *de* PANAMA, *de la* NOUVELLE GRENADE *&* *de* CUMANE.

On nous aſſure que les Indiens de la Province de Darien n'ont ni Temple, ni Autel, ni autres marques exterieures de Religion : (*a*) cependant ils croient qu'il y a un Dieu au Ciel, & ce Dieu c'eſt le Soleil mari de la Lune. Ils adorent également l'un & l'autre. Pour ce qui eſt du mauvais Principe, ils le craignent à cauſe qu'il leur fait du mal, & l'adorent afin qu'il leur faſſe du bien. Ils lui preſentent des fleurs & des fruits, des parfums & du maïz. A l'égard de ſes frequentes apparitions, on peut bien croire, ſans faire tort à ſon jugement, que c'eſt l'éfet de leur imagination, peut-être de leur melancolie & peut-être auſſi des tromperies de leurs Prêtres. Ceux-ci joignent à la Prêtriſe la Medecine & la Politique. N'oublions pas qu'ils ſont encore les Miniſtres de la guerre.

(*b*) Les prétendues conjurations magiques de ces Prêtres ſe font en ſecret. Beaucoup de cris & de contorſions, des grimaces & des hurlemens qui n'ont rien de commun, perſuadent bien-tôt le myſtere à des Peuples auſſi ignorans que ceux-là. Les cris réiterés de ces devins imitent, dit on, celui de bêtes & quelquefois le chant des oiſeaux. A ces cris ſe joint le bruit de certaines pierres, qu'ils frappent ſans doute en obſervant quelques cadence, le ſon d'une eſpece de tambour fait de canes, celui d'une flute faite de la même matiére & ſi l'on y ajoute celui que peuvent faire quelques os de bêtes attachés enſemble, en voilà autant qu'il en faut pour donner une idée complette de la muſique qui accompagne les enchantemens de ces Prêtres. Cependant ils ne hurlent pas toûjours: un profond ſilence ſuccede au bruit, & l'Oracle repond enfin.

(*c*) Pour ce qui regarde la maniére de guerir les malades, elle eſt des plus ſinguliéres. „ Ils font aſſeoir le malade ſur une pierre, (ou ailleurs n'importe) enſuite le Prêtre-Medecin prend un petit arc & de petites fléches, les „ tire le plus vite qu'il lui eſt poſſible contre le corps de ſon malade, qui eſt tout nud. Leur adreſſe à tirer de l'arc les fait toûjours „ viſer fort juſte, & de plus il y a un arrêt à la fleche, afin qu'elle ne „ penetre qu'autant qu'il le faut. Si la fléche ouvre une véne remplie de vent, „ & qu'alors le ſang en ſorte avec quelque impetuoſité, le Medecin & ceux qui „ ſont preſens à l'operation ſautent de joie & temoignent par leurs geſtes que „ l'operation eſt heureuſe. “

Les Indiens qui habitent entre *Carthagene* & *Panama* adoroient autrefois, & peut-être adorent encore, les aſtres & le Demon, c'eſt-à-dire le mauvais Principe. Comme le ſyſteme de leur Religion ſe reduit à ce que nous avons rapporté de ceux de Darien, nous n'en dirons pas davantage en cet endroit. Ceux qui habitent plus avant dans les terres & dans ces lieux où (*d*) les Rois Indiens avoient leurs Palais (*e*) ſur des arbres adorent auſſi le Soleil & ſemblent le reconnoître pour leur principale Divinité.

Rio

(*a*) *Purchas.*
(*b*) *Voyage de Wafer* à la ſuite des *Voyages de Dampier.*
(*c*) Idem Ibid.
(*d*) *P. Martyr Decad. de Reb. Occ.*
(*e*) Depuis Carthagene & Sainte Marthe juſqu'aux environs de *Macaraibo.*

Rio Grande, qui va ſe jetter dans le Golfe d'*Uraba*, s'appelloit autrefois *Dabaiba* du nom d'une Idole fort celebre parmi ces Indiens. On y alloit en pelerinage, on lui bruloit des eſclaves en ſacrifices. La maniere de rendre ſes devoirs à ce Dieu ou à cette Deeſſe conſiſtoit en de longs jeunes de trois ou quatre jours, en des auſterités pareilles à celles que nous avons déja décrites, & en menues devotions, comme ſoupirs, gemiſſemens, exſtaſes &c. (*a*). Nous adorons, dirent ils aux Eſpagnols qui les queſtionnoient ſur leur Religion, un Dieu Createur, du Ciel & de la Terre. *Dabaiba* eſt ſa mere. Cette *Dabaïba* étoit ici bas une femme très vertueuſe & par conſequent fort eſtimée: après ſa mort elle fut deifiée & devint mere de Dieu. Lors qu'elle eſt en colere elle envoie ſur les hommes les éclairs & le tonnerre. Voilà à quoi ſe reduit la Religion de ces Peuples.

Leurs Prêtres font vœu de continence, & s'ils le rompent on les lapide, on les brule ſans remiſſion. Pour les devots, en tems de jeune ils s'éloignent de leurs femmes. Malgré la rigueur avec laquelle on punit l'incontinence des Prêtres, ils conſervent l'autorité que la prêtriſe s'eſt univerſellement arrogée: on ne fait rien ſans leur avis.

On nous dit que les Indiens de la Vallée de Tunia adorent le Soleil & la Lune, & une Idole nommée *Chiappen*. Avant que d'aller à la guerre on lui ſacrifie des eſclaves & des priſonniers & on teint le corps de l'Idole avec le ſang de la victime: ils ne font aucune entrepriſe ſans lui demander conſeil & ſans implorer ſon aſſiſtance: pour cet éfet ils pratiquent une longue pénitence de deux mois, pendant laquelle ils s'abſtiennent de ſel & de femmes. Pourquoi s'abſtiennent ils du ſel? On ne le dit pas. Ils ont, ou du moins ils avoient, au tems de l'arrivée des Eſpagnols chez eux, des maiſons de diſcipline ou des ſeminaires pour élever les filles & les garçons.

Il n'y a pas beaucoup de choſes à dire ſur les cures de leurs Prêtres. Quand ils ne peuvent venir à bout de guerir les malades, ils les abandonnent à leurs Dieux: mais avant que d'en venir là ils mettent la main ſur la partie malade, marmottent methodiquement quelques parolles, font une inciſion & donnent quelque bruvage.

Cumane & Paria (*b*) reconnoiſſent pour leurs Dieux le Soleil & la Lune: le tonnerre & les éclairs ſont les ſuites de la colere du premier, & lors qu'il s'éclipſe ils mettent en uſage les plus grandes mortifications pour lui faire revenir la lumiére. On s'arrache les cheveux, on ſe perce avec des arrêtes de poiſſons; les femmes ſe déchirent le viſage, les filles ſe tirent du ſang des bras. Cependant le Soleil reprend des forces qu'il n'a perdues que dans l'imagination des ignorans: mais tout le monde n'eſt pas obligé d'être Aſtronome. Ces Peuples croient encore que les Cometes ſont mauvaiſes & dangereuſes: à cauſe de cela ils font grand bruit, ils battent ſur une eſpece de tambour, ils les conjurent, pour leur faire peur, & les éloigner. Au culte du Soleil & de la Lune ils joignent celui de quelques autres Idoles, & parmi ces dernieres on remarque ſur tout une Croix de Saint André qui garantit des ſpectres & de tous les mauvais Génies qui courent la nuit. On aſſure que cette raiſon les oblige d'attacher leurs enfans à cette Croix.

(*c*) Outre certaines compoſitions faites de racines & d'herbes melées ſouvent

(*a*) Tiré de *Purchas*.
(*b*) Auteurs Eſpagnols cités par *Purchas*.
(*c*) *Purchas* Ibid. & *Coreal* dans ſes Voyages.

vent avec de la graiſſe d'oiſeaux ou de bêtes à quatre pieds, à quoi ils ajoutent pluſieurs choſes dont le Peuple n'a pas connoiſſance, les Prêtres-Medecins de Cumane emploient dans leurs cures l'art de ſucer le mal avec la bouche. Ils accompagnent ces deux methodes d'une gravité qui ne laiſſe pas d'être prévenante, & marmottent en même tems diverſes parolles pour aider à l'operation : ſi malgré leurs ſoins la gueriſon ne ſuit pas, il faut, diſent ils, que le malade ſoit poſſedé d'un mauvais eſprit. Alors le Prêtre-Medecin frote vigoureuſement ſon malade, recommence à marmoter, conjure l'eſprit prétendu, & pour le mettre dehors ſuce de toute ſa force. Enſuite il prend un morceau de bois dont la vertu n'eſt connue que de l'Operateur qui s'en ſert pour froter la bouche, le goſier & l'eſtomac de ſon patient, & cela avec une telle violence qu'enfin le malade rend juſqu'au ſang. Auſſitôt l'Operateur redouble les conjurations, frape du pied, crie, & geſticule à nouveaux fraix : enfin le Diable ſe montre. C'eſt quelque choſe qui ſort du corps du malade, ou qui paroit en ſortir par un tour de paſſe-paſſe du Prêtre. On porte cela hors de la Cabane en prononçant ces parolles qui peuvent avoir leur vertu ſecrette; *que le Diable s'en aille d'ici.* Après tant de peines & de ſoins ſi le malade vient à mourir, *ſon heure étoit venue*, repond le Prêtre Opérateur : mais celui-ci n'en vaut pas moins dans l'eſprit du Peuple.

Les Prêtres ſont conſultés ſur les afaires de paix & de guerre. Ils vont interroger leurs Dieux dans des caves ou en quelques endroits écartés. Ils choiſiſſent volontiers la nuit pour leurs ceremonies magiques; & plus elle eſt noire, mieux elle vaut. Ils évoquent les Demons par des cris, beaucoup de bruit, & des chants magiques en preſence de pluſieurs jeunes gens. Celui qui conſulte de leur part l'Oracle de l'Idole eſt aſſis : ils ſont debout. Quand le Diable vient, le Magicien obſerve de faire beaucoup moins de bruit, & quand il eſt arrivé, le bruit ceſſe entierement : le Magicien ſe proſterne & donne le ſignal de l'hommage. Voilà ce que nous raccontent ces vieux Ecrivains Eſpagnols témoins oculaires des ancienes ſuperſtitions du Nouveau Monde. Ils ajoutent qu'un jour quelques Moines entreprirent d'exorciſer le Prêtre qui évoquoit le Demon, & qu'à force de ſignes de Croix & d'eau benite, qu'une étole miſe au col du Magicien ſeconda merveilleuſement, il repondit fort pertinemment à toutes les queſtions que les Moines firent au Demon. Entr'autres choſes ils lui demanderent en quel lieu les ames des Indiens iroient après leur décés. Il repondit en enfer.

Ceux que l'on deſtine à être Prêtres ſont dés l'enfance initiés à la Prêtriſe. On fait faire à ces jeunes gens une retraite de deux années au millieu des bois, ils ne mangent de rien qui ait du ſang, ne voient point de femme, oublient leur parenté & ne ſortent point des cavernes. Les vieux *Piaias*, c'eſt ainſi que s'appellent les Prêtres de ces Indiens, vont les viſiter & les endoctriner de nuit. Lors que le tems de la retraite des jeunes Candidats eſt accompli, les *Piaias* leur donnent un certificat par le moien duquel ils ſont reconnus Prêtres licenciés & Docteurs és Arts, en Medecine & en Magie.

Leurs

Leurs CEREMONIES *de* GUERRE, &c.

Les Indiens de Darien, de même que ceux de l'Amerique Septentrionale, font une Tabagie ſolennelle pour prendre leurs reſolutions de guerre. Comme entr'eux il ne s'agit ni de Diettes, dont on attend le reſultat pendant des années entieres, ni de ſubſides difficiles à fournir, ni de taxes & d'impots, qui ſont les fruits de l'eſprit d'un partiſan, on peut croire que le coup part de la main preſque auſſi vite que la reſolution eſt priſe de faire la guerre. Les femmes y marchent comme les hommes, & manient beaucoup mieux l'arc & la fléche, que les notres l'aiguille & la quenouille. Ils brulent leurs priſonniers de guerre, mais avant que d'en venir à l'execution ils *(a)* leur arrachent une dent. Ceux de *Panama* imitent cette coutume de leurs voiſins de Darien. Que cet uſage ait quelque choſe de religieux, c'eſt dequoi il ne faut pas douter; puiſque le ſerment le plus ſolennel des derniers *(b)* c'eſt *par la dent.*

Les Indiens de Darien & de Panama n'aſſiſtent jamais au Conſeil de Guerre ou d'Etat qu'en habit decent, c'eſt-à-dire la toile de coton ſur le corps, l'écharpe ſur les cuiſſes, l'anneau ſur le né ou ſur la bouche, le collier de dents, de coquilles, ou de raſſade autour du col: qu'on ne s'attende pas à trouver en ces colliers la legereté des notres. Ceux de ces Indiens peſent juſqu'à vint-cinq ou trente livres, & deſcendent fort ſouvent juſqu'au nombril. Tel d'entr'eux en porte même pluſieurs à la fois, mais alors ils ne peſent tous enſemble que la valeur d'un grand Collier. On ne va pas au Conſeil en cet attirail de Ceremonie, les femmes ſuivent les hommes & portent après eux les ornemens dont ils doivent ſe revêtir quand ils ſont obligés de ſe trouver au Conſeil. Du reſte ces Conſeillers s'embaraſſent peu de la gravité néceſſaire en cette occaſion. Ils danſent ſans façon en leurs habits de ceremonie. Après qu'ils ont pris leurs places, un jeune garçon allume un rouleau de tabac & mouille un peu l'endroit qu'il vient d'allumer, afin que le tabac ne ſe conſume pas trop vite; enſuite il le met à la bouche en guiſe de pipe & s'en va de rang en rang le rouleau de tabac à la bouche fumer au né de Meſſieurs les Conſeillers, qui reçoivent cette fumée avec toute la ſatisfaction poſſible, & la regardent ſans doute comme un ſigne d'honneur & de reſpect.

Tous ces Peuples ne font aucun quartier à leurs ennemis: s'ils ne les maſſacrent pas ſur le champ, c'eſt pour les ſacrifier à leurs Idoles, pour les aſſommer, ou pour les bruler en leurs aſſemblées ſolennelles. La crainte de la mort vaudroit mille morts au priſonnier, ſi les Indiens ne témoignoient dans leur eſclavage une intrépidité qu'il eſt difficile de comprendre, & dont peut-être le fond n'eſt pas abſolument mépriſable. *(c)* Les Indiens de la Nouvelle Grenade & de Cumane châtrent les jeunes gens qu'ils font priſonniers, & les engraiſſent enſuite, s'imaginant qu'il en eſt des jeunes hommes comme des chapons. Ils portent au col les dens des ennemis qu'ils ont maſſacrés. Ils obſervent de faire marcher toujours une Idole à la tête de leurs Armées & lui ſacrifient avant le combat des captifs ou des eſclaves.

Vv 2 Ceux

(a) *Purchas.*
(b) *Voyage de Wafer* à la ſuite de ceux de *Dampier.*
(c) Auteurs cités par *Purchas.*

Ceux de Venezuela peignent ou *rocouent* autant de parties de leur corps qu'ils ont tué d'ennemis. Au premier ennemi tué on ſe peint les bras ; au ſecond la poitrine, au troiſième ils tirent des lignes de couleur depuis le né juſqu'aux oreilles.

Leurs CEREMONIES NUPTIALES & FUNEBRES.

Les Indiens de Darien ont pluſieurs femmes : ils peuvent même s'en defaire en les vendant auſſi-tôt que le dégout commence à leur prendre. Outre cela ils ont des femmes publiques, & s'il en faut croire les relations, leurs filles ne ſont pas cruelles : Cependant comme elles tiennent pour un grand afront une groſſeſſe prématurée, elles mettent d'abord en uſage certaines herbes qui procurent l'avortement.

Dès que les filles de *Darien* & de *Panama* ont atteint l'age nubile, & donné quelques ſignes de maturité on leur donne le tablier, elles ne paroiſſent plus en public. Au logis elles ſe voilent le viſage : même devant leur pere. Heureuſement pour elles on les marie promtement & l'on prévient ainſi les dangereuſes inſinuations d'un (*a*) maitre, qui ſouvent ſans égard pour l'honneur des familles, détruit en un moment tout ce que la vertu préche à la jeuneſſe pendant quatorſe ou quinſe ans „ Tous les Indiens de l'Amerique, (*b*) dit *Coreal*, ſont „ grans partiſans de la Nature & croient qu'il ne faut pas la laiſſer oiſive : auſſi „ en fait d'amour, ni les filles, ni les garçons ne ſoupirent pas long tems & „ ne ſongent point du tout à faire des réfléxions qui les empêchent de ſe ſatis„ faire. J'attribue à la promtitude avec laquelle les jeunes gens ſe marient & à la „ facilité qu'on trouve à ſe lier par les nœuds de l'himen la rareté des adulte„ res parmi les Sauvages. "

„ Pour les Mariages, ils n'y ſont pas beaucoup de façon. Toute la recher„ che & toute la galanterie conſiſte de part d'autre à ſe demander ; car au„ moins eſt il permis à la fille d'inſinuer, qu'elle voudroit bien d'un tel ; au „ lieu que parmi nous la regle de la bienſeance veut qu'une fille ne faſſe au„ cune declaration. Après s'être demandé & accordé on ſe marie d'abord „ & tous ceux qui ſont invités à la ceremonie des noces apportent chacun un „ preſent. Ces preſens ſont des haches & des couteaux de pierre, du maïz, „ des œufs, des fruits, de la volaille, des hamacs, du coton &c. Ils laiſſent „ leurs preſens à l'entrée de la cabanne, & ſe retirent enſuite juſqu'à ce que „ la Ceremonie de faire les preſens ſoit achevée. Après cela on ſonge à cé„ lebrer la noce, dont voici la ceremonie. Celui qui ſe marie preſente à „ la porte de la cabane à chacun des convives une calebaſſe pleine de *Chicali*, „ qui eſt la boiſſon ordinaire de ces Indiens. Tous ceux qui ſont de la no„ ce boivent ainſi à la porte, même les petits enfans : après quoi les peres „ des nouveaux mariés entrent auſſi tenant leurs enfans. Le pere du garçon „ fait ſa harangue à l'aſſemblée tenant à la main droite l'arc & une fléche dont „ il preſente la pointe. Enſuite il danſe & fait diverſes poſtures biſarres, qui ne „ finiſſent pas qu'il ne ſoit accablé de fatigue & de ſueur. La danſe achevée, „ le pere du garçon ſe met à genoux & preſente ſon fils à la fiancée, dont le pe-

„ re,

(*a*) l'Amour.
(*b*) Tome 2. de ſes Voyages.



MARIAGE des INDIENS du PANAMA.



B. Picart delineavit 1723.

Les PARENS & les AMIS DÉFRICHANT la TERRE qui est destinée aux NOUVEAUX MARIÉS.

„ re, à genoux comme celui du marié, tient pareillement par la main: mais „ avant que de ſe mettre à genoux le pere de la fille danſe à ſon tour, & „ fait les mêmes poſtures que le premier. A peine les civilités ſont elles fi- „ nies de part & d'autre, que le Paranymphe du marié avec le reſte de ſa „ ſuite courent aux chams la hache à la main en ſautant & cabriolant pour „ abatre les arbres qui occupent le terrain où doivent loger les deux conjoints, „ & tandis que les hommes défrichent cette terre, le Paranymphe de la mariée „ & toute ſa ſuite y ſement les grains. "

(a) Le Pere de la mariée, (à défaut du Pere, l'oncle, ou quelqu'autre proche parent,) la garde à vue une ſemaine dans l'apartement où il couche u-ne. Eſt-ce un éfet de l'afection paternelle, ou de la repugnance de l'épouſe, qui ne peut ſe reſoudre à ſe jetter bruſquement entre les bras d'un époux? On n'en dit rien; & quoiqu'il en ſoit au bout de huit jours elle eſt remiſe au mari.

Les femmes ſont ſujettes, nous l'avons dit en *(b)* un autre endroit: mais en ſont elles plus malheureuſes? Elles ne connoiſſent rien de meilleur que leur condition. Cette Polygamie, qui efraieroit nos Dames, & peut-être les rendroit plus ſouples & plus retenues lors qu'elles ſe verroient environnées de pluſieurs rivales, ne cauſe pas la moindre émotion aux Americaines. Celles de Darien & de Panama s'occupent non ſeulement à tous les ouvrages domeſtiques, mais même à labourer, bêcher & défricher les terres, à ſemer le maïs, à planter, à tailler les arbres. Cela paroit rude: mais les femmes du premier age n'en faiſoient pas moins & la coutume fait tout. Les Indiennes ne ſont pas nées pour les débauches de table, ni pour paſſer les nuits à jouer aux cartes & courir le bal. Cette vie pourroit leur paroître auſſi laborieuſe qu'à nous celle de labourer un champ, ou de ſuivre un mari à la guerre. *(c)* „ Quoique les femmes de l'Iſth- „ me de Panama ſoient ainſi emploiées à toute ſorte d'ouvrages ſeriles, ſoit à „ la maiſon, ſoit à la campagne, & qu'elles ſoient même en quelque maniere „ les eſclaves de leurs maris; cependant elles s'acquittent de leurs devoirs avec „ tant de promtitude & ſi gaiement, qu'il ſemble que ce ſoit plûtot par leur „ choix, que par aucune néceſſité qu'on leur ait impoſée. Elles ſont en géne- „ ral d'un bon naturel, civiles & obligeantes les unes envers les autres, ſur tout „ à l'égard des étrangers, & prêtes à leur rendre tous les ſervices qui ſont dûs „ legitimement à leurs époux. Elles ont pour eux beaucoup de reſpect & de „ ſoumiſſion, & ceux-ci ne manquent ni d'amitié ni de complaiſance. Je n'ai „ jamais vû, ajoute l'Auteur que nous citons, aucun Indien battre ſa femme, „ ni lui dire des injures. "

A l'égard des enfans *(d)* dès qu'ils ſont nés, on va les plonger dans l'eau froide. On en uſe de même envers l'accouchée. D'abord on attache l'enfant ſur une planche de bois de *Macau*, & comme il a toujours le dos apuié ſur cette planche, il ne court gueres le riſque d'être tortu ou boſſu. Filles & garçons, tout eſt nud comme Adam & Eve dans le Paradis juſqu'à l'age auquel les uns & les autres ceſſent d'être enfans. Pour lors les filles portent le tablier, & les garçons un entonnoir dont on comprend aſſés l'uſage.

Pour ce qui concerne leurs Ceremonies funebres, on n'en ſait que peu de choſe: ils donnent à manger aux ames & célebrent des anniverſaires pour les morts:

(a) *Voyage de Wafer* à la ſuite de ceux de *Dampier*.
(b) *Diſſert ſur les Peuples de l'Amerique*.
(c) *Voyage* de *Wafer* à la ſuite de ceux de *Dampier*.
(d) *Coreal*, *Wafer*, ubi ſup.

morts: c'eſt-à-dire que tous les ans ils portent un peu de maïz & de *chicali* ſur le tombeau du défunt. Ils ont quelque idée des peines & des recompenſes de l'autre vie.

Les Peuples de la nouvelle Grenade ne ſont pas moins *Polygamiſtes* que les autres: mais ils obſervent d'éviter dans leurs mariages les degrés de conſanguinité defendus par la Loi naturelle: par exemple ils ne prennent point leurs ſœurs en mariage. Les Caciques ont plus de femmes que le Peuple: les enfans de la plus aimée ſont les ſeuls & veritables héritiers.

Ils enſeveliſſoient leurs Caciques avec des colliers d'or garnis d'emeraudes, ou du moins ils enterroient avec eux ce qu'ils poſſedoient pendant leur vie, n'oubliant pas de mettre de quoi boire & de quoi manger près du corps. Le peuple imitoit ſes Souverains. Quelquefois les femmes ſuivoient leurs maris en l'autre Monde. (*a*) Une femme qui nourrit ſon enfant venant à mourir, il faut que l'enfant parte avec elle, car ſans cela, diſent ces Indiens, il reſteroit orphelin. On le met à la mamelle de la défunte. Ils ne croient pas qu'il y ait d'autres ames immortelles que celles de leurs grands hommes, & ſans doute auſſi de ceux qui ont été leurs ſerviteurs en ce Monde, puis qu'ils les leur donnent pour les ſervir après cette vie. Ils croient auſſi qu'un moien aſſuré pour avoir part à cette immortalité, c'eſt de mourir de gaieté de cœur, & de ſe faire enterrer avec ces grands hommes. Les plaiſirs de cette autre vie conſiſtent à manger, à boire, danſer, aimer, & à renouveller generalement toute la ſenſualité de la vie animale en certains païs délicieux.

Ils celebrent ſolennellement l'anniverſaire de la mort de leurs guerriers. Ces anniverſaires conſiſtent en regales à leur mode, & en chanſons mêlées de pleurs & de gemiſſemens pour l'amour des morts, ſans y oublier les louanges de ces heros & des maledictions contre l'ennemi. Si le heros dont ils celebrent la memoire eſt mort à la guerre & les armes à la main, l'ennemi en eſt plus ſolennellement maudit. On fait enſuite du mieux qu'on peut l'image de celui-ci, & on la met en piéce à la gloire du heros qu'il a tué: après cela on mange, on boit, ou s'enivre, on chante, on danſe. Le lendemain à la pointe du jour, on met l'image du défunt dans un grand canot plein de tout ce qui faiſoit plaiſir au heros pendant ſa vie. Souvent même on porte en proceſſion une partie de ces choſes: mais de quelque maniére que la Ceremonie s'acheve, toujours eſt il ſur que tout eſt brulé pour le ſervice du défunt. La joie & l'ivrognerie recommencent après cela, & les femmes s'y diſtinguent ſur tout le reſte de la troupe par des ſauts & des gambades qui très ſouvent font ſouffrir la modeſtie. La fête finit par un aſſoupiſſement univerſel que leur laiſſe la trop grande vivacité de la joie & la force de la liqueur. Pour les jeunes gens deſtinés à donner au premier jour des preuves de leur valeur, ils font une eſpece de ſacrifice aux ames de ces guerriers dont ils veulent ſuivre genereuſement les traces. Il eſt vrai que le ſacrifice eſt un peu étrange; car il conſiſte à faire avec un os de poiſſon bien aiguiſé, une inciſion à cette partie du corps qui fait préferer les charmes de Venus aux lauriers de Mars. Le ſang qui découle de la plaie eſt une libation religieuſe à l'honneur des morts.

Les Prêtres de Cumane (& ceux des Peuples voiſins) ont aſſés d'adreſſe pour ſe faire donner la commiſſion d'expedier la virginité des jeunes filles qui ſe marient. Il n'y a rien de plus particulier à dire ſur leurs Ceremonies nuptiales. Ils ont des filles qui font vœu de virginité & le tiennent au peril même de

(*a*) *Purchas.*



B. Picart, del. 1721.

Maniere dont les **PRÊTRES CARIBES** *souflent le Courage.*

de leur vie, puiſque toujours armées pour la chaſſe, à laquelle ces chaſtes guerrieres s'occupent uniquement, elles tuent hardiment celui qui menace de cueillir la fleur la plus belle & la plus rare qui ſoit au Monde, s'il faut en croire les connoiſſeurs.

Ces Peuples, & ceux de Venezuela brulent & reduiſent en poudre les corps morts de ceux qu'ils ont aimé pendant leur vie, & principalement de leurs Caciques: après cela ils détrempent cette poudre & l'avalent dans leur bruvage ordinaire. Leur deuil conſiſte à pleurer pluſieurs jours ſur les morts qu'ils ont aimé ou reſpecté. Voilà ce que repreſentent ici deux figures.

RELIGION *des Peuples de* CUBAGUA, *de la* CARIBANE *& de la Nouvelle* ANDALOUSIE.

On ne nous aprend autre choſe de la Religion de ces Peuples, ſinon qu'ils adorent le Soleil & la Lune, mais préferablement encore à ces Aſtres un mauvais être qui ne reçoit leurs hommages, qu'à cauſe du mal qu'il leur fait. Ceux de Paria adorent, à ce qu'on nous dit, les ſquelettes deſſéchés de leurs Ancêtres. Ces mêmes Peuples & ceux de la *Trinité*, s'imaginent auſſi que l'Aſtre du jour fait ſa courſe dans un char trainé par des tigres. (*a*) Cette opinion les engage à traiter ces animaux avec reſpect, & à leur abandonner pour leur nourriture ordinaire les cadavres de leurs morts. Ils conſervent même par tradition la memoire d'un embraſement que le Soleil excita, pour les punir d'avoir negligé d'expoſer leurs morts à ces animaux. L'Incendie fut des plus violens & conſuma une infinité d'habitans: mais nous arrêterions nous plus long-tems à de pareilles extravagances?

La planche repreſente une devotion de ces ſauvages meridionaux, que l'on pourroit fort bien regarder comme une charlatanerie de Prêtre, ſi la prévention que nous avons contre les Indiens Occidentaux nous permettoit de les croire capables d'être charlatans en des choſes qui demandent tant de bonne foi. Voici de quoi il s'agit.

Les Caribes de la *Caribane* reçoivent dans une Ceremonie ſolennelle ce qu'ils appellent *l'eſprit de courage*. Le don de cet eſprit ſe fait par les Prêtres qui commencent la Ceremonie par des chanſons & des danſes, où chacun écume & s'agite comme un Demoniaque. Un fort petit calme ſuccede à l'agitation violente, & pour lors l'on chante & l'on danſe avec plus de juſteſſe & de meſure. Tous ceux qui deſirent que les Prêtres leur communiquent l'eſprit ſe tiennent par la main & continuent à danſer ſans relache, pendant que trois ou quatre Prêtres entrent dans le cercle & courent ſur les danſeurs, les uns avec une calebaſſe au bout d'un bâton, les autres avec un long roſeau rempli de tabac allumé, dont ils ſouflent la fumée ſur les danſeurs en prononçant ces paroles: *Recevés tous l'eſprit de force par lequel vous pourrés vaincre les ennemis*. Cette formule fait préſumer que la Ceremonie eſt des plus religieuſes pour des gens, qui comme la plupart des Indiens Occidentaux, reduiſent leurs articles de foi à des danſes & à quelques hommages fort équivoques: car peut on dire autre choſe des deſcri-

Xx 2 pti-

(*a*) Purchas.

ptions que les Voyageurs nous donnent de l'Idolatrie Americaine ? A l'égard de ceux dont nous parlons maintenant, tout ce qu'on peut assurer de leur Religion c'est qu'elle consiste à craindre & prier l'Esprit malin, & à laisser en repos l'Etre qu'ils tiennent pour Dieu; que de plus il paroit que la destruction de leurs ennemis est pour eux un acte de vertu. Passons à leurs autres Ceremonies.

La GUERISON *de leurs* MALADES.

(*a*) Les Peuples de Paria plongent dans une riviere le malade qui est attaqué de la fievre, & le font ensuite courir à perte d'haleine & à coups de fouet autour d'un grand feu, après quoi ils le portent dans son hamac. Une longue abstinence est encore un des moiens qu'ils emploient pour la guerison de leurs malades. Quelquefois ils se servent de la saignée : alors ils ouvrent une des veines des reins.

Si la maladie est à peu près desesperée, on porte le malade en son hamac dans un bois : On suspend l'hamac entre deux arbres, & l'on danse toute la journée autour du malade. Dès que la nuit est venue, on lui laisse dequoi se nourrir pour quatre jours, & on l'abandonne a son sort : s'il guerit à la bonne heure. Les parens se mettent en fraix pour s'en rejouir : mais après tout s'il expire, on ne s'en inquiéte guéres.

Leurs CEREMONIES NUPTIALES *&* FUNEBRES.

Il n'est pas nécessaire de repeter que la Polygamie n'est pas moins à la mode en Caribane que dans les autres Païs des Indes Occidentales. Les Caciques ont beaucoup de femmes (*b*) & même ils en tiennent de relai sur la route lors qu'ils se mettent en voiage. Le peuple prend autant de femmes qu'il peut, ou qu'il veut en nourrir: mais en géneral on ne fait pas dificulté d'en ceder l'usage aux bons amis & aux étrangers qu'on respecte. Cette galanterie ne détruit pas la proprieté : cependant on nous assure que les maris Caribes repudient leurs femmes, lors qu'elles manquent à la fidelité conjugale.

Quand les filles sont devenues nubiles, on les enferme pour deux ans; & pendant ce tems là il leur est defendu de se couper les cheveux. Ce terme étant expiré, on travaille à les placer. Les fiançailles se font aux dépens des bons amis qui apportent de quoi manger & bonne provision de bois pour bâtir la cabanne des futurs conjoints. Un ami du marié lui coupe les cheveux sur le front; une bonne matrone Caribe en fait autant à la mariée, & voilà un mariage. On célebre les noces en mangeant & buvant bien. Le Prêtre vient sans délai apposer le seau de la benediction à l'hymen, après quoi sa reverence rend au mari l'épouse qu'il a promue de l'état de fille à celui de femme. N'oublions pas que celle qu'on traite de cette sorte est la seule

(*a*) *De Bry* part. X. Americæ.
(*b*) Auteurs cités par *Purchas*.



Maniere dont les SAUVAGES de PARIA gouvernent leurs MALADES.



B. Picart sculp. dir. 1723.

DANSE des SAUVAGES de PARIA autour des MOURANS, et leurs CEREMONIES FUNEBRES.

le femme legitime. Toutes les autres ne sont que des Concubines & doivent obeïr à la premiere comme à leur maitresse.

Ils enterrent leurs morts dans leurs cabanes : Ceux de Paria, après les avoir mis dans la fosse, font porter des provisions auprès d'eux, persuadés que l'on a besoin de se nourrir après la mort. Souvent ils les desséchent au feu & les suspendent ensuite à l'air. Toute la Ceremonie est accompagnée de chants funebres & de lamentations, sur tout quand le mort s'étoit distingué par ses exploits & par d'autres services importans. Alors on lui fait l'honneur de celebrer l'anniversaire de sa mort, & celle de ses femmes qu'il cherissoit le plus en sa vie est obligée de conserver comme une relique le crane du défunt guerrier son époux. Ils croient l'immortalité de l'ame, & s'imaginant qu'elle est pourvue des sens dont elle a fait usage en ce monde, ils disent qu'elle va manger & boire à discretion de coté & d'autre. Ils croient encore que l'Echo n'est autre chose que la voix des ames qui se proménent à la campagne.

RELIGION *des Peuples qui habitent autour du Fleuve* ORENOQUE, *& de ceux de la* GUIANE.

Tout ce qu'on nous dit de la Religion de ces Peuples se reduit à fort peu de chose, & même il ne faut pas trop se fier au peu qu'on en sait. (*a*) Les uns adorent *Watipa*, qui est le Demon, les autres l'adorent le Demon sous un autre nom avec le Soleil, & la Lune. Quelques Indiens de la Guiane adorent ce que leurs Prêtres leur font adorer, ou se contentent de ce que ceux-ci adorent, quelques autres croient que le Soleil & la Lune sont des êtres animés, mais ils ne les adorent pas. Certains Sauvages qui occupent des terres dans l'interieur de la Guiane (*b*) font leurs devotions à une Idole de pierre, qui a la forme d'un homme assis sur les talons, les genoux ouverts, la bouche de même, apuié sur ses deux coudes, les mains ouvertes & avancées. Cette Idole a une cabane en laquelle elle reside : c'est son Temple.

Les Nouragues, les Acoquas & les Galibis reconnoissent un Dieu, sans l'adorer. Ils disent que sa demeure est dans (*c*) le Ciel, mais ils ne savent pas si c'est un esprit : ils semblent croire qu'il a un corps. Les Galibis appellent Dieu d'un nom qui signifie *l'ancien du Ciel*. Les uns & les autres ont beaucoup de superstitions, qui ne sont fondées que sur des contes absurdes.

Les Prêtres de ces Peuples leur servent de Medecins selon l'usage des autres Indiens. Avant que d'entreprendre la guerison de son malade le Prêtre consulte l'Oracle, & s'il declare que le malade mourra, on ne lui fait aucun remede.

Leurs

(*a*) Relations citées par *Purchas*.
(*b*) *Purchas* les appelle *Marashewaccas*.
(*c*) *Journal d'un Voyage dans la Guyane* &c. 1674.

Leurs autres CEREMONIES.

Quelques uns de ces Peuples élisent leurs Capitaines à table & *parmi les pots*. Celui qui est nommé Capitaine porte les deux mains sur sa tête, pendant qu'on lui fait une longue exhortation sur son devoir. Ensuite on éprouve son courage à coups de fouet: on lui en donne jusqu'au sang.

Les Prêtres-Medecins des Galibis passent par des épreuves assés difficiles, avant que de pouvoir être reconnus Docteurs en l'une & en l'autre profession. Une de ces épreuves est si rude que ceux qui sont obligés de la soufrir en crevent souvent. On pile des feuilles vertes de tabac, on en exprime le suc & l'on emplit de ces feuilles la capacité d'un grand verre que l'on fait vuider à celui qui veut se faire recevoir Prêtre-Medecin, ou *Boié*.

On ne nous aprend rien de particulier de leurs mariages. Les Galibis, de même que plusieurs Nations du Brésil &c. se mettent au lit, dès que leurs femmes sont accouchées, & reçoivent des felicitations sur leur heureux accouchement, comme s'ils en avoient soufert la peine. Les Nouragues mettent leurs filles sur de la boue, aussitôt après qu'elles sont nées, & l'on ne les en retire qu'au bout de quelque tems. Ne semble t'il pas que cette coutume ait du rapport à l'exposition que l'on faisoit des filles chez les Greqs & chez les Romains? En voici la difference: l'exposition des petites Nouragues n'est que pour un tems.

L'on dit quelque chose de plus de leurs Ceremonies funebres: les Peuples qui habitent aux environs de l'Orenoque (*a*) pendent dans leurs cabanes les squelettes de leurs morts & les ornent de plumes & de colliers, après que la pourriture a consumé la chair des cadavres. Les Arvaques, qui habitent au Sud de l'Orenoque, reduisent en poudre les os de leurs Caciques, les femmes & les amis de ces guerriers infusent cette poudre dans leur boisson & ensevelissent de cette façon dans leurs entrailles ceux qu'ils ont cheri ou respecté pendant leur vie. De tels usages persuadent que l'amitié doit être violente: mais les sauvages ont leurs bienseances comme nous les notres, & l'on sait assés la distance qu'il y a entre elles & l'amitié. Quelques autres Peuples de la Guiane font de grandes rejouïssances après la mort de leurs Chefs, & portent le plaisir jusqu'à l'ivresse, pendant qu'une des femmes du défunt s'afflige & hurle à persuader qu'elle va se desesperer. Ces derniers Peuples donnent des captifs ou des esclaves au défunt pour le servir en l'autre Monde. Ils croient un Paradis pour les gens de bien & un Enfer pour les méchans.

(*a*) Voilà premiere fig. de planche qui se place ici.

RE-



CEREMONIE *funebre des peuples qui habitent aux environs du fleuve* ORENOQUE.



CEREMONIE *funebre des* BRESILIENS.

RELIGION *des Peuples qui habitent autour du Fleuve des* AMAZONES *& dans l'interieur de l'Amerique Meridionale jusqu'au Perou.*

„ La Religion de tous ces Gentils, dit le P. d'*Acunha*, (a) est presque toute semblable: ils adorent tous des Idoles, qu'ils fabriquent de leurs mains & „ auxqu'elles ils attribuent diverses operations. Les unes dominent, à ce „ qu'ils croient, sur les eaux, & ils les representent avec un poisson à la „ main; ils en ont pour les semailles, & d'autres pour leur inspirer du cou„ rage dans les combats. Ils disent que ces Divinités sont descendues du Ciel „ exprès pour demeurer avec eux & leur faire du bien, mais ils ne leur ren„ dent pas le moindre culte: ils les portent dans un étui, ou les abandon„ nent à l'écart, jusqu'à ce qu'ils en aient besoin. C'est ainsi que prêts à mar„ cher à la guerre, ils élevent à la proue de leurs canots l'Idole en qui ils se con„ fient le plus, & dont ils attendent la victoire: Ils en usent de même quand „ ils vont à la pêche, & ils arborent l'Idole qui domine sur les eaux. " Supposé que le P. D'Acunha ait été bien informé, son recit se reduit à deux „ particularités dignes de remarque. 1°. qu'ils partagent à leurs Dieux le Gouvernement de la Nature; 2°. qu'ils ne les prient que lors qu'ils en ont besoin, en quoi l'on peut dire, sans trop presser la comparaison, qu'ils ne font qu'imiter les sectateurs des autres Religions. Ces Dieux sont, à proprement parler, des Genies soumis à une Divinité superieure. Les Peuples de l'Amazone reconnoissent ce principe, & la conclusion en est facile à tirer de la suite du recit de ce Jesuite.

Ces Sauvages ont beaucoup de respect & de crainte pour leurs Prêtres. Ils ont, dit le même Pere, une maison particuliére pour l'exercice de leurs Ceremonies, & c'est là qu'ils rendent leurs Oracles & qu'ils reçoivent les reponses de leurs Dieux. Ces Prêtres sont les Maîtres, les Prédicateurs, les Conseillers & les Conducteurs du Peuple. On s'adresse à eux pour avoir la resolution des doutes, & lors qu'on a dessein de se vanger de ses ennemis, ces dignes Ministres des Idoles fournissent les herbes venimeuses dont les Indiens empoisonnent leurs fléches & leurs autres armes.

Ils ont tant de veneration pour la memoire de ces Directeurs de leur culte, qu'ils gardent leurs ossemens comme des Reliques: après les avoir tous mis ensemble, ils les tiennent pendus en l'air dans les même lits de coton où couchoient les Directeurs pendant leur vie.

Leurs autres CEREMONIES.

On ne nous aprend rien de leurs mariages. A l'égard des morts, les uns les gardent dans leurs maisons, „ pour avoir toujours, dit le P. d'*Acunha*, „ le souvenir de la mort devant les yeux. Les autres brulent les cadavres dans „ de grandes fosses & avec eux tout ce qu'ils ont possedé pendant leur vie

„ mais

(a) *Relation de la Riviére des Amazones.*

„ mais ils celebrent tous leurs funerailles plusieurs jours de suite, pendant lesquels ils ne font que pleurer & boire jusques à l'excès. "

(*a*) Les *Aguas*, moins sanguinaires que la plûpart des autres Sauvages de l'Amerique, traitent avec toute sorte de douceur les prisonniers qu'ils font à la guerre: cependant lors qu'ils ont la reputation d'être vaillans, ils les massacrent dans leurs fêtes solennelles, & pendent leurs têtes pour trophées à l'entrée de leurs cases.

RELIGION *des Peuples du* BRESIL.

„ Les Bresiliens, nous dit *Coreal*, (*a*) n'ont ni Temples, ni Monumens à „ l'honneur d'aucune Divinité, fort differens en cela des Mexicains & des Pe„ ruviens. Ils ne savent ce que c'est que la Creation du Monde, & ne distin„ guent les tems que par les Lunes: mais on ne peut pas dire qu'ils n'ont „ absolument point d'idée de la Divinité; car ils levent souvent leurs mains „ vers le Soleil & la Lune, en signe d'admiration &c. . . . . Ils ont quelque idée du Deluge, car ils racontent, „ qu'un étranger fort puissant & qui „ haïssoit extrémement leurs Ancêtres, les fit tous perir par une violente inon„ dation, excepté deux qu'il reserva pour faire de nouveaux hommes, desquels „ ils se disent descendus, & cette tradition, qui désigne assés le Deluge, se „ trouve dans leurs Chansons. " Ils craignent (*b*) beaucoup le Demon, qu'ils appellent *Agnian*; cependant ils ne lui rendent aucun hommage. „ Ils ne „ craignent pas moins le tonnerre, dont ils assignent la direction à *Toupan*, „ & quand on leur dit qu'il faut adorer Dieu qui est l'Auteur du tonnerre, „ c'est chose étrange, repondent ils, que Dieu, qui est si bon, épouvante les „ hommes par le tonnerre.

Ils ont beaucoup de veneration pour un certain fruit aussi gros qu'un œuf d'autruche & semblable à des calebasses. Ils l'appellent *Tamaraca*: par corruption quelques Voiageurs l'ont appellé *Maraca*. „ Lorsque les Prêtres Bresiliens, dit *Co*„ *real*, font la visite de leurs Diocéses, ils n'oublient jamais leurs *Maraques*, „ qu'ils font adorer solennellement. Ils les élevent au haut d'un bâton, fi„ chent le bâton en terre, les font orner de belles plumes, & persuadent les „ habitans du Village de porter à boire & à manger à ces *Maraques*, parce „ que selon les Prêtres, cela leur est agreable, & qu'elles se plaisent à être ainsi „ regalées. . . . . Les Chefs & les Peres de famille viennent ofrir à ces *Mara*„ *ques* une partie de leurs provisions " (*c*) & c'est un grand crime que d'enlever ce qu'on a consacré à ces Idoles. Les Prêtres assurent que *l'Esprit* rend ses Oracles par l'organe de la *Maraque*. On nous parle de plusieurs autres Ceremonies où cet Esprit intervient, disent ils, d'une maniere Divine. Une des principales, c'est quand leurs Prêtres souflent l'esprit de courage. Nous en avons déjà donné la description. Enfin ils regardent ces *Maraques* comme des Dieux domestiques, & pour cet éfet, après que la consecration en a été faite solennellement par leurs Prêtres, ils les emportent au logis & les consultent dans l'occasion. (*d*) Un autre Auteur nous dit, qu'ils adorent aussi la Lune, sur tout quand elle est nouvelle.

Purchas nous rapporte aussi sur la foi de *Jerome Rodriguez*, que dans l'interieur

(*a*) Tome premier de ses Voiages.
(*b*) Auteurs cités par *Purchas*.
(*c*) *Purchas*.
(*d*) Auteur cité par *Purchas*.

rieur du Bresil il y a des Sauvages qui ont un culte & des Ceremonies religieuses fort semblables à ce qui se pratique chez les Catholiques. Ils ont, dit il, un Chef qui préside à une espece d'Hierarchie, une Ordination des Prêtres, la Confession, l'Absolution, des Chapelets : mais ce recit a l'air d'un conte fait à plaisir.

L'Essentiel de leurs fêtes consiste en danses & en chansons, qui roulent sur leurs beaux faits d'armes & servent à conserver la memoire de leurs guerriers. Un de ces beaux faits c'est le massacre des prisonniers, mangés ensuite en des Assemblées solennelles : (*a*) cependant quelques Relations contestent un peu cet article, & prétendent que ces Peuples ne sont pas à beaucoup prés aussi Anthropophages qu'on a voulu nous le persuader : mais, ajoute t'on, les Portugais ont taché de justifier par cette supposition l'excés de leur cruauté.

Les *Boiés* ou Prêtres interprétent aussi les songes, & font accroire au Peuple, qu'ils ont de secretes intelligences avec *Agnian*; que par son moien ils peuvent détourner les fléaux & les maladies &c. Le Boié consulte l'Oracle dans une case faite exprés : il y trouve un hamac propre & bonne provision de (*b*) *Caouin*, préparé par une vierge de dix à douze ans. Le Boié, qui pendant neuf jours entiers doit s'être privé des plaisirs du mariage se lave, avant que se mettre au lit, & c'est là qu'il consulte l'esprit, qui ne manque pas de repondre à ses prieres, mais il est bon de remarquer que l'évocation de l'esprit se fait sans témoins.

Leurs CEREMONIES *de* GUERRE.

S'Il est vrai que les Bresiliens soient aussi vindicatifs qu'on nous les dépeint, il n'y a plus de salut à esperer lors qu'on est devenu leur captif. Les Prêtres & les Anciens disposent le Peuple à la guerre; ils donnent le signal de la marche : mais l'on expose auparavant les *Maraques*, ces Dieux tutelaires de l'Etat. Nous n'entrons pas dans le détail du militaire. Il n'est pas du ressort de ces descriptions : il suffira d'aprendre au lecteur comment ils en usent à l'égard des prisonniers; puisqu'il semble que leur mort soit une espece de sacrifice. (*c*) Ceux qui font des prisonniers sont obligés de les nourrir & de les engraisser. On donne des femmes à ces prisonniers, mais on ne donne pas des hommes aux femmes que l'on a prises à la guerre. La femme qu'on donne au captif lui sert également la nuit & le jour. Il a même le privilége de chasser & de se divertir jusqu'au moment de sa mort : lors qu'il est devenu bien gras, on pense à l'expedier. On assemble solennellement le Peuple, & l'on commence la fête par des danses & autres semblables rejouïssances que l'ivrognerie anime. (*d*) Le prisonnier lui même prend part aux plaisirs, danse, boit, s'enivre, s'étourdit enfin, pour mourir avec plus d'intrépidité. Nous avons remarqué que cette intrépidité brutale est assés du caractere des Americains : Aprés s'être divertis pendant quelques heures de cette façon, deux ou trois hommes des plus robustes saisissent le prisonnier & le lient par le millieu du corps avec des cordes de coton, sans que pour cela le prisonnier paroisse effraié du moment fatal qui

(*a*) *Relation de la Riviere des Amazones.*
(*b*) Auteurs cités par *Purchas.*
(*c*) *Coreal* & quelques Auteurs cités par *Purchas.*
(*d*) Ces prisonniers sont ordinairement des *Margajates*, ennemis mortels des autres Bresiliens.

qui aproche. On le promene en triomphe dans le Village, après quoi on l'expose quelque tems aux insultes de tout le peuple. Ceux qui l'ont lié le gardent à vue, & se tenant éloignés à huit ou dix pieds de lui tirent également l'un à droite, l'autre à gauche, les cordes dont il est lié. Un troisième Sauvage apporte des pierres à ce miserable, & l'on lui permet de les jetter contre ceux qui l'environnent „ Si toutes ces particularités sont véritables, (*a*) „ dit un Voiageur, on doit croire qu'ils traitent la mort d'une façon fort comi-„ que. " N'oublions pas de remarquer que celui qui a l'honneur de prendre un prisonnier prend en même tems un nouveau nom, & que le titre qu'il acquiert est une degré de noblesse. Quand le prisonnier a achevé de jetter ses pierres, un Sauvage s'avance avec la tacape, qui est une espece de massue, & lui tient quelques discours qu'on peut appeller la sentence de mort du prisonnier. Le coup suit les discours de fort près. Si le prisonnier en recevant le coup de mort tombe sur le dos, c'est un presage de la mort de celui qui l'a frapé. Dés que le captif est assommé, la femme qu'on lui avoit donnée pour son service se jette sur le corps du mort & pleure: mais la douleur est fort passagére, & s'il en faut croire le recit de ceux qui ont voiagé dans le Bresil, elle se regale avec les autres de la chair du pauvre défunt.

Leurs CEREMONIES NUPTIALES & FUNEBRES.

„ Je consens, dit Coreal, qu'on regarde tous les Sauvages de l'Amerique „ comme fort éloignés des principes d'une bonne morale & de la veritable hon-„ nêteté. . . . . mais cependant les plus simples devoirs de la Nature ne sont „ pas absolument efacés en eux. Les Sauvages du Bresil évitent dans leurs ma-„ riages de prendre pour femme leur mere, leur sœur ou leur fille. Pour les „ autres dégrés de parenté, on n'y prend pas garde parmi eux. Dés qu'un „ garçon est en age d'aprocher des femmes, il lui est permis de songer à s'en „ donner une. Il n'est pas question, comme en Europe, de savoir si l'esprit „ a la force de soutenir un ménage & le poids des affaires civiles. Autrefois „ un jeune homme ne pouvoit se marier, qu'il n'eut massacré quelque enne-„ mi: aujourd'hui celui qui a jetté les yeux sur quelque fille parle aux pa-„ rens, & si elle n'en a point, il s'adresse aux amis, ou même aux voisins de la „ fille & la leur demande pour femme. " Les préliminaires du mariage leur sont inconnus: point de déclaration d'amour, ni d'entretiens de galanterie. Si les parens, les amis ou les voisins accordent la fille, le galand devient mari sur le champ, c'est-à-dire qu'il va droit au corps de la Place & la prend d'assaut sans vouloir conclure la moindre capitulation. La Polygamie est parmi eux fort honorable: c'est une preuve qu'on veut donner beaucoup de sujets à l'Etat. On dit que les femmes vivent ensemble d'assés bonne intelligence: mais les maris les repudient pour le plus leger prétexte.

Le Mari tient le lit après l'accouchement de sa femme & joue fort bien le rolle d'une accouchée, en recevant les visites de couche & se faisant soigner comme, s'il étoit bien malade: (*b*) cependant il est l'accoucheur de sa femme, il coupe à bel-

(*a*) *Coreal* Tome premier de ses *Voiages*.
(*b*) *Coreal* & *Purchas*.

belles dens le cordon à ſon enfant & lui écache le né. Enſuite il le lave & le peint de rouge & de noir. Enfin il ſe met au lit, & la femme retourne à l'ouvrage. La naiſſance de l'enfant eſt ſuivie de quelques formalités aſſés ſimples. Si le nouveau né eſt un garçon, le Pere poſe auprés de lui un arc, des fléches & un couteau, l'exhorte à être courageux, & finit par lui donner un nom qu'il emprunte de ce qui frape le plus ſon imagination. Quand l'enfant eſt devenu grand, le Pere le mêne avec lui & lui aprend à tuer les hommes. A cela ſe reduit leur Art millitaire. Pour les filles, on les éléve au ménage: quand elles ont donné les premieres marques de leur capacité pour le mariage on celebre une fête ſolennelle.

Ils croient l'immortalité de l'ame, puis qu'ils aſſurent que les gens de bien (c'eſt-à-dire ceux qui ont fait périr beaucoup d'ennemis) vont au delà des montagnes gouter les felicités de leur Paradis. A l'égard de ceux qui ont manqué de courage, *Agnian* les tourmente en l'autre vie. Ils reſpectent fort un certain oiſeau, dont le chant triſte & lugubre ſe fait entendre pendant la nuit. Ils diſent qu'il eſt le meſſager de leurs parens & amis defunts, & qu'il vient leur donner des nouvelles de l'autre Monde. (*a*) Ils croient qu'en obſervant bien ſon chant, fuſſent ils après leur mort vaincus par leurs ennemis, ils iront pourtant revoir un jour leurs Ancêtres au delà des hautes montagnes, qu'ils y vivront ſans ceſſe dans les plaiſirs, & qu'ils y danſeront & chanteront éternellement: cependant quelques Auteurs écrivent que les Sauvages du Breſil n'ont aucune idée de peines ou de recompenſes après cette vie.

(*b*) Lorſque leurs malades ſont à l'article de la mort, les proches parens ſe jettent ſur eux & les preſſent juſqu'à les étoufer ſouvent. Si le malade meurt le ſoir, la nuit ſuivante ſe paſſe en deuil & lamentations. On appelle aux pleurs les voiſins & les voiſines: mais quelque dangereuſe que puiſſe être la maladie, ſi le malade donne quelque eſperance de gueriſon, non ſeulement on ne pleure pas, mais même on danſe, on chante, on s'enivre à ſon ordinaire.

Ils lavent & peignent leurs morts, après quoi on les enveloppe dans une toile de coton, ou, (*c*) ſi c'eſt un Chef, dans ſon hamac orné de toutes ſes plumes & de ſes autres ornemens. On le met (*d*) dans une maniere de cercueil, de telle façon qu'aucune terre ne touche le corps, & on lui porte tous les jours à manger, afin qu'après ſon decés il ne meure pas de faim, outre que les danſes éternelles de l'autre Monde le fatiguent tellement, qu'il eſt bien aiſe de venir de tems en tems ſe refaire en celui-ci. Voilà le raiſonnement qu'ils font ſur leurs morts. *Coreal*, Copiſte en cette matiere & en pluſieurs autres de quelques Auteurs beaucoup plus anciens que lui, dit qu'on deſcend les morts droits ſur leurs jambes en des foſſes rondes & faites en forme de puits ou de tonneau. Il ajoute qu'on apporte à manger au mort juſqu'à ce qu'il ſoit corrompu, & que la raiſon de cette coutume, c'eſt de prévenir la malice d'*Agnian*, qui ne manqueroit pas d'emporter le corps, s'il ne trouvoit dequoi manger auprès de la foſſe: „ Comme ils changent ſouvent de demeure, continue t'il, „ afin que l'endroit où eſt la foſſe ne devienne pas inconnu, ils la couvrent „ de *Pindo*, qui eſt une plante du Breſil; & toutes les fois qu'ils paſſent près „ de ces foſſes, ils font des chants lugubres à l'honneur des morts avec un tin- „ tamare épouvantable. On diroit qu'ils voulent les reſſuſciter. &c.

 La

(*a*) *Coreal* Tome Premier de ſes *Voyages*.
(*b*) Auteurs cités par *Purchas*.
(*c*) *Coreal* Tome premier de ſes *Voyages*.
(*d*) Auteurs cités par *Purchas*.

La planche repréſente un Malade dans ſon hamac & le Medecin Boïé ou Prêtre qui vient le viſiter avec ſa *Maraque* à la main ; le mort porté dans la foſſe & les Breſiliennes qui le pleurent. N'oublions pas que le deuil de ces Peuples conſiſte encore à ne manger qu'après le Soleil couché qu'on va pleurer regulierement ſur ſa foſſe, & que le deuil dure un mois.

RELIGION *des* PEUPLES *de la* PLATA *& de quelques Nations Sauvages plus éloignées : leurs Ceremonies*, &c.

On ne nous aprend que fort peu de choſe de ces Peuples. Quelques uns conſacrent comme des trophées la peau de leurs ennemis en certaines Maiſons deſtinées à ce qu'on a pû marquer chez eux de culte religieux. Quelques autres adorent le Soleil & la Lune. Il y a de ces Nations qui, lorſque la Lune eſt pleine, ou quand elle ſe renouvelle, ſe font quelques inciſions avec des os qu'ils aiguiſent & qui leur ſervent de couteaux (*a*) Ceux du Tucuman ont quelque idée de la Divinité, ils ont des Prêtres qui ſe mêlent de faire les Devins, & ſur cela, *Coreal* dit avec raiſon ; „ Je m'imagine que par tout où il „ y a des Prêtres, il y a de la Religion, & que l'un eſt toujours relatif à l'autre. " Il ne s'agit pas de diſputer ſur la juſte ſignification du mot *Religion* : il n'eſt queſtion que de l'idée. Les autres Peuple du Paraguai & de l'Vraghai, (c'eſt-à-dire, ceux que les Jeſuites n'ont pas encore civiliſés) ne diferent pas des Tucumans ſur ces articles. Leurs Prêtres ſont leurs Medecins, comme ailleurs, & gueriſſent les malades en ſuçant la partie mal afectée, ou par la fumée du tabac. Ils admettent un Eſprit univerſel qui penétre la matiere & agit ſur toutes ſes parties : mais cela eſt trop Philoſophique pour des Sauvages. Diſons plutôt qu'ils s'imaginent que chaque choſe a ſon eſprit & ſon génie : éfet de leur groſſiére ignorance ! quoi qu'après tout on n'ignore pas que des Peuples très civiliſés parmi le anciens & les modernes ont admis l'action immédiate d'un Eſprit univerſel, & celle des Génies ſur les corps terreſtres. Conformement à cette idée, on nous aſſure que les Sauvages dont nous parlons adreſſent des invocations à ces Génies : quelques uns (*b*) adorent un prétendu Tigre inviſible.

(*c*) „ Pour être Prêtre ou Medecin parmi eux, il faut avoir jeuné long- „ tems & ſouvent. Il faut avoir combatu pluſieurs fois contre les bêtes „ ſauvages, principalement contre les Tigres, & tout au moins en avoir été „ mordu ou egratigné. Après cela on peut obtenir l'Ordre de Prêtriſe ; car „ le Tigre eſt chez eux un animal preſque divin, & l'impoſition de ſa ſainte „ griſe leur vaut autant que (*d*) chez nous le Bonnet Doctoral reçu à l'Uni- „ verſité de Salamanque. Enſuite on leur verſe ſur les yeux le ſuc de certaines „ herbes diſtillées, & c'eſt là l'onction ſacerdotale, après laquelle ces nou- „ veaux Prêtres ſavent apaiſer les eſprits de toutes les choſes ſenſibles & mate- „ rielles, avoir des relations ſecretes avec ces eſprits & participer à leurs vertus. " Au-deſſus des Prêtres-Medecins il y en a d'autres, dont l'unique fonction eſt d'a-

(*a*) *Coreal* Tome 1. de ſes *Voyages. Lettres édifiantes & curieuſes de quelques Miſſionnaires.*
(*b*) *Relations de Moxes* dans le Tom. 3. des *Voyages* de *Coreal.*
(*c*) *Coreal* en ſes *Voyages. Les Lettres édifiantes* diſent en general la même choſe.
(*d*) C'eſt toujours *Coreal* qui parle.

d'apaiſer les eſprits & de recevoir leurs Oracles. Ils ne montent à cette ſuprême dignité qu'après avoir exercé long-tems la Medecine : mais pour s'en rendre dignes, il faut jeuner une année entiere, & l'abſtinence, dit la *Relation des Moxes*, doit ſe produire au dehors par un viſage have & extenué. „ A certains „ tems de l'année, & ſurtout vers la nouvelle Lune . . . . ils raſſemblent les „ Peuples ſur quelque colline un peu éloignée de la bourgade. Dés le point „ du jour tout le Peuple marche vers cet endroit en ſilence, mais quand il eſt „ arrivé au terme, il rompt tout à coup ce ſilence par des cris afreux . . . . „ afin, diſent ils, d'attendrir le cœur de leurs Divinités. Toute la journée ſe „ paſſe dans le jeune & dans ces cris confus . . . . à l'entrée de la nuit ils les „ finiſſent par les ceremonies ſuivantes. Les Prêtres commencent par ſe couper „ les cheveux, ce qui eſt parmi ces Peuples le ſigne d'une grande allegreſſe, & „ par ſe couvrir le corps de plumes jaunes & rouges. Ils font enſuite apporter „ de grands vaſes où l'on verſe la liqueur qui a été préparée pour la ſolemnité. „ Ils la reçoivent comme des prémices offertes à leurs Idoles, & après en avoir „ bu ſans meſure, ils l'abandonnent à tout le Peuple, qui, à leur exemple, „ en boit auſſi avec excés. Toute la nuit eſt emploiée à boire & à danſer. „ Un d'eux entonne la chanſon, & tous formant un grand cercle ſe mettent „ à trainer les pieds en cadence, & à pancher nonchalamment la tête de côté „ & d'autre avec des mouvemens de corps indecens : plus on fait de ces mouve- „ mens, & plus on eſt cenſé devot & religieux. "

Quelques autres Peuples, confondus ſous le nom de *Moxes* dans les Relations des Peres Jeſuites, adorent le Soleil, la Lune & les Etoiles : d'autres adorent les Fleuves : quelques-uns portent toûjours ſur eux un grand nombre de petites Idoles d'une figure ridicule. Ils ne font aucun acte de Religion que par crainte, & parmi tant de Peuples, auxquels les Miſſionnaires & les Eſpagnols ont donné le nom de *Moxes*, on n'en a pû découvrir qu'un ou deux, dit la Relation, qui uſaſſent d'une eſpece de ſacrifice.

Ils appellent auſſi au ſecours de leurs malades les Prêtres-Medecins, Enchanteurs ou Charlatans. On ne nous dit pas s'ils ſont gradués à la façon des Prêtres du Paraguai : mais quoi qu'il en ſoit, lorſque les premiers ſont appellés auprés des malades, (*a*) ils recitent ſur eux quelque priere ſuperſtitieuſe, leur promettent de jeuner pour leur guériſon & de prendre un certain nombre de fois par jour du tabac en fumée. Le font ils d'auſſi bonne foi qu'ils le diſent ? Ils ſucent auſſi la partie mal afectée, ce qui eſt une inſigne faveur : après cela ils ſe retirent, à condition toutefois qu'on leur paiera liberalement leurs ſervices.

Leurs mariâges conſiſtent dans le conſentement mutuel de ceux qui s'épouſent, & dans quelques preſens que fait le mari au pere, ou au plus proche parent de celle qu'il veut épouſer. On ne compte pour rien le conſentement de ceux qui contractent ; & c'eſt une autre coutume des plus ſingulieres établie parmi eux, que le mari ſuit ſa femme par tout où il plait à celle-ci d'habiter. S'ils n'ont qu'une femme, c'eſt par indigence ſeulement : l'uſage & l'inclination les portent à la polygamie & ils la mettent en pratique autant que les moiens le permettent. Pour l'incontinence des femmes, ils la regardent comme un crime énorme : ſi quelqu'une s'oublie de ſon devoir, elle paſſe dans leur eſprit pour une infame & pour une proſtituée : ſouvent même il lui en coute la vie. Si

(*a*) *Relation de la Miſſion des Moxes* dans le Tome 3. des *Voiages de Coreal.*

Si les hommes ſont injuſtes en quelque choſe, c'eſt ſans doute en cette occaſion. Pourquoi n'eſt il pas permis aux femmes de châtier l'incontinence des hommes? Ou du moins pourquoi n'eſt il pas permis à un ſexe, dont nous tournons tous les jours la fragilité en ridicule, de ſe divertir aux dépens des hommes, infiniment plus fragiles que les femmes, (*a*) oubliant vint fois le jour à leurs pieds cette force d'eſprit qu'ils s'attribuent, & ſacrifiant à leurs attraits tout ce qu'ils ont de plus cher?

Les femmes préparent la liqueur que boivent leurs maris, & prennent ſoin des enfans. Ils ont la barbarie „ d'enterrer les petits enfans, quand la mere „ vient à mourir; & s'il arrive qu'elle enfante deux jumaux, elle enterre l'un „ d'eux, alleguant pour raiſon que deux enfans ne peuvent pas ſe bien nourrir „ à la fois. “

Ils ont une connoiſſance fort obſcure de l'Immortalité de l'Ame. Pour leurs funerailles, elles ſe font preſque ſans aucune ceremonie. Les parens du défunt creuſent une foſſe; ils accompagnent enſuite le corps en ſilence, ou en pouſſant des ſanglots. Quand il eſt mis en terre, ils partagent entr'eux ſa dépouille.

RELIGION *des Peuples du* PEROU.

Avant que les Peruviens fuſſent gouvernés par les *Yncas*, ils adoroient une multitude inconcevable de Dieux, ou pour mieux dire, de Génies. (*b*) „ Chaque Province, chaque Nation, chaque famille, chaque ville, chaque ruë & „ même chaque maiſon avoit ſes Dieux differens de ceux des autres; parce „ qu'ils s'imaginoient qu'il n'y avoit que le Dieu auquel ils ſe vouoient particu„ lierement qui les put aider dans leurs beſoins. . . . . . Ils adoroient des her„ bes, des plantes, des fleurs, des arbres, des montagnes, des cavernes. . . „ Dans la Province de *Puerto-vieio* ils adoroient l'émeraude . . . . le tigre, „ le lion . . . les couleuvres “ & pour ne pas donner ici un détail trop ennuieux des objets qu'ils jugeoient dignes de culte, tout ce qui leur paroiſſoit extraordinaire leur paroiſſoit en même tems adorable.

Ces anciens Idolâtres du Perou offroient non ſeulement des fruits de la terre & des animaux à ces Dieux, mais même des priſonniers de guerre, à l'exemple des autres Americains. On aſſure qu'au beſoin ils immoloient leurs propres enfans. Ces ſacrifices ſe faiſoient en ouvrant les victimes toutes vivantes & leur arrachant enſuite le cœur: du ſang tout chaud encore on enſanglantoit l'Idole à laquelle on ſacrifioit, comme cela ſe pratiquoit au Mexique. Le Prêtre bruloit le cœur de la victime, après l'avoir examiné, pour voir ſi l'Idole agréoit le ſacrifice. Quelques autres Idolatres offroient à leurs Divinités de leur propre ſang, qu'ils ſe tiroient des bras ou des cuiſſes, ſelon que le ſacrifice étoit ſolemnel, & même en certaines occaſions extraordinaires on ſe ſaignoit aux extrémités des narines, ou entre les deux ſourcils. (*c*) Cependant il faut remarquer que ces ſortes de ſaignées n'étoient pas toûjours des Actes de Religion, & que très ſouvent même elles ne ſervoient que de précaution contre les maladies.

(*a*) Tel

(*a*) *On a vû pour la belle Omphale le fier Alcide enchainé par l'Amour*, &c.
(*b*) *Hiſtoire des Yncas du Perou.*
(*c*) *Hiſtoire des Yncas du Perou.*

(*a*) Tel étoit l'état de l'Idolâtrie dans tout le Perou, lors que *Mango-capac* Legiſlateur de ce grand Empire aprit à ſes Peuples le Culte du Soleil & (*b*) du Dieu ſupréme ſous le nom de *Pachacamac*. Avant que de parler de cette nouvelle Religion, il faut aprendre au lecteur, que *Mango capac* & ſa femme étoient enfans du Soleil, & qu'ils reçurent également de la part de cet Aſtre la commiſſion d'aller inſtruire & civiliſer les Peruviens. Ils partirent de Titicaca, & ſe conduiſant avec le ſecours d'une verge d'or que le Soleil leur avoit donné, & qui d'elle-même devoit s'enfoncer dans la terre, lorſqu'ils ſeroient arrivés à l'endroit où ils devoient ſe fixer par la volonté de cet Aſtre, ils prirent leur route du côté du ſeptentrion, éprouvant continuellement la vertu de cette verge d'or. Enfin elle s'enfonça dans la Vallée de Cuſco: ce fut là qu'ils reſolurent d'établir le ſiege de leur Empire. D'abord le fils du Soleil emploia les armes ſpirituelles. Le frere & la ſœur allerent précher la Religion de leur Pere: ils firent un grand nombre de Proſelytes, que la nouveauté de l'équipage & les avantages de la nouvelle Religion perſuaderent autant peut être que la force de la conviction interieure. La hardieſſe de ces Miſſionnaires, leur vocation merveilleuſe, ces idées de puiſſance & de ſuperiorité qu'ils jetterent, pour ainſi dire, dans l'eſprit de ces hommes groſſiers & brutaux, produiſirent ſans doute en fort peu de tems un nombre conſiderable de ſectateurs, parmi leſquels le nouveau Legiſlateur ne manqua pas de choiſir les plus habiles pour établir ſon autorité. Enſuite il l'augmenta par les Conquêtes & enfin il abolit l'ancienne Religion, *voulant, dit* l'Ynca Garcilaſſo, *que tous ſes ſujets adoraſſent le Soleil.* Cet Ynca *Manco-capac* ne ſe contenta pas de reformer ſes ſujets en ce qui regardoit la Divinité: il leur donna d'excellentes Loix politiques & forma des établiſſemens, dont la beauté ne cedoit pas à ce que l'on voit en Europe. (*c*) Les dernieres parolles de ce Prince méritent d'être lues avec attention: elles feroient douter qu'il n'eut eu pour guides que les lumieres de la Nature, ſi nous n'avions devant les yeux pluſieurs anciens Legiſlateurs qui nous fourniſſoient des exemples auſſi brillans de la force des verités naturelles. Le vertueux *Manco-capac* jouït bientôt des privileges de l'Apotheoſe: ſes ſujets lui dreſſerent des Autels, & à ſes ſucceſſeurs après lui, non qu'ils ne fuſſent convaincus que ces *Yncas* avoient été des hommes mortels, mais par reconnoiſſance pour les bienfaits qu'ils avoient reçu de ces deſcendans du Soleil, qu'ils adoroient, diſoient ils, ſans lui donner de compagnon. Pour donner une apparence un peu moins abſurde à ce ſyſteme de Religion, il faut croire qu'ils regardoient les Yncas comme les anciens Grecs leurs heros, & les Romains Romulus & quelques-uns de leurs Empereurs: ils pouvoient ſe perſuader que ces enfans du Soleil devenoient les Dieux tutelaires de l'Etat, & que pour recompenſe des vertus qu'ils avoient fait éclater en cette vie mortelle, ils

(*a*) Tel il eſt encore, ſans avoir preſque changé, au delà des *Andes* & de la *Cordiliere*.

(*b*) Il faudroit peut-être dire, *le Culte du Soleil ou du Dieu Suprême* &c. On peut voir la ſuite de cet article.

(*c*) Surtout il recommanda aux Peruviens d'adorer le Soleil comme leur Dieu & leur Pere. „ Il falloit, dit „ l'*Ynca Garcilaſſo*, que *Manco-Capac* . . . . connoiſſant parfaitement la ſtupidité de ces Peuples, & le grand „ beſoin qu'ils avoient d'aprendre à bien vivre, jugeât qu'il étoit neceſſaire pour lui de feindre que lui & ſa femme „ étoient enfans du Soleil & que leur Pere les avoit envoié du Ciel . . . . Pour mieux fortifier les Peruviens „ dans cette opinion, il ſe preſenta *dans un équipage éclatant*, & ſe fit particulierement remarquer par les oreil- „ les, qu'il avoit ſi grandes, qu'il ne ſeroit pas poſſible de le croire à qui ne l'auroit vû comme moi dans la perſonne de ſes deſcendans: " C'eſt ainſi que les anciens Legiſlateurs ont ſu profiter de la bonne opinion que le Peuple avoit conçue en leur faveur, & que même quelques-uns d'entr'eux ont eu l'adreſſe de faire valoir des défauts d'eſprit ou de corps aſſés remarquables. Les longues & frequentes retraites de Numa Pompilius, pendant leſquelles il tomboit peut-être en de violens accés de melancolie, & les convulſions de Mahomet ſont des exemples connus. „ Et parce que *Mancacopac* continue *Garcilaſſo*, confirma la fable de ſa Genealogie par les grans „ avantages qu'il procura à ſes ſujets, ils crurent qu'il étoit veritablement fils du Soleil, venu du Ciel pour „ les aſſiſter, &c. "

ils jouïssoient du privilege d'être les dépositaires des prieres & de les presenter à l'Auteur de la Lumiere. Quoiqu'il en soit les Péruviens nioient assés fortement les consequences que l'on pouvoit tirer de leur conduite.

„ (a) Ils en vinrent, dit *Garcilasso*, par succession de tems, jusqu'à bâtir au
„ Soleil des Temples qu'ils ornerent de richesses incroiables ; ce qu'ils ne firent
„ pas à la Lune. Car bien qu'ils la tinssent pour la sœur & la femme du So-
„ leil, & même pour la mere des *Yncas*, avec tout cela on ne trouve point
„ qu'ils l'aient jamais adorée comme Déesse, ni qu'ils aient sacrifié sur ses Au-
„ tels, ni dressé des Temples à sa gloire ; ce qui n'empêchoit pas qu'ils ne
„ l'eussent en grande veneration, jusques à l'appeller la Mere universelle de
„ toutes choses, sans que néanmoins ils allassent plus avant dans leur Idolatrie.
„ Ils appelloient le Tonnerre, l'Eclair, & la Foudre, *les Executeurs de la Ju-*
„ *stice du Soleil, & comme tels ils eurent l'honneur d'avoir un apartement* dans
„ la maison du Soleil, qui étoit à *Cusco*. Mais il ne s'ensuit pas de là qu'ils
„ les aient jamais pris pour des Dieux, comme un Historien Espagnol nous
„ l'a voulu persuader: au contraire, s'il arrivoit qu'un logis ou quelqu'autre
„ lieu fût frappé de la foudre, ils l'avoient en si grande abomination, qu'ils
„ en muroient aussi-tôt la porte avec des pierres & de la bouë, afin qu'il n'y
„ entrât jamais personne. Que si la foudre étoit tombée à la campagne, ils
„ en marquoient l'endroit avec des bornes, afin qu'aucun n'y mit le pied. En
„ un mot, ils appelloient ces lieux infortunez, & maudits, & ils ajoûtoient
„ que le Soleil leur avoit envoié cette malediction par le moien de la foudre,
„ qui étoit comme son valet, & le Ministre de sa Justice.

Quoiqu'attachés si fortement au culte du Soleil, les plus éclairés d'entre les Indiens reconnoissoient une Ame du Monde, ou pour mieux dire un premier Moteur de la Matiere. Ils l'appelloient *Pachacamac*, ce qui, selon *Garcilasso*, signifie précisement *celui qui anime le Monde*. „ Ce mot, ajoute t'il, leur étoit en
„ si grande veneration, qu'ils n'osoient le proferer ; mais si la necessité les y
„ obligeoit, ils le prononçoient avec de grandes marques de respect & de sou-
„ mission ; car alors ils resserroient les épaules, ils baissoient la tête & le corps ;
„ ils levoient les yeux vers le Ciel, puis tout d'un coup ils les baissoient vers
„ la terre ; ils portoient les mains ouvertes sur l'épaule droite, & donnoient des
„ baisers à l'air. “ Ils pratiquoient une partie considerable de ces hommages envers le Soleil, & même à l'honneur des Yncas ; cependant selon *Garcilasso*, ils avoient dans le fond du cœur beaucoup plus de veneration pour *Pachacamac* que pour le Soleil. Ils reconnoissoient „ que lui seul donnoit la vie à l'Univers
„ & le faisoit subsister ; mais ne l'aiant jamais vû ils le regardoient comme le
„ Dieu inconnu. “ Disons mieux : ils le croioient invisible & immateriel : la reponse de l'*Yncas Atahualipa* (b) pourroit persuader que le mot *Pachacamac* comprenoit un des attributs du Soleil.

Les Peruviens opposoient *Cupaï* à *Pachacamac*, & lors qu'ils étoient obligés de le nommer, ils crachoient à terre, voulant marquer l'horreur qu'ils avoient pour ce mauvais Etre. Ils reveroient simplement la Lune, comme femme & sœur du Soleil, & respectoient les Etoiles „ qu'ils disoient être les demoiselles ou les
„ suivantes de la maison de ces Astres. “

A

(a) On cite tout entier ce passage de *Garcilasso*, parce qu'il est plus exact que les autres Auteurs qui ont écrit sur le même sujet.

(b) *Vincent* de *Valverde* voulant convertir ce Prince, lui précha J. C. Createur du Monde. L'*Ynca* lui repondit qu'il ne croioit pas qu'excepté le Soleil aucun Etre pût créer quelque chose dans la Nature : qu'il le tenoit pour Dieu ; que *Pachacamac* avoit tiré cet Univers du néant &c.

A l'égard des *Huacas* ou *Guacas*, voici ce que *Garcilaſſo* nous en aprend : ce qu'il dit paroit exact & plus raiſonnable que ce qui eſt raporté dans le Recueil Anglois de *Purchas* ſur la foi de pluſieurs Auteurs Eſpagnols. *Garcilaſſo* nous dit donc, que ce mot *Huaca* ſignifie Idole & choſes ſacrées : telles étoient les repreſentations du Soleil, les offrandes qu'ils lui faiſoient, comme des figures d'hommes, d'oiſeaux & de bêtes à quatre pieds, en or, en argent & en bois ; même les rochers, les arbres, les pierres, les cavernes, les Temples & les tombeaux que Dieu ſanctifioit par ſa preſence ou par ſes Oracles. Ils appelloient encore *Huacas* les Génies, les Heros élevés au rang des Immortels, les choſes qui ſurpaſſent en excellence & en beauté toutes celles de leur eſpece, & même celles qui ſont difformes & monſtrueuſes. Les Eſpagnols, à qui ces diverſes ſignifications étoient inconnues, s'imaginerent, continue *Garcilaſſo*, que les Indiens prenoient pour des Divinités toutes les choſes qu'ils appelloient *Huacas*. Ils s'imaginerent auſſi que les Peruviens adoroient ſous le nom d'*Apachitas* les tertres & les collines, faute de ſavoir „ que ce mot corrompu d'*Apachecta*, qui ſignifie à „ *celui qui fait ſupporter ou ſurmonter quelque peine*, exprimoit ſuivant la maniere „ conciſe de parler des Indiens, cette eſpece de benediction, *rendons grace à celui qui nous fait ſupporter la fatigue qu'il a falu eſſuier pour monter cette colline*. Ces actions de „ graces ſe rendoient à *Pachacamac*, qu'ils adoroient alors mentalement pour les „ avoir aidé à ſurmonter cette fatigue. Lors qu'ils étoient arrivés au ſommet de „ la colline, ils poſoient leur fardeau, s'ils en avoient quelqu'un, & après avoir „ élevé les yeux au Ciel, ils les baiſſoient vers la terre, & donnoient les mêmes „ marques d'adoration qu'ils avoient accoutumé de pratiquer à l'égard de *Pachacamac*. Outre cela ils repetoient deux ou trois fois le Datif *Apachecta*. Enſuite par „ une eſpece d'offrande, ils ſe tiroient le poil des ſourcils, & ſoit qu'ils en arrachaſſent ou non, ils les ſoufloient en l'air, comme s'ils les euſſent voulu „ envoier au Ciel. Ils prenoient auſſi dans la bouche d'une herbe . . . appellée *Cuca*, qu'ils jettoient en l'air, comme pour dire qu'ils offroient à *Pachacamac* ce qu'ils avoient de plus précieux. Leur ſuperſtition alloit même „ juſqu'à lui offrir de petits éclats de bois, ou des pailles, s'ils ne trouvoient „ rien de meilleur, ou quelque caillou, & à faute de cela une poignée de terre. „ On voioit même de grans monceaux de ces offrandes ſur le ſommet des collines. „ Quand ils faiſoient ces ceremonies, ils ne regardoient jamais le Soleil, parce „ que ce n'étoit pas à lui, mais à *Pachacamac* que leur adoration s'adreſſoit. "

Les *Yncas* & les Peruviens leurs ſujets ſacrifioient au Soleil pluſieurs ſortes d'animaux : ils lui offroient auſſi du *Coca*, du blé, des hardes précieuſes, & un bruvage compoſé d'eau & de maïz. Voici comment ils preſentoient cette derniere offrande à l'Aſtre du jour. „ Quand ils avoient bonne envie de boire, ils „ mangeoient d'abord & enſuite ils trempoient le bout du doit dans le vaſe où „ étoit la boiſſon. Après ils tournoient les yeux vers le Ciel avec beaucoup „ de reſpect, ils ſecouoient le doit où la goute s'étoit attachée, & ils l'offroient „ au Soleil en reconnoiſſance de ce qu'il leur fourniſſoit de quoi boire. En même tems ils donnoient deux ou trois baiſers à l'air . . . . . & après qu'ils „ avoient fait cette offrande, ils buvoient tout à leur aiſe & comme bon leur „ ſembloit. . . . . . .

„ Toutes les fois qu'ils entroient dans leurs Temples le principal de la compagnie portoit la main ſur l'un de ſes ſourcils, & ſoit qu'il en arrachât du „ poil ou non, il le ſoufloit en l'air devant l'Idole en ſigne d'offrande. " On faiſoit le même hommage aux arbres & aux autres choſes qu'une vertu divine rendoit ſacrées & religieuſes.

Les Peruviens rendoient une eſpece de culte à la ville de Cuſco, à cauſe qu'elle avoit été fondée par *Mancocapac.* Nous obſerverons que Rome Paienne avoit autrefois été traitée de même par ſes peuples. On voioit à Cuſco ce merveilleux Temple du Soleil, dont les beautés & les richeſſes ſurpaſſoient l'imagination. Nous allons faire uſage de la deſcription qu'en donne *l'Inca Garcilaſſo :* voici comment il s'exprime. „ Le grand autel de cet „ édifice ſuperbe étoit du côté de l'Orient & le toit de bois fort „ épais, couvert de chaume par-deſſus, parce qu'ils n'avoient point „ parmi eux l'uſage de la tuile ni de la brique. Les quatre mu„ railles du Temple, à les prendre du haut en bas, étoient toutes lambriſ„ ſées de plaques d'or. Sur le grand Autel on voioit la figure du Soleil, faite „ de même ſur une plaque d'or, plus maſſive au double que les autres. Cette „ figure, qui étoit toute d'une piéce, avoit le viſage rond, environné de „ rayons & de flammes, de la même maniere que les Peintres ont accoûtumé „ de la repréſenter. Elle étoit ſi grande, qu'elle s'étendoit preſque d'une mu„ raille à l'autre, où l'on ne voyoit que cette ſeule Idole; parce que ces Indiens „ n'en avoient point d'autre, ni dans ce Temple, ni ailleurs, & qu'ils n'a„ doroient point d'autres Dieux que le Soleil, quoi qu'en diſent quelques Au„ teurs.

„ Aux deux côtez de l'Image du Soleil étoient les corps de leurs Rois déce„ dez, tous rangez par ordre ſelon leur ancienneté, & embaumez de telle ſorte, „ ſans qu'on pût ſavoir comment, qu'ils paroiſſoient être en vie. Ils étoient aſſis „ ſur des thrônes d'or, élevez ſur des plaques de même metail, & ils avoient le „ viſage tourné vers le bas du Temple, mais *Huayna Capac*, le plus cher des „ enfans du Soleil, avoit cet avantage particulier au deſſus des autres, d'être „ directement oppoſé à la figure de cet Aſtre, parce qu'il avoit mérité d'être a„ doré pendant ſa vie, à cauſe de ſes vertus éminentes, & des qualitez dignes „ d'un grand Roi, qui avoient éclatté en lui dès ſa plus tendre enfance. Mais „ à l'arrivée des Eſpagnols, les Indiens cacherent ces corps avec tout le reſte du „ thréſor, ſans qu'on ait jamais pû ſavoir ce qu'ils étoient devenus.

„ Il y avoit pluſieurs portes à ce Temple, elles étoient toutes couvertes de „ lames d'or; la principale étoit tournée du côté du Nord, comme elle l'eſt „ encore à preſent. De plus autour des murailles de ce Temple, il y avoit „ une plaque d'or en forme de couronne, ou de guirlande, qui avoit plus „ d'une aûne de large. A côté du Temple on voyoit un Cloître à quatre fa„ ces, & dans ſa plus haute enceinte une guirlande de fin or, d'une aûne de „ large, comme celle dont je viens de parler. Tout autour de ce Cloître, il „ y avoit cinq grands pavillons en quarré, couverts en forme de pyramide. Le „ premier étoit deſtiné à ſervir de logement à la Lune, femme du Soleil, & „ celui-ci étoit le plus proche de la grande Chapelle du Temple; ſes portes & „ ſon enclos étoient couverts de plaques d'argent, pour donner à connoître par „ la couleur blanche, que c'étoit l'appartement de la Lune, dont la figure étoit „ dépeinte comme celle du Soleil, avec cette difference qu'elle étoit ſur une „ plaque d'argent, & qu'elle avoit le viſage d'une femme. C'étoit-là que ces „ Idolatres alloient faire leurs vœux à la Lune, qu'ils croioient être la ſœur & „ la femme du Soleil, & la mere de leurs *Yncas*, & de tous leurs deſcendans; „ ils la nommoient à cauſe de cette derniere qualité *Mama Quilla*, c'eſt-à-dire, „ *Mere Lune*, mais ils ne lui offroient point de ſacrifices comme au Soleil. „ Aux deux côtez de cette figure on voyoit les corps des Reines décedées, „ rangez en ordre, ſelon leur ancienneté. *Mama Oello*, Mere de *Huayna Ca„ pac*, avoit la face tournée du côté de la Lune, & étoit, par un avantage particulier,

„ au



L' YNCAS consacre son VAZE au SOLEIL.



B. Picart delineavit 1723.

L'YNCAS vient recevoir les OFRANDES que ses SUJETS font au SOLEIL.

„ au dessus des autres, parce qu'elle avoit été Mere d'un si digne fils.
„ L'Apartement le plus proche de celui de la Lune étoit celui „ de *Venus*, des *Pleiades*, & de toutes les autres Etoiles en géneral. „ On appelloit *Chasca* l'Astre de *Venus*, pour montrer par là qu'il avoit les che- „ veux longs & crêpez; d'ailleurs on l'honoroit extrémement, parce qu'on le „ croioit le Page du Soleil, qu'on disoit aller tantôt devant lui & tantôt après. „ On respectoit fort aussi les *Pleiades*, à cause de la disposition merveilleuse de „ ces Etoiles, qui leur sembloient toutes égales en grandeur. Pour les autres „ Etoiles, en général on les appelloit les servantes de la Lune : on leur donna „ pour cette raison un logement auprès de leur Dame, afin qu'elles la pussent „ servir plus commodément, parce qu'on croyoit que les Etoiles étoient au Ciel, „ pour le service de la Lune, & non du Soleil, à cause qu'on les voioit de „ nuit, & non de jour.

„ Cet apartement & son grand Portail étoit couverts de plaques d'argent, „ comme celui de la Lune. Son toit sembloit représenter un Ciel, parce „ qu'il étoit semé d'étoiles de differente grandeur. Le troisiéme appartement „ proche de ce dernier étoit consacré à l'Eclair, au Tonnerre, & à la Fou- „ dre.

„ On ne regardoit point ces trois choses comme des Dieux, mais comme „ les valets du Soleil, & on en avoit la même opinion que l'ancien Paganisme „ peut avoir euë de la Foudre, qu'il regardoit comme un instrument de la justice „ de *Jupiter*. C'est pour cette raison que les *Yncas* donnerent un apartement tout „ lambrissé d'or à l'Eclair, au Tonnerre, & à la Foudre, qui leur sembloient „ être les domestiques du Soleil, & qui devoient par conséquent être logez „ dans sa propre maison. Ils ne représenterent aucun de ces trois par aucune „ Image de relief ni de platte peinture, parce qu'ils ne les pouvoient peindre „ au naturel, à quoi ils s'étudioient principalement dans toutes leurs Images; „ mais ils les honorerent du nom *Yllapa*. Les Historiens Espagnols n'ont pû „ comprendre jusques ici la signification de ce nom; quelques-uns ont voulu „ mettre leur Idolatrie en paralléle, à cet égard, avec nôtre sainte Religion: „ en quoi ils se sont certainement trompez, aussi bien qu'en d'autres choses, „ où ils ont cherché avec moins de fondement des symboles de la très-sainte „ Trinité, en expliquant à leur mode les noms du Pais, & attribuant aux In- „ diens une creance qu'ils n'avoient jamais euë, comme je l'ai fait voir ail- „ leurs.

„ Ils consacrerent à l'Arc-en-Ciel le quatriéme apartement, parce qu'ils trouverent „ que l'Art-en-Ciel procedoit du Soleil. Cet apartement étoit tout enrichi d'or, „ & sur les plaques de ce métail on voyoit representé au naturel, avec toutes ses „ couleurs dans l'une des faces du bâtiment la figure de l'Arc-en-Ciel, qui étoit „ si grande, qu'elle s'étendoit d'une muraille à l'autre. Ils appelloient cet Arc „ *Cuychu*, & l'avoient en grande veneration. Lors qu'ils le voyoient paroître en „ l'air, ils fermoient la bouche aussi-tôt, & y portoient la main devant, parce „ qu'ils s'imaginoient que s'ils l'ouvroient tant soit peu, leurs dents en seroient „ pourries & gâtées.

„ Le cinquiéme & dernier apartement étoit celui du grand Sacrificateur, & „ des autres Prêtres, qui assistoient au service du Temple, & qui devoient ê- „ tre tous du sang Royal des *Yncas*. Cet appartement, enrichi d'or, comme „ les autres, depuis le haut jusques au bas, n'étoit destiné ni pour y manger, „ ni pour y dormir, mais servoit de sale pour y donner audience, & y délibe- „ rer sur les sacrifices qu'il falloit faire, & sur toutes les autres choses qui con- „ cernoient le service du Temple.

Nous ne devons pas oublier une particularité fort remarquable ; c'eſt que ce Temple des Cuſco logeoit dans ſon enceinte tous les Dieux des Nations ſoumiſes par les *Yncas*. Ces Dieux y étoient ſervis & adorés en preſence du Soleil : mais leur culte étoit conditionel. Il falloit prémierement adorer cet Aſtre comme le grand Dieu : avec cette condition on pouvoit ſervir les autres Divinités. Telle fut la Politique des *Yncas*. On ne les vit point ravager les conſciences l'épée à la main. Au contraire ils crurent devoir des ménagemens aux Religions des Peuples vaincus, & comprirent qu'elles tomberoient inſenſiblement à la vue d'un culte moins abſurde & muni de l'Autorité Souveraine : ils réüſſirent. Le Culte du Soleil s'étendit : Il auroit aneanti celui des Dieux étrangers, ſi l'Empire des Yncas n'eut pas été renverſé par les Eſpagnols. Ne pouſſons pas les réfléxions & laiſſons au lecteur la liberté de tirer ſes conſequences.

Nous ne diſons rien ici du ſuperbe Temple de *Titicaca*. Nous renvoions le lecteur à l'*Hiſtoire des Yncas*. (*a*) On trouve auſſi dans cette l'Hiſtoire un grand détail des richeſſes que ce Temple renfermoit, & dont une partie (*b*) eſt repréſentée dans la figure où l'on voit l'*Yncas* ofrant un vaſe d'or au Soleil : cette Ceremonie étoit une des plus ſolennelles de la grande fête du Soleil, que l'on celebroit au mois de Juin, &prouve ce que nous avons avancé que *Pachacamac* étoit un des attributs du Soleil, ce feu éclatant qui, comme l'on ſait, étoit autrefois l'objet du culte des Perſes & des Chaldeens. Les Peruviens témoignoient en cette fête ſolennelle, qu'ils adoroient particulierement le Pere de la Lumiere, „ comme le ſeul Dieu, Souverain & univerſel, qui par ſa „ lumiere & par ſa vertu engendroit & nourriſſoit toutes les choſes du Monde. „ Ils la ſolenniſoient encore, pour reconnoître publiquement que le Soleil étoit „ Pere du premier Ynca " & de tous ſes deſcendans.

L'Ouverture de la fête ſe faiſoit par des ſacrifices : „ Il falloit que le feu „ dont ils ſe ſervoient dans ces Sacrifices, leur fût donné, comme ils diſoient, „ par la main même du Soleil. Ils prenoient pour cet effet un grand braſſelet, „ appellé *Chipana*, ſemblable à ceux que les *Yncas* portoient au poignet de la „ main gauche, excepté que celui-ci qu'avoit le principal de leurs Prêtres, étoit „ plus grand que les autres. Il avoit au lieu de medaille un vaſe concave, „ de la groſſeur de la moitié d'une orange, extrémement luiſant & poli. On „ l'oppoſoit directement au Soleil, & dans un certain point où les rayons qui „ ſortoient du vaſe ſe ramaſſoient enſemble : on mettoit au lieu de mêche un „ peu de charpie faite de cotton, où le feu prenoit auſſi-tôt par un effet natu„rel. On brûloit les Victimes avec ce feu ainſi allumé, & donné de la main „ du Soleil, & l'on s'en ſervoit à faire rôtir toute la chair qui ſe mangeoit ce „ jour-là. Enſuite ils prenoient de ce même feu, qu'ils portoient au Temple du „ Soleil, & à la maiſon des Vierges choiſies, où l'on prenoit ſoin de le con„ſerver toute l'année ; & c'étoit un fort mauvais préſage, quand il venoit à „ s'éteindre. S'il ne faiſoit point Soleil la veille de la fête, qui étoit le jour au„quel on apprêtoit toutes les choſes qui étoient necéſſaires pour le Sacrifice du „ lendemain ; & ſi par conſéquent il n'y avoit pas moyen d'en tirer du feu, on „ prenoit deux petits bâtons, gros comme le pouce, longs de demi aûne, & „ d'un certain bois appellé *Vyaca*, qui reſſembloit à peu près à de la canelle ; „ & à force de les frotter enſemble on en faiſoit ſortir quanrité d'étincelles, qui „ prenoient à la mêche. Quoi que ce moien fût très-propre à faire du feu,

„ ce-

(*a*) Tome I. Ch. 24.
(*b*) On y voit des plantes, des arbres, des fleurs & des animaux qui étoient d'or pur.



Maniere d'alumer le **FEU SACRÉ**, *chez les* **PERUVIENS**, *la Veille de la grande* **FÊTE** *du* **SOLEÏL**, *nommeé le grand* **RAMY**.



B. Picart, invenit 1722.

Le premier jour de la grande **FÊTE** *du* **SOLEÏL**, **L'YNCAS** *lui presente un Vase plein de Liqueur, et l'invite a boire.*

„ cependant lors que la neceſſité les contraignoit de s'en ſervir pour le Sacrifice „ de leurs Fêtes, ils s'affligeoient fort, & le prenoient pour un très-mauvais „ préſage, diſant qu'il falloit bien que le Soleil fût irrité contr'eux, puis qu'il „ refuſoit de leur donner du feu de ſa main. "

Les principaux Capitaines de l'Empire & les *Curacas* ou *Paciques* aſſiſtoient à cette Fête : quand la vieilleſſe ou des occupations importantes & inévitables les empêchoient de la celebrer en perſonne, ils y envoioient en leur nom leurs fils ou leurs freres accompagnés des plus nobles de leurs parens. L'*Ynca* faiſoit, en qualité de fils du Soleil, l'ouverture de la Fête, & ne pouvoit s'en diſpenſer, à moins que la guerre ne l'appellât ailleurs, ou qu'il ne fut obligé de faire la viſite de ſes Etats. Toute la nobleſſe de l'Empire alloit en proceſſion preſenter ſes offrandes au Soleil. Les *Curacas* y paroiſſoient équipés magnifiquement, mais d'une maniere bizarre. „ Les uns avoient leurs robes ſemées de lames d'or „ & d'argent, & des guirlandes de même ſur leurs bonnets. Les autres étoient „ vêtus de la peau d'un Lion.

„ D'autres paroiſſoient après ceux-ci, tels, ſans comparaiſon, qu'on repré- „ ſente les Anges: Car ils étoient parez des aîles de l'oiſeau que l'on appelle „ *Cuntur*. Les aîles de ces oiſeaux ſont parſemées de blanc & de noir, & ſont „ ſi grandes qu'elles ont juſques à quinze pieds de long, à les meſurer d'un „ bout à l'autre. Ceux qui ſe paroient des plumes de ces *Cunturs*, le faiſoient „ pour montrer qu'ils tiroient leur origine de ces oiſeaux.

„ Les *Yuncas*, ſe déguiſoient avec certains maſques étranges, qui repréſen- „ toient les plus horribles figures qu'ils pouvoient s'imaginer. A voir les ſinge- „ ries & les poſtures qu'ils faiſoient dans ces aſſemblées, on les eût pris pour „ des fols; & pour les mieux contrefaire, ils faiſoient entr'eux un bruit confus „ d'inſtrumens mal accordez, comme de flûtes & de tambours, tenant en main „ des peaux dechirées, dont ils ſe ſervoient à faire mille ſotiſes.

„ D'autres *Curacas* ſuivoient avec des ajuſtemens differents, & chaque na- „ tion portoit les armes dont elle ſe ſervoit à la guerre, comme des arcs, des „ flêches, des lances, des javelots, & des haches longues & courtes, pour com- „ battre d'une main, ou de toutes les deux.

„ Il y en avoit auſſi qui portoient des ornemens où étoient repréſentées les „ belles actions qu'ils avoient faites au ſervice du Soleil, & des *Yncas*, & d'au- „ tres qui menoient une grande ſuite de valets, qui jouoient des (*a*) atabales, „ & ſonnoient de la trompette. En un mot, chaque Nation y paroiſſoit avec „ le meilleur équipage & le plus de ſuite qu'il lui étoit poſſible d'avoir, les uns „ faiſant à l'envi des autres, pour y briller plus que leurs voiſins.

„ Avant que de ſolemniſer la Fête on s'y préparoit par un jeüne fort auſtere. „ Ils ne mangeoient de trois jours qu'un peu de maïz blanc, encore étoit-il tout „ cru, avec quelques herbes de celles qu'on nomme *Chucam*, & ne beuvoient „ que de l'eau. Ils s'abſtenoient durant ce tems-là de la compagnie de leurs „ femmes, & l'on ne faiſoit point de feu en aucun endroit de la Ville.

„ Après ce jeûne, la veille de la Fête du Soleil, les Prêtres *Yncas*, commis à „ faire les Sacrifices, paſſoient la nuit à tenir prêts les moutons & les agneaux „ qu'il falloit ſacrifier; ils préparoient auſſi les vivres & la boiſſon, qu'on de- „ voit préſenter au Soleil pour ſon offrande; on donnoit ordre à toutes ces cho- „ ſes, après qu'on s'étoit informé à peu près du nombre des gens qui étoient „ ve-

(*a*) Eſpece de tambour.

„ venus à cette Fête : car il falloit que non ſeulement les *Curacas*, les Ambaſ-
„ ſadeurs, leurs parens, & ceux qui étoient leurs domeſtiques & leurs ſujets
„ euſſent part à ces offrandes, mais encore toutes les Nations en general, qui
„ aſſiſtoient à cette ſolemnité. Cette même nuit les femmes du Soleil em-
„ ploioient le tems à pêtrir une certaine pâte appellée *Cancu*, dont elles fai-
„ ſoient de petits pains ronds, de la groſſeur d'une pomme: il faut remarquer
„ que ces Indiens ne faiſoient jamais du pain de leur bled qu'en cette ſolemnité
„ & à une autre Fête nommée *Citua*, & même qu'ils n'en mangeoient que deux ou
„ trois morceaux ſeulement, parce que la *Gara*, qui étoit une eſpece de legume, leur
„ tenoit lieu de pain, ſoit qu'ils en fiſſent cuire le grain ou qu'ils le rôtiſſent. Il fal-
„ loit que ce fuſſent les Vierges choiſies, voüées au Soleil pour être ſes femmes, qui
„ pêtriſſent la farine dont ſe faiſoit ce pain, principalement celui que l'*Ynca* & ceux
„ du ſang Roial devoient manger, & qu'elles mêmes apprêtaſſent toutes les autres
„ viandes de cette Fête, parce que ce jour-là ce n'étoient pas les enfans du Soleil
„ qui traitoient leur pere, mais c'étoit plûtôt le Soleil qui traitoit ſes enfans.
„ Pour le commun Peuple, il étoit ſervi par une infinité d'autres femmes, qui
„ lui apprêtoient à manger, & qui lui faiſoient du pain avec beaucoup de ſoin
„ & d'attention; car quoi qu'on ne le fît que pour le commun, il falloit néan-
„ moins que la farine en fût pure. Il n'étoit permis de manger de ce pain que
„ le jour de cette ſolemnité, qui étoit la plus grande de toutes leurs Fêtes, parce
„ qu'on le regardoit comme une choſe ſacrée. "

Au jour le plus ſolemnel de la Fête l'*Ynca* paroiſſoit en public, accompagné de ſes parens. Il ſe rendoit avec ſa ſuite à la grande Place de Cuſco & y attendoit les pieds nuds que le Soleil ſe levât: alors il regardoit fixement vers l'Orient. Dés qu'il le voioit paroître, il ſe jettoit à genoux, & tenant les bras ouverts directement oppoſés au viſage, il donnoit des baiſers à l'air. Les *Curacas* & les autres Nobles de l'Etat ſe tenoient à quelque diſtance, & adoroient le Soleil à l'imitation de l'*Ynca* & des Princes de ſon ſang. L'*Ynca* ſe levoit enſuite, tandis que les autres reſtoient à genoux & prenoit deux grands vaſes d'or remplis de boiſſon. En même tems, comme Chef de la Maiſon du Soleil, il élevoit un de ces vaſes & le montrant au Soleil, l'invitoit à boire. Les Peruviens étoient perſuadés que cet Aſtre faiſoit raiſon à l'*Ynca* & à tous les Princes du ſang Roial.

„ (*a*) Après que l'*Ynca* avoit ainſi convié le Soleil à boire, il verſoit ce qu'il
„ y avoit de liqueur au vaſe dédié au Soleil, qu'il tenoit de la main droite,
„ dans une tinete d'or, d'où la liqueur ſe repandoit comme par une fontaine
„ dans un tuyau artiſtement fait, & qui aboutiſſoit de la grande Place à la
„ maiſon du Soleil. Cela fait, il en beuvoit un peu pour ſa part dans le vaſe
„ qu'il tenoit de la main gauche, & en même tems le reſte ſe partageoit entre
„ les *Yncas*, dans un petit vaſe d'or, ou d'argent, que châcun avoit. Ils vui-
„ doient ainſi peu à peu le vaſe de l'*Ynca*, dont le breuvage étoit, à ce qu'ils di-
„ ſoient, ſanctifié par ſa main, ou par celle du Soleil, & leur communiquoit
„ ſa vertu. Tous ceux du ſang Roial buvoient un trait de cette boiſſon : Mais
„ on donnoit à boire aux *Curacas* de la boiſſon que les femmes du Soleil avoient
„ faite, & non de celle qu'ils croioient être ſanctifiée.

„ (*b*) Lors qu'ils avoient achevé cette ceremonie, qui n'étoit qu'une introduction
„ à mieux boire, ils alloient par ordre à la maiſon du Soleil, & ſe déchauſ-
„ ſoient tous, excepté le Roi, à deux cens pas de la porte du Temple. Alors
„ l'*Yn-*

(*a*) *Hiſtoire des Yncas.* Lib. 6. Ch. 21.
(*b*) Voiés le Ch. 23. du VI. Livre de cette *Hiſtoire* ſur la maniere de boire de l'*Ynca*, le défi qu'il envoioit à ſes Vaſſaux en cette occaſion, & les ceremonies qu'il falloit obſerver pour lui faire raiſon.



SACRIFICE *d'un* AGNEAU *noir, le jour de la grande* FÊTE *du* SOLEÏL.



B. Picart invenit 1723.

FESTIN *à* L'HONNEUR *du* SOLEÏL, *le jour du grand* RAMY.

„ l'*Ynca*, & ceux de ſon ſang y entroient dedans, comme fils legitimes du Soleil, devant l'image duquel ils ſe proſternoient. Cependant les *Curacas*, qui ſe croioient indignes d'entrer dans ſon Temple, parce qu'ils n'etoient pas de ſon ſang, demeuroient dehors dans une grande Place, qui étoit devant la porte; & auſſi-tôt que l'*Ynca* avoit offert de ſa propre main le vaſe d'or, où il venoit de faire la ceremonie, les autres donnoient les leurs aux Prêtres *Yncas*, qu'on avoit nommez & dédiez au ſervice du Soleil: car il n'étoit permis qu'à eux de faire cette charge, non pas même à ceux du ſang du Soleil, s'ils n'étoient Prêtres. Après que les Sacrificateurs avoient offert les vaſes des *Yncas*, ils ſortoient tous juſques à la porte, pour y recevoir ceux des *Curacas*, qui marchoient tous en leur rang, & ſelon l'ordre du tems auquel ils avoient été reduits, ſous l'Empire de l'*Ynca*. Outre leurs vaſes, ils préſentoieut au Soleil pluſieurs belles piéces d'or & d'argent, qui repréſentoient en petit & au naturel divers animaux, comme des brebis, des agneaux, des lezards, des crapaux, des couleuvres, des renards, des tygres, & des lions, des oiſeaux de toutes les ſortes, & de tout ce qui croiſſoit dans leurs Provinces.

„ L'offrande étant achevée, ils s'en retournoient par ordre chacun à ſa place; & en même tems on voioit venir les Prêtres *Yncas* avec quantité d'agneaux, de brebis brehaignes, & de toutes couleurs, car elles ſont naturellement ainſi tachetées, comme les chevaux d'*Eſpagne*. Parmi tout ce bêtail, qui appartenoit au Soleil, ils prenoient un agneau noir, couleur que ces Indiens préferoient aux autres, principalement dans leurs Sacrifices, parce, diſoient-ils, qu'elle avoit je ne ſai quoi de divin. Ils ajoûtoient à cela, qu'une bête noire l'étoit la plûpart du tems par tout le corps, au lieu qu'une blanche avoit preſque toûjours quelque tache noire ſur le muſeau, ce qui leur paroiſſoit un défaut. C'eſt pour cela que leurs Rois étoient le plus ſouvent vêtus de noir, & leurs habits de deuil étoient de la couleur que nous appellons, gris de ſouris.

„ Ce premier Sacrifice qu'on faiſoit d'un agneau noir, étoit pour tirer des préſages bons ou mauvais de la ſolemnité de leur Fête? Car dans toutes leurs actions d'importance en tems de paix & de guerre ils ſacrifioient un agneau, auquel ils arrachoient le cœur & les poûmons, pour juger par là ſi leur offrande étoit agreable au Soleil; ſi la guerre qu'ils alloient faire auroit un évenement heureux, ou infortuné, & ſi la recolte des biens de la terre ſeroit bonne cette année. Mais il faut remarquer, qu'ils ſacrifioient divers animaux, ſelon la differente nature des préſages qu'ils en vouloient tirer, comme des agneaux, des moutons, & des brebis brehaignes: car ils ne tuoient jamais celles qui ne l'étoient pas, & ne mangeoient même de leur chair, que lors qu'elles n'étoient plus capables d'engendrer. Dans ces Sacrifices ils prenoient l'agneau ou le mouton qu'ils vouloient immoler, & lui tournoient la tête du côté de l'Orient, ſans lui lier les pieds, mais trois ou quatre hommes le tenoient fortement, pour l'empêcher de remuer. Ainſi tout en vie, ils lui ouvroient le côté gauche, où ils mettoient la main, & en tiroient le cœur, les poûmons, & tout le reſte de la freſſure, qui devoit ſortir entiere, ſans qu'il y eût rien de rompu. "

Ils étoient du moins auſſi ſuperſtitieux que les Grecs & les Romains dans l'examen des entrailles de la victime. C'eſt ce qui ſe juſtifie par ce paſſage de cette même *Hiſtoire des Yncas* que nous venons de citer. „ Ils tenoient pour un ſi bon préſage, quand les poûmons palpitoient encore, après

 „ qu'on

„ qu'on les avoit arrachez, qu'ils prenoient pour indifferens tous les autres présa-
„ ges, parce, disoient-ils, que celui-ci suffisoit pour les rendre bons, quelque mau-
„ vais qu'ils fussent. Lors qu'ils avoient tiré la fressure, ils soufloient dans le-
„ gosier pour le remplir de vent, puis ils le lioient par le bout, ou le pressoient avec la
„ main, observant en même tems si les conduits par où l'air entre dans les poûmons,
„ & les petites veines qui s'y voient ordinairement, étoient plus ou moins enflées,
„ parce que plus ils l'étoient, & plus le présage leur paroissoit bon. Ils conside-
„ roient aussi plusieurs autres choses, qu'il me seroit bien difficile de rapporter,
„ ne les aiant pas remarquées. Je parle seulement de celles-ci, parce que je les
„ ai vûës pratiquer deux fois: il me souvient qu'on me mena, lors que j'étois
„ encore enfant, dans une basse-court, où quelques vieillards faisoient cette es-
„ pece de Sacrifice dans un de leurs baptêmes, non pas le jour de leur *Raymi*,
„ (c'est le nom de la Fête du Soleil) dont on ne parloit déja plus lors que je
„ nâquis, mais en un autre tems auquel pour des occasions particulieres ils fai-
„ soient des Sacrifices d'agneaux & de moutons, pour en tirer des présages.

„ Ils tenoient pour un présage sinistre, s'il arrivoit qu'en ouvrant le côté à la
„ bête qu'ils vouloient immoler, elle se levât sur pied, & s'échapât des mains
„ de ceux qui la tenoient. Ils prenoient encore pour un malheur, si le go-
„ sier, qui tient d'ordinaire à la fressure, venoit à se rompre, sans qu'ils l'eus-
„ sent tiré entier; si les poûmons étoient déchirez, ou le cœur gâté, & ainsi
„ des autres choses dont je n'ai pas été soigneux de m'informer, ni par consé-
„ quent de les remarquer. Je me souviens de celles-ci, pour en avoir ouï par-
„ ler aux Indiens, qui se demandoient les uns aux autres dans leurs Sacrifices,
„ si les présages en étoient bons ou mauvais, sans qu'ils prissent garde à moi à
„ cause de mon bas âge. "

Les Sacrifices finissoient par un festin: l'on y servoit la chair des Victimes sacrifiées. On la distribuoit à tous ceux qui se trouvoient à cette solemnité, c'est à-dire aux *Yncas* & après eux aux *Curacas* & à leur suite selon leur rang. Avec cette viande on leur servoit du pain que *Garcilasso* appelle *Cancu*. Ensuite on presentoit d'autres mets, dont on mangeoit sans boire, l'usage ne permettant pas aux Peruviens de boire en mangeant. Ils ne buvoient qu'après leurs repas & ne cedoient pas sur cet article à aucune Nation de notre hemisphere.

Ils celebroient quelques autres Fêtes. Celle que *Garcilasso* appelle (*a*) *Citu* étoit remarquable, & l'on peut la regarder comme une lustration generale. Le but de cette lustration étoit de purifier l'ame des infirmités qu'elle contracte dans le corps humain, & de garantir celui-ci des maladies auxquelles il est exposé. Les Peruviens s'y préparoient par le jeune. Il falloit s'abstenir de tout commerce avec les femmes & jeuner 24. heures. La nuit d'après ce jeune les Peruviens paitrissoient devotement des pelotes de *Cancu*, les mettoient dans des marmites de terre & les faisoient cuire à demi, jusqu'à ce que le *Cancu* fut reduit en masse. Ils en faisoient de deux sortes: dans l'une on méloit le sang que l'on tiroit d'entre les deux sourcils & des narines de quelques jeunes enfans. Tous ceux qui avoient jeuné se lavoient le corps avant le jour, & se frotoient ensuite la tête, le visage, l'estomac, les épaules, les bras & les cuisses avec la pâte dont nous venons de parler, afin, disoient ils, d'éloigner d'eux par cette purification les maladies & toutes sortes d'infirmités. Après cette purification le plus agé & le plus qualifié de châque famille prenoit de cette même pâte, en frotoit la porte de sa maison, & y laissoit la pâte attachée, pour marquer la purification de ceux du logis.

(*a*) On la celebroit le 1. jour de la Lune de Septembre après l'Equinoxe, dit *Garcilasso*.

gis. Le grand Prêtre faiſoit la même ceremonie dans le Palais & dans le Temple du Soleil, pendant que ſes vicaires alloient purifier les Chapelles & les autres lieux ſacrés. Dés que le Soleil commençoit à paroître, on l'adoroit. Un *Ynca* du ſang Roial ſe preſentoit dans la Place de *Cuſco* vêtu richement, tenant à la main une lance garnie de plumes de diverſes couleurs & enrichie de quantité d'anneaux d'or. (La lance ſervoit auſſi d'étendart en tems de guerre.) Cet *Ynca* en alloit joindre quatre autres armés comme lui de lances, qu'il touchoit de la ſienne, les conſacrant en quelque façon par l'attouchement : il leur declaroit que le Soleil les avoit choiſi pour chaſſer les infirmités, & les maladies. Auſſi-tôt ces quatre Miniſtres du Soleil partoient pour executer leurs ordres : pendant qu'ils faiſoient la revue des quartiers, chacun ſortoit du logis, ſecouoit ſes habillemens, ſe frotoit la tête, le viſage, les bras, les cuiſſes. Telles étoient les ceremonies, par leſquelles on croioit ſe purifier : on les accompagnoit de grans cris de joie. Les Miniſtres du Soleil prenoient les maux dont le Peuple venoit de ſe dépouiller, & les chaſſoient à cinq ou ſix lieues de la Ville.

La nuit ſuivante ces mêmes *Yncas* couroient de côté & d'autre avec des flambeaux de paille, enſuite ils ſortoient de la Ville : cette luſtration nocturne chaſſoit les maux auxquels on eſt expoſé la nuit, comme celle des lances avoit ſervi à chaſſer les maux du jour. On jettoit dans la riviere, où le Peuple s'étoit lavé, ces flambeaux à demi conſumés, & ſi l'on en trouvoit des reſtes au bord de l'eau, on s'en éloignoit comme d'une choſe peſtiferée. Ces Fêtes finiſſoient par des rejouïſſances mêlées d'actions de grace & de Sacrifices au Soleil.

RELIGION *de quelques Peuples ſujets des* YNCAS.

Cet article n'eſt deſtiné qu'à donner une legere idée des Peuples dont les *Yncas* détruiſirent l'Idolatrie pour y ſubſtituer la leur. (*a*) Ceux de la Vallée de Rimac, appellée enſuite Lima, adoroient ſous la figure d'une homme l'Idole *Rimac*, qui repondoit aux queſtions qu'on lui faiſoit, à la maniere des anciens Oracles de la Grece. *Rimac* veut dire *celui qui parle*. Cette Idole reſidoit dans un Temple très ſuperbe, quoiqu'inferieur en magnificence à celui de *Pachacamac*.

Ils adoroient auſſi *Pachacamac*, mais ils lui offroient des victimes humaines : le reſpect qu'ils avoient pour lui alloit juſqu'à ne pas oſer le regarder. Les Rois & les Prêtres entroient dans ſon Temple à reculons, en ſortoient de même, & ne levoient jamais les yeux vers l'Idole.

Les *Antis*, Peuples qui habitent vers les Montagnes du Perou, adoroient les tigres & les couleuvres : ils adoroient auſſi l'herbe *Coca*. Lors qu'ils faiſoient des priſonniers ils les maſſacroient ſans miſericorde; avec cette difference qu'un priſonnier de peu de conſideration étoit maſſacré ſur le champ, au lieu qu'ils ſacrifioient ſolemnellement celui qu'ils eſtimoient digne de ce funeſte honneur : Ils le dépouilloient, l'attachoient nud à un gros pieu & le découpoient par tout le corps avec des raſoirs & des couteaux faits d'un caillou fort tranchant. Ils ne le démembroient pas d'abord, mais ils otoient ſeulement la chair des parties les plus charnues, comme ſont les gras des jambes, les cuiſſes, les feſſes &c. Après cela hommes, femmes & enfans ſe teignoient du ſang de ces malheureux & les mangeoient tout en vie. Les femmes ſe frotoient de leur ſang le bout des mammelles, & donnoient enſuite à teter à leurs enfans le ſang de leurs ennemis mêlé au lait dont la nature les avoit pourvues

(*a*) Les *Yncas*.

pour l'entretien de ces petites Creatures. Cette ſanglante execution portoit chez ces Peuples inhumains le nom religieux de Sacrifices. Ils mettoient au rang des Dieux & logeoient ſous des cabanes ſur le ſommet de leurs montagnes ceux qui ſoufroient la mort avec courage, ou plutôt avec ferocité. Au contraire ils jettoient à la voirie ceux qui n'avoient pas la force de reſiſter aux tourmens.

Les Peuples de la Province de *Manta* adoroient la mer, les poiſſons, les tigres, les lions, pluſieurs autres animaux feroces & une émeraude d'une groſſeur extraordinaire, qu'ils expoſoient aux yeux du public en leurs Fêtes ſolemnelles. Ils écorchoient leurs priſonniers de guerre, & après avoir rempli leur peau de cendre & de terre, l'attachoient comme un trophée aux portes des Temples de leurs Idoles. Nous ne pouſſerons pas plus loin ce détail d'abſurdités, qui pourroit ennuier le Lecteur.

OPINIONS *des* PERUVIENS *touchant leur origine*, &c.

(*a*) Ils diſoient „ qu'il vint chez eux des Parties Septentrionales du Monde, un „ homme extraordinaire, qu'ils nommoient *Choun*; que ce *Choun* avoit un corps „ ſans os & ſans muſcles; qu'il abaiſſoit les montagnes, combloit les vallées & „ ſe faiſoit un chemin par des lieux inacceſſibles. Ce *Choun* crea les premiers „ habitans du *Perou*, & leur aſſigna pour ſubſiſtance les herbes & les fruits ſau„ vages des champs. Ils racontoient encore, que ce premier Fondateur du *Perou* „ aiant été offenſé par quelques habitans du plat Païs, convertit en ſables ari„ des une partie de la terre, qui auparavant étoit fort fertile, arrêta la pluie, „ deſſécha les plantes; mais qu'enſuite ému de compaſſion, il ouvrit les fontai„ nes & fit couler les rivieres. Ce *Choun* fut adoré comme Dieu, juſqu'à ce „ que *Pachacamac* vint du Sud.

„ *Choun* diſparut à la venue de *Pachacamac*, qui étoit beaucoup plus puiſſant que „ lui, & qui convertit en bêtes ſauvages les hommes que *Choun* avoit créés. "

Les Peruviens avoient quelque connoiſſance du déluge; mais il eſt aſſés difficile d'y démêler rien de net. Nous renvoions à l'*Hiſtoire* de l'*Inca Garcilaſſo*.

Nous ne diſons rien ici (*b*) de la veneration qu'ils avoient pour l'Arc en Ciel, ni de leur opinion ſuperſtitieuſe touchant les Cometes, ni des prédictions qu'ils tiroient des ſonges, ni comment ils s'imaginoient que le Soleil à ſon couchant ſe précipitoit dans l'Ocean, y perdoit ſa lumiere & ſa chaleur, reprenoit l'une & l'autre après avoir paſſé ſous la terre, qu'ils plaçoient ſur la ſurface des eaux, & ſortoit au matin par les portes de l'Orient. Les Poëtes de l'Antiquité, qui n'étoient rien moins que Geographes, avoient à peuprés raiſonné de même. On peut juger, par ce que nous rapportons ici, du caractere de l'eſprit humain deſtitué de certaines connoiſſances, & ſi les hommes ne ſont pas également propres à recevoir par tout les mêmes impreſſions de la ſuperſtition.

Nous finirons cet article de leur Religion, par l'opinion qu'ils avoient des Eclipſes. Quand le Soleil s'éclipſoit, ils le croioient faché contr'eux: ils regardoient, comme une preuve de ſa colere le trouble, qui, diſoient ils, paroiſſoit ſur ſon viſage. Quand la Lune s'éclipſoit ils s'imaginoient qu'elle étoit malade, qu'elle mourroit infailliblement, ſi elle achevoit de s'obſcur-

(*a*) *Coreal* en ſes Voiages, *Purchas*, &c.
(*b*) Voi. ci-devant à la Page 191.



DÉSOLATION des PERUVIENS pendant L'ECLIPSE de LUNE.



B. Picart delineavit 1723.

CAPTIF Sacrifié par les ANTIS.

s'obſcurcir, qu'alors elle tomberoit du Ciel, qu'ils periroient tous, & que la fin du Monde arriveroit. Pour éviter ces malheurs, dés que l'Eclipſe commençoit, (*a*) ils faiſoient le plus de bruit qu'ils pouvoient avec des cornets, des trompettes & des tambours. Ils attachoient des chiens à des arbres & leurs donnoient de grands coups de fouet pour les obliger d'aboier ſi haut, que la Lune, qu'ils croioient évanouie, par la force de la douleur, & qui aimoit ces animaux à cauſe des ſervices ſignalés qu'ils lui avoient rendu autrefois, fut obligée de ſe reveiller à leurs cris.

Leurs PRETRES, *leur* DISCIPLINE, *leurs* RELIGIEUSES, &c.

Les Prêtres du Soleil étoient tous *Yncas*, nés du ſang Roial: mais il ſuffiſoit que les Prêtres deſtinés aux moindres ſervices du culte ſacré fuſſent *Yncas* privilegiés, c'eſt-à-dire élevés à ce rang à cauſe de leur mérite. Nous avons déja parlé des Sacrifices que les Prêtres faiſoient au Soleil, nous ajouterons ici qu'ils ne ſacrifioient pas toujours dans le même lieu, que ſouvent ils ſacrifioient dans la Cour du Temple du Soleil: mais que les ſacrifices de la principale Fête du Soleil ſe faiſoient dans la grande Place de *Cuſco*: Avant que d'entrer dans le Temple du Soleil il falloit que les Prêtres ſe déchauſſaſſent.

(*b*) „ Ils n'éliſoient pour ſouverain Prêtre qu'un des Oncles ou des Freres du „ Roi, ou ſi c'étoit quelque autre il falloit du moins qu'il fût legitimement „ venu de ſon ſang. Les Prêtres n'avoient point d'habit particulier; mais dans „ toutes les Provinces, où le Soleil avoit des Temples en fort grand nombre, „ il n'y avoit que ceux qui en étoient natifs, & parens du Seigneur de châque „ Province, qui puſſent exercer cette Charge Religieuſe: quant au principal „ Prêtre, tel ſans comparaiſon qu'eſt un Evêque parmi nous, il falloit qu'il „ fut *Ynca*. Afin même que dans leurs Sacrifices & leurs ceremonies ils ſe ren„ diſſent conformes à leur Metropolitain, ils éliſoient les *Yncas* pour ſuperieurs „ en tems de paix & de guerre, ſans démettre ceux du païs, afin qu'on ne „ leur reprochât point de les mépriſer, & d'uſer de tyrannie envers eux. Le „ grand Prêtre déclaroit au Peuple ce dont il conſultoit avec le Soleil, & ce „ que le Soleil lui commandoit de leur dire, ſelon la doctrine de leur Religion. „ En un mot, il leur déclaroit les choſes qu'il devinoit par le moien des Augu„ res, des Sacrifices, & de ſemblables ſuperſtitions, qu'ils avoient entr'eux. Ils „ appelloient leurs Prêtres d'un nom qui ſignifie *deviner*.

„ Il y avoit dans la maiſon du Soleil pluſieurs apartemens pour les Prêtres, „ & les domeſtiques, qui étoient du nombre des *Yncas*, qu'on appelloit privi„ légiez. Car aucun Indien, quelque grand Seigneur qu'il fût, ne pouvoit y „ entrer, s'il n'étoit *Ynca*. Les Dames n'y entroient point non plus, pas mê„ me les filles, ni les femmes du Roi. Les Prêtres ſervoient dans le Temple „ par ſemaines, qu'ils comptoient par les quartiers de la Lune; durant ce tems„ là ils s'abſtenoient de leurs femmes, & ne ſortoient du Temple, ni jour ni „ nuit. " Pendant que les Prêtres & les Miniſtres de la Religion des *Yncas* s'acquittoient

(*a*) Les anciens Grecs & même les Romains ſe donnoient auſſi beaucoup de mouvement pour faire revenir la Lune qu'ils croioient évanouïe. On frapoit ſur des baſſins de cuivre, on lui preſentoit des flambeaux, &c.

(*b*) *Hiſtoire des Yncas du Perou.* Lib. II. Chap. 9. & Livre III. Ch. 22.

toient des fonctions de leurs charges dans les Temples, où ils servoient par semaines, ainsi qu'on l'a dit, ils étoient entretenus des *revenus du Soleil.* C'est ainsi que l'on appelloit les productions de certaines terres que l'on cedoit au Soleil comme son domaine & qui (*a*) alloient ordinairement à un tiers des terres d'une Province.

Ces Peuples entretenoient aussi des Religieuses, qui vouoient au Soleil une virginité éternelle. On étoit si scrupuleux sur l'article de la virginité, que pour n'y être pas trompé, on prenoit des filles au-dessous de l'age de huit ans. On usoit sur tout de cette précaution à l'égard des vierges de la Maison Religieuse de *Cusco*, à cause qu'elles étoient destinées à devenir femmes du Soleil. Par cette même raison il n'entroit dans la Maison Religieuse de *Cusco* que des filles d'Yncas du sang roial, nées sans aucun mêlange de sang étranger. Les plus vieilles d'entre elles (*b*) étoient les Abbesses du Couvent. Elles dirigeoient les jeunes, leur aprenoient toute sorte d'ouvrages, les instruisoient dans le service divin, & veilloient sur la fragilité de la chair : la clôture étoit si rigide qu'elles ne pouvoient voir ni hommes ni femmes. Le Couvent n'avoit ni tour, ni parloir. On nous assure que ces ordres étoient observés avec la derniere exactitude, & que la loi qui punissoit celles qui faisoient bréche à la fidelité qu'elles devoient au Soleil leur époux étoit d'une rigueur étonnante. Econtons *Garcilasso.* (*c*) „ Si parmi un „ si grand nombre de Religieuses, il s'en trouvoit quelqu'une qui vint à faillir „ contre son honneur, il y avoit une Loi qui portoit qu'elle fut enterrée toute „ vive, & son galand pendu. Mais parce qu'on estimoit peu de chose de faire mourir un seul homme, pour une faute aussi grande qu'étoit celle de violer une fille dédiée au Soleil leur Dieu, & le Pere de leurs Rois, il étoit ordonné par la même Loi, qu'outre le coupable, sa femme, ses enfans, ses serviteurs, ses parens, & de plus tous les habitans de la ville où il demeuroit, „ jusques aux enfans qui étoient à la mamelle, en portassent la peine tous ensemble. Pour cet effet ils détruisoient la ville & y semoient de la pierre, de » sorte que toute son étenduë demeuroit deserte, désolée, maudite & excommuniée, pour marque de ce que cette ville avoit engendré un si détestable enfant: ils essayoient encore d'empêcher que ce terroir ne fût foulé de personne, non pas même des bêtes, s'il étoit possible. Cette Loi ne fut pourtant » jamais executée, parce qu'il n'y eut jamais de coupable de ce crime dans le païs «.

Des Couvens semblables à celui de *Cusco* étoient établis dans les principales Provinces de l'Empire: mais on recevoit dans ceux-ci, „ toute sorte de filles (*d*) „ soit qu'elles fussent de sang Royal, & legitimes, soit qu'elles fussent bâtardes, & nées d'un sang étranger. L'on y admettoit encore par une grande „ faveur les filles des Seigneurs qui avoient quelques Vassaux, & même celles „ des moindres Bourgeois, pourvû qu'elles fussent belles : Car sous cette condition elles étoient destinées à être filles du Soleil, ou Maîtresses de l'*Ynca.* „ On les gardoit avec le même soin que les femmes dédiées au Soleil. Elles „ avoient, comme les autres, des Demoiselles qui les servoient, & étoient entretenuës aux dépens du Roi, parce qu'elles étoient ses femmes. D'ailleurs, „ elles s'occupoient pour l'ordinaire, comme les Vierges du Soleil, à filer, & „ à faire quantité de robes pour la personne de l'*Ynca.* L'*Ynca* faisoit part de „ tous ces ouvrages à ceux de son sang, aux *Curacas*, aux Capitaines les plus „ il-

(*a*) *Hist.* des *Yncas L.* V. *Ch.* I.
(*b*) *Mamacuna* mot qui signifie *femme qui fait l'office de mere.*
(*c*) L. IV. Ch. 3.
(*d*) Ibid.

„ illustres, & à toutes les autres personnes qu'il vouloit favoriser, sans que la „ justice & la bienseance l'en empêchassent, à cause que ces habits étoient de „ la façon de ses femmes, & non pas de celles du Soleil, & faites pour lui „ même, & non pour son Pere.

„ Ces femmes avoient encore leurs *Mamacunas*, comme celles de *Cusco*, & „ pour le dire en un mot, toute la difference consistoit en ce que celles de „ *Cusco* devoient être légitimes, de sang Roial, & vivre toûjours enfermées, „ conditions necessaires pour être femmes du Soleil; au lieu qu'on recevoit „ dans les autres maisons du Royaume des filles de toutes conditions, pourvû „ quelles fussent belles & vierges, à cause qu'on les voüoit à l'*Ynca*, à qui „ on les livroit à sa premiere demande; & s'il les trouvoit à son gré, il les re„ tenoit pour ses Maîtresses. " Ces maisons étoient donc de veritables Serrails „ à la façon de ceux des Orientaux. „ Ceux qui attentoient à l'honneur des „ femmes de l'*Ynca* étoient punis aussi rigoureusement que les adulteres des vier„ ges vouées au service du Soleil. La Loi l'ordonnoit ainsi, parce que le cri„ me étoit le même. "

„ Les Filles, qu'on avoit une fois choisies pour être les Maîtresses du Roi, „ & qui avoient eu commerce avec lui, ne pouvoient retourner chez elles sans „ sa permission, mais elles servoient dans le Palais en qualité de Dames, ou de „ femmes de chambre de la Reine, jusques à ce qu'on leur permit de s'en re„ tourner en leur païs, où elles étoient comblées de biens, & servies avec un re„ spect religieux, parce que ceux de leur Nation tenoient à très-grand hon„ neur d'avoir une femme de l'*Ynca*. Pour les autres Religieuses que le Roi ne „ daignoit pas prendre pour ses Maîtresses, elles gardoient la maison, jusques à „ ce qu'elles commençoient devenir sur l'âge. Aprés que le Roi étoit mort, ses „ Maîtresses étoient honorées par son successeur du nom de *Mamacuna*, parce „ qu'elles étoient destinées à être les Gouvernantes de ses Maitresses, qu'elles „ instruisoient comme les belles-meres instruisent leurs belles filles. Nous avons rapporté toutes ces particularités, qui seroient plus propres à faire les épisodes d'un Roman, qu'à parer la description d'une Religion, si les Peuples du Perou n'avoient mis au rang des usages religieux tout ce qui concernoit leurs Souverains.

Il y avoit plusieurs autres Dames du sang Roial, qui vivoient en retraite dans leurs maisons & faisoient des vœux particuliers de chasteté sans prendre le parti du Cloitre. „ Si elles sortoient quelquefois, ce n'étoit que pour visiter leurs „ proches parentes, quand elles étoient indisposées, ou en travail d'enfant, „ ou lors qu'il étoit question de couper les cheveux à leurs aînez, ou de leur „ donner un nom. La chasteté de ces femmes, & leur honnête façon de vi„ vre les faisoient regarder avec tant de veneration, qu'on les appelloit par ex„ cellence *Oello*; nom consacré dans leur Idolatrie. Il ne falloit pas que la „ chasteté de ces femmes fût feinte: car si contre leur vœu on découvroit qu'il y „ eût de la fourberie, celle qui avoit failli étoit brûlée toute en vie, ou jettée „ dans la fosse aux lions. Les veuves ne sortoient point durant la premié„ re année de leur veuvage. Si elles n'avoient point d'enfans, on les voyoit „ rarement se remarier, & si elles en avoient, elles passoient leur vie dans une „ continence perpetuelle, & ne s'engageoient plus au mariage. Cette vertu les „ mettoit si fort dans l'estime de tout le monde, qu'on leur avoit accordé plu„ sieurs grands privileges, & qu'il y avoit des Loix & des ordonnances expres„ ses, qui portoient que les terres des veuves fussent labourées plûtôt que cel„ les des *Curacas*, ni de l'*Ynca* même. "

Nous ne finirons pas cet article sans dire quelque chose de leurs confessions

& de la pénitence qui la ſuivoit. Perſuadés par la raiſon & convaincus par leur conſcience que les pechés du genre humain trainent les maux & la vengeance divine après eux, ils croioient devoir expier leurs crimes par la pénitence & les ſacrifices. (*a*) Il y avoit des Confeſſeurs etablis dans toute l'étendue de l'Empire, & ces Confeſſeurs proportionnoit le châtiment au péché. Des femmes ſe méloient auſſi de cette fonction religieuſe. Dans la Province de *Collaſuio* on emploioit le ſort pour découvrir les pechés: quelquefois on les découvroit par l'inſpection des entrailles d'une victime. On puniſſoit par des coups de pierre reiterés pluſieurs fois de ſuite celui qui ne reveloit pas ſes fautes. On ſe confeſſoit dans les occaſions où l'on a un beſoin particulier du ſecours divin: mais la grande & ſolennelle Confeſſion ſe faiſoit lorſque l'*Ynca* étoit malade. l'Ynca ne ſe confeſſoit qu'au Soleil, après quoi il ſe lavoit dans quelqu'eau courante, en lui diſant *reçoi les péchés, que j'ai confeſſé au Soleil & porte les dans la mer.* Les pénitences conſiſtoient en jeunes, en offrandes, en retraites dans les deſerts des montagnes, en flagellations &c.

Leurs MARIAGES & l'EDUCATION *de leurs* ENFANS.

Nous commencerons cet article par le mariage de ceux qui apartenoient de près ou de loin aux *Yncas*, & voici ce que nous en aprend *Garcilaſſo.* (*b*) „ Le Roi faiſoit aſſembler chaque année, ou bien de deux en deux ans, dans „ un certain temps tout ce qu'il y avoit de filles & de garçons de ſa race, qui „ étoient à marier dans la ville de *Cuſcó.* Les filles devoient être âgées de dix-„ huit à vingt ans, & les garçons de vingt-quatre. Car on ne leur permet-„ toit point de ſe marier plutôt, parce, diſoient-ils, qu'il falloit qu'ils euſſent „ l'âge & le jugement requis, pour bien gouverner leur maiſon, & que „ c'étoit une pure extravagance de les engager plus jeunes.

„ Quand il étoit queſtion de les marier, l'*Ynca* ſe mettoit au milieu „ d'eux. Ils ſe tenoient près les uns des autres: il les appelloit par leur nom, „ puis les prenant par la main, il leur faiſoit donner la foi mutuelle, & les re-„ mettoit entre les mains des parens. Alors les nouveaux mariez s'en alloient „ dans la maiſon du pere de l'époux, & la nôce ſe faiſoit pendant trois ou „ quatre jours, ou davantage, ſi bon leur ſembloit, parmi les parens qui leur „ étoient les plus proches. Ces filles ainſi mariées s'appelloient enſuite les fem-„ mes légitimes, ou bien *les femmes livrées* de la main de l'*Ynca*; nom qu'on „ leur donnoit, pour leur faire plus d'honneur. Après que l'*Ynca* avoit marié „ les perſonnes de ſa race, le lendemain des Miniſtres députez pour cet effet „ marioient dans le même ordre les autres jeunes hommes, fils des habitans „ de la ville, obſervant la diviſion des quartiers qu'on appelloit *Cuſco la hau-„ te*, & *Cuſco la baſſe.*

„ Les Parens donnoient les meubles ou les utenſilles de la maiſon, châcun „ apportoit ſa piece de ménage: ce qu'ils faiſoient entre eux fort ponctuelle-„ ment, ſans faire dans leurs mariages ni de ſacrifices, ni d'autres ceremonies.

„ Les Gouverneurs & les *Curacas* étoient obligez par le devoir de leur charge, „ de

(*a*) *Acoſta* cité par *Purchas.*
(*b*) *Hiſt. des Yncas* &c. L. IV. Ch. 8.



MANIERE dont L'YNCAS marie CEUX de son SANG.



B. Picart delineavit 1723.

On COUPE les CHEVEUX, et on donne un NOM aux FILS de L'YNCAS.

„ de pourvoir de la même maniere les garçons & les filles, qui étoient à marier „ dans leur Province. Il falloit qu'ils assistassent en personne à ces mariages, „ ou qu'ils les fissent eux-mêmes, comme Seigneurs & Peres de la Patrie. "

„ „ Les Communautez de châque ville étoient chargées de faire la maison des „ nouveaux mariez parmi les Bourgeois, & les plus proches parens de fournir „ des meubles pour leur ménage: Ceux d'une Province, ou d'une ville, ne „ pouvoient se marier dans une autre, mais il falloit qu'ils s'alliassent tous dans „ leurs villes, & parmi des personnes de leur parenté, comme les anciennes „ Tribus d'Israël. Ce qu'ils faisoient tout exprès, pour ne pas confondre les „ nations ni les familles, par le mélange des uns avec les autres. Ils en ex- „ ceptoient les sœurs néanmoins. Tous les habitans d'une ville, ou même d'u- „ ne Province, se disoient parens, pourvû qu'ils fussent d'une même nation, „ & qu'ils parlassent une même langue. J'ajoûte à ceci, qu'il leur étoit défen- „ du d'aller vivre d'une Province, d'une ville, ou d'un quartier à l'autre, par- „ ce qu'ils ne pouvoient confondre les Décuries, qui étoient faites par les Bour- „ geois; outre que c'étoient les Communautez qui donnoient ordre aux mai- „ sons: ce qu'ils ne devoient pas faire plus d'une fois, encore falloit-il que ce „ fût dans leur quartier, & du consentement de leurs parens.

L'Heritier de la Couronne se marioit à sa propre sœur. L'usage étoit fondé sur „ les exemples du Soleil & du premier *Ynca*: „ car on disoit que puisque le Soleil „ avoit épousé la Lune sa sœur, & avoit marié ensemble ses deux premiers en- „ fans, il étoit juste d'observer le même ordre dans la personne des aînez du „ Roi. On disoit encore qu'il ne falloit point mêler le sang du Soleil avec „ celui des hommes, que le Royaume devoit appartenir à l'héritier tant du cô- „ té du Pére que celui de la Mére, & qu'autrement il déchéoit de son droit, „ car on étoit fort rigoureux sur le droit de succession à la Couronne.

„ L'aîné des freres étoit l'heritier legitime de la Couronne, & se marioit avec „ sa propre sœur de Pere & de Mere. Mais s'il n'avoit point de sœur legi- „ time, il épousoit sa plus proche parente de la tige royale, soit qu'elle fût sa „ cousine, sa sœur, sa niece, ou sa tante, & cette parente pouvoit heriter du „ Royaume, au defaut des mâles comme en *Espagne*. Si le Prince n'avoit „ point d'enfans de sa sœur aînée, il épousoit la seconde, ou bien la troisié- „ me, jusques à ce qu'il en avoit.

„ La Femme qu'il avoit épousée étoit appellée la *Coya*, c'est-à-dire la Reine „ ou l'Imperatrice: outre leur femme legitime, les Rois avoient, pour l'ordi- „ naire, plusieurs Maîtresses, dont les unes étoient étrangeres, & les autres leurs „ parentes dans le quatriéme degré, & même au delà. Ils tenoient pour legi- „ times les enfans qu'ils avoient de leurs parentes, parce qu'ils n'étoient „ point d'un sang étranger. Les enfans que les *Yncas* avoient eus des étran- „ geres ne passoient que pour bâtards: car, quoi qu'on les respectât parce „ qu'ils étoient de naissance royale, on n'avoit pourtant point pour eux la mê- „ me veneration que pour ceux du sang royal: on adoroit ceux-ci comme des „ Dieux, & on honoroit les autres comme des hommes. " La premiere figure de la planche que l'on voit ici represente un Mariage fait par les *Yncas*.

Purchas rapporte, sur la foi des Ecrivains Espagnols, que le marié alloit prendre sa maîtresse à son logis, & lui chaussoit l'*Otoia*, qui étoit une maniere de soulier. Si la mariée étoit vierge & fille, le soulier étoit de laine, si veuve, il étoit fait d'une espece de roseau. L'habilement roial de l'*Ynca* demande une explication. La voici telle que l'Auteur de l'Histoire des *Yncas* la donne „ L'*Ynca* portoit d'ordinaire sur la tête une maniere de „ cordon qu'on appelloit *L'auta*, de la largeur du pouce, & d'une forme

 „ pres-

„ presque quarrée, faisant quatre ou cinq tours sur la tête, & la bordure de
„ couleur, qui joignoit d'une temple à l'autre.

„ Pour son habit, c'étoit une camisole qui lui alloit jusques aux genoux,
„ appellée *Uncu* par ceux du pays, & par les Espagnols *Cusma*; ce qui n'est pas
„ un mot de la langue générale, mais plûtôt de quelque Province particuliere.
„ Ils portoient au lieu de manteau une espece de casaque nommée *Yacola*. Les
„ Religieuses faisoient aussi pour l'*Ynca* une espece de bourse quarrée, qu'il por-
„ toit comme en écharpe, attachée à un cordon fort bien travaillé, de la lar-
„ geur de deux doigts. Ces bourses, qu'on appelloit *Chuspa*, ne servoient qu'à
„ y mettre de l'herbe (a) *Cuca*, que les Indiens ont accoûtumé de mâcher, & qui
„ pour lors n'étoit pas si commune que présentement, car il n'étoit permis
„ qu'au seul *Ynca* d'en manger, ou du moins qu'à ses parents, & à quelques
„ *Curacas*, ausquels le Roi en envoioit tous les ans de pleins paniers par une fa-
„ veur très particuliere. “

Du mariage nous passons aux usages qui concernoient les enfans & leur éduca-
tion. „ (b) Les *Yncas* faisoient de grandes Fêtes, & des rejouissances extraordinaires,
„ quand ils sevroient leurs enfans aînez; parce que le droit d'aînesse, principale-
„ ment des mâles, étoit en grande estime parmi les *Yncas*, & à leur exemple
„ parmi tous leurs sujets: mais ils faisoient peu de rejouïssances pour leurs filles
„ ou pour leurs cadets.

„ Ils sevroient les enfans à deux ans, & leur coupoient les premiers cheveux,
„ avec lesquels ils étoient venus au Monde: car avant ce tems-là ils n'y tou-
„ choient pas, & ne leur donnoient point le nom propre qu'ils devoient avoir.
„ Quand on devoit faire cette céremonie, tous les parens s'assembloient exprès,
„ & celui qu'on avoit choisi pour parrain, donnoit le premier coup de ciseau
„ à son filleul, s'il est permis d'appeller ciseaux certains rasoirs faits de pierre à
„ feu, dont ils se servoient pour cela, parce que les Indiens n'avoient pas en-
„ core l'invention des ciseaux, dont nous nous servons. Après le parrain,
„ tous les autres suivoient à leur tour, & chacun selon son âge, ou sa qualité,
„ coupoit les cheveux de l'enfant, qu'ils n'avoient pas plûtôt rasé à leur mode,
„ que tout d'un commun accord ils lui imposoient un nom, & lui offroient les
„ présens qu'ils avoient à lui faire: les uns des habits, les autres du bêtail, les
„ autres des armes de diverses sortes, & quelques-uns des vases d'or & d'argent,
„ propres à boire, qu'on ne présentoit pourtant qu'à ceux d'extraction roiale:
„ car les gens de basse naissance ne pouvoient s'en servir que par un privilége
„ particulier.

„ Après avoir fait ces présens, ils beuvoient jusqu'à l'excès, autrement la Fê-
„ te n'eût pas été bonne, & dansoient, & chantoient jusques à la nuit. Cela
„ duroit trois ou quatre jours, plus, ou moins, selon que l'enfant étoit bien
„ apparenté. Ils observoient presque la même chose quand ils sevroient le Prin-
„ ce heritier, & lui coupoient les cheveux; si ce n'est que la solemnité en étoit
„ roiale, & qu'ils prenoient pour parrain le Grand Prêtre du Soleil. Alors les
„ *Curacas* de tout le Roiaume, ou en personne, ou par leurs Ambassadeurs,
„ venoient tous à cette Fête, qui ne duroit pas moins de vingt jours, & fai-
„ soient au Prince de grands présens, d'or, d'argent, de pierreries, & de tout
„ ce qu'ils avoient de meilleur dans leurs Provinces.

„ Com-

(a) ou *Coca*.

(b) *Histoire des Yncas du Perou*. L. IV. Ch. 11. La figure qui est sous le mariage des *Yncas* represente cette Ceremonie.

„ Comme les Sujets aiment à imiter leur Souverain les *Curacas*, & généralement tous ceux du *Perou* faisoient aussi de grandes rejouïssances dans ces mêmes occasions, chacun selon son rang, & sa qualité: c'étoit là une de leurs Fêtes les plus solemnelles.

„ Ils élevoient leurs enfans le moins délicatement qu'il leur étoit possible: ce qui s'observoit indifferemment en la personne des *Yncas*, & de leurs Sujets, riches, ou pauvres. D'abord que l'enfant étoit venu au monde, ils le lavoient d'eau froide, & l'enveloppoient ainsi dans ses langes, ce qu'on continuoit tous les matins, après avoir laissé la plûpart du tems cette eau au serain. Si la mere vouloit caresser extraordinairement son enfant, elle prenoit de l'eau dans sa bouche, & lui en jettoit par tout le corps, excepté sur le sommet de la tête, où elle ne touchoit jamais. Si l'on demandoit à ces Peuples ce qui les obligeoit à cela, ils répondoient qu'ils le faisoient à dessein, pour accoûtumer leurs enfans au froid & à la fatigue, & leur renforcer les membres. Ils laissoient passer plus de trois mois sans leur envelopper les bras, parce, disoient-ils, que cela n'eût servi qu'à les affoiblir: De plus ils les tenoient ordinairement dans leur berceau, qui étoit une espece de banc de quatre pieds (tel que la figure le represente) dont il y en avoit un plus court que les autres, afin de les pouvoir bercer plus facilement. Le lit où l'on couchoit l'enfant étoit une espece de rêts assez grosse, dont on l'enveloppoit des deux côtez du berceau, pour l'empêcher de tomber.

„ En quelque tems que ce fût, & même quand il falloit donner à tetter aux Enfans, les meres ne les prenoient point entre leurs bras, parce, disoient-elles, qu'ils n'en vouloient jamais bouger, dès qu'on les accoûtumoit à cela, & qu'on pouvoit difficilement les faire demeurer dans le berceau. Cependant, lors qu'elles jugeoient à propos de les en tirer, elles faisoient un creux dans la terre, où elles le mettoient debout jusqu'au sein, les environnoient de vieux drapeaux, afin qu'ils fussent plus mollement, & leur donnoient divers jouets pour les amuser, sans les prendre jamais entre leurs bras, quand même c'eut été l'enfant du plus grand Seigneur du Roiaume. Lors qu'une mere vouloit donner à tetter à son enfant, elle se couchoit sur lui, mais elle ne l'alaittoit que trois fois le jour, le matin, à midi, & le soir; hors ce tems-là, elle ne lui donnoit jamais le teton, elle aimoit mieux le laisser crier, que de lui faire prendre l'habitude de tetter tout le jour. Toutes les femmes du Païs observoient la même chose, & disoient pour leur raison, que cette coûtume les rendoit sales & sujets à vomir, qu'ils en devenoient gloutons, quand ils étoient grands, & que l'experience montroit cela par l'exemple des bêtes mêmes, qui n'alaittoient leurs petits qu'à certaines heures du jour, & non pas toute la nuit. Quelque grande Dame que fût une mere, elle-même élevoit son enfant, & ne le mettoit point en nourrice, si quelque indisposition particuliere ne l'y obligeoit: tant qu'elle nourrissoit, elle s'abstenoit de voir son mari, pour ne pas corrompre son lait, ce qui pouvoit faire venir l'enfant en chartre. “

A mesure que l'enfant croissoit on lui fortifioit le corps par la fatigue & les exercices. On le mettoit ensuite entre les mains des *Amautas*, qui étoient les Philosophes ou les Docteurs du *Perou*. Ces *Amautas* formoient les mœurs de la jeunesse, lui enseignoient les ceremonies & les préceptes de la Religion, les Loix de l'Empire & ce que l'on se doit les uns aux autres. On cultivoit les enfans presqu'au sortir du berceau: A six ou sept ans on leur donnoit déja quelques

emplois, mais toûjours conformes à la portée de l'age. Enfin on évitoit la fainéantise & l'oisiveté avec un soin capable de faire honte à des Peuples infiniment plus éclairés. On ne fuioit pas moins l'activité du luxe plus dangereuse que l'oisiveté, dont tout le dessein est de plaire aux sens & de nourrir la vanité; qui n'a d'autre but que celui de ranimer les plaisirs à mesure qu'ils vont defaillir, & qui, jusqu'aux derniers momens de la vie, entretient l'esprit dans une occupation continuelle, sans qu'il puisse produire aucun fruit de ses travaux, ni en montrer une seule trace.

Leurs sentimens sur l'IMMORTALITE *de* L'AME & *leurs* CEREMONIES FUNEBRES.

Les *Amautas* distinguoient entre l'ame & le corps de l'homme: ils attribuoient l'immortalité à l'ame: pour le corps ils l'appelloient terre animée. D'ailleurs, dit „ *Garcilasso* sur ce que l'experience leur apprenoit que les animaux croissent, & (*a*) „ ont du sentiment, ils leur attribuoient pour cet effet l'ame vegetative & la sensiti- „ ve, mais non pas la raisonnable. Ils croyoient qu'après cette vie il y en avoit „ une autre qui étoit meilleure pour les bons, & pire pour les méchans, à „ cause de la recompense des uns, & du supplice des autres. Outre cela ils „ divisoient l'Univers en trois Mondes, dont ils appelloient le premier, savoir „ le Ciel, *Hanan Pacha*, c'est-à-dire le haut Monde, où les gens de bien rece- „ voient la recompense de leurs vertus; le second, *Hurin Pacha*, ou le bas „ Monde, à cause de la generation & de la corruption; & le troisiéme, *Veu* „ *Pacha*, qui signifie le Centre de la terre, ou le Monde inferieur, qu'ils di- „ soient être destiné à la demeure des méchans. Ils nommoient encore ce der- „ nier Monde, *Cupaypa Huacin*, c'est-à-dire maison du Diable; mais ils cro- „ yoient que l'autre vie étoit corporelle, à peu près comme celle que nous pas- „ sons ici bas, & ils faisoient consister le repos du haut Monde à mener une „ vie paisible, & libre des inquietudes de celle-ci; au contraire ils assûroient que „ la vie du Monde inferieur, que nous appellons Enfer, étoit pleine de toutes „ les maladies, & de tous les maux que nous souffrons ici bas, sans qu'il y eût „ aucune sorte de repos, ni de contentement. Il faut ajoûter à cela qu'ils ne „ comptoient point parmi les plaisirs de l'autre vie, ni les voluptez charnelles, „ ni les autres vices non plus; mais qu'ils reduisoient tout le bonheur à la „ tranquilité de l'ame, & à celle du corps, qu'ils mettoient à n'avoir aucun „ souci, ni aucune peine.

„ Les *Yncas* croyoient encore la Resurrection universelle, sans pourtant que „ leur esprit s'élevât plus haut que cette vie animale, pour laquelle ils disoient „ que nous devions ressusciter, & sans attendre ni gloire ni suplice. Ils avoient „ un soin extraordinaire de mettre en lieu de seureté leurs ongles, & les che- „ veux qu'ils se coupoient, ou qu'ils s'arrachoient avec le peigne, & de les „ cacher dans les fentes, ou dans les trous des murailles. Si par hazard ces „ cheveux & ces ongles venoient à tomber à terre avec le temps, & qu'un In- „ dien s'en aperçût, il ne manquoit pas de les relever d'abord, & de les serrer „ de nouveau. Cette superstition me donnoit souvent la curiosité de leur de- „ mander le but qu'ils se proposoient par-là, & ils m'en alleguoient tous „ la même cause. Savez-vous bien, me disoient-ils, que tout ce que nous „ sommes de gens, qui avons pris naissance ici bas, devons revivre dans „ ce

(*a*) *Histoire des Yncas* L. II. Ch. 7.



HONNEURS FUNÉBRES, rendus aux GRANDS, du Perou apres leur mort.



B. Picart, sculp. dir. 1722.

Maniere D'ENSEVELIR les GRANDS, du Perou.

„ ce Monde & que les ames ſortiront des tombeaux avec tout ce qu'elles „ auront de leurs corps. Pour empêcher donc que les nôtres ne ſoient en „ peine de chercher leurs ongles & leurs cheveux, car il y aura ce jour-là „ bien de la preſſe, & bien du tumulte; nous les mettons ici enſemble, „ afin qu'on les trouve plus facilement, & même s'il étoit poſſible nous cra- „ cherions toujours dans un même lieu. *Franciſco Lopez de Gomara*, lors qu'il „ parle des enterremens que l'on faiſoit aux Rois & aux grands Seigneurs du „ *Perou*, s'exprime en ces termes dans le Ch. 125. de ſon Livre: *Quand les* „ *Eſpagnols*, dit-il, *ouvroient ces tombeaux*, *& en jettoient les oſſemens çà & là*, „ *les Indiens les prioient de n'en rien faire*, *afin qu'ils ſe trouvaſſent enſemble*, *lors* „ *qu'il faudroit reſſuſciter. Par où l'on peut voir*, *qu'ils croyoient la reſurrection du* „ *corps*, *& l'immortalité de l'ame*, *&c.* "

Les Peuples du Perou avoient l'art d'embaumer les corps de telle façon que non ſeulement ils reſiſtoient à la pourriture & à la corruption, (*a*) mais qu'ils acqueroient même une dureté extraordinaire. On embaumoit de cette maniére les corps des *Yncas*. Quand l'*Ynca* ou quelque grand Seigneur de l'Empire venoit à mourir, ſes domeſtiques & ſes femmes s'offroient à mourir auſſi pour l'aller ſervir en l'autre Monde: & la preſſe étoit ſi grande, que ſouvent il falloit renvoier une partie de ceux qui ſe preſentoient. Il y a apparence, (*b*) dit un voiageur, que les Prêtres, à la faveur de la Religion, trouvoient des raiſons pour les perſuader de mourir: ſans cela comment croire que les femmes euſſent eu aſſés de bonne volonté pour ſe diſputer le plaiſir de ſe faire enterrer auprès d'un Epoux? Comment auroit il été poſſible que les grands Seigneurs euſſent trouvé des domeſtiques? On portoit le corps à la ſepulture ſur une maniere de throne ſuporté ſur un brancart, & ſuivi des femmes & des domeſtiques du défunt, chargés des proviſions neceſſaires pour les beſoins de l'autre vie. Pendant la marche un des proches parens du défunt lui ſoufloit quelque nourriture dans la bouche avec une ſarbacane: car on étoit perſuadé que ſans un tel ſecours le mort ne pourroit ſoutenir la fatigue du voiage. On mettoit ſur le ſepulchre la figure en bois du défunt. L'Artiſan y portoit ſes ouvrages, & le ſoldat ſes armes. On voit dans ces deux figures les ceremonies que nous venons de décrire & la maniere dont on deſcendoit les morts dans la foſſe.

Après qu'on avoit embaumé les corps des *Yncas*, on les mettoit devant la figure du Soleil au Temple de Cuſco & on leur ofroit des ſacrifices, comme à des hommes divins, enfans du Soleil. „ Tout le premier mois après la mort „ du Roi ſe paſſoit en pleurs, les bourgeois de la ville le pleuroient tous les jours, „ avec de grandes démonſtrations du regret qu'ils avoient de ſa mort; tous „ ceux de châque quartier de *Cuſco* s'aſſembloient, portant les enſeignes de „ l'*Ynca*, ſes bannieres, ſes armes, ſes habits, & tout ce qu'il falloit enterrer avec lui pour honorer ſes funerailles. Ils entremêloient à leurs plaintes un „ recit des victoires que l'*Ynca* avoit gagnées, de ſes exploits memorables, „ & des biens qu'il avoit fait aux Provinces dont étoient natifs ceux qui de- „ meuroient en tel & en tel quartier qu'ils nommoient. Le premier mois „ de deuil écoulé, ils le renouvelloient tous les quinze jours à chaque con- „ jonction de la Lune, pendant toute la premiere année. Enfin on la finiſ- „ ſoit avec toutes les ſolemnitez, & toutes les plaintes imaginables: il y a-

 „ voit

(*a*) *Hiſtoire des Yncas* L. V. Ch. 29.
(*b*) *Voiages de Coreal* To. 2. p. 94.

„ voit pour cet effet des *Pleureurs*, qui chantoient d'un ton lugubre les exploits „ & les vertus du défunt. C'eſt de cette façon que tous ceux de *Cuſco* célébroient „ le deuil : les *Yncas* du ſang Roial en faiſoient de même, mais plus ſolemnel- „ lement, & avec plus de pompe.

„ Cela ſe pratiquoit encore dans les autres Provinces de l'Empire ; châque „ Seigneur y donnoit toutes les marques poſſibles du regret qu'il avoit de la „ mort de ſon Souverain. On viſitoit les lieux que le Prince avoit favoriſé de „ ſes graces ou ſeulement de ſa preſence, & on y laiſſoit de plus grandes mar- „ ques d'affliction qu'ailleurs, mêlant aux plaintes le recit des faveurs & des „ biens qu'on avoit reçus du défunt. " On honoroit de la même façon la memoire des *Curacas* & des autres grands Seigneurs.

Leur maniere de diſtinguer les SAISONS.

Voici ce que (*a*) *Garcilaſſo* nous aprend ſur cette matiere. „ Le menu „ Peuple comptoit les années par les recoltes, & tous en general con- „ noiſſoient les Solſtices du Printemps & de l'Hiver d'une façon extraor- „ dinaire. Il y avoit ſeize Tours à *Cuſco*, huit à l'Eſt, & autant à l'Oueſt, qui „ étoient rangées quatre à quatre; les deux du milieu étoient plus petites que les „ autres, & avoient trois étages ou environ de hauteur; il y avoit juſqu'à huit, „ dix, & vingt pieds de diſtance d'une Tour à l'autre: & celles des côtez étoient „ beaucoup plus hautes que les guérites qu'on a dans les Ports d'*Eſpagne*, ou „ ſur les frontieres. Elles ſervoient même à cet uſage, & l'eſpace qu'il y avoit „ entre les petites Tours par où le Soleil paſſoit à ſon lever & à ſon coucher, „ étoit le point des Solſtices.

„ Pour le bien vérifier, l'*Ynca* ſe plaçoit dans un lieu commode, d'où il „ regardoit attentivement ſi le Soleil ſe levoit & ſe couchoit entre les deux pe- „ tites Tours qui étoient à l'Eſt & à l'Oueſt. Les plus habiles des Indiens fai- „ ſoient de même ces obſervations, & c'eſt ainſi qu'ils fixoient leurs Solſtices. „ Les Indiens n'avoient pas d'autres marques pour connoître les points fixes des „ Solſtices & ils ne les attachoient pas à certains jours des mois auxquels ils „ arrivent ; parce qu'ils comptoient les mois par les Lunes, & non par les „ jours, comme nous le verrons dans la ſuite. Ils faiſoient leur aunée de dou- „ ze Lunes; mais ils n'avoient pas l'eſprit de l'ajuſter avec l'Année Solaire, qui „ étoit plus longue d'onze jours : de ſorte que pour trouver leur compte à l'é- „ gard des Solſtices, ils étoient obligez d'avoir recours au mouvement du So- „ leil. C'eſt ainſi qu'ils ſeparoient une année de l'autre, & qu'ils emploioient „ la Solaire toutes les fois qu'il s'agiſſoit d'enſemencer les champs. Quelques „ Auteurs ont dit à la verité qu'ils n'ignoroient pas l'art de ſupputer les deux „ années enſemble; mais il y a grand' apparence qu'ils ſe trompent: puis que ſi „ les Indiens avoient ſû faire ce calcul, ils auroient ſans doute marqué les Sol- „ ſtices par les jours des mois auxquels ils arrivent, & ils n'auroient pas eu „ beſoin de conſtruire des Tours, ni de prendre tant de peine pour voir lever „ & coucher le Soleil.

„ Ils connoiſſoient d'ailleurs les Equinoxes, & ils faiſoient en ce tems-là de „ grandes ſolemnitez. A l'Equinoxe de *Mars*, les habitans de *Cuſco* moiſſon- „ noient

(*a*) Lib. II. Ch. 22.

„ noient leur Maïz, & se réjouïssoient entr'eux, sur tout à *Collcampara*, qui
„ étoit comme le Jardin du Soleil. Mais à l'Equinoxe de *Septembre* ils célé-
„ broient une des quatre principales Fêtes. Pour verifier l'Equinoxe, ils avoient
„ élevé des colomnes fort riches & travaillées avec beaucoup d'art, au milieu
„ des Places, qui étoient devant le Temple du Soleil. Leurs Prêtres s'y assem-
„ bloient tous les jours, d'abord que le tems de l'Equinoxe s'approchoit, &
„ ils observoient exactement l'ombre de ces colomnes. Les Places où elles
„ étoient posées, formoient un cercle; & de son centre ils tiroient une ligne de
„ l'Est à l'Ouest: Une longue experience leur avoit appris en quel endroit ils
„ devoient chercher leur point, & par l'ombre que la colomne faisoit sur la li-
„ gne, ils jugeoient de l'éloignement ou de l'aproche de l'Equinoxe. Si depuis
„ le lever du Soleil jusques au coucher, l'ombre étoit autour de la colomne,
„ & qu'il n'y en eut point du tout à Midi, de quelque côté qu'on la regardât,
„ ils prenoient ce jour-là pour l'Equinoxial. Aussi-tôt ils paroient ces colom-
„ nes de fleurs & d'herbes odoriferantes; puis ils y mettoient dessus la chaire
„ ou le Trône du Soleil, où ils disoient qu'il se venoit asseoir ce jour-là avec
„ toute sa lumiere, & qu'il s'arrêtoit à plomb sur ces Colomnes. Aussi l'ado-
„ roient-ils ce même jour, avec de plus grandes demonstrations de joie &
„ d'allegresse; ils lui faisoient des présens magnifiques d'or, d'argent, de pier-
„ reries, & d'autres choses de prix. On peut remarquer ici, qu'à mesure que
„ les Rois *Yncas* gagnoient des Provinces, les *Amautas*, qui étoient leurs Philo-
„ sophes, apprenoient pat de nouvelles experiences, que plus ils approchoient
„ de la Ligne Equinoxiale, moins les Colomnes faisoient d'ombre en plein
„ midi. C'est pourquoi celles qu'on avoit dans la ville de *Quito*, & dans son
„ voisinage, jusques à la côte de la mer, étoient les plus estimées, parce que
„ le Soleil y donnoit à plomb, & qu'à Midi on n'y voioit aucune ombre.
„ Cette même raison les portoit à venerer ces Colomnes plus que les autres, &
„ à s'imaginer que le Soleil ne trouvoit point de siege plus agréable que celui-
„ ci, puis qu'à leur dire, il prenoit plaisir de s'y asseoir perpendiculairement,
„ au lieu qu'il ne s'arrêtoit aux autres que de côté. "

Leurs MEMORIAUX.

Nous copierons pour la derniere fois *Garcilasso*. Son recit paroît exact : peut-être l'affoiblirions nous en le déguisant sous de nouveaux termes, qui, en lui donnant un style à la mode, lui feroient dire ou plus ou moins qu'il n'a voulu dire.

„ Lorsque les Indiens vouloient faire leurs comptes, qu'ils marquoient par
„ le mot *Quipu*, qui signifie *noüer*. ou *nœud*, & se prend pour le compte mê-
„ me, parce que les nœuds se faisoient de toute sorte de choses, ils prenoient
„ ordinairement des fils de differentes couleurs: Car les uns n'en avoient qu'u-
„ ne seule, les autres deux, les autres trois, & ainsi du reste. Chaque cou-
„ leur, soit qu'elle fut simple ou mêlée, avoit sa significatiou particuliere. Ces
„ cordons, qui étoient de trois ou quatre fils retors, gros comme de la moien-
„ ne ficelle, & de la longueur de trois quarts d'aûne, étoient enfilez par or-
„ dre en long dans une autre ficelle, ce qui faisoit une espece de frange. On
„ jugeoit du contenu de châque fil par la couleur, comme par exemple le jau-
„ ne désignoit l'or, le blanc marquoit l'argent, & le rouge les gens de
„ guerre.

„ S'ils vouloient désigner des choses dont les couleurs ne fussent point remar„ quables, ils les mettoient chacune selon son rang, commençant depuis les „ plus considerables jusques aux moindres : ainsi, par exemple, s'il se fut agi „ de bled ou de legumes, ils auroient mis premierement le froment, puis le „ seigle, les poix, les feves, le millet, &c. De même quand ils avoient à „ rendre compte des armes, ils mettoient les premieres, celles qu'ils estimoient „ les plus nobles: s'ils vouloient faire un compte des vassaux, il commençoient „ par les habitans de châque ville, puis par ceux de châque Province. Ils „ mettoient au premier fil les vieillards de soixante ans & au-dessus, au second „ ceux de cinquante, au troisiéme ceux de quarante, & ainsi des autres, en „ descendant de dix dix en dix ans, jusques aux enfans de la mammelle: ils „ tenoient le compte des femmes selon leurs âges, dans le même ordre.

„ Il y avoit dans quelques-unes de ces ficelles d'autres petits fils fort déliez „ d'une même couleur, & qui sembloient être des exceptions de ces autres re„ gles générales; comme par exemple les petits fils, qui étoient au cordon des „ femmes, ou des hommes mariés de tel & tel age, signifioient ce qu'il y „ avoit de veufs & de veuves cette année-là : Car ces comptes étoient comme „ des Annales, qui ne rendoient raison que d'une année seulement.

„ On observoit toûjours dans ces cordons ou dans ces filets l'ordre d'unité, „ comme qui diroit dixaine, centaine, mille, dixaine de mille : ils passoient „ rarement la centaine de mille, parce que châque ville aiant son compte par„ ticulier, & châque Capitale sa Province, le nombre ne montoit jamais si „ haut que cela. Ce n'est pas pourtant que s'il leur eût fallu compter par le „ nombre de centaine de mille, qu'ils ne l'eussent pû faire de même: parce que „ leur Langue est capable de tous les nombres d'Arithmetique. Chacun de ces „ nombres, qu'ils comptoient par les nœuds des filets, étoit divisé de l'autre, „ & les nœuds de châque nombre dépendoient d'un, comme ceux d'une cor„ deliere, ce qui se pouvoit faire d'autant plus facilement, qu'ils ne passoient „ jamais neuf, non plus que les unitez ni les dixaines, &c. Ils mettoient le „ plus grand nombre, qui étoit la dixaine de mille, au plus haut des filets, & „ plus bas mille, & ainsi du reste. Les nœuds de châque fil & de châque „ nombre étoient égaux les uns aux autres, & placez de la même maniere „ qu'un bon Arithmeticien a coûtume de les poser, pour faire une grande sup„ putation.

„ Parmi les Indiens, il y avoit des hommes exprès qui gardoient ces *Quipus*, „ ou ces cordons à nœuds. On les appelloit *Quipucamayu*, c'est-à-dire, *celui* „ *qui a la charge des Comptes.* Le nombre de ces *Quipucamayus*, ou de ces Maî„ tres de Comptes, devoit être proportionné aux habitans de toutes les villes des „ Provinces: pour si petite que fût une ville, il falloit qu'il y en eût quatre, & „ ainsi toûjours en montant, jusques à vingt & à trente. Bien qu'ils eussent tous „ un même regître, & que par conséquent ils n'eussent pas besoin de plus d'un „ Maître de Comptes, l'*Ynca* néanmoins vouloit qu'il y en eût plusieurs dans cha„ que ville, pour couper chemin aux supercheries, disant que s'ils étoient peu, „ ils pourroient s'entendre ensemble, au lieu que cela n'étoit pas si facile à plu„ sieurs, & qu'il falloit ainsi, ou qu'ils fussent tous fideles, ou qu'ils trempas„ sent tous dans une même méchanceté.

„ Ils comptoient par nœuds tous les tributs que l'*Ynca* recevoit châque année. „ On y voioit le Rôle des gens de guerre, de ceux qu'on y avoit tuez, des en„ fans qui naissoient, & de ceux qui mouroient tous les ans &c. On y marquoit „ même le nombre des batailles & des rencontres, des Ambassades de la part de „ l'*Ynca*, & des déclarations que le Roi avoit données. Mais comme on ne pouvoit

„ pas

„ pas exprimer par des nœuds le contenu de l'Ambaſſade, & les évenemens hi-
„ ſtoriques, ils avoient certaines marques par où ils connoiſſoient les actions mé-
„ rables, les Ambaſſades, & les déclarations faites en tems de paix & de guerre:
„ les *Quipucamayus* en apprenoient par cœur la ſubſtance, & les enſeignoient aux
„ autres par tradition, cela ſe faiſoit particulierement dans les villes ou dans les
„ Provinces, où ces choſes s'étoient paſſées; & où la memoire s'en conſervoit plus
„ qu'en toute autre contrée. Ils ſe ſervoient encore d'un autre moien, pour tranſ-
„ mettre à la poſterité les choſes mémorables. Les *Amautas* les mettoient en pro-
„ ſe, & les reduiſoient ſuccintement en forme de fables, afin que les peres les
„ raccontaſſent à leurs enfans, & les bourgeois aux gens de villages, & qu'ainſi
„ paſſant d'âge en âge de l'un à l'autre, il n'y eût perſonne qui n'en conſervât le
„ ſouvenir. Ils donnoient outre cela un ſens fabuleux & allegorique à leurs hiſtoi-
„ res: les *Aravicus*, ou leurs Poëtes compoſoient exprès de petits vers; dans leſquels
„ ils comprenoient ſuccintement l'hiſtoire, l'Ambaſſade, ou la réponſe du Roi, &
„ exprimoient de cette maniere ce qu'ils ne pouvoient faire comprendre par leurs
„ nœuds. Ils chantoient ordinairement ces vers dans leurs triomphes, & dans
„ leurs fêtes les plus ſolemnelles, au couronnement de leurs nouveaux *Yncas*, &
„ aux autres ceremonies qu'ils obſervoient.

Nous finiſſons par cet article ce que nous avions à dire des Ceremonies Religieuſes du *Perou* & de celles qui peuvent paſſer pour y avoir quelque rapport.

F I N

De la premiere Partie du Tome premier.

TABLE POUR PLACER LES FIGURES.

Additions & Corrections.

Tome premier, premiere Partie. Page 8. L. 6. lisés *des* p. 12. l. 27. après Histoire ajoutés *de* p. 15. sur ces parolles, *les sacrifices & les encensemens*, &c. ajoutés cette Notte; *les encensemens étoient aussi en usage chez les Caribes des Antilles & en Virginie* &c. p. 21. l. 35. au lieu de ces lignes, *il ne nous paroit pas* &c. lisés, *le bonheur de l'Etat & le bon ordre dans les familles peuvent subsister avec la Polygamie.* p. 23. l. 3. lisés *en posant les enfans tout nuds.* p. 24. l. derniere, lisés *lueurs.* p. 32. l. 17. lisés *parceque sans se mettre en peine des idées d'autrui, ils ne considerent que ce qui fait plaisir à leurs sens.* p. 37. l. 7. lisés *à la maniere des Protestans.* p. 42. l. 22. lisés *dont la ferocité ne soit desarmée par l'Amour.* Ibid. l. 31. lisés *le Sauvage du Canada, qui va se coucher auprés de sa belle, en attendant qu'elle* &c. p. 43. l. 4. lisés *qu'un vieux Gentilhomme*, effacés *Maréchal de France.* Un peu plus bas lisés *le vieux Gentilhomme.* p. 59. l. 16. lisés *ne s'accommodent.* Ib. l. 43. après *il* ajoutés *leur.* p. 60. l. 31. après *Peuples* ajoutés *de.* p. 64. l. 4. sur ces parolles *pour les engraisser* il doit y avoir la Notte suivante, *plusieurs Voiageurs prétendent que l'Antropophagie de ces Peuples est fort au dessous du ce que les Espagnols & les Portugais en ont écrit.* Ib. l. 41. lisés *qui les menoient à la guerre.* p. 78. l. 15. lisés *celui-ci allume le calumet.* p. 80. l. 8. lisés *font à peuprés leur Religion.* Ib. l. 9. & 10. lisés *le seul objet qui excite dans leur esprit quelque devotion.* p. 84. ligne derniere de la Notte, effacés ces parolles, *il y auroit lieu de présumer* &c. & lisés *on pourroit croire qu'ils ont étudié les détours de la Dialectique de l'Ecole.* p. 86. l. 19. au lieu de *la* lisés *de.* Ib. l. 33. lisés *est plus exact & mieux détaillé.* p. 87. l. 9. sur ces parolles *sans aller consulter sa famille*, il doit y avoir cette notte. *On trouvera que ces parolles contrédisent ce qu'on a écrit à la pag.* 43. *l.* 36. *& suiv. mais après tout on ne se rend pas garant des contradictions qui se trouvent dans le raport qu'on nous fait des Religions de l'Amerique.* p. 88. l. 34. lisés *ce qui est.* p. 91. l. 37. lisés *à cinquante ans les femmes ne trouvent plus de maris.* Plus bas. l. 40. lises *quel est le parti que choisissent celles qui se trouvent méprisées à cause de l'age? Elles pourroient dérober quelques années à la connoissance du public.* Ib. lig. dern. & p. 92. l. prem. lis. *que mérite une passion.* p. 93. l. 7. lisés *dont le Novice fait un bruit*, &c. p. 95. l. 15. lisés *on doit croire qu'après cela ils sont plus salutaires & plus efficaces. Le Jongleur met dans son sac les Medicamens consacrés.* Ib. l. 25. après ces mots *leur retour* ajoutés ceci *ils esperent toûjours de découvrir leurs parens parmi ces voiageurs étrangers.* Ib. l. 31. lisés. *qu'ils iront revivre, après avoir été grands guerriers & gens de bien* &c. Ib. l. 32. lisés *si au contraire ils ont mal vécu, ils doivent s'attendre de ressusciter chez* &c. p. 96. l. 18. lisés *après leur avoir fait un compliment.* p. 97. l. 7. lisés *les ames des fléches ne manquent jamais de suivre leur maître.* p. 98. l. 36. & suiv. lis. *coupent une partie* &c. *en font un paquet* &c. *le mettent* &c. *on y ajoute* &c. Ib. ligne derniere lisés *graisser.* p. 99. lig. 30. effacés deux mots *laissé ou.* p. 100. l. 25. après *préside* ajoutés *à la Ceremonie.* Ib. l. 29. lisés *à le parfumer de tabac.* Ib. l. 32. lis. *le soutenant des deux mains.* Ib. l. 42. effacés *& l'engage par un défi &c.* & lisés *& le défie au combat.* Ib. lig. derniere lisés *concerne entierement le vainqueur du jeune guerrier.* p. 101. l. 1. lisés *au recit de chaque exploit.* Ib. l. 3. effacés *ou le Doien* & lisés *le President de l'Assemblée fait present au Guerrier.* p. 112. l. 8. lis. *qui a dû.* p. 103. l. derniere lis. *on voit paroître les chevelures des ennemis, qui sont les trophées* &c. p. 104. l. 6. effacés ces mots, *de ce qu'on mange.* Ib. l. 10. lis. *son pere, son frere, ou son mari, n'ont point d'esclave pour les servir* &c. & plus bas *pour les aller servir.* p. 106. l. 12. lis. *avant que la distribution en soit faite.* p. 114. l. 11. lis. *& comme en general les hommes se persuadent sans peine que tout ce qui sert* &c. p. 115. l. 3. au lieu d'une virgule après *volontés* mettés ce point; Ib. l. 6. lis. *un mauvais génie, incomparablement plus actif que Dieu: mais on* &c. Ib. l. 19. lis. *elle eut commerce avec un de ces Dieux Createurs & mit les hommes au Monde* &c. p. 116. l. 21. lis, *non plus.* p. 117. l. 32. lis. *afin que si quelques-uns des Novices succombent à la rigueur de leur noviciat, la reputation de la Prêtrise soit à couvert.* Ib. l. 35. lis. *de cette Discipline par laquelle on fait passer.* p. 121. l. 25. lis. *On veut nous persuader que les Virginienes sont infiniment plus modestes.* Ib. l. 33. après les guillemets ajoutés ces parolles. *Comment accordera t'on cette Apologie de la pudeur des Virginienes avec ce que nous avons rapporté à la page précedente?* p. 122. l. 6. lis. *viril.* p. 123. l. 19. & 20. lis. *détrempé dans une certaine quantité d'huile qu'elles préparent pour cet usage.* p. 124. l. 32. au lieu de *mettent en opposition*, lisés *qu'ils opposent.* p. 125. l. derniere lis. *Jouanas* & lisés de même en tous les endroits où ce mot se trouve. p. 126. l. 16. après *dorer* ajoutés *de ses raions.* p. 129. l. 32. effacés ces mots, *il se peut que ce Toia soit une Divinité particuliere*, & mettés, *nous avons déja observé que* Toia *est le mauvais principe.* p. 132. l. 3. lis. *maledictions.* Ib. l. 11. lis. *des Guerriers.* p. 133. l. 25. après ces mots, *ce mauvais Génie* ajoutés ceux-ci, *que les autres Floridiens appellent Toia &.* Ib. l. 26. effacés *&* au lieu d'une virgule mettés deux points. Ib. l. 33. lis. *qu'on pose sur le cercueil.* p. 135. l. 2. dans la premiere notte lisés *telle que nous la concevons* & dans la même lisés au lieu de ces mots, *parce qu'il est quelquefois* &c. *parce qu'il n'est pas toûjours exact.* p. 137. l. 20. lis. *une partie des Operations Magiques* &c. *Ce seroit aller trop loin que de les y rapporter toutes.* p. 142. l. 26. lis. *nous les produisent.* p. 143. l. 33. lis. *qu'après leur mort on leur en expedioit deux ou trois pour les servir.* p. 146. l. 31. lis. *d'une pierre noire reluisante comme* &c. p. 153. l. 16. lis. *de ces Sacrificateurs.* Ib. l. 36. lis. *Il y a même apparence qu'à proprement parler cette Abbesse* &c. p. 155. l. derniere lis. *ornemens.* p. 138. lign. premiere de la premiere Notte lis. *on regardoit* Cholula &c. p. 164. l. 8. lis. *Manghey*, lis. de même partout où il y a *Maghey.* p. 166. l. 29. lis. *toutes les Ceremonies Religieuses de ces Peuples sout accompagnées* &c. Ib. l. 32. lis. *où ils representent à leur mode les Dieux* &c. p. 167. l. 2. lis. *on voioit autrefois.* p. 172. l. 15. lis. *qui, sans aucun égard pour l'honneur des familles, détruit souvent.* p. 173. l. 10. à la fin effacés *une.* Ib. l. 27. lis. *serviles.* p. 174. l. 9. lis. *ils ensevelissoient autrefois.* p. 178. l. 1. effacés *parmi les pots* & mettés *choisissent celui qui boit le mieux.* Ib. dans la notte lis. *Voi. la premiere figure de la Planche.* p. 184. l. 8. lis. *remarquer.* p. 186. l. 17. ajoutés ceci: le P. *Sepp* dit, dans une lettre qui se trouve dans le XI. *Recueil des Lettres curieuses & édifiantes*, „ que quelques Peuples du Paraguay se coupent „ les doits & ensuite même les orteils à mesure qu'il leur meurt quelque proche. "C'est un grand malheur en ce Païs là que d'avoir beaucoup de vieux parens. On risque de se voir mutilé de fort bonne heure: mais le P. *Sepp* a t'il vû lui même cette mutilation extraordinaire? p. 187. l. 28. lis. *qui nous fournissent.* p. 192. l. 2. lis. *de Cusco.* p. 193. l. 5. lis. *Caciques.* p. 196. l. 32. effacés *pas.* Tome premier seconde Part. p. 42. de la *Conform. des Coutumes* &c. Notte (*a*) de la sec. Colonne lis. *la plus grande partie des Americains fait la guerre & se bat.* p. 111. l. 34. lis. *ce germe fut de là grosseur d'un grain de moutarde, ensuite de là grosseur d'une perle.* p. 128. du *Supplement*, sur ces parolles la *Metempsychose* &c. ajoutés cette Notte, *quoique, selon les Indiens, la Metempsychose soit une peine infligée à l'humanité, ils prétendent que par ce Martyre la peine dégenere en une espece de recompense.* p. 129. l. 29. lis. *les femmes Indienes, de même qu'un certain ordre de Religieux idolatres préferent aussi* &c. p. 130. l. 11. après *symbole* mettés une virgule & lis. *qui cependant* &c. Ib. lig. 14. au lieu d'*avoient* lis. *n'aient eu.* p. 135. l. 14. lis. *à des peines & à des austerités.* Ib. l. 15. lis. *peut-être que certains devots nous opposeront le Christianisme comme garant de cetee autorité.*

CEREMONIES
ET
COUTUMES
RELIGIEUSES
DES
PEUPLES IDOLATRES

Representées par des Figures deſſinées de la main de

BERNARD PICARD:

Avec une Explication Hiſtorique, & quelques Diſſertations curieuſes.

SECONDE PARTIE DU TOME PREMIER,

Contenant des Diſſertations ſur les Pratiques Religieuſes des Indiens Orientaux.



A AMSTERDAM,
Chez *J. F. BERNARD,*
M. DCCXXIII.

AVERTISSEMENT.

NOus allons communiquer au Lecteur les raisons que l'on a eu pour mettre à la tête de la seconde partie du tome premier des *Ceremonies Religieuses pratiquées chez les Idolatres modernes* les trois *Dissertations* qui suivent.

I. La premiere, intitulée *Conformité des Coutumes des Indiens Orientaux avec celles des Juifs & des autres Peuples de l'Antiquité*, a été ecrite par un Anonyme. Elle renferme diverses choses très curieuses. Il auroit fallu en retrancher ce qui regarde le Civil: mais pour ne point s'attirer les reproches du Public, qui l'a vue (*a*) entiere, & qui desaprouve avec raison les libertés que l'on se donne sur les Ouvrages d'autrui, on l'a laissée sans y faire de changement. On y a seulement ajouté quelques remarques, qui peut-être ne seront pas jugées inutiles: le tout pris ensemble se peut regarder comme une Introduction à l'Histoire Civile & Religieuse des Indes Orientales.

II. La seconde est une *Dissertation Historique sur la Religion des* Banians, & *non pas Banjans*, comme cela se trouve dans l'Edition de Paris, que l'on a suivie en cela mal à propos. Cette Dissertation, très necessaire dans cet Ouvrage à cause de la matiere, a été traduite exactement de l'Anglois du S. (*b*) *Lord*, mais en très-mauvais François, qu'il a fallu corriger necessairement pour ne pas choquer les oreilles delicates. Malgré les corrections on ne laissera pas de la trouver quelquefois un peu barbare. Le Lecteur est prié de prendre patience. Les changemens faits avec trop de hardiesse au mauvais style d'un Ecrivain détruisent quelquefois sa pensée: heureux s'il sort de la barbarie sans tomber dans le galimatias. Quoiqu'il en soit on a taché de capituler avec ce Traducteur demi barbare en sa Patrie. On lui a laissé de méchantes phrases, en lui retranchant des redites insupportables, beaucoup d'erudition mal placée, qu'il avoit prise dans l'Anglois, pour nous la delivrer ensuite fidellement sans y retrancher la moindre chose. On n'aime plus aujourd'hui cette pompeuse erudition, qui s'emparoit autrefois des sept huitiemes d'un livre, après en avoir banni pour toûjours le raisonnement.

Donnons un exemple de cette érudition mal placée. Le

 Sieur

(*a*) Elle a été imprimée in 12. en 1704.

(*b*) M. *Bernier* parle de cet Auteur avec éloge dans ses Voyages page 145. du Tome 2. Edition d'Amsterdam 1709.

Sieur *Lord* emploioit plusieurs pages (*a*) de son Ouvrage à refuter ceux qui croient la Metempsychose. Personne ne la croit chez nous, ou du moins ne la croit pas à la maniere des *Bramins*. Nous ne connoissons personne en Europe, dont les soins charitables s'étendent serieusement sur la plus vile vermine, ni qui marche avec un balai à la main pour écarter les insectes qui peuvent se rencontrer sur ses pas. Pourquoi donc se repandre en lieux communs sur un sujet si absurde ? Il pouvoit dire ses raisons en langue *Malaie*, pour essaier de convaincre les *Banians* entêtés de leur metempsycose portée à l'excés. Ils y auroient trouvé peut-être quelque chose d'assés fort contre leur Systême pour pouvoir s'en desabuser ensuite. Mais à notre égard, l'érudition copiée n'est plus de mise. Les Savans ont recours aux originaux Greqs & Latins, & les autres Lecteurs s'endorment sur de tels sujets.

Nous prions les Dames, & avec elles tous ceux qui voudroient que l'on se baignât vêtu & chaussé, de ne pas lire le détail un peu trop enjoué des mariage des *Banians*. Il se trouve à la page 10. Nous indiquons la page, afin qu'elles puissent l'éviter. Le Traducteur s'est oublié en cette occasion, & le correcteur après lui. Pour le premier, il a suivi son Auteur. Et l'un & l'autre croioient sans doute que l'obscenité n'est ni dans les termes, ni dans la maniere crue d'exprimer les choses. Pour le correcteur, il n'a pas tenu à lui qu'il n'ait retranché au moins une periode : mais.... Enfin nous croions que les Dames & toutes les personnes d'une pudeur scrupuleuse doivent au moins raier quelques periodes à la page 10. de leur Exemplaire.

Le Traducteur avoit converti les Pagodes des Banians en Eglises, & le lavement des enfans nouveaux nés en Baptême. Nous avons rendu les Pagodes & les lavemens aux Banians, en reprenant avec raison des choses qui ne leur apartiennent pas encore.

III. (*b*) La Dissertation du S. *Roger* sur la *vie & les mœurs des Bramins* n'est pas moins essentielle que les deux qui la precédent. Elle est excellente pour la matiere, mais il y avoit si peu de methode & tant de verbiage dans toute la piece, qu'il a fallu necessairement la reduire à plusieurs fueilles de moins. Le Traducteur de cette piece est le même qui a traduit de l'Anglois l'Ouvrage de *Ross* sur les *Religions du monde*, mauvaise & inutile compilation, s'il en fut jamais.

Nous ferons observer encore au Lecteur, que l'on a representé deux fois les dix Incarnations, parce qu'il y a quelque difference dans les representations.

(*a*) On a reduit l'ennuieux verbiage de cet Auteur à une colonne, qui est la seconde de la page 8.
(*b*) Traduite du Hollandois par le S. Th. La Grue & imprimée in 4. à Amsterdam en 1670.

CONFORMITÉ

DES

COUTUMES

DES

INDIENS ORIENTAUX

Avec celles des Juifs & des autres Peuples de l'Antiquité

Par M. de la ***.



CONFORMITÉ DES COUTUMES DES INDIENS ORIENTAUX,

Avec celles des Juifs & des autres Peuples de l'Antiquité.

I. IDÉE GENERALE DE L'OUVRAGE.



S'Il eſt dangereux d'écrire ſur les Païs étrangers, à cauſe de la prevention, que quantité de perſonnes ont contre tout ce qui vient de loin, & tout ce qui paroît ſurprennant; il ne l'eſt pas moins, de garder le ſilence ſur les endroits que l'on a vûs, parce que pluſieurs autres s'imaginent, que c'eſt aſſez de s'éloigner de ſon païs, pour trouver à tout moment des merveilles; que chez les étrangers tout eſt extraordinaire, & qu'il ſuffit à un Voyageur d'ouvrir les yeux pour s'inſtruire. Ainſi, quelque parti que l'on prenne, l'on court toûjours riſque d'être accuſé de peu de ſincerité, ou de negligence.

Pour contenter les uns, il ne faudroit rapporter rien que de fort commun, parce que tout ce qui eſt extraordinaire leur devient ſuſpect, & pour ſatisfaire les autres, il faudroit toûjours parler de prodiges, & de choſes étonnantes, parce qu'il ſuffit qu'une choſe ſoit dans les regles ordinaires, pour leur paroître inſipide, & pour les rebuter.

Mon ouvrage ne ſera aſſurement du goût ni des uns, ni des autres, car j'ai reſté trop long-temps dans les Indes, pour ne pas parler pertinemment ſur certains articles, qui pouront paroître ſurprenans; & d'un autre côté, j'y ai demeuré trop peu, pour parler hardiment de tout, pour me flater de connoître à fond la politique & les coutûmes des Indiens, & pour croire d'avoir acquis en trois ou quatre ans des lumieres, qu'à peine pourroit avoir un homme, qui y en auroit vêcu vingt. Mais ſi la maniere dont je parle des Indes ne plaît pas à ces deux ſortes de caracteres; peut-être ne deplaira t-elle pas à ceux, qui ſçavent ſe former une idée juſte des choſes, quoi qu'elles ſoient éloignées, & qui jugent ſans prevention: & s'ils s'apperçoivent, que j'aie eu le malheur de ne pas toûjours rencontrer juſte dans le paralelle que j'ai fait des coûtumes des Indiens avec celles des Anciens; au moins oſerai-je me flater, qu'ils ne deſaprouveront pas l'envie que j'ai euë de me faire un chemin à la connoiſſance de l'Antiquité, en étudiant les maximes de ces peuples.

Je me ſuis entierement écarté de la route que prennent ordinairement preſque tous ceux qui font des Relations: car écrire ſur ce que d'autres ont dit, & convenir avec eux, n'eſt qu'être leur copiſte, ce que l'on pourroit fort aiſément faire, ſans ſe donner la peine d'aller ſi loin: & dire autrement, n'eſt qu'augmenter la confuſion, qui eſt déja aſſez grande entre la plûpart de ceux qui ont travaillé ſur cette matiere, ſans que l'on puiſſe ſe flater pour cela d'être mieux reçû, & de trouver plus de foi chez les Lecteurs, qui croient (comme ils le peuvent faire en toute ſûreté) que dans la ſuite, il en viendra de nouveaux qui diront encore autrement.

Je m'étois d'abord propoſé de m'appliquer uniquement à l'étude de la Religion des Indiens, & les premieres découvertes que j'y avois faites m'avoient confirmé dans ma reſolution, aiant remarqué entre leurs principes, & dans le ſyſtême de leur triple Divinité, ſçavoir Brama, Witſnou & Devendre, une certaine ſui-

suite, qui ne se trouve point dans cette foûle de Dieux, qu'ont adoré les Grecs & les Romains, & dont Hesiode nous a décrit la génération. Mais comme l'erreur est toûjours erreur : qu'il est impossible que le mensonge ait cet enchaînement de preuves & de raisons, qui s'éclaircissent les unes les autres, & qu'au contraire, il n'a pour partage, que la contradiction & l'obscurité : lorsque j'ai voulu descendre plus particulierement dans le détail des Sectes differentes des Gentils, & penetrer plus avant dans leurs mysteres ; j'y ai trouvé tant d'absurditez, que j'ai crû ne pouvoir pas raisonnablement m'y appliquer davantage ; d'autant qu'on ne remarque presque rien de commun entre leur Theologie & celle des anciens Païens.

Je n'ai pas jugé la même chose de leurs Coûtumes particulieres, que j'ai regardé comme de precieux restes de l'Antiquité, qui pouvoient servir à éclaircir plusieurs endroits des Autheurs anciens, & particulierement de l'Ecriture Sainte : ces connoissances étant même absolument necessaires, pour y expliquer naturellement certains passages auxquels de très-sçavans Interprêtes ne donnent souvent que des explications allegoriques ; faute d'être instruits des manieres des Orientaux.

Outre cela nous avons dans l'Ecriture plusieurs endroits, & même plusieurs termes qui d'abord nous paroissent durs, mais avec lesquels nous nous familiarisons aisément pour peu que nous aions frequenté les Peuples de l'Orient, chez lesquels nous pouvons encore voir tous ces Caracteres d'Antiquité que l'on remarque dans la Bible, & generalement dans les Livres qui parlent du peuple Juif, ou de tous les autres Anciens.

S. Jerôme connoissoit bien l'utilité de cette science. Il parcourut l'Orient pour en apprendre les maximes, & malgré tous les bruits que l'on fit courir contre sa reputation, il étudia sous un Docteur de l'Ecole de Tiberiade, qui lui enseigna les anciennes Coûtumes des Juifs, & qui lui fut d'un grand secours pour sa Traduction, & pour ses Commentaires.

Mon dessein eut été de parcourir l'Asie, si j'eusse été en état de le faire un peu commodément, & d'y remarquer exactement les plus petites choses, comme sont, par exemple, les vieilles coûtumes de la populace, ses fêtes, ses proverbes, sa maniere de bâtir, de se nourrir, de s'habiller, & de cultiver les terres : étant certain, que si l'on doit trouver quelques vestiges de l'Antiquité, c'est assurement chez les Gens les plus simples, chez ceux qui habitent les Deserts & en general chez les moins civilisez, qui n'ont ni assez d'ambition, ni assez de richesses, pour inventer de nouvelles modes, ou pour suivre celles que les grands Seigneurs inventent, & pour s'éloigner par consequent de celles de leurs Ancêtres.

Presque tous les Voyageurs ont negligé jusqu'ici ces sortes d'observations, qu'ils ont regardées comme des bagatelles, & comme des choses indignes de leur attention. Il est bien vrai, que prises en elles mêmes, elles ne sont d'aucun prix, mais pour peu que l'on fasse reflexion aux avantages que l'on en peut tirer pour l'intelligence des Anciens ; on tombera aisément d'accord, qu'elles méritent bien que l'on se donne la peine de les rechercher & de les écrire.

Je n'ai rien negligé pour m'instruire pleinement des Coûtumes des Indiens, & j'ai observé le mieux qu'il m'a été possible jusqu'à leurs maximes les plus communes. Mais pour les voir dans toute leur pureté, il auroit falu penetrer plus avant dans les terres, que je n'ai fait ; parce que sur les bords de la Mer, le Commerce continuel qu'ils ont avec les Européens fait qu'ils se relâchent fort sur l'observation de leurs regles & qu'ils passent par dessus bien des choses, dont ils se faisoient auparavant une severe Loi : de sorte qu'ils ne deviennent ordinairement ni Chrétiens, ni ne restent religieux observateurs du Gentilisme. Ainsi il est plus difficile d'y faire des découvertes, outre qu'il faut en quelque maniere s'instruire soi-même, car il est presque impossible de rien tirer d'eux sur ce chapitre ; la plus grande partie étant trop occupée du negoce, pour penser à toute autre chose ; & les sçavans d'entre leurs Bramins croiant profaner leur doctrine & leurs regles, en les communiquant aux étrangers.

J'ai donc été obligé de m'appliquer à examiner leurs actions & leurs coûtumes les plus ordinaires, & d'en tirer presque toutes les remarques que j'ai faites, d'où il est aisé de conclure, qu'elles ne peuvent pas être en fort grand nombre.

Je me suis contenté de rechercher ce que les Indiens ont de commun avec les Peuples de l'antiquité, mais plus particulierement avec les Juifs, sans vouloir entrer dans la grande question : sçavoir, si ceux qui sous Phacée fils de Romelie Roi d'Israël, furent transportez en Assyrie par Theglath-Phalassar, ou si ceux que Salmanassar y fit passer sous le regnée d'Osée aiant penetré chez les peuples des Indes, ne leur communiquerent pas ce que nous remarquons que ceux-ci ont encore de semblable à eux : ou si Dieu donnant une Loi à son Peuple, ne lui prescrivit pas plusieurs regles, que d'autres Nations observoient déja ; comme étant bonnes d'elles-mêmes.

L'on pourroit rapporter plusieurs choses en faveur de chacune de ces opinions : mais comme ce ne sont que des raisons de probabilité & de vraisemblance, & que sur un pareil article, on ne peut alleguer aucune preuve positive ; j'ai jugé à propos de ne m'y pas arrêter.

Quelques-uns trouveront peut-être extraordinaire, que cet Ouvrage ne soit composée que de remarques separées les unes des autres, & que de faits qui n'ont aucune liaison entr'eux : mais j'ai crû les devoir donner ainsi, puisqu'en effet chaque article traite d'une matiere particuliere, & qui n'a aucun rapport à ce qui precede, & à ce qui suit ; outre qu'on n'auroit pû joindre ces articles les uns aux autres, que par de longues digressions, qui n'auroient été nullement de saison, & qui asseurément n'auroient pas plu à ceux qui ne veulent voir dans un Ouvrage, que ce qui doit y être, c'est-à-dire, que ce que le titre promet, ou du moins, que ce qui y a quelque rapport.

J'ai cru outre cela, devoir (*a*) citer les passages Latins, tels qui se trouvent dans leur Auteurs, sur tout dans les matieres qui souffrent quelque difficulté & dans lesquelles on a besoin de sçavoir, quel a été le veritable sentiment de l'Autheur. Pour ce qui est de quelques endroits des Autheurs Grecs que j'ai été obligé d'alleguer, je me suis arrêté aux termes de leurs meilleurs Traducteurs, parce qu'il se trouve quantité de personnes, qui, quoiqu'elles aient beaucoup de litterature, n'ont cependant point l'usage de la langue Greque. Je sçai que ces citations ne seront pas du goût de bien des gens, mais je crois qu'elles seront plaisir à d'autres, & que ceux qui auront quelque connoissance des faits dont il s'agit, seront ravis de pouvoir juger par eux-mêmes, & sans avoir besoin de recourir aux Autheurs que je cite, si j'ai donné aux passages que je rapporte, le veritable sens qu'ils doivent avoir, & si les consequences que j'en ai tirées sont justes.

On s'étonnera peut-être, que j'en aye beaucoup plus dit sur les Anciens, que sur les Indiens ; & particu-

(*a*) On les à renvoiés sous le texte de la Dissertation.

ticulierement dans mes premieres remarques, où, après avoir rapporté assez succinctement ce qui regarde les Indes, je m'étens fort au long sur l'antiquité; mais on cessera de le trouver extraordinaire, si l'on veut bien faire reflexion à ce que j'ai déja dit; que la connoissance des Coûtumes Indiennes prises en elles-mêmes n'étoit d'aucune utilité; que je ne croiois devoir m'en servir que pour justifier ce que l'on nous rapporte des Anciens, & pour l'éclaircir lorsque l'occasion s'en presenteroit; qu'en un mot, l'Antiquité étoit mon unique but.

Comme dans tous les endroits où j'ai parlé des Indiens & de la conformité que ces Peuples ont avec ceux de l'Antiquité, je n'ai pas toûjours expliqué quelques passages des anciens Autheurs; on demandra peut-être, pourquoi j'ai parlé de cette conformité, puisque l'on n'en peut tirer aucun secours pour l'éclaircissement de l'Ecriture & des Ecrivains des premiers tems. Je repondrai à cela, que le principal but que je me suis proposé en faisant ces remarques a été à la verité de débrouiller quelques endroits qui nous paroissent difficiles dans les Anciens; mais que ce n'a pas été l'unique, & que j'ai encore eu en vue de contenter par là ceux qui ne peuvent s'imaginer, qu'il y ait eu autrefois des gens aussi aveugles, que l'on leur depeint les Païens, & de leur montrer, que s'il y en a encore aujourd'hui d'assez malheureux pour vivre dans ces égaremens qui les étonnent, & qu'ils ne peuvent comprendre, il y en a bien pû avoir autrefois.

Je prie les Lecteurs de remarquer que je ne donne que comme des conjectures une partie des consequences que j'ai tirées des rapports qui se trouvent entre les Coûtumes des Indiens & celles des Juifs, & generalement de tous les Anciens, & que je n'épouse aveuglement aucune des opinions que l'on verra repanduës dans cette Dissertation.

J'avertirai encore ici, que lorsque sur le témoignage de Quinte-Curce & de Chares de Mitylene, j'ai parlé dans l'Article XXIX. de l'ivrognerie des Indiens, & de la célébre Bacchanale qui se fit après la mort de Calanus, pour honorer ses funerailles, & que j'ai dit que le Vainqueur avoit bû cent quatre-vingt douze pintes de vin, expliquant ainsi les quatre conges dont parle Athenée: j'ai plûtôt eu égard à la reputation de grands buveurs que l'Autheur donne à ces Peuples, qu'à la maniere dont on explique ordinairement le mot de conge, qui étant pris à la rigueur ne doit contenir que quatre pintes & demie. Ainsi les quatre n'auroient fait que dix-huit pintes, ce qui n'auroit pas été une chose tout-à-fait si extraordinaire. * Novellius Torquatus but en la presence de Tibere trois Conges d'un seul trait, c'est-à-dire treize pintes & demie, ce qui lui fit donner le nom de *Tricongiaire*. Et Julius Capitolinus, dans la vie de Maximin, dit qu'il buvoit par jour une *Amphore*, laquelle contenoit huit Conges, qui faisoient trente six pintes, selon la maniere ordinaire de conter. Quand j'ai donné aux quatre Conges la valeur de cent quatre vingt douze pintes, j'ai crû que la maniere dont les Autheurs parlent de ce célébre combat n'en demandoit pas moins. Au reste j'ai donné à la Conge six setiers comme tout le monde lui donne, mais j'ai donné huit pintes à chaque setier, & j'ai suivi en cela la mesure des Jaugeurs, ne voiant pas d'autre moien de m'accommoder à l'idée que Chares de Mitylene pretend nous donner de cette debauche. Le Lecteur jugera si j'ai eu raison, ou non.

* *Plin. l.* 14. *c.* 22.

II. *Des Etats du grand Mogol.*

QUoique j'aye résolu de ne rapporter dans mes remarques que ce que j'ai trouvé, que les Indiens avoient encore de commun avec les Anciens; cependant comme les Peuples dont il s'agit vivent sous la domination du grand Mogol; j'ai crû ne pouvoir me dispenser de dire quelque chose de cet Etat, & de donner au moins une idée generale de son commencement, & de son étendue.

Temur-Lengue, qui signifie Prince boiteux, & que nous appellons par corruption Tamerlan, a été celui qui a fondé l'Empire du grand Mogol. Il y a eu quelques Autheurs particuliers; qui ont pretendu le faire descendre d'une ancienne & noble famille de Tartares; mais presque tous les autres Historiens qui ont parlé de lui, ont avoué, qu'il étoit de la lie du peuple, & que ce n'étoit qu'à son merite seul, qu'il étoit redevable de son élevation.

Il épousa la fille du Prince qui commandoit souverainement dans toute la grande Tartarie, & qui étoit un des successeurs du fameux Ginguis Can, qui en avoit été le premier Empereur. Environ l'an de Jesus-Christ mille quatre cent il se mit à la tête des Mogols, peuples qui habitoient la partie Orientale de la grande Tartarie, & passa avec eux dans les Indes, où après avoir soûmis quantité de petits Princes de l'Indoustan & des Provinces voisines, il jetta enfin les fondemens de ce vaste Empire, que l'on appelle aujourd'hui l'Empire du grand Mogol.

L'on sçait que ce fut lui qui prit le fameux Bajazet Empereur des Turcs, & qui, après avoir tenté tous les moyens possibles de lui rendre sa captivité moins rude, & d'entrer même dans un accommodement avec lui; fut enfin obligé par la fierté & les continuelles menaces de ce Sultan, de le renfermer dans une cage de fer, contre un des barreaux de laquelle Bajazet se cassa la tête de rage. Tamerlan avoit un genie vaste, il étoit entreprenant & intrepide; & l'on n'auroit rien à lui reprocher, s'il avoit été un peu plus humain.

L'Etat perdit beaucoup de son lustre soûs ses Descendans, qui la plûpart negligerent le mêtier de la guerre, pour s'occuper uniquement du soin de leurs plaisirs, & qui ne songerent qu'à couler une vie tranquille & delicieuse: mais dans le dernier Siecle on vît monter sur le Throne un Prince, qui ne tenant rien de la mollesse de quantité de ses Predecesseurs ne s'est pas rendu moins semblable à Tamerlan par son courage & par ses grandes entreprises, que par sa rigueur, & qui non seulement a rendu à cet Etat le lustre qu'il avoit perdu, mais encore a beaucoup étendu ses limites.

Aureng-Zeb est le Prince dont je veux parler. Avant que d'en dire davantage sur son sujet, je crois qu'il est necessaire de reprendre les choses d'un peu plus haut, & de rapporter la maniere dont son Pere monta sur le Throne, & comment il en fut chassé.

Chah-Jehan, qui avant son élevation, à l'Empire s'appelloit Sultan Corom, fut Pere d'Aureng-Zeb. Il étoit fils de Jehan Guire grand Mogol, & devoit sans difficulté s'attendre à lui succeder; mais soit dans l'impatience de regner, ou par quelque mécontentement particulier, il se revolta. Il arriva malheureusement pour lui que son Pere vint à mourir pendant le temps de sa revolte; car ceux qui sous Jehan-Guire avoient gouverné l'Etat sachant que Sultan Corom n'étoit pas de leurs amis, firent proclamer Empereur Bulloqui petit-fils de Jehan Guire. Cette nouvelle, loin d'abbatre Sultan Corom, ne fit que l'irriter davantage: il poursuivit Bulloqui, trouva le

 moyen

moyen de se rendre maître de sa personne, & le fit étrangler après trois mois de regne : ensuite de quoi il fût generalement reconnu pour grand Mogol, sous le nom de Chah-Jehan.

Ce Prince demeura tranquille dans ses Etats tant que la jeunesse de ses quatre fils ne leur permit pas de troubler son repos ; car aussi-tôt qu'ils se virent dans un age raisonnable, & qu'ils furent en état de connoître ce que c'est que de regner, & de commander aux autres ; tous pretendirent à ce supreme degré. Dara, par le droit que lui donnoit le titre de fils ainé de Chah-Jehan, & les autres par leur seule ambition.

Ils étoient quatre freres, Dara étoit l'aîné, Sultan-Suiah le second, Aureng-Zeb le troisiéme, & Morad-back-che le dernier. Chah-Jehan avoit encore outre cela deux filles, dont l'aînée s'appelloit Begum Saheb, qui n'avoit pas moins d'esprit que de fierté, & l'autre étoit Rauchenara Begum, une des plus belles Princesses de son siécle.

Dara, Sultan Sujah, & Morad-backche faisoient assés connoître le dessein qu'ils avoient de n'être pas sujets les uns des autres, & de pouvoir vivre independans; mais Aureng-Zeb, qui étoit un esprit fin, & transcendant, mais caché, & qui n'avoit pas moins d'ambition que les autres crût devoir paroître desinteressé pour venir mieux à bout de ses desseins ; ce qui lui réussit parfaitement bien. Pour lever donc toutes sortes de soupçons, & pour empêcher que ses freres ne se défiassent de lui, il embrassa la vie de Faquir, c'est-à-dire de pauvre Religieux, & feignit d'avoir entierement renoncé aux grandeurs, & aux interets de ce monde. Dans cet état il sçût si bien aigrir ses Freres les uns contre les autres, qu'ils prirent tous les armes, sans sçavoir presque pourquoi ils les prenoient.

Aureng-Zeb pendant ces divisions prit toûjours le parti du plus foible témoignant publiquement, que de son côté ayant renoncé à toutes sortes de prétentions, il ne travailloit que pour le bien commun, & pour procurer la tranquillité à son Pere ; cependant il n'épargnoit rien dans le particulier, pour se faire sous main des amis, & pour attirer à lui les principales têtes de l'Etat. Lorsqu'il se vît suffisamment appuié, & qu'il eut attaché à ses intérêts les plus considerables Omrahs, qui sont les Generaux des Mogols ; il leva enfin le masque, & ses freres connûrent, mais trop tard, qu'en se soûlevant les uns contre les autres, ils n'avoient travaillé qu'à leur ruïne, & à l'élevation d'Aureng-Zeb.

Il commença par retenir prisonnier dans une Forteresse son Pere Chah-Jehan qui s'y étoit retiré, & qui y mourut six ans après. Ce Prince dans son malheur ne parut point à plaindre. Il s'étoit autrefois revolté contre son Pere. Lors qu'Aureng-Zeb se vit assuré de la personne de Chah-Jehan, il travailla à se rendre maître de celle de ses freres, & à les mettre hors d'état de le troubler dans son Empire; ce qu'il n'eut pas beaucoup de peine à executer. Dara qui étoit l'aîné fût pris, & empoisonné. Aureng-Zeb trouva aussi aisément les moyens de se mettre l'esprit en repos du côté des autres. Ce fut l'an mil six cens soixante qu'il fut proclamé grand Mogol. On peut voir dans Monsieur Bernier, & dans plusieurs autres Autheurs qui ont écrit sur les Indes, toutes les particularitez des Guerres d'Aureng-Zeb contre ses Freres ; & les moyens dont il se servit pour monter sur le Throne. Il étoit encore en vie lorsque je quittai le Royaume de Bengale, le dixiéme de Fevrier l'an mil sept cens deux ; mais le bruit couroit qu'il étoit tombé en enfance.

L'on ne peut pas nier, que ce Prince n'ait été un des plus grands Politiques, & un des plus grands Monarques de son tems. Il suffit de lire son histoire, pour en être entierement persuadé. On lui reproche à la verité, les desordres qu'il a causez dans sa famille, & la dureté qu'il a eue pour elle, particulierement en la personne de son Pere, & en celle de son Frere Dara : cependant il n'a fait en cela que suivre les maximes de la plûpart des Orientaux, chez qui lorsqu'il s'agit du Throne, il faut tout gagner au hazard de tout perdre.

Si l'on vouloit comparer Aureng-Zeb à quelqu'un des Princes qui ont parû avec éclat dans l'Europe, je crois que l'on ne pourroit mieux choisir pour cela que le Pape Sixte cinquiéme ; car si Aureng-Zeb n'a monté sur le Throne qu'en donnant des marques publiques qu'il y avoit renoncé, & qu'en menant une vie retirée pendant un assez long-tems ; Sixte ne fut élevé au Pontificat, qu'en affectant de dire qu'il n'y étoit point propre, & en passant tout le tems de son Cardinalat dans une étroite solitude, quoiqu'au milieu de Rome. Aureng-Zeb n'a paru veritablement ce qu'il étoit qu'après être élevé à l'Empire, ou du moins que dans le tems que ses freres ne lui disputoient plus que foiblement la Couronne, & qu'il étoit seur de l'obtenir. Sixte ne parut aussi ce qu'il étoit, qu'après s'être vû la Tiare sur la tête, & le monde fût étonné de voir tout d'un coup un si grand changement dans sa personne. Tous les deux ont rendu florissant l'Etat qu'ils possedoient : ils se sont fait craindre & respecter de leurs Peuples & des Princes leurs voisins, & quoique tous les deux aient eu de la dureté, & fait bien des choses, qui prises en elles-mêmes ne devroient pas être louées, cependant ils n'ont pas laissé de s'acquerir l'un & l'autre une gloire immortelle. Aureng-Zeb a fait à la verité de grandes conquêtes, ce que Sixte n'a pas fait : mais l'on doit considerer que le premier a regné plus de quarante & deux ans, au lieu que l'autre n'a tenu le Pontificat que cinq, ce qui a été un grand bonheur pour quantité de Princes d'Italie, & plus particulierement pour l'Espagne, qui n'auroit peut-être plus le Royaume de Naples, s'il eut regné plus long-tems : car il n'avoit pas moins d'envie de s'en rendre le maître, qu'Aureng-Zeb en avoit de joindre à son Etat celui de Golgonde, à cause des riches mines de Diamans qui y sont. De sorte que s'il avoit vécu encore quelques années, il n'auroit peut-être pas moins bien réussi dans son entreprise, qu'Aureng-Zeb a réussi dans la sienne.

Il est difficile de dire si l'envie de mourir ou de regner, qu'ont presque tous les Princes de l'Orient qui peuvent avoir quelque droit à la Couronne, est une suite de la dureté & de la fierté des Rois, sous la domination desquels ils sont obligez de vivre, ou si cette dureté & cette fierté que les Rois font paroître est une suite de l'envie insatiable de regner, qu'ont les Princes qui sont sous leur obéissance. On ne sçait si les Princes sont rudes & sanguinaires à causes de l'inconstance & du peu de veritable amour que leurs sujets ont pour eux ; ou si leurs sujets ont tant d'inconstance, & si peu d'amour pour eux, parce qu'ils sont rudes & sanguinaires. Quelques uns diront quel moien d'être doux & humain avec de tels Sujets ? avec des gens qui ont continuellement l'esprit porté à la revolte? mais d'autres diront aussi, comment pourroit on s'empêcher de travailler à se tirer de la domination de tels Princes, qui ne respirent que le feu & le sang, & comment pourroit on les aimer, & leur être fideles?

Il semble que l'on peut dire à cela que ce peu de veritable amour que les Orientaux ont communement pour leurs Rois, est un effet de la fierté & de la dureté des premiers Princes qui ont regné, & dont la Tyrannie a fait une si forte impression sur l'esprit des

des peuples, qu'ils ont dans la suite regardé tous les autres Princes comme des Tyrans: desorte que les successeurs de ces mêmes Princes ont été obligez, pour détourner les suites funestes, que pouvoit avoir cette mauvaise impression, que la conduite de leurs Ancêtres avoit faite sur les esprits, de continuer la même route, c'est-à-dire, de traiter leurs Sujets comme des esclaves, de les tenir toûjours dans la crainte, & d'être durs, & Tyrans, comme l'étoient leurs prédecesseurs. Ainsi la dureté des premiers Souverains a causé d'abord la méfiance & la crainte dans l'esprit des Sujets; & cette méfiance & cette crainte des Sujets ont causé dans la suite la dureté des Souverains.

Outre cela les Orientaux sont généralement plus mols, & plus adonnez à leurs plaisirs, que les autres nations, & ils sont par consequent moins capables d'une veritable & d'une solide vertu, qui n'est pas moins necessaire à un bon Sujet, qu'elle l'est à un grand Prince: car s'il faut beaucoup de science, & de force d'esprit, pour sçavoir commander & pour ne commander qu'à propos; il ne faut pas moins de l'une & de l'autre pour sçavoir obéir comme il faut: & il y a tout au moins autant de grandeur d'ame, à être bon Sujet, qu'il y en a, à être bon Souverain.

Mais quand il n'y auroit rien à craindre du côté de la mauvaise disposition naturelle des Sujets, quantité de Princes seroient encore, pour ainsi dire, obligez d'être cruels; car les peuples ne démeurent dans le respect qu'ils doivent à leurs Rois, que parce qu'ils les connoissent veritablement bons, & par consequent dignes d'être respectez; ou parce qu'ils sçavent qu'ils sont cruels, & par consequent à craindre; desorte que plusieurs Princes Orientaux n'aiant pas assez de bonnes qualitez, pour retenir par là leurs Sujets dans le devoir; ils seroient toûjours comme forcez à se servir pour cela de la tyrannie, & de la cruauté.

Les Etats du grand Mogol s'étendent du côté de l'Orient, jusqu'au delà du Gange; ils sont bornez au Midi par l'Ocean; à l'Occident par Macran, & Candahar, & au Septentrion par les Tartares. Les deux principales Villes de cet Empire sont Agra & Delli, qui toutes les deux ont le titre de Capitale.

Je crois que l'on peut avancer, sans crainte de se tromper, que les Etats du grand Mogol sont les plus riches qu'il y ait au Monde; car non seulement presque toutes les Nations de l'Europe, mais encore celles de l'Asie y vont porter de l'Or, & de l'Argent, & n'en retirent que des marchandises: de sorte que cet Empire est comme une espece de gouffre, dans lequel se precipitent toutes les richesses du Monde, & d'où aucunes ne sortent.

III. *De la Circoncision.*

LEs Gentils Indiens (au moins ceux que j'ai connus) ne se circoncisent point. Cependant j'ai cru devoir rapporter quelque chose de la Circoncision, par rapport aux Peuples de Guinée, chez qui elle est en usage, & par le Païs desquels j'ai passé. Quelques Critiques ont prétendu prouver en consequence de cela & par d'autres exemples que je vais rapporter, que la Circoncision n'étoit pas particuliere aux Juifs, & qu'independemment du Precepte que Dieu en avoit fait à Abraham, elle étoit pratiquée par d'autres Nations, & regardée chez eux comme un moien naturel de faciliter la generation.

Mais avant que d'examiner les passages qu'ils alleguent, & les exemples qu'ils rapportent pour appuyer leur sentiment; je croi qu'il est à propos de parler en géneral de la Circoncision, de rapporter le temps auquel elle a été instituée, & de peser les termes dont se sert l'Ecriture à cette occasion.

Nous n'entendons point parler de Circoncision dans l'Ecriture, avant Abraham, à qui Dieu ordonna cette ceremonie, comme une marque de l'alliance qu'il vouloit qui fût d'orenavant entre lui, & les descendans de ce Saint Patriarche. (a) Voilà donc quelle fût la raison pour laquelle Dieu ordonna la Circoncision aux Juifs, c'est-à-dire, pour être un signe, & une marque de l'alliance qu'il avoit faite avec Abraham, & les peuples qui descendroient de lui. Il n'est parlé là d'aucune utilité particuliere. Dieu dans le même Chapitre, menace de sa fureur, celui qui ne sera pas circoncis, & dit qu'il sera exterminé d'entre le peuple. (b) En effet lorsque par l'ordre de Dieu, Moïse quitta la terre des Madianites, pour venir tirer son peuple de la dure captivité sous laquelle il gemissoit en Egipte; l'Ange du Seigneur voulut en chemin tuer son fils, parce qu'il n'étoit pas circoncis; & Sephora n'appaisa la juste colere du Ciel, (c) qu'en prenant promptement une pierre fort aigüe avec laquelle elle le circoncit.

Les Madianites, selon toutes les apparences, ne se circoncisoient pas, car s'ils avoient observé cette ceremonie, il paroit bien probable, que Jethro, qui étoit Prêtre de Madian, n'auroit pas laissé ainsi contre la coûtume son petit-fils incirconcis. Outre que si Moïse s'étoit trouvé dans un païs, où la Circoncision eut été en usage, il n'auroit pas manqué non plus à le circoncire; étant aussi zelé qu'il l'étoit, pour la Religion de ses Peres; de sorte qu'il n'en fut apparemment empéché, que par l'usage contraire du païs dans lequel il étoit.

Les Sichemites, qui étoient des peuples de la terre de Canaan, n'étoient point soûmis à la Circoncision, & ils ne subirent tous cette loi, qu'afin de se rendre comme semblables à la famille de Jacob, (d) & que Sichem, qui étoit fils d'Hemor Prince du Païs, put épouser Dina. Les Philistins ne se circoncisoient point non plus, & ils n'étoient pas moins connus chez les Juifs par le titre d'incirconcis, que par celui de leur patrie: ainsi Saül aiant perdu la bataille (e) dit à son écuier de le tuer, de peur qu'il ne tombât vif entre les mains des Philistins, & qu'il ne servit de jouët & de risée à ces incirconcis. Enfin il semble, que le mot d'incirconcis étoit en usage chez les Juifs, pour signifier toutes les autres Nations, ou du moins, toutes celles qui ne descendoient point d'Abraham. Cependant je ne prétens pas dire par là, qu'il n'y a eu précisement que les Juifs qui se soient circoncis, mais seulement, que la Circoncision a été établie chez eux comme une marque pour les distinguer des autres peuples, & que si quelqu'autre nation s'en est servie, elle ne l'a tirée que d'eux, & ne l'a fait qu'à leur imitation, comme je vais tâcher de le prouver.

Quelques-uns prétendent donc, que la Circoncision n'a point été particuliere aux Juifs; c'est-à-dire, qu'indépendemment du commandement que Dieu en avoit fait à Abraham, plusieurs autres Peuples l'ont pratiquée. Les partisans de ce sentiment, pour appuyer leur opinion, se servent de quelques passages des Anciens; ils alleguent outre cela l'exemple de plusieurs Nations chez qui cette ceremonie est encore en usage, & veulent même qu'elle soit necessaire

(a) *Genes. c. 17. v. 11. Et circumcidetis carnem præputii vestri, ut sit in signum fœderis inter me, & vos.*
(b) *Ibidem v. 14. Masculus, cujus præputii caro circumcisa non fuerit, delebitur anima ejus de populo suo.*
(c) *Exod. c. 4. v. 24, 25.*
(d) *Genes. c. 34.*
(e) *1. Reg. c. 31. v. 4.*

ceſſaire à certains Peuples, qui ſans cela ne pourroient pas engendrer.

(*a*) Herodote a parlé de la Circonciſion, & a dit, que ceux de Colchos, d'Egipte, & d'Ethiopie, étoient les ſeuls qui ſe circoncifoient d'abord. Cet autheur ajoûte enſuite, qu'il n'oſe pas aſſûrer, quel a été celui de ces peuples, qui a eu la Circonciſion le premier, parce qu'elle paroît très-ancienne chez les uns, & chez les autres : mais que cependant comme les Ethiopiens & ceux de Colchos avoient eu beaucoup de commerce & de liaiſon avec les Egiptiens, il lui ſemble, qu'ils pourroient bien l'avoir tirée de là, & que par conſequent elle vient en premier lieu d'Egipte. (*b*) Cet Autheur appuie ſa conjecture, ſur ce qu'il n'y avoit que les Pheniciens, qui euſſent quelque relation avec les Egiptiens, qui ſe ſervoient de la Circonciſion, pendant qu'elle n'étoit point uſitée chez ceux qui n'avoient commerce qu'avec les Grecs.

(*c*) Diodore de Sicile parlant des Troglodytes, dit qu'ils ſe circoncifoient, comme le faiſoient les Egiptiens. Ces Troglodytes étoient les Peuples qui habitoient cette partie d'Afrique, que nous appellons preſentement la côte d'Abex, ou d'Abexim, qui eſt la partie orientale de l'Abyſſinie. Et l'on rapporte encore, que le fameux Thales ſe fit circoncire, afin de paroître moins barbare, & moins étranger aux ſçavans d'Egipte, (*d*) de pouvoir plus aiſément profiter de leurs entretiens, en ſe rendant comme ſemblable à eux, & d'être en état de penetrer plus avant dans leurs myſteres.

C'eſt donc particulierement ſur ces paſſages, & ſur quelques autres à peu près ſemblables, que ſe ſont appuyez quelques ſçavans Critiques de nos jours, pour prouver (comme nous venons de le dire) que la Circonciſion étoit en uſage chez pluſieurs autres peuples, independemment des Juifs, & du precepte que Dieu leur en avoit donné ; prétendant même, que chez certaines Nations, elle étoit abſolument neceſſaire à la generation. Voions preſentement ce que l'on pourroit repondre aux conſequences, qu'ils prétendent tirer de ces authoritez.

Il n'y avoit que trois raiſons qui puſſent engager les hommes à ſe circoncire ; ſçavoir le commandement de la Religion qu'ils profeſſoient, l'impoſſibilité d'avoir des enfans ſans cette operation, ou enfin l'exemple des peuples avec leſquels ils vivoient, & l'idée qu'ils ſe formoient de cette ceremonie.

Nous n'avons aucun fondement pour croire, que les Egiptiens fuſſent obligez à la Circonciſion, par quelque commandement de leur Loi ; & ce que nous connoiſſons à preſent de leur Religion, & de leurs Coûtumes ne peut nous donner aucune lumiere la deſſus. L'impoſſibilité, d'avoir des enfans ſans cette operation n'a pû auſſi engager les Egiptiens à ſe circoncire, car enfin, ils n'étoient pas fait autrement en ce temps-là, qu'ils le ſont à preſent, & il eſt très-ſûr qu'aujourd'hui ils n'ont pas beſoin de cette ceremonie pour ſe donner des ſucceſſeurs, vû qu'il y a preſentement en Egipte quantité de Chrétiens qui ne ſe circonciſent plus, & que leur terre n'eſt pas plus deſerte, qu'elle l'étoit dans ces premiers temps, & lorſqu'ils ſe circoncifoient. Si elle l'eſt, ce n'eſt que par le nombre des jeunes gens, que l'on y enleve, pour faire des eſclaves, & non pas par l'impuiſſance des hommes. Il reſteroit donc à juger, que les Egiptiens ne ſe ſont circoncis qu'à l'exemple des peuples avec leſquels ils ont vécu, c'eſt-à-dire, des Juifs ; & en effet ce dernier principe a beaucoup plus de probabilité & de vrai-ſemblance, que n'en ont les deux autres.

Pour ſe perſuader donc que les Egiptiens ont reçu la Circonciſion des Juifs, ou du moins pour admettre cette derniere opinion au préjudice des deux autres, il ſuffira de faire quelque reflexion ſur leur caractere, & ſur la forte impreſſion que fut capable de faire ſur leur eſprit tout ce qui ſe paſſa chez eux, au ſujet des Iſraëlites.

Les Egiptiens ont été de tout temps les plus ſuperſtitieux, & en même temps les plus myſterieux de tous les hommes, par conſequent les plus propres à recevoir de nouvelles impreſſions en matiere de Religion. D'un autre côté l'on n'a jamais rien vu de ſi étonnant, & de ſi terrible, que ce qui arriva chez eux du temps de Moïſe : ainſi l'on peut conclure, que la conduite ſurprenante de ce grand Legiſlateur, & generalement tout ce qui avoit quelque rapport à lui laiſſa de profondes traces dans l'eſprit de ces peuples.

Les prodiges faits par la main de ce grand homme, cette armée de Pharaon ſubmergée dans la mer rouge, la mort de tous les premiers-nés, les tenebres qui couvrirent l'Egipte, & enfin tous les moiens dont il ſe ſervit pour delivrer de la captivité le Peuple d'Iſraël ; tout cela, dis-je, ne pût donner aux Egiptiens que beaucoup de terreur, & aux ſçavans qu'une grande idée de celui qui faiſoit de tels miracles ; & comme tous les Paiens de l'antiquité, ne ſe faiſoient aucune difficulté de mettre au nombre de leurs Divinitez celles des étrangers qu'ils croioient puiſſantes, & d'embraſſer quelque choſe de la Religion des autres Peuples ; on peut, ce me ſemble, juger, que les Egiptiens frappez de tant de merveilles, que les Iſraëlites avoient fait à leurs yeux, épouſerent quelques-unes de leurs principales ceremonies, & qu'ils embraſſerent plus particulierement celles qui diſtinguoient le plus les enfans d'Iſraël des autres Nations. La circonciſion étant la marque la plus eſſentielle du Judaïſme, il y a toutes les apparences, que ce fut principalement à la circonciſion, qu'ils s'attacherent.

L'on pourroit encore ajouter à ceci, qu'il paroit bien probable, qu'avant que les enfans d'Iſraël ſortiſſent d'Egipte, les Egiptiens ne ſe circoncifoient pas, & l'on peut fonder cette conjecture ſur un endroit du livre de Joſué. L'Ecriture nous marque qu'après le paſſage du Jourdain Joſué fit circoncire tous les Iſraëlites, parce que cette ceremonie n'avoit point été obſervée dans le deſert ; & qu'après qu'ils eurent été circoncis le Seigneur dit à ce digne ſucceſſeur de Moïſe, (*a*) qu'il avoit ce jour-là ôté du milieu d'eux, l'opprobre d'Egipte. Il me ſemble que par cet opprobre d'Egipte, qui avoit été levé par la circonciſion, l'on ne pouvoit entendre autre choſe que le prepuce : & ſi cette partie étoit regardée chez les Juifs comme l'opprobre des Egiptiens, apparemment que les Egiptiens l'avoient, & que par conſéquent ils ne ſe circoncifoient pas en ce temps-là. Mais s'ils ne ſe circoncifoient pas encore, lorſque les enfans d'Iſraël ſortirent de leur Païs, & que l'on ait cependant des preuves qu'ils ſe ſont circoncis enſuite, l'on peut, je crois, conclure de là, comme nous avons déja dit, que tous les miracles que Moïſe fit chez eux, leur donnerent une ſi haute idée de lui & de ſa Religion, qu'ils furent engagez par là à embraſſer ce que cette Religion avoit de plus particulier, & à s'approprier ce qui la diſtinguoit le plus ouvertement des autres ; ce qui étoit ſans contredit la circonciſion.

L'on

(*a*) *Herodot. lib.* 2.
(*b*) *Ibidem.*
(*c*) *Diod. Sic. lib.* 4. *c.* 2.
(*d*) *Clem. Alex. Stromat. l.* 1.

(*a*) *Joſue c.* 5. *c.* 8, 9. *Poſtquam autem omnes Circumciſi ſunt, manſerunt in eodem caſtrorum loco, donec ſanarentur. Dixitque Dominus ad Joſue ; hodie abſtuli opprobrium Ægypti à vobis.*

L'on objectera peut-être d'abord à ce que je viens de rapporter, que ce ne sont que des raisons de probabilité & de vrai-semblance, & que par consequent, elles ne concluent rien de positif, pour prouver que les Egiptiens ont reçû la circoncision des Juifs, & qu'ils ne la pratiquoient pas independamment du precepte qui en avoit été fait à Abraham. Je sçai parfaitement bien que les raisons que je viens d'alleguer, ne sont pas des preuves certaines & positives; mais je crois, que lorsque l'on ne peut avoir aucune certitude physique sur une matiere, l'on doit toûjours s'attacher à ce que l'on y trouve de plus probable, & de plus vraisemblable : & il me paroît bien plus vraisemblable de dire que les Egiptiens ont tiré la circoncision des Juifs avec lesquels ils vivoient, & à qui ils avoient vû faire des choses qui surpassent infiniment tout ce que pouvoient faire leurs Prêtres & leurs Enchanteurs, que d'admettre que les Egiptiens l'avoient independemment des Juifs, & que de l'admettre sans aucune raison forte. Car enfin si l'on veut s'appuier sur le passage d'Herodote, qui est la preuve la plus ancienne, & la plus authentique dont puissent se servir ceux qui soûtiennent cette derniere opinion; l'on ne peut en conclure autre chose, si-non que les Egiptiens se circoncisoient; & cela ne dit point qu'ils eussent cette ceremonie d'eux-mêmes, & independemment du Judaïsme. Si l'on avoit quelque exemple, ou quelque passage, qui parlât de la circoncision des Egiptiens, avant l'arrivée des enfans de Jacob en Egipte; on pourroit croire pour lors que ces peuples s'étans circoncis avant que d'avoir eu aucune liaison, ou aucune correspondance avec les Israëlites, ils ne tenoient point cette ceremonie d'eux. Mais nous n'avons rien de semblable, & Herodote, qui a écrit environ deux cens quarante ans après la fondation de Rome, & par consequent, environ mille dix huit à vingt ans après la sortie d'Egipte n'a rien dit autre chose des Egiptiens, sinon qu'ils se circoncisoient, sans parler du temps où ils avoient commencé cette ceremonie, ni de qui ils l'avoient premierement reçue : ainsi je ne vois pas, que sur le passage de cet autheur, on puisse établir la proposition dont il s'agit, & que l'on en puisse rien conclure en faveur de ce sentiment.

L'on peut opposer encore à ceci, que non seulement les Egiptiens, mais outre cela ceux de Colchos, & d'Ethiopie se circoncisoient, comme le rapporte Herodote; mais cela ne prouvera pas davantage, car cet autheur ajoûte même, qu'il ne sçait pas positivement, & n'est pas tout à fait sûr, si les Egiptiens, ou les Ethiopiens ont commencé cette ceremonie; quoi qu' il lui paroisse au moins probable, que les Egiptiens l'ont commencée, & que les Ethiopiens l'ont tirée d'eux, parce qu'il n'y a que ceux qui ont commerce avec les Egiptiens, chez qui la circoncision soit en usage. Si l'Ethiopie l'a reçûë d'Egipte, l'on ne doit point se servir de l'exemple de ces peuples, pour établir, que la circoncision a été pratiquée independemment du Judaïsme, puisque l'on supposera toûjours, que les Egiptiens, de qui les autres Nations l'on tirée; l'ont reçûë eux-mêmes des Juifs.

Diodore de Sicile parle de la circoncision des Troglodytes, mais il ajoûte, comme nous l'avons remarqué, qu'ils la faisoient comme les Egiptiens, desquels il est encore très-probable, qu'ils l'avoient tirée, n'étant pas si fort éloignez les uns des autres.

Il est vrai que les Negres de Guinée se circoncisent aussi, mais ils tiennent la circoncision de Mahomet, & nous n'avons aucune preuve, qu'ils s'en soient servis avant ce faux Prophete. Il est très-certain, qu'ils ont embrassé, au moins imparfaitement, le Mahometisme, car je leur ai vû des especes de Phylacteres au col, & aux bras, qui étoient écrits en fort bons caracteres Arabes, & qui contenoient certaines invocations qui se trouvent dans l'Alcoran. Je dis qu'ils l'ont embrassé imparfaitement, parce qu'il est sûr, qu'ils ont encore beaucoup de restes du Paganisme, comme par exemple, la coutume de faire des Sacrifices aux Demons, de peur qu'ils ne leur fassent du mal, & plusieurs autres cérémonies à peu près semblables.

Nous n'avons donc aucune raison, ni aucune preuve, pour admettre la Circoncision chez les Negres, avant Mahomet, mais quand même ils l'auroient eue avant lui, cela ne prouveroit pas encore, que ce fut indépendemment du precepte fait à Abraham; car ils l'auroient pû avoir des Ethiopiens, qui sont les plus Orientaux, & qui avoient commerce avec les Juifs. Il s'en trouvoit même dans cette Nation plusieurs, qui faisoient ouvertement profession du Judaïsme, & qui alloient regulierement adorer à Jerusalem, comme nous le voions dans les Actes des Apôtres, & il y avoit chez eux encore des gens d'une grande distinction, qui prenoient ce parti. (*a*) L'Eunuque de Candace Reine d'Ethiopie venoit par exemple d'adorer à Jerusalem, lorsque Saint Philippe le rencontra lisant le Prophete Isaïe. Les Ethiopiens aiant donc chez eux des gens qui lisoient l'Ecriture & la Loi des Juifs, & qui non contens des Temples qu'ils pouvoient avoir dans leur Païs, alloient encore adorer à celui de Jerusalem, devoient selon toutes les apparences avoir une grande idée du Judaïsme, & beaucoup de respect pour ses cérémonies : & commes les hommes cherchent ordinairement à imiter ce qu'ils estiment, & ce qu'ils admirent; il est bien probable, qu'ils suivirent le Precepte de la Circoncision, qui est si souvent repeté dans cette Ecriture, & dans les Livres de cette Loi pour laquelle ils avoient tant d'estime & de respect.

Il seroit inutile d'objecter à ceci, qu'Herodote n'a pas dit, que les Ethiopiens tenoient la Circoncision des Juifs, mais des Egiptiens; car l'on voudra bien, à ce que je crois, preferer les consequences tirées des passages de l'Ecriture à ce que rapporte cet Autheur, qui, quoiqu'il soit communement appellé le Pere de l'histoire, n'a pas cependant rencontré toûjours fort juste, & a souvent fait dans la description des temps, des peuples, & des Empires ce que Pline a fait dans celle de la Nature. Outre cela, sans vouloir s'appliquer à examiner à laquelle de ces deux authoritez l'on doit s'en tenir; il n'est pas difficile de les concilier, & de les accorder toutes les deux; car il se peut fort bien faire, que d'abord les Ethiopiens aient reçû la Circoncision des Egiptiens; mais il se peut aussi qu'aiant apris dans la suite, que les Egiptiens l'avoient tirée eux mêmes des Juifs, ils aient cherché l'alliance de ces derniers, pour puiser chez eux dans toute sa pureté ce qu'ils ne pouvoient trouver qu'obscurement chez les Egiptiens, qui probablement l'avoient mêlé avec leurs reveries, faisant un composé des deux Religions.

Quelques personnes on dit, pour prouver que les Negres avoient la Circoncision independemment du Judaïsme; qu'ils étoient absolument obligez de se circoncire, & que sans cela ils ne pouvoient point avoir (*b*) d'enfans : mais ceux qui ont raporté cela d'eux ne les connoissoient pas asseurement. Ils ne sont pas faits autrement que nous, & non seulement en Guinée, mais encore dans les en-

(*a*) *Act. c. 8. v. 27. Et ecce vir Æthiops Eunuchus potens Candacis Reginæ Æthiopum, qui erat super omnes gazas ejus, venerat adorare in Jerusalem, &c.*

(*b*) Parce que chez eux *Præputium tegit ab integro glandem, excepto minusculo foramine.*

droits de l'Amerique, & de l'Asie, où j'ai été, & où j'ai eu soin de m'informer exactement du défaut qu'on attribue aux Peuples des Païs chauds, je n'ai jamais rien entendu de semblable. (*a*) Pour ce qui est de l'Égipte, & du Païs des anciens Troglodytes, comme je n'y ai point été, je n'en puis pas parler si pertinemment, mais au moins puis je dire, que j'ai vû des gens, qui avoient parcouru ces Païs-là, & qui m'ont dit n'avoir jamais entendu parler de ce défaut.

D'autres ont même été jusqu'à dire, que la Circoncision a été également necessaire aux Juifs; mais si cela est ainsi, il faudra faire une furieuse multiplication de miracles, ou en faire durer un quarante ans: car pendant tout le temps qu'ils furent dans le desert, ils ne se circoncirent point; ce qui cependant ne les empêcha pas d'avoir des enfans. Outre cela plusieurs Juifs, après avoir embrassé le Christianisme, ont eu des enfans; ces enfans n'ont point été circoncis & cependant ils n'ont pas laissé de se donner aussi des descendans à leur tour & lorsqu'ils ont été en âge. Donc la Circoncision n'étoit point chez eux un remede necessaire pour faciliter la génération, puisqu'elle se faisoit bien sans cela.

Si l'on a jamais eu sujet de dire, que les ceremonies des Juifs n'étoient que des figures établies pour signifier quelque chose de plus relevé, que ce qu'elles paroissent démontrer naturellement, ou des presages de ce qui devoit arriver, c'est sans contredit au sujet de la Circoncision, qui n'étoit qu'une cérémonie, par laquelle Dieu vouloit faire connoître à son peuple, qu'il devoit retrancher de son cœur tout ce qui n'avoit point de rapport à sa derniere fin, & aux choses pour lesquelles il étoit fait. Ceci n'est point une explication figurée d'un particulier, ou un effet de la liberté de quelque interpréte, qui tourne quelquefois le sens de l'Ecriture conformement à son génie, & qui l'accommode à son imagination; c'est Dieu même qui parle ainsi par la bouche de Moïse. (*b*) Circoncisez donc vôtre cœur & ne vous endurcissez pas davantage. Il est vrai, que l'on pourroit dire, qu'il est fort possible, que la Circoncision ait renfermé en soi un remede naturel pour la génération, & en même temps une figure de ce qui se devoit passer dans le cœur des hommes. Mais d'abord que l'on a des preuves, que cette Circoncision n'a point été necessaire pour la géneration, & que l'on voit évidemment, que les Juifs ont sçû s'en passer pendant un assez long-temps; l'on doit, je crois, conclure, qu'elle n'a été véritablement qu'une figure, qui devoit apprendre à l'homme (comme nous venons de le dire) à retrancher de son cœur tout ce qui ne le conduisoit pas à sa derniere fin; c'est-à-dire à Dieu.

Quelques-uns diront peut-être, qu'à la verité la Circoncision n'étoit pas chez les Juifs une operation absolument necessaire à la génération, mais seulement un moien de la faciliter. Philon, à la fin de son Livre *de specialibus Legibus*, paroît être de ce sentiment. (*c*) Il dit d'abord, que certaines gens se moquent de la Circoncision, quoique cependant plusieurs Nations, & entre autres les Egiptiens l'aient fort honorée. On doit remarquer en passant, que par cet endroit de Philon, on peut encore juger, que les Egiptiens ont tiré la Circoncision des Juifs, puisqu'il dit expressement, que la Circoncision de ses ancêtres a été honorée par les Egiptiens.

Cet Autheur rapporte plusieurs raisons naturelles de la Circoncision, pour prouver aux Nations étrangeres, qu'elle ne doit point leur paroître si extraordinaire. Il dit, qu'outre alliance qui étoit marquée par là entre Dieu & les Juifs, elle à été encore instituée, pour conserver (*d*) la santé & la pureté du corps.

Pour répondre aux passages de cet Autheur, il faut remarquer, qu'il a voulu par là justifier dans l'esprit de quantité d'étrangers la Circoncision qui leur repugnoit si fort; & qu'ainsi sans s'attacher beaucoup aux raisons de son institution, qui n'auroient pas été goûtées par des gens qui avoient un systeme de Religion bien different du sien; il a été obligé d'en donner quelques raisons naturelles, dans la plûpart desquelles il paroît cependant qu'il n'a pas fort bien rencontré. Je ne voudrois pas admettre la premiere raison qu'il donne, sçavoir que par là on évite certaines maladies difficiles à guerir; & loin de l'admettre, je tiendrois plûtôt pour le contraire. Mais c'est une matiere que l'on doit laisser à examiner aux Medecins: outre que supposé que cela fut, c'étoit se donner bien de la peine, & prendre d'avance de grandes précautions pour guerir plus aisément une maladie, dont les hommes pouvoient se garantir facilement, & qu'ils ne gagnoient que lorsqu'ils le vouloient bien.

Sa seconde raison paroît plus vraisemblable, d'autant que les Orientaux, & entre autres les Juifs & les Egiptiens, avoient de grands scrupules sur la pureté, & sur la propreté de leurs Prêtres. Cependant s'ils ont tant fait que de pousser leur scrupule jusques-là, il me semble que l'on devroit s'étonner qu'ils ne l'aient pas poussé encore plus loin, & qu'ils n'aient pas imité les Prêtres d'Arcadie, ou ceux des Gaules. Pour ce qui est de sa derniere raison, elle n'est nullement valable, & il ne faut, pour juger de sa fausseté, que faire un peu de reflexion sur cette prétendue fécondité des Nations circoncises. Les Juifs, les Turcs, les Arabes, & généralement tous les peuples, chez qui la Circoncision est en usage, ne sont pas plus feconds que d'autres, & au contraire, je suis persuadé, que si l'on vouloit bien examiner les choses, on trouveroit qu'ils peuplent encore moins. Mais Philon avoit besoin de raisons bonnes ou mauvaises, pour s'opposer à ceux qui n'approuvoient point cet usage, & qui n'en auroient reçû aucunes, qui eussent roulé sur la Religion, & sur cette Alliance que Dieu avoit faite avec Abraham & ses descendans, dont les Gentils, & particulierement les Romains, se moquoient: ainsi l'on ne doit pas s'étonner, si toutes celles qu'il a rapportées, ne sont pas fort justes.

Des causes principales du Paganisme & de l'Idolatrie.

COmme les Remarques que j'ai faites sur les Indes, roulent toutes sur les Coutumes des Nations Paienes, & que la plûpart de ces coutumes sont fondées sur le Paganisme & en sont même une suite; il ne sera pas, à ce que je crois, inutile de parler en général de l'Idolatrie, & de rapporter les principales causes de son funeste établissement.

Il est peu de maux en matiere de Religion, qui n'ayent été produits par quelque sorte de bien, & peu d'erreurs, qui n'aient eu pour principe une verité

(*a*) J'ai apris au contraire, dit l'Autheur de cette Dissertation, que dans les Païs chauds *Præputium est semper maximè dilatatum.*

(*b*) *Deuter. c. 10. v. 16. Circumcidite igitur præputium cordis vestri, & cervicem vestram ne induretis amplius.*

(*c*) Je vais rapporter ses propres paroles, *ridetur enim majorum nostrorum Circumcisio, quamvis in non mediocri honore habita etiam apud gentes alias, præsertim Ægyptiam.*

(*d*) *Ut caveatur morbus curatu difficilis, vocatus carbunculus. . . . ut totum corpus sit purius, ne impediat officia sacerdotalis Ordinis; quam-obrem etiam radunt corpora Ægyptii Sacrifici, ne quid sordium, vel sub pilis, vel sub præputiis hæreat, quod possit obesse puritati Sacris debitæ.* Il ajoûte, que cette operation, *est cura fœcunditatis, & numerosæ sobolis. . . . & idcircò circumcisas gentes fœcunditate pollêre, esseque populosissimas.*

rité mal entendue, ou corrompue par la longeur des temps. C'eſt ainſi que la fable, les Dieux, leur génération, leurs diviſions, leurs victoires, ces menſonges que nous chantent les anciens Poëtes; tout cela a pris ſa naiſſance dans la verité, qui eſt la ſource de la Religion que nous profeſſons encore aujourd'hui. Cependant la verité eſt ſi defigurée chez les Païens, par les reveries, & les fables dont on l'a environnée, & ſes traits y ſont y fort alterez, qu'il eſt preſqu'impoſſible de l'y reconnoître.

Il paroît aſſez étonnant qu'il ſe ſoit fait un ſi grand changement dans la Religion, & que d'une verité toute pure & toute ſimple, les hommes ſoient tombés dans un abîme d'erreurs, & dans le chaos de toutes ſortes de fables; cependant ſi l'on veut bien faire un peu de réflexion ſur le caractere de la plûpart des hommes, & ſur la corruption que le temps ameine toûjours; l'on ne trouvera plus la choſe ſi extraordinaire.

Le peu de ſoin, que l'homme a de juger par ſon eſprit ſeul, & l'attachement qu'il a toûjours à ſes ſens eſt la premiere cauſe de ſes erreurs. Il lui faut quelque choſe qui agiſſe ſur lui exterieurement, & lorſque la verité ceſſe de ſe faire connoître par des ſignes exterieurs, il aime mieux ſe laiſſer toucher par le menſonge, que de laiſſer ſes ſens dans l'inaction, & de juger indépendamment d'eux. C'étoit peut-être la raiſon, pourquoi Dieu qui connoît juſqu'aux détours les plus cachez du cœur de l'homme, & juſqu'à ſon moindre penchant, a accompagné la Religion des Juifs, d'un nombre preſque infini de cérémonies qui nous paroiſſent inutiles. Dieu vouloit fixer leurs ſens par quelque choſe de bon, & qui put les conduire à la verité; afin qu'ils ne ſe laiſſaſſent pas toucher par quelque choſe de mauvais, & qui fut capable de les faire tomber dans l'erreur.

L'idée que les hommes ont toûjours eue de la Divinité étoit encore une des cauſes de l'idolatrie: il leur falloit un Dieu. Ils étoient perſuadez qu'il y en avoit un, tout leur prêchoit cette verité: le ciel, la terre, le mouvement regulier des aſtres, & cet ordre de l'Univers, qui ne ſe dément jamais, étoient autant de témoins de l'exiſtence d'un Dieu. Mais la preuve la plus forte, & la plus convainquante qu'ils en avoient, c'étoient ces mouvemens ſecrets de leur cœur, qui les portoient comme malgré eux, vers quelque choſe de plus relevé, & de plus grand que les creatures, qu'ils voioient naître, croître, & perir devant leurs yeux; car l'idolatrie ne commença point par l'adoration des creatures, dont les hommes connoiſſoient la corruption. Ils ne tomberent pas auſſi-tôt dans ces groſſieretez auxquelles les Egiptiens ont donné le commencement, & auxquelles les Grecs, & enſuite les Romains ont mis le comble. Ils n'adorerent dans les premiers temps, que ce qui leur paroiſſoit le plus adorable.

Le Soleil, la Lune, & les autres Aſtres furent les premiers adorez; mais comme les hommes ne pouvoient pas toûjours voir ces corps lumineux, ils chercherent quelque choſe, qui pût les dédommager en quelque maniere, des momens auxquels ils ſe deroboient à leurs yeux & qui fut un hieroglyphe de ces pretendues Divinitez. Ils ne trouverent rien qui en approchât plus que le feu; & qui fut un ſigne plus ſenſible de la ſplendeur des Aſtres, & particulierement de celle du Soleil. Ainſi ce fut au feu qu'ils s'attacherent. Ils ne le venererént d'abord, que comme une repreſentation de l'Aſtre qu'ils adoroient, mais peu-à-peu ils l'adorerent auſſi lui-même. Les Caldéens commencerent, & l'Ur de Caldée d'où étoit Abraham, fut le lieu, où ce premier culte prit naiſſance; d'où vient que l'on lui donna le nom d'Ur, qui ſignifie feu.

(a) Je rapporterai ici en paſſant une hiſtoire aſſez plaiſante, dont parle Euſebe, à l'occaſion du feu, que les Caldéens regardoient comme une Divinité. Ces peuples prétendoient, que leur Dieu étoit le plus puiſſant & le plus fort de tous les Dieux. Ils n'en avoient encore trouvé aucun qui eut pu lui reſiſter. Auſſi-tôt qu'ils en pouvoient attraper quelqu'un de ceux des autres nations, ils le jettoient dans le feu, qui ne manquoit pas de le conſumer: ainſi le Dieu des Caldéens paſſoit publiquement pour le vainqueur de tous les Dieux. Un Prêtre de (b) Canopus, qui étoit un des Dieux d'Egipte, où il y avoit auſſi une Ville du même nom, trouva le moyen de faire perdre au feu la grande réputation qu'il avoit aquiſe. Il fit faire pour cela une Idole d'une terre très-poreuſe, dont on faiſoit ordinairement des pots qui ſervoient à purifier l'eau du Nil. Cette ſtatue, qui avoit un très-gros ventre, fut remplie d'eau: le Prêtre boucha avec de la cire quantité de petits trous qui y étoient: après quoi il s'offrit à faire entrer en lice ſon Dieu Canopus, contre le feu des Caldéens. Ceux-ci en preparerent un, ſur lequel le Prêtre Egiptien mit ſa ſtatue. La cire ſentant la chaleur ſe fondit, les trous furent ouverts, l'eau paſſa, & enfin éteignit le feu. On publia auſſi-tôt que le Dieu Canopus avoit vaincu & détruit celui des Caldéens, & pour monument de cette célébre victoire, les Egiptiens firent toûjours dans la ſuite un gros ventre, & de petits piés fort cours à leurs Idoles, parce que celle qui avoit vaincu le feu étoit faite de même. La plûpart des Idoles des Indiens ſont auſſi faites de cette façon.

Les Perſes ont auſſi adoré le feu, (c) que l'on portoit ordinairement devant leurs Rois, & à la tête de leurs Armées, & qu'ils faiſoient toûjours accompagner par trois cent ſoixante Prêtres. Il y en a encore à preſent dans cet Empire qui conſervent l'ancienne Religion de la Nation, mais ce ſont une eſpece de ſauvages, qui demeurent dans les montagnes, & qui n'ont jamais voulu recevoir l'Alcoran. Les Atheniens avoient un feu perpetuel dans le Prytanée, qui étoit une maniere de fortereſſe, laquelle ſervoit chez eux à ce que ſervent chez nous les Maiſons de Ville, & où outre cela l'on entretenoit les vieux Officiers, & ceux qui avoient rendu un ſervice notable à la Republique. Ce feu étoit conſervé par des Veuves, au lieu que celui des Romains étoit gardé par des Vierges, que l'on appelloit Veſtales. L'on ſçait encore, que les Juifs devoient avoir un feu, qui brûlat continuellement, comme il leur eſt ordonné dans le ſixiéme chapitre du Levitique.

Quelques-uns ont dit que le culte & l'adoration, que tant de Nations ont rendue au feu, étoient fondez ſur ce paſſage du Deuteronome, vôtre Dieu, ô Iſraël! (d) eſt un (e) feu conſumant; mais il n'y a au-

(a) *Euſeb. hiſt. Eccle. l. 11. c. 26.*

(b) *Siris, Oſiris, Canope* étoient la même Divinité ſous differens noms, & toutes, à ce que l'on croit, étoient le Nil.

(c) La coutume de porter le feu à la tête des Caravanes ſe pratique encore dans les Païs Orientaux. Les Arabes & autres Peuples l'obſervent auſſi lorſqu'ils marchent. Il ſe peut fort bien que la Colomne de feu, qui marchoit la nuit devant les Iſraelites dans le Deſert, ait été priſe de cette coutume. Dieu a bien voulu ſe conformer en pluſieurs occaſions à une habitude ſervile que les anciens Juifs ont adoptée en preſque toute leur conduite & qui les a jetté ſouvent dans l'Idolatrie. Si l'on étoit bien convaincu que le feu qui marchoit devant les Iſraelites étoit en forme de Colonne, on pourroit peut-être juſtifier pourquoi les Indiens repreſentent quelques uns de leurs Dieux ſous cette forme.

(d) Nous croions avec quelque fondement, que cette expreſſion de l'Ecriture ſainte fait alluſion à la Religion des Peuples Adorateurs du feu.

(e) *Deuteron. c. 12. v. 19.*

aucune apparence à cela, puisque, comme nous venons de voir, les Caldéens adoroient le feu, long-temps avant la Loi écrite.

L'on adora ensuite l'homme; mais nous parlerons dans l'article des Dieux Penates des premieres causes de cette Idolatrie. Enfin peu à peu on vint jusqu'à adorer les bêtes, & tout ce qu'il y a de plus vil & de plus infame dans la nature.

L'on est encore redevable de tous ces desordres, dans lesquels les hommes tomberent, au stile ordinaire des langues orientales, au scrupule des peuples, & à la veneration qu'ils avoient pour tout ce qui leur venoit de leurs Prêtres, ou de leurs anciens. De tout tems le stile des Orientaux, mais plus particulierement celui des Prêtres, & de ceux qu'on pourroit appeller leurs Philosophes, a été rempli de figures & de comparaisons. Ils ne cherchent que des termes pompeux, & des expressions metaphoriques, & les peuples les croient d'autant plus habiles, & d'autant plus spirituels, qu'ils les entendent moins. Les premiers Poëtes vinrent ensuite rencherir sur ce fatras de grands mots, & d'hyperboles, & il se trouva à la fin, que ce que l'on disoit étoit entierement opposé à ce que l'on vouloit signifier. (*a*) Lactance parle fort des maux qu'ont causé les Poëtes, & dit, que lorsque l'on n'est pas sur ses gardes, il est facile de se laisser surprendre par le stile doux, agreable, & insinuant dont ils se servent.

Le commun des hommes, sans chercher dans le sens de la figure, & dans ce qu'elle representoit, s'arrêta à la figure même; ainsi l'on peut juger, quelles idées on se forma de la Divinité & des mysteres: qu'on se represente une explication à la lettre de ce que l'Ecriture nous dit de Dieu. Elle lui donne une Epée tranchante, un bouclier, un arc, des flêches: elle le met en embuscade. Nous l'y voions gai, quelquefois irrité, ou triste. Enfin peu à peu nous en ferions un homme, & souvent même en suivant la lettre un homme qui ne seroit pas fort sage. C'est cependant ce qu'ont fait les Gentils: ils ont réellement attribué à Dieu ce qui n'étoit dit de lui qu'en figure. Ils ont commencé par lui donner un corps, fondez premierement sur la peinture que leur en faisoient leurs Prêtres, & leurs Poëtes, & secondement sur le penchant qu'ils avoient à juger dependemment de leurs sens, & à ne se former que des idées materielles.

Après avoir vû que les hommes ont donné un corps à la Divinité; l'on ne doit plus s'étonner des figures bizarres, sous lesquelles ils la representerent, & des differentes fonctions qu'ils lui attribuerent. On sçait qu'ils en avoient de toutes sortes, & qu'il n'y eut à la fin aucun endroit de la maison, qui n'eut pour sa garde, un Dieu, ou une Deesse. On en mit même jusques dans les lieux dont la nature ne peut se passer, & l'on appelloit Cloacina la Deesse qui y presidoit: enfin l'on poussa l'extravagance jusqu'où elle pouvoit aller. Tertullien, Lactance, & même quantité d'Autheurs profanes, nous ont donné le détail de toutes ces revéries.

Nous parlerons dans l'Article des Dieux Tutelaires de la veneration que les Peuples avoient pour tout ce qui leur venoit de leurs Prêtres, ou de leurs Anciens. Cette veneration, ainsi que nous l'avons dit, a été une des causes de l'attachement qu'ils ont eue à leurs erreurs, & aux fables qu'ils avoient reçûes de leurs Peres. Mais en voilà assez sur une matiere que de très-sçavans autheurs de nos jours ont traitée à fond. On peut voir dans leurs ouvrages toute la bizarrerie, & tout le ridicule du Paganisme; & en même temps la difference qu'il y avoit entre la croiance des gens un peu éclairez, & celle du peuple.

(*a*) *Lactant. l. 1. c. 11. Poëtæ perniciosi sunt, qui incautos animos facilè irretire possunt suavitate sermonis, & carminum dulci modulatione currentium.*

IV. *Des Sacrifices des Indiens, & de leur maniere d'honorer les Dieux.*

De tout temps les hommes ont rendu un culte exterieur à la Divinité. Il consistoit à lui offrir ce qu'ils avoient de meilleur, & de plus precieux, comme pour reconnoître qu'ils le tenoient d'elle. Ainsi Caïn qui s'appliquoit à cultiver la terre offrit à Dieu de ses fruits; & Abel qui gardoit les troupeaux, lui fit un Sacrifice de ses agneaux les plus gras.

L'on ne peut pas sçavoir, si d'abord ils eurent dans leurs oblations quelques cérémonies fixes & il y a même lieu de croire que ce fut (*b*) Enos, qui commença à leur donner une forme reglée. C'est ce que le Pere Petau explique autrement, (*c*) entendant par là, que ce petit-fils d'Adam rétablit le culte de Dieu que les enfans de Caïn avoient aboli.

Il y avoit encore une autre espece de Sacrifice, appellé Sacrifice de Libation. Il se faisoit en repandant quelque liqueur à l'honneur de la Divinité, & fut aussi en usage sous la Loi écrite.

Lorsque, par exemple, après le rétour de l'Arche d'Alliance, les Israëlites s'assemblerent à Masphat, sous la conduite de Samuël, pour remercier Dieu de l'avoir tirée des mains des Philistins; (*d*) l'Ecriture marque, qu'en action de graces ils puiserent de l'eau, & la répandirent devant lui.

L'eau que David répandit, lorsqu'il étoit devant Bethlehem, & qu'il refusa de boire (*e*) parce que trois des principaux chefs de son armée l'avoient été puiser au peril de leur vie étoit également un Sacrifice de Libation, mais la liqueur dont on se servoit le plus ordinairement pour cela c'étoit l'huile; ainsi Jacob voulant rendre graces à Dieu, du sommeil mysterieux, dans lequel il avoit vû cette échelle où montoient & descendoient les Anges; & regardant le lieu, où le Ciel lui avoit fait cette faveur, comme un endroit véritablement saint, & comme la maison du Seigneur; répandit (*f*) de l'huile sur la pierre sur laquelle il avoit reposé sa tête pendant ce songe.

En passant nous pouvons remarquer de cette action de Jacob, que de son temps les voyageurs qui avoient de la pieté songeoient, avant que de sortir de chez eux, à se mettre en état de louer & d'honorer le Seigneur pendant leur voyage; & que le Sacrifice de Libation étant le plus commode de tous, & celui qui exigeoit le moins de cérémonie; ils avoient soin d'avoir toûjours de l'huile avec eux, pour la répandre devant Dieu, & la lui offrir, dans la vûe de reconnoître sa toute-puissance, de le remercier de quelque faveur, ou d'en obtenir quelqu'une.

Les Sacrifices de Libation, se faisoient encore chez les Gentils avec plusieurs autres sortes de liqueurs. On offroit par exemple du lait à la Déesse *Rumina*, qui étoit celle que l'on invoquoit pour les enfans à la mammelle: les Atheniens n'offroient jamais de vin au Soleil, à la *Lune*, à l'*Aurore*, à *Vranie*, qui étoit celle des *Muses* que l'on prétendoit avoir trouvé l'Astro-

(*b*) *Gen. c. 4. v. 26.* Suivant ce passage de la Genese. *Iste cœpit invocare nomen Domini.*
(*c*) *Ration. Temp.*
(*d*) *1 Reg. c. 7. v. 6. Hauseruntque aquam, & effuderunt in conspectu Domini.*
(*e*) *2 Reg. c. 23. v. 16.*
(*f*) *Genes. c. 28. v. 18. Surgens ergo Jacob manè tulit lapidem quem supposuerat capiti suo, & erexit titulum infundens oleum desuper.*

l'Aſtrologie, ni à *Mnemoſyne* de laquelle *Jupiter* avoit eu les neuf *Muſes*, ni à toutes les *Nimphes*; mais ſeulement du miel delayé dans de l'eau.

Quelques-uns prétendent, que les premiers Sacrifices de Libation ont été faits de vin, & que c'eſt du Dieu *Bacchus*, appellé autrement *Liber*, que le mot de Libation a tiré ſon origine. (*a*)

Ces eſpeces de Sacrifices, qui d'abord ne furent inſtituez que pour honorer les Dieux, trouverent bien-tôt place dans les feſtins, & dans les debauches. (*b*) On y fit des Libations profanes & on y répandit du vin en cérémonie; ce qui ſelon les apparences ſe faiſoit toûjours en l'honneur de Bacchus.

La doctrine de la tranſmigration des ames empéche les Indiens de faire aucun Sacrifice ſanglant à leurs Dieux; & même ſelon leur Theologie, quelques-uns de ces Dieux ont vécu ſous la forme des animaux les plus propres à être immolez. Ainſi ils ſe contentent d'offrir à leur Idoles des fruits de la terre, & de l'encens.

Ils répandent encore de l'huile devant elles, & non contens de cela ils les en frottent toutes les fois qu'ils leur font des offrandes, deſorte qu'elles ſont ordinairement noires, enfumées, & toutes gluantes d'huile. C'eſt ce (*c*) qu'Arnobe rapporte auſſi des Idoles de ſon temps. Je flattois, dit-il, une pierre toute gluante, & toute ingraiſſée d'huile comme ſi elle avoit eu quelque puiſſance.

Les Sacrifices à part, ils conviennent encore en quantité de choſes avec les Juifs & les anciens Païens, touchant la maniere d'honorer les Dieux & de les prier dans les Pagodes. Ils ont des tambours, des trompettes, & des chœurs, qui chantent des hymnes à leur honneur. Ils portent quelquefois leurs Idoles en proceſſion, & les promenent dans toutes les ruës d'une Ville; & dans ces cérémonies publiques, ils ont toûjours des femmes établies, pour chanter & danſer devant elles, au ſon des inſtrumens du païs, (*d*) comme fit autrefois David devant l'Arche, en jouant de ſa harpe.

Ces danſeuſes ſont toûjours chez les Indiens, des femmes publiques, & quoiqu'elles danſent ordinairement dans les Pagodes & devant leurs Dieux, elles n'en ſont pas pour cela plus ſages, & n'en ont pas meilleure réputation.

Il paroît auſſi que les Juifs ne faiſoient pas un fort grand cas de ceux qui faiſoient chez eux la même fonction; & que l'on les y regardoit, au moins communément, comme des baladins; Michol réprochant à David qu'il avoit fait le perſonnage d'un bouffon en ſe dépouillant publiquement. (*e*)

Par rapport à l'état auquel Michol reprocha à David, qu'il s'étoit mis pour danſer devant l'Arche, l'on doit remarquer, que les Juifs, pour ne rien avoir qui les incommodât, & pour danſer plus librement, ôtoient leurs manteaux, & ne gardoient que leurs habits de deſſous. Ils en étoient plus legers, & par conſequent plus en état de danſer: mais cela ne convenoit point à la gravité, dont ſe piquoient les Juifs, & dont ſe piquent encore tous les Peuples Orientaux.

Les danſeuſes Indiennes ſont de même. Lorſqu'elles veulent danſer, elles quittent une eſpece de grand voile qui leur couvre la tête, & n'ont ſur le corps qu'un petit corſet de toile, & une jupe autour d'elles.

(*a*) Ovide en parle de même dans ſon troiſiéme livre des *Faſtes*; & dit, que,
Nomine ab Authoris ducunt Libamina nomen.

(*b*) *Macrob. l. 3. Saturnal. c. 11.*

(*c*) *Arnob. adverſ. Gent. Lubricatum lapidem, & ex olivi unguine ſorditatum, tanquam ineſſet vis præſens, adulabar.*

(*d*) *2 Reg. c. 6. v. 14.*

(*e*) *2 R. c. 6. v. 20. Et nudatus eſt, quaſi ſi nudetur unus de ſcurris.*

Les Indiens qui embraſſent le Chriſtianiſme ont encore ſoin d'avoir dans les Egliſes de petites trompettes, quelques eſpeces de haubois, & des tambours, au ſon deſquels ils chantent des cantiques. Du moins c'eſt ainſi qu'ils en uſent à Pondicheri.

V. *Des lieux qu'ils choiſiſſent pour rendre leurs devoirs à la Divinité, & de la conſtruction de leurs Temples.*

(*a*) LES hommes ont toûjours choiſi les lieux ſombres, & l'ombre des grands arbres, pour rendre leurs devoirs à la Divinité. Lorſque les Juifs mirent un chêne dans le Sanctuaire, ſous lequel (*b*) Joſué plaça la pierre, où étoit gravée la promeſſe qu'ils lui firent de n'abandonner jamais le culte du vrai Dieu, ils ne firent que ſuivre l'exemple des autres Nations. Cependant cela étoit contre le commandement exprès de Dieu, qui avoit défendu de (*c*) planter aucun bois, ni aucun arbre près de ſon Autel. Mais cela n'empêcha pas, qu'ils ne conſervaſſent cette pratique, qu'ils n'adoraſſent les faux Dieux dans des bocages, comme (*d*) l'Ecriture le leur reproche. Lorſqu'Oſée les reprend du même crime, il dit qu'ils cherchoient pour cela les arbres qui donnoient le plus d'ombre. (*e*)

Avant que Dieu eut ordonné à Salomon de lui bâtir un Temple, les gens de bien faiſoient auſſi des Sacrifices au vrai Dieu, ſur des colines, & même à l'ombre des grands arbres; comme fit Gedeon ſous le chéne, où l'Ange touchant le Sacrifice de ce fameux Juif avec ſa baguette, y fit deſcendre le feu du Ciel.

Il ſembleroit, que pour lors il étoit permis de faire des Sacrifices dans les differens endroits, où l'on ſe trouvoit. Cependant l'on en exceptera toûjours ſans difficulté les lieux couverts d'arbres, & en general, tout ce qui pouvoit avoir quelque affinité avec les bois ſacrez des Païens, conformement au vingt-&-uniéme verſet du ſeiziéme chapitre du Deuteronome, par lequel il étoit défendu de planter aucun arbre auprès de l'Autel du vrai Dieu, comme je viens de le remarquer; & l'on pourroit fonder cette conjecture ſur l'exemple de quelques Juifs, qui, quoique zelez pour l'obſervance reguliere des regles du Judaïſme, offroient cependant, comme nous venons de le dire, des Sacrifices dans le premier endroit qui ſe rencontroit. Cependant je crois qu'en cela ils n'étoient pas zélez obſervateurs des preceptes de la Loi, qui étoit trop formelle pour le contraire: deſorte que l'on ne peut les excuſer qu'en diſant, que la coûtume de faire par tout des Sacrifices à Dieu, ce qui étoit contre la Loi, devenoit en quelque façon licite par le nombre de ceux qui la pratiquoient, mais elle ne l'étoit nullement en elle même, puiſque dès le temps de Joſué il y eut un different à cette occaſion. Tous les Iſraelites furent ſcandaliſez voyant les Tribus (*f*) de Ruben, & de Gad, & la moitié de celle de Manaſſes élever un monument de pieté ſur les bords du Jourdain, où Moïſe avoit fixé leur demeure. Le reſte des Juifs prit ce monument pour un Autel, & les

(*a*) Sur tout dans les premiers tems de l'Idolatrie.

(*b*) *Joſuë. c. 24. v. 26. Poſuitque eum ſubter quercum, quæ erat in Sanctuario Domini.*

(*c*) *Deuter. c. 16. v. 21. Non plantabis lucum, & omnem arborem juxta Altare Domini Dei tui.*

(*d*) *Jerem. c. 2. v. 20. Sub omni ligno frondoſo tu proſternebaris.*

(*e*) *Oſée. c. 4. v. 13. Et ſuper colles accendebant thimiama, ſubtus quercum & populum, & terebintbum, quia bona erat umbra ejus.*

(*f*) *Joſuë. c. 22.*

les plus violens d'entre les Juifs étoient d'avis, pour punir ce crime, d'aller les armes à la main ravager toutes les terres de leurs freres; mais les plus prudens jugerent qu'il falloit leur envoier des députés, pour s'informer de la raison qu'ils avoient eu d'élever ainsi un autel contre les defenses de la Loi. Ce dernier sentiment fût suivi; on leur envoia des gens qui leur demanderent compte de l'action qu'ils avoient faite, & ils ne s'excuserent auprès de leurs freres qu'en disant qu'ils n'avoient nullement prétendu élever un autel, mais seulement un monument, pour faire ressouvenir leur descendans, qu'ils étoient veritablement Juifs, & soûmis par consequent à la Loi de Dieu qui leur avoit été laissée par Moïse.

Lorsque le Temple de Jerusalem eût été bâti, il fut plus particulierement défendu d'immoler ailleurs aucune victime. Moïse en avertit même les Juifs dans le desert; leur prescrivant ce qu'ils devoient faire, lorsque Dieu les auroit mis en possession de la terre promise. (*a*) Prenez garde, leur dit-il, de ne point offrir vos Holocaustes dans toute sorte de lieux. Vous en offrirés seulement en celui que le Seigneur a choisi.

Quelques Juifs conserverent cependant l'ancienne coûtume de faire à Dieu des Sacrifices sur les Montagnes, ou soûs les arbres. Ainsi quand il est dit de quelques Rois de Juda, comme de Josaphat, & de plusieurs autres, qu'ils ne firent point demolir les lieux élevez, où l'on adoroit; (*b*) l'on ne doit pas toûjours croire, que ce fussent des Autels dressez aux faux Dieux. Ils étoient souvent consacrés au vrai Dieu, suivant ce passage des Paralipomenes. (*c*) *Cependant le peuple immoloit encore à Dieu dans les lieux élevez.* En un mot il n'étoit mauvais de sacrifier dans le premier endroit qui se trouvoit, que parce que Dieu avoit defendu de sacrifier ailleurs qu'à Jerusalem.

(*d*) Les Indiens ont quantité d'Idoles, qui sont dispersées dans les campagnes, & placées ordinairement dans de petits bois touffus, ou au pied de quelque arbre qui donne beaucoup d'ombre. C'est là que les voyageurs font leurs prieres, & les devots leurs offrandes, pour obtenir de leurs Dieux un heureux voyage.

Les Juifs avoient aussi dans les campagnes des Autels, qui étoient destinez pour les voyageurs, & sur lesquels ils immoloient des victimes à Dieu. Cela fut defendu après l'édification du Temple de Jerusalem; & l'on peut dire qu'un des plus beaux endroits de la vie d'Asa, est d'avoir fait abbatre ces autels. (*e*)

Les Indiens Paiens recherchent encore aujourd'hui l'ombre, & l'obscurité dans leurs temples, qu'ils appellent Pagodes. Ils observent avec soin, que le jour n'y entre que par la porte, qui ordinairement est-très étroite, & très-basse. Avec la porte il n'y a que quelques petites lucarnes, qui servent de fenêtres. Ils en ont même, où il n'y a d'autre ouverture que la porte.

C'est ainsi que le Patriarche Abraham chercha l'obscurité, pour rendre ses devoirs à Dieu, & pour le prier. L'Ecriture marque, qu'il planta un bois à *Bersabée*, (*f*) pour y invoquer le nom du Dieu éternel. Dans la suite les Juifs eurent à peu près une semblable idée de la Divinité, & crurent qu'elle se plaisoit dans les lieux sombres, dans les nuages épais, & en géneral dans les tenebres. Ainsi lorsque Salomon fit porter l'Arche d'Alliance dans le Temple qu'il avoit bâti, & qu'il vit ce même Temple rempli d'une nuée si épaisse, que les Prêtres ne pouvoient y faire leurs fonctions sacrées; (*g*) il declare que le Seigneur avoit dit qu'il habitoit dans une nuée. David raccontant dans son dix-septiéme Pseaume tout ce qui accompagne la Majesté divine, dit, qu'elle se cache dans les tenebres. (*h*) Enfin presque tous les peuples de l'antiquité ont eu le même sentiment sur cet article & peut-être l'origine en est elle due à ce qu'ils avoient appris des premiers hommes; à sçavoir que Dieu faisoit son sejour dans le Paradis terrestre, lieu rempli d'arbres, & par consequent obscur. (*i*)

Si l'on vouloit donner quelque raison naturelle du soin que presqne toutes les nations ont pris, de chercher toûjours les endroits sombres, pour adorer la Divinité, il me semble que l'on pourroit alleguer que les tenebres sont propres au recueillement & à la modestie, que l'on doit garder dans les Temples en presence de l'Etre supreme: car la vûe est le sens qui nous cause le plus de distractions. Les tenebres empêchent nos yeux de recevoir l'impression d'un objet capable de nous distraire; ainsi elles conviennent parfaitement aux lieux destinez à la priere & à l'oraison.

Outre cela l'ombre & l'obscurité produisent, même malgré nous, dans nos cœurs un certain fremissement, qui tient assez du respect que l'on doit à la Divinité; & je crois, que c'est par cette raison, que les Latins ont donne à Dieu un nom, qui signifie proprement crainte, horreur; car le mot, (*k*) *Deus*, est visiblement tiré du Grec *Déos*, *formido*: d'où les Grecs auroient bien pû tirer aussi leur *Teos*: quoique quelques-uns le fassent deriver de *Théein*, *currere*; parce que plusieurs croioient autrefois, que les Astres (qui pour ainsi dire courent toûjours) étoient des Divinitez.

VI. *Des Temples dediez à Priape.*

ON voit chez les Indiens des Temples dediez à Priape, quoique soûs des noms differens; & l'on peut dire, qu'ils ont de beaucoup rencheri sur les postures infames dans lesquelles les Egyptiens, les Grecs, & les Romains l'ont representé: plusieurs même portent un petit Priape pendu au col, mais il est couvert d'un peu d'argent: & ils pretendent obtenir par là la vigueur, & la fécondité.

L'on sçait que cette abominable Idole trouva autrefois des adorateurs chez les Juifs. L'Ecriture nous apprend, qu'Asa chassa sa mere Maacha de la Cour, parce qu'elle avoit élevé un Autel à (*a*) Priape, qu'il fit briser & brûler proche le torrent de Cedron. (*b*)

Selon toutes les apparences les Juifs, avoient appris des

(*a*) *Deut. c. 12. v. 18. Cave ne offeras Holocausta tua in omni loco quem videris, sed in eo quem elegit Dominus.*

(*b*) *2 Paral. c. 20. v. 33. Verùm excelsa non abstulit.*

(*c*) *2. Paral. c. 33. v. 17. Attamen adhuc populus immolabat in excelsis Domino Deo suo.*

(*d*) On observe que dans les Païs Catholiques on a conservé quelque chose de semblable à ces pratiques des Indiens & des anciens Juifs. Il est fort ordinaire d'y trouver des Croix, des Notre Dames & de petits Jesus dans des especes de Chapelles & sur des hauteurs. Il ne l'est pas moins d'y rencontrer des devots, qui, le chapelet à la main, y recitent leurs prieres, & détaillent un certain nombres de *Paters* & d'*Ave*. On trouve souvent aux pieds de ces Notre Dames de beaux fruits qui leur sont offerts par un principe de Religion.

(*e*) *2. Paral. c. 14. v. 2. Et subvertit altaria peregrini cultus, & excelsa.*

(*f*) *Genes. c. 21. v. 33. Abraham verò plantavit nemus in Bersabée, & invocavit ibi nomen Domini Dei æterni.*

(*g*) *3. Reg. c. 8. v. 12. 2. Paral. c. 6. v. 1. Dixit Dominus, ut habitaret in nebulâ.* Dans les Paralipomenes, il dit au même sujet: *Dominus pollicitus est, ut habitaret in caligine.*

(*h*) *Psal. 17. v. 12. Posuit tenebras latibulum suum.*

(*i*) *Genes. c. 3. v. 8. Et cum audivissent vocem Domini Dei deambulantis in Paradiso, &c.*

(*k*) Cette Etymologie est des plus forcées: pourquoi ne pas tirer *Deus* de Δέος, qui en grecq signifie Dieu?

(*a*) Il est appellé *Belpeor* dans l'Ecriture. Le mot de *Mirphleseth* dans l'Histoire de *Maaca* est traduit par celui de *Marmouset* dans la version de Geneve.

(*b*) *2. Paral. c. 15. v. 16. Sed & Maacham matrem Asa Regis ex augusto deposuit imperio, eò quòd fecisset in luco simulacrum Priapi: quod omne contrivit, & in frusta comminuens combussit in torrente Cedron.*

des Egyptiens, à rendre des honneurs divins à Priape, & à lui élever des Statuës, car l'Egypte a peut-être été l'endroit, où cette prétenduë Divinité a été le plus en veneration. On l'y regardoit comme le principe de l'homme, qui est ce qu'il y a de plus noble au monde. On y élevoit peu d'Edifices publics, au-dessus desquels on ne mit les deux figures qui convenoient le plus à cette Idole, & qui y étoient regardées comme les Hierogliphes ou les symboles de ce que l'on pouvoit souhaiter de plus grand, & de plus parfait dans la nature : par exemple de l'agrandissement, de l'abondance, de la fertilité, de l'union, de la force, de la vigueur, & de la santé.

De même les Romains n'invoquoient pas seulement Priape pour la propagation du genre humain, & pour se donner des descendans; mais encore pour la fecondité, & la fertilité des terres. Chacun lui élevoit ordinairement dans son Jardin une Statuë, qui au pis aller servoit d'épouvantail & faisoit au moins peur aux oiseaux, si d'ailleurs elle ne pouvoit contribuer en rien à ce qu'ils attendoient d'elle, & leur procurer une abondante recolte. (*a*)

L'on peut remarquer par un passage d'Horace, combien les Romains, particulierement les gens d'esprit, & les Poëtes prenoient de liberté avec leurs Dieux, & la maniere cavaliere dont ils les traitoient.

VII. *Dieux Penates des Indiens, & de l'Origine de ces Divinitez Tutelaires.*

OUtre les Dieux, que les Indiens ont dans leurs Temples, l'on voit encore chez eux ce que les anciens appelloient, *Lares*, *Manes*, & *Penates*, qui sont de petites figures placées en differens endroits de leurs maisons, & qu'ils ont grand soin de frotter d'huile, & d'entourer de fleurs; croiant par là se les rendre propices. Quelques-uns ont dit, que les Manes étoient des Divinitez Infernales, & les ont distingués des Penates, & des Lares: mais presque tous les Autheurs se servent indifferemment de tous ces trois mots pour signifier les ames des defunts: ainsi je n'entrerai point en dicussion sur la difference que ceux du sentiment contraire prétendent y trouver.

Ces Divinitez Tutelaires sont très-anciennes. Elles ont commencé bien long-temps avant les Grecs, qui probablement les ont tirées, aussi bien que les premiers fondemens de leur histoire fabuleuse, de ceux qui commencerent à former l'Empire des Assiriens. C'est ainsi que je m'exprime avec ceux qui veulent trouver l'origine de cette Monarchie dans celle même de la Ville de Ninive, & lui donner treize cens ans de durée: car si l'on suivoit le sentiment d'Herodote, & que l'on ne lui en donnât que cinq-cens-vingt, en la faisant commencer vers le temps que Debora jugeoit les Israelites, les Assiriens seroient posterieurs aux Grecs; & par consequent ces derniers n'auroient pas tiré leurs fables des autres. Car le plus ancien Roi Grec que nous connoissions est Inachus, qui regna à Argos, & qui (si nous suivons le calcul des Septante) devoit être contemporain de Moïse; quoi-(*a*) qu'Eusebe ait voulu faire vivre ce saint Legislateur du temps de Cecrops, lequel vivoit plus de trois cens ans après, & qui fonda les douze Bourgs, dont fut composé le petit Royaume d'Athene; & que ceux qui suivent ce sentiment fassent Inachus & Abraham contemporains : ce qui a commencé à brouiller la chronologie ancienne.

Mais pour revenir à mon sujet, nous voions des Dieux Penates long-temps avant Moïse, & par consequent avant les Grecs. Il y a aparence que les *Teraphins* de Laban, que Rachel sa fille, ensuite femme de Jacob, emporta à son pere, & cacha sous le harnois d'un Chameau, lorsqu'il entra dans la tente de Rachel pour les chercher, étoient des Dieux Tutelaires & Penates; d'où l'on peut conclure, que ce n'étoient pas de fort grandes Statues. En cela Laban n'avoit que suivi une coûtume, qui étoit en usage long-temps avant lui; car Tharé pere d'Abraham faisoit aussi des Statues chez les Chaldéens, & ces Statues ne pouvoient être que des Idoles publiques, ou des Dieux Tutelaires.

L'Origine de ces Idoles n'avoit en soi rien de mauvais. Ce ne furent dans le commencement que des figures, par lesquelles les hommes tâchoient de representer leurs Peres morts ou leurs Souverains, dont ils étoient trop éloignez, & à qui ils ne pouvoient pas rendre des honneurs personnels. Ils faisoient ainsi leurs efforts, pour reparer par leur art ce que la nature leur enlevoit, ou ce que la longue distance des lieux les empêchoit de voir. Ce n'étoit donc qu'une marque de l'amour & du respect, que des enfans bien nez doivent à ceux dont ils ont reçû le jour, ou des soûmissions, & des hommages que de fideles sujets rendent à ceux, que le Ciel leur a donné pour maîtres.

Nous voions dans le quatorziéme Chapitre de la Sagesse une des occasions, qui avoient pû faire naître la superstition à l'égard des figures élevées en l'honneur des parens morts. Le Sage l'attribue à l'amour d'un fils pour son pere. Il n'y auroit eu en cela rien que d'innocent, si le fils avoit resserré sa douleur dans de justes bornes, & ne l'eut pas poussée jusqu'à reverer comme un Dieu au milieu de sa famille, celui qu'il ne devoit regretter que comme un homme.

(*b*) Platon donne aux Dieux Penates le nom d'*Omogeneioi Theoi*: Il est très-sur, que par ces Dieux que les Anciens regardoient comme leurs Parens, ils ne pouvoient entendre, que leurs Ancêtres morts, & pour lesquels les hommes avoient une véneration toute particuliere, dans les premiers âges du monde; ou généralement ceux de leurs familles, qui leur avoient été chers pendant leur vie.

On peut croire que d'abord on n'eut pour ces Statues que du respect & de la véneration; & qu'on ne les regarda que comme nous regardons encore aujourd'hui le portrait d'nn pere mort, que nous aurions tendrement aimé. Insensiblement on sortit des bornes d'une tendresse legitime & l'on tomba dans l'Idolatrie. Mais il n'y a pas lieu de douter que l'idée que l'on a eu dés ces premiers tems, de l'immortalité de l'ame, n'ait été la premiere & la plus grande source de l'Idolatrie.

Ceux qui dans la suite apprirent, que leurs Ancêtres avoient invoqué les premiers Chefs de leur famille, & qu'ils disoient en avoient été exaucez, se persuaderent facilement, qu'il falloit imiter un culte si utile & si glorieux en même tems. De pere en fils on parloit des vertus de ces premiers Chefs. On avoit devant ses yeux leurs images que l'on avoit soigneusement conservées. Voilà peut-être comment l'Idolatrie se fortifia dans l'esprit des descendans, & s'accrut même considerablement par l'idée que les hommes ont presque toûjours eu des temps qui les ont précedez.

 Ils

(*a*) Voiés *Horat. serm. l.* 1.
Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum;
Cum faber incertus, scamnum faceretne Priapum,
Maluit esse Deum. Deus inde ego, furum aviumque
Maxima formido.

(*a*) Voiez l'antiquité des temps retablie.

(*a*) *Plato de legibus.* Cela veut dire proprement les Dieux nez de la même famille, car *Omogeneia* signifie Parenté.

Ils s'imaginent que tout y étoit grand ; que tout y étoit vertueux ; que leurs prédeceſſeurs étoient exempts des défauts qu'ils remarquent volontiers dans leurs contemporains.

On mettoit les Dieux Tutelaires en differens endroits de la maiſon, mais plus ordinairement dans de petites niches placées (*a*) auprès du foyer, comme étant le lieu où ceux de la famille ſe trouvoient le plus ſouvent aſſemblez. Comme les Indiens n'ont point de cheminées dans leurs maiſons, ils y placent indifferemment leurs Penates.

VIII. *Des Eaux luſtrales des Indiens.*

LEs Juifs avoient des eaux luſtrales, dont on jettoit un peu ſur un homme qui étoit immonde, le troiſiéme jour après qu'il avoit été declaré tel, & le ſeptiéme, auquel il étoit purifié.

Ce n'étoit que de l'eau claire, dans laquelle (*b*) on mettoit des cendres d'une vache rouſſe, que l'on brûloit hors du camp avec ſes entrailles. Le Prêtre jettoit du bois de cedre, & de l'hyſſope, avec un peu d'écarlate dans le feu qui la conſumoit.

Les Gentils Indiens ont auſſi des eaux luſtrales, qu'ils tirent de la vache même; mais comme ils croiroient faire un crime capital en la brûlant; ils ne ſe ſervent que de ſon urine, dont les devots ont grand ſoin d'arroſer exactement tous les matins le devant de leurs portes ; s'imaginant éloigner ainſi de leurs maiſons toutes ſortes de malheurs, & s'attirer au contraire une protection particuliere des Dieux ; car ils regardent comme ſanctifié, & même comme divin, tout ce qui vient de cet animal.

Le reſpect qu'ils ont pour les vaches me paroît venir de plus loin que de la pretenduë Metempſycoſe de *Phoë*, ou de ce qu'ils nous rapportent de *Parmeſer*. Ils diſent que quand celui-ci vivoit ſur la terre, il voulut bien prendre la peine de les garder. Mais d'ailleurs ils juſtifient l'attachement qu'ils ont pour ces animaux, en prétendant qu'ils ſont les meilleurs & les plus parfaits de tous : ainſi independamment de l'honneur que les vaches ont eu de recevoir l'ame de *Phoë*, ou d'être gardées par un de leurs Dieux, elles étoient toûjours en veneration chez eux.

Il n'eſt pas difficile de montrer que les Indiens ne ſont pas les ſeuls qui aient regardé le taureau, le bœuf & la vache comme des Divinitez. Les Egiptiens adorerent le bœuf ſous les noms d'Apis & de Serapis, qui ſignifient la même choſe. Quelques-uns ont voulu qu'Apis ne fut autre choſe qu'un hieroglyphe de Joſeph, qui avoit trouvé le moien de faire joüir les Egiptiens d'une heureuſe abondance pendant le temps d'une grande ſterilité. En effet chez eux & chez tous les autres Païens, le bœuf repreſentoit la fertilité & l'abondance. D'autres ont dit qu'Apis étoit un Prince qui regna chez les Argiens, & enſuite chez les Egiptiens ; qu'il avoit appris à ces derniers la maniere de cultiver la vigne, & que l'Egipte, pour reconnoître ce bienfait, l'adora après ſa mort ſous la forme d'un bœuf. On dit que ce Prince y prit le nom d'Oſiris. A ce compte Apis, Serapis, & Oſiris ne ſeroient qu'une même choſe.

Mr. Voſſius prétend qu'il y a eu trois Oſiris en Egipte. Il dit que Cham fut le premier, ou bien ſon fils Mitſraiim. En effet le nom de (*b*) Mitſraiim eſt demeuré à l'Egypte, & c'eſt ainſi qu'elle eſt appellée dans le Texte Hebreu. Le ſecond ſelon lui fut Joſeph, & le troiſiéme Moïſe. Mais pour ce qui eſt de ce dernier, il n'y a guere d'apparence que la conjecture ſoit vraiſemblable. Quoiqu'il en ſoit, ils eſt toûjours très-ſur que ſous les noms d'Apis, de Serapis & d'Oſiris les Egyptiens adorerent (*a*) le bœuf. Ils le regarderent peut-être comme l'Hierogliphe de quelqu'un de ceux que nous venons de nommer.

Les Juifs, à l'exemple des Egyptiens, firent un Veau d'or dans le deſert, & fléchirent le genouil devant lui. Dans la diviſion des Royaumes de Juda & d'Iſraël Jeroboam en fit élever deux, un à Dan & l'autre à Bethel, que les Iſraelites revererent comme des Dieux, qui les avoient tirez d'Egipte. Jupiter a été adoré ſous la forme d'un Taureau, forme qu'il prit, ſelon les Poëtes, pour enlever Europe. Cette fable eſt très-ancienne, (*b*) puis qu'Anacreon en parle dans une de ſes Odes. Enfin le bœuf a été adoré comme Dieu chez pluſieurs Peuples de l'Antiquité, ou du moins reveré comme le Simbole de la fécondité & de l'abondance.

(*c*) Diodore de Sicile rapporte que les Troglodytes étrangloient avec la queuë d'un bœuf les vieillards qui n'étoient plus en état de travailler, ou de garder les troupeaux, & generalement tous ceux qui étoient languiſſans & attaquez de quelque maladie incurable : croiant leur rendre un grand ſervice en ne les laiſſant pas languir long-tems & les envoiant promptement en l'autre monde. Deplus ils s'imaginoient leur faire beaucoup d'honneur, en les étranglant avec la queue d'un animal comme le bœuf ou la vâche.

A la verité les Indiens ne pouſſent pas tout-à-fait la charité juſques-là; mais toûjours regardent-ils comme un honneur & comme l'aſſurance d'une felicité éternelle, de pouvoir mourir en tenant la queue d'une vache entre ſes mains.

Les Egiptiens adoroient le bœuf ſous le nom d'Apis, & ſous celui de Serapis, comme nous venons de le dire : ainſi l'on pourroit conclure de là qu'ils ne le tuoient point ; d'autant même que lorſque Pharaon ordonna aux enfans d'Iſrael de faire des Sacrifices à leur Dieu ſans ſortir d'Egipte, Moïſe lui dit que cela ne ſe pouvoit faire; (*d*) que les Egiptiens les lapideroient, s'ils leur voioient immoler des animaux qu'ils adoroient. Si donc les Egiptiens ne pouvoient voir ſans horreur des Juifs immoler les animaux qu'ils adoroient ; il paroît bien vraiſemblable, qu'eux mêmes ne les tuoient pas. Outre cela Juvenal nous dit qu'en Egipte (*e*) on ne mangeoit point d'animaux à laine, & que c'étoit un crime d'y égorger un chevreau.

Si les Egiptiens n'oſoient tuer ni moutons, ni chevraux, il y a toutes les apparences qu'ils ne tuoient point auſſi de bœufs, ces animaux pour leſquels ils avoient tant de veneration. (*f*) Cependant ils permet-

(*a*) C'eſt pour cela que l'on ſe ſervoit quelquefois du mot *Eſtia*, *focus*, pour ſignifier les Dieux Penates ; & reciproquement, on emploioit quelquefois celui de *Penates*, pour ſignifier le foier ; ou même toute la maiſon.

(*b*) Aujourdhui encore les Arabes l'appellent *Mezr*. Voiés *Vanſleb* Relation d'Egipte.

(*a*) Ce bœuf devoit avoir le corps noir, le haut de la téte au deſſus des yeux blanc, & une tache blanche ſur le dos. Ce Dieu à quatre pieds avoit une maniere toute particuliere de rendre ſes Oracles, mais en même tems ſimple & très conforme à ſa nature. Celui qui le conſultoit lui preſentoit à manger s'il refuſoit, mauvais ſigne. On ne ſe promettoit rien que de facheux : mais s'il acceptoit le manger, on pouvoit être aſſuré que tout iroit bien.

(*b*) *Anacr. Od.* 95.

(*c*) *Diod. l.* 4 *c.* 3.

(*d*) *Exod. c.* 8. *v.* 26. *Non poteſt ita fieri, abominationes enim Ægyptiorum immolabimus Domino Deo noſtro; quòd ſi mactaverimus ea quæ colunt Ægyptii coram eis, lapidibus nos obruent.*

(*e*) *Juven. ſatyr.* 15. *Lanatis animalibus abſtinet omnis*
Menſa, nefas illic fœtum jugulare capellæ.

(*f*) Cette raiſon nous perſuaderoit aſſéz evidemment que les Egyptiens n'adoroient pas veritablement le bœuf, ou que tout au plus ils lui rendoient un culte ſymbolique. Il ſe peut auſſi

mettoient aux Juifs d'en tuer & d'en manger. Plutarque rapporte qu'eux-mêmes immoloient des bœufs roux à Typhon. Les Israëlites y mangerent des agneaux, contre ce que Juvenal rapporte de la coûtume des Egiptiens, qui ne mangeoient point d'animaux à laine: d'où l'on peut conclure, qu'ils n'obligeoient point les Juifs à suivre dans le particulier toutes leurs coûtumes, & qu'ils étoient contens, pourvû qu'en public il ne se fit rien qui choquât leur Religion & leurs Ceremonies.

Peut-être ne doit on attribuer la veneration presque génerale, que les Idolâtres ont eue pour le bœuf qu'aux services que les hommes en tirent. Par exemple, plusieurs personnes, même après le deluge, ne se nourissoient gueres que de lait & des fruits de la terre: ainsi la vâche leur fournissoit la chose dont ils se servoient le plus pour leur nourriture. Le bœuf labouroit la terre, portoit le bagage des voyageurs, traînoit des chariots. Dans les deserts où il n'y avoit point de bois, ils se servoient de sa fiente pour faire du feu, après l'avoir mêlée avec un peu de paille, & l'avoir fait secher au soleil. C'est ce que font encore les Indiens, dans les endroits où le bois est rare.

Les hommes s'accoûtumerent donc insensiblement à prendre beaucoup de soin de la conservation d'un animal, qui leur faisoit tant de bien, & qui leur étoit même en quelque façon necessaire. Ils le mirent peu à peu fort au-dessus de tous les autres animaux, ce qui étoit fort raisonnable: mais à la fin ils pousserent les soins & la reconnoissance jusqu'au respect, qui ne tarda gueres à dégenerer en adoration: tant il est vrai, que les hommes se tiennent rarement dans un juste milieu, & qu'ils poussent presque toûjours les choses à l'extremité.

(*a*) Les Indiens ont encore soin en plusieurs endroits de mettre sur une espece de pilier une petite vache de bois, ou de pierre. Je me suis informé inutilement, s'ils regardoient ces representations comme des Idoles, ou comme des Talismans.

J'avois déja remarqué quelque chose de semblable avant que d'entrer dans les Indes. J'avois vû dans l'Ile de Moëli habitée par des Mahometans, & qui est une Colonie d'Arabes, les os d'une tête de bœuf remplis de caracteres Arabes, mais presque tous effacez; & je me suis persuadé qu'ils regardent cette tête comme un Talisman, auquel ils attachent la conservation & la fécondité des troupeaux de l'Ile; car les Arabes donnent beaucoup dans ces sortes de mysteres.

Les Juifs n'étoient pas entierement exempts de la superstition des Talismans, & ce sera leur faire grace que de dire, qu'ils revererent comme un Talisman le Serpent d'airain, que Moïse avoit fait élever dans le desert; car il est bien rare que l'on ait offert de l'encens aux Talismans, qui souvent étoient enfermez dans les fondemens des édifices ou des Villes, que l'on mettoit sous leur protection, ou qui étoient posez sur le haut des tours & des (*b*) Pyramides. Cependant quelques-uns se mettoient en certains petits Temples particuliers, & n'étoient point exposez à la vue du public. L'Ecriture nous rapporte, que les Juifs offrirent de l'encens au serpent d'airain jusqu'au tems (*c*) d'Ezechias, qui le fit abatre. Le Palladium de Troie étoit aussi un Talisman, & il n'y avoit gueres de Ville, qui n'eut autrefois quelque chose de particulier, (*d*) d'où les Peuples croioient que dépendoit sa destinée.

IX. *Du Fleuve Gange, & des terres qu'il arrouse.*

LEs Anciens ont parlé du Fleuve Gange. S. Jerôme écrivant au Moine Rustique se conforme à ce qu'en dit l'Ecriture, que le Gange, ou le *Phison*, (car c'est ainsi que Moïse l'appelle dans la Genese) parcourt la terre d'Evilath: Il remarque, que c'est là où naissent l'Emeraude & l'Escarboucle; qu'il y a des montagnes d'or, desquelles il est impossibles aux hommes d'approcher, à cause des Griphons, des Dragons, & de quantité d'autres Monstres qui les habitent. (*a*)

Quand l'Ecriture nous a parlé du Gange; (supposé que ce soit le Phison) je crois qu'elle nous l'a depeint tel qu'il étoit avant le Deluge, & immédiatement après la creation du monde, le faisant sortir avec les trois autres de la même source: mais il y a beaucoup d'apparence, que les eaux qui couvrirent la terre changerent absolument le cours & la disposition des rivieres, & qu'ainsi ce que nous appellons presentement *Tygre*, *Gange* & *Euphrate*, ne sont plus les anciens Fleuves qui sortoient du Paradis terrestre, & qu'ils n'ont avec eux rien de commun que le nom.

Il me paroît aussi que nous pouvons, sans craindre de nous opposer à l'Ecriture, retrancher hardiment de la description que S. Jerôme nous fait du Gange les Emeraudes, les Escarboucles & les montagnes d'or; le Païs que ce Fleuve arrouse étant riche uniquement par la fertilité de son terroir, par ses soies & par ses mousselines, qui y attirent les étrangers, & presque tout l'or des Indes, dont une bonne partie vient d'Achim dans l'Ile de Sumatra, qui à est plus de trois cens lieues du Gange.

On croit que la ville d'Achim est l'Ophir dont parle l'Ecriture: c'est là, suivant elle, que Salomon envoyoit chercher de l'or, ce qui a quelque fondement:

aussi que le Bœuf Apis ne fut Dieu qu'après la consecration, & cela se justifie par l'histoire anciene. D'ailleurs tous les Bœufs ne pouvoient pas devenir Dieux, puisqu'il leur falloit certaines marques pour pouvoir les devenir.

(*a*) On voit sur la frontiere du *Bengala* un bœuf d'une grandeur excessive elevé sur un grand chemin, & dont les yeux sont deux escarboucles ou deux rubis. Les Indiens de ce Païs là ne voiagent gueres sans avoir invoqué un bœuf. Ceux du Roiaume de *Var* prennent la graisse des bœufs qui viennent de mourir, & en oignent leurs maisons. Ceux de *Meliapur* portent avec eux du poil de taureau & l'attachent au col de leurs chevaux comme un preservatif excellent. D'autres, qui adorent aussi le bœuf, brisent les os de cet animal après sa mort, en font une espece d'onguent & s'en frottent. C'est ce que raporte *Marc Paul.*

(*b*) Comme l'Auteur à parlé ici des Pyramides d'Egipte, il est bon de dire qu'il y a à cet égard quelque conformité entre les Egiptiens & les Chinois. Ceux-ci ont des tours elevées en forme de Pyramide, au haut desquelles on voit une Idole. Ils ont beaucoup de veneration pour la tour & pour l'idole: & soit qu'ils la regardent comme un talisman, ou que la tour cache quelqu'autre superstition capable d'exciter la devotion des Chinois, toûjours est il certain qu'il y a quelque raport entre ces tours & les Pyramides. Les Egiptiens avoient aussi beaucoup de respect pour elles, & l'on assure même qu'ils adoroient la pointe ou le haut de ces Edifices.

(*c*) 4. *Reg. c.* 18. *v.* 4. *Confregitque serpentem æneum quem fecerat Moyses, siquidem usque ad illud tempus filii Israël adolebant ei incensum.*

(*d*) Les Villes & les Etats étoient sous la protection de quelques Dieux, ou sous celle de certaines choses particulieres, mais regardées, comme sacrées. C'étoit peut-être une imitation du Judaïsme, qui avoit l'Arche, les Urims, &c. qu'il paroît que les Païens ont imité en quelques occasions. Il se peut aussi, que sans avoir recours aux Juifs les Païens aient imaginé d'eux même ces superstitions.

(*a*) *S. Hieronymus Rustico. Epistol.* 13, . . . *Ad Indiam pervenitur & ad Gangem fluvium, quem Phison Sacra Scriptura commemorat, qui circumit totam terram Evilath. . . . . ubi nascitur Carbunculus & Smaragdus. . . . . montesque auri, quos adire, propter Gryphos & Dracones, & immensorum corporum Monstra, hominibus impossibile est,* Ces montagnes d'or sont admirables pour orner la surface du Païs des Fées. Il est facile de se faire des idées excessives jusqu'au ridicule de ce qui est éloigné de nous, ou de ce que nous ne connoissons pas.

ment: (a) car la flotte de ce puissant Roi fût construite à Asiongaber, qui étoit une Ville de l'Idumée, située sur les bords de la Mer rouge. Selon toutes les apparences cette Ville n'étoit pas fort éloignée de l'endroit où est à present Moca; & l'on ne voit pas que ces vaisseaux sortant de la Mer rouge eussent d'autre endroit à aller chercher une si grande quantité d'or que l'Ile de Sumatra, qui en est cependant fort éloignée & où ils ne pouvoient aller dans ce temps-là qu'avec beaucoup de peine & de temps; à cause qu'ils n'avoient point l'usage de l'aiguille aimantée, & que n'osant prendre le large ils étoient contraints de naviger presque toûjours près des terres. C'est peut-être à l'occasion de ce long voyage, que (b) l'Ecclesiastique dit, en parlant de Salomon, que sa reputation s'étoit étenduë jusques dans les Iles les plus éloignées.

Mr. Huët parlant du Canal qui joignoit la Mediterranée à la Mer rouge, par oû les vaisseaux de Salomon & d'Hiram pouvoient revenir chargez en Judée ou en Phenicie, croit qu'Ophir étoit la côte Orientale d'Afrique appellée *Zauguebar*: mais il s'en faut de beaucoup que cette côte n'approche d'Achim pour l'abondance de l'or. D'ailleurs si l'on objecte contre *Sumatra*, que cette Ile étoit trop éloignée pour des gens qui n'étoient pas fort habiles dans la navigation, à plus forte raison objectera t'on l'éloignement contre le *Zanguebar*. Ce sçavant Prélat leur fait faire un voiage & plus long encore & plus dangereux, en les ramenant d'Espagne dans la Mer rouge, & supposant qu'ils faisoient tout le tour de l'Afrique. Il parle pour lors de ceux qui revenoient de Tarsis.

Pour ce qui est des bêtes sauvages, qui habitent les environs du Gange; l'on n'y voit ni Dragons, ni Gryphons, mais pour les Crocodiles, les Rhinoceros, & les Tygres, ils y sont communs & en assez grand nombre. Ces derniers entr'autres y font un ravage étrange. On en a vû venir prendre des enfans dans les maisons, & lorsque l'on s'éloigne un peu dans les bois, on court risque d'être devoré de ces animaux. J'ai vû, étant à la chasse sur les bords du Gange, des pas tout frais d'un de ces animaux, qui, sans exaggerer, avoient plus de sept pouces de diametre.

Les Crocodiles y sont aussi en très-grande quantité. Ils se tiennent ordinairement dans l'eau, cherchant même les petits ruisseaux qui donnent dans le Gange, parce qu'ils y trouvent plus abondamment dequoi se nourrir que dans la grande eau: mais lorsqu'ils vont à terre ils s'éloignent rarement du rivage. J'ai entendu des choses étonnantes de la force prodigieuse de ces animaux, & des gens du païs m'ont assûré qu'ils saisissoient souvent les bœufs par le mufle lorsqu'ils alloient boire, & les entrainoient sans peine au fond de l'eau. Aussi est-il très-dangereux de s'y baigner.

(c) Les Indiens ont une veneration toute particuliere pour le Gange. Ils le regardent comme un Dieu: ils lui font tous les jours des sacrifices, mettant sur ses bords de petites lampes que le courant emporte. Cela fait le soir un très-agreable effet.

Plusieurs de ceux qui habitent dans les terres que le Gange arrouse demandent comme une faveur particuliere (lorsqu'ils se voient prêts de mourir) d'aller expirer aux bords de ce Fleuve; estimant heureux ceux qui peuvent rendre les derniers soûpirs dans ses eaux, & croiant que par ce moien tous leurs crimes sont effacez. (a)

Lors qu'un malade à demandé une fois d'y être conduit, il ne peut plus retracter sa parole. On le porte au Nil, on commence par lui mettre les pieds dans le Fleuve, après quoi on lui fait avaler beaucoup d'eau. On l'exhorte à la boire avec devotion & avec une sainte confiance; à la regarder comme un moien sûr de laver son ame & d'effacer tous ses péchez. Enfin on le pousse insensiblement dans le Fleuve, sans qu'il y ait pour lui aucune esperance de retour à cette vie mortelle. On en a vû plusieurs noiés de la sorte, par ce qu'une devotion indiscrete, ou quelque mécontentement du côté de leur famille les avoit porté à demander d'aller au Gange. Il s'en falloit bien qu'ils ne fussent assez malades, pour penser si-tôt à se sanctifier de cette maniere. Ils se repentoient vivement, mais trop tard de la faute qu'ils avoient faite.

Ceux qui sont trop éloignez du Gange, se contentent, lorsqu'ils peuvent avoir de l'eau de ce Fleuve, d'en boire un peu avant que de mourir, & se croient de cette maniere également purgez de leurs crimes. Il vient souvent des gens de fort loin, pour emporter un peu de cette sainte eau dans leur païs, & en fournir leurs principales Pagodes, qui très-rarement en sont depourvûes. J'ai veu passer une fois par Pondichery (qui est éloigné du Fleuve tout au moins de trois cens lieuës) une petite Caravane de devots Indiens, qui portoient quantité de grands pots garnis de *Rotain* & remplis de l'eau du Gange. Ces pauvres malheureux gardoient ces pots avec un soin & un respect extraordinaires, bien qu'il leur restât encore bien du chemin à faire pour se rendre chez eux.

Je ne puis m'empêcher de faire ici reflexion sur les tenebres où ces Idolâtres se trouvent plongez, & de remarquer que le mensonge & la verité font la même impression sur l'esprit & sur le cœur des hommes. Les hommes sont (b) aussi constans dans l'erreur & aussi exacts observateurs des superstitions les plus grossieres qu'ils devroient l'être de là veritable Religion. Nous sommes surpris, que ce que l'on appelle la force de la verité n'agisse pas davantage sur eux, qu'elle ne se fasse pas sentir aux aveugles, & ne leur ouvre pas les yeux sur l'erreur. Mais il faut recourir à la profondeur des jugemens de Dieu, & à cet abîme de prudence que les yeux de la creature ne peuvent penetrer, & que la Divinité seule peut comprendre.

Revenons au *Gange*. Peut-être que le respect des Indiens pour ce Fleuve est chez eux un reste de tradition de ce que leurs peres savoient du Phison dont l'Ecriture nous parle, & qu'insensiblement ils ont mêlé ce qu'ils en avoient apris des premiers hommes avec les histoires fabuleuses des Dieux qu'ils se sont forgés.

Ils n'ont pas seulement de la veneration pour le Gange, qu'ils regardent toûjours comme le plus saint des Fleuves, & qu'ils prétendent être une Divinité: ils reverent encore generalement (c) tous les Fleuves, & toutes les rivieres. Les devots d'entre les Indiens ont soin, avant que de mettre les pieds dans l'eau des Rivieres, d'en prendre & de s'en laver les mains, en faisant en même temps une petite priere aux Dieux.

Cette coûtume d'avoir du respect pour les rivieres,

(a) 3. *Reg. c.* 9.
(b) *Ecclef. c.* 47. *v.* 17. *Ad insulas longè divulgatum est nomen tuum.*
(c) Les Egiptiens avoient aussi beaucoup de veneration pour le *Nil* qu'ils ont même deifié: car *Osiris*, dont nous avons parlé, étoit le *Nil*, on du moins la vertu de ce Fleuve, qui, comme l'on fait, rend les campagnes d'Egipte fertiles.

(a) *O faciles nimium qui tristia crimina cædis, Fluminea tolli posse putatis aquâ.*
(b) Les raisons qu'on donne de cette conduite sont déja fort rebatues: voiés sur cela les *Pensees de* Bayle *sur les Cometes.*
(c) Cette Idolatrie leur est commune avec les Grecqs & les Romains.

res, & de ſe laver les mains dans leurs eaux ſe trouve fortement recommandée par (*a*) Heſiode, un des plus anciens Poëtes que nous aions maintenant.

Ce reſpect pouvoit être fondé ſur ce que les anciens s'imaginoient que chaque riviere & chaque Fleuve avoit une Divinité particuliere qui lui étoit attachée & qui preſidoit à ſes eaux.

X. *De la Metempſicoſe.*

LEs Indiens croïent la Metempſicoſe. Les hôpitaux qui ſont à Surate, où l'on reçoit, où l'on nourrit, où l'on panſe même toutes les bêtes malades, ou eſtropiées, en ſont une preuve convaincante: mais je n'ai pû decouvrir ſur quel pied cette doctrine a été établie chez eux. Je crois qu'il eſt très-difficile de le dire; car l'on voit des gens de même Religion, qui vont adorer les Dïeux dans les mêmes temples, qui ont les mêmes Ceremonies, qui de plus ſont de la même Caſte ou Tribu, penſer bien differemment ſur cet article.

Il y a, par exemple, de certains (*b*) Bramins, qui ne vivent que (*c*) d'herbes, de lait, de beurre, & de fruits: d'autres mangent ſeulement des poules; d'autres du chevreuil. Quelques Caſtes mangent du cochon; mais generalement ils s'abſtiennent tous du bœuf & de la vache. J'ai déja parlé de la veneration qu'ils ont pour ces animaux.

Les Banianes, qui forment une Caſte particuliere de marchands, & dont je parlerai plus bas, ſont ceux de tous les Indiens qui ſuivent le plus exactement la doctrine de la tranſmigration des ames, & qui pratiquent le plus religieuſement juſqu'aux moindres choſes auxquelles ce ſentiment engage ſes ſectateurs. (*d*) Ils ne tuent aucune ſorte d'animal, & ne mangent rien de ce qui a eu vie; pluſieurs même d'entre-eux pouſſent l'exactitude & le ſcrupule juſqu'à avoir des valets, qui avec un évantail agitent l'air pendant qu'ils mangent, afin d'éloigner tous les petits moucherons, que l'on voit en quantité dans ce païs-là: de peur qu'il ne s'en mêle quelqu'un avec manger, & qu'ainſi en l'avalant ils ne lui faſſent perdre la vie.

Il me ſemble que l'on pourroit conclure de cette diverſité d'opinions touchant la tranſmigration des ames, que lors qu'elle fût introduite chez les Indiens ils avoient déjà un culte determiné & une Religion fixe independamment de cette doctrine: qu'ainſi elle n'y fut d'abord reçûë que comme un ſentiment, qui ne renfermant en ſoi rien de mauvais pouvoit être embraſſé ou rejetté ſans conſequence, & comme on le jugeroit propos. Quelques Peres de familles épouſerent enſuite cette nouvelle Philoſophie & la ſuivirent dans toute ſa rigueur. D'autres ne pouvant s'imaginer, que les ames des hommes paſſaſſent dans les corps de certains animaux ne crurent pas devoir ſe priver de s'en nourrir. Châcun dans la ſuite communiqua ſon opinion à ceux de ſa famille, qui la firent inſenſiblement paſſer chez leurs deſcendans, & ceux-ci l'ont toûjours conſervée, & la regardent à preſent comme une regle qu'ils ſont indiſpenſablement obligez de ſuivre, à cauſe de la veneration & du reſpect qu'ils ont pour toutes les coûtumes qui leur viennent de leurs predeceſſeurs.

(*a*) *Heſiod. oper. & dier. l.* 2.

(*b*) On trouve divers raports entre les Bramins & les anciens Prêtres Egiptiens. Par exemple les premiers ſe lavent deux fois le jour avec de l'eau claire, avant que d'entrer dans leurs Pagodes, ainſi que le pratiquoient auſſi les Egiptiens. Ils ſe plongent dans le *Gange* par un eſprit de devotion, prennent enſuite de l'eau & la jettent vers le Soleil pour lui temoigner leur reſpect. Les Egiptiens ſe plongeoient auſſi dans l'eau ſacrée du *Nil*. Ils s'abſtenoient de manger de ce qui a vie, comme les Bramins aujourd'hui.

(*c*) Pluſieurs même ne mangent ni lait, ni fromage, ni beurre, ni œuf, ni quoique ce ſoit qui provienne de quelque animal vivant; de peur, diſent ils d'avaler imprudemment l'ame de quelqu'un de leurs heros ou de leurs parens, &c.

(*d*) Leur charité pour les bêtes a quelque choſe de ſi particulier qu'elle ne paroitroit pas vrai-ſemblable, ſi les Voiageurs, entr'autres M. *Fryer*, Medecin Anglois, n'en parloient comme temoins occulaires.,, *Les Banians,* dit le dernier dans ſon excellent voiage en Perſe & aux Indes. *Logent avee les beuf & les vaches &c. & ſe laiſſent manger à la vermine par un principe de charité. On les voit tourmentés des moucherons & des Moſquites ſans qu'ils oſent les toucher* &c. quelque vif que ſoit le mal, encore croient ils que l'aproche de ces vils animaux leur attire la benediction du ciel. *A leur mort, ils rachetent des animaux, ils en déchargent* de leurs *travaux* &c.

Si la Metempſicoſe avoit d'abord été établie chez les Indiens comme un point de Religion; l'on ne verroit pas tant de difference ſur ce ſujet: les ſentimens ſeroient plus uniformes. On auroit même regardé comme Schiſmatiques ceux qui ſe ſeroïent écartez de l'opinion publique, & qui n'auroient pas voulu ſuivre cette doctrine dans toute ſa pureté. On ſe ſeroit enfin entierement ſeparé & l'on n'auroit pas eu mêmes Temples, mêmes Prêtres, & mêmes ſacrifices.

On pourroit auſſi demander, ſi les Indiens ont reçû la tranſmigration des ames de Pythagore ou de ſes ſectateurs? car ce Philoſophe eſt communement regardé comme l'autheur de ce ſentiment, ou du moins comme celui qui l'a enſeigné le premier.

Si l'on repond à cette queſtion conformement aux nouvelles découvertes, que l'on a faites de nos jours dans l'Empire de la Chine, on conviendra, que les Indiens & les Chinois ont connu la Metempſicoſe tout au moins cinq cens ans avant ce Philoſophe, qui ne fleurit (comme le marque Ciceron) que dans le temps (*a*) auquel les Romains laſſez de la tyrannie de Tarquin le Superbe chaſſerent ce Roi de Rome & s'érigerent en Republique. Dés le temps de Salomon un Philoſophe Indien appellé (*b*) Phoë, né dans l'Ile de Ceilon ſelon quelques-uns, ou dans le continent voiſin ſelon quelques autres, publia cette doctrine dans les Indes.

Pour donner plus de poids & d'authorité à cette nouvelle Philoſophie, & la faire recevoir avec plus de reſpect, il aſſeura qu'il l'avoit reçûë du Ciel: il ſe fit regarder comme un Prophete, & alla même juſqu'à dire que ſur la terre il n'y avoit rien d'égal à lui.

Il avoit deux doctrines, l'une interieure l'autre exterieure.

Il ne communiquoit l'interieure qu'à ſes plus chers diſciples, à ceux qu'il ſçavoit lui être entiérement attachez, & de la fidelité deſquels il étoit ſeur. Il établiſſoit par ſon Syſteme l'anéantiſſement de l'ame après la mort, ſoutenant qu'après être ſeparée du corps, elle ſe diſſipe dans les airs & s'y reſout en une matiere ètherée; ce qui n'eſt preſque autre choſe que (*c*) l'atheiſme, tel que l'on prétend que le ſuivent encore généralement tous les Lettrés Chinois.

Par ſa doctrine exterieure, il enſeignoit vulgairement à ces peuples la tranſmigration des ames (*d*) qu'il diſoit avoir experimentée lui même un nombre infini de fois; ayant vécu ſur la terre ſous la figure d'un

(*a*) 4. *Tuſculan. quaeſt. in Brut.*

(*b*) *Fo* ou *Xechia* Divinité Chinoiſe, originaire des Indes où elle eſt connue ſous le nom de *Ram*, au Japon, ſous celui de *Xaca*, au Tunquin ſous celui de *Chiaga* &c. On en parlera dans la ſuite. Nous dirons ſeulement ici, que quelques Auteurs prennent ce *Xaca* pour *Pythagore*, & d'autres pour Hermes Triſmegiſte Egyptien.

(*c*) Il n'y a point d'Atheïſme en cela. Cette reſolution de l'ame en une matiere ètherée eſt un ſentiment fort ancien, auquel on peut donner un aſſés bon ſens. Il eſt vrai qu'il fait l'ame corporelle.

(*d*) L'ame de *Xaca*, ſelon les Indiens, ſoufrit 80. mille Metamorphoſes & logea enfin dans le corps d'un elephant blanc. C'eſt là l'origine de la veneration des Indiens pour l'elephant blanc.

d'un singe, d'un veau, d'un elephant & sous celle de plusieurs autres animaux. C'est sur ces differentes sortes de bêtes, dans le corps desquelles il dit que son ame avoit passé, que sont fondées presque toutes les Religions des Indiens, qui avant ce temps-là n'en avoient probablement point d'autre que la connoissance de quelque Etre souverain, ou en géneral de quelque Divinité, à laquelle ils pouvoient faire des sacrifices.

Cependant je ne pretens pas dire par là, que cette connoissance d'un Etre souverain fut chez les Indiens telle qu'elle devoit être : c'est-à-dire qu'ils ne reconnussent que le veritable Dieu ; que les sacrifices qu'ils faisoient ne s'addressassent uniquement qu'à lui; & que jusqu'à *Fo* ou *Phoë* ils aient conservé une Religion exempte de superstition, & d'idolatrie. Ce seroit un étrange paradoxe d'avancer que (pendant que toute l'univers étoit dans l'erreur, & que Dieu fut obligé, pour ainsi dire, de separer Abraham du reste du genre humain pour en faire le Pere d'un peuple qui pût l'adorer & le servir sans superstition & sans partager son culte entre le vrai Dieu & les fausses Divinitez) la verité trouva un azile chez les Indiens; qu'elle y fut conservée pure jusqu'à Salomon; que pendant même que les Juifs tomboient continuellement dans l'Idolatrie, l'idée d'un seul Dieu se conserva sans mélange aux Indes, & que le culte y fut rendu à l'Etre supreme dans toute sa pureté.

Phoë proposa sa nouvelle doctrine aux Indiens, & n'eut pas beaucoup de peine à la leur faire recevoir & à ajouter ses reveries à ce qu'ils avoient crû jusqu'à lui au sujet de la Divinité & de l'ame. On sait que la nouveauté a de grands charmes pour les hommes, mais plus particulierement pour le peuple ; sur tout lorsqu'on lui propose d'augmenter, & de perfectionner sa Religion.

D'ailleurs la facilité avec laquelle la doctrine de la transmigration des ames trouvoit lieu dans les esprits, venoit encore de l'idée que tout le monde avoit de l'immortalité de l'ame, qu'après être separée du corps elle alloit en vn certain lieu ; ce qui en differens temps a produit des opinions assez bizares ; car quelques-uns s'imaginerent que les ames des méchans, immediatement après la mort, descendoient dans un lieu de supplices, où elles étoient tourmentées à proportion de leurs crimes ; sentiment qui a été le plus géneralement reçu de tous les Païens. D'autres s'aviserent de dire que les Dieux faisoient passer les ames dans les corps des plus sales & des plus vils animaux. D'autres crurent qu'elles erroient dans le monde, & ne remontoient aux cieux d'où elles avoient été tirées, qu'après avoir resté plusieurs siecles errantes de côté & d'autres. (*a*) Ciceron selon toutes les apparences étoit de l'opinion que les ames sont errantes après cette vie, comme l'on peut voir dans le songe de Scipion. (*b*)

Phoë composa quarante volumes, qui resterent en langue Indiene sans sortir des Indes, jusqu'à l'an soixante & cinq de JESUS-CHRIST. Alors les disciples de ce Philosophe les porterent à la Chine sous le regne d'Hoamti. Les Chinois les traduisirent aussi-tôt en leur langue. Ils justifierent le temps auquel ses Sectateurs disoient qu'il avoit vécu, par les differentes circonstances qu'ils trouverent dans ses ouvrages, & qui avoient quelque relation avec ce qu'ils connoissoient des Indiens. A peine cette doctrine eut-elle parû chez eux, qu'elle y trouva un nombre infini de partisans.

(*a*) D'autres ont crû qu'au sortir du corps elles devoient passer par le feu, pour y être purgées des ordures qu'elles ont contractées dans cette vie, & ce sentiment subsiste encore aujourd'hui.

(*b*) *Qui &c. Deorum & hominum jura violarunt, corporibus elapsi, circa terram ipsam volutantur, nec in hunc locum, nisi multis exagitati sæculis revertuntur.*

X. *De la maniere charitable dont les Indiens donnent à boire aux passans.*

JESUS-CHRIST nous voulant apprendre dans son Evangile que tout ce que nous fairons pour lui aura sa recompense, en promet une à ceux qui, en son nom & dans l'envie de lui plaire, ne donneront même qu'un verre d'eau.

Un verre d'eau, dira-t-on, est bien peu de chose: cependant il y a beaucoup de merite à le donner en certaines occasions & comme le pratiquent plusieurs Indiens, qui la vont quelquefois chercher fort loin & la font cuire, afin qu'elle soit moins malfaisante. Ils se tiennent depuis le matin jusqu'au soir sur les grands chemins, où il n'y a ni puits, ni ruisseau, & offrent, en l'honneur de leurs Dieux, à boire à tous ceux qui passent.

C'est peut-être une œuvre de charité qui se pratiquoit autrefois également chez les Juifs, & chez les peuples qui vivoient dans leur voisinage, & dont ils connoissoient les usages. JESUS-CHRIST y faisoit allusion lorsqu'il assuroit qu'elle auroit sa recompense.

Il est très-sur qu'en ce qui regarde les choses necessaires à la vie les Orientaux ont beaucoup plus de charité qu'on n'en a en Europe. A moins que le Païs ne soit attaqué de la famine, ils ne sçavent gueres ce que c'est que de refuser la nouriture aux pauvres passans, en quoi ils ont conservé la coûtume des premiers temps, où l'on ne laissoit passer aucun voyageur, sans lui offrir quelque chose, & le faire rafraîchir un moment. Ainsi Abraham fit reposer trois Anges, (*a*) & leur donna à manger, lorsque sous la figure de trois hommes ils passerent par la vallée de Mamré, où il étoit alors pour tirer Lot de Sodome. Lorsqu'ils furent arrivez dans cette Ville, Lot ne voulut jamais permettre, qu'ils demeurassent dans la place. (*b*) Il les amena chez lui, quoiqu'il ne les connut point. L'étranger qui demeuroit à Gabaa offrit de même (*c*) sa maison au Levite, fort surpris que personne ne l'eut voulu recevoir; car en ce temps là on ne refusoit le couvert à qui que ce fut : au contraire on donnoit même avec plaisir à manger aux voyageurs, & cela sans rien exiger d'eux.

XI. *De leur maniere de manger les sauterelles.*

NOus lisons dans les Evangiles que saint Jean Baptiste vivoit de miel sauvage & de sauterelles. Quelques Interprêtes, qui n'ont pû s'imaginer que l'on mangeât de ces insectes, on dit que par *locusta* l'on devoit entendre l'extremité des branches des arbres, prétendant, que ce saint Solitaire se nourrissoit uniquement de cela : mais ils ne connoissoient pas les coûtumes des Indiens, (*d*) qui mangent souvent des sauterelles après les avoir fait cuire ; quoi qu'elles soient semblables à celles que nous voions en Europe. Cependant aucun de ceux qui en mangent ne s'en trouve incommodé.

Cette nourriture n'étoit pas même une chose extraordinaire chez les Juifs, à qui Dieu avoit permis de man-

(*a*) *Genes. c.* 18.
(*b*) *Genes. c.* 19.
(*c*) *Judic. c.* 19.
(*d*) Ces santerelles sont ordinairement grandes, rouges & si pesantes qu'elles ne se peuvent relever, lorsqu'en certaines saisons des tourbillons les portent du côté d'*Ormuz* & de *Banderabassi*. Les Païsans de ces païs là les séchent, les salent ou les rotissent, & les vendent au marché, comme les autres alimens.

manger de ces insectes : c'est ce qui se trouve dans le Levitique en ces termes. (*a*) Il vous sera permis de manger de tout ce qui marche sur quatre pieds & qui aiant les pieds de derriere plus longs saute sur la terre : Tels sont le Bruchus, l'Attacus, l'Ophiomacus, & la Sauterelle ; chacun selon son espece.

XII. *Des endroits fortifiez où les pasteurs se retirent avec leurs troupeaux.*

L'Ecriture nous apprend, (*a*) qu'Ozias fit bâtir des tours dans les campagnes & y fit creuser des cîternes à cause de la quantité de troupeaux qu'il avoit.

Je crois que l'on doit expliquer ces tours par ce que les Indiens appellent *Pagodes* ; non pas celles qui leur servent de temples, mais certains autres grands bâtimens elevés dans les campagnes, auxquels ils donnent le nom de *Pagodes*, peut-être à cause qu'au dessus des portes on y voit des piramides ornées des figures de leurs Dieux, comme *Witznou* & autres pareils ; ou parce que dans leur enclos il y a toûjours quantité de petites chapelles, dont chacune renferme une Idole.

Ces edifices sont ordinairement entourez de bonnes murailles, & l'on y rassemble les troupeaux en cas d'alarme ; car quand le Prince n'auroit guerre avec personne, les Peuples ont toûjours raison de se tenir sur leurs gardes ; parce que dans ces païs-là les soldats sont très-mal païez, & que les Commandans qui retiennent leur paye leur permettent de prendre où ils peuvent : ainsi ils tombent sur les bestiaux lorsque l'on y pense le moins. Ces Maraudeurs nous ont souvent fait prendre les armes à Pondichery, & nous eumes même le malheur de perdre dans une de ces sorties un très-brave Officier, & d'en avoir un autre blessé, avec quelques gens du Païs qui étoient à nôtre solde. Après cela on a beau demander justice aux commandans & leur representer que puisque l'on est en paix avec le grand Mogol, ses troupes ont tort de faire des courses sur les terres des autres : ils promettent toûjours beaucoup, mais pour cela ils n'en font pas moins de mal ; parce qu'il faut ou qu'ils payent leurs soldats, ou qu'ils les laissent piller. Les voyageurs se retirent aux Indes dans ces Pagodes ; comme en Perse dans les (*b*) Caravan-Serahs, & en Arabie dans les Caravan-beïtes, ce qui veut dire maisons des Caravanes.

Dans les endroits où l'on ne trouve point de ces sortes de Pagodes, il y a communement d'autres petits bâtimens que l'appelle *Chaudries*, & où les voyageurs peuvent également se mettre à couvert, mais non pas avec les mêmes commoditez. On a dans les Indes des reservoirs d'eau à peu pres comme les cîternes qu'un Roi de Juda fit construire dans le desert. Ces Gentils regardent comme un œuvre de charité de faire creuser des puits & des étangs dans les endroits écartez pour la commodité des voyageurs, & des troupeaux ; & c'est même souvent pour l'execution d'un vœu qu'ils auront fait à leurs Dieux, dans l'esperance d'en obtenir des enfans, ou du succès dans quelqu'une de leurs entreprises.

(*a*) *Levit. c.* 11. *v.* 21. 22. *Quidquid autem ambulat quidem super quatuor pedes, sed habet longiora retrò crura comedere debetis, ut est Bruchus in genere suo & Attacus, atque Ophiomachus, ac Locusta, singula juxtà genus suum.*

(*a*) 2. *Paral. c.* 26. *v.* 10. *Exstruxit etiam turres in solitudine, & effodit cisternas plurimas, eò quòd haberet multa pecora.*

(*b*) Les *Caravanserahs* sont des œuvres pies, des édifices qui sont le fruit de la charité des Orientaux. En Perse il y en a qui sont dédiés à des Saints du Mahometisme, par exemple celui de *Band-Ally*, c'est-à-dire du chaste *Aly*. On ne trouve dans ces *Caravanserahs* que les 4 murailles. On y entre & l'on en sort sans rien donner au Concierge ou à ses valets, à cause que ce sont des fondations charitables. Il y a quelque difference entre les *Caravanserahs* des Villes & ceux des Campagnes dont on parle ici.

XIII. *De leurs Edifices publics.*

Les Pagodes & les autres Edifices publics des Gentils sont ordinairement bâtis de grandes pierres noires d'une longueur extraordinaire. Les colomnes, qui y sont toûjours en grand nombre, sont presque toutes d'une seule piece, & soûtiennent des soliveaux de même matiere, lesquels forment le plancher. Ces soliveaux de pierre ont communément dix-sept à dix-huit pieds de long sur trois & demi ou quatre de large. Ils se joignent tous. On met un peu de chaux dans les jointures, pour empêcher l'eau d'y passer : ainsi il n'entre pas une seule piece de bois dans ces grands bâtimens.

La difficulté que l'on a à trouver ces pierres, à les transporter, & à les mettre en place fait qu'elles sont d'un grand prix. C'étoit de ces mêmes masses, estimables à cause de leur longueur, (*a*) & de leur grosseur qu'étoient construits les murs de Jerusalem.

(*b*) Salomon se servit aussi de ces pierres pour faire les fondemens de sa maison & de celle qu'il fit bâtir pour la fille de Pharaon. Il est dit dans le Livre des Rois que les fondemens étoient de pierres parfaitement belles & très-grandes ; les unes aiant dix coudées, les autres huit. Cela contribuoit beaucoup à la durée de ces fameux édifices, contre lesquels l'injure des temps & la revolution des siecles ne pouvoient rien. La mode à bien changé présentement. Sans nous embarasser si ce que nous faisons sera du goût de nos descendans, nous ne consultons ordinairement que le nôtre & nous nous contentons communément de travailler pour nous mêmes.

Les Indiens qui sont à leur aise conviennent encore assez avec les Juifs dans la maniere de bâtir. Presque tous leurs toits sont en terrasse comme ils l'étoient dans la Palestine, & comme ils le sont encore dans presque tous les païs chauds. Ils ont outre cela à l'entrée de la maison une espece de galerie, qui en forme la façade. C'est l'endroit où ils reçoivent leurs visites, & où même ils font leurs festins dans la saison des pluies ; car dans les beaux jours, ils ont soin de dresser dans leurs cours des tentes ou des berceaux de feuillages, à l'ombre desquels ils se regalent.

Ils n'admettent jamais personne dans l'interieur de la maison, qui n'est destiné que pour eux, & pour leurs femmes. Ils observent même fort soigneusement qu'aucune fenêtre ne donne sur la ruë, afin d'ôter, du moins de ce côté-là, toute occasion de galanterie ; car dans ce païs-là ils poussent la jalousie jusqu'où elle peut aller. Non seulement on n'y va jamais visiter les Dames, mais même on ne se hazarde pas à demander de leurs nouvelles, & le plus mauvais compliment que l'on pût faire à un homme seroit de lui demander comment se porte sa femme, de sorte qu'en les frequentant il ne leur faut pas plus parler de leur femme, que s'ils n'en avoient jamais eu. Si l'on poussoit la civilité jusques là, ils vous répondroient fort bien, que c'est leur affaire si elles se portent bien ou si elles sont malades ; parce que comme elles ne sont faites que pour eux, il n'y a qu'eux qui aient droit de s'interesser à leur santé, & de prendre part à ce qui les regarde. Outre cela une pareille demande, quoique fort innocente, pourroit être funeste à la per-

(*a*) *Lapides pretiosi muri tui Jerusalem.*

(*b*) *Fundamenta autem de lapidibus pretiosis, lapidibus magnis decem sive octo cubitorum.* 3 Reg. c. 7. v. 10.

personne de la santé de qui on s'informeroit. Après cela on peut juger combien seroient oisifs en ce païs-là quantité de gens, qui ne le sont pas en Europe. Il est vrai que la captivité dans laquelle les femmes sont retenues fait qu'elles ne perdent gueres l'occasion lorsqu'elles la trouvent, & que les hommes n'ont qu'à s'y tenir sur la deffensive.

XIV. *Du noir dont se servent les femmes Indiennes pour relever la blancheur de leur teint ; & des miroirs qui sont en usage parmy elles.*

(a) Ezechiel dépeignant l'Idolatrie de Jerusalem sous la figure d'une femme debauchée lui reproche que lorsqu'elle attend ses amans elle se frotte le tour des yeux de mine de plomb. On lit dans le 4. Livre des Roys, que (b) Jezabel en usa de même dans le dessein de plaire à Jehu & d'éviter par ce moyen la mort qu'elle sçavoit bien que tous ses crimes n'avoient que trop meritée. Jezabel aiant apris l'arrivée de *Jehu* frotta ses yeux de mine de plomb & mit des ornemens sur sa tête. Cette mine de plomb noircissoit les yeux des Dames & il semble, à raisonner selon nos maximes, que cela n'est gueres propre, à rendre une femme plus dangereuse. Cependant cette coûtume est encore en usage chez les Indiennes d'aujourd'hui qui ont le teint blanc. Pour rélever l'éclat de leur teint & rendre leurs yeux plus languissans, elles mettent un peu de noir tout autour, & cela fait à peu-près le même effet que les mouches dont se servent nos Dames d'Europe,

A l'égard des ornemens des femmes, en passant je dirai un mot de leurs miroirs & de la maniere dont ils sont faits. Ils sont ordinairement très-petits & d'un airain fort poli. Ils representent parfaitement bien au naturel. Plusieurs peuples de l'Europe s'en servent aussi presentement, & les anciens Juifs s'en servoient autre-fois. L'Ecriture nous dit que (c) Bezeléel fit un grand vase d'airain avec sa base des miroirs des femmes, qui venoient veiller & prier à la porte du Tabernacle. L'on me permetra de dire ici quelque chose touchant ces femmes qui venoient veiller à la porte du Tabernacle, par rapport aux consequences, que quelques autheurs ont voulu tirer du passage, que je viens de rapporter. Ils ont prétendu en conclure, que sous la Loi écrite, il y avoit des Religieuses, c'est-à-dire, des Vierges consacrées à Dieu, & qui avoient leurs cellules dans les dehors du Tabernacles. C'est pousser trop loin sa tendresse pour l'Etat Monastique que de lui donner une origine si ancienne. Contentons nous de dire, que cet état religieux est bon, qu'il est saint, qu'il est approuvé de l'Eglise, sans lui aller chercher des titres d'ancienneté, plus de quinze cens ans avant Jesus-Christ. Outre cela il auroit fallu que ces Religieuses eussent été en fort grand nombre, que leurs miroirs eussent été fort grands, ou qu'elles en eussent eu beaucoup de réchange; puisque de ces miroirs on trouva le moien de faire un si grand vase d'airain. Il semble que ces deux dernieres conditions ne conviennent gueres à des Religieuses, qui doivent oublier leur beauté quand elles en ont, & qui par consequent n'ont pas besoin d'une si grande quantité de miroirs. S'il étoit vrai, qu'il y eut eu un état monastique du temps de Moïse, que deviendroient les prétentions des prétendus Successeurs d'Elie, qui soûtiennent fortement, que c'est par eux que l'état religieux a commencé ?

(a) Ezechi. c. 23. v. 40. *Et circumlinisti stibio oculos tuos.*
(b) 4 Reg. c. 9. v. 30. *Porrò Jezabel introitu ejus audito depinxit oculos suos stibio, & ornavit caput suum.*
(c) Exod. c. 38. v. 8. *Fecit & labrum aneum cum basi suâ, de speculis mulierum, qua excubabant in ostio Tabernaculi.*

Ces femmes qui venoient veiller à la porte du Tabernacle n'étoient pas des Religieuses, mais des femmes du monde, qui par devotion alloient passer la nuit en priere, prés de la maison du Seigneur. Cette dévotion se pratiquoit encore du temps du grand Prêtre Heli, & un des crimes de ses enfans, c'étoit de debaucher ces femmes. L'Ecriture ne se sert point dans cet endroit du mot *excubabant*, comme dans le passage de l'Exode, (d) mais de celui d'*observabant*, qu'il paroît que l'on doit expliquer ici par celui de *méditer*, & non pas par *garder*, ou *être en sentinelle* : car les Levites étoient en assez grand nombre, pour faire bonne garde autour du Tabernacle, sans se servir pour cela des femmes.

XV. *De la Coûtume des Indiens de laisser croître leurs Ongles.*

CHez les Indiens les hommes & les femmes laissent croître leurs ongles d'une longueur extraordinaire, & (a) les Gentils en usoient ainsi anciennement : mais les Juifs, dans la crainte qu'il n'y restât quelque chose d'impur & qui se pût méler avec leur manger, se les coupoient fort soigneusement, & les faisoient couper à tous ceux qui vivoient avec eux. C'est pour cela que l'Ecriture, en leur permettant d'épouser une femme qu'ils auroient prise sur leurs ennemis, (b) leur ordonne de lui faire auparavant razer la tête, & couper les ongles.

XVI. *Des Ceremonies Nuptiales des Indiens.*

(a) SAint Matthieu rapporte une parabole, qu'il semble que l'on pourroit expliquer par une cérémonie des Indiens.

Cet Evangeliste parlant des cinq Vierges folles, qui ne songerent à chercher de l'huile que lorsque l'Epoux fut prêt d'entrer, (b) dit qu'à minuit elles entendirent un bruit qui les eveilla & les avertit de son arrivée.

Il ne paroît gueres conforme à nos coûtumes qu'un homme sorte le soir de ses nôces & ne revienne chez lui qu'à minuit : ainsi l'on peut demander, s'il y avoit quelque regle qui l'obligeât à en user de la sorte, veu qu'il arrivoit en cérémonie, y aiant des femmes tenant des flambeaux, toutes prêtes à aller au devant de lui, & un festin qui l'attendoit.

Il ne seroit pas difficile de repondre à cette question, si l'on vouloit le faire conformément aux maximes des Indiens ; car le jour de leurs nôces le mari & la femme, tous deux dans un même Palki, ou Palanquin, qui est la voiture ordinaire du païs, & que quatre hommes portent sur les épaules, sortent sur les sept à huit heures du soir, accompagnez de tous leurs parens & amis. Ils ont devant eux des trompettes, & des tambours ; & sont éclairez par quantité de *Massals*, qui sont une espece de flambeaux dont je vais expliquer la construction.

Immédiatement derriere le Palanquin des nouveaux mariez marchent plusieurs femmes, dont le métier est de chanter des vers, dans lesquels elles leur souhaitent toute sorte de prosperitez, comme les Grecs &

(d) 1 Reg. c. 2. v. 22.
(a) Les anciens avoient la superstition de ne pas se rogner les ongles pendant qu'il faisoient le sacrifice.
(b) Deuter. c. 21. v. 12. *Qua radet casariem, & circumcidet ungues.*
(a) c. 25.
(b) Math. c. 25. v. 6. *Mediâ autem nocte clamor factus est: ecce Sponsus venit, exite obviam ei.*

& les Romains le pratiquoient autrefois dans leurs Epithalames.

C'eſt peut-être de cette ſorte de chanteuſes publiques qu'il eſt parlé dans le dernier (*a*) chapitre de l'Eccleſiaſte : (*b*) Le Prophete Roi parle auſſi de cette ſorte de femmes.

Les nouveaux mariez Indiens ſe promenent dans cet équipage pendant quelques heures : après quoi ils retournent chez eux, où les femmes & les domeſtiques les attendent. Toute la maiſon eſt éclairée de petites lampes, & l'on tient prêts pour leur arrivée pluſieurs *maſſals*, outre ceux qui accompagnent les mariés & qui vont devant leur Palanquin.

Ces *maſſals* ſont faits de pluſieurs morceaux de vieux linge très-preſſez en rond les uns contre les autres, & qu'on a fait entrer par force dans un manche de cuivre. Ceux qui les tiennent d'une main ont dans l'autre une bouteille du même métal que le manche de leur *maſſal*. Elle eſt pleine d'huile, & ils ont ſoin d'en verſer de temps en temps ſur ce linge, qui ne donne de la lumiere qu'autant qu'il eſt arrouſé d'huile.

Lorſque l'époux & l'épouſe ſont entrez, la femme ſe retire avec les femmes, le mari ſe couche avec ſes amis ſur des tapis ou ſur des nattes, & l'on leur ſert à manger. La compagnie eſt toûjours des plus nombreuſes, & je doute que chez les Grecs il y eut autant de Paranymphes qu'il y en a chez les Indiens.

Il paroît aſſez de rapport entre cette coûtume & la parabole de l'Evangile. Peut-être les Juifs, au moins du temps de JESUS-CHRIST, avoient-ils quelque cérémonie approchante, ſans quoi je ne vois pas que l'on puiſſe donner un ſens fort clair au retour de l'époux à minuit, & à ce feſtin qui ſuit immédiatement ſon arrivée. Cependant ceux qui ont écrit ſur les traditions Juives n'en ont rien dit.

Il ſe peut que JESUS-CHRIST ait pris cet exemple des nations voiſines de la Judée, & dont les Juifs pouvoient connoître les maximes, & les cérémonies.

Il ſeroit inutile d'alleguer, que ce n'étoit qu'une parabole ; car toutes celles dont J. CH. s'eſt ſervi étoient fondées, ou ſur les coûtumes des Juifs, ou ſur celles des peuples voiſins de la Paleſtine.

XVIII. *Des differentes Tribus ou Caſtes des Indiens.*

LEs gentils Indiens ſont diviſez en Tribus, comme l'étoient autrefois les Juifs ; mais je n'ai jamais pû découvrir au juſte combien ils en avoient ; car outre la diviſion generale, chaque Tribu eſt encore ſubdiviſée en une infinité d'autres, qui toutes different entr'elles, ou dans leur nourriture, ou dans quelque autre choſe.

Ce que les Juifs appelloient Tribus, les Indiens l'appellent *Caſtes* : mais il y a beaucoup plus de diſproportion entre ces *Caſtes*, qu'il n'y en avoit entre les Tribus d'Iſraël, qui cependant n'étoient pas égales ; car ſans parler de la préeminence, que le Sacerdoce donnoit à celle de Levi, il y avoit encore un rang entre les autres. Par exemple, celle de Benjamin étoit la derniere, comme Saül le marqua à Samuel, lorſque ce (*a*) Prophete lui dit au ſujet des aneſſes qu'il cherchoit, que tout ce qu'il y avoit de meilleur en Iſraël étoit à lui. Ne-ſuis je pas des enfans de Jemini, & de la plus petite Tribu d'Iſraël ?

Cependant cette ſuperiorité n'empéchoit pas les gens de differente Tribu de ſe viſiter les uns les autres, & de manger enſemble. Il étoit même permis de prendre femme dans une autre Tribu que la ſienne, pourvû que ce ne fût pas une héritiere, parce qu'il étoit (*a*) déffendu de faire paſſer le bien d'une Tribu dans l'autre. Ainſi David, quoique de la Tribu de Juda, épouſa Michol, qui étoit de celle de Benjamin ; parce qu'elle n'étoit point une héritiere.

Les Indiens n'ont pas cette permiſſion. Quelques unes de leurs Caſtes ſont entierement mépriſées. Telle eſt celle des Parias. Une maiſon qui s'allieroit dans de telles Caſtes ſeroit, pour ainſi dire, ſouillée. On deſtine ceux qui en ſont aux ouvrages les plus vils. Ils n'oſent même toucher les autres, qui ſeroient entiérement bannis de leur Caſte & regardez comme infames, s'ils avoient la moindre familiarité avec eux.

L'horreur que les Gentils ont pour cette malheureuſe Caſte des *Parias* eſt ce qui fait le plus de peine aux Miſſionnaires & le plus grand obſtacle à la converſion de ces infidelles Indiens. Ils ne peuvent ſe reſoudre à ſe ſoûmettre à une loi, par laquelle ils ſe voient obligez, pour ainſi dire, de communier de la même main qui adminiſtre le Sacrement aux *Parias*, & qui les met par conſequent dans le danger de toucher de leurs levres les mêmes doigts qu'un *Paria* aura pû également toucher des ſiennes : ainſi l'on eſt forcé de prendre à cette occaſion des précautions extraordinaires.

Les Indiens refuſent encore de ſe trouver dans la même Egliſe avec les *Parias* ; & c'eſt pour s'accommoder à cette foibleſſe, que les Reverends Peres Jeſuites ont fait bâtir à *Pondichery* une petite Chapelle proche de leur Egliſe, pour retirer ces pauvres malheureux, qui auparavant étoient obligez de ſe tenir dehors, & d'aſſiſter au ſervice divin avec la pluie ſur le corps, ou brûlez par les ardeurs du ſoleil.

Certaines gens condamneroient peut-être cette maxime, & diroient que le premier effet du Chriſtianiſme étant la charité, l'on ne devroit point ſouffrir dans les Indiens l'averſion & l'horreur qu'ils ont pour les *Parias*, que le batême a rendu leurs freres en JESUS-CHRIST ; & qu'il faudroit s'attacher à vaincre l'antipathie naturelle, que toutes les autres Caſtes ont pour celle-là.

C'eſt auſſi ce que font avec un zéle veritablement apoſtolique, les RR. PP. Jeſuites, & les RR. PP. Capucins de Pondichery. Meſſieurs des Miſſions étrangeres travaillent à la même choſe avec une pareille application : mais ces ſortes de foibleſſes ne ſe ſurmontent pas tout d'un coup. On doit avoir dans une Egliſe naiſſante & avec des hommes, qui, pour ainſi dire, flotent entre le Chriſtianiſme, & l'Idolatrie, & ont encore les mains toutes fumantes de l'encens qu'ils ont offerts aux faux Dieux, bien des égards que l'on n'auroit pas dans un endroit où la Religion Chrétienne fleuriroit & ſeroit établie depuis long-temps.

Par exemple, nous voions dans les Actes des Apôtres, que quoique ces premiers Predicateurs de l'Evangile aſſemblez à Jeruſalem euſſent jugé à propos de ne plus aſſujettir à la (*b*) Circonciſion les Gentils qui

(*a*) *v.* 4. *obſurdeſcent filiæ carminis.* Il veut donner par là une des marques de la deſolation publique.

(*b*) *Pſ.* 67. *v.* 26. Il les appelle, *Juvenculas tympaniſtrias.*

(*a*) 1 *Reg. c.* 9. 21. *Numquid non filius Jemini ego ſum, de minimâ Tribu Iſraël ?*

(*a*) *Num. c.* 36. *v.* 7. *Ne commiſceatur poſſeſſio filiorum Iſraël de Tribu in Tribum, omnes enim viri ducent uxores de Tribu & cognatione ſuâ.*

(*b*) *Act. Apoſt. c.* 15. *v.* 28. *Viſum eſt Spiritui Sancto, & nobis nihil ultrà imponere vobis oneris, quam hæc neceſſaria, &c.* Il a ſemblé bon au Saint Eſprit & à nous de ne vous point impoſer d'autre charge, que ces choſes, qui ſont neceſſaires, &c.

qui passeroient au Christianisme ; Saint Paul ne laissa par de circoncire (*a*) Timothée, à cause de l'horreur que les Juifs, auxquels il alloit annoncer le Royaume de Dieu, avoient pour tout ce qui n'étoit pas circoncis.

Nous avons dans l'ancien Testament un exemple d'une tolerance beaucoup plus forte encore que celle-là, mais dont aussi je suis très-persuadé que l'on ne voudroit pas se servir dans le Christianisme. Ce fut lorsque Naaman Général des armées du Roi de Syrie fut gueri de la lépre par Elizée : il promit à ce Prophete de ne plus adorer aucune Idole, & de ne reconnoître uniquement pour son Dieu que le veritable Dieu, auquel il étoit redevable de sa guerison. Cependant comme sa charge l'engageoit à accompagner son Prince dans le Temple de Rimmon, & à lui servir d'Ecuier en cette occasion, (*b*) il pria Elizée de supplier le Seigneur qu'il voulut bien lui pardonner, si, lorsque le Roi s'appuieroit sur lui pour adorer cette Idole, il arrivoit qu'il l'adorât pareillement ; c'est-à-dire, s'il s'inclinoit devant elle. Le Prophete Elizée lui répondit d'une maniere qui nous doit faire croire qu'il y consentit ; puis qu'il répondit seulement à cette demande, *allés en paix*, du moins on ne peut pas dire qu'il le condamnât.

Je n'ai rapporté ces exemples que pour montrer que l'on peut quelquefois accorder de certaines choses à la dureté du cœur des hommes ; particulierement lorsque ces choses ne sont pas directement opposées aux points fondamentaux de la Religion, & que l'on voit qu'il y auroit un danger notable à les leur refuser. Cependant ils ne doivent pas en tirer des consequences pour la suite, ni regarder sur le pied d'une permission formelle & d'un consentement positif ce qui n'étoit qu'une pure tolerance ; sur tout lorsque l'on a eu soin de les en avertir auparavant.

Ces matieres qui sont très-delicates démandent une grande prudence & un profond discernement. Ce sont peut-être les deux choses les plus necessaires dans les Missions : mais je suis persuadé que ces saints ouvriers de la vigne du Seigneur les possedent parfaitement. Il y a tout lieu de croire que le Ciel n'aura pas refusé à ceux à qui il inspire la sainte résolution d'aller travailler à la conversion des Gentils toutes les vertus dont ils ont besoin, pour s'en acquiter dignement : au moins la charité nous engage-t'elle à penser de même.

Nous devons esperer que dans la suite l'on trouvera quelque moien pour détruire peu à peu l'antipathie que toutes les Castes des Indiens ont pour celle des *Parias*. Le temps même seul remedie très souvent à bien des choses que l'on tenteroit d'abord en vain, & qu'il seroit quelquefois dangereux d'entreprendre dans le commencement. Nous ne devons point douter que quand ces sages Economes des ames verront le moindre jour à établir dans le cœur des Indiens la foi chrétienne dans toute sa pureté accompagnée de la charité qui fait l'essence du Christianisme, ils ne s'y emploient de toutes leur forces.

La distinction de Tribus, & de familles, & le soin que l'on avoit d'éviter, autant que cela se pouvoit, de s'allier dans les familles étrangeres, authorisoit autrefois entre les plus proches parens ces mariages qui presentement nous paroitroient des incestes. Par exemple Jacobs (*a*), plûtôt que de prendre pour femme une Cananéene, épousa ses deux cousines germaines Lia & Rachel, qui outre cela étoient sœurs. Avant la Loi écrite ces sortes de mariages étoient assez frequens. Dans la suite on poussa les choses plus loin. Solon permit aux Atheniens le mariage entre freres & sœurs, pourvû que ce ne fut que d'un même pere, & non pas d'une même mere : Licurgue au contraire le permit entre freres & sœurs de la même mere, & le defendit entre freres & sœurs de même pere. Les Egiptiens le permettoient indifferemment entre les uns & les autres. (*b*) L'on a vû chez les Perses des mariages beaucoup plus monstrueux. Le fils pouvoit épouser sa mere. Toutes les personnes de distinction en usoient ainsi chez eux, comme le rapporte Philon, & ceux qui naissoient de ces mariages étoient les plus respectez, & même reputés dignes du Thrône. Ils pretendoient qu'un homme devoit être d'autant plus parfait que son sang étoit moins mélangé.

XIX. *Du Chef de chaque Tribu, ou Caste.*

CHaque Caste a un Chef établi pour maintenir ses privileges, pour donner la main à l'observation des loix, & en general pour avoir soin que tout se passe dans la Caste avec ordre & regularité. Lorsqu'il s'agit de quelque chose qui regarde la Nation entiere ; comme par exemple, lorsqu'il s'agit des coûtumes, des droits, de la Justice, ou generalement de toutes les affaires de Police, ces Chefs s'assemblent pour en faire l'examen & decider de ce qui est le plus convenable.

Les Juifs appelloient ces Chefs (*c*) Princes des Tribus. C'est d'eux qu'il est dit en quelque endroit de l'Ecriture, qu'ils étoient assis sur douze Thrones, jugeant les douze Tribus d'Israël. Il en est assés parlé dans le (*d*) Deuteronome. Il ne se faisoit rien de considerable sans leur consentement : & comme chacun dans sa Tribu avoit droit d'obliger le peuple à suivre les regles que Dieu leur avoit prescrites, & de remedier aux abus qui se commettoient contre sa divine Majesté, Dieu commençoit toûjours par punir ces Chefs des maux auxquels ils ne s'étoient point opposez. On peut livre dans le Livre des Nombres comment, lorsque les Israëlites seduits par les filles Moabites, eurent (*e*) adoré Beelphegor, Dieu ordonna à Moïse de faire premierement pendre tous les Princes d'Israël ; c'est-à-dire les Chefs des Tribus.

Les Grecs avoient aussi des personnes de consideration, qui presidoient à chacune des dix parties qui composoient la Ville d'Athene, que les Atheniens appelloient *Phule*. Ces *Phule* étoient la même chose que les Tribus chez les Juifs. On donnoit à ceux qui en étoient les Chefs le nom d'*Archiphulos*, de *Phularcos*, d'*Arcos*, ou d'*Archegos*.

Cette distinction des familles en Tribus étoit également en usage chez les Ismaëlites. Ils en avoient douze, & chacune avoit son Chef, ou son Prince, ainsi que (*f*) l'Ecriture le rapporte.

Les premiers fondateurs des Monarchies, qui devinrent si fameuses dans la suite, n'étoient que des Chefs de Tribus, & ne prenoient d'autre tître que celui

(*a*) *Act. Apost. c. 16. v. 3. Et assumens circumcidit eum propter Judæos, qui erant in illis locis. Sciebant enim omnes, quod pater ejus erat Gentilis* : Il le circoncit à cause des Juifs qui étoient en ces lieux-là ; car tous sçavoient que son Pere étoit Gentil.

(*b*) 4 *Reg. c. 5. v. 18. Hoc autem solum est, de quo depreceris Dominum pro servo tuo, quando ingredietur Dominus meus Templum Remmon, ut adoret, & illo innitente super manum meam, si adoravero in Templo Remmon, ut ignoscat mihi Dominus servo tuo pro hâc re.*

(*a*) *Genes. c. 29.*

(*b*) *Philo. de speci. legi.*

(*c*) *Nasci.*

(*d*) *Deut. c. 5. v. 23. c. 29. v. 10.*

(*e*) *Num. c. 25. v. 4. Tolle cunctos Principes populi, & suspende eos contrà solem in patibulis ; ut avertatur furor meus ab Israël.*

(*f*) *Genes. c. 25. v. 16. Isti sunt filii Ismaelis : & hæc nomina per castella, & oppida eorum, duodecim Principes Tribuum suarum.*

celui de premier entre leurs égaux : mais peu à peu abusant de la déference que les peuples avoient pour eux, ils renoncerent enfin à la qualité de Pere, pour prendre celle d'Empereur & de Roi, & changerent même souvent celle de Protecteur en celle de Tyran de la Patrie.

XX. *Des excommuniez entre les Indiens.*

LEs Indiens ont des excommuniez. Ils retranchent de la societé civile, à peu près de la maniere que le faisoient autrefois les Juifs. Les Indiens appellent cela perdre sa Caste, c'est-à-dire, n'être plus compté pour un des membres de sa Tribu. Ceux qui se trouvent en pareil cas sont regardez comme infames; tout le monde les fuit : il suffit même de les frequenter pour participer à leur infamie & pour perdre également sa Caste. Les autres ont ensuite tant d'horreur pour eux, qu'ils mettent en pieces tous les vases fragiles dont ils se sont servis. Ils en usent de même lorsqu'un étranger ou un *Paria* touche un de leurs pots. Tout ce qui a passé par les mains de ces excommuniés est regardé comme profané.

Les sujets d'excommunication les plus ordinaires sont, par exemple, de boire du vin, de manger de la vache, de manger avec les étrangers, & avec les *Parias*, ou même de toucher à ce qu'ils auroient apprêté.

Quand une fois un homme a été declaré déchü de sa Caste, il lui en coûte beaucoup d'argent pour se rehabiliter; sans parler de quantité d'ablutions, qu'il est obligé de mettre en pratique pour effacer la souillure qu'ils prétendent qu'il a contractée.

Tous les Païens de l'antiquité avoient de même leurs excommuniez, à qui il étoit deffendu d'approcher des Temples, ou des bois sacrez où l'on offroit des Sacrifices, & où l'on prioit les Dieux. Avant que de commencer les cérémonies, (*a*) le Prêtre avoit soin d'avertir que ceux, qui par quelque mauvaise action s'étoient rendus indignes de participer aux Mysteres, eussent à se retirer pour ne point souiller par leur presence, les Lieux saints, destinés à servir la Divinité.

Procul ô! procul este profani,

étoit un des formulaires que ces Prêtres emploioient. Le mot d'excommunié signifie chez nous éloigné ou retranché de la communion, comme celui de *profanus* signifioit chez les anciens, un homme éloigné des Temples & des Sacrifices: car *profanus* c'est comme qui diroit, *procul à fano.*

XXI. *De leur maniere de construire les jardins, & de les arrouser.*

SAlomon prend plaisir à rapporter dans l'Ecclesiaste tout ce qu'il avoit fait pour sa propre satisfaction pour couler ses jours d'une maniere egalement agreable, & douce, (*b*) & pour se donner toute l'apparence du bonheur. Il dit entre autres choses qu'il avoit construit des cisternes, afin d'arrouser une forêt de jeunes arbres.

Il semble que la maniere la plus naturelle d'expliquer ce passage conformement à nos manieres seroit de dire, que l'Ecriture entend par cette forêt de jeunes arbres une pepiniere, où le jeune plant est ordinairement aussi pressé que dans une forêt. Cependant il me paroît, que par là l'on doit entendre en general les jardins que Salomon avoit plantez, depuis qu'il étoit sur le throne: car chez les Juifs les jardins n'étoient que de veritables forêts d'arbres fruitiers; c'est pourquoi dans l'Ecriture ils sont appellez ordinairement vergers, *Pomaria.*

Les jardins des Indiens sont à-peu-près construits de même. Ce sont des amas confus de toutes sortes d'arbres, plantez la plûpart sans ordre, & sans symmetrie. Tels qu'ils sont ils ne laissent pas d'avoir leur agrément, & je les préfererois même dans les païs chauds à de grandes allées découvertes, accompagnées de beaux parterres, qui peuvent à la verité faire plaisir à la vûe; mais qui ne sont d'aucun secours contre les rayons d'un soleil brûlant, auquel il est très facheux d'être exposé.

Les piscines dont Salomon parle, & qu'il avoit fait faire pour arrouser cette forêt de jeunes arbres, sont aussi en usage dans les Indes. On ne sera pas fâché d'aprendre la maniere dont on s'en sert.

Il y a ordinairement dans les jardins des Indiens un grand puits ou une espece de piscine, qui se remplit de l'eau des pluies. Immédiatement auprès est un bassin de briques, élevé de terre d'environ deux pieds. Lorsqu'on le veut arrouser, on le remplit de l'eau de la piscine ou du puits, laquelle tombe, par un trou qui est dans son fond, dans un canal divisé en plusieurs branches, par lesquelles, à mesure qu'il s'éloigne du bassin, il va porter l'eau au pied de châque arbre, ou dans châque compartiment de legumes. Lorsque les jardiniers jugent qu'ils ont assez d'eau; ils bouchent, ou détournent ces canaux avec des mottes de terre.

Les Romains arrousoient ainsi leurs jardins, & leurs prairies. C'est de ces ruisseaux, ou de ces canaux dont parle Virgile, lorsqu'il dit;

Claudite jam rivos pueri, sat prata biberunt.

Les Italiens ont conservé la même coûtume, que suivent encore presque tous les peuples du Levant, & qui est bien plus commode que la maniere que nous pratiquons: car par le moien de ces canaux l'on a plûtôt arrousé un grand jardin, que l'on n'auroit fait un simple carreau avec nos arrousoirs.

XXII. *De l'horreur qu'ils ont pour tout ce qui est contraire à l'honnêteté.*

THeophraste assure dans ses Caracteres, qu'à Athenes (qui de son temps étoit le siege de la politesse) il y avoit des hommes assez scrupuleux pour ne pas passer dans un endroit, où ils auroient vû quelque oiseau de mauvais augure, sans jetter auparavant dans leur chemin trois petites pierres, ou sans cracher dans leur sein, pour éloigner les suites du mauvais presage.

Il se trouve chez les Indiens quantité de personnes qui ont cette maxime. Un jour que j'étois à Balassor, un Gentil Indien s'arrêta tout court & chercha trois pierres, qu'il jetta dans un lieu par lequel il devoit passer, & où il avoit vû un matelot François dans une posture fort peu decente, quoique necessaire. C'est ce qu'ils abhorrent sur tout, & lorsque la nature exige d'eux quelque chose de semblable, ils prennent toutes les précautions imaginables pour se cacher.

A l'occasion de l'horreur que les Indiens ont pour tout ce qui touche le moins du monde à la bienseance, je comparerai une de leurs coûtumes avec ce qu'un ancien Poëte Grec a recommandé (*a*) dans ses Ou-

(*a*) La Religion Chretienne pratique la même chose. On excommunie solennellement les prophanes: on leur defend de participer aux mysteres du Sacrement de l'Eucharistie, & cela se pratique chez les Catholiques & les Protestans.

(*b*) *Ecclesiast. c. 2. v. 6. Et exstruxi mihi piscinas, ut irrigarem sylvam lignorum germinantium.*

(*a*) *Hesiodus. oper. & dier. l. 2.*

Ouvrages. Ce Poëte voulant insinuer aux Grecs ses compatriotes tout ce qui peut contribuer à l'honnêteté civile, les avertit de ne point se décharger des necessités du corps sur les grans chemins, ni même en quelque lieu que ce soit, autrement que d'une maniere decente, accroupi ou contre un mur. Il paroit que (a) les Juifs n'étoient pas moins scrupuleux sur cet article. Pour les Indiens, ils se courbent si fort en cette occasion, qu'il semble presque qu'ils sont assis. Ils détestent ceux qui font leurs necessités debout, ou dans des lieux exposés à la vue du public, ou en regardant le Soleil.

XXIII. *Des presages qu'ils tirent du croassement des corneilles*, &c.

QUoique les corneilles soient très-communes dans les Indes, les Gentils ne laissent pas de les regarder comme des oiseaux de mauvais augure, sur tout les Banianes, qui composent une Caste particuliere, & s'appliquent uniquement au negoce. Ils n'entreprendroient pour quoi que ce soit au monde, quelque affaire que ce fut, si sortant le matin de chez eux ils trouvoient une corneille sur le pas de leur porte.

C'est ainsi que les anciens regardoient comme un très-facheux presage la corneille qui avoit croassé le matin. (b) Hesiode a deffendu de laisser une maison imparfaite, de peur que la corneille ne vienne s'y asseoir, & croasser.

L'Europe même n'est pas entierement exempte de cette superstition, & je me souviens d'avoir entendu dire en France à nos bonnes gens, que lorsque la corneille, où la choüette se faisoient entendre avant le jour au dessus d'une maison, c'étoit un signe infaillible, qu'il y mourroit quelqu'un. Il faut attribuer cette superstition à l'inclination naturelle, que le peuple remarque en ces oiseaux, qui cherchent particulierement les corps morts, & toute sorte de corruption. Leur chant lugubre & desagreable ajouté à cela, il n'en faut pas davantage pour fortifier l'idée superstitieuse. Quelque personnes prétendent que ces animaux sentent effectivement lorsque les corps commencent à se déranger; & comme ils aiment naturellement la corruption, ils s'approchent toûjours le plus qu'ils peuvent des corps prêts à se dissoudre.

XXIV. *De l'aversion que les Indiens ont pour le rat, que mangent cependant certains d'entre eux.*

LEs Indiens, ainsi que nous l'avons déja dit, s'abstiennent de manger de certains animaux, à cause du respect & de la veneration qu'ils ont pour eux: Mais il en est d'autres aussi, dont ils s'abstiennent parce qu'ils en ont horreur & qu'ils les regardent comme immondes. Ils n'oseroient en manger, soûs peine d'être chassez de leur Caste & d'être reputez pour infames.

Le rat est un des animaux pour lesquels ils ont le plus d'aversion, quoiqu'il se trouve parmi eux des gens qui en mangent publiquement, parce qu'ils ne courent aucun risque du côté de leur Caste, & qu'ils ne sçauroient descendre plus bas. Tel sont les porteurs de Palanquins, que l'on appelle *Boés*.

On sait que cet animal étoit en horreur chez les Juifs, & que dans le chapitre onziéme du (c) Levitique, il leur étoit defendu d'en (d) manger. Cependant il se trouvoit des Juifs qui (e) passoient par dessus cette defence, comme on peut le voir dans le dernier Chapitre d'Esaïe, où ce Prophete menace de la colere de Dieu (f) les Juifs qui mangeoient de la chair de pourceau, ou de souris, & autres semblables abominations. Ils periront tous ensemble, ajoute Dieu, par la bouche du Prophete.

XXV. *Des funerailles des Indiens.*

LEs Indiens n'ont point de regle generale pour les funerailles. Quelques-uns jettent leurs morts dans le Gange: plusieurs les enterrent; d'autres les brûlent.

Ceux qui les enterrent ont soin de porter, pendant un certain nombre de jours, du ris, des fruits, & des fleurs sur leurs tombeaux. Les (g) Paiens de l'antiquité en ont aussi usé de la sorte; & cette coûtume s'étoit même glissée dans l'Eglise pendant les premiers siécles. C'étoit un reste de paganisme, que Saint Augustin reprit dans les Chrétiens de son tems.

Soit qu'ils enterrent les corps, ou qu'ils les brûlent, ils ne manquent jamais de les bien laver auparavant, & ensuite de les frotter l'huile. L'Antiquité a observé religieusement cette coûtume de laver les corps avant que de les enfermer dans les tombeaux, & c'étoit le veritable moien de connoître si le corps enseveli étoit effectivement mort, ou seulement en lethargie; car pour peu qu'il fut encore capable de sentiment, cette eau devoit le faire revenir de son assoupissement, d'autant plus que souvent on le lavoit avec de l'eau toute boüillante. On conserve encore en plusieurs lieux de l'Europe la coûtume de laver les corps avant que de les ensevelir; mais l'on ne se sert pour cela que d'eau tiede, parce que l'on ne les lave que pour les rendre plus nets.

Les Juifs lavoient ordinairement leurs morts, & nous voions qu'ils le pratiquerent ainsi à l'égard de (h) *Tabita*. On retint cette coûtume dans le Christianisme, & (i) Saint Gregoire de Tours parlant de Sainte Pelagie dit, qu'on la lava selon la coûtume, qu'on la mit ensuite dans le cercueil, & que l'on la porta à l'Eglise.

Les Juifs non contens de laver les corps, les embaumoient encore & les frottoient d'aromates, pour les preserver autant qu'ils pouvoient de la corruption, particulierement ceux des Princes. Ainsi Joseph fit embaumer son pere Jacob. Dans la suite on en usa de même à l'égard des Rois d'Israël, & de Juda. Cependant quelques-uns furent privés de cet honneur, comme Joram Roi de Juda, que l'on ensevelit dans le tombeau de ses Ancêtres sans avoit été embaumé, &

(a) Observés sur tout cette expression. *Delebo de familia ejus omnem mingentem ad parietem: his verbis indicans mares, quibus sublatis, & familia tollitur.*

(b) *Hesiod. oper. & dier. l. 2. Neque domum faciens, imperfectam relinquito, ne forté insidens crocitet stridula cornix.*

(c) *Vers. 9.*

(d) Outre la raison qu'on peut tirer pour cette defense de ce que ces animaux se plaisent fort dans l'ordure & vivent de choses sales; on pourroit fort bien alleguer que Dieu avoit defendur aux Juifs d'en manger, à cause qu'ils servoient dans les Mysteres Religieux des Idolatres. Tels étoient le pourceau & quelques autres.

(e) Cela est vrai: mais c'étoient des Juifs Idolatres, qui mangeoient du Rat par un principe de Religion. On emploioit cet animal dans les lustrations

(f) *Isai. c. 66. v. 17. Qui comedebant carnem suillam, & abominationem, & murem, simul consumentur, dicit Dominus.*

(g) Chez les Grecs on offroit sur la fosse du mort du vin & du miel. Chez les Atheniens chaque mort paioit pour tribut à la Pretresse de Minerve deux mesures d'orge & deux de froment; sans parler d'une petite piece d'argent, que le mort tenoit dans sa bouche pour la donner à Charon, lors qu'il faudroit passer le Stix.

(h) *Act. c. 9. Factum est autem in diebus illis, ut infirmata moreretur. Quam cum lavissent, posuerunt eam in cœnaculo.*

(i) *Greg. Tur. de glo. Conf. c. 104. Abluta juxtà morem collocatur in feretre, atque in Ecclesiam deportatur.*

& ſans toutes les autres ceremonies que l'on obſervoit en de pareilles occaſions. Il me ſemble que c'eſt le ſeul ſens que l'on puiſſe donner à cet endroit des Paralipomenes où il eſt dit *(a)* que l'on ne le traita pas à la maniere de ſes Anceſtres. Il falloit faire paſſer les corps par le feu pour les embaumer, & il étoit neceſſaire que les aromates dont on ſe ſervoit pour cela, comme la mirrhe, l'encens, la gomme arabique, l'eau de cedre, & pluſieurs autres choſes deſtinées à cet uſage, fuſſent bouillantes pour mieux penetrer les chairs : de ſorte que frotter les morts avec ces drogues, & leur en mettre dans le corps ſelon la coûtume c'étoit les bruler.

Les Juifs avoient appris des Egiptiens cette maniere d'embaumer les corps, & c'eſt à ces mêmes corps embaumez que l'on a donné le nom de Momies. On en voit dans pluſieurs Cabinets de l'Europe. Une des plus belles eſt celle de Leide. Elle a encore toutes ſes dents : ſa peau eſt noire & aſſez ridée : le corps eſt tout entouré de bandes gommées : les bras, qui ne paroiſſent point, ſont ajuſtés comme ceux d'un enfant au maillot. C'eſt une choſe admirable, de voir que les aromates aient pû conſerver ces corps dans leur entier depuis peut-être près de trois mille ans.

On a quelquefois emploié le miel pour garder les corps, & pour les empêcher de ſe corrompre. Nicephore *(b)* nous apprend que ceux qui accompagnoient S. Epiphane ſe ſervirent de ce moien pour le porter juſques dans l'Ile de Chypre.

Pour revenir aux Indiens, l'on voit encore à leurs enterremens ce que l'on appelle dans l'Ecriture, *tibicines mortuorum.* Ce ſont des hommes qui précedent de quelques pas le corps du deffunt, & *(c)* qui joüent d'une longue trompette, dont le ſon lugubre convient parfaitement bien à cette triſte ceremonie.

Avant que le Mogol ſe fût rendu Maître des Indes, & lorſque les Gentils avoient leurs Princes particuliers, la femme de celui qui étoit mort & que l'on devoit brûler étoit obligée de ſe brûler ſur le même bucher tenant le corps de ſon mari ſur ſes genoux, & le feu conſumoit ainſi *(d)* le mort avec le vivant.

Je dis qu'elle y étoit obligée ; car quoique l'on ne l'y contraignit pas abſolument, & que les Parens du mort n'euſſent pas droit de l'y forcer, elle y étoit aſſez contrainte par la maniere dont il lui falloit paſſer le reſte de ſes jours, ſi elle refuſoit de ſuivre ſon mari. Elle devenoit, pour ainſi dire, l'eſclave des Parens du mort; elle en étoit traitée avec mepris & avec une dureté cent fois plus rude que la mort.

Cependant il lui reſtoit encore un moien d'éviter la mort, & en même temps les mauvais traitemens de ceux de ſa famille : c'étoit de ſe rendre femme publique. Alors les Parens de ſon mari n'avoient plus de droit ſur elle ; les Loix defendant expreſſement de maltraiter ces ſortes de femmes.

Ce ſont ordinairement elles qui vont en troupe chanter & danſer aux mariages, aux rejoüiſſances publiques, & en general où l'on veut les appeller. Pendant que leurs beaux jours durent, elle ſont très-bien reçûes par tout où elles vont, quoique l'on les connoiſſe publiquement pour ce qu'elles ſont : mais elle ſont malheureuſes, quand elles ſe trouvent ſur le retour; & c'eſt un bonheur pour elles, ſi dans cet état les plus jeunes veulent bien s'en ſervir comme de ſervantes, & leur donner la nourriture.

(e) Comme une femme qui ne ſe brûloit pas étoit un deshonneur pour la famille des parens du mort; ils faiſoient tous leurs efforts pour la reſoudre à la mort; & pour cela ils la prenoient dans le plus fort de ſa douleur, dans le temps où elle paroiſſoit le plus touchée de la mort de ſon Epoux. On lui remettoit devant les yeux toutes les belles qualitez du defunt, on exaggeroit l'amour qu'il avoit pour elle. Enfin on ſe ſervoit de tout ce qui pouvoit achever d'attendrir la veuve affligée, & l'on lui faiſoit dire à la fin, qu'elle ne vouloit pas ſurvivre au defunt. Lorſqu'elle avoit donné ſon conſentement devant trois ou quatre perſonnes, il en étoit comme de l'enſeveliſſement dans le Gange, il n'y avoit plus de moien de ſe dédire. Mais en recompenſe on la combloit de loüanges, on s'accompagnoit avec des tambours, & des trompettes, on lui faiſoit des guirlandes de toutes ſortes de fleurs, & les Bramins lui promettoient une felicité éternelle. Tels étoient les artifices pratiqués pour empécher que les femmes refuſaſſent de ſe ſoumettre à cette cruelle coûtume.

On la conduiſoit en ceremonie ſur le bûcher, & dans le temps que l'on y mettoit le feu, les tambours, & les trompettes faiſoient un bruit épouvantable, de peur que l'on n'entendit les cris de cette Victieme funebre.

Les Ammonites en uſoient autrefois ainſi dans le culte de l'Idole Moloc, lors *(f)* qu'après l'avoir renduë toute brûlante, ils mettoient un enfant entre ſes bras, où ils le laiſſoient conſumer au feu. Le bruit que les tambours faiſoient en cette occaſion, pour empécher que l'on n'entendit les gemiſſemens des enfans, fut cauſe que l'on donna à la vallée, dans laquelle ſe faiſoient ces abominables ſacrifices, le nom de *Thophet*, qui ſignifie en Hebreu tambour.

Depuis que le Mahometiſme regne dans une bonne partie des Indes il s'oppoſe fortement à cette déteſtable coûtume. On a même mis un gros tribut ſur les parens ae ceux dont on expoſeroit la femme ſur le bucher : dnſi il ne s'en brûle plus tant.

J'ai tâché de découvrir la ſource de cette cruelle coûtume, mais je n'ai pû rien tirer de fort certain là-deſſus. Les Indiens diſent ſeulement qu'autrefois les femmes empoiſonnoient leurs maris pour le moindre ſujet de mécontentement, & que pour les engager non ſeulement à ne pas avancer leurs jours, mais même à chercher tous les moiens de les prolonger; on avoit attaché une grande ignominie à l'état d'une femme qui oſoit ſurvivre à ſon mari. Ainſi ſe voiant obligées pour leur honneur à mourir avec leurs époux, ou contraintes par la coûtume à paſſer le reſte de leurs jours dans un état miſerable ; quelque parti qu'elles vouluſſent prendre, il étoit de leur interêt de les conſerver. Telle paroiſſoit prendre grand ſoin de ſon mari, qui n'avoit ſoin que d'elle-même; & telle ſembloit verſer un torrent de larmes à cauſe de la mort de ſon époux, qui dans le fond ne pleuroit que la ſienne.

On a preſque la même coûtume en Guinée, où lorſqu'un grand Seigneur eſt mort, non ſeulement on fait mourir toutes les femmes qu'il a le plus aimé, mais

(a) 2. *Paral. c.* 21. *v.* 19. *Mortuuſque eſt in infirmitate peſſimâ, & non fecit ei Populus, ſecundum morem combuſtionis, exequias, ſicut feſerat Majoribus ejus.*

(b) *Niceph. hiſt. l.* 12. *c.* 46. *Epiphanium verò in navi mortuum eſſe intellexi, quem comites ejus melle oblitum, ne quid fortè ingratum corpori accideret, in Cyprum detulerunt.*

(c) Cette coûtume a été pratiquée de même chez les Grecs & chez les Romains Ne pourroit on pas regarder comme ſon équivalent celle de ſonner les cloches pour les morts, qui ſe pratique aujourd'hui dans les Païs Catholiques?

(d) Cette pratique dure encore chez les Indiens Idolatres, mais avec beaucoup plus de moderation qu'autrefois.

(e) On obſervera que l'auteur parle toûjours comme ſi la coûtume étoit generalement abolie : Cependant elle ne l'eſt qu'en quelques endroits.

(f) L'Auteur pouvoit trouver dans l'antiquité un exemple plus propre à être comparé à celui de ces femmes Indiennes. Il y auroit trouvé des femmes qui ſe ſont ſacrifiées de cette méme maniere aux manes de leurs époux. Il auroit trouvé dans Herodote les femmes des Thraces, qui diſputoient à l'envi pour ſe bruler ſur le bucher de leurs époux.

mais encore les ſerviteurs qui lui ont été les plus chers : afin, diſent-ils, de lui tenir compagnie & le ſervir en l'autre monde. Sur ce pied il n'y a nul agrément à être la maîtreſſe d'un Negre de qualité, & je ſuis perſuadé que ſi la Religion nous permettoit une ſemblable coûtume, nos grands Seigneurs trouveroient plus de cruelles qu'ils n'en trouvent ; le celibat ſeroit ſans doute beaucoup plus en vogue & les filles n'aſpireroient pas à l'hymen.

XXV. *De leurs Religieux appellez* Fakirs.

L'On a dit de tout temps, que le Demon a ſes martirs : mais il n'y a point d'endroit en l'Univers, où il en ait plus que dans les Indes. On y voit des *Fakirs*, qui proprement ſont les Religieux du païs, pratiquer des choſes, qui paſſent tout ce que nous liſons de la vie mortifiée, & des pénitences des anciens Peres du deſert.

Pluſieurs *Faquirs* font vœu de reſter toute la vie dans une même poſture, & y reſtent en effet. Les uns ne ſe couchent jamais, ou demeurent appuyés par deſſous les aiſſelles ſur une corde, ou ſur un bâton. Les autres tiennent toûjours les bras elevés. Il y en a qui cherchent à ſe mortifier par des pratiques beaucoup plus cruelles. Ils ſe déchirent le corps à coups de fouet, à coups de couteau. Ils ſe regardent comme n'étant plus de ce monde ; & comme ils s'imaginent d'être au-deſſus de toutes les paſſions, & dans un état d'innocence, pluſieurs d'entr'eux ſe promenent ou ſe montrent publiquement nuds, juſqu'à negliger de cacher ce que la bienſeance ne peut ſouffrir découvert.

Ces Faquirs ne ſont pas les ſeuls qui aient prétendu être à l'abri des paſſions & de tous les mouvemens que peut inſpirer la nudité. Nous avons eu les Adamites, qui étoient ſortis de la ſecte des Carpocratiens & des Gnoſtiques. Ils s'aſſembloient nuds, au rapport de (*a*) ſaint Auguſtin, & dans cet état ils écoutoient les lectures qu'on leur faiſoit, prioient, & celebroient les Sacremens. On a fait parler Saint Epiphane un peu trop fortement, au ſujet de ces heretiques, & on s'eſt ſervi de ſon authorité pour (*b*) prouver qu'ils commettoient dans leurs aſſemblées toutes ſortes d'infamies, & qu'ils rejettoient entierement la priere. Cependant nous venons de voir que Saint Auguſtin dit poſitivement qu'ils prioient, & Saint Epiphane même (*c*) dit dans un endroit, qu'ils ſuivoient les regles des Moines, c'eſt-à-dire la continence, & qu'ils condamnoient même le mariage. Ainſi il n'y a pas d'apparence qu'ils vouluſſent d'abord commettre publiquement tous les crimes que l'on leur impute ; mais quelques-uns pretendent que dans la ſuite ils ſe relacherent, & que cette nudité, qu'ils regarderent dans le commencement comme un moien ſur de rentrer dans l'état d'innocence, & de ſe conformer à Adam avant ſa chûte, les fit tomber quelque tems après dans les derniers deſordres, ce qui paroît aſſez probable.

Le commun peuple eſt extrémement perſuadé de la vertu & de l'innocence des *Fakirs*, mais il faut pour cela qu'ils lui paroiſſent être entierement détachés de tout ce qui eſt capable de flatter les ſens, & ne plus prendre part aux choſes de ce monde. La plûpart ſoûtiennent ce perſonnage, & jouent parfaitement leur rôle dans le public, mais on les accuſe de commettre en-

(*a*) *S. Aug. de Hereſ. c.* 31. *Nudi itaque mares feminæque conveniunt, nudi lectiones audiunt, nudi orant, nudi celebrant Sacramenta.*

(*b*) *V. Diction. Cri. de Baile.*

(*c*) *S. Epiph. T.* 1. *l.* 2. *Monachorum continentiam ac instituta ſectantur, nuptiaſque condemnant.*

tr'eux dans le particulier des crimes énormes. Peut-être auſſi en dit-on trop.

Nous liſons dans le 3. Livre des Rois la maniere étrange dont les Prêtres de Baal honoroient leur Dieu, comment ils l'invoquoient, & tachoient d'en obtenir quelque grace en ſe donnant des coups de coûteaux, & de lancettes. (*a*) L'Ecriture nous aprend encore que pour faire deſcendre le feu du Ciel ſur leurs Sacrifices, ils ſe mirent le corps tout en ſang. Les auſterités des *Fakirs* peuvent leur être (*b*) comparées. Il y en a même qui font pis. Ils font vœu de parcourir un certain nombre de lieuës en ſe roulant indifferemment ſur tout ce qui ſe preſente en leur chemin, ſoit pierres, ſoit épines : de ſorte qu'ils ſe déchirent entierement le corps, & cette maniere de ſe mortifier eſt aſſez ordinaire chez eux.

Les Indiens ont une autre eſpece de *Fakirs*, qui moins auſteres, ou pour mieux dire moins extravagans, s'aſſemblent en troupe, & vont de village en village prédire l'abondance, ou menacer de la ſterilité, ſelon que l'on les y reçoit bien ou mal. Ils ſe mélent auſſi de dire la bonne avanture, de promettre des enfans à ceux qui n'en ont point, & des maris à celles qui ſe laſſent de l'état de fille : mais ce ſont de grands fripons, & il eſt dangereux de ſe trouver avec eux en des endroits écartés, à moins que l'on ne ſoit en état de ſe defendre : cependant ils ſont en veneration chez les Indiens Idolatres. Les Maures ont auſſi des Faquirs, qui ne valent pas mieux que les autres. Ce ſeroit un crime capital d'en battre un.

Nous pourrions comparer en quelque façon la maniere dont les Fakirs debitent leurs viſions fanatiques & leurs pretendues predictions à celle des Prophetes des anciens Juifs, que la Sainte Ecriture appelle, *Filii Prophetarum, grex, vel chorus Prophetarum.* Tels étoient ceux que Saul trouva, & au milieu deſquels il prophetiſa. L'Ecriture dit (*c*), qu'ils avoient des tambours & des trompettes, & que c'étoit au ſon de ces inſtrumens, qu'ils débitoient leurs Propheties.

Elle nous rapporte auſſi, que quand Joſaphat, Joram, & le Roi d'Edom furent aſſemblez contre Meſa Roi de Moab, le manque d'eau ayant reduit leur armée à la derniere extremité ; Joſaphat fit venir Eliſée pour obtenir par ſes prieres le ſecours du ciel, & que ce Prophete, avant que de conſulter Dieu (*d*), demanda un Chantre.

(*e*) Ne pourroit on pas dire, pour juſtifier cette maniere extraordinaire de conſulter Dieu, & lui donner une explication naturelle, que nôtre eſprit eſt plus

(*a*) 3 *Reg. c.* 18. *v.* 28. *Clamabant ergo voce magnâ, & incidebant ſe juxtà ritum ſuum cultris & lanceolis : donec perfunderentur ſanguine.*

(*b*) S'il y a quelque choſe dans l'antiquité qui puiſſe à juſte tître être comparé aux peines que les Faquirs Indiens s'impoſent par un principe de Religion, c'eſt la caſtration volontaire des Prêtres d'Atys & de Cybele à l'honneur de ces Divinités ; les devouemens de ſoymême à la mort ; la vie dure de quelques ſectes de philoſophes, & ſur tout des anciens Gymnoſophiſtes ; auxquels ces Faquirs reſſemblent beaucoup ; l'aſperſion que les Prêtres de Bellone faiſoient à cette Deeſſe du ſang qu'ils ſe tiroient de leur corps ; les devotes flagellations que l'on faiſoit ſoufrir à quelques jeunes hommes à Lacedemone &c. Mais nous trouvons plus que tout cela parmi les Modernes ; & ſans parler des Capucins, & des Religieux de la Trape, Ste. Roſe ſera toûjours un exemple admirable des ſuplices auxquels certains devots deſtinent leur corps.

(*c*) 1 *Reg. c.* 10. *v.* 5. *Et ante eos pſalterium & tympanum, & tibiam, & citharam.*

(*d*) 4 *Reg. c.* 3. *v.* 15. *Nunc autem adducite mihi Pſaltem, cumque caneret Pſaltes, facta eſt ſuper eum manus Domini, & dixit.*

(*e*) On ne peut rien dire de certain là deſſus, ni qui ſoit capable de ſatisfaire. Il paroît extraordinaire ſans doute que l'eſprit de Dieu ſoit deſcendu ſur les Prophetes au ſon de la Muſique, Ne pourroit on pas dire que les Aſſemblées de Prophetes

plus propre à recevoir les ordres du Ciel, & plus attentif à sa voix, quand il a, pour ainsi dire, moins de correspondance avec le corps; ou quand le corps est moins en état de lui representer des choses capables de le distraire. Tout ce qui pouvoit mettre les sens dans une certaine inaction generale: Tout ce qui les empéchoit d'être touchez des objets qui les environnoient rendoit les Prophetes plus propres à être remplis de l'esprit de Dieu, & rien ne pouvoit mieux produire cet effet, que les voix, les instrumens, & generalement toute la musique, qui par ses sons tient en quelque maniere les sens en exstase. (*a*)

C'est ainsi que les Fakirs Indiens, dont nous parlons en cet Article, se servent des tambours, des trompettes, & de la Musique pour s'animer & pour debiter dans une exstase volontaire ou artificielle leurs pretenduës Propheties. On en voit toûjours quelqu'un d'entr'eux qui entre en fureur, & repond par des mouvemens violens de son corps à la cadence precipitée & dereglée de ces instrumens. Lorsqu'ils se sont mis hors d'haleine, ils prononcent certaines sentences, que les Gentils prennent pour des oracles & pour des predictions.

On étoit si accoûtumé chez les Juifs, à voir les Prophetes sortir, pour ainsi dire, hors d'eux mêmes, lorsqu'ils alloient prononcer leurs Propheties, que l'on donnoit ordinairement aux furieux (*b*) le nom de Prophetes, & que lorsqu'ils entroient en fureur, l'on disoit d'eux qu'ils prophetisoient. C'est l'expression dont l'Ecriture se sert à l'égard de Saül: car

phetes, telle qu'étoit celle où le Roi Saul se trouva n'étoient pas composées de veritables prophetes, mais de gens qui chantoient des Hymnes & louoient Dieu au son des instrumens de Musique, & que c'est là ce que l'Ecriture appelle *prophetiser*.

Si d'ailleurs l'on entend par ce terme un mouvement interieur qui dispose le fidelle à s'attacher plus particulierement à Dieu, à s'entretenir avec lui par une forte meditation & à devenir capable par ce moien de recevoir le don d'inspiration, il est certain que la musique est capable de disposer à tout cela lorsqu'elle accompagne le chant des hymnes. La question est de décider sur les qualités que doit avoir cette Musique, afin qu'elle soit legitime, juste & appliquable à la veritable inspiration. Car il est très sûr que la Musique a fait sur les Prêtres & les Prophetes des anciens Paiens le méme efet que sur ceux des anciens Juifs. C'est là cette difference que nous ignorons aujourd'hui. Nous ne concevons pas mieux la relation qu'il peut y avoir eu entre la musique & les intercessions d'Elisée. Avoit il besoin de la musique pour s'animer à la priere? Lui falloit il le secours du chant & des instrumens pour tenir ses sens en exstase & se fixer à Dieu seul? ou plutôt n'étoit ce pas une Ceremonie pratiquée pour fixer l'attention des auditeurs, & n'étoit il pas necessaire d'agir ainsi en cette occasion en presence d'un Roi d'Israël idolatre & superstitieux accoutumé, à cette pratique dans le culte de ses Dieux, & qui peut être auroit méprisé les prieres d'Elisée, s'il ne les eut vues accompagnées des mêmes ceremonies qu'il pratiquoit dans sa Religion? Ce sont des conjectures: mais quoiqu'il en soit, Dieu s'est accommodé très souvent aux prejugés que les pratiques superstitieuses inspirent par leur éclat.

(*a*) Quoi que la musique n'agisse immédiatement que sur l'ouïe, cela n'empêche pas qu'elle n'ait relation avec les autres sens, par cette même relation que tous les sens ont entr'eux. L'experience nous montre tous les jours, que lorsqu'un sens est fortement touché, les autres semblent ne plus faire leurs fonctions. C'est ainsi que quand nous ressentons quelque vive douleur, aucun objet n'agit distinctement sur nos yeux, nos oreilles ne reçoivent que des sons confus. Il en est de même des autres sens.

(*b*) Il est vrai que le Paganisme a appellé fureur l'entousiasme de ses Prophetes. Les Poëtes Greqs & Latins expriment par le mot de fureur l'entousiasme & l'inspiration: mais sans nous étendre en citations, nous renvoions à la *Sibylle* de *Virgile* au Livre 6. de son *Eneide*. Cependant on défie l'Auteur de cette Dissertation de prouver que ni l'Ecriture, ni les Poëtes Païens aient appellé les furieux *Prophetes*. L'Ecriture dit de Saül saisi de l'esprit malin, qu'il s'agitoit comme un Prophete, mais non pas qu'il prophetisoit. Ce seroit abuser étrangement de la signification du mot *prophete* que de l'appliquer sans restriction à des gens qui seroient devenus fols, & nous ne croions pas qu'on put trouver d'exemple d'une metaphore plus forcée que celle-là.

pour marquer qu'il devenoit furieux, & qu'il tourmentoit son corps par des postures violentes; elle dit qu'il prophetisoit. (*a*)

Soit que ce que nous lisons dans les Poëtes & dans Lactance à l'occasion des Sibylles soit veritable, ou seulement une histoire supposée, comme de très-habiles gens le pretendent; il est toûjours sûr que les anciens s'imaginoient, que pour être rempli de l'esprit d'un Dieu, il faloit devenir furieux, avoir les cheveux herissez, les membres tremblans, mal articuler ses paroles. C'est du moins ainsi que le peuple le croioit; ce qui ne doit pas paroître fort surprenant. Des gens qui vivent sans principes & sans le secours d'aucune autre lumiere que celle que leur peut fournir leur esprit & leur imagination que rien ne regle, cherchent toûjours ce qui leur paroît le plus extraordinaire, & se forment une haute idée de tout ce qu'ils ne comprennent pas. Il semble même qu'il y ait pour eux une espece de plaisir attaché à ce qui leur inspire de la fraieur: en cela semblables aux enfans, qui aiment à entendre conter des histoires lugubres ou merveilleuses, qui se plaisent à écouter des recits touchant les lutins & les sorciers, quoique cela leur fasse peur.

Le peuple donnoit autrefois avidement dans les contes de ses Prêtres, & faisoit grand cas des prédictions de ses devins; mais il y avoit alors, comme aujourd'hui, des gens sensés qui n'y donnoient point & qui même avoient le courage de s'en moquer publiquement. Par exemple le Poëte Ennius parlant des devins & des prétendus Prophetes de son tems, les traite fort cavalierement. Il les appelle (*b*) superstitieux, impudens, foux, & gueux: il dit qu'ils ne sçavent pas se conduire eux mêmes, & qu'ils veulent se mêler de montrer le chemin aux autres; & que lorsqu'ils promettent de grandes richesses, ils demandent en aumône un denier.

XXVII. *Des Enchantemens des Indiens.*

L'Exode nous aprend que Pharaon avoit à sa Cour des Enchanteurs qui par leur art sçûrent contrefaire les miracles que Moïse fit à la vuë de ce Prince. Le temps de ces grands prodiges est passé. L'on ne doit plus s'attendre à trouver rien de semblable aux miracles de Moïse: mais quand bien même on verroit encore aujourd'hui de pareils miracles, nous croions que le meilleur parti seroit de les taire. Ces sortes d'histoires sont fort suspectes, sur tout lorsqu'elles viennent de loin & n'ont pas les caracteres qui doivent accompagner les miracles (*c*). Cependant comme j'ai resolu de marquer jusqu'aux moindres choses en quoi je pourrois remarquer que les Indiens convenoient avec les Anciens; je crois que l'on voudra bien que je parle un moment de leurs enchanteurs.

Leurs enchantemens, au moins ceux qui sont venus

(*a*) 1 *Reg. c.* 18. *v.* 10. *Post diem autem alteram, invasit spiritus Dei malus Saül, & prophetabat in medio domus suæ.* Voiés les deux Notes précedentes.

(*b*) *Superstitiosi vates, impudentesque Harioli,*
Aut inertes, aut insani, quibus egestas imperat,
Qui sibi semitam non sapiunt, aliis monstrant viam,
Quibus divitias pollicentur, ab his drachmas ipsi petunt.

(*c*) On voudra peut être excepter de cette regle les miracles qui se font regulierement toutes les années: par exemple la liquefaction du sang de S. Janvier à Naples, &c. & les miracles perpetuels, comme la chandelle d'Arras, qui brule à l'honneur de Notre Dame depuis plus de 800. ans, sans aucune diminution, la sainte ampoule de Reims, qui est toûjours également pleine, la perruque du Crucifix de Cologne, dont les cheveux ne diminuent jamais, bien que les devots lui en enlevent sans cesse.

à ma connoiſſance, ne s'étendent par fort loin, & ne conſiſtent qu'à prendre des couleuvres, & à les faire danſer au ſon d'une flûte. Ils ont ordinairement de pluſieurs ſortes de couleuvres, qu'ils gardent dans des paniers. Ils les portent de maiſon en maiſon & les font danſer, lorſque l'on leur donne quelque choſe.

Quand on a de ces animaux dans les jardins, ou dans les maiſons, (*a*) on s'adreſſe aux Indiens pour les en faire ſortir. Ils trouvent moien de les faire venir à leurs piés au ſon de la flûte, & en chantant quelques chanſons : enſuite ils les prennent à pleines mains ſans en recevoir aucun mal: mais ils ſe donnent bien garde de les tuer, & lors qu'ils les ont tirés de l'endroit où ils étoient, ils les conduiſent à la campagne, ou les gardent avec eux, pour les faire danſer dans l'occaſion.

Il arriva là où j'étois, qu'un Indien fit paroître une couleuvre qui étoit cachée dans le corps de Garde, & qu'un ſoldat la tua. Cela jetta le prétendu enchanteur dans une étrange conſternation. Il la prit, l'alla enterrer avec beaucoup de veneration & de ceremonie. Il mit dans le trou où il l'enterra un peu de ris & de lait, comme pour expier l'injure qui avoit été faite à la race des couleuvres.

Autrefois les Egyptiens, les Pheniciens, les Grecs, & les Romains ont adoré le (*b*) ſerpent. La figure de cet animal étoit dans les monnoyes & dans les peintures un hieroglyphe de la ſanté & de la bonne fortune. Lors qu'il tenoit ſa queue dans ſa gueule, il marquoit l'éternité, parce qu'un cercle n'a point de fin; & le monde, parce que par une loy generale les hommes ſont obligez de retourner d'où ils ſont ſortis. Peut-être que pour obliger les Juifs à avoir recours à Dieu, & à attendre de lui la ſanté & la gueriſon, dont ils avoient beſoin, Moïſe leur éleva le ſerpent d'airain, qui, comme ils avoient pû le voir en Egypte, étoit l'hieroglyphe de l'une & de l'autre.

Il feroit aſſez difficile de rendre raiſon de cette veneration preſque univerſelle, que les peuples ont euë pour les ſerpens, qui d'ailleurs ſont des animaux hideux, & nuiſibles. C'eſt à cauſe de cela que les Negres de Guinée font encore des Sacrifices au Diable, afin de n'en recevoir aucun mal, & pour chercher au contraire à l'adoucir par leurs ſoumiſſions & par leurs reſpects. Peut-être auſſi que cette adoration eſt une ſuite de l'hiſtoire d'Eve & du ſerpent, que Moïſe fait parler dans la Geneſe ; & dont les autres nations ont eu connoiſſance. De quelque maniere, & dans quelque vue que ce culte ait été établi, il a toûjours été très general ; n'y aiant preſque point de nation chez laquelle il n'ait été en uſage.

Pluſieurs perſonnes m'ont rapporté des choſes étonnantes de ces enchanteurs Indiens : mais ſur un pareil article je ne crois gueres que ce j'ai vû ; ainſi je n'ai pas jugé à propos de m'étendre plus long tems ſur ces prodiges. J'ajouterai ſeulement qu'il me paroît vraiſemblable que ces ſortes de gens ont été autrefois les premiers & les ſeuls enchanteurs ; & que l'incommodité que l'on ſouffroit des ſerpens, ou des autres animaux, donna l'occaſion & l'envie de chercher les moiens de s'en delivrer. Il ſe trouve même que l'Egypte, qui étoit le païs le plus abondant en reptiles, étoit auſſi le plus renommé pour ces ſortes de pratiques.

Que cela ſe ſoit fait avec le ſecours du Demon, ou par de ſimples ſecrets de la nature; c'eſt une queſtion dans laquelle je n'entre pas ; car quelque parti que je vouluſſe embraſſer, je trouverois un grand nombre d'oppoſans.

Je me contenterai de remarquer, que le nom d'*Incantador*, & (*a*) celui d'*Epodos*, qui tous deux ſignifient la même choſe, & que les anciens ont donné à ceux qui faiſoient des prodiges extraordinaires, juſtifient aſſez cette conjecture ſur les premiers enchanteurs. L'un & l'autre ſignifient un homme qui chante ſur quelque choſe, ou à cauſe de quelque choſe, comme le font ces Indiens, lorſqu'ils veulent charmer les couleuvres, ou les faire danſer.

Les Juifs, qui reſtérent long-temps chez les Egyptiens, tirerent d'eux ces preſtiges dont il eſt ſouvent parlé dans l'Ecriture : mais ſuppoſons qu'ils ne s'en ſerviſſent pas, il eſt du moins ſûr qu'ils les connoiſſoient, & qu'ils ſçavoient la maniere dont les autres Nations les pratiquoient; car (*b*) David compare la fureur des méchans à celle d'un ſerpent, ou d'un aſpic, qui ne prête point l'oreille à la voix de l'enchanteur.

Il eſt ſûr encore, que de tout temps on a parlé du pouvoir de quelques perſonnes ſur les reptiles, & que l'on a dit qu'il ſe trouvoit des gens qui attiroient, ou faiſoient mourir les ſerpens par leurs chants. Virgile parlant des vertus de la Poëſie, qui étoit le language ordinaire des devins & des enchanteurs, (d'où vient qu'on donnoit indifferemment aux uns & aux autres le nom de *Vates*) dit qu'elle (*c*) a le pouvoir de faire deſcendre la Lune en terre, que Circé en chantant certains vers changea les compagnons d'Uliſſe en pourceaux, & que par le même moien on faiſoit mourir les couleuvres dans les prez. (*d*) Ovide dans ſes Amours en parle dans les mêmes termes. Silius rapporte encore la même choſe en parlant des Marmarides, peuples d'Afrique dont il admire la puiſſance, diſant (*e*) qu'ils trouvoient par leur chant le moien de rendre les ſerpens dociles. Enfin tous les anciens ont convenu, qu'il y a eu des

(*a*) Ils s'attribuent auſſi le pouvoir de charmer les Tigres & les *Alligadores* ou Crocodiles, & de les empecher de nuire. Cependant malgré les charmes ces animaux devorent quelquefois les gens, même dans les eaux ſacrées du Gange. M. *Fryer* en rapporte un exemple dans ſes Voiages, & ajoute en même tems, que les Bramins juſtifierent cet accident en diſant que la perſonne devorée n'avoit pû expier ſes pechés d'une autre maniere. La verité eſt que ces animaux ne touchent point aux gens quand ils ont mangé tout leur ſaoul. A l'égard des ſerpens, il ſe peut fort bien qu'ils ſe plaiſent aux ſons de la Muſique & que ce ſoit le fin du métier des Bramins. Le Sieur *Baldeus* auteur de la Deſcription de *Coromandel* en Hollandois parle auſſi comme témoin oculaire de ces enchantemens de ſerpens. Il ajoute que quand ces Indiens font jurer quelqu'un, ils l'obligent à mettre la main dans un pot où il y a un ſerpent. S'il n'en reçoit aucune atteinte, on tient que ſon ferment eſt veritable. S'il eſt piqué, c'eſt un parjure. N'oublions pas que chez les Anciens les Pſilles & les Theſſaliens &c. pretendoient avoir auſſi le pouvoir de conjurer les ſerpens & de les manier impunément.

(*b*) Æſculape étoit adoré ſous cette forme à Epidame. Il la conſerva lorſqu'il partit de cette Ville pour Rome. Ceux de la Meſopotamie adoroient autrefois les ſerpens, ſans doute afin qu'ils ne leur nuiſiſſent pas. Mais en recompenſe les ſerpens n'avoient aucune courtoiſie pour les étrangers qui venoient s'établir dans le Païs. Les génies étoient adorés ſous la forme de ſerpens. Nous attribuons encore à ces anciens pratiques les Taliſmans faits en ſerpens.

(*a*) *Epodos ab Eido canto.*

(*b*) *Pſal.* 57. *v.* 5. 6. *Furor illis ſecundùm ſimilitudinem ſerpentis ; ſicut aſpidis ſurdæ , & obturantis aures ſuas , quæ non exaudiet vocem incantantium , & venefici incantantis ſapienter.*

(*c*) *Virg. Egl.* 8.

Carmina vel cœlo poſſunt deducere Lunam,
Carminibus Circe ſocios mutavit Ulyſſis,
Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.

(*d*) Il exprime cette maniére de prendre les ſerpens, par ces parolles. *Rumpere vocibus angues.*

(*e*) *Silius. l.* 3.

Ad quorum cantus ſerpens oblita veneni,
Ad quorum cantus, mites jacuere Ceraſtæ.

des gens qui par certains vers ou par certaines paroles ont fait des choses étonnantes. Il y en avoit même, selon (a) Ovide, qui avoient la puissance de faire perir les moissons, de tarir les fontaines, & de faire tomber les fruits, & cela en prononçant seulement quelques vers, ou en chantant quelques chansons.

XXVIII. *Des Bramins.*

COmme nous avons parlé des anciens Bracmanes; nous nous croions obligés de dire quelque chose de plus particulier à leur sujet, & de parler des Successeurs de ces fameux Indiens, qui ont tant fait de bruit dans l'antiquité, & que l'on alloit entendre avec autant d'empressement pour le moins, que la Reine de Saba en eut autrefois pour écouter la sagesse de Salomon.

(b) S. Jerome écrivant à Paulin & lui parlant des sçavans hommes, qui, dans l'envie de s'instruire, avoient parcouru plusieurs païs, & passé jusqu'aux extremitez de la terre, pour chercher d'habiles gens & profiter de leurs lumieres, dit que le fameux Apollonius traversa le païs des Scithes, & des Massagetes, passa le celebre Fleuve Phison, qui est le Gange, & arriva enfin chez les Bracmanes. C'est là que le docte Hiarchas assis sur un Thrône d'or enseignoit à quelques disciples choisis les secrets de la nature, le mouvement des Astres, & le cours des années.

A l'égard du thrône d'or, l'on nous permettra de remarquer encore une fois, qu'il est étonnant que S. Jerôme nous ait si fort vanté la quantité d'or, qui se trouve aux environs du Gange, & vers la côte de Coromandel; que Quinte Curce nous en ait dit encore davantage sur les terres qu'arrose le Fleuve Indus; & que cependant il y en ait si peu presentement, en comparaison de tout ce qu'ils nous en ont rapporté: la plus grande richesse des Indes, (à prendre depuis le Gange jusqu'au sein Persique) étant les mines de diamans du Royaume de Golconde. L'argent y est apporté des étrangers, & presque tout l'or qu'on y voit, vient de l'Ile de Sumatra, ou même de la Chine, du Japon &c.

Reprenons les choses d'un peu plus haut par rapport à Apollonius. Nous remarquerons avec quelques Autheurs, qu'après avoir passé le Fleuve Indus il entra dans le païs où regnoit autrefois le celebre Porus, qui eut pour son vainqueur Alexandre, & qu'il fut à la Ville capitale appellée Taxilis, que quelques-uns ont pris, mais sans aucun fondement, pour Cambaïe ville du Guzarate. Ce Royaume étoit pour lors gouverné par Pharâates, Prince très-doux, & très-aimé de ses sujets: aussi se reposoit il entierement sur l'amour & sur la fidelité de son peuple, n'aiant jamais de gardes autour de lui. Il évitoit le faste & la grandeur que l'on fait dépendre de ces corteges magnifiques & nombreux, & sa Cour, quoique très propre, n'avoit cependant rien que de fort simple. On voioit briller proche de sa maison un Temple dedié au Soleil, & c'étoit ce superbe édifice qui attiroit les premiers regards de tous ceux qui passoient. Tout y étoit dans l'ordre. Un étranger n'y prenoit point le palais du Roi pour la maison d'un Dieu, ni un Temple pour la demeure d'un homme, parce que le Temple avoit toute la magnificence qui convient à la demeure d'un Dieu, & le palais toute la simplicité qui convient à celle d'un mortel.

Apollonius, après avoir resté quelques jours à la Cour du Roi Pharâates, alla vers le Fleuve Hyspasis, proche duquel il trouvâ un monument elevé par Alexandre. On y lisoit ces mots en Grec.

MONUMENT
CONSACRE'
A MON PERE
HAMMON,
A MON FRERE
HERCULE,
A MINERVE,
A JUPITER
OLYMPIEN:
AUX CABIRES DE
SAMOTHRACE,
AU SOLEIL INDIEN:
A APOLLON
DE DELPHES.

Il passa ce Fleuve, & après une mârche de quatre jours, il arriva enfin à la ville des sages, où presidoit le célébre Hiarchas, dont nous avons déja parlé. Il s'y entretint avec les Bramins, sur la metempsycose, & ensuite sur la génération du monde. Ces sçavans Indiens admettoient cinq élemens, dont ils disoient que tout étoit fait. Le premier élement étoit selon eux une espece de matiere ètherée, mais très deliée, & très subtile. C'étoit de cela qu'ils prétendoient qu'étoient faits ce qu'ils appelloient les Dieux & les génies celéstes. Cette Doctrine s'accorde assés avec la Theologie des Lettrés Chinois, s'il est vrai, comme plusieurs personnes le prétendent, que dans le fond ils soient Athées, & qu'ils tiennent qu'après la mort l'ame se resout en une matiére étherée. En un mot ce seroit proprement la Philosophie du célebre *Phoë*, dont nous avons parlé dans l'article de la metempsycose. Pour ce qui est des quatre autres élemens, ils admettoient le feu, l'air, l'eau & la terre, & croioient que toutes les creatures corruptibles étoient composées de leur mélange.

Je ne m'arreterai point ici à faire des reflexions vagues sur l'étimologie du Nom des Bracmanes, aujourd'hui appellés Bramins. Quelques-uns ont voulu les faire descendre d'Abraham, de sorte que selon eux, Bramins, seroit comme qui diroit Abrahamites. Je ne dirai rien non plus des trois Mages qui vinrent d'Orient en Judée, pour y adorer Jesus-Christ, & que quelques autres (a) pretendent avoir été des Bracmanes. Toutes ces conjectures ne sont fondées que sur des rapports de mots, ou sur quelque ressemblance dans les manieres, & ne contentent point l'esprit. Lorsque l'on veut raisonner juste, & ne tirer que de bonnes consequences, il faut avoir de bons principes, & des preuves plus solides: ainsi sans vouloir examiner d'où sont descendus les Bramins & quelle est leur origine, je me contenterai de comparer ce qu'ils furent autrefois avec ce qu'ils sont aujourd'hui; au moins, autant que je le puis connoître.

(b) Les Bramins d'à present ont conservé d'assez beaux

(a) *Carmine læsa Ceres sterilem vanescit in herbam,*
Deficiunt læsi carmine fontis aquæ,
Illicibus glandes, cantataque vitibus uva
Decidit, & nullo poma movente fluunt.

(b) Pourquoi citer S. Jerome à cette occasion? il valloit mieux citer Philostrate, qui a écrit la vie d'*Apollonius* de *Tyane* dont il est ici question.

(a) *Jo. Jac. Boissard.*

(b) Pour bien sentir cette conformité, voions ce qu'on a écrit chez les anciens touchant les *Bracmanes*. Ils faisoient, dit-on, profession de suivre les dogmes & les enseignemens de Pithagore. Ils s'adonnoient beaucoup à la magie Ils couchoient à terre & ne se nourrissoient que d'herbes. Ils adoroient le Soleil & conservoient avec grand soin le feu, qui étoit fait par l'ardeur des raions de cet astre. Ils faisoient mille prieres & observoient mille ceremonies pour se le rendre favorable Ils se lavoient dans de l'eau claire &c. Il n'y a que peu ou point de difference

beaux restes des connoissances des anciens Bracmanes. Ils sont habiles dans la science des nombres, & calculent les Eclipses du Soleil & de la Lune avec autant de justesse que nos meilleurs Mathematiciens d'Europe. Ils font les regles les plus fortes de l'Arithmetique sans plume, sans crajon, & avec une facilité merveilleuse. Ils ont outre cela quantité de livres de morale, & quelques autres qui sont remplis des histoires fabuleuses de leurs Dieux. C'est là toute leur étude; car pour ce qui régarde la Chronologie, ils y sont les plus ignorans de tous les hommes. Un siecle est pour eux une antiquité si reculée, qu'il leur est impossible d'y fouiller: tous les livres qui parlent des temps qui les ont précedez n'étant qu'un melange de contes de leurs Divinitez, & de leurs anciens Rois, dans lesquels ils n'ont aucune époque fixe. Pour mieux dire, les Bramins sont aujourd'hui ce que furent autrefois les premiers Savans de chaque Nation, qui par un malheur pour la science historique negligerent l'étude des temps, sans s'embarasser de toutes les peines qu'une pareille negligence causeroit à leurs descendans.

Les Caldéens s'appliquerent uniquement à étudier le cours des Astres, & à interpréter les songes. Le debordement du Nil donna lieu à la Geometrie chez les Egiptiens. Les Assiriens & les Perses chercherent les moiens de connoître la nature, & de penétrer dans ses secrets. Les Grecs, dans leurs commencemens écrivirent peu, ou n'écrivirent que conformement à leur inclination. Ils ne parlerent presque que des intrigues amoureuses de leurs Divinitez; comme pour s'exciter par là à les imiter dans leurs plaisirs. Excepté quelques livres de morale, ou quelques conseils pour une vie honête & tranquile, tels que les a donné Hesiode, qui même dans la plus grande partie de ses ouvrages a traité de la generation des Dieux, & par consequent d'un amas confus de toutes sortes de fables, il ne nous reste rien de remarquable de ces premiers tems, & c'est ce que l'on a de meilleur & de plus certain, sur les origines de la Grece: encore ce peu là n'est il fondé que sur des conjectures, qui ont pû être appuyées de quelques anciens monumens. Lors qu'après plusieurs siecles écoulez les hommes ont voulu s'appliquer serieusement à l'histoire; ils ont été obligez ou d'obmettre bien des choses, ou d'inventer & de tirer, pour ainsi dire, une chronologie de leur propre fond; y aiant sur les premiers âges du monde presque autant de sentimens qu'il y a d'historiens. Ainsi les siecles futurs courroient le même risque à l'égard de nôtre temps, si toutes les autres nations étoient aussi negligentes là-dessus, que le sont les Indiens. La principale, & pour mieux dire, l'unique école des Bramins est à *Benares*, ville située sur le Gange.

J'ai dit que les Indiens donnent beaucoup dans les Talismans & dans les proprietez secretes des corps celestes, des figures, & des nombres. C'est chez les Bramins, qui passent encore pour très habiles & très experimentez, que se conservent ces prétendus mysteres. Le commun peuple n'y a point de part. On dit que les Bracmanes ont été autrefois très-versez dans les sciences cachées, & en effet tous ceux qui s'appliquoient à l'étude de ces sciences obscures & que l'on peut appeller enigmatiques, passoient dans les Indes pour y profiter des lumieres des Bracmanes, & pour y trouver les secrets de la magie naturelle dans toute leur pureté & dans toute leur étenduë. Tels sont, par exemple, les combinaisons de certains nombres, ou de certaines lettres, & quelques figures bizares, par lesquelles ils croioient pouvoir découvrir l'avenir.

On prétend que la Cabale a tiré une bonne partie de ses réveries de la Philosophie de *Phoë* dont nous avons parlé dans l'article de la Metempsycose. On découvre aussi dans cet amas confus de Rabbinisme & de Magie quelque chose d'aprochant de la doctrine des Lettrez Chinois touchant le Ciel, & cette matiere ètherée, dans laquelle *Phoë* disoit que les ames se resolvoient après être separées des corps. Si ce Philosophe Indien a crû que nos ames se dissipent dans les airs, dont même, selon lui, elle font une partie; les Cabalistes n'ont pas des idées moins étranges sur la matiere dont le Ciel est formé. Ils croient cette matiere animée, & pretendent que la Reine du Ciel, *Regina Cœli*, dont parle de Prophete Jeremie dans son quarante quatriéme chapitre, est l'ame de ce Ciel materiel qui paroît à nos yeux. On croit encore que la Cabale à tiré plusieurs choses de la Philosophie de Platon, qui n'est (*a*) qu'une suite de celle de *Phoë*.

S'il falloit juger de la prétendue Magie & de la science occulte de tous les Indiens par celle d'un vieux Bramin, que j'ai vû à Pondichery; je n'en aurois pas une fort grande opinion. Ce bon homme, qui passoit pour un des plus sçavans & en même tems pour un des plus à craindre du Païs, à cause de tout le mal qu'on disoit qu'il pouvoit faire par le moien de son art, vint plusieurs fois chez moi. Il me promit de me faire voir des choses étranges & de m'apprendre de grands secrets, & me dit qu'ils étoit obligé pour cela d'égorger un cocq: mais qu'il falloit que le Sacrifice se fit secretement. Car comme je l'ai dit ailleurs, il leur étoit deffendu de faire des Sacrifices sanglans à leurs Dieux. J'étois cependant fort resolu de ne le pas laisser passer outre, si j'avois vû qu'il eut voulu en venir aux invocations, & que je me fusse aperçû que la nature n'eut plus eu de part à ce qu'il avoit dessein de faire. J'avois seulement envie de voir, jusqu'où pourroit aller la confiance qu'il avoit en son art, & si ses preparatifs auroient quelque chose de commun avec ceux dont les anciens Païens se servoient en de pareilles rencontres. Il m'en épargna la peine. Soit qu'il s'apperçût que je ne donnois pas dans tout ce qu'il me contoit de ses enchantemens, ou qu'en effet il n'eut que la reputation d'être habile homme, sans l'être veritablement; il ne voulut jamais venir à la conclusion, & trouva toûjours pour excuse mille inconveniens. Quelquefois le temps n'étoit pas favorable; quelquefois il n'avoit pû trouver un cocq bien conditionné, & tel qu'il le falloit pour un sacrifice. Enfin il y avoit toûjours quelque empêchement. Peut-être aussi ne voulut-il pas ravaler ses hautes connoissances jusqu'à les communiquer à un profane qui n'étoit pas initié aux mysteres des Bramins. Enfin il n'alla pas plus loin & se contenta des grandes promesses qu'il m'avoit faites: ce qui me confirma dans ma premiere opinion & dans l'idée que je m'étois toûjours faite de ces réveries.

rence de ces coutumes des anciens Bracmanes à celles des Bramins d'aujourd'hui. Ceux-ci sont aussi zélés partisans de la Metemsychose, ils passent pour des enchanteurs, couchent à terre, ne vivent que d'herbes, se lavent scrupuleusement, prennent de l'eau & la jettent vers le soleil comme un hommage qui lui est dû. Les anciens Bracmanes étoient autrefois divisés en deux Classes, dont l'une étoit des Bracmanes proprement nommés ainsi, & l'autre des Gymnosophistes. Ceux d'entre les Bramins qui ont le plus de raport à ces anciens Gymnosophistes, c'est la secte des *Jauguis*, gens presque sauvages & vivant sons le joug d'une Discipline insupportable comme les Gymnosophistes, & qui ne leur cedent ni du côté de l'hypocrisie, ni de celui de l'orgueil.

(*a*) Il ne faut par l'appeller suite, n'étant pas possible que Platon ait rien pris de ce *Phoë*, qui n'étoit pas son contemporain, puis qu'il a vecu après lui.

XXIX. *De*

XXIX. *De l'averſion que les Indiens ont pour le vin.*

JE ne ſçais à quoi l'on pourroit attribuer l'averſion que les Indiens ont pour toutes ſortes de vins. On ne peut pas dire qu'ils la tiennent des Mahometans ; puiſqu'il n'y a que très-peu de temps que ceux-ci ſont maîtres des Indes ; outre qu'il paroît que les Indiens vivoient dans cette abſtinence long-temps même avant Mahomet, qui ne commença à publier ſa nouvelle religion que dans le commencement du ſeptiéme ſiecle.

On n'oſeroit en cette occaſion remonter juſqu'au deluge, & dire que dés ce tems là quelques hommes voulant imiter ceux qui avoient vecu avant cette inondation generale, & qui, faute de connoître le vin, n'en avoient point bû, s'abſtinrent abſolument de cette boiſſon. Peut-être que la poſture indecente dans laquelle cette boiſſon mit Noë, fut cauſe de cette abſtinence : mais ce ſeroit ſuppoſer une choſe dont on n'a aucune preuve, & d'ailleurs cette hypoteſe ne s'accommoderoit pas avec les témoignages de quelques Autheurs que je m'en vais rapporter.

Je crois que la raiſon la plus probable que l'on en puiſſe donner c'eſt la vertu de quelques anciens Bracmanes. Il eſt apparent qu'ils eurent une forte averſion pour tout ce qui pouvoit les entraîner dans le deſordre & leur déranger la raiſon. Cela leur fit regarder comme très pernicieuſe une boiſſon capable de faire perdre à l'homme la raiſon, c'eſt-à-dire ce qu'il a de plus cher. (*a*) Enfin ils ſe trouverent engagez à inſpirer ces ſentimens aux peuples qu'ils gouvernoient.

La même abſtinence a été obſervée chez les Juifs & les Nazaréens. Non ſeulement ceux qui naiſſoient tels, comme Samſon, & St. Jean Baptiſte, mais ceux même qui faiſoient vœu de reſter dans l'état de Nazareens pendant un certain nombre d'années devoient s'abſtenir de vin, de toute boiſſon qui peut enyvrer, & de raiſins frais & ſecs. C'eſt ainſi que cela eſt ordonné dans (*b*) les Nombres. Nous avons encore dans l'Ecriture l'exemple des Rechabites deſcendans de Jonadab fils de Rechab, leſquels ne buvoient aucune ſorte de vin. On ſçait que les Mahometans ne boivent point de vin, mais à l'égard des raiſins, ils en mangent ſans aucun ſcrupule.

L'on ne doit pas dire que les Indiens ne boivent point de vin faute d'en avoir ; car je ſuis perſuadé qu'il a été en leur pouvoir de faire du vin, puis que les vignes que les Européens plantent chez eux viennent aſſez bien. J'y ai mangé de bons raiſins ; & l'on m'a aſſeuré qu'aux environs de Golconde, qui n'eſt pas fort avant dans les terres, il y a quantité de vignes.

Les Bramins boivent beaucoup de beure fondu. On m'a aſſuré même qu'ils en font entr'eux des excez tout à fait ſurprenans, & que ce beure leur monte à la tête & les enyvre. Cela paroît extraordinaire. J'aurois ſouhaité d'en voir l'experience, s'il avoit été poſſible ; mais ils ſçavent ſi bien prendre leurs meſures, & faire ſi ſecrétement leurs afaires, qu'il eſt impoſſible de les ſurprendre.

(*a*) Les Coutumes doivent leur origine à l'utilité ou à la neceſſité. Le vin & toutes les liqueurs fortes ſont pernicieuſes dans les Païs chauds, à cauſe de la forte diſſipation des eſprits. L'experience y a apris qu'il ſeroit utile de ſe priver de ces liqueurs, & les habiles gens, tels que les premiers Bracmanes &c. ont crû, que pour mieux ſe concilier le peuple, & pour ſe faire un plus grand merite de leur abſtinence, il falloit en faire un point de Religion, & l'enſeigner comme tel.

(*b*) *Numer. c. 6. v. 3. A vino, & omni quod inebriare poteſt abſtinebunt. . . . . uvas recentes ſiccaſque non comedent.*

Les Romains ont toûjours bû du vin. Dans leurs commencemens l'uſage de cette liqueur étoit interdit chez eux aux femmes ; de peur que (ainſi que le dit Valere Maxime) cela ne les jettât (*a*) dans quelque deſordre. Ils étoient ſi exacts & ſi rigoureux à faire obſerver cette loi, qu'Egnatius Meceninus, après avoir apris que ſa femme avoit bû du vin, la tua ſans en être puni. (*b*) Cette affaire arriva ſous le regne de Romulus. Cette rigueur étoit un effet de la jalouſie des maris ; car ils ne croioient pas qu'une femme qui avoit bû fût capable de defendre ſon cœur, & de reſiſter aux attaques d'un galant ; en quoi ils ne ſe trompoient pas. Ovide, qui ſe connoiſſoit en galanterie, n'ignoroit pas que le vin porte les hommes à la debauche, mais il ſemble propoſer contre l'amour un remede qui ne vaut gueres mieux que le mal qu'il pretend guerir. (*c*) C'eſt de boire avec excès.

Les Prêtres d'Egypte furent très long-temps ſans boire de vin, & comme les Rois de cet Etat étoient Prêtres, ils furent obligez d'obſerver la même abſtinence. On rémarque, que Pſammetichus fût le premier Roi d'Egypte qui but du vin environ ſix cens quarante ans avant JESUS-CHRIST, ce qu'apparemment il ne fit qu'à l'exemple des Syriens chez leſquels il s'étoit retiré, dans le temps que Sabachus Roi d'Ethiopie entra dans l'Egypte. Mais quoique cette boiſſon fût en uſage ſous ſon regne & ſous celui de ſes ſucceſſeurs, ils s'en ſervirent toûjours avec moderation, & il y avoit même des loix qui préſcrivoient la quantité de vin que les Rois & les Prêtres devoient boire. Non ſeulement on ne bûvoit point de vin en Egypte avant ce Prince ; mais même on n'oſoit pas y en preſenter dans les Sacrifices aux Dieux, comme quantité d'autres peuples le pratiquoient ; parce que les Egyptiens croioient que cette liqueur étoit haïe des Dieux, & que les vignes avoient été produites du ſang des impies, qui s'étoient autrefois ſoulevez contre le Ciel. Je rapporte ceci après Plutarque, qui ſe ſert du témoignage d'Hecatée. (*d*) Voici les parolles de ſon Traducteur Latin.

J'ai déja dit qu'il eſt conſtant que les Indiens ne boivent point de vin, & que les Bramins ont particulierement de l'averſion pour cette liqueur. Cependant j'ai lu tout le contraire dans (*e*) Athenée, qui, ſur le rapport de Chares de Mitylene, traite les Indiens de gens addonnez à la boiſſon. C'eſt à l'occaſion d'un combat d'ivrognerie, qu'Alexandre établit entre les Indiens après la mort de Calanus, un des ſages de la Ville de Taxilis, ou Taxila, & qui ſuivit ce Prince juſqu'en Perſe, où il ſe brula publiquement & en ceremonie, ſeulement pour ſe delivrer des

E 3

(*a*) *Valer. Maxim. l. 2. c. 1. Vini uſus olim Romanis fœminis ignotus fuit, ne ſcilicet in aliquod dedecus prolaberentur.*

(*b*) *Plinius l. 14. c. 13.*

(*c*) *Ovid. de Remed. amoris.*

Vina parant animum veneri, niſi plurima ſumas.

(*d*) *Plutar. de Iſide, & Oſiride. Reges quoque ex ſacrarum præſcripto litterarum certa menſura vinum bibebant, ut ſcribit Hecatæus, quia & ipſi eſſent Sacerdotes. Bibere cœpit Pſammetichus, cum neque bibiſſent ante, neque Diis libaſſent vinum, non id gratum Diis rati, ſed ſanguinem eorum, qui aliquando bellum Diis intuliſſent : ex quorum cadaveribus terræ permixtis putant vites eſſe ortas.*

(*e*) *Athenæus Deipnoſophiſta. l. 10.* Je rapporterai ici les propres parolles du Traducteur d'Athenée. *Chares Mitylenæus in ſuis de Alexandro hiſtoriis, cum de Calano Indo Philoſopho narraſſet, illum in accenſum rogum ſe projeciſſe & ita obiiſſe, refert Alexandrum ad ejus tumulum Gymnicos ludos edidiſſe, ac muſicos, & qua laudaretur funebrem orationem haberi præcepiſſe : tum etiam, quoniam Indi bibaces erant, meræ potionis certamen propoſuiſſe, cujus præmium eſſet primario victori talentum. Secundario minæ triginta, tertio decem : eorum autem, qui tum vinum avidius biberunt, triginta quinque perfrigeratos, mox exſpiraſſe ; in tentoriis autem ſex exiguo poſt intervallo periiſſe, victoriam obtinuiſſe quendam nomine Promachum, epotis meri congiis quatuor.*

des incommoditez de la vieilleſſe qu'il commençoit à reſſentir.

Le Texte de Quinte-Curce ne rapporte point l'hiſtoire de Calanus. Elle ne ſe trouve que dans (*a*) ſon ſupplément : mais il n'y eſt point parlé de ces fameux bûveurs, ni du prix qu'Alexandre donna au Vainqueur, ce qui me ſurprend. Une hiſtoire comme celle-là étoit aſſez curieuſe pour trouver place entre un nombre infini d'autres faits que cet Autheur nous rapporte au ſujet de ſon Heros, & qui aſſurement ne ſont pas auſſi extraordinaires à beaucoup près que l'eſt celui-ci. Il dit cependant dans un endroit, que tous les Indiens avoient une forte inclination pour le vin, & (*b*) qu'ils en buvoient beaucoup. Il parle pour lors des Courtiſannes, qui verſoient à boire au Roi Indien, & qui le portoient au lit lorſqu'il avoit bien bû. Je m'étonne encore qu'Arrian, qui nous a donné aſſez au long toutes les particularitez de la mort de Calanus, ne nous ait rien dit de cette terrible Bacchanale, où celui qui remporta le prix but quatre *Conges* de vin, c'eſt-à-dire cent quatre vingt douze pintes : auſſi mourut-il peu de jours après ſa victoire.

J'avoue que je ne ſçai comment accorder ces deux paſſages de Quinte-Curce & d'Athenée avec la maniere dont vivent à preſent les Indiens. Si celui de Quinte-Curce n'étoit pas ſi general, on pourroit dire, qu'il n'y avoit que quelques-uns de ceux qui étoient voiſins des Perſes, qui fuſſent adonnez au vin ; car les Perſes buvoient beaucoup, mais cet Autheur dit poſitivement, que tous les Indiens étoient dans le même cas. . . . *Vinum. . . . cujus omnibus Indis largus eſt uſus*, comme je viens de le remarquer. Cela me ſurprend d'autant plus, qu'ils ſuivoient pour lors déja la Philoſophie du célébre *Phoë*, qui eſt celle qu'ils ſuivent encore aujourd'hui ; & que les Bracmanes qui les gouvernoient en ce temps-là ; paſſoient pour les hommes du monde les plus ſages & les plus éclairez. Je ne conçois donc pas comment ils pouvoient authoriſer de pareils deſordres. Comment Alexandre fit il crever tant de gens à force de les faire boire ? & cela pour celebrer les obſeques d'un homme auſſi retenu & auſſi vertueux qu'on nous repreſente Calanus. Comment ce Prince ſe ſervit il de fols, pour honorer la memoire d'un homme ſi ſage ? Concluons de tout ceci, que s'il eſt vrai que les Indiens aient été autrefois tels que ces deux Autheurs nous les dépeignent, il faut qu'ils aient bien changé dans la ſuite, puiſque de grands yvrognes ils ſont devenus ſobres & ennemis mortels du vin.

On demandera ſans doute, depuis quand ce changement s'eſt fait. Une époque comme celle là merite bien d'être remarquée : mais c'eſt un article auquel je crois que perſonne ne pourra repondre, parce que cette averſion que les Indiens ont pour le vin paroît, pour ainſi dire, innée en eux, & que, comme j'ai déja dit, on a de la peine à croire qu'ils aient jamais pû vivre autrement qu'ils vivent aujourd'hui. Outre cela ſi ce changement s'étoit veritablement fait, il auroit fallu qu'il ſe fut introduit par le moien de quelque fameux Legiſlateur, qui eût été abſolu dans toutes les Indes. Depuis Alexandre, on n'entend point dire que les Indiens aient eu un homme de ce caractere : mais je m'apperçois, qu'en rapportant toutes ces raiſons pour tâcher d'inſinuer que les Indiens n'ont jamais été buveurs, ou du moins pour faire naître des difficultez contre cette opinion, je m'expoſe à me faire reprocher, que je m'oppoſe ouvertement au témoignage de Chares de Mytilene & à celui de Quinte-Curce. J'avouë que j'ai de la peine à me rendre à ce qu'ils nous rapportent des Indiens, & ſi je ne rejette pas entierement ce qu'ils en ont avancé, je ne puis au moins m'empêcher de dire, que je crois le paſſage de Quinte-Curce trop general, & que ce vice qu'il leur reproche ne regardoit que quelques cantons particuliers des Indes, qui, comme je viens de dire, étoient probablement, ceux qui confinoient avec la Perſe. On doit même remarquer, que dans les Indes Alexande s'écarta peu de l'Indus & de l'Hydaſpe, & que par conſequent il ne lui fût pas fort difficile d'avoir du vin de Perſe, & entr'autres de celui de Schiras, qui eſt vers les confins de la Perſe. Ce vin eſt renommé dans toutes les Indes, & c'eſt celui qu'on y boit le plus communément. Il y a quantité de Vaiſſeaux qui en vont chercher, & qui le portent vendre dans tous les endroits où les Européens ſont établis.

(*a*) *Quintus Curtius l.* 10.

(*b*) *Idem l.* 8. *Ab iiſdem vinum miniſtratur, cujus omnibus Indis largus eſt uſus.*

XXX. *De leur negoce & de leur mauvaiſe foy.*

LEs Indiens s'appliquent beaucoup au commerce, & y réüſſiſſent aſſez bien : mais l'on doit être ſur ſes gardes, lorſqu'on fait quelque marché avec eux ; car quand ils ne trompent point, c'eſt qu'aſſeurement ils ne le peuvent. Quelque déraiſonnable que ſoit la propoſition qu'ils font ſur quelque marché, & quoi qu'ils ſurfaſſent une choſe de plus de la moitié, cela ſe fait avec un ſang froid qui démonte ſouvent les Européens. On a beau s'emporter contr'eux, ils ne repondent que des honnêtetez, & pendant qu'on jette ſon feu, ils écoutent avec beaucoup de flegme ſans dire un ſeul mot desobligeant. D'autre côté quand on ne leur offriroit que cinq ſols d'une choſe qui vaudroit dix piſtoles, ils ne s'en facheroient pas, ni ne releveroient avec aigreur la propoſition déraiſonnable, qu'on leur fait. Quoi qu'il en ſoit, ils viennent inſenſiblement à leur but. Ils aiment même à avoir affaire à des gens prompts, & diſent que ceux là ſont ordinairement plus aiſez à reduire que les flegmatiques : en quoi ils ne ſe trompent pas.

Ils ſont outre cela grands uſuriers, particuliérement à l'égard des étrangers : & peut-être en a t'on fait chez eux un point de Religion, ou du moins une choſe permiſe, comme il ſemble qu'elle l'étoit autrefois chez les (*a*) Juifs. Que cela ſoit ou non, les Indiens (*b*) ne leur cedent en rien ſur cet article.

XXXI. *Du rang qu'ils donnent aux arts, & du ſentiment des anciens ſur la ſoie.*

LEs arts ne ſont eſtimez chez les Indiens qu'à proportion qu'ils ſont neceſſaires à la vie : (*c*) ainſi le metier de labourer la terre & celui de garder les troupeaux y ſont les premiers, pendant que celui d'Orfevre y eſt des plus vils & des plus ravalez.

Ils ſont très ignorans dans la ſculpture & dans le deſſein ; mais tout le monde ſçait la maniere dont ils travaillent en ſoie & en cotton. Il y a bien des ſiecles qu'ils ſont renommez à cauſe de leur adreſſe en ces ouvrages.

Le

(*a*) *Deuter. c.* 23. *v.* 19, 20. *Non fœnerabis fratri tuo ad uſuram pecuniam nec fruges, nec quamlibet aliam rem, ſed alieno. Fratri autem tuo, abſque uſurâ id quo indiget commodabis.* On ne doit pas croire qu'à cauſe de cela Dieu ait permis l'excés dans l'uſure.

(*b*) Voiés là-deſſus les Voiages de Tavernier, Chardin, Bernier &c.

(*c*) En cela ils ont conſervé l'idée que les premiers hommes ont eue de l'agriculture. Elle doit naturellement avoir le pas ſur les arts qui ſont le moins neceſſaires à la vie.

(a) Le Pere Petau, rapporte après plusieurs autres, qu'environ l'an vingt-cinquiéme du Regne de Justinien, c'est-à-dire vers le cinq cent cinquante deuxieme du salut, quelques Moines, qui vinrent des Indes à Constantinople, y apporterent des œufs de vers à soie, & y enseignerent la maniere de la travailler.

Ce savant Chronologiste, & tous ceux qui ont parlé comme lui, ont simplement voulu dire que jusqu'à Justinien l'on ne faisoit point de soie dans l'Empire d'Orient, mais non qu'elle n'y fut pas en usage, car on l'y connoissoit long-temps avant le regne de cet Empereur.

Par exemple Ezechiel (b) voulant déplorer le miserable état où la fameuse ville de Tyr devoit se trouver reduite, après avoir rapporté tout ce qui contribuoit à sa grandeur, ajoute qu'elle trafiquoit avec les Syriens & qu'entre autres choses elle tiroit de chez eux des soies. Les Syriens pouvoient en avoit très facilement des Indes, en descendant par l'Euphrate dans le golfe de Bassora.

Les Perses s'en servoient aussi anciennement, & les habits de soie étoient chez eux une marque de dignité. Entre les honneurs qu'Assuerus fit à (c) Mardochée il ne faut point oublier celui de lui donner un manteau de soie.

Qu'on ne s'imagine donc pas, que la distance qui étoit entre les peuples voisins de la Palestine & les Indes les empêchât d'y negocier. L'autheur du livre de Job n'ignoroit point la maniere dont on travailloit aux Indes en toiles peintes, & generalement en toutes sortes de teintures : car lorsqu'il veut montrer que la Sagesse est au-dessus de tous les biens de la terre, quelques precieux qu'ils puissent être, il dit (d), que les teintures même des Indes ne peuvent entrer en comparaison avec elle. L'on objectera peut-être que ce que les anciens apelloient *Sericum* n'étoit pas la même chose que nôtre soie, & que par consequent les Moines, qui revinrent des Indes à Constantinople, non seulement y enseignerent la maniere de la travailler, mais encore furent les premiers qui en apporterent ; & qu'avant eux on ne s'y servoit point de soie telle que nous l'avons aujourd'hui. Plusieurs Autheurs sont encore de ce sentiment, & prétendent, qu'il y avoit une grande difference entre le *Sericum* des (e) anciens & la soie d'à present; mais je ne vois pas que leur opinion soit fondée sur quelque chose de fort solide, puis qu'ils ne sont fondés que sur ce que quelques-uns ont dit autrefois de la maniere dont se faisoit le *Sericum*, laquelle n'a aucun rapport à nôtre façon de tirer la soie : ainsi il me semble que cela ne conclud rien pour prouver que l'un n'a pas été la même chose que l'autre. Il est fort possible que les Juifs, les Grecs & les Romains en faisant usage de la même soie que nous avons, lui aient donné une origine differente de celle qu'elle a, parce qu'ils ne connoissoient pas la maniere dont on la faisoit, ni d'où elle étoit tirée; étant trop éloignez du païs où l'on la travailloit.

Plusieurs croioient par exemple, qu'elle se tiroit de l'écorce d'un arbre, que l'on trouvoit le moyen de peigner & de filer ; comme le rapportent (a) Strabon & (b) Pausanias. Pline & avec lui quantité d'anciens on dit qu'elle se faisoit d'une espece de laine, qui se formoit sur les arbres des Indes. Cela paroît d'abord rapporté en l'air & sans aucune vraisemblance ; cependant si l'on veut bien examiner la chose à fond, l'on trouvera que peut-être Pline & ceux qui ont suivi son sentiment ne se sont pas si fort trompez qu'on le pense, ou du moins que ce qu'ils ont dit n'étoit point avancé sans fondement. Il y a toutes les apparences, qu'avant que les hommes sçussent la maniere de nourrir les vers à soie, & de les faire travailler, il y avoit beaucoup de ces insectes dans les bois, qu'ils y choisissoient les arbres dont les feuilles étoient les plus tendres, & qu'ils filoient leur soie autour des petites branches, comme font encore aujourd'hui les chenilles, avec lesquelles les vers à soie ont beaucoup de ressemblance. Les hommes trouvant ces petits pelotons de vers sur les arbres & formés à peu près comme une feve, s'imaginerent que ces sortes d'arbres produisoient naturellement & l'un & l'autre, & que ces pelotons n'avoient point d'autre origine que celle là. Ce sentiment, quoique faux, avoit au moins un fondement, & est même bien plus soûtenable que celui qui a fait sortir la soie de l'écorce d'un arbre.

(c) Ovide dans ses Metamorphoses parle de certains vers qui entouroient de filamens les branches des arbres, & qui prenoient ensuite la forme de Papillons.

Peut-être que le Poëte a voulu parler des chenilles, qui filent une espece de soie, & qui se changent aussi en Papillons. Mais peut-être aussi a t'il voulu parler des vers à soie, qui dans ce temps-là devoient être dispersez dans les bois, comme le sont les chenilles. Et comme on n'en tiroit aucun usage, aussi n'en prenoit on aucun soin. On pourra objecter que les filamens dont parle Ovide étoient blancs, *canis filis*, ce qui semble ne point convenir à la soie que nos vers font ordinairement, laquelle est presque toûjours jaune ; mais je crois qu'on pourroit répondre à cela, que la rosée & le grand air donnoient peut-être cette couleur à la soie. Cependant je ne voudrois pas l'assurer, & je ne donne ceci que comme une conjecture.

Presque tous les Autheurs conviennent entre eux sur l'étimologie du mot *Sericum*, qu'ils font descendre d'un certain peuple appellé (d) *Seres* ; mais comme plusieurs nations ont porté ce nom, il est très-difficile de connoître au juste quelle a été celle dont la soie a tiré le sien.

Il y a eu dans l'Ethiopie interieure, & vers la source du Nil, un peuple que l'on appelloit (e) *Seres*. Un autre occupoit les terres qui sont entre le Gange, l'Hidaspe, & l'Indus ; ce qui fait aujourd'hui l'Etat du

(a) *Ration. temp.*
(b) *Ezechiel. c. 27. v. 16. Syrus negotiator tuus. . . & Sericum proposuerunt in mercatu tuo.*
(c) *Esther. c. 8. v. 15. Coronam auream portans in capite, & amictus serico pallio.*
(d) *Job c. 28. v. 16. Non conferetur tinctis Indiæ coloribus.* C'est ainsi que la vulgate traduit : mais il y a dans l'Original *l'or fin d'Ophir.*
(e) La soie étoit certainement connue chez les Anciens plusieurs siecles avant Justinien : mais comme on ne savoit pas profiter du travail des vers à soie, elle étoit beaucoup plus rare qu'elle ne l'a été dans la suite, & sur tout depuis environ deux cent cinquante ans. Par exemple toutes les fabriques modernes d'étofes de soie étoient absolument inconnues aux Grecs & aux Romains. Ils avoient pourtant des etofes tissues de soie & de laine, quoique l'on ne trouve rien chez eux qui ait veritablement raport aux *Damas*, dont l'origine est due à la Ville de ce nom, aux *raz* qui nous sont venus de *Maroc*, aux *Armosins*, qui nous sont venus d'*Ormuz* &c. mais quoi qu'il en soit, divers passages des Anciens prouvent l'usage de la soie, & de tout ce qu'on peut dire au contraire on n'en tirera que cette consequence, c'est qu'elle étoit chez eux très rare & très chere.

(a) *Lib. 15.*
(b) *In Eliacis.*
(c) *Quæque solent canis frondes intexere filis*
Agrestes tineæ, res observata Colonis,
Fatali mutant cum Papilione figuram.

(d) On croit que ces *Seres* sont les Chinois, & cette opinion paroît avoir quelque fondement. Le Roiaume de la Chine produit une prodigieuse quantité de soie, & selon les Annales des Chinois il paroît qu'on la travailloit dans cet Empire huit cens ans avant la naissance de Jesus-Christ.
(e) *Salmasii Exercit. Plin. in Solinum.*

du grand Mogol & une partie de celui de Perse. Enfin le troisiéme Peuple de ce nom demeuroit au Nort de la Chine, & (a) son Païs étoit borné au Levant par l'Ocean Oriental, au couchant par la Scithie: ce qui compose les Royaumes de Tangut, & de Niuché, lesquels font une partie de la grande Tartarie. La Ville capitale s'appelloit *Issedon Serica*, que plusieurs croient être celle qui porte à present le nom de (b) Suchur.

Si l'on vouloit chercher absolument l'étimologie du mot *Sericum* dans le nom d'un de ces trois peuples, il me semble que l'on devroit la tirer de celui qui étoit entre le Gange, l'Hidaspe & l'Indus; ce païs étant très-abondant en soie & le trafic assez aisé à faire de là en Palestine, par le moien du Golfe de Perse & de l'Euphrate. Sans aller chercher si loin, je crois que l'on pourroit très-bien rapporter le *Sericum* aux Siriens, qui, comme je viens de le remarquer, trafiquoient en soie avec les Marchands de la ville de Tyr, qui la faisoient ensuite passer dans toute la Palestine. Quoi qu'il en soit, presque toutes les Nations Orientales ont convenu dans le nom qu'elles ont donné à la soie. Les Hebreux l'appelloient *Sericot*, les Siriens *Seriaca*, les Grecs appellent un habit de soie *Sericos*. Quelques uns ont pretendu que ce mot *Sericos* vient de l'Arabe *Sarac*, qui signifie être resplendissant.

XXXII. *De la maniere dont les Indiens écrivent, & de ce dont ils se servent au lieu de papier.*

LEs Indiens écrivent sur la feuille d'un arbre, que l'on appelle Latanier. C'est une espece de Palmier dont les feuilles ne sont pas si longues que celles du Palmier ordinaire. Elles sont fortes & épaisses. Ils écrivent avec un poinçon. Lorsque les lettres sont tracées, quelques-uns passent du noir sur toute la feuille, & remplissent ainsi les caracteres; mais la plupart se contentent des traces que le fer y a faites. Ces feuilles ne demandent pas beaucoup de preparation: il suffit de les laisser sécher, & de les separer ensuite par côtes; car elles sont faites comme un evantail. Lorsqu'elles sont séches comme il faut, elles ont la couleur de la paille; mais à la longeur du tems elles brunissent fort.

On a parlé anciennement de ces feuilles sur lesquelles écrivoient les Indiens, & l'on appelloit l'arbre qui les porte, *Talos*. On avoit pris, selon toutes les apparences, *Talos* pour *Latos*. Entre *Latos* & Latanier, il n'y a pas grande difference. Il est vrai que ce mot n'a pas une terminaison Indienne; mais comme il venoit de loin, on a crû apparemment devoir l'habiller à la Grecque, & le faire terminer en *os*. Peut-être aussi que les Grecs qui l'ont connu lui ont donné une terminaison conforme à leur langue. Cependant il paroît par la description qu'on a faite de cet arbre, que l'on ne le connoissoit point du tout; car on a dit que ses feuilles avoient six coudées de long, en quoi on s'est fort trompé. Les feuilles de Latanier vont rarement jusqu'à deux coudées. Il se peut fort bien faire que l'on ait pris le Bananier pour le Latanier. Celui là a souvent des feuilles de dix, & même de douze piés de long; mais elles sont si minces, que le moindre vent les déchire; de sorte qu'il seroit impossible d'y écrire.

L'on peut s'imaginer facilement que l'Ecriture ne fut pas si commune dans sa premiere origine qu'elle le devint dans la suite; aussi ne s'en servoit-on pas indifferemment pour toutes sortes de choses, mais seulement pour celles qui meritoient de durer éternellement dans la memoire des hommes.

(a) *Orozius. Strabo. Plinius. Ptolom. &c.*
(b) C'est une ville de la Province de *Tanguth.*

On écrivoit donc rarement, & lorsque l'on écrivoit on travailloit pour les siecles. Il y a quelque aparence que les pierres furent la premiere matiere dont les hommes se servirent d'abord pour transmettre les évenemens à la derniere posterité. L'on pretend qu'Enoch grava sur deux Obelisques l'histoire de la creation de l'Univers. Les premieres & les secondes Tables, sur lesquelles furent tracés les Commandemens de la Loi, & que Dieu donna à son peuple par la main de Moïse, étoient de pierre. Josué, après la prise de la Ville d'Hai, (a) écrivit le Deuteronome autour d'un Autel qu'il éleva au Seigneur. On ne doit pas s'étonner, qu'il ait écrit tout le Deuteronome dans un si petit espace. On sait assés qu'il contient trente quatre grands chapitres, & l'on convient que les pierres n'étant pas polies, le fer n'y aiant point passé, les caracteres devoient être plus grands qu'ils ne l'auroient été sans cela: mais il faut savoir aussi qu'alors on écrivoit presque tout par abbreviation, & même ordinairement (b) en caracteres hieroglyphiques. C'est de cette maniere qu'on a pû écrire toute l'Iliade d'Homere sur la peau d'un serpent, & qu'on a ramassé tous les Actes des Martirs, & (c) écrit jusqu'à leurs dernieres parolles. Cette coûtume qu'on avoit alors d'écrire par abbreviations faisoit qu'on écrivoit avec une vitesse surprenante. Ausone dit, que la main de certaines gens alloit plus vîte que la parolle, & qu'ils avoient plûtôt écrit ce qu'on leur dictoit qu'on n'avoit achevé de le prononcer. Avant lui Martial avoit dit la même chose. (d)

Dans la suite des temps on se servit aussi des Metaux pour y écrire, & Job dans son malheur soûhaitoit de trouver quelqu'un qui put tracer sur des lames de plomb, & avec un stile de fer, tout ce qu'il disoit, ou le graver sur le caillou. (e) Lorsque Judas Machabée envoia une Ambassade aux Romains, les articles de la ligue offensive & deffensive, que cette Republique fit avec les Juifs, furent (f) gravez sur des tables d'airain, & envoiez à Jerusalem. Ceux de Sparte aiant appris que Jonatas étoit mort, & que son frere Simon lui avoit succedé dans le Souverain Pontificat, & dans le gouvernement de la Judée, lui (g) écrivirent également sur des tables d'airain. Enfin c'étoit ordinairement sur ce metal que s'écrivoient les Traitez, les Ligues, & generalement les actes publics.

Les Tables de bois furent aussi employées à cet usage. Quelques-unes étoient enduittes de cire; mais communément on se contentoit de tracer simplement sur le bois ce dont il s'agissoit. Quelquefois on se servoit pour cela de tables de Cedre; ce qui faisoit que ces ouvrages se conservoient si long-tems. Quelques-

(a) *Josue. c.* 8. *v.* 32. *Et scripsit super lapides Deuteronomium &c.*
(b) Il n'y a pas à douter que les Juifs n'aient emprunté les hieroglyphes des Egyptiens, puisqu'ils leur ont pris plusieurs autres coutumes tant religieuses que civiles: mais sans avoir recours aux hieroglyphes, l'Autel pouvoit être assés grand pour y écrire tout le Deuteronome, & d'ailleurs on a vû l'Evangile selon S. Jean écrit en si petits caracteres, qu'on pouvoit l'enfermer dans une coquille de noix &c.
(c) Supposé cependant, que l'on nous les ait données telles qu'ils les avoient dites & non pas telles qu'ils les devoient dire.

(d) *Martial. Epigram.*
Currant verba licet, manus est velocior illis;
Nondum lingua suum, dextra peregit opus.

(e) *Job. c.* 19. *v.* 23. 24. *Quis mihi tribuat, ut scribantur sermones mei? quis mihi det, ut exarentur in libro stylo ferreo, & plumbi lamina, vel sculpantur in silice?*
(f) 1 *Machab. c.* 8. *v.* 22. *Et hoc rescriptum est quod rescripserunt in tabulis aeneis, & miserunt in Jerusalem, &c.*
(g) 1 *Macab. c.* 14. *v.* 18. *Scripserunt ad eum in tabulis aeneis.*

quesfois auſſi on prenoit indifferemment de toutes ſortes de bois que l'on frottoit ſeulement d'une certaine eau, qui coule du Cedre ; & cette liqueur empéchoit les vers de s'y mettre. *(a)* Pline dit que l'on ſe ſervoit en Egipte de ce même ſuc de Cedre pour preſerver les corps de la corruption.

Les Arabes ſe ſervoient anciennement d'os d'épaules de Mouton & de Chameau pour écrire, & pluſieurs de ces os liez enſemble faiſoient un livre. De là on peut juger qu'ils n'écrivoient pas beaucoup; car il faudroit quantité de pareils os, pour faire un volume de mediocre grandeur. Auſſi ne paſſoient ils pas pour de fort habiles gens dans le commencement du Mahometiſme, & même long-temps avant. *(b)* Pocok dit qu'Othman & les premiers Sectateurs de Mahomet ſe ſervirent des mêmes os de Mouton & de Chameau, pour écrire les réveries de leur faux Prophete. Nous voions par là quelle étoit leur groſſiéreté, qu'ils ne quitterent enfin que par le commerce qu'ils eurent avec les habitans de Medine, beaucoup plus polis que les habitans de la Mecque. C'eſt de ces derniers que je parle.

C'eſt en Egypte que l'on trouva le *Papyrus*: c'étoit une eſpece de Jonc, dont on tiroit la peau que l'on battoit bien, & que l'on gommoit enſuite. Toutes les autres nations en alloient chercher en Egipte & dès ce temps-là le nombre des livres commença à augmenter de beaucoup, cette plante ne demandant pas tant de preparation & n'étant pas d'un ſi grand volume que les tables dont on étoit obligé de ſe ſervir auparavant. Mais les Egyptiens, jaloux de la quantité de livres que faiſoient les étrangers, & chagrins de voir qu'ils y reüſſiſſoient auſſi-bien qu'eux, défendirent de tranſporter davantage le *Papyrus* hors de leur Etat. Cette défence donna occaſion à ceux de Pergame de preparer la peau de mouton, & de faire ce que nous appellons aujourd'hui le parchemin, auquel on donna à cauſe de cela le nom de *Charta Pergamena* *(c)* Herodote prétend cependant que les Ioniens l'ont trouvé long-temps avant ceux de Pergame.

Il ſeroit preſque impoſſible de dire au juſte qui ont été ceux qui ont inventé les caracteres & la maniere d'exprimer ſa penſée par des figures. On n'a aucune certitude là-deſſus. Les Pheniciens ſe flattoient d'en avoir été les inventeurs, & *(d)* Lucain dans ſa Pharſale nous dit, que communément on le croioit ainſi.

Mais s'il étoit vrai, comme nous l'avons déja dit, qu'Enoch eut écrit ſur deux Colonnes l'Hiſtoire de la creation du Monde, l'on pourroit dire, que les Pheniciens ne ſont point les premiers qui ſe ſont ſervis de l'Ecriture. Cependant il ſe pourroit qu'ils euſſent été les inventeurs des lettres, quoiqu'on eut élevé des monumens avant eux & décrit les évenemens memorables ſur la pierre ou ſur le metal. Cela pouvoit s'être fait par des *(e)* Hieroglyphes, au lieu des caracteres, qui en eux-même n'ont aucun rapport avec ce qu'on leur fait ſignifier. Telles furent dans la ſuite les lettres des Pheniciens, & tels le ſont aujourd'hui les nôtres. Ainſi les premiers hommes ont trouvé le moien d'exprimer leurs penſées par des Hieroglyphes, & les Pheniciens par des caracteres, qui en occupant plus de place expoſoient plus clairement les penſées que ces *(f)* Hieroglyphes & étoient beaucoup plus aiſez à faire : car comme l'on ſait, les premiers étoient compoſez de figures de plantes & d'animaux ; de ſorte que pour bien écrire, il falloit ſçavoir paſſablement bien *(g)* deſſiner.

Quand on commença de ſe ſervir de l'Ecriture, au lieu des Hieroglyphes on retint toûjours l'uſage des derniers dans les armoiries & dans les cachets : & ſi *(h)* Clement Alexandrin conſeilla aux Chrétiens de ſon temps de prendre pour emblêmes des figures qui euſſent quelque rapport au Chriſtianiſme, il leur laiſſa auſſi l'uſage de quantité d'autres dont ſe ſervoient les Paiens.

Les Grecs prétendent auſſi, que l'art d'écrire à pris naiſſance chez eux, mais ſans aucun fondement. Tout le monde convient que Cadmus l'apporta de Phenicie en Grece. Il eſt vrai que les Grecs inventerent des caracteres differens des Caracteres Pheniciens: mais ce fut pluſieurs ſiecles après avoir reçu ceux de ce peuple, & ils ne ſe ſervirent même des nouveaux pendant très long-temps que pour des Scholies, & des Annotations, qu'ils écrivoient au bas de la Page, ou à la Marge. Cependant comme les lettres majuſcules occupoient trop de place, & qu'étant preſque toutes carées elles demandoient plus d'exactitude, ils les abandonnerent enfin pour ſuivre les courantes, & ne s'en ſervirent plus que pour les inſcriptions publiques, pour les tîtres, & pour les commencemens des chapitres. Dans la ſuite les vieilles lettres furent appellées Initiales. On ſçait que les Rabbins ont auſſi de ces lettres courantes, dont ils écrivent leurs commentaires.

Le *Papyrus* d'Egipte à donné le nom à nôtre papier, qui eſt une des choſes les plus utiles & les plus commodes que l'eſprit de l'homme ait inventées. Cependant quoique rien au monde ne ſoit plus commun chez nous que l'eſt le papier, l'on ne ſçait quand il a commencé, ni qui eſt celui à qui l'on eſt redevable de ſon invention. Quelques-uns ont prétendu qu'il étoit en uſage dès le temps de Tite-Live, qui mourut la quatriéme année du regne de Tibere: mais il eſt probable qu'ils ſe ſont trompez, & que quand ce celebre Hiſtorien a parlé de *tela linea* ; il a entendu par là la toile ſur laquelle on peignoit. Il eſt conſtant qu'il s'en faut de beaucoup que le papier ne ſoit ſi ancien. Melchior Inchoffer Jeſuite Allemand, qui vi-

(a) *Plin. l. 2. 4. c. 5.*
(b) *Pocock. ſpecim. hiſtor. Arabica.*
(c) *Herodot. l. 5.*

(d) *Phœnices primi (famæ ſi credimus) auſi,*
Manſuram rudibus vocem ſignare figuris.

Mr. de Brebœuf a traduit heureuſement & élegamment ces deux vers par les quatre ſuivans.

C'eſt de lui, que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parolle & de parler aux yeux,
Et par les traits divers des figures tracées
Donner de la couleur & du corps aux penſées.

(e) Il ſe peut auſſi qu'ils n'aient eu d'abord ni hieroglyphes, ni caracteres; qu'ils n'aient eu d'autre ſecours pour conſerver la memoire des évenemens, que la tradition, les nœuds des Peuples Americains & autres pareilles inventions. Dans la ſuite ces moiens paroiſſant fort imparfaits on inventa les hieroglyphes, qui ont été en uſage chez divers Peuples de l'Orient, chez les Mexicains & même dans le *Canada*, ſi l'on en croit *La Hontan*, qui les appelle les *armoiries des Sauvages*. Cet Auteur a trouvé le vrai nom des hieroglyphes Ils étoient en quelque façon relatifs à nos armoiries d'aujourd'hui ; avec cette difference que les peuples qui ont eu des hieroglyphes s'en ſervoient pour la neceſſité, ou peut être pour exprimer les choſes avec plus de force, au lieu que nous ne nous en ſervons que pour ſatisfaire la vanité.

(f) Un hieroglyphe pouvoit ſuppléer à pluſieurs termes; mais la penſée reſtoit obſcure & énigmatique. Il auroit été fort difficile d'étendre loin la connoiſſance des arts & des ſciences avec des ſecours ſi foibles.

(g) Ceux qui ont vû les hieroglyphes des Egiptiens & des Mexicains &c. conviendront facilement que les regles du deſſein y ſont fort mal obſervées Nous croions avec raiſon que ces hieroglyphes, ſont les premieres ébauches de l'art du deſſein. S'il y a quelque choſe à admirer dans les hieroglyphes, c'eſt l'eſprit & non pas les traits de la figure.

(h) *Clemens Alexand. in Pedag.* Voici les parolles de ſon Traducteur. *Sint autem vobis ſignacula, columba, vel piſcis, vel navis, quæ curſu veloci à vento fertur, vel lyra muſica quâ uſus eſt Polycrates, vel anchora nautica, quam inſculpebat Seleucus; & ſi ſit piſcans aliquis, meminerit Apoſtoli, & puerorum, qui ex aquis extrahuntur.*

vivoit dans le millieu du siecle passé a porté les choses dans une autre extrémité en avançant que le papier ne passe pas deux cens ans ; mais on ne sçait comment un homme comme lui, qui n'étoit point neuf dans l'antiquité, a pû ignorer que nous avons plusieurs manuscrits qui ont plus de trois cens ans, & qui cependant sont écrits sur du papier tel que le nôtre. (a) Le P. Mabillon dit que Mr. d'Herouval lui a communiqué une lettre, que le Sire de Joinville écrivit à S. Loüis sur du papier ordinaire, & juge de là qu'on ne hazarde rien en donnant au papier cinq cens ans d'antiquité.

Il est étonnant & facheux, que des choses comme celle-là restent cachées dans l'obscurité, & qu'on n'en puisse raisonner que par conjectures.

XXXIII.° *De leurs Armées, & de leur maniere de faire la Guerre.*

JE ne m'étonne plus de ce que les Historiens nous rapportent des Armées nombreuses de Xerxes & de Darius, après avoir vû près de Balassor le camp des Maures. Ces sortes d'assemblées meritent plûtôt le nom de cohue que celui d'armée. C'est un assemblage sans ordre, une foule de toutes sortes de gens, entre lesquels on ne remarque presque aucun ordre.

Premierement chaque cavalier a toûjours avec soi tout au moins deux ou trois valets & autant de femmes. Les Omrahs, qui sont les Commandans & les Officiers generaux, en ont à proportion : ainsi dans une armée où il y aura cent mille ames, (b) ce sera beaucoup si l'on y trouve dix mille combatans. On peut juger de là dans quel desordre ils se trouvent lorsqu'ils sont les moins forts, & qu'ils sont obligez de se retirer : & combien d'embaras leur causent les femmes, les enfans, & quantité de bagage inutile : aussi font-ils rarement des retraites judicieuses.

Si les Gentils Indiens n'ont pas tant de femmes que les Maures, ils n'ont pas moins de valets & d'autres gens inutiles. Les Faquirs entr'autres y sont insuportables. Ils le sont aussi dans les Armées du Mogol, où l'on les voit en très-grand nombre, & où ils ne font d'autre métier que celui de demander l'aumône. Souvent même ils fixent ce qu'ils veulent avoir, selon le rang, & la qualité, & n'en rabattent pas un soû. Ils se tiendront pendant quatre ou cinq jours devant la porte d'une tente & crieront nuit & jour à pleine tête, *donne moi tant*, *donne moi tant* : de sorte que le plus court chemin c'est d'achêter son repos, & de les satisfaire.

Les Maures & les Indiens ne sçavent ce que c'est que d'escadronner dans le combat. Chacun donne de son côté : ainsi avec un Escadron bien serré il seroit très-facile à un petit nombre de bons Cavaliers de les mettre tous en desordre. Il se trouve cependant de très-braves Soldats chez eux, mais ils ne sont pas en grande quantité, & même presque tous ceux qui passent pour les plus determinez prennent de l'opium avant que d'aller au combat : ce qui les rend furieux & les empêche de connoître le danger.

L'infanterie est en très-petit nombre dans les Indes, & n'y connoît pas mieux les évolutions que la Cavalerie. Lors même qu'ils sont au combat, la plus-part se mettent derriere quelque buisson, & de là font feu sur les ennemis. Quelques autres, qui veulent venir à l'arme blanche, n'ont ordinairement qu'un petit calçon pour être plus à la legere. Ceux qui courent le mieux sont toûjours les plus estimez ; car il ne faut pas s'imaginer que deux corps de troupes bien serrez & en bon ordre s'approchent pour se rompre l'un l'autre. Ils trouveroient cela trop perilleux : chacun donne de son côté comme il le juge à propos, & lorsqu'ils sont dans l'action, l'on diroit souvent qu'ils joüent aux Barres.

Je crois que les Juifs se battoient autrefois à peu près de même, s'il en faut juger par les loüanges que l'Ecriture donne à Asaël fils de Saruja frere de Joab, qui fût tué par Abner. Elle dit qu'il (a) couroit comme un Chevreuil. Cette qualité ne feroit pas fort estimable aujourd'hui, particulierement dans le frere d'un General.

On sçait que les Juifs, tout au contraire des Maures, avoient fort peu de Cavalerie. L'Infanterie faisoit toutes leurs forces, peut-être parce que leur Païs étoit plus couvert que ne l'est celui du Mogol : aussi avoient ils chez leurs ennemis la reputation d'être fort mauvais Cavaliers. On les railloit même ordinairement là-dessus. Rabsaces exhortant Ezechias à se soumettre à la domination de Sennacherib, & à ne faire aucun fond sur le secours des Egiptiens, offrit à ce Prince de la part du Roi d'Assyrie deux mille chevaux, s'il vouloit le reconnoître pour son Seigneur, & se soûmettre à lui ; (b) ajoutant en le raillant, qu'encore ne pourroit il pas trouver dans tout son peuple des gens capables de les monter. Cependaut ils avoient du temps de Salomon un corps de cavalerie assez considerable, & (c) l'Ecriture nous dit que ce Prince tenoit douze mille hommes de Cavalerie à son service ; mais l'on ne voit pas que les Juifs en aient eu soit avant ou après lui. Ainsi il est à présumer que cette milice ne dura qu'autant que son Regne. Cependant je ne crois pas qu'ils fussent entierement dépourvûs de Cavalerie, & il y a même quelque apparence que Rabsaces poussa la raillerie un peu trop loin. Quoiqu'il en soit il est très-constant que la cavalerie n'étoit pas leur fait. La monture ordinaire des Juifs c'étoient des (d) ânes : ainsi l'on a tort de s'étonner que Jesus-Christ faisant son entrée dans Jerusalem ne se servit pour cela que d'un âne, puisque c'étoit la monture de la Nation. (e) Un homme

(a) *Mabil. de Diplomatica.*

(b) Il est certain que les Armées des anciens Perses avoient le même défaut. Celles des Turcs, quoique le peuple le plus guerrier & le mieux discipliné des Orientaux, l'ont encore. Les Armées des Chinois, des Persans modernes &c. font la même faute. On doit regarder la déroute de cet assemblage de toute sorte de gens comme très propre à causer la Revolution de tout un Roiaume, & cela peut rendre moins surprenante la grande Revolution de la Chine au siécle passé. Il est impossible de retenir dans le devoir & de reünir sous un même interêt des gens assemblés sans choix : outre que dans les Monarchies trop étendues les Provinces éloignées se regardent à peine comme faisant partie d'un méme Etat. Si l'on fait reflexion à ce qne nous disons ici, on trouvera moins extraordinaire que les petites Armées de Leonidas & de Themistocle aient arrêté & même batu le Roi de Perse & que la Phalange Macedonienne conduite par Alexandre le Grand ait renversé la plus puissante Monarchie de l'Orient.

(a) 2. *Reg, c. 2. v. 18. Porrò Asaël cursor velocissimus, quasi unus de capreis quæ morantur in sylvis.* La plus grande partie des Americains font la guerre par embuscade & se battent sans regle en courant. Les Anciens Parthes combatoient leurs ennemis en fuïant jusqu'à ce qu'ils les eussent attiré dans une embuscade. Les Tartares font aujourd'hui la même chose.

(b) *Isaiæ c. 36. v. 8. Et nunc trade te Domino meo Regi Assyriorum, & dabo tibi duo millia equorum, nec poteris ex te præbere ascensores eorum.*

(c) 2. *Paral. c. 1. v. 14.*

(d) Cela doit nous faire trouver moins étrange que l'Ecriture emploie frequemment l'ane dans les comparaisons qu'elle fait. Les Juifs n'en avoient pas la même idée que nous. Il est est fort naturel d'emploier des comparaisons, ou de prendre des idées des coûtumes de son Païs.

(e) Les Indiens mesurent la puissance & les richesses d'un homme au nombre de ses Elephans. Voiés les Voiages de *Fryer*. Le nombre des Chamaux fait le même éfet chez les Arabes &c.

me même ne passoit pour puissant & pour magnifique, que lorsqu'il avoit des écuries pleines de ces animaux; & l'Ecriture voulant (a) marquer les Richesses & la magnificence de Jaïr le Galaadite, qui après Thola jugea le peuple d'Israël, dit (b) qu'il avoit trente fils montez sur trente ânes. Elle nous dit à peu près la même chose (c) d'Abdon, qui fut aussi un des Juges d'Israël.

(d) Les Indiens ont encore des Elephans dans leurs armées, comme nous lisons qu'en avoient autrefois les Perses, & presque tous les peuples de l'Orient. Ce sont de furieux animaux à la guerre ; car outre qu'ils sont tout couverts de fer pour parer les coups de flêche & de mousquet qu'on leur tire de tous côtez, ils ont encore la trompe armée d'une grosse chaîne qu'ils tournent avec rapidité, & qui fait un étrange ravage dans les endroits où ils passent, sur tout lorsqu'ils sont conduits par d'habiles Maîtres.

Les Romains éprouverent autrefois la fureur des élephans, qui leur tuerent quantité de monde, & les mirent en desordre dans la premiere bataille. Ce ne fut qu'après avoir été ravagés une fois par ces animaux, qu'ils aprirent la maniere de s'en deffendre. C'étoit de leur tîrer dans la trompe, car c'est l'endroit du corps le plus sensible à ces animaux. Quand ils s'y sentent blessez, au lieu d'avancer sur ceux qui les attaquent, ils retournent sur leurs gens mêmes, qui pour lors n'en sont plus les maîtres.

La coûtume de se servir d'Elephans dans les Armées est très-ancienne chez les Indiens. Ils en avoient l'usage dés le temps de Semiramis. Cette Reine, qui porta la guerre jusqu'aux éxtrémitez des Indes, voyant le degât que ces animaux faisoient dans ses Troupes, s'avisa, (e) au rapport de Diodore de Sicile, d'en faire de bois & de les mettre à la tête de son armée. Les Indiens, qui ne croioient pas qu'elle en eut aucun, & qui tout d'un coup lui en virent un si grand nombre, en furent surpris. Leurs chevaux ne furent pas moins épouvantez que s'ils avoient vû de veritables Elephans, parce qu'ils étoient parfaitement bien contrefaits. Ces Peuples plierent d'abord, & les Assiriens les voiant en desordre les poursuivirent vivement: mais les autres s'étant apperçûs qu'au lieu de veritables Elephans, on ne leur avoit opposé que des masses des bois, reprirent courage, se rallierent & pousserent à leur tour les gens de Semiramis, qu'ils défirent.

L'Histoire de Diodore nous (f) parle encore de certains peuples appellez Gandares, qui habitoient sur les bords du Gange, & qu'Alexandre ne voulut point attaquer, à cause du grand nombre d'Elephans qu'ils avoient, ou peut être parce que les Grecs s'y opposerent, comme le dit Quinte-Curce. En effet ils avoient tout lieu de craindre ces animaux, qui, pour peu qu'ils soient nombreux & bien conduits, font un terrible fracas dans une armée.

On peut voir dans Quinte-Curce combien les Elephans de l'Armée de Porus ébranlerent les troupes d'Alexandre, & les peines qu'eurent les Grecs à se deffendre d'abord contre ces puissans animaux. Ce celebre Historien nous parle encore de l'amour qu'avoit pour Porus l'Elephant que ce Roî Indien montoit le jour de la bataille ; comment il releva son maitre avec sa trompe, & le remit sur son dos ; enfin comment il le deffendit jusqu'à la derniere extrémité, & jusqu'à ce que les coups que les Grecs lui portoient de tous côtez l'eussent terrassé. On peut dire que si tous les Capitaines & tous les soldats de ce Prince infortuné avoient eu pour lui autant d'attachement & de fermeté qu'en eut ce pauvre animal, peut-être Alexandre n'auroit il pas poussé ses conquêtes plus avant.

(a) Ce n'est pas des richesses qu'il est question en ce passage. Il s'y agit du nombre d'enfans, que les Juifs regardoient comme une benediction.

(b) *Jud. c. 10. v. 4. Habens triginta filios sedentes super triginta pullos asinarum.*

(c) *Judic. c. 12.*

(d) On s'en est même autrefois servi en Europe, puisque Pyrrhus Roi d'Epire en avoit dans ses armées Mais il y a longtems que la coutume de s'en servir s'est abolie en Europe.

(e) *Diod. Sic. l. 3. c. 5.*

(f) *Idem. l. 3. c. 10.*

XXXIV. *De leurs Eaux de senteurs.*

LEs Indiens ont conservé dans leurs plaisirs le goût des Anciens, par rapport aux fleurs, & aux eaux de senteur, & en general par rapport à tout ce qui flate l'odorat. Lorsque les gens un peu distinguez se visitent les uns les autres, ceux qui reçoivent la visite ont de longues bouteilles d'argent, qui (a) jettent de l'eau rose par plusieurs petits trous, à peu près comme nos arrosoirs. On secoue ces arrosoirs sur le visage & sur la tête de ceux à qui l'on veut faire honnéteté. En même tems on presente une assiette couverte de poudre de sandal, qui est un bois très odoriferant : On en frotte les habits de ceux qui sont venus faire visite : & comme cette poudre est jaunâtre, & que la plûpart des habits Indiens sont faits d'une toile blanche très-fine, cela produit un effet, qui d'abord me parût assés bizarre & me surprit ; mais un moment après je me ressouvins que nous avons en France bien des gens, qui mettent très-exactement jusqu'aux basques de (b) la poudre blanche sur des habits noirs, & je condamnai ma premiere surprise.

L'occupation ordinaire des femmes de distinction dans la retraite (car elles ne sortent gueres plus que chez les Turcs) c'est de faire des bouquets, des guirlandes, & des couronnes de fleurs, telles que les hommes en portent publiquement sur leur tête le jour de leurs nôces : en quoi ils suivent l'ancienne coûtume des Grecs, qui étoient delicats dans leurs plaisirs. On peut voir dans presque tous les Epithalames, que non seulement le jour de leurs nôces, mais encore pendant la douce saison du printemps & de l'été, ils prenoient grand soin d'avoir toûjours des couronnes de fleurs, (c) & cela des plus belles, & des plus nouvellement cueillies.

XXXV. *De leurs Onctions.*

PResque toutes les nations du monde ont regardé l'huile comme une des choses dont on pouvoit le moins se passer ; s'imaginant qu'il étoit impossible de se

(a) Les Arabes en versent sur leur barbe & lui attribuent même quelque vertu sacrée que l'on pourroit presque mettre en paralléle avec l'Eau benite. Lorsque l'Eau de la Reine d'Hongrie parut pour la premiere fois dans le monde, il n'y eut ni femme, ni fille, ni petit maître, qui ne se plaignit de vertiges & de maux de cœur. Toute l'Eau benite de la Chrétienté n'auroit pû faire alors la milliéme partie des éfets extraordinaires que fit cette *Eau de la Reine*, & depuis ce tems là il est peu de personnes à la mode qui ne porte un petit flaccon de cette eau. Il y a tant de siécles que l'Eau benite est en regne & personne ne s'est avisé encore d'en porter sur soi Quoiqu'il en soit, nous pouvons mettre l'*Eau de la Reine d'Hongrie* en parallele avec l'Eau rose des Indiens. L'une & l'autre sont propres à faire revenir le cœur, & nous ne doutons point que le premier but du ceremonial de l'Eau Rose, qui s'observe aux Indes, ne soit celui-là.

(b) Les anciens se poudroient avec de la poudre d'or. Il y a quelque aparence que Salomon fait allusion à cette coutume au v. 11. du Ch. 5. du Cantique.

(c) Les anciens Greqs portoient aussi des couronnes de fleurs aux festins, & sur tout ils avoient soin d'y mettre des fleurs qui fussent contraires à l'yvresse. Dans la débauche il s'en mettoient sur la tête, au col & aux bras. Ils couronnoient aussi leurs gobelets, &c.

se garantir des migraines, & de toutes les autres douleurs, sans se frotter tous les jours la tête d'huile, ou sans en mettre sur la partie affligée. Cette coûtume, qu'une espece de necessité avoit d'abord introduite, devint dans la suite des temps un des principaux moiens dont se servirent le luxe & la molesse pour corrompre les mœurs des hommes.

Je dis que cette coûtume commença par une espece de necessité; car comme je viens de le remarquer, elle étoit regardée comme un remede souverain contre les migraines, & particulierement dans les païs chauds. Ce qui est très-certain est que l'on n'y voit presque jamais devenir chauves ceux qui ont soin de se frotter la tête d'huile. On lit dans l'Ecriture que les femmes Juives aimoient beaucoup ces onctions, qu'elles preferoient souvent aux choses mêmes les plus necessaires à la vie. C'est ainsi que cette veuve de Prophête qui s'adressa à Elizée, quoique très-pauvre & (*a*) manquant de tout, avoit cependant encore de l'huile pour s'oindre.

Les Indiens sont également attachez à cette coûtume, mais particulierement les femmes. Ce seroit un suplice pour elles de n'avoir pas toûjours la tête luisante d'huile; mais comme elles n'ont point d'huile d'olive, elles ne se servent que de celle de Coco.

Les onctions n'étoient pas seulement emploiées chez les anciens contre les maux de tête, & pour les blessures: ils s'en servoient encore pour se fortifier les nerfs, & se rendre les membres plus souples, particulierement après quelque exercice penible. C'est ainsi que nous voions dans l'Iliade Ulisse & Diomede revenus de l'armée des Troiens, où ils étoient allé pour examiner ce qui s'y passoit, (*b*) se laver, se frotter d'huile, & déjeuner après cela.

Les Indiens en usent de même après leurs voiages, ou generalement après quelque action qui les a fatiguez: car pour lors ils ne se reposent & ne mangent qu'après s'être lavez & s'être frottez d'huile.

Autrefois les Athletes s'en servoient aussi, non seulement ceux qui étoient destinez à la lute, pour empêcher que leur ennemi n'eut prise sur eux, mais encore tous les autres, dans la vuë d'en être plus souples & plus robustes.

Les hommes ne regardant d'abord que l'utilité dans ces onctions n'y emploierent que de l'huile simple & sans odeur. Peu à peu on voulut joindre l'agreable à l'utilité. On y mêla les senteurs & les aromates: ainsi ce qui n'étoit dans le commencement qu'un preservatif, ou un remede, devint à la fin un des plaisirs les plus sensuels. Il falut après cela, pour paroître beau & galant, avoir les cheveux humectés d'essences, & être tel qu'Anacreon nous represente Bathille: car lorsqu'il essaie de donner au Peintre une idée de la maniere dont il doit faire le portrait de ce beau Samien, il lui ordonne de lui faire les cheveux (*c*) humides.

Virgile nous dépeint Turnus de la même maniere, & dit (*d*) que ses cheveux frisez avec un fer chaud étoient tout humides de myrrhe.

On poussa même la molesse jusqu'à se faire frotter sans scrupule par des femmes tout le corps avec des essences; & c'est ce (*a*) qu'observerent, Telemaque & Pisistrate, tout sages qu'ils étoient, après avoir visité le Palais de Menelas, & avant que de se mettre à table.

D'autres, immédiatement avant que de se mettre au lit, s'oignoient tout le corps d'huiles odoriferantes. Plusieurs Chrétiens des premiers siécles observerent cette coûtume, que (*b*) Clement d'Alexandrie condamna dans ceux de son temps.

Les femmes étoient celles qui s'en servoient le plus. L'Arabie ne fournissoit pas des parfums assez forts pour satisfaire pleinement leur odorat. Nos Européenes même étoient dans ce goût il n'y a pas encore fort long-temps; mais la mode aiant changé, il a été absolument necessaire que le goût changeât aussi, & que pour se conformer au temps celle qui, il y a vingt cinq ans, auroit demeuré sans aucune peine au milieu d'une douzaine de cassoletes les plus odoriferantes, & qui portoit toûjours des gans de senteur, se pâmât à la vuë de certaines fleurs, ou à l'aproche du moindre parfum. *Altro tempo, altro gusto.*

Lorsque chez les Juifs un homme entroit dans la maison de quelqu'un de ses amis, on lui presentoit des essences pour s'en frotter la tête. Ne lui en point ofrir étoit un manque de civilité, ou une marque du peu de cas que l'on faisoit de sa personne, ainsi le Pharisien, chez qui nôtre Seigneur JESUS-CHRIST alla dîner, aiant trouvé mauvais qu'une femme, & qui plus est une femme pecheresse, vint lui oindre les pieds; le Sauveur lui reprocha, que cette femme lui avoit fait ce qu'il devoit faire lui-même. (*c*) Il lui dit vous n'avez pas oint ma tête d'huile, & cette femme en a versé sur mes pieds.

Le Psalmiste voulant marquer, qu'il n'aura jamais de familiarité avec le Pecheur, dit (*d*) qu'il ne se servira point de son huile, pour s'oindre la tête. C'est-à-dire, qu'il ne le visitera point, & que par consequent il ne se trouvera point obligé de recevoir ses honnêtetez.

Les Anciens ne se servoient pas seulement d'huiles parfumées & d'essences pour leur usage: ils en frottoient encore les oiseaux, & c'est ce qu'on peut voir dans une Ode fort jolie, où Anacreon fait parler deux colombes, dont une portoit de sa part une lettre au beau Bathille. (*e*) Sa camarade la felicite sur ce qu'elle a les aîles parfumées, & qu'elle repand par tout une odeur fort agreable.

Les Indiens ne presentent ordinairement que de l'Eau rose à ceux qui leur rendent visite, comme je l'ai remarqué dans l'article precedent: mais lorsque l'on fait quelque sejour chez eux, ils ne manquent pas d'offrir de l'huile tous les matins.

XXXVI. *De leur Exterieur affecté.*

L'On peut dire des Indiens qu'en general ils sont très-propres: ils ont grand soin de se laver, & je suis asseuré que sur les frequentes ablutions, ils auroient pû disputer contre les plus scrupuleux Pharisiens,

(*a*) 4 *Reg. c.* 4. *v.* 2. *Non habet ancilla tua quicquam in domo sua, nisi parum olei quo ungatur.*

(*b*) *Iliad. l.* 10. *Hique loti & uncti pingui oleo jentaculo assidebant.*

(*c*) ou plutôt luisans *Anacr. Ode.* 29.
Nitidas comas fac illi.
Suivant la version Latine.

(*d*) *Æneid. l.* 12.
Crispatos calido ferro, myrrhaque madentes.

(*a*) Homere. *Odyss. l.* 4.

(*b*) *Clem. Alex. l.* 2. *c.* 8. *Coronarum autem & unguentorum usus non est nobis necessarius, ad libidines enim & voluptates impellunt, maximè cùm nox prope est.*

(*c*) *S. Luc. c.* 7. *v.* 46. *Oleo caput meum non unxisti; hac autem unguento unxit pedes meos.*

(*d*) *Oleum Peccatoris non impinguet caput meum.*

(*e*) *Anacr. Ode.* 9.
Tot unde nunc odores,
Huc advolans per auras
Spirasque depluisque.

Le Grec exprime beaucoup mieux l'agrement de la pensée.

ſiens, avec leſquels ils conviennent outre cela en pluſieurs choſes. Par exemple dans leurs prieres, qu'ils affectent quelquefois de faire en public, mais plus particulierement dans leur exterieur ſerieux & composé.

L'emportement eſt chez eux la marque d'une ame baſſe, ils ont un mépris tout extraordinaire pour ceux qui ne ſont pas maîtres d'eux-mêmes, & qui ſe mettent en colere. On a beau leur faire quelque tort, ou quelque injure, ils ne ſortent jamais de leur aſſiete: mais ils ne laiſſent pas de ſe venger, & lorſqu'ils ont une fois reſolu de nuire à quelqu'un, ils le font d'autant plus ſûrement, & avec d'autant plus de danger, qu'ils ne ſe ſervent pour cela que de leur ſang froid, & qu'ils y emploient toute leur reflexion. Ils cachent même ſi bien leur reſſentiment, que quoi qu'entr'eux ils ſoient toûjours ſur leurs gardes, ſur tout avec ceux qu'ils ſçavent n'avoir pas ſujet d'être contens d'eux; cela n'empéche pas que tous les jours ils ne s'atrapent les uns les autres, & qu'ils ne voient ſouvent partir le coup qui les accable de la main de ceux qu'ils croient leurs plus chers & leurs plus fideles amis. Lorſqu'ils ſe voient ainſi trompez, ſans penſer à celui qui les a dupez, ils ſe contentent de s'acuſer eux-mêmes de leur malheur, & d'avoüer qu'ils l'ont bien merité, pour avoir eu de la confiance en un homme à qui autrefois ils avoient donné quelque ſujet de mécontentement: car ils ont pour principe qu'une injure ne s'oublie jamais. Quoique dans le particulier ils ſoient les hommes du monde les plus portez à la débauche, ils ſont cependant très-reſervez dans le public. On n'entend jamais ſortir de leur bouche de parole obſcéne, & leur exterieur eſt toûjours très-modeſte: enfin on les pourroit propoſer pour des modéles de perfection morale, s'ils penſoient comme ils parlent, & s'ils vivoient de même.

XXXVII. *De la maniere dont les Mogols diviſent les jours & content les heures.*

Les Mogols diviſent le jour entier, c'eſt-à-dire les vingt-quatre heures, en huit parties, ou quarts, & chacune de ces parties eſt encore diviſée en pluſieurs autres, ſelon que les jours ſont longs ou courts. Ceux, par exemple, qui ſont proche de la ligne, & chez qui par conſequent l'inégalité des jours & des nuits n'eſt pas fort grande, ont très-peu de difference dans leurs diviſions & dans leurs quarts: mais cette difference eſt plus ſenſible ſous les Tropiques, & elle augmente toûjours à meſure que l'on s'éloigne de la ligne équinoxiale.

Ils ont pour connoître les heures, une horloge à eau, mais fort differente de la Clepſydre, qu'on pretend avoir été inventée par un certain Cteſibius d'Alexandrie, environ l'an ſix cens trente quatre de la fondation de Rome. La Clepſydre étoit compoſée de deux baſſins unis l'un à l'autre, dont l'un étoit plein d'eau, & l'autre étoit vuide. Ce dernier avoit dans ſon fond un morceau de liege, qui l'occupoit entierement, excepté ce qu'il lui falloit pour monter & deſcendre avec aiſance. On poſoit ſur ce liege une petite figure qui tenoit une baguette à la main, avec laquelle elle marquoit les heures ſur les lignes qui étoient tracées ſur une petite colonne attachée aux bords du baſſin & qui s'élevoit au-deſſus. Il y avoit un petit trou qui communiquoit de l'un à l'autre, & celui qui étoit plein ſe vuidoit doucement dans celui où étoit le liege, que l'eau élevoit peu à peu. A meſure que le liege montoit, la petite figure, qui étoit poſée ſur le liege, montoit auſſi, & marquoit ainſi les heures avec ſa baguette.

La Clepſidre dont ſe ſervent les Mogols, & qu'ils appellent *Gari*, ou *Gadli*, eſt plus ſimple; mais auſſi demande-t-elle plus de ſoin, parce qu'il faut qu'il y ait un homme qui ait toûjours l'œil ſur elle. C'eſt un baſſin plein d'eau, dans lequel on met une petite taſſe de cuivre, qui a un très-petit trou dans le fond. L'eau entre peu à peu dans cette taſſe, & lorſqu'elle eſt pleine, & que l'eau, qui y eſt entrée, commence à ſe méler avec celle du baſſin, elle va à fond. Le tems qu'elle a mis à ſe remplir s'appelle un *Gari*, qui, ſelon l'obſervation que j'en ai faite, ſe monte à vingt deux minutes & trente ſecondes: de ſorte que lorſque le jour eſt juſtement de douze heures, chaque quart contient huit *Garis*, qui font cent quatre-vingt minutes, c'eſt-à-dire trois heures. Quand les jours ſont plus courts, les quarts du jour contiennent moins de *Garis*, & ceux de la nuit en ont davantage: car l'on doit toûjours augmenter à l'un ce que l'on retranche à l'autre, attendu que le jour & la nuit doivent regulierement faire entr'eux ſoixante & quatre *Garis*, c'eſt-à-dire, mille quatre cent quarante minutes, & ſelon nous, vingt quatre heures. Auſſi-tôt qu'un *Gari* eſt paſſé, celui qui a ſoin de l'horloge frappe avec un marteau ſur une table de cuivre autant de coups qu'il a paſſé de *Garis*; après quoi il en frappe encore d'autres, pour marquer dans quel quart on eſt, ſoit du jour, ou de la nuit.

Quelques-uns (au rapport d'Aben-Eſra) ont pretendu que les *Teraphins*, dont il eſt ſi ſouvent parlé dans l'Ecriture, étoient des horloges à eau, à peu près tels que les *Garis* des Maures: mais ils ont avancé cela ſans aucune preuve, & même ſans aucune raiſon de vraiſemblance. Les Dieux que Rachel vola à ſon Pere Laban ſont bien appellez dans le Texte *Teraphins*, mais il n'y a pas apparence de dire que ce fut l'horloge de ſon Pere qu'elle enleva. Ce n'auroit pas été quelque choſe d'aſſez precieux pour l'emporter furtivement, & pour meriter que l'on courut après comme fit Laban, qui chercha ſoigneuſement dans toutes les tentes de Jacob ce qui lui avoit été volé. Ces *Teraphins* étoient des Dieux Penates, & non pas des horloges. C'eſt encore une erreur que de dire que ces figures aient jamais parlé, & que Rachel ne les emporta que pour empêcher ſon Pere de les conſulter ſur ſa fuite.

XXXVIII. *De leur principal Temple.*

Les Juifs regardoient avec raiſon le Temple de Jeruſalem comme la Maiſon du Seigneur, comme un lieu veritablement ſaint, & où particulierement Dieu vouloit être adoré.

Les Mahometans ont la même idée de la Mecque, & les Gentils Indiens de la (*a*) Pagode de Jaguarnat, qui eſt un grand Bâtiment conſtruit ſur le bord de la mer, aſſés proche de Balaſſor. On dit que cette Pagode eſt très-riche, & qu'entre autres choſes precieuſes on y voit une ſtatue fort grande, qui a deux gros yeux d'emeraudes: mais comme je n'y ai point été, & que je n'ai trouvé aucun Européen qui put m'en parler avec certitude, je ne ſçaurois en rapporter rien de poſitif, ni dire au juſte ce qui en eſt.

Le Mogol l'a fait fermer, (au moins me l'a-t-on dit de même,) & cela pour empêcher le concours d'un nom-

(*a*) On peut mettre cette Pagode en paralléle avec le Temple de Jupiter Hammon, celui de Diane à Epheſes, celui d'Apollon à Delphes, celui de Ceres en Sicile, où la Republique Romaine envoioit de tems en tems acquitter des vœux. Nous ne croions pas cauſer du ſcandale, en trouvant de la reſſemblance entre ces pelerinages & ceux que l'on fait parmi les Chretiens à N. Dame de Lorette, & à S. Jaques en Galice, &c.

nombre infini de Gentils, qui y venoient en pelerinage des endroits les plus reculez des Indes, & de qui les Bramins retiroient beaucoup d'argent.

Voilà les points principaux en quoi nous avons pû remarquer que les Indiens conviennent avec les Anciens, & particulierement avec les Juifs. Un homme qui raisonneroit en Paien trouveroit sans doute beaucoup plus de ressemblance entr'eux: par exemple un Romain, qui sous le regne de Titus auroit bien connu les uns & les autres & auroit voulu décrire leur caractere.

Nous avons comparé les Juifs & les Indiens du côté des coûtumes religieuses & civiles. On peut encore les comparer pour le génie & les préjugés. Les uns & les autres vivent dans la servitude des préjugés auxquels (a) ils sont d'autant plus assujetis qu'ils aiment & adorent leur captivité: c'est de leur Loi, que je veux parler, qui est le plus dur de tous les Esclavages.

L'attachement scrupuleux que ces deux peuples ont à (b) l'antiquité les empêche de faire aucun progrés dans les sciences, & les oblige de rester dans l'ignorance de leurs Peres; car tout ce qui a la moindre apparence de nouveauté les éfraye. C'est un crime chez eux, de rencherir le moins du monde sur ce qu'ont dit les Anciens.

(c) La science des uns & des autres ne consiste qu'à retenir par cœur ce qu'ils disent que Dieu, ou les Dieux ont fait pour eux, avec quelques livres de morale, dont ils ont soin d'aprendre les preceptes, & qu'ils repetent à tout moment avec une gravité affectée, qui n'est pas moins une marque de leur ignorance, que de leur présomption.

Ils ne font la guerre, pour ainsi dire, que par boutades, & vainquent de même, ou plutôt ce ne sont que des machines que leurs (d) Prêtres mettent en mouvement, & auxquelles ils inspirent de la hardiesse ou de la crainte, selon qu'ils les asseurent du gain, ou de la perte de la bataille.

(e) Ils se batent quelquefois pour la defense de leur Religion avec une opiniâtreté, qui étant fondée sur quelque promesse de leurs Devins ne peut tenir que de la fureur; & ces malheureux ne s'apperçoivent pas qu'ils fortifient leurs fers, & qu'ils appesantissent leurs chaînes, à mesure que par leurs victoires ils donnent à leurs Prêtres l'occasion de travailler à l'affermissement de la Loi, ou plûtôt de la Tyrannie.

(a) Au reste, comme ils traitent tous les autres peuples de profanes, qu'ils refusent d'avoir aucune familiarité avec les étrangers, & qu'en general ils meprisent tout le monde; il ne faut pas s'étonner s'ils en sont également méprisez.

(b) Les Juifs ont regardé comme le plus grand de tous les malheurs la domination des Romains, cependant il ne leur pouvoit survenir rien de plus avantageux: car le commerce qu'ils ont eu par là avec les plus polis & les plus sçavans de tous les hommes aiant commencé à leur dessiller les yeux, les a mis dans la liberté de penser dorenavant par eux mêmes, & de n'être plus captivez à suivre les sentimens de leurs Peres. Aussi quelques-uns depuis ce tems là se sont ils appliquez à l'histoire des autres Nations, & à l'étude des beaux arts, qui auparavant leur étoient absolument inconnus.

Les chaînes des Indiens sont encore dans leur entier, & ce sera également un bonheur pour eux, si quelque nation civilisée peut jamais les rompre en les soumettant à son Empire.

Ils penserent du tems (c) d'Alexandre sortir de leur captivité. Si les Grecs avoient fait un plus long sejour dans les Indes, ils leur auroient infailliblement communiqué leur politesse & leurs belles connoissances: mais ce Heros vouloit vaincre trop de peuples pour oser se flater d'en pouvoir entierement assujettir aucun, & lui faire embrasser les loix du vainqueur. A peine même paroissoit-il qu'il eut passé dans un Païs, aussi-tôt qu'il en étoit sorti: semblable en cela à ces torrens, qui laissent d'autant moins de traces dans un endroit, qu'ils y ont passé avec plus de rapidité.

Un partisan de l'antiquité, ou un esprit plus severe, parleroit bien autrement des Juifs & des Indiens, quand même il ne feroit aucune distinction entre leurs Religions, & qu'il les regarderoit sur le même pied. Je crois que du peu de remarques que j'ai faites sur ces deux Nations il en pourroit tirer les reflexions suivantes.

(d) Les Juifs & les Indiens ont conservé (du moins une grande partie) la simplicité des premiers hommes, que l'on voit paroître dans leur nourriture, dans leurs habillemens & dans leurs plaisirs, où ils cherchent toûjours ce qu'il y a de plus uni. Ce qu'ils aiment le plus est ce qui se presente le plus simplement à leur pensée, & ce qui flate le plus naturellement leur imagination.

La crainte d'errer fait qu'ils suivent exactement les conseils des plus sages & des plus éclairez d'entr'eux: parce qu'ils connoissent combien il est dangereux à tous les hommes, mais plus particulierement à ceux qui

(a) Qui sont ceux qui ne sont pas assujettis à ces prejugés, dira-t-on à l'Auteur de cette Dissertation? Sur cet article ne pourroit on pas les comparer à tous les Peuples & à toutes les Religions du monde? sans même en excepter la Chretienne. Car nous pouvons mettre au rang des esclaves des préjugés ceux qui dans cette derniere Religion croient sans savoir pourquoi. Il n'est pas necessaire qu'un Artisan examine en détail tous les Articles du Symbole: mais il le seroit qu'il donnât de bonnes raisons du sujet qu'il a de les croire. Ceux qui negligent cet article ne sont pas plus *acceptables* devant Dieu qu'un Bresilien qui vit moralement bien, sans manger les gens. Concluons qu'en ce qui regarde le génie & les préjugés, tous les hommes sont *comparables* les uns aux autres.

(b) Il falloit dire que les uns & les autres sont fort attachés à la tradition: alors le paralléle seroit juste. Cette tradition suivie trop aveuglement n'est pas seulement l'écueil des Juifs & des Indiens; elle l'est aussi des Chrétiens. Que la nouveauté éfraie des Indiens, à la bonne heure; mais qu'elle éfraie des Chrétiens, lorsqu'elle n'a d'autre but que celui de leur donner l'esprit du Christianisme, c'est ce que nous ne comprenons pas. Il faut avouer que l'homme est quelquefois bien mechanique.

(c) La science d'une infinité de Chretiens ne consiste pas en autre chose. Plusieurs recitent par cœur les dix Commandemens, d'autres y ajoutent quelques Oraisons. Les Catholiques apprennent le *Credo*, le *Pater* & l'*Ave* avec quelques Prieres aux Saints; les heretiques aprennent des Cantiques & quelques Pseaumes de David. Voilà la devotion des uns & des autres.

(d) Les Ecclesiastiques sont souvent chez nous la même chose & les guerres qu'ils excitent sont les plus funestes.

(e) Le parallele sera fort juste encore avec les Chrétiens, & nous le disons à notre honte. Des conjurations se sont formées, des guerres se sont entreprises sur ces promesses. Le détail n'en est pas necessaire, puisqu'il ne faut, pour en être convaincu, qu'ouvrir l'histoire de notre tems.

(a) C'est encore notre defaut. Il est vrai que notre Religion est excellente: mais enfin ne vaudroit il pas mieux amenes les infidelles & les heretiques par la complaisance & l'instruction, au lieu de les rendre plus obstinés par le mépris & la violence?

(b) Il y a des Nations en Europe, à qui l'on fait envisager de même la relation qu'elles peuvent avoir avec quelques Insulaires, qui possédent l'excellente qualité de penser avec liberté. Nous ne disons pas que ce fut notre bonheur d'être leurs sujets, mais nous croions que ce le seroit de nous soumettre à une partie de leurs principes. Depuis plusieurs années nous profitons de leurs lumieres par le commerce que nous sommes, pour ainsi dire, forcés d'entretenir avec eux, & nous en profiterons davantage, lorsque nous ne serons plus captivés par ceux qui voudroient être & nos peres & nos maîtres.

(c) Nous laissons au lecteur la liberté de comparer ces tems d'Alexandre à des tems beaucoup plus voisins des nôtres.

(d) Le parallele n'est point juste en cette occasion. Les Juifs ne sont rien moins que simples de ce côté là. Ils aiment en tout le faste & le luxe, & n'épargnent rien dans les plaisirs pour ajouter l'artifice à la nature.

qui n'ont point encore d'experience, de ne se vouloir conduire que par leurs propres lumieres.

Les Indiens pratiquent avec une exactitude ponctuelle toutes les regles que leur prescrit la Religion qu'ils professent : & connoissant que les hommes ne peuvent être entierement à eux-mêmes, & qu'ils sont en quelque maniere nez pour la sujetion, ils aiment mieux servir leurs Dieux & se soumettre aveuglement à leur Loi, (*a*) que d'être les Esclaves du caprice & de l'ambition, comme le sont presque toutes les autres Nations.

Ils negligent (*b*) les sciences qui ne sont point necessaires à la vie ; les regardant comme des connoissances qui rendent à la verité les hommes plus éclairez, mais souvent aussi plus malheureux, & presque toûjours plus vains.

Ils sçavent que le mal se glisse avec bien plus de facilité que la vertu : c'est pourquoi ils évitent d'avoir aucune familiarité avec les étrangers, de peur de se familiariser aussi avec leurs mauvaises coûtumes, & avec leurs vices. C'est pour s'empêcher d'être obligez de vivre avec eux, qu'ils ont fait quelquefois des efforts si surprenans, pour leur defendre l'entrée de leur païs, ou pour les en chasser.

Ils n'occupent point leur esprit à rien établir de nouveau, & ne s'en servent que pour leur commerce, ou pour s'exercer dans le métier qu'ils ont appris de leurs Peres : bien differens en cela des peuples que nous appellons polis & civilisez, qui ne sont jamais contens de ce que leur ont laissé leurs prédecesseurs, qui appliquent continuellement leur esprit à inventer quelque chose & à forcer pour ainsi dire la nature ; & qui acquierent d'autant plus de reputation qu'ils ont sçû s'écarter de la route de leurs Ancêtres & s'éloigner du naturel.

XXXIX. *Des Indes en general, & de la maniere dont on y vit.*

JE crois que le Lecteur voudra bien me pardonner, si malgré la resolution que j'avois prise de ne parler que de la *Conformité des Coûtumes des Indiens avec celles des Anciens* ; j'abandonne cependant entierement l'Antiquité dans ce dernier Article, & si prenant le stile ordinaire des Relations je parle un peu des Indes comme tous les autres Voyageurs en ont parlé. Cependant je ne me flate pas de rapporter rien de nouveau sur ce chapitre, & je suis très-persuadé que je ne dirai que ce que plusieurs autres ont dit avant moi : aussi ne m'y arreterai-je que fort peu, & je n'en parlerai même, que pour ne pas paroître trop singulier & trop attaché à mes premieres idées.

Presque tous ceux qui ne sont point sortis de chez eux se font une peinture avantageuse des Païs éloignez. Ils s'imaginent que l'on y trouve abondamment toutes les choses necessaires à la vie : ils les croient exempts des deffauts & des desagremens qui se rencontrent dans le leur. Ils les regardent comme des endroits delicieux, parce que la plûpart des Voyageurs les dépeignent tels dans leurs Relations, & qu'ils font presque toûjours des descriptions agréables des païs qu'ils ont vû.

Avant que de sortir de l'Europe, j'avois lû quantité de Relations des Païs étrangers, & ces Relations me les representoient ordinairement comme des lieux enchantez. Tout y étoit beau, tout y étoit aimable, les plaisirs les plus innocens s'y presentoient en foûle. Il ne manquoit à ceux qui vivoient dans ces heureux Climats, que d'y vivre éternellement pour être éternellement heureux. Je le croiois ainsi, parce que je l'avois lû de même ; mais je me suis bien détrompé, depuis que j'ai vû ces endroits dont on m'avoit fait des portraits si avantageux. J'ai presque toûjours remarqué, que la plûpart de ceux qui en avoient parlé avoient de beaucoup exageré leurs agrémens, & qu'ils n'avoient dit que très peu de chose des incommoditez qui s'y trouvoient, & de tout ce que l'on étoit obligé d'y souffrir.

L'Auteur de la nature a partagé assez également ses faveurs à tous les païs. On y trouve par tout & du bon & du mauvais ; & lorsque l'on en a vû plusieurs, il est bien difficile de demeurer long-temps dans l'un, sans regretter l'autre, parce qu'il n'en est point auquel il ne manque quelque chose que l'on pourroit aisément trouver ailleurs. Ainsi l'on doit se défaire de tous les préjugez que l'on pourroit avoir sur cet article, & ne pas s'imaginer qu'il y ait dans tout l'Univers aucun endroit où l'on n'ait rien à desirer, & où, si l'on trouve des plaisirs, on ne rencontre en même temps des peines.

La côte de Coromandel est dans la Zone Torride : aussi est elle exposée à de terribles chaleurs. Il y regne pendant un certain temps de l'année des vents, que l'on appelle vents de terre, parce qu'en effet ils viennent du côté de la terre ; & ces vents y sont les plus incommodes du monde. Ils durent ordinairement depuis neuf à dix-heures du matin jusqu'à trois ou quatre heures après-midi. Il faut être fait au climat pour pouvoir sortir pendant ce temps là ; car à chaque pas que vous faites, il semble que l'on vous jette du feu au visage, sur tout depuis dix heures jusqu'à deux. Ce vent de terre est suivi d'un vent de mer, qui s'éleve aussi-tôt que l'autre a cessé, & qui est d'autant plus agréable, que la chaleur du jour a été forte. Pour lors on peut joüir tout à son aise des plaisirs de la promenade.

On regarde ordinairement comme le plus grand agrément des Païs chauds le plaisir d'y voir toûjours les arbres verds, cependant on s'y habitue si fort que ce n'est plus un plaisir : & je ne sçai même si la varieté des saisons que nous avons en Europe n'a pas quelque chose de plus agreable ; car si dans les Indes l'on n'y ressent pas la rigueur de nos hivers, on n'y voit rien aussi qui aproche de la beauté de nos Printemps. C'est un été perpetuel, un été très-chaud, qui brule toutes les herbes & desséche les Campagnes, lesquelles ne conservent leur gazon qu'environ deux mois après la saison des pluies.

Les pluies y sont reglées & y durent ordinairement depuis la moitié de Juin jusqu'à la moitié de Septembre. Elles ne cessent presque jamais pendant ce temps-là. Elles sont moins incommodes à Pondichery qu'elles ne le sont ailleurs, parce que comme le païs n'est que de sable, elles n'y gâtent point les chemins, qui dans le Royaume de Bengale sont presque impratiquables pendant ce tems là, à cause que la terre y est fort grasse. Ces pluies sont absolument necessaires dans les Indes, & lorsqu'elles manquent, le ris demandant beaucoup d'eau, on est seur d'y avoir la famine.

Le Ris est la nouriture ordinaire du païs. Après qu'ils l'ont fait cuire, ils y ajoutent du beurre & du safran avec quelques herbes. D'autres y mettent de la viande, ou du poisson. Ils appellent cela des *Caris*. Ils ont grand soin que le poivre y domine ; mais à ce-

(*a*) La reflexion n'est point du tout juste. Les guerres & les revolutions des Indes prouvent que ces Peuples font très-souvent de la Religion un affaire de Politique, & qu'en Asie comme en Europe ceux qui paroissent les plus zélés défenseurs de la Divinité ne sont pas toûjours ses meilleurs amis.

(*b*) A l'egard des Juifs ils negligent les sciences & ne s'appliquent qu'au commerce : mais ce n'est pas par reflexion qu'ils en usent de la sorte ; c'est parce que les sciences ne donnent rien à gagner.

cela près ces ragoûts ne laissent pas d'avoir leur bonté.

La chasse y est assez abondante : on y trouve des sangliers, des chevreuils, des lievres, des perdrix, des ramiers, quantité de beccassines, des canards sauvages, des cercelles, & de toute autre sorte d'oiseaux aquatiques. Je n'y ai jamais vû de lapin.

L'on ne peut gueres manger de meilleur poisson qu'à Pondichery ; il y en a entr'autres une espece qu'on appelle Pampre. C'est un poisson plat. Je ne puis mieux le comparer qu'à nôtre Turbot. Cependant il n'est pas tout à fait si gros, mais la chair en est aussi ferme, & il ne lui cede en rien pour ce qui est de la delicatesse & du goût. On y mange aussi de fort bon Mulet.

Il y a quantité de fruits, mais tous differens des nôtres. Le Mangue y est fort estimé. Son fruit approche assez de la Pesche. Il est cependant plus gros, & le noyeau n'en est pas si dur à beauoup près. Ses feuilles même ressemblent fort à celles du Pescher. Quand les Mangues sont de la bonne espece, ils sont excellens ; mais les autres ont la chair fibreuse. Il seroit inutile de rapporter ici le nom de tous les autres fruits qui s'y trouvent ; car outre que cela nous meneroit trop loin, c'est qu'il est presque impossible d'en donner une idée juste à ceux qui ne les ont jamais vûs & qui n'en ont jamais goûté.

Les Citrons sont assez communs aux Indes, aussi-bien que les Oranges : mais il s'en faut de beaucoup qu'il n'y en ait autant qu'en Amerique, qui est sans doute le Païs le plus abondant pour ces sortes de fruits. Cependant j'ai vû dans l'Ile de Moëli une espece de petites Oranges, que je n'avois pas vûë en Amerique. Elles ne sont pas plus grosses que nos pommes d'Api, & ont l'écorce toute rouge. La substance en est plus aqueuse que celle des Oranges ordinaires ; & à mesure qu'elles meurissent, leur écorce, qui est par côte comme nos melons, s'entr'ouvre à peu près comme celle des Grenades.

Il y a dans cette Ile quantité de Cassiers, qui sont les arbres qui portent la Casse. On sçait assez communément en Europe, comment sont faits les bâtons qui enferment cette espece de gomme purgative. Ils sont longs & secs lorsqu'ils sont en maturité, & quand il fait du vent, les arbres chargez de ces bâtons s'agitent & les font s'entrechoquer les uns les autres ; ce qui fait un bruit fort étrange à ceux qui en ignorent la cause, sur tout, lorsqu'ils se trouvent au milieu d'une forêt, ou, quelquefois sans voir des Cassiers auprès d'eux, ils entendent ce tintamarre de loin.

Il suffit d'avoir mis le pied dans les Indes, pour avoir entendu parler de Betel. Après le ris, c'est la chose qui y est le plus en usage, & dont les Indiens, & même quantité d'Européens, peuvent le moins se passer.

Ce Betel est une plante qui monte à peu près comme nôtre Vigne-Vierge. On donne ordinairement à chacune de ces plantes un échalas d'environ quinze pieds de haut. Sa feuille approche assez de celle du Lilas, mais elle n'est pas si épaisse. C'est de cette feuille que les Indiens sont friands, mais ils ne la mangent jamais seule. Premierement ils la frottent d'un peu de chaux faite de coquillages, ensuite ils y envelopent de petites tranches d'Arrequa coupées très minces. Cette Arrequa est un fruit qui ressemble tout à fait à la noix muscade, & qui n'en differe que parce qu'il n'a point d'odeur. Ils appellent Betel cet assemblage des feuilles de Betel, de chaux, & d'Arrequa. Ceux qui sont à leur aise y mettent encore du Cachou, qui est assez connu en Europe, quoiqu'il vienne des Indes. Toutes ces drogues mêlées ensemble leur rendent les levres & les dents rouges comme du sang.

Il est sur, que le Betel est une plante qui a de grandes vertus. Elle est excellente pour l'estomach, & l'on ne voit point que ceux qui en mangent regulierement en soient jamais incommodés. Ils ne le sont pas non plus des dents, qui se conservent toûjours saines, quoi qu'elles perdent leur couleur & qu'elles deviennent rouges.

Les gens du Païs se presentent ordinairement entr'eux du Betel, comme nous nous presentons du Tabac en France ; & quelque part qu'ils aillent, ils en ont toûjours leur petite provision. On dit qu'il est dangereux d'en prendre de la main des femmes, à moins que l'on ne les connoisse bien, parce qu'on prétend qu'elles s'en servent au lieu de Philtres, & quelles y mettent des drogues propres à cela. Je ne repons de rien là-dessus ; mais tout ce que je puis dire, c'est que j'ai vû un de nos soldats, qui, après avoir resté plus de deux jours sans vouloir manger, deserta pour suivre une femme, que l'on m'assura lui avoir donné du Betel, quoi qu'assurément la femme n'en valut pas la peine, étant fort vieille & fort laide, au lieu que le soldat étoit un garçon de trente ans fort-bien fait. Ils se servent aussi quelquefois de ce Betel pour empoisonner leurs ennemis.

J'oubliois de dire que quand les Indiens sont blessez, ils font mâcher des feuilles de Betel par quelqu'un, & les appliquent ensuite sur la plaie. Ce remede a un effet presque aussi prompt que celui du Baume.

Generalement parlant les terres des Indes sont fort desertes. On est souvent obligé de faire bien du chemin, pour trouver quelques pauvres chaumieres, ou quelques malheureux Villages, dont même la plûpart sont abandonnez. Cette desolation est une suite des guerres du grand Mogol, qui a commencé par ruïner le Païs des Indiens, pour s'en rendre maître, & qui par politique continue toûjours à tenir les peuples dans l'oppression & dans la misere, de peur qu'ils ne viennent à secouer le joug : car malgré toutes les pertes qu'ils ont faites, ils sont encore en bien plus grand nombre que les Maures. On ne peut s'empêcher d'être touché de compassion, lorsqu'on fait reflexion sur l'esclavage de ces peuples & sur l'entiere desolation de leur païs ; lorsque l'on compare l'état dans lequel ils sont presentement avec celui où ils étoient il n'y a que cent ans.

On a toûjours regardé les Asiatiques comme des gens mols & effeminez. En cela on leur a rendu justice, car ils n'aiment gueres le travail, & ils sont au contraire tout à fait amis du repos. Lors même qu'ils sont obligez de travailler, c'est avec une certaine indolence qui fait voir qu'ils sont hors de leur centre. Pour moi j'attribue cette indolence à la chaleur du Climat, car j'y ai vû des Européens qui en très-peu de temps avoient contracté le même défaut.

Cette indolence & cet amour du repos font qu'on ne neglige rien pour se procurer ses aises ; & l'on n'y reussit pas mal, pour peu que l'on veuille en prendre la peine. Il est vrai, qu'on n'y voit pas ce grand monde, & qu'on n'y jouït pas de cette societé, qui charme en Europe ; mais aussi faut il avouer que l'espece d'indépendance dans laquelle on vit flate extrémement. On y dépend moins qu'ailleurs d'une prétendue bienseance. La liberté y est tout à fait grande, & chacun y vit comme il le juge à propos. Outre cela, on y est grand Seigneur à peu de frais, sur tout pour ce qui regarde le grand nombre de valets, qui en ce païs-là sont à fort bonne composition.

On peut diviser les Peuples des Indes, en *Maures*, en *Gentils*, & en *Topas*. Les *Maures*, comme j'ai

j'ai déja dit, y sont les maîtres, les *Gentils* sont les esclaves, & les *Topas* ne sont proprement ni l'un, ni l'autre.

Ces *Topas* ou *Mestis*, sont descendus de Portugais, & de femmes Indiennes. Leur profession ordinaire est celle de porter les armes, & s'ils n'ont ni les richesses, ni le teint de leurs Peres (car ils sont gueux & noirs) ils en ont au moins conservé la gravité. Je crois qu'on leur a donné le nom de *Topas*, à cause qu'ils portent tous le chapeau, parce qu'en langue Maure, *Topica-log* signifie *Gens de chapeau.* Le grand Mogol a quantité de ces *Topas* dans ses armées, & s'en sert ordinairement pour Canoniers. Les François, les Anglois & les Hollandois en ont aussi à leur solde. Ils parlent un mauvais Portugais corrompu, qui est la langue de commerce des Indes, & qu'on est absolument obligé d'apprendre.

On sçait que les Portugais ont été autrefois les maîtres des Indes & qu'ils en ont fait trembler toutes les puissances. François Almeïda Vice-Roi des Indes pour le Portugal, défit dans un combat naval Campson Sultan d'Egypte. Ce fut au commencement du seizieme siécle, & son successeur, le fameux Alfonse d'Albuquerque, ne se rendit pas moins recommandable par la prise de Goa, & par quantité d'autres victoires qu'il remporta sur les Indiens. Mais depuis ce temps-là, ils sont bien déchus, & presque toutes les autres Nations de l'Europe, qui sont à present dans les Indes, ne s'y sont établies que sur leurs ruïnes; particulierement les Hollandois, qui y sont presentement ce qu'y étoient autrefois les Portugais.

Les Portugais n'ont pas eu seulement affaire aux Européens, mais encore aux Indiens, qui lassez de la dureté & de la tyrannie avec laquelle ils en étoient traitez, se souleverent contre eux en quantité d'endroits. Les habitans de l'Isle de Moëli, qui sont tous Mahometans, & qui (à ce qu'on dit) sont sortis d'Arabie, furent du nombre de ceux qui se revolterent. Ils massacrerent les Portugais & se rendirent maîtres de l'Ile. J'y ai vû une Mosquée, qui autrefois étoit une Eglise Portugaise.

Outre ces Mestis, qui veritablement sont descendus des Portugais, il y en a encore d'autres qui prennent le nom de *Topas.* Ce sont les *Parrias* dont j'ai parlé. Lorsqu'ils se sont faits Chrétiens, ils prennent le chapeau & passent ainsi en un moment de l'état le plus ravalé qu'il y ait chez les Indiens à la qualité de *Senhor Soldad*, qui n'est pas peu de chose parmi les Chrétiens du Païs. Les autres Indiens les méprisent toûjours, & sçavent fort bien dire, qu'il n'y a gueres que les gueux qui embrassent le Christianisme. Ils les appellent pour cela *Christiams d'Aros.* C'est-à-dire, *Chrétiens de ris*; voulant signifier par là, qu'ils ne se sont faits Chrétiens que pour trouver plus aisément à vivre, & pour avoir leur ris sûr, car dans ce Païs là on ne parle point de pain. Dans le fond je ne trouve pas que les Indiens ayent si grand tort qu'on le pourroit croire, car il est certain que ces Parias sont ordinairement gens à faire tout ce que l'on peut s'imaginer de plus bas, & quoi qu'ils se rendent Chrétiens, ils n'en deviennent pas plus honnêtes gens pour cela. Ils sont fort sujets à voler. Quand ils ne peuvent se servir de leurs mains pour enlever quelque chose, ils se servent admirablement bien de leurs pieds. Ce que je dis ici surprendra d'abord le Lecteur: cependant il n'y a rien de plus certain. Si vous laissez tomber à terre quelque argent, un couteau, ou une fourchete, & que sur le champ vous n'y fassiez pas attention; comme ordinairement ils ne portent point de souliers, ils relevent avec les doigts du pied fort adroitement ce qui est tombé; ensuite dequoi ils passent la main derriére eux, & trouvent le moien, en pliant la jambe, de porter jusqu'à la main ce que le piéd a ramassé. Tout ce petit manege se fait sans qu'on les voie se baisser le moins du monde. Ils vous parlent même pendant qu'ils font leur coup: sur tout quand cela arrive le soir.

Il semble qu'aussi-tôt qu'ils se sont faits Chrétiens, il soit indigne d'eux de travailler. J'ai entendu dire à un homme digne de foi, que parlant un jour à une jeune fille qu'on avoit trouvée faisant un métier qui est fort commun aux Indes, & qui apparemment avoit fait encore quelqu'autre chose (car on n'y punit personne pour le reste) il lui demanda, pourquoi elle ne travailloit pas pour gagner sa vie: à quoi la jeune fille fort surprise de cette proposition répondit, qu'elle étoit Chrétienne. Belle maxime!

Voilà ce que j'avois à dire de plus particulier touchant les Indes.



TABLE

Des Articles qui font le ſujet de la Diſſertation précedente.



DISSERTATION HISTORIQUE

SUR LA RELIGION DES BANJANS.

Traduite de l'Anglois de LORD.

La Creation du Monde selon le Systeme des Banjans.



B. Picart del. et fecit 1721.

DISSERTATION HISTORIQUE

SUR LA RELIGION

DES BANJANS.

CHAPITRE PREMIER.

De Dieu, de la création du monde, de la création du premier Homme & de la premiere Femme, & de ceux qui en sont descendus, selon l'opinion des Banjans.

Les *Banjans* sont des Peuples des Indes Orientales, dont il y a très-grand nombre dans le Royaume de *Guzuratte* ou de *Cambaye* : Ils sont pauvrement vêtus, n'aians pour tout habillement, qu'une espece de Juste-au-corps de toile, qui leur descend assez bas; Ils ont la mine simple & effeminée, & vivent en ces quartiers-là parmi les *Mahometans*, à peu près comme font les *Juifs* parmi les *Chrétiens.* Ils font profession d'être gens de bien & fort sinceres, & parce qu'ils ont de grandes habitudes dans le Païs, les Marchands *Anglois* & *Hollandois* s'en servent comme de Courtiers, pour l'achapt & pour la vente de leurs marchandises. On dit pourtant qu'avec toute leur simplicité, il ne s'y faut fier que de la bonne sorte, & qu'ils trompent comme les autres hommes, quand ils le peuvent impunément. Tous ceux qui nous ont donné des Relations de ces païs-là, ont parlé de leur Religion, mais si diversement & avec si peu de certitude, qu'il est aisé de connoître, qu'ils n'en ont rien sçu que par ouï dire, & sans avoir penetré les motifs de leur culte Divin, & de leurs ceremonies Religieuses.

Les Banjans disent donc que Dieu se voyant seul, pensa de quelle maniere il pourroit faire connoître aux autres son Excellence & son Pouvoir, voyant bien que ses grandes & éminentes vertus demeureroient dans l'obscurité, & ne seroient jamais connues, s'il ne les communiquoit à quelqu'un. Le moien qu'il trouva le plus commode pour parvenir à cette fin, fut de faire le monde, & toutes les créatures qui y sont.

Il s'appliqua donc aussi-tôt à la création de ce grand Ouvrage que les hommes appellent le Monde ou l'Univers, & commença, suivant la tradition de leurs anciens Auteurs, par les quatre Elements qui en devoient être la base & le fondement. Il fit donc la Terre, l'Air, le Feu & l'Eau qui étoient au commencement meslez confusément ensemble & qu'il separa en la maniere suivante.

Premierement il souffla sur les Eaux avec une grande Sarbatane ou quelque semblable instrument, lesquelles s'enflerent aussi-tôt & devinrent comme une grosse Ampoule ronde, de la figure d'un œuf, laquelle s'étendant petit à petit fit le Firmament lumineux, & transparent, tel que nous le voyons, & qui environne tout le monde.

Cette separation étant faite, la terre meslée de quelque substance liquide demeura comme le sediment de l'eau dont Dieu fit en suite quelque chose de rond comme une boulle, qu'il appella le bas Monde, dont la plus solide partie devint la Terre, & la plus liquide la Mer: lesquelles ne faisant ensemble qu'un seul Globe, il plaça par le moien d'un grand son ou bourdonnement dans le milieu du Firmament, qui l'environne.

Après cela il crea un Soleil & une Lune qu'il mit dans le Firmament, pour faire la difference des temps & des saisons: & par ce moien les quatre Elements, qui étoient confusément meslez ensemble, furent débrouillez, & chacun d'eux fut placé en son propre lieu.

Ces Elements étant disposez de la sorte ils firent chacun leur fonction. L'Air remplit tout ce qui étoit vuide: le Feu donna la nourriture à toutes choses par sa chaleur : la Terre produisit ses créatures & la Mer les siennes: & Dieu leur donna à chacun les vertus seminales qui leur étoient convenables pour pouvoir produire, suivant leurs différentes opérations. Ainsi fut achevé ce grand monde, lequel aiant été composé des quatre Elements, fut divisé en quatre principales parties qui respondent aux quatre principaux points de la Boussole. C'est à sçavoir, l'*Orient*, l'*Occident*, le *Septentrion* & le *Midy.* Ce monde devoit durer quatre âges, & être peuple par quatre

 sor-

sortes d'hommes, mariez à quatre femmes faites exprès pour eux, comme nous le dirons bientôt, & selon que l'ordre de ce discours nous en donnera l'occasion.

Dieu aiant ainsi fait le monde & les créatures qui en dépendent, travailla à faire l'homme, afin que ce fut une créature plus noble & plus capable d'admirer ses ouvrages. Il commanda donc à la Terre de faire sortir de ses entrailles cette excellente créature: laquelle aiant aussi-tôt obéï, on vit d'abord paroître la tête de l'homme la premiere & puis toutes les autres parties de son corps, dans lequel Dieu inspira la vie, laquelle se fit connoître aussi-tôt qu'il l'eut reçuë: car ses levres devinrent rouges & vermeilles, ses paupieres s'ouvrirent & firent paroître deux petits Astres brillants & pleins de feu. Les autres parties de son corps commencerent à se mouvoir, & son entendement aiant été rempli de lumiere, il connut son Créateur & l'adora.

Mais afin que cette Créature qui avoit été faite pour la societé ne demeurât pas seule, Dieu lui donna une femme pour compagne, qui lui ressembloit plus par son esprit & par sa raison, que par la figure extérieure de son corps. Ce premier homme s'appelloit *Pourous* & sa femme *Parcoutée*. Ils vécurent ensemble comme ont accoûtumé de faire le Mari & la Femme, se nourrissant des fruits de la terre, sans toucher à aucune créature vivante.

Ces deux personnes vivant ensemble de la sorte eurent quatre fils, dont le premier fut appellé *Brammon*, le second *Cuttery*, le troisiéme *Shuddery*, & le quatriéme *Wyse*. Ces quatre fréres étoient de différentes humeurs; les quatre Elements s'attribuant chacun une domination particuliere sur leur temperament. *Brammon* tenoit de la terre & étoit par conséquent d'une humeur melancolique. *Cuttery* étoit d'un temperament de feu, & avoit l'esprit martial & guérrier; *Shuddery* étoit flegmatique, & avoit l'esprit doux & paisible, & *Wyse* étoit d'un temperament aërien & d'un esprit inventif.

Et parce que *Brammon* étoit d'une Constitution melancolique & d'un esprit speculatif, Dieu le remplit de beaucoup de sagesse, & s'en servit pour faire connoître aux hommes ses Loix & ses Commandemens, son port grave & sa mine serieuse lui semblant fort convenables à cet emploi. Il lui donna donc pour cet effet le livre dans lequel étoit enseigné comment il vouloit être servi, & les autres choses qui regardent la Religion.

Et d'autant que *Cuttery* étoit d'un esprit guérrier & martial, Dieu lui donna l'autorité de gouverner les Royaumes par le Sceptre, de contenir les hommes dans leur devoir, & de faire que les Communautez travaillassent au bien commun par leur union & par leur correspondance mutuelle: & pour marque de cette puissance, il lui mit une épée dans la main, parceque c'est l'instrument de la Victoire & de la Domination.

Et parce que *Shuddery* étoit d'un esprit doux & aisé, il crut qu'il étoit bon d'en faire un Marchand, afin d'enrichir les Royaumes par le Commerce, & faire que chaque païs fut fourni des choses qui lui sont necessaires par le moien des voyages & de la Navigation. Afin qu'il sçut à quoi il étoit destiné & qu'il se souvint de son devoir, Dieu lui mit des balances dans la main, & un sac plein de toutes sortes de poids à sa ceinture, comme des instruments propres à sa Profession.

Enfin, parce que *Wyse* étoit du temperament de l'Air, & que ses conceptions étoient ingenieuses & pleines d'esprit, il fut doué de plusieurs inventions admirables, & rendu capable d'exécuter toutes les choses qui regardent les Mechaniques & les Arts. Dieu lui donna un sac plein de toutes sortes d'instrumens Mechaniques propres à exécuter ce que son imagination auroit inventé.

Nous avons vû jusques ici comment s'est faite la création du premier Homme, de la premiere Femme & de leurs premiers enfans, selon la tradition des Banjans, lesquels sont fort persuadez qu'un Monde qui s'est multiplié par si peu de personnes, ne pouvoit pas être mieux dispersé: parce qu'à le bien prendre il n'est composé, & ne subsiste que par ces quatre sortes de gens.

Le monde aiant été fait jusques-là si purement, Dieu ne donna point de filles à *Pourous* & à *Parcoutée*, de peur que cette pureté ne fut souillée par les incestes des freres avec leurs sœurs, comme il eut pû arriver si ces freres eussent préferé le desir de la propagation, à celui de la Pieté & de la Religion. C'est-pourquoi, disent-ils, Dieu voulant conserver toute entiere l'innocence & la sainteté de leurs premiers Parents, pourvût à la propagation du genre humain d'une maniere plus conforme à l'ouvrage de la création, en faisant quatre Femmes pour les quatre Fils de *Pourous*, lesquelles il mit aux endroits d'où soufflent les quatre principaux vents, c'est-à-dire l'une à l'*Orient*, l'autre à l'*Occident*, l'autre au *Septentrion*, & la quatriéme au *Midy*, afin qu'étant partagées de la sorte & éloignées les unes des autres, la propagation du genre humain se fit plus commodément par toute la terre. Nous dirons dans les Chapitres suivans comment ces quatre hommes trouverent ces quatre femmes.

CHAPITRE II.

Du voyage de Brammon fils aîné de Pourous vers l'Orient; de la rencontre qu'il y fit de la femme qui lui étoit destinée; ce qui se passa entre eux à leur premiere entrevuë; comment ils se marierent ensemble, & peuplerent l'Orient.

LE fils aîné du premier Homme, nommé *Brammon*, devint grand, & fut consideré par ses autres freres, tant à cause de son droit d'aînesse que de son grand merite, mais particulierement à cause du commerce qu'il avoit souvent avec Dieu touchant la Religion & la maniere de le servir, dans laquelle il les instruisoit: Dieu se manifestant souvent à lui tant en personne qu'en vision. Ce qui faisoit que *Brammon* lisoit avec grand soin & avec beaucoup d'application le Livre que Dieu lui avoit donné, dans lequel tous ces Mysteres & le modéle du service divin étoient contenus.

Comme Dieu avoit creé l'Homme dans un lieu plaisant & agréable, comme il paroîtra par diverses circonstances, & que cet endroit devoit être le ventre & le nombril de la Terre où le Soleil ne fait jamais d'ombre à Midy, il voulut envoier ces freres, qui étoient parvenus à l'âge d'homme, du centre du monde à la circonference, afin de le peupler. C'est pourquoi il commanda à *Brammon* de prendre en sa main le livre dans lequel les Loix Divines étoient écrites, & de s'acheminer du côté où le Soleil se leve, c'est-à-dire, vers l'*Orient*.

Le Soleil donc n'eut pas plûtôt fait paroître son éclatante lumiere sur le sommet des montagnes, que *Brammon* prit son chemin de ce côté-là: car il étoit juste que l'*Orient* qui fait la plus belle partie du monde, fut peuplée la premiere & preferée aux autres. Après avoir marché quelque-temps il se trouva tout auprès d'une haute Montagne au devant de laquelle il y avoit une fort belle vallée. Dans le fonds couloit doucement un ruisseau, sur le bord duquel il parut une femme qui se desalteroit de son eau. Elle étoit toute nuë aussi bien que lui, & leur innocence n'avoit pas encore été obligée de chercher de quoi couvrir une nudité, dont ils n'avoient point de honte. Cette femme avoit les cheveux noirs, & son teint olivastre se sentoit de l'ardeur du Soleil, & de la chaleur du lieu. Elle étoit bien faite, & d'une taille que l'on ne pouvoit apeller ni grande, ni petite. Elle avoit le regard doux & modeste, fort conforme à l'humeur melancolique de celui qui l'avoit rencontrée.

Mais comme elle n'étoit pas acoûtumée à voir un objet qui lui ressembloit si fort, elle en fut surprise & demeura assez long-temps interdite entre l'admiration & la honte, déliberant en elle-même si elle devoit s'enfuïr ou de-

demeurer, & se satisfaire de la vuë d'un objet qui lui paroissoit si agréable. *Brammon* de son côté n'étoit pas moins en peine, apprehendant, si elle s'enfuyoit, de perdre la présence d'une si belle chose: de sorte que pleins de honte & d'admiration ils demeuroient immobiles l'un devant l'autre sans se parler. Mais enfin la femme voiant que *Brammon* ne faisoit pas son devoir, s'enhardit de lui demander ce qui l'avoit fait venir là. Il lui répondit qu'il y étoit venu par le commandement de celui qui avoit creé le monde, qui l'avoit fait & elle aussi, & qui étoit l'auteur de toutes les autres créatures visibles, & de la lumiere qui leur donnoit le plaisir de se voir. La femme que Dieu avoit douée d'intelligence, & de la faculté de se faire entendre par ses discours, poussant l'entretien plus loin, lui dit, que la ressemblance qu'il y avoit entr'eux, étoit une marque indubitable qu'ils avoient été faits d'une même main, & que cet auteur de leur être, qui dispose si sagement toutes choses à leur propre fin, les avoit peut-être fait rencontrer là, afin que quelque liaison plus étroite les joignit inséparablement l'un à l'autre à l'avenir: & jettant en même-temps les yeux sur le livre que *Brammon* tenoit dans sa main, elle lui demanda ce que c'étoit, lequel lui aiant fait entendre en peu de mots ce qui y étoit contenu, elle le pria de s'asseoir auprès d'elle & de l'instruire dans la Religion, ce qu'il lui acorda volontiers. Après cela étant l'un & l'autre persuadez que leur rencontre avoit quelque chose de Divin, ils consulterent leur livre & resolurent de s'unir ensemble par le lien indissoluble du mariage: ensuite de quoi s'étant rendu l'un l'autre les civilitez qui se pratiquent entre le mary & la femme, & aiant vécu quelque temps ensemble dans une parfaite intelligence, ils eurent une grande & heureuse lignée, qui peupla tout l'*Orient*. Cette femme s'apelloit *Sauatrée*.

CHAPITRE III.

Du voyage de Cuttery *second fils de* Pourous; *de la rencontre qu'il fit de la femme qui lui avoit été destinée; de leur combat, & de leur accommodement, & comment ils peuplerent l'Occident.*

Dieu ordonna ensuite à *Cuttery* second fils de *Pourous* d'aller vers l'*Occident* pour le peupler. Aussi-tôt donc qu'il en eut reçu le commandement, il prit dans sa main l'épée que Dieu lui avoit donnée comme un instrument de victoire & de conquête, & ne songea plus qu'à chercher les occasions d'exercer son courage, qui étoit demeuré jusques-là sans emploi. Pendant son voyage il tournoit le dos tous les matins au Soleil levant, & cependant il le voyoit avec étonnement tous les soirs devant lui après avoir achevé sa journée. Marchant de la sorte vers l'*Occident* il regardoit incessamment de tous côtez, pour voir s'il ne se presenteroit point quelque avanture digne de lui, & il eut volontiers souhaité de rencontrer des armées d'hommes toutes entieres, ou des troupeaux de bêtes sauvages, afin d'en faire un carnage sanglant qui servit de pasture aux oiseaux du Ciel. Mais voyant que rien ne se présentoit devant lui, & ne sçachant pas pourquoi Dieu l'avoit envoié de ce côté-là, rempli de pensées heroïques, il ne se put empêcher de murmurer & de dire, d'où vient que Dieu m'a donné tant de courage, puisque je ne trouve point d'ocasions de le faire valoir & d'aquerir de la gloire?

Il continuoit néanmoins son chemin, persuadé qu'il trouveroit enfin quelque avanture digne de lui, resolu de faire sentir à tout ce qu'il rencontreroit des marques de sa colere & de sa fureur. Dans cet emportement, il arriva à une montagne du haut de laquelle on pouvoit découvrir toutes choses de fort loin. De cette montagne il vit venir à lui d'un pas majestueux une créature bienfaite, qui lui ressembloit parfaitement & qui avoit l'air martial & guerrier. Ils allerent donc l'un à l'autre, tous deux résolus d'éprouver leur courage & leur valeur. Mais en étant assez près il reconnut que c'étoit une femme, que des cheveux blonds & voltigeans sur ses épaules rendoient en même-temps & fort agréable & fort majestueuse. Elle tenoit dans sa main droite un *Chucherey*. C'est un instrument rond dont la superficie est tranchante & très-propre à offenser. Cet instrument, par le moien d'un trou qu'il a dans le milieu, & d'une corde qui y est passée & que l'on attache au doigt, se lance de fort loin & est capable de tuer un ennemi d'une fort grande distance. Son Port marquoit son courage, & ses yeux pleins de feu faisoient bien voir l'ardent desir qu'elle avoit de vaincre & de triompher. Elle s'apelloit *Toddicastrée*.

Dès le premier Assaut elle se servit avec tant d'adresse & de vigueur de son *Chucherey*, qu'elle fit bien connoître à *Cuttery*, qu'elle étoit en colere, & qu'elle avoit plus d'envie de se servir de ses armes pour le vaincre, que de sa beauté: de sorte que cette premiere journée se passa à se donner des coups, & à se blesser l'un l'autre: elle avec son *Chucherey*, & lui avec son épée, se donnant à peine le temps de se reposer & de reprendre haleine. Cela auroit duré plus long-temps, si l'obscurité de la nuit ne les eût separez, sans que l'un ni l'autre se pût vanter d'avoir eu ce jour-là aucun avantage sur son ennemi.

Le jour d'après ne fut pas plûtôt venu, qu'ils recommencerent leur combat par de nouveaux efforts de valeur & de courage, afin de se vanger des outrages qu'ils avoient reçus le jour d'auparavant. *Cuttery* aiant eu quelque avantage sur elle fendit d'un coup d'épée son *Chucherey* en deux: mais l'obscurité de la seconde nuit survenant ôta la femme & son *Chucherey* rompu à la vuë de son ennemi qui la poursuivoit, & lui donna le tems de faire un Arc de son instrument rompu, & de chercher des Flêches pour se remettre encore une fois en état d'éprouver ses forces contre un ennemi qui pensoit l'avoir mise hors de combat.

Il ne leur falut point d'autre Heraut pour recommencer leur duel que la lumiere du troisiéme jour. Tous deux étoient remplis d'esperance de mettre bien-tôt fin à leur combat & de remporter l'avantage sur son ennemi. *Toddicastrée*, à cause du nouvel instrument qu'elle venoit de faire, & *Cuttery*, à cause des avantages qu'il avoit eu sur elle le jour precedent. Regardant donc son ennemi comme la butte des Flêches qu'elle tiroit sur lui, elle s'en aprocha fierement: ce que *Cuttery* considerant & voyant bien que son épée ne lui serviroit de rien contre un instrument qui blessoit de si loin, il resolut de l'aprocher de fort près pour en venir aux mains corps à corps. Ce fut-là où ils éprouverent leurs forces, & où ils se lasserent enfin tellement, qu'ils n'avoient ni l'un, ni l'autre, assez de force pour vaincre, ni assez de foiblesse pour être vaincus. La victoire donc étant dans un si grand équilibre qu'elle ne panchoit pas plus d'un côté que de l'autre, ils furent contraints de se servir de la langue pour terminer une guerre que les mains n'avoient pu achever.

Dans ce combat si opiniâtré & si douteux, *Cuttery* qui avoit pris *Toddicastrée* par les cheveux & qui en croyoit faire une esclave, fut surpris en la regardant de près, de la trouver plus belle qu'auparavant: comme si cet exercice n'eut servi qu'à augmenter sa beauté & à la rendre plus aimable. Cela l'obligea de lui tenir ce discours. Pourquoi faut-il ô merveille des créatures vivantes tant en force qu'en beauté, que l'emportement & la fureur nous aient animez de la sorte l'un contre l'autre? Si je t'avois tuée dans ce combat, j'aurois maudit cette main droite qui en auroit été l'instrument & qui auroit détruit un si excellent ouvrage. Au contraire, si tu m'avois tué, tu aurois eu un déplaisir continuel de t'être privée des plaisirs & des douceurs que tu peux recevoir en ma compagnie? Pourquoi faut-il qu'une excellente créature, soit la ruïne d'une autre? n'y en auroit-il pas

eu une de moins, & ton Etre n'auroit pas été augmenté par mon anéantissement. Dieu nous a-t-il donné du courage & de la force pour nous destruire l'un l'autre, nous qui meritons tous deux d'être conservez ? En verité ton courage n'en sera pas moindre quand je t'aurai donné mon amitié, & que j'aurai partagé avec toi ma force & ma valeur. Au contraire quand nous serons bons amis nous serons en état de faire de plus grandes entreprises & de repousser vigoureussement les injures que l'on nous voudroit faire. Considere que le monde qui n'est encore qu'un enfant, a plus besoin d'être multiplié par la propagation de l'espece, que d'être détruit & affoibli par la violence des armes: L'amour propre nous enseigne naturellement à penser à nôtre conservation, ce qui se fait bien mieux par l'union mutuelle, que par la grandeur du courage. Ne nous arrêtons donc pas à rechercher par des moyens violents & illegitimes une gloire qui nous seroit funeste à l'un & à l'autre: songeons plûtôt à faire entre nous une paix heureuse & qui soit de longue durée.

Toddicastrée aiant écouté avec attention une proposition appuiée de si solides raisons, après avoir été quelque temps sans dire mot lui répondit d'un ton modeste & plein de douceur, qu'encore qu'elle vît devant ses yeux assez de marques de sa violence & de sa fureur, qui pouvoient rallumer en elle le desir de se vanger & d'en tirer raison, elle se rendoit neanmoins à ses raisons, & étoit toute prête d'agréer la proposition de paix qu'il venoit de lui faire, qu'elle conserveroit autant de temps qu'il lui en donneroit sujet: mais qu'elle recommenceroit la guerre, si on lui en donnoit une juste occasion.

Ensuite de cela ils se donnerent la main en témoignage de leur nouvelle amitié; d'ennemis irreconciliables ils devinrent les meilleurs amis du monde, & continuant de vivre familierement ensemble, la nature, qui va toujours à son but, leur aiant fait connoître la différence de leur sexe, ils engendrerent plusieurs enfans, desquels sont sortis tous les hommes, qui sont veritablement braves & vaillants. De sorte que l'*Occident* fut peuplé par le moien de ces deux ennemis, si parfaitement reconciliez.

CHAPITRE IV.

De Shuddery *troisiéme fils de* Pourous, *& de son voyage. Il trouve une mine de Diamants, & rencontre la femme qui lui étoit destinée. Ils se joignent ensemble, & le Nord est peuplé par leurs descendants.*

SHuddery troisiéme fils de *Pourous*, qui étoit destiné à la marchandise, fut envoié du côté du *Nord* dès qu'il fut en âge de cela. Il prit donc avec lui ses poids & ses balances, qui devoient être la regle de ce qu'il vendroit & de ce qu'il achepteroit, & s'en alla vers le *Septentrion*. Quand il eut fait une partie du chemin, il souhaita, comme ont acoûtumé de faire ceux qui aiment l'occupation, de trouver l'occasion de s'emploier à quelque chose qui fut conforme à sa vocation.

Etant arrivé auprès d'une montagne que l'on appelle *Stachalla*, il plût si extraordinairement, qu'il fut contraint, afin de laisser passer le mauvais temps, de se mettre à couvert dans un trou de cette montagne. Dès qu'il fut passé, le Ciel devint clair & serein, mais la grande quantité d'eau qui étoit tombée aiant fait des débordemens, il ne put aller plus loin ce jour-là; parce que le ruisseau, qui étoit au bas de la Vallée ne pouvant contenir ses eaux, étoit sorti de son lit & avoit innondé la campagne; de sorte que *Shuddery* fut contraint de demeurer dans le creux de la montagne jusques à ce que les eaux fussent écoulées, & que le temps fut commode pour continuer son chemin. Aussi-tôt donc que la terre eut bu une partie de l'eau qui l'empêchoit de passer, & que le Soleil eut seiché le reste par la force de ses rayons, il sortit de son trou pour achever son voyage, & il ne fut pas descendu au fond de la Vallée, qu'il y trouva de ces coquilles qui enferment les Perles. Il s'arrêta & les ouvrit pour voir ce qui étoit dedans, & il ne l'eut pas plûtôt fait qu'il trouva dequoi contenter ses yeux & satisfaire sa curiosité. Il jugea bien par leur éclat & par leur beauté, qu'elles meritoient d'être soigneusement gardées, encore qu'il n'en sçut ni le prix, ni la valeur. Il les serra donc curieusement & continua son chemin: mais à peine eut-il passé la Vallée, que la nuit le surprit tout auprès d'une autre Montagne, où il fut obligé de rester.

Comme si ces Perles ne lui eussent servi que d'avancoureurs d'une meilleure fortune, une Roche de Diamants se présenta à ses yeux, qu'il sembloit que la grande pluie n'avoit lavée & découverte que pour faire voir ses tresors, & pour inviter *Shuddery* par leur brillant à s'en aprocher de plus près, & à les admirer. Il alla donc de ce côté-là pensant que ce fut du feu: mais voyant que le mouvement ne dissipoit point leur lumiere, & qu'au contraire il augmentoit leur lustre & leur éclat, il fut porté du desir de connoître, en y touchant avec le doigt, quelle étoit la cause d'un si étrange accident: mais l'obscurité de la nuit, & l'ignorance de ce que c'étoit augmenterent bien son admiration, sans satisfaire pourtant sa curiosité. Il reconnut que ces brillants avoient la lumiere du feu sans en avoir la chaleur. Il resolut donc d'attendre que le jour fut venu, pour voir s'il pourroit découvrir quelque chose de ce grand mystere: mais le jour fit un effet tout contraire à ce qu'il esperoit: car sa lumiere ne parut pas plûtôt, que celle des Diamants disparut, & il ne demeura devant ses yeux qu'une matiere blanchastre qui ne jettoit point de feu; ce qui lui causa autant d'étonnement que leur premiere découverte lui avoit causé d'admiration. Voulant donc faire part aux autres d'une merveille qui lui sembloit si surprenante, il prit de ces Diamants autant qu'il en put porter sans s'incommoder, & remarqua soigneusement le lieu où il les avoit pris, afin d'y pouvoir retourner quelque jour, quand il seroit mieux informé de leur prix & de leur valeur.

Shuddery continuant ainsi son voyage arriva enfin en un lieu où la femme qui lui étoit destinée se promenoit le long d'un bois, auprès duquel il y avoit une plaine au travers de laquelle le conduisoit son chemin. Il l'abandonna dès qu'il l'eut apperçuë, pour aller droit à elle & voir ce que c'étoit qui lui ressembloit si fort. La femme de son côté ne fut pas moins surprise en le voyant, & remplie d'admiration & de curiosité elle ne sçavoit que devenir, étant tantôt pleine de crainte & de honte, & tantôt de joie, ne sçachant si elle devoit s'enfuïr ou demeurer. Pendant qu'elle déliberoit sans pouvoir se resoudre à se retirer dans le bois, *Shuddery* l'aborda & lui dit: Admirable & excellente créature avec laquelle j'ai tant de ressemblance, je te prie de demeurer ici, puisque nôtre mutuelle ressemblance, qui te donne de l'admiration aussi bien qu'à moi, te doit obliger à m'aimer & à écouter celui qui ne te poursuit pas pour te faire du mal, mais pour joüir de la douceur de ta conversation: car il semble que ce grand raport nous invite à nous unir étroitement par les voyes d'une societé & d'une amitié reciproque.

La femme qui s'apelloit *Visagondah* jugeant par la lenteur de la démarche de *Shuddery* qu'il étoit plûtôt un suppliant qu'un poursuivant, témoigna en s'arrêtant, que sa présence lui étoit agréable, & qu'elle n'étoit en peine que de sa fureté: ce qui l'obligea de lui dire, que pourvu qu'elle fût aussi assurée de son bon traitement qu'elle étoit satisfaite de le voir, elle lui accorderoit volontiers sa demande: dequoi *Suddery* lui aiant donné des assurances, ils commencerent leur conversation & elle lui demanda d'abord comment il étoit possible que deux personnes qui ne s'étoient jamais vuës se pussent si bien entendre. A cela *Shuddery* répondit, que Dieu qui les avoit fait

fait semblables de corps leur avoit donné la parole pour se communiquer leurs pensées, sans quoi la Societé leur devenoit presque inutile.

Après s'être donné des marques reciproques d'afection, *Shuddery* entretint *Visagondah* de son voyage: il lui dit comment il avoit trouvé des Perles & des Diamants. Il la para de ces bijoux & depuis ce tems-là on s'en est toûjours servi. Il lui parla ensuite de la Création; Il lui dit qui étoit son Pere, combien il avoit de freres, & en un mot il lui communiqua tout ce qu'il avoit de plus secret. Ils vécurent toûjours ensemble depuis ce tems-là en mari & femme. Ils eurent plusieurs enfans, qui furent Marchands comme *Shuddery*, qui peu de tems après s'en alla avec quelques-uns de ses enfans, travailler à la Mine de Diamants dont il avoit fait la découverte. Il en fit bonne provision, & dans la suite cette Marchandise a toûjours été fort estimée & fort prétieuse. Voilà comment le *Nord* fut peuplé.

CHAPITRE V.

De Wyse *quatriéme fils de Porous; ses voyages au delà de sept mers, ses Bâtimens, & la rencontre de la Femme qui lui étoit destinée; ses Revelations touchant la Religion; son amour pour celle qui fut sa femme, & comment ils peuplerent le Midy.*

WYse, le plus jeune des quatre freres, alla du côté du *Midy*, & prit avec lui les instrumens qui lui étoient nécessaires pour tout ce qu'il devoit inventer pour l'usage & pour l'utilité des hommes: car il étoit né pour cela & il avoit l'imagination propre à inventer. Aussi fut il l'autheur des Arts. Il connoissoit parfaitement comment on doit bastir les Maisons, fonder les Villes, cultiver la terre, & en un mot il savoit faire tout ce qui peut rendre la vie commode. C'est pour cela qu'on l'appella *Viskermah* c'est-à-dire Artisan.

Il falloit un tel genie pour établir des Colonies. Dieu l'envoya du côté du *Midy*; il trouva en son chemin sept mers, qu'il traversa les unes après les autres, dans un Bateau qu'il avoit fait, laissant par tout des marques de son industrie. Quand il eut passé la derniere mer, qui s'appelloit *Pascurbatée*, il se trouva dans un païs nommé *Derpe*. Il y bastit une belle Maison sur le rivage de la mer, à quoi lui servirent les Arbres d'une Forest voisine du lieu. Il n'oublia rien pour rendre cette habitation commode. Il y fit plusieurs appartemens de plein-pié, & de grandes terrasses qui avoient vuë d'un côté sur la mer qui venoit jusqu'au pied des murailles de cette Maison, & de l'autre sur des Plaines & des Forests. Il demeura là quelque-tems seul; & s'y délassa agréablement des fatigues qu'il avoit souffertes dans son voyage.

A peine goûtoit il la douceur de sa solitude, quand elle fut troublée par un accident imprevû. La femme qui lui étoit destinée passant au travers de la Forest voisine, & venant se promener au bord de la mer s'arrêta pour voir ce nouveau bastiment. Elle n'avoit encore rien vû de semblable. *Wyse* qui l'aperçut considerant cet édifice descendit pour admirer à loisir un objet si beau. Le corps de cette femme étoit parfaitement blanc, ses cheveux étoient blonds, poudrez & parfumés d'un parfum dont le vent portoit l'odeur agreable jusqu'au lieu où il étoit. Il s'approcha de cet aimable & charmant objet. La femme eut d'abord un peu de honte, mais elle s'en défit peu à peu & lui demanda pourquoi il venoit troubler sa promenade & ses plaisirs en un lieu où elle se trouvoit toute seule. Il lui respondit que Dieu l'autheur de la lumiére, par laquelle il rend tous les objets visibles, l'avoit envoyé en ce lieu-là pour admirer cette excellente beauté dont elle étoit douée, & qu'il n'étoit pas juste qu'elle demeurât cachée dans une solitude; Dieu l'aïant créée pour être admirée. C'est, ajouta t'il, pour la posseder que j'ai passé sept mers, & mis ma vie plusieurs fois en danger. Mon amour est digne d'une si belle recompense, & il n'y a que vôtre merite & votre beauté capables d'adoucir les peines que j'ai souffertes pour un si noble dessein. Je vous supplie donc d'accepter ma compagnie & de me considerer comme une consolation que Dieu vous envoye dans la solitude où vous étes.

Comme elle n'avoit point dessein de changer sa maniére de vivre, elle lui répondit, que dans son absence elle ne s'étoit pas apperçûë que la presence d'une compagnie lui fut nécessaire; que même dans le moment qu'elle lui parloit elle ne se sentoit pas disposée à recevoir les offres qu'il lui faisoit; qu'elle le prioit donc de la laisser vivre à sa mode & en pleine liberté. *Wyse* qui ne pouvoit plus la perdre de vûë, la pressa d'entrer dans sa maison & d'en voir les appartements, croïant que l'industrie avec laquelle il l'avoit bastie, lui rendroit cette femme plus favorable: mais au contraire, elle lui dit nettement, que s'il ne la laissoit aller, il l'obligeroit à ne revenir jamais. En même tems elle le quitta, lui faisant connoître qu'elle n'étoit pas satisfaite de ce qu'il avoit voulu la retenir presque par force. Il en fut au desespoir, mais il n'osa l'empêcher de s'en aller & de lui ravir avec sa personne le plus grand de tous les plaisirs.

Wyse aiant passé la nuit dans des inquiétudes continuelles resolut, dès que le jour fut venu, d'employer toutes sortes de moïens pour la revoir. Il traversa des bois, errant de côté & d'autre, & arriva enfin dans une Vallée, où il vit cette femme cueillant des fleurs. Il s'en approcha avant qu'elle l'apperçût, & lui dit: beauté plus douce & plus belle que toutes les fleurs que la terre peut produire, l'amour que j'ai pour vous m'attire une seconde fois près de vous pour esprouver si vous me serés plus favorable. Ne me fuiés point, je vous prie, puisque vous avés déja reçu des marques du respect que j'ai pour vous. Voiant qu'elle l'écoutoit, il l'entretint de la création du monde, & lui dit qui étoient ses Parents: Il lui parla de la maniére dont ses freres s'étoient dispersez en divers lieux, de ses voyages, des hazards qu'il avoit courus, de son industrie dans les Arts, & des differentes marques qu'il en avoit laissé par tout où il avoit passé. Pour conclusion il ajouta qu'il ne croïoit pas que Dieu l'eut voulu exposer à passer sept mers, & à courir tant de dangers, s'il n'eut eu dessein d'adoucir l'amertume de ses peines & de ses travaux par la possession d'une personne si aimable. La femme interrompit alors la conversation, & lui dit, qu'elle le prioit de s'occuper d'autre chose que de cela, & que s'il vouloit lui accorder quelque grace, c'étoit de se retirer, & de la laisser en paix.

Il se quitterent ainsi, elle fort en colere de ce rencontre & lui desesperé d'une si rude séparation. Toute la consolation qui lui resta fut qu'en partant elle lui dit, que si quelque jour elle se trouvoit disposée à le souffrir, elle sçauroit bien le trouver.

Wyse s'éloigna du lieu où il laissoit toute sa consolation, & se retira dans une solitude, fort afligé de se voir éloigné d'un objet pour lequel il avoit tant d'amour: & se mettant à genoux sous des arbres verds, il fit sa priere avec beaucoup d'humilité & de douceur. O Dieu, dit-il, à qui seul la connoissance de mon Etre appartient, j'ai quitté par votre commandement mes freres & mes parents, que je ne reverrai peut-être jamais. J'ai couru une infinité de hazards dans mon voyage. J'ai abandonné toute sorte de compagnies pour m'exposer à la solitude, dans la vûë de posseder une personne,

sonne, qui loin de me consoler par sa présence & par sa conversation, augmente ma douleur par ses refus. Ne rendés pas inutile & infructueuse la fin pour laquelle vous m'avés créé, ne recompensés pas si mal toutes mes souffrances, & n'étouffés pas ainsi toutes les qualitez que vous m'avés données. Cieux azurez, Arbres verds, sous lesquels je suis à présent, soïez témoins de ma peine & de ma douleur. Createur de l'Univers si vous avés le moindre soin de vos ouvrages, donnés m'en des marques, en soulageant les peines que je souffre maintenant.

Il n'eut pas achevé sa priére, qu'un vent agréable souffla au travers des feuilles de ces Arbres, & il en sortit une voix, qui lui dit. Que demandes tu fils de *Porous?* à quoi il répondit qu'il ne demandoit autre chose, sinon que la femme qu'il avoit rencontrée voulut se joindre inséparablement à lui par le lien du mariage, afin qu'il pût joüir d'elle jusqu'à la mort. Cela lui fut accordé, à condition qu'il bastiroit des Pagodes & des Temples sous des Arbres verds pour y servir Dieu & y adorer les images, puisque c'étoit en cet endroit que Dieu lui étoit apparu.

Jejunogundah, (c'est ainsi que s'appelloit cette femme,) fut aussi-tôt après touchée d'affection pour *Wyse.* Elle alla le trouver & lui donna des marques de son amour. Depuis ce tems-là ils vêcurent toûjours ensemble & eurent plusieurs enfans de leur mariage. C'est ainsi que le *Midy* fut peuplé.

CHAPITRE VI.

Comment les quatre freres se trouverent ensemble au lieu de leur naissance; de leurs querelles, de leurs divisions, des grandes méchancetez que commirent leurs descendants; & comment ils attirerent sur eux un deluge qui les fit périr & qui finit le premier âge du Monde.

CEpendant la force du sang & les liens de la nature agissant sur ces 4 freres, ils resolurent de retourner au païs de leur naissance. *Brammon* & ses descendants, après avoir peuplé l'*Orient*, formerent le dessein d'aller instruire les hommes en la véritable Religion, afin qu'il n'y en eut qu'une par tout le Monde, & que la differente maniére de servir Dieu ne causât aucun desordre.

Cuttery sentit un pareil désir de revoir le lieu de sa naissance, & d'y raconter les benedictions de Dieu sur sa personne & sur celle de sa femme & de ses descendants.

Shuddery fut conduit par de semblables motifs, & *Wyse* impatient comme ses 3. freres de faire connoître son industrie à ses compatriotes & les aventures qu'il avoit eues dans ses voyages, s'achemina aussi de ce côté-là, avec sa famille. Dieu permit donc qu'ils arrivassent tous heureusement en un même lieu par des chemins fort differents, après avoir fait chacun l'ouvrage auquel il les avoit destinez. Leur retour fut honoré de festins & de rejoüissances, & il ne faut pas douter que la joye que reçurent *Porous* & *Parcoutée* en revoïant leurs enfans ne les rajeunit, & qu'ils ne sentissent sur leurs vieux jours le plaisir de revoir des personnes qui leur étoient si cheres.

Mais la joie ne dure jamais toûjours. Elle se rallentit peu à peu. Les quatre freres degenerant oublierent à la fin leurs douceurs présentes & leurs douceurs passées. Ils firent de nouvelle generations, & s'occuperent à communiquer aux hommes leurs differentes lumiéres. *Brammon* les instruisit en la Religion, *Cuttery* en la Politique, *Shuddery* au negoce, & *Wyse* en la Mecanique.

La multitude des hommes causa bien-tôt la confusion, la mechanceté s'introduisit; parce que les hommes étoient trop heureux. *Brammon* negligea la pieté & la Religion; *Cuttery* devint usurpateur & inhumain; *Shuddery* falsifia ses poids, & mit en usage toutes sortes de friponneries pour tromper ses freres; *Wyse* fit servir le profit qu'il tiroit de ses inventions au luxe & à la débauche. Leur interieur étant corrompu ils devinrent ennemis les uns des autres. Car *Brammon* ne pouvoit souffrir la grandeur de *Cuttery. Cuttery* refusoit de rendre à *Brammon* l'honneur qui lui étoit dû à cause du droit d'aînesse. Il méprisoit l'humeur retirée de son frere, & le croïoit indigne d'être l'ainé, n'estimant que l'authorité. Il préferoit même ses loix à celles de Dieu, parce que celles-ci venoient de *Brammon.* D'ailleurs il étoit cruel: il mettoit des taxes sur *Shuddery*, & épuisoit tout le profit que *Wyse* pouvoit faire par son travail. Ces mauvais exemples furent les semences de la méchanceté, qui s'augmenta dans leur Posterité, & causa une division qui fit brêche à l'harmonie qui regnoit dans la premiére constitution du monde.

Wyse voyant que *Brammon* perdoit son crédit, afin de le rendre encore plus méprisable, se mit dans l'esprit d'introduire dans le monde cette nouvelle forme de Religion qui regardoit le culte des Images, laquelle lui avoit été communiquée en songe. Il bâtit des Pagodes sous des Arbres verds, & introduisit quantité de céremonies nouvelles. Comme il n'en étoit point parlé dans le livre de *Brammon*, on disputa long-tems pour sçavoir si elles devoient être reçuës ou non; mais après que *Wyse* eut assuré qu'il les avoit reçuës de Dieu, on ordonna qu'elles feroient partie de la Loi Ceremoniale.

Cependant il se formoit tous les jours de mauvais desseins, & les péchez des hommes augmentoient à vûë d'œil. Dieu s'irrita. Les Cieux furent couverts de ténebres, la Mer s'enfla comme pour se joindre avec les nuës, afin de detruire le genre humain. On entendit de grands bruits dans l'air, le tonnerre & les esclairs sortirent des Poles du monde: & comme si le monde eut eu besoin d'être lavé de tant d'infamies, il se fit un deluge qui detruisit toutes les Nations de la terre. Par ce moïen les corps furent punis de leurs crimes, mais les ames furent reçûës dans le sein de Dieu. Voilà de quelle maniére finit le premier âge du monde selon la tradition des *Banjans.*

CHAPITRE VII.

Du second âge du monde, qui commença par Bremaw, Wysteney, *&* Ruddery; *de leur creation, & des emplois qui leur furent donnez, du tems qu'ils devoient demeurer sur la terre, & comment se fit la reparation du Monde.*

LA destruction du Monde, disent les *Banjans*, servoit bien à satisfaire la Justice de Dieu qui vouloit punir les péchez des hommes, mais l'intention du Createur fut demeurée sans exécution s'il n'eut fait d'autres Creatures à qui il pût communiquer sa Grandeur & son Excellence. Il fit donc un nouveau Monde & des Creatures dignes de sa sagesse & de sa misericorde.

Et parce que le premier âge s'étoit abandonné à toutes sortes de péchez, il pourvût à ce malheur dans le second, en faisant trois personnes plus parfaites que les premiéres. Celles-ci s'appelloient *Bremaw*, *Wisteney* & *Ruddery.*

Dieu descendit du Ciel sur une grande montagne appellée *Meropurbatée*, du haut de laquelle il prononça ces paroles. Leve-toi *Bremaw*, la premiére des Creatures vivantes du second âge. Dès que Dieu eut parlé,

lé, la terre fit sortir *Bremaw* de ses entrailles, & cette Créature connût aussi-tôt son Créateur & l'adora. Dieu fit sortir du même lieu & de la même maniére *Wisteney* & *Ruddery*, qui l'adorerent semblablement.

Mais comme Dieu ne fait rien sans dessein & qu'il destine toutes choses à une fin, il ne fit pas ces trois personnes pour demeurer seules & inutiles: Il resolut de les faire servir à la reparation du monde. Il donna à *Bremaw*, le pouvoir de faire les Créatures, parce que selon les *Banjans*, les grands Seigneurs ne doivent agir que par leurs Agents, & qu'ainsi il n'eut pas été de la grandeur de Dieu de s'abaisser jusqu'à faire lui même ses Créatures, le pouvant faire par ses Ministres.

Wisteney, qui étoit le second, eut soin de la conservation de ces Créatures. Mais il donna à *Ruddery* qui étoit le troisiéme, le pouvoir de les destruire, prévoïant bien qu'elles deviendroient méchantes & qu'elles mériteroient d'être punies. Avec le pouvoir que ces trois personnes avoient de faire des choses si grandes, il falloit aussi qu'il leur donnât les moïens de s'acquitter dignement des differents emplois ausquels il les avoit destinez. *Bremaw* eut donc la faculté de créer & de produire toutes les Créatures. Afin que *Wysteney* les pût conserver, il lui donna une puissance absoluë sur toutes les choses qui pouvoient contribuër à leur conservation. Il le fit Seigneur du Soleil & de la Lune, des nuages, & des rosées, des montagnes & des vallées, & mit en sa disposition les differentes saisons de l'année. Il lui donna le pouvoir de conférer les richesses, la santé, & les honneurs: en un mot, il le rendit Maître de toutes les choses qui peuvent contribuër au bien de l'homme & des autres Créatures. Et afin que *Ruddery* pût être propre à exécuter la Justice Divine, Dieu lui donna pouvoir sur tout ce qui peut causer la destruction des Créatures vivantes. Dieu le fit Dispensateur des peines, des châtiments, & des choses qui servent à punir les péchez des hommes, comme les Maladies, la Famine, la Guerre, la Peste, & la Mort.

Conformément aux differents emplois de ces trois personnes, il leur fut prescrit à chacune un certain tems pour demeurer sur la terre. L'ouvrage de la création, qui appartenoit à *Bremaw*, aiant été achevé dans le second âge, il devoit être enlevé au Ciel à la fin de ce second âge; mais parce que les autres païs avoient été repeuplez par ceux qui furent sauvez de la destruction universelle du monde, *Wysteney* demeura sur la terre deux fois autant de tems que son frere *Bremaw*. *Ruddery* fut conservé sur la terre trois fois autant de tems que *Wysteney*, afin qu'il pût, quand le grand jour du Jugement arrivera, destruire tous les corps, & emporter avec lui les ames au lieu de la Gloire.

Il ne leur restoit plus rien à faire qu'à exécuter les choses que Dieu avoit mises en leur puissance. *Bremaw* medita de quelles maniéres il pourroit s'acquitter dignement de la charge qui lui avoit été commise. Il étoit fortement appliqué à y penser, quand il sentit une grande incommodité par tout son corps & des douleurs en tous ses membres. Cela fut suivi de tranchées pareilles à celles que souffrent les femmes qui sont en travail. Son corps s'enfla d'une maniére extraordinaire & proportionnée à la soudaine maturité du fardeau qui y étoit enfermé. Ses entrailles s'étendirent visiblement, quoi qu'il fut d'une taille plus grande que celle des autres hommes: & cet effort fut si violent, qu'il en fut presque à l'agonie. Enfin son corps s'ouvrit en deux endroits, au côté droit, & au côté gauche, d'où il sortit deux jumeaux, l'un mâle & l'autre femelle, qui vinrent au monde dans leur grandeur naturelle. *Bremaw* les instruisit de ce qui regarde la Divinité. Il appella l'homme *Manow*, & la femme *Ceteroupa*. Ces deux Créatures, après avoir adoré Dieu & remercié *Bremaw* qui les avoit mis au monde, & qui les benit afin qu'elles multipliassent, furent envoïées vers l'*Orient* sur une Montagne nommée *Munderpuruool*. Il leur étoit ordonné d'envoïer de là ceux qu'ils engendreroient vers l'*Occident*, le *Septentrion* & le *Midy*. *Ceteroupa* eut trois fils & trois filles; le fils aîné fut nommé *Priauretta*, le second *Outanapautha*, & le troisiéme *Scomeraut*. La fille aînée fut appellée *Cammah*, la seconde *Sooneretaw*, & la troisiéme *Sumboo*. Quand ces enfans furent grands, ils allerent au lieu de leur destination. *Priauretta* & *Cammah* furent envoïez au *Couchant* à la Montagne appellée *Segund*; *Outanapautha* & *Soonerettaw* au *Septentrion* à la Montagne *Ripola*; *Soomeraut* & *Sumboo* au *Midy* à la Montagne *Supars*, & dans tous ces endroits ils y firent de grandes Peuplades.

Wysteney donna ordre aux choses néceſsaires pour la conservation & pour l'entretien de ces Créatures; les faisant joüir de tout ce qui peut rendre la vie heureuse.

Mais *Ruddery* envoïa les afflictions, les maladies, la mort, & la condamnation sur les enfans des hommes, selon qu'ils se les attiroient par leur vie méchante & dereglée. C'est là l'économie dont Dieu se servit pour le rétablissement du monde dans le second âge. On va voir de quelle maniére, suivant la tradition des *Banjans*, Dieu apprit aux hommes de ce second âge la maniére de le servir.

CHAPITRE VIII.

Comment Dieu communiqua la Religion aux hommes, par le moyen d'un livre qu'il donna à Bremaw, *& des traitez particuliers qui y étoient contenus. Du premier traité contenant la Loi moralle apropriée à chaque Tribu.*

DIeu prevoyant qu'il ne pouvoit y avoir d'ordre ni de gouvernement légitime où sa crainte & la Religion ne seroient pas établies, s'appliqua, dès que le monde fut peuplé, à faire des Loix pour empêcher les hommes de tomber dans les défauts qui avoient causé la destruction du premier âge.

Il descendit sur la Montagne de *Meropurbatée*, & y fit venir *Bremaw*. Il lui apparut avec toute sa Gloire au travers d'une nuée obscure & épaisse, & lui dit, qu'il avoit été obligé de destruire le premier âge, parce que les hommes n'avoient pas observé les Commandements qui étoient contenus dans le livre qu'il avoit donné à *Brammon*: & lui en donnant en même tems un autre au travers de la nuée, il lui ordonna d'enseigner aux hommes les choses qui y étoient contenuës. *Bremaw*, pour s'aquitter de ce qui lui étoit commandé, fit sçavoir à toutes les Nations de la terre la volonté de Dieu & ses Commandements.

Les *Banjans* disent qu'il y avoit dans ce livre, qu'ils appellent le *SHASTER*, où *le Livre de la parole écrite*, trois traitez. Le premier contenoit leur Loi morale, ou le Livre des Preceptes, avec une explication ou commentaire sur chaque Precepte & une application de ces Preceptes à chaque Famille ou Tribu. Le second traité expliquoit leur Loi ceremoniale & enseignoit les Cérémonies qu'il falloit observer dans le service Divin. Le troisiéme traité les distinguoit tous en certaines Familles ou Tribus, & contenoit des Preceptes & des Ordonnances particuliéres à chaque Tribu. Voilà en gros ce qui étoit contenu, selon les *Banjans*, dans le Livre que Dieu donna à *Bremaw*. Nous en allons maintenant rapporter les principaux poincts, & ce qui en est comme le précis, pour la satisfaction de ceux qui voudront en avoir une exacte connoissance.

Le traité dans lequel leur Loi morale étoit écrite, & que *Bremaw* enseigna aux hommes, contenoit ces huit Commandemens.

1. *Tu ne tueras aucune Créature vivante, qui ait vie en elle: car tu es une de mes Créatures & elle aussi; c'est pourquoi tu n'osteras point la vie à quoi que ce soit qui m'appartienne.*

2. *Tu feras alliance avec tes cinq sens. Premiérement avec les yeux, afin qu'ils ne regardent rien qui soit mauvais. Secondement avec tes oreilles, afin qu'elles n'écoutent rien qui soit mauvais. En troisiéme lieu avec ta langue, afin qu'elle ne profere rien qui soit mauvais. En quatriéme lieu avec ton palais, afin qu'il ne goûte de rien qui soit mauvais, comme du vin, ou de la chair des Créatures vivantes. En cinquiéme lieu avec tes mains, afin qu'elles ne touchent rien qui soit souillé.*

3. *Tu observeras exactement les jours & les tems destinez pour la devotion, aussi-bien que pour les ablutions, l'adoration & les prieres que tu dois faire à Dieu d'un cœur pur & élevé.*

4. *Tu ne feras point de faux rapports, & ne diras point de menteries, par le moyen desquelles tu puisses surprendre ton frere & t'enrichir par des tromperies en faisant des traitez & des marchez avec lui.*

5. *Tu seras charitable aux pauvres selon ton pouvoir, & les assisteras dans leurs nécessitez, soit de viande, de boisson, d'argent, ou d'autres choses dont ils auront besoin.*

6. *Tu n'opprimeras point les pauvres, & ne te serviras jamais de ton pouvoir pour accabler & pour ruiner ton frere injustement.*

7. *Tu célébreras certaines Fêtes & jours de réjouissances, sans pourtant flatter ton corps & te remplir avec excez: au contraire tu employeras de certains jours à jeûner, & retrancheras quelques heures de ton repos pour veiller, afin d'être mieux préparé à la priére, & à la sanctification.*

8. *Tu ne déroberas à ton frere quoi que ce soit, des choses qui t'auront été confiées selon ta profession, mais tu te contenteras de ce qu'il te donnera liberalement, pour ta recompense: te souvenant que tu n'as point de droit sur les choses qui sont à un autre.*

Ces huit Commandemens sont pour toutes les quatre Tribus en general. Outre cela il y en a deux autres pour chaque Famille, qui leur sont particuliers.

Premiérement, *Brammon* & *Shuddery*, c'est-à-dire, le Prêtre & le Marchand, sont fort étroitement obligez aux Commandemens Religieux, & ils ont beaucoup de rapport entre eux pour les choses qui regardent le culte Divin, comme il y en a aussi beaucoup entre les preceptes de *Cuttery* & de *Wyse*, c'est-à-dire, entre ceux du Magistrat & de l'Artisan.

Ils appliquent aux *Bramines*, qui sont les Prêtres, le premier & le second Commandement; parce qu'ils font consister les principaux poincts de leur Religion en ces deux choses. Premiérement à empêcher la destruction des Créatures vivantes, & en second lieu à s'abstenir des choses défenduës, comme de manger de la chair & de boire du vin, à quoi les Marchands sont aussi fort étroitement obligez d'obeïr.

Ils appliquent particuliérement à *Shuddery* le troisiéme & le quatriéme Commandemens, comme très-convenables à sa profession; parce qu'ils portent à la Devotion, & détournent les hommes des tromperies qui se font dans le commerce: à quoi ceux qui se servent de poids & de balances sont ordinairement si sujets, qu'il a été besoin d'un Commandement exprès pour les en détourner.

Ils attribuent à *Cuttery* ou à leur Magistrat le cinquiéme & le sixiéme Commandemens, à cause qu'ils exhortent les hommes à la charité & à avoir pitié des foibles & des malheureux: car la tyrannie est fort ordinaire à ceux qui ont l'authorité en main.

Ils appliquent à *Wyse* l'Artisan, le septiéme & le huitiéme préceptes, parce que ceux de cette profession ont besoin de quelques jours de divertissement & de recréation, quoi qu'ils soient enclins à la débauche & à l'excez, dont, par leurs Loix, ils sont exhortez de s'abstenir. Elles leur défendent aussi le larcin, car c'est un peché auquel ils peuvent être portés par l'occasion, qui leur en est souvent donnée, quand ils vont travailler de leur mestier.

Enfin quoi qu'ils soient obligez d'accomplir tous ces Commandemens, ils observent néanmoins avec plus de soin ceux qui sont faits pour leur propre Tribu.

Il me semble qu'il ne sera pas hors de propos de faire ici quelques réflexions sur deux ou trois articles de ces Commandemens, qui sont le mieux observez & le plus généralement reçus: parce que cela les distingue plus que toute autre chose d'avec les autres Religions du Païs où ils sont.

C'est la défence qui est faite aux *Bramines* & aux *Banjans*, dans le premier & dans le second Commandemens, de tuër aucune beste vivante, ni d'en manger la chair; & celle de boire du vin.

Ils soustiennent la défence qui leur est faite de tuer aucune Créature vivante, en disant, que ces Créatures ont une ame pareille à celle de l'homme, & d'une même nature. Mais ils ne prennent pas garde qu'il y a trois sortes d'ames, la vegetative, qui se trouve dans les Plantes; l'ame sensitive, qui se trouve dans les Bêtes; & l'ame raisonnable qui n'est propre qu'à l'homme, & dont les operations sont nobles & élevées. C'est la seule qui est immortelle.

Je dirai encore, à l'égard de la défence qui leur est faite de tuer des Bêtes vivantes pour s'en nourrir; qu'elle n'a pas été autrefois & n'est pas encore aujourd'hui absolument generale. Les anciens *Indiens* étoient vêtus de peaux des Bêtes sauvages, qu'ils avoient tuées; & ceux de la Tribu des *Cutteryes* ne s'abstiennent pas aujourd'hui de tuer les Bêtes; de sorte que l'on peut fort raisonnablement conjecturer que cette défence est une nouvelle Tradition de leur invention, & qu'elle ne leur étoit pas donnée comme faisant une partie essentielle de leur Religion: non plus que leur second Commandement, qui contient deux choses, la défence de boire du vin; & celle de manger de la chair.

Les *Bramines* & les *Banjans* ne s'abstiennent pas seulement de manger de la chair des Créatures vivantes; ils ne mangent point non plus de toutes les choses qu'ils croïent avoir en elles quelque principe de vie: & c'est pour cela qu'ils ne mangent point d'œufs, qu'ils prétendent être compris dans cette défence générale, à cause, disent-ils, que sous la coquille ils ont quelque chose d'animé qui les fait vivre. Ils s'abstiennent aussi de manger de toutes sortes de racines rouges, à cause qu'elles ressemblent au sang, & qu'elles en ont la couleur. Ils ne se font jamais saigner dans leurs maladies, croyant qu'une partie de la vie s'en va avec le sang, & ils se guerissent de toutes leurs fiévres par le jeûne & par l'abstinence. Toutes ces opinions ridicules sont fondées sur la créance qu'ils ont, que les ames passent d'un corps dans un autre par la *Metempsycose*, & que celles des hommes passant dans le corps des autres animaux, on ne doit pas les tuer, ni manger de leur chair.

CHA-

CHAPITRE IX.

Du second Traité contenu dans le Livre donné à Bremaw, *ou de leur Loi cérémonialle, qui consiste en lavemens, en onctions, en offrandes sous des arbres verds ; en priéres, en Pelerinages, en invocations & en adorations. De leur maniére de baptiser, de se marier & d'enterrer les morts.*

Le second Traitté du Livre donné à *Bremaw* contenoit les Ordonnances céremonialles, qu'ils devoient observer en certaines occasions. Il leur est expressément commandé de se laver souvent dans des Riviéres ; & les *Banjans* disent que cette coûtume commença avec le second âge du monde, & fut mise au rang des choses Divines, pour les faire ressouvenir que la destruction du monde avoit été faite par le deluge à cause de leurs péchez. Voici de quelle maniére cette cérémonie se pratique. Ils barbouïllent leurs corps du limon qui est au fonds de la Riviére, ce qui sert à representer la corruption naturelle des hommes : après cela ils vont vers la Riviére la face tournée du côté du Soleil, & le *Bramine* dit tout haut cette priére : *O Dieu cet homme est sale & impur comme le limon de cette Riviére; mais de même que l'eau emporte cette saleté, daignés le nettoyer de ses pechez.* Cette priére étant finie, ils se plongent trois fois dans l'eau pendant que le *Bramine* prononce à plusieurs reprises le nom de la Riviére où ils se lavent. Pendant que le *Bramine* nomme la Riviére, celui qui se lave jette dedans avec la main une certaine quantité de Ris, comme une offrande qu'il lui fait, après quoi il reçoit l'absolution de ses pechez, & s'en va.

Ils se servent aussi d'une certaine onction rouge, qu'ils s'appliquent au front, dans laquelle ils mettent certaine graine pour signifier, à ce qu'ils disent, que Dieu les a marquez & choisis comme un peuple qui est particuliérement à lui ; ce qui ne sert pourtant à autre chose qu'à conserver la memoire de leur Baptême. Ils recommencent cette onction tous les jours à mesure que la marque s'en va quand ils se lavent, prononçant pendant l'action de certaines paroles qui servent à les faire ressouvenir qu'ils doivent être tels que la marque de Dieu le requiert.

Il leur est ordonné de faire des offrandes & de certaines priéres sous des arbres verds, dont la cérémonie a été introduite par *Wysé*, à qui Dieu, disent-ils, apparut en vision sous des arbres verds, comme nous l'avons déja dit, & lui commanda de faire le service Divin en ces lieux-là. C'est pour cela que les *Bramines* y bâtissent des Temples à leurs Idoles, & qu'ils y demeurent pour faire ces cérémonies Religieuses à l'intention de ceux qui y viennent. Ils ont beaucoup de respect pour ces arbres, & ils sont persuadez qu'il arrive de grands malheurs à ceux qui les gâtent ou qui en arrachent la moindre branche. Quand ils font leurs assemblées sous ces arbres, chacun y apporte son offrande, & ils s'y poudrent de poudres de differentes couleurs. Ils y payent leurs adorations, dont ils marquent le nombre par le son d'une petite clochette. Ils y font des priéres pour obtenir la santé, des richesses, une grande lignée, & un heureux succez dans leurs affaires ; & le plus souvent ils s'y assemblent en grand nombre, & y font leurs festins & leurs réjouïssances.

Ils sont obligez de faire de certaines priéres dans leurs Temples. Elles consistent en la repetition frequente des noms & des attributs de Dieu, amplifiez & expliquez. Ils y font aussi des processions, en chantant leurs Commandements & en sonnant des clochettes. Il y font des offrandes à leurs idoles.

Ils sont obligez d'aller en pelerinages à des Riviéres fort éloignées, comme à celle du *Gange*, pour y laver leurs corps, & pour y porter des offrandes. Il y va une infinité de monde, & les pierreries & les richesses qu'ils jettent dans cette Riviére ne se peuvent estimer. Celui qui peut mourir mouïllé de cette eau passe pour Saint parmi eux & nettoyé de toutes sortes de péchez.

Ils ont encore une espece d'invocation des Saints, ausquels ils attribuent le pouvoir de faire reüssir heureusement plusieurs sortes d'affaires. Ceux qui veulent être heureux en leur mariage invoquent *Hurmount*, ceux qui veulent entreprendre quelque bâtiment, prient *Gunnes*, ceux qui sont malades, *Vegenaut*. Les Soldats, qui veulent exécuter quelques entreprises militaires, s'addressent à *Bimohem* ; les misérables à *Syer*, & ceux qui sont heureux font leurs prieres à *Nycasser*.

Ils sont obligez par leur Loi d'adorer Dieu, aussitôt que quelqu'une de ses Créatures se présente à leurs yeux après le lever du Soleil ; & ils rendent principalement ce devoir Religieux & cette marque de leur devotion au Soleil & à la Lune, qu'ils appellent les deux yeux de Dieu. Ils traittent aussi fort civilement de certaines sortes de bêtes, qu'ils estiment plus pures & moins soüillées que les autres ; comme les Chévres & les Buffalaes, ausquelles ils attribuent tant de bonté & d'innocence, (à cause des ames des hommes qui entrent dans leurs corps,) qu'ils frottent le plancher de leurs chambres de leurs excremens, croyant qu'ils sont sanctifiez par cette saleté.

Il faut remarquer en huitiéme lieu, que la maniére de baptiser & de donner le nom aux enfans n'est pas la même dans la Tribu des *Bramines* que dans celle des autres. Car on lave simplement les enfans des autres Tribus avec de l'eau, après quoi un des parens lui met sur le front la pointe d'une plume à écrire, & fait cette courte priére : *O Dieu écrivés de bonnes choses sur le front de cet enfant.* Ils donnent après cela à l'enfant le nom dont il doit être appellé, & lui frotent le milieu du front d'un onguent rouge, afin que tout le monde connoisse qu'il est marqué pour être un des enfans de Dieu : après quoi la cérémonie finit; mais les enfans de la Tribu des *Bramines* ne sont pas simplement lavez d'eau comme les autres; car outre cela on les frotte avec de l'huile, & on prononce certaines paroles en forme de consecration, en la maniére suivante : *O Dieu nous vous présentons cet enfant, né d'une sainte Tribu, oint d'huile & nettoyé d'eau :* à quoi ajoûtant les autres cérémonies ordinaires, ils prient tous ensemble qu'il puisse être Religieux observateur de la Loi des *Bramines*, & remarquant exactement le moment de sa naissance, ils lui font son Horoscope, conformément à la position des douze signes célestes, afin de connoître s'il sera heureux ou malheureux pendant sa vie. Ils gardent cette Horoscope, sans la faire voir à personne jusqu'au jour de son mariage, qu'ils estiment un des plus heureux de toute la vie. Alors ils publient hautement les dangers qu'il a évitez, & ceux dont il est encore menacé.

Il faut remarquer en neuviéme lieu touchant leurs mariages, que le tems de le célébrer est bien différent de celui des autres Nations : car ils se marient environ la septiéme année de leur âge, parce qu'ils considerent le mariage comme une des meilleures actions de la vie de l'homme, & qu'ils croyent que le plus grand malheur qui lui puisse arriver, c'est de mourir sans avoir été marié, ce qui arrive souvent quand on attend trop long-tems. Quand on est demeuré d'accord pour le mariage & que l'on l'a arrêté, on envoye des présens au son des Trompettes & des Tambours chez les parens de la fille, & ceux qui les accompagnent chantent des chansons à la loüange de l'accor-

dée. Quand les parents de la fille ont reçu ces présents, ils en envoyent d'autres au marié, pour témoigner que sa recherche leur est agreable, & on les accompagne de chansons à sa loüange. Ensuite les *Bramines* ayant nommé le jour auquel se doit faire la solemnité du mariage, on fait une espéce de Cavalcade publique, afin que tous ceux de la Ville en soient avertis. Le marié commence cette cérémonie vêtu de ses habits nuptiaux & suivi des principaux enfans de sa Tribu, les uns à cheval, les autres dans des Palanquins, tous parez de pierreries, d'Escharpes, & d'autres sortes d'habits magnifiques. Ils font cette Cavalcade dans les plus belles ruës de la Ville, suivis de Trompettes & de Timbales enrichies de Banderolles dorées. Le marié est distingué des autres par une riche couronne brodée de pierreries, qu'il porte sur sa tête. Après qu'il s'est fait voir de la sorte, le jour suivant la mariée paroît en public avec la même pompe, parée d'une riche couronne qu'elle porte sur la tête, & accompagnée de toutes les jeunes filles de la même Tribu. Elle demeure quelque tems à la vûë de tout le monde en cet appareil magnifique. Quand le jour est fini, ils vont tous à la maison pour achever les derniéres cérémonies du mariage. La cérémonie de leur mariage veut que les mariez ne soient jamais conjoints avant que le Soleil soit couché : après quoi on fait un feu que l'on met entre les deux mariez, pour signifier l'ardeur qui doit accompagner leur amitié. Ensuite on les attache l'un à l'autre avec une petite ficelle de soye, que l'on leur nouë au travers du corps, pour montrer que le mariage est un lien indissoluble, & qu'ils ne doivent jamais se séparer l'un de l'autre. On met aussi un voile entre deux, pour montrer qu'ils ne doivent point se faire voir leur parties naturelles avant le mariage ; mais qu'alors la néceffité de se decouvrir l'un à l'autre, pour faire l'action, les afranchit de la modestie. Ils disent que cette coûtume est fondée sur la rencontre de *Brammon* & de *Savatrée*, qui, parce qu'ils étoient nuds, couvrirent leurs parties honteuses jusqu'à ce que les paroles qui font le mariage fussent prononcées. Quand tout cela est fait, les *Bramines* font un petit discours, par lequel ils exhortent l'homme à subvenir à toutes les néceffitez de la femme, & la femme à conserver inviolablement la fidelité qu'elle doit à son mari. Ensuite de cela il les benit & leur souhaitte une heureuse lignée. On tire le voile qui avoit été mis entre eux deux, on dénouë la petite corde qui les tenoit attachez l'un à l'autre par le milieu du corps, & on leur donne après cela la liberté de faire tout ce qu'ils veulent. Parmi eux ils n'ont point d'autre doüaire que les pierreries que la mariée porte le jour des nopces, afin que les motifs du mariage ne paroissent pas interessez ; & personne ne demeure au festin que ceux de la même Tribu. Pour conclusion, en matiére de mariage ils ont de certaines observations légales qui sont particuliéres à chaque *Tribu*, & qui font la difference entre eux. Par exemple il n'est permis à aucune femme de se remarier une seconde fois, si ce n'est à celles qui sont de la Tribu de *Wyse*, c'est-à-dire, des Artisans. Il est permis aux hommes de toutes les Tribus de se marier une seconde fois, à l'exception de ceux de la Tribu des *Bramines* : ceux d'une Tribu sont obligez de se marier dans leur même Tribu ; c'est pourquoi les *Bramines* se doivent marier avec des descendans des *Bramines*, les *Cutteryes* avec ceux qui sont descendus des *Cutteryes*, & les *Shudderies* de même. Mais les *Wyses* ne sont pas seulement obligez de se marier à ceux de leur même Tribu ; ils sont outre cela obligez de se marier à des filles dont les peres sont de leur même mestier ; comme le fils d'un Barbier à la fille d'un Barbier, & ainsi des autres, afin de se conserver dans leur Tribu & dans leur profession sans aucun mélange.

Voici de quelle maniére ils enterrent leurs morts. Quand un homme est malade à l'extremité, & que l'on n'en espere plus rien, on lui fait dire tout haut, *Narraune*, c'est un des noms de Dieu, qui veut dire autant que *misericorde au pécheur* : parce que le malade a grand besoin de misericorde en cet état. Quand il est à l'agonie & que son ame est sur le poinct de se séparer de son corps, ils lui ouvrent la main & versent de l'eau dedans, comme une offrande qu'il fait de sa vie, priant *Kistneruppon*, Dieu de l'eau, de le présenter bien nettoyé devant Dieu, avec cette offrande à la main. Quand il est mort ils lavent son corps, pour marque de sa netteté & de sa pureté. Voici comment ils enterrent leurs morts : Premiérement ils portent le corps mort sur le bord d'une Riviére qui est marquée pour cela, & après l'avoir mis à terre, le *Bramine* dit : *O terre nous te recommandons nôtre frere. Pendant qu'il étoit en vie tu y avois part, car il étoit fait de terre & nourri des biens de la terre : c'est pourquoi nous te le rendons aujourd'hui qu'il est mort.* Ensuite ils mettent à l'entour de ce corps des matiéres aisées à brûler, qu'ils arrousent de certaines huiles, & ils y mettent le feu, jettant dedans quantité de drogues aromatiques & de bonne senteur. Alors le *Bramine* dit : *O feu, quand il vivoit tu avois droit sur lui, puisqu'il subsistoit par sa chaleur naturelle, c'est pourquoi nous te rendons son corps, afin que tu le purifies.* Après cela le fils du défunt prend un pot plein d'eau qu'il met à terre, & par dessus il met un autre pot plein de laict. Quand cela est agencé de la sorte, il casse d'un coup de pierre le pot de dessous & en fait sortir l'eau, ce qui fait que le pot qui est dessus tombe n'aïant plus rien qui le soûtienne & renverse le laict qui étoit dedans : d'où le fils prend occasion de faire cette moralité. *Comme la pierre par sa violence a contraint, pour ainsi dire, ce vaisseau de respandre l'humeur qui y étoit contenuë*; de même la violence de la maladie a ruïné la santé & le corps de mon pere, & l'a reduit à rien, comme cette eau & ce laict, qui sont répandus sur la terre, & que l'on ne peut plus ramasser. Quand le corps est tout à fait brûlé, ils en jettent les cendres en l'air, & le *Bramine* dit ces mots : *O air pendant qu'il vivoit il te respiroit, à présent qu'il a respiré pour la derniére fois, nous te le rendons*, & quand elles tombent dans l'eau le *Bramine* dit encore : *O eau pendant qu'il étoit en vie ton humidité le soûtenoit, à présent que son corps est séparé en plusieurs parties, prends en ta part.* Ils donnent ainsi à chaque Element ce qui lui appartient, & parce qu'ils sont persuadez que la vie des hommes est conservée par les quatre Elements, ils disent qu'il faut que leurs corps soient partagez entr'eux après leur mort. Quand cette cérémonie funebre est faite, le *Bramine* présente au fils, ou au plus proche parent du mort un papier où sont écrites les maladies de ses prédecesseurs, & lui lit les Ordonnances faites pour ceux qui sont en deüil, qui portent que pendant dix jours il ne doit point mâcher de *Betel*, ni frotter sa tête d'huile, ni mettre du linge blanc qu'une fois le mois seulement durant toute l'année de son deüil ; qu'il doit faire au même jour auquel son pere est mort un festin à ses amis & visiter la Riviére dans laquelle ses cendres ont été jettées. Depuis toutes ces Loix & ces Ordonnances, il s'est introduit parmi eux une coûtume, qui oblige les femmes, qui survivent à leurs maris, de s'offrir elles-mêmes volontairement à être brûlées toutes vives avec eux. Cela se pratique encore aujourd'hui en quelques lieux, & particuliérement par les personnes de qualité, bien que les exemples n'en soient plus si communs qu'ils étoient autrefois. *Properce* parle en quelque endroit de cette coûtume en ces mots :

Felix Eois lex funeris una Maritis,
Quos Aurora suis rubra colorat aquis :

Nam-

Namque ubi mortifero jacta est fax ultima lecto,
Uxorum fluxis stat pia turba comis.
Et certamen habent lethi quæ viva sequatur,
Conjugibus pudor est non licuisse mori;
Ardent victrices & flammæ pectora præbent,
Imponuntque suis ora perusta viris.

Mais quoi que *Properce* fasse passer cette cérémonie pour une marque de la chasteté des femmes, on dit qu'elle a été introduite à cause de leur infidelité, & parce qu'elles empoisonnoient le plus souvent leurs maris, pour se mieux divertir avec leurs galands: ce qui fut cause que les *Raiahs* obligerent les *Bramines* de défendre aux femmes par une Ordonnance Religieuse de se remarier & de survivre à leurs maris: afin de bannir ces méchantes pratiques & de les obliger à avoir soin de la conservation de leurs époux. C'est ce qui fait que les plus chastes d'entre elles, pour conserver leur réputation & se justifier d'un crime si énorme, ne font point de difficulté de se sacrifier de la sorte, afin de témoigner l'amour qu'elles portent à leurs maris. Voici comment cette cérémonie se pratique. Quand leurs maris sont morts elles se parent de leurs plus beaux habits, & de leurs plus précieux joyaux, & accompagnent le corps jusqu'au tombeau, chantant le long du chemin les loüanges du défunt, & témoignant hautement qu'elles ne le veulent point abandonner. Aussi-tôt que l'on a mis le corps dans le tombeau, elles distribuent leurs joyaux à leurs meilleurs amis, elles se jettent sur le corps, dont elles mettent la tête dans leur sein: & pendant que l'on jouë de toutes sortes d'instrumens, pour empécher qu'on n'entende les cris de celle qui se brûle, on atise le feu du bucher, dans lequel elles sont consumées.

CHAPITRE X.

Du troisiéme Traité donné à Bremaw *concernant leurs quatre Tribus ou Familles, avec un Commandement exprès de se conformer à cette sorte de gouvernement, & quelque chose de leur premiére Tribu, qui est celle des Bramines. De l'Etymologie de ce nom; de leurs différentes sortes, du nombre de leurs Familles, de leurs fonctions, de leurs Estudes, & de leurs Disciples.*

Après avoir parlé du second Traité donné à *Bremaw*, qui regarde les cérémonies qu'ils pratiquent dans leur service Divin, il faut dire quelque chose du troisiéme Traité, dans lequel il leur est prescrit de quelle maniére ils doivent vivre, quelle difference & distinction il doit y avoir entre eux, & les choses qu'ils observent dans leurs Tribus particuliéres.

Ils disent donc que l'on ne pouvoit trouver une meilleure invention pour bien gouverner le monde, que celle qui étoit en usage dans le 1. âge par le moyen des quatre *Tribus*, c'est-à-dire, d'avoir des *Bramines* pour enseigner la Religion au peuple; d'avoir *Cuttery* pour gouverner les hommes & les tenir dans l'obeïssance par l'authorité des Loix; des Marchands, comme *Shuddery*, pour faire le Commerce & le Negoce, & enfin des Artisans & des Mercenaires comme *Wyse*, pour aider aux autres par leur travail & par les manufactures. C'est pourquoi ils étoient obligez par ce troisiéme Traité de demeurer chacun dans sa propre Tribu, & d'observer les choses qui leur sont particuliéres à cause de leurs professions. C'est ce qu'ils ont toûjours fait & qu'ils pratiquent encore aujourd'hui, autant qu'il leur est possible, afin de conserver cette ancienne forme de gouvernement.

Comme la Tribu des *Bramines* est la premiére de toutes les Tribus, il est bon de faire quelques remarques sur les choses qui lui sont particuliéres, & je dirai premiérement un mot du nom de *Bramines*. *Suidas* croit que l'on les appelle ainsi d'un nommé *Brachman*, qui fut le premier autheur de leurs cérémonies. *Postel* dans son premier Livre des *Origines* Chapitre 13. & 15. veut asseurer qu'ils sont descendus d'*Abraham* par *Cheturah*, qu'ils s'habituerent aux *Indes* & que l'on les appella *Abrahamanes*, & avec le tems, par contraction du mot, & pour en faciliter la prononciation, *Bracmanes*. Cela n'est pas vrai-semblable, car ils ne connoissent point parmi eux ce *Brachman*, & ils n'ont jamais ouï parler d'*Abraham*: au contraire ils affirment constamment qu'ils ont reçu le nom de *Bramines* de *Brammon* qui a été le premier, selon leurs vieux Registres, qui ait exercé la Prestrise parmi eux, ou bien de *Bremaw*, (en ajoûtant à ce mot la particule *nes*) qui fut le premier du second âge, à qui la Loi fut donnée.

Quant aux differentes sortes de *Bramines*, considerez par le peuple comme Prêtres, il y en a de deux sortes. Il y a premiérement les *Bramines* communs, qui sont en plus grand nombre que les autres dans les *Indes*, & en second lieu les *Bramines* particuliers, dont il y a beaucoup moins. Les *Banjans* appellent ces derniers *Verteas*, & les *Mores Scurahs*.

Les *Bramines* communs ont 82. Tribus ou Familles, qui ont pour Patrons autant de grands hommes estimez parmi eux, à cause de leur sçavoir & de leur pieté. Ils les appellent *Devins* d'un tel ou d'un tel lieu, selon l'endroit où ils font leurs résidences. Le premier d'entre eux s'appelle *Vicalnagranauger*, c'est-à-dire, Devin de *Vicalnagra*, un autre *Vulnagranauger*, c'est-à-dire devin de *Vulnagre*, qui est une ville de ce nom-là, & ainsi des autres. De sorte que c'est par ce moyen qu'ils sont distinguez en ces 82. Tribus.

Il est ordonné à ces *Bramines*, quand ils prient Dieu en public ou qu'ils lisent la Loi au peuple, de faire de certaines postures & de certaines grimaces boufonnes, pour attirer sur eux les yeux & l'attention des Auditeurs, ce qui est assez plaisant à voir. Quand ils prient, ils ouvrent les deux mains, & les levent au Ciel, comme s'ils étoient prêts d'en recevoir ce qu'ils demandent. Ils ont les yeux baissés vers la terre, & sont assis tous à genoux sur leurs jambes, pour marquer leur crainte & leur humilité. En second lieu, il ne leur est pas permis de lire le livre donné à *Bremaw*, si ce n'est en chantant & avec de certains tons de voix hauts & bas, parce qu'ils disent que *Bremaw* n'en a pas seulement usé de la sorte; mais que Dieu le lui a expressément commandé, afin que sa Loi leur fut un sujet de joye & de réjouïssance.

Les *Bramines* ont aussi des Seminaires, où les plus jeunes de la Tribu viennent apprendre la Religion & leurs cérémonies. La maniére de leur initiation & de leur reception merite d'être considerée, aussi-bien que leur confirmation & leur ordination à la Prestrise. Premiérement donc à l'âge de sept ans ou environ, après avoir été bien lavez, pour marquer la pureté de leur Tribu, ils sont admis à cette sorte de discipline: ensuite de quoi on les reçoit tous nuds, pour montrer qu'ils méprisent toutes choses & qu'ils se défont de toutes sortes de soins, pour s'appliquer uniquement à l'étude. Quand cela est fait on leur rase toute la tête, à la reserve d'une espece de moustache pendante, que l'on laisse sur le derriére de la tête, pour leur faire connoître qu'il ne faut pas qu'ils abandonnent leurs études, & que si cela leur arrive on les tirera par là pour les y faire revenir. On les oblige à un silence Pytagoricien, & il leur est défendu de parler haut, de cracher & de tousser. Ils portent à l'entour des

 reins

reins une ceinture de peau, & une lâniére de la même peau à l'entour de leur col, qui leur passe sous le bras gauche. A l'âge de quatorze ans, s'ils en sont capables, on les reçoit à être *Bramines*, & alors ils quittent ces lâniéres de cuir & prennent quatre fils joints ensemble, qui leur passent au dessus de l'épaule droite, & par dessous le bras droit. Ils couchent avec ces fils & ne les quittent jamais. Ils les portent toute leur vie à l'honneur de Dieu & de *Bremaw*, *Wysteney*, & *Ruddery*: les considerant comme le sçeau & le caractére de leur Profession. Quand on leur donne ce qu'on pourroit apeller les ordres, on les oblige premiérement à ne rien changer ni innover dans leur Tribu ou Famille; en second lieu, à observer ponctuellement toutes les choses qui sont commandées dans la Loi des *Bramines*, & enfin à ne point communiquer les Mysteres de leur Loi à ceux de contraire Religion. Voilà les principales choses que ces *Bramines* observent.

Quant aux *Bramines* particuliers, qu'ils appellent *Verteas*, ce sont ordinairement des personnes de la Tribu de *Shuddery*, ou des Marchands, qui par devotion se font de cette profession. Ces gens-là sont vêtus d'un habit de laine blanche, qui leur descend jusques au bas de la cuisse & qui laisse le reste tout nud. Ils ne se couvrent jamais la tête, pour marque du respect continuel qu'ils portent à Dieu qui est au dessus d'eux. Ils ne se rasent pas la tête, mais ils en arrachent les cheveux, à la reserve de fort peu qu'ils laissent sur le sommet. Ils s'arrachent aussi le poil des jouës & du menton.

Il y a plusieurs Familles de ces sortes de *Bramines*, les uns s'appellent *Soudraes*, ceux-là ne vont jamais aux Pagodes, mais ils font le service Divin chez eux. Il y en a une autre sorte que l'on appelle *Tuppaes*, qui vont faire leurs priéres aux Pagodes, & une troisiéme sorte que l'on appelle *Curthurs*, qui prient Dieu tous seuls, & sans compagnie. La quatriéme sorte s'appelle *Onkeleaus*. Ceux-là ne souffrent point d'Images; & la cinquiéme sorte, qui est la plus austere de toutes, s'appelle *Pushaleaus*.

Ces sortes de *Bramines* ont un certain jour de réjouïssance qu'ils appellent *Putcheson*, lequel ils célébrent tous les mois une fois durant cinq jours: mais entre chaque jour des cinq ils en observent un de jeûne. Cette fète se fait toûjours dans la maison des personnes le plus considerables, & les personnes charitables donnent ordinairement de l'argent en ce temslà, afin que l'on ne tuë point de bêtes ni de Créatures vivantes.

Ceux-là sont plus austeres en beaucoup de choses que les *Bramines* ordinaires. Le mariage qui est permis aux autres leur est défendu. Ils sont plus sobres en leur boire & en leur manger que les autres; car à la reserve de ces jours de fètes, ils ne mangent que ce qu'on leur donne, & ne gardent jamais rien pour le lendemain ni pour un autre repas. Ils conservent plus scrupuleusement que les autres les choses animées, & ne boivent point d'eau qu'elle n'ait boüilly, afin que la vapeur, qu'ils croyent être son ame, ait le tems d'en sortir. Ils éparpillent avec un balai leurs propres excrements, de peur qu'il ne s'y engendre des vers qui soient sujets à être écrasez. Ils ont un hôpital pour des oyseaux malades & estropiez, qu'ils acheptent à prix d'argent, & qu'ils tâchent de guérir. Toutes choses sont communes entre eux. Ils n'ont guéres de foi pour les ablutions, & ils font gloire d'être sales & crasseux. Cela suffit pour faire connoître ces *Bramines*.

CHAPITRE XI.

De la seconde Tribu ou Famille appellée des Cutteryes, *representée dans son Etat florissant, dans son declin, & dans l'état où elle est à présent.*

LA seconde Famille ou Tribu, qui est celle des *Cutteryes*, prend son nom de *Cuttery* second fils de *Porous*. Parce que Dieu lui avoit donné le pouvoir de commander & de gouverner les autres, tous les Rois & tous les gens de guerre prétendent en être sortis. L'endroit du Livre de *Bremaw*, où les choses qui regardent cette Tribu étoient contenuës, se trouvoit rempli de certains preceptes concernant le gouvernement & la Police, dont la connoissance, à mon avis, n'est ni importante ni curieuse; c'est pourquoi je passerai cela, pour venir aux choses qui lui sont essentielles.

On peut donc considerer ces *Cutteryes* en trois maniéres: comme ils étoient autrefois dans leur état florissant, comme ils ont été depuis lorsqu'ils ont commencé à déchoir, & comme ils sont aujourd'hui.

Dans leur état florissant, ils étoient les anciens Rois & les Gouverneurs des *Indes*, & particuliérement de cet endroit que l'on appelle *Guzzarate*. On les appelloit en ce tems-là *Raiahs*, qui vaut autant à dire que Roi. Les uns possedoient une plus grande étenduë de païs que les autres, selon qu'ils étoient plus ou moins forts. Ces *Raiahs* avoient ordinairement auprès d'eux quatre sortes de personnes de tête & de qualité. Les premiers étoient des *Bramines*, qui, par le moyen de leurs *Augures* & de leurs *Divinations*, faisoient sçavoir aux Rois les tems propres pour faire des entreprises, & pour les executer heureusement. Le second ordre s'appelloit des *Pardons*. Ce *Pardon* étoit un homme politique & sçavant dans les affaires d'Etat. Il faisoit toutes les dépêches, rendoit la justice, & avoit soin des affaires du Roi. La troisiéme personne s'appelloit *Moldar* ou Chambelan du Roi. Il étoit ordinairement auprès de la personne du Roi, pour l'entretenir & lui tenir compagnie. La quatriéme personne faisoit les fonctions militaires & commandoit les armées quand elles étoient en campagne. On l'appelloit *Disnache*. Voilà les quatre personnes qui étoient le plus en consideration auprès du Roi. On dit que ces *Raiahs* avoient trente-six Tribus ou Familles illustres dont-ils étoient décendus. Les uns étoient de la Famille ou de la Tribu de *Chaurah*, les autres de celle de *Solenkées*, les autres de celle de *Vaggela*, quelques-uns de celle de *Dodepuchaes*, & d'autres de celle de *Paramars*. De sorte que personne de basse naissance ne pouvoit prétendre aux dignitez, & il falloit pour y parvenir être descendu nécessairement de quelqu'une de ces trente-six Tribus ou Familles. Voilà de quelle maniére vivoient les *Raiahs* pendant leur grandeur.

Quant à leur declin, leurs Historiens disent qu'une certaine femme sainte & vertueuse nommée *Ranneddvill* prophetisa en mourant, que l'Etat des *Banjans* commenceroit à diminuer sous le regne de *Ravisaldée* principal *Raiah*, & que son declin entier seroit sous celui de son successeur; ce qui arriva, comme nous le verrons par cette histoire.

Leurs Historiens disent, qu'il y eut autrefois un *Raiah* nommé *Ravisaldée*. Son fils lui éleva après sa mort un superbe Mausolée, en un lieu appellé *Sythepolalpore*, pour faire connoître à la posterité l'affection & le respect qu'il avoit pour son pere. Quand ce magnifique bâtiment fut achevé avec beaucoup de soin & de dépense, le fils, jaloux de conserver par là sa memoire, aussi-bien que celle de son pere, consulta les *Bramines*, pour sçavoir si cet excellent ouvrage dureroit long-tems, ou s'il seroit sujet à perir comme les au-

autres choſes du monde, & qui ſeroit celui qui le ruïneroit : à quoi un certain *Madewnauger*, ſçavant en la ſcience des *Bramines*, reſpondit qu'un certain *Sultan Alaudin*, Roi de *Delée*, le démoliroit & feroit de grandes conquêtes en *Guzarate*. *Syderaiiſaldée* (c'étoit le nom de ce fils) voulant prevenir la ruine de ce Temple envoya ſon *Bramine Madewnauger* avec beaucoup d'argent à *Delée*, pour chercher cet *Alaudin*, & obtenir de lui qu'il laiſſât les os de ſon pere dans leur repos, & qu'il ne démolit point le Temple qu'il lui avoit fait bâtir. Mais le *Bramine* étant arrivé là, ne trouva perſonne de ce nom qui gouvernât ou qui fut en authorité. Enfin après avoir bien cherché, on lui dit qu'un certain amaſſeur de bois avoit un fils qui s'appelloit ainſi. Il alla donc chez cet homme, qui fut bien ſurpris de le voir. Il lui raconta le ſujet de ſon voyage, & vit, pendant qu'il l'entretenoit, le jeune *Alaudin* derriére ſon pere, qui donnoit à manger à une Chévre. Le *Bramine* l'ayant abordé lui prédit la bonne fortune qui lui devoit arriver, lui dit qu'il ſeroit un jour Roi de *Delée*, qu'il feroit de grandes conquêtes en *Guzzarate*, & que *Syderaiiſaldée* l'envoyoit feliciter, & lui préſenter une grande ſomme d'argent, afin que, lors qu'il feroit cette conquête, il conſervât le Temple qu'il avoit fait bâtir à *Sythepolalpore*, pour ſervir de Mauſolée à ſon pere. *Alaudin*, après l'avoir écouté, lui répondit fierement, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il fut ſi heureux ; que ſi pourtant le Ciel l'avoit réſolu, il ne le pouvoit pas empêcher. Mais qu'il lui ſeroit impoſſible de conſerver ce Temple, & refuſa noblement les préſents & l'argent que le *Bramine* lui préſenta. Mais ſon pere & ſa mere, à qui la néceſſité donnoit de meilleurs conſeils, & qui ſçavoient mieux que lui ce qui lui étoit avantageux, le perſuaderent de recevoir les préſens que l'on lui offroit, tant pour ſe tirer de la néceſſité préſente que pour s'en ſervir quelque jour à faire reüſſir les grandes choſes que l'on venoit de lui predire. *Alaudin* jugeant que ce conſeil étoit bon & important, accepta les préſens, & donna au *Bramine* un écrit qui portoit, que puiſque le Ciel avoit ordonné qu'il arrachât les pierres de ce bâtiment, il n'en prendroit que d'un des coins ſans le gâter, tant pour ſatisfaire à ce qui lui étoit prédit, que pour ſatisfaire à la demande de *Syderaijſaldée*. De cet argent *Alaudin* leva des Troupes & fit la guerre avec ſuccés : de ſorte que pouſſé par la fortune & enhardy par la prédiction que l'on lui avoit faite, il fit tant d'actions heroïques, qu'il devint enfin Roi de *Delée*, conquît *Guzzarate*, accomplit ce qu'il avoit promis à *Syderaijſaldée*, & ruïna pluſieurs *Raiahs*, au grand préjudice de l'Etat des *Banjans* qui commença à decliner. S'étant enfin laſſé d'une guerre qui tiroit en longueur & qui étoit difficile à cauſe que pluſieurs *Raiahs* ſe retiroient dans des lieux inacceſſibles, il la donna à achever à un nommé *Futtercon* ſon Eſchanſon. Voici la raiſon. *Alaudin* conſiderant que le hazard l'avoit élevé du néant aux plus hautes dignitez, fit deſſein de partager ſa fortune avec quelqu'un qui n'y penſeroit pas, & y ayant bien reflechi toute la nuit, il réſolut de donner le gouvernement de ce qu'il avoit conquis dans *Guzzarate* au premier qui ſe préſenteroit devant lui avec quelque préſent. Le hazard, qui vouloit faire un ſecond miracle, voulut que ce fut *Futtercon* ſon Echanſon, qui dès que le Soleil fut levé entra dans ſa chambre & lui préſenta une coupe pleine de vin. *Alaudin* la reçut avec beaucoup de joye, & ſur le champ le declara à la tête de ſon armée ſon ſucceſſeur au gouvernement de tout ce qu'il venoit de conquerir, enjoignant expreſſement à tous ſes Officiers de le reconnoître pour tel, de lui obeïr en toutes choſes & de l'aider à achever la conquête qu'il avoit commencée : enſuite de quoi il reprit le chemin de *Delée*, & *Futtercon* pourſuivit la conquête de *Guzzarate*, que les autres *Mahometans*, qui lui ſuccederent, acheverent à la ruine du Gouvernement & de l'Empire des *Banjans*.

Quant à leur Etat préſent, quelques familles de *Raiahs* qui tinrent bon, & d'autres qui ſe retirerent dans le milieu du Païs & qui ne pûrent être conquis, ſubſiſtent encore, & pillent les *Caffaloes*, qui paſſent proche des lieux où ils ſont. Quelquefois ils font des courſes juſqu'aux portes des plus fortes Villes & des mieux peuplées, ayant avec eux quantité de braves Soldats qui les accompagnent dans ces expeditions & qu'ils appellent *Rashpoutes*, c'eſt-à-dire, fils de Rois : parce qu'étant de la Famille ou Tribu des *Cutteries*, ils ſont ſelon toute apparence deſcendus de ces perſonnes illuſtres, qui ont été ruinées par la conquête de *Guzzarate*. De ces familles qui n'ont point été ſubjuguées, & qui ſubſiſtent encore à préſent, il y a un certain *Raiah Surmulgée* qui demeure à *Raſpeeplaw*, un autre *Raiah Berumskaw* qui demeure à *Molere*, & *Raiah Ramnagar*, *Raiah Barmulgée*, & le grand *Rannah*, qui a donné pluſieurs batailles contre les Troupes du *Mogol*. Voilà tout ce qu'il y a de plus remarquable touchant la Tribu ou Famille des *Cutteryes*.

CHAPITRE XII.

De la troiſiéme Tribu ou Famille, dite des Shudderyes*; de la ſignification du nom de* Banjan*, de leur Tribu, & de leur maniére de vendre & d'achepter.*

LE troiſiéme fils de *Pourous* appellé *Shuddery*, ayant été deſtiné pour la marchandiſe, tous ceux qui en font profeſſion ſont compris ſous ce nom & dépendent de cette Tribu. Ce que contenoit le Livre donné à *Bremaw* touchant cette Tribu n'étoit autre choſe que quelques Preceptes Religieux, qui leur enſeignent comment ils ſe doivent conduire avec honneur dans cette Profeſſion, leur enjoignant ſur toutes choſes d'être ſinceres, tant en leurs paroles qu'en leurs actions, & de n'uſer point de fineſſe & de tromperie dans leur négoce, ſoit en acheptant ou en vendant.

Ce qu'il y a à conſiderer aujourd'hui dans cette Tribu, d'où ſont tous ceux que l'on appelle proprement *Banjans*, c'eſt le nom de *Banjan*, le nombre de leurs Familles, & leur maniére de vendre & d'achepter.

Premiérement on comprend ſous le nom de *Banjans* ceux qui ſont ſeulement Marchands, ou ceux qui ſont Courtiers pour les Marchands : car on n'achepte rien que par l'entremiſe de ceux que l'on appelle *Banjans*, mot qui ſignifie, ſelon la langue des *Bramines*, *ſans malice*, parce qu'ils ne peuvent ſouffrir que l'on faſſe du mal à une Mouche, à un Ver, ou à quelqu'autre choſe vivante que ce ſoit ; & auſſi parce que quand on les frappe, ils ſouffrent avec patience & ſans ſe revanger.

Le nombre de leurs Familles eſt égal à celui des *Bramines* & ils ſont de la même Tribu, ayant le choix de ſe ſoumettre à la diſcipline de ceux qui ſont *Viſalnagranaugers*, ou à celle des *Vulnagranaugers*, qui les inſtruiſent en la Religion : & comme leurs Loix ſont fort conformes à celles des *Bramines*, ils ſuivent plus preciſément que les autres Tribus tout ce qu'ils leur ordonnent.

Enfin, la maniére dont ils vendent & acheptent merite bien qu'on y faſſe attention ; car elle eſt tout à fait differente de celle qui ſe pratique parmi les autres Nations. Le Courtier, qui traite avec le vendeur, & qui fait le prix de la marchandiſe, dénouë un tablier qu'il a autour du corps, & le met ſur ſes genoux. Par deſſous il marque, en prenant la main du vendeur, avec le bout de ſes doigts les livres, les ſols, & les de-

deniers que l'acheteur en veut donner ; & le vendeur fait connoître tout de même ce qu'il en veut avoir. Ils font ainsi leurs marchés sans se parler, disant que cela leur est ordonné par leur Loi.

CHAPITRE XIII.

De la quatriéme Tribu ou Famille appellée des Wyses, *de la signification du nom, de leurs especes, & de leurs differentes Familles. Le tems de* Bremaw *expiré, il est enlevé au Ciel, & le second âge finit par un vent & par une tempête.*

ENfin le quatriéme fils de *Porous*, qui s'appelloit *Wyse*, ayant été destiné pour inventer les Arts & les Mestiers, & pour les mettre en pratique, tous les Artisans sont compris dans sa Tribu. Les Preceptes du Livre de *Bremaw* qui les regardoient n'étoient que des instructions aux Artisans pour se bien conduire dans leurs Mestiers.

Le nom de *Wyse* signifie homme mercenaire ou dont on se sert, parce que ces gens-là travaillent pour ceux qui en ont besoin, comme faisoit *Wyse* & ceux qui en sont descendus. On les appelle à présent *Jentives*.

Il y en a de deux sortes. Les uns vivent comme les *Banjans* & s'abstiennent de chair & de vin, ou en usent rarement. Les autres sont des *Jentives* de *Visceraum* qu'ils appellent *Jentives* soüillés ou impurs, parce qu'ils se donnent la liberté de manger de la chair, du poisson & d'autres choses animées. Tels sont les païsans ou ceux de la lie du peuple que l'on appelle *Coulées*.

Comme la sorte la plus pure de ces *Jentives* a beaucoup de rapport en matiére de Religion avec les *Cutteryes*, ils s'accordent ensemble pour le nombre de leurs Familles, en ayant trente-six, qui se rapportent au nombre des Mestiers & des professions qui sont en usage parmi eux. Il est remarquable que pour executer les choses qu'ils veulent faire, ils emploient le moins d'instrumens qu'il leur est possible, & que presque tout ce qu'ils font est opposé à la maniére dont le font les Chrétiens. Telle est à peu près la substance du troisiéme Traitté du Livre donné à *Bremaw* touchant les quatre Tribus ou Familles.

Ce Livre, qui fut donné à *Bremaw*, contenoit comme on vient de le voir, le modele de la Religion & du gouvernement. Il le communiqua ensuite aux *Bramines* de son tems, qui le firent connoître au peuple, leur enseignant la Religion dont ils devoient faire profession, & la maniére dont chacun devoit vivre dans sa Tribu : ensuite dequoi ceux, à qui l'authorité du gouvernement étoit commise, tinrent le peuple dans l'ordre & dans l'obeïssance, & chacun fit sa fonction. Les Prêtres ou les *Bramines* instruisirent les hommes dans la Religion; les Marchands firent le Commerce & le Négoce ; & les gens de Mestier exercerent leurs differentes professions pour le soulagement de ceux qui en avoient besoin. Les choses étant ainsi reglées dans le second âge, tout alla bien. La Religion étoit honorée, on faisoit des priéres à Dieu, & aux personnes de *Bremaw*, de *Wysteney*, & de *Ruddery*. Les bords des Riviéres étoient fort fréquentez, & les lavements journaliers & ordinaires n'étoient point du tout négligez.

Mais à mesure que le monde augmentoit, les hommes devinrent méchants, & dégenererent de leur premiére pureté. Les *Bramines* devinrent hypocrites; les *Cutteryes*, ou ceux qui gouvernoient, devinrent ambitieux & insolents, ne songeant qu'à opprimer les peuples, & à abuser de leur authorité. Les Marchands devinrent trompeurs; & les Artisans paresseux & se firent trop payer de leurs peines.

Le monde étant corrompu de la sorte, Dieu fut une seconde fois en colere contre les hommes. Il descendit sur la montagne de *Meropurbatée*, où il fit connoître à *Bremaw* quelle étoit la méchanceté des hommes, afin qu'il les avertit de se repentir, & qu'il leur fit sçavoir que le jugement de leurs crimes n'étoit pas éloigné. Le monde écouta pour un peu de tems ces remonstrances, mais il retomba aussi-tôt dans sa première corruption; ce qui obligea *Bremaw* d'interceder pour les hommes. Mais Dieu ne se laissa point adoucir & retira *Bremaw*, parceque le tems qu'il avoit à demeurer sur la terre étoit expiré, & afin aussi qu'il ne vit point les malheurs qui devoient arriver aux hommes.

Après cela Dieu fit connoître à *Wysteney* qu'il avoit dessein de détruire les hommes. Il interceda aussi pour eux à cause de la charge qu'il avoit de les conserver, mais Dieu ne le voulut point écoûter, & ordonna à *Ruddery*, qui étoit destiné à la punition des méchants, de faire sortir un grand vent des entrailles de la terre pour exterminer les hommes.

Ruddery obeït. Les vents sortirent avec violence, & causerent à la terre des convulsions si étranges qu'elles firent trembler tout le monde. Le jour devint obscur comme la nuit, les côtaux & les montagnes furent renversés, le *Gange* sortit de son Canal. Ainsi cette horrible tempête détruisit tous les hommes, à la reserve de fort peu, que Dieu permit à *Wysteney* de conserver, pour servir à repeupler le monde dans le troisiéme âge.

CHAPITRE XIV.

Du commencement du troisiéme âge du monde, rétabli par Ram. *La malice & les péchez des hommes attirent un jugement sur eux, qui finit ce troisiéme âge par un tremblement de terre.*

QUand *Ruddery* eut appaisé la furie & la violence des vents, ce fut une chose triste de voir la terre sans habitans & dans la derniére desolation. Dieu voyant cette ruine universelle se répentit de ce qu'il avoit fait, & *Ruddery* eut regret d'avoir été l'instrument d'une execution si horrible.

Et parce que la cause de tous les malheurs & de tous les desordres passez venoit de la mauvaise conduite des Rois & de ceux qui gouvernoient, Dieu extermina tout à fait la Tribu des *Cutteryes* ; & pour ces hommes qui avoient été conservez à la priére de *Wysteney*, comme ils étoient en petit nombre, & des trois autres Tribus seulement, Dieu leur fit grace, ainsi qu'on l'a dit.

Cependant ces quatre sortes de Tribus étoient si absolument néceffaires pour la conduite du monde, qu'il ne pouvoit subsister sans cela, & Dieu avoit entiérement destruit la Tribu des *Cutteryes*, pour la méchanceté de cette Tribu. Il voulut donc qu'elle fut renouvellée par un meilleur principe, & que les Rois fussent tirés à l'avenir de la Famille des *Bramines*. Le principal des *Bramines*, qui vivoit alors & qui avoit été conservé par *Wysteney*, fut appellé *Ducerat*. Le premier enfant qui naquit après cette destruction, & qui étoit le plus jeune de quatre, fut choisi pour former la succession de leurs Rois & de leurs Gouverneurs; & cet enfant ayant été élevé saintement, eut soin de la Religion & de la Politique, & sçut gouverner sagement & pieusement les hommes suivant leurs differentes Tribus.

Il fit plusieurs actions illustres, il soûtint la Religion, il fut le Protecteur des *Bramines* & des Ecclesiastiques. Il s'appelloit *Ram*, & devint si considerable par sa vertu & par son merite, que son nom est encore aujourd'hui en très-grande veneration parmi eux.

eux. Quand ils se saluënt l'un l'autre, ils crient tout haut, *Ram*, *Ram*. C'est comme s'ils disoient, *je vous souhaite toute sorte de bon-heur*.

Il y a de l'apparence que plusieurs bons Rois régnerent après lui, mais comme les choses se gâtent toûjours à mesure qu'elles s'éloignent de leur principe, & de leur origine; l'ambition & l'hypocrisie s'insinuerent parmi eux de telle sorte, qu'ils contrevenoient tous les jours aux Commandements contenus dans le Livre de *Bremaw*.

Dieu s'irrita pour la troisiéme fois, indigné de ce qu'après tant de châtimens les hommes ne r'entroient point dans leur devoir. Par son ordre *Ruddery* commanda à la terre de s'ouvrir & de les engloutir, à la reserve de fort peu qu'il conserva de quatre Tribus, pour en faire une derniére épreuve, en repeuplant une quatriéme fois le monde.

CHAPITRE XV.

Du quatriéme & dernier âge du monde, de l'enlevement de Wysteney *au Ciel, de l'opinion que les* Banjans *ont de la fin du monde, & comment ils pensent qu'elle se fera.*

Dieu commanda que le monde fut repeuplé par ceux qui avoient été conservez. Entre ces rechapés il se trouva un certain *Kysteney*. C'étoit un Roi illustre, un Gouverneur pieux & sage, & un des hommes les plus considerables du dernier âge, dont leur histoire rend de glorieux témoignages, & qu'ils croyent être passé jusques à nous par la suite des tems. Il aida fort à la Religion, & sous lui il y eut une grande reformation & de beaux commencemens de pieté & de bonté.

Le tems de *Wysteney* étant expiré par la venuë de cet homme, les Banjans disent que Dieu l'enleva au Ciel, n'étant plus nécessaire qu'il conservât le monde, puis qu'après ce quatriéme âge il n'y en doit point avoir d'autre.

Mais bien que les *Bramines* supposent que ce quatriéme âge s'écoule maintenant, ils croyent pourtant qu'il sera beaucoup plus long que les autres, & que quand il finira, *Ruddery* sera enlevé au Ciel. Ils appellent ces âges de quatre noms, le premier *Curtain*; le second *Duauper*; le troisiéme *Tetrajos*, & le quatriéme *Kolée*.

Ils croyent que la maniére, dont cette destruction finale du monde se fera, sera plus terrible que toutes les autres, & qu'elle se fera par le feu; qu'en ce tems-là *Ruddery* reünira toutes les puissances capables de faire cette destruction, que la Lune deviendra rouge; que les rayons & la lumiére du Soleil seront semblables à des flammes de souffre brûlant; que les éclairs & le tonnerre tomberont; que le Ciel sera peint de toutes sortes de couleurs; que la flamme & le feu couvriront l'étenduë des Cieux; que les quatre Elements, dont le monde a été fait au commencement, se feront la guerre l'un l'autre, & que dans cette agonie de la nature, l'Univers sera entiérement détruit, & retournera dans son premier cahos.

Ils conjecturent que le monde finira par le feu, parce qu'il doit être détruit par les principes qui lui ont donné l'Etre au commencement, & qu'aiant été composé de la Terre, de l'Air, de l'Eau, & du Feu, il doit être détruit par la dissolution de ces quatre Elements. Ce qui les fortifie dans cette opinion est qu'ils disent, que les âges précedents ont été détruits par quelque Element. Les hommes du premier âge le furent par l'Eau, ceux du second par le Vent, qu'ils prennent pour l'Air, ceux du troisiéme par la Terre; ainsi ceux du quatriéme & dernier le doivent être par le Feu.

Quand cela arrivera, ils disent que *Ruddery* portera les ames de tous les hommes au Ciel, mais que les corps periront. Ainsi ils ne croyent point la Resurrection des corps, parce, disent-ils, que le Ciel est un lieu trop pur pour pouvoir contenir des substances si grossieres & si materielles.

Fin de la Dissertation sur la Religion des Banjans.



DISSERTATION

SUR LES

MOEURS

ET SUR

LA RELIGION

DES

BRAMINES.



DISSERTATION
SUR LES MOEURS
ET SUR LA
RELIGION
DES
BRAMINES,

Dressée sur les Memoires du Sieur Roger Hollandois.

PREFACE.

LEs Brachmanes *si fameux dans l'Antiquité n'étoient pas seulement une Secte de Philosophes ; mais un peuple repandu dans cette partie de l'Asie que nous appellons aujourd'hui l'Indoustan. Leurs sages que l'on surnomma* Gymnosophistes, *parce qu'ils alloient presque nuds, avoient tant de conformité pour les Dogmes avec les* Philosophes *d'*Egipte *dont* Pithagóre *emprunta la plus grande partie des siens, qu'on ne peut douter que les* Gymnosophistes *des* Indes *ne soient une Colonie d'Egiptiens, dont la posterité subsiste encore aujourd'hui. Le Dogme distinctif des uns & des autres étoit la Metempsycose.*

Il est vrai-semblable que le nom de Brachmanes, (*a*) Bramens, *ou* Bramines, (*car les Auteurs se sont servis indiferemment de ces trois noms,*) *est derivé de* Brahma. *C'est ainsi que s'appelloit un Legislateur,* (*b*) *dont la memoire fut long-tems venerable à cette Nation par le bel ordre qu'il avoit établi dans les Indes, où quelques-uns assurent que ses écrits se trouvent encore entre les mains des savans de ce Païs. Mais parce que l'Idolatrie est un des mauvais effets de la reconnoissance immoderée des peuples pour les hommes extraordinaires, qui ont rendu de grands services au genre humain, la veneration pour Brahma degenera dans la suite en des fables superstitieuses: non contents de l'élever au-dessus des hommes ses contemporains, ses sectateurs l'éleverent au-dessus de l'humanité. On imagina* (*c*) *que Dieu aiant resolu de créer l'Uni-*

(*a*) Il semble que l'exactitude demanderoit qu'on apellât *Brachmanes* toute la Nation, & *Bramines* ceux de la premiere caste. Cependant cette distinction n'étant pas établie, on n'oseroit la hazarder.

(*b*) Hist. du Mogol Edit. de la Haie 1708. pag. 56.

(*c*) Bernier. Voiages du Mogol, Tome II. pag. 139.

l'Univers avoit commencé par créer trois Etres très parfaits, à ſavoir Brahma *qui devoit créer le monde,* Beſchen *dont l'office étoit de le conſerver, & * Mehahdeu *deſtiné à en être un jour le deſtructeur. Peut-être que, ſi on ſavoit au juſte l'étymologie de ces trois noms, on y trouveroit quelque fondement pour croire qu'on a voulu deſigner par là la Toute-puiſſance, la Providence, & la Juſtice de Dieu, exprimées d'une façon allegorique, ſelon le genie des Orientaux.*

L'Opinion generale eſt que le Legiſlateur Brahma *(a) partagea les peuples en quatre* Caſtes *ou Tribus principales. La premiere eſt des* Brachmanes *ou* Bramines; *& c'eſt auſſi la plus noble. Elle ſeule donne des Sacrificateurs à la Religion, des Maîtres aux Ecoles & des juges à la Nation. La ſeconde eſt des* Rageputes, *ou* Rasboutes *dont la deſtination unique eſt de faire la guerre & de defendre, ou d'amplifier les Frontieres. La troiſiéme eſt des* Banians *ou* Banianes, *dont l'occupation ſe borne au negoce, à faire travailler les artiſans & à debiter leurs ouvrages en gros & en detail. La quatriéme eſt des* Artiſans *qui ſe partagent en pluſieurs autres, ſelon les divers métiers. Cette idée generale de ce peuple eſt néceſſaire pour concevoir le raport qu'ont entr'eux les* Banians *dont la Diſſertation de* Lord *(b) fait connoître les opinions touchant les quatre Ages du Monde, & les* Bramines *dont il eſt queſtion dans ce traité.*

Sans m'attacher à une ennuieuſe collection de ce que les Anciens ont dit ſur les Brachmanes, *ou* Gymnoſophiſtes des Indes, *je me bornerai à ce qui regarde les* Brachmanes *modernes, & pour éviter la confuſion, je diviſerai cette diſſertation en deux parties. Dans la premiere je traiterai de leurs Familles, de leurs Mœurs, & de leurs Ceremonies Civiles. Je reſerverai pour la ſeconde ce qui concerne les Dogmes, & les Pratiques Religieuſes. Mais de même qu'un Tartare, qui auroit entrepris de faire connoître à ceux de ſa nation les dogmes & les Ceremonies des Chrétiens, ſeroit obligé de diſtinguer entre les Egliſes Grecque, Romaine, Anglicane, & celle de Geneve; ainſi pour ne point attribuer à tous les* Bramines, *ce qui ne convient peut-être qu'à une Secte particuliere, j'avertis que ceux dont je parle ici, ſont ceux qui habitent la Preſqu'Iſle de l'Inde & principalement la Côte de Coromandel. Le Miniſtre Abraham Roger, qui ſejourna dix ans à Paliacate, où il s'informa exactement de la vie & de la créance des Bramines qu'il frequentoit, en a communiqué au Publie une Relation très-eſtimable; (c) puiſque c'eſt la depoſition d'un temoin oculaire. C'eſt dommage qu'elle ſoit écrite d'une maniere rebutante, ſurchargée de quantité de remarques inutiles & pour comble d'ennui ſi mal traduite en François (d) qu'elle ne peut gueres être luë en cette langue, que par ceux qui ont un intérêt particulier de s'inſtruire de cette matiere. Mon deſſein eſt de ſuivre cet Auteur dans ce qu'il dit d'eſſentiel; & ſi j'emprunte quelque choſe des autres Ecrivains qui ont auſſi parlé des Bramines, j'aurai ſoin d'indiquer les ſources où j'ai puiſé.*

(*a*) Hiſt. du Mogol. Ibid.

(*b*) Voiez la Diſſertation précedente du Sieur Lord.

(*c*) Son Livre eſt intitulé dans la traduction: LA PORTE OUVERTE *pour parvenir à la connoiſſance du Paganiſme caché*, ou la vraie repreſentation de la Vie, des Mœurs, de la Religion & du ſervice divin des Bramines qui demeurent ſur les Côtes de Chormandel & aux Païs Circonvoiſins, par le Sr. *Abraham Roger* &c. à Amſterdam chez Jean Schipper 1670. in 4.

(*d*) Le traducteur ſe nomme Thomas la Grue Maître ès Arts & Docteur en Medecine.

DISSERTATION
SUR LES MOEURS
ET SUR LA
RELIGION
DES
BRAMINES.

PREMIERE PARTIE.

De leurs Mœurs & de leurs Ceremonies Civiles.

CHAPITRE I.

Des Castes ou Familles des Bramines.

LA Nation *Brachmane* est partagée en quatre Castes, ou Familles, ausquelles on pourroit en ajouter une cinquiéme que les autres méprisent trop pour lui accorder le nom de Caste. Ces quatre principales sont les *Bramines*, les *Settreas*, les *Veinsjas* & les *Soudras* (*a*). La premiere est la plus excellente de toutes. Les autres lui cedent la même preference qu'elles attribuent à la Vache sur tous les animaux à quatre pieds. Le *Vedam*, qui a chez ce peuple la même autorité que la Bible entre les Chrétiens, & l'Alcoran parmi les Mahometans, donne aux Bramines la prérogative de ne pouvoir être punis de mort pour quelque crime que ce soit. Si quelqu'un mérite le dernier supplice, on doit se contenter de lui crever les yeux; car, selon eux, tuer un Bramine, est un des cinq péchez dont il est très-difficile d'obtenir la remission. Quiconque a eu le malheur d'en tuer un, est condamné par le *Vedam* à douze ans de pelerinage, à demander l'aumône & à prendre sa nouriture dans le crâne du Bramine tué. Le terme étant expiré, il doit bâtir un temple en l'honneur d'*Eswara*, & faire beaucoup d'aumônes. Si pourtant on tuoit un Bramine qui allât à la guerre, ce ne seroit plus un si grand crime, & on en seroit quite pour bâtir le Temple, au cas que l'on fût assez riche pour cela.

Les *Settreas* tiennent le deuxiéme rang; c'est la Noblesse du Païs; ce sont les Rajas, ou les nobles: les Rois sont de cette Caste, de là vient qu'ils prennent le tître de *Raja des Rajas, le Noble des Nobles*. Cette Famille n'étoit autrefois divi-

 sée

(*a*) L'Auteur écrit *Soudraes*, parce qu'en sa langue cette sorte d'*e* ne se prononce point. Comme elle se prononceroit en François, ce qui ne se doit pas, je la suprime.

ſée qu'en deux branches dont la premiere s'appelloit *Sourivansjam* & la ſeconde *Somovansjam*, noms tirez de la langue *Samſcortam* qui eſt parmi eux la langue des ſavans, comme la Latine l'eſt parmi nous ; & dans laquelle *Souri* ſignifie le Soleil & *Somo* la Lune. Outre ces deux branches il s'en eſt formé beaucoup d'autres qui ont degeneré par des Alliances inferieures, de ſorte que les deux premieres s'allient bien entre elles, mais elles dédaignent les autres.

Le devoir des *Settreas* conſiſte à defendre le Païs, à avoir ſoin que les Bramines ne tombent point dans l'indigence. Le Gouvernement civil eſt entre leurs mains ; mais comme ils doivent vivre ſur leurs terres, ſans ſe mêler du commerce, la multiplication de leur famille leur eſt à charge, & il arrive ſouvent que leurs enfans ſont obligez de ſervir les riches en qualité de Soldats, pour avoir dequoi ſubſiſter.

Les *Veinsjas* font la troiſiéme Caſte diviſée en *Comitiis* & en *Sitti Veapari*, qui chacun prétendent être les veritables *Veinsjas*. Ils vivent du commerce & s'abſtiennent auſſi-bien que les Bramines de tout ce qui a eu vie, au lieu que ceux de la ſeconde & de la quatriéme famille, mangent du poiſſon & de la chair, excepté celle de la Vache qui eſt interdite à tous, comme celle du Porc l'eſt aux Juifs & aux Mahometans. Cette abſtinence de la chair de vache, pour le remarquer en paſſant, n'eſt pas tant une ſuperſtition (*a*) qu'une loi politique. Les bœufs ſont les plus utiles de tous les animaux qu'il y ait aux Indes. On s'en ſert au lieu de chevaux dans les voiages, pour le tranſport, & pour les voitures. Outre cela nous verrons dans la ſuite que le lait eſt d'un grand uſage parmi ce peuple.

Les *Soudras* comprennent le commun peuple. Cette Caſte eſt ſubdiviſée en beaucoup d'autres qui ont chacune leur nom particulier, pris pour l'ordinaire du métier qu'elles exercent. Ces Caſtes de *Soudras* ont entre elles une émulation reciproque. Chacune cherche à ſurpaſſer l'autre, qui, deſqu'elle s'apperçoit de quelque innovation, ne manque pas de s'y oppoſer. Il y en a une que les autres reconnoiſſent pour la premiere en dignité, à ſavoir celle des *Vellalas*, dont il y a quelques perſonnes emploiées dans la Magiſtrature, d'autres s'entretiennent & ſe nourriſſent du labourage. On donne le ſecond rang à la Caſte d'*Ambria*, dont quelques-uns gagnent leur vie à ſemer, les autres à ſervir les Grands ; les *Paliacatta* s'occupent à la Maſſonnerie. Il y a une Caſte qu'on appelle des *Cauvreas*, & qui eſt très-nombreuſe. On l'appelle auſſi la famille des *trois cents*. C'eſt le refuge de ceux qui ne ſavent de quelle famille ils ſont : Quelques-uns ont des offices. Il y en a des peintres, des imprimeurs ſur toile, & des Soldats. Il y a quantité d'autres Caſtes dont voici les noms & les occupations ordinaires. Les *Sitty*, Marchands, s'ils ont dequoi trafiquer ; ſi non, ils ſont portefaix ; les *Paly*, qui vendent la volaille & les pourceaux ; quelques-uns ſément, ou s'adonnent à la peinture, ou ſe font Soldats. Ils étoient autrefois fort renommez parmi les troupes ; les *Tenea* Tiſſerans ; les *Cottevaniens* Fruitiers, ſur tout pour le fruit de *Piſan* ; (*b*) les *Illevaniens* Fruitiers pour les figues, le Coco, & l'*Iagara* ou Sucre noir : les *Sitticarams* Marchands differens des *Sittys*, par le genre de leur Negoce : les *Caltajas*, Orfevres, Serruriers, Tail-

(*a*) Outre cette raiſon politique, l'Hiſtorien du Mogol déja cité raconte que, ſous le Regne d'Akebar, on remonta le Gange pour en connoître la ſource & qu'on crut l'avoir trouvée dans une haute montagne qui ſembloit taillée par l'art en forme d'une tête de Vache. Il ajoute que la principale eſperance du bonheur de la vie future conſiſte chez les Indiens à pouvoir mourir dans les eaux du Gange, en tenant une Vache par la queuë.

(*b*) C'eſt le figuier des Indes.

Tailleurs de pierres, Charpentiers & Maſſons: Les *Carteans*, les *Patnouvas* & les *Macovas*, Peſcheurs; les premiers avec de grands filets, les ſeconds avec de moindres, & les derniers d'une maniere differente: Les *Conacapules*, Ecrivains; les *Gurreas* & les *Bargeurreas*, Bergers: les *Riddis*, les *Camavars*, & les *Bergawillalas* la plûpart laboureurs, quelques-uns Soldats: les *Innadî*, Soldats pour la plûpart, peu s'adonnent à l'agriculture: les *Moutreas* prennent auſſi preſque tous la profeſſion de la guerre. La famille de *Tolowa* eſt éteinte & il n'en reſte plus que le nom. Les *Kaicules* ſont generalement mépriſez. La plûpart de leurs femmes ſont des proſtituées, ce qui n'eſt pas néanmoins une infamie parmi eux. Les-uns ſont Bateleurs Danſeurs de cordes, d'autres ſont Tiſſerans, quelques-uns ſément, d'autres ſervent pour Soldats. Mais la plus abjecte de toutes les branches de la quatrieme Caſte, c'eſt celle des *Pallas* qui ne ſont guéres plus eſtimez que les *Perreas* dont je parlerai ci-après. On compte auſſi parmi les *Soudras*, la famille des *Correvas*, famille errante qui n'a pour toute demeure que de petites hutes portatives qu'elle charge ſur des ânes pour voiager. Ils ſe placent pour un peu de temps à la porte des Villes où ils vendent des *Toupen* & des *Tatous* c'eſt-à-dire, de petits vans pour vaner le ris. On ne peut mieux les comparer, qu'à ces bateurs de Païs que nous voions paſſer de tems en tems dans nos villes avec un paquet de ſouricières & autres marchandiſes de peu de valeur. Quelques-uns d'entreux vont chercher du ſel au bord de la Mer & le portent dans le Païs. Leur miſere les met à couvert de tous impôts. Leurs femmes ſe mêlent de dire la bonne avanture.

Les *Perreas* ſont le rebut de toute la Nation qui ne leur fait pas l'honneur de les compter pour une Caſte. On les regarde comme des impurs, on ne leur permet point d'habiter dans une même ruë avec les autres. Ils ont dans les Villes un quartier ſeparé. Leurs villages ſont à une certaine diſtance des autres villages. Ils ont auſſi leurs puits à part & de peur que quelqu'un n'aille par mégarde puiſer de l'eau dont ils ſe ſervent, ils ſont obligez des jetter tout à lentour des os, à fin qu'on connoiſſe leurs puits & qu'on les évite. Ils n'oſent marcher dans les ruës, ni entrer dans les villages où les Bramines demeurent, ni mettre le pied dans le Temple de *Viſnou* & d'*Eſvara*. On craindroit que leur impureté ne ſe communiquât aux Bramines & au Temple. Leur profeſſion eſt de fouir la Terre, de creuſer des foſſez, de bâtir des maiſons pour le commun peuple, & enfin de faire certains travaux dont les autres ſe croiroient deshonorez. Leur extrême pauvreté eſt cauſe qu'ils mangent ſans repugnance toutes ſortes d'animaux, ſans en excepter la Vache, ni même la chair des bêtes qu'ils trouvent mortes & déja puantes. C'eſt ce qui contribue à les faire mépriſer par les Bramines qui ſont d'une delicateſſe ſcrupuleuſe ſur la pureté du manger. Qui croiroit que des hommes d'une condition ſi baſſe fuſſent capables de ſe preferer à d'autres? Il eſt pourtant vrai que l'orgueil, contre qui la craſſe de certains frocs n'eſt pas un remede ſuffiſant, trouve entrée dans les cœurs des *Perreas*. Ils croient valoir mieux que les *Siriperes*, autre branche de cette cinquiéme famille, dont la plûpart ſont Tanneurs & Corroieurs, & dont quelques-uns portent les armes. Les *Perreas* ne mangeroient pas dans la maiſon d'un *Siripere*, mais les *Siriperes* mangent volontiers chez un *Perreas*. Les *Siriperes* conviennent de leur infériorité & ont des marques de reſpect auſquelles ils ſont obligez, comme de tenir les mains en haut, & de n'oſer s'aſſeoir en preſence des *Perreas*. Un d'eux y aiant manqué à Paliacatta, l'an 1640. les *Perreas* le ſaiſirent & lui couperent les cheveux, qui eſt le plus grand affront qu'on puiſſe leur faire. Une autre ſervitude des *Siriperes*, c'eſt que quand ils ſe marient, ils ne peuvent dreſſer un

Pandal où il y ait plus de trois Piliers. Ce *Pandal* eſt une eſpece de berceau de verdure qu'on éleve devant la porte d'une fille qui ſe marie. On plante trois ou quatre bâtons de ſept à huit pieds de haut, revetus de feuilles de *Piſan*, ſimbole de la joie; ces bâtons en ſoutiennent d'autres en travers, que l'on couvre de feuillages, pour pouvoir être à l'ombre. Les *Siriperes* ne peuvent donc y mettre que trois piliers, & s'ils violoient cette coutume, ce ſeroit la matiere d'une ſédition. Si quelque artiſan de la quatriéme Caſte vient à mourir, & que pour ſes funerailles on veuille faire la depenſe d'y avoir des *Siriperes*, il faut que ceux-ci ſe faſſent couper la barbe & qu'ils ſuivent le corps. On leur donne pour cela un habit & un *Fanum*, ou un Fanum & demi. C'eſt une piece d'argent qui vaut trois ſous & demi, monnoie de Hollande.

La Preſéance entre les quatre principales familles eſt fondée ſur une aſſez plaiſante raiſon. Elles ſont également ſorties de *Brahma*; mais, diſent-elles, les *Bramines* ſont ſortis de ſa tête, les *Settreas* de ſes bras, les *Weinsjas* de ſes cuiſſes, & les *Soudras* de ſes pieds.

CHAPITRE II.

Sectes des Bramines.

LEs *Bramines* ſont diviſez en pluſieurs Sectes qui mettent de la varieté dans leurs Mœurs. Il y en a ſix à ſavoir les *Viſtnouvas*, les *Seivias*, les *Smaertas*, les *Schaervaeckas*, les *Paſendas* & les *Tſchecteas*.

Les *Viſtnouvas* ſont ainſi nommez parce qu'ils ne connoiſſent point d'autre Dieu que *Viſtnou*. Quelques *Soudras* prennent la qualité de *Daetſeri*, c'eſt-à-dire, ſerviteurs. Les Bramines ſont auſſi nommez *Daetsja*, ou *Daſa* qui veut dire auſſi Serviteurs; mais avec cette difference, que les Bramines ſont Serviteurs de Dieu, & les Soudras ſont Serviteurs des Bramines qui leur perſuadent, que cette qualité les rend très-agréables à Wiſtnou, & que les Soudras qui meurent pour la défenſe, ou pour la conſervation des Bramines, vont après leur mort dans le *Devendre-Locon*, ſorte de Paradis dont je parlerai dans la ſuite.

Ces Viſtnouvas ſont de deux ſortes. Les-uns s'appelent *Tadvadi-Viſtnouvas*, ou *Madva-Viſtnouvas*. *Tadvadi* eſt un mot de la langue *Samscortam*, qui ſignifie Théologien, de *Tadva* Théologie. *Madwa* eſt le nom de leur Fondateur. L'autre ſorte de *Viſtnouva* ſe nomme *Ramanouja* d'un certain *Ramanowa-Atsjaria* Auteur de cette Secte. Les *Tadvadi* ſont reconnoiſſables à une ligne blanche qu'ils ſe font eux-mêmes tous les jours depuis le nez juſqu'au front & ſur les temples, & à une petite marque ronde qu'ils ſe font à la jointure du bras & du paleron; & aux deux mamelles. Ils prétendent que c'eſt la marque de *Viſtnou*, qu'elle les défend contre le Diable & contre *Iamma*, juge de l'enfer. Ils promettent à *Viſtnou* de ne ſervir, ni reconnoître d'autre Dieu que lui, & diſent qu'il faut joindre à cette promeſſe une vie vertueuſe, ſans quoi les vœux mal exécutez ſeront punis. Les chef des *Tadvadi* demeure à *Combeconne*, lieu connu dans le Païs de *Palliaccate*. Il doit vivre dans le celibat, ou quiter tout, s'il veut ſe marier. Il va ordinairement avec une baguette de *Bambou* à la main.

Les *Ramanoujas* ſe font avec une eſpece de craie nommée *Namou*, une figure qui reſſemble à un Y, qui s'étend depuis le néz juſques ſur le front. Mais ils ſe marquent une fois pour toutes avec du feu à la jointure du bras & du pale-

ron:

ron: ce qui ſuffit, diſent-ils, & les diſpenſe de la neceſſité de ſe marquer le corps tous les jours. C'eſt une eſpece de Quietiſtes qui tiennent que c'eſt aſſez de ſe donner une fois de bon cœur à Dieu, & d'avoir fait vœu de n'être qu'à lui; qu'après cela, s'il leur arrive de vivre mal, *Viſtnou* ne les en punira point; Car il n'abandonne jamais, ſelon eux, celui qu'il a une fois pris en affection. Un Pere ne tuë point ſon fils, quand il fait mal, & l'homme ne ſauroit vivre ſans pécher. Ces *Ramanouja* vont la tête nuë; leurs cheveux ſont coupez fort courts, excepté une toufe qu'ils laiſſent croître ſur le ſommet de la tête, & qui pend par derriere avec un nœud. Leur principal Chef reſide à *Cansjevaram* ville celébre du Roiaume de *Carnate*. Il a le Privilege d'avoir un morceau de linge autour de ſa tête, lors qu'il parle à quelqu'un. Ils prétendent valoir mieux que les *Tadvadi* par ce qu'ils s'abſtiennent du Commerce, qu'ils n'entrent point dans les lieux de debauches & puniſſent rigoureuſement ceux d'entr'eux à qui cela arrive; au lieu que les *Tadvadi* peuvent y entrer ſans qu'on leur en faſſe de reprimande.

La ſeconde Secte des Bramines eſt celle des *Seivias*. Ceux-ci reconnoiſſent pour le Souverain Dieu *Eſwara*, qu'ils mettent au-deſſus de *Viſtnou*. Ceux d'entre les *Soudras* qui ſe joignent aux Bramines de cette Secte, ſont nommez *Tangam*. On connoît les Seivias à trois ou quatre lignes dont ils ſe marquent la tête avec de la cendre de bouſe de vache. Quelques-uns portent autour du col un *Lingam* qui eſt une Pierre d'une certaine figure, d'autres le portent dans leurs cheveux. Leurs enfants commencent dès l'âge de huit à dix ans à le porter couvert de cire, & attaché au bras avec une petite corde. Ce *Lingam* eſt un témoignage public de leur devouement à *Eſwara*; & les *Soudras* qui le portent s'abſtiennent comme les *Bramines* de tout ce qui a eu vie.

La troiſiéme Secte s'appelle *Smaertas*; & a eu pour fondateur *Sancra Atsjaria*. Les Smaertas diſent que *Viſtnou* & *Eſwara* ne ſont qu'un ſeul & même Dieu, adoré ſous diverſes images, & n'aprouvent point les diſputes que les deux Sectes précedentes ont entre elles, pour l'un ou pour l'autre de ces deux noms. Ils n'ont aucun ſigne exterieur qui les diſtingue. Ils ont peu de Sectateurs parmi le commun peuple, car outre qu'ils font un miſtere de leur doctrine & s'en expliquent d'une maniere fort relevée, l'eſprit de moderation n'eſt pas ſi propre à être goûté par la populace, que les opinions particuliéres qu'on lui debite avec entouſiaſme.

La quatriéme Secte eſt celle des *Schaerwaeckas*. C'eſt une eſpece d'Epicuriens qui ne croient rien au delà de cette vie. Ils traitent de folie tout ce qu'on leur peut dire d'un monde à venir. A cela près ils menent une vie fort reglée & fort exemplaire.

La cinquiéme Secte nommée des *Paſendas*, traite de fables tout ce que les trois premieres debitent & s'accorde avec la quatriéme ſur la mortalité de l'ame, mais elle en eſt très-differente pour les mœurs. Les *Paſendas* s'abbandonnent au vice ſans aucune retenue. Leur diſſolution eſt, dit-on, ſi grande, qu'ils ne reſpectent aucun degré de parenté dans leurs debauches, & ils diſent que toute femme eſt leur propre femme dans l'inſtant qu'ils en jouïſſent. Ceux de cette Secte n'oſent pas toûjours avouër qu'ils en ſont; & on en a vû de maſſacrez en haine de leur doctrine impie.

La ſixiéme Secte s'appelle les *Tſchecteas*. Ceux-ci prétendent que *Tſchecti* eſt le véritable Dieu & que *Wiſtnou*, *Eſwara*, & *Brahma* ſont ſes créatures & ne ſubſiſtent que par lui. Ils refuſent de ſe ſoumettre au *Vedam* & rejettent tout ce qu'on ne peut leur prouver par le témoignage des ſens. Ces trois dernieres Sectes

 paſſent

passent pour heretiques & sont trop décriées pour avoir beaucoup de Sectateurs.

CHAPITRE III.

Des Vanaprastas, des San-jasiis & des Avadoutas.

LEs Bramines ont aussi leurs solitaires qui se distinguent du commun des hommes par un genre de vie particulier auquel ils attribuent un certain degré de perfection. Ceux de la premiere famille se nomment *Jaguis*; ceux de la Caste des Soudras s'appellent *Joguis*. Il y a trois sortes de *Jaguis*, à savoir, les *Vanaprastas*, les *San-jasiis*, & les *Avadoutas*.

Les *Vanaprastas* se retirent dans les bois avec leurs femmes & leurs enfans & ne vivent que des herbes & des fruits qu'ils peuvent cueillir sans travail. Plusieurs font scrupule d'arracher la moindre racine, & croiroient commettre un peché en délogeant ainsi l'ame de cette plante, hors d'un corps où elle reside. Ce genre de vie passe pour très-saint.

Les *San-jasiis* affectent une plus grande abstinence. Ils se privent du mariage, du betel, & de tous plaisirs. Ils doivent ne faire qu'un repas, & vivre d'aumônes. Au lieu d'une tasse de cuivre qu'il est ordinaire de porter avec soi, ils doivent se servir de vaisselle de terre. Ils sont vêtus d'un habit teint avec de la terre rouge, & ont à la main une longue baguette de Bambou. Ils ne peuvent toucher ni or, ni argent, encore moins en porter sur eux: il ne leur est point permis d'avoir aucun domicile, s'ils couchent une nuit dans un lieu, il leur est defendu d'y demeurer la seconde; mais il leur est libre de s'arrêter une fois l'année, deux mois de suite, dans un même lieu. Alors ils choisissent un lieu qui passe pour saint, & où il leur est permis de demeurer, non seulement deux mois, mais même toute leur vie. Ils doivent se preparer sans cesse à combatre six Ennemis à savoir 1. *Cama*, la Concupiscence; 2. *Croota*, la Colere; 3. *Lopa*, l'Avarice; 4. *Madda*, l'Orgueil; 5. l'Amour des choses du monde; 6. *Matsara*, le desir de se vanger. On n'appelle *San-jasiis* que ceux de la famille des Bramines qui embrassent ce genre de vie; car si ce sont des *Settreas*, ou des *Veinsjas*, on les appelle *Perma-Ampha*; s'ils sont *Soudras* on les nomme *Joguis*. (*a*) Ces derniers se permettent plus de liberté que les vrais *San-jasiis*.

Les *Avadoutas* abandonnent femmes & enfans, & quitent encore ce que les *San-jasiis* retiennent, comme une écuelle de terre, une baguette de Bambou, l'habit, &c. tout leur bien consiste en un peu de linge pour couvrir ce que la modestie ne permet pas de montrer; encore s'en trouve-t-il qui ne font point cette reserve & vont entierement nuds. Ils se frotent le corps avec de la cendre, & quand ils ont faim ils entrent dans une maison, sans parler; seulement ils tendent la main, & mangent sur l'heure ce qu'on leur donne. Il y en a qui ne prennent pas la peine d'aller ainsi demander l'aumône. Ils se cou-

(*a*) Les Peres Jesuites dans la Relation Latine de leurs Missions dans les Indes en 1598. & 99. raportent qu'ils virent un Jogui qui s'étoit enfermé dans une cage de fer aiant les jambes & la tête libres. Il marchoit ainsi sans pouvoir s'asseoir, ni se coucher. Aux cotez de cette cage étoient cent lampes que quatre Joguis qui l'accompagnoient allumoient à certains temps. Cet homme marchoit en cet équipage avec autant de vanité & de complaisance pour soi-même que s'il eût été un Soleil qui éclairoit l'univers. *Nova Historica Relatio de rebus in India Orientali à P. P. Societatis J. Gestis. Moguntiæ* 1601.

couchent au bord de quelque Riviere qui eſt tenue pour ſainte par les gens de la campagne, qui ne manquent pas de leur apporter du lait & des fruits en abondance; de ſorte que ces pieux faineans ne ſont pas les plus mal-partagez.

CHAPITRE IV.

Du Vedam & des Privileges qu'il accorde aux Bramines.

LE *Vedam* eſt le Livre de la Loi parmi ce Peuple, & contient ce qu'il doit croire & pratiquer. Il eſt écrit en la langue *Samſcortam*, que ſavent les Bramines qui ne s'adonnent point au trafic. Il étoit diviſé en quatre parties à ſavoir, *Rogo-Vedam* qui traite de la prémiére Cauſe, de la premiére Matiere; des Anges; de l'Ame; des Recompenſes & des Peines; de la Generation des Créatures & de leur Corruption; du Peché, comment il peut être remis &c. *Iſſoure-Vedam* qui traite des Puiſſances qui dominent & gouvernent toutes choſes: *Sama-Vedam* qui eſt une Morale pour exciter à pratiquer les Vertus, à fuir les vices & à haïr les méchants: & *Addaravana-Vedam* qui traitoit des Ceremonies Religieuſes, des Temples, des Sacrifices, & des Fêtes. Cette derniere partie eſt perdue il y a long-temps, & les Bramines attribuent à cette perte la diminution de leurs honneurs & de leur pouvoir, qui ne ſont plus tels qu'ils étoient autrefois. Le *Vedam* eſt chez eux d'une autorité irrefragable, & ils doivent ſe ſoumettre deſqu'on leur en allegue l'autorité; mais comme on diſputoit ſouvent ſur la maniére de l'interpreter, on en a fixé le ſens par les *Jaſtra*, ou Declarations.

Ce Livre accorde cinq Privileges aux Bramines. Le premier eſt de pouvoir celebrer le *Jagam*. C'eſt une fête accompagnée d'un Sacrifice. Ils étranglent la victime, ſoit parce qu'ils ne doivent pas repandre le ſang d'aucun animal, ſoit afin que la victime ſoit plus entiere. On la découpe enſuite, on la brûle en recitant quelques prieres appropriées à cette ſolemnité, & on reſerve le cœur que l'on diſtribue aux Bramines qui aſſiſtent à cette fête. C'eſt la ſeule occaſion où il leur ſoit permis de manger de la chair. Pluſieurs Bramines évitent d'aſſiſter à cette ſolemnité, par l'horreur qu'ils ont de manger de la victime. On ne peut celebrer le *Jagam* qu'il n'en coute beaucoup. Celui qui en fait les honneurs, eſt chargé d'entretenir tous les Bramines qui y aſſiſtent, quand ils ſeroient mille, & ils demeurent chez lui quelquefois dix, vingt, & même juſqu'à trente jours à ſes dépends. Autrefois il étoit obligé de leur donner tout ce qu'ils s'aviſoient de lui demander; mais on a reduit cela à la ſeule obligation de les défraier. Ce ſacrifice ſe fait dans l'intention d'arriver au *Devendre-Locon*, ſejour des bienheureux où ils ont *Devendre* pour chef. Ceux d'entre les Bramines qui aſpirent au Ciel même, ſe gardent bien de celébrer le *Jagam*.

Ls ſecond Privilege des Bramines eſt de pouvoir enſeigner aux *Settreas* à celébrer cette fête; de laquelle ſont exclus les *Veinsjas*, à plus forte raiſon les *Soudras*.

Le troiſiéme Privilege eſt la permiſſion de lire le *Vedam*.

Le quatriéme, de le pouvoir enſeigner à d'autres Bramines & aux *Settreas* qui l'aiant appris des Bramines, peuvent bien le lire, mais non pas l'enſeigner à d'autres. Les *Veinsjas* ne peuvent ni le lire, ni même en prononcer, ou entendre prononcer les paroles; mais bien celles du *Jaſtra*. Quant aux Soudras

dras il ne leur eſt point du tout permis de parler du *Vedam*, ni même d'apprendre le *Jaſtra*.

Le cinquiéme Privilege eſt de pouvoir demander l'aumône: les autres familles peuvent la donner; mais il ne leur eſt pas permis de la recevoir. Auſſi les Bramines ne recommandent-ils rien tant dans leurs écrits que l'aumône & la charité pourvû qu'elle ſoit exercée envers eux; mais ils ont ſoin de dire que l'aumône faite à d'autres qu'à eux n'eſt nullement meritoire. Pour eux ils ne font du bien qu'à quelques autres Bramines tout au plus, & un *Soudra* qui leur expoſeroit ſon beſoin, n'auroit pour toute reponſe que *Po*, *Po*; c'eſt-à-dire *Paſſez*, *Paſſez*. Le temps auquel ils éprouvent le plus la liberalité des dévôts, c'eſt aux jours ſolemnels qu'ils appellent *Samcramanam* & aux funerailles des perſonnes qui laiſſent un peu de bien. Il y a des gens ſi infatuez du merite de ces aumônes, qu'ils ſe ruïnent pour donner aux Bramines & aux *Joguis* dont leur porte eſt aſſiégée.

CHAPITRE V.

Occupations & entretien des Bramines.

LEs Bramines ſont les Docteurs du Peuple. Ils doivent enſeigner à lire, à écrire, & à chifrer; & inſtruire leurs diſciples dans ce qui concerne la Religion. S'ils ont d'eux-mêmes de quoi ſubſiſter, ils ne peuvent rien exiger pour leur ſalaire, mais s'ils ſont pauvres, il leur eſt permis de recevoir de leurs diſciples ce qui eſt néceſſaire pour s'entretenir honnêtement. Les Rois ſont obligez de fournir à leurs beſoins, afin qu'ils puiſſent faire leurs leçons gratis, mais le nombre des Bramines eſt ſi grand qu'il eſt impoſſible de pourvoir à tous. On aſſure qu'ils poſſedent un tiers des revenus du Païs, & cependant il y en a beaucoup qui ſont reduits à la neceſſité de mandier; d'autres s'adonnent au negoce, ou éxercent la medecine. Les profeſſions méchaniques leur ſont interdites. Ils mettent de ce nombre l'agriculture, la peinture &c. Ils ne peuvent ſans déroger rendre certains ſervices, comme de laver les pieds, plier le Betel, & autres ſemblables, pour qui que ce ſoit, même pour le Roi. Un Bramine qui ſe ſeroit abbaiſſé juſques-là, ſeroit chaſſé par les autres & degradé; mais ils peuvent être Secretaires, Ambaſſadeurs & Conſeillers; & il n'y a ordinairement qu'eux qui rempliſſent ces poſtes.

Les Bramines, à qui le Roi donne dequoi ſubſiſter, reçoivent de lui des villages, non à titre de Paſteurs ou de Docteurs, comme nos Curez; mais à titre de proprietaires, & de Poſſeſſeurs. Il eſt arrivé quelquefois, comme ſous le Regne de *Rama Raja*, dont la memoire eſt encore maudite pour ce ſujet, que les Rois ont revendiqué ces biens; ou ordonné aux Bramines de donner la moitié du revenu de ces villages; d'autres Rois touchez ou fatiguez de leurs plaintes, les ont diſpenſés de ce partage. Mais les Bramines aprehendant que les villages ne leur ſoient un jour ôtez pour le beſoin de l'Etat, ſous prétexte qu'ils en ont joui aſſez long-temps, demandent la permiſſion de partager le village à d'autres qui ſont dans une extrême pauvreté, & lorſqu'ils l'ont obtenue, ils font une aſſociation avec quelques-uns de leurs parens. Cette permiſſion eſt gravée ſur le cuivre, & les villages ainſi partagez ne ſont point ſujets à être redemandez. Les Rois ſucceſſeurs du Donateur craindroient que les plaintes des pauvres ne leur alienaſſent *Viſtnou*, ou *Eswara*.

CHA-

CHAPITRE VI.

Ceremonies usitées par les Bramines après la naissance de leurs enfans.

ON n'est Bramine que par la naissance & non pas en embrassant leur institut. L'imitation de leur vie peut conduire au Ciel selon eux, mais elle ne peut faire Bramine celui qui n'est pas né de cette famille. Les Bramines regardent leurs enfans comme impurs jusqu'au dixiéme jour après leur naissance. Personne ne les touche pendant ce temps-là que ceux qui en ont soin. La maison où ils sont nez est impure & on n'y peut entrer sans être souillé. Le dixiéme jour on purifie la maison, & le linge qui a servi à la mere ; on jette toute la vaisselle de terre qui est dans la maison & on nétoie tous les vaisseaux de cuivre. Le douziéme jour on allume le feu *Homam* qui estimé très-Saint & on recite quelques prieres, après que ce feu est consumé, on donne à l'enfant quelqu'un des noms suivans : *Nainopa*, *Naraina*, *Beireva*, *Damersa*, *Padmanaba*, *Ragoa*, *Tirrenata*, *Marlepa*, *Devela*, *Tamopa*, *Carpa*, *Vellopa*, *Rama*, *Sancra*, *Goyenda*, *Varreda*, *Veinketi*. Lorsque l'enfant est nommé, on lui perce les oreilles, (*a*) pour signifier la servitude qu'il voue à *Vistnou*, ou à *Eswara*. Quelquefois cette Ceremonie se differe jusqu'à ce qu'on donne à l'enfant le *Dsandhem*; mais jamais au delà.

Un enfant n'est point reconnu pour Bramine qu'il n'ait reçu le *Dsandhem*. C'est une espece de petit baudrier composé de trois cordons dont chacun est de neuf fils de coton, que les seuls Bramines ont droit de faire. On le porte en écharpe sur l'épaule gauche & il pend sous le bras droit. Les enfans peuvent le recevoir lors qu'ils ont cinq ans, mais on attend quelquefois qu'ils en aient dix. Ce delai est ordinairement causé par la pauvreté des parens ; car cette Ceremonie les engage à quelques frais. Il faut allumer le feu *Homam*, & y bruler du bois de *Ravasitou* qu'ils tiennent pour le plus saint de tous les arbres ; ce feu est placé sur une petite élevation, au-dessus de laquelle ils forment un espece de dais avec des habits étendus ; c'est-là dessous que sont les Bramines qui jettent dans le feu du *Nili* c'est-à-dire, du ris avec sa paille, du beurre, du *Zingeli*, graine dont on fait l'huile à brûler, du froment, du ris bouilli & de l'encens ; en recitant quelques prieres. Durant cette Ceremonie qui dure quatre jours, les Bramines qu'on y a invitez, sont défraiez par les parens de l'enfant.

Les jeunes Bramines qui ont reçû le *Dsandhem* sont appelez *Bramasariis* jusqu'à ce qu'ils se marient. Tant qu'ils vivent dans le celibat, le Vedam leur défend la familiarité avec le sexe & l'usage du Betel qui excite à l'amour : ils ne peuvent faire qu'un repas dans la journée, encore faut-il que ce soit d'aumônes. Ils n'observent gueres ces preceptes, excepté celui de ne point user du Betel.

Quand ils ont une fois reçû le *Dsandhem*, ils doivent toûjours le porter. S'il vient à se rompre de vieillesse, le Bramine ne doit pas manger qu'il n'ait fait provision d'un autre ; aussi long-tems qu'il n'en a point on n'est pas obligé de le reconnoître pour Bramine. Pour prevenir ces accidens, on en prend un neuf tous les ans à la fête *Trasvanala-Poudeva* qui est au mois d'Août & à laquelle on donne le *Dsandhem* aux enfans. Les autres familles peuvent aussi le porter par devotion : Mais elles doivent l'acheter des Bramines.

Ces *Bramasariis* apprennent à lire, à écrire, à chiffrer, &c. chez les Bramines

(*a*) On trouve dans l'Exode XXI. 6. un pareil usage de percer l'oreille aux esclaves volontaires.

nes préposez pour enseigner. Chaque famille se fait un point d'honneur de ne point envoier ses enfans à l'école chez les maîtres d'une Caste inferieure; mais les *Settreas*, par exemple, envoient leurs enfans chez les Bramines, ou chez des maîtres de leur même Caste. Aucune des trois premieres ne daigne enseigner les enfans des *Perreas*. Il n'y a que les *Soudras* qui veuillent les recevoir.

CHAPITRE VII.

Philosophie des Bramines.

On ne trouve parmi les Bramines aucun vestige de la Philosophie qui rendit leurs ancêtres si celebres, & pour l'Astrologie, à peine les plus habiles en savent-ils assez pour calculer les éclipses de Soleil & de Lune, & les conjonctions des Planettes; encore en ignorent ils la raison. Voici celle qu'ils donnent des Eclipses du Soleil & de la Lune.

Vistnou & *Eswara* tinrent un jour Conseil avec les *Devetas* (*a*) & les *Ratsjasjas*, c'est-à-dire avec les Anges & les Demons, pour trouver quelque chose dont la possession garantît de la soif, de la faim, de la lassitude & même de la mort. Le resultat fut qu'on jetteroit dans la Mer la montagne *Merouva* qui est d'or pur, dont le haut touche le Ciel Empyrée au-dessus des huit mondes, & dont le bas descend jusqu'au dessous de l'Abîme; que l'on tourneroit cette montagne comme le tourneur tourne son ouvrage devant lui; & qu'au lieu de corde on se serviroit du grand serpent *Sesja*. Les *Devetas* & les *Ratsjasjas* étant emploiez à tourner cette montagne, on vit paroître des prodiges, entre autres un poison nommé *Kalekote-Visjam* si venimeux & si terrible que tous les mondes en furent allarmez & demanderent du secours à *Vistnou*. *Eswara* pour les en delivrer prit ce poison, & l'avala, mais il lui resta dans le gosier & de là lui vient le surnom de *Nile Canta*, ou Gosier Noir. Après cela on vit paroître une femme d'une parfaite beauté. *Vistnou* l'épousa & c'est encore aujourd'hui sa femme nommée *Latsemi*, qui a son temple dans l'enceinte de celui de *Vistnou*. Après cela ils virent enfin paroître ce qu'ils cherchoient, à savoir l'*Amortam*: c'est un brûvage comme du lait, c'est pour cela que les Bramines qui n'osent boire de l'eau dans une maison, peuvent y boire du lait, parce qu'il ressemble à l'*Amortam*.

Aussi-tôt que l'*Amortam* fut trouvé, *Vistnou* fit cesser le travail des *Devetas* & des *Ratsjasjas*, & pour les soulager de leur lassitude les fit ranger en deux files; afin de leur donner à boire de la liqueur qu'ils avoient procurée par leur travail. Il fit goûter de l'*Amortam* aux *Devetas*, mais ne voulant pas que les *Ratsjasjas* fussent immortels, il leur donna une liqueur diferente. Deux de ces derniers nommez *Ragou* & *Ketou* se doutant qu'on ne donnoit pas à leurs camarades la même liqueur que buvoient les *Devetas*, changerent de place & se mirent dans le rang de ceux-ci. Ils eurent de l'*Amortam* comme les autres; mais le Soleil & la Lune s'apperçurent de leur tromperie & en avertirent *Vistnou*. Celui-ci leur coupa aussi-tôt la tête qui fut immortelle, parce que l'*Amortam* y resta, n'étant point encore descendu dans leurs corps qui étoient comme ceux des Serpens. Ces deux têtes commencerent à protester contre l'injustice de *Vist-*

(*a*) Bernier écrit ce mot Deutas. Peut-être avoit-il écrit Devtas, en le prononçant à peuprès comme s'il y avoit Destas, ce qui reviendroit au même.

Viſtnou & à dire : *Pourquoi nous traitez-vous ainſi pour avoir reçu l'*Amortam? *N'avons nous pas travaillé comme les autres ?* Viſtnou leur répondit qu'à l'avenir ils ſeroient ſans corps, mais que leurs têtes ſeules jouïroient d'un plaiſir auſſi grand que s'ils avoient un corps entier. *Ragou* & *Ketou* ont gardé une haine mortelle contre le Soleil & la Lune qui avertirent *Viſtnou*; ils leur livrent de temps en temps le combat & l'obſcurité durant l'Eclipſe vient de ce que *Ragou* & *Ketou* ont englouti l'un ou l'autre de leurs ennemis.

CHAPITRE VIII.

Mariages des Bramines.

UN *Bramine* qui a un fils, tâche de le marier de bonne heure; les riches ſe hâtent encore plus que les pauvres, mais ceux des trois premieres Caſtes ne les marient jamais, avant qu'ils aient reçu le *Dſandhem.* Ceux de la premiere doivent choiſir des filles qui n'aient pas encore les marques de la puberté. Les parens de celles à qui elles ſont venuës, avant que d'être mariées, cachent cette circonſtance avec ſoin, de peur que cela ne les empêche d'avoir un mari. Pour n'être point trompez ſur cet article, les ſcrupuleux donnent à leurs fils des filles encore plus jeunes. Les *Settreas* n'obſervent pas cet uſage à la rigueur comme les *Bramines*, mais ceux qui s'y conforment en ſont plus eſtimez.

Un *Bramine* qui va demander en mariage une fille pour ſon fils, fait grande attention aux preſages. S'il voit un mauvais ſigne en ſon chemin, il remet la demande à un autre jour. S'il voit un mauvais ſigne la ſeconde fois, c'eſt encore un nouveau delai; mais ſi à la troiſiéme fois il apperçoit de nouveau un mauvais ſigne, il renonce à cette alliance, perſuadé qu'elle ſeroit malheureuſe. Entendre nommer un Serpent le jour qu'on va faire la premiere demande, eſt un mauvais ſigne; mais en voir un, eſt une raiſon ſuffiſante pour ne plus penſer à l'entrepriſe projetée. Les *Veinsjas* ont une pratique ſinguliere: c'eſt de fondre un demi-Pagode, ou demi-Ducat d'or, & ſi étant fondu il paroît éclatant, c'eſt un ſigne de bonheur; ſi l'or eſt obſcur, ils changent d'avis. Les Bramines ſe moquent de cette ſorte de Divination.

Celui dont on recherche la fille demande à voir celui qu'on lui veût donner pour gendre & s'informe de ſon bien. S'il en eſt content, en preſence de ſes parens il lui permet de la voir, & ſi les deux jeunes perſonnes n'ont point de repugnance l'une pour l'autre & que les parens donnent leur approbation, le mariage ſe conclut. Les *Soudras* font acheter leur conſentement & veulent, avant que d'accorder leur fille, que l'époux leur donne en forme de pot de vin une certaine ſomme d'argent qu'ils appellent un don, car ils auroient honte que l'on crût qu'ils vendent leur fille.

Quand les parties ſont d'accord, on choiſit un jour heureux, car cette Nation a un Calendrier où ſont marquez les bons & les mauvais jours. Les parens de part & d'autre s'aſſemblent & font une ceremonie qui répond à celle de nos fiançailles. Le pere de la fille préſente du Betel aux parens de l'Epoux & déclare à la compagnie qu'il a donné ſa fille à N. de la famille des perſonnes preſentes. Enſuite les parens de l'Epoux donnent à leur tour du Betel à ceux de l'Epouſe, font la même déclaration qui vient d'être faite, & prennent la compa-

gnie à témoin. Cela fait on accomplit le mariage, si le temps le permet; car on ne peut pas le celebrer indifferemment en toutes les saisons de l'année. Il y a des mois fixez pour cela, à savoir Fevrier, Mai, Juin, Octobre, & le commencement de Novembre, & même dans ces mois là il y a des heures d'élite qu'on se garde bien de négliger.

Quand le temps d'achever le mariage est venu, on allume le feu *Homam* avec le bois de *Ravasitou.* (*a*) Ce feu est benit par le Bramine, après quoi l'époux prend trois poignées de ris & les jette sur la tête de l'épouse, qui fait la même chose à son tour. Ensuite le pere de la fille la revêt d'habits plus ou moins riches selon son pouvoir, & lave les pieds à l'époux, pendant que la Mere de la fille verse de l'eau. Cela étant fait le pere prend la main de sa fille dans la sienne, y met de l'eau & quelques piéces d'argent, & la donne à l'époux en disant: *je n'ai plus rien à faire avec vous, & je vous remets au pouvoir d'un autre.* On tient prêt le *Tali* qui est un Ruban où pend une tête d'or; on le montre aux assistans & après quelques prieres & benedictions, l'époux le prend & l'attache au cou de l'épouse. C'est proprement ce nœud qui lui en assure la possession. Avant qu'il lui ait lié le *Tali*, toutes les autres Ceremonies peuvent avoir été faites en vain. On a vû que l'époux se présentant pour l'attacher, & le pere témoignant n'être pas satisfait du don de l'époux, un autre donnoit davantage, & emmenoit la Mariée du consentement du Pere. Mais lorsque le *Tali* est attaché, le Mariage est indissoluble & lors que le Mari est mort, on brûle avec lui le *Tali* pour marquer que les liens du mariage sont rompus. Outre ces Ceremonies particulieres, les noces sont süës de tout le monde, qui en est averti par un *Pandal* (*b*) que l'on dresse devant la porte de l'Epouse quelques jours auparavant. Cette fête se termine par un repas que le Pere de la Mariée donne aux amis: durant cette rejouïssance qui dure cinq jours, on distribue des aumônes aux pauvres & on entretient le feu *Homam.* Le septiéme jour les deux Epoux sortent pour se rendre chez le Marié. Souvent cette marche se fait aux flambeaux. Les Epoux sont portez dans un palanquin & passent dans les principales ruës de la Ville; leurs amis qui les accompagnent sont à cheval, ou montez sur des Elephans. Si la Mariée est encore trop jeune, on ne la laisse dans la maison de son Mari que trois ou quatre jours; après quoi on la remene chez son Pere. Si elle est nubile, elle demeure avec son Mari.

Les *Bramasariis* ne s'appellent plus ainsi, lorsqu'ils sont mariez: on les nomme *Grahastas.* Ils ajoutent alors au *Dsandhem* trois autres Cordons; tous les dix ans ils doivent faire la même augmentation, & toutes les fois qu'il leur naît un enfant. Mais le *Vedam* qui l'ordonne ainsi, n'est pas fort regulierement observé sur cet article. Les Bramines ausquels il est défendu d'aller la poitrine nuë, la croient suffisamment couverte, lorsqu'ils ont ces Cordons.

Les Bramines croiroient se mesallier, s'ils épousoient des filles d'une autre Caste. Ce n'est pas que quelques-uns d'entre eux, peu satisfaits du choix de leurs parens, ne prennent des femmes d'une Caste inferieure, quand ils en deviennent amoureux; mais leur alliance avec une fille de la Caste des *Soudras* est regardée comme quelque chose de si criminel, que, si un Bramine a des enfans d'une telle femme, il est exclus du Ciel aussi long-temps que cette indigne posterité est sur la terre. Leurs *Poranes*, ou Chroniques, racontent que le Bramine

(*a*) Ce Peuple prétend que Dieu a une prédilection pour les Bramines entre les Hommes, pour la Vache entre les Animaux à quatre pieds, pour le Garouda entre les Oiseaux, pour le Gange entre les Rivieres, & pour le Ravasitou entre les arbres. Il leur attribuë une sainteté particuliere.

(*b*) J'ai déja expliqué ce que c'est. Voiez page 24.

mine *Sandragoupeti Naraia* eut une extrême douleur, lorſqu'il vit que ſon fils *Barthrouherri*, qu'il avoit eu d'une femme de la Caſte des *Soudras*, avoit épouſé trois cents femmes. Il en prévit une nombreuſe ſuite de deſcendans qui le priveroit long-temps du bonheur de l'autre vie.

L'inceſte eſt un des cinq péchez dont la remiſſion ne s'obtient pas aiſément. Selon le *Vedam* l'inceſtueux eſt condamné à perdre les parties deſtinées à la generation, & comme on ne permet point que l'on panſe un tel homme, l'operation du retranchement eſt mortelle. La femme n'eſt point punie, parce qu'on ſuppoſe qu'elle a été ſeduite.

Ils comptent les degrez de conſanguinité à peu près comme nous; mais ils permettent d'épouſer les deux ſœurs. Ils diſtinguent, entre les couſines germaines & les nieces, ils épouſent la fille de leur tante paternelle ou la fille de leur ſœur, mais s'ils épouſoient la fille de leur oncle paternel, ou la fille de leur frere, le mariage ſeroit inceſtueux. Les *Soudras* moins ſcrupuleux ne mettent point de difference entre la fille de leur frere, & celle de leur ſœur, & ils les épouſent également.

Le *Vedam* n'aiant point defendu la poligamie, les quatre Caſtes en uſent comme il leur plaît & les *Poranes* font mention de pluſieurs Bramines dont la pluralité des femmes n'a point terni la reputation.

Lors qu'un *Bramine* s'aperçoit de l'infidelité de ſa femme, il peut l'enfermer entre quatre murailles & la nourrir dans cette priſon; aiant ſoin que ce deshonneur ſoit ſecret. Il y en a qui aiment mieux diſſimuler cette injure, en prenant des précautions pour l'avenir, ſur tout s'ils aiment la femme & qu'ils ne puiſſent ſe paſſer de ſa jouïſſance. Si pourtant ſa faute devient publique, que les autres *Bramines* regardant cette maiſon comme impure, refuſent d'y entrer & d'y prendre aucun repas: alors le Mari fait préparer un Feſtin auquel il invite des *Bramines* & des *Sanjaſiis*. La femme adultere ſert les conviez & quand les *Bramines* ont daigné recevoir d'elle les mets qu'elle leur préſente, les autres n'en font plus difficulté, & ſon mari peut la garder avec honneur comme auparavant.

CHAPITRE IX.

Des Jours heureux ou malheureux & du Panjangam.

LEs Bramines ſont ſuperſtitieuſement prevenus qu'il y a des jours où ils entreprendroient en vain de réüſſir en quelque choſe. Cette fatale prévention leur fait manquer effectivement les meilleures occaſions, ſi elles ſe preſentent malheureuſement dans un jour qui ſoit décrié dans le *Panjangam*, c'eſt-à-dire, dans un Almanach où les jours heureux ou malheureux ſont marquez.

Ce *Panjangam* qui paſſe chez eux pour infaillible eſt de deux ſortes. *Brahaſpeti* (*a*) Docteur des *Devetas* ou des bons Anges en a compoſé un, où il indique les bons & les mauvais jours, mêmes ceux qui ne ſont bons qu'à moitié, ou durant quelques heures ſeulement. Sur ce modelle on en fait de nouveaux tous les ans; & les habitans du plat Païs ſe reglent ſur ceux-là. L'autre

 Pan-

(*a*) Ce nom de *Brahaſpeti* ſignifie la Planette de Jupiter & celui de *Succra* ſignifie Venus. On verra cideſſous que *Brahaſpeti-Varam* eſt le Jeudi & que *Succra-Varam* eſt le Vendredi.

Panjangam eſt, diſent-ils, l'ouvrage de *Succrâ*, Docteur des *Ratjajas* ou des demons. Il deſcend dans un détail des ſoixante heures qui compoſent la nuit & le jour ſelon la maniere de compter le temps uſitée parmi ce peuple.

On jugera facilement que les occaſions d'agir leur échapent ſouvent, ſi à tant de jours & d'heures où ils ſont détournez d'entreprendre quelque choſe, on ajoûte la credulité qu'ils ont pour les ſignes. C'en eſt un bon, lorſque l'oiſeau *Garrouda* (*a*), ou l'oiſeau *Pala* vole devant eux & traverſe le chemin de la droite à la gauche. Les autres oiſeaux au contraire ſont d'un bon augure, s'ils volent de la gauche à la droite. Si une Pie, dont il y a beaucoup dans ce Païs-là, touche quelqu'un en volant, on en conclut auſſi-tôt que cette perſonne ou quelqu'un de ſes parents, mourra dans ſix ſemaines. Si dans le temps que quelqu'un veut ſortir d'une maiſon, on vient à éternuer, il rentrera auſſi-tôt.

Les *Bramines* commencent l'année avec la nouvelle Lune d'Avril, par une fête qu'ils nomment *Samvat-Tſaradi Panduga* (*b*). L'année a douze mois qui ſont *Tſeitram* Avril; *Veinjacam* Mai; *Jeiſtam*, Juin; *Ajadam*, Juillet; *Srarvanam*, Août; *Badrapadam*, Septembre; *Asvaijam*, Octobre; *Carticam*, Novembre; *Margiſaram*, Decembre; *Poujam*, Janvier; *Magam*, Fevrier; *Palgouvam*, Mars. Mais comme ces mois qui ſont lunaires, ne quadreroient pas avec l'année ſolaire, ils intercalent un treiſiéme mois tous les trois ans, (*c*) comme nous intercalons un jour au mois de Fevrier dans les années Biſſextiles.

Les ſept jours de la ſemaine ont en langage *Samſcortam* des noms qui repondent aux ſept Planettes. Les voici; *Suria-Varam*, Dimanche; *Jendra-Varam*, Lundi; *Angaraca-Varam*, Mardi; *Butta-Varam*, Mercredi; *Brahaſpeti-Varam*, Jeudi; *Succra-Varam*, Vendredi; *Senni-Varam*, Samedi. *Sura* ſignifie le Soleil, & *Jendra* le mois, ou la Lune. Le Dimanche s'appelle auſſi *Adita-Varam* & le Lundi *Somo-Varam*.

De même que les anciens Grecs comptoient par Olimpiades, qui étoient de quatre ans, & que la Chancellerie Romaine a ſes Indictions, qui ſont de quinze ans, ainſi les Bramines ont une revolution de ſoixante ans, après laquelle ils en recommencent une autre. Chacune de ces années n'eſt pas diſtinguée par un nom numeral; c'eſt-à-dire qu'on ne dit pas la trentiéme ou la quarantiéme année. Chaque année a ſon nom particulier. Voici tous ces noms de ſuite, mais pour plus de brieveté j'avertis qu'à chaque nom on ajoute le mot *Samvatſaram* qui ſignifie l'an. 1. *Prabava.* 2. *Bipava.* 3. *Suckela.* 4. *Pramadonta.* 5. *Prajopatti.* 6. *Augireſa.* 7. *Tſrimocha.* 8. *Bhava.* 9. *Jouva.* 10. *Dhatou.* 11. *Eſvara.* 12. *Bahoudhau-ja.* 13. *Pramadi.* 14. *Vierama.* 15. *Visjou.* 16. *Tſidtrabhanou.* 17. *Tſabhanou.* 18. *Tarana.* 19. *Paartouva.* 20. *Veiha.* 21. *Thervaſittou.* 22. *Tſervadari.* 23. *Vierothi.* 24. *Vicrouti.* 25. *Carram.* 26. *Nandana.* 27. *Viſei-ja.* 28. *Tſeja.* 29. *Maumottha.* 30. *Dormeki.* 31. *Hevelembi.* 32. *Villembi.* 33. *Vicari.* 34. *Tſareverri.* 35. *Plauva.* 36. *Tshopo-Cortou.* 37. *Tſoba-Cortou.* 38. *Crodi.* 39. *Visvavaſou.* 40. *Parabava.* 41. *Palavanga.* 42. *Kileka.* 43. *Tſaumea.* 44. *Tſadarena.* 45. *Virodi-Cretou.* 46. *Pradavi.* 47. *Paramadiſia.* 48. *Ananda.* 49. *Ratjaja.* 50. *Nala.* 51. *Pingala.* 52. *Calicti.* 53. *Tſidarti.* 54. *Raudri.* 55. *Durmati.* 56. *Dundoubi.* 57. *Rudiro-Dgari.* 58. *Ractatſi.* 59. *Crodova.* 60. *Tſaja.* L'année preſente 1722. eſt *Tshopo-Cortou*, la trente ſixiéme de cette periode.

Cette maniere de compter les années n'eſt pourtant point generale, & lorſqu'il

(*a*) C'eſt un Epervier rouge qui a un colier blanc.
(*b*) *Panduga* ſignifie une fête, *Samvatſaram* une année & *Adi* le premier jour de chaque mois.
(*c*) Cela leur eſt commun avec les Chinois & les autres peuples des Indes.

qu'il est question d'évenemens dont la memoire doit être long-temps conservée, ils ont une autre maniere d'en marquer la date. De même que les Chrétiens ont leur Ere, & les Mahometans leur Hegire, les Bramines ont pour époque le Regne de *Salavagena* dont ils racontent des prodiges. Ils prétendent que c'est le même que *Brahma* qui venant recommencer une autre vie sur la terre, portoit ce nom. Selon le calcul que le Ministre *Roger* fit sur le raport d'un Bramine, *Salavagena* mourut en 2563. de nôtre Ere vulgaire, vers la fin du Regne de *Vicramaarca* dont on ne debite pas des miracles moins surprenants. Voici quelques-unes des avantures de ce dernier.

Le Bramine *Sandragoupeti*, dont j'ai déja parlé, épousa quatre femmes de quatre Castes differentes: celle de race Bramine le fit Pere de *Verraroutssi*: celle de la famille des *Settreas* mit au monde *Vicramaarca*; celle de la famille des *Veinsjas* fut Mere de *Betti*; & la quatriéme de la famille des *Soudras* enfanta *Barthrouherri*. *Vicramaarca* fut un Roi craint & respecté; mais faisant un jour reflexion sur la brieveté de la vie, il s'attrista, & songeant qu'il ne jouïroit pas long-temps d'une si brillante prosperité, il tomba dans une profonde melancholie & consulta son frere *Betti* qui étoit l'ame de ses Conseils. Tel fut le resultat de cette consultation. Il y a au milieu du Monde l'arbre *Oudetaba* (*a*), qui sort de Terre au lever du Soleil & croissant à mesure que le Soleil s'éleve, il le touche de sa cime lorsqu'il est midi; ensuite il décroît avec le jour & se cache dans la Terre, lorsque le Soleil ne paroît plus. *Mettez vous sur cet arbre au point du jour*, dit *Betti* à *Vicramaarca*, *l'arbre s'élevant vous portera jusqu'au Soleil, à qui vous demanderez une vie plus longue que celle des autres hommes.*

Le Roi suivit ce Conseil; mais lorsqu'il fut à une certaine hauteur, il se sentit percé d'une chaleur insuportable; cependant il ne perdit point courage & le Soleil à qui son entreprise ne déplut point, modera ses rayons, le rafraîchit, & lui promit de lui accorder sa demande. *Tu seras*, lui dit-il, *mille ans assis sur ton trône, sans que tes forces ni ta santé puissent être alterées par aucune maladie.* L'arbre aiant baissé à son ordinaire, le Roi ne fut pas plûtôt à Terre, qu'il alla informer son frere du succès de sa requête. *Le Soleil vous a accordé mille ans* dit le fidelle *Betti*, *& moi je veux vous en procurer mille autres. Puisque vous avez sa parole que vous serez mille ans assis sur vôtre Thrône, lorsque vous y aurez été assis durant six mois, passez le reste de l'année à voiager: ainsi vous doublerez le terme qui vous est promis.* *Vicramaarca* suivit encore ce Conseil, & eut en voiageant une avanture très singuliere. Les Serviteurs de *Jogisvara* disputoient pour le partage de la succession que leur avoit laissée ce saint Homme. La succession consistoit en une Bourse avec laquelle on ne manquoit jamais d'argent; en un Plat avec lequel on ne manquoit jamais de Viandes; en un Bâton fait en forme de houlette avec lequel on ne craignoit aucun ennemi; & enfin en un Soulier qui avoit la vertu de transporter en un moment à l'endroit où l'on vouloit aller. *Vicramaarca* les trouva en contestation, chacun d'eux voulant choisir ce qui étoit le plus à son gré, & s'étant rendu l'arbitre de leur different, il leur marqua à chacun une place & déclara que celui qui seroit le premier arrivé auprès de lui auroit le choix. Pendant qu'ils se rendoient au lieu d'où ils devoient commencer leur course; il chaussa le soulier, prit la Bourse, le Plat & la Houlette, & disparut dans le moment, laissant aux chicaneurs le regret tardif de ne s'être pas mieux accordez. Les Histoires des Bramines raportent beaucoup de miracles de cette espece que firent les deux freres en voiageant.

Le

(*a*) C'est-à-dire, l'*Arbre du Soleil.*

Le nombre de ſoixante n'eſt pas ſeulement affecté au dénombrement des années, au lieu de vingt quatre heures que nous comptons, les Bramines en comptent ſoixante, à ſavoir trente de jour & trente de nuit. Ils ont une eſpece de Clepſidre ou d'Horloge à Eau aſſez ſimple: Ce n'eſt qu'une petite jatte de cuivre percée, qu'ils font nager dans l'eau & lors qu'elle s'eſt remplie, ils la vuident & frapent autant de coup ſur un vaiſſeau de cuivre, qu'il y a déja d'heures du jour ou de la nuit qui ſont écoulées.

CHAPITRE X.

Exercice Journalier des Bramines.

Les *Bramines* ſont aſſujetis à de certaines Ceremonies dont ils ne peuvent ſe diſpenſer, ſans violer le Precepte. Je raporterai ce qui leur eſt ordonné; en fait de pratiques d'obligation il eſt plus ſûr de dire ce que l'on devroit faire, que ce que l'on fait effectivement.

Les Bramines doivent s'éveiller deux heures ou du moins une heure avant l'aurore; & commencer par prononcer les noms de Dieu. S'ils n'ont rien qui les preſſe de ſe lever, ils peuvent encore reſter au lit une demie heure, & s'entretenir du nom de Dieu; ceux qui ſe levent d'abord font beaucoup mieux. Après avoir ſatisfait aux beſoins qui ſont des ſuites de la digeſtion, ils ſe lavent le viſage, les mains, & les pieds: & s'aſſéient ſur une planche ou ſur un tapis, mais non ſur la terre, ni ſur leur lit, de ſorte que leur viſage eſt tourné vers l'Orient, ou vers le Septentrion, & jamais vers l'Occident, ou vers le Midi. Ils ſe tournent vers l'Orient à cauſe du lever du Soleil, ou vers le Nord, parce que les lieux qu'ils eſtiment les plus Saints, ſont à leur égard de ce côté là. Ils commencent enſuite à chanter l'Hiſtoire de *Gasjendre Mootsjam*, & s'il reſte encore quelque-temps avant le lever du Soleil, ils chantent quelque hymne; ce qui étant fait, ils ſe levent, ſe lavent les dents & la bouche, ou s'il y a autour de leur Maiſon quelque riviere qui ſoit ſainte, ou quelque *Tan*, c'eſt-à-dire une mare d'eau, ils vont s'y laver; ſi non, ils ſe lavent chez eux & mettent un habit net.

Les Bramines appellent *net* un habit qui n'a point ſervi depuis qu'il a été lavé, ou que l'on a mouillé depuis qu'on s'en eſt ſervi; alors il demeure net tant que perſonne ne le touche, ou ne le porte. Mais parce que les habits de ſoie ſe gâteroient en les mouillant, on y a trouvé un remede en decidant qu'ils ſont naturellement purs. Si pourtant quelqu'un mangeoit avec une robe de ſoie, elle deviendroit impure: c'eſt pourquoi ils l'ôtent avant que de ſe mettre à table.

Lorſqu'ils ſont habillez, ils s'aſſéient pour la ſeconde fois au même endroit, prennent de l'eau de puits nouvellement tirée; celle de la veille ne vaudroit rien; ils y trempent ce dont ils ſe doivent marquer le viſage; prennent trois fois de l'eau dans la main, & en jettent trois fois dans leur bouche, évitant d'y toucher avec la main; ils prononcent les vingt-quatre noms de Dieu, ce qu'ils appellent *faire Japon*, en touchant autant de parties de leur corps.

Au lever du Soleil ils prennent trois fois de l'eau dans le creux des mains & la repandent à terre avec une courte priere. Cette Ceremonie, qui ſe fait en faveur du Soleil, eſt fondée ſur ce qu'ils prétendent que le Soleil ſe léve entre des montagnes & doit paſſer par un détroit où ſe retirent de mauvais génies, qui tachent de l'arrêter. Quelques Bramines jetterent un jour de l'eau au Soleil. Elle

cau-

causa un son qui effraia ces demons & les mit en fuite. *Nous savons*, disent les Bramines d'aujourd'hui, *que ce que nous faisons à present n'est d'aucune utilité pour le Soleil, mais nous ne laissons pas de lui marquer nôtre bonne volonté à l'exemple de ceux qui le secoururent en effet.*

Ils recommencent ensuite à se jetter trois fois de l'eau dans la bouche; ils rendent leurs adorations au Soleil & à ceux qui ont la conduite des Mondes situez sous les cieux. S'ils sont de la Secte des *Wistnouvas*, ils prennent une espece de chapelet dont les grains sont d'un bois odoriferant qu'ils appellent *Toleje*; s'ils sont de la Caste des *Seivias*, ces grains sont de Corail ou de Cristal. Quelques-uns passent ce chapelet à leur cou, d'autres le tiennent à la main, mais caché sous leur habit, ou dans une poche faite exprès. A chaque priere qu'ils finissent, ils laissent tomber un grain. Ceux qui n'ont pas beaucoup de temps ne recitent que vingt huit prieres, ceux qui ont plus de loisir, en disent cent vingt huit; mais les devots qui n'ont rien à faire, vont jusqu'à mille.

Ces prieres étant achevées, ils adorent & lavent avec de l'eau nette le *Salagrammas*: c'est une Idole faite d'une pierre particuliere, & aiant un trou dans lequel ils disent que sont les Armoiries de Dieu. L'eau dans laquelle ils l'ont lavée s'appelle *Tiertum*: ils la reservent pour une autre dévotion dont je parlerai ci-après. Le *Salagramma* étant ainsi lavé, ils le revettent d'un habit net ou d'un linge & le frotent d'un parfum composé de Sandal, de fleurs odoriferantes & de feuilles de *Toleje*. Ils recommencent le même manege devant une autre petite Idole de cuivre, à chaque côté de laquelle ils allument une bougie ou même plus, selon leurs richesses ou leur devotion. Ils lui presentent des mets nouvellement cuits, ou bien des fruits, ou du lait. Ils jettent sur elle quelques fleurs, tournent trois fois & même davantage tout à l'entour & à chaque tour qu'ils font, ils se prosternent par terre les mains jointes & étendues. Ils posent ensuite cette Idole à terre, prennent le *Tiertum* ou Eau qui a servi à laver le *Salagramma*, s'en jettent une fois sur la tête & trois fois dans la bouche avec un peu de feuilles de *Toleje*, & se frottent le front avec de l'*Angaram* qui est une préparation de Benjoin. L'*Angaram* a, disent-ils, la vertu de les fortifier contre le péché, mais il faut qu'il ait été offert à l'Idole, aussi-bien que le *Toleje* qu'ils mettent dans leurs oreilles, pour prévenir l'impureté qu'ils pourroient contracter par l'attouchement d'un Cadavre ou d'un *Soudra*. Le *Tiertum* a celle de les purifier de tous les péchez qu'ils ont commis depuis leur enfance. Après qu'ils ont distribué du *Tiertum* à ceux qui sont presens, ils brûlent un peu d'encens, & peuvent aller déjeuner avec les Bramines qui ont assisté à cette Ceremonie. Ils font la priere avant & après le repas, lavent leurs mains, jettent trois fois de l'eau dans leur bouche & font *Japon*, prennent du *Tiertum* de nouveau, après quoi ils sont aussi purs qu'auparavant. Cette pratique se réïtére autant de fois qu'ils se croient souillez.

S'ils ne déjeunent point & ne mangent qu'à midi, l'ablution du point du jour ne suffit pas: ils la font encore une fois, & reviennent à leur Idole, sément des fleurs devant elle, ou faute de fleurs, du *Toleje*, & lui presentent ce qu'ils doivent manger; car les Bramines ne peuvent rien manger qui ne lui ait été offert.

Un peu avant le coucher du Soleil, ils se lavent de nouveau, se marquent, font *Japon*, & donnent de l'eau au Soleil. S'ils sont *Grahastas*, c'est-à-dire, s'ils sont mariez, ils vont souper. J'ai déja dit que les *Bramasariis* & les *Sanjasiis* ne font qu'un repas. Enfin après une priere ils vont se coucher.

Le matin, à midi, & au soir, après qu'ils ont fait la Ceremonie des vingt-quatre Noms de Dieu, ils lisent les *Poranes*, qui sont leurs anciennes Chroniques,

ques, & cette Lecture est si respectée qu'ils ont la précaution de se laver les oreilles, afin qu'étant pures, elles soient aussi plus dignes d'une lecture si Sainte.

Cet exercice n'est pas si ponctuellement observé que plusieurs Bramines ne se dispensent de plusieurs pratiques. Mais le *Tiertum* & le *Japon* sont d'une necessité indispensable, & si dans une maison quelqu'un fait tout ce qui est marqué dans ce Chapitre, cela suffit & sert pour tous ceux qui y demeurent. A proprement parler, il n'y a gueres que ceux qui sont attachez au culte public des Idoles, qui exécutent à la rigueur tout ce qui est prescrit par la Loi.

CHAPITRE XI.

Histoire de Gasjendre Motsjam que les Bramines chantent au point du Jour.

LEs Bramines chantent tous les matins au point du jour un Hymne qui contient l'Histoire de *Gasjendre Motsjam* (*a*), que voici en substance. Dans une des sept Mers de Lait, il y a une montagne nommée *Tricoveta-Parvatam*, haute de dix mille lieuës & aussi large qu'elle est haute. Elle a trois cimes dont l'une est d'or, l'autre d'argent & la troisiéme est de fer, & chacune de ces trois cimes est ornée de pierres précieuses. Un *Deveta* nommé *Indre Doumena* qui se promene dans le Ciel & sur la Terre avec un char qui vole plus vîte que le vent, s'étant arrêté sur cette montagne, y trouva un endroit qui lui parut commode pour s'y divertir avec sa femme, & après qu'il se fut lavé, il vit passer un *Monesvara*, & ne lui rendit aucun honneur. Ces *Monesvaras* sont pourtant une espece plus sainte & plus relevée que les *Devetas*, car ces derniers n'entreront point dans le Paradis; mais après qu'ils ont achevé leur temps, il faut qu'ils reviennent dans ce Monde-ci. Le *Monesvara* fut d'autant plus offensé de l'incivilité du *Deveta*, qu'il savoit qu'il n'avoit point péché par ignorance; mais par orgueil. *Tu deviendras Elephant*, lui dit-il en forme de malediction, *& au lieu de femmes, tu n'auras pour ta compagnie que des femelles d'Elephans*; car de même que nous appellons Anes les personnes stupides & ignorantes, ce peuple donne aux orgueilleux le nom d'Elephans.

Le *Deveta* effraié de cette sentence, voulut reparer sa faute; il s'humilia & demanda pardon: tout ce qu'il put obtenir ce fut qu'après un certain terme, il reprendroit sa premiere forme. Du reste l'arrêt étoit irrévocable: ainsi il fut métamorphosé en Elephant sur cette même montagne & eut dix *Lac-Cotis* (*b*) de Femelles, avec lesquelles il vécut très-long-temps, sans craindre ni les Tigres, ni les Lions, ni les autres bêtes feroces. Un jour qu'il alloit boire à un étang, un Crocodile le prit par le pied & sans lâcher prise, quoiqu'il se débatit, le lui arracha. Etant retourné boire à ce même étang, le Crocodile le saisit pour la seconde fois, mais sans pouvoir lui arracher le pied. Il se fit alors entre eux un combat qui dura mille ans. La partie n'étoit pas égale; les forces de l'Elephant s'épuisoient, au lieu que celles du Crocodile s'augmentoient; parce qu'il étoit dans son élement. La défaite de l'Elephant fut la fin de sa metamorphose. Le premier usage qu'il fit de sa raison fut de penser à Dieu, de le prier, & de composer

(*a*) *Gasjem* signifie un Elephant, *Indre* Chef, ou Tête & *Motsjam* conservation.
(*b*) Un *Lac* est cent mille, & le *Coti* fait dix *Lacs*, ainsi dix *Lac-Cotis* font dixmillions.

poſer des cantiques dans ſa triſteſſe. Il étoit ſi foible qu'il ne pouvoit plus prononcer le Nom de Dieu, lorſque *Viſtnou* monté ſur le *Garouda* vint à ſon ſecours & lui donna ſes armes nommées *Jeckeram* qui étoient de Diamans. *Indre Doumena* s'en ſervit pour caſſer la tête au Crocodile, & s'approcha de ſon liberateur pour le remercier. *Viſtnou* le voiant extrêmement las, le toucha & le guerit de ſa laſſitude. Il fut remis en ſon premier état, & marqua ſa reconnoiſſance à *Viſtnou* par le culte & les honneurs qu'il lui rendit, & Viſtnou attacha une Indulgence pleniere à quiconque reciteroit cette Hiſtoire.

CHAPITRE XII.

De la Nouriture & des Jeûnes des Bramines.

LEs deux Caſtes des *Settreas* & des *Soudras* mangent du poiſſon & de toutes ſortes de viandes, excepté celle de la Vache ; mais les *Bramines* plus rigides obſervateurs du precepte, & les *Veinsjas* qui les imitent, s'abſtiennent de tout ce qui a eu vie & reſpiration. Cette abſtinence, qui leur eſt commune avec la Secte de Pithagore, eſt une ſuite naturelle du Dogme de la Metempſichoſe. C'eſt mal fait, diſent les *Bramines*, de déloger une ame du corps d'un animal où elle eſt peut-être moins mal qu'elle ne ſera dans le corps où il faut qu'elle paſſe au ſortir de celui-ci. Les *Settreas* ſe juſtifient en diſant que les Ames humaines paſſent auſſi-bien dans les plantes que dans les corps des animaux ; & qu'ils font moins de mal en tuant une ſeule bête pour la nouriture de pluſieurs perſonnes, qu'en déracinant pluſieurs plantes, ou ce qui revient au même, en délogeant pluſieurs ames pour ſuſtenter un ſeul *Bramine*. Ceux-ci répliquent que les ames renfermées dans les plantes ne perdent pas tant en changeant de corps, que celles que l'on chaſſe de celui du plus vil animal. Quelques-uns conviennent qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût vivre ſans deraciner des herbes & ſans en detruire ; mais ils ajoutent que c'eſt un mal inévitable. Il y en a qui touchez de ces reflexions, tâchent de ne vivre que de fruits & de feuilles, ſans toucher à ce qui peut endommager la plante ; mais il eſt vrai auſſi qu'il y en a très-peu qui pouſſent ſi loin la delicateſſe. La commune opinion eſt que, s'il falloit opter entre la mort ou la neceſſité de manger de la viande, il vaudroit mieux prendre ce dernier parti & reparer enſuite cette faute involontaire par des purifications.

La chair & le poiſſon étant une nouriture interdite aux *Bramines*, & leurs repas ne conſiſtant qu'en du ris, des racines, & des herbes ſelon la ſaiſon, ils ne mangent rien qui irrite l'appetit, ni qui les excite à franchir les bornes de la frugalité. Leur Boiſſon ordinaire eſt de l'eau ſans aucun melange ; & quelquefois ils boivent un peu de lait, c'eſt pourquoi ceux qui ſont à leur aiſe ont des vaches chez eux. J'ai dit qu'il y a cinq pechez dont le *Vedam* declare la remiſſion très-difficile à obtenir. Les voici. 1. Coucher avec ſa Mere. Ils comprennent auſſi ſous le mot de Mere la belle mere & la femme d'un Docteur. 2. Tuer un Bramine. 3. Derober de l'or. 4. S'enyvrer & 5. frequenter ceux qui commettent ces crimes.

Les *Bramines* ont une ſorte de regal qui dure tout le mois de Decembre. Ils ſe levent avant l'aurore, ſe lavent & preſentent à leur Idole du Ris mêlé avec un certain grain, du Sucre & quelques fruits. Ce regal ſe fait en mémoire de l'a-

vantage que remporta autrefois *Pandeva*: C'eſt le nom commun que l'on donnoit à cinq freres appellez *Darmeraſou*, *Bima*, *Naggula*, *Adjuna*, *Sahadeva*, qui vivoient dans le même temps que *Viſtnou* étoit ſur la terre & qu'il portoit le nom de *Kriſtna*. Les cinq freres avoient un parent nommé *Duriodena*, qui étoit l'ainé de cent & un Freres. *Adjuna* le quatriéme des cinq freres ne pouvant s'accorder avec *Duriodena* pour le partage de quelques terres, ils convinrent l'un & l'autre de les jouer en un coup de dés. *Duriodena* qui en avoit de pipez, gagna la partie. Les cinq freres jouérent leur liberté qu'ils perdirent, enſuite leur femme nommée *Draupeti*, qu'ils perdirent encore. Ils continuerent de jouër, quoïqu'ils n'euſſent plus rien à riſquer. Ils s'obligerent que s'ils perdoient, ils ſe confineroient douze ans dans les bois, ſans approcher d'aucune ville & que la treiziéme année ils ſe tiendroient ſi cachez qu'ils ne ſeroient vus de perſonne, & que s'ils manquoient à cette derniere circonſtance, ils ſeroient obligez de retourner dans les bois pour douze autres années. Ils perdirent encore cette partie. *Duriodena* voulant ajouter l'outrage à leur affliction, eſſaia de deshabiller *Draupeti* en leur preſence & de la deshonorer comme une eſclave dont il étoit abſolument le maître. Elle tint ferme ſon habit, mais ſa reſiſtance ne pouvant durer longtemps, elle ſe recommanda à *Kriſtna* qui étoit alors à *Metura*. La diſtance n'empêcha point qu'elle ne fût exaucée. Quoiqu'elle ceſſât de tenir ſon habit, ſon nouveau maître ne put la deshabiller, & ne fit plus d'efforts pour cela. *Joüons enſemble*, lui dit-elle *& ſi je pers vous diſpoſerez de ma perſonne*. Les dés pipez n'avoient aucune vertu contre elle : non ſeulement elle regagna ſa liberté; mais auſſi celle des cinq freres ſes maris. Elle vouloit jouër auſſi pour regagner les terres, mais *Duriodena* fut aſſez prudent pour finir le jeu. Les cinq freres profiterent mal de la liberté qu'ils venoient de recouvrer. Ils la jouérent de nouveau aux mêmes conditions que la premiere fois, & aiant été malheureux, ils exécuterent ce qu'ils avoient promis. Le temps étant expiré, ils vinrent retrouver *Duriodena* & lui dirent: *Tu nous a gagné nos terres avec des dez pipez; viens; ſi tu veux partager, partageons, ſi tu aimes mieux jouër, jouöns; ſinon, diſputons les par les armes*. *Duriodena* choiſit la guerre: en vain des amis communs emploierent leurs bons offices pour les accommoder à l'amiable; chacun des deux partis ſe choiſit des Champions pour ſoutenir ſes intérêts. *Kriſtna* dit: *Me choiſiſſe qui voudra, je ne combatrai point, je conduirai ſeulement le Chariot.* (*a*) *Duriodena* voiant que *Kriſtna* ne vouloit point combatre & qu'il panchoit pour l'un des cinq freres, ſe ſoucia peu de l'avoir dans ſon parti. Le combat commença au mois de Decembre. Ils ſe regalerent avant le lever du Soleil, ſe batirent tout le jour, & revinrent enſemble après que le Soleil fut couché; ce qui dura tout le mois. *Duriodena* eut beau venir avec tous ſes freres & ſes amis, les cinq freres rentrerent en poſſeſſion de leurs terres. C'eſt en mémoire de ce combat & de ce que *Kriſtna* & ceux de ſon parti mangerent alors, que les Bramines ſe regalent ainſi au mois de Decembre.

L'idée que les Bramines ſe font de leur excellence au-deſſus des autres Caſtes, fait qu'ils n'entreront jamais chez quelqu'autre que chez un Bramine pour y manger, pas même pour y boire un verre d'eau; mais ils ne refuſeront pas de même de boire le *Tager* qui eſt du lait caillé, ou de la créme; parce qu'il tient de la Nature de l'*Amortam*. Ils ne mangeront pas même chez un Bramine de Secte differente. Quiconque n'eſt pas Bramine ne peut voir manger un Bramine;

(*a*) Les Hiſtoriens qui ont écrit des guerres d'Aſie, font mention de cette coûtume de combatre ſur des Chariots. *Xenophon* Cyrop. VI. *Strabo.* 17. *Diod. Sicul.* VI. 1.

ne; le Roi lui-même n'a pas ce credit. Si donc un Bramine épouſe une femme d'une Caſte inferieure, elle eſt privée de l'honneur de le voir manger; & s'il a la complaiſance de lui accorder cette faveur, & que les autres Bramines le ſachent, ils le fuiront auſſi-tôt comme un impur & un indigne.

Leurs Jeûnes ſont fixez à certains jours & obſervez avec une extrême regularité. Ils jeûnent l'onziéme jour d'après la pleine Lune & l'onziéme jour d'après la nouvelle. Ils s'abſtiennent durant les ſoixante heures du jour & de la nuit, de quelque nourriture que ce ſoit, méme du Betel; & emploient tout ce temps-là à la priere ou à la lecture. Ceux d'entre les *Bramines* & les *Soudras* qui ſont de la Secte des *Seivias* ont un jeûne particulier, à ſavoir tous les lundis du mois de Novembre. Ils ne prennent aucune nouriture juſqu'à ce qu'ils voient les Etoiles, ou que l'heure de les voir ſoit venuë. On verra dans la ſeconde partie à quelle intention ils jeûnent ainſi.

CHAPITRE XIII.

De ce qui s'obſerve durant la maladie & à la mort des Bramines & de leur Sepulture.

SI un Bramine tombe malade, quelque abondance exceſſive de ſang qu'il puiſſe avoir, ils préfereront toûjours la Diéte à la Saignée; mais à force de faire jeûner le malade, il arrive ſouvent qu'ils lui font perdre l'habitude de manger, de ſorte qu'il ne peut plus rien avaler, quand enſuite ils jugent à propos de lui faire prendre de la nouriture.

Lors qu'on voit les ſignes d'une mort prochaine, on appelle un Bramine pour faire des prieres ſur le Malade, on diſtribue quelques aumônes. Cependant le malade repete continuellement le nom de Dieu & quand il n'a plus la force de le prononcer, ſes amis le prononcent ſans ceſſe à ſes oreilles. Le *Vedam* a déclaré que Dieu aiant promis d'aſſiſter ceux qui penſent à ſon nom & qui le nomment, il eſt obligé de les ſecourir dans ce beſoin. Si la parole leur manque & que leurs amis y ſuppléent pour eux, c'eſt comme s'ils repetoient eux-mêmes ſon nom.

Si le malade eſt marié & qu'il lui reſte encore quelque uſage de ſa raiſon, il demande à ſa femme ſi elle ſe fera bruler ou enterrer avec lui. Si elle dit ouï; elle eſt obligée de tenir parole, & même c'eſt ſon devoir à cauſe du ſerment qu'elle a fait en ſe mariant, en preſence du Bramine & du feu *Homam.* Elle a juré le jour de ſes noces que ſon ame ne ſe ſepareroit point de l'ame de ſon mari, & elle ne peut, ſans pécher, violer un ſerment devenu ſacré par la préſence du Bramine & du feu. Lorſqu'elle a des enfans & qu'elle les aime plus qu'elle n'aime ſon mari, elle eſt libre de vivre avec eux, ou de mourir avec lui. Si elle a peur du feu, on ne doit pas la contraindre de s'y jetter; mais l'opinion commune eſt qu'une honnête femme n'aura pas de repugnance pour ce ſacrifice, car le *Vedam* fait conſiſter le devoir de la femme en ces trois choſes.

La premiere eſt une complaiſance aveugle & ſans reſerve pour tous les deſirs de ſon Mari. On allégue à ce ſujet l'exemple de *Draupeti* qui fut un modelle de vertu & de patience. Son mari ruina ſa ſanté & conſuma tous ſes biens pour entretenir des filles de mauvaiſe vie; les maladies qui ſont les juſtes châtimens de cette debauche, lui aiant retranché les moiens de la continuer, ne lui en ôterent

 point

point le desir. Il declara qu'il mourroit, s'il ne voioit les filles de joie. *Ne vous affligez point* dit la genereuse *Draupeti, je vous y porterai.* En effet elle le chargea sur ses épaules & malgré l'obscurité de la nuit, elle l'y portoit, mais ne voiant pas où elle marchoit, elle heurta contre un poteau sur lequel étoit attaché un saint homme nommé *Gallova*, & par cet ébranlement elle lui causa de la douleur. Le bilieux devot dit dans sa colere: *Celui qui me cause cette douleur mourra avant que le Soleil se léve. Draupeti* qui ne vouloit pas perdre son mari, dit à son tour: *le Soleil ne se levera point.* On fut plusieurs années, sans le voir lever. Tous les hommes priérent pour qu'il se levât. *Brahma* & les *Devetas* vinrent trouver cette femme afin qu'elle y consentît, & lui demanderent quelle satisfaction elle vouloit. Elle leur répondit *Mon Mari, Mon Mari, Mon Mari, Mon Mari, Mon Mari.* Alors il lui fut dit: *Cela te sera accordé dans l'autre vie.* Elle mourut & alla vers *Surgam*, (*a*) puis revenant dans monde-ci, elle eut cinq maris qui sont les cinq freres dont j'ai déja parlé. Mais comme elle auroit été souillée, si elle eût été à cinq hommes en même temps, *Brahma* regla qu'elle en auroit un auprès d'elle toute l'année, après quoi elle tomboit dans le feu & venoit auprès d'un autre mari, comme elle le souhaitoit.

La seconde obligation de l'honnête femme est de s'habiller modestement & simplement & de ne se pas rejouïr, lorsque son mari va hors de la Ville.

La troisiéme est que, quand son mari meurt, elle doit mourir avec lui. Il y a pourtant des femmes qui, avant que d'épouser un homme, font approuver la clause (*b*) qu'elles ne se bruleront point avec lui, & les Bramines laissent à une femme à qui son mari agonisant demande si elle veut le suivre à la mort, la liberté de dire *ouï* ou *non*. Ils disent eux-mêmes que c'est un crime digne de l'enfer que de l'y contraindre ou de l'y engager par des menaces. Mais les *Settreas*, qui sont les nobles, y contraignent leurs femmes. Ils se tiendroient deshonorez si elles leur survivoient & un *Settrea* étant mort, soixante femmes se jetterent dans son bucher & y furent brûlées toutes vives.

Ils croient que quand le malade est à l'agonie deux (*c*) *Jammadoutas* se presentent à lui. Leur figure épouventable le remplit de trouble; mais en même temps il s'y trouve aussi un *Wistnou-douta.* Si le mourant a été homme de bien, celui-ci emporte son ame dans un magnifique char qui a la proprieté de voler: si-non, un des *Jamma-doutas* le porte à *Jamma-locon*, c'est-à-dire dans le lieu ou preside *Jamma.* Ce Juge demande à son grefier qui est déja instruit par *Wistnou* quelle a été la vie du defunt; les informations étant luës, il le renvoie dans le monde pour y voltiger comme un lutin pendant dix jours, en attendant qu'on lui prononce sa sentence. De là vient que les dix premiers jours après la mort d'un parent on donne à manger aux pies, dans la pensée que son ame pourroit bien être parmi elles.

Quand le malade a rendu l'esprit on lui rase la barbe, on le lave, on lui passe un habit net, & on lui frotte la bouche avec de la chaux & du Betel broié. Les femmes la lui frottent aussi avec du ris cru. Quand on l'emporte de la maison hors de la ville, les amis l'accompagnent, lavent leurs mains & lui mettent sur la bouche un peu de ris. Ils lavent leurs mains de nouveau & commencent autour du Bucher sur lequel il est posé, un *Beteani*, c'est-à-dire une espece de Procession que fait un *Perrea* avec des gens qui frapent un petit tambour, en tournant trois fois autour du mort. Cela étant fait, un de la compagnie

(*a*) Ce mot signifie huit mondes posez sous le Ciel où commande *Brahma.*
(*b*) Joh. van Twist, *Descript. de Guzurate.* Ch. 13.
(*c*) *Douta* Serviteur: *Jamma* juge de l'Enfer.

gnie prêche l'Aſſemblée au nom de la Mort, & dit qu'elle étend ſon empire ſur tous indifferemment, ſur les jeûnes, & ſur les vieux, ſur les riches, & ſur les pauvres: que ceux qui vivent bien ſeront heureux après leur mort, & que ceux qui vivent mal n'ont que des maux à attendre.

Tous les Bramines ne ſont pas brûlez après leur mort: il y en a que l'on enterre. Les *Wiſtnouvas* & les *Smartas* ſont toûjours brûlez, parce qu'ils croient que ceux qui ont ſervi *Viſtnou* le plus fidellement, ont pourtant contracté des ſouillures dont le feu achéve de les purifier. Les *Seyvias* & les *Sanjaſiis* diſent au contraire que, quoiqu'ils n'aient pas accompli parfaitement leurs devoirs, leurs péchez ne leur ſeront pas imputez; qu'ainſi ils n'ont pas beſoin d'être purifiez par le feu, & qu'on peut bien les enterrer paiſiblement. Les uns enviſagent principalement la juſtice de Dieu, les autres comptent davantage ſur ſa miſericorde.

CHAPITRE XIV.

Des Femmes qui ſont brûlées ou enterrées avec leurs maris.

Lorſque la femme a promis à ſon mari de le ſuivre au bucher, ou dans la foſſe, on commence auſſi-tôt qu'il eſt expiré à faire les aprêts de leurs funerailles, & elle ne peut ni ſe retracter, ni differer l'exécution de ſa promeſſe. Il faut qu'elle ſoit conſumée le même jour & dans le même braſier où le corps de ſon mari eſt brûlé; les *Bramines* & les *Weinsjas* ne relâchent rien de cette rigueur; mais les *Settreas* permettent que les femmes ſe brûlent en des temps & en des lieux differens, lorſque le mari eſt mort dans un Païs éloigné, ou depuis long-temps.

Auſſi-tôt qu'on eſt certain de la mort du Mari, on met la femme dans une chaiſe devant la porte, avec des parures à leur mode. On jouë des inſtrumens, on bat des Tambours; on lui donne du Betel à mâcher & on l'entretient de peur qu'à force de penſer au ſort qui l'attend, elle ne ſe repente de ſon choix. Les *Settreas* & les *Soudras* mêlent avec le Betel quelque choſe qui l'étourdit & lui ôte le ſentiment de ſon état; mais les Bramines font, diſent-ils, ſcrupule d'uſer de cette précaution, parcequ'ils veulent que le ſacrifice ſoit volontaire.

Quand elle part de ſa maiſon, elle prend congé de ſes amis, & elle a un Citron dans une main & dans l'autre un miroir. Elle repete continuellement le nom de Dieu, quelques-unes diſent *Naraina*, d'autres *Ramma*, ou quelque autre nom. Si elle eſt de la Caſte des *Bramines*, ou de celle des *Weinsjas*, au lieu du Citron & du miroir, elle tient à la main des fleurs rouges de celles qu'on jette dans les Temples, & devant les Idoles, à qui il faut que ces fleurs aient été preſentées. Elles ont auſſi une idole pendue à leur cou.

La femme va de cette maniere à pied à l'endroit où ſon mari a été brûlé, & ſi elle eſt de la Caſte des *Settreas* ou des *Soudras*, elle eſt accompagnée de ſes parens qui l'encouragent. Si c'eſt la femme d'un Bramine, elle eſt portée dans une eſpece de traineau. Aſſez près du bucher, y a un étang où elle va ſe laver. On lui ôte les bijoux & les parures qu'elle a ſur le corps, un Bramine fait la priere, & on diſtribue une aumône aux Bramines. Au ſortir de l'eau, elle s'envelope d'un ſuaire jaune & s'approche du bucher. C'eſt une foſſe aſſez profonde dont toute la terre jettée d'un côté forme une hauteur ſur laquelle elle monte. Le bois qui a ſervi à brûler le cadavre de ſon mari, eſt à moitié con-

ſumé & fait un braſier terrible. De peur que cette vûë ne l'effraie, il y a entre elle & le feu une nate qui l'empêche de le voir. C'eſt ſur cette hauteur qu'elle dit le dernier adieu à ſes parens qui l'exhortent à montrer beaucoup de courage dans cette occaſion. Elle prend alors quelques uſtenciles de ménage, comme un *Pilang* ou pilon pour piler le ris, un *Soup*, ou petit van pour vanner le ris quand il eſt pilé, & elle les jette dans le feu par deſſus la nate: elle prend enſuite un pot plein d'huile dont elle repand une partie ſur ſa tête, en nommant continuellement le nom de Dieu, enfin on ôte la nate & alors elle ſe jette dans le feu avec le pot d'huile. En un inſtant elle eſt couverte de bois à la hauteur de cinq à ſix pieds par deſſus elle & d'autres perſonnes y verſent de l'huile & du beure pour allumer davantage le feu. Quelquefois auſſi des eſclaves voiant leur maîtreſſe s'affliger de la maladie de ſon mari, lui promettent que, ſi elle meurt après lui, elles la ſuivront & ſe brûleront avec elle, & elles tiennent parole. On fait moins de Ceremonies pour elles, elles danſent auprès du bucher, & s'y jettent d'elles-mêmes l'une après l'autre. (*a*) C'eſt ainſi que ſe brûlent les femmes des trois Caſtes inferieures.

Celles de la premiere meurent avec des circonſtances plus cruelles. Elles ſe mettent ſur un bucher, & ſe couchent auprès de leur mari, comme ſi elles aloient repoſer avec lui. Après qu'elles ſont placées, on éleve le bucher par deſſus elles, puis on y met le feu du côté de la tête où l'on a eu ſoin de jetter de l'huile & autres matieres graſſes pour allumer plûtôt le bucher qui eſt de bois plus ou moins précieux, ſelon les facultez du mort. Il y en a qui ont pour cela du bois nommé *Aquila Brava*, eſpece d'Aloés, qui croit dans l'Iſle de Ceïlan & ſur les Côtes de Coromandel; & quelques-úns y emploient du bois de Sandal (*b*).

A Surate on éleve ſur le bucher une petite Cabane de groſſe paille de millet entrelacée de menu bois; la femme entre dans cette Cabane, s'aſſied ſur le bucher, prenant la tête de ſon mari ſur ſon giron, & avec un flambeau met ellemême le feu, pendant que quantité de Bramines armez de fourgons, attiſent le feu qu'ils allument encore par dehors; & même repouſſent la femme, ſi étant effraiée du feu elle faiſoit effort pour en ſortir; ce qui ne s'accorde gueres avec la liberté (*c*) qu'ils veulent qu'on lui laiſſe.

Les preparatifs ſont les mêmes, ſoit que la femme doive être brûlée, ſoit qu'on l'enterre; mais les circonſtances de l'enterrement même different. Lorſqu'elle eſt arrivée à la foſſe où elle trouve ſon mari, elle y deſcend & s'y aſſied ſur un banc de terre qui eſt ménagé ſous une eſpece de voute creuſée dans la terre. Etant aſſiſe, elle prend ſon mari entre ſes bras, met de l'encens dans du feu qui ſe trouve auprès d'elle, & ſe parfume le corps; ce qui étant fait, on commence à remplir doucement la foſſe, & la femme attire & arrange la terre autour de ſoi avec ſes mains. Lors qu'elle en a juſqu'au cou, deux de ceux qui rempliſſent la foſſe, prennent un tapis qu'ils tiennent devant la foſſe pour empécher les autres femmes de voir ce que l'on va faire. Ils font prendre à celle-ci du poiſon dans une coquille, enſuite ils lui tordent le cou; & cela avec tant de dexterité, que perſonne ne s'en apperçoit, s'il n'eſt fort près d'elle. L'une & l'autre de ces infernales tragedies s'exécute au ſon des inſtrumens, au bruit des tambours & des grands cris que jette tout le peuple qui eſt preſent & c'eſt ce qui empéche qu'on n'en-

(*a*) Voiages de Bernier Tome II. pag. 113.
(*b*) Linſchot ch. 76. & Joh. van Twiſt *Deſcription de Guzurate.*
(*c*) Bernier. *Ibid.*

n'entende les plaintes de ces malheureuſes victimes ; quoiqu'il y en ait qui ſe devouënt avec une ferocité inconcevable.

Si quelques-unes refuſent de mourir avec leur mari, on les regarde comme des infames, on leur coupe les cheveux; elles ne peuvent ni uſer de bétel, ni porter des pierreries, ni ſe remarier. Elles ſont en bute à tous les affronts imaginables, & c'eſt pour cela que celles qui ont du cœur préferent la mort à une vie ſi miſerable. Incapables de poſſeder des biens, ni de recevoir aucuns honneurs, elles n'ont nulle part à la ſucceſſion de leur mari & ſont à la diſcretion de leur fils ainé qui lui ſuccéde & qui a un empire abſolu ſur elles. Si une telle femme n'a que des filles, le frere de ſon mari recueille la ſucceſſion & ne doit rien, ni à elle, ni à ſes filles que l'entretien, qu'on lui reproche tant qu'elle vit, & on lui jette ſouvent par le nez qu'elle n'aimoit pas ſon mari; puiſqu'elle n'a pas eu le courage de mourir avec lui. Joignez à cela le ſoin qu'on a de leur perſuader que ſi elles ſe brûlent ou s'enterrent avec leur mari, elles ſauveront ſon ame de l'enfer, quand il l'auroit merité mille fois, & que celles qui meurent ainſi par un pur amour ne ſentent pas la douleur que le feu cauſe en d'autres occaſions : ou n'aura pas de peine à comprendre comment elles peuvent s'y réſoudre. Au reſte, l'Hiſtoire de Calanus (*a*) contemporain d'Alexandre & pluſieurs autres témoignages de l'antiquité font voir que le mépris d'une ſi affreuſe mort n'eſt pas nouveau dans les Indes.

CHAPITRE XV.

Du Deuil & des Prieres pour les Morts.

LES Bramines ont diverſes manieres de témoigner extérieurement le regret qu'ils ont de la mort de leurs parents. Lorſqu'il leur en eſt mort un plus âgé qu'eux, ils ſe font raſer la barbe & les mouſtaches, ſe privent de Bétel pendant dix jours & ne font qu'un repas par jour durant ce temps-là qui eſt préciſement celui où ſon ame eſt peut-être condamnée à voltiger autour du monde. Mais ils ſe diſpenſent de ce Deuil pour les perſonnes moins agées qu'eux; ainſi ils n'y ſont point obligez pour leurs femmes qu'ils prennent toûjours plus jeunes qu'eux & encore moins pour leurs enfans. Les *Soudras* n'y mettent point cette difference. Ils font le deuil pour les jeunes comme pour les vieux, ne raſent pas ſeulement leur barbe, mais auſſi leurs cheveux, dont ils ne ſe laiſſent qu'une touffe ſur le ſommet de la tête, & envelopent le reſte d'une pagne, au lieu du linge qu'ils ont accoutumé d'y avoir. Ils s'abſtiennent de Betel trois ou quatre jours. Un *Soudras* dont l'enfant eſt mort, ne ſe fait raſer ni la barbe, ni les cheveux; mais il ſe prive de Betel les trois premiers jours, & s'entortille une pagne autour de la tête.

Lorſqu'il y a un mort dans une maiſon, les eſclaves qui portent barbe, ſe la font raſer, & ſi le defunt eſt un laboureur de la famille des *Vellalas*, ou de celle des *Ambrias* qui ſont les deux plus conſiderables d'entre les *Soudras*, douze ſortes de perſonnes doivent venir lui rendre les derniers devoirs, à ſavoir. 1. Les Bramines qui deſſervent les Pagodes, 2. Les *Beteanis* ou *Perreas* qui frapent ſur des Tambours. 3. Les *Pannejevas* qui jouent avec de longues flutes de corne.

 4. Les

(*a*) Quinte-Curſe, Liv. x.

4. Les *Orfevres*. 5. Les *Charpentiers*. 6. Les *Serruriers*. 7. Les *Vasseris*. 8. Les *Barbiers*. 9. Les *Poumaliandes*, qui apportent des fleurs autour du mort. 10. Les *Canapules* qui sont écrivains ou Secretaires. 11. Les *Salevadis*. 12. Les *Kaicules* qui sont des femmes publiques. Mais à présent les *Bramines*, les *Canapules*, & les *Poumaleandis* s'en dispensent. On paie un droit à ceux qui viennent, & un *Vasseri* donne à chacun une pagne qu'ils attachent sur leur tête, de maniere qu'elle pend de la longueur d'une aune sur leur dos. Ils se prosternent dans le lieu où l'on distribue l'aumône du *Nili*. (*a*)

Après que le feu du bucher est éteint, on amasse les cendres & les os du Mort que le feu n'a point consumez & on les jette dans le Gange, parce que les Eaux de ce fleuve étant reputées très-saintes, l'ame du défunt en est soulagée. Ils croient aussi lui procurer un grand bien en érigeant à son intention des *Tampandals*, ou des loges sur les grands chemins, où ils donnent aux passans qui sont alterez de l'eau chaude & de l'eau froide; ou même du *Canje*, c'est-à-dire de l'eau où l'on a cuit du ris, & aussi quelquefois un peu de féves. Si cette dépense est inutile pour les morts, elle ne l'est pas pour les vivans qui voiageant dans un climat fort chaud soufriroient beaucoup sans ce secours.

Il arrive souvent que l'on bâtit des Pagodes sur le tombeau des morts; mais comme elles sont impures, on n'y fait aucun exercice de Religion. On y trouve bien quelques figures, qui n'y sont point l'objet d'un culte divin, ce ne sont tout au plus que des representations de la personne qui a été brûlée ou enterrée en cet endroit. Si on leur rend quelques honneurs, comme de leur servir à manger, & de les parfumer, c'est afin que si l'ame du mort est devenue un *Ratjasja* ou demon, elle ne leur fasse point de mal, ni de peur. Ils creusent aussi des puits & des *Tanckes* dont l'usage est public, & ils s'imaginent que le bien que chacun en retire, tournera au profit du mort.

(*a*) C'est du ris qui est encore dans sa paille.

Fin de la premiere Partie.



DIS-



DISSERTATION SUR LES MOEURS ET SUR LA RELIGION DES BRAMINES,

SECONDE PARTIE.

Des Dogmes & des Pratiques Religieuses des Bramines.

CHAPITRE I.

DE DIEU *& de la création de* BRAHMA.

LES *Vistnouvas* reconnoissent pour Souverain Dieu *Vistnou*, qu'ils appellent aussi *Permal*. Sans entrer dans le détail presque infini des autres noms qu'ils lui donnent, je remarquerai seulement que les *Seyvias* ne conviennent pas de cette Souveraineté qu'ils décernent à *Eswara*; mais tous conviennent qu'il n'y a qu'un Dieu & que c'est *Brahma* qui a créé le Monde. Voici comment le *Vedam* raporte la Création.

Lors qu'il n'y avoit encore rien que Dieu & l'Eau, Dieu voulant créer le Monde pour son plaisir, fit floter sur l'eau une feuille d'arbre en la forme d'un enfant qui jouoit avec son gros orteil dans sa bouche. De son nombril sortit une fleur nommée *Tamara*, de laquelle *Brahma* tiroit son origine. Ce dernier fut surpris de se voir formé, & d'ignorer par quelle puissance Dieu le tira de ce doute & lui apprit son origine. *Brahma* lui en marqua sa reconnoissance si vivement, que Dieu en fut touché & lui donna le pouvoir de créer le Monde.

Brahma au commencement avoit cinq têtes ; sa grande puissance le remplit d'orgueil, & il oublia le respect qu'il devoit à *Eswara* qui dans sa colere produisit *Beirewa*, le chef des ames humaines qui sont changées en demons voltigeans. *Beirewa*, pour vanger le Dieu meprisé, fendit de son ongle une des Têtes de *Brahma*, c'est-à-dire celle du milieu. *Brahma* tâcha d'appaiser *Eswara* par des hymnes qu'il composa à sa louange, & ce Dieu sensible à son repentir, mit la tête blessée sur la sienne & promit à *Brahma* qu'il vivroit avec quatre têtes aussi estimé qu'auparavant. Les Bramines ne croient pas qu'il se soit entierement corrigé de son Orgueil, & ils prétendent que quand le monde present sera détruit, & aura fait place à celui qui doit lui succeder, *Brahma* vivra dans une condition moindre que celle dont il jouït à present, & que sa place sera remplie par *Annemonta* fidelle Serviteur de *Vistnou*.

Brahma n'a pas seulement créé le Monde. Il le gouverne absolument; c'est lui qui est chargé de tous les détails, sans que Dieu se donne la peine de rien regler. Ainsi c'est *Brahma* qui accorde une longue vie & qui assigne à chaque homme une destinée que rien ne peut détourner; mais il n'est pas seul. Il a sous lui des Gouverneurs subalternes à qui sont distribuez des départemens particuliers. Le plus considerable Substitut qu'il ait, c'est *Devendre* qui commande à tous les chefs des huit Mondes, & qui dans chacun de ces huit Mondes a encore ses Lieutenans. Ces Mondes sont au-dessus de celui que nous habitons. On appelle ce dernier *Bou-locon*, c'est-à-dire, le lieu d'en bas. Celui où *Brahma* reside est le plus haut, mais pourtant au-dessous du Ciel; il s'appelle *Brahma-locon*. L'un de ces deux Mondes est vers le Nord & l'autre vers le Midi, les huit autres sont entre deux & placez selon l'ordre des vents, à savoir. 1. *Indre locon*, où preside *Devendre* qui est aussi nommé *Indre* (*a*). 2. *Achni-locon*. 3, *Jamma-locon*, qui est l'enfer. 4. *Niruti-locon*. 5. *Warouna-locon*. 6. *Cubera-locon*. 7. *Wajouvia-locon*; & 8. *Isangja-locon*.

Achni, *Jamma*, *Niruti*, *Warouna*, *Cubera*, *Vajouvia*, & *Isangja*, relevent tous de *Devendre*, qui dépend de *Brahma*. Ces huit chefs ont tous une fonction particuliere. *Achni* préside au feu; *Varouna* sur l'eau; *Vajouvia* sur le Vent; *Cubera* sur les richesses, & ainsi des autres.

CHAPITRE II.

Des Femmes de Vistnou & d'Eswara.

On a vu dans la premiere partie que, lorsqu'on tournoit la Montagne *Merouwa* dans la Mer, cette agitation produisit une écume qui fut comme le berceau d'une belle Femme nommée *Latsami*. Cette autre Venus fut donnée à *Vistnou* par préference sur les *Devetas* qui en étoient tous amoureux. Les *Seyvias* qui pretendent qu'*Eswara* est la Souveraine Divinité, lui donnent aussi une Femme nommée *Parvati*. Elle naquit deux fois, disent-ils; la premiere elle fut fille de *Datsja* fils de *Brahma* & de *Saraswati* sa Femme. Son Pere la maria à *Eswara* & quelque temps après voulut celebrer un *Jagam* ou Sacrifice, auquel il invita les *Devetas*, comme *Devendre*, le Soleil, la Lune, & les autres; mais il négligea son gendre *Eswara*. *Parvati* lui representa qu'il auroit dû aussi le

(*a*) C'est-à-dire Chef.

le prier; elle n'en receut qu'un refus plus outrageant. Eſwara *n'eſt pas digne de cet honneur*, dit *Datsja*. *C'eſt un homme qui ne vit que d'aumônes, & qui n'a point d'habits pour ſe vêtir*, Il faut croire qu'*Eſwara* étoit alors incognito & ſous une figure qui le rendoit fort méconnoiſſable. *Parvati* outrée de dépit dit à ſon Pere: *je ne ſuis donc pas digne moi-même d'y aſſiſter*, & prononçant ces paroles, elle ſauta dans le feu qui étoit préparé pour cette ſolemnité. *Eſwara* irrité au dernier point de cet accident, ſua à groſſes goutes dont une étant tombée à terre, il s'en forma *Virrepadra*. Ce fils demanda auſſi-tôt à ſon Pere ce qu'il lui vouloit commander. *Eſwara* lui ordonna d'aller détruire le Jagam de *Datsja*, ce qu'il fit. Il tua quelques-uns des conviez, chaſſa les autres, coupa la tête à *Datsja*, donna un coup de pied au Soleil, lui rompit toutes les dents, deſorte qu'il n'en a plus; & battit ſi bien la Lune que les coups qu'il lui donna lui laiſſerent le viſage tout couvert des taches qu'on y voit encore. Les *Devetas* implorérent la clemence d'*Eſwara* & le fléchirent. Il ſe laiſſa vaincre à leurs prieres, & rendit la vie à *Datsja*, ſur le corps duquel, au lieu de ſa tête, il mit celle d'un Bouc. *Parvati* aiant été conſumée dans le feu où elle s'étoit jettée, commença une autre vie & fut fille de la Montagne *Chimawontam*. Celle-ci la donna pour femme à *Eſwara* qui conçut une ſi violente paſſion pour elle, qu'il lui donna la moitié de ſon corps, & ainſi elle devint moitié femme & moitié homme. C'eſt pour cette raiſon que les Bramines la nomment *Ardhanari-Eſwara* qui ſignifie ce mélange.

Ce Peuple ne croit pas que ni *Viſtnou* ni *Eſwara* aient beſoin de femme pour engendrer des enfans, puiſqu'il leur attribue la puiſſance de les produire par un ſeul acte de la volonté. Il ne les leur donne que pour le plaiſir. *Eſwara* eſt repreſenté dans les temples ſous une figure très-immodeſte, qui repreſente l'union des deux ſexes dans une circonſtance que l'honnêteté ne me permet pas d'expliquer plus à découvert. Cela eſt fondé ſur une tradition dont les Bramines eux-mêmes ont une eſpece de honte. Dans le lieu où *Eſwara* goûte les plaiſirs des ſens avec *Parvati*, il arriva un jour qu'un *Moniſwara* vint pour le voir. Il prenoit mal ſon temps, cependant le portier eut beau lui fermer la porte & lui alleguer même la raiſon pour laquelle il ne pouvoit le laiſſer entrer, le *Moniſwara* fâché d'être obligé d'attendre qu'*Eſwara* fût viſible, prononça une malediction de laquelle il ſe repentit d'abord. *Eſwara* l'avoit entenduë, mais il la lui pardonna, lorſqu'il vit qu'il en avoit du regret. Le *Moniſwara* ne fut pas content de cette amniſtie, il demanda que ceux qui rendroient un culte à la figure de *Lingam*, qui eſt cette repreſentation des deux ſexes mêlez enſemble, en tiraſſent un avantage plus grand que s'ils ſervoient *Eſwara* repreſenté avec tout ſon corps. Il obtint ce qu'il ſouhaitoit, & c'eſt l'origine de ces honteuſes figures ſous leſquelles *Eſwara* eſt adoré dans les Pagodes; mais ſon Idole, qu'on porte en public, eſt une figure d'homme.

CHAPITRE III.

Des dix formes corporelles de Viſtnou.

LES *Viſtnouwas* croient que *Viſtnou* eſt né dix fois.

1. (*a*) Comme *Matja*, c'eſt-à-dire un Poiſſon. Un Demon aiant emporté les quatre parties du *Vedam*, ſe jetta dans la Mer avec ce butin. *Viſtnou* prenant auſſi-tôt la forme d'un Poiſſon, le pourſuivit & le tua.

2. Comme *Courma* c'eſt-à-dire une Tortue. Quand la montagne *Merouwa* fut jettée dans la Mer, pour trouver l'Amortam, elle étoit ſi peſante que le Monde ne la pouvant ſoutenir, elle commençoit à s'enfoncer dans l'Abîme. *Viſtnou* ſe fit Tortue auſſi-tôt, & prit le Monde ſur ſon dos.

3. Comme *Warraha*, c'eſt-à-dire un Cochon. Parmi les Idoles de *Viſtnou*, dans une Pagode de la Ville de *Trimottam* proche de *Zinzi*, on voit une tête de Cochon que les Bramines aſſurent être ſortie de la terre & à laquelle ils rendent de grands honneurs.

4. Sous la forme de *Naraſimha*, c'eſt-à-dire moitié homme, moitié Lion.

5. Sous le nom de *Vainana*, jeune Bramaſari, né de la même Mere que Devendre. Il remporta ſur *Belli* une victoire dont je parlerai enſuite.

6. Sous le nom de *Paresje-Rama*, qui étoit un *Settrea*.

7. Sous le nom de *Dajerrata-Rama*. Voici le ſujet qui lui fit prendre cette forme. *Ravana* & *Kompacarna* fils de *Caſſiopa* étoient devenus *Ratjasjas*, ou Démons, & leur malice étoit auſſi grande que leur Puiſſance. Ils reduiſirent tout le Monde ſous leur Domination, & allerent declarer la guerre à *Devendre*; Mais *Ravana* ne le put vaincre. Dans la confuſion où il étoit, il fit un vœu à *Eſwara*, qui lui accorda de ne pouvoir être tué, ni aſſujeti ſous les Chefs des ſept Mondes qui ſont ſous le Ciel, mais de pouvoir au contraire les ſubjuguer. Il ne craignoit pas aſſez les hommes pour demander qu'ils ne puſſent lui ôter la vie. *Eſwara* lui promit plus de deux cents lacs d'années, c'eſt-à-dire une vie de vingt millions d'ans. *Kompacarna* fit auſſi un vœu & demanda la même choſe que ſon frere, avec le don de dormir ſix mois, & de pouvoir enſuite être éveillé chaque jour. *Eſwara* lui accorda encore que le jour de ſon reveil il vaincroit tous ceux à qui il feroit la guerre, juſqu'à *Eſwara* lui-même. Les deux Freres bien contens d'avoir tant obtenu, bâtirent ſept châteaux, dont l'un étoit d'Or, l'autre d'Argent, la troiſiéme de Cuivre, un autre de Fer & ainſi des autres. Ils attaquerent *Devendre* & les autres Chefs, les firent priſonniers & pouſſerent la violence ſi loin, que *Brahma* porta à *Viſtnou* les plaintes qu'on en faiſoit; ce qui le détermina à prendre naiſſance d'un *Settrea* nommé *Deſſeratha* dans la Ville d'*Ajot-ja*. Ce Settrea n'avoit point d'enfans, quoiqu'il eût trois Femmes. On lui avoit conſeillé d'apprêter un ſacrifice pour obtenir la fin de cette ſterilité. Le feu *Homam* étant allumé, on en vit ſortir un homme portant un baſſin rempli de ris cuit dans le lait avec du beure & du ſucre, & qui lui commanda de le prendre & d'en donner à ſes femmes. Le Settrea obéït, mais il ne fit que deux parts, dont il donna l'une à *Kauſal-ja*, & l'autre à *Kaïca*. Ces deux femmes

(*a*) Voiés ici les figures de ces dix Transformations. On trouvera dans la ſuite de cet Ouvrage des figures un peu differentes de celles-ci, avec quelques nouvelles Remarques.

mes donnerent quelque chose de leur portion à la troisiéme nommé *Somitra*. Elles devinrent fécondes. *Kausal-ja* fut mére de Vistnou, qui fut appellé *Ramma*; *Kaïca* mit au Monde *Bharata*, & *Somittra* eut deux fils nommez *Latsmana* & *Settrugna*, dont le premier s'attacha à *Ramma* & le second à *Bharata*. Ils se marierent avec le temps & *Ramma* eut une femme nommée *Sita*. *Kaïca* aiant fait quelque plaisir extraordinaire à son mari, il s'engagea de lui accorder ce qu'elle voudroit lui demander. Elle exigea de lui que *Ramma* seroit obligé d'aller vivre douze ans dans les bois & que son fils seroit Prince. *Ramma* prit avec soi sa femme & son cher *Latsmana*, & partit pour obéïr à son Pere. *Bharata* n'aprit qu'avec chagrin ce que sa Mere avoit obtenu en sa faveur, il voulut retenir son frere & faire changer l'ordre qui lui étoit prescrit. Mais *Ramma* s'y opposa; & le fit consentir à l'exécution de ce que leur Pere avoit commandé. Il partit donc, demeura dans les bois, & y devint l'effroi des méchans & l'appui des bons. Pendant le sejour qu'il y fit, le demon *Ravana* aiant apris que *Sita* femme de *Ramma* étoit d'une extrême beauté, il commanda à un demon de prendre la forme d'un cerf d'or. *Sita* le voiant, pria son mari de le lui donner. *Ramma* se mit aussi-tôt à le chasser & le cerf prenant la fuite l'attira loin de l'endroit où elle étoit. *Ravana* se presenta d'abord à elle sous la forme d'un *Sanjasi*, lui demanda l'aumône & s'étant aproché d'elle sous ce prétexte, la saisit & l'enleva. Il tâcha de vaincre sa resistance par la douceur, car un Saint lui avoit dit qu'il mourroit s'il la forçoit. *Ramma* étant de retour, fut bien surpris de ne point trouver sa femme: il rencontra l'oiseau *Tataw*, qui étoit mortellement blessé & qui lui dit qu'il s'étoit battu contre *Ravana* le Ravisseur de sa femme. *Si vous le poursuivez seul*, ajouta l'oiseau, *vous perdrez vos peines; mais allez vers cette montagne. Vous y verrez le singe* Suggriva *qui fuit ses ennemis: prenez-le à vôtre service.* *Ramma* suivit ce conseil; il trouva *Annemonta*, qui s'attacha à lui parce qu'il apperçut sur le visage de *Ramma* & de son frere une lumiere qui lui inspira du respect. Le singe *Suggriva* qu'ils rencontrerent, se joignit aussi à eux, & après qu'ils l'eurent vangé de ses Ennemis qu'ils vainquirent, il fut declaré le chef des singes. Ils marcherent ensuite vers *Ramacovil* (*a*) pour passer à *Lanca* (*b*), mais comme il y avoit beaucoup d'eau à traverser, le singe eut la charge d'apporter des montagnes & de les jetter dans la Mer, pour en former un pont, ce qu'il fit. Le Ravisseur avoit un frere nommé *Viphisena* qui l'avertit du danger où ils étoient. *J'apprends*, lui dit-il, *que Ramma est un Dieu; rendez lui sa femme.* *Ravana* se moqua de ce conseil, & *Viphisena* le voiant obstiné l'abandonna & s'alla rendre à *Ramma* qui le reçut. Ils assiégerent ensuite *Lanca*, & après plusieurs combats, *Ravana* fut tué, & son frere établi en sa place. Ce fut de cette maniere que *Sita* fut rendue à son mari. *Ramma* ne voulant point que ce pont servît à d'autres, le rompit en faisant enfoncer dans la Mer plusieurs de ces montagnes, qui le formoient; & fit élever à *Ramacovil* une Pagode en l'honneur d'*Eswara*, accordant la remission de tous péchez à quiconque la visiteroit. C'est en memoire de ce succès que dans toutes les Pagodes d'*Eswara*, on voit *Ramma* representé avec dix têtes & vingt mains.

8. La huitiéme apparition de *Vistnou* sous le nom de *Kristna* dont je dirai la raison en parlant de la fête de *Gogolastemi*, est, selon les *Bramines*, la plus admirable

(*a*) Les Portugais la nomment *Ramanacor*. C'est une Isle entre la Presqu'Isle Occidentale de l'Inde & l'Isle de Ceylan.

(*b*) Les Bramines entendent par le Païs de *Lanca* l'Isle de Ceylan & le Roiaume d'Achem, qu'ils croient avoir été autrefois joints dans une même Isle.

mirable & la plus glorieuſe pour lui. Les autres fois qu'il deſcendit ſur la Terre, il n'y aporta qu'une étincelle de ſa divinité : mais pour cette fois-ci elle le ſuivit toute entiere & le Ciel demeura vuide.

9. Il prit le nom de *Bouddha.*

Et enfin 10. il vint ſous la forme de *Kelki*, c'eſt-à-dire d'un cheval. L'Auteur qui fournit ces noms ne nous en apprend point le fondement.

CHAPITRE IV.

Origine de l'Oiſeau Garrouda, *&* d'Annemonta.

K*Adrouva-Vinneta* & *Diti* deux des Femmes de *Caſſiopa*, qui fut le premier Bramine, étant à la promenade dans un jardin hors de la Ville, aperçurent *Outſeirevan*, le cheval d'*Indre*. *Diti* l'admirant, s'écria : *Que ce cheval eſt beau ! qu'il eſt blanc, ſans la moindre tache noire !* Sa compagne ſoutint qu'il avoit une tâche noire vers la queuë. Elles diſputerent & gagerent, à condition que celle qui perdroit, ſeroit l'eſclave de l'autre. L'examen fut remis au lendemain, parce qu'il étoit ſoir. Pendant la nuit *Kadrouva-Vinneta*, dont les fils étoient des démons ſous la forme de Serpens, commanda que l'un d'entr'eux s'allât mettre auprès de la queuë de ce cheval, de maniere que le matin il y avoit un peu de noir. *Diti* qui ne ſavoit rien de la fourberie, ſe ſoumit à ſa compagne. C'étoit une femme auſſi ſainte que l'autre étoit méchante. Les Saints la conſolérent dans ſon affliction & lui promirent qu'elle auroit des enfans qui la delivreroient. Elle devint enceinte & pondit deux œufs. Elle attendit long-temps pour voir s'ils éclôroient, mais l'impatience l'aiant priſe, elle en ouvrit un d'où ſortit un enfant qui n'avoit encore que la partie ſuperieure du corps, le reſte n'étant pas encore formé. *Annura* (c'eſt le nom de l'enfant précoce) témoigna un grand chagrin de ce que ſa mere étoit cauſe de ſon imperfection & lui annonça qu'elle ſeroit encore eſclave durant cinq cents ans ; parce qu'elle auroit dû attendre ce temps-là juſqu'à ce que l'œuf eût éclos de lui-même. Pour lui il entra au ſervice du Soleil, il s'envola dans les airs & alla prendre la conduite du char. Cinq cents ans après, l'autre œuf étant éclos, il en ſortit *Garrouda* qui ſervit *Kadrouva-Vinneta* & ſes enfans. *Diti* ſe laſſant de cet eſclavage, *Garrouda* lui demanda pourquoi ils étoient eſclaves, & s'il n'y avoit point de remede ? *Ouï*, dit-elle, *ſi tu pouvois aller querir* l'Amortam *qui eſt gardé dans le* Devendre-locon. A ces mots *Garrouda* prit ſon vol, & alla chercher l'*Amortam* qu'il ne put obtenir qu'après avoir remporté la victoire ſur les *Devetas* qui le gardoient, & éteint le feu dont il étoit environné. Ils le priérent envain de leur laiſſer ce dépôt qui leur étoit confié, il leur dit qu'après qu'il s'en ſeroit ſervi pour delivrer ſa mere, ils ſeroient les maîtres de s'en reſſaiſir. Mais il demanda à *Devendre* qu'il pût manger les Serpens : ce qui lui fut accordé. Il alla retrouver ſa mere ; mais la perfide *Kadrouva-Vineta* ſe ſaiſit de l'*Amortam*, & reſolut de le boire avec ſes fils. *Devendre* envoia auſſi-tôt un *Deveta* ſous la figure d'un Bramine qui l'abbordant lui dit : *Gardez-vous bien de profaner cette boiſſon, en ne la prenant pas avec les preparations requiſes. Il faut auparavant laver vôtre corps & prendre des habits purs.* *Kadrouva-Vinneta* fit mettre l'*Amortam* ſur une ſorte de paille nommée *Arpbha* qui eſt trés-ſainte, pendant qu'ils iroient ſe purifier. Cependant l'*Amortam* fut enlevé & il n'en reſta que quelques goûtes ſur cette paille. Les Serpens étant de retour, les lecherent

&

& cette paille étant fort tranchante leur fendit la langue; de là vient que la langue des Serpens est fourchue. Le Bec du *Garrouda* aiant touché l'*Amortam* devint blanc aussi-bien que son cou; & *Vistnou* choisit cet Oiseau pour le porter, comme les Grecs & les Romains dépeignent leur Jupiter monté sur son Aigle. Le *Vahanam* de *Vistnou*, c'est-à-dire, sa voiture ordinaire, est le *Garrouda*; celle d'*Eswara* est le *Baswa* ou le Bœuf, & celle de *Brahma* est l'*Ampsa* oiseau qui ressemble à une Cercelle.

L'origine d'*Annemonta*, qui est proprement le Vent, n'est pas moins merveilleuse. Dans le temps que *Vistnou* vivoit sous le nom de *Ramma* pour faire la guerre à *Ravana*, un singe nommé *Kesseri* avoit pour sa femelle une Guenon appellée *Aujena*. Celle-ci n'eut pas besoin de son mâle pour produire un Singe extraordinaire, qui, dès l'instant qu'il fut né, s'attâcha à *Vistnou*. En recompense des services qu'il lui rendit dans l'expedition de *Lanca*, il a merité d'avoir une petite Pagode dans l'enceinte de celles de *Vistnou*. Il le sert sur la terre, comme *Garrouda* le sert dans le Ciel.

Lorsque *Vistnou* se retira de ce Monde après y avoir vécu sous la forme de *Ramma*, tout le Peuple d'*Aiot-ja* voulut le suivre; mais *Ramma* leur dit qu'ils ne pouvoient venir dans le Ciel avec leurs corps & que s'ils vouloient l'accompagner, il falloit qu'ils les laissassent dans la *Serriou*, Riviere qui passe auprès d'*Aiot-ja*. Ils le crurent & le suivirent avec les nouveaux corps qu'ils eurent après leur mort. *Annemonta* n'eut pas cette permission; il fut contraint de rester sur la terre; avec promesse qu'il vivroit autant que *Brahma* & que quand le Monde se renouvellera, il succedera à *Brahma* qui viendra prendre sa place.

Garrouda, & *Annemonta* sont l'objet du culte des *Vistnouvas*, mais les *Seyvias*, honorent les fils d'*Eswara*. Le premier est *Vigneswara*, que quelques-uns disent être fils de *Parvati*; d'autres soutiennent qu'il est produit par la seule volonté d'*Eswara*. Le 2. *Virrepadera* qu'*Eswara* produisit dans sa colere pour punir son beau-pere *Datsja*. Le 3. *Beirewa* qu'il engendra aussi dans sa colere pour le vanger de la fierté de *Brahma*; & qui exerce la justice en ce Monde sur les Demons voltigeans qui ont été des Ames humaines. Le 4. *Comara-Swami* fils d'*Eswara* & de *Parvati*. Le 5. *Nandi* qu'on appelle aussi *Baswa* & *Basanna*, qu'on honore sous la figure d'un Bœuf. Le Soleil & la Lune ont aussi leur culte particulier.

CHAPITRE V.

Des quatre Ages du Monde selon les Bramines.

LES Bramines donnent au Monde quatre Siécles ou quatre Ages: Le premier qu'ils appellent *Critaigom*, le second *Traitagom*; le troisieme *Dwaparugom*; & le quatriéme *Kaligom*. Les trois premiers sont écoulez & nous sommes à présent dans le quatriéme qui, selon eux, a duré 4822. ans jusqu'à cette année 1722. Le premier a été d'un million sept cents vingt huit mille ans; le second d'un million deux cents quatre-vingt douze mille ans; le troisiéme de huit cents soixante & quatre mille ans, ce qui joint à ce qui est déja passé du quatriéme, fait une somme de trois millions huit cents quatre-vingt-douze mille huit cents vingt-deux ans qu'il y auroit depuis la création selon ce calcul. Ils établissent divers degrès de bonté dans les quatre Ages & prétendent que tout a été en empirant, ce qui re-

revient aux âges d'Or d'Argent, d'Airain & de Fer des Poëtes. L'Univers, disent-ils, ressemble à un œuf, qui comprend le Ciel, la Terre & l'Abîme. Dans le Ciel ils arrangent divers mondes; & *Bartrouherri* (*a*) en compte jusqu'à quatorze qui sont placez dans cet œuf. Les huit dont j'ai déja parlé, sont sous le Ciel où *Brahma* fait sa residence, & ils les appellent ensemble du mot general *Surgam*: Ainsi pour dire qu'un homme est mort, ils disent qu'il est allé à *Surgam*. Ces mondes sont au-dessus de celui où nous habitons, & qu'ils appellent *Bou-locon*. Au-dessus de *Surgam*, il y a encore *Brahma-locon* & plus haut, *Kailasom*. *Lilaveicontam* & *Veicontam* qui sont trois places où Dieu-même reside. Ils placent *Patalam* ou l'Abîme au-dessous de *Bou-locon*. Au milieu de *Bou-locon* ils imaginent une montagne dont le haut s'éleve par delà les huit mondes, & dont le bas descend au-dessous de *Patalam*. Cette montagne, qui est la même que *Merouva* dont j'ai parlé en racontant la découverte de l'*Amortam*, est de pur or, & comme le Soleil, la Lune & les Etoiles tournent autour d'elle, de là vient la difference des jours & des nuits. Quoi que l'or ne soit gueres propre à nourir des arbres, la montagne *Merouva* ne laisse pas d'être couverte de fruits qui ont la proprieté que quiconque en mange, n'a jamais ni faim ni soif, ni n'est point sujet aux incommoditez de la vieillesse. Ce sejour delicieux n'est point fait pour être le partage des hommes; il est reservé aux fils de *Diti* femme de *Cassiopa*.

Bou-locon est divisé en sept mondes dont chacun est entouré d'une Mer particuliere. Celui qui est au centre nage dans une Mer d'Eau douce, le suivant a une Mer de Lait, le troisiéme une Mer de Beurre, le quatriéme est envelopé d'une Mer de Lait caillé, le cinquiéme a une Mer de Vin, la Mer du sixiéme est de Syrop & enfin la derniere qui est la nôtre, est d'Eau salée. Chacun de ces Mondes est nommé selon la Mer dont il est environné.

Ce Monde-ci finira, (*b*) mais sa fin est encore loin, car mille revolutions des quatre âges ne font qu'un des jours de *Brahma* qui est assuré de vivre cent ans de cette sorte de jours; & en 1639, on comptoit qu'il n'avoit encore que cinquante ans & que sa cinquante & uniéme année commençoit alors. Le premier mois & le premier jour après que les cent ans seront expirez, le Monde sera consumé par le feu. Le Soleil dont nous n'avons à present que quelques raïons, les lancera tous sur la terre en même temps. La Mer se déséchera. Les Montagnes seront reduites en poussiere; après cela les pluies tomberont avec violence, comme l'eau qui sort de la trompe d'un Elephant, & pour lors Brahma expirera.

(*a*) C'est un Sage Indien dont les Proverbes sont fort estimez.

(*b*) Le Lecteur n'a pas besoin d'être averti que ce Sistéme des quatre âges du Monde selon les Bramines est fort different de ce qu'il a lu du systême des Banjans dans la Dissertation précedente. Cette difference se trouve encore dans les circonstances de la création. On voit bien que les uns & les autres ont puisé dans la même source, à savoir dans la doctrine des Anciens Egiptiens, que chacun a peut-être déguisée à sa maniere. Les variations sont inévitables dans les institutions humaines; & à dire vrai un siécle est aussi authorisé qu'un autre à imaginer des dogmes, quand il n'est question que de fictions, & de réveries.

C H A-

CHAPITRE VI.

Des Devetas *& dix* Ratjasjas.

LEs *Devetas* qui ſont des Intelligences heureuſes & bienfaiſantes n'ont pas tous la même Origine. *Brahma* créa le Soleil, la Lune & les Etoiles qui ſont autant de *Devetas.* Il en créa auſſi quelques autres pour le ſervice plus particulier de la Divinité; tels que ſont *Wiſtnoudouta*, & *Sevadouta*, qui ſont Serviteurs l'un de Viſtnou, l'autre d'Eſwara. *Caſſiopa* le premier Bramine n'eut pas lieu d'être également content de ſes enfans. Ceux qu'il eut de ſa femme *Aditi* furent agréables à Dieu qui les mit au rang de Devetas & leur nombre eſt augmenté par les Ames des hommes qui meurent après une ſainte vie.

Brahma créa auſſi des *Ratjasjas* ou Intelligences malheureuſes & malfaiſantes. De ce nombre ſont les *Jammadoutas* ou Serviteurs de *Jamma*, & quelques autres. Les Enfans que *Caſſiopa* eut de ſa femme *Aditi* furent tous des *Ratjasjas*; c'eſt auſſi la deſtinée des hommes qui meurent chargez de crimes. Tous ſont condamnez à voltiger, à ſouffrir la faim & la ſoif. Ils ne peuvent joüir de rien que de ce que les hommes leur donnent: c'eſt pourquoi ils prennent ſouvent la forme humaine pour venir demander l'aumône. *Beïreva* qui eſt leur Chef ne leur permet pas d'arracher un ſeul brin d'herbe.

Les *Ratjasjas* qui ont été hommes n'ont point la puiſſance de faire du mal; ils ne ſont que malheureux; mais les enfants d'*Aditi* ſont très-puiſſans &, nuiſent aux *Devetas* mêmes. Il y en a juſques dans *Surgam*, mais ils ne peuvent monter juſques à *Brahma-locon*, moins encore juſqu'à *Weicontam* où la Divinité reſide corporellement. Leurs corps grands & difformes exhalent une odeur inſuportable. Ils ſont antropophages, ont des enfans, & peuvent mourir: leur rendez-vous eſt dans l'Iſle des *Andamans*, qui eſt ſituée au midi du *Pegu.*

CHAPITRE VII.

Des Pagodes & du Culte Religieux.

LE partage de la Nation entre *Viſtnou* & *Eſwara* eſt cauſe qu'il y a des Pagodes en l'honneur de l'un & de l'autre. Comme leurs Sectes vivent enſemble dans un même lieu, il n'y a point de ville où il n'y ait pour le moins un Temple pour chacun d'eux. Les tours en ſont hautes & ils ſont plus grands & mieux decorez que les Pagodes conſacrées aux Puiſſances inferieures. Cette difference entre les Pagodes n'eſt pas la ſeule, il y en a une autre qui eſt fondée ſur le degré de Sainteté, car elles ne ſont pas toutes également ſaintes. Voici les principales du Roiaume de Carnate.

Jocketena Pagode très-haute & très-belle, à *Madure*: celle de *Sriringam* à *Triſinapoli*: celle de *Vaderaſou* à *Viſnou-Canje*: & celle de *Vire-ragna* à *Trivelour*. Ces quatre ſont conſacrées à *Viſtnou*, les ſuivantes ſont à l'honneur d'*Eſwara*, & on l'y adore ſous l'idée des cinq Elemens: A *Seva-Canje* la Pagode nommée *Ekau-*

branáta, pour la Terre nommée *Pratevi*: à *Trivanakavere* la Pagode *Jembounateſ-wara*, pour l'Eau nommée *Apou*: à *Trinamula* la pagode *Aranajal-Eſwara*, pour le Feu nommé *Tſeejem*: à *Kaliſt* la pagode *Kaleſt-Eſwara*, pour le Vent nommé *Waijou*: à *Settamberam* la pagode *Settamberam-Eſwara*, pour l'Air nommé *Akasjem*. Il y encore à Tripeti la pagode *Winket-Eſwara*.

Les Bramines ſont ingenieux à donner de la celebrité à leurs pagodes & il y a toûjours quelque prodige qui y attache les devots. Dans la pagode de *Triſina-poli* on conſerve l'Image originale que *Brahma* ſervoit lui-même. Il la donna aux ancêtres de *Ramma* qui l'eut par ſucceſſion & en fit preſent à *Viphiſena* frere de *Ravana*. Parce qu'après avoir achevé la guerre qu'ils firent à ce *Ratjasja*, *Ramma* s'aperceut qu'il ne le quittoit qu'à regret pour demeurer dans ſes Etats de *Lanca*; il lui donna cette image pour le conſoler, lui commandant de la ſervir à ſon intention, mais à la charge de ne la poſer à terre qu'à l'endroit où il voudroit qu'elle demeurât toûjours. Un jour qu'il étoit à *Sriringam*, il eut beſoin d'uriner, dans ce moment *Wicgneſwara* fils d'*Eſwara* & de *Parwati*, ſe preſenta à lui ſous la forme d'un *Bramaſari*. *Viphiſena* le pria de tenir l'Image juſqu'à ce qu'il eût ſatisfait au beſoin qui le preſſoit. L'autre le lui promit, à condition qu'il ne tarderoit pas plus de demie heure; mais *Viphiſena* fut bien deux heures, deſorte que le faux *Bramaſari* mit bas l'Image. *Viphiſena* qui acheva d'uriner dans le moment, le battit, & voulut lever l'Image qui lui dit de la laiſſer là. Mais pour le dédommager de cette perte, elle lui accorda qu'il pût venir de *Lanca* tous les jours pour lui rendre ſes hommages; ce qui lui étoit aiſé, parce qu'il étoit Géant & *Ratjasja*. Les *Poranes* racontent qu'il s'y rendoit tous les jours, & aportoit des fleurs dont il ornoit l'image à la place de celles que les Bramines y avoient miſes. Elles ajoutent que comme on ne ſavoit pas la cauſe de ce changement de fleurs, un Bramine s'enferma dans la pagode, & vit comment il s'y prenoit. Les Bramines prétendent qu'il y vient encore une fois par an.

Si *Viphiſena* tarda ſi long-temps à revenir, ce fut par une raiſon myſterieuſe. Durant le Monde qui a precedé celui-ci, ſept Rivieres à ſavoir le *Gange*, *Jimmena*, *Godaveri* qui coule auprès de Narſapour, *Saraſvati*, *Marmada*, *Tſindou*, & *Cavari*, s'étant rencontrées enſemble, diſputerent de la préeminence. Cinq d'entre elles y renoncerent; il n'y eut que *Cavari* qui ne vouloit point ceder ſes prétentions. Le *Gange* s'alla proſterner aux pieds de Dieu qui alloit le favoriſer d'autant plus que cinq lui décernoient déja la ſuperiorité qu'il prétendoit. Mais *Cavari* fit fort à propos un vœu qui fut ſi agréable à ce Dieu qu'il lui promit *de venir dans ſon ſein*. Ce fut pour executer cette promeſſe que *Viphiſena* fut retardé, afin que l'Image étant poſée à terre par l'impatient Bramaſari, demeurât à *Sriringam*, lieu environné des Eaux de la Riviere de *Cavari*.

Les pagodes conſacrées à l'honneur de *Viſtnou* & d'*Eſwara* ſont plus hautes & plus grandes que celles des Puiſſances inferieures. Cependant elles ne ſont pas comparables aux Egliſes publiques des Chrétiens. Ces Edifices ſont plats & écraſez, mais les tours en ſont fort hautes, entre autres celles de la pagode qui eſt dans le voiſinage de *Tegnepatram*; qu'on nomme communément *la pagode blanche*.

Ces pagodes ont trois parties. La premiere eſt une voute qui porte ſur des pilliers de pierre; elle eſt toute ouverte, & il eſt permis à chacun d'y entrer. Quelques images y ſont autant pour l'ornement que pour repreſenter quelque trait *des poranes* par des figures ſymboliques. Ce ſont des Elephans, des Bœufs, des Chevaux &c. Ces figures ſont de bois. Il y en a qu'on porte en Ceremonie

monie dans les ruës à certains jours. La ſeconde partie qui ſe ferme pendant la nuit, eſt ouverte pendant le jour; mais les Bramines qui deſſervent la pagode, en interdiſent l'entrée à d'autres qu'à eux. Elle eſt remplie de figures bizares & monſtrueuſes, d'hommes à pluſieurs têtes & à pluſieurs bras. La troiſiéme qui eſt comme le ſanctuaire eſt fermée d'une porte très forte. C'eſt-là que ſe trouve la Statue de *Viſtnou* en forme humaine avec quatre bras, ou celle d'*Eſwara* ſous la figure du *Lingam*, ou repreſenté comme un homme; mais en ce cas on le repreſente avec trois yeux à ſavoir deux dans l'ordre naturel & un troiſiéme au milieu du front. Quantité de Lampes brûlent nuit & jour devant ces idoles.

L'Edifice eſt au milieu d'un préau qui eſt entouré d'une muraille dans l'enceinte de laquelle il y a les pagodes qui ont accoûtumé d'être autour de celles d'*Eſwara* ou de *Viſtnou*. Celles de ce dernier ſont ordinairement accompagnées de celles de *Laſtemi* ſa femme, de *Garrouda* & d'*Annemonta*. *Garrouda* eſt neceſſairement dans la Pagode de *Viſtnou*, parce que c'eſt ſon *Vahaman*; *Anemonta* à qui ils donnent une tête de ſinge, parce que, diſent ils, il naquit ainſi, eſt quelquefois dehors. Près de la petite Pagode conſacrée à *Garrouda* il y a une eſpece de mât auquel ſont clouez pluſieurs bâtons. Pour lui il eſt repreſenté comme un homme, avec des ailes de chaque côté. Les Bramines qui le rangent entre les Eperviers rouges & qui l'honorent beaucoup, pourroient bien avoir reçû & conſervé cette ſuperſtition des Egiptiens (*a*) qui honoroient l'Epervier & qui puniſſoient de mort quiconque en avoit tué un, même par malheur. Dans le préau de la Pagode il y a un cuvier de maſſonnerie dans lequel on cultive la plante *Toléje*.

La Pagode d'*Eſwara* a auſſi ſon préau fermé d'un mur, & occupé par d'autres Pagodes, à ſavoir celles de *Parvati* ſa femme, de *Suria*, de *Chindeca*, de *Comaraſwari*, & de *Nandi*, ou *Baſwa*. Ce dernier eſt repreſenté ſous la figure d'un Bœuf de grandeur naturelle, & compoſé de Pierres bleuës. *Baſwa* qui eſt le *Vahanam* d'*Eſwara* ne le quite point. *Schendra* ou la Lune n'a point de Pagodes particuliere; mais elle eſt toûjours ſur la tête d'*Eſwara*. Cet uſage de placer des figures de la Lune ſur la tête eſt très-ancien. Les Moabites en ornoient le Cou de leurs Chameaux, (*b*) comme il paroît dans le livre des Juges; & le Croiſſant des Mahometans pourroit bien venir de là. La Pagode d'*Eſwara* contient encore deux autres figures; à ſavoir celle de *Vicgneſwara* qu'on apelle auſſi *Pullari* & *Vinnaiki*. Il eſt repreſenté avec le corps d'un homme fort ventru avec la tête, la trompe & une defenſe d'Elephant. L'autre eſt celle de *Virreparda* qui n'a qu'une tête & pluſieurs bras armez; quelquefois il en a juſqu'à trente deux.

Quand les Bramines vont dans le préau, ils ont ſoin par reſpect, que leur main droite ſoit du côté de la Pagode, dans laquelle ils n'entrent point ſans laiſſer à la porte leurs ſouliers & ſans retrouſſer ſur leurs épaules une robe de deſſus qui leur tient lieu de manteau.

Pour l'entretien des Pagodes il y a un impôt établi ſur les marchandiſes qui entrent & qui ſe vendent dans le Païs, & une eſpéce de capitation qui ſe leve ſur les familles.

Le caſuel conſiſte dans les Offrandes des Pelerins, qui viennent en foule aux fêtes ſolemnelles de la Pagode; par exemple, celle de *Tripeti*, à quelques journées de

O 2

(*a*) *Herodot*. Lib. II.
(*b*) *Judic*. VIII. 21.

de *Paliacate*, a trois fêtes tous les ans; l'une en Septembre où ſe rendent particuliérement les *Soudras* & le menu peuple ; la ſeconde en Decembre à laquelle les Bramines ſe raſſemblent de tous côtez; la troiſiéme, dont la ſaiſon n'eſt pas marquée dans les memoires du Miniſtre *Roger*, n'eſt pas moins lucrative que les autres. Cette Pagode a de Caſuel ſoixante à quatre-vingts mille Pagodes (*a*) de revenu; encore trouve-t-on que ce Caſuel eſt fort diminué depuis quelque temps. Ce qui doit avoir autrefois monté à de très-grandes ſommes.

Les anciens Rois faiſoient gloire d'augmenter les treſors des Pagodes, mais le Roi *Veincapati* aiant beſoin d'argent & ne voulant pas s'atirer la reputation d'avoir pillé le treſor ſacré, en prit l'argent, en donna cedule, avec promeſſe de le rendre quand l'état du Roiaume le permettroit. *Rama-Develo* ſon ſucceſſeur fut moins honnête & vouloit s'emparer des bijoux, entre autres d'une couronne d'or enrichie de Rubis & de Diamans qui étoit ſur la tête de l'Idole. Mais ceux qui lui avoient donné ce conſeil impie, moururent au pied de la montagne ſur laquelle la Pagode eſt ſituée & le Roi lui-même les ſuivit peu-après.

CHAPITRE VIII.

Des Idoles & de leur Culte.

LE culte divin ne conſiſte point chez les Bramines en des aſſemblées reglées pour écouter la doctrine, & chanter les louanges de Dieu, comme parmi les Chrétiens. Il y a des nuits où l'on montre l'image de *Viſtnou* & d'autres pour celle d'*Eſwara*; on les porte alors en proceſſion par la ville. Cette Ceremonie ſe fait en l'honneur d'*Eſwara*, tous les mois le jour d'*Amavali*, c'eſt-à-dire, le premier jour que la Lune ne paroît point ; & en l'honneur de *Viſtnou* le neuviéme d'après la nouvelle Lune. Ce jour s'appelle *Jeccadeſi*. Voici comment ſe fait cette proceſſion.

On met l'Image du Dieu ſur un cheval de bois qui eſt cabré & qui ne tient que par les deux pieds de derriere à une table ſur laquelle on le porte. Les hommes ſur les épaules deſquels cette machine eſt élevée, ne marchent pas droit devant eux, mais par Caracoles, imitant autant qu'ils peuvent l'allure d'un cheval dreſſé au manége. Devant l'Idole on porte quantité de flambeaux & ſur ſa tête un *Sombreiro* ou paraſol; à côté du cheval eſt un homme qui évente l'Idole & chaſſe les mouches. Quand ils ont achevé leur tournée, on la remet dans la Pagode, & des filles proſtituées conſacrées à cette Pagode, font des danſes à l'honneur du Dieu; on chante des Hymnes; & on joue des inſtrumens de corne, au bruit des Tambours.

Les *Bramines* qui croiroient leurs Pagodes & les images ſouillées par l'attouchement d'un *Soudra*, ne croient pas que des femmes dont la proſtitution eſt publique ſoient indignes de dancer devant les objets de leur culte. Ils ne regardent pas ces malheureuſes comme excluſes de la felicité à venir: ſur tout quand dans cet infame commerce elles ſe conſervent uniquement pour celui à qui elles ont immolé leur pudeur ; & qu'elles s'en tiennent à un concubinage qui, dans le fonds, n'a rien de plus criminel que le mariage de ces Peuples, dès que la vraie Religion ne ſanctifie ni l'un ni l'autre.

Leurs

(*a*) La Pagode eſt aux Indes une monnoie qui vaut quatre florins & quatre ſous, monnoie de Hollande.

Leurs *Poranes* racontent que *Devendre* prenant la forme d'homme alla un jour chez une fille de joie & voulut éprouver si elle lui seroit fidelle. Il fit son son marché & convint de lui donner une bonne recompense qu'elle reçût. Elle lui accorda la nuit qu'il avoit si bien païée, & ne dormit point. *Devendre* feignit de se trouver mal, & parut à sa maîtresse comme s'il étoit mort effectivement. Le lendemain elle déclara à ses parens qu'elle vouloit se brûler avec le corps de son amant & ils ne purent l'en dissuader. On apprêta le bucher & elle étoit resoluë de l'y suivre, lorsque *Devendre* cessa de feindre, & pour prix de la fidelité qu'elle lui avoit gardée, il lui promit une place dans le Ciel où il preside & lui tint parole.

Le culte des *Images* consiste à les honorer, & à les parer des ornemens qu'une tradition a declaré leur être les plus agréables. Par exemple, *Vistnou* aime que ses Statues soient parées de fleurs, de riches habits, & de pierreries, & les *Vistnouvas* n'y manquent point. Le goût d'*Eswara* est different. Son plaisir est que ses Statues soient souvent lavées d'eaux de senteur & ses adorateurs ont grand soin de les arroser avec de l'eau, où l'on a infusé du sandal broié, ou bien avec d'autres eaux odoriferantes. On leur marque son respect en allumant des lampes devant leurs images & devant celles de leurs femmes; & deux fois par jour on va leur presenter à manger. Celui qui porte le plat est precedé d'un joueur de flute & d'un Tambour, & a en sa main une clochette. Quand il a mis le ris devant l'Idole, il va le reprendre une heure après. Cela étant fait, cette nouriture est regardée comme un don que le Dieu a fait à ceux qui le mangent.

Les processions de *Vistnou* & d'*Eswara* dont j'ai parlé, ne se font pas seulement tous les mois aux jours marquez; ils ont chacun tous les ans un jour de fête solemnelle. Alors on les porte en Ceremonie dans une tour aussi haute qu'une maison, portée sur des Rouës, tirée par les *Maccoas* qui sont des Pêcheurs, & accompagnée devant & derriere par une foule de gens des quatre Castes. L'Idole est au haut du chariot, & on la salue en tenant les mains jointes & élevées. Outre cette procession il s'en fait une autre à *Paliacatte* le dixiéme de Janvier après midi. On porte la Statue à cheval hors de la Ville; quand celle de *Vistnou* est ainsi portée à la campagne on celebre en son honneur divers jeux, comme de lâcher un Bouc ou un Renard qu'ils tâchent de tuer en courant, avec des bâtons qu'ils ont à la main gauche. Le soir on raporte le Dieu chez lui & on finit la fête par une musique & par les danses des filles de mauvaise vie. Le lendemain c'est le tour d'*Eswara* que l'on porte aussi à la campagne. Cette même Ceremonie se recommence l'onziéme de Juin, mais le lendemain on se contente de le mettre à cheval & de le porter sur les épaules.

CHAPITRE IX.

Des Fêtes de Viſtnou *&* *d'*Eſwara.

Les Bramines ont trois ſortes de noms pour diſtinguer leurs differentes ſortes de fêtes. Celles de *Viſtnou* & d'*Eſwara* ſont nommées *Trenala* , celles des Puiſſances inferieures, comme de leurs femmes & de leurs fils, ſont nommées *Panduga*, & on appelle *Iataro* celles de *Ganga* qu'il ne faut pas confondre avec le fleuve du Gange, quoique ce ſoit le même nom.

Le 18. de Janvier les femmes mariées célebrent la fête de *Gauvri-Devi* qui dure neuf jours. Cette neuvaine ſe fait en l'honneur de *Parvati* femme d'*Eſwara*, à laquelle les Seyvias artribuent un pouvoir ſans bornes, ce qu'ils deſignent par le nom qu'ils lui donnent de *Mahaſecti*, c'eſt-à-dire *la grande Puiſſance.* Leur but eſt d'obtenir une longue vie pour leurs maris, & qu'elles ne deviennent jamais veuves. Elles font une Image de *Parvati* avec de la farine de ris, & du grain rouge qu'elles y mêlent; elles l'ornent d'habits & de fleurs, & après l'avoir ainſi ſervie pendant neuf jours, elles la portent le dixiéme dans un Palenquin hors de la Ville. Une foule de femmes mariées la ſuivent, on la jette enſuite dans un des étangs ſacrez où on la laiſſe & chacune s'en retourne chez elle.

Le 8. de Février les Seyvias & les Smaertas célebrent la fête de *Tſeveratre*; les *Viſtnouvas* s'en abſtiennent. Elle conſiſte à jeuner & à veiller un jour & une nuit. Les *Soudras* paſſent ordinairement toute certe nuit au jeu, afin de chaſſer le ſommeil , mais ils en ſont blâmez. On célebre cette fête en memoire du mortel poiſon *Kalecote Viſsjam*, dont Eſwara delivra le Monde, lorſqu'on cherchoit l'Amortam. Après qu'il eut avalé ce poiſon, il tomba en foibleſſe; Les Devetas le voiant en cet état, commanderent à tous les hommes de jeuner tout ce jour là & de penſer continuellement à *Eſwara*, ce qui le ſoulagea beaucoup. Etant revenu de ſa defaillance, il promit que quiconque célebreroit cette fête recevroit la remiſſion de tous ſes pêchez.

Le 14. d'après la nouvelle Lune d'Août, les Bramines & les Soudras des deux ſexes célebrent la fête appellée *Ananta Padmanaba Uratam.* Leur but eſt d'obtenir la ſanté en cette vie & le Ciel dans l'autre. On tâche que ce ſoit au bord de quelque Riviere dont l'eau ſoit douce, ſi non ils la célebrent dans une maiſon ou bien dans une Pagode. Les Bramines qui ſeuls ont le Privilege d'y officier prennent une poignée de paille fort longue & y font quatorze nœuds. C'eſt alors l'Image d'*Ananta Padmanada*, qu'ils encenſent, ornent de fleurs & conjurent par une eſpece d'exorciſme. En ſuite ils prennent une ceinture rouge où il doit y avoir quatorze nœuds & la nouent autour du bras droit de celui qui s'oblige à l'obſervation de cette fête. Cette ceinture fait ordinairement quatre fois le tour du bras. Si c'eſt un Soudra qui eſt initié à ce myſtere, il ſe joint à un Bramine qui lui lie le *Dſandhem* au bras; après quoi on met en ſon nom un petit pot avec de l'eau; ſous le pot on ſeme du *Nili* & ce pot eſt couvert d'un linge où il y a une fleur peinte & des fleurs naturelles ſemées deſſus. Le Bramine a pour ſa retribution un *Danan* ou aumône en fruits , en ris ou en argent.

Cette fête ſe célebre une fois l'année, & celui qui l'a célebrée une fois eſt obli-

gé

gé de la reïterer quatorze fois, mais après la quatorziéme il est libre de continuer; ou de donner un repas aux Bramines. S'il recommence, il s'oblige de nouveau pour quatorze années. Ceux qui ont accompli les quatorze ans ont le droit de faire faire une ceinture d'or au lieu d'une rouge.

L'Institution de cette fête est attribuée à quelques saints & pour exciter la devotion des peuples on raconte l'avanture suivante. La femme d'un riche Bramine qui ne savoit rien de cette Ceremonie, étant allée se laver à une Riviere d'eau douce (a) fut surprise d'y trouver des personnes qui y célebroient cette fête. Après qu'on l'eût instruite, elle se fit attacher au bras cette ceinture avec laquelle elle retourna au logis. Le mari l'aiant remarquée & aprenant comme elle l'avoit eue, la lui ôta du bras & la jetta dans le feu. Pour punition il perdit toutes ses richesses en un instant. Cette perte le toucha, il se mit en chemin pour chercher le Dieu à l'honneur de qui la fête se faisoit, il ne put le trouver & tomba de lassitude. Ce Dieu lui apparut sous la forme d'un vieux Bramine & lui demanda ce qu'il avoit. Le Bramine ruiné lui raconta son histoire; mais le vieux Bramine l'interrompit. *Es-tu fou*, lui-dit-il, *de chercher Dieu? penses-tu que tu pourras le rencontrer? Tu feras mieux de t'en retourner chez toi & de prendre tes aises sans te fatiguer ainsi. Je n'en ferai rien*; repliqua l'autre, *je le trouverai, ou je mourrai.* Ces mots attendrirent le Dieu qui ne put dissimuler plus long-temps. Il se decouvrit à lui, le consola, & lui retablit ses forces. La reconnoissance de celui-ci ne fut pas muette. Il avoit le don de Poësie & comme il savoit faire des impromtus il en composa sur le champ quelques-uns qui plurent tellement au Dieu, qu'il lui promit qu'à son retour il retrouveroit tous ses biens dans sa maison comme auparavant & qu'il obtiendroit un jour le Ciel; ce qui arriva selon la promesse.

A la pleine Lune d'Août, les Bramines ont une fête particuliere qu'ils appellent *Trasvanala Pondema.* C'est le jour auquel on donne le *Dsandem* aux Enfans, qui deviennent alors *Bramasariis*, & les *Grasastas*, c'est-à-dire, les Bramines déja mariez, en prennent un neuf.

Le 8. après la pleine Lune du même mois les *Bramines* & les *Soudras* célebrent la naissance de *Vistnou* sous le nom de *Kristna.* Voici l'origine de cette fête qu'on appelle *Gokoulastemi.*

Durant l'âge *Duaparagom*, c'est-à-dire, au troisiéme âge du Monde *Kampsa* puissant Settrea avoit une sœur nommée *Deveki*, laquelle il donna en mariage à *Vassoudeva* qui étoit de la même Caste. Pendant les réjouïssances des noces un *Akasavani*, ou esprit voltigeant, vint troubler la joie & dit à *Kampsa. De quoi te rejouis-tu? Ces noces te seront funestes & le huitiéme enfant de ta sœur causera ta perte.* A ces mots *Kampsa* fit cesser les rejouïssances & vouloit tuer sa sœur. On l'en empêcha, & il se contenta de l'enfermer avec son mari à condition qu'elle lui livreroit tous ses enfans. Il leur assigna un logement ou plûtôt une prison & mit avec eux un âne qui à châque fois qu'elle acouchoit faisoit un cri. A ce signal *Kampsa* entroit, prenoit l'enfant & le précipitoit du haut de la maison en bas. Il en avoit ainsi détruit sept & préparoit le même sort au huitiéme, mais il fut trompé. La Ville où ils étoient étoit baignée d'une Riviere, de l'autre côté de laquelle étoit une autre Ville assez grande nommée *Gocalam*, habitée par des Pastres. Leur chef nommé *Nanda* avoit une femme appellée *Hissohoda*, qui nourrissoit beaucoup de Vaches dont elle vivoit Dans l'autre vie avant que de re-

P 2

(a) En Perse, & dans les Indes il y a beaucoup de Rivieres dont les eaux sont très-mauvaises, & on les appelle *Ameres.* Telle est *Aaggi-sou* dont parle Tavernier dans son voiage de Perse. T. 1. C. 4.

recommencer celle qu'ils paſſoient alors, ce Chef des Paſtres & ſa femme avoient fait un vœu à *Viſtnou*, & il leur avoit apparu ſous la forme d'un enfant parfaitement beau, pour leur demander ce qu'ils vouloient de lui; ils furent ſi remplis d'admiration que ſans ſonger davantage à ce qu'ils avoient auparavant ſouhaité, ils declarerent qu'ils deſiroient d'avoir un fils ſemblable à l'enfant qu'ils voioient. *Viſtnou* leur promit cette faveur dans l'autre vie, & le temps étoit venu de leur tenir parole, lorſque la ſœur de *Kampſa* mit au monde ſon huitiéme enfant. Ce fut un fils nommé *Kriſtna* qui naquit avec quatre mains; & c'eſt ainſi que *Viſtnou*, diſent les Bramines, converſe dans le Ciel des plaiſirs nommé *Lila-Veicontam*; ils ajoûtent que dans le *Veicontam* il reſide comme pur eſprit ſans aucune forme corporelle. Cette naiſſance étonna les deux époux; ils y reconnurent quelque choſe de divin, & eurent recours aux prieres; mais ils furent bien plus ſurpris lorſqu'ils entendirent l'enfant qui leur parloit ainſi „ : Vous allez „ être délivrez de vôtre Captivité. Cependant ne decouvrez pas ma naiſſance; portez moi au contraire à *Gocalam* de l'autre côté de la Riviere, chez *Nanda* dont „ la femme vient d'acoucher d'une fille. Vous me laiſſerez-là & apporterez cette „ petite fille à ma place & alors l'Ane braira. “ Les Gardes ne s'aperçurent point de la ſortie du Pere & de la Mere de *Kriſtna*, les portes s'ouvrirent déſqu'il les toucha du bout de ſon pied, & la Riviere leur aiant laiſſé le paſſage libre, ils allerent chez *Nada* où ils firent l'échange ſans qu'on les vît. Ils retournerent dans leur priſon. *Deveki*; ſe mit au lit avec la petite fille auprès d'elle, & l'âne ſe mit auſſitôt à braire. *Kampſa* entra peu après, reſolu d'immoler ce huitiéme fils à ſa jalouſie, mais ſa ſœur le pria de l'épargner, puiſque c'étoit une fille. Il étoit inflexible & jetta l'enfant en haut pour le recevoir ſur la pointe de ſon épée; l'enfant demeura ſuſpendu en l'air & lui dit: Tu ne me tueras point. Ton ennemi eſt à *Gocalam* qui ſe vangera de toi. *Kampſa* alloit faire tomber ſon reſſentiment ſur ſa ſœur & ſon beaufrere, lorſque ſes amis lui conſeillerent plûtôt de chercher le funeſte enfant qui l'allarmoit; il les crut, ils ſe mirent à ſa pourſuite; mais *Kriſtna* les tua tous en ſe joüant. Lorſqu'il fut plus âgé il alla à Maduré, tua ſon oncle, delivra ſon Pere & ſa Mere, & fit quantité d'autres prodiges. Il faut remarquer que ſa naiſſance arriva ſur le minuit. Les *Devetas* & quelques Saints qui en furent avertis jeunérent tout le jour précedent, & comme cette nuit n'étoit pas un temps convenable pour célebrer une fête, ils la remirent au jour ſuivant & jeûnerent juſqu'au matin qu'ils commencérent à ſe rejouïr. En memoire de cette naiſſance les Bramines ſe parent de leurs plus beaux habits, ſe regalent les uns les autres, s'envoient reciproquement du *Taier* ou lait pris avec de la crême, des noix de coco & autres rafraichiſſemens que l'on trouve chez les Paſtres. Ce jour là les ruës des villes & des bourgs ſont ornées de verdure & tapiſſées de feuillages.

Le 1. de la nouvelle Lune de Septembre les femmes des Bramines chomment entre elles la fête de *Maherna Houmi*; c'eſt une neuvaine qu'elles paſſent en l'honneur de *Latſemi* pour obtenir la longue vie de leurs maris & des richeſſes. Elle ſe convient les unes les autres. Le neuviéme, les Bramines célebrent à leur tour la même fête à l'honneur de *Viſtnou* & par reconnoiſſance lui demandent tout ce qui peut le plus contribuer à la ſatisfaction de leurs femmes.

Les *Soudras* imitent en cela les Bramines, ſe convient les uns les autres, tuent des boucs & font des ſacrifices. Les Soldats nettoient leurs armes ce jour là, c'eſt pourquoi on l'appelle *la fête des Armes*. Ils tiennent que le lendemain eſt un jour tout-à-fait heureux & qu'il n'eſt pas neceſſaire d'en choiſir les heures.

Huit jours après la nouvelle Lune d'Octobre arrive la fête de *Dipavali* que l'on

l'on célebre de cette maniere. Avant le lever du Soleil, ils se lavent la tête, mettent leurs plus beaux habits, invitent leurs amis chez eux & la nuit suivante ils font des illuminations dans les maisons & dans les Pagodes. Les enfans vont aussi dans les ruës avec des chandelles allumées. Cette fête est célebrée en l'honneur de *Vistnou.* On raconte à ce sujet que pendant qu'il étoit sur la terre sous le nom de *Kristna*, un *Ratjasja* qui vivoit alors & qu'on appelloit *Nara-Kasora*, s'étoit rendu Maître de tout le Monde & sur tout de seize mille vierges qu'il retenoit prisonnieres. *Kristna* en eut pitié, il vainquit le ravisseur, le tua, entra dans sa maison & rendit la liberté à ces pauvres filles qui furent éprises de sa beauté. Elle firent toutes sécrétement un souhait pour l'épouser. *Kristna* qui lisoit dans leurs cœurs connut leur desir & l'exauça. Comme le *Ratjasja* n'étoit mort que pour revivre, il ne lui sçut pas mauvais gré de lui avoir assemblé toutes ces maîtresses, puisqu'il lui mit une Couronne sur la tête & lui ordonna de se comporter sagement à l'avenir. Lorsque *Kristna* partit de ce monde-ci, il recommanda que l'on célebrât une fête en sa memoire, & promit à ceux qui la chommeroient remission entiere de leurs péchez & beaucoup de bonheur en cette vie. Les Malabares ont de plus en Juillet une fête qu'ils appellent *Adi Panduga*, & en Novembre une autre qu'ils nomment *Cartica Panduga* dont on ne sait pas bien le motif. Outre ces fêtes il y a des jours estimez saints ausquels ils croient qu'une aumône faite alors à une seule personne est aussi meritoire que le seroient mille aumônes faites à mille personnes dans un autre temps.

CHAPITRE X.

Du Pongol, *ou de la Fête du Soleil, & du Culte des autres* Devetas.

LA beauté du Soleil & les services qu'il rend à l'Univers par la lumiere dont il est la source & par la chaleur feconde dont il anime toute la nature, a été une des premieres causes de l'Idolatrie. Les Bramines non contens de donner son nom au jour que nous appellons le Dimanche & qu'ils nomment *Suria-vanam* célebrent en son honneur une fête qu'ils appellent *Pongol.* Elle arrive le 9. de Janvier. Les Bramines de la premiere Caste ne considerent ce jour là que comme un jour heureux & propice ; mais les *Soudras* en font une fête. Ils se visitent, se font des presens & les plus considerables d'entr'eux sont visitez par les Bramines. Ils cuisent du Ris avec du lait, ou s'ils n'ont pas assez de lait, ils le mêlent avec de l'eau. Les autres jours on jette l'eau dans laquelle le Ris a été cuit ; mais ce jour-là, on laisse mitonner le tout jusqu'à ce que l'humidité se consume à force de bouillir. On cuit le ris hors de la maison dans un lieu exposé au Soleil & on tâche qu'il reçoive les raïons du midi. Quand on voit qu'il se retire, ils crient *Pongol* & repetent ce mot quatre fois. Le ris cuit ainsi ce jour-là passe pour très-sain, & ils le gardent le plus long-temps qu'ils peuvent. Il y a des particuliers qui renouvellent cette fête tous les dimanches. Une des raisons qui donne lieu à cette fête, c'est l'opinion où est ce Peuple que le *Ratjasja Belli* dont je parlerai dans la suite, vient ce jour-là sur la terre pour voir comment tout s'y passe. Ils prétendent que quand après la victoire que *Vistnou* remporta sur lui, ce *Ratjasja* fut relegué au *Patalam* ou dans l'Abisme, il obtint la permission de venir sur la terre une fois par an.

Ce ne sont pas seulement les hommes qui se rejouïssent à cette fête ; ils veulent

lent que les vaches & les bufles en aient leur part. Le jour d'après le *Pongol*, quand tout est encore dans la joie, & qu'on porte *Visnou* à la Campagne, on les y mene aussi de bonne heure, le cou chargé de couronnes & de gâteaux. J'ai marqué dans l'exercice journalier des Bramines ce qu'ils font tous les matins & tous les soirs en l'honneur du Soleil. Ce *Deveta* a une petite Pagode, où son Idole est honorée d'une lampe allumée: on leve les mains devant elle & on lui rend les honneurs divins.

Quoique *Garrouda*, *Annemonta*, *Vicgneswara* & *Virrepadra* ne soient pas des Dieux, on ne laisse pas de les honorer, d'en attendre la santé & tous les autres biens. On leur adresse des prieres & des offrandes. *Vicgneswara* est le mieux servi de tous. On le trouve ordinairement dans les maisons servi & adoré comme une espéce de Dieu tutelaire. On n'a pas la même inclination pour *Virre-Padra* qui est pourtant aussi-bien que lui un des fils d'*Eswara*. Sa naissance qui est dûe à la colere de ce Dieu & les armes avec lesquelles on le represente, ne sont pas du goût d'une Nation si pacifique. Les femmes s'adressent à *Vicgneswara* pour être fecondes, & à ce dessein elles lui offrent du ris, des noix de Coco & des fleurs.

Devendre & ses subalternes ne sont pas privez de ces honneurs: on les adore; on leur fait des sacrifices. Le *Jagam* se fait en l'honneur de *Devendre*, afin d'arriver au Ciel où il préside. *Achni* est invoqué pour obtenir une bonne reputation; *Varouna* pour de l'eau, *Vajouvia* pour devenir fort & robuste, & *Isanja* pour avoir beaucoup de credit & d'autorité. Ils ne les regardent pas comme les Auteurs; mais comme les dispensateurs de ces biens purement temporels; & ils ajoutent qu'il faut élever sa pensée plus haut.

Ce qui est étonnant c'est que *Brahma*, qui est reconnu pour le Créateur & le Gouverneur Universel du Monde, n'ait aucun Culte parmi une Nation qui ne borne pas sa tendresse à ceux dont elle croit recevoir quelque bien, mais qui l'étend à ceux qui leur tiennent par quelque raport. Par Exemple, *Garrouda* est cause que tous les Eperviers rouges sont respectez, *Baswa* communique aux Bœufs & aux Vaches la veneration qu'on a pour lui. *Brahma* n'a ni Pagode, ni Statues.

CHAPITRE XI.

Du Culte de Ganga-Gramma, *de* Gournata *& des autres* Ratjasjas.

CE n'est pas seulement aux Puissances heureuses & bien-faisantes que ce Peuple rend honneur; il a des Ceremonies Religieuses instituées pour se rendre favorables ceux qu'il regarde comme les exécuteurs de la Vengeance céleste. Il y en a un grand nombre parmi lesquels les deux plus célebres sont *Ganga* & *Gournata*.

Le nom de *Ganga* est commun à la Riviere du Gange qu'on appelle par distinction *Ganga Nadi* & à un Demon nommé *Ganga Gramma*. Les Bramines le font du sexe feminin. Quelques-uns veulent que ce soit une des femmes d'*Eswara*, d'autres lui refusent un mari. Quoiqu'il en soit, *Ganga Gramma* est representée avec une tête & quatre bras: elle a dans la main gauche une petite jatte, & dans la main droite une fourchette à trois pointes. On trouve presque par tout des Pagodes bâties en son honneur; au lieu que *Gournata* qui pas-

se

ſe pour avoir plus de pouvoir que *Ganga* & pour être un des fils & des plus fidelles Serviteurs d'*Eſwara*, au ſentiment des *Seivias*, n'a point de Pagodes; mais ſeulement quelques figures que l'on place dans les champs. On trouve en bien des endroits la ſtatue de ce dernier, entourée de *Ratjasjas* de terre cuite, aſſemblez autour de lui, comme ſon Conſeil. Le Peuple va l'adorer ſous un arbre & ils ſe perſuadent les uns aux autres qu'ils l'ont vû perſonnellement.

Dans les Indes il y a des fêtes en l'honneur de *Ganga* & le jour en eſt fixé, excepté à Paliacatte & peut-être en quelques autres Villes dont les Gouverneurs déterminent le jour auquel on doit la célebrer. Cette fête que l'on appelle auſſi *Pongol*, eſt differente de celle qui eſt conſacrée au Soleil. On cuit auſſi du ris; mais dans la Pagode, ou tout auprès. Du reſte les Bramines ſe gardent bien de célebrer cette fête.

Le matin eſt deſtiné à cuire le ris & l'après-diné eſt emploiée à promener l'Idole de *Ganga* ſur un char, comme il a été dit ci-devant de l'Image de *Viſtnou*. On lui immole quantité de Boucs dont ceux qui deſſervent la Pagode coupent la tête avec un couteau fait exprès. On porte à cette proceſſion une machine qui reſſemble à ces Cicognes dont on ſe ſert pour tirer l'eau des puits. Ceux qui dans leur maladie, ou dans quelque autre danger, ont fait un vœu à *Ganga*, ſe font alors donner une eſpece d'eſtrapade. Ce ſont deux crochets qu'on enfonce dans la peau du dos, & avec quoi on les éleve en l'air, où ils font pluſieurs ſingeries, comme de tirer un fuſil & de le recharger, ou de faire divers geſtes avec des épées. Ce ne ſont pas ſeulement des hommes qui ſe laiſſent ainſi accrocher. Il y a des femmes qui s'y offrent, trompées par ceux qui leur font accroire que cela ne cauſe aucune douleur. De crainte que le Peuple ne ſoit deſabuſé par les plaintes de ceux qu'on accroche ainſi, on jette de grands cris dans ce moment.

Il y en a qui ſe laiſſent paſſer dans les chairs une ficelle que l'on tire pendant qu'ils dancent, & ils ſoufrent cette douloureuſe operation pour plaire à *Ganga*.

On aſſure qu'en quelques endroits quelques-uns ſont aſſez zelez pour ſe proſterner devant le chariot de *Ganga*, afin qu'il leur paſſe ſur le corps, dont pluſieurs ſont écraſez & reſtent morts ſur la place.

Quand la nuit eſt venue, on ſacrifie un Bufle à qui on fait beaucoup de demandes, à chacune deſquelles on va conſulter l'Idole. Après cela on lui coupe la tête avec un couteau fait exprès, & on en enterre le corps dans la rue devant la Pagode. Le ſang qu'on en a reçu dans un pot, eſt preſenté devant l'Idole & on prétend qu'il ne s'y en trouve plus le lendemain. Anciennement on immoloit (*a*) un homme à *Ganga*, mais quelqu'un eut aſſez de crédit pour l'engager à ſe contenter d'un Bufle.

S'il arrive quelque mortalité dans leurs troupeaux, ils ſacrifient auſſi-tôt des boucs. Ils font la même choſe, lorſqu'ils lancent un Vaiſſeau à l'eau; qu'ils commencent quelque nouveau travail, comme un foſſé, une cabane. Quelque entrepriſe qu'ils faſſent, ils n'oublient rien pour gagner les bonnes graces de *Ganga* & de *Gournata*.

(*a*) Il y auroit ſujet d'être ſurpris que cette Nation qui n'offre aucun Sacrifice ſanglant à *Viſtnou*, ni à *Eſwara*, qu'elle regarde néanmoins comme le Dieu ſupreme; répande le ſang des animaux devant *Ganga*. C'eſt encore un reſte de l'ancienne ſuperſtition des Egiptiens que les ſavans de la Grece ont adoptée dans leurs écrits. *Porphire*, qui ne vouloit pas qu'on offrit des animaux vivans devant le Souverain Dieu, croioit néceſſaire le Culte des eſprits malins, afin de détourner le mal qu'ils pouvoient faire aux bleds, aux fruits, aux champs & aux Villes. Platon vouloit que l'on immolât des Animaux & qu'on offrit leur ſang aux Eſprits de l'air. Le Manicheïſme qui partage le Gouvernement de l'Univers entre deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, a pris naiſſance en Orient & n'eſt qu'un rafinement de cette ancienne erreur.

Les Bramines de la premiere Caste condamnent ces sacrifices qui sont très-frequens parmi ceux de la quatriéme; mais ils n'osent les empêcher. Ils tiennent que ceux qui ont suivi cette coûtume, renaissent & meurent plusieurs fois; qu'il faut qu'ils expient ces sacrifices par beaucoup de miseres qu'ils souffrent dans ce monde-ci; qu'ensuite ils vont en enfer d'où Dieu les delivre après un temps indefini.

CHAPITRE XII.

De l'Ame Humaine; de son Origine & de son état après la mort.

LE Genre humain, selon les Bramines, est l'ouvrage de *Brahma*. Celui-ci aiant reçu le pouvoir de créer les Mondes, créa neuf hommes, qui avec les enfans qu'il eut de sa femme *Saraswati* peuplerent la terre.

Ils ne mettent point de difference entre l'ame de l'homme & celle des brutes. Toute sa dignité consiste en ce que l'homme a un corps où l'ame peut plus librement se developer, & faire des operations plus dignes d'elle. Selon cette doctrine, la vie humaine n'est préferable à celle des brutes que par la differente conformation des organes qu'elle anime; & les bêtes pourroient raisonner & exprimer leurs raisonnemens, si leur corps étoit capable de coöperer aux fonctions de l'ame qui y est comme enchainée. Ils apportent l'imbecilité de l'enfance & la caducité des vieillars comme une preuve de leur sentiment. C'est toûjours la même ame, disent-ils, mais lorsque les organes ne sont point encore formez, elle ne peut produire au dehors les mêmes pensées que quand ces mêmes organes ont atteint la perfection qui leur est propre: de même quand l'âge y cause de l'alteration, elle retombe dans la même impuissance où elle étoit auparavant.

Les Bramines sont partagez sur l'origine des Ames. Quelques-uns soutiennent qu'elles ont commencé à exister par la volonté de Dieu avant la création de l'univers; qu'elles sont demeurées dans l'Essence divine; & qu'après la création elles ont été envoiées dans des corps d'hommes ou de bêtes, pour expier les péchez qu'elles avoient commis. D'autres prétendent que l'ame est éternelle; qu'elle a toûjours existé en Dieu; & ils se servent de cette comparaison pour expliquer leur doctrine. De même, disent-ils, que toutes les Rivieres sont receues dans la Mer, & deviennent un même tout avec elle; ainsi les ames viennent de Dieu & se rejoignent à son essence. Ils prouvent l'éternité des Ames par les mêmes raisons que Platon a emploiées. Des peuples qui croient l'ame éternelle sont bien éloignez d'en contester l'immortalité.

Ils établissent une distribution de recompenses ou de peines après la mort; mais les méchans ne sont pas également punis. Quelques-uns le seront en ce Monde après leur mort, quelques autres recevront leur chatiment dans l'autre Monde.

Si le peché que ces Ames ont autrefois commis, est cause qu'elles entrent dans un corps, comme dans une prison; il peut-être aussi la cause qu'elles en sortent pour être moins bien dans un autre, non seulement dans celui d'un homme, mais même dans celui d'une brute. Cette transmigration des Ames n'étoit pas seulement un Dogme particulier aux *Egiptiens*; nos *Druides*, au raport

port de *Cesar*, la croioient aussi. *Ovide* (*a*) & *Tibulle* (*b*) parmi les Romains ont écrit en ce sens-là. Les *Allemands* (*c*) avoient aussi adopté cette doctrine; & les *Getes* (*d*) l'avoient reçue de *Zamolxis*. *Platon* & *Plotin* son disciple l'approuvoient; mais *Porphire* ne la recevoit qu'à demi. Il consentoit que les Ames, passassent d'un corps humain dans un autre corps humain; mais il ne croioit pas qu'il fût de la dignité de l'homme, qu'un Ame humaine passât dans le corps d'une brute. Il trouvoit trop d'inconvenient à un systéme selon lequel il étoit également honteux & possible que l'Ame d'une femme aiant passé dans le corps d'une mule, son fils montât sur son dos, sans la connoître, & lui pressât les flancs de ses talons. Les Bramines moins difficiles prennent le systéme tout entier. Ils ne conçoivent rien qui empêche de croire qu'une même Ame puisse resider successivement dans un homme, dans une bête, & dans une plante.

La Metempsycose la plus honorable après la figure humaine, c'est celle qui fait entrer une âme dans le corps d'un Bœuf ou d'une Vache. Outre les raisons que j'ai déja alleguées (*e*) sur la preference de cet animal, j'ajouterai ici que c'est un reste du Culte que les anciens *Egiptiens* rendoient à leur Dieu *Apis*; & que *Baswa* ou le Bœuf qui est le *Bahanam*, ou la voiture d'*Eswara*, pourroit bien n'avoir point d'autre Origine. Le Ministre *Roger* raconte qu'un Bœuf dedié à une Pagode étant mort naturellement, on lui fit des funerailles aussi honorables qu'on auroit pu les faire à un homme de distinction.

J'ai déja observé que quelques Ames au sortir de leurs corps ne passent pas d'abord dans un autre, mais qu'elles deviennent *Ratjasjas*, à cause de leurs péchez; & que, pour les expier, elles voltigent quelque temps dans l'air, soufrant une extrême disette & ne pouvant jouïr de rien que de ce qu'on leur donne par aumône. Leur impuissance est telle qu'on ne les apprehende point, quoi qu'on soit persuadé que ces *Ratjasjas* se montrent souvent sous une apparence humaine. Leur chatiment est encore moindre que celui des Ames qui vont expier leurs péchez dans l'Enfer où *Jamma* preside.

Ces dernieres sont de deux sortes. Il y en a qui n'y entrent que pour un temps limité, quoique très-long, & après qu'elles ont été suffisamment purifiées par les soufrances, elles reviennent sur la terre où elles sont revêtues d'un nouveau corps. Il y en a d'autres qui sont precipitées dans *Antam-Tappes*; c'est-à-dire, dans le puits obscur, d'où elle ne peuvent jamais sortir. Elles y soufrent des peines infinies pour la violence & pour la durée. Entre autres supplices, elles y sont dechirées par des épines, par des corneilles qui ont le bec d'acier, par des chiens & par des moucherons qui les piquent sans relache. Outre un froid très-douloureux, il y a dans ce puits tout ce qui peut rendre leur punition plus rigoureuse.

Les Legislateurs des Bramines après avoir pourvû au chatiment des méchants, n'ont pas manqué d'encourager la vertu par l'esperance d'un bonheur à venir. Voici celui qu'ils promettent aux gens de bien. Ils leur destinent sept differens lieux placez sous le Ciel, & où président *Indre* ou *Devendre*, *Achni*, *Niruti*, *Vajouvia*, *Cubera*, *Isangia*, & *Varonna*. C'est-là que les Ames destinées à revenir sur la terre vont jouïr d'une béatitude qui est la recompense de leur vertu. Celles qui ont mené une vie plus excellente, sont élevées jusques dans le Ciel

(*a*) *Metamorph.* XV.
(*b*) *Liv.* IV. *Eleg.* I.
(*c*) APPIANUS in *Celtic.*
(*d*) JULIANUS in *Cæsarib.*
(*e*) *Suprà pag.*22.

Ciel de *Brahma*, mais les unes & les autres doivent revenir dans ce monde-ci, avec cette difference que les dernieres aiant accompli le ſejour qu'elles doivent faire ici bas, vont infailliblement dans le Ciel pour n'en jamais ſortir.

Surgam eſt le nom general que l'on donne aux ſept Cieux inferieurs & les Ames qui y vont ſont de veritables *Devetas*; mais après qu'elles y ont joui des plaiſirs, ſans en excepter ceux des ſens, dèſque leur temps eſt expiré, elles ſont obligées d'abandonner ces delices, & d'entrer dans un autre corps en quittant celui qu'elles avoient dans le Paradis. Les Bramines ne ſauroient dire ce que devient ce corps qui a ſervi à leur bonheur. Peut-être ſert-il à loger quelque Ame nouvellement arrivée. Il y a cependant des *Devetas* qui demeurent toûjours à *Surgam*; tels ſont le Soleil, la Lune, les Etoiles & pluſieurs autres. Les Ames qui ſont dans le *Surgam* ne ſauroient plus pécher, parce que Dieu s'y montre quelquefois, & les inſtruit.

Le *Veicontam* eſt le partage de celles qui ſont reſervées à une plus grande felicité. Il y a deux endroits de ce nom; l'un qu'ils appellent ſimplement *Veicontam*, où Dieu même fait ſa reſidence; l'autre nommé *Lila Veicontam*, c'eſt-à-dire, *le Ciel des Plaiſirs*. Les Bramines diſputent entr'eux, ſavoir ſi les Ames admiſes dans ce dernier doivent revenir encore ſur la terre; mais ils conviennent que quiconque eſt une fois reçu dans le premier, y jouït d'une felicité éternelle. Après tout, diſent-ils, il y a fort peu de perſonnes dont la vie ſoit aſſez pure pour arriver à un ſi parfait bonheur. Il eſt moins difficile & moins rare d'obtenir une place dans le *Surgam*.

CHAPITRE XIII.

Des bonnes Oeuvres, & des Auſteritez Religieuſes.

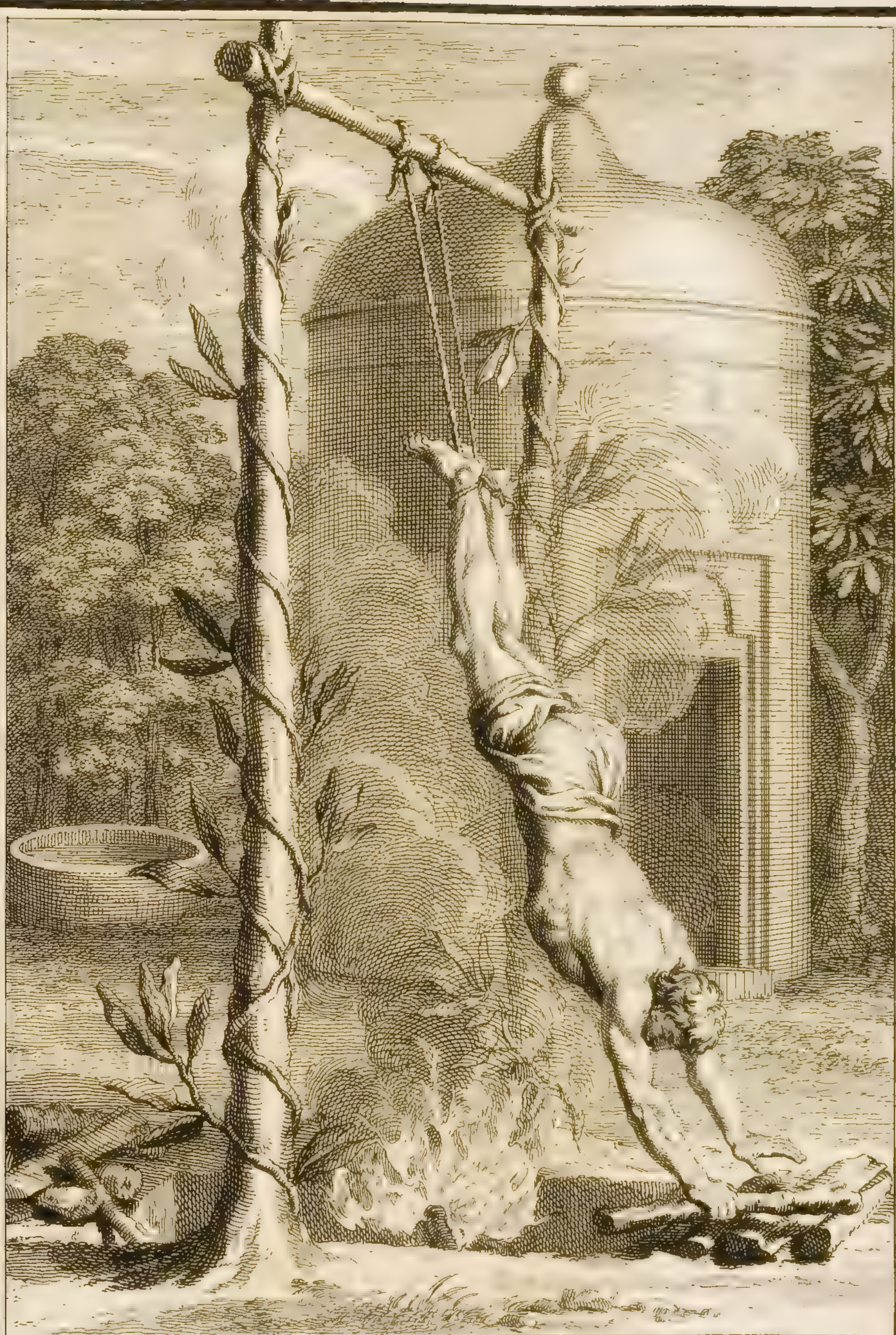
UNe vie à venir où l'homme doit recevoir la recompenſe ou le chatiment de ſes actions impoſe la neceſſité des bonnes Oeuvres. Un Bramine voulut s'humilier en préſence des *Devetas*, mais faiſant reflexion qu'ils s'humilient eux-mêmes devant *Brahma*, il jugea plus à propos de lui rendre ſes reſpects. Cependant il changea encore de penſée. Il ſe ſouvint que *Brahma* ne peut faire autrement que de rendre à chacun ſelon ſes Oeuvres. Il conclut qu'il ne devoit rien attendre que de ſes propres Oeuvres. Les Bramines ne croient pas que la recompenſe ou le chatiment ſe faſſent en cette vie; comme un homme vit pluſieurs fois ſelon eux, ils croient que la juſtice Divine ne s'exerce que dans la vie ſuivante. Ainſi tout homme qui ſoufre expie les péchez qu'il a commis durant la vie précedente & avant que de prendre le corps qui eſt puni. Comme il y en a peu qui aient aſſez bonne opinion de leur pureté pour être aſſurez d'une place dans le *Veicontam*, ou dans le *Surgam*; le plus grand nombre met ſa confiance en des pratiques auſquelles la remiſſion des péchez eſt attachée. Outre celles qui ſont preſcrites par le *Vedam*, il y a des auſteritez de caprice qu'exercent ſur eux certains dévots qui aſpirent à un plus haut degré de perfection. Le Miniſtre Roger en vit un dans la petite Pagode de *Parvati* auprès de la Pagode d'*Eſwara* & ce qu'il en raporte ſurpaſſe toutes les mortifications des Convents les plus auſteres.

Ce Bramine s'abſtenoit de la nouriture ordinaire, & ne ſe nourriſſoit que d'un peu de lait doux, avec quelques fruits, en très-petite quantité. Il demeuroit

aſſis



BRAMIN qui a fait vœu de porter un Colier de fer du poids de 24. liv. de 4. piés en quarré, jusqu'à ce qu'il eut amassé en aumônes une assez grande somme d'argent pour faire bâtir un Hôpital.



BRAMIN qui se balance par devotion, pendant une demi-heure, en l'honneur du Dieu Eswara, au dessus d'un feu qu'il attise avec le bois qu'il a mis aux deux côtez.



BRAMIN qui s'est fait attacher au pié d'un Arbre avec une Chaine de fer à la jambe, en résolution d'y finir ses jours.



Deux BRAMINS de la Famille des Soudraes, nommez JOGIIS, trainant après eux de longues & pesantes Chaines de fer, qui leur passent de la jambe où elles sont attachées sur les épaules.

B. Picart del. et fecit. 1722.

aſſis tout le long du jour ſans changer de place, & ne ſe couchoit point pour dormir, mais ſe tenant dans une poſture fort génante, il ſurmontoit le ſommeil le plus long-temps qu'il pouvoit; prononçant toûjours ſans diſcontinuer les mille noms d'*Eſwara.* Il en avoit l'Idole qu'il ornoit de fleurs, il allumoit une lampe devant elle, & l'encenſoit. Auſſi-tôt qu'il avoit fini cet exercice, il ſe levoit & ſe mettant la tête en bas & les pieds en haut, il recitoit des prieres aſſez longues en cette poſture, après quoi il alloit ſe remettre à ſa place & recommencer le même exercice qu'auparavant. Ceci étant fait il ſortoit dans le préau de la Pagode. Là deux Bambous élevez comme des perches reſſembloient à un Gibet, au haut duquel étoient attachées deux Cordes à nœud coulant. Au-deſſous étoit une foſſe quarrée dans laquelle il allumoit du feu, & mettoit quelques bâtons tout auprès. Il tournoit enſuite trois fois autour de ce feu, aiant ſoin par reſpect d'avoir toûjours le côté droit vers la foſſe. Après quelques proſternemens il montoit en haut, paſſoit ſes jambes dans les cordes, (*a*) puis ſe ſuſpendant ainſi la tête en bas & le viſage tourné vers la flame, il ſe balançoit comme une cloche qui eſt en branle, & atiſoit le feu en y mettant du bois qui étoit à la portée de ſa main. Enſuite de ce penible éxercice qui duroit demie heure, il deſcendoit, faiſoit le tour de la foſſe, & rentrant dans la Pagode, alloit s'aſſeoir comme auparavant. Voila l'exercice journalier de ce Bramine, dans la vûë, non pas d'obtenir le Ciel dont il ſe croioit aſſuré; mais de parvenir à un très-haut degré de félicité. Cependant les autres Bramines le cenſuroient, parce que, diſoient-ils, il violoit la Loi, en ne choiſiſſant pas pour ſa demeure un des lieux ſaints où il eſt permis aux *Joguis* de paſſer toute leur vie.

Un autre Bramine avoit la tête paſſée dans une Cage de fer du poids de vingt-quatre Livres, faite en forme de paliſſades, & dont le haut avoit quatre pieds de Diametre. Il s'étoit obligé de la porter juſqu'à ce qu'il eût amaſſé une grande ſomme d'argent, pour bâtir un hôpital.

Deux autres avoient aux jambes des chaines (*b*) longues & peſantes, dont un bout revenoit ſur les épaules & l'autre trainoit à terre derriere eux.

Un autre s'étoit fait enchainer par le pied à un arbre, dans la reſolution de mourir en cet endroit.

Un autre marchoit avec des ſabots heriſſez de pointes de clous par dedans. Quand il les chauſſoit, il ſe couchoit par terre les mains jointes; il eſt étonnant comment cet homme pouvoit marcher aiant les pieds dans cette chauſſure.

(*a*) Voiés la planche qui repreſente ici ce penitent & les trois ſuivans.

(*b*) Saint Epiphane raporte que de ſon temps les Prêtres de Saturne en Egipte s'enchaînoient eux-mêmes & ſe paſſoient des anneaux autravers des narines; Qu'ils avoient de longs cheveux, des habits ſales &c. La deſcription qu'il en fait reſſemble aſſez à la peinture des Joguis Indiens. Voyez EPIPH. *Lib.* 3. *Cont. Hæreſ.* 344. & ſuiv.

CHAPITRE XIV.

Des Lieux Saints, & de la Remiſſion des péchez.

L'Homme n'a pas en lui une juſtice ſuffiſante pour aprocher de Dieu ; le peché l'exclut de la felicité éternelle. C'eſt à la Religion à fournir des reſſources pour la remiſſion des pechez. Celle des Bramines enſeigne pluſieurs moiens de s'en purifier. Le premier eſt de viſiter les lieux célebres par leur Sainteté. Tels ſont *Ajot-ja*, *Matura*, *Caſi*, *Canje*, *Aventa-Capouri*, & *Duareveti.* Ces ſept lieux ſont les plus ſaints de toute la terre, au jugement des Bramines. Les hommes & les bêtes qui meurent à *Caſi* vont droit au Ciel ; mais ceux qui meurent dans un des ſix autres, vont au ſejour de *Brahma* d'où il faut qu'ils reviennent ſur la terre. Mais cette vie eſt la derniere pour eux & quand ils meurent il ſont admis dans le Ciel pour n'en plus ſortir. La ſainteté de ces lieux eſt bornée dans une enceinte plus où moins grande, hors laquelle on n'a point de part aux promeſſes qui ſont faites à ceux qui y meurent. L'enceinte de *Caſi* a un quart de lieuë de diametre. Celle d'*Ajot-ja* a douze lieuës.

Ajot-ja eſt vers le Nord à douze lieuës de *Caſi.* Sa ſainteté lui vient de ce que *Viſtnou* y naquit ſous le nom de *Ramma.*

Matura eſt dans le voiſinage d'*Agra*, reſidence des *Mogols.* *Viſtnou* y naquit ſous le nom de *Kriſtna.*

Caſi, qui eſt auſſi nommé *Varanaſi* eſt dans le Roiaume de *Bengale*, au bord du Gange à douze lieuës d'*Ajot-ja*, & de *Preyaga.* *Caſi* paſſe pour un lieu ſi ſaint que tous ceux qui y meurent jouïſſent du Privilege qu'*Eſwara* à autrefois attaché à ce lieu-là. Lorſqu'ils ſont à l'agonie il ne manque point de leur venir ſoufler dans l'oreille droite & de les purifier ainſi de tous leurs pechez : C'eſt pour cela que tant les hommes que les bêtes meurent couchez ſur l'oreille gauche. Si quelqu'un s'étoit imprudemment couché ſur l'oreille droite, il ne manquera jamais, diſent-ils, de ſe tourner de l'autre côté, lorſqu'il ſera prêt d'expirer. On confirme cela par l'hiſtoire d'un *Mogol* qui doutant de la verité de ce miracle, voulut l'éprouver en ſa preſence. Il avoit un cheval qui n'en pouvoit plus; Il le fit lier par les quatre pieds, & coucher ſur le côté droit, mais lorſque le cheval ſentit les aproches de la mort, les cordes qui lui attachoient les pieds ſe briſerent & il ſe tourna ſur l'oreille gauche. Comme les Ames de ceux qui meurent à *Caſi* ne doivent plus retourner ſur la terre, leurs corps ſe changent en pierres.

Cansje ou *Cansjeswaram*, grande & fameuſe Ville du Roiaume de Carnate, a un grand nombre de Pagodes.

Aventecapouri, ou *Aventeutica*, Ville ſituée au Nord d'*Agra* eſt eſtimée pour les lieux ſaints qui y ſont.

Duaraca ou *Duareveti* étoit autrefois un endroit ſaint auprès de *Surate.* Mais la Mer a mangé tout ce terrain. *Kriſtna* y mourut & y devoit être brulé ſelon la coutume, mais la Mer l'emporta de là juſqu'à *Siangernata* ou *Prouſotamai*, dans le fonds du golphe de Bengale, c'eſt pourquoi ce dernier lieu eſt regardé com-

(*a*) Il faut entendre par ce mot de lieuës celles du Païs qu'on nomme Coſſes, & qui ſont d'environ deux mille cinq cents pas géometriques. Je dis environ, car il y a des lieux où elles ne ſont que de deux mille quatre cents.

comme très Saints. Les corps de ceux qui y meurent deviennent secs comme du bois, si on en croit une tradition populaire. Tout y est pur; par tout ailleurs un Bramine n'oseroit toucher un *Soudra*, ni manger rien de sa main; mais dans ce lieu il peut le recevoir de lui & s'il disoit : *cela est impur*; il lui sortiroit d'abord des vers de la bouche.

Prajaga est à douze lieuës de *Casi* en remontant le Gange & plus proche de la Ville d'*Agra*. Là se joignent trois bras du Gange, ou plûtôt ce fleuve y reçoit deux autres Rivieres. Cette eau à la vertu d'éfacer les péchez; & l'homicide de soi-même qui seroit criminel par tout ailleurs, ne l'est point en cet endroit.

Trop de gens seroient privez du secours que l'on tire de la sainteté de ces lieux, s'ils n'étoient que pour ceux qui ont la commodité d'y aller. Pour en rendre l'efficace plus universelle, il a été établi qu'il suffit de les nommer & de dresser là son intention pour recueillir le même fruit que si on y alloit effectivement. C'est pourquoi ceux qui se piquent de devotion, ne manquent point de les nommer tous les matins, & de reciter ces noms comme une priere.

La remission des péchez est aussi attachée à la célébration des festes. J'en ai donné des exemples dans les Chapitres précedens.

Les Bramines font aussi beaucoup de cas des ablutions, pour lesquelles ils se servent d'eau douce, où d'eau salée. Cette derniere n'a la vertu de les purifier de leurs pechez qu'avec de certaines distinctions des temps & des lieux. Par elle-même elle est impure, & par consequent incapable de produire cet effet. Les anciens *Egiptiens* en avoient la même aversion, & les insulaires passoient chez eux pour impurs (*a*). Ces mêmes *Egiptiens* regardoient la Mer comme formée des larmes de Saturne. Les Bramines ne lui donnent pas une origine plus naturelle. Voici ce qu'ils en racontent.

Agastea (*b*) un fort petit homme, pas plus grand que le pouce, mais fort-saint, qui a été dès le commencement du Monde & qui sera jusqu'à la fin, se promenoit près de la Mer. Elle le railla sur sa petite figure, il s'en piqua & plein de depit, il fit venir toute la Mer dans sa main, comme si c'eût été une goûte d'eau & l'avala toute entiere. Les *Devetas* furent fort en peine & lui remontrant combien ils perdroient, quand il n'y auroit plus de Mer, ils le conjurerent de la rendre: il ne put resister à leurs priéres & la rejeta comme de l'urine & de là vient qu'elle est salée. La Mer est pure le premier jour de chaque mois, durant les Eclipses & durant la conjonction de certains astres. Elle est pure aussi en tout temps, vis-à-vis de la Pagode *Rameswara* que les Malabares apellent *Ramanatacovil*; & il y a une grande affluence de peuple qui y vient pour se purifier.

Parmi les eaux douces on attribue une grande sainteté à celles du *Gange*. Sa vertu est si grande qu'elle agit même sur ceux qui s'y baignent sans intention d'obtenir la remission de leurs pechez. Les habitans de Bengale y ont une si grande confiance, que ceux qui vivent le long de cette Riviere y portent leurs malades quand ils sont à l'extremité. Ils les plongent dans l'eau jusqu'à la ceinture, mais comme cette grace ne s'étendroit qu'à peu de personnes & que ceux, qui demeurent trop loin de cette Riviere, ne doivent pas être privez de ce secours, on est convenu que toutes les eaux dont on se lave, ont la même vertu pour-

(*a*) *Vossius* de *Idol.* Lib. II. Cap. 75.
(*b*) Comme on ne sait ce que ce mot signifie dans la langue *Samscortam* d'où il est pris, il est difficile de deviner si c'est un nom propre ou appellatif.

pourvû seulement que, quand on s'en sert, on pense à celle du *Gange* & que l'on dise *Ganga Sianam*, c'est-à-dire, *Gange lave moi.* On fait plus; on en transporte de l'eau en bouteilles dans le Païs, comme l'on distribue à Paris les eaux de Forges & autres eaux minerales.

CHAPITRE XIV.

Origine Mythologique du Gange. Histoire de Belli, *de* Sagara *& de* Bagireta.

LA Riviere du Gange n'a pas sa source dans les entrailles de la terre comme les autres Rivieres. Elle est descendue du Ciel dans celui de *Devendre* & de là dans l'Indoustan.

Le Ratjasja *Belli* aiant fait un vœu à *Eswara* & obtenu de lui qu'il vaincroit tous ses ennemis, cet avantage le rendit si insolent, qu'il osa attaquer *Devendre* & les Chefs des autres Mondes qui sont sous le Ciel. Il s'en rendit Maître & les chassa des lieux où ils président. Ils s'en plaignirent à *Brahma* qui en fit son raport à *Vistnou.* Ce Dieu qui avoit quelque bonté pour *Belli*, parce que ce *Ratjasja* le servoit, aima mieux user d'adresse que de force contre lui. A ce dessein il vint au Monde sous le nom de *Vamana* jeune Bramine, & un jour que *Belli* offroit un *Jagam* (*a*), il prit ce temps pour lui demander une grace. *Que Veux tu que je te donne*, dit *Belli? Faites moi present de trois pieds de terre*, répondit le jeune Bramine : ce qui lui fut accordé. Il commença aussi-tôt à mesurer la terre. Il y imprima un de ses pieds & l'enfonça jusques au *Patalam* (*b*), & toucha la coquille d'œuf qui envelope tous les mondes. Il leva l'autre pié en haut, au travers de tous les mondes & l'appuia contre l'extrémité opposée de cette même coquille. Il demanda ensuite où il placeroit son troisiéme pied : Car en fait de bras & de pieds les Poranes sont d'une liberalité prodigieuse. *Mets-le sur ma tête*, repliqua *Belli. Vamana* le prit au mot & le lui appliqua si rudement sur la tête qu'il enfonça *Belli* jusqu'au fond de l'abîme, où il est demeuré depuis ce temps-là. Tout ce que son repentir lui a procuré, c'est qu'il n'y est pas moins heureux que s'il étoit dans le ciel. Dans l'instant que *Vamana* apuioit son pied en haut, il ne toucha pas seulement la coquille d'œuf où les Mondes sont renfermez ; il la fêla malheureusement & par cette ouverture, on y vit entrer l'eau dans laquelle nage cette coquille. *Brahma* prit d'abord un vase, & y reçût cette eau dont il lava les pieds de *Vistnou* & le reste coula en forme de Riviere dans le Paradis de *Devendre.* Un autre accident la fit descendre sur la terre.

Un *Settrea* nomme *Sagara Jackraverti* (*c*) homme de grande autorité voulut offrir un cheval blanc en Sacrifice. Cette sorte de *Jagam* a de grandes difficultez & n'est pas permise à toutes sortes de personnes. Il faut, avant que de s'y exposer, être bien sur qu'il n'y a personne plus puissant qui puisse s'y opposer. Celui qui a dessein de l'offrir, envoie dans tout le Païs le cheval destiné à être immolé. La victime a sur la queuë un écriteau où est le nom de la personne qui veut célebrer

(*a*) J'ai déja expliqué que *Jagam* est un Sacrifice.
(*b*) C'est-à-dire l'*Abisme*.
(*c*) *Jacraverti* signifie un Empereur.

lebrer ce *Jagam*, on demande ſi quelqu'un eſt aſſez hardi pour ſe ſaiſir de ce cheval? & en même temps on ſpecifie le nombre des perſonnes qui ſuivent pour l'en empécher. Si quelqu'un ſe preſente & que l'eſcorte de la victime ſoit miſe en deroute, le *Jagam* ne ſe fait point. S'il ne ſe rencontre aucun obſtacle, le *Jagam* eſt offert au temps fixé. *Sagara Jackraverti* voulant donc avoir cet honneur fit eſcorter le cheval blanc par pluſieurs femmes qui menoient ſoixante mille jeunes hommes avec elles. Perſonne ne fit d'oppoſition; mais *Devendre*, qui remarqua un trop grand orgueil dans leur marche, deroba le cheval, le cacha ſous le ſeptiéme Monde & le lia derriere un *Viſtnouva* fort devot. L'eſcorte qui ſuivoit le cheval ne le trouvant plus, le chercha par tout en vain & on n'en auroit jamais eu de nouvelles, ſans un *Akasvani* (*a*) qui aprit où il étoit. Pour arriver au ſeptiéme Monde cette troupe commença de creuſer la terre ſi avant, qu'elle ne ſavoit plus comment porter la terre en haut. L'expedient dont ils s'aviſerent fut de la manger, & pour l'avaler plus aiſément, ils burent de l'eau en quantité. Ils arriverent enfin auprès du cheval, & croiant que le *Viſtnouva* le leur avoit enlevé, ils le batirent. Ce ſaint, ſenſible aux coups qu'ils lui donnoient, les maudit & ils furent reduits en cendres eux & celui qui les conduiſoit. Le fils de leur chef qui étoit en peine de lui, deſcendit par la foſſe qui avoit été creuſée & arriva auprès du *Viſtnouva*. Au lieu de l'outrager, il le conjura de lui apprendre ce que ſon Pere qu'il cherchoit, étoit devenu; mais ſa douleur fut redoublée quand il ſçut que ce n'étoit plus qu'un monceau de cendres, & que pour comble de malheur toutes ces Ames étoient malheureuſes. Ce ſaint lui apprit que le ſeul remede qu'il y eût pour les ſauver, étoit d'arroſer les cendres avec de l'eau du *Gange* & qu'ainſi on leur procureroit l'entrée du Paradis de *Devendre*. Ce fils aiant ouï cette inſtruction, prit le cheval, monta deſſus, alla trouver ſon ayeul auquel il demanda la permiſſion de faire tous les efforts poſſibles pour avoir de cette eau. Il fit à *Viſtnou* un vœu dans l'obſervation duquel il perſevera trente mille ans ſans diſcontinuer; & il mourut ſans avoir exécuté ſon deſſein. Deux autres firent ſucceſſivement le même vœu & l'obſervérent pendant un pareil eſpace de temps, auſſi inutilement que le premier. Un quatriéme nommé *Bagireta* fut exaucé après avoir obſervé les mêmes choſes durant dix mille ans; parce que toutes ces années enſemble faiſoient cent mille ans qui étoit le temps marqué pour l'accompliſſement de leurs deſirs. *Viſtnou* aiant donc promis à *Bagireta* de lui accorder la grace qu'il voudroit lui demander, celui-ci demanda que ſa famille reduite en cendres pût être arroſée de l'eau du Gange. Il obtint que le Gange iroit par tout où il voudroit le conduire & ſe voiant en ſi beau train d'être exaucé, il ſouhaita que le fleuve deſcendît ſur la montagne *Chimmavontam*, qui eſt ſituée aſſez avant du côté du Nord. La montagne déclara qu'un ſi peſant fardeau l'écraſeroit par ſa chute & qu'il n'y avoit qu'*Eſwara* qui fût capable de ſoutenir un tel poids. *Eſwara* fit la faveur à *Bagireta* de s'offrir à recevoir cette Riviere ſur ſa tête. Le *Gange* n'eût pas aſſez bonne opinion d'*Eſwara* pour croire qu'il ne put pas l'écraſer, & pour le punir de ſa temerité il ſe préparoit à l'accabler ſous le faix, lorſqu'*Eſwara*, pour lui faire mieux connoître ſes forces, le reçut & le garda ſur ſa tête ſans lui permettre de s'écouler. *Bagireta*, qui ne trouvoit pas ſon compte à cette vengeance, pria *Eſwara* de laiſſer couler la Riviere ſur la Montagne *Chimmavontam*; ce qui fut fait. Le Gange ſuivoit *Bagireta*; mais en chemin il ſe rencontra qu'un ſaint homme étoit occupé à un *Jagam*. La Riviere en emporta

(*a*) Eſprits voltigeans.

porta tous les aprêts & lui causa un si grand chagrin, qu'il lui ordonna de venir dans sa main & il l'avalla toute entiere. *Bagireta* voiant par là ses esperances reculées, pria le saint de lui rendre la Riviere. Cela étoit difficile, à moins que d'ôter à ses eaux leur Sainteté; car soit qu'il la rendit par haut ou par bas elle devenoit impure. Ils convinrent qu'il la feroit sortir par sa cuisse. De là elle suivit *Bagireta* jusqu'au Païs de *Bengale*, où elle se partagea en plusieurs branches. Les cendres des soixante mille en furent arrosées. Ces corps resusciterent, & après avoir remercié leur liberateur du service qu'il leur avoit rendu, ils allerent au Ciel de *Devendre*. Ces details qui se trouvent dans le *Vedam*, fournissent l'explication de trois autres Noms que les Indiens donnent au Gange, car premierement ils l'appellent *Riviere Celeste* parce qu'ils supposent qu'elle est effectivement descendue du Ciel. Ce pourroit bien être une suite de ce que dit Moïse des quatre fleuves qui sortoient d'*Eden* ou du Paradis terrestre : ce qui étant connu des anciens Païens, & expliqué selon les idées fausses qu'ils en avoient, il n'est pas impossible qu'ils n'aient confondu ce Paradis avec le Ciel & que le nom de *Riviere Celeste*, quoi que fabuleux dans le sens qu'ils lui donnent, ne soit fondé sur la Verité. En second lieu ils l'appellent *Jennadi* ou *Riviere de la Cuisse*. Troisiémement ils la nomment *Bagireti*. Mais son nom le plus ordinaire est le *Gange* qu'ils prononcent *Ganga*; nom ancien, puisque les Grecs & les Romains l'appellent de même, avec une legere difference pour la terminaison de ce mot, qu'ils ont accommodée à leur Langue.

CHAPITRE XV.

Pelerinages des Bramines.

L'Etat d'un homme qui est mort dans le peché n'est pas entierement desesperé chez les *Bramines* & ils croient avoir des ressources pour lui en procurer la remission, comme s'il exécutoit lui-même ce qu'ils font en sa faveur. Le *Gange* est pour eux un tresor de Sainteté. Lors qu'on trouve les os d'un mort, on les ramasse devotement & on les jette dans cette Riviere & pour chaque année qu'ils y sont, l'ame du defunt jouït de mille ans de joie dans le Ciel de *Devendre*. Cette Eau n'a pas la vertu de les purifier de telle sorte qu'ils puissent être admis d'abord dans le Ciel même. Elle les garantit seulement de l'exclusion qu'ils meritoient, puisqu'après un sejour limité dans le Ciel qu'elle leur procure, il faut qu'ils reviennent sur la terre, qu'ils renaissent, & commencent une autre Vie. Mais ils ont l'avantage qu'en revenant ici bas, ils n'ont pas une condition pire que celle qu'ils ont eue durant la vie précédente & qu'au contraire ils sont plus heureux, & cette derniere vie est si meritoire que l'ame au sortir du corps s'envole d'abord dans le sejour de la parfaite felicité.

Il y a un pelerinage privilegié, à *Gaya* Ville située au midi & à trente lieues de *Casi*, où il est aisé de procurer le salut aux morts. On y montre une roche dans laquelle Dieu a laissé l'empreinte de son pied, & pour conserver une relique si precieuse, cette ville est fortifiée de tous côtez. Voici l'ordre qui s'observe dans ce pelerinage.

Les Pelerins vont d'abord à *Preyaga*, où ils peuvent demeurer un mois. Tous

Tous les matins avant le lever du Soleil, ils ſe baignent dans le Gange pour ſe purifier de leurs pechez, le mois étant expiré, ils vont à *Caſi* où ils ſe baignent de même dans cette Riviere. De là ils ſe rendent à *Gaya* où ils composent une pâte particuliere. Ils en prenent de petits morceaux & chaque fois qu'ils en mettent un ſur la roche, ils nomment un de leurs amis qui ſont morts, ils continuent de la ſorte nommant leurs amis & leurs parens juſqu'à la ſeptieme generation & même au delà. Le *Vedam* promet que ceux dont les noms ſont prononcez de la ſorte, en reſſentent d'abord l'efficace & que quand ils ſeroient dans l'enfer de *Jamma*, ils en ſont auſſi-tôt tranſportez dans le ſejour de Devendre.

Les Bramines ne ſont pas les ſeuls qui honorent d'une maniere ſuperſtitieuſe ces ſortes d'empreintes. Les Scythes (*a*) montroient une pierre dans laquelle étoit, diſoient-ils, imprimé le pied d'Hercule, de deux coudées de long. Il y a encore à preſent un pelerinage de Peuples Gentils qui vont au *Pic d'Adam*, haute montagne de l'Iſle de *Ceylan* où „ (*b*) ſur une Table de pierre eſt l'empreinte d'un „ pied humain giganteſque, longue de deux palmes & large de huit doits; elle „ eſt ſi bien gravée, diſent les relations, que quand elle ſeroit ſur de la cire, „ elle ne pourroit pas l'être mieux. Tous les Gentils y ont une grande devotion „ & de tous côtez vont en pelerinage à cette Table, ſoit pour la voir & lui „ rendre leur culte, ſoit pour accomplir quelque vœu. “ J'ai vu en quelques lieux de France & particulierement à *Feſcamp*, de pareils veſtiges qu'une tradition prétend avoir été laiſſez par le pied d'un Ange. Mais les Bramines l'emportent ſur les autres nations pour raconter les cauſes de ces prétendus miracles.

Ils diſent qu'anciennement un *Ratjasja* nommé *Gayaſora* fit à *Eſwara* un vœu, & que l'aiant accompli, il vit paroître ce Dieu devant lui pour lui demander ce qu'il deſiroit. *Je ne puis voir qu'avec une extreme douleur*, dit le *Ratjasja*, *les peines que les Ames doivent ſouffrir pour l'expiation de leurs pechez. Accordez moi que celles qui ſeront à moi puiſſent être ſauvées.* Il n'eut pas plûtôt obtenu cette faveur, qu'il ſe mit à voiager & fit par tout des progrès ſi merveilleux qu'il n'y avoit point de pécheurs, & tout le monde l'honoroit.

Viſtnou fut piqué de jalouſie; & chercha à faire mourir *Gayaſora* qu'il tua effectivement à *Gaya*. Le *Ratjasja* voiant que ſa mort ne ſe pouvoit éviter, exigea de *Viſtnou* qu'il lui tînt du moins la promeſſe qu'*Eſwara* lui avoit faite. *Viſtnou* le lui accorda, & donna ſa parole que ceux dont le nom ſeroit prononcé en mettant de cette pâte, ſeroient ſauvez. *Viſtnou* lui aiant promis cette grace, lui mit un pied ſur la tête. *Gayaſora* fut alors changé en une roche, & c'eſt ſelon les Bramines cette même pierre qui eſt encore à preſent à *Gaia*.

(*a*) HERODOTE. *Liv.* 4.
(*b*) *Voiages de Nicolas de* GRAAF *aux* Indes pag. 108.

CHAPITRE XVI. & dernier.

Des Proverbes de Barthrouherri, & conclusion de l'ouvrage.

LA créance aveugle que cette Nation donne aux traditions les plus bisarres, est une preuve qu'elle ne fait gueres d'usage de sa raison. Ses études sont bornées au *Vedam*, au *Jastra* & aux *Proverbes* de *Barthrouherri.* J'ai déja parlé des deux premiers Livres, il me reste à faire connoître le dernier. On a déja vû que *Sandragoupeti-Naraja* fut très-affligé quand *Barthrouherri* son fils qui lui étoit né d'une femme de la derniere *Caste*, prit trois cens femmes. Ce fils devenu célebre par sa sagesse, plaignit les hommes de ce que la science étoit renfermée dans un grand nombre de Livres qu'il n'est pas facile de lire tous. Pour les soulager, il en recueillit la substance en trois cents proverbes, qu'il divisa en trois Livres. Chaque Livre contient dix Chapitres dont chacun renferme dix proverbes, ou sentences. Le premier Livre est intitulé *du chemin qui mene au Ciel*; le second *de la conduite raisonnable*, le troisiéme traite *de l'amour.*

Le Bramine *Padmanaba* de qui le Ministre *Roger* tenoit tout ce qu'il savoit des Bramines, lui avoit communiqué les deux premiers (*a*), mais il se fit scrupule de lui traduire le troisiéme en Flamand.

Barthrouherri étoit naturellement de complexion amoureuse, & la fraïeur que son Pere avoit (*b*) qu'il ne lui donnât beaucoup d'enfans, n'étoit pas mal fondée. Ce Pere aiant fait venir ses quatre fils, témoigna aux trois premiers qu'il étoit fort satisfait de leur conduite, mais il ne put voir qu'avec douleur *Barthrouherri* qui étoit le quatriéme. Celui-ci n'aiant pas de peine à deviner le sujet de cette tristesse, sortit de la chambre, se fit couper les cheveux, prit un habit de *Sanjasi*, & rentra en cet équipage. Son Pere charmé de ce changement, le benit, & lui promit qu'il vivroit jusqu'à la fin du Monde. Cette promesse ne fut point frivole, & *Barthrouherri* est encore actuellement sur la terre, mais il y est invisible, comme les Esprits. Après la mort de son Pere il commença de voiager. Ses trois cents femmes voulant le suivre, il leur dit qu'elles devoient demeurer & qu'il les dispensoit de lui tenir compagnie. Elles lui demanderent alors ce qu'elles deviendroient dans cette fâcheuse viduité. Là dessus il leur permit de se remarier à d'autres hommes & leur déclara qu'elles pouvoient le faire sans peché. Elles suivirent ses ordres, & c'est de là qu'est venue la famille des trois cents ou des *Cauvreas*, famille nombreuse entre les *Soudras.* Les femmes y ont le privilege d'être veuves impunément & elles peuvent se remarier sans infamie, ni peché. Toutes les autres familles peuvent être reçues dans celle des *Cauvreas*, & on la compare à la Mer qui reçoit indifferemment toutes les Rivieres.

VOILA ce j'ai remarqué d'essentiel dans le Livre du Ministre *Roger.* Je lui ai abandonné beaucoup de refutations qui m'ont semblé inutiles. Pour refuter ce qui est extravagant, il suffit de le raporter. Je me suis plus attaché à cet Auteur qu'à aucun autre, parce que sa qualité de Théologien a du l'interesser da-

(*a*) On les trouve dans le Livre dont j'ai donné le titre entier dans une des notes de ma preface.
(*b*) *Supra*, page 33.

davantage à la connoiſſance de la Religion des Bramines, que des perſonnes qui exerçoient la Medecine ou le Commerce. La familiarité qui étoit entre lui & le Bramine Padmanaba donne à ſon témoignage un degré de certitude qui manque à ce que le Pere *Kircher* (*a*) & d'autres auteurs n'ont écrit qu'après l'avoir reçû eux-mêmes de la ſeconde ou de la troiſiéme main. Les noms ne ſont pas toûjours écrits de la même maniere qu'on les trouve dans d'autres relations; parce que chacun s'étant ſervi des lettres qu'il croioit approcher le plus de la prononciation qu'il entendoit, y a emploié l'orthographe qui eſt propre à ſa langue maternelle. C'eſt par cette raiſon que dans une *Confeſſion de foi des Bramines*, donnée, dit-on, par un Bramine à Mr. *Arnaud Heuſſen* Gouverneur des Hollandois, on trouve *Iſura*, pour *Eſwara*; *Bromha* pour *Brahma*; *Wiſnauwa* pour *Viſtnou* & ainſi des autres. J'ai preferé l'orthographe du Sr. *Roger*, parce qu'étant homme de lettres, il m'a été moins ſuſpect qu'un interprete de comptoir. J'ai pourtant retranché quelques lettres muettes ou ſuperfluës, parce qu'elles auroient changé la prononciation étant luës par des François.

Il me reſte à remarquer que ce que j'ai dit de l'origine des *Brachmanes* que je regarde comme une Colonie d'*Egiptiens*, eſt ſuffiſament prouvé par le raport de leurs ſuperſtitions avec celles de cet ancien Peuple. On en connoîtra encore mieux la conformité, ſi on compare ce qu'Herodote nous en apprend, avec cette Diſſertation. Je n'aurois pû faire ce parallele ſans ſortir du deſſein & du plan du Livre, pour lequel elle eſt composée.

(*a*) KIRCHERI *China Illuſtrata.*

F I N.



FAUTE A CORRIGER.

Page 50 *ligne* 27 Eſwara lui promit plus de deux cents lacs d'années, *liſez* Eſwara lui promit de plus deux cents lacs d'années.

TABLE DES MATIERES
DE LA
DISSERTATION
SUR LES MOEURS
ET SUR LA
RELIGION
DES
BRAMINES.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

DISSERTATION HISTORIQUE

SUR LES

DIEUX

DES

INDIENS ORIENTAUX.

Lettre du P. Bouchet *ſur la Religion des Indiens Orientaux.*



DISSERTATION HISTORIQUE SUR LES DIEUX DES INDIENS ORIENTAUX.

CHAPITRE PREMIER.

LEs Indiens idolâtres, que nous appellons Gentils, conviennent tous qu'il y a un Dieu; mais il n'en est point parmi eux, qui ne se forme des idées tout-à-fait indignes de la sainteté & de la majesté de cet Etre suprême.

Ces Peuples aveugles ont des Livres qui contiennent ce qu'ils doivent croire; & ces Livres n'ont pas moins d'autorité parmi eux, que les saintes Ecritures en ont parmi nous. On trouve en certains endroits de ces Livres, que Dieu est une substance spirituelle, immense & éternelle; on y lit en d'autres endroits, qu'il n'y a point d'autre Dieu que l'air que nous respirons; on voit en d'autres, que le Soleil est Dieu, & que c'est lui qui crée, qui conserve, & qui détruit toutes choses. Cette derniere opinion est une des plus suivies; en sorte que la plûpart de ces Idolâtres adorent cet Astre, se prosternant plusieurs fois en terre, lorsqu'ils se levent & lorsqu'ils se couchent. Ces infortunez ainsi éblouis, ou pour mieux dire, aveuglez par l'éclat du Soleil, se bornent à la créature, & lui rendent des hommages, qui ne sont dûs qu'au seul Créateur.

Il s'en trouve beaucoup parmi les Gentils, qui croyent que le ris (*a*) cuit mérite seul d'être adoré comme Dieu, & qui lui rendent de profonds respects avant que de le manger.

(*a*) Le Ris cuit est la nourriture ordinaire des Indiens; & comme c'est par son moyen que se conservent la santé & la vie, ils sont portez à croire qu'il est Dieu, ou qu'il y a en lui quelque chose de divin.

Ces adorateurs du ris qu'ils mangent, ne laissent pas de convenir, & de reconnoître, qu'il y a encore un autre Dieu appellé, *Parama-Bruma;* ce qui signifie, très-sublime & très-excellente science: & ils disent, que la lettre O est cette Divinité, ou pour mieux dire, ils la représentent par ce symbole ou hierogliphe, & croyent que ceux qui sont assez heureux pour la prononcer en mourant, vont infailliblement & directement jouir de la gloire dans le Ciel. L'ame de ces bien-heureux sortant, disent-ils, de leur corps par le sommet de la tête, passe comme une fléche à travers du Soleil, & va se mettre en possession d'une felicité éternelle. La Secte de ceux qui suivent cette opinion, est très-nombreuse & très-considerable parmi les Indiens, lesquels croyent aussi, qu'outre ce *Parama-Bruma*, il y a encore trois cens trente mille millions de Dieux, qui tous ont pour Roi & pour Souverain un autre Dieu appellé, *Devandiren*, dont il sera amplement parlé dans la suite, après qu'on aura expliqué les extravagantes idées que ces Infideles ont de la Trinité, lesquelles, non seulement sont très-indignes de Dieu, mais qui ne conviendroient pas même à des hommes en qui il resteroit tant soit peu de bon sens, de pudeur & de raison.

CHAPITRE II.

Contenant l'idée que les Gentils ont de la Trinité, exprimée sous les noms de Bruma, *de* Vixnu, *&* *de* Rutrem.

SElon presque tous les Docteurs Gentils, il y avoit au commencement une femme appellée, Pa-

Paraxacti; ce qui signifie, très-excellente & très-sublime puissance. Cette femme eût trois fils; le premier, qui naquit avec cinq têtes, fut nommé par sa mere, *Bruma*, qui veut dire science. Il reçût d'elle le pouvoir de créer seul toutes les choses visibles & invisibles. Le second fut appellé, *Vixnu*; sa mere lui donna le pouvoir de conserver tout ce qui auroit été créé par son frere. Paraxacti nomma son troisiéme fils, *Rutrem*, & lui confera le pouvoir de détruire & d'anéantir tout ce que ses freres auroient créé & conservé: au reste, Rutrem avoit cinq têtes, ainsi que son frere Bruma; & ces trois freres eurent pour femme la mere qui les avoit engendrez.

Les Gentils, qui ne s'accordent jamais entr'eux en fait de doctrine, sont ici divisez en six Sectes principales, & tout-à-fait differentes. Les uns veulent que Paraxacti soit seule la cause premiere de toutes choses, & que par consequent on doit l'adorer comme le seul Dieu veritable; d'autres prétendent que ce soit Bruma; d'autres, & ceux-ci forment le plus grand nombre, soûtiennent que c'est Vixnu qu'on doit reconnoître pour premier principe. Quelques-uns attribuent cette éminente qualité à Rutrem. Il y en a, qui pour concilier toutes ces differentes opinions, veulent qu'aucun de ces trois freres en particulier ne soit Dieu; mais que ce nom sublime appartienne indivisiblement aux trois, & qu'ils doivent être reconnus & adorez conjointement comme l'Etre souverain: & enfin, il s'en trouve qui nient que ces trois freres soient le Dieu suprême, ni conjointement, ni séparément, & qui enseignent qu'il y a un autre Dieu, qui leur est infiniment superieur, dont l'essence est incompréhensible.

Ces derniers seroient sans doute les plus raisonnables, si à ce point de leur doctrine ils n'ajoûtoient une infinité d'articles fabuleux, ridicules & contradictoires. En sorte que dans les diverses opinions de ces infortunez se verifie à la lettre ce que le Saint Esprit a dit par la bouche du Sage (*a*): *Que l'insensé change comme la Lune.*

Nous allons maintenant voir en détail ce que les Livres, qui contiennent la Loi & la doctrine de ces Gentils, nous apprennent de la vie & des actions infames de leurs détestables Divinitez.

CHAPITRE III.

Contenant les Aventures de Bruma.

L'Histoire des Dieux, que les Gentils Orientaux adorent, rapporte, que Bruma, qui est le fils aîné & le mary de Paraxacti, tire son origine du nombril de son frere Vixnu; ce qui, sans doute, est incompréhensible; & que du visage de ce Dieu Bruma sont sortis les Bramenes ou Bragmanes; ce sont les Prêtres de la Gentilité Orientale, qui composent la Tribu ou *Casta* la plus noble, & en même-temps la plus abominable qu'il y ait parmi les Indiens, attendu qu'aucune autre ne s'estime autant, & n'est aussi respectée des Peuples que celle-là, & qu'il n'en est cependant point dont les mœurs soient plus corompuës, & plus dissoluës. Ces Bramenes non seulement ont l'impudence de s'attribuer l'origine que je viens de dire; ils osent même assurer en termes précis, qu'ils sont réellement & de fait la propre substance du Dieu Bruma.

Les *Rajas* ou Gentilshommes qui forment la plus noble Tribu après celle des Bramenes, ont été tirez des épaules de ce même Dieu.

Les *Comatis*, qui sont comme de gros Bourgeois qui tiennent le milieu entre la Noblesse & les Marchands, ont été produits de ses cuisses; & enfin les *Xutres*, dont la Tribu est subdivisée en une infinité d'autres, & qui composent tout le menu peuple, ont pris naissance de ses pieds.

Ces Xutres s'adonnent fort au Commerce, par ce moyen l'on en voit plusieurs devenir fort riches, ce qui fait, que nonobstant la bassesse de leur origine & de leur Tribu, quantité de pauvres Bramenes s'attachent à eux, & leur rendent certains services, quoi qu'ils soient d'une Casta beaucoup plus relevée.

Le Dieu Bruma, selon les Docteurs Gentils, prend soin, au moment de la naissance de chaque homme, de quelque Tribu, & de quelque Nation qu'il puisse être, d'écrire sur sa tête, en caracteres inéfaçables, tout ce qu'il doit faire, & tout ce qui doit lui arriver pendant sa vie; sans qu'il soit plus, ni au pouvoir de l'homme, ni au pouvoir de Bruma, ni en celui d'aucun autre d'entre les Dieux, d'empêcher que ce qui a été écrit n'arrive.

Cette même Histoire des Dieux raconte, que Bruma voulant se marier avec sa fille, & prévoyant que non seulement elle feroit difficulté d'y consentir, mais encore que son mariage n'auroit pas l'approbation des autres Dieux, il se metamorphosa en Cerf; qu'ainsi déguisé, il poursuivit sa fille qui le fuyoit, jusqu'à ce qu'elle fut arrivée dans une Forest fort épaisse, & fort obscure, & que ce fut en ce lieu écarté & solitaire, que furent celebrées ses inceftueuses nôces. Il arriva cependant, que malgré tout le soin que Bruma avoit pris pour se cacher, Vixnu, Rutrem & les trente mille millions de Dieux eurent connoissance de ce qu'il avoit fait, dont ils furent tous si indignez, qu'ils resolurent d'un commun accord, que pour le punir de son incontinence, il falloit lui couper une de ses têtes. Rutrem fut chargé de l'execution de ce jugement: il chercha aussi-tôt son frere Bruma de toutes parts; & l'ayant trouvé, sans se servir ni d'épée, ni de coutelas, d'un seul coup de ses ongles, qu'il avoit fort longues & fort tranchantes, il lui abatit une de ses têtes; en sorte que depuis temps-là, Bruma n'en a plus eu que quatre, & c'est en memoire de cette mutilation, qu'on ne lui dédie plus de Temple, & qu'on n'a plus élevé de Statuë à son honneur sous la figure humaine.

Les Bramenes, qui sont les plus fins, & les plus insolens d'entre les Gentils, prétendent, qu'étant eux-mêmes substantiellement le Dieu Bruma, c'est aussi à eux que les Peuples doivent rendre leurs respects, & adresser leurs vœux, & qu'il n'y a point de moyen plus assuré, pour obtenir une felicité éternelle après la mort, que de leur donner abondamment des biens qu'on possede en ce monde. Au reste, tout ce que les Bramenes débitent, en matiere de Religion, est reçû par les Orientaux comme autant d'articles de foi.

Bruma ne s'étant pas contenté d'avoir épousé sa propre fille, prit encore pour femme une personne extraordinairement sçavante, appellée, *Sarassuadi*; dont le nom est en si grande veneration parmi les Gentils, que pour marquer leur respect, & la confiance qu'ils ont en sa vertu, ils le prononcent une infinité de fois chaque jour.

Depuis qu'on a discontinué de dresser des Statuës à Bruma, comme l'on faisoit avant qu'il eût perdu une de ses têtes, les Bramenes l'adorent sous l'idée que les Grecs & les Romains avoient autrefois du Dieu *Priape*, & ils regardent comme une Divinité, ce que les Gentils de tous les siécles ont désigné sous ce nom. Les Idoles, ou les représentations de Priape, que l'on forge pour honorer Bruma, sont appellées dans les Indes, *Lingam*.

(*a*) *Stultus ut Luna mutatur.* Ecclesiastique 72. 12.

CHA-

CHAPITR IV.

Contenant les Avantures de Vixnu.

LEs Livres des Indiens, qui contiennent l'Histoire de leurs Dieux, rapportent, que Vixnu est le second fils de Paraxacti, & qu'il est aussi son mary. Ces Vixnu est appellé en quelques endroits, la cause premiere, & le principe de toutes les choses créées. On dit qu'il épousa une femme nommée, *Laximi*, laquelle est en même-remps vache, cheval, montagne, or, argent, & generalement tout ce que l'on peut, ou desirer, ou imaginer. Presque tous les Indiens portent le nom de cette femme attaché à leur col, ou à leur bras, comme une chose qui doit leur porter bonheur, & qui les peut preserver de mauvaises rencontres.

On trouve aussi dans ces mêmes Livres, que Vixnu, dont la Secte est fort étenduë, s'est incarné, ou metamorphosé jusqu'à neuf fois. Dans sa premiere incarnation, il prit la forme d'un poisson : mais on ne sçait pas quel fut le motif de cette metamorphose.

Dans la seconde, il prit la forme d'une tortuë, & ce fut pour la plaisante raison que l'on va voir. Il y a, selon les Indiens, sept Mers dans le monde que nous habitons: l'une de ces Mers est de lait, & il s'y forme un beure très-délicieux, dont les Dieux sont tout-à-fait friands. Or il arriva, que voulant un jour tirer ce beure, ainsi qu'ils ont accoûtumé de faire de temps en temps; ils apporterent, non sans beaucoup de peine & de travail, sur le bord de cette Mer de lait, une haute montagne d'or appellée, *Magameru Parruvadam*; sur laquelle, à ce que disent les Gentils, sont appuyez les quatorze mondes, qui composent cet Univers. Le sommet de cette montagne leur servit de poutre, par dessus laquelle ils passerent une couleuvre d'une grandeur prodigieuse, & qui a cent têtes, sur lesquelles les quatorze mondes sont pareillement soûtenus. Les Dieux se servirent de cette couleuvre, comme d'une corde, pour tirer plus facilement le beure; mais pendant qu'ils travailloient d'un côté, les Geants, qui de tout temps ont été les ennemis des Dieux, tiroient la couleuvre de l'autre, avec tant de violence, que le monde en fut ébranlé, qu'il s'abaissa, & qu'il fut sur le point d'être renversé. Ce qui ayant été remarqué par Vixnu, il prit promptement la forme d'une tortuë, & alla se poser sous le monde pour le soûtenir. D'un autre côte, la couleuvre à cent têtes ne pouvant plus souffrir la violence que lui faisoient les Dieux & les Geants, en la tirant chacun de leur côté, vomit tout d'un coup contre ces derniers une liqueur si maligne, que la plûpart en moururent sur le champ.

Vixnu ne s'en tint pas à ce qu'il venoit de faire, il appréhenda que les Geants qui étoient restez ne mangeassent une partie de cet excellent beure, que l'on avoit enfin tiré avec tant de peine & de danger. Pour les en empêcher, il prit la figure d'une très-belle femme, de laquelle tous ces Geants devinrent d'abord éperduëment amoureux. Par cet artifice, il les amusa jusqu'à ce que les Dieux eussent mangé ou emporté tout le beure. Il disparut ensuite dans un instant, laissant les Geants bien étonnez de ne plus voir, ni cette femme, dont la beauté les avoit éblouis, ni le beure divin pour lequel ils avoient essuyé tant de fatigues. En la troisiéme incarnation, Vixnu se fit pourceau; & voici de quelle maniere cela arriva.

Il y eut un jour contestation entre les Dieux Bruma, Vixnu & Rutrem, pour sçavoir lequel d'eux étoit le plus grand. Alors Rutrem proposa à Bruma & à Vixnu ses freres, qu'il s'iroit cacher, & promit de se soûmettre à celui qui pourroit trouver sa tête & ses pieds, lequel seroit reconnu pour le premier par les deux autres. Bruma & Vixnu aiant agréé la proposition, Rutrem disparut aussi-tôt, & cacha ses pieds & sa tête separément, & en des lieux fort éloignez l'un de l'autre.

Bruma se mit d'abord en devoir de chercher la tête, & pour y mieux réussir, il se changea en cigne, vola de toutes parts, & mit tout en usage pour apprendre des nouvelles de ce qu'il cherchoit, mais voiant que toutes ses peines & tous ses soins étoient inutiles, il commença à desesperer du succés de son entreprise. Il étoit même sur le point de l'abandonner, lorsqu'il rencontra la fleur du chardon, qui vint le saluer fort civilement, & lui enseigna l'endroit où Rutrem avoit caché sa tête. Bruma ravi de cette nouvelle, alla aussi-tôt au lieu que la fleur lui avoit indiqué. Il y trouva la tête de son frere, qui fut au desespoir de ce que Bruma étoit venu à bout d'une chose qu'il avoit estimée impossible. C'est pourquoi, outré de colere contre la fleur qui avoit aidé à le découvrir, il la maudit, & lui défendit de jamais paroître en sa présence, & c'est la raison pour laquelle toute la Tribu de ceux que l'on appelle *Andis*, qui sont Sectateurs de Rutrem, ne mettent point de cette espece de fleur dans les Temples consacrez en l'honneur de ce Dieu. Il donna aussi sa malediction à son frere; & bien loin de le reconnoître pour superieur, comme ils en étoient convenus, il fit au contraire de terribles imprécations contre lui, & souhaita qu'à l'avenir on ne l'adorât plus, qu'on ne lui dédiât plus ni Temples, ni Statuës, & qu'on ne lui offrit plus de Sacrifices; ce qui s'est très-exactement observé dans tous les lieux où la Secte de Rutrem est dominante.

La tête de Rutrem ayant été ainsi trouvée, il ne restoit plus qu'à découvrir l'endroit où il avoit caché ses pieds, & ce fut pour y parvenir que Vixnu se fit pourceau. En cet équipage, il alla de tous côtez fouiller jusques dans les entrailles de la terre; mais ce fut en vain : il sortit de la terre aussi pourceau, mais beaucoup plus sale qu'il n'y étoit entré, sans avoir trouvé ce qu'il cherchoit. C'est néanmoins en memoire de cette noble metamorphose, que Vixnu est adoré sous la figure d'un pourceau par tout ce qu'il y a de plns considerable chez les Gentils Indiens.

CHAPITRE V,

Suite des Aventures de Vixnu.

LORSQUE Vixnu s'incarna pour la quatriéme fois, il se fit homme & lion tout à la fois ; voici quelle en fut l'occasion. Il y avoit dans le monde un puissant Geant appellé, *Iranien*. Rutrem, envers lequel ce Geant avoit paru dévot pendant quelque temps, lui avoit accordé un privilege très-singulier, qui étoit, de ne pouvoir être tué par personne, ni de jour, ni de nuit, ni dehors ni dedans sa maison. Cette faveur si extraordinaire, loin de rendre le Geant meilleur, le fit si orgueilleux, si fier, & si insolent, que non seulement il cessa d'honorer son bienfaicteur, mais qu'il résolut encore d'empêcher qu'à l'avenir personne n'invoquât plus, ni Rutrem, ni aucun des autres Dieux, & menaça de punir de peines très-cruelles, ceux qui oseroient seulement proferer leur nom; mais pendant que le monde trembloit & gémissoit sous la tyrannie d'Iranien, sans que personne osât implorer l'assistance des Dieux, le fils de cet impie Geant, appellé, *Pragaladen*, méprisa les menaces de son pere; & au lieu de proferer son nom dans les prieres que son pré-

précepteur lui faifoit dire avant que de répeter fes leçons, il prononçoit toûjours le nom du Dieu Vixnu, auquel il étoit fort dévot.

Le Maître de cet enfant l'en reprit fouvent; & craignant que fi cela venoit à la connoiffance du pere, il ne le fît punir comme complice de la defobéïffance de fon fils, il alla lui-même accufer fon Difciple, & fit connoître à Iranien, qu'il n'avoit pas été en fon pouvoir d'empêcher que l'enfant ne fit fes prieres ordinaires à Vixnu. Cela irrita bien fort le Geant; il fit venir fon fils, le reprit aigrement, & le menaça, s'il ne changeoit de conduite, de l'expofer à des couleuvres, à des ours, à des tigres, & à des élephans, pour en être dévoré. Ces menaces n'ébranlerent cependant point l'enfant, il continua à être dévot à Vixnu, par la protection duquel il fut délivré de tous les périls où la cruauté de fon pere le fit expofer. Mais enfin ce Dieu irrité de l'obftination invincible du Geant, pour punir fes impietez, réfolut de le faire mourir, & de finir par ce moyen les peines du jeune Pragaladen. Le deffein de Vixnu n'étoit pourtant pas fans difficulté, à caufe du privilege que le Geant avoit réçû de Rutrem, & qu'un Dieu ne détruit pas ordinairement ce qu'un autre Dieu a fait; mais auffi, comme il y a peu de chofes dont les Dieux ne viennent à bout, lorfqu'ils l'ont une fois entrepris; Vixnu ufa de ftratagême pour exécuter ce qu'il avoit réfolu. Il fortit dans un inftant d'une colonne d'air, & parut tout d'un coup aux yeux du Geant fous la forme d'un monftre demi homme & demi lion, & cela précifément un moment après que le Soleil fut couché; auquel temps il eft vrai de dire, qu'il n'eft ni jour, ni nuit. En cet état, il fe jetta brufquement fur Iranien, qui fe trouva par hazard fur le feuil de la porte de fa maifon, & qui par conféquent n'étoît, ni dedans, ni dehors. Ainfi, fans donner atteinte à fon privilege, il le mit en piéces, lui arracha les entrailles, & bût jufqu'à la derniere goute de fon fang. Cette infame liqueur brouilla de telle maniere la cervelle du pauvre Vixnu, que depuis ce temps-là il eft toûjours refté un peu fou.

En fa cinquiéme incarnation Vixnu fe fit nain, & en voici le fujet.

Pendant un certain temps, il n'y avoit qu'un feul Roi dans le monde. Ce Roi s'appelloit, *Magapelixacravarti*; c'étoit un Geant d'une grandeur immenfe, & un Prince fi cruel, que jamais il n'y en eut de femblable. Les hommes qui gémiffoient depuis long-temps fous fa tyrannie eurent recours aux Dieux pour en être délivrez. Vixnu eut compaffion de leur mifere, & il réfolut de détruire ce déteftable Prince. Pour réuffir dans fon deffein, il prit la forme d'un Bramene nain, & des plus petits, & fe fit appeller, *Chamavamanen*. En cet état, Vixnu s'en alla à la Ville, où Magapelixacravarti tenoit ordinairement fa Cour. Il entra dans le Palais de ce Prince, fe préfenta à lui, & le fupplia de vouloir lui accorder trois pieds de terre, pour y bâtir une maifon, où il pût faire fa demeure. Cette demande parût au Roi d'une fi petite importance, qu'il alloit l'accorder à l'inftant; mais l'Etoile du point du jour qui fervoit ce Prince en qualité de Confeiller d'Etat, craignant qu'il n'y eût là-deffous quelque trahifon cachée, réfolut d'y mettre obftacle. Elle fçavoit qu'en ce temps-là, pour qu'une grace fût accordée d'une maniere folemnelle, & à ne pouvoir plus s'en dédire, il falloit que le Roi mît de l'eau dans fa bouche, & qu'il en verfât une partie dans la main de celui à qui la grace fe faifoit. Ce fut pour empêcher cette ceremonie fi effentielle, & fans laquelle l'octroi reftoit nul, que fe fervant de l'art magique, dans lequel elle excelloit, elle fe metamorphofa de telle façon dans un inftant, qu'elle fe gliffa dans le gofier du Prince, fans qu'il s'en apperçût, afin que l'eau qu'il avoit déja dans la bouche n'en pût pas fortir. Cependant la magie de l'Etoile n'eut pas tout le fuccés qu'elle en avoit efperé. Le Roi fentant fon gofier bouché fans en pénétrer la caufe, & ne refpirant même plus qu'avec peine, fe fit apporter un ftilet de fer, & fe le fit fourer bien avant dans le gofier. Cet inftrument creva un œil à la fidelle Etoile, qui fans doute méritoit un meilleur fort, & par même moyen donna paffage à l'eau qu'il répandit fur la main du Dieu fait nain, afin de confirmer par ce grand ferment le don qu'il lui faifoit de la terre qu'il lui avoit demandée. Vixnu voulant s'en mettre en poffeffion, changea de forme, & en prit une bien differente de celle qu'il avoit euë d'abord en parlant à ce méchant Prince. Il fe rendit fi prodigieufement grand, que tout l'air & toute la terre fuffifoient à peine pour y placer un de fes pieds. Alors s'adreffant au Roi, il lui dit: Tu m'as donné trois pieds de terre, il y en a à peine affez dans tout ce qui paroît pour y placer un de mes pieds; où faut-il donc que je mette l'autre? L'infortuné Magapelixacravarti, qui connut, mais trop tard, qu'il avoit été furpris, fe profterna devant Vixnu, l'adora, & lui préfenta fa tête, afin qu'il mit fon autre pied deffus. Le Dieu irrité accepta l'offre, mit fon pied fur la tête de cet impie & maheureux Prince, qu'il pouffa à l'inftant d'un feul coup jufques aux plus profonds abyfmes des Enfers. Ce miférable Roi, nonobftant l'état déplorable où il fe vit réduit, s'adreffa encore à Vixnu, qui abufant de fa facilité l'avoit fi cruellement trompé, & lui demanda combien de temps devoient durer fes peines. Le Dieu lui répondit, qu'elles feroient éternelles, que cependant on lui permettroit de fortir tous les ans de l'Enfer, à un certain jour du mois de Novembre qu'il lui marqua, pendant lequel il pourroit venir fur la terre affifter à une folemnité qui feroit établie & celebrée en memoire de fa trifte avanture; & c'eft ce qui eft très-regulierement obfervé chaque année par tous les Sectateurs de Vixnu.

CHAPITRE VI.

Suite de l'Hiftoire de Vixnu.

VIXNU fe fit homme, & prit le nom de *Rameni* ou *Ram*, en fa fixiéme, feptiéme & huitiéme incarnation.

La premiere de ces trois metamorphofes arriva à l'occafion d'une certaine Tribu ou efpece d'hommes appellez, *Râjas*, ou petits Rois. Ils étoient devenus fi fuperbes & fi infupportables, que perfonne ne pouvoit plus vivre en fureté fur la terre. Ces petits tyrans maltraittoient tout le monde, mettoient le trouble & le defordre par tout, & empêchoient même les Religieux d'accomplir les pénitences qu'ils s'étoient impofées en l'honneur des Dieux. Vixnu fouffrit long-temps l'infolence de ces Rajas; mais s'en étant enfin laffé, il s'incarna, fe fit *Ram* ou *Ramen*, & en cet état, leur declara la guerre. Elle dura pendant vingt & une generation: il y eut plufieurs combats entre les Rajas & Ram, qui remporta toûjours la victoire, qui fe lava très-fouvent dans le fang de ces impies, & qui les détruifit enfin de telle forte, qu'il n'en refta pas un feul.

Vixnu fe fit homme une feconde fois, & prit le même nom de Ram, à deffein d'exterminer un horrible Geant appellé, *Cartafuciriargunen*. Ce monftre avoit mille bras, & il s'étoit rendu fi redoutable, qu'il ne fe trouvoit perfonne qui ofât lui réfifter. Ram fe préfenta à lui, le combattit; & quoique pour toute arme il n'eût qu'un foc de charuë, il l'affomma & lui coupa fes mille bras. Cette victoire lui coûta

ta beaucoup de peine, & ce fut pour en conserver la memoire, que des os du Geant, qu'il avoit tous brisez, & qu'il entassa les uns sur les autres, il en éleva une maniere de trophée, qui dans la suite est devenu une très-haute montagne.

La derniere des trois fois que Vixnu s'est fait Ram, a été à l'occasion suivante.

Il y avoit sur la terre trois puissans Geants qui étoient freres, l'un se nommoit, *Ravanen*; le second s'appelloit, *Cambucarnem*; & le troisiéme, *Vibuxanen*. Il y avoit long-temps que ces trois freres faisoient la guerre aux Dieux avec des armées nombreuses, composées d'autres Geants un peu moindres qu'eux. Ils avoient même fait souvent des railleries de Vixnu en particulier depuis qu'il s'étoit fait Ram, & ils avoient poussé l'insolence jusqu'à lui enlever sa femme, que l'on appelloit, *Sidi*. Ram avoit été très-sensible à cet affront, mais il ne lui fut pas possible de sçavoir en quel endroit ils l'avoient renfermée. L'envie de se venger des Geants lui fit faire de nouveaux efforts; mais voyant qu'il les combattoit depuis long-temps avec peu de succés, il s'adressa aux Singes, & leur demanda du secours.

Ceux-ci ravis de trouver une si belle occasion de rendre service à Vixnu, s'assemblerent, composerent une nombreuse armée, & l'allerent joindre avec ce secours. Ram combattit les Geants, les défit, & délivra sa femme de la captivité où elle avoit resté pendant douze ans. On verra plus bas les particularitez de cette guerre, dans laquelle Ram, & ses Alliez firent des choses extraordinaires.

Ram ne fit d'abord aucune difficulté de recevoir Sidi, & de vivre avec elle comme auparavant; mais il la quitta peu de temps après, & s'en alla voyager par le monde en équipage de pelerin, parce que passant un jour proche d'un étang, il avoit entendu des blanchisseuses qui se railloient de ce qu'il avoit repris sa femme avec tant de facilité, après qu'elle avoit demeuré douze ans parmi les Geants.

Enfin, Vixnu s'incarna pour la neuviéme fois; il prit encore la forme humaine, & fut appellé, *Chrixnen*; ce qui signifie homme noir. L'on verra dans le Chapitre suivant, quel fut le motif de cette metamorphose.

CHAPITRE VII.

La derniere incarnation du Dieu Vixnu.

IL y eut un temps auquel le monde étoit tout gouverné par un seul Roi, nommé *Campsen*. C'étoit un Prince très-vicieux, ennemi & persecuteur de tous les gens de bien, & sur tout des pénitens. Il avoit une sœur appellée, *Exudi*; & il avoit été averti par les devins qu'il seroit tué par le huitiéme fils, dont sa sœur accoucheroit. Cet avis fut cause qu'il conçût une si forte haine pour Exudi & pour ses enfans, qu'il les faisoit tous égorger au moment de leur naissance. Ce traitement barbare affligeoit fort cette Princesse, qui cependant devint grosse pour la huitiéme fois. Elle ne sçavoit pas qu'elle étoit enceinte du Dieu Vixnu, incarné alors pour la neuviéme, & que l'enfant qu'elle portoit étoit celui qui, selon les prédictions, devoit faire mourir son oncle, parce que le Roi n'avoit communiqué à personne l'avertissement que lui avoient donné les Devins. Elle se souvenoit seulement avec douleur, que ses sept premiers enfans avoient tous été inhumainement massacrez en sa présence; & ne doutant point que celui qu'elle alloit mettre au monde ne dût être traité de la même maniere, elle desira le soustraire à la fureur de son frere Campsen. Pour cet effet, dés qu'il fut né, elle le donna à son mary, à qui elle recommanda de s'enfuir avec l'enfant, & de l'aller cacher en quelque lieu desert & éloigné de la Cour. Mais le Roi qui avoit quantité d'espions en campagne, étoit fidelement averti du temps auquel sa sœur devoit accoucher; ainsi il avoit disposé toutes choses pour faire périr cet enfant, comme il avoit fait les sept premiers, dont la naissance devoit néanmoins lui avoir causé beaucoup moins d'inquiétude & de crainte. Il avoit mis des gardes de tous côtez, pour empêcher que ce jeune Prince ne lui échapât; & il attendoit de moment à autre qu'on le lui livrât entre les mains. Il ne réussit cependant pas comme il l'avoit crû, le pere de l'enfant avoit été assez heureux pour tromper la vigilance des espions. Il l'avoit emporté dans une Forest éloignée, & l'avoit mis entre les mains de certains Pasteurs, ausquels il avoit recommandé de l'élever avec soin & avec secret, & de prendre garde sur tout que le Roi n'en pût avoir aucune connoissance.

Ces bonnes gens s'acquitterent exactement de leur devoir; mais nonobstant toutes les précautions qu'ils prirent pour tenir la chose secrete, le Roi ne laissa pas d'être informé du lieu où étoit son neveu, & il y alla en personne pour le tuer de sa propre main. Il le tenoit déja, & il se disposoit à lui écraser la tête contre un Rocher, afin d'assurer sa vie par la mort de cet enfant, lorsque Chrixnen disparut tout d'un coup, & laissa le Roi fort surpris de ne plus trouver en ses mains qu'une jeune fille que son neveu avoit substituée en sa place; encore cette fille ne pût-elle pas être immolée à la fureur que causa à ce Prince le chagrin d'avoir ainsi été abusé; car elle lui donna un si furieux coup, qu'il en fut renversé par terre: après quoi, non contente de l'avoir maltraité de la sorte, elle lui dit: Cesse, malheureux que tu es, de desirer la mort, & de la vouloir procurer à une personne, à qui tu n'auras jamais le pouvoir de nuire, & sçache, qu'au moment que je te parle, celui que tu persecutes si cruellement, est en lieu de sureté, & n'a rien à appréhender de ta part.

Il n'est pas aisé d'exprimer quelle fut la rage de Campsen, lors qu'aprés avoir entendu cette fille, il la vit aussi disparoître, & qu'il reconnut, que non seulement son neveu avoit trouvé le moyen d'échaper de ses mains, mais qu'il se mocquoit encore de lui. Il mit tout en usage pour en apprendre des nouvelles; il ordonna à tous ses sujets de le chercher avec soin, & de le lui amener mort ou vif; il fit le même commandement à tous les Geants qui étoient répandus dans ses Etats. Mais toutes les précautions que les uns & les autres prirent, furent inutiles, & aucun d'eux ne pût parvenir à exécuter les ordres du Roi. Ce Prince enfin s'adressa aux demons, il implora leur secours, & il espera que par leur moyen, il pourroit se défaire de son neveu. Mais Chrixnen évita les piéges qui lui furent dressez par ces esprits infernaux, avec autant de facilité & de bonheur, qu'il avoit évité ceux qui lui avoit été tendus par les Geants; & comme il connut par tant de persecutions que lui suscitoit son oncle, jusqu'où alloit sa haine pour lui, & l'envie qu'il avoit de le perdre, il n'oublia aussi rien de son côté, pour ne pas être la victime de la fureur de ce méchant Prince. Bien qu'il ne fût encore qu'un petit enfant, il avoit cependant tant d'esprit & de penetration, qu'il s'apperçût que la femme qu'on lui avoit donné pour l'alaiter, étoit une sorciere, & que les demons à l'instigation du Roi l'avoient adroitement substituée en la place de sa veritable nourrice. Leur dessein étoit, qu'au lieu de lait, elle lui donnât du poison; mais Chrixnen la prévint, il la suça avec tant de violence, qu'après avoir tiré tout son lait, il lui ôta aussi tout son sang, ne la quitta point qu'elle ne fût morte, & par ce moyen se délivra de ce danger.

Chrixnen étant un peu plus avancé en âge, commença à faire de petites pieces aux bergers, parmi lesquels il avoit été élevé. Un jour il leur déroba une fort grande quantité de beure, & voulut s'enfuir avec son larcin, mais il ne fut pas assez heureux pour échaper des mains de ces pasteurs, comme il avoit fait de celles du Roi. Ils le poursuivirent, l'arrêterent, lui ôterent le beure qu'il avoit pris, & l'ayant attaché à un arbre, ils lui donnerent le fouet, afin d'empêcher par ce châtiment, qu'il ne commît de semblables fautes à l'avenir. Lorsqu'il fut devenu homme, il assembla une armée, alla attaquer son oncle, le combattit en diverses rencontres, le tua enfin de sa propre main, & par cette mort se délivra d'un ennemi irréconciliable, & très-dangereux. Voulant ensuite se délasser de tant de peines & de fatigues qu'il avoit essuyées pendant cette guerre, il épousa deux femmes qui étoient de même Tribu que lui; mais ne se contentant pas de ce double mariage, il prit encore pour concubines seize mille jeunes bergeres. Il n'avoit pas oublié les coups de fouets qu'il avoit reçû dans sa jeunesse, dans la maison de leurs peres, & il craignoit que s'il venoit à chagriner ces bergers, il ne lui arrivât encore quelque chose de semblable; c'est pourquoi, ne voulant point leur donner sujet de se plaindre de lui, il se multiplioit, & se reproduisoit de telle sorte, que dans le même temps, il étoit couché avec toutes, à chacune desquelles il faisoit croire qu'il abandonnoit les autres, pour se donner à elle seule, & par ce moyen, il étoit aimé de toutes également.

Chrixnen, ou plûtôt Vixnu déguisé en Chrixnen, se trouva un jour sur le bord d'un étang, où se baignoient grand nombre de femmes de qualité qui étoient très-belles & très-vertueuses. Il ramassa aussitôt tous leurs habits, & les emporta à la cime d'un arbre fort haut, qui n'étoit pas éloigné de l'étang, laissant ainsi toutes ces dames, dans la necessité de sortir nuës du bain & d'aller dans cet état en leurs maisons. Pendant qu'elles étoient dans cette inquiétude, & qu'elles regardoient de tous côtez, elles apperçûrent de grandes feuilles, qui croissent dans l'eau, semblables à peu prés à celles du nenuphar. Chacune en prit d'abord, elles s'en couvrirent du mieux qu'elles purent, & toutes s'approcherent de l'arbre sur lequel Chrixnen étoit monté. Ces dames affligées le supplierent avec beaucoup d'instance de leur vouloir rendre leurs habits; mais elles ne pûrent obtenir cette grace, qu'après l'avoir salué en mettant chacune les deux mains sur la tête, ce qu'elles ne pûrent faire sans laisser tomber leurs feuilles, & rester entierement découvertes, aussi étoit-ce précisément tout ce que désiroit Vixnu, & le motif pour lequel il avoit emporté leurs habits.

Les Gentils prétendent que Vixnu doit s'incarner encore une fois, & se faire cheval, & qu'en attendant que cette nouvelle metamorphose se fasse, il se répose dans la Mer de lait, où il est délicieusement couché sur une belle & grande couleuvre à cinq têtes, qui lui sert de lit & de trône.

CHAPITRE VIII.

Contenant l'Histoire de Rutrem.

RUTREM, le troisiéme fils de Paraxacti, est aussi un de ses maris, même celui qu'elle considere le plus. L'envie lui aiant autrefois pris de vivre parmi les hommes; il se fit *Andi* ou Religieux de profession. On l'appelloit *Artanari*, c'est-à-dire; qui est moitié homme & moitié femme; & l'on n'a jamais ni vû, ni oui parler d'un personnage si infame, si déreglé, & si abominable que lui. Il épousa une fille du Roi des Montagnes, nommée *Parvardi*, avec laquelle il resta étroitement uni pendant l'espace de mille ans. Une conduite si extraordinaire fut desapprouvée par Bruma, par Vixnu, & par les trois cens trente mille millions de Dieux, qui crurent tous que Rutrem avoir perdu l'esprit, & étoit devenu fou. Ils l'allerent chercher, & l'ayant trouvé, ils le séparerent par force de Parvardi. Cette femme, aussi impudique que son mary, se sentit offensée de la violence avec laquelle on lui arrachoit l'objet de son amour; & pour se venger de l'affront qu'elle prétendoit avoir reçû, elle fit des imprécations contre tous les Dieux, leur donna sa malediction, & souhaita qu'à l'avenir aucun d'eux ne pût avoir ni enfans, ni femmes legitimes, mais seulement autant de concubines qu'il leur plairoit; ce qui est arrivé précisément comme elle l'avoit desiré. Après cette séparation forcée, Rutrem se retira comme un enragé, errant par le monde, & laissant par tout où il passoit des marques de son impudicité. (*a*) Or il arriva que passant par un certain endroit, la terre dans un instant lui produisit un fils qui avoit six têtes; mais comme il ne se trouva point dans ce lieu de nourrice pour l'alaiter, les sept étoiles lui rendirent ce bon office, & l'appellerent *Camarassuammi*, ce qui signifie le Seigneur fils.

Tous les Idolâtres de l'Inde ont pour lui une veneration si profonde, & une confiance si extraordinaire en son pouvoir, que dans tous leurs écrits, & dans tous les actes qui se passent parmi eux, ils commencent toûjours par ces mots, *Arrumagamtumei*, c'est-à-dire, que celui qui a six visages soit avec nous. Les Livres des Gentils rapportent, que Parvardi qui étoit morte du chagrin d'avoir été violemment séparée d'avec son mary, naquit une seconde fois, après que l'enfant dont nous parlons, eût été ainsi miraculeusement produit; que dans cette seconde naissance, elle fut fille d'un Roi appellé *Daxaprojabadi*, & que Rutrem l'épousa tout de nouveau. Que depuis son mariage, elle s'étoit baignée un jour pendant que son mary étoit dehors, & qu'étant dans le bain, elle avoit eu un si violent desir d'avoir un enfant, que dans ce même instant il en parut un dans sa main, qui avoit pris naissance de la sueur qu'elle avoit ramassée sur son sein; que cet enfant s'étoit trouvé tout d'un coup aussi grand, que s'il avoit eu vingt ans, & qu'elle l'avoit nommé *Vinayaguien*, c'est-à-dire, qui n'a point de Dieu; que fort peu de temps après Rutrem revint à la maison, sans sçavoir ce qui s'y étoit passé, & qu'y voyant Vinayaguien, qui s'entretenoit familierement avec Parvardi, il en conçût une si grande jalousie, & en eut tant de dépit, qu'il résolut d'abord de la quitter. Mais qu'elle s'appercevant qu'il étoit jaloux, l'appaisa, en lui racontant en détail de quelle maniere les choses s'étoient passées, & qu'elle fit si bien, que le jeune homme, dont la vûe lui avoit causé tant de chagrin, fut pour lui dans la suite un sujet de consolation & de joye.

Le plaisir que ressentoit Rutrem, en considerant la naissance miraculeuse & si surprenante du jeune Vinayaguien, fut bien-tôt troublé par le mécontentement qu'il reçût de la part de son beau-pere. Ce Prince résolut de faire un sacrifice & un festin solemnel, en consideration de la naissance de son petit-fils; & pour en témoigner sa joye, il y invita tous les Dieux, à l'exception de son gendre. On ne sçait pas bien si ce fut par oubli, & sans y penser, ou si ce fut exprés qu'il en usa de la sorte, à cause de la mauvaise conduite de Rutrem. Mais quoi qu'il en soit; ce Dieu se sentit si vivement offensé de l'affront qu'il prétendoit lui avoir été fait par le Roi des Montagnes,

(*a*) *Effundens undique semen super terram.*

gnes, qu'il prit le parti d'en tirer une sanglante vengeance. Pour cet effet, il alla écumant de rage au lieu où son beau-pere regaloit tous les Dieux assemblez. A peine fut-il entré dans la salle du festin, qu'il y vomit un million d'injures contre les conviez; & s'arrachant ensuite une poignée de cheveux, il en frappa si rudement contre le plancher, qu'à l'instant il en sortit un Geant d'une grandeur prodigieuse.

Ce monstre parut à peine, que haussant la voix, il protesta de venger l'outrage qu'on avoit fait à son pere. Il se mit donc d'abord en état d'attaquer les Dieux, & fit en cette occasion des actions de valeur tout-à-fait surprenantes; mais ce qu'il y eut de plus digne d'être remarqué, est qu'il donna un si furieux soufflet au Soleil, qu'il lui fit sauter toutes les dents hors de la bouche; & c'est pour cette raison, que depuis ce temps-là les Gentils n'offrent plus au Soleil dans leurs sacrifices, que des choses molles & aisées à manger, comme du beure, du lait, de la bouillie & des fruits fort meurs.

Ce Geant ne se contenta pas d'avoir ainsi maltraité le Soleil, il donna aussi plusieurs coups de pieds dans le visage de la Lune, & lui fit des meurtrisseures si considerables, qu'elles y paroissent encore aujourd'hui. C'est-là l'idée qu'ont les Indiens, des taches qui semblent paroître dans cet Astre. Il tua ensuite le Roi Daxaprojabadi, avec plusieurs des conviez, & coupa la tête de Vinayaguien, parce qu'il étoit la cause, quoi qu'innocemment, de l'affront qu'avoit reçû Rutrem, & de tous les desordres qui en étoient les suites.

Le tumulte étant enfin appaisé, Rutrem apperçût parmi les morts le corps du jeune Vinayaguien, à qui, pendant qu'il avoit vécu, il avoit fait l'honneur de l'appeller son fils, & pour lequel il n'avoit pas moins d'affection, que s'il avoit été veritablement son pere.

On ne sçauroit exprimer quelle fut la douleur que ce spectacle lui causa. Elle fut si excessive, que rien ne pouvoit le consoler de cette perte, sur tout, lorsqu'il eut appris, que c'étoit le Geant qu'il avoit lui-même fait naître en frappant de ses cheveux contre le plancher, qui lui avoit coupé la tête. Après quelques momens de reflexion, il résolut de le faire revivre à quelque prix que ce fût. Mais parce qu'il n'y avoit pas moyen de rejoindre au corps la tête qui en avoit été séparée, à cause qu'elle ne se trouvoit pas entiere, il coupa sur le champ celle d'un élephant, & la posa avec tant d'adresse sur le corps du défunt, qu'elle s'y attacha, & que Vinayaguien recouvra la vie par ce moyen. Le pere fut transporté de joye à la vûë de son fils ressuscité. Il l'embrassa, & lui ordonna d'aller par le monde chercher une femme, à condition néanmoins, qu'il ne se marieroit point qu'il n'en eût trouvé une aussi belle que Parvardi sa mere. C'est pour cela que les Gentils ont coûtume de placer sur les avenuës & sur les chemins publics les Idoles de Vinayaguien, en la forme qu'il a euë depuis sa résurrection, c'est-à-dire, avec une tête d'élephant, afin que voyant toutes les femmes qui passent comme en revûë devant lui, il puisse plus facilement en choisir une qui ressemble à sa mere. On assure cependant, qu'il n'a pû encore en trouver, qui en beauté pût être comparée à Parvardi. Quelque temps après que Vinayaguien eût changé de figure, & que pour raison de ce changement on eût ajoûté à son premier nom, celui de *Pullejar*, Rutrem, par l'ordre exprés de tous les Dieux, partit pour aller chercher son frere Bruma qui s'étoit fait cerf, & qui vivoit dans les forêts avec sa propre fille d'une maniere très-dereglée, & très-scandaleuse. Il fut long-temps à découvrir le lieu où il faisoit sa demeure; mais l'ayant enfin trouvé, il lui coupa une de ses têtes, en quoi les Bramenes assurent qu'il commit un fort grand peché. Ce fut pour en faire pénitence qu'immédiatement après il se dépouilla tout nud, qu'il se couvrit la tête de cendres, & que tenant en sa main le crane de Bruma, il se retira dans les cimetieres, où il passoit les jours & les nuits à pleurer avec tant d'excés, qu'il en devint presque insensé.

CHAPITRE IX.

Suite de l'Histoire de Rutrem.

RUTREM lassé d'un genre de vie aussi austere que celui qu'il avoit choisi, résolut de quitter cette triste demeure, & de chercher les moyens de se réjouir. Il apprit, que dans un desert voisin il y avoit plusieurs Bramenes qui menoient une vie fort pénitente, & qui avoient tous des femmes extrêmement belles. Il lui prit envie de se faire aimer de ces femmes, & ce fut pour y parvenir qu'il alla tout nud demander l'aumône dans le Village où habitoient ces pénitens. Il fit ensuite un sortilege, par le moyen duquel il inspira à toutes ces Dames tant d'amour pour lui, que sans plus se soucier de leurs maris, ni de leurs familles, elles quitterent leurs maisons au moment qu'elles l'eurent apperçû, & le suivirent par tout où il voulut aller. Rutrem ne jouit pas long-temps du plaisir que lui donnoit une compagnie si agréable, & il essuia dans ce même endroit la plus terrible des mortifications qui pouvoient arriver à un personnage de son caractere; parce que tous ces Bramenes pénitens, pénétrez de l'affront qu'ils venoient de recevoir, s'assemblerent, & firent contre lui de si terribles imprécations, & des vœux si efficaces, que par la force des malédictions qu'ils lui donnerent, & en punition de son insatiable impudicité, il devint tout d'un coup eunuque, sans que depuis il ait pû parvenir à être rétabli dans son premier état. Cette aventure lui causa une douleur, & une affliction inexprimable; & ce fut pour soulager en quelque façon la peine qu'il en ressentit, qu'il promit de rendre bienheureux dans le Ciel, ceux qui sur la terre honoreroient d'un culte particulier les parties de son corps, que les Bramenes avoient maudites, & dont il avoit perdu l'usage par la force de cette malédiction.

Le desir d'obtenir les récompenses promises par Rutrem, a fait embrasser aux Peuples de l'Inde ce culte infame & ridicule. Ils ne se contentent pas d'offrir des sacrifices à cette Divinité, qui est la même que le Priape des anciens Grecs & Romains: ils en font une infinité de représentations qu'ils exposent sur les chemins, dans leurs maisons, & dans les Temples. Ces Idoles pour lesquels les Gentils de l'Orient ont une veneration singuliere, sont presque tous faits de pierre; on les appelle *Lingam*. La plûpart des Indiens, mais principalement les Sectateurs de Rutrem de l'un & de l'autre sexe, les portent pendus à leur col, ou attachez sur leurs têtes ou à leurs bras, & les honorent d'une maniére veritablement digne de pitié.

Il y a une Casta ou Tribu parmi ces infortunez Indiens, que l'on appelle, *Andis*. Les personnes de cette Tribu, sont les plus infames, les plus insolens, les plus éfrontez, & les plus adonnez à toute sorte de libertinage & d'ordures. De tous les Indiens, ils sont aussi ceux dont la conversion est la plus difficile, & la plus rare. Ces vilains Andis font profession d'imiter la pénitence de Rutrem, allant par le monde nuds, couverts de cendres, & demandant l'aumône. Quoique la vie des Andis soit toute abominable, les autres Indiens ne laissent pas de les regarder, & de les respecter comme des Saints. Il est ordinaire de voir des personnes de cette Tribu, qui font vœu de rester en

en quelque posture pénible, comme, par exemple, de se tenir debout dans quelque Pagode, pendant une ou plusieurs années. Mais parce qu'il n'est pas possible de s'empêcher de dormir pendant un si long-temps, & que le sommeil les engageroit malgré eux à changer de situation, & par conséquent à enfraindre leur vœu; on leur attache d'abord les mains à des perches qui sont posées tout exprés dans les Temples, & ils y restent suspendus, jusqu'à ce que le temps qu'ils se sont prescrits soit accompli: en sorte, qu'ils dorment tous droits, & demeurent dans ce même état quand ils seroient malades, & réduits à l'extrémité.

Il y a dans ces Pagodes plusieurs domestiques, dont la fonction est de donner à manger & à boire aux pénitens, & de les nettoyer lorsqu'ils se sont salis. Pendant tout le temps que ces malheureuses victimes du demon restent ainsi attachées dans les Pagodes, elles tiennent sans discontinuation dans leurs mains une de ces Idoles, appellées *Lingam*; & lorsque le temps de leur vœu est fini, & qu'on vient à les détacher de ces perches; ceux dont le tempérament a été assez robuste pour résister à une pénitence si pénible, & si affreuse, vont passer leur vie à demander l'aumône par le monde; & l'on en rencontre journellement par les campagnes, avec leurs bras roides, étendus, secs & immobiles, parce que par un trop long repos, les jointures ont entierement perdu la faculté de se mouvoir. A voir ces Andis de loin, on les prendroit pour des arbres qui marchent, leurs bras ressemblant assez bien à des branches dont leur corps paroît le tronc. Le seul avantage que ces misérables recueillent de tant de peines, est que tout le monde les honore commé de veritables Saints, qui peuvent par leurs prieres obtenir des Dieux toutes les graces qu'ils leur demandent.

CHAPITRE X,

Continuation de l'Histoire de Rutrem.

IL y avoit déja long-temps que Rutrem avoit été maudit par les Bramenes, lorsqu'il épousa le Fleuve du Ganges, que les Indiens estiment être une très-belle femme. Mais il n'en eut point d'enfans, pour les raisons alleguées ci-dessus. Il eut encore une infinité d'aventures singulieres, dont quelques-unes furent desagréables, & d'autres divertissantes. Enfin, il se vit un jour exposé au plus grand danger qu'il eut jamais couru, & auquel il auroit infailliblement succombé, si son frere Vixnu ne l'eût secouru fort à propos.

Il y avoit un certain Geant, appellé *Paimejuran*, c'est-à-dire, Seigneur de la cendre. Il avoit fait pendant plusieurs années une pénitence très-austere en l'honneur de Rutrem, qu'il pria avec beaucoup d'instance, de lui accorder quelque grace qui servît à le distinguer des autres hommes. Rutrem voulant récompenser sa dévotion & son zele, lui octroya assez inconsidérément le pouvoir de réduire sur le champ en cendres, tous ceux sur la tête desquels il mettroit ses mains. Le Geant, curieux de sçavoir si le privilege qui venoit de lui être accordé étoit réel ou imaginaire, s'approcha du Dieu, & se mit en devoir de lui poser les mains sur la tête, afin de faire un essai de son pouvoir sur celui qui le lui avoit donné. Rutrem connut alors, mais un peu trop tard, la faute qu'il avoit fait en gratifiant Paimejuran d'une faveur si peu commune, & il se trouva par son imprudence dans le plus terrible, & le plus pressant danger où il se fut encore vû. Il eut besoin, pour s'en garentir, & de toute son adresse, & de toute la connoissance qu'il avoit de l'art magique. Ce fut par la force de cet art dont il s'étoit déja utilement servi en diverses rencontres, qu'il se rendit tout d'un coup si petit, qu'il pût se renfermer dans la coquille d'un certain fruit que les Indiens appellent *Ayvaralicai*, lequel n'est pas plus gros qu'une noisette.

Vixnu étoit fort loin de l'endroit où se passoit cette aventure, dont il ne laissa pourtant pas d'avoir connoissance. Il fut touché du malheur qui menaçoit son frere, & il accourut pour tâcher de l'en délivrer. Pour y parvenir, il prit dans un instant la figure d'une femme si extraordinairement belle, que le Geant en devint éperduement amoureux au moment qu'il l'eût vûë, & ne songea plus du tout à Rutrem, qu'il laissa en paix dans sa coquille. Il ne s'attacha plus qu'à considerer l'objet qui le charmoit; & après lui avoir rendu de profonds respects, il la pria d'agréer qu'il l'accompagnât jusques chez elle. La Dame témoigna écoûter cette proposition avec plaisir, & lui promit même de lui accorder toutes les faveurs qu'il pouvoit souhaiter, à condition, qu'avant que de venir avec elle en sa maison, il iroit à la riviere voisine se laver la tête & les cheveux. La raison qu'elle allegua pour exiger cela de lui, fut, que comme depuis plusieurs années il avoit embrassé la vie pénitente, ses cheveux n'ayant point été peignez, & les oiseaux ayant même fait souvent leur nids, & leur ordure dedans, ils étoient si prodigieusement sales, qu'elle ne pouvoit consentir qu'il l'approchât, qu'ils ne fussent auparavant nettoyez. L'amoureux Geant, aveuglé par sa passion, ne connut pas d'abord le piége qu'on lui tendoit. Il alla brusquement, & sans faire aucune réflexion, se jetter dans l'eau. Il s'y lava tout le corps, & voulant aussi laver ses cheveux, pour satisfaire la Dame dont l'éclat l'avoit éblouy, il porta ses deux mains sur sa tête; mais il les y eut à peine posées, qu'en vertu du don fatal qui venoit de lui être accordé, il fut réduit en cendres dans un instant.

Vixnu, ravi de voir que son artifice lui eût si bien réussi, quitta cette figure de femme pour reprendre celle qui lui étoit ordinaire. Il alla sur le champ raconter à son frere ce qu'il venoit de faire pour son service, & de quelle maniere le Geant avoit été anéanti. A cette bonne nouvelle, Rutrem sortit de sa coquille, reprit sa premiere forme, embrassa son frere, le remercia du secours qu'il lui avoit donné si à propos, & fit une bonne résolution de ne jamais accorder de semblables faveurs. Mais quand il eût entendu le détail de tout ce que Vixnu avoit fait pour le tirer du péril où sa facilité l'avoit engagé, il eut une envie extrême de voir son frere sous la même figure qui avoit inspiré tant de passion au Geant. Vixnu se défendit quelque temps de paroître aux yeux de Rutrem en la maniere qu'il le desiroit, lui disant, pour s'en excuser, qu'il le connoissoit si foible en matiere d'amour, que s'il lui accordoit sa demande, il étoit assuré de le voir dans le même moment, si surpris & si hors de lui, qu'il lui resteroit à peine après cela assez de raison pour se conduire. Rutrem ne fut pas satisfait de ces raisons, il insista au contraire, & pressa si fort son frere, que Vixnu, pour le contenter, se révêtit une seconde fois de la forme de femme dont il venoit de se dépouiller, & se fit voir à Rutrem en cet état. A la vûë de cet objet, le foible Dieu resta si transporté d'amour, & son imagination en fut si efficacement échauffée, qu'au même moment, il parut un enfant entre les mains de Vixnu, qui fut appellé *Arigara-Putren*, c'est-à-dire, fils de Rutrem & de Vixnu. Telles sont les abominables Divinitez que les Indiens adorent, dont on raconte une infinité d'ordures, que la bienséance & la pudeur ne permettent pas de rapporter.

Au reste, quoique les Gentils soient divisez en une infinité de Sectes differentes, on en remarque cependant deux principales; l'une, de ceux qui tiennent

Vixnu

Vixnu pour le plus éminent des Dieux, & ils sont nommez *Vixnuvites*; & l'autre, de ceux qui préferent Rutrem, qui sont appellez *Xiven*; à cause que ce Dieu porte aussi le même nom.

CHAPITRE XI.

Contenant ce que les Indiens croyent du Paradis.

Les Idolâtres de l'Inde Orientale croyent, qu'il y a (*a*) cinq endroits differens, où les ames de ceux qui ont vécu saintement ici-bas vont après leur mort jouir de la beatitude & de la gloire.

Le premier de ces lieux est appellé *Xoarcam*; c'est-là que *Devandiren*, Roi des Dieux fait sa résidence avec ses deux femmes, dont l'une s'appelle *Xachi*, & l'autre *Indirani*. Il a outre cela cinq concubines d'une beauté surprenante, qui sont continuellement occupées à lui rendre service. Dans ce même endroit, sont aussi les trois cens trente mille millions de Dieux, avec encore un bien plus grand nombre de concubines, & ils y jouissent de toute la gloire, de tous les plaisirs, & de toutes les délices imaginables. Quarante-huit mille pénitens participent au même bonheur dans le Xoarcam. Les Dieux ne peuvent rien entreprendre de considérable, sans avoir auparavant pris leur avis; & l'on ne regle dans le Ciel aucune des affaires qui concernent ce bas monde, dont ils ne doivent avoir connoissance. Cette gloire cependant, & tous ces plaisirs ne satisfont pas si pleinement ceux qui en jouissent, qu'il ne leur reste encore bien des choses à desirer; & les Dieux non contens des délices éternelles du Xoarcam ont souvent envié le bonheur passager des habitans de la terre. Ce qui est autrefois arrivé à Devandiren nous en fournira une preuve. Ce Souverain des Dieux, lassé des plaisirs du Ciel, résolut d'en venir chercher d'autres ici-bas. Il sçût qu'un célebre pénitent appellé *Gaudamen*, avoit choisi pour sa retraite une petite solitude voisine du Fleuve du Gange, & qu'il y vivoit tranquillement, & saintement avec sa femme, qui étoit une des plus belles personnes qu'il y eut au monde. Ce prétendu Roi du Ciel en partit donc, vint sur la terre, alla à la retraite du pénitent, vit sa femme, & en devint si éperduëment amoureux, qu'il résolut de tout mettre en usage, pour la porter à faire une infidelité à son mary. Mais aiant reconnu que cette charmante personne n'étoit pas moins vertueuse que belle, il comprit bien que son dessein ne réussiroit jamais s'il n'usoit de quelque stratagême. Il observa que Gaudamen ne manquoit point de se lever tous les matins aussi tôt que le Cocq chantoit pour aller se laver dans le Gange, & il crut que cela lui pouvoit fournir un moyen facile de satisfaire sa passion. En effet, il prit une certaine nuit la forme d'un Cocq, s'alla poster proche la maison du pénitent, & chanta, mais beaucoup plus matin que le Cocq du logis n'avoit accoûtumé de faire. Le fervent Gaudamen se réveilla en sursaut; & bien qu'il eût encore une grande envie de dormir, néanmoins, pour ne pas manquer à ses exercices de devotion, il se leva aussitôt, & prit le chemin du Fleuve. Y étant arrivé, il connut au mouvement de l'eau, qu'il ne pouvoit pas être plus de minuit; de sorte qu'il lui vint en pensée, que le Cocq n'avoit pas effectivement chanté, mais qu'il avoit cru l'entendre pendant qu'il étoit encore endormi. Et d'autant qu'il s'en falloit beaucoup qu'il ne fût l'heure à laquelle il avoit coûtume de se baigner, il prit le parti de retourner chez lui pour s'y reposer encore un peu. Il seroit mal-aisé d'exprimer quelle fut la surprise de ce pauvre pénitent, lorsqu'il apperçût auprès de sa femme, & dans son lit Devandiren qui avoit déja pris sa place, & qui ne l'attendoit pas si-tôt. Il fut si indigné du procedé malhonnête du Dieu, que sans avoir aucun égard pour sa dignité, il le maudit, fit contre lui des imprécations horribles; & pour le punir de son incontinence, il souhaita que tout le corps de Devandiren fût & restât à jamais couvert de certaines marques qui representassent au naturel la partie qui avoit excité sa passion, & qui fissent connoître sa brutalité, & son infamie à tous ceux qui le verroient. Ce souhait fait avec tant d'ardeur & de zéle fut efficace, l'infortuné Dieu se trouva au même instant reduit dans un état à n'oser plus se montrer à personne; il avoit lui-même honte de se voir. De sorte que pénétré de la douleur que lui causoit cette aventure, il se prosterna aux pieds de Gaudamen, le supplia avec beaucoup d'instance d'avoir pitié de lui, de moderer la rigueur de la peine, que la force de ses imprécations lui avoit attirée, & de ne pas souffrir qu'il restât dans un état si difforme, & si honteux. Le pénitent fut touché de la priere & de l'humiliation du Dieu, & il consentit, pour adoucir sa peine, que paroissant toûjours à soi-même en la vilaine figure où il se trouvoit, il pût néanmoins être vû des autres, comme aiant seulement le corps tout couvert d'yeux. Si bien que ce Roi des Dieux est demeuré depuis ce temps-là en l'état que les Anciens représentoient Argus. Gaudamen ne se contenta pas de s'être vangé en la personne de Devandiren de l'affront qu'il avoit reçû: il étendit son ressentiment sur sa femme, qui en punition de son adultere, quoi qu'involontaire, fut changée en pierre, par la force des imprécations que son mary fit contre elle. Il arriva pourtant dans la suite, que le Dieu Vixnu s'étant incarné sous la forme de Ram, ainsi qu'il a été dit ci-devant, marcha un jour par hazard sur cette pierre, laquelle redevint une très-belle femme, comme elle l'avoit déja été, & retourna avec son mary, qui lui pardonna sa faute, la reçût agréablement, & vécut depuis parfaitement bien avec elle.

Le second endroit où se trouve la gloire & la felicité, s'appelle *Vaicundam*. C'est en ce lieu que Vixnu fait sa demeure avec ses femmes, & un certain oiseau fait à peu prés comme un éprevier, que les Indiens appellent *Papangui*. Cet oiseau sert de cheval à Vixnu, & les Indiens l'ont en si grande veneration, que lorsqu'ils en voyent passer en l'air quelqu'un de cette espece, ils descendent au plus vîte de leurs chevaux, ou de leurs palanquins, pour leur rendre leurs respects. Ils croyent aussi, que c'est dans le Vaicundam, que tous les devots de Vixnu vont après leur mort; & que tout ainsi que le feu convertit en feu toutes les matieres sur lesquelles il agit, de même, ce Dieu change en sa propre substance tous ceux qui ont le bonheur de parvenir où il est.

Le troisiéme séjour de la gloire est nommé *Cailasam*. Les Gentils disent, que c'est une très-haute, & très-vaste montagne d'argent, située vers le Nord, sur laquelle demeure Rutrem avec sa femme Parvardi, toutes ses concubines, & un certain taureau qui lui sert de monture. C'est-là que vont après leur mort les Sectateurs de Rutrem, desquels le bonheur consiste à être continuellement en sa présence, & à lui rendre service. Les uns sont occupez à lui faire du vent avec de grands éventails, pour le garentir de la chaleur; d'autres lui présentent des crachoirs d'or, afin qu'un Seigneur d'une majesté si éminente ne soit pas réduit à cracher à terre. Il y en a qui tiennent toûjours des flambeaux allumez pour l'éclairer pendant la nuit. L'emploi de quelques autres est d'avoir soin de ses concubines, dont il a un nombre innombrable, &

(*a*) Dans la Dissertation sur les Bramins de Coromandel on parle de sept. Les noms de ces lieux different assés.

& de lui amener chaque jour celle qu'il demande. Enfin, chacun de ces bienheureux a dans ce lieu sa fonction différente, & leur félicité consiste uniquement à rendre à Rutrem les services ausquels il lui a plû de les destiner.

Le quatriéme lieu où l'on jouït de la gloire, s'appelle *Brumalogam*, c'est-à-dire, le monde de Bruma; on le nomme aussi *Satialogam*, ce qui signifie le monde de la verité. C'est-là que Bruma fait son séjour ordinaire avec sa femme Sarassuadi, & un grand cigne, qui est la voiture dont il se sert dans les voyages qu'il entreprend.

Le cinquiéme endroit où se trouve la gloire, est appellé *Melanpadam*, c'est-à-dire, le plus excellent & le plus élevé de tous les lieux. C'est en ce lieu que reside le premier principe ou l'Etre suprême; les Gentils l'appellent *Parabaravastu*, ce qui signifie, l'Etre par excellence, ou le plus excellent de tous les Etres. C'est-là aussi que sont enlevez après leur mort ceux qui dans ce monde ont mené une vie sans reproche & édifiante. Ils y jouïssent d'un bonheur éternel & ineffable, qui consiste principalement, à être toûjours en la présence de ce premier Etre, à le connoître, à lui être intimement uni, & même à ne faire & n'être plus qu'une même chose avec lui. Mais comme il se trouve très-peu de personnes dont la vie soit tout-à-fait sainte, & irréprochable, il y en a aussi bien peu qui aient le bonheur d'arriver à ce suprême degré de gloire.

CHAPITR XII.

Contenant ce que les Indiens croyent de l'Enfer.

LEs Idolâtres de l'Inde, croient non seulement que l'enfer est sous la terre que nous habitons, mais encore qu'il est au dessous de sept autres mondes, situez sous le nôtre, desquels nous parlerons dans la suite.

Le Président de l'enfer, qui a soin de mettre à exécution les arrêts rendus par Xiven, s'appelle *Yhamadar-Maraja*. Il a pour Secretaire un nommé *Xitraguptten*, lequel pendant la vie des hommes prend soin d'écrire fidelement ce que chacun d'eux fait de bien & de mal, pour, au moment de leur mort, présenter son memoire au Président, au même temps que l'ame du défunt comparoît devant lui. L'on assure que ce Directeur infernal est très-équitable, qu'il ne souffre point qu'aucune mauvaise action reste impunie, ni aucune bonne sans récompense; & parce qu'il n'y a presque personne, qui pendant sa vie n'en ait fait de bonnes & de mauvaises, il demande d'abord à chacun de ceux qui sont conduits devant son tribunal, qu'il ait à choisir, ou d'être premierement châtié pour les fautes qu'il a commises sur la terre, & qu'il n'a pas eu soin d'expier, pour être ensuite récompensé des bonnes œuvres qu'il a faites; ou de commencer par recevoir le prix deû à sa vertu, & d'être après puni des crimes qu'il a commis. Aussi-tôt que le mort a opté, le Président prononce, & en exécution de sa sentence, ceux qui ont souhaité qu'on commençât par les récompenser de ce qu'ils ont fait de bien, sont enlevez dans le Xoarcam, ou dans quelqu'un des autres lieux dont il a été parlé ci-devant, pour y jouir de la gloire pendant le temps qui leur a été prescrit, lequel étant expiré, ils sont entraînez dans les enfers, pour y recevoir aussi pendant un temps la punition de leurs crimes. Ceux au contraire, qui ont choisi d'être d'abord punis dans les enfers, quand le temps de leur supplice est accompli, vont jouir de la felicité, dans le lieu, & pour le temps qui a été ordonné par Yhamadar Maraja.

Après qu'une ame a été ainsi punie & recompensée selon ses mérites, elle revient animer un nouveau corps sur la terre; en sorte néanmoins, que celui qui aiant été pauvre a plus fait de mal que de bien, venant à renaître, est encore plus pauvre qu'il n'avoit été auparavant, ou bien, anime le corps de quelque bête des plus méprisées: au lieu, que s'il a plus fait de bien que de mal, il est plus opulent dans une autre generation, qu'il n'avoit été dans la précedente.

Si un Bramene pendant qu'il a vécu a servi, ou s'il a eu une liaison trop étroite avec de ces sortes de gens que l'on appelle *Xutres*, il est condamné à naître jusqu'à seize millions de fois dans cette Tribu, qui est une des plus basses, & des plus méprisables; & cela, pour le punir de n'avoir pas eu assez d'égard à sa dignité de Bramene. Au surplus, les Indiens croient que l'on souffre dans l'enfer une infinité de tourmens differens, & qu'il s'y trouve de toute sorte de bêtes farouches, & venimeuses pour tourmenter les coupables. D'ailleurs, avant que les ames arrivent au palais, où le Président de cette sombre demeure fait son séjour, il faut qu'elles traversent à la nage un Fleuve de feu appellé *Vaicarany*, dont la rapidité est extréme; qu'elles sont même quelquefois très-long-temps à passer d'un rivage à l'autre, & que ce passage est pour elles un supplice plus grand, & plus terrible que tous ceux que les plus coupables endurent dans l'enfer. Pour remedier à cet inconvenient, & pour adoucir la rigueur de cet inévitable trajet, les Prêtres des Gentils donnent à entendre au Peuple, que si un malade reduit à la derniere extrémité prend avec la main une vache par la queuë, & en fait présent à un Bramene; si ensuite le Bramene met un peu d'eau dans la main de l'infirme, & que d'abord il la répande à terre; si enfin, après avoir répandu cette eau, le malade fait une aumône au Bramene de quelque somme d'argent, & qu'il meure dans cet état, il peut alors s'assurer, que non seulement il passera promptement le Fleuve enflammé, mais encore que le feu n'agira aucunement sur lui; parce qu'il trouvera la vache qu'il a donnée sur le bord du Fleuve, laquelle lui présentera sa queuë pour s'y attacher, & le fera ainsi passer de l'autre côté en sureté, & sans douleur.

Outre ce premier Président, ou premier Directeur de l'enfer, il y en a encore un second, appellé *Yhamen*, qui non seulement a l'intendance de toutes les affaires de cette basse région, mais qui de plus est le Roi ou le Dieu de la mort.

Les Docteurs Gentils assurent que ce Dieu est autrefois mort lui-même, & qu'ensuite il ressuscita, & voici quelle en fut l'occasion.

Un pénitent célebre, nommé *Morrugandumagarexi*, avoit pendant fort long-temps servi les Dieux avec une piété extraordinaire, & tout-à-fait édifiante. Cet homme si vertueux n'avoit point d'enfans: il desiroit ardemment d'en avoir, & il prioit tous les jours avec beaucoup de ferveur le Dieu Xiven de lui en donner. Ce Dieu se rendit enfin sensible aux vœux du pénitent; mais auparavant que de lui accorder la grace qu'il souhaitoit, il lui demanda lequel il aimoit le mieux, ou d'avoir plusieurs enfans qui vivroient long-temps, mais qui seroient méchans, ou de n'en avoir qu'un seul qui seroit sage, mais qui ne vivroit que seize ans.

Ce bon homme, après y avoir un peu pensé, préféra le dernier parti au premier, & fut néanmoins fort sensible par avance à la peine qu'il devoit ressentir, en perdant dans un âge si tendre un enfant si ardemment desiré, & qui devoit être si accompli. Sa femme devint donc enceinte, & elle mit heureusement au monde ce fils qui avoit été promis, & que l'on nomma *Marcandem*. Il eut à peine atteint l'âge de raison, qu'il s'adonna comme son pere à servir Xiven avec tout

tout le zéle, & toute l'assiduité dont il étoit capable. Il lui offroit fort souvent des sacrifices de fleurs que les Indiens appellent *Archinay*, & faisoit aussi de fréquens pélérinages à un Temple célebre, que l'on nomme *Tincaddau*, lequel est consacré à ce même Dieu, & auquel tous les Gentils ont une dévotion singuliere. Enfin, cet enfant si chéri étant parvenu à sa seiziéme année, les domestiques d'Yhamen Roi & Dieu de la mort, furent envoyez sur la terre pour l'enlever.

Le jeune Marcandem ayant appris par quelle raison ils étoient venus, leur répondit résolument, qu'il ne vouloit point mourir, & qu'ils pouvoient s'en retourner. Les ministres du Prince de la mort se sentirent offensez de ce refus : ils allerent vers leur maître, & lui rendirent compte du succés de leur voyage. Le Roi de la mort apprenant que Marcandem refusoit d'obéïr à ses ordres, & ne vouloit absolument point mourir, monta aussi-tôt sur un grand busle qui lui sert de cheval, & alla lui-même le trouver. Il représenta à ce jeune enfant, que le refus qu'il faisoit de sortir du monde étoit téméraire, puisque Xiven ne lui aiant promis que seize ans de vie, & ce terme étant expiré, il ne pouvoit sans injustice refuser de mourir. Mais toutes ces raisons ne pûrent convaincre Marcandem : il persista à dire, qu'il ne mourroit point ; & de crainte que le Dieu de la mort n'entreprit de lui faire violence, il courut à son oratoire, où aiant pris une de ces Idoles, appellées *Lingam*, il l'embrassa étroitement. Cependant Yhamen, qui ne vouloit pas en avoir le démenti, descendit de son busle, & jetta au col du jeune homme une corde dont il le serroit ainsi que le Lingam que Marcandem tenoit entre ses bras, & se mit en devoir d'enlever l'un & l'autre en enfer : mais le Dieu Xiven sortit tout d'un coup de ce Lingam, repoussa le Roi de la mort, & lui donna un si furieux coup, qu'il le tua sur le champ, délivrant par ce moien son dévot du péril dont il étoit menacé.

Le Prince de la mort aiant ainsi malheureusement perdu la vie, les hommes cesserent de mourir, & ils se multiplierent si prodigieusement, que la terre n'étoit plus capable de les contenir. Les Dieux qui virent ce desordre, ne sçavoient quel remede y apporter. Ils résolurent d'aller tous ensemble trouver Xiven, qui est le même que Rutrem, pour lui demander pourquoi il avoit tué Yhamen, qui ne paroissoit pas avoir rien fait qui excedât son pouvoir, puisque Marcandem, qu'il avoit sommé de mourir, avoit accompli le temps qui lui avoit été accordé pour vivre. Xiven leur répondit, que lorsqu'il avoit donné seize ans de vie à Marcandem, son intention n'avoit pas été, qu'il deût mourir aussi-tôt qu'il auroit atteint cet âge, mais seulement qu'à quelque vieillesse qu'il pût parvenir, il conserveroit toûjours le même air de jeunesse, & la même vigueur, que s'il n'avoit eu que seize ans ; que le Roi de la mort avoit dû s'informer, avant que de passer outre, quelle étoit sa volonté làdessus ; qu'il avoit eu grand tort d'entreprendre de faire mourir Marcandem de sa propre autorité, mais qu'il étoit infiniment plus blamable, de n'avoir pas respecté le Lingam, sous la protection duquel ce jeune homme s'étoit mis ; qu'Yhamen avoit cru pouvoir traîner l'un & l'autre en enfer, comme une marque illustre de sa puissance ; & que pour le punir de sa témérité, il avoit jugé à propos de le faire mourir lui-même. Les Dieux écoûterent les raisons de Xiven, & les approuverent ; mais ils lui représenterent qu'il devoit être content de la satisfaction qu'il avoit prise, qu'il falloit avoir égard à l'étrange confusion qu'il y avoit parmi les hommes, depuis qu'ils avoient discontinué de mourir ; que leur nombre s'étoit si fort augmenté, que la terre ne pouvoit les contenir ; & que n'y aiant point d'autre moien de remedier à un si grand desordre, que de rendre la vie au Dieu de la mort, ils le supplioient de vouloir la ressusciter. Xiven se rendit aux instances des autres Dieux, & aux raisons qu'ils lui alleguerent : il fit revivre Yhamen, & le rétablit dans tous ses droits, & dans tous les privileges dont auparavant il avoit joüi.

Ce Prince de la mort étant ainsi rentré dans son premier état, envoia d'abord un heraut dans le monde, pour ordonner à tous les vieillards de mourir au plûtôt. Ce héraut s'enyvra avant de partir, & sans attendre d'avoir cuvé son vin, il monta sur un elephant, & alla par le monde s'acquitter de la commission dont il étoit chargé. Il étoit précedé par grand nombre de trompettes & de timbales, afin que chacun se rendît plus attentif à ce qu'il alloit publier. Mais comme sa tête étoit encore toute remplie des fumées du vin qu'il avoit beu, au lieu d'annoncer simplement l'ordre tel qu'on le lui avoit prescrit, il declara à haute voix, qu'Yhamen Roi de la mort, & l'un des Présidens de l'enfer, vouloit, qu'à commencer de ce jour, les (a) feuïlles, les fleurs, les fruits encore verts, & ceux qui étoient dans leur maturité tombassent indifferemment à terre. Par la vertu de cette publication, & immédiatement après qu'elle fut faite, les hommes recommencerent à mourir, avec cette difference néanmoins, qu'avant qu'Yhamen eût été tué, il n'y avoit que ceux qui étoient dans une vieillesse fort avancée qui fussent privez de la vie ; au lieu qu'on vit alors mourir indistinctement des personnes de tous âges, même des enfans à la mammelle, & d'autres qui n'étoient pas encore nez.

Telle fut la force de cet ordre du Roi de la mort, quoi qu'il eût été publié par mégarde, contre l'intention de ce sombre Prince, & tout autrement qu'il ne l'avoit dit.

Au reste, Yhamen regle non seulement dans l'enfer conjointement avec Yhamadar-Maraja, les peines que chacun doit y souffrir, il est encore souvent l'exécuteur des arrêts qu'il a prononcez. Mais quelque rudes que soient les peines ausquelles les coupables sont condamnez, ils ont du moins la consolation de sçavoir qu'elles ne doivent durer qu'un certain temps. C'est cette assurance de voir finir leurs tourmens, dont se flattent les Indiens, qui entretient, plus que toute autre chose, la facilité qu'ils ont de s'abandonner à toutes sortes d'ordures, & de crimes.

CHAPITRE XIII.

Contenant ce que croyent les Indiens de l'ame de l'homme.

Tous les Indiens idolâtres conviennent, qu'il y a dans l'homme un principe de vie qui le fait agir & mouvoir, auquel ils donnent le nom d'ame ; mais ils sont fort partagez sur l'idée qu'ils ont de la nature de ce principe. Leurs sentimens sur cet article sont infinis, & infiniment opposez. Il y en a qui admettent dans l'homme deux ames tout-à-fait distinctes, dont l'une, à ce qu'ils prétendent, est végétative, & l'autre intelligente. Ils veulent que la premiere soit universellement répanduë dans tous les Etres vivans, soit qu'ils aient du sentiment, ou qu'ils en soient privez, & que cette ame se répande dans chacun de ces Etres, sans pourtant augmenter en nombre. C'est par rapport à cette premiere ame, que ceux qui suivent cette opinion admettent la métempsicose. Pour ce qui est de l'autre ame qu'ils reconnoissent être aussi dans

(a) Cette maniere de s'exprimer est metaphorique, & signifie les personnes de tous âges, même ceux qui ne sont pas encore nez.

dans l'homme, il y a de leurs Docteurs qui prétendent, que ce soit Dieu même, qui par sa propre essence, anime les hommes. D'autres, qui sont en assez grand nombre, pensent que les bêtes aussi-bien que les hommes sont animées de la substance de Dieu; qu'on doit pas conséquent estimer les uns & les autres douez de raison, en sorte que la différence que nous remarquons entre l'homme & la bête ne vient que de la différente maniere dont leur ame fait ses operations par rapport à la diversité des organes. Quelques-uns n'admettent la raison que dans l'homme, & croient que les bêtes agissent par instinct; mais il est pourtant enseigné en termes précis dans le Livre qu'ils appellent *Vedam*, ce qui signifie, la loi & la doctrine très-veritable, que Dieu est non seulement l'ame de tous les Etres sensibles, mais qu'il anime encore ceux qui sont privez de sentiment, jusqu'aux élemens. Il y a de ces Docteurs qui disent, que ce n'est pas Dieu qui est formellement, & substantiellement l'ame de l'homme, mais que cette ame est seulement une émanation, une étincelle, ou comme un rayon de la Divinité. D'autres enseignent, que Dieu dans un même instant a créé toutes les ames, tant des hommes que des bêtes, & qu'elles passent continuellement, & successivement d'un corps dans un autre. Il y en a qui croient que ce n'est pas Dieu qui crée l'ame, mais que le pere & la mere concourent, & contribuent autant à sa production qu'à celle du corps qu'elle anime; & ceux-ci par une conséquence justement tirée de ce faux principe, croient l'ame & le corps également corruptibles & mortels. Enfin, ceux qui tiennent qu'il y a deux ames dans l'homme, veulent que la seule végétative, après qu'elle est séparée du corps, soit portée au tribunal d'Yhamadar-Maraja & d'Yhamen, & soit sujette à leur jurisdiction. Ce sont là à peu près les opinions les plus universellement reçûës parmi les Gentils Indiens sur cette matiere.

CHAPITRE XIV.

Quelle est l'idée que les Gentils ont du monde & de sa durée.

TOus les Gentils Indiens croient & assurent unanimement, qu'il y a quatorze mondes, sept desquels sont situez au dessous de celui que nous habitons, & que les sept autres sont placez au dessus. Ils conviennent encore tous dans le rang & l'ordre où ils placent chacun de ces mondes.

L'enfer, disent-ils, est le plus bas de tous. Celui qui est immédiatement dessus s'appelle *Magadel*; ensuite est celui qui est nommé *Taladalam*; dessus celui-là on trouve *Rajadalam*, qui est le monde de Mercure, ou de vif argent, que l'on dit aussi être le monde des serpens. Après celui-là vient *Sudalam*, dessus lequel est *Vidalam*. Entre ce dernier, & celui que nous habitons, est placé le monde appellé *Adelam*, sur lequel est posé le monde où nous vivons, & dans lequel les Indiens disent qu'il y a sept Mers. La premiere est d'eau salée. La seconde est de sucre cuit, en un parfaitement beau syrop. La troisiéme est de vin de palme, que les Indiens nomment *Tari*. La quatriéme est de beure. La cinquiéme est de lait caillé. La sixiéme est de lait, & c'est dans cette Mer que demeure souvent Vixnu couché sur une parfaitement belle couleuvre, qui se sert de ses cinq têtes comme d'un parasol, ou d'un dais pour couvrir celle de Vixnu, & lui faire de l'ombre. Enfin, la septiéme de ces Mers est d'une eau cristaline très-douce & très-pure. Au dessus de nous est le monde d'air, sur lequel est le *Xoarcam*, où tous ceux qui pendant leur vie ont eu soin d'offrir des sacrifices aux Dieux jouïssent de tous les plaisirs imaginables en la compagnie d'une multitude innombrable de très-belles femmes qui leur servent de concubines. Quoique Devandiren Roi des Dieux fasse de temps en temps son séjour dans le Xoarcam, il y a cependant un autre lieu plus élevé, appellé *Magologam*, ce qui signifie, monde très-grand, dans lequel ce Souverain des Dieux tient le plus ordinairement sa cour avec les trois cens trente mille millions de Dieux, qui sont divisez en deux classes. Les uns sont véritablement des Dieux, les autres ne sont que de puissans Geants, & ces deux partis se font entr'eux une guerre presque continuelle. Au dessus du Magologam, est le *Genagolam*, ou le monde des Nations; là on trouve des personnes de toutes Tribus, & de tous états. Ensuite vient le *Tabalogam*, ou le monde des pénitens; c'est en ce lieu que demeurent ceux qui étant sur la terre ont mené une vie austere & mortifiée. Enfin, le plus élevé des quatorze mondes est appellé *Lattiologam*, ce qui signifie, monde de verité; c'est-là que se tient Bruma, avec ceux qui lui ont été dévots pendant leur vie, lesquels après leur mort, & même souvent dés leur vivant sont si parfaitement transformez en la propre substance de ce Dieu, qu'ils ne font plus qu'une même chose avec lui.

Les Bramenes prétendent, & font entendre au Peuple, que si un homme de leur Tribu, pendant qu'il vit encore en ce monde, coupe le cordon ou fil, dont les Bramenes ont accoûtumé de se ceindre pour se distinguer des hommes de toutes les autres Tribus & s'abstient de le porter; s'il se fait ensuite raser une petite touffe de cheveux, que ceux de cette Casta ont seuls pouvoir de porter, & qui sert pareillement à les faire connoître; si enfin après s'être ainsi dépouillé volontairement des marques de sa noblesse, & de la dignité de sa Tribu, il veut témoigner qu'il embrasse la vie pénitente, il doit prendre dans sa main droite un bâton de bambou, qui est une espece de canne qui doit avoir dix, douze, ou quatorze nœuds. Il faut aussi qu'il porte dans sa main gauche une grande tasse de cuivre ou de terre, qui puisse lui servir pour boire, & pour manger. Il faut encore qu'il se couvre depuis la ceinture jusqu'aux genoux d'un morceau de toile rayée de diverses couleurs, & ajoûter à tout cet appareil & à toutes ces ceremonies, ces paroles, *Agame-Bruma*, c'est-à-dire, je suis veritablement le Dieu Bruma. Alors par la force de ces paroles mystérieuses, ce Bramene est à l'instant changé, & transformé en la propre substance de ce Dieu; en sorte que ceux de la même Tribu qui se trouvent présens, se prosternent d'abord à terre, & l'adorent comme étant veritablement un Dieu. Les Bramnates, qui sont les femmes de la Tribu des Bramenes, mais plus particulierement les veuves, instituent & célebrent aussi-tôt des fêtes en l'honneur du nouveau Dieu. Elles font aussi des veilles & des festins nocturnes, pour lui témoigner leur respect & leur zéle.

Les Bramenes ainsi divinisez ne mangent presque plus rien que ce que ces Dames dévotes leur ont préparé pendant la nuit. Ils ont la réputation d'être fort vertueux, & fort chastes, & ils sont cependant les plus lascifs, & les plus abominables des Indiens. On dit même qu'ils sont très-experts dans la magie, & qu'ils se servent de cet art infernal pour assouvir plus facilement leur impudicité. Enfin, les Indiens croyent, que quand ces transformez viennent à déceder, ils sont immédiatement portez au monde où Bruma fait son séjour, pour n'être jamais plus séparez de lui.

Les Gentils Indiens croient, que les quatorze mondes, dont il a été parlé, sont portez les uns sur les autres, & que tous sont appuyez sur une haute montagné d'or très-pur, appellée *Magameru-parruvadam*, c'est-

c'eſt-à-dire montagne d'une hauteur, & d'une grandeur immenſe; que cette montagne eſt ſoûtenuë par huit élephans, qu'une tortuë porte les huit élephans ; & enfin, qu'une de ces couleuvres, qu'ils appellent *Sexen* ou *Nallé-Pambou*, ſoûtient cette tortuë: que ſi on leur demande, par qui la couleuvre eſt ſoûtenuë, ils répondent, qu'ils n'en ſçavent rien, & en demeurent là. Les Livres qui contiennent leur loi leur enſeignent encore, que les tremblemens de terre, qui ſe font quelquefois ſentir, ſont cauſez par les mouvemens que ſe donne cette couleuvre, lorſque laſſée de ſa ſituation ordinaire, elle eſſaie d'en changer, pour ſe ſoulager un peu de la fatigue que lui cauſe le poids immenſe, dont elle eſt plûtôt accablée que chargée. Cette même couleuvre, que les Indiens réverent comme une puiſſante Divinité, paſſe auſſi pour être la cauſe des éclipſes. Mais avant que de dire de quelle maniere les Gentils croient qu'elles arrivent, il faut remarquer qu'ils admettent douze ſignes céleſtes; qu'ils comptent vingt-ſept étoiles fixes, à chacune deſquelles ils donnent un nom particulier, que je me diſpenſerai de rapporter, pour ne pas fatiguer le Lecteur par un ſi grand nombre de mots rudes & barbares. Ils prétendent auſſi, que le Soleil eſt de ſix cens cinq mille lieuës au deſſus de la terre, & que la Lune eſt à pareille diſtance au deſſous du Soleil. De cette maniere, ne pouvant concevoir les véritables raiſons des éclipſes, ils ſuppoſent celles que l'on verra dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XV.

Quelle eſt l'opinion des Indiens touchant les Eclipſes.

L'On a vû au commencement de ce Traité comment les Dieux, malgré l'oppoſition des Geants, avoient enfin tiré le beure de la Mer de lait; & de quelle maniere Vixnu aiant amuſé ces derniers, juſqu'à ce que les Dieux euſſent emporté le beure, diſparut tout d'un coup, & laiſſa les Geants fort étonnez, & fort chagrins de ſe voir ainſi privez de la part qu'ils avoient prétendu avoir à ce mets délicieux. Il reſte à ſçavoir, qu'après cette expedition, Vixnu fit préparer un grand banquet, où tous les Dieux furent invitez. Il y eut à ce feſtin une infinité de viandes exquiſes, & une très-groſſe portion de beure qu'on avoit tiré pour chacun des conviez en particulier. Or il arriva que la couleuvre Sexen, qui avoit beaucoup contribué à avoir ce beure, & qui n'eſt pas une des moins importantes Divinitez, pour je ne ſçai quelle raiſon, vint un peu plus tard que les autres. Chacun s'étant mis à table, on réſerva à part la portion de la couleuvre pour la lui donner lorſqu'elle ſeroit arrivée ; mais le Soleil & la Lune, qui ne ſont pas moins les plus gourmans que les plus brillans d'entre les Dieux, prirent cette portion, & la mangerent après avoir déja mangé la leur. La couleuvre étant enſuite arrivée, & étant informée de ce qui s'étoit paſſé, fut outrée d'un procedé ſi malhonnête; elle ſe mit dans une très-grande colere, jura de faire repentir ceux qui avoient oſé l'inſulter, & proteſta, que pour les punir de leur gourmandiſe, & du peu de conſidération qu'ils avoient eu pour elle, elle trouveroit le moien de les avaler l'un & l'autre lorſque bon lui ſembleroit, & dans le temps où ils y penſeroient le moins. Ces menaces ne furent point vaines, la couleuvre leur a très-ſouvent tenu parole ; & ce que l'on appelle éclipſe du Soleil ou de la Lune, arrive, ſelon les Indiens, lorſque Sexen ſe met en devoir d'avaler l'un ou l'autre de ces Aſtres. Mais parce que le monde ſe trouveroit privé de la lumiere pour jamais, & ſeroit plongé dans une nuit éternelle, ſi ces deux flambeaux de l'Univers venoient une fois à être entierement dévorez ; auſſi-tôt que la couleuvre s'élance ſur l'un ou ſur l'autre, & qu'elle commence à l'engloutir, tous les Dieux accourent & s'entremettent pour l'appaiſer, pendant que de leur côté tous les Gentils ſe plongent dans l'eau ; s'humilient, ſe proſternent devant la couleuvre, & lui adreſſent de ferventes prieres, pour obtenir d'elle la délivrance de celui des deux Aſtres qui ſe trouvent dans le péril. Ils joignent à leurs oraiſons un torrent de larmes, & un tintamare épouvantable, qui ne ceſſe point que la couleuvre touchée de tant de cris, & de tant de prieres, n'ait lâché priſe, & laiſſé l'Aſtre en liberté. Les Gentils ne ſe contentent pas de prier, de ſe laver, de pleurer, & de crier de toute leur force, ils s'abſtiennent même de boire, de manger, de dormir; ils ne font rien cuire, & ne gardent aucun aliment dans leur maiſon, pendant tout le temps que dure l'éclipſe; & ils prétendent qu'elle finit lorſque la couleuvre, ſenſible à leurs vœux, a vomi l'Aſtre qu'elle avoit déja avalé en partie.

De toutes les erreurs que ſuivent les Idolâtres, il n'en eſt point dont ils ſoient plus univerſellement entêtez, & dont il ſoit plus mal-aiſé de les deſabuſer, que de celle où ils ſont à l'égard des éclipſes, & de la durée des ſiécles, dont il ſera parlé au Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XVI.

L'opinion des Indiens à l'égard du temps, & de la durée des ſiécles.

TOus les Gentils Orientaux croient, que la durée des ſiécles eſt diviſée en quatre âges, ou quatre parties, appellées *Guirraduyagam*, *Duabrayagam*, *Tirredayagam* & *Calyagam*. De ces quatres âges du monde, ils prétendent, que les trois premiers ſont déja écoulez, & qu'ils ont été véritablement des âges d'or, non ſeulement à cauſe de la prodigieuſe durée de la vie des hommes d'alors, mais encore eu égard au bonheur & à la tranquillité dont tout le monde jouiſſoit. C'étoit dans le troiſiéme âge que vivoit un certain Roi pere de Ram, duquel il a été parlé dans l'Hiſtoire de Vixnu, lequel après avoir vécu ſoixante & dix mille ans, ſans avoir des enfans, eut enfin le bonheur d'en avoir pluſieurs, nonobſtant cette ſurprenante vieilleſſe.

Le quatriéme âge du monde, qui eſt celui auquel nous vivons, & qui eſt appellé *Calyagam*, eſt au ſentiment des Gentils un véritable âge de fer, tant à cauſe des malheurs & des afflictions dont les hommes ſont preſque accablez, que par rapport à la briéveté de leur vie. Cet âge de fer a commencé, à ce qu'ils diſent, il y a déja quarante-huit mille quatre cens quarante-huit ans, & il en doit durer bien davantage, parce que, ſelon eux, le temps qui eſt paſſé, ſi on le compare à celui qui eſt à venir, n'eſt que comme un grain de moutarde auprès d'une groſſe citrouille.

Les Gentils, qui juſqu'ici ſuivent unanimement cette fabuleuſe diſtinction des temps, ſont partagez dans le reſte en deux opinions tout-à-fait oppoſées, puiſque les uns croyent, que quand l'âge de fer, auquel nous vivons, ſera fini, le monde finira auſſi, & que les autres au contraire aſſurent, qu'après cet âge de fer, les âges d'or qui l'ont précedé recommenceront, & qu'ils ſe ſuivront ainſi ſucceſſivement, en ſorte que la durée du monde ſera éternelle.

Ces Idolâtres ont un certain Livre, appellé *Andaxarcaram*, dans lequel il eſt marqué, qu'outre les quatre âges, dont on vient de parler, il y en a eu qua-

quatorze autres qui ont précedé, & que tous ensemble font le nombre de dix-huit. Chacun de ces âges a un nom particulier ; mais comme ils sont trop barbares, je ne les rapporterai point. Je me contenterai de dire quelle prodigieuse étenduë les Indiens donnent aux temps & à ces-âges prétendus & imaginaires. Ils disent donc, que le premier âge a duré cent quarante millions d'années ; le second, cent trente millions ; le troisiéme, cent vingt ; le quatrieme, cent dix ; le cinquiéme, cent millions ; le sixiéme, quatre-vingt-dix ; le septiéme, quatre-vingt ; le huitiéme, soixante & dix ; le neuviéme, soixante millions ; le dixiéme, cinquante ; le onziéme, quarante ; le douziéme ; trente millions ; le treiziéme, vingt ; le quatorziéme, dix ; le quinziéme, neuf millions soixante mille ; le seiziéme, sept millions & cinq cens mille ; le dix-septiéme, cinq millions & neuf cens mille ; & enfin, le dix-huitiéme, quatre millions quatre cens mille & trois cens années : en sorte que cette supputation chimérique de la durée de monde, monte à 1076960300 années,

A cette fable ils en ajoûtent une autre qui n'est pas moins extravagante, c'est d'assurer, que les Astres sont, non seulement des Etres animez & raisonnables, mais encore, qu'ils sont des Dieux, & qu'ils ont des femmes, & des enfans. Nous allons voir ce que ces Idolâtres pensent de la création de l'homme.

CHAPITRE XVII.

Ce que les Indiens croyent de l'homme.

ON a dit au Chapitre troisiéme, que tous les Gentils de l'Inde croient comme une chose très-assurée & incontestable, que generalement tous les hommes tirent leur origine du Dieu Bruma ; que les uns sont sortis de son visage, comme les Bramênes, dont la Tribu est subdivisée en une infinité de degrez & de Sectes, qui ont presque toutes des opinions differentes. D'autres sont sortis des épaules de ce même Dieu, comme les Rajas, qui sont, ainsi que les Bramenes, subdivisez en un prodigieux nombre d'especes. Les Comates ont pris naissance des cuisses de Bruma, & sont pareillement partagez en plusieurs Sectes ; & enfin des pieds de ce Dieu ont été tirez les Xutres, dont la Tribu est en même temps, & la plus abjecte, & la plus nombreuse, qui est encore divisée en plus de branches que toutes les autres.

Outre ces quatre principales Tribus ou Castas qui tirent leur origine du Dieu Bruma, il est aussi le principe d'une cinquiéme qui est fort étenduë ; mais qui a si peu de liaison avec les quatre que je viens de nommer, que ceux qui la composent semblent être des hommes d'une espece particuliere, & entierement differente des autres. Les personnes de cette cinquiéme Tribu sont toutes appellées d'un nom general, *Niger* ou *Xandalam*. On les distingue cependant en quatre branches ; ceux de la premiere, sont nommez *Archivarata* ; ceux de la seconde, sont appellez *Pallas* ; on appelle ceux de la troisiéme *Pareas* ; & enfin ceux de la quatriéme, sont appellez *Alparqueiros*.

Tous ceux de cette Tribu de Xandalam sont regardez avec mépris, & réputez infames par ceux de toutes les Tribus supérieures. C'est une bassesse, & même un crime énorme & irrémissible, non seulement d'avoir mangé avec eux, mais même de les regarder boire ou manger. Ceux des quatre premieres Tribus croient, que pour quelque occasion que ce puisse être, & dans quelque pressant danger qu'ils puissent se trouver, il ne leur est jamais permis de donner entrée dans leurs maisons à aucun de ces infortunez Nigers, ni de rien recevoir de leurs mains, non pas même de l'eau, encore qu'ils fussent réduits à mourir de soif. Cette loi si févere est observée avec tant d'exactitude, que ceux qui sont convaincus de l'avoir violée, non seulement sont punis de mort, mais de plus, toute leur race est pour jamais privée des privileges de leur Tribu ; & ils sont réduits à la condition des Nigers, de la Casta desquels ils sont censez être dans la suite, sans aucun espoir d'être jamais rétablis dans leur premier état.

Le mépris que l'on a pour ces pauvres Xandalam, est cause qu'ils vivent séparez de tout le monde. Ils n'osent approcher des Villes, ni des lieux habitez par ceux des quatre premieres Tribus, & ils demeurent dans les bois & dans les campagnes, où ils cultivent la terre, & ne vivent presque que de la péche & de la chasse.

Ceux d'entre les Gentils qui sont profession de s'adonner à l'étude, & qui sont appellez *Xastres*, aussi-bien que ceux qui ont embrassé la vie pénitente & religieuse, qui sont nommez *Saniases*, se croiroient coupables d'un peché atroce, s'ils avoient parlé à quelqu'un de cette malheureuse Casta. S'il arrive par hazard qu'un Niger ait touché un pot ou quelqu'autre vase de cuivre, ou de terre, dont ceux des autres Tribus se servent pour faire leur cuisine, ou pour conserver de l'eau, le maître de ces vases ne peut plus s'en servir ; & qu'ils soient vuides ou pleins de quoi que ce puisse être, il est indispensablement obligé, ou de les casser, ou de les donner à celui qui les a pollus par son attouchement. Mais ce qu'il y a de plus étrange & de plus surprenant, est qu'on ne permet pas aux personnes de cette Tribu d'entrer dans les Temples, ni même d'en approcher, pour y faire leurs prieres, & y offrir leurs présens aux Dieux. On ne souffre pas non plus que pour boire, ou pour se laver, ils tirent de l'eau des despuits dont se servent ceux des autres Castas. Tous les autres Gentils ont tant d'horreur pour ces misérables, que dans les maladies les plus dangereuses, & les plus desespérées, lors même qu'ils n'auroient aucun secours à attendre d'ailleurs, ils aimeroient mieux se laisser mourir, que d'être soulagez par un Niger. Enfin, l'aversion & le mépris que l'on a dans toute l'Inde pour cette derniere Tribu, sont si extrêmes, qu'il n'y a point de termes assez forts pour en donner une juste idée.

Il y a des Docteurs Gentils qui prétendent, que des cinq Tribus, dont on vient de parler, il n'y a que les personnes de la premiere, qui est celle des Bramenes, qui aient véritablement une ame. D'autres, ainsi que je l'ai dit ci-dessus, sont d'un sentiment si opposé, qu'ils veulent, qu'une seule ame anime generalement tous les hommes. Cependant, malgré cette prodigieuse diversité de sentimens, tous conviennent dans l'article de la métempsicose, ou de la transmigration des ames. Cette doctrine si célebre chez tous les Gentils de tous les siecles, & presque de toutes les Nations, passe chez les Indiens pour si claire & si évidente, qu'ils ne peuvent seulement comprendre, qu'il se puisse trouver des personnes assez dépourvûës de bon sens pour en douter. Voici les principales raisons dont les plus sçavans d'entr'eux se servent pour convaincre ceux qui la voudroient contester. On ne peut, disent-ils, nier que les maux dont les hommes sont affligez dans ce monde, ne soient ordonnez par les Dieux en punition des pechez ; & que les biens dont quelques-uns sont comblez, ne soient aussi envoiez par les mêmes Dieux pour récompenser la vertu. Si cela est, comme ils croient qu'on n'en sçauroit douter ; d'où vient que tant de personnes que nous sçavons n'avoir commis aucun crime, qui vivent d'une maniere irréprochable & édifiante, & que même tant d'enfans, qui sont encore incapables de pécher, sont neanmoins sujets à tant de miseres & de

de maladies? D'où vient au contraire, que tant d'autres que l'on sçait être des méchans & des scélérats, jouissent néanmoins d'une santé & d'une prospérité constante? Il faut bien que le bonheur de ceux-ci soit la récompense des vertus qu'ils ont pratiquées dans les générations précédentes, & que les afflictions dont les autres sont comme accablez, soient la peine des crimes dont ils se sont rendus coupables pendant qu'ils animoient d'autres corps; puisqu'autrement on ne pourroit qu'accuser la Providence d'injustice, en traittant si mal les honnêtes gens, & en faisant tant de bien aux méchans. De ce raisonnement; comme d'un argument auquel il ne seroit pas possible de répondre, ils concluent la vérité de la métempsicose. On féra voir plus bas, quels sont les motifs qui ont porté ces Idolâtres à embrasser cette doctrine avec tant d'opiniâtreté.

CHAPITRE XVIII.

Qui fait voir, que la plûpart des points de la doctrine des Gentils, ont du rapport à ce qu'enseigne le Christianisme.

CEux qui considereront avec attention les principaux points de la doctrine des Gentils Indiens, n'auront pas de peine à croire que ces Idolâtres ont eu autrefois connoissance des (a) Mysteres qui nous sont seignez dans le Christianisme, & que les véritez qui, sans doute, leur ont été annoncées, ont peu à peu été alterées faute de Ministres Evangeliques, qui continuassent à les expliquer au Peuple. Il y a beaucoup d'apparence que ces Nations, naturellement portées à la superstition, & adonnées au culte des Idoles, ont insensiblement abandonné la doctrine qu'ils avoient reçûë, pour suivre les fausses idées que leur imagination dépravée leur a suggeré; en sorte que toute leur Religion ne consiste plus aujourd'hui qu'en des fables & des contes si extravagans, qu'il est surprenant que des hommes douez de raison y puissent donner créance.

Il est, par exemple, aisé de remarquer une idée, quoique très-grossiere & très-imparfaite, du Mystere incompréhensible de la très-sainte Trinité, dans l'Histoire fabuleuse de leurs Dieux, lorsqu'ils disent, que de Vixnu, qu'ils appellent *Adevixnu*, c'est-à-dire, Vixnu premier principe, procède Bruma, qui signifie, science, & qu'ils disent être fils du premier principe, sans que toutefois il ait de mere; & qu'ensuite dans un de leurs Livres, appellé *Chitanandi*, ils donnent Rutrem pour adjoint à ces deux premieres Divinitez; & qu'enfin, de même que dans la Religion Chrétienne, nous croions que Dieu a créé toutes choses par son Verbe, ils enseignent aussi, que toutes les choses visibles & invisibles ont été faites par Bruma, qu'ils nomment, la science de Dieu, ou, le Dieu qui sçait tout.

En la place de la Résurrection des morts, ils ont substitué la métempsicose, par le moyen de laquelle les bons sont recompensez, & les méchans punis. L'on voit bien aussi qu'ils ont eu quelque connoissance du Peché Originel, en ce qu'ils enseignent, que les maladies, les travaux, les adversitez, & la mort même, sont les peines dûës aux pechez commis dans les précédentes générations; & qu'ainsi, ils sentent & conviennent en quelque façon de ce que nous enseigne l'Apôtre S. Paul, que le peché est la source funeste de tous les maux & de la mort. Si dans la Religion Chrétienne nous croions que par la vertu des Sacremens, & principalement par le Baptême & la Pénitence, on obtient la rémission des pechez; les Gentils par l'instigation du demon, qui est le singe de la Divinité, enseignent, que leurs fautes sont éfacées en se lavant dans les Rivieres de *Caxi*, de *Ramejuran*, de *Cavery*, du Gange, du *Cambuconam*, ou dans d'autres sources, qui passent parmi eux pour avoir une vertu singuliere de purifier les consciences. Mais ce n'est pas seulement en se plongeant dans ces eaux, qu'ils estiment si salutaires, qu'ils prétendent pouvoir se netoyer de leurs soüillures. Les sacrifices qu'ils offrent à leurs Dieux produisent, selon eux, les mêmes effets. Ils croient même que c'est assez de les invoquer pour être d'abord rétabli en grace; & non contens de cela, ils ont poussé la superstition jusqu'à assurer, que ceux qui invoquent une fois avec dévotion le nom de Ram, qui est le même que Vixnu incarné, obtiennent incontinent la rémission de tous leurs pechez; que s'ils réïterent cette invocation une seconde fois, ils acquierent un si grand mérite, qu'ils mettent les Dieux dans une espece d'impuissance de les pouvoir récompenser dignement. Ils attribuent le même mérite à ceux qui proferent les noms de *Xiven*, de *Chrixnen*, de *Velayadam*, & plusieurs autres, que ces Idolâtres prononcent sans discontinuation, afin d'expier leurs desordres par un voye si facile.

Outre ces differens moiens d'obtenir le pardon de leurs offenses, les Gentils usent encore de divers Sacrifices pour appaiser la colere des Dieux, & par le moien desquels ils reçoivent une maniere d'indulgence. Il y a de ces Sacrifices qui sont sanglans, & qu'on appelle *Belly*; d'autres non sanglans que l'on nomme *Rigei*; quelques-uns ne consistent qu'en des offrandes de fleurs, & on les appelle *Archiney*; & enfin, il y en a encore que l'on nomme *Oman.* Les Gentils attribuent une grande vertu à ces quatre sortes de Sacrifices, de même qu'à une maniere de Châpelets, dont ils se servent pour faire leurs prieres.

Les Chapelets, dont les grains sont faits d'un certain fruit appellé *Rutraxam*, & dont usent presque tous les Sectateurs de Xiven, passent pour être d'une efficace toute extraordinaire. Il y a de ces grains, qui dans toute leur rondeur n'ont point de raye, d'autres n'en ont qu'une; il s'en trouve qui en ont trois, quatre, & quelques-uns beaucoup plus. Les Indiens appellent les espaces polis, qui sont entre ces rayes, des faces ou des visages; & ils font d'autant plus d'état de ces sortes de fruits, qu'ils ont plus de rayes, & par consequent plus de faces, parce que le plus grand nombre est, à leur avis, un signe infaillible de la plus grande vertu du grain, & en même temps du mérite de celui qui s'en sert pour prier.

Les Rutraxam ou grains des Chapelets qui n'ont point de raye, & qui étant polis dans toute leur rondeur n'ont qu'une seule face, ont tant d'excellence, & procurent un si grand mérite à celui qui les porte, que s'il avoit tué un Bramene ou une vache, qui sont chez les Gentils, les plus grands crimes que l'on puisse commettre, non seulement il en obtient le pardon, mais encore il devient aussi saint & aussi parfait que Xiven. Les grains qui ont deux faces produisent le même effet; ceux qui en ont trois portent en eux la ressemblance du feu, & ils ont la vertu de purifier & de rendre innocent celui qui auroit tué sa femme. Les grains qui ont quatre visages, rendent pur celui qui auroit tué plusieurs Bramenes, quoi qu'ils soient la même substance du Dieu Bruma, parce que Xiven, qui est le même que Rutrem, se servit lui-même de ce fruit pour expier le peché qu'il avoit commis, en coupant la tête à Bruma, lorsqu'il vivoit d'une maniere scandaleuse avec sa propre fille, ainsi qu'il a été rapporté au Chapitre. VIII. Les grains de cinq faces ont le privilege d'effacer toute sorte de pechez; & de plus, font qu'Yhamen Roi de la mort ne sçauroit nuire

(a) Tout cela est assés mal prouvé dans ce Chapitre.

nuire à celui qui les porte, ce qui pourtant n'empêche pas que ceux qui sont les plus chargez de ces fruits merveilleux, ne meurent comme les autres. Les Rutraxam qui ont six faces, ont toutes les vertus de ceux qui en ont deux, trois ou sept, & de plus, ils ont la proprieté de rendre innocent celui qui se seroit souillé par un inceste avec sa propre fille. Outre cet admirable privilege, ils ont encore le pouvoir d'empêcher que ceux qui les portent ne soient mordus par aucune sorte de couleuvre. Les grains qui ont huit faces netoyent celui qui les porte du peché qu'il auroit commis, en corrompant la femme de son Maître spirituel, quand même il auroit vécu long-temps avec elle en adultere. Ceux qui en ont neuf rendent innocent celui qui auroit tué ou assassiné jusqu'à un million de Bramenes, & celui, qui pendant toute sa vie les porte attachez à son bras droit, peut s'assurer qu'il est prédestiné, & qu'indépendamment de toute sorte de bonnes œuvres, dont il est pleinement dispensé, il joüira après sa mort de la même gloire dont joüit le Dieu Xiven.

Celui qui est assez heureux pour porter un Chapelet dont les grains aient dix faces, est assuré d'avoir une abolition generale de tous ses pechez, quelques grands & énormes qu'ils puissent être, & que jamais ni homme, ni bête vénimeuse, ni les démons même, ne lui pourront nuire. Les grains qui ont onze faces procurent en ce monde & en l'autre le même bonheur & la même gloire que posséde Xiven. Ceux qui portent des Chapelets faits de grains à douze faces deviennent lumineux & resplendissans comme le Soleil, & participent à toutes les prieres, & à tous les Sacrifices qui s'offrent aux Dieux par toute la terre. Enfin, comme on n'a point encore vû de ces fruits miraculeux qui aient plus de treize faces, ceux qui ont l'avantage d'en trouver de cette espece, qui sont également rares & chers, & qui les portent attachez à leur bras ou à leur col, sont doüez d'une agilité si surprenante, que dans un instant ils peuvent se transporter d'un lieu à un autre, quelque éloigné qu'il soit. Ils ont outre cela le beau privilege de pouvoir impunément commettre toute sorte d'incestes & d'impudicitez; & pour comble d'extravagance, les infames Docteurs de la Gentilité prétendent & enseignent, que l'on a d'autant plus de mérite que l'on porte sur soi un plus grand nombre de ces grains; en sorte que ceux qui en peuvent recouvrer jusqu'à mille, parviennent à ce comble d'honneur & de felicité, qu'il n'y a plus rien qui soit peché pour eux, & qu'ils peuvent sans crainte de se soüiller, & sans aucun remords, s'abandonner à toute sorte de crimes & d'ordures. De sorte que ce que les Bramenes proposent comme un moien pour chasser & expier les pechez, ne sert effectivement qu'à les faire commettre avec plus de hardiesse & d'éfronterie, par l'espérance de l'impunité.

CHAPITRE XIX.

Continuation du précedent.

L'On ne sçauroit non plus douter que les Gentils n'aient eu quelque connoissance de la chûte de Lucifer, & des autres Anges apostats, qui eurent le malheur de suivre son parti, lorsqu'on lit dans leurs Livres, qu'anciennement il y eut une grande division entre les Dieux, que quelques-uns encoururent l'indignation de leur Souverain, pour avoir osé se revolter contre lui, qu'en punition de leur attentat, ils furent privez du bonheur dont ils jouissoient, & tomberent dans un état de misere; qu'ils ne s'occupent plus depuis ce temps-là qu'à nuire, & à faire tout le mal qu'ils peuvent aux hommes, & qu'on les appelle à présent, *Raxader*, ce qui en nôtre langue signifie, démon ou diable.

Pour ce qui est du Déluge universel, il paroît évidemment que l'Histoire ne leur en a pas été tout-à-fait inconnuë, puisque ces mêmes Livres rapportent, qu'il y eut autrefois un vieillard appellé *Tirruvalluven*, & que pendant qu'il dînoit un jour avec sa fille, dans une grande corbeille d'osier doublée de cuir de bufle, il survint une pluye très-abondante, qui continua si long-temps, que toute la terre en fut submergée, que dans cette occasion, tous les hommes périrent, à l'exception de ce bon vieillard & de sa fille, que les Dieux par une protection speciale préserverent de cette inondation universelle; que les eaux étant écoulées, & la terre desséchée, cet homme sortit de son panier; que nonobstant son grand âge, il eut plusieurs enfans de sa fille, & que c'est ainsi que le Genre humain fut alors rétabli, & la terre repeuplée.

On trouve encore dans ces mêmes Livres une peinture, & une idée grossiere des combats de David & de Samson, lorsqu'on voit dans l'Histoire des Dieux les guerres que Ram a soûtenuës contre les Geants. Ce que l'on raconte est si plaisant, & si extraordinaire, qu'on a crû à propos d'en inserer ici quelque chose.

Les Docteurs Gentils, lesquels, ainsi qu'il a déja été dit, sont partagez en une infinité de Sectes & d'opinions, conviennent cependant tous dans la croiance des avantures fabuleuses de leurs Dieux; & ils ont pour ces sortes d'Histoires, le même respect, & la même déference que, sans comparaison, nous avons pour l'Evangile. La plûpart de ces malheureux Prêtres passent une bonne partie de leur vie à s'en instruire, & à les enseigner ensuite aux autres. Ils les récitent dans les Pagodes, dans les maisons, dans les places publiques, & souvent en pleine campagne, & ils sont toûjours suivis d'une grande foule d'Auditeurs. Ce qui les rend si appliquez à annoncer ces sortes de fables, c'est que par ce moien ils s'attirent l'estime des peuples, & sur tout des femmes, & se procurent des aumônes abondantes, avec lesquelles ils entretiennent leurs familles, & ce qui d'un autre côté rend la populace si attentive à les écoûter, c'est que les Bramenes leur donnent à entendre, que ceux qui sont parfaitement instruits de ces Mysteres, & qui assistent avec respect, & avec attention au récit que l'on leur en fait, se rendent dignes de toute sorte de benedictions; qu'ils sont chéris des Dieux, préservez de tous dangers, & deviennent même invulnerables; qu'ils reçoivent la remission de tous leurs pechez; qu'ils verront la face de Bruma; qu'ils auront un jour l'avantage de lui être entierement semblables; qu'ils posséderont comme Ram une parfaite connoissance de toutes choses; & enfin, qu'ils auront une adresse particuliere pour faire des armes, en quoi l'on assure que ce Dieu excelle. L'on raconte de Ram, que n'étant encore âgé que de douze ans, il tua lui seul un Geant d'une grandeur prodigieuse; qu'étant parvenu en âge d'être marié, il épousa Sidi; qu'il se servoit d'un arc si extraordinairement grand, que soixante mille hommes le pouvoient à peine lever de terre; que peu de temps après son mariage, il entreprit de voyager par le monde, & qu'ensuite il se confina volontairement dans un desert; là il s'occupoit à visiter les Pénitens & les Religieux, ausquels il accorda plusieurs beaux privileges, & en envoya même quelques-uns joüir de la gloire & de la felicité dans le Ciel. Ce fut pendant que Ram s'employoit ainsi aux exercices de la vie solitaire, que le fameux Ravanen se déguisa en Pénitent, & lui enleva

va sa femme Sidi, qu'il emmena dans l'Isle de Ceilon. Cet impie Geant ne se fut pas plûtôt retiré avec sa proye, qu'il se mit à persecuter tous les gens de bien. Il osa même attaquer les Dieux, à qui il declara la guerre, & leur donna pendant long-temps bien de l'occupation. Il étoit fort adroit en tous les exercices militaires; & comme il avoit été élevé sous la protection de Bruma, il en avoit reçû de grandes faveurs. Ce Dieu lui avoit entr'autres choses fait présent de très-belles armes, également propres à attaquer, & à se bien défendre, par le moien desquelles il avoit remporté la victoire dans une infinité d'occasions. Bruma lui avoit aussi accordé une protection si extraordinaire, qu'il excelloit dans toutes les sciences, & il avoit une force si prodigieuse, qu'il avoit vaincu les huit élephans sur le dos desquels le monde est soûtenu.

Ce fut après un avantage si inesperé, qu'il entreprit d'attaquer Devandiren Roi des Dieux, & il le contraignit de venir avec tous les autres Dieux deux fois chaque jour lui rendre hommage dans son Palais. Ne se contentant pas de tout cela, il resolut de chasser aussi Xiven du séjour glorieux où il fait sa plus ordinaire résidence. Mais il ne fut pas aussi heureux dans cette rencontre qu'il l'avoit été jusqu'alors; car ce Dieu l'aiant poussé avec sa main, le fit tomber, & le Geant se trouva si pressé entre la terre & les doigts de Xiven, qu'il fut sur le point d'étoufer, & de perdre la vie. Pour sortir de ce danger, il s'avisa de tirer doucement un de ses bras; & aiant changé en guittare une des deux têtes qu'il avoit, il toucha ce nouvel instrument avec tant de délicatesse, que le Dieu charmé par un son si harmonieux, non seulement le laissa aller sans lui faire aucun mal, mais lui accorda de nouveaux privileges. Les principales faveurs qu'il reçût alors de Xiven, furent, de pouvoir vivre trente millions d'années, & d'avoir une armée composée de cent millions de Geants, dont quelques-uns auroient cinquante têtes, & d'autres seroient douez d'une telle force, qu'en frapant la Mer avec le pied, ils en feroient écarter les eaux, en sorte que l'on en pourroit voir le fonds.

Pour Ravanem, il étoit si épouventablement grand, qu'il avoit vingt épaules & autant de bras, & que de chacune de ses épaules, à celle qui lui étoit opposée, il y avoit une espace de trente lieuës. Il avoit aussi dans son estomac un vase plein d'une certaine liqueur célefte, qu'il avoit grand interêt de bien conserver, parce que, quoi qu'on l'eût gratifié de trente millions de vie, ce n'étoit néanmoins, qu'à condition que la liqueur précieuse, qui étoit contenuë dans ce vase, ne seroit pas répanduë; & qu'au cas que le vase vint à être cassé avant ce terme, il devoit mourir au même moment. Ce Geant terrible avoit, non seulement dix têtes, mais, ce qui est bien plus admirable, si l'on lui en coupoit une, il en renaissoit aussitôt une autre. Cependant, toutes ces excellentes prérogatives ne pûrent empêcher qu'il ne succombât enfin sous les efforts de Ram, ce qui arriva de cette maniere.

Après que Ravanem déguisé en pénitent eût enlevé Sidi, Ram ne sçachant ce qu'elle étoit devenuë, fut fort affligé d'avoir ainsi perdu sa femme. Il emploia toute sorte de moien pour en apprendre des nouvelles; mais ses peines & ses soins furent pendant très-long-temps inutiles. Enfin, il s'adressa à *Innuman*, qui est un Dieu Singe, souverain de tous les singes, fils du vent, & qui est doüé de perfections si rares, qu'il se rend si grand quand il lui plaît, que de sa tête il touche les étoiles, d'une de ses mains le Pole Arctique, & de l'autre l'Antarctique. Ram le pria avec tant d'instance de vouloir l'aider à chercher sa femme, qu'Innuman ravi de trouver une occasion de lui faire plaisir, partit tout aussi-tôt. Ce Dieu Singe parcourut toute la Terre-ferme; & n'y aiant point trouvé ce qu'il cherchoit, il passa en l'Isle de Ceilon, où il rencontra Sidi, qu'il prit par la main, l'enleva en terre-ferme, & l'y laissa sous bonne & sure garde. Il repassa ensuite dans l'Isle, où s'étant revêtu de la figure d'un ours, il la parcourut, y fit mille ravages, & n'épargna pas le Palais du Geant qui y regnoit. Après cette expedition, il reprit sa forme naturelle de singe, défit avec sa queuë trois puissantes armées de Geants, se présenta devant Ravenem, & sans avoir aucun égard pour sa qualité de Roi, lui donna un soufflet, & tua son fils en sa présence. Plusieurs des plus fort Geants accoururent au secours de leur Prince, qui arrêterent ce terrible singe, lequel alors voulut bien se laisser prendre. On assembla d'abord le Conseil, pour déliberer de quel supplice on devoit le punir; & il fut résolu tout d'une voix, qu'il falloit choisir quelque genre de mort qui ne fût pas ordinaire. En execution de ce Jugement, on attacha à la queuë du singe un fort grand nombre de balots de cotton, qui se trouverent dans les magazins de la Doüane. On jetta tant d'huile sur ces balots, qu'ils en furent tous imbibez, & on y mit ensuite le feu; afin de brûler aussi Innuman par ce moien. Mais le rusé singe se mocqua des desseins de ses ennemis; car étant sorti en cet état du Palais, il parcourut toute la Ville & toute l'Isle, embrasa tous les lieux par où il passa, & causa un incendie si general, & si terrible, que le Geant Ravanem ne trouva point d'autre expedient pour s'en garentir, que de monter avec sa femme dans le chariot de Devandiren, & de chercher un asile dans les nuées.

Cependant Innuman se retira, & sortit de Ceilon. Il alla rejoindre Sidi, & la mena à son mary, à qui il la rendit. Ram remercia le Dieu Singe du service qu'il venoit de lui rendre; mais comme il avoit envie de tirer vengeance de l'affront qu'on lui avoit fait en enlevant sa femme, il le conjura de vouloir continuer à le secourir. Ils partirent donc ensemble, leverent en peu de temps une armée de plus de cinq cens millions de singes, avec laquelle ils allerent assieger la Forteresse du Roi de Ceilon. Cette Forteresse étoit environnée de sept murailles; dont la premiere, étoit de fer; la seconde, de cuivre; la troisiéme, de bronze; la quatriéme, de leton; la cinquiéme, d'une matiere composée de divers métaux mêlez; la sixiéme, étoit d'argent; & la septiéme, d'or.

Ravanem connoissant combien il lui importoit que cette Place ne fût prise, envoia aussi-tôt des Ambassadeurs à son frere Cambucarnen, pour lui demander du secours, le priant de le lui amener lui-même. Ce frere étoit un Geant d'une grandeur démesurée, qui commandoit à plus de quatre cens millions de Geants, dont jusqu'alors la force avoit été invincible. Il ne manqua pas de se rendre en diligence dans l'Isle de Ceilon auprès de son frere. Il n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'il se donna plusieurs batailles entre les Geants & les singes, où grand nombre de part & d'autre resterent sur la place. Ce fut dans un de ces combats que Cambucarnen fut tué de la propre main de Ram, ce qui abatit le courage des Geants, & releva si fort celui des Singes, qu'ils presserent le siége beaucoup plus qu'ils n'avoient encore fait. Ravanem, qui vit que ses affaires alloient mal, voulant se servir du privilege, qui, selon lui, le rendoit presque immortel, offrit de terminer le different par un combat singulier d'entre lui & Ram. Ce dernier accepta le défi; ils se battirent, se donnerent réciproquement des coups terribles, de l'un desquels Ram fut blessé, & il étoit

étoit prêt à ſuccomber ; mais le ſang qui couloit de ſa plaie ranimant ſon courage, lui donna de nouvelles forces. Il choiſit une fléche, & la tira avec tant d'adreſſe, qu'il perça l'eſtomac de Ravanem, caſſa le vaſe qui contenoit la liqueur fatale à la conſervation de laquelle ſa vie étoit attachée, & de ce ſeul coup, le coucha mort à ſes pieds.

Après une victoire ſi ſignalée, & ſi importante, Ram donna le pillage de la Forteresse aux Singes qui l'avoient ſi utilement ſecouru. On trouva dans cette Place des richeſſes immenſes, ſans comprendre la muraille d'or, & celle d'argent, qui furent rompuës en piéces, & emportées; en ſorte qu'il n'y eut perſonne dans cette nombreuſe armée, qui ne s'en retournât en ſon païs, chargé d'un très-riche, & très-précieux butin. Il reſtoit encore un frere à Ravanem, lequel ſe nommoit *Vibuxanen*. C'étoit un Geant très-puiſſant, & fort honnête homme. Il n'avoit point eu de part à la querelle de ſon frere, ni à la guerre qui en avoit été la ſuite: c'eſt pourquoi, Ram ſatisfait d'avoir ſa femme, & de s'être vengé de ſes ennemis, laiſſa à Vibuxanen les Etats dont il avoit dépouïllé Ravanem. Il contracta même avec lui une alliance, & s'en alla enſuite avec ſa chere Sidi dans une retraite paiſible, où il a depuis toûjours vécu avec elle.

LETTRE

Du Pere Bouchet, de la Compagnie de Jeſus, Miſſionnaire de Maduré, & Superieur de la nouvelle Miſſion de Carnate.

A Monſeigneur l'ancien Evêque d'Avranches.

MONSEIGNEUR, les travaux d'un homme Apoſtolique dans les Indes Orientales ſont ſi grands & ſi continuels, qu'il ſemble que le ſoin de prêcher le nom de J. C. aux Idolâtres, & de cultiver les nouveaux Fidelles, ſoit plus que ſuffiſant pour occuper un Miſſionnaire tout entier. En effet, dans certains temps de l'année, bien loin d'avoir le loiſir de s'appliquer à l'étude, à peine a-t-on celui de vivre; & ſouvent le Miſſionnaire eſt forcé de prendre ſur le repos de la nuit, le temps qu'il doit donner à la priere, & aux autres exercices de ſa profeſſion.

Cependant, Monſeigneur, dans quelques autres ſaiſons, & même dans certaines heures d'une bonne partie des jours, nous nous trouvons aſſez en liberté, pour pouvoir nous délaſſer de nos travaux par quelque ſorte d'étude. Nôtre ſoin alors eſt de rendre nos délaſſemens même utiles à nôtre ſainte Religion. Nous nous inſtruiſons dans cette vûë des Sciences qui ont cours parmi les Idolâtres, à la converſion deſquels nous travaillons ; & nous nous efforçons de trouver juſques dans leurs erreurs, dequoi les convaincre de la verité que nous venons leur annoncer.

C'eſt dans ce temps, où les occupations attachées à mon miniſtere m'ont laiſſé quelque loiſir, que j'ai approfondi, autant qu'il m'a été poſſible, le ſyſtême de Religion reçû parmi les Indiens. Ce que je me propoſe dans cette Lettre, Monſeigneur, eſt ſeulement de vous mettre devant les yeux, & de rapprocher les unes des autres quelques conjectures, qui ſont, ce me ſemble, capables de vous intereſſer. Elles vont toutes à prouver que les Indiens ont tiré leur Religion des Livres de Moïſe, & des Prophetes: que toutes les Fables dont leurs Livres ſont remplis, n'y obſcurciſſent pas tellement la verité, qu'elle ſoit méconnoiſſable: & qu'enfin, outre la Religion du Peuple Hebreu, que leur a appriſe, du moins en partie, leur commerce avec les Juifs & les Egyptiens, on découvre encore parmi eux des traces bien marquées de la Religion Chrêtienne, qui leur a été annoncée par l'Apôtre S. Thomas, par Pantænus, & pluſieurs autres grands Hommes, dés les premiers ſiécles de l'Egliſe.

Je n'ai point douté, Monſeigneur, que vous n'approuvaſſiez la liberté que je prends de vous adreſſer cette Lettre. J'ai crû que des reflexions, qui peuvent ſervir à confirmer & à défendre nôtre ſainte Religion, devoient naturellement vous être preſentées. Vous y prendrez plus de part que perſonne, après avoir démontré, comme vous l'avez fait, la verité de nôtre foi par la plus vaſte érudition, & par la plus exacte connoiſſance de l'antiquité ſacrée & prophane.

Je me ſouviens, Monſeigneur, d'avoir lû dans vôtre ſçavant Livre de la Demonſtration Evangelique, que la Doctrine de Moïſe avoit penetré juſqu'aux Indes: Et vôtre attention à remarquer dans les Auteurs tout ce qui s'y rencontre de favorable à la Religion, vous a fait prévenir une partie des choſes que j'aurois à vous dire. J'y ajoûterai donc ſeulement ce que j'ai découvert de nouveau ſur les lieux, par la lecture des plus anciens Livres des Indiens, & par le commerce que j'ai eu avec les Sçavants du Païs.

Il eſt certain, Monſeigneur, que le commun des Indiens ne donne nullement dans les abſurditez de l'Athéïſme. Ils ont des idées aſſez juſtes de la Divinité, quoiqu'alterées & corrompuës par le culte des Idoles. Ils reconnoiſſent un Dieu infiniment parfait, qui exiſte de toute éternité, qui renferme en ſoi les plus excellens attributs. Juſques-là rien de plus beau, & de plus conforme au ſentiment du Peuple de Dieu ſur la Divinité. Voici maintenant ce que l'Idolâtrie y a malheureuſement ajouté.

La plûpart des Indiens aſſurent que ce grand nombre de Divinitez qu'ils adorent aujourd'hui, ne ſont que des Dieux ſubalternes & ſoumis au Souverain Eſtre, qui eſt également le Seigneur des Dieux & des hommes. Ce grand Dieu, diſent-ils, eſt infiniment élevé au-deſſus de tous les Eſtres; & cette diſtance

ſtance infinie empêchoit qu'il eût aucun commerce avec de foibles Créatures. Quelle proportion en effet, continuent-ils, entre un Eſtre infiniment parfait, & des Eſtres créez remplis, comme nous, d'imperfections & de foibléſſes? C'eſt pour cela même, ſelon eux, que *Parabaravaſtou*, c'eſt-à-dire, *le Dieu ſuprême*, a creé trois Dieux inferieurs, ſçavoir, *Bruma*, *Vichnou*, & *Routren.* Il a donné au premier la puiſſance de créer, au ſecond le pouvoir de conſerver, & au troiſiéme le droit de détruire.

Mais ces trois Dieux, qu'adorent les Indiens, ſont, au ſentiment de leurs Sçavants, les Enfans d'une femme, qu'ils appellent *Parachatti*, c'eſt-à-dire, *la Puiſſance ſuprême.* Si l'on réduiſoit cette fable à ce qu'elle étoit dans ſon origine, on y découvriroit aiſément la verité, toute obſcurcie qu'elle eſt par les idées ridicules que l'eſprit de menſonge y a ajoutées.

Les premiers Indiens ne vouloient dire autre choſe, ſinon, que tout ce qui ſe fait dans le monde, ſoit par la création, qu'ils attribuent à *Bruma*, ſoit par la conſervation, qui eſt le partage de *Vichnou*, ſoit enfin par les differents changemens, qui ſont l'ouvrage de *Routren*, vient uniquement de la puiſſance abſoluë du *Parabaravaſtou*, ou du Dieu ſuprême. Ces eſprits charnels ont fait enſuite une femme de leur *Parachatti*, & lui ont donné trois enfans, qui ne ſont que les principaux effets de la toute-puiſſance. En effet, *Chatti*, en langue Indienne, ſignifie Puiſſance, & *Para*, ſuprême, ou abſoluë.

Cette idée qu'ont les Indiens d'un Eſtre infiniment ſupérieur aux autres Divinitez, marque au moins que leurs Anciens n'adoroient effectivement qu'un Dieu, & que le *Polythéiſme* ne s'eſt introduit parmi eux, que de la maniere dont il s'eſt répandu dans tous les Païs Idolâtres.

Je ne prétends pas, Monſeigneur, que cette premiere connoiſſance prouve d'une maniere bien évidente le commerce des Indiens avec les Egyptiens ou avec les Juifs. Je ſçais que ſans un tel ſecours l'Auteur de la Nature a gravé cette verité fondamentale dans l'eſprit de tous les hommes, & qu'elle ne s'altere chez eux que par le déréglement & la corruption de leur cœur. C'eſt pour la même raiſon que je ne vous dis rien de ce que les Indiens ont penſé ſur l'immortalité de nos ames, & ſur pluſieurs autres veritez ſemblables.

Je m'imagine cependant que vous ne ferez pas fâché de ſçavoir comment nos Indiens trouvent expliquée dans leurs Auteurs la reſſemblance de l'homme avec le ſouverain Eſtre. Voici ce qu'un Sçavant Brame m'a aſſuré avoir tiré ſur ce ſujet d'un de leurs plus anciens Livres. Imaginez-vous, dit cet Auteur, un million de grands vaſes tous remplis d'eau, ſur leſquels le ſoleil répande les rayons de ſa lumiere. Ce bel aſtre, quoi qu'unique, ſe multiplie en quelque ſorte, & ſe peint tout entier en un moment dans chacun de ces vaſes; on en voit par tout une image très-reſſemblante. Nos corps ſont ces vaſes remplis d'eau: le ſoleil eſt la figure du ſouverain Eſtre: & l'image du ſoleil, peinte dans chacun de ces vaſes, nous repreſente aſſez naturellement nôtre ame creée à la reſſemblance de Dieu même.

Je paſſe, Monſeigneur, à quelques traits plus marquez, & plus propres à ſatisfaire un diſcernement auſſi exquis que le vôtre. Trouvez bon que je vous raconte ici ſimplement les choſes telles que je les ai appriſes. Il me ſeroit fort inutile, en écrivant à un auſſi ſçavant Prelat que vous, d'y mêler mes réflexions particulieres.

Les Indiens, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, croient que *Bruma* eſt celui des trois Dieux ſubalternes, qui a reçû du Dieu ſuprême la puiſſance de créer. Ce fut donc *Bruma*, qui créa le premier homme: Mais, ce qui fait à mon ſujet, c'eſt que *Bruma* forma l'homme du limon de la terre encore toute récente. Il eut à la verité quelque peine à finir ſon ouvrage. Il y revint à pluſieurs fois, & ce ne fut qu'à la troiſiéme tentative, que ſes meſures ſe trouverent juſtes. La fable a ajoûté cette derniere circonſtance à la verité; & il n'eſt pas ſurprenant, qu'un Dieu du ſecond ordre ait eu beſoin d'apprentiſſage, pour créer l'homme dans la parfaite proportion de toutes les parties où nous le voyons. Mais ſi les Indiens s'en étoient tenus à ce que la nature, & probablement le commerce des Juifs leur avoient enſeigné de l'unité de Dieu, ils ſe ſeroient auſſi contentez de ce qu'ils avoient appris par la même voye de la création de l'homme: ils ſe ſeroient bornez à dire, comme ils ſont après l'Ecriture ſainte, que l'homme fut formé du limon de la terre tout nouvellement ſortie des mains du Créateur.

Ce n'eſt pas tout, Monſeigneur; l'homme une fois crée par *Bruma*, avec la peine dont je vous ai parlé, le nouveau créateur fut d'autant plus charmé de ſa créature qu'elle lui avoit plus coûté à perfectionner. Il s'agit maintenant de la placer dans une habitation digne d'elle.

L'Ecriture eſt magnifique dans la deſcription qu'elle nous fait du Paradis Terreſtre. Les Indiens ne le ſont gueres moins dans les peintures qu'ils nous tracent de leur *Chorcam.* C'eſt, ſelon eux, un Jardin de delices où tous les fruits ſe trouvent en abondance. On y voit même un arbre dont les fruits communiqueroient l'immortalité, s'il étoit permis d'en manger. Il ſeroit bien étrange, que des gens qui n'auroient jamais entendu parler du Paradis Terreſtre, en euſſent fait, ſans le ſçavoir, une peinture ſi reſſemblante.

Ce qu'il y a de merveilleux, Monſeigneur, c'eſt que les Dieux inferieurs, qui dés la création du monde ſe multipliérent preſque à l'infini, n'avoient pas, ou du moins n'étoient pas ſeurs d'avoir le privilége de l'immortalité, dont ils ſe ſeroient cependant fort accommodez. Voici une Hiſtoire que les Indiens racontent à cette occaſion. Cette Hiſtoire, toute fabuleuſe qu'elle eſt, n'a point aſſurément d'autre origine, que la Doctrine des Hébreux, & peut-être même celle des Chrêtiens.

Les Dieux, diſent nos Indiens, tenterent toutes ſortes de voies pour parvenir à l'immortalité. A force de chercher, ils s'aviſerent d'avoir recours à l'arbre de vie qui étoit dans le *Chorcam.* Ce moien leur réüſſit, & en mangeant de temps en temps des fruits de cet arbre, ils ſe conſerverent le précieux Treſor, qu'ils ont tant d'interêt de ne pas perdre. Un fameux Serpent nommé *Cheien*, s'apperçut que l'arbre de vie avoit été découvert par les Dieux du ſecond ordre. Comme apparemment on avoit confié à ſes ſoins la garde de cet arbre, il conçut une ſi grande colére de la ſurpriſe qu'on lui avoit faite, qu'il répandit ſur le champ une grande quantité de poiſon. Toute la terre s'en reſſentit, & pas un homme ne devoit échapper aux atteintes de ce poiſon mortel. Mais le Dieu *Chiven* eut pitié de la nature humaine; il parut ſous la forme d'un homme, & avala ſans façon tout le venin, dont le malicieux ſerpent avoit infecté l'Univers.

Vous voiez, Monſeigneur, qu'à meſure que nous avançons les choſes s'éclairciſſent toûjours un peu. Aiez la patience d'écouter une nouvelle fable que je vais vous raconter. Car, certainement je vous tromperois, ſi je m'engageois à vous dire quelque choſe de plus ſérieux. Vous n'aurez pas de peine à y démêler l'Hiſtoire du Deluge, & les principales circonſtances que nous en rapporte l'Ecriture.

Le Dieu *Routren*, (c'eſt le grand deſtructeur des Etres créez,) prit un jour la réſolution de noier tous les hommes, dont il prétendoit avoir lieu de n'être pas content. Son deſſein ne put être ſi ſecret, qu'il ne fût préſenti par *Vichnou*, Conſervateur des Créatures. Vous verrez; Monſeigneur, qu'elles lui eurent dans cette rencontre une obligation bien eſſentielle. Il découvrit donc précisément le jour auquel le Déluge dévoit arriver. Son pouvoir ne s'étendoit pas juſqu'à ſuſpendre l'exécution des projets du Dieu *Routren*. Mais auſſi ſa qualité de Dieu conſervateur des choſes créées lui donnoit droit d'en empêcher, s'il y avoit moien, l'effet le plus pernicieux: & voici la maniére dont il s'y prit.

Il apparut un jour à *Sattiavarti* ſon grand confident, & l'avertit en ſecret qu'il y auroit bien-tôt un déluge univerſel, que la terre ſeroit inondée, & que *Routren* ne prétendoit rien moins, que d'y faire périr tous les hommes, & tous les animaux. Il l'aſſura cependant qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui; & qu'en dépit de *Routren*, il trouveroit bien moien de le conſerver, & de ſe ménager à ſoi-même ce qui lui ſeroit néceſſaire pour repeupler le monde. Son deſſein étoit de faire paroître une Barque merveilleuſe au moment que *Routren* s'y attendroit le moins, d'y enfermer une bonne proviſion d'au moins huit cens quarante millions d'ames & de ſemences d'Etres. Il falloit au reſte que *Sattiavarti* ſe trouvât au tems du Déluge ſur une certaine montagne fort haute, qu'il eût ſoin de lui faire bien reconnoître. Quelque temps après *Sattiavarti*, comme on le lui avoit prédit, apperçut une multitude infinie de nuages qui s'aſſembloient. Il vit avec tranquillité l'orage ſe former ſur la tête des hommes coupables; Il tomba du Ciel la plus horrible pluie qu'on vit jamais. Les rivieres s'enflérent, & ſe répandirent avec rapidité ſur toute la ſurface de la Terre; la mer franchit ſes bornes, & ſe mêlant avec les fleuves débordez, couvrit en peu de temps les montagnes les plus élevées. Arbres, animaux, hommes, Villes, Royaumes, tout fut ſubmergé: Tous les Etres animés périrent & furent détruits.

Cependant, *Sattiavarti*, avec quelques-uns de ſes pénitens, s'étoit retiré ſur ſa montagne. Il y attendoit le ſecours dont le Dieu l'avoit aſſuré. Il ne laiſſa pas d'avoir quelques momens de frayeur. L'eau, qui prenoit toûjours de nouvelles forces, & qui s'approchoit inſenſiblement de ſa retraite, lui donnoit de temps en temps de terribles allarmes. Mais dans l'inſtant qu'il ſe croioit perdu, il vit paroître la Barque, qui devoit le ſauver. Il y entra incontinent avec les dévots de ſa ſuite: les huit cens quarante millions d'ames & de ſemences d'Etres s'y trouverent renfermées.

La difficulté étoit de conduire la Barque, & de la ſoûtenir contre l'impétuoſité des flots, qui étoient dans une furieuſe agitation. Le Dieu *Vichnou* eut ſoin d'y pourvoir; car ſur le champ il ſe fit poiſſon, & il ſe ſervit de ſa queuë comme d'un gouvernail, pour diriger le vaiſſeau. Le Dieu poiſſon & Pilote fit une manœuvre ſi habile, que *Sattiavarti* attendit fort en repos dans ſon aſyle, que les eaux s'écoulaſſent de deſſus la face de la Terre.

La choſe eſt claire, comme vous voyez, Monſeigneur, & il ne faut pas être bien pénétrant, pour appercevoir dans ce recit mêlé de fables, & des plus bizarres imaginations, ce que les Livres Sacrez nous apprennent du Déluge, de l'Arche, & de la conſervation de Noé avec ſa famille.

Nos Indiens n'en ſont pas demeurez-là; & après avoir défiguré Noé ſous le nom de *Sattiavarti*, ils pourroient bien avoir mis ſur le compte de *Brama* les avantures les plus ſinguliéres de l'Hiſtoire d'Abraham. En voici quelques traits, Monſeigneur, qui me paroiſſent fort reſſemblans.

La conformité du nom pourroit d'abord appuier mes conjectures. Il eſt viſible que de *Brama* à Abraham il n'y a pas beaucoup de chemin à faire; & il ſeroit à ſouhaiter, que nos Sçavans, en matiére d'Etymologies, n'en euſſent point adoptées de moins raiſonnables, & de plus forcées.

Ce *Brama*, dont le nom eſt ſi ſemblable à celui d'Abraham, étoit marié à une femme, que tous les Indiens nomment *Saraſvadi*. Vous jugerez, Monſeigneur, du poids que le nom de cette femme ajoûte à ma premiere conjecture. Les deux dernieres ſyllabes du mot *Saraſvadi* ſont dans la langue Indienne une terminaiſon honorifique: Ainſi, *Vadi*, répond aſſez-bien à nôtre mot François, *Madame*. Cette terminaiſon ſe trouve dans pluſieurs noms de femmes diſtinguées. Par exemple, dans celui de *Parvadi*, femme de *Routren*. Il eſt dés-lors évident que les deux premieres ſyllabes du mot *Saraſvadi*, qui ſont proprement le nom tout entier de la femme de *Brama*, ſe réduiſent à *Sara*, qui eſt le nom de *Sara*, femme d'Abraham.

Il y a cependant quelque choſe de plus ſingulier. *Brama*, chez les Indiens, comme Abraham chez les Juifs, a été le Chef de pluſieurs *Caſtes*, où Tribus différentes. Les deux Peuples ſe rencontrent même fort juſte ſur le nombre de ces Tribus. A *Ticherapali*, où eſt maintenant le plus fameux Temple de l'Inde, on célébre tous les ans une Feſte, dans laquelle un vénérable Vieillard méne devant ſoi douze enfans, qui repreſentent, diſent les Indiens, les douze Chefs des principales Caſtes. Il eſt vrai que quelques Docteurs croient que ce Vieillard tient dans cette cérémonie la place de *Vichnou*; mais ce n'eſt pas l'opinion commune des Sçavans, ni du Peuple, qui diſent communément que *Brama* eſt le Chef de toutes les Tribus.

Quoi qu'il en ſoit, Monſeigneur, je ne croi pas, que pour reconnoître dans la doctrine des Indiens celle des anciens Hébreux, il ſoit néceſſaire que tout ſe rencontre parfaîtement conforme de part & d'autre. Les Indiens partagent ſouvent à differentes perſonnes, ce que l'Ecriture nous raconte d'une ſeule; ou bien raſſemblent dans une ſeule, ce que l'Ecriture diviſe dans pluſieurs. Mais cette différence, bien loin de détruire nos conjectures, doit ſervir, ce me ſemble, à les appuier. Et je croi qu'une reſſemblance trop affectée, ne ſeroit bonne qu'à les rendre ſuſpectes.

Cela ſuppoſé, Monſeigneur, je continuë à vous raconter ce que les Indiens ont tiré de l'Hiſtoire d'Abraham, ſoit qu'ils l'attribuënt à *Brama*, ſoit qu'ils en faſſent honneur à quelqu'autre de leurs Dieux, ou de leurs Héros.

Les Indiens honorent la mémoire d'un de leurs Pénitens, qui, comme le Patriarche Abraham, ſe mit en devoir de ſacrifier ſon Fils à un des Dieux du Païs. Ce Dieu lui avoit demandé cette Victime; mais il ſe contenta de la bonne volonté du Pere, & ne ſouffrit pas qu'il en vint juſqu'à l'exécution. Il y en a pourtant qui diſent que l'Enfant fut mis à mort, mais que ce Dieu le reſſuſcita.

J'ai trouvé une Coutume qui m'a ſurpris, dans une des Caſtes qui ſont aux Indes: c'eſt celle qu'on nomme la Caſte des Voleurs. N'allez pas croire, Monſeigneur, que parce qu'il y a parmi ces Peuples une Tribu entiére de Voleurs, tous ceux qui ſont cet honorable métier, ſoient raſſemblez dans un corps particulier; & qu'ils aient pour voler un privilége à l'excluſion de tout autre. Cela veut dire ſeulement, que tous les Indiens de cette Caſte volent effectivement avec une extréme licence: mais par malheur, ils ne ſont pas les ſeuls dont il faille ſe deffier.

Après

Après cet éclairciſſement, qui m'a paru néceſſaire; je reviens à mon Hiſtoire. J'ai donc trouvé que dans cette Caſte on garde la cérémonie de la Circonciſion: mais elle ne ſe fait pas dés l'enfance. C'eſt environ à l'âge de vingt ans. Tous même n'y ſont pas ſujets, & il n'y a que les principaux de la Caſte qui s'y ſoumettent. Cet uſage eſt fort ancien, & il ſeroit difficile de découvrir d'où leur eſt venuë cette coutume, au milieu d'un Peuple entiérement Idolâtre.

Vous avez vû, Monſeigneur, l'Hiſtoire du Déluge, & de Noé dans *Vichnou*, & dans *Sattiavarti:* celle d'Abraham dans *Brama* & daus *Vichnou:* Vous verrez encore, avec plaiſir, celle de Moïſe dans les mêmes Dieux: & je ſuis perſuadé que vous la trouverez encore moins altérée que les précédentes.

Rien ne me paroît plus reſſemblant à Moïſe que le *Vichnou* des Indiens métamorphoſé en *Chrichnen.* Car d'abord, *Chrichnen* en Langue Indienne, ſignifie *Noir.* C'eſt pour faire entendre, que *Chrichnen* eſt venu d'un Païs où les Habitans ſont de cette couleur: Les Indiens ajoûtent qu'un des plus proches parens de *Chrichnen*, fut expoſé, dés ſon enfance, dans un petit berceau ſur une grande riviére, où il fut dans un danger évident de périr. On l'en tira, & comme c'étoit un fort bel enfant, on l'apporta à une grande Princeſſe, qui le fit nourrir avec ſoin, & qui ſe chargea enſuite de ſon éducation.

Je ne ſçai pourquoi les Indiens ſe ſont aviſez d'appliquer cet événement à un des parents de *Chrichnen* plûtôt qu'à *Chrichnen* même. Que faire à cela, Monſeigneur? Il faut bien vous dire les choſes telles qu'elles ſont, & pour rendre les avantures plus reſſemblantes, je n'irai pas vous déguiſer la verité. Ce ne fut donc point *Chrichnen*, mais un de ſes parents, qui fut élevé au Palais d'une grande Princeſſe. En cela la comparaiſon avec Moïſe ſe trouve défectueuſe. Voici dequoi réparer un peu ce défaut.

Dés que *Chrichnen* fut né, on l'expoſa auſſi ſur un grand fleuve, afin de le ſouſtraire à la colére du Roi, qui attendoit le moment de ſa naiſſance pour le faire mourir. Le fleuve s'entr'ouvrit par reſpect, & ne voulut pas incommoder de ſes eaux un dépôt ſi précieux. On retira l'enfant de cet endroit périlleux, & il fut élevé parmi des Bergers. Il ſe maria dans la ſuite avec les filles de ces Bergers, & il garda long-temps les troupeaux de ſes Beaux-peres. Il ſe diſtingua bien-tôt parmi tous ſes compagnons, qui le choiſirent pour leur chef. Il fit alors des choſes merveilleuſes en faveur des troupeaux, & de ceux qui les gardoient. Il fit mourir le Roi, qui leur avoit déclaré une cruelle guerre. Il fut pourſuivi par ſes ennemis, & comme il ne ſe trouva pas en état de leur réſiſter, il ſe retira vers la mer: elle lui ouvrit un chemin à travers ſon ſein, dans lequel elle enveloppa ceux qui le pourſuivoient. Ce fut par ce moien qu'il échappa aux tourmens qu'on lui préparoit.

Qui pourroît douter après cela, Monſeigneur, que les Indiens n'aient connu Moïſe, ſous le nom de *Vichnou* métamorphoſé en *Chrichnen?* Mais à la connoiſſance de ce fameux conducteur du Peuple de Dieu, ils ont joint celle de pluſieurs coutumes, qu'il a décrites dans ſes Livres, & de pluſieurs Loix qu'il a publiées, & dont l'obſervation s'eſt conſervée après lui.

Parmi ces coutumes, que les Indiens ne peuvent avoir tirées que des Juifs, & qui perſeverent encore aujourd'hui dans le Païs, je compte, Monſeigneur, les bains fréquens, les purifications, une horreur extréme pour les cadavres, par l'attouchement deſquels ils ſe croient ſoüillez, l'ordre différent, & la diſtinction des Caſtes, la Loi inviolable qui défend les Mariages hors de ſa Tribu ou de ſa Caſte particuliére. Je ne finirois point, Monſeigneur, ſi je voulois épuiſer ce détail. Je m'attache à quelques remarques, qui ne ſont pas tout-à-fait ſi communes dans les Livres des Sçavans.

J'ai connu un Brame très-habile parmi les Indiens, qui m'a raconté l'hiſtoire ſuivante, dont il ne comprenoit pas lui-même le ſens, tandis qu'il eſt demeuré dans les tenébres de l'Idolâtrie. Les Indiens ſont un Sacrifice nommé *Ekiam*, (c'eſt le plus célébre de tous ceux qui ſe font aux Indes:) On y ſacrifie un mouton. On y récite une eſpéce de Priere, dans laquelle on dit à haute voix ces paroles. *Quand ſera-ce que le Sauveur naiſtra? Quand ſera-ce que le Redempteur paroîtra?*

Ce Sacrifice d'un mouton me paroît avoir beaucoup de rapport avec celui de l'Agneau Paſchal. Car il faut remarquer ſur cela, Monſeigneur, que comme les Juifs étoient tous obligez de manger leur part de la Victime, auſſi les Brames, quoiqu'ils ne puiſſent manger de viande, ſont cependant diſpenſez de leur abſtinence au jour du Sacrifice de l'*Ekiam*, & ſont obligez par la Loi de manger du mouton qu'on immole & que les Brames partagent entr'eux.

Pluſieurs Indiens adorent le feu. Leurs Dieux même ont immolé des Victimes à cet Elément. Il y a un précepte particulier pour le Sacrifice d'*Oman*, par lequel il eſt ordonné de conſerver toûjours le feu, & de ne le laiſſer jamais éteindre. Celui qui aſſiſte à l'*Ekiam* doit tous les matins & tous les ſoirs mettre du bois au feu pour l'entretenir. Ce ſoin ſcrupuleux répond aſſez juſte au Commandement porté dans le Levitique c. VI. v. 12. & 13. *Ignis in Altari ſemper ardebit, quem nutriet Sacerdos, ſubjiciens ligna mané per ſingulos dies.* Les Indiens ont fait quelque choſe de plus en conſidération du feu. Ils ſe précipitent eux-mêmes au milieu des flammes. Vous jugerez, comme moi, Monſeigneur, qu'ils auroient beaucoup mieux fait de ne point ajoûter cette cruelle cérémonie à ce que les Juifs leur avoient appris ſur cete matiére.

Les Indiens ont encore une fort grande idée des ſerpents. Ils croient que ces animaux ont quelque choſe de Divin, & que leur vûë porte bonheur. Ainſi, pluſieurs adorent les Serpents, & leur rendent les plus profonds reſpects. Mais ces animaux peu reconnoiſſans, ne laiſſent pas de mordre cruellement leurs adorateurs. Si le Serpent d'Airain, que Moïſe montra au Peuple de Dieu, & qui guériſſoit par ſa ſeule vûë, eût été auſſi cruel que les Serpents animez des Indes, je doute fort que les Juifs euſſent jamais été tentez de l'adorer.

Ajoûtons enfin, Monſeigneur, la charité que les Indiens ont pour leurs Eſclaves. Ils les traittent preſque comme leurs propres enfans; ils ont grand ſoin de les bien élever; ils les pourvoient de tout libéralement; rien ne leur manque, ſoit pour le veſtement, ſoit pour la nourriture; ils les marient, & preſque toûjours ils leur rendent la liberté. Ne ſemble-t-il pas que ce ſoit aux Indiens, comme aux Iſraëlites, que Moïſe ait adreſſé ſur cet article les préceptes que nous liſons dans le Levitique?

Quelle apparence y a-t-il donc, Monſeigneur, que les Indiens n'aient pas eu autrefois quelque connoiſſance de la Loi de Moïſe? Ce qu'ils diſent encore de leur Loi, & de *Brama* leur Legiſlateur, détruit, ce me ſemble, d'une maniére évidente, ce qui pourroit reſter de doute ſur cette matiére.

Brama a donné la Loi aux hommes. C'eſt ce *Vedam*, ou Livre de la Loi, que les Indiens regardent comme infaillible. C'eſt, ſelon eux, la pure parole de Dieu dictée par l'*Abadam*, c'eſt-à-dire, par celui qui ne peut ſe tromper, & qui dit eſſentiellement la vérité. Le *Vedam*, ou la Loi des Indiens, eſt diviſée en quatre parties. Mais, au ſentiment de pluſieurs doctes

doctes Indiens, il y en avoit anciennement une cinquiéme, qui a péri par l'injure des temps, & qu'il a été impossible de recouvrer.

Les Indiens ont une estime inconcevable pour la Loi qu'ils ont reçûë de leur *Brama*. Le profond respect avec lequel ils l'entendent prononcer, le choix des personnes propres à en faire la lecture, les préparatifs qu'on doit y apporter, cent autres circonstances semblables, sont parfaitement conformes à ce que nous sçavons des Juifs, par rapport à la Loi Sainte, & à Moïse qui la leur a annoncée.

Le malheur est, Monseigneur, que le respect des Indiens pour leur Loi, va jusqu'à nous en faire un mystére impénétrable. J'en ai cependant assez appris par quelques Docteurs, pour vous faire voir que les Livres de la Loi du prétendu Brama sont une imitation du Pentateuque de Moïse.

La premiére partie du *Vedam*, qu'ils appellent *Irroucouvedam*, traite de la premiére cause, & de la maniére dont le monde a été créé. Ce qu'ils m'en ont dit de plus singulier, par rapport à nôtre sujet, c'est qu'au commencement il n'y avoit que Dieu & l'Eau, & que Dieu étoit porté sur les eaux. La ressemblance de ce trait avec le premier Chapitre de la Genese, n'est pas difficile à remarquer.

J'ai appris de plusieurs Brames, que dans le troisiéme Livre, qu'ils nomment *Samavedam*, il y a quantité de préceptes de Morale. Cet enseignement m'a paru avoir beaucoup de rapport avec les préceptes Moraux répandus dans l'Exode.

Le quatriéme Livre, qu'ils appellent *Adaranavedam*, contient les différens Sacrifices qu'on doit offrir, les qualitez requises dans les victimes, la maniére de bastir les Temples, & les diverses Fêtes que l'on doit célébrer. Ce peut-être là, sans trop deviner, une idée prîse sur les Livres du Lévitique & du Deutéronome.

Enfin, Monseigneur, de peur qu'il ne manque quelque chose au paralelle : comme ce fut sur la fameuse montagne de Sinaï que Moïse reçût la Loi, ce fut aussi sur la célébre montagne de *Mahamerou*, que *Brama* se trouva avec le Vedam des Indiens. Cette montagne des Indes, est celle que les Grecs ont appellée *Meros*, où ils disent que Bacchus est né, & qui a été le sejour des Dieux. Les Indiens disent encore aujourd'hui que cette montagne est l'endroit où sont placez leurs *Chorchams*, ou les différens Paradis qu'ils reconnoissent.

N'est-il pas juste, Monseigneur, qu'après avoir parlé assez long-temps de Moïse & de la Loi, nous disions aussi quelques mots de Marie sœur de ce grand Prophéte ? Je me trompe beaucoup, ou son histoire n'a pas été tout-à-fait inconnuë à nos Indiens.

L'Ecriture nous dit de Marie, qu'après le passage miraculeux de la Mer rouge, elle assembla les femmes Israëlites, elle prit des instrumens de musique, & se mit à danser avec ses compagnes, & à chanter les loüanges du Tout-puissant. Voici un trait assez semblable, que les Indiens racontent de leur fameuse *Lakchoumi*. Cette femme, aussi-bien que Marie sœur de Moïse, sortit de la mer par un espéce de Miracle. Elle ne fut pas plûtôt échapée au danger où elle avoit été de périr, qu'elle fit un bal magnifique, dans lequel tous les Dieux & toutes les Déesses danférent au son des instrumens.

Il me feroit aisé, Monseigneur, en quittant les Livres de Moïse, de parcourir les autres Livres historiques de l'Ecriture, & de trouver dans la Tradition de nos Indiens, dequoi continuer ma comparaison. Mais je craindrois qu'une trop grande exactitude ne vous fatiguât. Je me contenterai de vous raconter encore une ou deux histoires, qui m'ont le plus frappé, & qui sont le plus à mon sujet.

La première qui se presente à moi, est celle que les Indiens débitent sous le nom d'*Arichandiren*. C'est un Roi de l'Inde fort ancien, & qui, au nom & à quelques circonstances près, est, à le bien prendre, le Job de l'Ecriture.

Les Dieux se réünirent un jour dans leur *Chorcam*, ou, si vous l'aimez mieux, dans le Paradis de delices. *Devendiren* le Dieu de la gloire présidoit à cette illustre assemblée. Il s'y trouva une foule de Dieux & de Déesses; les plus fameux Pénitens y eurent aussi leur place, & sur tout les sept principaux Anachoretes.

Après quelques discours indifférens, on proposa cette question: Si parmi les hommes il se trouve un Prince sans défaut. Presque tous soustinrent qu'il n'y en avoit pas un seul qui ne fût sujet à de grands vices; & *Vichouva-moutren* se mit à la tête de ce parti. Mais le célébre *Vachichten* prit un sentiment contraire, & soûtint fortement que le Roi *Arichandiren* son disciple étoit un Prince parfait. *Vichouva-moutren*, qui, du génie impérieux dont il est, n'aime pas à se voir contredit, se mit en grande colére, & assura les Dieux qu'il sçauroit bien leur faire connoître les défauts de ce prétendu Prince parfait, si on vouloit le lui abandonner.

Le défi fut accepté par *Vachichten*, & l'on convint que celui des deux qui auroit le dessous, céderoit à l'autre tous les mérites qu'il avoit pû acquérir par une longue pénitence. Le pauvre Roi *Arichandiren* fut la victime de cette dispute. *Vichouva-moutren* le mit à toutes sortes d'épreuves. Il le réduisit à la plus extréme pauvreté; il le dépoüilla de son Roïaume; il fit périr le seul fils qu'il eût; il lui enleva même sa femme *Chandirandi*.

Malgré tant de disgraces, le Prince se soûtint toûjours dans la pratique de la vertu avec une égalité d'ame, dont n'auroient pas été capables les Dieux mêmes qui l'éprouvoient avec si peu de ménagement. Aussi l'en récompenserent-ils avec la plus grande magnificence. Les Dieux l'embrasserent l'un après l'autre; il n'y eut pas jusqu'aux Déesses qui lui firent leurs complimens. On lui rendit sa femme, & on ressuscita son fils. Ainsi, *Vichouva-moutren* céda, suivant la convention, tous ses mérites à *Vachichten*, qui en fit présent au Roi *Arichandiren*; & le Vaincu alla fort à regret recommencer une longue pénitence, pour faire, s'il y avoit moien, bonne provision de nouveaux mérites.

La seconde histoire qui me reste à vous raconter, Monseigneur, a quelque chose de plus funeste, & ressemble encore mieux à un trait de l'histoire de Samson, que la fable d'*Arichandiren* ne ressemble à l'histoire de Job.

Les Indiens asseurent donc que leur Dieu *Ramen* entreprit un jour de conquérir Ceilan : & voici le stratagéme dont ce Conquérant, tout Dieu qu'il étoit, jugea à propos de se servir. Il leva une armée de Singes, & leur donna pour Général un Singe distingué, qu'ils nomment *Anouman*. Il lui fit envelopper la queuë de plusieurs piéces de toile, sur lesquelles on versa de grands vases d'huile. On y mit le feu, & ce Singe courant par les campagnes, au milieu des blés, des bois, des Bourgades, & des Villes, porta l'incendie par tout. Il brûla tout ce qui se trouva sur sa route, & réduisit en cendres l'Isle presque toute entiére. Après une telle expédition la conquête n'en devoit pas être fort difficile, & il n'étoit pas nécessaire d'être un Dieu bien puissant, pour en venir à bout.

Je me suis peut-être trop arrêté, Monseigneur, sur la conformité de la doctrine des Indiens avec celle du Peuple de Dieu. J'en serai quitte pour abreger un peu

peu ce qui me resteroit à vous dire sur un second point, que j'étois résolu de soûmettre, comme le premier, à vos lumiéres, & à vôtre pénétration. Je me bornerai à quelques réfléxions assez courtes, qui me persuadent que les Indiens les plus avancez dans les terres, ont eu dés les premiers temps de l'Eglise la connoissance de la Religion Chrétienne; & qu'eux aussi-bien que les Habitans de la Côte, ont reçu les instructions de S. Thomas, & des premiers Disciples des Apôtres.

Je commence par l'idée confuse, que les Indiens conservent encore de l'adorable Trinité, qui leur fut autrefois prêchée. Je vous ai parlé, Monseigneur, des trois principaux Dieux des Indiens, *Bruma*, *Vichnou*, & *Routren*. La plûpart des Gentils disent à la vérité que ce sont trois Divinitez différentes, & effectivement séparées. Mais plusieurs *Nianigueuls*, ou hommes spirituels, assurent que ces trois Dieux separez en apparence, ne sont réellement qu'un seul Dieu; que ce Dieu s'appelle *Bruma*, lorsqu'il crée, & qu'il exerce sa Toute-puissance; qu'il s'appelle *Vichnou*, lorsqu'il conserve les Etres créez, & qu'il donne des marques de sa bonté; & qu'enfin il prend le nom de *Routren*, lorsqu'il détruit les Villes, qu'il châtie les coupables, & qu'il fait sentir les effets de sa juste colere.

Il n'y a que quelques années qu'un Brame expliquoit ainsi ce qu'il concevoit de la fabuleuse Trinité des Païens. Il faut, disoit-il, se représenter Dieu, & ses trois noms différents, qui répondent à ses trois principaux Attributs, à peu près sous l'idée de ces Pyramides triangulaires qu'on voit élevées devant la porte de quelques Temples.

Vous jugez bien, Monseigneur, que je ne prétends pas vous dire que cette imagination des Indiens, réponde fort juste à la vérité que les Chrétiens reconnoissent. Mais au moins fait-elle comprendre qu'ils ont eu autrefois des lumiéres plus pures, & qu'elles se sont obscurcies par la difficulté, que renferme un mystére si fort au-dessus de la foible raison des hommes.

Les Fables ont encore plus de part dans ce qui regarde le Mystére de l'Incarnation. Mais du reste, tous les Indiens conviennent que Dieu s'est incarné plusieurs fois. Presque tous s'accordent à attribuer ces Incarnations à Vichnou le second Dieu de leur Trinité: & jamais ce Dieu ne s'est incarné, selon eux, qu'en qualité de Sauveur & de Libérateur des hommes.

J'abrége, comme vous le voiez, Monseigneur, autant qu'il m'est possible, & je passe à ce qui regarde nos Sacremens. Les Indiens disent, que le Bain pris dans certaines Riviéres efface entiérement les péchez, & que cette eau mystérieuse lave non-seulement les corps, mais purifie aussi les ames d'une maniére admirable. Ne seroit-ce point là un reste de l'idée, qu'on leur auroit donnée du saint Baptême.

Je n'avois rien remarqué sur la Divine Eucharistie; Mais un Brame converti me fit faire attention, il y a quelques années, à une circonstance assez considérable pour avoir ici sa place. Les restes des Sacrifices, & le Ris qu'on distribuë à manger dans les Temples, conserve chez les Indiens le nom de *Prajadam*. Ce mot Indien signifie en nôtre Langue *Divine Grace*, & c'est ce que nous exprimons par le terme Greq, *Eucharistie*.

Il y a quelque chose de plus marqué sur la Confession; & je croi, Monseigneur, devoir y donner un peu plus d'étenduë.

C'est une espéce de maxime parmi les Indiens, que celui qui confessera son péché, en recevra le pardon. *Cheida param chounal Tiroum*. Ils célébrent une Fête tous les ans, pendant laquelle ils vont se confesser sur le bord d'une riviére, afin que leurs péchez soient entiérement effacez. Dans le fameux Sacrifice *Ekiam*, la femme de celui qui y préside est obligée de se confesser, de descendre dans le détail des fautes les plus humiliantes, & de déclarer jusqu'au nombre de ses péchez.

Une fable des Indiens, que j'ai apprise sur ce sujet, appuyera encore davantage mes conjectures.

Lorsque *Chrichnen* étoit au monde, la fameuse *Draupadi* étoit mariée à cinq fréres célébres tous Rois de Maduré. L'un de ces Princes tira un jour une fléche sur un arbre; & en fit tomber un fruit admirable. L'arbre appartenoit à un célébre Pénitent, & avoit cette proprieté que chaque mois il portoit un fruit; & ce fruit donnoit tant de force à celui qui le mangeoit, que pendant rout le mois cette seule nourriture lui suffisoit. Mais parceque dans ces temps reculez on craignoit beaucoup plus la malédiction des Pénitens, que celle des Dieux, les cinq Fréres appréhendoient que l'Hermite ne les maudît. Ils priérent donc *Chrichnen* de les aider dans une affaire si délicate. Le Dieu *Vichnou* métamorphosé en *Chrichnen* leur dit, aussi-bien qu'à *Draupadi*, qui étoit présente, qu'il ne voioit qu'un seul moien de réparer un si grand mal: que ce moien étoit la confession entiére de tous les péchez de leur vie: que l'arbre dont le fruit étoit tombé, avoit six coudées de haut; qu'à mesure que chacun d'eux se confesseroit, le fruit s'éléveroit en l'air de la hauteur d'une coudée, & qu'à la fin de la derniére confession, il s'attacheroit à l'arbre, comme il étoit auparavant.

Le reméde étoit amer, mais il falloit se résoudre à en passer par là, ou bien s'exposer à la malédiction d'un Pénitent. Les cinq Fréres prirent donc leur parti, & consentirent à tout déclarer. La difficulté étoit de déterminer la femme à faire la même chose, & on eut bien de la peine à l'y engager. Depuis qu'il s'agissoit de parler de ses fautes, elle ne se sentoit d'inclination que pour le secret & pour le silence. Cependant, à force de lui remettre devant les yeux les suites funestes de la malédiction du *Sanias* (*a*), on lui fit promettre tout ce qu'on voulut.

Après cette assurance, l'aîné des Princes commença cette pénible cérémonie, & fit une confession très-exacte de toute sa vie. A mesure qu'il parloit, le fruit montoit de lui-même, & se trouva seulement élevé d'une coudée à la fin de cette prémiére confession. Les quatre autres Princes continuerent à l'exemple de leur aîné, & l'on vit arriver le même prodige; c'est-à-dire, qu'à la fin de la confession du cinquiéme, le fruit étoit précisément à la hauteur de cinq coudées.

Il ne restoit plus qu'une coudée; mais c'étoit à *Draupadi*, que le dernier effort étoit réservé. Après bien des combats elle commença sa Confession, & le fruit s'éleva peu à peu. Elle avoit achevé, disoit-elle, & cependant il s'en falloit encore une demi-coudée, que le fruit n'eût rejoint l'arbre d'où il étoit tombé. Il étoit évident qu'elle avoit oublié, ou plûtôt caché quelqne chose. Les cinq Fréres la prierent avec larmes, de ne pas se perdre par une mauvaise honte, & de ne les pas envelopper dans son malheur. Leurs priéres n'eurent aucun effet. Mais *Chrichnen* étant venu au secours, elle déclara un péché de pensée, qu'elle vouloit tenir secret. A peine eut-elle parlé, que le fruit acheva sa course merveilleuse, & alla de lui-même s'attacher à la branche où il étoit auparavant.

Je finirai par ce trait, Monseigneur, la longue Lettre,

(*a*) C'est ainsi que les Indiens appellent leurs Pénitens.

tre, que j'ai pris la liberté de vous écrire. Je vous y ai rendu compte des connoiſſances que j'ai acquiſes au milieu des Peuples de l'Inde, autrefois apparemment Chrétiens, & replongez depuis long-temps dans les ténébres de l'Idolâtrie. Les Miſſionnaires de nôtre Compagnie, ſur les traces de Saint François Xavier, travaillent depuis un ſiécle à les ramener à la connoiſſance du vrai Dieu, & à la pureté du culte Evangelique.

Vous voiez, Monſeigneur, qu'en même temps que nous faiſons goûter à ces Peuples abandonnez la douceur du joug de Jesus-Christ, nous tâchons de rendre quelque ſervice aux Sçavans d'Europe, par les découvertes que nous faiſons dans les Païs qui ne leur ſont pas aſſez connus. Il n'appartient qu'à vous, Monſeigneur, de ſuppléer par vôtre profonde pénétration, & par vôtre commerce aſſidu avec les Sçavans de l'antiquité, à ce qui pourroit manquer de nôtre part aux lumiéres que nous acquérons parmi ces Peuples. Si ces nouvelles connoiſſances ſont de quelque uſage pour le bien de la Religion, perſonne ne ſçaura mieux les faire valoir que vous. Je ſuis avec un profond reſpect,

Monseigneur,

de V. G.

Le très-humble & très-obéïſſant ſerviteur, Bouchet, Miſſionnaire de la Compagnie de Jesus.

TABLE

DES CHAPITRES

De la Diſſertation ſur les Dieux des Indiens Orientaux.

Fin de la Table.

SUPPLEMENT

AUX

DISSERTATIONS

PRÉCEDENTES:

Où l'on explique plusieurs Ceremonies du Culte Religieux

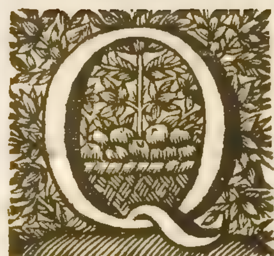
DES

INDIENS ORIENTAUX.



SUPPLEMENT
AUX
DISSERTATIONS
PRÉCEDENTES:
Où l'on explique plusieurs Ceremonies du Culte Religieux
DES
INDIENS ORIENTAUX.

BRAMA.



Uelques-uns ont crû (*a*) que *Brama* est le même que *Pythagore*: cependant il est certain que l'Histoire du Dieu & celle du Philosophe n'ont presqu'aucun rapport ensemble. D'ailleurs Pythagore n'a jamais passé dans les Indes. S'il a merité l'Apotheose, ce ne peut-être que par la doctrine de la transmigration qu'il a lui même puisée en Egypte, d'où elle a été portée aux Indes par le commerce frequent que les Egyptiens & les Indiens avoient les uns avec les autres. On a cru encore que le *Brama* des Indiens anciens & modernes pourroît bien être l'*Hermes Trismegiste* des Egyptiens, & le *Xaca* ou *Xe-kia* des Japonois & des Chinois. Nous n'examinerons pas ces matieres, qui demanderoient une longue Dissertation.

Brama est la premiere personne d'une espece de Trinité que les Indiens admettent dans leur Theologie. Cette premiere personne est non seulement Pere du Genre humain, mais elle a créé encore autant de Mondes qu'elle a de parties considerables dans son corps. Le Systeme de cette Creation, que nous tirons de la *Chine illustrée* du P. *Kircher* differe beaucoup de celui que les (*b*) Banians établissent, & de celui qui est rapporté au Ch. 1. pr. Partie de la *Dissertation sur les*

(*a*) Voi. *Della Valle* dans ses Voiages.
(*b*) Voi. *Diss. sur la Relig. des Banians.*

mœurs & sur la Relig. des Bramines. „ Les Bramines, dit-on dans *Kircher*, rac-
„ content que le premier Monde qui est au dessus du Ciel a été fait du cer-
veau (de *Brama*,) le second des yeux, le troisiéme de la bouche, le quatriéme
„ de l'oreille gauche, le cinquiéme du palais & de la langue, le sixiéme du
„ cœur, le septiéme du ventre, le huitiéme des parties de la Generation, le
„ neuviéme de la cuisse gauche, le disiéme des genoux, le onsiéme du talon,
„ le dousiéme des doits du pied droit, le treisiéme de la plante du pied gauche,
„ & le quatorsiéme de l'air qui environne *Brama.* Ils prétendent qu'il y a du
„ rapport entre ces quatorze Mondes & les parties du corps de *Brama*: ils ajou-
„ tent, que *tous les hommes formés dans ces differens Mondes*, " *en tirent le cara-
ctere & les inclinations qu'ils conservent en celui-ci pendant leur vie:* „ ainsi ceux
„ qui sortent du premier Monde sont sages & savans; ceux du second péne-
„ trans, ceux du troisiéme éloquens, du quatriéme fins & rusés, du cinquié-
„ me gourmans, du sixiéme genereux & magnifiques, du septiéme sordides &c.
„ du huitiéme portés aux plaisirs & surtout à ceux de l'amour, du neuviéme
„ laborieux, du dixiéme campagnars & villageois, du onsiéme gens de la lie
„ du peuple & occupés à ce qu'il y a de plus vil, du dousiéme scelerats & gens de
„ sac & de corde, du treisiéme, injustes & impitoiables, du quatorsiéme in-
„ genieux & adroits. " Les Bramines fondent sur ces principes toutes les regles
de la physionomie, & croient voir sur le visage de chaque personne de quel
Monde elle est originaire; après quoi ils décident hardiment sur le caractere &
les inclinations de celui dont ils ont examiné la physionomie.

Quoiqu'il y ait beaucoup de confusion dans la Theologie des Indiens, on y voit pourtant qu'ils attribuent à *Brama* (*a*) la direction du sort des hommes & des destinées du Monde, la disposition des évenemens, & leurs Revolutions. C'est beaucoup plus qu'ils ne devroient accorder à un Dieu createur à la verité mais dépendant & créé lui même, puis que les Bramins lui donnent pour Pere *Quivelinga*, qui n'est autre chose que Priape ou la Nature. Essaions de les justifier: ne pourroit on pas concilier leurs contradictions en disant que *Brama* est la providence, laquelle, selon le systeme des Idolatres de l'Orient, doit être regardée comme fille de la Nature, qu'ils reconnoissent generalement pour l'Etre supréme.

Ce que nous venons de dire ici de *Brama* ne nous permet pas d'oublier une fiction assés ingenieuse que les *Bramins* ont donnée de la Creation du Monde, & qui nous persuade qu'ils regardent (*b*) la matiere comme l'essence de la Divinité

(*a*) *Baldeus Descr. du Malabar* &c.

(*b*) Voiés à l'Article suivant ce que les Bramins établissent touchant le germe du Monde, & ce sentiment pourroit bien revenir à celui de l'Ame du Monde soutenu par quelques anciens Philosophes. Les Indiens croient que nos Ames & celle de tous les Etres animés de la Nature sont des portions de cette Ame universelle. Ils vont plus loin. „ Dieu, disent ils suivant le rapport de Bernier, a non seulement produit
„ ou tiré les Ames de sa propre substance, mais generalement encore tout ce qu'il y a de materiel & de
„ corporel dans l'Univers. . . . . La Creation n'est autre chose qu'une extension que Dieu fait de sa propre
„ substance, ... & la destruction qu'une reprise qu'il en fait. " Au dernier jour la reprise sera generale. „ De
„ tout cela les Docteurs concluent, qu'il n'est rien de réel & d'effectif de tout ce que nous croions voir,
„ ouir, flairer, gouter ou toucher. Tout le Monde n'est qu'une espece de songe & une pure illusion, en-
„ tant que toute cette multiplicité & diversité de choses, qui nous apparoissent ne sont qu'une seule & mê-
„ me chose, qui est Dieu même. . . . mais demandés leur qu'ils vous expliquent l'extension de la Divini-
„ té, la sortie & la reprise des substances, toute la diversité de la Nature & comment il se peut faire que
„ Dieu n'étant pas corporel, mais *Biapek* (ce terme revient peut-être à celui d'invisible) il soit neanmoins di-
„ visé en tant de portions de corps & d'Ames; ils ne vous paieront jamais que de belles comparaisons. Dieu,
„ disent-ils, est comme un Ocean immense, dans lequel se mouvroient plusieurs fioles pleines d'eau. Ces fio-
„ les, quelque part qu'elles puissent aller, se trouvent toûjours dans le même Ocean & dans la même eau,
„ & si les fioles viennent à se rompre, les eaux qu'elles contenoient se trouvent reünies au tout dont elles
„ étoient separées: ou ils vous diront que Dieu est semblable à la Lumiere, qui, quoique la même par tout
„ l'Uni-



B. Picart del. 1723.

BRAMA ou BRUMA.

nité elle même. (*a*) „ Ils diſent que l'araignée eſt la premiere cauſe & le pre-
„ mier principe de toutes choſes ; que la production de l'Univers n'eſt rien
„ qu'une filure de cet Inſecte, lequel a filé ſes entrailles & ſon ventre ; en ſor-
„ te qu'il a premierement produit les Elemens, en ſecond lieu les Globes ce-
„ leſtes ; que cette bête gouverne tout par ſa ſageſſe & ſa providence ; qu'elle
„ dirige toutes choſes par ſa conduite, ce qui doit durer juſqu'à la fin des ſié-
„ cles, laquelle n'arrivera jamais que quand cet Inſecte retirera. . . . . dans ſon
„ corps tous les filets qu'il en avoit ſorti ; car pour lors tout ſera détruit, & le
„ Monde ne ſubſiſtera plus que dans le ventre d'une araignée. "

(*b*) *Brama* eſt ſouvent repreſenté de la maniere qu'on le voit ici : mais *Della Valle* nous donne une autre deſcription de ſon Idole, & telle qu'il aſſure l'avoir vuë aux Indes. „ On voit, dit-il, à *Hagra* un Temple dédié à *Brama*. . . . Sa
„ Statue eſt au millieu du Temple entre quantité d'Idoles de marbre blanc. Elle
„ a pluſieurs bras & trois viſages, du moins je n'en vis pas davantage, parce
„ qu'il me fut impoſſible de remarquer ſi par derriere il y en avoit un quatrie-
„ me ou pluſieurs autres. Cette Statue eſt toute nue avec une barbe longue &
„ pointue, mais mal faite, comme tout le reſte de la figure, qui a trop de ven-
„ tre pour ſa hauteur. Peut-être faut il attribuer ce défaut à l'ignorance de
„ l'Ouvrier, à moins qu'on ne le regarde comme un caprice des Indiens, qui
„ pourroient bien croire, comme les Inſulaires de *Sumatra*, que plus on a le
„ ventre gros & plus on eſt beau & bien proportionné. Cette figure de *Bra-*
„ *ma* eſt debout. A ſes pieds on en voit deux autres petites, qui ſont ſes en-
„ fans, . . & à ſes côtés deux de femme un peu plus petites que *Brama*, l'une
„ à droit & l'autre à gauche. Ce ſont les deux femmes du Dieu. Dans un
„ autre angle de la Pagode, & à la gauche de *Brama* on a placé deux figures
„ d'hommes barbus & nuds, preſque de même hauteur. Ces dernieres figures
„ repreſentent deux Religieux autrefois Diſciples de *Brama*. "

I X O R A.

Il ne faut pas confondre *Ixora*, qui eſt le même qu'*Eſwara*, avec *Ixoretta*, lequel, ſelon *Baldæus*, Auteur d'une bonne Deſcription du Malabar & du Coromandel, eſt proprement le germe du Monde. Quelques Docteurs Idolatres diſent, au rapport du même *Baldæus*, qu'un jour l'Univers diminua d'une maniere ſi extraordinaire qu'il n'en reſta plus rien qu'*Ixoretta*, qui avoit la figure d'une goûte de roſée : mais qu'avec le tems *Ixoretta* reprit toutes ſes forces ; que d'abord ce germe fut ſemblable à un grain de moutarde, enſuite à une perle, qu'enfin il devint comme un œuf, dans lequel il y avoit cinq Elemens. L'œuf étoit couvert de ſept envelopes pareilles à celles dont un oignon eſt revêtu. La flame & l'air en ſortirent. De l'œuf partagé en deux moitiés inégales, il s'en forma le Ciel & la Terre. Les ſept envelopes furent diviſées pareillement : celles d'en-

l'Univers ne laiſſe pas de ſe diverſifier de pluſieurs manieres. Toutes ces differentes comparaiſons nous perſuadent qu'ils ont des idées fort confuſes de ces matieres. D'ailleurs pour juger ſainement de leurs ſyſtemes, il faudroit mieux entendre leur langue & pouvoir lire leurs livres : des extraits donnés peut-être ſans ſuite, ni liaiſon, & des raiſonnemens de vive voix ne ſuffiſent pas pour juger des opinions d'une Nation dont la Religion & la Philoſophie ſont cachées ſous des énigmes & des fictions allegoriques.

(*a*) *Kircher* dans ſa *Chine illuſtrée.*

(*b*) *Kircher en ſa Chine illuſtrée.*

d'enhaut formerent ſept Cieux & celles d'embas ſept mondes. Cependant un fil ou cordon paſſant diametralement par le centre de l'œuf uniſſoit en quelque façon toutes ces parties. *Ixoretta* ſe plaça au plus haut bout du cordon. Il ſe fit ſur la terre une montagne au ſommet de laquelle parut une figure triangulaire avec quelque choſe de rond au millieu, qu'ils appellent *Quivelinga*. Ces deux figures repreſentent les deux ſexes. *Ixoretta*, ajoutent ils, & *Quivelinga* ne ſont qu'une même choſe chez eux & leur opinion eſt fondée ſur l'étroite liaiſon qu'il y a entre l'un & l'autre. Voiés ci après *Lingam*. Il ſe peut fort bien que les Bramines aient tiré des Egyptiens l'embleme de l'œuf par lequel ils repreſentent le Monde: mais nous remarquons une difference conſiderable dans les deux ſyſtemes. Les Egyptiens, en dépeignant le Createur de l'Univers avec un œuf ſortant de ſa bouche, ne confondoient point l'Ouvrier & l'Ouvrage, au lieu que ſuivant les principes des Bramines, il ne paroît pas que l'un ſoit diſtingué de l'autre. Convenons qu'il n'y a rien de plus pitoiable que les principes qu'un homme démontre comme clairs & certains, lors que pour les établir il n'a d'autre guide que ſon imagination. Du reſte peut-être ne ſeroit il pas impoſſible d'accorder le germe ſuppoſé par les Indiens ſous le nom d'*Ixoretta*, avec cet *eſprit*, qui, ſelon Moïſe, *ſe mouvoit ſur la ſuperficie des eaux.*

(*a*) La tête d'*Ixora* eſt ornée d'une longue & belle chevelure. Il a la face blanche & reluiſante: & ſur la tête un Croiſſant. Ses trois yeux marquent l'étentendue de ſa prévoiance & de ſa penetration. Quoiqu'on lui donne ici une figure aſſés bornée, les Bramines aſſurent pourtant qu'il eſt infini. Un jour *Brama* voulut voir la tête d'*Ixora*, & pour cet effet il prit ſon vol vers les Cieux: mais quelque effort qu'il put faire, il ne lui fut pas permis de la voir. D'autre côté *Wiſtnou*, le Dieu des Metamorphoſes, eſſaia de percer juſqu'à l'endroit où *Ixora* avoit les pieds: dans ce deſſein il ſe metamorphoſa en cochon, & fit un grand creux dans la terre avec ſon groin: mais il eut beau faire, ſon groin ne penetra pas juſqu'aux pieds du Dieu. Le corps d'*Ixora* eſt d'une étendue ſi prodigieuſe, que le Serpent *Battegu*, qui environne ſept mondes & ſept mers, n'a pû ſeulement lui ſervir de braſſelet. Un Idolatre qui en ſavoit plus que les autres blama vivement un Bramine qui lui ſoutenoit qu'*Ixora* peut-être renfermé dans une Pagode.

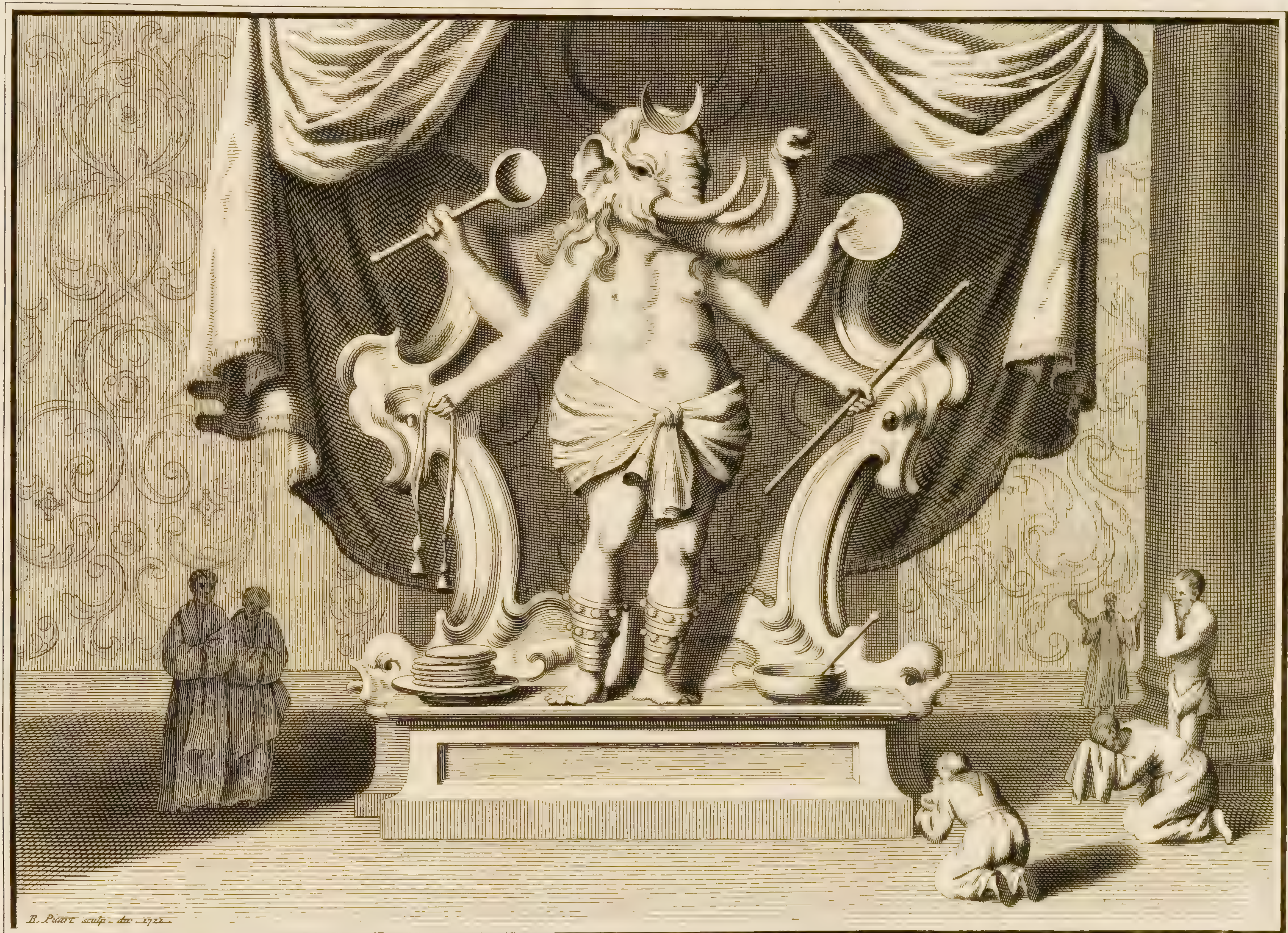
Ixora eſt repreſenté ſur un piedeſtal avec ſeize bras dont toutes les mains ſont garnies. Celles des bras droits tiennent du Feu, de l'Argent, un Tambour, un Chapelet, une Corde, un Baton, une Roue & un Serpent: celles des bras gauches tiennent un Cœur, un Inſtrument de Muſique, une Cloche, une Jatte de Porcelaine, une Chaine, la tête d'un Bramine, un Trident, & une Hache. Les 16. bras repreſentent la force & la puiſſance du Dieu. Il a la peau d'un Elephant ſur ſes épaules & de plus il eſt revêtu d'une peau de Tigre, dont les taches repreſentent les Etoiles du Firmament. Divers Serpens l'environnent, qui peut-être ſont chez les Indiens, comme autrefois chez les Egyptiens, les emblemes des revolutions des années. Il a au col un collier d'où pend une petite clochette, qui ſignifie la vigilance d'*Ixora*. Ce collier eſt fait de la peau d'un animal que les Indiens nomment *Mandega*: mais outre ce collier, il en porte un autre garni de fleurs, un troiſiéme garni de (*b*) pluſieurs têtes de *Brama*, & un quatriéme auquel ſont attachés les os de *Chatti*, femme d'*Ixora*. La Theologie des Bramines du Malabar & du Coromandel nous enſeigne, que ce

(*a*) *Baldæus*. Ibid.

(*b*) *Brama* ſelon les Bramines meurt & reſſuſcite tous les ans. Toutes les fois qu'il meurt *Ixora* lui prend une de ſes têtes & l'attache à ſon collier.



IXORA, DIVINITÉ des Indes Orientales.



QUENEVADI, Fils D'IXORA.

ce Dieu a deux femmes, assavoir *Chatti Grienga* sa bien aimée, son inseparable. Elle reside derriere lui & se cache dans ses cheveux. Cette femme est la Deesse des eaux. Pour *Chatti* son autre femme, elle meurt & ressuscite comme *Brama* toutes les années, & toutes les fois qu'elle meurt, *Ixora* prend ses os & les attache à son quatriéme collier. N'oublions pas que le corps cette Divinité est barbouillé de terre & de cendre, ce qui marque la production & la destruction.

Il paroît assés par ce que nous venons de dire, qu'*Ixora* est la matiere, que divers Philosophes anciens & modernes ont crue infinie & éternelle, & qu'ils ont presque toûjours confondue avec une cause premiere infiniment superieure à la matiere, & sa motrice souveraine. Cette foule de Dieux que les Indes Orientales adorent n'est peut-être composée que de génies, d'esprits subordonnés au Dieu souverain, de Rois & de grands hommes mis au rang des Dieux pour leurs belles actions. „ Plusieurs savans, dit le P. de *La Lane* dans une let- „ tre (*a*) qu'il écrit au P. *Mourgues*, tombent d'accord qu'il ne peut y avoir „ qu'un seul Dieu qui est un pur esprit: mais ils ajoutent que *Chiven*, *Vich-* „ *nou* & les autres, sont les Ministres de ce Dieu, & que c'est par leur moien „ que nous aprochons du trone de la Divinité, & que nous en recevons des „ bienfaits. " Tout ce qu'on peut dire c'est que leur pratique ne persuade pas qu'ils ne croient qu'un seul Dieu : mais ils ne sont pas les seuls qui en matiere de Religion détruisent par la pratique ce qu'ils accordent dans la speculation. Pour ce qui regarde l'adoration des Statues de ces Dieux, ils avouent de bonne foi, selon *Bernier*, qu'ils ne croient pas que ces Statues soient autre chose que des Images & des representations. „ Nous ne leur rendons des honneurs qu'à „ cause de ce qu'elles representent. Elles sont dans nos Pagodes, parce qu'il „ est necessaire, pour bien faire la priere, qu'il y ait quelque chose devant les „ yeux qui arrête l'esprit, & quand nous prions ce n'est pas la Statue que nous „ prions, mais celui qui est representé par la Statue. Au reste nous reconnois- „ sons que c'est Dieu qui est le Maître absolu & le seul Tout puissant. " *Bernier* ajoute que cela lui parut *un peu concerté à la Chrétienne.*

PUDA; *les* PEXAIOS &c.

On associe à *Ixora* certaines Divinités que les *Malabares* & les autres Idolatres Indiens appellent *Puda*, *Pexaios* & *Pés*. *Puda* est representé, avec trois serpens sur la tête & sous la figure d'un petit homme fort gros, ventru & sans barbe. Il a un serpent en guise d'anneau au bras gauche & deux aux cuisses. De la main sa gauche il tient la houlette d'un Berger. Les *Pexaios* & les *Pés* sont plus grands & mieux faits que *Puda*. Les uns & les autres ont quelque rapport avec les Dieux champêtres des anciens Paiens. Au reste si ceux qui lisent ces Explications veulent se donner la peine de les comparer avec ce qui est écrit dans la *Dissertation sur les mœurs & sur la Religion des Bramines*, ils y trouveront beaucoup de choses semblables exprimées sous des noms differens & souvent mêlées avec des idées qui n'ont aucune liaison les unes aux autres. Ce défaut vient de la confusion qui se trouve dans la Theologie Indienne, & des obscurités qu'y ont ajoutées nos Voiageurs, faute d'avoir sû distinguer les sentimens d'une Secte d'avec ceux d'une autre. Ce seroit un étrange galimatias, que le recit d'un Indien, qui, en écrivant sur la Religion Chrêtienne, confondroit les

(*a*) Elle est dans le X. Recueil des *Lettres édifiantes de quelques Missionnaires.*

opinions des Anabaptiſtes, Lutheriens, Quaquers, Calviniſtes, & Romains, y ajouteroit les deſcriptions myſtiques & allegoriques des Theologiens de ces differentes Sectes, & non content de cela parſemeroit ſon ouvrage d'une partie des Hiſtoires que les Legendaires anciens & modernes ont renfermées dans les Vies des Saints de l'Egliſe.

QUENAVADY.

Quenavady eſt ſur un throne derriere un rideau que l'on retire en faveur des devots qui viennent lui rendre leurs hommages. Ce Dieu eſt le fils aîné d'*Ixora*. Il a la tête, les défenſes & la trompe d'un Elephant: un Croiſſant ſur le ſommet de la tête, des cheveux longs, de grands yeux, de larges oreilles, des taches rouges ſur le viſage; ſi l'on peut appeller ainſi le muffle d'un Elephant: Mais tout le reſte du corps, qui reluit comme de l'or, eſt d'une figure humaine. Il a quatre bras, & le ventre extrémement gros & large. Une piéce d'étoffe ou de toile peinte le ceint autour des reins, & tombant par devant ſur les cuiſſes ſe noue au deſſous du nombril. Il porte aux pieds pluſieurs anneaux d'or. D'une de ſes mains il tient un diſque, de l'autre un long bâton, de la troiſiéme un inſtrument fait en forme de cuillier, & de la quatriéme une eſpece de cordon. *Ixora* engendra *Quenavady* dans un exil auquel il ſe condamna pour avoir coupé une des têtes de *Brama*, & la raiſon pourquoi cette Divinité engendrée reſſemble à un Elephant, c'eſt que le pere & la mere ſe metamorphoſérent en Elephants, lors qu'ils travaillerent à la produire. La metamorphoſe ſe fit au millieu d'un bois, & l'enfant qui naquit d'eux ſe reſſentit de la ferocité brutale des bêtes ſauvages. Il n'avoit pas atteint l'age de raiſon, lorſqu'un jour il eut l'inſolence de porter ſa trompe ſous les jupes de ſa mere, pendant qu'elle le tenoit entre ſes bras, & même des Docteurs Indiens aſſurent qu'il fit quelque choſe de pis encore. Le Pere indigné de l'inſolence de ſon fils, prit un expedient très ſalutaire à ſon honneur: ce fut de retrancher à *Quenavady* les moiens de badiner une autrefois à ſes dépens.

Les Docteurs Indiens nous repreſentent *Quenavady* comme une Divinité inſatiable & qui devore tout ce qu'on lui preſente. Ils diſent qu'il habite au millieu d'une mer de ſucre dans un lieu de delices, où les richeſſes, & les voluptés ſe preſentent en abondance: ainſi les plaiſirs des ſens y trouvent tout ce que pourroit deſirer l'Epicurien le plus ſenſuel. C'eſt là que *Quenavady* mange, ou plutôt devore ſans ceſſe. Deux femmes qui ſont à ſes côtés lui jettent continuellement du ſucre dans la gueule avec de fort grandes cuilleres, & de peur que le Dieu ne ſe dégoute par l'uniformité de la nourriture, il y a autour de lui divers autres mets delicats & une abondance extraordinaire de toutes ſortes de fruits. Il nous paroît que *Quenavady* a beaucoup de conformité avec le tems.

C'eſt à ce Dieu que les Indiens offrent les premices de leurs Ouvrages. Les Auteurs mettent ſon nom à la tête de leurs écrits. Les Artiſans & tous les gens de métier &c. l'invoquent avant que d'entreprendre quoique ce ſoit. Les Indiens diſent qu'il faut ſervir *Quenavady* trente ſix ans avant que d'en obtenir ce qu'on lui demande. Au bout de douze ans il remue tant ſoit peu l'oreille droite, & cela ſignifie qu'il demande encore douze ans de culte; après quoi il remue l'oreille gauche, & cela veut dire qu'il faut accomplir le troiſiéme terme ſans ſe relacher.

Le quatriéme de la Lune d'Août eſt un jour très malheureux dans l'opinion des

des Indiens du Coromandel & du Malabar, à cauſe de la malediction que prononça *Quenavadi* indigné de ce que la Lune s'étoit moquée de lui un jour qu'il étoit tombé. Le Dieu bilieux proteſta que celui qui ce jour là oſeroit regarder la Lune tomberoit dans de grands malheurs & ſeroit retranché de ſa *Caſte*. A cauſe de cette malediction les Idolatres ſe tiennent renfermés chez eux le quatriéme de la Lune d'Août, n'entreprennent quoique ce ſoit hors du logis, & évitent de regarder dans l'eau de peur d'y apercevoir la Lune. Enfin ſi malheureuſement ils ſe trouvent alors en voiage, ils ont grand ſoin de ſe bien couvrir le viſage.

Ixora a d'autres enfans qui portent le nom de *Quenavady*. Celui qui eſt ſurnommé *Igaſouraba* eſt repreſenté avec une tête d'élephant & onſe bras. Un autre *Quenavady* ſurnommé *Ceuxi* naquit ſous une forme tout à fait humaine de la ſueur de *Parameſceri* femme d'*Ixora*. Dés ſa naiſſance il avoit ſon crû. Le jaloux *Ixora* prit ce nouveau né pour le galand de ſa femme, & ſans autre éclairciſſement lui coupa la tête: de cette tête coupée il en ſortit un Cocotier. *Parameſceri* fut affligée de l'emportement de ſon jaloux, & de la mort d'un fils qui étoit le fruit miraculeux de ſes ſueurs. Elle s'en plaignit amérement. D'autre côté *Ixora* reconnut ſa faute, coupa la tête à un élephant blanc, l'enta toute chaude encore ſur le corps mort de *Ceuxi* qu'il reſſuſcita en même tems pour le rendre aux vœux de la deſolée *Parameſceri*.

(*a*) *Siri-Hanuman* ou *Hamuvan*, que l'on appelle *Anemonta* dans la *Diſſert. ſur les mœurs & ſur la Religion des Bramines*, étoit fils d'*Ixora* & de *Parameſceri*: il doit ſa figure de ſinge à une envie de ſa mere. (*b*) Un jour *Parameſceri* alla au bal avec ſon mari. Pendant la danſe elle s'aviſa de jetter les yeux du côté d'un bois où elle aperçut deux ſinges qui ſe divertiſſoient d'une maniere ſi touchante, qu'auſſi-tôt elle reſolut de quitter le bal pour courir les bois ſous la figure d'une guenon. Son deſſein n'étoit pas d'y reſter oiſive: elle étoit trop frapée des plaiſirs qu'elle avoit vû gouter aux ſinges. *Ixora* fut donc obligé de la ſuivre au bois, où le Dieu complaiſant ſe metamorphoſa en ſinge, après quoi on grimpa legerement ſur les arbres, on ſauta de branche en branche, on s'aprocha, on ſe fit de petites malices: on fit ſi bien qu'on donna le jour à *Siri-Hanuman*. Dans la ſuite *Parameſceri* revenue à elle même eut honte de ſe voir prête à devenir la mere d'un Singe. Elle demanda au vent qu'il lui plut de la débaraſſer d'un monſtre d'enfant, qui alloit bientôt naître d'elle, & de le tranſporter à une autre. Le vent obeïſſant porta l'enfant dans le ventre de la femme d'un génie, & l'enfant nacquit en ſon tems. *Ixora* ſon Pere lui accorda le pouvoir de faire ce qui lui plairoit durant trois heures & trois quarts par jour. Ce Dieu Singe eſt en grande veneration chez les Indiens; ſon culte eſt ſuperbe, & les Pagodes dans leſquelles on va lui rendre les hommages religieux ſont ornées avec toute la magnificence poſſible. Lorſqu'en 1554. les Portugais firent deſcente dans l'Île de *Ceylan*, ils y pillerent le Temple de la *Dent du Singe*, y enleverent des richeſſes extraordinaires & emporterent avec eux cette precieuſe Relique, l'objet du culte de *Ceylan*, du *Pegu*, du *Malabar* & de *Bengale* &c. La chaſſe où la Relique ſe conſervoit étoit couverte de joiaux: auſſi ne fut elle pas oubliée. Un Prince Indien offrit au Viceroi de *Goa* ſept cent mille ducats d'or pour le rachapt de la dent ſacrée: mais ou rejetta la propoſition de l'Indien.

Su-

(*a*) Voi. ſa repreſentation ci-après à la ſeptiéme *Incarnation*.
(*b*) On lui donne une origine differente dans la Diſſertation que nous venons de citer.

Superbenia paſſe parmi les enfans d'*Ixora* ; mais cependant il ne doit le jour qu'à l'infidelité de *Parameſceri*. Voici l'Hiſtoire de la naiſſance de ce Dieu bâtard, qui a ſix viſages & douze bras. Tandis que la bonne Deeſſe étoit au bain, ſeule & deſœuvrée ſans doute, elle fut apperçue de ſix Tiſſerans fraix & gaillars, d'une taille à faire plaiſir & d'une phiſionomie qui promettoit des merveilles. *Parameſceri* en fut touchée : d'autre côté les ſix Ouvriers n'avoient pas des cœurs de marbre. La Dame étoit belle & piquante, les Tiſſerans jeunes & diſpos, en un mot il étoit aſſés difficile de ne pas concevoir de la ſenſibilité de part & d'autre & même quelque choſe de plus. Les conferences des ſix galans avec la Deeſſe ſe tinrent ſans beaucoup de préliminaires & produiſirent la naiſſance d'un fils à ſix viſages & à douze bras. Cet enfant devenu grand plut à *Ixora*, qui le reconnut pour ſien à cauſe de ſon eſprit.

Patragali fille d'*Ixora* nacquit d'une influence de *Wiſtnou*, laquelle entrant dans le corps d'*Ixora* ſortit enſuite par l'œil de feu que celui-ci a au front. Cette influence, ou, ſi l'on veut, cet écoulement, tombant à terre produiſit *Patragali*, Divinité des plus monſtrueuſes, & d'une noirceur d'Ethiopien. Elle a ſeize bras & huit viſages, de grands yeux ronds, des dens de cochon, à chaque côté de la tête un Elephant en guiſe de pendant d'oreilles, pour chevelure la queuë d'un paon & pour habit des Serpens. Elle tient en ſes mains une Epée, une Porcelaine, un Trident, une eſpece de cuvette, que les Malabares nomment *Capala*, un glaive recourbé, un petit Sabre, un Crit, une Zagaie, un Javelot, une Corde, un Singe, une roue & un Inſtrument de fer à trois crocs. Ce Monſtre fut mis au Monde pour vanger *Ixora* des inſultes de *Darida*, qui étoit un Geant fort inſolent. Les Idolatres croiant que *Patragali* envoie la petite verole & la guerit, lui remettent le ſoin de celui qui en eſt infecté. On confie le patient à de certaines perſonnes qui ſe ſont dévouées au ſervice de cette Divinité, & ces devots tachent de ſe la rendre propice par des ſacrifices & des offrandes que des vœux & des prieres accompagnent. Ils coupent la tête à quelques coqs & abandonnent aux chiens le ſang de ces animaux. Ils nourriſſent leurs malades avec du ris cuit à l'eau ; mais on aſſure qu'ils aident ſouvent à faire paſſer les pauvres patiens dans l'autre monde, quand ils ſentent que ceux-ci ſont en état de leur laiſſer une bonne ſucceſſion. On ſait aſſés parmi nous que pour un devot rien n'eſt plus appétiſſant qu'un heritage ; & que tel édifie les bonnes ames par ſes prieres, qui ſouvent attend avec impatience la ſucceſſion d'une vieille Veuve, ou d'un pécheur qui prétend reſtituer à Dieu ce qu'il a volé aux hommes pendant ſa vie.

Patragali eſt une de ces Divinités que l'on adore par crainte. Elle a à *Cranganor* une Pagode ſuperbe où les devots des Indes vont faire de frequens pelerinages. Les Docteurs Indiens diſent que cette Deeſſe s'eſt mariée ſans avoir jamais voulu perdre ſa virginité.



Premiere jncarnation.



Seconde jncarnation.



B: Picart, sculp. dir.[t] 1722.

Troisieme jncarnation.



Quatrieme jncarnation.

WISTNOU, WICHNU *ou* WISTNUM.

Ce Dieu eſt inferieur à *Ixora.* Il eſt fils de *Quivelinga.* On le repreſente ſouvent ſous une forme aſſés hideuſe, noir comme un Negre, avec quatre bras. Ce Dieu gouverne le Monde & reſide dans la Mer de ſucre. Ce qu'il y a de plaiſant eſt qu'il y paſſe le tems à dormir, & cependant il dirige les affaires de l'Univers. Le Serpent *Annatam* lui ſert de Thrône, & les cinq têtes de ce Monſtre ſont les Couſſins ſur lequel le Dieu dormeur ſe repoſe. Nous obſerverons en paſſant que les Divinités des Indes ſont preſque toûjours accompagnées de Serpens. On s'imagine en ce Païs là que ces animaux ſont des génies celeſtes & c'eſt une marque de bonheur que de rencontrer un Serpent en ſon chemin.

Le Dieu *Wiſtnou* a ſur la poitrine la marque d'un coup de pied que *Ricxi*, (c'eſt un génie d'origine Indienne) lui donna un jour qu'il dormoit profondement. On lui donne *Leximi* & *Siri Pagoda* pour femmes. Il trouva celle-ci dans une Roſe de mille feuilles.

Les dix INCARNATIONS *ou* METAMORPHOSES *de* WISTNOU.

(*a*) *Wiſtnou* s'eſt déja metamorphoſé neuf fois dans le Monde : Il doit ſe metamorphoſer une dixiéme. Ces Metamorphoſes renferment tous les myſteres de la Theologie Indienne. La premiere fois il ſe metamorphoſa en poiſſon pour aller chercher le *Vedam* au fond de la Mer, où un mauvais génie l'avoit emporté, après l'avoir enlevé aux *Deutas*. *Wiſtnou* ſollicité par les *Deutas* plongea dans la Mer, tua ce mauvais génie & revint avec le *Vedam* qu'il avoit trouvé dans une Coquille. La figure repreſente *Wiſtnou* ſortant du poiſſon dont il avoit emprunté la forme. Ses deux mains droites tiennent le *Vedam* ouvert & un anneau : les deux gauches un ſabre & la coquille qui renfermoit le *Vedam*. On voit le monſtre ſans tête à ſes pieds. D'autre côté les Malabares attribuent à *Brama* une partie de ce que les autres Indiens attribuent à *Wiſtnou*, & diſent que le mauvais génie lui enleva le *Vedam*; que *Brama* s'en plaignit à *Wiſtnou* & lui demanda ſon aſſiſtance. *Brama* eſt repreſenté dans la figure aſſis ſur une fleur des Indes.

Seconde INCARNATION.

La ſeconde fois *Wiſtnou* ſe changea en Tortue. Un jour la Mer enflée d'orgueil s'aviſa de faire un détail inſolent de ſa puiſſance & de ſes richeſſes. *Brama* accompagné de quelques Demons eut ordre de chatier ſon inſolence : Ils prirent la montagne de *Merupa*, laquelle eſt toute d'or maſſif, & la poſerent au millieu de la mer : ils ceignirent à pluſieurs tours cette montagne avec un Serpent que les Bramins nomment *Signag* ou *Sciſſia*, & ſe ſervant de ce ſerpent comme d'un cable avec lequel ils ſoulevoient la Montagne & la faiſoient retomber enſuite, ils forcerent enfin ce fier élement de reſtituer les richeſſes qui l'a-

(*a*) La Diſſertation précedente racconte ces metamorphoſes d'une maniere très différente, & l'on verra après cette explication le recit du P. Roth qui differe encore de l'une & de l'autre.

l'avoient rendu insolent. La mer fut obligée de restituer de l'argent, un joiau très precieux, le *Parsatig*, (c'est un arbre) un vase où étoit l'eau nommée *Sora*, *Dannewanter* l'Esculape Indien, la Lune, la Vache blanche, l'*Amarith* ou l'eau de la vie éternelle, l'Elephant à sept trompes, la Vierge *Remba*, le Cheval à sept têtes, l'arc nommé *Dennock*, une coquille nommée *Sank* & le poison appellé *Sahar*. C'est ainsi que la mer fut humiliée : toutes ses richesses furent distribuées en divers lieux differens. Après cette expedition *Brama* retourna dans les Cieux.

Quelques Docteurs Indiens disent que la Terre ne pouvant supporter la pesanteur de la Montagne de *Merupa*, peu s'en fallut qu'elle ne tombât au fond des abymes. Pour prévenir cet accident, *Wisnou*, qui s'étoit metamorphosé en Tortue, souleva la Montagne sur son dos.

Troisiéme INCARNATION.

Un puissant genie nommé *Renniaxem* prit un jour la terre & la roula dans sa main comme une boule : il ne se contenta pas de cet essai de ses forces. Se croïant paisible possesseur du Globe terrestre il alla le cacher dans le *Patalam*, qui est le fond de l'abyme. *Wisnou*, qui dormoit au moment du vol, s'étant reveillé en sursaut, fut surpris de ne plus trouver la Terre. Sans perte de tems, il se metamorphose en pourceau, perce jusqu'au *Patalam* avec son groin armé de deux monstrueuses defenses, attaque le voleur, le tue & posant la Terre sur ses defenses remonte de l'abyme avec cette conquête importante. Le Sr. *Baldeus* dans sa *Description du Coromandel* rapporte qu'on voit dans une Pagode de *Trimottam* près de *Sinzi* la tête d'un cochon, qui, si l'on en croit les Bramines, s'est formée dans la terre comme une truffe. On la regarde comme une Image, ou plûtôt comme une Relique memorable de la Metamorphose de *Wisnou*.

Les Gentils du Mogol donnent une autre raison de cette metamorphose. Ils disent que dans le premier Age les hommes tomberent dans une corruption si afreuse, qu'il n'y avoit ni foi, ni loi dans l'Univers. L'Iniquité se multiplia, les péchés du genre humain augmenterent le poids de la Terre, & le Serpent *Seissia*, sur lequel elle reposoit, n'eut plus la force de la soutenir. Alors elle tomba au fond de la Mer, & tout le genre humain perit. *Brama* demanda à Dieu que la Terre revint sur l'eau. Il fut exaucé. *Wisnou* descendit des Cieux transformé en cochon de la maniere qu'il est representé en cette figure & s'aggrandit sous cette forme d'une maniere si étrange, que sa tête touchoit aux Etoiles. Il descendit au *Patalam*, y défit *Hirnak* monstrueux Demon, après quoi montant sur le cadavre de ce monstre, il accrocha la Terre & l'enleva avec ses défenses après l'avoir remise sur la Tortue qui étoit posée sur le Serpent *Signag*, auquel les Docteurs Indiens donnent mille têtes. Ensuite *Brama* repeupla la Terre d'hommes nouveaux qu'il crea d'une seule parolle.

Le Graveur a copié la figure de la troisiéme Incarnation sur un dessein où l'on ne voit ni la Tortue, ni le Serpent

Qua-

Quatriéme INCARNATION.

Dans le premier Age *Brama* dompta le Geant ou Demon que les Indiens ont appellé *Hirrenkeſſep*, & le tint dans une longue & rude captivité. Au bout de douze ans de ſoufrance, le Geant implora la miſericorde de *Brama*, qui eut pitié de ce miſerable & même lui accorda des graces extraordinaires : car il le delivra de ſa priſon, le fit devenir un puiſſant Monarque, & lui donna, pour aſſurance de ſa vie, le privilege de ne pouvoir perir que d'une façon extraordinaire & preſque impratiquable. Par ce privilege *Hirrenkeſſep* étoit à couvert des inſultes du Ciel, de la Terre, du Soleil, de la Lune, de la foudre, des éclairs, du jour, de la nuit, du vent, des orages & des autres accidens ordinaires dont nous ne ferons pas le détail. Le Geant remis en liberté aſſembla des Armées, & fit des conquêtes ſi rapides, qu'en peu de tems il devint la terreur de l'Univers. La proſperité lui enfla le cœur : il porta l'inſolence juſqu'à oublier ce qu'il étoit, & commanda qu'on l'adorât lui ſeul comme Dieu. Les Bramins s'oppoſerent à ce culte impie & prierent *Wiſtnou* de les delivrer de la tyrannie du Geant. *Wiſtnou* leur promit que la femme de ce tyran mettroit au monde un enfant qui ſeroit leur liberateur. La promeſſe de *Wiſtnou* eut ſon effet : le Geant devint Pere d'un enfant qu'il voulut élever à l'adorer ſeul, mais l'enfant refuſa de reconnoître ſon Pere pour Dieu, & fit au contraire une confeſſion ſolemnelle de ſa foi, par laquelle il reconnoiſſoit *Wiſtnou* pour Createur des 14. Mondes & Pere de la verité &c. Le Tyran irrité maltraita ce petit Martyre de la foi Bramine, & comme il ſe mettoit en devoir de l'aſſommer avec ſon bâton, l'enfant eſquiva le coup en ſe cachant derriere un pillier, qui reçut le coup & ſe fendit auſſi-tôt en deux. Il en ſortit un Monſtre effroiable : *Wiſtnou* s'étoit metamorphoſé de la ſorte pour châtier l'inſolence du Tyran. Le Dieu transformé ſaiſit le Geant au millieu du corps & le déchira.

Cinquiéme INCARNATION.

(*a*) Au tems que *Mavaly* gouvernoit le Monde, c'eſt-à-dire, durant l'Age d'or des Indiens, il y avoit une abondance extraordinaire de toute ſorte de biens. Perſonne ne vouloit travailler. On ne voioit aucune ſubordination : tout étoit commun, & comme on dit, il n'y avoit qu'à ſe baiſſer & prendre. Qu'arriva t'il de cette dangereuſe abondance ? Qu'il fallut ſe ſervir ſoi-même & n'attendre aucun ſecours de perſonne, parce que l'interêt, qui en general nous attache les uns aux autres, ne poſſedoit pas encore les hommes : Le pis étoit que l'on ne trouvoit preſque point de devotion dans le Monde, car la neceſſité, qui eſt le grand motif des prieres, n'exiſtoit pas. *Wiſtnou* voulant remedier à un inconvenient qui pouvoit avoir de facheuſes ſuites reſolut de déthroner *Mavaly*, & d'introduire les beſoins, la faim, la miſere & la pauvreté dans le Monde. Il uſa de fineſſe pour venir à bout de ſon deſſein, & prenant la forme d'un pauvre Bramine il ſe preſenta à *Mavaly* comme un homme qui de-

(*a*) Cette Metamorphoſe eſt contée d'une maniere très-differente dans la *Diſſert. ſur les mœurs & ſur la Religion des Bramines*. Ch. 15. de la ſeconde partie. p. 72.

demande la charité. *Mavaly* lui offrit des Roïaumes & des Threſors. Le Bramine lui repondit qu'il ne demandoit que trois pieds de terre pour s'y loger avec ſon bagage, lequel conſiſtoit en un paraſol, un livre de dévotion Bramine & un gobelet. On remarquera que ces trois piéces compoſent le ménage d'un Bramine. Il exigea en même tems que pour ratifier avec plus de ſolemnité la proprieté du terrain qu'il ſouhaitoit d'acquerir, *Mavaly* lui verſât (*a*) de l'eau dans la main. Celui-ci ſurpris de la moderation du Bramine le preſſa long-tems mais en vain d'accepter des avantages infiniment plus grands en apparence que les trois pieds de terre qu'il demandoit. Cependant comme il étoit ſur le point d'accorder ces trois pieds de terre au Bramine, la femme de *Mavaly* ſe doutant de quelque ſupercherie s'oppoſa fortement à la ratification : mais *Mavaly* refuſa d'être parjure, & prenant le vaſe où étoit l'eau deſtinée à la fatale ratification il en verſa dans la main du *Bramine* qui but cette eau & reprenant enſuite ſa Divinité couvrit la Terre d'un pied & le Ciel de l'autre : après quoi voulant s'aproprier le reſte du terrain que le malheureux *Mavaly* venoit de lui accorder, il lui mit le pied ſur la gorge & le culbuta dans l'abyme qu'il meſura en même tems.

Le Mari & la femme déthronés par une ſupercherie ſi peu digne de *Wiſtnou* lui firent des plaintes ameres. *Wiſtnou* touché de ces plaintes établit *Mavaly* Roi de l'Abyme. Quelques Docteurs Indiens aſſurent que *Wiſtnou* lui donna la charge de Portier du Ciel. Quoiqu'il en ſoit, depuis cette revolution on a vû dans le monde les richeſſes & la pauvreté, l'abondance & la miſere, le bonheur & l'adverſité, ſuites naturelles de l'inégalité des conditions : mais pour conſerver l'image de la felicité du Genre humain ſous le regne de *Mavaly*, *Wiſtnou* inſtitua une fête que les *Malabares* appellent *Ona* & qu'ils celebrent dans le mois d'Août. C'eſt une eſpece de Bacchanale, pendant laquelle les Indiens de quelque condition qu'ils ſoient s'équipent le plus ſuperbement qu'ils peuvent, ſe regalent de leur mieux & paſſent le tems dans la joie & dans les plaiſirs.

Sixiéme INCARNATION.

Un Bramine fort homme de bien s'étant marié à une femme Bramine très vertueuſe ſe retira avec ſon épouſe aux bords d'une Riviere que la Legende Indienne appelle *Bewa*. Ils s'y firent une habitation fixe & reſolurent d'y paſſer leurs jours dans la devotion. En cet état de tranquilité il manquoit une choſe à la felicité de ces deux perſonnes : c'étoit d'avoir des enfans, & la Bramine n'en donnoit point à ſon époux : Les Banianes regardent comme fort deshonorables les mariages qui ſont ſteriles. Les bonnes gens dont nous parlons deſolés de leur opprobre reſolurent de ſe retirer au deſert pour demander des enfans à Dieu avec plus de ferveur qu'auparavant dans un endroit éloigné de la ſocieté des hommes. Ils errerent long-tems à travers champs, mais ils arriverent enfin à une Pagode environnée d'un petit bôcage fort agreable. Ils y firent de longues prieres à Dieu ſans pouvoir en être exaucés; ce qui leur fit croire qu'il les rejettoit à cauſe de la beauté du lieu. Alors ils reſolurent d'eſſaier de le flechir en pleine campagne, & d'y reſter pour cet effet toûjours expoſés aux chaleurs brulantes du ſoleil & à toutes les injures de l'air: mais cette rude pénitence ne

(*a*) Lorſque les Indiens Idolatres font quelque affaire, le contract ſe ratifie en verſant de l'eau ſur les mains de l'acquereur qui eſt obligé de la boire. *Baldæus* dans ſa *Deſcription du Coromandel.*



Cinquieme Incarnation.



Sixieme Incarnation.



B. Picart sculp. dir. 1722.

Septieme Incarnation.



Huitieme Incarnation.

ne les fit point exaucer. Enfin ils ſe déterminerent à ſouffrir la faim juſqu'à ce qu'il plut à Dieu ou de ſe laiſſer fléchir ou de leur ôter la vie. Ils ſoutinrent neuf jours cette rude épreuve, après quoi *Wiſtnou* qui leur apparut ſous la forme d'un bel enfant leur demanda le ſujet de ces auſterités reïterées. Ils les lui aprirent: alors *Wiſtnou*, qui ſe fit connoître, leur promit trois enfans, & diſparut en même tems. De ces trois enfans deux furent produits par Metempſychoſe: Les ames du Bramin & de la Bramine, qui étoient morts à force de jeuner & de s'affliger, allerent ſe loger dans les corps de deux petits nouveaux nés, qui avec le tems eurent de l'age, ſe marierent enſemble & donnerent le jour à un enfant, dernier fruit de la promeſſe de *Wiſtnou*. La Legende nomme le Pere *Sandichemi*, la Mere *Reneka* & l'enfant *Praſſeram*. Reneka eut une ſœur qui fut mariée à un Geant que la Nature avoit pourvû de mille bras.

Le vieux Bramine & ſa femme revenus au monde ſous les noms de *Sandichemi* & de *Reneka* ne dégenererent point de leur ancienne pieté: pour y vaquer plus librement, ils ſe battirent une hutte prés du Gange & y vecquirent aſſés pauvrement des fruits de la terre. Ils donnoient entierement leur tems à la devotion & à la priere, regretant même celui qu'ils étoient obligés de ceder aux plus preſſantes neceſſités de la nature. Ils parvinrent ainſi au plus haut point de ſainteté, & même leur Legende aſſure qu'ils reſſuſcitoient les morts. *Praſſeram* hérita de la vertu de ſes parens & fut en état de donner des leçons de ſageſſe dans un age où les autres n'ont pas encore aſſés de capacité pour les comprendre: mais un accident troubla la pieté dont on faiſoit profeſſion dans cette hutte. Nous en abrégerons la recit. *Reneka* avoit reçu de *Wiſtnou* un mouchoir dans lequel elle pouvoit puiſer de l'eau ſans que l'eau coulât à travers. Malheureuſement pour *Reneka* ſa ſœur parut en équipage de Reine dans le tems qu'elle étoit allée puiſer de l'eau. *Reneka* murmura de l'extréme difference qu'elle voioit entre leurs deux conditions, & ce murmure détruiſit la proprieté du mouchoir. Alors la ſainteté du Bramine ne fut pas à l'épreuve d'un mouvement de colere ſi violent, qu'il fit *tuer Reneka* par ſon propre fils: mais revenu de ſa violence il la reſſuſcita à l'inſtance de ce fils.

Quelque tems après le Geant aux mille bras ſuivi de toute ſa Cour alla viſiter *Sandiachemi* ſon Beaufrere, qui n'étant pas en état de lui faire des honneurs proportionnés à la qualité de Monarque pria le Roi des Ames bien heureuſes de lui envoier pour quelque tems la *Vache blanche*. La Legende Indienne dit que celui qui a cette Vache ne manque abſolument de rien. Avec le ſecours de la Vache, le Bramine reçut la Cour du Geant d'une maniere très ſuperbe, & le regala en particulier de quantité de pierreries. Lorſque le Geant aux mille bras eut decouvert que la Vache étoit la ſource des threſors de *Sandiachemi*, il reſolut de l'enlever: elle s'échapa de ſes mains & s'élevant en l'air retourna chez le Roi des Ames bienheureuſes. Il en couta *la vie à Sandiachemi*, qui fut aſſommé par le Geant: mais *Praſſeram* vangea la mort de ſon pere, coupa au Geant tous ſes bras & le tua.

Les *Malabares* raccontent cette Incarnation d'une autre façon. Ils diſent que les Rixis ne pouvant plus vivre ſous la tyrannie de quelques *Raias* prierent inſtamment *Wiſtnou* de leur accorder du ſecours. *Wiſtnou* s'étant d'abord changé en petit enfant ſe cacha dans le Sacrifice d'un des principaux Rixis, & donna ordre à *Parexi-Rama* de tuer à coups de hache quarante quatre de ces *Raias* qui tyranniſoient les *Rixis*. Quelques tems après *Parexi-Rama* voulut bâtir des Pagodes, mais ne trouvant pas aſſés de terrain, parce que la mer touchoit alors les Monts *Gates*, il prit un van, & le ſecouant à trois repriſes il la fit reculer au-

tant de fois. Il l'auroit forcée à reculer plus loin encore, si à la troisiéme fois le Dieu des Eaux choqué de la hardiesse de *Parexi-Rama* n'eut pris des mesures pour arrêter ses progrés. Il manda les fourmis de ses Etats & leur ordonna d'aller ronger le van qui servoit à resserrer les limites de son Empire. *Parexi-Rama* ne put donc bâtir que cent huit Pagodes : il en auroit bâti davantage, sans l'afront que lui avoit fait le Dieu des Eaux. D'autre côté les pécheurs ruinés par l'éloignement de la mer representerent à *Parexi-Rama* la misere de leur condition, & *Parexi-Rama* voulant les dédommager amplement les fit Bramines & leur assigna pour vivre les revenus des Pagodes. On voit là dedans quelques traces de l'Histoire des Apôtres que Dieu éleva de la condition de pêcheurs à la charge de Prédicateurs de son Evangile. *Parexi-Rama* ordonna à ces nouveaux Bramines de porter une espece de cordon qui represente leur premier état ; & c'est encore dans cette avanture qu'on doit chercher l'origine de la coutume observée chez les Bramines, suivant laquelle il faut que le nouveau marié aille pêcher avec son épouse.

Septiéme INCARNATION.

Voici le sujet de cette Metamorphose selon (*a*) Baldæus. Un certain *Rawana* Bramine d'origine avoit autrefois une devotion extraordinaire à *Ixora.* Tous les jours il offroit cent fleurs à ce Dieu. *Ixora* voulant un jour éprouver sa foi en prit une sans que le devot s'en aperçut, se plaignit après quoi il à lui de la diminution du don. *Rawana* compta ses fleurs, & n'en trouvant que 99. voulut aussitôt s'arracher un œil pour supléer à la centiéme. *Ixora* content de ce témoignage de sa fidelité ne lui permit point de passer outre, & s'engagea par reconnoissance de lui accorder ce qu'il jugeroit à propos de lui demander. Le devot demanda le gouvernement du Monde, ce qu'*Ixora* lui accorda. Cependant *Rawana* continuoit dans ses exercices de devotion, & ses prieres, quoiqu'assidues, ne laissoient pas d'être fort interessées, alors *Ixora* lui tint ce discours : „ Je „ t'ai donné tout ce que tu m'as demandé ; pourquoi donc continues tu à me „ prier ? quel est le sujet des vœux que tu m'adresses tous les jours ? “ *Je vous demande encore une chose*, dit l'importun *Rawana*; *c'est d'avoir dix têtes pour regir cet Univers que vous m'avés donné, & pour y voir toutes choses par moi même, & vint bras pour y exercer ma puissance.* *Ixora* lui accorda encore cette demande. Après cela *Rawana* fixa son sejour à *Lanca* & s'y fortifia extraordinairement : mais après avoir regné long-tems avec beaucoup de sagesse, il oublia tout ce qu'il devoit à *Ixora*, & voulut que ses sujets le reconnussent lui même pour Dieu. *Wistnou* prit une forme humaine & vint ici bas naître sous le nom de *Ram* de la femme d'un *Raia*, pour châtier l'insolence de *Rawana*. *Ram* fit plusieurs actions merveilleuses, qui ne doivent rien aux Contes des Fées, & dont nous ne donnerons pas le détail. Nous nous contenterons de dire que son adresse à tirer de l'arc surpassoit tout ce que les hommes peuvent faire. Il tua d'abord *Rawana* qui s'étoit metamorphosé en cerf, mais l'ame du subtil *Rawana* délogea promtement du cerf & alla prendre possession du corps d'un Faquir. Dans ce nouveau domicile elle joua un tour de Faquir à *Ram* en lui enlevant sa femme *Sitha* : mais *Hanuman* Dieu Singe vangea l'affront que *Rawana* metamorphosé en ce faux devot avoit fait à *Ram*. Le Singe porta la desolation dans *Lanka*, sans que *Rawana*, ni les Geans

(*a*) *Dans sa Description du Malabar & du Coromandel.* Elle est contée d'une maniere fort differente dans la *Dissertation sur les Mœurs & sur la Religion des Bramines.*

Geans de ſa domination puſſent le domter, & lorſque par le moien de quelques parolles magiques ils eurent enfin trouvé le ſecret de ſe rendre maîtres d'*Hanuman* (*a*), il fut impoſſible de le tuer à cauſe du ſecours qu'il recevoit continuellement de *Ram. Rawana* demanda au ſinge comment on pourroit domter ſa force : celui-ci donna le change à *Rawana*, en lui aprenant fauſſement qu'il falloit lui tremper la queue dans l'huile, la garnir d'étoupe & y mettre enſuite le feu; ajoutant que par ce moien il perdroit ſes forces. *Hanuman* accommodé de la ſorte mit le feu dans le Palais de *Rawana* & détruiſit une partie de *Lanka*. Nous remarquons particulierement ce trait, à cauſe du rapport qu'il a avec l'Hiſtoire de Samſon, & nous ajouterons que l'obſtination avec laquelle *Rawana* voulut retenir la femme qu'il avoit enlevée, la maniere dont *Ram* & *Lekeman* ſon frere le châtierent à cauſe de cela, & le paſſage de *Ram* au travers des eaux ont beaucoup de conformité à l'Hiſtoire de Moïſe. *Ram* & *Lekeman* tuerent enfin à coups de fléches l'injuſte raviſſeur *Rawana*, & le ſinge *Hanuman* les ſervit en cette derniere occaſion avec le même zéle qu'auparavant.

Le S. *Baldeus* ne dit rien de la tête d'ane qui paroit dans la figure au deſſus des dix autres têtes de *Rawana*.

Huitiéme INCARNATION.

L'Hiſtoire de cette *Incarnation* renferme des particularités qui ont quelque raport à celles de la vie de Moïſe & de Jeſus-Chriſt. *Wiſtnou* devenu homme ſous la forme d'un enfant, que la Legende Indienne nomme *Kiſtna*, eſt enlevé à la fureur d'un *Raia* deſtiné à perir par la main de cet enfant. Voici l'abregé de cette Incarnation, que les Indiens regardent comme la plus divine & la plus excellente de toutes les apparitions de *Wiſtnou*.

Un *Raia* qui reſidoit à 25. Coſſes d'Agra, après avoir marié ſa ſœur à un Bramine reſolut de ſavoir quelle fortune elle auroit pendant ſa vie. Il conſulta pour cet effet un autre Bramine, ſavant dans la connoiſſance de l'avenir; & celui-ci lui aprit que cette ſœur, pour laquelle il s'intereſſoit avec tant de zéle, mettroit ſept enfans au monde, dont le ſeptiéme lui enleveroit la Couronne. Une prédiction ſi funeſte affligea le Roi : il fit enfermer tres étroitement ſa ſœur & maſſacrer ſes enfans à meſure qu'elle accouchoit. Lorſqu'elle fut groſſe du ſeptiéme, le *Raia* redoubla les précautions, augmenta les gardes & donna des ordres beaucoup plus ſeveres pour faire perir le fatal enfant : mais les précautions furent vaines. La Princeſſe accoucha d'un garçon beau comme le jour, qui parla dés ſa naiſſance, conſola ſa mere & donna des preuves éclatantes de la Divinité qui l'animoit. En un mot c'étoit *Wiſtnou* qui s'incarnoit ſous le nom de *Kiſna*; c'eſt ainſi que la Legende le nomme. Il ſe fit échanger pour un autre enfant, que dans la ſuite il enleva lui-même à la fureur du *Raia* : il trompa la vigilance des Gardes, & ſe ſauva avec ſon Pere & ſa Mere : il paſſa un torrent à nage ou même à pied ſec, & dans ce paſſage un ſerpent ſervit d'eſcorte à *Wiſſodheu* Pere de *Wiſtnou* incarné. Le ſerpent portoit la tête élevée au deſſus du corps du petit *Wiſtnou*, & lui tenoit lieu de paraſol, afin qu'il ne fut expoſé ni à la pluie, ni aux ardeurs du Soleil. *Kiſna* évita par ſa puiſſance toutes les embuches du *Raia*, & vainquit toûjours les Monſtres qui s'offroient pour être les Inſtrumens de la fureur de ſon ennemi. Il deſcendit aux abymes & domta le Serpent *Kalinag*. Il fit éclater la gloire de ſa Divinité; il fit reconnoître ſa preſence in-

(*a*) Ou *Hanuvan*. Voi. ci-après page 126.

infinie en toutes ces occaſions, (*a*) & donna exemption de metempſychoſe aux ames des gens de bien. Un jour il trouva ſur ſes pas la femme d'un pauvre jardinier qui l'invita de loger chez elle & lui tint des diſcours qui ont quelque reſſemblance à celui que le Centenier tint à JESUS-CHRIST : mais ce qui a le plus de rapport à un évenement de la vie du Sauveur, c'eſt l'action de l'Indienne qui verſa un vaſe plein de parfums & d'eſſences ſur la tête de *Kiſna*. Une autre choſe qui lui donne une apparence de conformité à Jeſus-Chriſt, c'eſt la baſſeſſe de (*b*) l'extraction & de la condition. La Legende Indienne obſerve que *Kiſna* étoit couru des devotes. Elles ne ſont pas les dernieres à prendre connoiſſance des nouveautés, & l'on peut dire que leur panchant à croire ce qui paroît merveilleux les rend neceſſaires aux établiſſemens des Sectes. D'autre côté *Kiſna* n'étoit pas ennemi du beau Sexe : On voit dans la (*c*) repreſentation de la huitiéme Incarnation, comment il ſe metamorphoſa en Statue, & prit la forme ſous laquelle les Bramines dépeignent *Wiſtnou*, pour enlever la fille d'un *Raia*, qu'il aimoit & dont il etoit aimé.

Nous finirons l'explication de cette huitiéme Metamorphoſe de *Wiſtnou*, par deux traits qui nous paroiſſent remarquables. C'eſt qu'il voiagea par toute la terre pour chatier les mêchans ; après quoi il fut enlevé au Ciel.

Neuviéme INCARNATION.

Wiſtnou prit le nom de *Boudhe* pour ſe manifeſter aux hommes. Suivant la Doctrine des *Banianes* ce *Boudhe* n'a eu ni pere, ni mere : il eſt inviſible & tout eſprit : mais quand il apparoît à ſes ſerviteurs, il prend la figure ſous laquelle *Wiſtnou* eſt adoré des Indiens Orientaux. *Boudhe*, diſent ils, prie *Mahadeu* jour & nuit pour eux : il eſt le Mediateur du Genre humain.

Dixiéme INCARNATION.

Le tems de cette Incarnation n'eſt pas encore venu. *Wiſtnou* paroîtra un jour avec *Kallenqui ou Kelki*. C'eſt ainſi que les *Bramines* appellent un cheval blanc & ailé, ſuperbement enharnaché, qu'ils ſuppoſent être dans les Cieux. Ce cheval eſt mené par un Roi qui tient le ſabre levé, & ce Roi eſt ſans doute *Wiſtnou*. L'animal tient le pied droit toûjours en l'air : mais lorſqu'il le poſera à terre, pour chatier les impies & les méchans, elle ſuccombera ſous la péſanteur de ce pied ; le ſerpent *Signag* ne pourra plus ſoutenir la terre ; la Tortue accablée du poids plongera au fond de la Mer ; le genre humain ſera détruit à cauſe de ſa corruption. Telle ſera la fin du dernier age du Monde ; après quoi le premier age reviendra : car les Indiens & les autres Idolatres de l'Orient admettent dans l'Univers une revolution pareille à celle des Platoniciens.

Voilà l'Hiſtoire des dix Incarnations, qui renferment les myſteres de la Theologie des Bramines, rapportée ſuivant ce qu'en a écrit *Baldæus* Auteur de la *Deſcription du Mala-*

(*a*) Les Indiens aſſurent, que par une grace particuliere de *Kiſna* l'ame d'un homme de bien va droit à Dieu ſans errer de corps en corps. Ils regardent la tranſmigration des ames comme une peine infligée aux hommes.

(*b*) La figure repreſente *Kiſna* en berger, & la Legende lui fait exercer ce métier.

(*c*) La figure dépeint *Kiſna* ſur un ſiége ſous la forme de *Wiſtnou* dans une eſpece de Pagode ; avec deux Bramines à ſes côtés : mais la Legende Indienne dit que *Kiſna* devenu Statue monta ſur ſon chariot avec un Bramine pour aller faire ſon expedition d'amour.



Neuvieme Incarnation.



Dixieme Incarnation.



B. Picart sculp. dir. 1722.

IXORA sous le nom de MAHADEU.

Malabar & du Coromandel. Nous ſommes perſuadés que ces fables ſont allegoriques : par exemple, il n'eſt pas fort difficile de concevoir ce que repreſentent la blancheur & la beauté du cheval qui fait le ſujet de la diſiéme incarnation, ni ce que veulent dire ſes aîles. Un Indien médiocrement verſé dans ſa Religion nous aſſureroit que la blancheur eſt le ſymbole de la pureté, la beauté celui de la majeſté, les ailes celui de la celerité de *Wiſtnou* : mais un Bramine nourri dans les types, & qui, par de longues méditations, auroit acquis l'heureuſe facilité d'en inventer au beſoin, trouveroit vint autres myſteres dans cette Incarnation.

Une autre choſe qu'il faut remarquer ici, c'eſt l'enorme difference qui ſe trouve entre les manieres de rapporter ces myſterieuſes Incarnations. On ne voit preſque aucune conformité entre la deſcription que nous en a donné le (*a*) Sieur Abraham Rogers & celle du Sieur *Baldeus.* La deſcription d'un Auteur Portugais (*b*) differe auſſi très conſiderablement des deux autres. Une quatriéme non ſeulement ne s'accorde avec aucune de ces trois explications, mais renverſe encore l'ordre des Incarnations, & leur donne des noms differens ; comme on va le voir par l'explication ſuivante.

Explication des dix INCARNATIONS *tirée de la* Chine Illuſtrée *du Pere Kircher.*

Cette explication eſt du P. *Henry Roth* Jeſuite Miſſionnaire aux Indes Orientales. Selon lui les *Bramines* (*c*) reconnoiſſent une eſpece de Trinité, dont les trois perſonnes ſont *Brahma*, *Bexhno* & *Mahex*.

„ Ces trois perſonnes ne ſont qu'un ſeul en une nature qu'ils appellent de „ divers noms, aſſavoir *Achar* qui ſignifie immobile, *Paramanand*, paiſible, „ *Paramexuar*, Etre ſouverain. Ils lui donnent encore d'autres noms..... *Brahma* „ eſt la Nature & l'Eſſence de cet Etre ſouverain, ſelon *Brahma* il eſt en tou- „ tes les Creatures. *Bexhno* eſt le Conſervateur de tous les Etres, *Mahex* en eſt le „ Deſtructeur. . . . . Tout conſiſte dans l'Univerſel & dans le Particulier. L'U- „ niverſel eſt l'Etre ſupreme de Dieu, & le particulier eſt la Nature même, di- „ viſée en ſes parties differentes. . . C'eſt pourquoi ils concluent qu'il n'y a „ point de diſtinction generique ni ſpecifique entre les Etres créés : mais que „ c'eſt le même Etre & la même Nature participée par tous les Individus, leſ- „ quels prennent diverſes formes & figures ; par exemple une (portion de cet- „ te Nature ou plûtôt de cette Matiere) prend la figure d'un homme, l'autre „ celle d'une pierre, ou d'un arbre &c. “ Dans cette opinion on peut diſtinguer deux choſes. 1. Un Etre ſupréme qui gouverne la Nature & qui en eſt l'Ame. 2. Un Etre dépendant gouverné ; c'eſt-à-dire la Nature modifiée & recevant differentes impreſſions ſelon qu'il plaît à l'Etre ſupréme de les donner. „ Ils diſent que la Matiere........ n'eſt autre choſe qu'illuſion : c'eſt pourquoi ils appellent la Nature Divine *Ram*, c'eſt-à-dire jouant.

„ Ils expliquent l'Incarnation de Dieu de la maniere ſuivante. Il prend „ la plus grande particule & ſe revêt de la Matiere qu'ils diſent être compoſée „ de cinq Elemens. Ils ſoutiennent que c'eſt par (cette grande particule (com-

 „ me

(*a*) Voiés le Ch. 3. de la 2. Partie de la *Diſſertation ſur les mœurs & ſur la Religion des Bramines.*
(*b*) Voiés Ch. IV. V. & VI. de la *Diſſertation ſur les Dieux des Indiens Orientaux.*
(*c*) Tiré de la *Chine Illuſtrée* page 215.

„ me par un inſtrument, qu'il manifeſte ſes Attributs plus que par un autre „ Etre ordinaite & commun, lequel a une plus petite portion de cette Ma- „ tiere. „ Voila en general ſur quoi eſt fondé le ſyſteme des Incarnations. Les „ voici maintenant chacune en particulier. I. La premiere (que nous avons „ comptée pour la ſixiéme dans les Explications précedentes) eſt de *Naraen*, „ ce qui veut dire le *Prince des hommes*. (On voit dans la figure *Txatarboc*, ce „ qui n'eſt pas expliqué.) *Naraen* étoit le premier fils de *Jagexuar*. Les Idolâ- „ tres Indiens feignent que ce *Naraen*, qui dans cette figure combat un Geant „ à pluſieurs bras, tua mille Elephans d'un ſeul coup de l'épée qu'il tient en ſa „ main. Il eſt toûjours préſent à ceux qui l'invoquent & le ſervent.

II. „ *Ramtzandar* fils de *Bal* eſt la puiſſance & la force. Son frere *Lexman* étoit „ ſi fort qu'il tua mille hommes d'un coup de fleche: mais *Ramtzandar* étoit „ doux & pacifique: il ne ſe ſervoit pas d'épée, parce qu'il faiſoit tout par ſa „ parolle. Il n'eſt venu dans le monde que pour le delivrer de la tyrannie des „ Geans qui l'opprimoient. Il nacquit à minuit, & pour lors le Ciel fit pleu- „ voir des fleurs ſur le lieu de ſa naiſſance: l'air fit entendre un concert har- „ monieux de voix, pour marquer ſa joie. “ Cette Incarnation doit être de- ſignée ſous le nom de *Ramtzandar* & non ſous celui de *Krexno*. *Lexman*, dont il eſt parlé ici, ſe trouve dans la ſeptiéme.

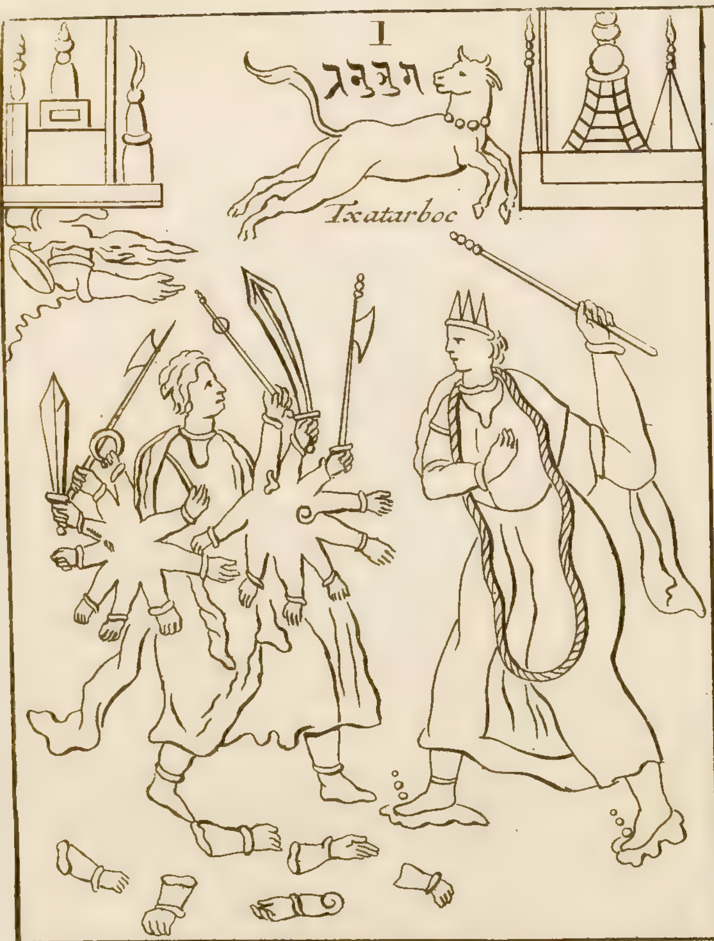
III. *Maxautar* ou *Matſautar*, la premiere des précedentes reçoit ici une ex- plication fort differente, outre que la figure n'a point de rapport à l'explication. „ Les Indiens feignent qu'un jour la Deeſſe *Bhavani* allant au bain avec ſes qua- „ tre ſervantes, un Geant nommé *Bhenſaſer* la ſuivit pour l'attraper. Dieu „ prenant la forme d'un poiſſon, ſortit de l'eau & enleva la tête au Geant. “ La Lettre A. deſigne la Metamorphoſe. B. *Bhavani*. C. la tête coupée de *Bhava- ni*, (il faut lire *Bhenſaſer*) D. quatre Adorateurs Indiens.

IV. *Barachautar*, ou *Warahautar*, eſt la troiſiéme dans les explications préce- dentes. „ Avant que celui-ci parut dans le Monde, un certain Geant regnoit „ ſur toute la Terre, ſans que perſonne oſât s'oppoſer à ſa domination. Ce „ Geant avoit la tête d'un cerf & ſon ſoufle étoit ſi venimeux, que rien ne „ pouvoit ſubſiſter en ſa préſence. Dieu prenant la forme d'un ſanglier com- „ battit ce Monſtre pendant douze ans & le détruiſit enfin. “ A deſigne *Bara- chautar*, C (liſés B) le Geant détruit.

V. Dieu parut ſous la forme de *Narſeng* à la cinquiéme Incarnation. Nous l'avons ci-devant comptée pour la quatriéme. „ Le fils d'un certain Capitaine „ ne ceſſoit d'avoir jour & nuit le nom de *Ram* à la bouche. Son Pere ennemi „ de *Ram* voulut le châtier à cauſe de cela: mais Dieu déſigné à la Lettre A. „ ſe changea en une colonne, (l'Auteur veut dire que la Colonne ſe par- „ tagea) & prit la forme d'un homme demi Lion ou demi Tigre, lequel ouvrit „ le ventre de ce Capitaine: aprenant au Monde par la mort de cet homme, „ qu'il ne faut jamais reprendre ceux qui louent & ſervent Dieu. “

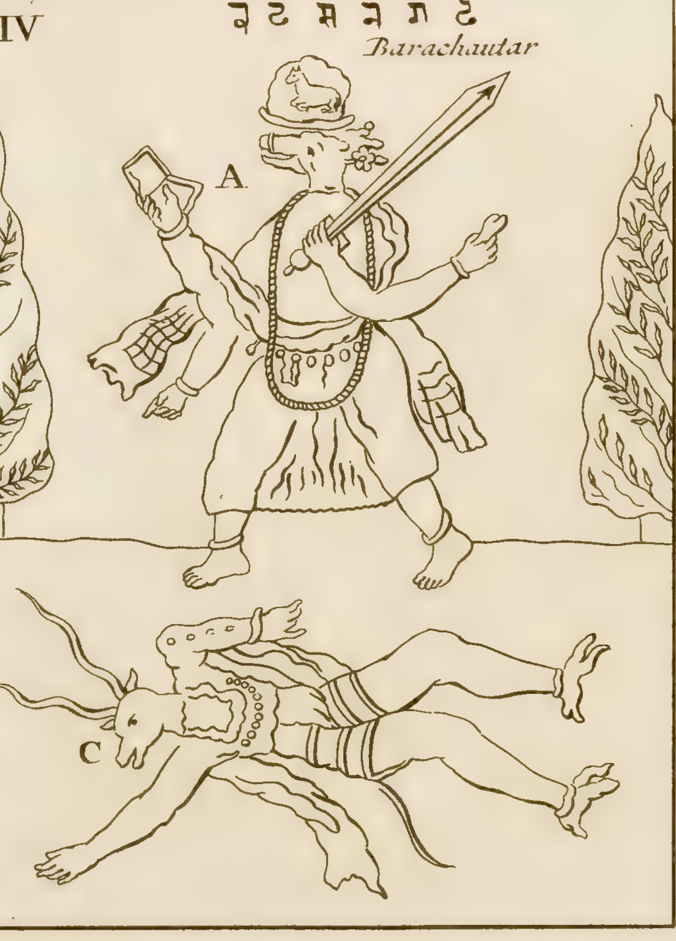
VI. Celle qui eſt ici la ſixiéme s'appelle *Dahaſar*: elle eſt la ſeptiéme dans les précedentes explications. „ *Dahaſar* avoit vint bras & dix têtes d'homme leſquelles „ ne vivoient pas. On dit qu'il tient la mort enchainée dans ſa maiſon, que le „ vent lui ſert & lui obeït; qu'il eſt le Seigneur de *Zailaini*, (Ceylan) où il a „ fait bâtir une fortereſſe. Enfin ils croient que *Lexman* frere de *Ramxandar* ſe „ mit en devoir de lui ôter la vie, & que pour cet effet il prit avec lui le fa- „ meux Singe *Hanuvan*, afin que ſi par haſard il venoit à manquer *Dahaſar*, „ *Hanuvan* l'achevât à coups de pierre. Enfin les Bramines diſent que *Lexman*

„ tua


I
Txatarboc


II
Krexno


III
Machautar
Bhavani
A
B
C
D


IV
Barachautar
A
C

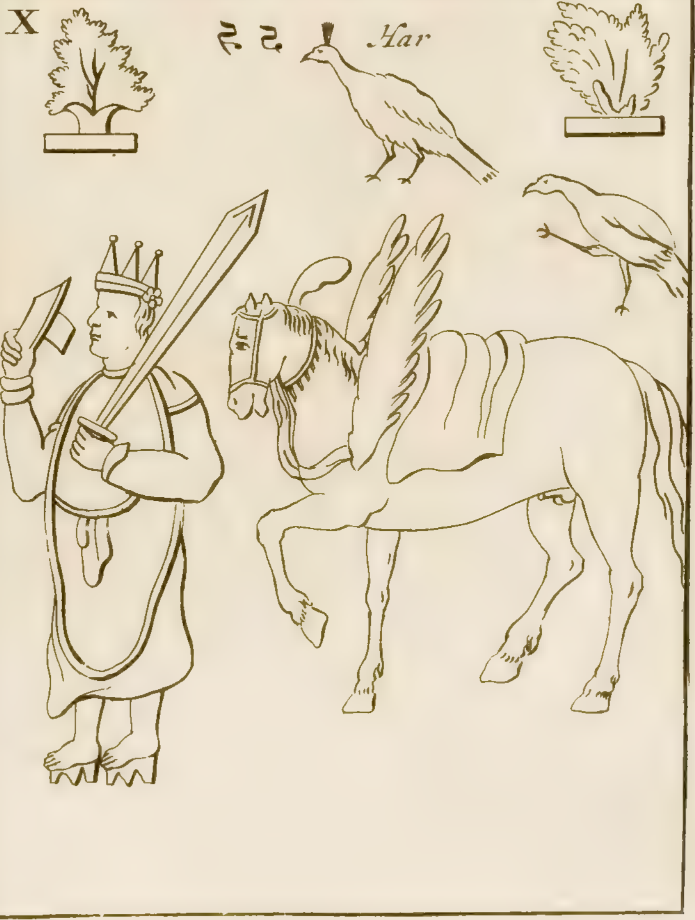

V
Narseng
A
B


VI
Hanuant
Simia


VII
Jagarnath
A
B
C
D
E
F
G


VIII
Krexno
L
B
C
D
E
Ieſſodha


IX
Bhavani


X
Har

„ tua le monſtre d'un coup de flêche qu'il tira à la tête d'ane qu'on voit au deſſus
„ des dix têtes de *Dahaſar*. "

VII. La ſeptiéme Incarnation eſt de *Jagarnat*: elle a quelque conformité avec la ſeconde des précedentes. „ *Jagarnat* deſigné à la Lettre A aiant entrepris „ de faire changer de place au Monde, & chargé pour cet effet cette lourde „ maſſe ſur ſes épaules avec tous ſes habitans, ſuccomba ſous la péſanteur. Il „ en perdit les pieds & les mains qui ſe pourrirent enſuite, & c'eſt à cauſe de „ cela qu'on le repreſente ſans pieds & ſans mains. On dit qu'il a tranſporté „ ſon fils engendré d'un œuf (Lettre C) par la galanterie de *Bex* ſa mere (B) „ dans l'Ile (de *Ceylan*) avec le ſecours de la Mer (D) après quoi il prit la for- „ me de l'Oiſeau Ibis, (E) de chien, (F) & de dragon (G.) "

VIII. *Krexno* eſt ici la huitiéme, & a beaucoup de rapport avec la huitiéme des précedentes. „ Il fut changé ſept fois en cheval, (L) une en taureau & une „ autre en élephant. Le plus grand titre qu'il ait c'eſt celui de *Paſteur des Va-* „ *ches*, parce qu'il en avoit ſeize mille ſous ſa garde. Il a une bleſſure à la poi- „ trine. Ses ſept freres furent tués par un Geant appellé *Kans*. *Jeſſodha* étant en- „ ceinte de *Krexno*, le Geant ſe ſaiſit d'elle & la mit en priſon ſous la garde de „ quatre Geans (B. C. D. E.) & d'un Serpent qui entouroit la priſon. Le „ deſſein du Geant *Kans* étoit d'expedier *Krexno*, huitiéme enfant de *Jeſſodha*, „ de même qu'il avoit expedié les ſept autres : mais heureuſement pour l'en- „ fant les Geans s'endormirent au moment de ſa naiſſance; ce qui donna lieu à „ *Jeſſodha* de ſe ſauver avec ſon enfant, & dans la ſuite celui-ci tua le „ Geant. "

IX. La neuviéme Incarnation eſt de *Bhavani*, „ que les Bramins appellent „ *Kacte* ou puiſſance: ils ajoutent que celle-ci porte le nom de *Kactennet*, c'eſt- „ à-dire puiſſant. Tout ce qu'on dit du Dieu & de la Deeſſe eſt myſterieux: „ l'un & l'autre ſignifient la matiere & le principe des Etres, & tout ce qu'on „ dit de *Puſſa*, (Divinité Chinoiſe) & d'Harpocrate peut-être attribué à *Kacten-* „ *net*, qui fut transformée en *Lotum* & gouverna enſuite le Monde. L'origine „ de la fable du *Lotum* eſt fondée ſur la nature de cette plante, qui eſt toûjours „ dans l'eau & ſe plaît dans l'humidité. Or ſelon les Egyptiens l'humidité eſt „ le principe de toutes les productions de la nature. Les quatre bras de *Bha-* „ *vani* repreſentent les quatre Elemens.

X. *Har* eſt le ſujet de eſt la diſiéme & derniere Incarnation, qui n'eſt pas en- core accomplie. „ Les Indiens ſe perſuadent qu'il renverſera la Loi de Maho- „ met & détruira ſes Sectateurs: ils ajoutent que d'abord il ſe manifeſtera ſous „ la figure d'un Paon & qu'enſuite il prendra celle d'un Cheval aîlé. "

Après ces deux differentes explications des Incarnations de *Wiſtnou* il faut re- venir à ſon culte & aux differentes manieres de le repreſenter. *Wiſtnou* eſt auſſi appellé *Bexhno*, comme nous venons de le dire, & *Permal*, ſelon la *Diſſertation ſur les mœurs & ſur la Religion des Bramines* p. 47. Si l'on en croit le S. *Dapper* dans ſa *Deſcription* de l'*Aſie*, on le repreſente auſſi ſous la figure d'une Colonne: mais cela ne convient qu'à *Ixora*, comme nous le dirons tout à l'heure en par- lant de cette Divinité ſous le nom de *Mahadeu*.

WISTNOU *ſous le nom de* JAGARNAT.

C'eſt le nom que *Wiſtnou* a pris à ſa ſeptiéme Incarnation, ſelon le P. *Roth* que nous venons de citer. Voici les particularités que Bernier en a laiſſé par écrit dans ſes Voiages Tome 2. page 103. & ſuiv. Edition de 1709. Il nous aprend qu'à *Jagarnat*, Ville ſituée dans le Golphe de Bengale il y a une fameuſe Pagode de la Divinité qui porte ce nom. „ Il s'y fait tous les ans une Fête „ qui dure huit à neuf jours, & il s'y trouve quelquefois plus de cent cin„ quante mille pelerins. On fait une ſuperbe machine de bois, ornée de tou„ tes ſortes de figures extraordinaires... on la poſe ſur quatorze ou ſeize roues, „ comme pourroient être celles des affuts de canon, que cinquante ou ſoixante „ perſonnes plus ou moins tirent, pouſſent & font rouler. Sur le millieu eſt „ poſée en évidence *Jagarnat* richement orné & paré, qu'on tranſporte d'un „ Temple à l'autre. "

Le premier jour qu'on expoſe *Jagarnat* à la devotion des Pelerins, la foule de ceux qui s'avancent pour le voir eſt ſi grande, qu'il y perit toûjours un nombre conſiderable de devots, les uns étoufés & les autre écraſés: mais il y a beaucoup de mérite pour eux à mourir ainſi, & cette eſpece de martyre eſt toûjours accompagnée de gloire du côté des hommes & de benedictions de la part du Ciel. C'eſt là un des articles de la foi Indienne. D'autres devots, plus zélés encore que les premiers, vont ſe jetter à corps perdu ſous le Char triomphal de *Jagarnat*, afin d'être briſés & écraſés ſous les roues. Il faut aller au principe. La Metempſychoſe ſauve en quelque façon l'extravagance qui ſe remarque en cette conduite. L'idée flateuſe que les Indiens ſe font d'une tranſmigration glorieuſe, qui ſera la recompenſe du zéle qu'il témoignent pour jouir de la vüe ſalutaire de *Jagarnat*, les met en droit de ſouffrir à cette intention ce que les Chrétiens ſouffriroient eux-mêmes avec autant de courage, ſi à leurs principes l'on ajoutoit la Metempſychoſe des *Bramines*.

Pour revenir à *Jagarnat*, *Bernier* nous rapporte une choſe remarquable qui ſe pratique dans le culte de cette Idole. Les *Bramines* choiſiſſent une belle & jeune Indienne, encore fille, & la ménent en ceremonie dans la Pagode de *Jagarnat*, afin qu'elle y devienne l'Epouſe du Dieu : mais quoique la nouvelle mariée paſſe la nuit auprès du Dieu qui doit être ſon époux, on croit aſſés qu'elle ne devient ſa femme qu'en vertu d'une procuration de *Jagarnat* à un Bramine pour conſommer le mariage avec elle. En cette occaſion la jeune fille demande au prétendu *Jagarnat* ſi l'année ſera fertile, quelles Proceſſions, quelles Fêtes, quelles prieres, quelles aumônes il faudra lui faire pour obtenir une bonne année. *Jagarnat* n'eſt pas ſi occupé de ſon amour, qu'il ne le ſoit auſſi de ſes interêts: cependant la politeſſe qu'on eſt obligé d'obſerver d'abord avec une épouſe pour peu que l'on ſache vivre, nous perſuade que les propoſitions qui ſe font alors ſont aſſés favorables pour être acceptées de part & d'autre. Le lendemain des noces, la nouvelle mariée eſt promenée en Proceſſion de la Pagode nuptiale à une autre à côté du Dieu ſon époux.

IXORA

IXORA *sous le nom de* MAHADEU.

MAHADEU signifie Dieu souverain. (*a*) On le represente sous la forme d'une colonne qui diminue insensiblement depuis sa base jusqu'à son extrémité d'enhaut. Cette extremité est fort ronde. (*b*) La figure montre ici l'interieur d'une Pagode de *Mahadeu*, la forme du Dieu, son Culte & les hommages des devots. Toutes les figures monstrueuses dont la Pagode est ornée sont autant de symboles ou d'hieroglyphes Indiens. On offre à *Mahadeu* du lait, de l'huile, du ris & autres pareilles choses.

Les Bramines témoignent beaucoup d'humilité & de devotion en entrant dans la Pagode d'*Ixora*, & se déchaussent à son honneur avant que de mettre le pied sur le seuil. Ils observent la même coutume à l'égard de *Wistnou*. Lors qu'ils sont dans l'enceinte d'une Pagode ils doivent avoir la main droite tournée vers la Pagode, & jamais la gauche. La premiere coutume est aussi pratiquée dans le Judaïsme. On a déja observé dans la *Dissertation sur les Mœurs & sur la Religion des Bramines*, que chaque Divinité Indienne a pour symbole un Animal; ce que les Indiens nomment *Vahanam*. Nous ajouterons à cela que leurs Dieux sont très souvent representés assis sur des Tigres ou sur d'autres Animaux, & même sur des Souris. Il ne faut pas douter, dit *Pietro Della La Valle*, (*c*) que les Sages Indiens, très peu communicatifs à l'égard du Peuple, n'aient enveloppé sous le voile des allegories & des symboles les secrets de la Nature, les mysteres de la Religion & même les principaux évenemens de l'Histoire: ainsi ce qui paroit le plus ridicule aux yeux & revolte même le sens commun, deviendroit au moins supportable, s'il étoit developpé par un Bramine intelligent & de bonne foi.

Les Pagodes de *Mahadeu*, que *Della Valle* a vues, étoient toutes ornées de plusieurs sortes de figures, en quoi il s'accorde avec les autres Voiageurs, & peintes generalement de rouge mêlé de lignes blanches. Ces deux couleurs sont fort estimées des Indiens, qui, selon le même *Della Valle*, pourroient bien en avoir reçu l'usage des Egyptiens, & nous le croions après lui. Les femmes Indiennes préferent aussi dans leurs habillemens le rouge, à toute autre couleur, de même qu'un certain ordre de Religieux Idolatres. Quelques *Joguis* se mettent sur le corps une couche de rouge mêlé de jaune: coutume ancienne, puisque *Strabon* rapporte sur le témoignage d'Onesicrite, que les Gymnosophistes Indiens la pratiquoient du tems d'Alexandre.

L'entrée des Pagodes de *Mahadeu* & de *Wistnou* est assiégée de Faquires & de mendians. *Della Valle* dit y avoir vû des cloches que sonnoient ceux qui d'un moment à l'autre entroient pour se rendre à l'adoration. Divers *Joguis* nuds ou peu s'en faut, puis qu'ils n'ont à l'entour des reins qu'une bande large de toile, laquelle couvre à peine ce qui doit être couvert, assistent continuellement dans la Pagode aux hommages religieux que le peuple vient offrir à *Mahadeu*. Ces *Joguis* ont le front peint de rouge & de jaune, mais du reste ils n'ont aucune couleur sur le corps. *Della Valle* croit que ces *Joguis* sont Disciples & Successeurs des anciens Gymnosophistes. Les Pagodes sont éclairées de lampes & d'autres luminai-

 res

(*a*) Il y a apparence que cette figure est l'Embléme de ce que l'on appelloit autrefois Priape, que les anciens Idolatres & les modernes des Indes ont également consideré comme le Dieu de la Nature.

(*b*) Celle qui est sous les deux dernieres Incarnations.

(*c*) *Pietro della Valle* tome 4. de ses Voiages en Italien.

res, qui brulent ſans ceſſe devant les Images de *Mahadeu* & de *Wiſtnou*. La même choſe ſe pratique à l'égard des autres Divinités.

IXORA *ſous le nom de* LINGAM.

Ixora reçoit auſſi le nom de (*a*) *Lingam*. Sous l'idée que ſa figure preſente, on ne peut mieux le comparer qu'au (*b*) Priape de l'Antiquité. Les *Joguis* portent le *Lingam* pendu au col; cependant il ſeroit impoſſible d'imaginer rien de plus obſcéne que la ſituation qu'ils donnent à cette double figure, à laquelle ils offrent aſſiduement les premices de leurs repas. Nous attribuons à la croiance que tout ſe fait par la voie de la generation l'aveugle devotion que les Indiens ont à ce *Lingam*, en quoi ils confondent l'agent avec les moiens qu'il emploie. On ne ſauroit leur faire de grace ſur cet article, qu'en le regardant comme un ſymbole qui choque vivement la bienſeance & la politeſſe: mais l'on ne peut s'empêcher de croire que les premiers Auteurs de ces figures myſterieuſes avoient beaucoup de penchant à ſatisfaire par la débauche ce qu'ils donnoient pour embleme d'une Divinité.

On ne peut diſconvenir que le culte rendu à la Nature n'ait paſſé d'Orient en Occident avec les figures ſymboliques ſous leſquelles on l'a repreſentée: il n'eſt donc pas ſurprenant que la même idée ſe ſoit montrée ſous differens noms à des peuples fort éloignés les uns des autres, puiſqu'en recevant d'une même ſource l'objet de leur culte ils étoient obligés de recevoir les mêmes Images avec les mêmes ceremonies. Il faut rendre quelque juſtice à ces peuples: rien n'exprime mieux la fécondité de la Nature que l'union des deux ſexes, & la vigueur de Priape, dont le (*c*) nom eſt très ſignificatif: mais il eſt pourtant étonnant que les hommes, qui, ſi l'on en excepte certains ſauvages des plus brutaux, ont toûjours pris quelque ſoin de leur pudeur, l'aient perdue à un tel point que de porter (*d*) ſolemnellement en proceſſion les parties de leur corps, qui ne doivent ſe découvrir que dans une extréme neceſſité, & (*e*) les expoſer publiquement ſur les chemins, dans les maiſons & dans les Temples, comme cela ſe pratique aux Indes Orientales.

Pietro Della Valle, que nous citons avec plaiſir, à cauſe de ſon exactitude & des curieuſes recherches que l'on trouve dans ſes Voiages, (*f*) obſerve que les Dieux des Indiens ſont toûjours nuds, & que même on voit dans les Pagodes pluſieurs figures dans une poſture indecente. Il y a ſans doute vû les *Lingam* dont nous parlons: pour les autres figures, elles repreſentoient peut-être les vœux ou les hommages des devots Indiens, parmi leſquels les femmes ne dédaignent pas de ſe proſtituer à l'honneur des Dieux. Les Maris voient avec beaucoup d'humilité ces proſtitutions méritoires, qui renouvellent ſi frequemment ce que nous regardons en Europe comme le plus grand de tous les affronts: tant il eſt vrai que

(*a*) *Diſſertation ſur les Mœurs & ſur la Religion des Bramines.* pag. 49. & 57.
(*b*) Voiés ce qui eſt dit là-deſſus au Ch. VI. de la *Conformité des Indiens Orientaux*, &c.
(*c*) Ce nom eſt Hebreu & ſignifie *Pere des fruits.*
(*d*) „ En certains lieux d'Italie on celebroit les Fêtes de *Liber* (Bacchus,) avec tant de licence, que l'on „ adoroit en ſon honneur le ſexe de l'homme, non dans le ſecret, pour épargner la pudeur, mais en pu- „ blic pour faire triompher l'iniquité: car on le mettoit honorablement ſur un Chariot, qu'on conduiſoit „ dans la Ville, après l'avoir premierement promené par les chams, &c. S. *Auguſtin de la Cité de Dieu.* L. VII. Ch. 21. ſelon la Traduction de M. *Giry*.
(*e*) *Diſſertation Hiſtorique ſur les Dieux des Indiens Orientaux.* Ch. IX.
(*f*) Viaggi to. 4. p. 69. de l'Edit. de Bologne 1672. & pag. 209.



La PAGODE de KAMAETSMA.



B. Picart sculp. dir. 1722.

La PROCESSION de WITSNOU.

que de faux principes de Religion ruinent facilement ceux de la plus commune bienſeance & même changent ſouvent les idées naturelles. Un mari ſe perſuade qu'il doit ſon cocuage à ſes Dieux: il eſt content. (*a*) Le *Jogui* eſt le vicaire de l'Idole & fait la ceremonie en qualité de ſon Procureur; le mari, qui prend devotement patience, lave les pieds de ce Saint & lui témoigne ſa veneration. Les gens du logis ſe retirent pendant que le Saint careſſe Madame. Tout cela ne s'eſt pas établi ſans avoir coulé adroitement quelque eſperance de felicité future. Quand une fois on a ſû prévenir les eſprits, en coute t'il beaucoup d'avertir les bonnes devotes que

(*b*) *Si quelque choſe les empêche*
D'aller tout droit en Paradis,
C'eſt d'épargner pour leurs maris,
Un bien dont ils n'ont plus que faire,
Quand ils ont pris leur neceſſaire.

Nous finirons par un exemple qui prouve que les Indiens regardent comme des plus méritoires les devotions obſcénes dont nous parlons en cet Article. „ On voit, dit M. *Dellon*, (*c*) ſur la porte d'une des Villes du petit „ Roïaume de *Sirinpatan* une ſtatue de pierre de *Sita* femme de *Ram*, l'un de „ leurs Dieux, de la hauteur ordinaire d'une femme. Elle a à chacun de ſes „ côtés trois fameux *Fakirs* ou pénitens nuds, à genoux, les yeux levés vers „ elle & tenant à deux mains ce que la pudeur ne permet pas de nommer. Ils „ prétendent par cette poſture, . . . rendre l'hommage qu'ils croient être le „ plus agreable à cette prétendue Deeſſe. «

PROCESSIONS *des* INDIENS.

La Planche repreſénte la Proceſſion de *Wiſtnou*, laquelle eſt décrite à la p. 58. de la *Diſſertation ſur les Mœurs & ſur la Religion des Bramines.* Nous n'ajouterons rien à ce que l'on a dit ſur cet article. (*d*) *Pietro Della Valle* décrit une Proceſſion d'*Eſwara*, ſous le nom de *Virrena-deuru*: ce qui ſignifie à ce qu'il dit, le Seigneur *Virrena.* Il accompagne cette deſcription d'un curieux détail des Ceremonies qu'il a vû obſerver à cet Acte Religieux. Voici la ſubſtance de ce qu'il rapporté. (*e*) Dans le préau de la Pagode d'où *Virrena-deuru* fut tiré pour

(*a*) *Fryer* Voiages aux Indes Orient. en Anglois. Au reſte peu de Lecteurs ignorent les proſtitutions des femmes Babyloniennes à l'honneur de *Mylitta* la Venus des Chaldéens: mais ſuivant Herodote, elles ne ſe proſtituoient qu'une fois en leur vie, & c'étoit aux étrangers ſeulement. Celles qui s'expoſoient à la proſtitution alloient s'aſſeoir dans le Temple de Mylitta, avec des Couronnes de fleurs ſur la tête. Il étoit permis à l'étranger de faire choix de celle qu'il aimoit le mieux, & après que le galand avoit déterminé ſon choix, il jettoit de l'argent à la Dame qu'il avoit choiſie. Celle-ci ne pouvoit refuſer cet argent, quelque modique qu'il fut, parce qu'il appartenoit à la Deeſſe. Les belles étoient bientôt expediées, mais les laides avoient le malheur de ne pouvoir rendre que fort tard leurs hommages à Venus. Les Proſtitutions religieuſes étoient auſſi en uſage dans l'Ile de Chypre. Tavernier parle d'une Pagode de Cambaie, qui eſt un lieu de pelerinage pour les Courtiſanes des Indes. Celles qui ont vieilli dans le mêtier achetent avec l'argent qu'elles ont amaſſé de jeunes eſclaves qu'elles dreſſent à leur devotion, & quand ces jeunes éleves ſont en age, les Maîtreſſes les ménent à la Pagode, pour y être abandonnées à l'Idole.

(*b*) *La Fontaine* dans ſes *Contes.*

(*c*) Préface de ſes *Voiages.* Edit. de 1709.

(*d*) *Viaggi.* p. 211. To. 4.

(*e*) Il faut ſe reſſouvenir ici de la deſcription que l'on a donnée des Pagodes à la page 56. de la *Diſſertation ſur les Mœurs & ſur la Religion des Bramines.*

pour être porté en Proceſſion, il y en avoit trois autres petites, dans l'une deſquelles on voioit ſous la figure d'un beuf la repreſentation de *Baſwa*, ou *Baſvana*, qui eſt le fils & le *Vahanam* d'*Eſwara*. On voioit une pareille repreſentation dans le dernier reduit de la Pagode de *Virrena*, vis-à-vis de l'image de celui-ci. Le ſignal de la Ceremonie fut donné par le moien d'une cloche que ſonnerent les Prêtres qui étoient dans le Sanctuaire: c'eſt ainſi que nous croions pouvoir appeller ce dernier reduit. Ceux de dehors repondirent au ſignal avec les Tambours & les flutes, & cependant on orna de luminaires les deux rangs de paliſſades que l'on avoit poſées pour cet effet depuis la porte du premier veſtibule juſqu'à l'entrée du Sanctuaire. On alluma auſſi des flambeaux dans les autres endroits de la Pagode; on prépara un couſſin ſur lequel on mit l'Idole de *Virrena* dans un petit Palanquin couvert, tels que l'on en tient de tout preparés pour les Ceremonies de ces Proceſſions. Il faut obſerver que dans la Pagode il y avoit deux repreſentations de *Virrena*; l'une de bois que l'on n'ôta pas de ſa niche. Cette niche étoit hors du lieu ſecret, & par conſequent l'image de bois étoit beaucoup moins venerable pour les Indiens que l'autre, qui ſortoit du Sanctuaire pour des actes éclatans de devotion. L'une & l'autre avoient deux palmes de haut, y compris leurs ornemens. Elles étoient peintes, dorées & ornées de fleurs blanches. Lorſque la marche commença, un Miniſtre, que l'on pourroit peut-être appeller le Maître des Ceremonies, parut à la tête de la Proceſſion, aiant à la main une clochette dont il ſonna ſans diſcontinuer. Ce Miniſtre étoit ſuivi de pluſieurs perſonnes, après leſquelles on voioit deux porte-flambeaux, leſquels marchoient immédiatement devant le Palanquin de *Virrena*. Un autre Miniſtre de la Pagode marchoit auprés avec des parfums. Tel fut l'ordre de la Proceſſion qui ſe fit premierement dans le préau tout autour du Temple, d'où ces fidelles partirent par une porte oppoſée à celle par laquelle ils rentrerent. Enſuite la Proceſſion paſſa du préau dans la rue, marchant toûjours au ſon des clochettes & des flutes, & au bruit des tambours. Il y a apparence, dit nôtre Auteur, qu'ils allerent faire une ſtation à quelque autre Pagode du lieu: quoiqu'il en ſoit ils rentrerent dans le même ordre & ſuivis d'un bon nombre de devots de l'un & de l'autre Sexe dans le préau de la Pagode, d'où ils étoient partis auparavant, & dont ils firent exactement trois fois le tour en Proceſſion.

Tout le reſte de la Ceremonie a des ſingularités remarquables. Après ces trois tours, la Proceſſion s'arrêta au premier veſtibule de la Pagode & vis-à-vis du Sanctuaire. L'Idole, qui repoſoit dans le Palanquin, fut levée par un de ſes Miniſtres & tenue long-tems debout pour recevoir les hommages d'un autre Prêtre que l'on voioit dans le Sanctuaire & vis-à-vis d'elle, mais dans une diſtance aſſés grande. Les hommages de ce Prêtre conſiſtoient à faire avec un flambeau divers cercles de bas en haut & de haut en bas à l'honneur de *Virrena*, & ces cercles religieux ſe terminoient toûjours en bas: après quoi il tira avec ſon flambeau une ligne droite depuis le côté oppoſé au cercle juſqu'à celui où le cercle commençoit. Cependant les cercles ne commençoient pas toûjours d'un même côté, mais tantôt à droit & tantôt à gauche.

Voilà ce que le Prêtre obſerva dans le Sanctuaire de ſon Idole: il ſortit enſuite & traverſant la barriere, ou pour mieux dire les paliſſades ſur leſquelles on avoit placé des flambeaux, il ſe préſenta devant l'Idole dans le premier Veſtibule de la Pagode. Il y a apparence que ce paſſage n'étoit permis qu'à lui ſeul comme principal Miniſtre de *Virrena*, puiſque les autres devots & même les Prêtres paſſoient toûjours à côté de la barriere. Il arriva ſonnant de ſa clochette,

chette, au bruit des tambours, au ſon des flutes, & ſuivi d'un jeune Clerc qui portoit derriére lui un baſſin plein d'eau conſacrée dans laquelle on avoit jetté du bois de Sandal, de celui ſans doute avec lequel quelques Ordres de Religieux Indiens ſe peignent le front. Le Prêtre tourna trois fois autour de l'Idole avec le baſſin : obſervant de commencer à tourner par ſa gauche, qui étoit la droite par rapport au Palanquin ſur lequel étoit l'objet de cette Ceremonie. Les trois tours ſe terminerent à l'endroit où ils avoient été commencés : enſuite le Miniſtre poſa la clochette, & s'arrêtant à côté du Palanquin avec le baſſin trempa le doit dans l'eau conſacrée, pour en marquer l'Idole au front ou ailleurs; car *Della Valle* ne s'explique pas ſur cet article. Le Prêtre ſe verſa de cette même eau dans la main & s'en teignit auſſi le front : autant en fit il à celui qui ſoutenoit la figure de *Virrena*. Il alla enſuite repandre le reſte de l'eau hors de la Pagode à quelque diſtance & vis-à-vis du Palanquin, & prit une chandelle de cire, avec laquelle il traça dans le Palanquin même en préſence de l'Idole quantité de cercles pareils à ceux qu'il avoit tracé auparavant. Les cercles furent ſuivis de quelques lignes. Après cela il éteignit ſa chandelle, & pour dernier acte de cette devotion prit entre ſes bras l'Idole *Virrena* qu'il porta toûjours élevée juſqu'à ce qu'il fut arrivé au Sanctuaire, où il la remit dans ſa niche. Alors un autre Miniſtre commença de diſtribuer aux fidelles de l'Aſſemblée des poix chiches mêlés avec de petits morceaux de noix d'Inde, le tout beni ſans doute & conſacré en bonne forme. Il eſt à préſumer que c'étoient les reſtes des offrandes faites à l'Idole; mais quoiqu'il en ſoit les fidelles mangerent avec beaucoup de reſpect & de devotion de ce que le Prêtre leur offrit. Il eſt à remarquer que les hommes, c'eſt-à-dire les Seculiers de l'Aſſemblée, ne furent admis que dans le premier veſtibule, au lieu que les femmes étoient placées près de la barriere, ſavoir entre le premier Veſtibule & le Sanctuaire, à droite & à gauche des lumieres.

Les Proceſſions des Indiens commencent toûjours par la Muſique des Inſtrumens. Elle eſt ordinairement à la tête de la Proceſſion avec les trompettes, & ſuivie de pluſieurs danſeuſes, qui vont deux à deux ſans voile. La vertu de ces danſeuſes conſiſte à ſe proſtituer pour l'amour des Dieux. Nous parlerons d'elles encore une fois dans la ſuite. Le Palanquin des Idoles ſuit les danſeuſes, & l'on voit après le Palanquin quantité de lances & de piques à l'Indienne, ornées de banderolles de ſoie, & divers paraſols garnis de même. Quelques autres danſeuſes marchent à diſtance égale aux deux côtés du Palanquin ; mais celles-ci n'étant pas obligées de danſer ont ſur la tête un morceau d'étoffe en guiſe de couvrechef, qui leur tombe ſur les épaules & deſcend même ſur l'eſtomac. Les danſeuſes qui ſont les plus proches du Palanquin ont à la main une baguette d'argent garnie de crin à l'extrémité. Elles ſe ſervent de ces baguettes pour chaſſer les mouches de deſſus l'Idole. Les Prêtres de la Pagode & les Religieux Indiens paroiſſent enſuite avec des flambeaux.

KAMAËTZMA.

La figure repréſente la Pagode de *Kamaëtzma* ornée comme les autres Pagodes de pluſieurs figures étranges. La tradition des Bramines donne *Kamaëtzma* pour femme à *Ixora* ou *Eſwara* : mais nous ne ſaurions dire ſi elle eſt la même que *Parvati*. Il ſe pratique à l'honneur de cette Deeſſe une choſe aſſés ſinguliere, dont le tour témoigne également la credulité des peuples & l'attentionque les Prêtres

apportent à s'en prevaloir. Tous les ans & le jour de sa fête on porte quantité de fruits de diverses sortes à sa Pagode, & l'on pare de fleurs un jeune Enfant que l'on met ensuite au bord d'une grotte profonde. Cette grotte communique à un grand chemin souterrain. Dés que la nuit est venue, on ferme exactement la Pagode où l'enfant, est laissé tout seul; mais dans la nuit un des Ministres de *Kamaëtzma* vient prendre les fruits, & descend ensuite avec les fruits & l'enfant au fond de la grotte, d'où il remonte le lendemain au matin avec l'enfant couronné de fleurs. Il y a apparence que ces fruits sont des prémices offertes à une Divinité qui chez les Indiens occupe le poste qu'occupoit autrefois Pomone chez les Romains.

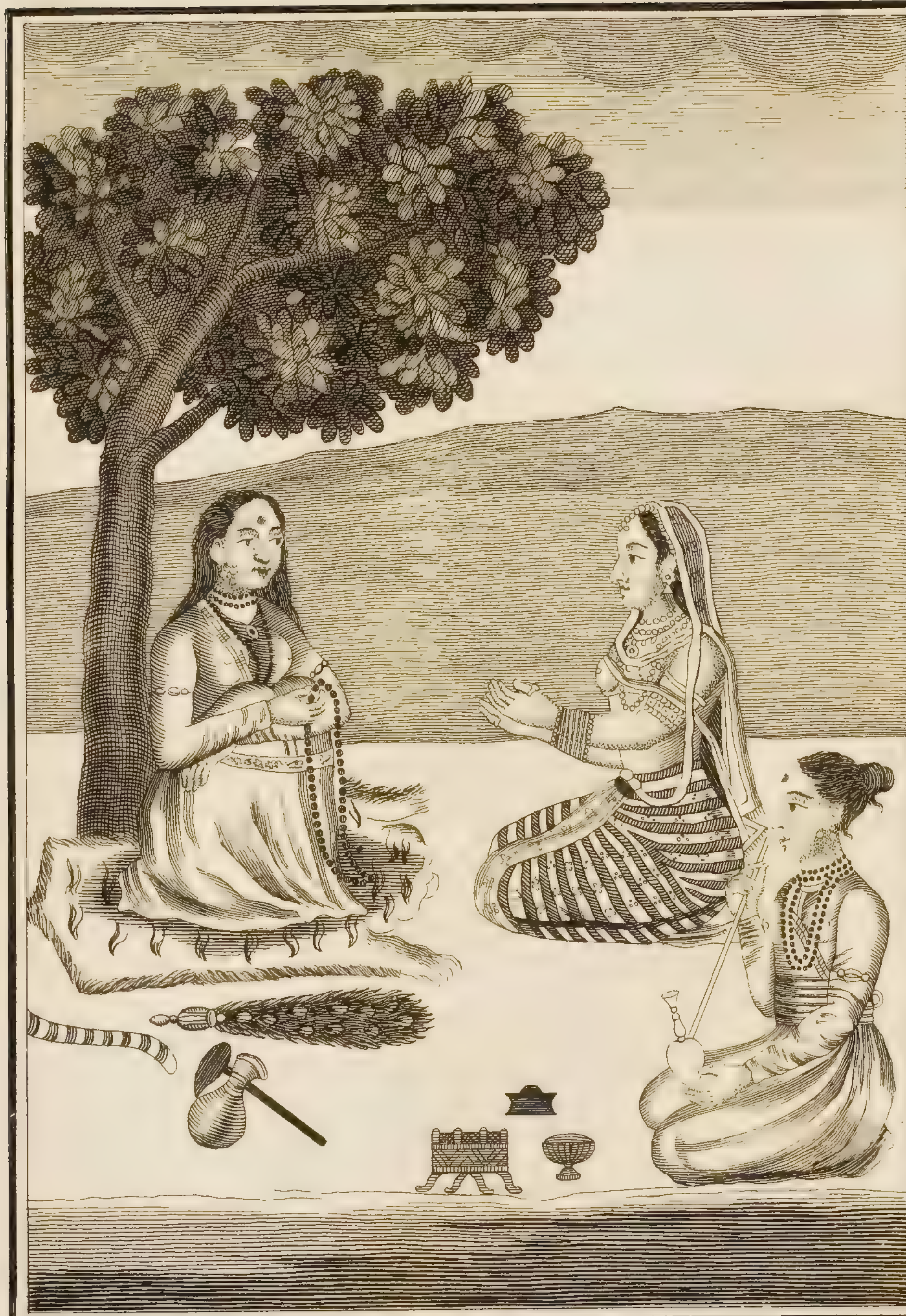
PELERINAGES *des* INDIENS.

Les Indiens vont (*a* en Pelerinage aux Temples de leurs Idoles, & lorsqu'ils croient en avoir obtenu des graces particulieres, ils ne manquent pas de leur consacrer des monumens autentiques de leur reconnoissance, qui representent ou la guerison qu'ils ont obtenue, ou le danger qu'ils ont évité. Nous donnerons des exemples de ces pratiques. Selon *Pietro Della Valle* il y a aux environs du Mont *Gate* une Pagode d'*Hanuman*, ou *Hanuvan*, ce Dieu Singe dont nous avons déja parlé. On voit dans cette Pagode la Statue du Dieu Singe environnée de plusieurs lampes allumées. Le celebre Voiageur que nous citons y vit une main d'argent (*b*) attachée auprès de l'Idole, & il ne faut pas douter qu'elle n'eut été mise là par quelque devot, qu'*Hanuman* avoit peut-être gueri d'une indisposition à la main. Le même Voiageur racconte qu'il fut témoin des préparatifs qui se firent à cette Pagode pour un Pelerinage solemnel qu'il compare à ceux de Lorrette & de Rome en l'Année Sainte. *Hanuman* fut de la partie. On le porta dans un Palanquin au bruit des Instrumens & des voix.

La quatriéme figure de la planche marquée A represente l'équipage d'une Pelerine Bramine. Il ne faut pas oublier que les devots reviennent ordinairement de ces Pelerinages avec des fleurs & des feuilles, dont les Prêtres ornent le visage des Idoles. Lorsque ces fleurs & ces feuilles commencent à se sécher, ils les distribuent aux Pelerins, qui les reçoivent avec de grandes marques de devotion, en les baisant & les portant sur la tête pour leur témoigner plus de respect. Ces feuilles & ces fleurs ont, au rapport des Indiens, des vertus extraordinaires que la sainteté de l'Idole leur communique infailliblement: mais ce qu'il y a d'assuré c'est que ces presens valent de bonnes aubaines aux Prêtres. On croit assés que l'idée de ces peuples à l'égard des Pélerinages n'est pas differente de celle qu'on se fait ailleurs sur le même article: il seroit inutile de pousser plus loin la reflexion.

(*a*) Voiés ce que l'on a dit de la *Pagode* de *Jagarnat* dans la *Conformité des Coutumes* des Indiens Orientaux, &c. §. XXXVIII. & dans la *Dissertation sur les Mœurs & sur la Religion des Bramines*, &c. Ch. XIV.
(*b*) Il parle en un autre endroit de ses Voiages de cette maniere d'acquitter ses vœux.

P E-



PÉNITENTE BRAMINE *qui se tient toujours dans la même posture, une devote accompagneé de sa Servante, vient se recommander à ses prieres.*



Autre **PÉNITENTE** *assise dans une Posture tres-geneé, et qu'il ne lui êst pas permis de changer.*



N.º 1. **PÉNITENT** *qui tient jusqu à la mort ses bras élevez en l'air.*
2. Posture dans la quelle les **PÉNITENS** *dorment sans jamais abaisser leurs bras.*



PELERINE BRAMINE.



RELIGIEUX PENITENS de la Secte des JOGUIS.



Deux autres JOGUIS qui se font des INCISIONS.



B. Picart sculp. dir. 1722.

JOGUI qui nourrit un PAON par devotion.



BRAMINES qui nourrissent des OISEAUX par devotion.

PÉNITENCES, AUSTERITÉS *&* *autres* *ſemblables* PRATIQUES *des* INDIENS.

On a parlé de quelques-unes de ces pratiques dans le Ch. 13. de la *Diſſertation ſur les Mœurs & ſur la Religion des Bramines* : Mais il y en a de beaucoup plus ſurprenantes que celles là, ſurtout parmi les *Joguis* ; qui affectent de ſe conſacrer aux ſoufrances les plus affreuſes par un motif d'orgueil mêlé de beaucoup de fanatiſme. Il n'eſt pas difficile de trouver ces deux principes dans le cœur de ceux qui prétendent être plus ſaints que les autres à cauſe qu'il leur plaît de ſubir des peines que perſonne ne leur impoſe ; & que même l'Auteur de la Nature ne pourroit exiger d'eux ſans une eſpece d'injuſtice. Le cœur de l'homme eſt fait d'une étrange maniere : s'il y avoit dans le Monde un Prince capable d'ordonner à quelques-uns de ſes ſujets de reſter couchés toute leur vie ſur la cendre, ou de la paſſer juſqu'à la mort debout & ſans s'apuier, il ne manqueroit pas d'être traité de tyran : cependant on voit des hommes s'infliger de pareils ſupplices. Diſons plus : il n'eſt point de Religion où l'on ne trouve des gens qui s'accoutument volontairement à des auſterités inſupportables, ſans oſer pourtant leur donner une Autorité Divine. Peut-être que certains devots nous oppoſeront le Chriſtianiſme : mais nous ne croions pas que perſonne ſe ſoit encore aviſé de ſe faire arracher un œil ou couper un bras, pour éviter les tentations dans leſquelles ces membres pouvoient les jetter ; & s'il y en a eu d'aſſés bonne foi pour ſe faire Eunuques afin de prévenir certains mouvemens irreguliers, dont très ſouvent un Chrétien, fut il Religieux de la Trappe, n'eſt pas plus maître qu'un infidelle, on a ſû les avertir charitablement que l'Evangile n'exigeoit pas qu'on ſe fit Eunuque, & qu'un Chrétien, pour être impuiſſant, n'en valoit pas mieux.

Revenons aux *Joguis*, dont le nom, ſuivant *Bernier*, ſignifie unis à Dieu. C'eſt une eſpece d'hermites d'autant plus mauvais qu'ils ſe croient diſtingués de tout le genre humain par leurs ſoufrances exceſſives. Ils ſe tiennent ordinairement ſous les arbres, ou prés des Pagodes. On en voit d'entierement nuds, à qui les cheveux entortillés & diviſés par branches, pour ainſi dire, deſcendent au deſſous des genoux. Ils tiennent les bras croiſés ſur la tête & reſtent toute leur vie debout en cette poſture. D'autres pénitens dorment à terre, une jambe plus haute que l'autre, & les deux bras toûjours élevés au deſſus de leur tête, ſans jamais les abaiſſer. On voit ces deux poſtures à la troiſiéme figure de la planche A. Peu à peu ces miſerables pénitens perdent l'uſage des bras & des jambes : alors quelques jeunes Novices de leur Ordre (*a*) viennent les ſervir avec un reſpect digne d'une meilleure cauſe. Il eſt même des devots & des devotes qui font vœu de ſe dévouer à leur ſervice, & n'ont d'autre occupation que celle de ſoulager par des rafraichiſſemens & par des aumones les ſoufrances volontaires des *Joguis*, & de les netoier de leurs ordures. Les quatre figures de la planche marquée B. repreſentent pluſieurs autres poſtures bizarres de ces pénitens, parmi leſquels ceux de la ſeconde figure ſe font même des inciſions ſur le corps ; ceux de la troiſiéme mettent au rang des exercices de pieté le ſoin qu'ils prennent de nourrir un paon pour l'amour de *Brama* à qui cet Oiſeau eſt

(*a*) *Bernier*.

eſt conſacré; ceux de la quatriéme, toûjours expoſés aux ardeurs brulantes du Soleil, font la même choſe à l'égard de quelques autres Oiſeaux, & pouſſent la charité juſqu'à ſouffrir qu'ils viennent ſe repoſer impunément ſur leur tête. Lorſqu'ils ont leurs converſations ſpirituelles ils s'aſſeient en rond les uns près des autres, & mettent au bout d'un bâton une banniére de pluſieurs piéces d'étoffe ou de toile de differentes couleurs.

La premiere figure & la ſeconde de la planche marquée A. qui repreſentent la ſituation génée de deux pénitentes, dont la premiere reçoit les prieres d'une devote qui ſe recommande à elle, & l'autre ſe fait un mérite auprés de ſes Dieux de ne changer jamais d'attitude, nous obligent de rendre juſtice à la pieté de leur ſexe. Elle excede même très ſouvent celle des hommes, parce qu'elles ſont beaucoup moins expoſées aux diſtractions, & qu'elles ont plus d'obſtination, ou ſi l'on veut plus de penchant à s'attacher aux pratiques exceſſives; ſuite naturelle du caractere de leur eſprit, qui ſe laiſſe facilement prévenir par de beaux dehors.

Il y a des *Joguis* qui s'enferment dans des cages élevées au haut d'un gros pieu planté en terre; & ces cages ſont ſi petites, que le *Jogui* pénitent eſt obligé de s'y tenir dans une géne extraordinaire. Au deſſous de ces cages, & ſur une piéce de bois qui traverſe le pieu, on poſe deux petites Idoles d'*Ixora* ou *Mahadeu*, objet éternel de l'adoration du reclus. Quelques-uns tenant d'une main le ſabre & de l'autre une eſpece de bouclier, montent hardiment ſur une grue, & s'accrochant à un fer qui leur entre fort avant dans le dos s'élancent en l'air avec un courage qui ſeroit digne d'admiration, s'il n'étoit le fruit d'un orgueil inſupportable. Toute leur attention eſt de faire en cet état beaucoup de parade de leurs ſoufrances, & mélant avec l'exercice du ſabre les louanges de leurs Idoles, ils tachent d'attirer les ſpectateurs par les divers tours d'une ſoupleſſe, qui eſt la honte de cette Religion qu'ils veulent établir dans le cœur de leurs diſciples. On voit auſſi de ces *Joguis*, qui, après s'être précipités dans le Gange, cherchent à s'y faire devorer des Crocodiles, prétendant arriver par cette voie à la felicité dont ils ſe flattent de joüir en une autre vie. D'autres enfin ſe donnent la mort en préſence de leurs Dieux.

Baldæus rapporte que *Canara*, dans le Roïaume de *Cananor*, eſt très celebre par ſes *Joguis*, dont les Indiens regardent la vie comme un modele de ſainteté. Ces Saints habitent ordinairement dans les Pagodes : mais ils ſe proménent ſouvent tout nuds avec une ſonnette à la main pour appeller les devots & les devotes. S'il faut en croire nôtre Auteur, il n'eſt pas juſqu'aux Dames Indiennes qui ne manient devotement pour l'amour de Dieu la nudité de ces Saints : & peut-être que l'apparente inſenſibilité de nos prudes pourroit avec le tems s'accoutumer à cette devotion, ſi l'on introduiſoit chez nous l'uſage des nudités.

Tels ſont ces *Joguis*, que les Voiageurs nous dépeignent comme des hypocrites dangereux & ſouvent couverts de vices: (*a*) cependant les Indiens devots vont tous les jours leur faire la reverence, leur baiſer la main, & ſe tenir en leur preſence dans une poſture humiliée pour écouter les ſentences que ces indignes Religieux proferent, *Della Valle* nous dit qu'ils vivent en communauté ſous les ordres d'un Superieur, comme nos Moines : mais ils ſont toûjours errans, même dans les villes, & n'y choiſiſſent d'autre demeure que les places & les rues où ils ſe tiennent conſtamment, comme nous venons de le dire, nuds, ſans émouvoir, & en apparence ſans être émus. On nous aſſure encore que jamais femme ou fille Indienne n'a regardé cette nudité qu'avec une indifference Stoicienne, qui certainement ne trouveroit pas ſa pareille en Europe, où la nudité n'eſt pas à la mode.

Del-

(*a*) *Pietro Della Valle.*

Della Valle nous dit encore *qu'ils ont entr'eux des Conferences Spirituelles & quelque exercice pour les ſciences:* mais il infere par un de leurs Livres qu'il nomme *Damerdbigiaska*, que leurs études ne conſiſtent qu'en Magie. Ils diſent, à ce qu'il ajoute, que par le moien de leurs exercices ſpirituels, de leurs prieres & de leurs jeunes, ils ont des revelations, & qu'ils aprennent les choſes futures par un commerce ſecret & charnel qu'ils entretiennent avec les Demons, c'eſt-à dire avec les Genies. Ils aſſurent que ces Intelligences leur apparoiſſent ſous la figure de femmes, & que s'ils ont le bonheur de ſe lier à elles par les liens d'un mariage ſpirituel, qui pourroit bien être l'effet d'une imagination échaufée par leur maniere de vivre, ils peuvent ſe flater d'être entierement ſpiritualiſés & d'avoir acquis une nature plus qu'humaine.

Ce que nous venons de rapporter des *Joguis*, nous met endroit d'ajouter quelques autres particularités qui concernent les Illuminés des Indes. Il y en a, dit *Bernier*, „ qui ont entierement abandonné le monde & qui ſe retirent d'ordinaire à l'écart dans quelque jardin fort éloigné comme des Hermites, ſans „ jamais venir à la Ville. Si on leur porte à manger, ils le reçoivent, ſinon „ ils s'en paſſent, & l'on croit qu'ils vivent de la grace de Dieu dans les jeunes „ & dans les auſterités perpetuelles, & ſurtout abymés dans la méditation.... „ ils s'y pouſſent ſi avant, qu'ils paſſent les heures entiéres ravis en exſtaſe, „ leurs ſens externes ſans aucune fonction, & (ce qui ſeroit admirable, s'il „ étoit vrai,) voiant Dieu même comme une certaine lumiere très blanche, „ très vive, & inexplicable, avec une joie & une ſatisfaction non moins inexprimable " que celle de nos ſaints qui ont eu d'intimes communications avec Jesus-Christ & la Sainte Vierge. Il ajoute, „ que ces Illuminés preſcrivent „ des Regles pour ſe lier peu à peu les ſens; car ils diſent, par exemple, qu'après avoir jeuné pluſieurs jours au pain & à l'eau, il faut premierement ſe „ tenir ſeul dans un lieu retiré, les yeux fichés enhaut quelque tems, ſans branler aucunement, puis les ramener doucement en bas, & les fixer tous deux „ à regarder en même tems le bout de ſon né également, & autant d'un côté „ que de l'autre, ... & ſe tenir là ainſi bandés & attentifs ſur le bout du né juſqu'à ce que cette lumiere vienne " *Bernier* nous aſſure encore, qu'on trouve de ces *Joguis* qui ſe mélent de Chimie & de ſecrets: mais les plus dangereux de tous ſont ceux dont la devotion plus polie ou moins groſſiere ſe donne la liberté de converſer librement avec le monde. Ils vont les pieds nuds, la tête decouverte & le corps ceint d'une écharpe qui deſcend juſqu'aux genoux: mais du reſte ils ſont exemts de la craſſe des autres *Joguis*. Ils entrent familierement dans les maiſons des Gentils, & ceux-ci croient recevoir avec leurs perſonnes la benediction des Dieux. Voilà ce que *Bernier* nous aprend dans une *Lettre concernant les Gentils de l'Hindouſtan.*

Les Indiens ont un autre ordre de *Bramines*, (*a*) qui non ſeulement obſerve un Celibat très rigide, mais même porte le ſcrupule juſqu'à éviter exactement de regarder une femme. Ils font marcher devant eux des gens, dont la fonction eſt de crier à celles qui pourroient ſe rencontrer en leur chemin, qu'elles aient à s'éloigner de leur preſence.

(*b*) *Par de pareils objets les ames ſont bleſſées,*
Et cela fait venir de coupables penſées.

Des exemples de cette nature pourroient preſque perſuader que Dieu n'a pas

 crée

(*a*) *Baldæus* les nomme *Tirimimpi.*
(*b*) *Moliere* dans le *Tartuffe.*

créé les devots pour conſerver le genre humain : mais il y a de fortes preuves du contraire. Cependant avec toute leur modeſtie les Bramines ne ſauroient parier contre les Prêtres de Cybele, qui prévenoient par une mutilation volontaire les tentations que le beau ſexe pouvoit exciter en eux.

Della Valle nous a décrit l'ordination d'un Docteur, Prêtre ou Religieux Indien. Elle mérite d'être rapportée ici. Le Candidat vêtu de blanc, & aiant à ſes côtés deux grands paraſols, fut porté dans un Palanquin au millieu du préau d'une Pagode, ſuivi d'un cheval de main & accompagné d'un grand nombre de perſonnes de ſon Ordre, qui étoient venues honorer l'inſtallation de leur Confrere. Quelques Soldats & les joueurs d'inſtrumens précedoient le Palanquin & les Docteurs. Pendant la marche les Danſeuſes, qui chantoient en même tems, & qui paroiſſoient conduites par une autre qui danſoit ſeule & toûjours tournée vers le Palanquin, danſerent un Ballet à l'Indienne. La Ceremonie de l'Ordination ſe fit en verſant de l'eau ſur la tête de celui qui venoit d'être reçu. Après les danſes le Palanquin fut conduit hors de la Ville: on fit ſur la route pluſieurs ſtations accompagnées des mêmes danſes, mais le dernier Ballet ne fut danſé qu'à l'arrivée du Docteur au lieu de ſa reſidence.

On nous aſſure que ces Docteurs, qui ſont Prêtres & Religieux en même tems, affectent un air toûjours grave, ſevere & diſtrait. La maniere de les ſaluer c'eſt de ſe proſterner à leurs pieds & de les baiſer. Ceux qui veulent être *Gœgis* font un Noviciat de ſix mois, dont une des principales circonſtances eſt de méler pendant tout ce tems là dans ſa nouriture environ une livre de bouze de vache.

La figure qu'on voit ici marquée A repreſente la maniere d'acquitter les vœux qu'on a fait à *Ganga Gramma* dans une maladie ou dans quelqu'autre danger. Le Culte & la Ceremonie qui ſe pratiquent à l'égard de cette Divinité ſont fort bien décrits au Chap. XI. de la *Diſſertation ſur les Mœurs & ſur la Religion des Bramines* ſeconde Partie. Nous y ajouterons trois remarques: 1. que l'Idole promenée ſur le Char eſt de la même forme que celle de *Jagarnath*, d'où il eſt à préſumer que *Ganga* & *Jagarnath* ſont une même Divinité: 2. que certains devots portent l'exces de leur zéle juſqu'à ſe faire écraſer ſous le char ſur lequel eſt monté *Ganga*, & c'eſt ce que d'autres devots obſervent auſſi à l'égard de *Jagarnath*, ainſi que nous l'avons déja dit. 3. que l'on ſacrifie des boucs à *Ganga* pour l'expiation des péchés, en quoi nous trouvons quelque conformité entre les Indiens & les Juifs.

Il y a parmi les Indiens certaines femmes pénitentes, que l'on va conſulter comme autrefois on conſultoit la Pythiene & les Sybilles &c. Elles ſe devouent entierement au ſervice des Dieux qui leur font même l'honneur de coucher quelquefois avec elles. On vient à elles de tous côtés pour les conſulter ſur l'avenir, & leurs reponſes ſont regardées comme des déciſions que le haſard peut faire trouver veritables, & que la prévention permet rarement de reconnoître pour fauſſes. Nous finiſſons cet Article par une remarque : c'eſt que dans toutes les Religions les Myſtiques & ceux qui s'attribuent le don d'inſpiration prennent plaiſir à méler les images de l'Amour charnel à l'Amour de Dieu. Les idées de *Mariage*, de *Noces*, de *lit nuptial*, de *generation*, d'*embraſſemens* &c. leur ſont toûjours preſentes. Ils s'échauffent en ces penſées, & même les Legendes de nos Saints ne les ont pas rejettées. Nous y renvoions le Lecteur.

ADO-

C



La PROCESSION de GANGA.



B. Picart sculp. dir. 1723.

La FÊTE de HULY.

ADORATION *des* INDIENS *& leurs* DANSES RELIGIEUSES.

L'adoration des Indiens consiste à joindre les mains devant les Dieux & à les porter ainsi jointes le plus bas qu'il est possible, pour marquer une parfaite humilité. On doit ensuite les élever peu-à-peu avec beaucoup de modestie, les aprocher de la bouche, les baiser religieusement, & les poser jointes sur la tête: ce qui est, selon le génie des Orientaux anciens & modernes, la plus grande marque de respect que l'on puisse témoigner à l'objet que l'on croit mériter du respect. Les prieres simples se font debout: mais quand les circonstances où le devot se trouve semblent exiger un plus grand abaissement, il doit se prosterner le visage contre terre, la toucher du front & baiser la poudre. Après ces hommages le devot tourne ordinairement autour d'un arbre sacré. On en voit assés de cette espece auprés des Pagodes. La Ceremonie s'acheve par une offrande de ris, d'huile ou de lait, & le fidelle se retire après avoir donné l'aumone aux Ministres des ses Dieux.

Le Culte religieux des Indiens envers leurs Idoles consiste encore à les encenser, à les laver tous les jours, & à leur offrir à manger.

Nous avons déja parlé des danses religieuses pratiquées à l'honneur des Dieux par des femmes qui allient ensemble la prostitution & la Religion. Les danses repondent fort bien au genre de vie que ces femmes ont choisi: elles sont accompagnées de toutes les postures qui choquent le plus la pudeur & l'honnêteté. Les Prêtres dansent eux-mêmes devant les Idoles avec un simple calçon sur le corps, & tenant à la main une épée, qui leur sert à faire divers tours d'agilité, ils offrent à leurs Idoles un culte proportionné aux idées qu'ils se font de leurs Dieux, ou qu'ils veulent en donner à leurs Peuples.

De la VENERATION *des* INDIENS *pour les* SERPENS; *de leurs* ENCHANTEMENS *& de leurs* ORACLES.

On a traité de ces matieres dans les §. XXVI. & XXVII. de la *Conformité des Ceremonies & des Coutumes des Indiens*, &c. Nous y ajouterons quelques remarques.

Les Indiens (*a*) croient que les Serpens sont des Génies divins, & prétendent que c'est un bonheur d'en rencontrer sur son chemin. Il leur est assés ordinaire de donner à leur enfans & à leurs vaches le nom de quelque Serpent. Les diverses representations de ces animaux font un des plus beaux ornemens des Pagodes, & même on leur adresse des prieres & des vœux. Un Voiageur (*b*) nous assure que „ quand les Indiens trouvent des couleuvres dans leurs maisons, ils „ les prient d'abord très respectueusement de sortir: si les prieres n'ont point „ d'effet, ils tachent de les attirer dehors en leur présentant du lait ou autre „ chose,

(*a*) *Baldæus.*
(*b* *Dellon* dans ses *Voiages* Edit. de Paris 1709.

„ chofe, fans jamais emploier la violence. Si la couleuvre s'obftine à refter, on
„ appelle les Bramenes, qui, avec toute l'éloquence dont ils font capables, lui
„ reprefentent les motifs qui doivent l'engager à avoir des égards pour la mai-
„ fon où elle eft venue &c. "

„ Il y a de ces Idolatres dont la pieté bizarre les engage à porter du lait &
„ d'autres alimens dans les forêts & fur les chemins pour la fubfiftance de ces
„ Divinités rempantes. Peut-être en ufent ils ainfi, afin que trouvant dans la
„ campagne fuffifamment de quoi fe nourrir, elles ne viennent pas en chercher
„ jufques dans les maifons. "

On nous affure que les Prêtres Indiens ont le pouvoir de charmer & de conjurer les Serpens, enforte qu'ils leur ôtent la force de nuire. *Pyrard de Laval* rapporte dans fes Voiages, que dans les Indes on trouve des gens qui courent le Païs pour mettre en pratique un art, lequel peut-être ne confifte qu'en une adreffe de Charlatan & beaucoup de connoiffance de quelques drogues particulieres. C'eft ce que le Miniftre *Baldæus* confirme par l'exemple d'un Soldat Alleman, qui, par le moien de quelques prefervatifs, manioit fans crainte ces reptiles venimeux & même les mettoit coucher auprés de lui dans fon lit. Ce bon Miniftre Hollandois avoue, que d'abord il foupçonna l'Alleman d'être forcier: mais il ajoute enfuite que les Indiens de Coromandel & de Malabar ont l'art de charmer les Serpens & de les faire danfer par la force de leur chant. Ne pourroit on pas croire que le chant n'eft qu'un acceffoire trompeur, dont ces Indiens fe fervent pour perfuader qu'ils n'ufent d'aucun prefervatif? & d'ailleurs le Miniftre pouvoit il être affuré que les Serpens n'étoient pas aprivoifés de longue main?

Les Indiens ont leurs Oracles, mais le Pere *Bouchet* nous affure dans une Lettre qu'il écrit (*a*) au P. *Baltus* fur cette matiere, qu'ils ceffent à mefure que le Chriftianifme fait des progrés dans les Indes. „ Les demons, dit-il, rendent
„ ces Oracles par la bouche des Prêtres des Idoles ou quelquefois de ceux qui
„ font préfens quand on invoque le Demon. . . C'eft un fait dont perfonne
„ ne doute aux Indes, & dont l'évidence ne permet pas de douter, que les De-
„ mons rendent des Oracles & que ces malins Efprits fe faififfent des Prêtres
„ qui les invoquent, ou même indifféremment de quelqu'un de ceux qui affi-
„ ftent & qui participent à ces fpectacles. Les Prêtres des Idoles ont des prie-
„ res abominables qu'ils adreffent au Demon, quand on le confulte fur quel-
„ qu'évenement. Il met celui qu'il choifit pour en faire fon organe dans une
„ agitation extraordinaire de tous fes membres & lui fait tourner la tête d'une
„ maniere qui effraie. Quelquefois il lui fait verfer des larmes . . . & le rem-
„ plit de cette efpece de fureur & d'entoufiafme qui étoit autrefois chez les
„ Paiens, comme il l'eft encore aujourd'hui chez les Indiens, le figne de la pré-
„ fence du Demon & le prélude de fes reponfes. . . . Les reponfes de cette ef-
„ pece de poffedés font communément affés équivoques, quand les queftions
„ qu'on leur propofe regardent l'avenir " en quoi elles reffemblent parfaitement aux Oracles de l'ancienne Idolatrie.

„ (*b*) Ceux de tous les difeurs d'Oracles en qui l'on a le plus de confiance
„ font fans contredit certains Devins qui fe mêlent de découvrir les voleurs dont
„ les vols font fecrets. Après avoir tenté toutes les voies ordinaires & naturelles
„ on a recours à celle-ci, " dont le P. Bouchet nous donne l'exemple fuivant.

„ On

(*a*) Elle eft dans le IX. *Recueil* des *Lettres de quelques Miffionnaires*, &c.
(*b*) Le P. *Bouchet*. Ibid.

„ On avoit si subtilement & si secretement volé des bijoux precieux au General d'Armée de Maduré, que celui qui en étoit coupable sembloit être hors „ d'atteinte de tout soupçon: aussi quelque recherche qu'on fit du voleur, on „ ne put jamais en avoir la moindre connoissance. On consulta à *Ticherapali* „ un jeune homme qui étoit un des plus fameux Devins du Païs...... il dépeignit si bien l'Auteur du vol, qu'on n'eut pas de peine à le reconnoître. Le „ malheureux qu'on n'avoit pas même soupconné, tant on étoit éloigné de „ jetter les jeux sur lui, ne put tenir contre l'Oracle. Il avoua son crime, & „ protesta qu'il n'y avoit rien de naturel dans la maniere dont son vol avoit „ été découvert.

„ Quand plusieurs personnes deviennent suspectes d'un vol, & qu'on ne „ peut en convaincre aucune en particulier, voici le biais qu'on prend pour se „ déterminer. On écrit les noms de tous ceux qu'on soupçonne sur des billets „ particuliers, & on les dispose en forme de cercle: on évoque ensuite le Demon avec les ceremonies accoutumées, & on se retire après avoir fermé & „ couvert le cercle de maniere que personne ne puisse y toucher. On revient „ quelque tems après, on découvre le cercle, & celui dont le nom se trouve „ hors de rang est censé le seul coupable. “

Une autre maniere de recevoir des reponses de la part des Dieux, c'est par les songes des Prêtres. Nous ne parlons pas ici de plusieurs operations que raporte l'Auteur cité pour justifier son opinion, que le Demon rend des Oracles aux Indes, lesquels selon lui sont à la verité fort au-dessus du pouvoir des hommes, mais qui dans le fond pourroient bien n'être que des tours d'adresse, & des fascinations de joueurs de gobelets, semblables à ce que nous voions en Europe. En parlant de la sorte nous ne craignons pas d'être regardés comme *de prétendus Esprits forts & des gens qu'une Critique outrée rend incredules sur les choses les plus averées*, ainsi que s'exprime le P. *Bouchet*. Nous croions fort naturellement que les Prêtres Indiens peuvent être assés trompeurs pour imaginer sans le secours du Demon des moiens capables de surprendre les peuples. Si les cavernes, les lieux souterrains, & la concavité des Statues des Dieux Indiens ne paroissent pas assés propres pour duper les Idolatres, il faut avouer qu'on est plus rusé aux Indes qu'on ne l'a jamais été en Europe: mais après tout il y a d'autres artifices capables de faire le même effet.

Le P. *Bouchet* nous parle encore d'une autre sorte d'Oracle. „ Certains Pénitens font des sacrifices sur le bord de l'eau avec beaucoup d'appareil: ils décrivent un cercle d'une ou de deux coudées de diametre. Autour de ce cercle „ ils placent leurs Idoles, en sorte que leur situation répond aux huit rumbs „ de vent. Les Paiens croient que huit Divinités inferieures président à ces huit „ endroits du Monde également éloignés les uns des autres. Ils invoquent ces „ fausses Divinités, & il arrive de tems en tems que quelqu'une de ces Statuës „ se remue à la vuë de tous les assistans, & tourne dans l'endroit même où elle „ est placée, sans que personne s'en aproche. . . . . . Les Indiens, qui font „ ces sortes de Sacrifices, placent aussi quelquefois au centre du cercle dont je „ parle, la Statue de l'Idole à laquelle ils veulent sacrifier. Ils se croient favorisés de leurs Dieux d'une façon toute singuliere, si cette petite Statue vient „ à se mouvoir d'elle même . . . . mais souvent après toutes les Oraisons la „ Statue reste immobile, & c'est alors un très mauvais augure. “

La CONSECRATION *du terrain ſur lequel on bâtit une* PAGODE. *Diverſes remarques touchant les* PAGODES &c.

Les Diſſertations précedentes ne diſent rien de la Conſecration du terrain ſur lequel on bâtit une Pagode. Cette ceremonie & quelques pratiques dont nous parlerons enſuite ne doivent pas être oubliées. On enferme d'une cloiſon ou de Paliſſades le terrain ſur lequel on doit bâtir la Pagode, aprés quoi l'on y laiſſe croître de l'herbe. Dés que l'herbe eſt à une hauteur raiſonnable, on lache dans ce parc une vache de couleur cendrée, laquelle y vit à diſcretion, y paſſe la journée & même la nuit. Le lendemain on examine l'endroit où la vache a couché pendant la nuit, & comme chez les Indiens la bouze de vache eſt très ſainte, on obſerve avec beaucoup de ſoin ſi la vache a daigné honorer ce lieu du ſacré dépôt de ſa bouze: après cela on y fait un creux profond où l'on poſe une colonne de marbre raiſonnablement élevée au-deſſus de terre. Sur cette colonne on met l'image ou la ſtatue du Dieu auquel on conſacre la Pagode: ſi par exemple elle eſt dédiée à *Ixora*, on voit au haut de la colonne *Quivelinga* dont nous avons décrit l'attitude, autant que la bienſeance a pû le permettre. Enſuite on bâtit la Pagode tout autour de la foſſe où l'on a poſé la colonne. L'endroit où reſide le Dieu eſt fort obſcur, mais on a ſoin d'y entretenir de la lumiere à ſon honneur, ainſi que nous l'avons déja dit.

Les Pagodes de la Côte de *Malabar* ſont de marbre, ou de pierre dure; celles de la Côte de *Coromandel* ſont bâties de gros quartiers de pierres parfaitement bien liés enſemble. Telle eſt la Pagode de *Rammanakoil*, dont les revenus ſont immenſes, & qui eſt aux Indes un lieu de Pelerinage auſſi celebre que Notre-Dame de Lorette parmi les Chrétiens. Les Pagodes de Malabar ſont couvertes de plaques de cuivre, & les portes de leur préaux qui repondent au parvis du Temple des Juifs, ſont couvertes du même métal. Ces portes ſont preſque toûjours demarbre & enrichies de pluſieurs figures d'animaux ſauvages ou monſtrueux. On repréſente ſur le frontiſpice du Bâtiment pluſieurs eſpeces de monſtres, qui ſont autant d'emblemes des Dieux des Indiens & peuvent en même tems ſervir à inſpirer aux peuples une fraieur religieuſe. Il paroit par un paſſage (*a*) d'Ezechiel, que cette ſorte de peinture ou de ſculpture étoit en uſage chez les anciens Idolatres, & l'on ne doit pas douter que cette pratique ſi univerſelle dans l'Orient n'ait tiré ſon origine des Egytiens.

Outre les grandes Pagodes, que l'on peut regarder en quelque façon comme des Paroiſſes & des Cathedrales, on en voit dans les villes & dans les chams une infinité de petites, que divers motifs de pieté ont fait bâtir. On en voit ſur tout aux environs des lieux où l'on a brûlé des morts, & les grands Seigneurs des Indes en ont pour leur devotion domeſtique, qui ſont deſſervies par des Prêtres particuliers, comme chez nous les Chapelles.

Nous avons déja remarqué que les Indiens ſe déchauſſent avant que d'entrer dans la Pagode d'*Ixora*: ils obſervent la même regularité à l'égard de toutes les autres Pagodes: & comme les ablutions ſont chez ces peuples une des parties eſſentielles du Culte religieux, il y a toûjours devant ces lieux de devotion des *Tanques* ou reſervoirs d'eau pour l'uſage des fidelles. *Linſchote* rapporte que dans le

(*a*) Chap. 8. ℣. 10.

de Calicut les Prêtres preſentent de l'eau conſacrée à ceux qui entrent dans les Pagodes. Cet uſage eſt remarquable.

(*a*) Il y a chez les Gentils une diſtinction aſſés formelle entre les péchés veniels & les péchés mortels. Les ablutions ſont proportionnées aux uns & aux autres: par exemple ils prétendent expier un petit peché, & pour ainſi dire le couler à fond en ſe plongeant entierement dans le Gange, ou dans quelqu'autre riviere ſacrée: mais il y en a d'autres qui ſont ſi atroces, qu'aucune eau ne peut les effacer, quelques reïterées que ſoient les ablutions; & ceux-ci font perdre au pécheur ſa Caſte & même la vie. Les Indiens mettent au rang des péchés veniels, de ſe laiſſer toucher par des gens ſouillés; de toucher un mort; (on porte le ſcrupule juſqu'à éviter pendant quinze jours les parens du mort) d'aprocher d'une femme en couche, ou de toucher ſon enfant. On obſerve à leur occaſion le même terme de quinze jours, & cette pratique ſe rapporte à celle des Juifs en pareil cas. Ils content encore entre les péchés veniels, d'aprocher d'une femme qui a ſes regles; de toucher ceux qui ont touché des gens ſouillés. Ceux qui, ſans avoir égard à l'impureté contractée, s'aviſent de manger du ris avant que de s'être purifiés commettent un péché mortel. Il en eſt de même des Grands qui mangent du ris cuit par des gens d'une moindre Caſte, ou qui ont commerce avec des femmes d'une extraction inferieure à la leur. Si l'on mêle du ris de deux differens (*b*) plats, & qu'on le mange après cela, on commet un péché mortel. Si pluſieurs Bramines, quand même ils ſeroient tous d'une Caſte, mangent enſemble, ils péchent, & ſi l'on s'aviſe de toucher de la main droite, avec laquelle on doit prendre ſa refection, celui auprés de qui on ſe trouve aſſis, cette action eſt auſſi regardée comme un péché.

Après que le repas eſt fini on doit ramaſſer tout ce qui reſte de ris, & le jetter comme une choſe qui eſt ſouillée. On nettoie avec de la bouze de vache bien fraiche la place où l'on a mangé, & quand même il ne tomberoit ſur le corps d'une perſonne qu'un ſeul grain de ce ris qui eſt reſté du repas; c'en ſeroit aſſés pour la ſouiller. Il faut courir à l'eau ſans perte de tems & ſe laver dans les formes. On eſt auſſi declaré ſouillé, lors qu'on s'eſt mis le doit dans la bouche. Si deux perſonnes de conditions inégales par la difference des Caſtes ſe lavent enſemble & que l'inferieur faſſe rejaillir en ſe lavant quelque goute d'eau ſur celle qui eſt d'une Caſte plus diſtinguée; on doit compter que cette perſonne devient totalement impure. Il faut alors recommencer l'ablution.

MANIERE *de pratiquer les* ABLUTIONS *chez les Gentils du* MALABAR.

(*c*) Nous avons parlé (*d*) de certains reſervoirs d'eau que les Indiens nomment des *Tanques*. Les Malabares y entrent nuds, n'aiant autre choſe autour du corps qu'un

(*a*) *Baldæus* dans ſa *Deſcription du Malabar*, &c.

(*b*) Les Bramines ſe ſervent de feuilles de figuier d'Inde au lieu d'aſſiette.

(*c*) *Baldæus Deſcription du Malabar*. On traite des ablutions des Bramines dans la Diſſertation ſur leurs Mœurs & ſur leur Religion au Ch. X. premiere Partie: mais avec quelque difference.

(*d*) Cependant ils choiſiſſent autant qu'ils le peuvent l'eau courante, parce qu'ils croient qu'il y a plus de mérite à s'y laver que dans une autre. Peut-être qu'en ce point les Legiſlateurs Indiens ont eu égard à ce qui étoit propre & commode pour leur Païs; car on ne demande dans les Indes qu'à ſe laver & à ſe baigner. Voiés *Bernier* dans ſes *Voiages au Mogol*. Tome 2. pag. 138. Edit. d'Holland. 1709.

qu'un morceau de toile de deux à trois doits de large. Avant que de ſe mettre dans l'eau ils en font rejaillir quelque peu en l'air avec trois doits de la main droite à l'honneur de *Brama*, *Wiſtnou* & *Ixora*, prononçant en même tems ces parolles; *en m'aprochant de cette eau & en la touchant je renonce à mes péchés.* Nous n'oublierons pas de remarquer qu'ils ſuppoſent trois choſes touchant le *Tanque*: 1. que la pierre qu'on voit auprés de ces reſervoirs d'eau eſt *Brama*, 2. le lieu où ils ſe lavent *Wiſtnou*, & 3. le *Tanque* même *Ixora*. Quand ils entrent dans l'eau, ils la ſeparent avec les deux mains, & plongent en même tems. Enſuite ils prennent de l'eau & en jettent huit fois en l'air pour l'amour des (*a*) huit Directeurs de l'Univers: après quoi ils ſe lavent trois fois le viſage en invoquant *Siri Pagode*, femme de *Wiſtnou*. Enfin ils prennent pour la troiſiéme fois de l'eau, & la jettant vers le Ciel l'offrent au Soleil. Alors ils ſe netoient les pieds & les mains avec de la cendre de bouze de vache détrempée dans un peu d'eau, diſant en même tems, *ſois purifié.* On doit avoir de cette cendre dans le creux de la main gauche, parce que ſelon les Indiens la droite eſt l'image du Ciel, & la gauche de la Terre. Ils diſent encore que le creux de celle-ci repreſente le lieu où ſe fait la generation. La main droite poſée ſur la gauche forme la figure complette de l'œuf dont nous avons donné la deſcription ſous le nom d'*Ixoretta*, lorſque nous avons parlé de cette Divinité. Ce petit éclairciſſement eſt neceſſaire pour faire comprendre ce qui nous reſte à dire ſur la Ceremonie de la purification des Indiens. Après avoir pris cette bouze de vache reduite en cendre, ils ſerrent la main droite contre la gauche, s'imaginant que cette figure eſt l'image du Ciel & de la Terre joints enſemble. Ils ſeparent enſuite l'une de l'autre en ſe repreſentant la ſeparation du Ciel & de la Terre: alors ils écrivent ſur la cendre qu'ils ont dans le creux de leur main gauche ces deux ſyllabes, *Ja-ra*, qui ſelon ces Idolatres expriment le combat du feu & de l'air dans l'œuf, avant qu'il ſe fut ſeparé en deux. Cette écriture conduit à un attouchement preſque general de toutes les parties de leur corps: car ils portent les deux mains un peu au deſſous du nombril, enſuite ſur le nombril même, ſur le creux de l'eſtomac; ſur la poitrine, le front, la tête, le ſommet de la tête, les yeux, les oreilles & les parties inferieures de leur corps. Tout cela ſe fait en ſe tournant vers les huit Gouverneurs du Monde, & en montrant leurs mains vuides dans l'attitude d'une perſonne qui donne. La purification s'acheve en prenant de la cendre avec trois doits de la main droite, pour s'en froter le front, les épaules & la poitrine à l'honneur de *Brama*, de *Wiſtnou* & d'*Ixora*.

Les CENDRES SACRÉES *&c.*

Tout ce qu'on vient de dire prouve aſſés que la Cendre de bouze de vache eſt une choſe très ſainte: (*b*) auſſi les Indiens s'en mettent ils tous les matins ſur le front, ſur les deux épaules & ſur la poitrine. On offre tous les jours ces cendres aux Dieux, & les *Joguis* ne manquent gueres d'en avoir bonne proviſion auprés d'eux, pour les diſtribuer aux devots: les devots les paient par de bonnes aumônes. Les *Joguis* affectent auſſi d'avoir le corps & le viſage couverts de ces cendres, qu'ils n'oublient pas non plus de repandre ſur leurs Idoles. Enfin nous remarquerons que l'on voit dans les Cours des Princes Indiens des hommes deſti-

(*a*) On peut voir leurs noms & leurs fonctions au Ch. 1. de la 2. Partie de la *Diſſertation ſur les Mœurs & ſur la Religion des Bramines.*
(*b*) *Baldæus* ubi ſupra.

destinés à presenter regulierement, sur des feuilles de figuier d'Inde, ces cendres détrempées dans un peu d'eau. Cela se fait dés le matin & publiquement, afin que tous les devots puissent participer à cette onction salutaire. Il seroit inutile d'alleguer ici les fables qu'ils racontent pour rendre raison de l'origine de cette coutume. On peut les voir dans *Baldæus*.

Lorsque le Roi ou *Samorin* de *Calicut* va faire ses devotions à la Pagode, on a soin de purifier la route avec de la bouze fraiche: après cela deux femmes marchent devant lui portant deux vases pleins de cette bouze détrempée, qu'elles sément devant S. M. Le Roi est à jeun, mais l'ablution a précedé cette Ceremonie religieuse. Enfin sans nous étendre davantage sur la sainteté de la bouze, il suffit de dire que les Idolatres Indiens l'emploient à tout ce qui a besoin d'être purifié. Ils s'en servent aussi à netoier leurs maisons, leurs meubles & leurs utensiles.

Toutes les parties du corps de la vache sont occupées par quelque Divinité. *Quenevady* & *Superhennia* resident entre ses cornes, le Soleil & la Lune sont dans ses yeux, les deux femmes de *Brama* dans ses oreilles, *Ixora* dans son né, *Wistnou* sur sa langue &c. Mais ce détail de possession ne seroit il point dû aux exagerations de quelques Poëtes Indiens? Il se pourroit aussi qu'on auroit voulu seulement exprimer par là l'excellence des proprietés de cet animal. Quoiqu'il en soit, l'urine de la vache est si sainte, que les veritables devots ne font aucune difficulté de la recevoir dans leurs mains, de s'en laver le visage, & même d'en boire.

Les Malabares soutiennent, qu'il est du devoir des Rois d'être les Protecteurs des vaches & des Bramines. Le *Samorin*, dont nous venons de parler, (*a*) offre tous les matins des fleurs à ces Animaux.

FÊTES, JEUNES *&* *autres* PRATIQUES *Religieuses des* INDIENS.

Voici sur cette matiere quelques additions à ce que l'on en a dit dans la *Dissertation sur les Mœurs & sur la Religion des Bramines*. Les Indiens ont une espece de Carnaval qu'ils nomment *Huli*. Toutes les differentes postures de leurs Carême prénans sont très bien exprimées par le graveur, dans la figure de la Planche que l'on voit à la page 131.

Ils saluent le Soleil tous les matins, & lorsqu'ils font leurs ablutions lui jettent de l'eau, pour empécher que les mauvais Genies, qui se logent entre les montagnes, ne s'opposent à son lever.

Les Indiens sont très superstitieux au sujet (*b*) des Eclipses, & redoublent leurs ablutions lorsqu'elles arrivent. *Bernier* a décrit toute la Ceremonie d'une de ces ablutions. „ D'abord que les Idolatres s'apperçurent que le Soleil com-„ mençoit de s'éclipser, ils jetterent un grand cri, tout d'un coup ils se plonge-„ rent tous dans l'eau plusieurs fois de suite, & s'y tenant debout les mains & „ les yeux élevés vers le Soleil, ils marmotoient leurs prieres, prenoient de tems „ en tems de l'eau & la jettoient vers le Soleil. " Cette action fut accompagnée d'une inclination de tête, & de remuemens des bras en plusieurs façons.

 En-

(*a*) Six Pages du *Samorin* ornés de ces fleurs & poudrés avec des cendres de bouze se presentent tous les jours au lever du Prince, qui les envoie ensuite presenter les fleurs à ses vaches.

(*b*) *Bernier* dans ses *Voiages au Mogol.*

Enſuite on recommença les prieres, on ſe plongea tout de nouveau, & cela dura juſqu'à la fin de l'Eclipſe. Alors chacun ſe retira, après avoir jetté des piéces d'argent bien avant dans l'eau & donné l'aumône aux Bramines, qui ne manquerent pas d'aſſiſter à cette devotion ſolemnelle. En ſortant de l'eau les Indiens changerent d'habits, & les plus charitables laiſſerent aux Bramines ceux qu'ils venoient de quitter.

Les Indiens s'imaginent que l'Eclipſe du Soleil eſt (*a*) l'effet de la malice d'un mauvais Genie, qui mal traite cet Aſtre & le noircit. On croit aſſés que le Pere de la lumiere doit terriblement ſouffrir en cette dêtreſſe : ainſi il eſt du devoir d'un fidelle Indien de contribuer à ſa delivrance, & l'on eſt aſſuré de l'obtenir à force de prieres, d'aumônes & d'ablutions. Toutes ces actions ſont infiniment plus méritoires en tems d'Eclipſe qu'en toute autre occaſion.

Les Indiens devots doivent prier les Dieux trois fois le jour, c'eſt-à-dire le matin, à midi & le ſoir, le viſage tourné vers l'Orient. Ils doivent ſe laver tout autant de fois.

(*b*) Ils pratiquent divers jeunes, entre leſquels un des principaux c'eſt l'*Egadexi*, mot qui ſignifie onze. Ce jeune eſt ſolemniſé le 11. de la pleine Lune & le 11. de la nouvelle: ainſi ils jeunent deux fois dans une Lune. On ne fait alors qu'un ſeul repas, c'eſt-à-dire à quatre ou cinq heures après midi : mais il n'eſt permis de manger autre choſe que des féves, des pois, du lait & des fruits. Les bruvages forts leur ſont auſſi defendus en ce tems de pénitence. L'origine fabuleuſe de ce jeune ne vaut pas la peine d'être rapportée.

(*c*) Le jeune qu'ils nomment *Quiveraſiri*, tombe dans le mois de Fevrier. Ce jeune eſt très rude: il n'eſt permis de manger ni de ſe coucher de vint & quatre heures, & pendant tout ce tems-là ils racontent les Hiſtoires fabuleuſes de leurs Dieux & de leurs Caſtes. Ils font des Proceſſions autour des Pagodes, & les viſitent durant la nuit juſqu'à ce qu'ils voient paroître l'Aurore. Alors ils ſacrifient aux Dieux, leur offrent de l'argent, & donnent l'aumône aux Prêtres. C'eſt ainſi que le jeune finit.

(*d*) Les femmes ont un jour de jeune particulier, auquel on donne le nom de *Tirinadira*. Elles celebrent ce jour de jeune le 27. de la Lune, en memoire de la mort & de la reſurrection de *Canteven*, qui eſt le Cupidon des Indiens du Malabar & de Coromandel. Ils racontent qu'*Ixora* jaloux de quelques familiarités qu'il crut apercevoir entre ſa femme *Paramaſceri* & Cupidon brula ce Dieu d'un regard qu'il lui lança de l'œil qu'il a au millieu du front. La deſolée *Parameſceri* ne put ſurvivre à la perte de Cupidon; mais quelque tems après elle alla renaître à une montagne, où là pauvre Deeſſe paſſoit ſes jours dans la retraite & la pénitence, bien perſuadée neanmoins que l'abſence accompagnée de quelques remors apparens deſarmeroit la jalouſie de ſon Epoux. En éfet *Ixora* ne manqua pas d'être touché. Il ne put reſiſter à la tendreſſe conjugale qui ſe reveilloit dans ſon cœur. Il ſe rendit à cette tendreſſe, il promit d'être à l'avenir mari commode, & de retablir dans le ménage la paix qu'il avoit troublée par un accés de mauvaiſe humeur. Qu'en arriva t'il enfin ? qu'on avoua ſa faute de la meilleure grace du monde; que l'on accorda pour gage de ce renouvellement de tendreſſe conjugale la reſurrection de Cupidon. Trop heureux de pouvoir être cocu & content!

(*a*) Le

(*a*) Voiés une autre raiſon des Eclipſes dans la *Diſſertation ſur les Mœurs* &c. premiere Part. Ch. VII. & dans celle *des Dieux* des Indiens Orientaux.

(*b*) *Baldæus* ubi ſupra.

(*c*) Idem. Ibid.

(*d*) Idem. Ibid.

(*a*) Le *Masaupada* ne cede pas en sainteté aux trois jeunes précedens. Les devots doivent le celebrer regulierement pendant douze ans, après quoi l'on peut s'assurer que les Dieux multiplient extraordinairement ces années & les benedictions de la vie. Voici en quoi consiste cette devotion. On commence le dernier d'Octobre un jeune qui dure le mois suivant jusqu'au 10. Decembre. Il faut tous les jours se laver, changer d'habit & visiter une Pagode consacrée à *Wistnou*. Dés le matin le devot revêtu d'un vêtement bien net fait cent & une fois le tour de cette sainte Pagode, mais les fidelles consommés dans la pieté font mille & un tour. En s'acquittant de ce devoir il faut marmotter cent & une fois tout bas un des noms mysterieux de *Wistnou*, & prendre bien garde que personne ne l'entende. Le devot ne doit manger que des figues & du lait. Il faut qu'il s'abstienne des femmes, qu'il ne parle que de *Witsnou*, & qu'il chante sans cesse ses louanges. La seconde année le jeune commence le premier Decembre & finit le 10. Janvier : la troisiéme le premier Janvier & finit le 10. Fevrier, & ainsi de suite jusqu'à la douziéme année. *Masaupada* veut dire mois de jeune.

ÉTUDES *des* BRAMINES.

Nous finirons ces remarques sur les Ceremonies Religieuses des Indiens du Malabar & du Coromandel par une courte idée des Etudes de leurs Bramines.

(*b*) La Ville de *Benarés* ou *Banarous* sur le Gange dans le Bengale est l'Ecole generale & comme l'*Athenes* du Paganisme des Indes. (*c*) C'est-là que se rendent les Bramines & les Religieux qui veulent s'appliquer à l'Etude. On n'a point de Colleges ni de Classes aux Indes Orientales comme on en voit chez nous en Europe. Les Maîtres & les Docteurs y sont dispersés dans la Ville de *Benarés* & logent principalement dans les Jardins des fauxbourgs. Entre ces Docteurs les uns ont quatre Disciples, les autres six ou sept, & les plus fameux douze ou quinze tout au plus, lesquels passent dix ou douze années auprés de leurs Maîtres. Au rapport de *Bernier* „ toute cette étude est fort „ froide, parce que la plûpart des Indiens sont d'une humeur lente & pares- „ seuse, la chaleur du Pais & leur nourriture y contribuant beaucoup. Et par- „ ce qu'ils ne sont point comme nous animés au travail par cette grande ému- „ lation & par cette esperance que nous avons de parvenir à quelque chose, „ ils étudient doucement & sans beaucoup se tourmenter en mangeant leur „ *Kichery*, ou mélange de legumes que les riches Marchans leur font apprêter. " Cependant plusieurs Voiageurs & les Missionnaires Jesuites nous parlent très avantageusement de la vivacité & de la pénetration des Indiens; caracteres beaucoup plus conformes à la chaleur des Climats Meridionaux qu'au froid de l'Europe. A l'égard de l'émulation & de l'esperance de parvenir, il se peut qu'elles n'aient point lieu dans le Mogol, où le Paganisme n'est pas dominant, mais il n'en est pas de même des autres Païs des Indes, où les études des Bramines

(*a*) Idem. Ibid.

(*b*) *Bernier* dans ses *Voiages au Mogol.* To. 2.

(*c*) Dans une Relation des Indes écrite par un Mahometan & donnée en François par M. *Renaudot* en 1718. il est parlé de *Canouge* comme d'une Ville peuplée de Poëtes & de Philosophes Indiens. La Relation parle aussi de quelques Academies de *Serendip* ou *Ceylan*, lesquelles vraisemblablement n'existent plus aujourd'hui.

mines ſont très eſtimées, & les conduiſent ordinairement à tout ce qui peut flatter l'orgueil & la vanité de l'homme.

„ Leur premiere étude, dit *Bernier*, eſt ſur le *Hanſcrit*, qui eſt une „ langue tout-à-fait differente de l'Indien ordinaire & n'eſt ſue que des ſavans, " en quoi on peut la regarder comme l'Hebreu, le Greq ou le Latin en Europe. „ *Hanſcrit* veut dire langue pure. Ils l'appellent ainſi & même lui donnent le nom „ de langue ſainte & divine, à cauſe qu'ils tiennent que par le moien de *Brama*, Dieu „ publia en cette langue les quatre (*a*) *Beths*, qui ſont leurs Livres ſacrés " de ſorte que cette langue & ces livres tiennent chez eux le même rang que chez nous l'Hebreu & la Bible. „ Ils prétendent que cette Langue ſoit auſſi ancien- „ ne que *Brama*, dont ils ne comptent l'age que par *Lecques* ou centaines de „ mille ans. . . . . . Quoiqu'il en ſoit, on ne ſauroit nier qu'elle ne ſoit très „ ancienne, puiſque leurs Livres de Religion, qui l'eſt ſans doute beaucoup, „ ne ſont écrits que dans cette Langue, & que de plus elle a ſes Auteurs de „ Philoſophie, la Medecine en vers, quelques autres Poëſies, & quantité d'au- „ tres Livres, dont on voit une grande ſale toute pleine à *Benarés*. "

„ Après qu'ils ont apris le *Hanſcrit*, ce qui leur eſt très difficile, parce qu'ils „ n'en ont point de Grammaire qui vaille, ils ſe mettent pour l'ordinaire à „ lire le *Purance*, qui eſt comme une interprete & abregé des *Beths* : parce „ que ces *Beths* ſont fort gros, du moins, continue *Bernier*, ſi ce ſont ceux qu'on „ me montra à *Benarés*. Ils ſont même très rares, juſques là que mon Aga „ ne les a jamais pû trouver à acheter, quelque diligence qu'il ait pû faire: „ auſſi les tiennent ils fort ſecrets, de crainte que les Mahometans ne mettent „ la main deſſus & ne les faſſent brûler, comme ils ont déja fait pluſieurs fois. „ Après le *Purance* quelques-uns ſe jettent dans la Philoſophie, où certainement „ ils reuſſiſſent bien peu. . . . .

„ Leurs ſix plus fameux Philoſophes font ſix Sectes differentes ", qui ont toutes leurs Sectateurs, & dont aucune n'eſt exemte de la jalouſie & de la prévention qui regnent ailleurs. Chacun s'y flatte qu'il a la verité de ſon côté & croit comprendre mieux qu'un autre le veritable ſens des livres qui renferment les myſteres de cette Philoſophie. Outre ces ſix Sectes, il y en a une (chez les Mogols) qui ſe partage en douze branches : „ mais cette Secte n'eſt pas ſi „ commune que les autres: les Sectateurs en ſont haïs & mépriſés, traités d'A- „ thées & de gens ſans Religion &c.

„ Les livres (dogmatiques de toutes ces differentes Sectes) parlent des pre- „ miers principes des choſes, mais fort differemment. Les uns tiennent que „ tout eſt compoſé de petits corps indiviſibles, non pas à cauſe de leur ſolidi- „ té, ... mais à raiſon de leur petiteſſe; en quoi ils approchent des opi- „ nions de Democrite & d'Epicure, mais avec tant de confuſion, . . . qu'on „ ne ſait gueres à quoi ſe tenir. . . . . . il ſe peut que ce ſoit autant la fau- „ te des Docteurs que des Auteurs qu'ils interpretent. Les autres diſent que „ tout eſt compoſé de matiere & de forme. . . . . . Il y en a qui enſeignent „ que tout eſt compoſé des quatre Elemens & du Neant, ... qui revient à „ peu prés à nôtre privation. Ils admettent pluſieurs manieres de ce Neant. „ Il y en a qui veulent que la Lumiere & les Tenebres ſoient les premiers Prin- „ cipes de toutes choſes. . . . . . . Il y en a qui admettent pour Principe „ la Privation, ou plûtôt les Privations qu'ils diſtinguent du Neant. Il y en a „ en-

(*a*) C'eſt le *Vedam* dont il eſt parlé dans la *Diſſertation ſur les Mœurs & ſur la Religion*, &c. premiere Partie. Ch. IV.

„ enfin qui prétendent que tout eſt compoſé d'accidens. . . . Ils ſont tous d'ac-
„ cord que ces Principes ſont éternels . .

„ Dans la Medecine ils ont quantité de petits livres, qui ſont plûtôt des Re-
„ cueils de recettes qu'autre choſe. Le plus ancien & le principal eſt écrit en
„ vers, " ainſi que l'ont pratiqué autrefois pluſieurs Peuples Européens, qui mettant la Medecine au rang des Myſteres divins en enveloppoient la doctrine dans l'ingenieuſe obſcurité de la Poëſie: & c'eſt à cauſe de cela que chez les Gaulois, les Greqs & les Egyptiens, les Prêtres étoient Medecins: ce qui eſt encore en uſage dans les Indes Occidentales, comme nous l'avons déja dit. „ La
„ pratique des Indiens eſt aſſés differente de la nôtre: ils ſe fondent ſur ces Prin-
„ cipes; qu'un malade qui a la fiévre n'a pas beſoin de grande nourriture, que
„ le principal remede des maladies eſt l'abſtinence, qu'on ne ſauroit rien don-
„ ner de pire à un malade que des bouillons de viande, ni qui ſe corrompe plû-
„ tôt dans l'eſtomac d'un fievreux; qu'on ne doit tirer du ſang que dans une
„ grande & évidente neceſſité, comme quand on aprehende quelque tranſport
„ au cerveau, ou quand on voit qu'il y a inflamation de poitrine, de foie ou des reins. " Il ne s'agit point de décider que cette pratique n'eſt pas la meilleure en pluſieurs Principes. Elle réuſſit dans les Indes & cela ſuffit pour la juſtifier contre nos idées.

„ Dans l'Anatomie on peut dire que les Indiens n'y entendent rien du tout. . . .
„ parce qu'ils n'ouvrent jamais de corps d'hommes ni d'animaux.

„ Pour l'Aſtronomie, ils ont leurs tables, ſuivant leſquelles ils prévoient les
„ Eclipſes, & ſi ce n'eſt pas avec la juſteſſe des Aſtronomes d'Europe, du moins
„ ils y viennent à peu prés: cependant ils ne laiſſent pas de raiſonner ſur l'E-
„ clipſe de Lune de la même façon que ſur celle de Soleil. Ils veulent que ce
„ ſoit un démon noir & vilain qui la maltraite. Ils veulent encore . . . que
„ la Lune ſoit quatre cent mille Coſſes au-deſſus (*a*) du Soleil, c'eſt-à-dire plus
„ de cinquante mille lieuës; qu'elle ſoit lumineuſe d'elle même, & que ce ſoit
„ d'elle que nous vient une certaine eau vitale qui s'aſſemble . . . . dans le
„ cerveau, deſcendant de là, comme d'une ſource, dans tous les membres pour
„ leurs fonctions. Ils veulent outre cela que le Soleil, la Lune & generalement tous
„ les Aſtres ſoient des *Deütas.* " (genies) Ces deux dernieres opinions ne ſont ni nouvelles, ni particulieres aux Docteurs Indiens. „ Ils veulent que la nuit ſe
„ faſſe lorſque le Soleil eſt . . . . . . derriere une Montagne qu'ils placent au
„ millieu de la Terre, qu'ils font de pluſieurs milliers de lieuës de hauteur,
„ & à qui ils donnent la figure d'un pain de ſucre renverſé, en ſorte que
„ le jour ne ſoit chez eux que lorſque le Soleil ſe retire de derriere cette mon-
„ tagne.

„ Ils croient que la Terre eſt plate & triangulaire, qu'elle a ſept étages tous
„ differens en beauté, en perfections & en habitans, & que chacun eſt entouré
„ d'une Mer: " on peut voir ce qui a été dit ci-devant touchant ces Mers, la Montagne placée au millieu de la Terre & les differens ordres d'Eſprits, de Genies, de Dieux ſubalternes qui habitent ces Mers. Toutes ces idées priſes au pied de la lettre ſont ſujettes à un étrange galimatias: mais ne ſeroit on pas fondé à les regarder du même air que nous regardons les deſcriptions qui ſe trouvent dans nos livres de devotion, ſans oublier celles de la Bible? Qu'aurions nous à repliquer aux Indiens, ſi, à cauſe que Jeſus-Chriſt a dit, que de celui qui croiroit en lui il découleroit un Fleuve d'eau vive, quelque Peintre du Mogol s'aviſoit de repre-

 ſenter

(*a*) Peut-être faudroit il lire au deſſous. Voiés la *Diſſertation ſur les Dieux des Indiens Orientaux.* p. 95.

ſenter un fidelle du Chriſtianiſme fondant en eau, & dont le (*a*) ventre ſeroit devenu une ſource intariſſable? On ſe moqueroit de l'Indien avec beaucoup de raiſon. Nous haſardons ce raiſonnement ſans prétendre ſauver toutes les abſurdités des Syſtemes du Paganiſme.

Leur Chronologie eſt auſſi mauvaiſe que leur Geographie. „ Ils ne veulent „ pas dire que le Monde eſt éternel, mais ils le ſont extrémement vieux. Sa du- „ rée déterminée, diſent ils, eſt de quatre *Dgugnes*. Ce *Dgugne* eſt compoſé de „ cent Lecques, c'eſt-à-dire de cent fois cent mille ans. " Cependant ils ne s'accordent pas exactement ſur la durée du Monde : mais nous remarquerons en paſſant, que tous les Orientaux anciens & modernes s'accordent generalement à le faire incomparablement plus vieux qu'il n'eſt ſuivant nos Syſtemes, & cela eſt d'autant plus ſurprenant, que les Peuples d'Aſie auroient dû conſerver, ſoit par tradition ou autrement, quelque choſe de plus exact ſur cet article.

Ils ſont fort confus ſur la nature des Génies & des Demons. „ Il y en a, di- „ ſent ils, de trois ſortes; de bons, de mauvais & d'indifferens. . . Quelques- „ uns veulent qu'ils ſoient faits de feu , & d'autres qu'ils ſoient faits de lu- „ miere; pluſieurs, qu'ils ſoient incorruptibles; d'autres, qu'ils ſoient même des „ portions de la Divinité; quelques-uns enfin qu'ils ſoient des Divinités ſepa- „ rées & diſperſées dans le Monde. "

A l'égard de la Phyſique, ils croient que tous les Individus de chaque eſpece, qui ont exiſté & qui exiſteront juſqu'à là fin des ſiécles, ont été créés dés le commencement du Monde. Paraphraſons leur ſentiment. Ils croient que tous ces Individus étoient renfermés dans le premier germe de chaque Eſpece , & qu'ils ne font que ſe développer daus le tems que Dieu leur a aſſigné pour occuper la place à laquelle ils ſont deſtinés dans le monde.

(*a*) Si quelqu'un croit en moi, il ſortira des Fleuves d'eau vive de ſon cœur, ou ſelon l'original, de ſon ventre. Evangile ſelon S. Jean. Ch. 7. v. 28.

Fin de la ſeconde Partie du Tome premier.

E R R A T A.

Pag. 58. *Diſſertation ſur les Mœurs & ſur la Religion des Bramines* au lieu de *quantité* liſés *des.*
Ibid. pag. 69. L. 24. au lieu de *Cage* liſés *Collier.*
Pag. 110. Supplement aux Diſſertations l. 33. liſés *une fiction aſſés ingenieuſe des Bramines, dans laquelle on voit quelle idée ils ont de la Création du Monde. Elle nous perſuade*, &c.
Pag. 138. l. 23. A. mettés un C.
Pag. 145. l. 32. liſés Page 138.

TABLE

TABLE
DES
DISSERTATIONS
Contenues dans la ſeconde Partie du Tome premier
DES
CEREMONIES
ET
COUTUMES
RELIGIEUSES DES PEUPLES IDOLATRES.

TABLE

Pour placer les Figures dans la ſeconde Partie du Tome premier.

DES

CEREMONIES

ET

COUTUMES

RELIGIEUSES DES PEUPLES IDOLATRES.

